NIV. OF
ORONTO
IBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sciencesocialesu65pari

DERNIERS FASCICULES PARUS

(Prix : 2 fr. *franco*, sauf indication spéciale).

Nos 19, 20 et 21. — **Le paysan des Fjords de Norvège**, par Paul Bureau. (Trois Fasc.). . . . . 6 fr. »

No 22. — **Les trois formes essentielles de l'Éducation; leur évolution comparée**, par Paul Descamps.

No 23. — L'Évolution agricole en Allemagne. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul Roux.

No 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond Demolins.

No 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis Arqué.

No 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri Brun.

No 27. — **Journal de l'École des Roches** (année 1905-1906).

No 28 et 29. — L'Histoire expliquée par la Science sociale : **La Grèce ancienne**, par G. d'Azambuja.... 5 fr. »

No 30. — **L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?** par Paul Descamps.

No 31. — **L'École moderne**, par G. Clerc, Mme Hugh Bell et A. Pernotte.

No 32. — Comment se prépare l'unité sociale du monde. **Le Droit international au XXe siècle**, par Léon Poinsard.

No 33. — **Les exportations allemandes**, par Paul de Rousiers.

No 34. — **Le type savoyard**, par C. Borlet, J. Poncier et P. Descamps.

No 35. — **Le littoral de la Plaine saxonne; le type des Marschen**, par Paul Roux.

No 36. — **Les origines de la science sociale. Frédéric Le Play; sa méthode et sa doctrine**, par E. Bouchié de Belle.

No 37. — **Les populations viticoles**, par Paul Descamps.

No 38. — **Journal de l'École des Roches** (année 1906-1907).

No 39. — **Edmond Demolins**, par P. de Rousiers, G. Bertier et P. Descamps.

No 40. — **Les populations forestières du centre de la France**, par A. Boyer, E. Demolins, le Cte de Damas d'Anlezy et P. Descamps.

Nos 41 et 42. — **Répertoire des répercussions sociales**, par Edmond Demolins. . . . . 3 fr. 50

No 43. — **Les Faiseurs de jouets de Nuremberg**, par L. Arqué.

No 44. — **Le type social du paysan juif à l'époque de Jésus-Christ**, par M.-B. Schwalm.

No 45. — **La colonisation des tourbières dans les Pays-Bas et la Plaine saxonne**, par Paul Roux.

Nos 46 et 47. — **Le type saintongeais**, par Maurice Bures. . . . . 3 fr. 50

No 48. — **La Science sociale et sa méthode**, par Robert Pinot.

No 49. — **Journal de l'École des Roches** (année 1907-1908).

Nos 50 et 51. — **Le Noir de Guinée**, par L. Tauxier. . . . . 3 fr. 50

No 52. — **Le type frison**, par Paul Roux.

No 53. — **Les Cultivateurs de houblon en Franconie**, par Louis Arqué.

No 54. — **Le Type thiérachien**, par E. Creveaux.

No 55. — **Les populations rurales de la Toscane**, par Paul Roux.

No 56. — **L'industrie et les artisans juifs à l'époque de Jésus-Christ**, par M.-B. Schwalm.

No 57. — **Le Chômage et l'assistance par le travail**, par G. Olphe-Galliard.

No 58. — **Quelques métiers urbains de simple récolte**, par J. Durieu.

No 59. — **La Flandre française : Les Ouvriers de l'industrie textile**, par P. Descamps.

No 60. — **Journal de l'École des Roches** (année 1908-1909).

No 61. — Questions du jour : *Les solutions violentes*, par Paul de Rousiers.

La Confrérie agricole de Vozdvijensk (Petite-Russie), par Joseph Wilbois.

No 62. — Questions du jour : *Le bien de famille insaisissable*, par G. Olphe-Galliard. — Le latifundium romain : **Le problème agraire dans la campagne romaine**, par Paul Roux.

No 63. — Questions du jour : *L'œuvre du lavoir et du linge blanc*, par E. Daubigny.

Le latifundium romain : **Les solutions du problème agraire**, par Paul Roux.

No 64. — **Lettres sur la Thuringe**, par L. Arqué.

No 65. — Questions du jour : **Ouvriers et patrons tullistes de Calais**, par Paul Vanuxem. — L'Organisation de la vie privée : **L'Orientation particulariste de la vie**, par G. Melin.

N° 66. — QUESTIONS DU JOUR : **La dépopulation des campagnes**, par Paul ROUX. — LA FLANDRE FRANÇAISE : **Les patrons de l'industrie textile**, par Paul DESCAMPS.

N°s 67 et 68. — LE PORTUGAL INCONNU : I. **Paysans, marins et mineurs**, par Léon POINSARD.

N° 69. — QUESTIONS DU JOUR : **L'Éducation avant le collège**, par M. F.-C. HONORÉ. — **La Foire de Leipzig dans les temps passés**, par L. ARQUÉ.

N° 70. — QUESTIONS DU JOUR : **L'Inauguration du Monument d'Edmond Demolins**, par P. DE ROUSIERS. — **La Foire de Leipzig à l'époque actuelle**, par L. ARQUÉ.

N° 71. — **Journal de l'École des Roches** (année 1909-1910).

N°s 72 et 73. — **Conférence sur le projet de création à Londres d'une maison d'étudiants**, par J. PÉRIER. — **Le rôle et les limites de la science sociale**, par P. DE ROUSIERS. — **La Terre de Circé et le pays des Morts dans l'« Odyssée »**, par Ph. CHAMPAULT. — **Philosophie et science sociale**, par G. OLPHE-GALLIARD. . . . . 2 fr. »

N°s 74 et 75. — LE PORTUGAL INCONNU : II. **L'Industrie, le Commerce et la Vie publique**, par Léon POINSARD.

N° 76. — **Les Types familiaux** (fonction et éducation, valeur éducatrice, natalité), par Philippe CHAMPAULT.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

La production, le travail et le problème social dans tous les pays, au début du XXe siècle, par Léon POINSARD (2 vol., 16 fr.). Alcan, édit.

La question ouvrière en Angleterre, par Paul DE ROUSIERS (1 vol., 7 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Le Trade-Unionisme anglais, par Paul DE ROUSIERS (1 vol., 4 fr.). Colin, édit.

Les industries monopolisées aux États-Unis, par Paul DE ROUSIERS (1 vol., 4 fr.). Colin, édit.

La guerre de classes peut-elle être évitée? par Léon POINSARD (3 fr.). Le Soudier, édit.

Introduction à la Science sociale. Les origines, la méthode, la classification (6 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

Le Homestead, ou l'insaisissabilité de la petite propriété foncière, par Paul BUREAU (1 vol., 7 fr. 50). Rousseau, édit.

Le contrat de travail, par Paul BUREAU (1 vol., 6 fr.). Alcan, édit.

La participation aux bénéfices, par Paul BUREAU (1 vol., 6 fr.). Rousseau, édit.

La diminution du revenu, par Paul BUREAU (1 vol., 2 fr.). Firmin-Didot, édit.

Le paysan des fjords de Norvège, par Paul BUREAU (1 vol. 6 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edmond DEMOLINS (25e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

La vie américaine, par Paul DE ROUSIERS (2 vol., 3 fr. 50 chaque). Firmin-Didot, édit.

Les grandes routes des peuples. Comment la route crée le type social, par Edmond DEMOLINS (3e mille, 2 vol., 3 fr. 50 chaque). Firmin-Didot, édit.

Les Français d'aujourd'hui ; les types sociaux du midi et du centre, par Edmond DEMOLINS (9e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir? par Edmond DEMOLINS (1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Les sociétés africaines, par A. DE PRÉVILLE (1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

L'Éducation nouvelle, l'École des Roches, par Edmond DEMOLINS (9e mille, 1 vol., 3 fr. 50). Firmin-Didot, édit.

Hambourg et l'Allemagne contemporaine, par Paul DE ROUSIERS (1-vol. 3 fr. 50). Colin, édit.

Vers la ruine, par Léon POINSARD (1 vol., 1 fr. 50). Pichon, édit.

La Grèce ancienne, par G. D'AZAMBUJA (1 vol. 5 fr.). Bureaux de la *Science sociale*.

Phéniciens et Grecs en Italie, d'après l'« Odyssée », par Ph. CHAMPAULT (1 vol., 6 fr.). Ernest Leroux, édit.

Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'Etranger, par Paul DE ROUSIERS (1 vol., 3 fr. 50). Colin, édit.

Histoire de la formation particulariste; L'origine des grands peuples actuels, par Henri DE TOURVILLE (1 vol., 10 fr.). Firmin-Didot, édit.

Le problème des Retraites ouvrières, par G. OLPHE-GALLIARD (1 vol., 3 fr. 50). Bloud et Cie, édit.

L'erreur révolutionnaire et notre état social, par A. MAGLOIRE. Imprimerie-Librairie du *Matin*, Port-au-Prince (Haïti).

Les grands ports de France, par Paul DE ROUSIERS (1 vol. 3 fr. 50). Colin, édit.

Une vallée pyrénéenne ; Ossau, par F. BUTEL (1 vol. 2 fr. 25). Firmin-Didot, édit.

Les Parisiens d'aujourd'hui, par J. DURIEU (1 vol. 5 fr.), Giard et Brière, édit.

L'organisation de la vie privée (l'orientation particulariste), par G. MELIN (1 vol. 2 fr. 50). Bloud et Cie édit.

La question agraire en Italie ; le latifundium romain, par Paul ROUX (1 vol., 3 fr. 50). Alcan, édit.

La vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ, par le R. P. M.-B. SCHWALM (1 vol., 4 fr.). J. Gabalda et Cie, édit.

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT ET CIE. — PARIS

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SCIENCE SOCIALE

DEUXIÈME PÉRIODE. — SEPTIÈME ANNÉE

Soixante-cinquième fascicule (janvier 1910).

Questions du jour. — **PATRONS ET OUVRIERS TULLISTES DE CALAIS**, par **Paul Vanuxem**.

L'ORIENTATION PARTICULARISTE DE LA VIE, par **G. Melin**.

Cette orientation est-elle possible? — Comment se fait cette orientation en Allemagne. — Premiers symptômes d'une orientation semblable en France. — Comment, pratiquement, peut et doit se faire notre orientation? — Organisation de la vie. — Applications pratiques. — Ecueils à éviter. — Conclusions.

Soixante-sixième fascicule (février 1910).

Questions du jour. — **LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES**, par **Paul Roux**.

LA FLANDRE FRANÇAISE, LES PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE, par **Paul Descamps**.

Les patrons du type ouvrier. — Les patrons du type moderne. — Le commerce. — La famille patronale. — Le patronage de la classe patronale. — Conclusions.

Soixante-septième et Soixante-huitième fascicules (mars et avril 1910).

LE PORTUGAL INCONNU, par **Léon Poinsard**.

I. Le pays et la race.

Le pays. — Jeux et choses d'autrefois. — Mœurs contemporaines.

II. L'agriculture et la vie rurale.

Conditions générales de la culture en Portugal. — La petite culture dans le Nord. — La petite culture dans le Midi. — La grande culture dans le Centre.

III. Les industries extractives.

La pêche, l'industrie des conserves et des salines. — Les mines et les mineurs.

Soixante-neuvième fascicule (mai 1910).

L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE, par **M. F.-C. Honoré.**

LA FOIRE DE LEIPZIG DANS LES TEMPS PASSÉS, par **L. Arqué.**

Les foires d'autrefois et leur rôle. — Caractère révolutionnaire de la fonction des anciennes foires; leurs répercussions sociales. — Le déclin des anciennes foires dans l'Europe centrale et occidentale et la prolongation exceptionnelle de la foire de Leipzig. — La foire de Leipzig et les cultures intellectuelles.

Soixante-dixième fascicule (juin 1910).

L'INAUGURATION DU MONUMENT D'EDMOND DEMOLINS, par **Paul de Rousiers.**

LA FOIRE DE LEIPZIG A L'ÉPOQUE ACTUELLE, par **L. Arqué.**

La foire de Leipzig et ses hinterlands. — Comment la foire de Leipzig a prolongé son existence au XIXe siècle et s'est transformée en foire d'échantillons. — La foire aux idées à Leipzig.

Soixante et onzième fascicule (juillet 1910).

JOURNAL DE L'ÉCOLE DES ROCHES.

I. La décennale de l'École.

II. La vie générale de l'École.

Soixante-douzième et Soixante-treizième fascicules (août-septembre 1910).

I. **CONFÉRENCE SUR LE PROJET DE CRÉATION A LONDRES D'UNE MAISON D'ÉTUDIANTS**, par **Jean Périer.**

II. **LE ROLE ET LES LIMITES DE LA SCIENCE SOCIALE**, par **Paul de Rousiers.**

III. **LA TERRE DE CIRCÉ ET LE PAYS DES MORTS DANS L'« ODYSSÉE »**, par **Philippe Champault**.

IV. **PHILOSOPHIE ET SCIENCE SOCIALE**, par **G. Olphe-Galliard**.

Soixante-quatorzième et Soixante-quinzième fascicules (octobre-novembre 1910).

LE PORTUGAL INCONNU. — II. L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LA VIE PUBLIQUE, par **Léon Poinsard**.

IV. L'industrie et la vie ouvrière.

L'industrie du bâtiment. — La petite industrie et les artisans. — La grande industrie.

V. Les transports et le commerce.

Les transports maritimes. — Les voies terrestres. — Le commerce.

VI. La vie publique.

La vie intellectuelle et morale. — La vie locale. — Le gouvernement et la politique. — L'expansion extérieure. — Vues d'avenir.

Soixante-seizième fascicule (décembre 1910).

LES TYPES FAMILIAUX, par **Philippe Champault**.

I. Classification par la valeur éducatrice.

Les trois grandes classes. — Vues d'ensemble sur la Montagne. — Cinq questions à propos de notre classification.

II. Rôle par rapport à la Natalité.

Types familiaux très favorables à la natalité. — Types familiaux défavorables à la natalité. — Types familiaux assez favorables à la natalité. — La loi de la natalité. — La réforme en France.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

OUVRIERS ET PATRONS TULLISTES DE CALAIS

A PROPOS D'UN CONFLIT RÉCENT

PAR

PAUL VANUXEM

L'ORGANISATION DE LA VIE PRIVÉE

L'ORIENTATION PARTICULARISTE

SA NÉCESSITÉ ET SA RÉALISATION PRATIQUE

PAR

GABRIEL MELIN

122534

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Janvier 1910

SOMMAIRE

A. — PATRONS ET OUVRIERS TULLISTES DE CALAIS, par Paul Tanuxem.

B. — L'ORIENTATION PARTICULARISTE DE LA VIE, par G. Melin.

Etat général de trouble et de malaise, mieux supporté par les peuples à formation particulariste que par les peuples à formation communautaire. — Ce que c'est que le *particularisme*. — Pourquoi l'orientation vers le *particularisme* s'impose à notre époque et à notre pays. P. 25.

I. — ***Cette orientation est-elle possible?*** — Objections. — Réponse affirmative : l'exemple de l'Allemagne. P. 29.

II. — ***Comment se fait cette orientation en Allemagne***. P. 36.

III. — ***Premiers symptômes d'une orientation semblable en France***. P. 41.

IV. — ***Comment, pratiquement, peut et doit se faire notre orientation?*** — Par la *famille*. — Point de départ : l'installation. P. 55.

V. — ***Organisation de la vie*** : A. Aspect négatif : défendre son indépendance contre les envahissements (presse, œuvres, monde, etc.). P. 65.

VI. — ***Organisation de la vie*** (*suite*). B. Aspect positif : acquérir les qualités du particulariste. P. 76.

VII. — ***Applications pratiques*** (vie physique, intellectuelle, morale et religieuse, professionnelle, familiale, sociale). P. 88.

VIII. — ***Écueils à éviter***. P. 113.

IX. — ***Conclusion*** : Accord avec la vérité sociale et la vérité philosophique. P. 117.

QUESTIONS DU JOUR

OUVRIERS ET PATRONS TULLISTES DE CALAIS

A PROPOS D'UN CONFLIT RÉCENT

Dans les premiers jours de septembre, la presse s'est intéressée aux événements de Calais. L'*Association syndicale des fabricants de tulles et dentelles mécaniques*, dénonçant le tarif qu'elle avait élaboré en 1890, avec l'*Union française des ouvriers tullistes et similaires*, prétendait faire appliquer, à partir du 13 septembre, de nouvelles bases de salaire. L'Union, de son côté, avait ordonné à ses membres de cesser le travail dans tous les ateliers où serait tentée la réforme. Une grève générale était à redouter, et les journaux s'accordaient pour la prévoir désastreuse, car la fabrique commençait à peine à se relever d'une crise de dix-huit mois. Le jour critique venu, les patrons cédèrent, à l'exception d'une maison dont les treize ouvriers se mirent en grève : il n'y avait plus là de quoi alimenter les colonnes des quotidiens; le silence se fit sur Calais.

La question cependant reste entière : si le *tarif* ne convient réellement plus aux besoins de l'industrie calaisienne, il sera quelque jour modifié; mais peut-être par voie d'entente entre les parties, et sans que les journaux s'occupent à nouveau des tullistes. Quoi qu'il arrive, nous nous proposons d'exposer aux

lecteurs de la *Science sociale*, au cours d'un aperçu de la condition des ouvriers tullistes, quelques-unes des données de ce problème qu'un avenir tout proche aura probablement à résoudre.

I. — SAINT-PIERRE-LÈS-CALAIS.

Si l'on met à part les corps d'état qui se rattachent au port de commerce et les marins pêcheurs du Courgain, tout le reste des 66.000 habitants de Calais vit de l'industrie tullière. A *Calais-Nord*, l'ancienne ville fortifiée, sont les banques, les maisons d'achat et de commission, les demeures des grands fabricants et des riches bourgeois. *Calais-Sud*, qui est l'agglomération la plus nombreuse, formait avant 1885 la commune indépendante de *Saint-Pierre :* c'est la ruche industrieuse où la dentelle s'élabore, dans le fracas des métiers. Trente-six « *usines collectives* » et 450 *ateliers indépendants* abritent plus de 2.600 métiers — pour 569 fabricants. Presque aussi nombreux que les cabarets — qui pourtant ne font pas défaut — sont les bureaux de vente et d'échantillonnement, signalés au passant par l'éclatante plaque de cuivre : *N..., Tulles et Dentelles.*

La fabrication occupe tous les hommes ; la population féminine ne suffit pas au *finissage*, puisqu'on envoie du travail jusque dans les villages les plus reculés de la Flandre française.

Saint-Pierre n'était qu'une bourgade de 3.500 habitants quand l'Anglais Webster, bravant les lois de son pays [1], y monta — en 1816 — une *mécanique au tulle* qu'il avait fait venir, pièce par pièce, de Nottingham. C'était pour l'audacieux la fortune assurée, car les tulles anglais, bien supérieurs à ceux que pouvaient fabriquer à la même époque les métiers de Lyon et de Nîmes, étaient prohibés en France depuis 1809. Il eut bientôt de nombreux imitateurs, auxquels s'associèrent les habitants du

1. Les lois anglaises punissaient avec une extrême rigueur quiconque tentait de transporter à l'étranger les secrets de l'industrie nationale.

pays. Des constructeurs s'établirent, et les métiers se multiplièrent dans tout le Calaisis. Un commerce actif s'organisa, pour la *contrebande* des cotons filés, qu'il fallait faire venir d'Angleterre malgré la prohibition : la filature française n'était pas encore en état de fournir les fils excessivement ténus qu'emploie l'industrie du tulle.

Protégée efficacement, pour le marché intérieur, contre la concurrence de Nottingham, bien située, d'autre part, pour éluder commodément la prohibition des matières premières, la place de Calais prit rapidement de l'importance. Mais l'abondance des produits amena la baisse des cours, et la fabrique connut les crises.

L'*outillage* se perfectionna lentement. Au début, les métiers ne donnaient qu'un tulle uni, formé de mailles uniformes et fabriqué « en plein » sur toute la largeur du métier. On apprit à faire ce tulle en bandes de diverses largeurs, et on s'efforça de reproduire, les uns après les autres, tous les *réseaux* de la vraie dentelle. Dans ces réseaux on interposa des tissus mats formant dessin, avec des effets variés de mouches, de grillés, de jours, etc... Enfin, l'application du *Jacquard* permit d'entourer mécaniquement d'un gros fil brodeur les motifs brochés sur le tulle, et le tissu obtenu, fabriqué par bandes étroites, avec lisière et picot, constitua une fidèle reproduction de la dentelle aux fuseaux (Cf. H. Hénon, *loc. cit.*).

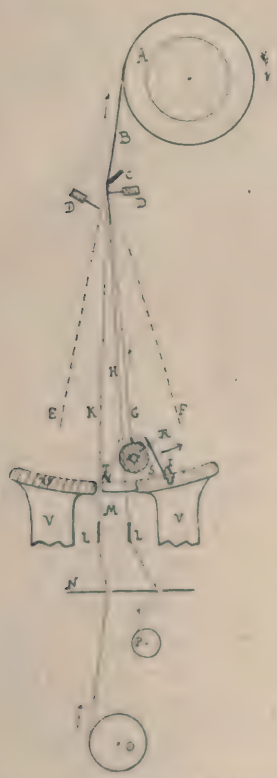
En 1850, les « blondes » de soie furent à la mode : Calais présenta des imitations si parfaites que Paris les accepta ; les dentelles mécaniques se répandirent aussitôt dans le monde entier. Et, depuis cette époque, la fabrique augmente d'année en année le nombre et la puissance de ses métiers. La courbe de la population de Saint-Pierre accompagne sensiblement celle de la valeur du matériel. Elle s'élève rapidement dans les temps prospères, mais présente des paliers, qui marquent les crises périodiques de l'industrie.

Calais ne suit que de loin cet essor : les ateliers l'ont déserté après l'arrêté de 1832 qui interdisait le travail de nuit, accusé de troubler le repos des paisibles bourgeois. Et lorsqu'en 1885,

les deux villes sœurs se fondent en une seule commune, Saint-Pierre compte deux fois plus d'habitants que Calais.

II. — LE MÉTIER.

Entrons dans un atelier, pour examiner cette machine, à laquelle Saint-Pierre doit sa fortune! Son étude domine toute



Légende.

A : rouleau qui reçoit le tissu.
B : tissu, tendu sous les yeux du tulliste.
C : triangle.
D D : piqures, agissant tour à tour.
E, F : positions extrêmes des fils de trame.
G : un fil de trame.
H : un fil brodeur.
K : un fil de chaîne.
L, L : guide-barres, perpendiculaires au plan de la figure, et se mouvant perpendiculairement à ce plan.
M : fossé, où se meuvent les guide-barres.
N : plaque perforée fixe (barre de trous).
O : rouleau de chaîne.
P : petit rouleau.
R : bobine de trame.
S : un chariot de trame : il se meut dans le plan de la figure, portant alternativement le fil de trame G, de la région E à la région F, et de la région F à la région E.
T T : encoches du chariot, où agissent les organes de lancement et de retenue.
V V : Barres dont les fines rainures servent de guides aux chariots.
V V. Bâti.

Coupe schématique du métier Leavers.

l'analyse du travail, et si nous n'en connaissions au moins le principe, le tarif aujourd'hui contesté demeurerait pour nous une énigme.

Le *métier Leavers* et les Jacquards qui le conduisent forment une mécanique d'imposant aspect. Tout en haut du robuste bâti,

s'enroule sur un cylindre le tissu lentement fabriqué : un *peigne*, fonctionnant comme les épingles de la dentellière aux fuseaux, retient les torsions acquises. Dans chaque « *gate* », intervalle de deux pointes du peigne, aboutissent un fil de *trame*, et tout un pinceau de fils de *chaînes* et de fils brodeurs. Chaque fil de trame se déroule d'une *bobine* plate qui tourne à frottement doux dans un mince *chariot*. Les autres fils viennent de multiples *rouleaux*, placés au bas du métier, et trouvent chacun leur trou d'abord dans une plaque perforée fixe, puis dans l'une ou l'autre des *guide-barres*, qui, sorties du Jacquard, courent tout le long du métier, dans un étroit *fossé*, sous le passage des chariots de trame.

Certains organes sont en deux séries qui travaillent tour à tour, aux coups successifs ou *motions*, battus par le métier. A chaque motion, les chariots sont lancés d'un côté de la chaîne à l'autre, et aussitôt les barres, commandées par le Jacquard, jouent indépendamment les unes des autres, et modifient la distribution de la chaîne dans la région où les chariots vont la traverser à nouveau. Les fils s'entre-croisent, et les *points* sont cueillis à mesure, par le peigne.

La combinaison de ces simples mouvements permet en principe de reproduire les réseaux les plus compliqués, mais tout progrès exige un perfectionnement préalable des *intérieurs* des métiers. Les *barres* se multiplient, sans que le *fossé* s'élargisse : on les fait longues de 8 à 9 mètres, épaisses de 1/8 à 1/12 de millimètre ! On amincit les chariots et les bobines pour en pouvoir faire travailler un plus grand nombre sur la même hauteur de dentelle, et obtenir ainsi une maille plus fine. Le *guage* du métier est le nombre des chariots qui concourent à l'exécution d'une bande de un demi-pouce anglais de large[1]. Les métiers actuels ont de 8 à 18 *points* de guage. — Leur largeur utile dépasse 4 mètres. Ils possèdent souvent plus de 250 barres, et plus de 30.000 fils se meuvent parfois à chaque motion.

1. Le demi-pouce anglais vaut 0m,01275. — Le métier de largeur *étalon*, du tarif, mesure 144 pouces, soit 3m,672. Si le guage est de 18 points, le nombre total des chariots est donc de 144 × 2 × 18 = 5.832.

III. — LES OUVRIERS.

1. *Nature du travail.* — Pour conduire une « mécanique » aussi délicate, il faut à l'ouvrier tulliste un coup d'œil sûr, une attention toujours en éveil, et une certaine science de la dentelle.

Debout sur la passerelle qui longe le métier, la main à portée du volant d'embrayage, il regarde le tissu se former sous ses yeux. Dès qu'un défaut se manifeste, il arrête le métier et recherche la cause du mal. Tantôt, ce n'est qu'un fil cassé : il le rattache d'un nœud prestement fait; tantôt, c'est une bobine trop serrée dans son chariot et qui tend trop fortement son fil de trame — ou bien encore un rouleau de chaîne, dont le frein s'est relâché : la *maille* ne vient régulière que si les *tensions* de tous les fils restent parfaitement réglées. — Parfois, l'origine du défaut est malaisée à découvrir : il faut consulter *pancarte* et *barème* pour vérifier le montage des fils et les mouvements des barres. Peut-être les *fins points* de l'atelier, les meilleurs ouvriers devront-ils venir à la rescousse : on tiendra conseil, on fera jouer avec méthode tous ces organes si délicats : les expériences variées finiront par mettre en évidence le point malade. S'il faut réajuster une pièce, on appellera un mécanicien spécialiste, car la machine est trop sensible pour qu'on en puisse confier la réparation à l'ouvrier qui la conduit.

En somme, la besogne du tulliste, toute d'attention et de *surveillance*, n'exige aucune dépense de force musculaire. Elle ne serait pas fatigante sans le bruit assourdissant qui emplit l'atelier. M. Hénon ne conte-t-il pas[1] que, dans les premiers temps où les moteurs à vapeur avaient remplacé les anciens ouvriers *tourneurs*, un tulliste oublia d'arrêter son métier, un soir qu'on ne *doublait pas*. Il fut fort étonné de trouver la machine qui battait encore le lendemain matin, et qui avait fait dans sa nuit sept racks sans casser un fil!...

1. H. Hénon, *L'industrie des tulles et dentelles mécaniques dans le département du Pas-de-Calais.* — Calais, typographie des Orphelins.

2. *Durée du travail.* — Quand *on tourne en plein*, les métiers vont nuit et jour et sont *doublés :* il y a par machine une équipe de deux ouvriers, qui alternent, et font chacun deux *quarts*. Ce système, incommode à bien des égards, est préféré par les tullistes, parce que leur vue se fatiguerait outre mesure d'un travail ininterrompu de plus de cinq ou six heures.

Autrefois le moteur tournait sans arrêt toute la semaine et les quarts se succédaient sans relâche. Depuis la *grève de 1900*, survenue au moment de l'application de la loi Millerand-Colliard[1], les ouvriers ne font plus que dix heures. — Le premier quart commence à 4 heures du matin; le dernier finit à minuit. De minuit à 4 heures, tout le monde peut dormir à Saint-Pierre, et les moteurs sont arrêtés. C'est à 8 heures du matin, à 1 heure et à 7 heures du soir, que les partenaires viennent se remplacer : le choix de ces heures permet à tous de prendre leurs repas en famille. La solution de 1900 constitue ainsi un réel progrès.

3. *Le salaire.* — L'équipe est payée aux pièces : le *Tarif* indique, pour chaque nature de travail, quel salaire est dû par *rack*, ou série de 1.920 motions. Un compteur mécanique, qui porte aussi le nom de *rack*, totalise les coups battus par le métier; une simple lecture, à la fin de la semaine, permet de calculer le salaire de l'équipe, que les deux partenaires se partagent également, à moins que l'un d'eux ne soit le *moyenneur*, l'apprenti de l'autre.

Le prix au rack varie avec le genre de la dentelle, et la nature de la matière première : lin, coton, soie, laine, ou fil de métal précieux. Il est fonction, pour chaque *article*, d'un certain nombre de facteurs :

1° La *largeur* du métier;

2° Le *rendement* qui est la longueur de dentelle obtenue par rack de 1.920 motions;

3° Le nombre des *barres* à mettre en jeu;

4° La *hauteur* de la dentelle;

1. Les hommes et les femmes étaient employés dans les mêmes ateliers.

5° Le *guage*[1] du métier. Le salaire est proportionnel au nombre de *points* : c'est qu'on ne peut confier qu'à des ouvriers d'élite, les *fins points*, les métiers des guages élevés.

Pour un même nombre de racks, un 18 points recevra donc deux fois plus qu'un 9 points. Mais les salaires moyens sont loin de varier du simple au double, suivant l'habileté des ouvriers. Les métiers fins, plus délicats, battent moins vite ; ils se dérèglent plus facilement, ce qui augmente la fréquence des arrêts. Enfin les périodes de *changement*, pendant lesquelles l'ouvrier prépare le travail du métier, et ne reçoit qu'un faible salaire à la journée, ont une durée relative d'autant plus grande que le guage est plus élevé.

4. *Préparation.* — Avant d'aborder l'importante question des *changements* dont l'étude complétera l'analyse du salaire de l'ouvrier tulliste, il nous faut dire un mot de la série des opérations préliminaires.

Le fabricant d'abord a fait choix d'un *genre* : c'est quelque ancienne dentelle qu'il s'agit d'imiter. Il arrête les diverses *hauteurs* dans lesquelles il le montera, et demande une *esquisse* au dessinateur-*esquisseur*, pour fixer la forme et l'aspect à obtenir. Le dessinateur-*metteur en carte* recherche par quelles passes et combinaisons de fils divers pourra se réaliser le programme de dessins et d'effets, tracé par l'esquisse. Celle-ci est reportée à grande échelle sur une carte divisée, où le dessinateur exécute une ingénieuse représentation graphique des mouvements qu'il faudra imposer aux fils. Il faut dix ans pour faire un bon metteur en carte, mais les appointements atteignent de 5.000 à 10.000 francs par an.

Le *pointeur*, apprenti-dessinateur le plus souvent, traduit sur un papier *barème* le travail de son maître : il représente par des chiffres les positions de toutes les barres, aux motions successives. Suivant les indications du barème, le *perceur* perforera les cartons qui, mis en chapelet par le *laceur*, se dérouleront lentement sur les Jacquards et commanderont les mouvements

1. Les Calaisiens prononcent *guédge*.

des guide-barres. C'est ainsi que les cartons de certaines orgues mécaniques y commandent l'émission des sons.

D'un autre côté, les matières premières, après dévidage, ont été transportées sur les rouleaux, par le *wapeur*, ou ourdisseur, ou bien sur des tambours, et de là sur les bobines de trame, par la *wheeleuse* [1]. — Wapeurs et wheeleuses travaillent tantôt aux pièces et tantôt à la journée. Les wheeleuses gagnent de 25 à 35 francs, les wapeurs de 30 à 50 francs par semaine. Les femmes, bien entendu, ne travaillent point la nuit.

5. *Le changement.* — Tout est prêt maintenant pour le montage du nouvel article. Le tulliste coupe les fils qui retiennent au métier la pièce terminée; il démonte les rouleaux et les chariots; les bobines sont livrées au *survideur*, un gamin, qui fait passer sur des bobinots tout ce qui reste de la précieuse matière première. Les rouleaux neufs sont alors mis en place, et le tulliste passe un à un dans les trous et les barres convenables, les 20.000 ou 30.000 fils qui vont travailler : il a sous les yeux, pendant ce travail de longue patience, le *barême*, et la *pancarte*, qui est un agrandissement de la carte. — Les bobines emplies par la wheeleuse, sont *pressées* à chaud, pour uniformiser leur épaisseur, puis insérées dans leurs chariots. La trame une fois montée, il n'y a plus qu'à placer le chapelet de cartons sur le Jacquard, et la machine sera parée pour le démarrage.

Le dessin sorti, il faut *corriger*. Telle esquisse qui promettait un joli travail, ne donne une dentelle passable qu'après de patients essais dans chacun desquels on modifie la mise en carte et le perçage. La soie donne peu de mécomptes, mais avec le coton, on est beaucoup moins certain d'obtenir les effets attendus.

Quand la correction est un peu importante, le tulliste chôme, jusqu'à la mise au point du dessin et des cartons. Pendant les *changements*, qui demandent souvent trois semaines à une équipe de deux ouvriers, ceux-ci reçoivent 4 francs par jour. Mais une fois le métier en marche, le salaire *au rack* leur donne les énormes semaines de 80, 100 et 200 francs, suivant les ar-

1. Wapeur vient de l'anglais *warper* (ourdisseur); wheeleuse, de *wheel* (roue).

ticles, qui valent à Saint-Pierre la renommée d'une ville où l'argent se gagne facilement.

C'est pourtant dans la période de *changement* que le tulliste doit se donner le plus de mal. N'est-il point paradoxal de le payer aux pièces, et à un taux très élevé, au moment où il n'a qu'à surveiller sa machine, et de ne lui accorder qu'un modique salaire à la journée, dans le temps où on lui demande le plus d'activité et le plus d'attention?

Un système de salaires aussi singulier doit se justifier par quelque sujétion particulière de l'industrie du tulle!

Il est bien rare en effet que le fabricant soit certain à l'avance du produit d'un article qu'il fait monter. Il ne peut prévoir la durée des essais et des corrections; et, après la sortie du dessin définitif, il devra encore *trouver acheteurs sur ses échantillons*. Si l'article se vend bien, on en exécutera de nombreuses pièces, et les racks s'ajouteront aux racks pendant des semaines et des mois. Mais il n'en est pas toujours ainsi, surtout dans les moments de crise, où les articles proposés ne trouvent preneur qu'à vil prix.

Le patron ignore donc le nombre des journées productives qui suivront la période improductive de préparation du métier. Aussi réduit-il au minimum le salaire de changement, quitte à indemniser l'ouvrier du surcroît de travail fourni, au moment où la machine fera les racks rémunérateurs.

Ce mode de rétribution, très rationnel, puisqu'il diminue l'importance relative des sommes absorbées par les essais, présente encore l'avantage de rendre l'ouvrier *solidaire* du fabricant. Tous deux sont intéressés à réduire la durée des changements, et à augmenter ainsi le rendement du matériel. N'y a-t-il pas là comme une sorte de *participation* de l'ouvrier *aux risques et aux bénéfices* de l'entreprise?

Le patron peut dès lors se borner à faire la *réception* du travail : les menus défauts de la dentelle seront réparés aux frais de l'équipe, les pièces manquées seront laissées pour compte aux ouvriers[1].

1. Les ouvriers vendent aisément ces pièces manquées à certains négociants de la place.

Pendant toute la fabrication, c'est le *rack* qui surveille, et sanctionne de son arrêt l'inassiduité ou la négligence du tulliste ; c'est encore par le rack que chacun contrôle le travail de son partenaire.

Les ouvriers jouissent donc, vis-à-vis du patron, de la plus grande *indépendance ;* ils vont et viennent à leur gré, et peuvent converser entre eux, tout en suivant le travail de leurs métiers. Le fabricant n'intervient jamais dans le choix des partenaires, ni dans le partage du salaire, qui se fait au cabaret, le samedi soir.

Cette indépendance fait du tulliste un ouvrier *fier*, qui ne supporte ni les observations injustes, ni les mots blessants. Le sentiment des distances peut d'ailleurs difficilement exister entre ces patrons, souvent parvenus de la veille, et ces ouvriers dont beaucoup sont propriétaires et pourraient être patrons demain.

Ce système de salaires, commode pour l'industriel, favorable à l'indépendance de l'ouvrier, apporte dans l'*économie ménagère* de graves perturbations. Pendant des mois le tulliste gagne au moins 80 francs par semaine : l'article épuisé, le changement arrive, et réduit à 25 francs ce salaire. C'est la gène, si on n'a pas pris ses précautions ; c'est la tentation d'acheter à crédit, en escomptant les racks à venir. Les maisons d'*abonnement* font à Calais des affaires d'or : la plus forte n'a pas moins de 6.000 familles dans sa clientèle. Elle ne serait peut-être pas si florissante, si les tullistes recevaient un salaire régulier.

Le salaire moyen des ouvriers est assez difficile à connaître de façon précise, mais on admet généralement que, pendant les très bonnes années, il atteint 80 francs par semaine.

L'industrie calaisienne subit périodiquement des crises, pendant lesquelles les salaires s'abaissent. La durée relative des changements s'accroît. Les ouvriers travaillent beaucoup et gagnent peu. Puis, les commandes se raréfiant davantage, les équipes sont dédoublées : et les ouvriers, *taxés*, ne doivent plus produire au delà d'un salaire prévu : 50, 25 francs, et parfois moins encore. Les petits fabricants sont même obligés de congédier leur personnel, en ne conservant qu'un ouvrier qui en-

tretiendra le matériel. — Et ces semaines, *où on fait blanc*, sont la misère pour les imprévoyants et la gêne pour le plus grand nombre.

Malgré ces années mauvaises, le *taux moyen des salaires* demeure assez élevé : cela tient sans doute à leur instabilité, et aussi, pour une bonne part, au voisinage de Nottingham ; une forte organisation syndicale a permis aux tullistes calaisiens d'obtenir le tarif élevé de leurs camarades anglais.

6. *L'apprentissage.* — Le métier exige, nous l'avons montré, beaucoup d'intelligence, une grande puissance d'attention et de la dextérité. Mais il n'est pas bien long à apprendre à quiconque a « *de l'idée* ». Les gamins de l'atelier regardent faire les ouvriers : à seize ou dix-sept ans, ils pourront devenir *moyenneurs* et entrer en équipe avec un maître. Un an ou deux après, ils seront ouvriers.

Depuis plusieurs années, une école professionnelle, subventionnée par un grand nombre de fabricants, forme en dix-huit mois de bons tullistes, et prépare en trois ans les meilleurs de ses élèves à la profession de dessinateur. M. l'abbé Piedfort, qui est membre de la Société de Science sociale, dirige cet *Institut industriel calaisien*. Il y enseigne les sciences appliquées, et une technique très complète du tulle, qu'il a constituée de toutes pièces. Quelques heures chaque jour sont consacrées aux travaux pratiques, sur les métiers que possède l'établissement.

L'Institut n'a aucun caractère confessionnel.

7. *Le finissage.* Après sa sortie du métier, la dentelle *écrue* subit encore de multiples opérations.

La teinture, le blanchiment et l'apprêt se font en général dans des usines spéciales.

Le raccommodage, l'effilage et le découpage, la confection, le visitage, le pliage, l'échantillonnage, sont exécutés tantôt chez le fabricant, et tantôt à l'extérieur, à domicile le plus souvent. Ces travaux *à la main* sont confiés à des *femmes*, des entrepreneurs distribuent la besogne : le *sweating-system* est la loi, et les salaires sont avilis.

Toutes les femmes de Saint-Pierre, à part les dévideuses et

les wheeleuses dont le travail est difficile et bien rémunéré, restent à la maison pour faire le ménage, tout en s'occupant au finissage du tulle. Beaucoup qui, jeunes filles, ont été « en fabrique » sont des ménagères peu expertes.

IV. — MODE D'EXISTENCE DES OUVRIERS.

Quand les métiers *tournent en plein*, les semaines de la famille ouvrière sont comparables aux mois de bien des fonctionnaires!

Certains ouvriers *économes* continuent de vivre modestement comme ils faisaient aux temps plus durs : ils constituent une épargne qui les fera en peu d'années propriétaires, rentiers, ou patrons.

Dans d'autres ménages règnent l'imprévoyance et l'insouciance : on règle sa vie *sur le salaire maximum*, et l'on est fort dépourvu quand vient la crise.

Mais, la plupart du temps, les tullistes vivent très largement aux époques de prospérité, en épargnant tout juste de quoi subsister au prochain chômage. Rien n'est trop cher pour eux : leurs femmes disputent aux « fabricantes » les volailles et les viandes de choix du marché.

La *toilette* est un des chapitres les plus chargés du budget des dépenses. Les hommes vont à l'atelier en vêtements de drap et chapeau de feutre. On ne suit les convois qu'en redingote! — C'est naturellement chez les jeunes filles que le luxe de la toilette est poussé le plus loin : elles portent chapeau, voilette, gants et bijoux, pour se rendre au travail. Elles s'habillent avec goût, leur démarche est élégante : elles n'ont pas moins d'allure que les midinettes de la capitale.

Ce souci de *décence*, de « respectability », qui donne à la ville comme un air de fête, même au plus fort des crises, ne se rencontre pas chez tous les ouvriers à hauts salaires de notre pays. Il marque chez les tullistes une dignité plus grande, un goût mieux formé, qui résultent sans doute de la nature de leur travail.

Les *récréations* absorbent aussi une forte partie des ressources des Saint-Pierrois. Les hommes les moins prodigues gardent 5 francs par semaine pour leur argent de poche. En temps de crise, ils vont à la pêche, mais ils prennent permis de chasse quand l'année est bonne. Les longs voyages sont fort en honneur. Les dimanches d'été, on dépense en excursions et en pique-niques le plus clair de la paye de la veille.

A mener un tel train, on vient facilement à bout des salaires les plus élevés, surtout quand on pratique le déplorable système des *achats à l'abonnement*. Ceux qui s'enrichissent à Calais, ce sont les commerçants détaillants, étrangers à la ville pour la plupart : ils réalisent de gros bénéfices parmi cette population qui dépense sans compter.

V. — LA FABRIQUE.

Le machinisme, à Calais, n'a pas engendré la grande industrie patronale. D'après une statistique récente, le matériel de la fabrique se répartit ainsi :

1) *Fabricants finisseurs.*		
	1 grande usine patronale : environ..	60 métiers.
	10 usines particulières, groupant.....	166 métiers.
	360 petits fabricants finisseurs groupant.	2.000 métiers.
Total :	371 finisseurs.....	2.226 métiers.
2. *Fabricants façonniers.*		
	198 petits fabricants façonniers : pour.	418 métiers.
Total général :	569 fabricants pour.....	2.644 métiers.

Le régime dominant est donc celui des ateliers modestes[1], à personnel restreint, et il en est ainsi depuis l'origine de la fabrique calaisienne. Cela tient sans doute à la *difficulté du travail de direction*, très grande au delà de 8 à 10 métiers, dans cette industrie soumise à tous les caprices de la mode et dont

1. Un grand nombre de ces ateliers doivent cependant être rangés, d'après la Nomenclature d'Henri de Tourville, sous la rubrique « grand atelier », parce que les patrons n'y travaillent pas de leurs mains.

les produits ne valent souvent que par leur fini et leur originalité. La fabrication ne se fait d'ailleurs jamais par grandes masses, si ce n'est dans les articles tout à fait ordinaires. Il faut ne faire « racker » qu'à coup sûr, car les stocks ont bientôt fait d'immobiliser un capital considérable. Les coûteux essais qui précèdent la fabrication, sont à suivre de fort près.

D'autre part, le *matériel*, qui coûte fort cher, puisqu'un bon Leavers vaut jusqu'à 30.000 francs, doit être fréquemment remis au point : tout changement dans le goût du public exige en effet l'accommodation des *intérieurs* des métiers, un même montage ne pouvant donner qu'un nombre restreint d'articles. Pour s'agrandir, le fabricant emploiera les bénéfices des bonnes années, non pas à augmenter le nombre de ses métiers, mais à échanger son matériel démodé contre des machines plus larges et plus rapides, et mieux appropriées aux exigences nouvelles de la consommation.

Les vieux métiers, vendus à perte, sont parfois transportés dans des places concurrentes : Caudry, Lyon, Varsovie, Barcelone, qui ne prétendent pas lutter avec Calais pour la *haute nouveauté*.

Mais le plus souvent, ce sont des Saint-Pierrois, saisis de *la fièvre du tulle* qui les rachètent pour les monter à des articles ordinaires. Dessinateurs et comptables, ouvriers économes, et petits commerçants, tous ceux qui possèdent quelque épargne veulent se lancer dans cette industrie de luxe, dont ils oublient les risques. Chaque époque de prospérité voit ainsi s'accroître l'éparpillement de la fabrique. Puis, la crise vient, et les imprudences se paient par la faillite et la ruine. L'industrie se concentre à nouveau, et le nombre moyen des métiers par atelier retrouve une sorte de *valeur d'équilibre*.

Le régime du petit atelier est tellement stable à Calais, que la substitution des moteurs à vapeur aux anciens ouvriers *tourneurs* ne l'a pas entamé. — Les vastes *usines* qui se sont fondées, sont des usines *de rapport*. Elles sont divisées, par des cloisons de bois, en un grand nombre de petits ateliers, dont chacun contient autant de *places* que le locataire possède de métiers.

La place se paie de 500 à 1.000 francs l'an, selon la prospérité de l'industrie. Elle donne droit à la force motrice et au chauffage à vapeur. L'éclairage, électrique, se paie à part. Les *usiniers loueurs de force motrice* sont en général eux-mêmes fabricants. Ils réservent à leurs métiers une partie de l'usine.

Depuis quelques années, l'emploi de moteurs à gaz, économiques aux faibles puissances (on compte 1/4 cheval par métier) diminue l'avantage qu'avaient les petits industriels à se grouper autour du moteur mécanique.

Le taux élevé des appointements et des salaires, d'une part, et, d'autre part, l'existence des usines collectives, la mise en vente assez fréquente de matériel d'occasion, l'organisation d'entreprises à façon pour les multiples travaux accessoires, tout cela rend facile aux employés et aux ouvriers sérieux l'*accession à la propriété du métier, et au patronat.* Les bourgeois de Calais et les banques font volontiers des avances aux laborieux et aux habiles qui ont su économiser une partie du capital nécessaire. Il y a même depuis quelque temps des constructeurs anglais qui vendent *à tempérament* de bons métiers, à quiconque peut faire un premier versement de plusieurs milliers de francs.

Les fabricants nouveaux, qui veulent s'épargner les soucis et les aléas de la vente, se font *façonniers.* Ils engagent le travail de leurs métiers à des *fabricants finisseurs* déjà lancés, ou bien encore à certaines maisons qui exécutent par elles-mêmes toutes les besognes accessoires, mais ne possèdent pas de métiers. Avec le fil en écheveaux, ils en reçoivent tout préparés les dessins et les cartons ; ils livrent la dentelle *écrue* au sortir du métier. Ils touchent, le samedi matin, le prix de façon, généralement calculé au double prix du rack du tarif ouvrier, avec un supplément de 0 fr. 25 ou 0 fr. 30 par rack, pour les frais de dévidage, wheelage et ourdissage. Le samedi soir, ils donnent la paye à leurs équipes.

Sans autre capital engagé que son matériel, sans autres frais que la location de la place et les salaires de changement, le façonnier gagne pour chaque rack la même somme que

l'équipe des deux ouvriers. Le travail de direction étant insignifiant, il peut entrer lui-même dans l'équipe, ou bien surveiller, en qualité de contremaître, les ateliers voisins ; s'il n'est pas de la partie, il a, en ville, un commerce ou un emploi. Que plusieurs bonnes années se succèdent, que ses métiers puissent donner sans modification trop onéreuse, des articles que la mode accepte quelque temps encore, et notre façonnier va pouvoir s'affranchir, et devenir *finisseur*.

Mais alors, il se trouvera aux prises avec les difficultés de la vente, et de l'écoulement des produits. La plupart des petits fabricants *ignorent tout du commerce* et ne peuvent que se jeter pieds et poings liés sous la griffe des négociants : ils produisent d'abord sans aucune retenue, et puis vendent à n'importe quel prix si les affaires sont peu actives. Rien ne limite les rabais qu'ils consentent, puisqu'ils sont souvent incapables de calculer leurs prix de revient[1].

Ils font en outre aux bonnes maisons une *concurrence* stupide et parfois peu loyale. Dès qu'une création semble prendre à la vente, on se procure par tous les moyens des bouts d'échantillons ; on imite, on *copie* même, au risque de tomber sous le coup des lois qui protègent la propriété industrielle ; on fabrique au plus vite des articles similaires, en y employant des matières moins fines, pour pouvoir vendre meilleur marché ; et telle nouveauté qui aurait procuré de jolis bénéfices à bien des fabricants, si la production et la vente en avaient été réglementées, se trouve en quelques semaines vulgarisée sur la place, et tout à fait dépréciée.

La surproduction chaotique, et l'anarchie commerciale, telles sont à Calais les conséquences économiques de la trop facile accession au patronat.

VI. — LES CRISES.

Les *crises* reviennent *périodiquement* à Calais, à peu près tous les dix ans ; elles suivent de très près les années de grande

1. Cf. H. Hénon. *Loc. cit.*

prospérité, et sont d'autant plus intenses que les affaires ont été plus actives pendant *le plein*.

Quand la demande de dentelle abonde et fait hausser les cours, la fabrique multiplie ses moyens de production. On marche jour et nuit, on installe de nouveaux métiers, on embauche et on dégrossit en quelques mois tous les ouvriers que l'on peut trouver. La plupart des patrons augmentent follement leur train de vie, et le surplus des bénéfices est employé à accroître encore la puissance du matériel.

Mais la production finit par prendre de l'avance sur la consommation : des *stocks* se forment ; on s'en débarrasse par des *soldes*, et les cours s'avilissent. Aussitôt c'est la panique, parmi les fabricants : on cherche à retenir par tous les moyens les bonnes grâces des acheteurs, on subit volontiers les pires exigences des négociants-commissionnaires[1]. Les bonnes maisons redoublent d'ardeur dans la *création* des nouveautés : elles dépensent beaucoup en essais et en changements. Mais la *copie* fait fureur, et les prix de vente continuent de s'abaisser.

Le *chômage* s'impose enfin : l'anarchie de la place a découragé les acheteurs : les cours sont tellement instables qu'on n'ose plus faire de grosses commandes. — C'est la faillite pour beaucoup de petits fabricants, qui ne gagnent plus de quoi payer le loyer de leur place : les métiers vendus à tempérament sont repris aux malheureux qui ne peuvent verser les lourdes mensualités. C'est la gêne pour les gros industriels, car le crédit se resserre. Chaque crise amène avec elle un triste cortège de ruines, de misères, de suicides.

Peu à peu cependant, la situation se liquide : la *reprise* s'annonce, partielle d'abord et localisée dans certains articles. Heureux les fabricants qui possèdent justement des métiers appropriés aux genres en faveur ! — Le calme revient, et le marché reprend pour quelques années une activité normale.

Que la marche des affaires vienne à s'accentuer, la roue continuera de tourner : les mêmes phénomènes de « *plein* »,

1 Les ventes se font en gros, à des maisons d'achat, pour l'intérieur, ou aux acheteurs étrangers, par l'intermédiaire de négociants-commissionnaires.

crise et *reprise* se reproduiront dans le même ordre, et sensiblement dans le même temps.

La *constance de la période* de ces phénomènes économiques semble bien marquer qu'ils sont dus principalement à des causes *intérieures* à la fabrique, à l'accession trop aisée à la propriété du métier, à la production anarchique qui en résulte. Car les faits extérieurs qui influent sur la marche des affaires ne sont pas périodiques, ou bien ont des périodes très différentes. C'est surtout sur l'amplitude des oscillations, et non sur leur durée moyenne, qu'agiront la concurrence des autres places, les crises commerciales ou financières des pays clients et la mode enfin, qui est un facteur essentiel puisqu'elle règle la consommation de la dentelle.

« La dentelle, accessoire de la toilette, est asservie à la *mode*, tout comme les femmes pour qui la mode fut inventée[1] »; et la mode est une terrible maîtresse, aux caprices soudains et impérieux. C'est le succès des blondes de soie qui donna, vers 1850, l'essor définitif à la fabrique calaisienne. En 1900, on proscrit des robes et des chapeaux, les Valenciennes et les Malines. Aujourd'hui que le costume tailleur triomphe, que les « dessous » se réduisent de plus en plus, il est heureux pour Calais que son commerce d'exportation soit considérable, et que les modes des lointains pays soient de quelques années en retard sur celles de Paris.

VII. — LES SYNDICATS.

L'âpre concurrence que se font les patrons calaisiens aurait infailliblement amené l'avilissement des salaires de leurs ouvriers, si ceux-ci ne s'étaient pas organisés pour la résistance. Il faut lire dans l'étude de M. de Seilhac[2], l'histoire, féconde en enseignements, des syndicats de Calais.

Les premières tentatives en 1851 — 1867 — 1883 eurent des

1. *Off. du Travail de Belgique*; Verhaegen, « La dentelle à la main ».
2. *Musée social*, avril 1901, *La Grève des Tullistes de Calais*, par M. Léon de Seilhac.

résultats éphémères. La loi de 1884 vint enfin : l'*Alliance*, syndicat « jaune », prospéra, pendant que le syndicat « rouge », l'*Union*, se formait péniblement, grâce aux efforts de Salembier. L'hiver de 1887-1888 amena une crise très dure : lamentable fut la misère des ouvriers. Et le syndicat socialiste fit de rapides progrès, bien que, seule, l'Alliance eût été associée par les patrons à la distribution d'importants secours.

L'*Association syndicale des fabricants* profita de la crise pour tenter une réforme longtemps souhaitée : l'adoption par tous les patrons d'un même tarif de salaires au rack. Mais les bases qu'elle proposa aboutissaient à une réduction des salaires si manifeste, que l'Union eut derrière elle tout le peuple de Saint-Pierre, quand elle protesta contre le « tarif-pilon ».

Aux *mises à l'index* de l'Union, soixante-dix fabricants fédérés répondirent par le *lock-out*.

Mais l'accord se fit, après quelques mois de lutte, sur un tarif de conciliation, élaboré par une *commission mixte* patronale et ouvrière. L'Alliance, à cette époque « un cadavre », n'avait pas été représentée dans le débat. Le « tarif de 1890 » fut accepté, *pour une année*, par l'Association patronale, et par l'Union.

Au bout d'un an, les fabricants reprirent leur liberté. L'Union entreprit contre les ouvriers « renégats » une guerre à outrance. Cent cabarets et pas mal de boutiques, fermèrent leur porte aux « moutons noirs ». L'Union demandait à ses membres de fortes cotisations, car elle se préparait à réclamer le tarif de Nottingham — un peu plus élevé que celui de 1890 — et la journée de 10 heures, comme à Nottingham.

Profitant du manque d'entente entre les ouvriers et les patrons, des commissionnaires allemands, nouveaux venus dans la place, osèrent tenter l'*accaparement* de l'industrie calaisienne. Ils fournissaient aux tullistes des métiers à crédit, qu'ils devaient rembourser par leur travail, en se faisant façonniers au compte de leurs commanditaires. Ceux-ci leur donnaient à faire des dentelles copiées sur les échantillons que la fabrique présente à la commission, pour être soumis aux grands acheteurs. 500 métiers sur 1.800 étaient déjà aux mains des accapa-

reurs, quand un *groupe de défense* se forma dans le sein de l'Association patronale et prononça la *mise à l'index* des indélicats commissionnaires, qui durent renoncer à fabriquer ou faire fabriquer pour leur propre compte, en concurrence avec leurs commettants (1896).

L'Union, clairvoyante, avait secondé les efforts du groupe de défense : les pourparlers furent repris entre les deux syndicats, qui s'accordèrent pour généraliser l'application du *tarif* de 1890. Soixante-quatorze maisons récalcitrantes furent mises à l'index, les unes après les autres : en dix mois, soixante-quatre avaient cédé. — L'Union avait pu distribuer 32.000 francs en indemnités de grève. Elle gagna en 1899 un lot de 100.000 francs au tirage d'obligations du Crédit foncier et se crut alors assez forte pour imposer à la fabrique la journée de 8 heures, et un tarif majoré de 20 0/0 pour compensation. Mais la *politique* divisait le prolétariat calaisien. Les révolutionnaires guesdistes avaient suivi M. Delecluze dans un syndicat dissident : l' « Emancipation ». M. Salembier continuait à diriger l'Union, plutôt réformiste.

L'Union fut seule à mener la grève. Les jaunes et les guesdistes firent le jeu des patrons, et assurèrent l'entretien, le « *dérouillage* » des métiers. Ce fut un échec lamentable, dont l'Union se relève à peine, bien que les autres syndicats aient depuis disparu.

Les misères de la grève s'oublièrent bien vite, car une ère d'inouïe prospérité s'ouvrait pour Calais : l'Amérique demandait d'énormes quantités de ces *Valenciennes de coton*, dont la place avait peu à peu repris la fabrication pour tirer bénéfice de la législation douanière de 1892. Les exportations se développèrent rapidement. Les *articles soie*, qui alimentaient surtout le marché intérieur, furent abandonnés à Caudry.

Mais après un « plein » de plusieurs années, dans lesquelles le chiffre des affaires atteignit de 100 à 120 millions, le krach américain amena, en 1907, une crise qui dure encore. Pour relever la fabrique, on songea à monter de nouveau les dentelles de soie. La perfection de ses produits aurait sans peine

fait retrouver à Saint-Pierre son ancienne clientèle, si Caudry n'avait eu l'avantage de payer le rack 20 ou 30 % moins cher. — Un accord fut tenté l'an dernier, en vue d'unifier les tarifs des deux places; mais les patrons caudrésiens s'opposèrent à toute élévation des salaires de leurs ouvriers. L'Association syndicale des fabricants de Calais prescrivit alors à ses membres d'appliquer un nouveau tarif, mieux approprié aux articles soie, disait-elle, et que son comité avait élaboré sans consulter le syndicat ouvrier. — Devant les menaces de grève de l'Union, les patrons reculèrent : nous avons dit comment, dans les premières lignes de cette étude.

Le *statu quo* est donc maintenu : le contrat de 1890 continue de régir *en principe* la quotité des salaires. *En fait*, des infractions se commettront fréquemment, dans l'ombre, tant que les circonstances n'auront pas permis à l'Union de reprendre la lutte pour l'application loyale du tarif : on voit, à chaque crise, façonniers et petits fabricants faire travailler au rabais; les chômeurs sont trop nombreux déjà, et l'Union ne peut réagir, contre cette stupide concurrence, qui s'exerce au détriment des maisons sérieuses et des ouvriers fidèles au pacte syndical.

Le conflit reste ouvert : nous n'aurons pas la prétention de terminer par des pronostics sur son issue une étude aussi rapide, aussi incomplète. Tout au plus sommes-nous à même, désormais, de suivre les débats et d'interpréter les événements.

Quoi qu'il arrive cependant, nous pouvons croire que l'industrie calaisienne continuera ses progrès. Les crises, certes, reviendront : elles sont le résultat de l'anarchie commerciale de la place. L'accession trop aisée à la propriété du métier, puis au patronat, rend impossible toute réglementation de la production et de la vente. Il y a là comme un vice de constitution qui condamne la fabrique à connaître tour à tour la fièvre et la dépression, mais les cellules de ce grand corps mal organisé sont tellement actives, leurs produits sont si parfaits, qu'après ces crises de croissance, il se relève plus fort et plus vivace.

Paul VANUXEM.

L'ORIENTATION PARTICULARISTE

SA NÉCESSITÉ ET SA RÉALISATION PRATIQUE

« Ceux qui ne savent que faire comme tout le monde, sont bons à grossir la troupe en marche; il faut des initiateurs, des chefs; il faut des hommes résolus qui commencent petitement, modestement, mais avec une vue nette et une indomptable confiance : ils vont loin, et ils entraînent et guident les autres. »

(L. Ollé-Laprune, *Le Prix de la Vie*, p. 427.

Un peu partout, mais plus particulièrement dans les pays communautaires et surtout en France, les gens qui pensent et réfléchissent se rendent compte qu'il y a quelque chose de faussé dans l'organisation et le fonctionnement de la vie sociale. Dans tous les groupements que constituent les hommes vivant en société, familles, ateliers, associations professionnelles, cités, états, se manifeste un sentiment indéfinissable de gêne et de malaise qui est l'indice très certain d'une situation troublée et anormale. On a vite fait de dire que cela n'a rien d'étonnant — puisque, de l'aveu de tous, nous sommes à une période de « crise », à un « tournant de l'histoire » — et que les choses finiront par s'arranger un jour, *fata viam invenient*. Il serait sans doute préférable et, en tous cas, plus scientifique, de rechercher les causes profondes de cette situation critique et d'examiner si la volonté humaine ne peut rien pour nous

aider à sortir des conjonctures difficiles au milieu desquelles nous nous débattons.

A vrai dire, l'école de la Science sociale a multiplié les études dans cet ordre d'idées et ce n'est pas aux lecteurs de cette revue que nous avons à l'apprendre. Par les enquêtes qu'elle a poursuivies, les monographies qu'elle a dressées et les comparaisons qu'elle a instituées entre les diverses sociétés qu'elle soumettait à son examen, elle est parvenue à montrer assez exactement pourquoi la prospérité était mieux assurée ici que là, pourquoi tel groupement fonctionnait mieux dans ce pays que dans cet autre où il végétait au contraire et se mourait de langueur.

Ces études comparées sont éminemment suggestives et dégagent de précieux enseignements. Sans vouloir entrer dans de longs détails, il suffira, pour le but que nous nous proposons, de rappeler que, d'une façon générale, la science constate que les divers groupements de la vie sociale sont plus vivants, doués d'une énergie, d'une efficacité, d'une fécondité plus intenses, et, d'un mot, se montrent infiniment plus prospères dans les pays *particularistes*, c'est-à-dire anglo-saxons, que dans les pays communautaires.

Le *particularisme* apparaît ainsi, non en vertu d'une théorie préconçue, mais par le seul effet d'une observation bien conduite, comme un état singulièrement favorable à la prospérité sociale. De fait, aujourd'hui, lorsqu'ils veulent nous proposer des exemples à suivre, des modèles à imiter, en quelque ordre de sujets que ce soit, les écrivains les moins au courant des travaux de la Science sociale ne manquent pas d'emprunter leurs exemples et leurs modèles à l'Angleterre et aux États-Unis. Il y a même à cet égard une sorte d'engouement dont nous dénoncerons les abus plus loin. Le fait n'en est pas moins significatif. Tout le monde sent confusément que les peuples à traditions invétérées, à procédés routiniers, immobilisés par l'amour exagéré de la vie en commun, le besoin d'appuis extérieurs, le prestige des fonctions publiques, la terreur des nouveautés, ont partout aujourd'hui l'infériorité sur ceux dont l'énergie est toujours tendue, l'initiative en éveil, la responsa-

bilité prête, qui ne redoutent ni le labeur des professions indépendantes, ni le risque des entreprises hardies, ni l'isolement du pionnier, ni l'adaptation aux nouveautés salutaires... car c'est bien cela le *particularisme :* aptitude à se tirer d'affaires par soi-même, à se décider, à se conduire et à réussir sans le conseil et l'appui constamment sollicités des autres[1].

Dans ces conditions, l'orientation vers le particularisme se montre comme une nécessité des temps présents. Qu'on le veuille ou qu'on s'y refuse, c'est une question de vie ou de mort.

« Les temps sont solennels, dit Mgr Ireland... Le monde est dans les douleurs de l'enfantement : nous assistons à la naissance d'un âge nouveau. Les traditions du passé s'évanouissent ; de nouvelles formes sociales, de nouvelles institutions politiques se lèvent. Il y a une évolution dans les idées et les sentiments des hommes. Tout ce qui peut être changé sera changé et rien de ce qui était hier ne sera demain[2]... » Dès lors, aujourd'hui plus que jamais « le monde a besoin d'hommes mieux trempés que les autres, d'hommes qui voient plus loin, qui s'élèvent plus haut, qui agissent plus hardiment que les autres. Pas n'est besoin qu'ils soient nombreux ; ils n'ont jamais été nombreux. Mais même en petit nombre, ils entraînent la foule et souvent l'humanité[3] ».

« Partout ce sont d'intenses courants, écrit de son côté M. Liard, courants d'idées, courants de science, courants de richesses ; mise en valeur du sol, des forces de la nature et des forces de l'homme. Les âges classiques, qui furent grands, mais d'une autre grandeur, n'ont connu rien de pareil. On peut regretter que les temps soient changés, regretter aussi les vies doucement coulées au charme des belles choses. Ces vies-là, bien peu les

1. « L'effort personnel consiste à ne pas mettre à contribution l'effort d'autrui pour ce qu'on peut faire soi-même... L'initiative consiste à faire par son propre conseil et de son propre mouvement aussi bien et mieux que ce à quoi on pourrait être déterminé par le conseil et l'impulsion d'autrui » H. de Tourville, cité par Cl. Bouvier, *H. de Tourville*, Paris, Bloud, p. 67, note.

2. *L'Église et le Siècle*, trad. fr., p. 26, 76. — Cf. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, p. 93-98, 409-410.

3. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 25.

connaîtront maintenant. Il faut agir sous peine de dépérir; il faut affronter les courants, sous peine d'être laissé au rivage, comme une épave[1]. » Si donc nous ne voulons pas devenir de tristes *épaves* abandonnées sur la rive, il faut courageusement, virilement, nous diriger dans le sens du particularisme, et, par conséquent, tourner nos regards vers ceux qui nous ont dépassés dans la voie du progrès, pour chercher à leur dérober, sur les points du moins où nous ne les valons pas, le secret de leur supériorité. Les anciens Romains ne procédaient pas autrement : « Ce qui a le plus contribué, dit Montesquieu, à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, *ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs*[2]. » Les Romains n'en ont pas pour cela perdu leur caractère national ni les qualités propres à leur race : il en sera de même pour nous, si nous savons nous y prendre avec adresse et prudence.

Mais une première question se pose :

1. *Le nouveau plan d'études de l'enseignement secondaire*, Paris, Cornély, p. 19. — Cf. P. Schwalm, *Les Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 459 et s.) V. surtout les chap. intitulés : *L'ancienne douceur de vivre*, *Un âge nouveau qui commence*, p. 464 et 465.)

2. *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. I.

I

CETTE ORIENTATION VERS LE PARTICULARISME EST-ELLE POSSIBLE?

Une formation sociale est le résultat de facteurs nombreux dont les principaux sont le *lieu*, c'est-à-dire le sol, ses productions, son climat, et le *travail* que la nature de ce lieu impose. De la formation particulariste anglo-saxonne nous connaissons la longue et laborieuse histoire, grâce aux travaux de Henri de Tourville[1]. Comment des communautaires pourraient-ils se donner, quand ils le voudraient, cette formation originale qui a pris naissance sur les fjords de la Norvège pour se compléter dans la Plaine saxonne et dans la Grande-Bretagne, et qui se trouve être ainsi le résultat d'une lente évolution poursuivie pendant des siècles? Eux-mêmes ont reçu, depuis les origines de leur race, une formation toute différente qui les a fixés en de certaines pratiques, de certaines coutumes, de certaines habitudes de travail et de groupement; pour se transformer, il leur faudrait donc reprendre à leur tour le chemin suivi jadis par les premiers émigrants goths et saxons et recommencer les expériences de travail et d'installation de ceux-ci : ce serait le seul moyen scientifique, semble-t-il au premier abord; mais son extravagance même le fait aussitôt rejeter... Alors ne faut-il pas conclure qu'on naît communautaire comme on naît particulariste, qu'on reste toute sa vie ce qu'on

1. *Histoire de la formation particulariste*. Paris, Firmin-Didot.

est né et qu'il y a là une sorte de déterminisme social auquel il est impossible de se soustraire?

Cette conclusion n'est pas aussi nécessaire qu'elle le paraît tout d'abord, et c'est l'observation des faits qui va nous le montrer. Si l'on va au fond des choses, on reconnaît bien vite que ce qui imprime aux individus les caractères spécifiques de la formation à laquelle ils appartiennent, c'est l'ÉDUCATION qu'ils reçoivent dans leur milieu d'origine. C'est l'éducation qui donne aux Anglais, aux Américains ces qualités d'initiative, d'indépendance, d'endurance, de maîtrise de soi-même, de *self help*, de *self control* qui sont si caractéristiques de la formation particulariste. Sans doute ce genre d'éducation est singulièrement facilité par la nature des choses dans un pays où ces qualités sont pour ainsi dire les produits spontanés du lieu et du travail ; mais s'il est plus difficile ailleurs, ce genre d'éducation ne se heurte pas pour cela à une impossibilité invincible. Par une application intelligente, une volonté réfléchie, un effort persévérant, on y peut réussir encore : les difficultés seront manifestement plus grandes, le succès n'en sera que plus méritoire [1].

Vainement objecterait-on l'inaptitude des communautaires à se transformer par ce procédé rapide de l'éducation : l'exemple des États-Unis pourrait donner un démenti à cette allégation. Le plus grand nombre des immigrés en territoire américain sont d'origine communautaire; cependant n'aperçoit-on pas qu'au bout d'une ou deux générations, beaucoup sont complètement assimilés, américanisés, *particularisés* si l'on peut dire, et cela surtout grâce aux procédés d'éducation dont ils sont l'objet dès leur arrivée aux États-Unis [2].

1. « Un préjugé fort répandu contribue à décourager l'esprit de réforme; je veux parler de celui qui subordonne la destinée des peuples à l'organisation physique des races. Le préjugé est démenti par l'observation... Comprenons que la grandeur de l'humanité consiste précisément en ce que les forces matérielles peuvent être subordonnées à des forces morales, dominées elles-mêmes par notre volonté; que chaque peuple peut, en conséquence, trouver en lui-même les ressources nécessaires pour s'élever à la hauteur de ses rivaux. » — Le Play, *La Réforme sociale en France*, ch. v (7e édition, t. I, p. 32 et 35).

2. Anatole Leroy-Beaulieu. *L'Immigration et l'unité nationale aux États-Unis* (*Réforme sociale*, 1905, 1, 289).

Mais, dans ce cas, dira-t-on, la transformation s'opère dans un milieu et grâce à une ambiance particularistes. La question est de savoir si, tout en restant sur son terrain d'origine, un peuple a le pouvoir de se transformer par le seul effet de son application et de sa volonté. Pour répondre à cette question, les raisonnements et les théories ne serviraient à rien. Rien ne vaut un fait ou un exemple concret toujours facile à contrôler. Dans le cas particulier le fait et l'exemple nous sont fournis par l'*Allemagne contemporaine*.

Tout le monde sait que l'Allemagne est, dans sa plus grande partie, de formation communautaire[1] : il en est ainsi de la grande plaine du Nord-Est, de la région des vallées dans l'Allemagne centrale et méridionale, de la plaine rhénane ; la formation particulariste ne se rencontre que dans la plaine saxonne, c'est-à-dire dans le Hanovre, le Mecklembourg, une partie de la Westphalie et dans quelques régions élevées de la Franconie, de la Thuringe, de la Souabe[2]. Les traits de cette formation communautaire sont nombreux : l'Allemagne est par excellence le pays des groupements patriarcaux, le pays de la discipline autoritaire[3], des ateliers paternalistes[4]. L'unité allemande en a fait un pays centralisé où les fonctions publiques sont très recherchées[5] ; c'est la terre d'élection du socialisme d'État[6] et du socialisme sous sa forme la plus communautaire, le collectiviste marxiste[7].

1. M. Demolins a, il est vrai, classé l'Allemagne ainsi que la Suisse parmi les *Sociétés à formation particulariste ébranlée* (Classification sociale, *Science sociale*, nouv. série, fasc. 10-11, p. 111 et s.) ; mais cette dénomination peut être critiquée et elle l'a été au congrès de 1907 (*Bullet. de Sc. soc.*, 1907, p. 263).

2. L. Poinsard, *L'Allemagne contemporaine* (*Science sociale*, t. XXV et XXVI, articles reproduits par l'auteur dans son ouvrage : *La Production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du* XX*e siècle*, t. II, p. 43 et s.).

3. V. notamment dans J. Huret, *Rhin et Westphalie*, le chap. sur *La discipline*, p. 187 et s.).

4. V. P. de Rousiers, *Le Paternalisme allemand, comment il empêche la constitution d'une élite ouvrière* (*Science sociale*, t. XXXI, p. 389) ; du même auteur, *Hambourg et l'Allemagne contemporaine* (Paris, A. Colin), p. 297-302.

5. Demartial, *Les fonctionnaires prussiens* (*Revue politiq. et parlement.*, septembre et octobre 1908 et les références données dans cet article).

6. L. Poinsard, *La Production, le travail*, etc., t. II, p. 154-159.

7. J. Bourdeau, *Le socialisme allemand*, p. 1 et *passim*.

Cependant que voyons-nous depuis un certain nombre d'années? Nous voyons que ce peuple, pourtant bien enfoncé dans l'ornière des pratiques communautaires, cherche à se dégager, à s'affranchir de sa formation sociale originaire et qu'il y réussit. Il y réussit grâce à l'action très visible d'une élite particulariste, mais aussi grâce à un effort général très sérieux et très soutenu d'application et de volonté, tendu vers un but déterminé.

« L'Allemand, dit M. Georges Blondel, est au fond pesant et routinier : il n'a pas à un haut degré l'esprit d'initiative... sa volonté est gauche dans l'acte isolé... il a fortement besoin d'être dirigé[1]. » C'est ce qui faisait dire déjà à Mme de Staël : « L'Allemand voudrait que tout lui fût tracé d'avance en fait de conduite..., moins on lui donne à cet égard l'occasion de se décider par lui-même, plus il est satisfait[2]. »

Et pourtant cet Allemand si lourd, si difficile à remuer, est en train de se transformer, de se *particulariser* au point que le spectacle de son activité donne aux observateurs les moins prévenus, comme M. J. Huret, des réminiscences d'Amérique : « Après dix mois de voyages à travers l'Empire allemand, je suis frappé de la quantité de souvenirs et d'impressions d'Amérique qu'évoquent en moi non seulement les villes industrielles de la province rhénane et de la Westphalie, non seulement l'aspect des rues, mais l'aspect des foules, mais la vie des habitants, leurs mœurs et leurs goûts » : et un peu plus loin : en Allemagne, « ce qui s'offre à présent à nos regards, c'est l'épanouissement complexe d'une vieille race pau-

1. *Etudes sur les populations rurales de l'Allemagne*. Paris, Larose, p. 219 ; *L'Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, ibid., p. 288.

2. *De l'Allemagne*, ch. II (édit. Garnier, p. 27). Mme de Staël disait encore : « On a beaucoup de peine à s'accoutumer, en sortant de France, à la *lenteur* et à l'*inertie* du peuple allemand ; il ne se presse jamais, il trouve des obstacles à tout : vous entendez dire en Allemagne : *c'est impossible*, cent fois contre une en France. Quand il s'agit d'agir, les Allemands ne savent pas lutter avec les difficultés. » (*Ibid.*, p. 20). Et plus loin : « En Allemagne, les résolutions sont lentes, le découragement est facile, parce qu'une existence assez triste ne donne pas beaucoup de confiance dans la fortune. L'habitude d'une manière d'être paisible et réglée prépare si mal aux chances multiples du hasard, qu'on se soumet plus volontiers à la mort qui vient avec méthode qu'à la vie aventureuse » (*Ibid.*, p. 24).

vre à qui la fortune a souri, qui, surprise et ravie, s'est mise au travail, s'est lancée hardiment, très hardiment, dans l'entreprise et la spéculation modernes et s'accorde, sans tarder, tout le confort permis... [1] ».

De cette activité, de cette hardiesse les preuves abondent : c'est, d'une façon générale, l'essor prodigieux de l'industrie et du commerce [2] ; c'est, pour prendre quelques faits plus précis : le développement extraordinaire du port de Hambourg qui est devenu le premier port de l'Europe continentale et le troisième du monde [3] ; c'est l'extension des grandes compagnies de navigation [4] ; c'est la puissante organisation des banques [5] ; c'est l'esprit d'association des industriels [6] ; c'est une concurrence intense qui dénote, chez ceux qui s'y livrent, une étonnante passion de la lutte et du succès ; par exemple : Krupp s'attarde aux vieux procédés pour la fabrication des canons ; aussitôt surgit Ehrhardt, de Düsseldorf, qui, avec ténacité, cherche à faire mieux que son rival et parfois l'emporte sur lui, malgré la vieille réputation de celui-ci et la faveur gouvernementale qui lui reste acquise [7]. — Mais ce qui est assurément le plus caractéristique, c'est l'avènement en Allemagne d'hommes énergiques paraissant offrir toutes les qualités de vrais particula-

1. J. Huret, *Rhin et Wesphalie*, p. 1 et 2.

2. V. notamment l'ouvrage déjà cité de M. G. Blondel. *L'Essor industr. et commerc. du peuple allemand* et les articles de M. H. Hauser sur le *Développement économique de l'Allemagne*, publiés dans la *Revue des Cours*, 1898-1899, t. I. Cf. les détails donnés par J. Huret sur l'industrie chimique : *Rhin et Wesphalie*, p. 106-131.

3. P. de Rousiers, *Hambourg et l'Allemagne contempor.* V. notamment le chap. v, § 4 : *Comment Hambourg est devenu un grand port*, p. 203 et s. — Cf. J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 101 à 238.

4. P. de Rousiers, *Hambourg*, ch. v, § 5 : *L'Armement et les grandes compagnies de navigation*, p. 214 et s. — J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 143 et s., *La Compagnie Hamburg-Amerika*.

5. G. Blondel, *l'Essor...* p. 467-485 ; J. Huret, *De Hambourg aux marches de Pologne*, p. 205 et s. *L'Appui des banques*.

6. P. de Rousiers, *Les Cartells allemands*, dans les *Syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger* (Paris, A. Colin), p. 107-183. — Cf. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 250 et s. : *Le Syndicat de l'acier ; de Hambourg aux marches de Pologne*, p. 349-380 : *Les Kartels*.

7. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 262 et s. *Un concurrent de Krupp : M. Ehrhardt*.

ristes anglo-saxons. Tel est, par exemple, M. Thyssen, le richissime propriétaire minier et maître de forges du bassin de la Rhur ; en lisant son histoire que raconte M. J. Huret, on croit lire celle d'un *self made man* anglais ou américain :

Thyssen « ce nom, déjà connu en France, dans les milieux de grande industrie, jouit en Allemagne d'une autorité et d'une puissance considérables. M. Thyssen est l'un des hommes dont nos voisins ont le plus de raison d'être fiers à l'heure présente, un de ceux dont *l'effort victorieux* a, depuis trente ans, réalisé les plus belles œuvres industrielles et commerciales de l'Empire allemand... Thyssen a ce mérite *d'être seul et d'avoir toujours été seul* (cela est bien particulariste). Il a édifié sa colossale fortune et sa puissance *sans le secours d'aucun associé ni d'aucun ancêtre*. Il est parfaitement représentatif du type de l'Allemand d'aujourd'hui, car sa destinée fut la même que celle de son pays. Pauvre en somme en 1871, son père lui donna une dizaine de mille marks en lui disant : « Débrouille-toi ». Aujourd'hui, M. Thyssen dirige quatre usines dont l'une, celle de Bruckhausen, Deutscher Kaiser, est formidable. M. Thyssen est catholique... et bien qu'il ne s'occupe pas de politique militante, le parti du Centre au Reichstag compte avec lui, car il est une force. Dans ses quatre usines et ses mines de charbon de Bruckhausen, de Mulheim-sur-la-Ruhr, de Dinslaken et de Meiderich, il gouverne... plus de 25.000 ouvriers. On sait très bien, en haut lieu, qu'en 1890 il y avait 10.000 habitants à Bruckhausen et qu'aujourd'hui on en compte 60.000. »

M. Huret visite les usines qui possèdent 80 kilomètres de chemin de fer avec 2.500 wagons et 39 locomotives. M. Thyssen demande à son hôte ses impressions sur ces usines : « Je lui dis la vérité, que j'ai été frappé de leur organisation *rappelant tout à fait celle des Etats-Unis* ». Puis, après quelques réflexions sur la supériorité américaine : « Oui, ce doit être vrai, fit M. Thyssen. Ah ! les Américains, ils sont encore les premiers ! Tous nos principaux ingénieurs sont allés en Amérique. » — « Et vous ? » — « Pas encore. Peut-être m'y déciderai-je cette année ou l'autre. » Voilà donc un homme de soixante-quatre ans, conclut

M. Huret, qui se prépare à traverser l'Océan pour ses affaires[1]. »

Cette orientation très nette de l'Allemagne contemporaine vers le *particularisme* mérite qu'on s'y arrête quelques instants pour en rechercher les causes.

1. J. Huret. *Rhin et Westphalie*, p. 221-250, *Chez M. Thyssen*. Peut-être y aurait-il lieu de signaler le revirement qui se dessine depuis quelques années en Allemagne contre le socialisme marxiste, à la suite des critiques de Bernstein, comme un nouveau symptôme de cette orientation particulariste. M. Poinsard a très bien montré pourquoi et comment tous les progrès accomplis dans le sens du particularisme vont directement à l'encontre des tendances collectivistes. *Op. cit.*, t. II, p. 716 et s. — Sur Bernstein, V. P. Leroy-Beaulieu. *Le Collectivisme*. 5e édit., p. 461 et s. — J. Bourdeau, *L'Evolution du socialisme*, chap. III, p. 83 et s. — *La Crise du socialisme. La fin d'une doctrine*.

II

COMMENT SE FAIT CETTE ORIENTATION EN ALLEMAGNE

Il paraît bien certain que c'est une élite, et une élite seulement, qui entraîne l'Allemagne dans la voie du particularisme. Mais d'où vient cette élite et comment s'y prend-elle pour atteindre son but ?

Il est probable que la plupart de ceux qui la composent sont d'origine particulariste, c'est-à-dire sont issus de ces groupes particularistes dont nous rappelions plus haut la présence sur le territoire allemand [1]. On ne peut douter par exemple que les villes libres du Nord qui sont en plein pays particulariste, ne produisent un grand nombre des membres de cette élite progressiste. Dans son livre sur *Hambourg*, M. de Rousiers consacre tout un chapitre [2] à l'*esprit d'entreprise des Hambourgeois*, et voici sa conclusion : « Dans cette masse allemande un peu pesante, un peu inerte, il s'est rencontré en quantité suffisante *un levain très agissant*. Les anciens centres industriels de la Westphalie, les populations du Hanovre ont fourni beaucoup de cet élément actif. Hambourg tout particulièrement a été, par son ancienne formation hanséatique, un élément excitateur et vivifiant. »

Cependant on ne saurait affirmer que tous ceux qui s'orientent aujourd'hui dans les voies nouvelles descendent de particularistes authentiques. Il y a là un mouvement très général

1. Ainsi M. Thyssen est originaire du Nord-Ouest de l'Allemagne.
2. Pages 228 à 237.

où semblent bien engagés des communautaires avérés. Comment s'y prennent-ils et quel est le principe de leur action?

Sans doute ils peuvent bien avoir été servis par les circonstances : la richesse naturelle de certaines régions, l'accroissement de la population, les victoires de 1870 avec l'indemnité de guerre qui en a été la conséquence, l'unité allemande proclamée en 1871, etc. [1]. Mais ces événements favorables n'expliquent rien, car il a fallu justement savoir en profiter et en tirer parti, et c'est là ce qu'il faut expliquer.

L'explication se trouve très simplement dans ce fait que les Allemands *se sont appliqués* et *ont voulu*. Avec beaucoup de bon sens, ils ont cherché d'abord à se rendre un compte exact du but qu'il leur fallait atteindre; ils ont mesuré leurs distances et lentement, patiemment, méthodiquement, ils se sont mis en marche et ils sont arrivés.

« L'Allemand, a dit très justement M. Blondel, n'a pas de ces coups de tête héroïques et de ces élans d'enthousiasme dont les races latines sont parfois trop fières. Il a conservé dans son caractère quelque chose de cette *vis durans* dont parlait déjà Tacite et qui est, en toute matière, une condition de succès. Sa volonté est une *volonté à longue portée* qu'il cherche à *maintenir, par un entraînement judicieux, dans une intensité modérée, mais toujours égale*, de façon à n'avoir jamais besoin de lui demander des prodiges dont il la juge à bon droit incapable. Cette volonté c'est la volonté de l'avenir, c'est la volonté qui, dans l'humanité mûrie, comme chez l'homme fait, doit succéder à l'énergie souvent mal réglée de la jeunesse. L'Allemagne doit une bonne partie de ses victoires économiques *à la somme d'efforts faits par ses enfants, à ce labeur opiniâtre* que n'ont point rebuté les défaillances d'un naturel un peu ingrat [2]. »

Une fois que l'Allemand eut conçu son idéal de développement économique, industriel, commercial et d'expansion mondiale, il mit tout en œuvre pour le réaliser, sans négligence

1. V. l'exposé de ces circonstances favorables dans les articles de M. H. Hauser déjà cités.

2. *Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, p. 275-276.

ni omission, sans précipitation, mais avec un remarquable esprit d'organisation et de méthode.

Et tout d'abord, avec une confiance illimitée et très justifiée dans le pouvoir de la *science*, il se dit que rien de sérieux et de puissant ne pouvait être tenté à notre époque sans son appui et son autorité. Il se mit donc à étudier la science ou plutôt les sciences avec une rare ténacité, afin d'en tirer successivement toutes les applications pratiques. Et le succès couronna ses efforts: un exemple pris au hasard le fera voir :

« Ce qui a fait le succès de l'industrie chimique (en Allemagne), dit le professeur Fischer, de Berlin, c'est *le génie d'organisation* des Prussiens, leur *ordre* et surtout leur *persévérance*. Ensuite viendrait leur *science* qui est grande, parce qu'elle est spécialisée. Dans les usines allemandes, parmi des milliers de chimistes, il s'en trouve qui mériteraient de prendre un siège de professeur à l'Université. Inversement vous voyez très souvent des privat-docent, des agrégés, allant dans les usines travailler, gagner leur vie et en même temps étudier... »

« *Simple question de recherches et de patience,* dit à son tour un grand industriel. Pour ne prendre que l'exemple des colorants, depuis le jour où Perkins aperçut la couleur violette au fond de la cornue où il distillait le goudron, et Natanson le rouge d'aniline, il y a cinquante ans de cela, *tous les peuples auraient pu tirer parti de leur découverte*. Ce fut même un Français, Vergoin, de Lyon, qui, le premier, trouva le moyen d'extraire les couleurs industriellement, trois ans après la découverte de Perkins. Il ne fallait donc ensuite que de l'*application* et de la *persévérance*... Nous entrâmes d'abord timidement dans la voie... Mais en Allemagne *on travaille ferme*. Plusieurs chimistes cherchèrent de nouvelles couleurs, quelques-uns en trouvèrent. Et quand peu à peu le goudron révéla aux manipulateurs ses richesses, les usines se fondèrent, s'agrandirent[1]. »

Ces quelques citations montrent sur le vif, dans une indus-

1. J. Huret, *Rhin et Westphalie* : l'Industrie chimique, p. 119 et 125.

trie déterminée, la manière de procéder des Allemands, manière lente, prudente, mais sûre d'elle-même, parce qu'elle s'appuie sur la *science*. L'Allemand, répétons-le, n'a pas l'élan impulsif du Latin, ni l'initiative hardie de l'Anglo-Saxon. Mais il possède, parce qu'il a su se les donner, la méthode, le talent d'organisation, la patience, la persévérance, le sérieux, la docilité aux enseignements de ceux dont la compétence est éprouvée — toutes qualités moyennes, à la portée de tous, mais dont l'Allemand a su tirer un parti incomparable.

Avec un imperturbable bon sens, il se dit aussi qu'il n'y aurait rien de fait, du moins rien de durable, si l'éducation de la jeunesse n'était, elle aussi, adaptée aux besoins de l'époque présente.

Il n'y a pas très longtemps encore, l'éducation allemande était, en Allemagne même, l'objet des plus sévères critiques [1] : on sentait confusément qu'elle ne formait pas les hommes, les caractères dont on pressentait que la société devait avoir besoin dans un avenir rapproché. Il y aurait exagération à dire que tout est changé aujourd'hui : du moins est-il très certain que des efforts énergiques ont été faits, et — ce qui est intéressant à noter — faits par les familles elles-mêmes, par les parents :

« Les jeunes Allemands, je l'ai maintes fois constaté, dit M. Blondel, sont élevés aujourd'hui, beaucoup plus que nos jeunes Français, pour le travail, la vie active, l'effort de tous les instants. Pendant les séjours que j'ai faits en Allemagne, en pénétrant dans l'intimité d'un certain nombre de familles de la bourgeoisie et en causant de l'éducation des enfants, j'ai dû reconnaître que les parents étaient plus préoccupés d'armer ces enfants pour la lutte de la vie que de les mettre à l'abri de cette lutte. On cherche moins qu'en France à économiser pour eux, à leur rendre l'existence facile, à leur préparer un nid confortable. On n'en fait pas des paresseux bien pourvus; on tâche d'en faire des individus capables de pourvoir eux-mêmes à leur existence.

1. E. Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, livre I, chap. II : *Le régime scolaire allemand forme-t-il des hommes?*

« C'est ainsi, continue M. Blondel, que des milliers de jeunes Allemands intelligents, et souvent riches, quittent chaque année leur pays pour s'employer quelque temps dans les affaires, magasins, fabriques, usines, situés sur tous les points du monde. Ils partent fréquemment comme volontaires, sans aucun salaire, pour une période plus ou moins longue. Ces jeunes gens, dit un rapport consulaire allemand, sont généralement notés pour leur travail et leur sobriété. Quelques années plus tard, ils rentrent chez eux avec la connaissance d'une langue étrangère, de nouvelles méthodes d'affaires et très souvent d'importants secrets techniques[1]. »

En même temps se sont créées, sur le modèle anglais, des écoles nouvelles, dues à l'initiative privée. Tout le monde a entendu parler des *Landerziehungsheime* d'Ilsenburg, de Haubinda, de Bieberstein qui ont été fondées il y a quelques années par le Dr Lietz, en pleine campagne ou au milieu des bois et où l'on s'applique à développer énergiquement tout à la fois les muscles, les intelligences et les volontés[2].

Enfin, partout en Allemagne, les particuliers, les villes, les États se sont ingéniés à créer des institutions scolaires susceptibles d'offrir aux capacités les plus diverses les formes d'instruction les mieux appropriées. On n'a pas cherché à couler, de gré ou de force, tous les esprits dans un moule uniforme, système funeste entre tous. Mais, au contraire, on a multiplié les écoles spéciales pratiques, techniques, industrielles, commerciales, en sorte que toutes les aptitudes, même les plus modestes, pussent trouver à s'utiliser ; c'est ce qui a fait dire très justement que l'Allemand avait inventé un art nouveau : *l'utilisation des médiocrités*[3].

1. *Essor industr. et commerc. du peuple allemand*, 3e édit., p. 294-295.

2. Sur ces écoles on lira avec intérêt un article du Dr Lietz lui-même dans le premier numéro de la revue *l'Éducation*, p. 103 et s. : *Principes fondamentaux des Landerziehungsheime*, et la brochure de M. F. Contou : *Écoles nouvelles et Land-Erziehungsheime*, Paris, 1905. — Cf. J. Carcopino, *L'École allemande par un professeur allemand* (*Science sociale*, t. XXVI p. 437 et s.) — D. Sales, *L'Éducation nouvelle en Allemagne* (*Mouvement social*, t. VIII, p. 143).

3. Hauser, *op. cit.*, p. 643.

« Les programmes de ces écoles sont très bien conçus, affirme M. Blondel, et je puis dire qu'il sort, par centaine, de ces écoles, des jeunes gens, *peu brillants quelquefois au premier abord*, mais bien préparés en somme aux divers services qu'on attend d'eux, aptes à construire, à organiser, à diriger même, *dans un esprit sérieux et scientifique*, les fabriques et les usines les plus importantes soit en Allemagne, soit à l'étranger [1]. »

Il y aurait beaucoup à dire encore sur cette orientation nouvelle de l'Allemagne vers *le particularisme*. Les limites de cette étude ne nous permettent pas d'insister davantage. Mais si nous cherchons à résumer brièvement ce que nous venons d'exposer et à le condenser dans une formule concise, il semble que nous pourrions dire, sans trop gros risques d'erreur : *le peuple allemand cherche et parvient à s'évader de la formation communautaire par la porte de la science, à force de volonté.*

De tout temps l'Allemand a été épris d'études, de culture intellectuelle, de science : la preuve en est dans l'ancienneté et la réputation de ses universités. Très laborieux, très appliqué, très consciencieux, il a toujours éprouvé le besoin d'approfondir toutes choses méthodiquement, scientifiquement. C'est ainsi qu'il a étudié *l'état du monde contemporain* et qu'il a pu se rendre compte des conditions de succès et de prospérité d'une grande nation moderne. Comme la science lui avait désigné le but, elle lui indiqua les moyens. But et moyens connus, il n'y avait plus qu'à passer à l'action, et c'est alors qu'intervint le rôle de la *volonté*.

Ici nous touchons à un point de psychologie assez délicat. Il est bien certain que la volonté ne se met pas en mouvement d'elle-même et qu'il lui faut, pour l'entraîner, quelque mobile d'action plus ou moins puissant. D'autre part, ce mobile peut toujours se ramener à une idée philosophique ou à un sentiment moral. Quel est-il chez le peuple allemand ?

Il semble qu'en Allemagne un sentiment très profond ins-

1. *Essai*, p. 298-299.

pire la conduite générale des hommes, le sentiment du *sérieux de la vie*, à savoir cette conviction intime que la vie de tout homme, quel qu'il soit, riche ou pauvre, intelligent ou borné, est un don, un bien qui doit être utilisé et dont c'est un devoir de tirer parti. La vie vaut-elle la peine d'être vécue? La question ne se pose pas pour la grande majorité des Allemands; elle est toute résolue. Certes, la vie mérite d'être vécue; mieux que cela : c'est notre devoir strict de vivre pour le mieux la vie qui nous est donnée. Et voilà pourquoi nous trouvons en général l'Allemand si appliqué, si studieux, si attentif, et, par suite, prenant si complètement au sérieux le métier qu'il a choisi. Chez nous, nous ne le savons que trop, le mépris de la profession quotidienne est très répandu : « Chacun en France, disait Mme de Girardin, méprise son métier : on a toujours mieux à faire que son devoir[1] », et l'argot moderne a créé, pour désigner cet état d'esprit, un mot expressif : le *je m'en fichisme*. L'Allemand au contraire fait tout sérieusement : il a pour ses occupations professionnelles, même les plus humbles, une haute considération; il est fier de son titre, si modeste soit-il; il se le fait donner en public, et à sa femme comme à lui-même; cela fait quelquefois sourire les étrangers; mais, dans cet orgueil naïf de la profession, qui suppose un très profond respect de la vie, il faut reconnaître qu'il y a pour la volonté un principe d'action éminemment fécond.

De tout ce qui précède, il résulte clairement qu'il existe deux sortes de *particularisme*. Il y a d'abord le particularisme *naturel* ou *spontané*, celui qui est le produit tout simple des conditions de lieu, du régime de travail, du mode d'éducation auxquels, par suite de son développement historique en un lieu donné, telle race a été soumise; c'est celui des Anglo-Saxons. — Mais, à côté, il y a le particularisme *acquis ou volontaire*, celui que, par un effort de réflexion et d'application, peuvent se donner les communautaires intelligents et avisés

1. Cité par M. Blondel, *Essor*, p. 277. — Cf. J. Huret, *Rhin et Westphalie*, p. 188.

qui se rendent compte que, partout et en tout, les particularistes authentiques prospèrent, triomphent, qui n'entendent pas leur laisser le monopole de la prospérité et du succès et s'ingénient, par tous les moyens, à leur dérober le secret de leur force et de leur supériorité[1].

C'est ce particularisme que nous devons et que nous pouvons acquérir si nous nous y appliquons avec volonté, méthode et intelligence. Nous sommes, au point de vue de la formation sociale, à peu près dans la même situation que l'Allemagne, plutôt dans une situation meilleure : les éléments particularistes sont nombreux et importants chez nous[2]. Ce que les Allemands ont fait, à plus forte raison le pouvons-nous faire[3].

1. Lire à ce sujet un curieux article de M. Demolins : *Un Méridional qui cesse de l'être* (*Science sociale*, t. XII, p. 48 et s.).

2. E. Demolins, *Classification sociale* (*Sc. soc.*, fasc. 10-11, p. 130).

3. Cf. Demolins, *La France évolue-t-elle vers le particularisme* (*Mouvement social*), t. III, p. 5-7. — H. de Tourville, *Observat. sur l'enquête*, ibid., p. 207. — A rapprocher deux articles du vicomte de Meaux, *Un parallèle entre la race française et la race anglo-saxonne* (*Correspondant* des 10 et 25 août 1897).

III

PREMIERS SYMPTOMES D'UNE ORIENTATION PARTICULARISTE EN FRANCE

Au reste, des symptômes très encourageants se manifestent, en France, d'une volonté déjà fermement orientée dans les voies nouvelles. Nous ne pouvons entrer à ce sujet dans de biens longs détails; quelques indications suffiront.

Sans doute les statistiques ne donnent pas, pour notre commerce et notre industrie, les chiffres élevés qu'elles accusent pour les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. Il serait injuste cependant de méconnaître la puissante organisation de nos établissements industriels et commerciaux, l'activité et le zèle de leur personnel, la qualité de leurs produits, l'extension de leurs débouchés et, d'un mot, leur prospérité[1]. Qu'on parcoure, en particulier, nos centres industriels du Nord ou de l'Est et qu'on dise si ces régions françaises ne rivalisent pas heureusement avec les plus riches et les plus laborieuses de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Serions-nous embarrassés, s'il le fallait, de mettre en parallèle avec M. Thyssen tel ou tel de nos grands patrons français, homme de réflexion et d'initiative, parti de rien et arrivé, lui aussi, par son travail et son énergie à la haute situation qu'il occupe. Un interviewer allemand, émule de M. J. Huret, ne serait embarrassé que pour faire son choix; et ce qu'il aurait de plus à constater c'est le souci presque général qu'ont ces patrons du sort de leurs ouvriers et employés : presque tous ont des préoccupations d'ordre moral et social, et, parmi eux, beau-

1. V. E. Théry, *Les progrès économiques de la France*. P. Cauwès, 6e édit. Paris, E. Rey, 1908.

coup emploient des capitaux considérables à des œuvres de charité et de philanthropie[1]. Ces hommes sont avisés, toujours à l'affût des procédés nouveaux, des perfectionnements les plus récents; ils savent à l'occasion créer entre eux des associations fécondes, par exemple ce *Comptoir métallurgique de Longwy* dont M. de Rousiers a exposé l'histoire et le fonctionnement : les fontes lorraines avaient mauvaise réputation à cause de la proportion excessive de phosphore qu'elles contenaient; mais la découverte du procédé Thomas les rendait éminemment propres à la fabrication de l'acier ; il s'agissait de les faire connaître comme telles : « Il fallait vaincre la résistance des vieilles habitudes, créer des débouchés nouveaux, consentir parfois d'assez lourds sacrifices pour enlever une première commande. Il fallait un organisme social puissant. La création du Comptoir métallurgique de Longwy répondit à ce besoin... Il est le résultat naturel d'une situation industrielle et commerciale particulière... *L'habileté, l'énergie, l'initiative* de ses membres se sont appliqués à tirer parti des circonstances[2]. »

Si nous avons de grands industriels, nous pouvons être fiers aussi de nos commerçants. Rencontre-t-on à l'étranger beaucoup de maisons comparables à notre *Bon Marché* ou à notre *Louvre*, pour ne citer que les deux plus célèbres[3]?

Les initiatives ne manquent pas en France, mais on ne les connaît pas suffisamment; on ne leur fait pas assez de cette réclame de bon aloi qui entraînerait si facilement les imitateurs[4].

1. Comme très bel exemple de ce type de grand patron bienfaisant, on peut citer M. Philibert Vrau, de Lille, dont la biographie vient d'être écrite par Mgr Baunard, *Philibert Vrau et les œuvres catholiques du Nord*. Paris, Poussielgue.

2. P. de Rousiers, *Les syndicats industriels de producteurs en France et à l'étranger*, p. 211 et 253. — V. aussi le livre récent du même auteur sur *Les grands ports de France* (A. Colin). La conférence de M. Brocard sur *La Lorraine dans le mouvement économique français* (*Le Pays lorrain* des 20 août et 20 mai 1909 et tirage à part). — Les trois articles de M. Eug. Martin : *Comment la Lorraine travaille à l'œuvre nationale de décentralisation* (*Revue lorraine ill.* de 1906.

3. Vte d'Avenel, *Le mécanisme de la vie moderne*, 1re série. Cf. *Mouvement social*, t. V, p. 89.

4. Chose curieuse, nous ne semblons pas vouloir reconnaître nous-mêmes ce qui se fait de bien dans notre pays : il faut que ce soit l'étranger qui nous l'apprenne. C'est ainsi qu'on verra dans le livre de Smiles, *Self Help*, un grand nombre de traits

Connaissons-nous assez nos grands *explorateurs* contemporains? « Ils font plus en un demi-siècle, écrit M. Hanotaux, que leurs prédécesseurs en des milliers d'années. Les lignes de leurs itinéraires se croisent et s'entre-croisent sur les cartes soudain vivantes et animées. Ils peuplent les déserts, déplacent les montagnes, replient ou redressent les courbes des fleuves. On dirait qu'ils remanient la face de la terre[1]. » Une race qui produit des hommes tels que les Bonvalot, les Crampel, les Marchand, les Savorgnan de Brazza et tant d'autres, a en elle des ressources d'énergie qui ne peuvent qu'inspirer confiance. Personne n'ignore ce que ces pionniers doivent déployer de courage, d'endurance, de possession de soi-même pour réussir dans leurs périlleuses entreprises[2].

Connaissons-nous assez les prodiges d'initiative et de hardiesse de nos ingénieurs, de nos inventeurs? Sans doute, ce n'est pas à la France seule qu'on doit les progrès du cyclisme et de l'automobilisme, l'utilisation des hautes chutes d'eau, les merveilles de la navigation sous-marine ou aérienne; mais qui pourrait contester l'importance de l'apport français dans cette vaste association d'efforts et de labeurs? « S'il était démontré, dit M. Hanotaux, qu'un seul de ces progrès qui vont probablement transformer les conditions de la vie au XXe siècle, comme la découverte de la vapeur et de l'électricité ont transformé celles de la vie au siècle précédent, se soit passé de la collaboration de nos compatriotes, on pourrait conclure, sinon à une léthargie, du moins à un demi-sommeil de l'énergie française. Mais les noms des Michaud, des Bergès, des Dupuy de Lôme, des Gustave Zédé,

et d'exemples empruntés à la France, en sorte que nous avons ce spectacle inattendu d'un *particulariste* venant chercher des modèles en pays *communautaire* pour encourager ses compatriotes à l'énergie et à l'initiative. *Self Help* a été traduit en français, par M. Alfred Talandier. Paris, Plon.

1. *L'Énergie française*, p. 359.

2. Il ne faut pas oublier les actes admirables de courage et de dévouement accomplis par nos missionnaires catholiques. Voir à ce sujet le magnifique ouvrage du P. Piolet, *Les Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, 6 vol. (A. Colin). — Cf. P. Sertillanges, *L'Expansion de l'Église catholique*, dans *Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900* (H. Oudin); E. Lecanuet, *L'Église de France sous la troisième république*, chap. XI (Poussielgue).

des Goubet, des Bollée, des Dion, des Renard, des Brauly sont joints à l'histoire de chacune de ces transformations décisives, et si l'humanité se soulève pour voir s'ouvrir devant elle des horizons nouveaux, elle ne peut négliger le bras de la France qui la soutient[1]. »

C'est par le détail qu'il faudrait étudier chacune de ces étonnantes initiatives. M. Hanotaux l'a fait pour quelques-unes. On pensait que personne n'oserait jamais capter ces forces accumulées provenant des hautes chutes d'eau. Le problème se posait depuis de longues années. « Un homme a osé. Un jour, il a commandé des conduites destinées à capter les eaux d'une chute de 200 mètres. Cela parut à tout le monde une folie. On riait : *ses tuyaux crèveront, ses turbines se briseront; le mieux serait de l'enfermer*. Cependant il tint bon et, malgré mille déboires, il réussit[2]. » Cet homme était un Français, M. Bergès, de Grenoble. Il a lui-même « baptisé » la nouvelle force industrielle : il l'a appelée d'un nom définitif : la *houille blanche*. Et depuis lors, la houille blanche se pose en rivale heureuse de la houille noire.

Nos savants, nos artistes mériteraient une mention particulière. Ce sont de beaux exemples d'activité, d'initiative et de persévérance intellectuelles que nous donnent, dans les sciences, les Pasteur[3] et les Curie, et, dans les arts, pour n'en citer qu'un seul, le Lorrain Émile Gallé, cet initiateur de l'art nouveau, auquel il a fallu, pour imposer ses conceptions si originales à force de naturel, l'affirmation d'une personnalité singulièrement puissante et convaincue[4].

Et comment passer sous silence les merveilles de l'initiative privée en matière de bienfaisance et de charité? On peut af-

1. *L'Énergie française*, p. 359.

2. *L'Énergie française*, p. 171. Il faut lire tout le chap. IX : *La houille blanche*. Sur ce sujet, voir une conférence de M. Achille Bergès dans le *Bulletin de la Société industr. de l'Est*, n° 67, février 1909.

3. Un des plus beaux livres et des plus attachants qu'on puisse lire est la biographie de *Pasteur* par M. Vallery-Radot, dont une nouvelle édition vient de paraître à la librairie Hachette.

4. Sur l'œuvre de Émile Gallé et celle des principaux artistes de l'école de Nancy, lire : les articles déjà cités (p. 45, note 2) de M. Eug. Martin, dans la *Rev. lorr. ill.* de 1906, Roger Marx : *E. Gallé écrivain*, Mémoires de l'Acad. de Stanislas 1906-1907, p. 236 et s.; de E. Gallé lui-même : *Écrits pour l'art* (H. Laurens).

firmer que nulle part plus qu'en France on ne s'est ingénié à créer des institutions et des œuvres mieux appropriées aux besoins et aux misères qu'il s'agissait de secourir : ni l'argent, ni le zèle, ni le dévouement n'ont été comptés. Ici on ne peut citer de noms, car la charité est anonyme; mais aux résultats obtenus, on devine quelles énergies se sont mises au service de cette noble cause[1].

Ainsi de tous côtés et en tout ordre de matières, les initiatives se manifestent et s'accusent : initiatives industrielles, commerciales, scientifiques, artistiques. Initiatives *sociales* aussi : partout on voit se former de vigoureuses associations pour la défense des intérêts privés : *Touring-club*[2], *Ligue des contribuables*[3], *Association des porteurs de valeurs étrangères*[4], *Ligue nationale de décentralisation*[5], *Unions régionalistes*, etc., etc... Mais surtout faut-il attirer l'attention sur le développement et l'extension du mouvement syndical ouvrier. Sans doute ce mouvement est encore chez nous bien confus, peu ordonné, mal dirigé : il est pourtant l'indice certain d'un éveil de la personnalité et de la volonté chez les classes laborieuses. Avec le temps le syndicat assagi et fortement organisé pourra devenir l'agent d'une transformation profonde et heureuse dans la condition des ouvriers[6].

Ce qui est à remarquer, c'est que, dans la masse du pays, sous des influences diverses, semble s'éveiller un esprit général

1. Tout le monde connaît la *Charité privée à Paris*, de Maxime du Camp. Mais ce livre remonte à 1885 : que de chapitres nouveaux ne faudrait-il pas y ajouter pour décrire tant d'œuvres nouvelles écloses depuis cette époque! Et combien d'autres livres semblables ne seraient-ils pas à écrire pour faire connaître les œuvres particulières créées dans chacune de nos provinces! V. par exemple pour la Lorraine : *La Charité privée à Nancy*, de l'abbé Girard.

2. *Touring-Club de France*, siège social : avenue de la Grande-Armée, 65; président : A. Ballif.

3. *Ligue des Contribuables*, siège social : rue Drouot, 26; président, J. Roche. (Cf. *Mouvement social*, 1899, p. 7). *Journal des contribuables*, 5, rue Lallier, Paris.

4. *Association nationale des porteurs français de valeurs étrangères*, siège social : rue Gaillon, 5; président : A. Machart.

5. Président : M. de Marcere.

6. Voir sur ce point et dans ce sens le livre de M. P. Bureau : *Le contrat de travail, le rôle des syndicats professionnels*. Paris, Alcan.

d'activité et d'initiative[1]. Assurément cette disposition s'assoupit et sommeille quelquefois. Mais que surgisse un événement qui en exige le réveil, on la voit aussitôt à l'œuvre. A cet égard rien n'est plus instructif que le récit fait par M. Hanotaux du travail auquel durent se livrer les viticulteurs du Midi pour reconstituer leurs vignobles détruits par le phylloxera :

« Quand on constata l'étendue du désastre, les bras et les courages tombèrent : on crut vraiment que c'était fini... Cependant, peu à peu, tout se classa, s'ordonna... On se mit à la besogne de la replantation. L'Amérique qui nous avait envoyé l'insecte destructeur nous fournit l'arbuste réparateur... Aujourd'hui le mal est réparé, le vignoble est reconstitué. Il couvre de nouveau les plaines et les collines... Les 50 millions d'hectolitres qu'avait connus l'année 1870 emplissent de nouveau, annuellement, nos celliers.

« Mais maintenant que l'œuvre est accomplie, continue M. Hanotaux, comment ne pas rendre hommage à l'énergie, à la ténacité, à l'endurance du brave peuple qui donna sa peine et sa confiance à cette œuvre de résurrection, qui replanta pied par pied, attendit d'abord trois ans la première grappe, puis la bonne récolte, puis la vente rémunératrice... On a parlé parfois si légèrement de ces vaillantes populations méridionales qu'il est bien permis de rappeler ici quels furent, dans cette crise héroïque, leur sagesse, leur sang-froid, leur ténacité, leur vigilance et leur science.

1. A propos de la mémorable semaine d'aviation, en Champagne, au mois d'août 1909, on a pu écrire ces lignes significatives : « En quelques semaines, M. le marquis de Polignac et son comité ont su organiser ce qui vient de faire notre émerveillement et celui du monde. Avec un entrain d'initiative et un courage alerte qu'ils ont vite communiqué autour d'eux, ils ont tout prévu, pourvu à tout. Si bien qu'en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à des commissions officielles pour envisager seulement leur tâche ou se diviser en sous-commissions, ils ont créé un aérodrome, improvisé une sorte de cité, où 200.000 personnes accouraient hier, et réglé un service d'ordre si parfait que tout s'est passé sans à-coup, sans heurt, sans un accident, malgré cette affluence... Sans parler des lenteurs avec lesquelles il aurait fallu compter, qu'on s'imagine ce qu'une pareille entreprise — coulage et gabegie à part — eût coûté à l'Etat, s'il s'en fût chargé. Or, ce que l'Etat eût si mal réalisé et à tant de frais, un groupe de particuliers l'a fait avec une entente précise et une si prompte aisance qu'on y trouve de l'agilité et de la grâce françaises (*Journal des Débats*, mardi 31 août 1909).

Pourquoi laisser dans l'oubli le spectacle si remarquable offert, pendant des années, par les cercles viticoles des arrondissements, des cantons et des communes?... Les vertus déployées dans cette crise furent grandes... La France est un puissant accumulateur d'énergies[1]. »

Que d'autres initiatives admirables seraient à citer dans nos campagnes! On a écrit des livres entiers[2] sur les *syndicats agricoles* qui se sont développés et multipliés chez nous sous des formes si variées et si fécondes depuis 1884. Mais on connaît peut-être moins ce *retour aux champs* qui semble en train de s'opérer dans les classes élevées de notre société. Combien voit-on d'hommes aujourd'hui qui, lassés par l'incapacité et l'incurie de leurs fermiers, reviennent courageusement prendre possession de leurs terres pour en diriger eux-mêmes directement l'exploitation! Combien d'autres, déçus par les fonctions publiques, fatigués des vaines obligations de la vie urbaine, se décident à acquérir un domaine et, véritables colons du pays de France, s'y installent en résidence permanente, avec l'intention fermement arrêtée d'y faire souche de garçons et de filles librement élevés loin des contraintes universitaires... Et cela réussit, et ces familles sont heureuses, prospères, et leur exemple rayonne[3]!

D'autres n'hésitent pas à gagner les *colonies*. On se rappelle ce professeur de l'Université qui, il y a quelques années, partait avec son frère, docteur en médecine, pour la Nouvelle-Calédonie,

1. *L'Énergie française*, p. 347-350.

2. Voir en particulier celui de M. de Rocquigny : *Les Syndicats agricoles* (A. Colin).

3. Voir dans la *Science sociale* les articles de H. de Tourville : *La décadence du fermage*, t. III, p. 109 et s.; *Une nouvelle colonie normande en Normandie*, t. VI, p. 265 et s.; *Les retours de la classe lettrée et libérale à la culture directe au cours du dernier siècle*, t. XXXV, p. 273 et s.; les articles de M. A. Dauprat : *La révolution agricole, récit de notre expérience personnelle*, t. XXVIII à XXX; *La révolution agricole suivant la méthode d'observation*, t. XXX à XXXII, articles reproduits dans la nouvelle série : fascicule n° 5, *La révolution agricole, nécessité de transformer les procédés de culture*; fasc. n° 15, *Une expérience agricole de propriétaire résidant*. — Cf., t. XXXV, p. 139 et 530; t. XXXVI, p. 73 et 201; E. Demolins, *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 399. — Rappelons enfin le livre de J. Méline : *Le Retour à la terre* (Hachette), et le beau roman, d'une si haute portée sociale, de G. Ponsegrive : *Le Fils de l'esprit* (Gabalda).

où il allait s'établir et planter du café[1]. Ce qui fut alors si remarqué le serait à peine aujourd'hui. On va couramment s'installer en Algérie, en Tunisie, aussi, quoique plus rarement, à Madagascar et au Tonkin. Ce qui est plus fréquent, c'est de voir des parents prévoyants faire aux colonies des acquisitions de terrains, des plantations de vignes ou d'oliviers au profit de leurs fils auxquels ils peuvent ainsi assurer pour l'avenir des occupations lucratives avec une vie saine et indépendante.

C'est surtout en matière d'*éducation* que les efforts et les initiatives doivent être signalés[2]. Les parents semblent se rendre mieux compte qu'autrefois de leurs devoirs, de leur responsabilité ; ils sentent mieux la nécessité de donner à leurs enfants autre chose que l'instruction ou la culture purement intellectuelle, de leur assurer un plus complet développement physique et surtout moral.

Sous l'empire de ces préoccupations, l'on en voit qui se consacrent eux-mêmes complètement à l'éducation de leurs enfants et s'installent à la campagne pour travailler à cette œuvre plus à loisir, plus fructueusement et plus utilement[3]. D'autres que leurs occupations retiennent à la ville, surveillent du moins très soigneusement l'instruction que leurs enfants reçoivent dans les lycées ou collèges et la complètent par une éducation familiale très attentive[4]. — D'autres enfin, ou trop absorbés par leurs devoirs professionnels, ou reconnaissant très simplement leur manifeste incompétence éducative, n'hésitent pas à consentir de lourds sacrifices pour confier leurs enfants aux maîtres excellents qui

1. *Mouvement social*, 1898, p. 24 ; 1899, p. 160. — Cf. *Science sociale*, t. XXX, p. 97, p. 477 ; t. XXXI, p. 91. Le Goupils. *Un normalien colon* (*Revue de Paris*, 15 octobre, 1er novembre 1907).

2. « Le collège perd de son prestige, » écrivait déjà E. Demolins en 1892 (*Mouvement social*, I, p. 51).

3. A ce sujet on peut constater la tendance très marquée et très louable, surtout parmi les familles nombreuses, à quitter le centre des villes pour aller habiter la banlieue et s'y installer en maison indépendante. Sans doute il peut y avoir là un motif d'économie ; mais il y entre aussi très certainement des considérations d'ordre éducatif. En tout cas il est bon de remarquer que l'économie s'accorde ici, et très heureusement, avec de meilleures conditions de vie hygiénique et de plus grandes facilités pour l'éducation des enfants.

4. De plus en plus des relations suivies et étroites s'établissent entre la famille et l'école.

dirigent les établissements connus sous le nom d'*Écoles nouvelles*.

Ces écoles sont elles-mêmes le fruit de l'initiative privée. Leurs modèles immédiats ont été empruntés à l'Angleterre[1]; mais il ne faut pas oublier qu'il existait en France, à la fin de l'ancien régime, un assez grand nombre d'écoles analogues[2] que l'influence de Rousseau tendait encore à multiplier, lorsque Napoléon les supprima brutalement au profit du monopole universitaire. L'institution nouvelle n'est donc qu'un retour à une très ancienne tradition française dont nous pouvons nous enorgueillir à juste titre. Elle répond admirablement aux besoins actuels. Les exercices physiques et les travaux usuels qui y ont une place importante sans être excessive donnent aux membres la force, la souplesse et l'habileté; des méthodes plus rationnelles et plus rapides, avec stages à l'étranger, permettent de munir les esprits des connaissances indispensables, sans les astreindre à un surmenage homicide; enfin la vie à la campagne et la réunion en petits groupes familiaux de vingt à vingt-cinq élèves, en contact permanent avec le chef et la maîtresse de maison, créent une atmosphère morale parfaitement pure et sérieuse dont profitera chaque élève, objet d'une sollicitude toute personnelle. Taine signalait autrefois la *disconvenance de l'éducation et de la vie* dans nos établissements scolaires[3]. Cette disconvenance n'existe plus ici et la devise d'une de ces écoles : *Bien armés pour la vie*, n'est pas seulement un programme, mais la constatation d'un résultat. Ces écoles sont au nombre de trois aujourd'hui[4]; d'autres surgiront dans l'avenir. Il faut rappeler que la première en date, l'École des Roches, dont la prospérité s'affirme d'année en année[5], est l'œuvre propre du regretté

1. Écoles d'Abbotsholme (Derbyshire) et de Bedales (Sussex). Voir E. Demolins, *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 62 et s.; *L'Éducation nouvelle*, passim.

2. H. Taine, *Le Régime moderne*, l'École, édit. in-8°, p. 158-159; édit. in-12, p. 198-199.

3. H. Taine. *Le Régime moderne*, l'École, édit. in-8°, p. 295; édit. in-12, p. 369.

4. Ecole des Roches (près Verneuil-sur-Avre, Eure); collège de Normandie (près de Rouen); collège de l'Ile-de-France (à Liancourt, Oise).

A cette liste il faut joindre l'école de Planchoury (près de Tours) pour les jeunes filles.

5. V. le *Journal de l'École des Roches*. — Le *stand* de l'École des Roches a obtenu

E. Demolins qui y a consacré une somme indicible d'énergie et de volonté. Sans doute ces écoles ne s'adressent encore qu'à un petit nombre d'élèves choisis ; mais leur influence s'étend : elles sont connues, on s'intéresse à elles ; on s'inspire de leurs méthodes ; et bien des parents cherchent, dans la mesure où ils le peuvent et par les moyens dont ils disposent, à donner à leurs enfants quelque chose de cette éducation élargissante[1] : les sports sont en honneur, les séjours à l'étranger deviennent plus fréquents, l'étude des langues étrangères se généralise et se perfectionne ; les fonctions publiques sont moins recherchées ; les carrières indépendantes, les professions usuelles sont de jour en jour plus estimées.

L'État lui-même prend à cœur de suivre le mouvement général. Il y aurait injustice à ne pas rappeler cette grandiose enquête de 1899 poursuivie dans l'intention sincère d'une réforme profonde de notre enseignement secondaire. Peut-être les résultats sont-ils demeurés inférieurs aux efforts et aux désirs : pourrait-on nier cependant que, depuis lors, plus d'air, plus de lumière, plus de liberté et de spontanéité n'eussent pénétré dans nos lycées et nos collèges[2] ? — D'autre part, l'enseignement professionnel a été développé ; et si nous n'avons pas encore, comme en Allemagne, des *Universités techniques*[3], du moins les écoles de commerce, les écoles industrielles, les écoles des arts et métiers, les écoles d'agriculture, etc., se sont-elles multipliées ; les nombreux *Instituts* que groupent autour d'elles nos grandes universités[4] témoignent de la même préoccupation

le plus vif succès à l'Exposition internationale de l'Est de la France qui s'est tenue à Nancy en 1909 et y a conquis plusieurs récompenses importantes.

1. La nouvelle revue, l'*Éducation*, que publie M. Georges Bertier, directeur de l'École des Roches (Paris, Vuibert et Nony) sera, pour les parents, une aide précieuse dans l'accomplissement de cette tâche.

2. M. Demolins s'est plu à noter, à propos d'une lettre de M. Ribot, président de la commission d'enquête au ministre de l'instruction publique, l'influence croissante des vérités proclamées par la science sociale et appliquées par l'École des Roches : *Science sociale*, t. XXXII, p. 464 et s. — Cf. le livre de M. Ribot, *La Réforme de l'enseignement secondaire* (A. Colin).

3. V. Questions actuelles du 13 mars 1909.

4. Rien que pour Nancy : Institut chimique, institut électrotechnique, institut agricole, institut colonial, école de brasserie, école de laiterie.

d'une orientation nouvelle, plus moderne et plus pratique, de la jeunesse contemporaine.

Ces indications sont bien incomplètes[1]. Elles suffisent à montrer que nous sommes en bonne voie et que, si d'autres nous ont dépassés, il ne tient qu'à nous, par un nouvel effort, de regagner le terrain perdu et de conquérir l'avance que nous n'aurions dû laisser prendre par personne.

1. Il y aurait à parler, notamment, des initiatives provinciales, locales. V. par exemple un article de M. Gebhart : *Initiatives lorraines* reproduit dans le *Mouvement social*, t. VIII, p. 225. — Plus spécialement il y aurait à décrire les initiatives *féminines* et les efforts dus à un certain féminisme digne, celui-là, de tous les éloges. V. Max Turmann, *Initiatives féminines* (Gabalda); Paul Acker, *Œuvres sociales de femmes* (Plon); et, d'une façon générale : Rostand, *L'Action sociale par l'initiative privée*, 4 vol. (F. Alcan). Les progrès réalisés dans l'éducation des jeunes filles mériteraient aussi d'être signalés, quoique bien des ombres restent encore au tableau. A propos d'un roman nouveau (*L'Une et l'Autre*, par Mme J. Marni), M. Chantavoine écrivait récemment : « Les jeunes filles d'à présent... n'ont pas été élevées comme leurs aînées. Elles ont une autre conception de la vie, une autre idée de leurs devoirs et de leurs droits, une autre théorie du bonheur, et, pour tout dire, *une personnalité plus forte, plus indépendante, et, à l'occasion, en face de certains obstacles, plus déterminée*. Averties sans être pour cela tout à fait renseignées; clairvoyantes pour ne pas être dupes; énergiques pour résister au destin et même pour le contraindre, ce ne sont pas des amazones, des aventurières; ce ne sont pas non plus les petites oies blanches de jadis... Le charme féminin et virginal leur manque peut-être, tel qu'on l'entendait autrefois : ce charme ingénu et rougissant qui révèle ou contrefait l'innocence. Elles ont lu et réfléchi; elles ont écouté, regardé autour d'elles, en passant, les yeux ouverts, à travers le monde. « Elles sont droites, pures et fièrement méprisantes de tout ce qui est bas ». Elles ne rêvent pas tant que leurs mères, elles jugent mieux et marchent d'un pas plus libre et *plus hardi* vers la destinée. A vrai dire, cette nouvelle éducation peut avoir des risques, mais elle a aussi bien des avantages... L'instruction moins frivole et moins creuse que l'on donne aujourd'hui aux jeunes personnes leur rend l'esprit plus vigoureux, le jugement plus ferme, la conscience plus claire et le *caractère plus résolu*. Leur pensée enhardie — où est le mal? — ne veut plus, à aucun prix, des maillots et des lisières du temps passé, du bon vieux temps. Soyez certain que leur vertu n'en souffre pas, quand elles sont droites et saines; que leur fierté avertie les préserve au contraire d'un tas de choses où l'innocence niaise et surprise risquerait d'achopper... Je crois que nous assistons aujourd'hui à la transformation de la jeune fille française. Il faut en prendre notre parti : nous n'y pouvons rien; le progrès des idées le changement des mœurs sont plus forts que nous. Mme Marni ne prêche nullement dans son livre l'émancipation débridée de nos jeunes filles; elle montre seulement et elle prouve... qu'on peut être une très brave fille, très courageuse... même après s'être affranchie d'un certain nombre de timidités, de routines et d'hypocrisies que les préjugés entretiennent, que l'habitude et l'inertie conservent et que le monde, qui n'aime pas beaucoup les innovations, encourage, si l'on a maintenu en soi, à travers la vie et malgré la vie, ce fond d'honneur, de droiture, de délicatesse et de sensibilité vraie, qui fait seul le prix d'une âme et d'une existence. » (*Journal des Débats*, 29 mars 1909).

IV

COMMENT, EN FRANCE, PEUT ET DOIT SE FAIRE, PRATIQUEMENT, CETTE ORIENTATION NOUVELLE

Nous abordons ici la partie essentielle de notre sujet. Nous avons à nous demander (et nous devrons répondre à cette question), comment il faut s'y prendre pratiquement pour réaliser, chez nous, cette orientation, que nous sentons nécessaire, vers le *particularisme*.

Une observation préliminaire semble s'imposer ici : nous devrons, sous peine d'un échec inévitable, renoncer à l'ambition désordonnée (et très communautaire) d'opérer la transformation de notre pays, de nos compatriotes, par des moyens rapides et superficiels, tels que serait, par exemple, l'action politique exercée en vue de conquérir le pouvoir et, par là, de provoquer des lois ou des institutions favorables [1]. Nous ne condamnons certes pas l'action, même politique, ni le dévouement aux œuvres d'intérêt général; mais cela doit venir plus tard, en son temps : ce n'est pas par là, très certainement, qu'il faut commencer.

Comme il n'y a rien de plus décourageant que l'insuccès, le mieux sera évidemment de choisir un point de départ tel que les résultats, pour peu qu'on s'y applique, soient tout à la fois certains et appréciables. Or, ce que le bon sens nous suggère,

1. Guerin, *Les faux remèdes au mal social*, la Politique, *Science sociale*, t. II, p. 517. E. Demolins, *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* (Firmin-Didot). — Cf. *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 401.

la science sociale nous le prescrit; c'est de commencer l'orientation particulariste par *nous-mêmes* et par *notre propre famille*. Cela nous le pouvons, avec quelque volonté, et le succès nous est garanti si nous persévérons, ce qui est bien de nature à entraîner notre courage et même notre enthousiasme. Nous serons sûrs de ne pas perdre notre temps, de ne pas faire œuvre vaine, puisque, à supposer que nous n'obtenions pas d'autre résultat, nous aurons toujours acquis celui-ci, qui n'est pas négligeable et qui demeurera, de nous être perfectionnés nous-mêmes et d'avoir perfectionné les nôtres avec nous.

Mais il y a beaucoup plus à attendre de cette méthode. Une famille fortement constituée exerce, par le seul spectacle qu'elle donne de la satisfaction, du bien-être, de l'épanouissement de ses membres, une puissance de rayonnement, d'exemple, d'influence qui ne saurait être contestée[1]. On cherche à l'imiter; de fait, on l'imite : et, peu à peu, se multiplient dans le pays les familles normalement constituées dont chacune à son tour devient un foyer nouveau d'où jaillit la lumière... N'oublions pas que, de ces familles où les enfants sont en général nombreux, sortira, à la deuxième génération, toute une pléiade de familles nouvelles, elles aussi vigoureusement formées. Quelques chiffres feront très bien saisir notre pensée : supposons un père de famille prenant la résolution de s'orienter vers le particularisme; il le fait et réussit. Supposons qu'il ait cinq enfants et qu'il exerce son influence sur quatre familles seulement, dont chacune comporterait, elle aussi, cinq enfants. Le nombre des personnes soumises à l'influence particulariste de notre père de famille se décompose ainsi :

Pour sa propre famille,	7 personnes,	dont 5 enfants
Pour les autres familles,	28 personnes,	dont 20 enfants
Total :	35	25

1. Le fait est bien connu de tous les disciples de Le Play et de H. de Tourville. Le Play déclarait qu'il n'hésitait pas à faire des lieues pour aller consulter les *autorités sociales* qui lui étaient signalées. Bien des adeptes de la Science sociale se sont déplacés, et de très loin, pour aller consulter H. de Tourville, E. Demolins, P. Bureau, A. Dauprat, P. de Rousiers, R. Dufresne et leur demander des conseils et des exemples.

Au terme de sa carrière, il aura conscience d'avoir orienté plus ou moins fortement vingt-cinq familles dans les voies nouvelles et fécondes du particularisme. Voilà une action modeste peut-être, mais efficace à coup sûr, profonde, durable et à longue portée.

Ajoutons qu'on peut être certain d'avoir commencé la réforme sociale par son vrai commencement et, comme on dit, *par le bon bout*. C'est ici que nous retrouvons les enseignements de la science sociale.

Il y a longtemps que Le Play a montré que *la famille* est à la base de toute société humaine et, selon son expression, *l'unité sociale* par excellence[1]. H. de Tourville a bien mis en relief cette vérité, dans une page saisissante : « *La famille,* dit-il, *est le groupe premier,* le groupe *élémentaire et initial*. Qui ne pourrait et ne devrait le savoir? Et cependant qui s'en rend vraiment compte? Que de fois n'a-t-on pas reproché à Le Play de donner à la famille une importance décisive et prépondérante dans la forme des sociétés! Cette importance, il ne la lui a pas donnée, il la lui a reconnue, elle existe, elle est réelle. J'allais dire qu'elle est formidable... La famille détermine tout l'ordre de la société... car la société ne reçoit et n'emploie que ce que lui fournit la famille : celle-ci est l'officine d'où sortent tous les êtres humains ; elle occupe toutes les avenues; nul n'entre que par elle ; elle est le moule qui donne aux hommes leur premier tour, soit qu'elle les façonne vigoureusement, soit qu'elle les laisse échapper encore informes et quelquefois même déformés. Il n'y a, à l'origine de toutes les institutions sociales, que ce que produit la famille. Tant valent les recrues, tant vaut l'armée[2]! »

Cicéron avait dit déjà : « La première de toutes les sociétés est l'union conjugale... là se trouve le germe de la cité et comme la pépinière de l'État ; *prima societas in ipso conjugio est... id est principium urbis et quasi seminarium reipublicæ*[3] ». Et Jean

1. *La Réforme sociale en France*, chap. 24, § 1 (7e édit., t. I, p. 383). — Cf. Cheysson, *La Famille* (*Réforme sociale*, 1er avril 1909, p. 448).

2. *La Science sociale est-elle une science?* (*Science sociale*, t. I, p. 103).

3. *De officiis*, I, 17. — Cf. Aristote, *Politique*, I, 4-6.

Bodin ajoutait : « Tout ainsi que la famille bien conduite est la vraye image de la république et la puissance domestique semble à la puissance souveraine, aussi est le droit gouvernement de la maison le vray modèle du gouvernement de la république. Et tout ainsi que, les membres chascun en particulier faisans leur devoir, tout le monde se porte bien, aussi, les familles estant bien gouvernées, la république ira bien[1]. »

Ces constatations n'ont cessé d'être confirmées par les faits, et nous pouvons les considérer comme des vérités acquises.

Mais s'il en est ainsi, nous apercevons immédiatement que c'est bien par la famille que tout essai de réforme doit être commencé et que notamment, si nous avons à cœur l'orientation *particulariste* de notre pays, ce sont *les familles,* les *chefs de famille*, qu'il faudra décider à opérer leur conversion dans ce sens. Sans doute, alors, il sera bon de créer un mouvement, une *agitation* dans le pays[2]; mais rien ne vaudra l'effort personnel que nous tenterons et les résultats que nous obtiendrons sur nous-mêmes et dans nos propres familles[3].

Examinons donc sincèrement — avec un vrai désir d'arriver à une solution pratique — comment un homme de bonne volonté pourrait s'y prendre pour orienter sa vie dans la direction voulue.

Il devra commencer par se bien pénétrer de cette idée que l'*essentiel* est une parfaite organisation de sa *vie privée*, de sa *vie domestique*, et que, pour atteindre ce but, aucun sacrifice ne devra lui sembler trop lourd.

1. *Les six livres de la république*, I, ch. II : *Du mesnage et de la différence entre la république et la famille*, cité dans Ch. de Rible, *Les familles et la société en France avant la Révolution*, I, p. 99. — Un auteur récent écrivait de son côté : « Une société n'est jamais que la projection de son type familial ». H. Mazel, *La Synergie sociale*, cité dans le *Mouvement social*, t. V, p. 224.

2. « Il faut d'une manière ou d'une autre créer autour d'une idée jugée essentielle tout un « mouvement d'opinion », toute une *agitation* (au sens anglais du mot), afin que l'on y regarde, que l'on y pense, que l'on s'en préoccupe, et que les plus légers, les plus distraits, les plus prévenus en sens contraire soient comme forcés de jeter les yeux de ce côté-là et de se dire qu'il y a quelque chose à voir » (Ollé-Laprune, *Les sources de la paix intellectuelle*, p. 33).

3. « On agit plus par ce que l'on *est* que par ce que l'on *dit* ou même par ce que l'on *fait*. » (Ollé-Laprune, *op. cit.*, *eod. loc.* — Cf. H. de Tourville, *Piété confiante*, p. 198).

Mais que parlons-nous de sacrifices et d'efforts? En fait, tous ceux qui se sont consacrés à cette œuvre de la saine édification d'un foyer y ont pris un tel intérêt, en ont ressenti de telles satisfactions et de telles joies qu'ils ne peuvent assez se louer de la voie dans laquelle ils se sont engagés. Écoutons plutôt ce que dit à ce sujet un maître de la Science sociale qui a le rare mérite de *la vivre* en même temps qu'il la fait progresser :

« Dire que, renonçant à la vie publique, *je me contentai de la vie privée*, serait inexact. *Cette vie privée, je m'y trouvai aussitôt comme dans mon élément :* elle combla toutes mes aspirations et j'en suis arrivé à conclure que, pour les hommes, la paix est supérieure à la gloire... L'étude de la *vie privée* devint pour moi une passion. Contribuer, après l'avoir organisée chez moi, à la restauration de la vie privée chez d'autres me parut un but grandiose, digne de tous mes efforts, bien plus noble, plus élevé, plus grand que mon idéal précédent, puisqu'il ne tendait plus à mettre l'honneur de ma vie dans la domination de mes semblables, mais dans leur affranchissement [1]. »

Et, en effet, que peut-il y avoir de plus captivant que l'organisation et l'administration de son « intérieur » et, comme on disait autrefois, de son « mesnage [2] »? Ici tous les efforts aboutissent, les résultats sont immédiats, visibles, profitant à ceux qui les produisent; pas d'entraves malveillantes, d'intentions méconnues, mais au contraire le concours empressé et reconnaissant de tous les membres de la famille directement intéressés au succès de l'œuvre entreprise. Que de gens n'entend-on pas se plaindre de n'avoir pas de temps à consacrer à leur vie de famille! Le particulariste n'a pas de ces regrets : la vie domestique est sa principale affaire ; il lui accorde tout le temps nécessaire. Et, chose admirable, il a le sentiment ou plutôt il sait, de science certaine, que ce qui fait l'intérêt et le charme

1. A. Dauprat, *La Révolution agricole*, chap. IX. Il faut lire tout ce chapitre intitulé : *Effets sur notre vie privée* (*Science sociale*, t. XXX, p. 146 et s.).

2. Montalembert disait avec dédain : « Les honnêtes gens en France ne sont bons qu'à avoir des enfants et à s'occuper de leur famille ». Ce dédain n'est pas de mise. Si vraiment les honnêtes gens de notre pays avaient beaucoup d'enfants et savaient les élever comme il conviendrait, notre prospérité nationale serait incomparable.

de son existence constitue en même temps son devoir le plus strict, le plus urgent, que c'est l'*œuvre sociale* par excellence, la plus utile et la plus féconde. Faire par plaisir ce qui est une obligation, n'est-ce pas le bonheur même?

Cela dit, nous constaterons, avec la science sociale, que, partout et toujours, une bonne organisation familiale a été liée à une bonne *installation du foyer domestique*. Nous commencerons donc par chercher une *installation* qui nous donne, à cet égard, toutes les facilités désirables.

Ici les enseignements de la science sociale sont précis. Ce qui est de beaucoup préférable, c'est l'installation à la campagne, où la vie peut être, plus que partout ailleurs, saine, large et indépendante. Mais cela suppose ou des occupations rurales ou une fortune suffisante pour vivre de ses revenus [1]. En tout cas, ce que tout apprenti particulariste doit rechercher, c'est une *maison isolée hors ville*. La maison isolée permet seule à la famille de prendre conscience d'elle-même, de s'appartenir, de se développer, de s'épanouir librement.

« Une des plus fécondes traditions du continent européen, dit Le Play, est celle qui assure, en beaucoup de contrées, à chaque famille riche ou pauvre, la propriété de son habitation. Les institutions qui conservent cette pratique salutaire sont au premier rang parmi celles qui concourent à la prospérité d'une nation. Même dans une société fort imparfaite à d'autres égards, elles donnent aux familles une dignité et une indépendance dont celles-ci ne jouissent pas toujours chez les peuples qui, plus avancés sous d'autres rapports, ont adopté la fâcheuse habitude de prendre des habitations à loyer [2]. »

A vrai dire, la *propriété* de la maison ne nous semble pas aussi indispensable qu'à Le Play : elle est souvent impossible avec les déplacements exigés par les conditions de la vie mo-

1. A ce sujet on peut observer que beaucoup de personnes riches dont la vie se consume vainement dans l'agitation des villes pourraient se créer à la campagne des occupations singulièrement intéressantes et utiles. On commence d'ailleurs à le comprendre.

2. *La Réforme sociale en France*, chap. XXV, § 1 (7e édit., t. I, p. 393).

derne [1]. L'essentiel est que la famille occupe *seule* une maison *séparée*.

« L'*isolement* complet de l'habitation occupée par chaque famille, continue Le Play, est *une des convenances fondamentales de toute société prospère*. Les populations rurales qu'on peut, à juste titre, citer comme des modèles, satisfont à la fois à cette convenance et aux besoins de la meilleure agriculture en plaçant l'habitation au centre de chaque domaine. La condition d'*isolement* est même remplie dans beaucoup de villes européennes où le prix du terrain adjacent aux voies publiques commande impérieusement la contiguïté des maisons. Les Anglais, en particulier, respectent ce principe; et, à Londres, où le sol acquiert un prix considérable, les moindres bourgeois, et souvent de simples ouvriers, habitent chacun une maison séparée [2] ».

Mais l'isolement de l'habitation ne suffit pas, il y faut encore le *confort*. Il est bien entendu que personne n'établit de confusion entre le confort et le luxe. Le confort n'est pas autre chose que ce qui est commode, simplifie la vie ou le service, ce qui évite les pertes de temps, ce qui permet une vie plus saine, plus hygiénique, mieux remplie. Le confort ne pousse donc pas à la mollesse [3]. Bien compris, il *fortifie*, il *réconforte* en vue des besognes qui sont à accomplir; grâce à lui, on peut faire plus, mieux et plus vite; il augmente l'aptitude, la capacité, la bonne disposition. Par exemple, le chauffage central établira dans la maison une chaleur égale et douce grâce à laquelle toutes les pièces pourront être utilisées à toute heure de la journée et de la soirée; il permettra d'éviter les difficultés résultant de l'allumage et de l'entretien des feux de cheminées ou de poêles. L'éclairage électrique ou au gaz supprimera l'emploi et l'entretien si ennuyeux et si malpropre des

1. E. Demolins a montré que la stabilité et la propriété du foyer étaient plutôt des institutions communautaires. *Supér. des Anglo-Saxons*, p. 187.

2. *Op. cit.*, ch. XXV, § 6 (p. 402). — Voir pour le détail de l'installation anglaise (le cottage), E. Demolins, *Supér. des A.-S.*, p. 193.

3. P. Schwalm, *Périrons-nous par le confort?* dans *Les Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 475-476).

lampes. L'eau directement amenée dans les cabinets de toilette simplifiera le service des domestiques; une salle de bains favorisera l'hygiène de toute la famille en lui épargnant de fastidieuses sorties, etc. Le confort ne va pas, il est vrai, sans une certaine recherche d'élégance ou de décoration artistique; mais cette recherche n'a jamais pour objet d'éblouir le public; elle ne se localise pas dans les pièces de réception; elle se généralise dans toutes les chambres, de préférence dans celles où l'on se tient le plus; elle est forcément sobre, discrète, nullement ruineuse par conséquent. Elle ne se propose aucun autre but que de rendre l'intérieur agréable, attirant, *prenant* si l'on peut dire, en sorte qu'on s'y trouve bien, qu'on s'y plaise, qu'on aime à y demeurer, et, si on le quitte, à y revenir comme en un port assuré et paisible [1].

Nous aurons donc une installation isolée et confortable; ce n'est pas tout : elle sera mesurée à la dimension d'un *simple ménage*, c'est-à-dire que dans cette maison n'habitera qu'un seul ménage : le père, la mère et les enfants; aucun autre membre de la famille, en principe du moins. L'habitation en commun des enfants mariés et des parents âgés ne donne, sauf de rares exceptions, que de fâcheux résultats : conflits d'autorités et d'attributions, absence d'unité dans la direction du ménage ou l'éducation des enfants, entrave au libre développement et à l'initiative des jeunes gens qui cessent de faire effort pour se tirer d'affaire eux-mêmes et tendent à s'appuyer sur le groupe familial, etc. En pays particulariste, les jeunes ménages vivent seuls et s'en trouvent bien : leur indépendance a pour corollaire la nécessité où ils se trouvent de se suffire à eux-mêmes et rien ne saurait leur être plus profitable.

Dira-t-on que, pour organiser ainsi sa vie de famille, il faut des ressources d'argent qui ne sont malheureusement pas à la portée de tout le monde? Cette objection est sans portée. E. Demolins cite des exemples d'ouvriers anglais, de simples

1. L'agrément et la douceur du home anglais tiennent en grande partie au *confort* qui s'y rencontre. Sur le *home*, V. *Science sociale*, t. XXXIII, p. 551; *Mouvement social*, t. I, p. 98; Max Leclerc, *L'Éducation en Angleterre*, t. I, p. 24, etc.

artisans, dont l'installation est ainsi comprise[1]. En France même, dans certaines régions, dans certaines villes, on ne s'organise pas autrement : à Lille, par exemple, presque tout le monde habite une maison indépendante : la différence de situation ne se manifeste que par la dimension, l'élégance ou le degré de confort de l'habitation.

Au reste, y eût-il lieu de consentir quelques sacrifices, il ne faudrait pas hésiter à en assumer la charge, si précieux sont les effets d'une bonne organisation familiale. E. Demolins en signale trois principaux : 1° sentiment de dignité et d'indépendance ; 2° encouragement à l'effort ; 3° aptitude à s'élever[2]. Nous ajoutons : 4° facilités spéciales pour la vie journalière et l'éducation des enfants ; 5° bonne humeur et optimisme ; 6° habitude de rester chez soi et de s'y plaire, d'où économies réalisées sur les sorties, les distractions prises au dehors, les toilettes de réception ou de soirée, tout ce qui se fait en vue du *public* et pour *paraître*.

Mais tout cela, précisément, est bien caractéristique de l'esprit *particulariste*, et voilà pourquoi E. Demolins, avec une justesse de vue parfaite, a pu intituler son article sur *Le mode d'installation au foyer*, lorsqu'il parut dans la *Science sociale*[3] : « *la première manifestation d'une évolution vers le particularisme* ». C'est en effet par là que se manifeste, chez les communautaires, le premier symptôme d'orientation particulariste : c'est « l'étape initiale, celle vers laquelle il faut d'abord se diriger et qui, de proche en proche, doit conduire aux autres ».

« C'est à la classe bourgeoise, conclut E. Demolins, à commencer à faire cette évolution par elle-même et pour elle-même. Elle dépense actuellement beaucoup d'efforts et beaucoup d'argent pour vivre hors du foyer, pour y multiplier les relations mondaines et banales ; elle a une aversion profonde pour la résidence rurale, parce que les relations et la vie exté-

1. *Supériorité des Anglo-Saxons*, chap. III et IV.

2. *Op. cit.*, p. 196. Les développements donnés à ce sujet par E. Demolins sont à lire et à retenir.

3. T. XXI, p. 5 et s. — Cet article constitue le chap. IV de la *Supériorité des Anglo-Saxons*.

rieure y sont plus difficiles; dans son foyer elle apporte ses soins à meubler luxueusement les appartements de réception et considère comme superflu d'installer confortablement les parties de l'habitation destinées à la vie de famille; elle rend son foyer aussi désagréable pour ses enfants que pour elle-même... En réalité, notre foyer est plutôt organisé pour les étrangers que pour nous. Voilà ce qu'il faut changer : il faut s'orienter en sens inverse : *Il faut se replier sur la vie privée, s'y établir comme dans une place forte et la rendre infiniment agréable; il y a, dans la vie privée, une puissance méconnue, mais formidable. Aucun relèvement social n'est possible pour ceux qui ne se rendent pas compte de ce phénomène*[1]. »

1. *Science sociale*, t. XXI, p. 27. — *Supériorité des Anglo-Saxons*, p. 209-210.

V

ORGANISATION DE LA VIE

Nous voici installés, comment allons-nous organiser notre vie? Naturellement dans l'*esprit particulariste*. Mais qu'est-ce à dire?

Nous aurons soin d'abord de ne pas confondre *particularisme* avec *égoïsme*. « L'égoïsme, dit très justement le P. Schwalm, n'est, dans sa racine première, ni anglo-saxon, ni français; il est humain[1]. » Il y a des particularistes, comme des communautaires, dans la vaste catégorie des égoïstes; mais le particularisme par lui-même ne conduit pas nécessairement à l'égoïsme; bien au contraire! Est-il égoïste, le jeune Anglais qui, « au moment de choisir sa carrière, ne demande *ni* héritage paternel, *ni* bourse de l'État, *ni* femme avec dot, *ni* protection des gens en place; qui compte uniquement réussir par son savoir-faire et par son travail; qui, par des moyens très simples, mais non moins énergiques, s'élève peu à peu lui-même et n'aura jamais demandé à personne ces sacrifices d'argent qu'exige chez nous la confection d'un avocat, d'un ingénieur ou d'un officier[2] ». Assurément, au point de vue social, l'homme qui sait se tirer d'affaire tout seul a une autre valeur et peut rendre d'autres services que celui qui n'est capable de rien par lui-même et se voit toujours obligé de solliciter un appui

1. *L'initiative et le travail nous rendraient-ils égoïstes?* Dans les *Français d'hier et ceux de demain* (*Science sociale*, t. XVII, p. 473).
2. *Ibid.*, p. 473.

ou une aide. « *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, dit un vieil adage. La première charité que nous devions aux autres, c'est de ne pas leur être une charge ; c'est de nous suffire. Plus nous nous suffirons à nous-mêmes, moins nous aurons le pitoyable égoïsme qui réclame sans cesse, avec des airs tendres et des chansons affectueuses, le dévouement d'autrui[1]. »

Mais comment s'organiser à la manière particulariste? Il semble que l'entreprise devra se présenter sous un double aspect : négatif, positif.

A. Aspect négatif.

Notre première occupation sera d'assurer notre indépendance en nous défendant courageusement contre les envahissements indiscrets et inutiles de la vie courante. — Ici, nous ne pouvons que procéder à une énumération qui, naturellement, n'aura rien de limitatif :

I. — *La Presse*.

Actuellement nous sommes débordés, submergés par le flot montant des journaux, des revues, des brochures et des livres[2]. — Il faut avoir le courage de faire un tri d'autant plus impitoyable qu'on serait, par nature ou par profession, plus disposé à se tenir au courant de toutes les manifestations de la pensée. Ce n'est pas à dire qu'il faille « s'isoler de la vie contemporaine » ni s'en désintéresser ; mais c'est un devoir de réserver son temps pour des œuvres plus utiles. « Cet homme, dit Gratry, qui croit vouloir penser et parvenir à la lumière, permet à la perturbatrice de tout silence, à la profanatrice de toutes les solitudes, à la *presse quotidienne*, de venir, chaque matin, lui prendre le plus pur de son temps, une heure ou plus, heure enlevée

1. *Ibid.*, p. 474.
2. Cf. St-Romain, *Le Journalisme* (*Science sociale*, t. IV, p. 205). — G. Fonsegrive, *Comment lire les journaux* (Paris, Lecoffre).

de la vie par l'emporte-pièce quotidien : heure pendant laquelle la passion, l'aveuglement, le bavardage et le mensonge, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles vont s'emparer, peut-être pour l'occuper et le ternir pendant tout le jour, de cet esprit fait pour la science et la sagesse[1]. » D'autre part, les *revues* se multiplient d'une façon inquiétante pour la valeur de leur contenu. Il devient presque impossible, même au spécialiste, de prendre seulement connaissance de toutes celles qui intéressent sa spécialité ; que sera-ce s'il veut encore parcourir les autres? Et pour les *livres* nouveaux, les romans surtout, c'est alors qu'il faut oser avouer qu'*on n'a pas lu* et *qu'on ignore*[2]. Au reste, cet aveu ne coûte qu'à celui qui vit de la vie de société et de salon, qui lit un livre surtout parce qu'il est de bon ton de le connaître et d'en pouvoir discuter. Le particulariste n'a pas de ces préoccupations : il ne lit pas pour *paraître*, mais pour s'instruire ou se distraire lui et les siens ; son choix est libre, et s'il lui plaît de lire ou de relire un livre ancien de valeur éprouvée, il s'accorde ce plaisir en toute indépendance. Le particulariste sera cultivé, instruit, *au courant;* mais il ne lira que de l'excellent. Sachant que la vie est courte, il fera un choix méthodique et s'y tiendra scrupuleusement. Cette règle qu'il s'imposera, loin d'être une gêne, sera pour lui une libération, un préservatif et, par suite, la source de satisfactions profondes et de joies sereines[3].

1. *Les Sources*, p. 7-8. — Qui pourrait dire les gaspillages de temps et de forces qu'a entraînés, lors de l'affaire Dreyfus, la lecture inconsidérée des journaux, des brochures, des revues et des livres ? — Vainement objecterait-on le développement de la presse en pays particulariste : on sait qu'un seul numéro du *Times* contient autant de matière qu'un volume in-12 de 500 pages (Gide, *Pr. d'écon. polit.*, 7e éd., p. 139, note). L'Anglais consacre cependant moins de temps, semble-t-il, à la lecture de son énorme journal auquel il ne demande que des informations spéciales, que l'abonné du *Temps* ou des *Débats* qui lit sa feuille consciencieusement chaque jour pour y trouver des jugements tout faits et une ligne politique toute tracée.

2. D'un philosophe de haute valeur, très préoccupé cependant de bien connaître son temps, M. Olle-Laprune, on a pu écrire : « Sans cette fièvre et ce souci de *tout lire, qui nous fait perdre tant de temps et nous cause tant de déboires*, il lisait volontiers les livres nouveaux *qui lui paraissaient de quelque importance*. Il était au courant sans pédantisme, mais avec exactitude ». (G. Fonsegrive, *Léon Olle-Laprune*, p. 4).

3. Ce qui est à éviter, ce sont les lectures faites au hasard des circonstances et des

II. — *Les œuvres; les associations.*

Sous cette double dénomination, nous entendons non seulement les œuvres de charité et de bienfaisance, mais encore les innombrables associations visant un intérêt collectif dont tout homme, ayant quelque situation, est sollicité de faire partie. Ici encore, il y a lieu de se défendre énergiquement. Est-ce à dire que le particulariste se dérobera à la charité ou refusera de s'associer à ses semblables pour les œuvres de bien public? A Dieu ne plaise! Mais son action et son dévouement s'exerceront suivant un choix éclairé. Se défiant des agitations de surface et bien persuadé que « ce qu'on gagne en étendue on le perd en profondeur », il ne donnera son adhésion qu'à un petit nombre d'œuvres, deux ou trois, une seule peut-être[1]; mais, sans se contenter de verser à contre-cœur une cotisation annuelle, il se consacrera effectivement à l'œuvre de son choix, payant de sa personne et le faisant volontiers, puisque cette œuvre l'intéresse et qu'il en désire le succès[2]. Naturellement, parmi les associations qui s'offriront à lui, il choisira de préférence celles qui affirmeront plus ou moins explicitement des tendances ou des aspirations particularistes, celles par conséquent qui provoqueront à l'effort, à l'élévation personnelle, qui veilleront à la défense de certains intérêts particuliers menacés, au maintien ou à la conquête de certaines libertés.

Pour les œuvres de bienfaisance, il s'inspirera des vues sui-

publications. Il faudrait dresser par écrit la liste des œuvres qu'on tient à connaître et s'obliger à puiser dans cette liste. Pour la dresser, on pourrait s'inspirer du livre de M. Henri Mazel : *Ce qu'il faut lire dans sa vie* (Paris, au *Mercure de France*). Pour les romans il sera toujours bon de se reporter au répertoire de M. L. Bethléem : *Romans à lire et romans à proscrire* (Cambrai, O. Masson).

1. « Quant à la *charité* qui consiste tout entière dans les bons rapports et la bonté du cœur, elle doit être *raisonnable et ne pas outrer son rôle. Il est impossible d'être une providence pour tout le monde* » (H. de Tourville, lettre du 19 mai 1891, reproduite dans *Piété confiante*, p. 69).

2. Sur les *œuvres*, V. *Mouv. social*, t. I, p. 51. — P. Schwalm, art. cit. (*Science sociale*, t. XVII, p. 475. — E. Demolins, *Super. des Anglo-Saxons*, p. 405).

vantes : « L'idéal de la bienfaisance *française* se place très volontiers dans les œuvres de secours aux incurables, aux désespérés, aux malheureux, incapables de se relever d'une manière ou d'une autre. L'*Anglais*, lui, leur viendra aussi en aide, mais non sans oublier cette considération que ces misères laissées sans secours et multipliées deviendraient un désordre public, un danger de la rue, un obstacle pour le travail des gens sains et actifs. C'est à ceux-ci qu'il pense avant tout : pour eux, s'ils veulent s'élever, il réservera ses plus généreuses avances. Témoin ces bibliothèques, ces lectures, ces missions universitaires d'Oxford ou de Cambridge, ces sociétés de constructions ouvrières, toutes ces œuvres collectives ou individuelles qui se multiplient si spontanément en Angleterre ou aux États-Unis... Elles sont la manifestation vivante d'une *forme vraiment supérieure de la bienfaisance et de la charité* : en secourant, elles élèvent, parce qu'elles aident avant tout l'individu à s'aider lui-même, pour améliorer sa vie morale et sa vie physique[1]. »

Parmi ces œuvres, c'est à juste titre qu'on cite les *sociétés pour la construction d'habitations à bon marché,* dont l'objet est d'assurer à l'ouvrier une installation saine et commode, fondement, comme nous le savons, d'une bonne organisation familiale. Elles auront naturellement la sympathie de notre particulariste : et il en sera de même de toutes les œuvres tendant à faire l'éducation du peuple, non seulement à l'instruire, mais à lui donner les moyens de s'élever par lui-même, de se développer et de se perfectionner socialement et moralement. On sera surtout bien persuadé que les occasions de charité et de bienfaisance sont souvent plus près de soi qu'on ne se l'imagine et que l'action vraiment féconde est celle qui s'exerce sur les gens dont on dirige le travail et qui sont, par leurs occupations, sous votre dépendance constante. « On commence à s'apercevoir dit E. Demolins, qu'un chef d'industrie, qu'un propriétaire

1. P. Schwalm, art. cit. (*Sc. soc.*, t. XVII, p. 475). — « Il n'y a pas la moindre utilité, dit de son côté A. Carnegie, à vouloir aider des gens qui ne s'aident pas eux-mêmes. Vous ne pouvez hisser quelqu'un à une échelle s'il ne consent à grimper un peu lui-même ; quand vous cesserez de le pousser, il tombera et se blessera. » *L'empire des affaires*, p. 160.

rural, qu'un patron quelconque qui s'intéresse au sort de ses ouvriers, le fait avec beaucoup plus d'efficacité que cinquante hommes d'œuvres qui prétendent améliorer le sort de gens qui échappent à leur action par tous les bouts, qu'ils ne connaissent même pas, avec lesquels ils n'ont aucun rapport naturel et positif[1]. » Que de gens bien intentionnés vont porter aux pauvres des bons de pain ou de chauffage, qui cependant ne prennent aucun souci de leurs domestiques relégués, selon l'usage, au sixième étage, loin de toute surveillance et souvent dans la plus dangereuse promiscuité[2].

Quant aux associations de bien public, le particulariste s'intéressera, naturellement aussi à celles qui émaneront de l'initiative privée, à celles-là surtout dont l'objet bien défini sera d'assurer l'indépendance de l'individu contre l'arbitraire ou la tyrannie des pouvoirs publics. C'est ainsi que, dans le captivant récit de son expérience personnelle, M. Dauprat nous apprend que son premier soin a été d'adhérer au *Touring-Club* et à la *Ligue des contribuables :*

« Toute mesure, dit-il, qui sape l'arbitraire administratif, qui tend à renforcer le particulier aux dépens de l'administration, est sûre de trouver en moi un adepte militant. C'est ainsi que je comprends mon devoir social. Le *Touring-Club,* premier exemple peut-être de l'initiative française, défend les cyclistes contre les vexations administratives et fait capituler les ministres; je souscris, par devoir de solidarité, au *Touring-Club.* — La *Ligue des contribuables* s'annonce; à la première nouvelle, je demande où l'on peut souscrire. Les députés dilapidateurs ont été muselés; *la Fédération des contribuables* lutte contre la progression de l'impôt; j'en fais partie.

« De même, bien que je n'attende pas le salut de cette institution, j'ai été un des promoteurs de notre *Syndicat agricole communal,* et je suis même membre honoraire de celui d'une commune voisine. C'est toujours une œuvre d'initiative privée, par conséquent à encourager; de plus, elle réunit les partis op-

1. *Supériorité des Anglo-Saxons*, p. 406.
2. V. plus loin (p. 108-109) ce que nous disons de la question des domestiques.

posés par un intérêt commun, défini, matériel, palpable, qu'elle satisfait, en fournissant au cultivateur l'engrais non fraudé à meilleur compte.

« Ce ne sont là que quelques exemples d'une manière de faire habituelle et voulue. Les idées, du reste, commencent à s'orienter vers la lumière et bientôt on y verra généralement clair. Le jour où les Français s'aviseront que l'idéal social n'est pas d'être une race de contribuables bien soumis à leurs fonctionnaires, mais une race d'hommes libres, *bien servis par leurs fonctionnaires*, ce jour-là, les abus cesseront et le colon de France y aidera[1]. »

III. — *Les relations; le monde.*

Rien n'est plus envahissant, troublant, désorganisant que « le monde ». Aussi notre particulariste va-t-il avoir, ici encore, à se tenir sur le qui-vive et à se défendre. N'exagérons rien : il n'est pas question de rompre avec ses amis, de renoncer à ses *relations*, ni de vivre en solitaire. Il s'agit seulement de ne pas laisser accaparer son existence ou certaines portions importantes de son existence par les occupations futiles et oiseuses, les démarches vaines, les distractions épuisantes de la vie extérieure et mondaine.

Si l'on recherche avec quelque attention les raisons pour lesquelles, dans notre société moderne, on « va dans le monde », on fait et on reçoit des visites[2], on ne tarde pas à se rendre compte que ces raisons sont à peu près les suivantes :

1° Dans un pays où les *fonctions publiques*, civiles et militaires, sont si nombreuses et se multiplient de jour en jour, c'est une obligation pour les inférieurs de rendre leurs devoirs aux supérieurs hiérarchiques dont ils dépendent et dont ils attendent tout avancement et toute faveur. De là ces réceptions, bals, soirées, dîners, visites où les subalternes trouvent mille

1. *Science sociale*, t. XXX, p. 37.
2. Cf. d'Azambuja, *Pourquoi on fait des visites* (*Science sociale*, t. XXIX, p. 6).

occasions de se faire valoir auprès de leurs chefs et où ceux-ci prennent un vif plaisir à se sentir l'objet de tant de démarches flatteuses pour leur amour-propre.

2° Dans une société telle que la nôtre où l'on se sent si peu fort, où l'on a tant de mal à se suffire, où les enfants sont si peu formés à se tirer d'affaire par eux-mêmes, comment ne sentirait-on pas au vif le besoin de *relations?* Sait-on jamais ce qui pourra arriver? N'aura-t-on pas un jour besoin de M. X. pour *recommander* un fils, un neveu, un cousin, ou de Mme Y. pour *marier* une fille, une nièce ou une amie? De là le soin jaloux qu'on met à *se créer des relations* et à les *entretenir* dès qu'on en a.

3° Ajoutons que les bals et les soirées sont, chez nous, à peu près les seules occasions que les jeunes gens aient de rencontrer les jeunes filles et par conséquent de les connaître. Il faut donc bien *conduire ses filles dans le monde*[1].

Mais ces modestes avantages ne sont-ils pas payés bien cher? Qui peut ignorer la tyrannie que ces obligations mondaines font peser sur la vie familiale? Si l'on a reçu une invitation, ce n'est pas de la rendre qui est gênant, mais de le faire dans de certaines conditions : quelles que soient vos ressources, quelque simple que soit votre habituel train de vie, il faut que votre réception soit aussi brillante que celle que vous avez acceptée, votre salon aussi somptueux, votre dîner aussi délicat, votre toilette aussi élégante... De là, nécessairement, des dépenses qui faussent complètement un budget domestique. — Surviennent les approches du 1er janvier : c'est le branle-bas général des *visites de l'an*. Pour ceux qui ont quelques relations, il n'y a aucune exagération à dire que les deux mois de décembre et de janvier y sont à peu près exclusivement consacrés; deux mois sur douze : un sixième de l'année! Heureux encore si quelque indisposition survenue à cette époque fertile en grippes ne vous a pas justement cloué à la maison, vous obligeant à prolonger l'ère des visites jusqu'en mars ou en avril!

1. Disons enfin que, pour beaucoup de femmes de notre société, les *visites* sont le seul moyen de combler le vide de leur existence.

N'oublions pas les complications accumulées sous nos pas et auxquelles nul n'a le courage de se soustraire. Les visites faites par *Madame* n'en dispensent que très difficilement *Monsieur :* il faut beaucoup s'excuser; encore n'est-on pas toujours sûr d'être absous. Puis il y a les *jours :* deux dames habitant la même rue, quelquefois la même maison, reçoivent à des jours différents; même depuis quelque temps, on ne reçoit plus que les trois premiers lundis, mardis, etc. du mois, ou les trois derniers, à moins que ce ne soit le deuxième et le quatrième; enfin il y a les *heures :* ce n'est plus comme autrefois tout l'après-midi, c'est de trois à cinq ou de quatre à six, et malheur à l'étourdi qui arrive avant ou après les heures fixées! Que de chinoiseries vraiment et comme tout cela est peu digne de gens soucieux d'organiser sainement et normalement leur vie privée!

Que fera notre particulariste? Sous l'influence d'idées que nous ferons connaître plus loin, — sans rien brusquer d'ailleurs et tout en restant d'une correction parfaite — il se dégagera peu à peu de toutes ces obligations et corvées mondaines. Bien persuadé que le bonheur de la vie n'est pas dans l'avancement à tout prix, ni dans les honneurs ni dans les distinctions officielles [1], que les relations, sans être inutiles, ne servent pas à tout, que rien ne vaut mieux, pour l'établissement des enfants, qu'une solide et forte éducation, que les plaisirs vrais et sains ne sont pas au dehors, dans le monde, mais chez soi, dans la famille, il se réservera, il se défendra contre toute sollicitation de relation nouvelle; je ne dis pas qu'il restreindra ses relations actuelles, car toute restriction, toute suppression pourrait équivaloir à une impolitesse grave; mais loin de chercher à étendre le cercle de ses relations, il le laissera se resserrer de lui-même par voie d'extinction et il ne remplira pas les vides... ou du moins — entendons-nous — il les remplira d'une certaine façon qui sera nouvelle, et c'est alors que la vie de société prendra pour le particulariste un charme imprévu.

1. Cf. *Science sociale*, t. IV, p. 497; t. XXIX, p. 375.

Le temps, les loisirs dont il fera l'économie par l'extinction progressive des relations de hasard et de surface, il les consacrera :

1° A sa famille d'abord, bien entendu, pour le plus grand profit et la plus grande joie (il le verra vite) de sa femme, de ses enfants, de ses proches ;

2° A ses vrais amis, à ses amis d'enfance et de jeunesse, à ceux avec lesquels il se sait et se sent en communauté de souvenirs, de pensées, de sentiments, et que, dans le tourbillon de la vie mondaine, il aura peut-être été amené à négliger plus qu'il n'aurait voulu [1] ;

3° C'est ici qu'est le point de vue nouveau — à la création de relations intéressantes et profitables, orientées dans le sens particulariste. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il cherchera à se mettre en relation avec les familles qui conçoivent la vie comme lui, qui ont réalisé cette conception avant lui ou essaient de la réaliser en même temps que lui, celles qu'il peut considérer comme des *autorités sociales*, que, par conséquent, il aura profit et intérêt à connaître et à fréquenter, dont il retirera du bien et auxquelles il sera en situation d'en faire lui-même. — Mais, dira-t-on, de telles familles sont encore l'exception, et nous n'en connaissons pas dans notre entourage immédiat. C'est possible ; mais qu'importe? Ces familles existent, et, si on le veut vraiment, on les connaîtra bien vite [2]. Aujourd'hui les relations peuvent très bien n'être plus, comme autrefois, des relations *de voisinage :* avec la facilité actuelle des moyens de communication, quel inconvénient y aura-t-il à avoir ses amis à quelques dizaines, voire à quelques centaines de kilomètres? On aura toujours la ressource d'écrire, et, pour les visites, si elles sont plus rares, plus difficiles, elles n'en seront que plus intimes, plus personnelles, plus prolongées aussi, et alors vraiment agréables, utiles, réconfortantes.

1. Au nouvel an, ce sont les *amis* qu'on va voir en dernier ; c'est vis-à-vis d'eux que la correspondance est toujours en retard ; et c'est ainsi que de vieilles et véritables amitiés s'éteignent faute d'aliment.

2. Notamment par l'intermédiaire de la *Société de Science sociale* dont le siège est à Paris, 56, rue Jacob.

Les résultats de cette orientation nouvelle sont faciles à saisir : le premier, et le plus important, sera un retour à la vie normale, saine et ordonnée; — le second, une organisation de vie intéressante et féconde. Certes, le particulariste ne vivra pas dans l'isolement, tant s'en faut! Mais, au lieu d'être constamment *en représentation* avec des indifférents dont il ne peut connaître les véritables pensées, à l'égard desquels il doit sans cesse surveiller ses attitudes et son langage, surtout si ce sont des hommes influents dont sa situation dépende, il aura, en dehors de la famille, des amis et des relations de son choix, dont il sera sûr et vis-à-vis desquels la franchise et la sincérité seront enfin possibles! Quelle satisfaction et quelle source de joies profondes!

Mais que pensera-t-on, dans le monde, d'un homme qui aura le courage et l'énergie de s'orienter de la sorte? N'en doutons pas : il inspirera à tous le respect. Comme, d'une part, il se posera tel qu'il est, sans ostentation, sans pédantisme, mais aussi sans respect humain; comme, d'autre part, ce sera, au vu et au su de tous, un travailleur dont les instants seront comptés (sans quoi, ce ne serait pas un particulariste); comme, enfin, sa femme sera, en même temps que lui, active, laborieuse et sans doute mère très occupée d'une nombreuse famille, on les acceptera l'un et l'autre tels qu'ils seront; finalement, ils recueilleront l'approbation, l'estime, l'admiration même de ceux qui, tout d'abord, auraient été tentés de les critiquer.

VI

ORGANISATION DE LA VIE (*Suite*).

B. Aspect positif.

Après l'attitude de défense, celle d'action et de progrès. — Il ne s'agit plus seulement de se défendre, de se garder, il faut se mettre en mesure d'agir, de travailler, d'accomplir son œuvre particulariste. — Pour cela, la première chose à faire sera d'acquérir et de développer en soi la valeur personnelle, de faire de soi, dans toute la force du terme, un homme — *vir esto* — un caractère.

Mais puisque nous voulons, dans ces notes, aboutir à des résultats vraiment pratiques, cherchons à déterminer en quoi consiste exactement cette virilité de caractère qu'il faut conquérir à tout prix.

Un homme de caractère sait porter un jugement personnel, prendre une décision et s'y tenir; il se possède, se tient en main, ne se trouble pas aisément; il sait être lui-même, reposer sur soi; il ne redoute ni les initiatives, ni les responsabilités; il a volontiers l'esprit tourné vers l'avenir, vers le progrès; il aime la vie, l'aborde avec confiance, l'envisage avec un certain optimisme.

Reprenons quelques-uns de ces traits :

1° *Porter un jugement personnel* sur tel événement, telle personne, telle doctrine n'est pas chose aisée à notre époque

surtout : dans la confusion des lectures ou des conversations, on perd pied facilement; on doute, on hésite; finalement on adopte l'opinion de son journal, celle de son monde, de son parti, de son interlocuteur. Une telle attitude n'est pas digne d'un particulariste. Il doit juger par lui-même; il y réussira pour peu qu'il s'y applique.

Remarquons qu'il se trouve déjà dans des conditions très favorables pour juger sainement des hommes, des choses et des idées : un isolement relatif et l'indépendance personnelle.

Mais cela ne suffit pas : pour juger, il faut une règle fixe à laquelle soumettre tout ce qui doit être objet de jugement, sinon la raison n'élabore que des opérations sans unité et sans cohérence. Il faut donc s'appliquer à trouver cette *norme* indispensable et à la tenir toujours présente à l'esprit. Une excellente habitude à contracter pour un particulariste est de tout considérer à la lumière de la *méthode d'observation* qui est celle de la *science sociale*, c'est-à-dire, — le fait à examiner étant bien établi, la pensée bien précisée et analysée — d'en rechercher les causes d'abord, puis les effets, les résultats en vertu de la maxime : au fruit on reconnaît l'arbre. Les résultats sont-ils bons, engendrent-ils un état de satisfaction, de bien-être et d'harmonie, n'hésitons pas : le fait ou la pensée qui ont produit de tels résultats méritent notre approbation; nous sommes dans l'ordre et dans la vérité, et le développement de ce fait ou de cette idée entraînera manifestement un progrès. « Il faut s'habituer, a écrit H. de Tourville, à voir *les vrais et bons résultats* des choses qu'on pense et qu'on fait et que les autres pensent et font, pour ne pas devenir un simple théoricien... C'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre. De même c'est aux bons résultats de nos idées que nous voyons si elles sont justes et vraies. » Une fois cette position prise, après sérieux examen, il faut, coûte que coûte, s'y maintenir, *ne varietur*.

2° *Prendre une décision et s'y tenir, en accepter d'avance toutes les conséquences possibles*, chose difficile encore et qui demande application. Pour cela, il sera bon de commencer

par des choses simples et de très peu d'importance. La vie de chaque jour en offre mille occasions familières : on s'obligera à se lever tous les matins à une heure donnée, par exemple[1], à ne consacrer à sa toilette qu'une demi-heure, rien de plus; à prendre le *tub* régulièrement ou à faire quelque exercice physique de cinq ou dix minutes; on s'imposera une lecture ou une promenade[2] de telle heure à telle heure; père de famille, on a prononcé telle punition pour tel méfait, on l'appliquera strictement comme on l'a annoncée.

Surtout il faudra s'habituer à accepter les suites des décisions prises. Une punition un peu trop sévère a été prononcée; vous regrettez votre rigueur; n'importe : que la punition soit appliquée; une autre fois vous réfléchirez avant de sévir. Réfléchir, c'est là en effet le point important : avant toute décision il importe de se recueillir, de peser soigneusement le pour et le contre; mais une fois le choix arrêté, il faut s'y tenir et aller jusqu'au bout de ce qu'on a résolu.

« Dans tous vos actes délibérés, dit le P. Hecker, calmez votre esprit, prenez l'attitude de celui qui reçoit une visite ou qui écoute parler; puis décidez... Ne tenez pas compte de ce que les gens disent, gardez votre manière de voir, tenez-vous-en à votre sens et *abondez-y*. Que chacun, comme dit l'apôtre, abonde dans son propre sens. Ne cherchez pas à ranger tout le monde à votre avis : il n'y a pas deux nez qui se ressemblent; encore moins deux âmes[3]. »

3° *Se posséder, se tenir en main, ne pas se troubler* a toujours été considéré, par les penseurs de tous les temps et de tous les pays, comme le point culminant de la sagesse humaine; le particulariste doit chercher à y atteindre. Ce qu'il aura une fois reconnu être juste et bon, à la lumière de sa raison éclairée par les faits, il ne souffrira plus de le remettre en question; il s'interdira cette fâcheuse tendance, presque maladive, qu'ont

1. Si le lever de 6 heures paraît trop matinal, on fixera 6 heures et demie, *ne quid nimis*; mais on exécutera *ponctuellement* la décision prise : tout est là.

2. Remarquons qu'il est souvent aussi difficile de tenir sa décision pour une chose de pur agrément que pour un travail ou une démarche pénibles.

3. W. Elliott, *Le P. Hecker*, trad. fr., p. 318-319.

certaines gens de regretter toute décision prise et de se demander, chaque fois, s'ils n'auraient pas mieux fait de prendre la décision contraire. *Est est, non non :* quand c'est oui, c'est oui; quand c'est non, c'est non. Et il ne faut se laisser détourner de ce qu'on a cru devoir décider ni par les jugements d'autrui, ni par les railleries, ni par le respect humain. Pas davantage ne faut-il se laisser troubler ou agiter par les événements ou les situations qui ne dépendent pas de nous. « N'est-ce pas folie, dit H. de Tourville, que d'attacher l'allure de son âme à un mouvement extérieur sur lequel on a si peu de prise, ou plutôt aucune prise certaine selon son gré à soi[1]. » Que de gens ont eu à déplorer des résolutions hâtives prises dans l'agitation de crises politiques auxquelles il suffisait de laisser le temps de s'apaiser pour n'avoir pas à en souffrir[2]. Le particulariste réagit contre de tels entraînements; de même qu'il résiste aux appréhensions vaines : « En général, dit encore H. de Tourville, n'inclinons pas du côté des appréhensions trop vives, car nous souffrons souvent plus des maux que nous redoutons que de ceux qui adviennent vraiment, et à quoi bon? puisque, quand ils adviennent, ils apportent avec eux une force pour les accepter, que nous n'avons pas à l'avance. Nous sommes plus dans le vrai et dans la force par conséquent, en face des maux réels qu'en face des maux encore inexistants. Soyons très positifs à cet égard comme en tout, car Dieu a fait notre nature pour ce qui est, et non pour ce que notre esprit se forge[3]. » Le particulariste cherche à réaliser en lui le calme, la maîtrise de soi-même (*compos sui*), un certain état d'impassibilité et de flegme : « Je voudrais vous voir, dit toujours H. de Tourville, plus de flegme anglais, plus de conviction qu'il faut profiter du peu qu'on reçoit des autres pour se secourir soi-même, *help yourself*, et être enchanté de ce progrès per-

1. Lettre du 11 février 1899. — *Piété confiante*, p. 189.

2. Qu'on se souvienne seulement de la panique causée, il y a peu de temps, par la révolution de Russie à certains porteurs de valeurs russes qui, pour réaliser à tout prix, ont préféré subir des pertes considérables.

3. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 186.

sonnel[1]. » Et ailleurs : « Soyez réservé dans l'extérieur. Au dedans, donnez de la gravité à vos sentiments et aimez avec le sérieux anglo-saxon : ne vous allumez pas comme un feu d'artifice[2]. » Vainement les hommes à qui vous avez fait du bien ne vous témoigneraient-ils que de l'ingratitude : « Quel beau tempérament que de vouloir le bien, en se passant de retour, quand le retour ne vient pas! Tu ne m'es pas reconnaissant; tant pis, je t'ai fait du bien. Voilà le vrai discours anglais, j'entends, l'anglais pris dans sa perfection[3]. » Vainement les choses tourneraient-elles autrement qu'on ne le souhaite; vainement surviendraient pour soi ou pour les siens les ennuis, les déceptions, les maladies, les infirmités : il faudrait, si difficile que cela fût, ne se laisser aller à aucune irritation, aucun découragement, même aucune mauvaise humeur. — Et c'est alors qu'on pourrait avoir conscience d'être « une *grande et belle nature,* non pas selon l'orgueil du monde, mais selon la vérité simple des choses », une nature forte, énergique, puissante, exerçant sur son milieu une action profonde « non pas toujours évidente, mais toujours certaine[4] ».

Pour avancer dans cette voie, on trouvera une aide efficace dans la lecture des grands moralistes de l'antiquité, en particulier des stoïciens, mais surtout dans la méditation des moralistes chrétiens[5]. Rien ne sera fait cependant sans une application constante, et un exercice persévérant portant, au début, comme nous l'avons dit déjà et le redirons encore, sur des choses très simples et relativement faciles.

4° *Être bien soi-même,* ne pas chercher à ressembler à tout le monde ni à copier le voisin, voilà bien encore un trait de la

1. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 202.

2. Lettre du 18 août 1898, *op. cit.*, p. 177. — Taine recommandait, à l'exemple des Anglais, « l'économie des gestes et des paroles ». *Notes sur l'Angleterre*, p. 34.

3. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 202.

4. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 189.

5. Epictète, Marc-Aurèle, Lettres spirituelles de Fénelon, de Bossuet. — Cf. P. de Caussade, *L'abandon à la Providence divine* (Gabalda), ouvrage dont M. Ollé-Laprune mourant recommandait aux siens la lecture. Fonsegrive, *op. cit.*, p. 15. Nous devons signaler ici la belle édition de la *Correspondance de Bossuet* que publie la librairie Hachette sous la direction de MM. Urbain et Levesque.

formation particulariste. La formation particulariste, dit H. de Tourville, donne à l'individu « cette tendance fondamentale à se rendre l'esprit indépendant, pour se gouverner au mieux selon sa propre nature, non en s'appuyant sur les idées courantes et traditionnelles, mais sur une observation attentive de tout ce qui se produit de nouveau, sous la charge joyeuse de sa responsabilité[1] ». « La grande affaire, dit-il encore, c'est de rendre sa propre nature libre au dedans, de s'habituer à être seul dans sa manière de voir, de s'y confirmer par l'insuccès des vues et des efforts contraires, et de trouver une grande paix dans cette possession de la vérité. On se défait ainsi de cet état d'enfance et d'enfantillage qui nous fait croire au besoin d'être approuvé et appuyé par quelque autorité officielle et convenue[2]. » Il ne faut ni se préoccuper d'être comme tout le monde ni se désoler en voyant que les autres vous ressemblent si peu. H. de Tourville revient sur cette idée presque à chaque page de sa correspondance : « Ne vous mettez plus en tête d'arriver à être comme tout le monde. Ne vous étonnez pas non plus que les autres ne soient pas comme vous; cela ne peut venir qu'à la longue, on n'est pas *pionnier* pour se trouver tout de suite en grande compagnie[3]. » Et ailleurs : « Ne vous étonnez pas de ne pas gagner les autres à vos sentiments. Les esprits qui sont les premiers à porter en eux une vérité la portent longtemps solitaire[4]... Il nous faut, au milieu du monde actuel, beaucoup d'ermites sachant porter l'isolement d'idées nouvelles et d'une vie où l'on veut se suffire[5]... Ainsi jouissez pour vous-même de la lumière, sans vous étonner qu'elle soit si peu aisée à communiquer. Elle fait cependant son chemin, non pas tant par nous que par la force des choses. Vous n'êtes qu'en avance et cela est bon d'y voir clair de loin et de libérer son âme par la lumière, dès qu'on l'entrevoit[6]. »

1. Lettre du 20 février 1895, *op. cit.*, p. 132.
2. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 126.
3. Lettre du 28 août 1893, *op. cit.*, p. 112.
4. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 127.
5. Cité par Bureau, *L'œuvre de H. de Tourville*, p. 3, note 2.
6. Lettre du 23 juillet 1894, *op. cit.*, p. 127.

5° Après cela, on se sentira la force de *reposer sur soi* paisiblement et en toute assurance : « savoir reposer tranquillement sur soi-même, c'est-à-dire aimer à être livré à soi-même en choisissant ses appuis, ses exemples, sa doctrine, par le témoignage de l'accord qu'ils ont avec notre nature, par l'expérience du bien qu'ils nous font et du besoin que nous en avons; et puis ne se soucier de rien autre chose, parfaitement assuré qu'étant ainsi *dans sa vraie manière à soi*, on cadrera de fait avec les règles convenues et avec les gens autant que la nature des choses le permet; car *qui est dans son vrai* est dans les meilleurs rapports qu'il puisse raisonnablement espérer avec qui n'est pas soi [1] ». Ainsi peu à peu on prendra conscience de sa valeur, ou plutôt des efforts qu'on a faits, des résultats qu'on a obtenus, de ceux qu'on obtiendra certainement encore; on aura confiance en soi et dans la vie...

6° Et tout naturellement, spontanément, l'esprit s'orientera vers l'avenir, vers le progrès. « Selon notre expression américaine, dit Mgr Ireland, *allons de l'avant*... Qui ne hasarde rien n'a rien... Ne craignez pas le nouveau... Le monde est entré dans une phase entièrement nouvelle. Le passé ne reviendra pas. La réaction est le rêve d'hommes qui ne voient ni n'entendent, d'hommes assis aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse [2]. » Et ailleurs : « Le progrès, c'est la création continuée : arrêter le progrès par malveillance ou par paresse, c'est un crime contre le créateur et la créature... Sans doute il y aura toujours dans notre humanité bornée le péché et la misère, la souffrance et la mort; mais le mal peut être diminué et le bien augmenté; et c'est en cela que réside le progrès... L'histoire de l'humanité est une histoire de progrès [3]. » De son côté, H. de Tourville ne cesse de pousser dans cette direction : « Il faut vivre de pensée et de cœur avec les âmes de l'avenir;

1. Lettre du 20 février 1895, *op. cit.*, p. 133-134.
2. *L'Eglise et le siècle*, trad. fr., p. 96.
3. *Ibid.*, p. 214-215. Ce beau discours de Mgr Ireland sur *le Progrès humain* est à lire en entier.

c'est pour elles que chaque génération travaille en ce monde plus que pour elle-même[1] ». « Soyez très libre pour concevoir tous les progrès et très heureux d'y faire le possible, le praticable, selon la connaissance que vous avez des gens; mais, pour ce qui n'a pas d'écho ou soulève clameur, contentez-vous vous-même par la joie personnelle d'être *en avant des temps* par l'esprit et le cœur... Des âmes, comme sont les nôtres, appartiennent déjà au XXIe siècle pour ceci, au XXVe peut-être pour cela et sont comme les premiers exemplaires d'un tirage fait d'abord pour les amateurs et destiné plus tard au public tout entier[2]. »

7° Une conséquence toute naturelle de cet état d'esprit est l'optimisme, l'amour de la vie, de tout ce qui l'augmente et l'accroît dans le monde ou dans l'homme. Le particulariste n'est pas, ne peut pas être un pessimiste; le pessimisme déprime, paralyse, annihile les forces vives de l'individu; et le particulariste veut au contraire développer en lui l'énergie et l'initiative. Au reste, cette doctrine repose sur une erreur fondamentale : « Ce qui nous fait paraître la vie triste et lamentable est une erreur, dont il faut nous défaire. Retenez cela et usez-en. Vous verrez les progrès que vous ferez dans la vitalité. Si nous trouvons la vie malheureuse et le monde pitoyable, c'est que nous avons mal compris[3] ». Sans doute nous vivons à une époque troublée où la vérité et le progrès ne sont pas toujours faciles à reconnaître, mais cette difficulté même n'est pas sans attrait, par la satisfaction qu'elle procure à celui qui a su la vaincre : « Le grand intérêt de ce temps-ci, c'est que le monde fait peau neuve. S'il est vrai que ces époques solennelles de transition sont pénibles, difficiles à beaucoup d'égards, elles ont leur charme, parce qu'on sait alors que le lourd manteau du passé, de toutes ces choses qui n'entrent plus dans notre esprit, tombe peu à peu fatalement et dégage notre âme. C'est le sentiment qu'il faut que vous ayez. Il donne beau-

1. Lettre du 28 avril 1902, *op. cit.*, p. 220.
2. Lettre du 7 janvier 1900, *op. cit.*, p. 200-201.
3. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 192.

coup de calme et de sérénité à tous ceux que j'ai pu persuader L'horizon s'ouvre et s'illumine au lieu de se fermer et de s'obscurcir de plus en plus. La *Science sociale* vous aidera à déterminer le sens de cette évolution[1]... » Ainsi pas de découragement : « Le pessimiste qui s'arrête à prononcer des paroles décourageantes ne sait pas lire les leçons que donne la nature dans l'éclat de son soleil matinal et dans la richesse de ses fruits d'automne[2]. » Pas de dénigrement à l'égard de son temps ni de son pays : « La critique vient généralement des hommes fainéants qui se réjouissent de voir l'insuccès suivre l'action, parce que, de cette façon, ils trouvent la justification de leur propre paresse[3]. » Est-ce à dire qu'il faudra, de parti pris, tout louer et tout admirer? Certes non : l'indépendance du jugement demeure entière. Mais il faut s'attacher de préférence au bien qui se fait — et il s'en fait — afin de maintenir son esprit dans les dispositions qui conviennent pour continuer ce bien, l'augmenter et promouvoir le progrès : « Il ne faut pas gémir sur l'état du monde, comme s'il était perdu. Il y a tout simplement une crise entre le vieil esprit et le nouveau, et elle se révèle d'autant plus que le vieil esprit se voit plus vieux et s'aperçoit que rien n'est plus à son point de vue. C'est une bonne bataille dont l'issue n'est pas douteuse en faveur de ce qui vient contre ce qui a été[4]. » « Pour ma part, s'écrie Mgr Ireland, je vois dans le siècle présent un de ces soulèvements puissants qui ont lieu de temps à autre dans l'histoire de l'humanité, et qui en marquent les pas dans sa marche ascendante et continue... En dépit de ses défauts et de ses erreurs, j'aime mon siècle; j'aime ses aspirations et ses résolutions; je me complais dans ses actes de valeur, dans ses industries et dans ses découvertes. Je le remercie de sa large bienfaisance envers mes compagnons, envers le peuple plutôt qu'envers les princes et les potentats. Je ne cherche pas à remonter vers le passé à travers l'océan

1. Lettre du 28 août 1893, *op. cit.*, p. 109.
2. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 214.
3. *Ibid.*, p. 94.
4. Lettre du 11 février 1899, *op. cit.*, p. 193.

des âges. Je regarderai toujours en avant. Je crois que Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé et l'avenir meilleur que le présent[1]. » Il faut donc aimer son temps[2], reconnaître avec équité ce qu'il a de bon, les efforts qu'il fait pour obtenir mieux; il faut accueillir avec sympathie et bienveillance celles de ses tendances qui peuvent aboutir à une meilleure organisation de la vie sociale, une plus juste répartition des biens, une amélioration de la condition des petits et des humbles.

La *démocratie* est une de ces tendances : bien dirigée, elle peut être cause de grands avantages : nous l'accepterons donc volontiers[3]. Le *Socialisme* est une autre de ces tendances; nous l'analyserons, nous rejetterons la formule socialiste elle-même que nous jugeons fausse, mais nous dégagerons l'*âme de vérité* qui anime et qui soutient cette formule; ainsi, tout en repoussant comme erronées dans leur fond les théories collectivistes, nous serons pourtant avec ceux qui veulent la suppression des misères criantes, des inégalités iniques, qui font entendre des revendications légitimes[4]. De cette manière encore nous serons de notre temps, nous en favoriserons les aspirations sociales, nous accepterons du socialisme les seules choses qui puissent jamais passer et s'incorporer dans la vie des sociétés, devenir vraiment vivantes : nous marcherons dans le sens des choses, dans le sens de la vie.

Mais, dira-t-on, pour créer en soi une telle mentalité, une telle personnalité, un tel caractère, il faut une volonté peu commune, une énergie singulière, une persévérance que rien n'arrête. — A vrai dire, la *bonne volonté* suffit, la bonne

1. Mgr Ireland, *op. cit.*, p. 34, p. 86.

2. V. la très remarquable brochure de Mgr Bonomelli, évêque de Crémone : *Ce qu'il faut penser du* XIX *siècle* (trad. fr. Paris, Ch. Amat).

3. Sur la démocratie envisagée à ce point de vue, lire surtout l'Introduction de la *Démocratie en Amérique* d'A. de Tocqueville. — Cf. G. Fonsegrive, *La Crise sociale*, ch. IX : *L'idée démocratique*; Mgr Guilbert, *La Démocratie et son avenir social et religieux*, citat. dans Mgr Bonomelli, *op. cit.*, p. 69-73. — Ollé-Laprune, *La Vitalité chrétienne*, p. 307-308 et 236. — Cte d'Haussonville, *L'Equivoque démocratique*, dans le volume intitulé : *A l'Académie*, p. 273 et s.

4. Ollé-Laprune, discours sur *la Virilité intellectuelle*, p. 18, reproduit dans le livre intitulé : *La Vitalité chrétienne*, p. 123-124. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet admirable discours. — Cf. du même auteur : *Attention et courage*, dans le même volume, p. 309, 312.

volonté de développer en soi, par un exercice régulier et prolongé, les ressources naturelles d'énergie qui ne font défaut à aucun homme. On a beaucoup écrit, dans ces dernières années, sur l'éducation de la volonté et plusieurs de ces livres sont excellents : on en peut tirer grand profit[1]. Tous se ramènent d'ailleurs à cette conclusion : il faut éviter les efforts excessifs, les résolutions extrêmes : cela ne dure pas, ne peut durer; après l'élan demesuré survient l'inévitable défaillance et l'inévitable découragement. Il y faut aller plus modérément, plus simplement : s'assigner au début des tâches relativement faciles, mais s'imposer de les accomplir envers et contre tout, et recommencer paisiblement, avec indulgence pour soi-même[2], jusqu'à ce que le but soit atteint. L'essentiel sur ce point a été dit par M. Ollé-Laprune : « Le premier moyen, c'est de *vouloir peu de chose;* le second, c'est de vouloir ce peu *malgré tout*... Considérez telle chose que votre raison vous montre comme bonne à faire. Détournez votre regard de votre vouloir affaibli, atrophié... Remplissez-vous l'esprit de cette chose à faire, de la nécessité ou de l'utilité de le faire, de ce qu'elle a de convenable, de beau, d'excellent. Remontez-vous par cette vue. Je dirais presque enivrez-vous de cette vue. Puis dites-vous : Ce que je vois si bien, je le veux... Et le moment venu, en dépit de tous les fantômes, tenez ferme. Vous avez dit : Je veux. N'allez pas faiblir. Une défaite augmenterait votre faiblesse. Si pourtant vous cédez aujourd'hui, n'allez pas croire tout perdu. Vous recommencerez demain... Ainsi peut se restaurer, non d'emblée, mais lentement la volonté presque dé-

1. J. Payot, *L'Éducation de la volonté* (Alcan). — J. Guibert, *La Formation de la volonté* (Bloud). — Dr Lévy, *L'Éducation rationnelle de la volonté* (Alcan), et, sur ce livre, un article intéressant de M. Dauprat, dans la *Science sociale*, t. XXXV, p. 357 et s. — Les ouvrages de W. Gebhardt, *Comment devenir énergique ; l'Attitude qui en impose*, ne sauraient être indifféremment recommandés à tous.

2. « L'effort ne consiste pas à se tendre l'esprit et à se fatiguer la tête, oh, non pas! mais à se détourner tranquillement de soi, dès qu'on s'aperçoit qu'on y est retombé. Cela se fait par un mouvement tout paisible, qu'on recommence avec la même bonhomie chaque fois qu'on retombe sur soi-même. Point de cassement de tête, mais un simple bon vouloir, une naïveté toute droite à aller hors de soi. » (H. de Tourville, Lettre de décembre 1888. *op. cit.*, p. 276-277).

truite... Le vouloir se rétablit, se ressaisit, se reprend par des efforts successifs, progressifs, portant sur un petit nombre de points précis bien considérés, énergiquement voulus. L'ambition est grande, sans quoi il n'y aurait pas d'élan; l'ambition est grande, puisque c'est celle de redevenir un homme; mais les détails voulus sont telle chose nettement déterminée, puis telle autre, et non un vague et indistinct et inconsistant ensemble, et, dans la netteté des vues et dans la précision de l'effort, la volonté se ranime et se retrouve... Vouloir peu à la fois, mais s'habituer à vouloir tout de bon ce que l'on veut; se proposer un but noble, haut, grand, mais, quand on vient au détail, étreindre pour ainsi dire un point précis; une résolution une fois prise, s'y tenir, malgré les retours d'indécision, malgré les obstacles, coûte que coûte; après les défaillances, recommencer en songeant moins à la défaite essuyée qu'à la grandeur du but poursuivi et à la précision de l'effort décidé : par ces moyens, on acquiert la virilité, et le vouloir, qui n'est pas chose toute faite, se fait par le vouloir même[1]. »

1. Ollé-Laprune, *Le Prix de la vie*, p. 309-313. Tout le chapitre intitulé : *La faiblesse humaine*, est à lire et à méditer. — Cf. les fines et suggestives analyses de W. James dans son *Précis de Psychologie* récemment traduit par MM. Bertier et Baudin (Paris, M. Rivière), et dans ses *Causeries pédagogiques*, trad. par L. S. Gidoux (Paris, Alcan).

VII

APPLICATIONS PRATIQUES

Ces dispositions générales acquises, c'est alors le moment de passer aux applications pratiques.

Comme nous l'avons indiqué déjà, c'est à la vie privée et à sa bonne organisation qu'il faut s'attacher d'abord. A cet égard, deux remarques préliminaires :

a. — Nous avons toujours eu en vue une famille déjà constituée et cherchant à se bien orienter. Cela suppose naturellement une parfaite entente, une entière communauté de vues entre le mari et la femme; car il faut que la femme aide son mari dans l'œuvre qu'il veut accomplir; sans quoi celui-ci ne saurait rien faire de solide ni de durable. Or, si le mari a d'abord à convertir sa femme à sa manière de comprendre la vie, la tâche sera lourde et peut-être impossible. C'est donc le cas d'attirer, une fois de plus, l'attention sur l'importance sociale du mariage et du choix qui y préside; on l'a dit mille fois : ce n'est ni la beauté du visage ni l'opulence de la fortune qui doivent guider ce choix; ici on le voit mieux encore : c'est la *valeur personnelle* de la femme qui doit être prise en toute première considération[1].

b. — Nous avons supposé aussi une famille pourvue d'en-

1. « Le mariage, dit Carnegie, est une très sérieuse affaire et qui donne naissance à des réflexions nombreuses et graves. Prenez la résolution d'épouser une *femme de bon sens*... Le bon sens est le plus rare et la plus précieuse qualité dans un homme ou une femme. » *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 143.

fants. Au point de vue de la science sociale, nous considérons le ménage sans enfants comme une exception et par conséquent comme une anomalie : ce n'est pas à proprement parler une famille. Certes les époux qui ont le malheur de n'avoir pas d'enfants peuvent se créer une vie intéressante et utile ; mais ce n'est pas eux que nous avons en vue ici. Nous parlons d'une famille complète, père, mère et enfants, et même plutôt d'une famille nombreuse, dont les enfants se multiplient suivant les lois régulières de la vie. Sans insister sur ce point, nous ferons remarquer que l'accroissement du nombre des enfants sera même, probablement, un des premiers résultats de l'orientation particulariste de notre famille : qu'on songe seulement aux facilités exceptionnelles que donne cette organisation de vie pour l'éducation et l'établissement des enfants[1] !

Cela dit, un point ne tardera pas à se dégager : c'est que, dans une famille ainsi constituée, l'essentiel de la vie n'est autre que l'*éducation des enfants* elle-même. *En fait*, la chose apparaîtra clairement comme nécessaire ; en *théorie*, c'est bien ainsi qu'il en doit être, puisque, d'après les écrivains les plus compétents, l'éducation des enfants est la *fonction essentielle* de la famille[2]. Toute l'activité, dans la famille, va donc être orientée dans ce sens ; et c'est pourquoi, dans ce qui va suivre, le soin des enfants ne se séparera pas de celui que les parents devront prendre d'eux-mêmes.

A cet égard nous envisagerons successivement :

A. La vie physique.

B. La vie intellectuelle.

C. La vie morale et religieuse.

D. La vie professionnelle.

E. La vie familiale.

F. La vie sociale.

1. E. Demolins, *Supériorité des Anglo-Saxons*, liv. II, chap. I : *Notre mode d'éducation réduit la natalité en France*, p. 114-135.

2. V. les références dans notre brochure : *La Notion de prospérité et de supériorité sociales*, p. 32-34.

A. *Vie Physique.*

Il est évident que notre particulariste donnera les soins les plus éclairés à sa santé et à celle de tous les siens. Son installation et son genre de vie le placeront déjà dans d'excellentes conditions à ce sujet. Mais il y pourvoira par un effort personnel incessant. Nous ne pouvons entrer ici dans de bien longs détails, mais nous attirerons l'attention sur deux points :

1° Généralement on naît avec une bonne santé, ou du moins avec une santé suffisante, qu'il faudrait seulement entretenir ou améliorer. Le plus souvent les maladies surviennent par notre faute, au moins par notre fait, du fait de notre insouciance, de notre étourderie, de notre imprévoyance, de notre ignorance[1]. Il faut donc *savoir* et *être avisé*. Évidemment tout le monde ne peut faire des études de médecine ; il faut chercher cependant, de plus en plus, à *devenir son propre médecin*. Comme l'a très bien indiqué M. Dauprat, les spécialistes en se multipliant font disparaître le type du médecin général, du médecin de famille d'autrefois[2]; d'autre part, il y a bien quelque humiliation pour un particulariste à perdre la tête au premier symptôme d'indisposition et à faire venir le docteur pour le moindre bobo. Il faut donc ici encore arriver à se suffire : quelques lectures, l'esprit d'observation, un peu d'expérience auront vite appris l'essentiel[3]. Toute famille devrait avoir chez elle un bon *dictionnaire*[4]

1. V. J. P. Muller, *Mon Système*, p. 8.

2. Dauprat, art. cité, *Science sociale*, t. XXXV, p. 359.

3. Il serait bon que toute jeune fille pût suivre, pendant quelques mois, des cours d'hygiène et de médecine élémentaires, comme il s'en fait, à cette intention, dans certaines grandes villes de France. Ce serait une excellente préparation à ses devoirs éventuels de mère de famille.

4. Bien entendu, ce livre sera soigneusement renfermé et l'on s'interdira à soi-même d'y recourir trop souvent : on connaît les inconvénients, pour les profanes, de la lecture inconsidérée des livres de médecine. — On peut recommander ici l'excellent et très commode *Dictionnaire de médecine usuelle* du Dr Gattier-Boissière (Librairie Larousse), celui, beaucoup plus développé, du Dr H. M. Menier, *Mon Docteur*, 4 vol. (Paris, Librairie commerciale); pour les soins à donner aux jeunes enfants, le livre du Dr Auvard, *Le nouveau-né* (O. Doin). Nous connaissons quelques

de médecine usuelle et une petite *pharmacie de famille* bien montée[1].

2° Plus que les remèdes, l'*hygiène* doit être en honneur chez un particulariste. Et comme la plupart des médecins consultants de notre temps, chose singulière, semblent la dédaigner, c'est bien alors qu'il faut se tirer d'affaire tout seul. Il n'y a qu'à l'étudier[2] et à s'attacher scrupuleusement à ses prescriptions, sans pousser d'ailleurs le scrupule jusqu'à la manie, ce qui rendrait la vie insupportable. Il se faut se pénétrer surtout de cette vérité que l'air, la lumière et l'eau sont les facteurs essentiels d'une bonne santé. Les exercices physiques ne doivent être négligés de personne, et, si le temps manque pour s'y adonner longuement, que chacun du moins consacre chaque jour quelques minutes à des exercices de *Sandow* ou à la pratique de « *Mon système* »[3]. A l'hygiène se rattache la question si importante de l'*alimentation* : le particulariste n'aura garde de la négliger et il s'appliquera à faire usage de sa raison et des données bien établies de l'expérience en une matière où tout est, trop souvent, abandonné à la routine et au hasard[4].

particularistes qui font le plus grand cas de la médecine homéopathique. Nous ne pouvons que signaler le fait. Le livre *Mon Docteur* indique pour chaque maladie le traitement homéopathique à côté du traitement allopathique.

1. La composition de cette pharmacie est parfaitement décrite dans le *Dictionnaire* du Dr Galtier-Boissière, v° *Pharmacie*.

2. Le meilleur traité d'hygiène est, croyons-nous, celui de Brouardel, Chantemesse, Mosny (en 20 fascicules : fasc. III, *Hygiène individuelle* ; fasc. IV, *Hygiène alimentaire* ; fasc. V, *Hygiène de l'habitation*, Paris, J.-B. Baillière). On pourra toujours s'y reporter ; mais on devra commencer par des ouvrages beaucoup plus simples et plus courts, comme celui du Dr Galtier-Boissière, *Notions élémentaires d'hygiène pratique* (A. Colin), ou celui de L. Mangin, *Principes d'hygiène* (Hachette).

3. *Mon système, quinze minutes de travail par jour pour la santé*, par J.-G. Muller (Paris, Eichler, 21, rue Jacob). Nous ne saurions trop recommander la lecture d'abord, puis la mise en pratique de cet excellent petit livre. Ceux qui auront le courage, facile d'ailleurs, d'étudier et d'accomplir chaque jour un des exercices recommandés (il y en a dix-huit en tout), puis de les grouper de façon à constituer une gymnastique quotidienne d'un quart d'heure, aura fait d'abord l'éducation de sa volonté et, ensuite, conquis un grand avantage physique.

4. Il puisera à cet égard de précieuses indications dans le livre du Dr Monteuuis, *L'Alimentation et la cuisine naturelles* (Maloine).

B. *Vie intellectuelle.*

Le particulariste aura soin de son intelligence comme il a soin de son corps : et, de même qu'il cherche à conserver la santé de celui-ci, de même il s'attachera à préserver la santé de celle-là ; c'est-à-dire qu'à une époque comme la nôtre, où tout est remis en question, où tous les principes sont suspectés, toutes les idées traditionnelles ébranlées, — d'où résulte, pour les esprits, la confusion et le malaise, — notre particulariste cherchera à maintenir son esprit en équilibre au milieu de tant d'opinions contradictoires et à garder en lui la sérénité, le calme, le bien-être que donne la ferme possession d'une doctrine solidement établie.

Pour cela, quel que soit le genre d'études qu'il poursuive, l'essentiel sera de trouver une *bonne méthode de travail,* et, cette méthode une fois trouvée, de l'adopter et de la suivre régulièrement. C'est à chacun, évidemment, à chercher ce qui peut lui convenir. La Science sociale, pourvue d'une méthode si simple et en même temps si rigoureuse, procure à ses adeptes une grande paix intellectuelle [1]. Il en doit être de même en tout ordre d'études : la vue claire et paisible des choses peut être acquise, en toute matière, par l'emploi de méthodes appropriées. La méthode exclut la précipitation, l'excès de travail, et par conséquent le *surmenage,* cette maladie de notre siècle agité.

1. A méditer ces quelques extraits de la correspondance de H. de Tourville : « Je ne connais, pour remédier à cet embrouillage indigne de l'esprit humain et purement démoralisant, que la Science sociale, qui, comme toutes les sciences, a le mérite d'éclaircir son objet. Tâchez de vous mettre un peu au courant... Bientôt vous y sentirez une lumière qui vous réjouira par sa limpidité et vous fera voir vrai au point de vue naturel : vrai et joyeux » (19 septembre 1901. *Op. cit.*, p. 214). — « Je ne puis me consoler de voir que vous n'avez pas à votre aide la connaissance de ce temps-ci que donne la Science sociale... Si vous saviez le bien merveilleux que cette connaissance opère dans les esprits! Quelle sérénité! Quelle jubilation! Quel plaisir de vivre! Quelle limpidité dans les questions religieuses! Comme on comprend bien les conditions dans lesquelles on agit; ce qu'on peut s'en promettre; ce qui ne peut réussir à aucun titre; ce à quoi cela se relie dans le monde; ce qui vient inévitablement à notre suite; de quel côté il faut diriger les jeunes qui sont destinés, non à notre temps, mais à des temps tout nouveaux; ce qu'il ressort de bien du mal; ce qu'il y a de mal inaperçu dans les choses encore tenues pour bonnes! Enfin c'est la lumière! Elle en a le charme et l'utilité. » (27 juin 1902. *Op. cit.*, p. 224-225.)

Gardons-nous du surmenage [1]. Travaillons régulièrement, posément, méthodiquement, et ce sera bien. N'ayons pas l'ambition de tout savoir : nous échouerions misérablement. Contentons-nous de connaître *à fond* un certain nombre de choses, et de posséder une *méthode sûre, grâce à laquelle nous ayons conscience d'être à même d'étudier et d'approfondir, quand nous le voudrons, n'importe quel sujet*. Avec cela nous garderons toujours la tête dégagée, l'esprit dispos, l'âme fraîche, signes manifestes d'une santé intellectuelle qui ne laisse rien à désirer [2].

C. *Vie morale et religieuse.*

Après ce que nous avons dit plus haut des dispositions générales que le particulariste doit apporter à l'organisation de sa vie, il est de toute évidence qu'il attachera une très grande importance à la vie morale pour lui et pour sa famille.

Il veillera au développement, chez lui et chez les siens, des qualités actives et viriles dont nous avons parlé et pour cela tout sera mis en œuvre : fréquentations choisies, lectures appropriées [3], participation aux œuvres et associations qui requièrent précisément ces qualités.

1. M. de Preville, *Le Surmenage intellectuel* (*Science sociale*, t. III, p. 313). — P. Schwalm, *Le Péché de surmenage* (*Année dominicaine*, septembre 1907).

2. Comme ouvrages (en dehors de la *Science sociale*) donnant l'impression d'une grande sérénité et qui peuvent, à ce titre, comme à beaucoup d'autres, être recommandés, nous citerons ceux de M. Ollé-Laprune : *Les Sources de la paix intellectuelle*, *Le Prix de la vie*, *La Philosophie et le temps présent*, *La Vitalité chrétienne*. Ce sont là de très beaux livres dont il est impossible que la lecture n'inspire pas le goût durable de cette paix sereine et de cette lumière supérieure qui rendaient si attachante la physionomie de l'auteur. — Au reste, pour les lectures, nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut.

3. Se rappeler ce que nous avons dit déjà de la lecture. Ajouter ici les ouvrages spéciaux suivants : J.-J. Blackie, *L'Éducation de soi-même* (trad. franç. Hachette). — Smiles, *Self-Help* (trad. fr., Paris, Plon). — Feuchtersleben, *Hygiène de l'âme* (trad. fr., Paris, J.-B. Baillière) ; — art. de E. Caro (*L'Hygiène morale, ses principes et ses règles*) dans *Nouvelles études morales sur le temps présent*, p. 105 et s. — le petit livre anglais, non encore traduit, *Being and Doing*. — Gratry, *Les Sources* (Téqui). — Spalding, *Opportunité* (trad. Klein, Lethielleux). — Emerson, *Sept Essais* (trad. fr. Fischbacher), *La Conduite de la vie* (trad. fr. A. Colin).

Il aura soin de ne donner aux siens que des exemples de haute moralité personnelle; — de n'admettre dans l'intimité de la famille que des personnes sûres et éprouvées, notamment en ce qui concerne les domestiques; — de surveiller très attentivement les amitiés et les relations de ses enfants; — de n'avoir chez lui ni peintures, ni œuvres d'art immorales ou simplement légères (non par pruderie, mais parce que l'observation montre que c'est souvent par là que s'opère insensiblement la suggestion du mal); — de ne laisser traîner sur la table de famille aucun journal mauvais, aucune revue équivoque; — et surtout de surveiller très scrupuleusement la composition de sa bibliothèque.

Tout cela est assez long et fastidieux à écrire. Mais c'est en somme très simple à faire : il suffit d'une orientation constante de la pensée dans ce sens.

Cela suppose évidemment que, pour le particulariste, la vie est chose importante, de prix, et qu'elle vaut la peine d'être vécue. Cependant ce sera pour lui un devoir de s'en assurer et d'examiner une bonne fois le problème de la vie, car tout est là. Nous l'avons dit plus haut pour les Allemands (il faudrait à plus forte raison le répéter pour les Anglo-Saxons) : ce qui fait, en grande partie, leur force, c'est le sérieux avec lequel ils prennent la vie, c'est la persuasion qu'ils ont de son importance et de sa valeur. Si notre particulariste veut être véritablement un homme, un père, un éducateur, il ne lui suffit pas d'avoir le sentiment plus ou moins confus du prix de la vie; il lui faut en avoir la conviction, la certitude intime et profonde que peut donner seul un examen attentif de la question[1].

Ce sera pour lui un devoir aussi d'examiner et d'étudier la *religion* dans laquelle il est né et a sans doute été élevé. L'observation, ici encore, montre que dans la plupart des familles bien organisées, le souci de bien faire repose avant tout sur de fortes croyances et de régulières pratiques religieuses. Si ces

1. Pour cet examen consciencieux et méthodique, il n'est pas nécessaire d'étudier de bien gros ouvrages : il suffit, mais il importe, de lire l'admirable livre, d'une si haute portée philosophique et morale, de M. Ollé-Laprune, *Le Prix de la vie* (Belin). On pourra ajouter, si l'on veut : W. Mallock, *La Vie vaut-elle la peine d'être vécue?* deux traductions françaises : celle de F. R. Salomon, et celle de P.-J. Forbes.

croyances et ces pratiques sont toujours vivaces en lui, l'étude les fortifiera. Si elles se sont affaiblies, la considération de leur parfaite adaptation à la vie[1], de leur grande bienfaisance morale et sociale ne manquera pas de lui faire désirer de les ranimer en lui; or, c'est un point acquis que *la volonté* peut beaucoup pour cela : en vrai particulariste, il mettra toute sa volonté à obtenir, à conquérir peut-être, un résultat dont l'importance ne se calcule pas[2].

D. *Vie professionnelle.*

Pour le particulariste, le *travail* est la vie même. On sait à quel point les Anglais et les Américains estiment et affectionnent le travail; pour eux, vivre, c'est agir et travailler. Ils n'ont pas assez de mépris pour l'homme oisif, ce parasite qui profite du travail d'autrui sans rien apporter lui-même à la masse sociale. Ils ne tarissent pas d'éloges, au contraire, pour celui qui a su s'élever par son effort personnel. « Ceux qui sont aujourd'hui des millionnaires n'ont pas de honte de raconter comment, il y a vingt ans, ils travaillaient pour un dollar par jour[3]. » « Le travail, répètent-ils volontiers avec sir John Lubbock, et même

1. « Le Christianisme possède une incomparable puissance d'interprétation totale de la vie humaine » (P. Bourget, *L'Etape*, p. 255). — La religion chrétienne, a dit M. Thiers, est « la seule qui ait donné une explication à la mort et un sens à la douleur » (parole rapportée par G. Picot, *J. Débats*, 24 sept. 1902). — A rapprocher les belles pages si souvent citées de Taine sur les bienfaits sociaux du Christianisme (*Origines de la France contempor.*, *le Régime moderne*, t. II, p. 118-119). — Cf. Cte de Brémond d'Ars, *La Vertu morale et sociale du Christianisme* (Perrin).

2. Ici encore, les gros livres sont tout à fait inutiles. Un catholique peut arriver à connaître parfaitement sa religion en se bornant aux ouvrages suivants : 1° l'excellent résumé de la *Foi catholique* que vient de publier M. l'abbé Lesêtre (G. Beauchesne) en y joignant le recueil de textes connu sous le nom de *Enchiridion*, de Denzinger (Leipzig, Brockhaus), auquel renvoie presque à chaque page l'ouvrage précédent. — 2° la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le même auteur (2 vol. Lethielleux); — 3° l'*Histoire et l'Église*, de Funck et Hemmer (2 vol. A. Colin), et, si l'on trouve cet ouvrage trop considérable, le petit résumé qu'en a fait M. l'abbé Beurlier Putois-Crette; — 4° que l'on ajoute, comme livre de lecture, *Le Vatican, les Papes et la civilisation* par MM. Goyau, Pératé et Fabre (Firmin-Didot, un vol. in 4° illust. ou deux vol. in-12). Et c'est tout. Avec le *Nouveau Testament* (édition Fillion, Paris, Letouzey), ces livres lus, relus et médités suffiront largement, s'ils ne donnent le désir d'en lire, après eux, d'autres plus complets et plus étendus.

3. Mgr Ireland, *L'Église et le siècle*, p. 133.

un travail achevé est une source de bonheur... Nous savons tous comme le temps passe vite quand on est très occupé ; les heures pèsent, au contraire, aux mains des paresseux... Si nous, Anglais, avons prospéré comme nation, c'est en grande partie parce que nous sommes des travailleurs acharnés[1]. »

Le particulariste aura donc une vie très remplie, très laborieuse. S'il a encore le choix de sa carrière, il s'orientera de préférence vers les professions usuelles (agriculture, commerce, industrie, colonisation, etc.), vers celles en tout cas qui garantissent entièrement son indépendance personnelle. — Si, ce qui arrivera le plus souvent, son orientation particulariste est postérieure au choix de sa carrière, il se pourra que ses occupations actuelles lui semblent aujourd'hui peu intéressantes, bien fades en même temps que trop assujétissantes. Ce qu'il aura de mieux à faire, sauf de rares exceptions, sera cependant de conserver son métier et de l'exercer de son mieux[2]. Il le fera seulement dans un esprit différent, complètement renouvelé. Quel sera cet esprit ?

1° Il cherchera à exceller, à devenir éminent dans sa fonction. Cela ne veut pas dire qu'il se surmènera ni qu'il sacrifiera tout à son avancement ; non, mais que, par l'application de son intelligence et l'effort méthodique de sa volonté, il cherchera à exercer sa profession aussi parfaitement que cela est humainement possible et à dominer sa besogne. « Il faut exceller en ce qu'on fait, dit M. Ollé-Laprune. Malheur à qui n'a pas d'ambition ! Il y a une ambition belle et nécessaire, celle d'accomplir en perfection tout ce à quoi l'on s'applique[3] ». Et pourtant il ne faut jamais se laisser submerger par le flot des tâches professionnelles : « Quoi que vous fassiez, sachez tenir votre esprit au-dessus de votre ouvrage. Quoi que vous étudiiez, réservez-vous le temps et la force de dominer l'objet de votre étude. Ne vous y épuisez pas.[4] »

1. Cité par E. Demolins, *Supér. des A.-S.*, p. 372. — Cf. notre brochure sur la *Notion de prospérité et de supériorité sociales*, p. 56 et note 1.
2. P. Bureau, *Science sociale*, XXI, p. 115.
3. *Le prix de la vie*, p. 415-416.
4. *Ibid.*, p. 422.

2° Le *repos* est nécessaire à tout homme actif et laborieux. Personne ne travaille plus que les Anglais et personne ne se *repose* ni ne *joue* plus qu'eux. C'est un fait qu'ont noté tous les observateurs[1]. Le dimanche, l'Anglais ne fait littéralement rien. Et, en semaine, avant et après les heures strictement consacrées au travail et pendant lesquelles l'activité est alors intense, l'Anglais s'appartient pleinement : il regagne son *home* et s'y repose auprès de sa famille, à moins qu'il ne se livre à quelque *sport*. Ce goût des exercices physiques est à peu près général, même parmi les hommes les plus sérieux et les plus occupés, et c'est pour nous, Français, un sujet de surprise de lire, dans la biographie des hommes d'État anglais ou américains, que le souci des affaires publiques n'a jamais été un obstacle au sport quotidien du *tennis*, du *golf* ou du *yachting*. Les journaux ne nous annonçaient-ils pas récemment que M. Roosevelt, avant de quitter la présidence, avait offert un lunch aux membres de sa société de tennis ?

C'est un exemple dont nous devons nous inspirer. A travailler trop et surtout continuellement, on s'épuise et l'on ne vit pas d'une vie vraiment humaine. Le repos est nécessaire ; il faut renouveler, recréer ses forces : il faut *se récréer*. « J'espère, dit Carnegie, que vous n'oublierez pas l'importance des amusements... C'est une grande erreur de croire que l'homme qui travaille continuellement, gagne la course. Ayez vos distractions. Apprenez à faire une bonne partie de whist ou de dames. Intéressez-vous au base-ball, au criket, aux chevaux, à tout ce qui vous donnera une distraction innocente et vous reposera de votre travail de chaque jour[2]. »

3° Mais, dira-t-on, à prendre ainsi la vie — surtout à une époque de travail et de concurrence comme la nôtre — ne sera-t-on pas vite distancé par ses émules ? ne laissera-t-on pas passer des occasions d'avancement et de progrès ? ne perdra-t-on pas un temps précieux ? Et le temps, c'est de l'argent, *time is money*.

1 V. notamment P. Bureau. *Mon séjour dans une petite ville d'Angleterre* (*Science sociale*, t. X, p. 85 et s.).

2 *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 87.

Cependant nous voyons que, chez les Anglo-Saxons, ces funestes résultats ne se produisent pas; s'ils se produisaient, les Anglais, gens pratiques, auraient vite fait de renoncer aux usages et aux habitudes qui en seraient la cause. Ils remarquent, au contraire, que les distractions, les jeux sont éminemment favorables au travail et à la production. Ce sera à nous, particularistes, à trouver, à l'imitation de nos modèles, le moyen de produire, en un nombre d'heures restreint, la même ou une plus grande somme de travail que celle que nous produisions autrefois, de façon à nous réserver les heures de repos ou d'exercice qui sont indispensables à une vie normale et saine.

Au reste, deux choses ne doivent pas être perdues de vue :

a. — Sans doute l'argent est nécessaire; il en faut même une assez grande quantité pour élever une famille nombreuse dans certaines conditions de bien-être et de confort. — Mais il en faut peut-être moins qu'on ne pense si la vie est franchement organisée dans le sens particulariste, c'est-à-dire si les enfants sont élevés dans la pensée très nette qu'ils devront se suffire, sans compter sur la fortune de leurs parents; si l'on renonce à la représentation mondaine qui entraîne tant de dépenses superflues; si l'hygiène est pratiquée de façon à assurer à tous une santé robuste et résistante, etc...

Au reste, la richesse ne doit jamais être poursuivie que comme un moyen et non comme une fin. « En tant que but, dit Carnegie, l'acquisition de la richesse est ignoble à l'extrême. Je suppose que vous n'économisez et ne souhaitez la fortune que comme un moyen d'être utile à vos contemporains[1] ». Il y a des choses supérieures à la richesse; celui qui la poursuit pour elle-même, croit qu'il en est le maître; il ne tarde pas à en devenir l'esclave : « Les hommes qui luttent pour augmenter leurs richesses déjà grandes, dit encore Carnegie, d'abord sont les maîtres de l'argent qu'ils ont gagné et économisé; plus tard l'argent est maître d'eux et ils ne peuvent lui échapper[2]. » L'acquisition, plus encore le bon usage d'une grande fortune

1. *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 54.
2. *Ibid.*, p. 100.

est chose difficile et ardue qui ne peut être le fait que d'une minorité[1]. L'immense majorité doit tendre à *avoir de quoi vivre et assurer son indépendance*[2]. La question à résoudre pour cette majorité n'est pas celle de la richesse à millions, mais celle-là simplement d'*un revenu suffisant pour mener une existence modeste, indépendante*[3]. » *La vie simple* reste donc le dernier mot de la sagesse et l'on connaît assez le succès qui fut fait aux États-Unis au livre excellent qui porte ce titre, œuvre du pasteur français, C. Wagner[4].

b. — D'autre part, s'il est incontestable que *la profession* joue, dans la vie d'un chef de famille, un rôle prépondérant; il n'en est pas moins vrai qu'il ne faut pas tout sacrifier à la carrière, à l'avancement, comme on le croit trop souvent dans le monde des fonctionnaires français : on ne pense qu'à *avancer* à tout prix, à *se faire nommer*, s'il est possible, dans la capitale, sans songer que la vie parisienne est la vie désorganisée, artificielle, étriquée par excellence, tandis que la vie de province, si on le veut bien, peut devenir la vie la plus saine, la plus douce, la moins enfiévrée, la plus recueillie, la plus intime, celle où l'on peut le mieux se développer à tous égards, exercer l'action la plus efficace, élever le plus facilement ses enfants.

De même qu'il y a des choses qui passent avant l'acquisition des richesses, de même, et pour des raisons semblables, il y en a qui passent avant la carrière, et ces choses sont : la bonne organisation de la vie privée, de la famille, la bonne éducation des enfants. Comment pourvoir à cela si l'esprit est accaparé par les préoccupations professionnelles, le souci de l'avancement, le désir des distinctions officielles. « Tout père de famille a deux tâches, a dit un éducateur éprouvé : l'accomplissement de son devoir professionnel et l'éducation de ses enfants; et s'il me

1. V. dans le même ouvrage le portrait du millionnaire, p. 150-153.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. *Ibid.*, p. 143.
4. *La vie simple* (Paris, A. Colin), ouvrage spécialement loué et recommandé par le président Roosevelt, qui est bien cependant le type de l'Américain, *a typical american*, comme disent ses biographes (*Th. Roosevelt*, by C. E. Banks and L. Armstrong, New-York, W. L. Quinn).

fallait établir une hiérarchie, c'est la seconde que je dirais la plus importante[1]. »

E. *Vie familiale.*

Notre particulariste, bien convaincu que la vie de famille est la vie essentielle et fondamentale, lui réservera et lui consacrera le plus de temps qu'il pourra. Il en sentira vivement le charme et la douceur : il y placera son bonheur. C'est qu'en effet la famille est bien la source des joies les plus vraies et les plus pures, de celles qui ne laissent après elles ni regret ni amertume. Dans ce centre intime et réservé, les occasions de se réjouir et de se sentir heureux au contact du bonheur des autres se peuvent multiplier à l'infini : ce seront, par exemple, les anniversaires de naissances, l'anniversaire du mariage des parents qui devrait être la grande réjouissance annuelle de la famille; ce sera le premier jour de l'an, telle ou telle fête locale, comme, en Lorraine, la Saint-Nicolas, si féconde en douces émotions; pour une famille chrétienne, ce seront tous les dimanches, toutes les fêtes de l'Église, en particulier Noël et Pâques. D'une manière plus habituelle, ce seront les récréations prises en commun, les promenades, les excursions, les voyages, les lectures faites en famille, la musique, etc.

Certes, dans toute vie familiale, les préoccupations, les soucis, les peines, les chagrins trouvent leur part; mais si l'on est plusieurs à les supporter et si les cœurs sont unis, combien leur fardeau paraît plus léger! — Et tout cela constitue, pour l'éducation, une atmosphère éminemment favorable : c'est la vie même, avec ses joies et ses tristesses, joies qui épanouissent l'âme et la dilatent, tristesses qui la resserrent, l'étreignent, l'inclinent à la commisération, à l'oubli de soi-même, au sacrifice. Quel milieu plus salutaire pour former la sensibilité et la moralité des enfants[2],

1. G. Bertier, directeur de l'Ecole des Roches, *L'Éducation*, revue d'éducation familiale et scolaire, mars 1909, p. 3. — Ajoutons que le père serait mal fondé à rejeter sur la mère tout le soin de l'éducation : la mère ne saurait y suffire; la collaboration et la haute direction du père y sont absolument indispensables.

2. V. sur *L'Éducation de la sensibilité*, un article de M. Paul Gautier dans la revue *L'Éducation*, n° 2, juin 1909.

leur inspirer l'amour de la famille, le respect des choses sérieuses, réprimer en eux les tendances mauvaises au laisser-aller et à l'égoïsme !

Toujours très soucieux d'une bonne organisation de sa famille, notre particulariste donnera, naturellement aussi, une large part de son temps au soin de ses affaires domestiques, en particulier à l'administration de ses biens. Nous avons ici une tradition à renouer. Il faut voir, dans les livres de M. de Ribbe sur nos anciennes familles françaises[1], avec quelle conscience nos ancêtres géraient leur patrimoine, quelle application ils mettaient à le conserver et à l'augmenter, avec quelle prudente économie ils conduisaient leur *ménage*. Sans doute les temps sont changés : le patrimoine n'est plus tout à fait ce qu'il était jadis ; sa composition est différente ; les valeurs mobilières, à peu près inconnues autrefois, y entrent aujourd'hui pour une large part ; il est moins qu'autrefois un *bien de famille* recueilli par le père qui s'en reconnaît comptable vis-à-vis de sa descendance. Malgré ces changements, les règles essentielles d'une bonne administration subsistent. Il faut et il faudra toujours se rendre un compte exact de ce que l'on possède, de ce que l'on gagne ; connaître le chiffre de son capital et celui de son revenu ; dresser chaque année le budget de ses dépenses et établir ce budget sensiblement plus bas que celui des recettes[2] ; *tenir ses comptes* avec exactitude et régularité[3], gérer sa fortune avec sagesse et précaution[4].

1. Charles de Ribbe, *Les Familles et la Société en France avant la Révolution*, 2 vol. (Mame) ; *la Vie domestique, ses modèles et ses règles d'après les documents originaux*, 2 vol. (Baltenweck).

2. Carnegie donne ce conseil à des jeunes gens, dans un discours *sur le chemin du succès dans les affaires* : « Prenez note de cette règle essentielle : vos dépenses toujours moindres que vos revenus. » *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 54.

3. Ici nous devons attirer l'attention sur la nécessité d'une bonne *comptabilité domestique*. A défaut de la comptabilité en partie double qui est la seule vraiment scientifique, il faut du moins tenir un registre où les *différents chefs* de recettes et de dépenses (alimentation, chauffage, éclairage, entretien, instruction des enfants, etc.) seront nettement séparés en colonnes distinctes : on trouve à acheter de tels registres tout préparés ; il vaut mieux encore les préparer soi-même suivant ses convenances personnelles.

4. Carnegie donne encore ce conseil : « De nos jours, le capital est si mal remunéré que je vous conseille *beaucoup de prudence dans vos placements*. Ainsi que

Le particulariste ne négligera aucun de ces devoirs; leur accomplissement méthodique lui procurera d'ailleurs de très vives jouissances; il goûtera la satisfaction intime de travailler non seulement pour lui-même, mais dans l'intérêt des siens, dans l'intérêt de cette famille, de cette lignée, dont il est le continuateur responsable.

A cet égard et pour que la famille prenne bien conscience de son individualité, de son passé, de ses traditions, de ce qu'elle se doit à elle-même pour se continuer dignement dans l'avenir, on ne saurait trop recommander la pratique ancienne et excellente du *livre de famille* ou *livre de raison* où se raconte l'histoire des parents et des ancêtres, où se développent les tableaux généalogiques, où s'inscrivent les événements mémorables de la vie courante. Autrefois toute famille bourgeoise, solidement assise, avait à cœur de tenir son livre de raison; en cherchant un peu, bien des familles d'aujourd'hui retrouveraient encore de ces registres vénérables sous la poussière de leurs archives. M. de Ribbe en a publié plusieurs; mieux encore, il a donné des conseils précis pour la rédaction de ces livres[1] : la chose est beaucoup plus facile et plus simple qu'on ne se l'imagine : qu'on essaie et l'on sera vite récompensé de sa peine par l'intérêt qu'on prendra soi-même à ce travail et par celui qu'on y verra prendre à tous les membres de la famille : on peut affirmer qu'il y a là un puissant moyen d'ins-

je l'ai dit à des ouvriers, à des pasteurs, à des professeurs, à des artistes, à des médecins et à tous ceux qui exercent des professions libérales : *Ne placez votre argent dans aucune affaire. Les risques des affaires ne sont pas pour vous.* Achetez d'abord une maison ; s'il vous reste de l'argent, achetez-en une autre... ». *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 147. — Sur *l'art de placer et de gérer sa fortune*, tout chef de famille devra lire et étudier l'excellent petit livre qui porte justement ce titre, de M. Paul Leroy-Beaulieu, de l'Institut, professeur au Collège de France (Paris, Delagrave). Les deux meilleurs *journaux financiers* nous paraissent être *l'Économiste français* dirigé par M. Paul Leroy-Beaulieu, et le *Rentier* par M. Neymarck.

1. Ch. de Ribbe, *Le Livre de famille* (Mame). — Les librairies Berger-Levrault, Desclée et Mame ont respectivement publié des registres spéciaux, plus ou moins élégants, destinés à cet usage. — En s'adressant à un papetier et à un relieur, on peut aussi se faire confectionner un registre à sa guise : l'essentiel sera d'avoir de très bon papier et une reliure qui s'impose à la conservation tout à la fois par sa solidité et sa beauté.

pirer aux enfants l'amour de la famille, par où commence, le plus souvent, l'amour de la patrie.

Cela fait, le père de famille aura à cœur de tenir dignement son rôle de *chef de famille* et, bien qu'à notre époque ce mot sonne assez mal, d'exercer réellement *l'autorité* qui convient à un chef.

L'exercice de l'autorité *paternelle* présente aujourd'hui des difficultés particulières; raison de plus pour y réfléchir sérieusement et n'en rien abandonner au hasard. « Il faut se défier de soi quand on a l'autorité, » a dit H. de Tourville[1]. Procéder par voie d'injonctions impératives ne réussit plus. C'est par le conseil, plutôt, par l'affection, le dévouement, l'exemple surtout d'une vie personnelle active, énergique et hautement morale qu'un père acquiert de l'influence sur ses enfants et les entraîne au bien. Il est respecté d'eux dans la mesure où il leur paraît respectable, écouté et obéi dans la mesure où ses ordres et ses avis leur paraissent émaner d'une conscience réfléchie, pondérée, désintéressée.

Néanmoins, — dans bien des circonstances — il y a des décisions à prendre. Il faut le faire virilement. Entre autres une grave question se pose aujourd'hui à tout père désireux de s'orienter dans la voie du particularisme : doit-il faire lui-même *l'éducation* de ses enfants ou la remettre à d'autres mains?

La question est si importante que nous en dirons quelques mots. Pour la résoudre, il semble bien qu'il faille d'abord écarter toute considération d'ordre *purement théorique :* la théorie n'a que faire ici ; c'est le résultat seul qu'il faut considérer. Or, le résultat qu'on veut obtenir, c'est une éducation telle que les enfants formés par elle deviennent des *hommes* au meilleur sens du mot, bien armés pour la vie qu'ils auront à vivre, forts, endurants, capables, ne refusant ni le travail ni les responsabilités, d'une vigueur physique assurée, d'un esprit sain, d'une moralité éprouvée.

1. *Science sociale*, XVIII, p. 312.

Voilà le but à atteindre. Toute la question est de savoir si *la famille* en a la possibilité. Consulté sur ce point, H. de Tourville répondait : « *Si* la famille *pourvoit à la formation physique* de l'enfant et lui *fait un milieu mental éclairé*, elle est préférable à tout internat »[1]. Si...! Mais il y a des cas nombreux où la famille est impuissante à assurer à l'enfant une bonne formation physique — par exemple : si elle habite la ville, la grande ville surtout, où les appartements sont étroits, mal aérés, sans jardin ; si les enfants suivant les classes d'un lycée ou d'un collège dont l'horaire est si chargé qu'il ne s'y trouve nulle place où intercaler des exercices de plein air.

Même impuissance, souvent, en ce qui concerne la formation intellectuelle et morale : c'est la surcharge désespérante des programmes universitaires qui ne permet aucune occupation libre (travail manuel, collections, jardinage, etc.), aucune lecture désintéressée, aucune conversation prolongée avec les parents ou des personnes d'expérience ; c'est la désorganisation fréquente de la famille, désorganisation qu'on aurait la bonne volonté de faire cesser, mais qui subsiste, malgré tout effort, par la présence inévitable de certains éléments perturbateurs, peut-être des grands-parents trop faibles ou un entourage trop mondain.

Dans ces cas et dans bien d'autres[2], il est certain que les parents devraient, sans aucun doute possible, se séparer de leurs enfants[3]. La question se pose alors du choix d'un établissement. L'internat dans un lycée de l'Etat ou dans un collège libre établi sur le modèle universitaire ne saurait évidemment convenir : nous ne voyons que les *écoles nouvelles*, comme l'*Ecole des*

1. V. notre brochure sur *H. de Tourville*, p. 77.

2. Par exemple, si les enfants sont particulièrement difficiles et que l'œuvre éducatrice des parents échoue manifestement ; si l'on habite la campagne et qu'il s'agisse de garçons (du moins, après un certain âge) ; si la santé des parents ou de l'un d'eux laisse à désirer au point que l'éducation des enfants puisse en être compromise, etc.

3. Pas trop tôt cependant : sauf exception, vers onze ou douze ans. On remarquera que nous avons ici surtout en vue les *garçons ;* mais, avec quelques atténuations, la solution devrait être la même pour les *filles :* la difficulté est de trouver pour elles des établissements correspondant aux *écoles nouvelles* de garçons.

Roches[1] qui puissent donner aux parents toutes les garanties désirables[2].

Si, par exception, la famille réussissait à remplir toutes les conditions requises, les enfants pourraient être alors gardés à la maison, sauf à leur faire suivre, comme externes, les cours d'un lycée, d'un collège ou d'un autre établissement analogue. Encore est-il probable que le père de famille ne tarderait pas à faire les deux remarques suivantes : la première, c'est que les horaires surchargés du collège avec multiplication des devoirs et des leçons, mettent décidément obstacle à tout effort d'éducation vraiment libérale et élargissante à la maison ; la seconde, c'est que lui, père de famille, n'a pas été suffisamment formé à l'énergie, à l'initiative, à la responsabilité pour y préparer lui-même ses enfants, malgré sa bonne volonté ; que, par suite, quelques années d'école nouvelle ne sauraient que leur être avantageuses et s'imposent par conséquent.

A quelque parti d'ailleurs que s'arrête le père de famille, il faut qu'il demeure bien convaincu que l'éducation de son enfant

1. La grosse objection est l'élévation du prix de la pension. En Allemagne, dans les écoles du même genre, les prix sont, paraît-il, beaucoup moins élevés. Il faut espérer qu'un jour nous aurons en France, comme en Allemagne, des écoles plus facilement abordables aux bourses moyennes. Toutefois nous ferons ici deux remarques importantes : 1° Beaucoup de familles *qui pourraient facilement en faire les frais*, rejettent l'école nouvelle comme trop coûteuse parce qu'elles entendent bien ne rien retrancher, d'autre part, à leur train de vie luxueux et mondain. 2° On ne réfléchit pas assez qu'une excellente éducation est un *capital* et le plus productif qu'on puisse mettre entre les mains d'un enfant. Cela même doit être pris au pied de la lettre : un garçon, auquel on destine une dot de tant, n'aura-t-il pas avantage à recevoir de son père une somme un peu moindre, mais à posséder une formation grâce à laquelle il pourra gagner beaucoup plus ? On nous permettra quelques chiffres très simples. Supposons un père de famille qui ait formé le projet de donner à son fils, lors de son mariage, une dot de 100.000 francs. Il se décide à le mettre dans une école nouvelle où il dépense pour lui 3.000 francs par an pendant six ans, soit 18.000 francs, mettons 20.000 francs en chiffres ronds. Défalquons ce qu'il aurait déboursé en le conservant à la maison, au minimum 6.000 francs. L'éducation de son fils, à l'école nouvelle, lui sera revenue finalement à 14.000 francs. Au lieu de 100.000 francs, que ce garçon ne reçoive à son mariage, que 86.000 francs, il sera ainsi privé d'un revenu annuel de 420 francs ! Qu'est-ce que cela, s'il est maintenant en mesure de gagner par an plusieurs milliers de francs de plus ? Assurément, il ne lui viendra jamais à la pensée de reprocher à son père d'avoir, dans ces conditions, baissé le chiffre de sa dot.

2. Sur l'*École des Roches*, lire : E. Demolins, *L'Éducation nouvelle* (Firmin-Didot) et le *Journal de l'École des Roches* (ibid.).

doit rester, de loin comme de près, son principal souci et que, s'il ne l'a pas près de lui, il doit du moins suppléer aux inconvénients de l'éloignement (car il y en a) par une correspondance suivie, par des visites fréquentes et, lorsque viennent les vacances, par le sacrifice très large de son temps à cet enfant sur qui l'action directe de la famille doit être d'autant plus affectueuse et intense qu'elle est maintenant plus rare et plus espacée. De loin comme de près le père donnera toute sa sollicitude à l'éducation physique de ses enfants, à leur éducation intellectuelle. Il leur épargnera tout travail excessif et prématuré. Comme il est probable qu'il ne songera pour ses fils à aucune école du gouvernement, il ne tombera pas dans cette erreur, si générale, qui consiste à les faire arriver, le plus jeunes possible, au terme de leurs études[1]. Pourquoi tant les presser? *Natura non facit saltus*. Rien ne vaut le libre épanouissement d'un être bien portant et vigoureux qui produit, en temps opportun, les fruits qui conviennent à sa nature.

Mais c'est de l'éducation morale et religieuse de ses fils, surtout, que le père ne devra jamais se désintéresser. C'est lui qui, le moment venu, et quoi qu'il lui en puisse coûter, devra avoir le courage d'aborder franchement avec eux cette question de la *vie sexuelle* qui ne saurait être éludée et qui, si elle n'est pas résolue par le père, le sera tôt ou tard, de la façon la moins délicate et souvent la plus grossière, par les camarades ou les domestiques[2]. Il faudra que, dans sa famille, l'enfant trouve toujours

1. Il faut, entend-on dire couramment, que l'enfant soit *en avance d'un an* dans chacune de ses classes, car il peut tomber malade et alors... Quel raisonnement! N'est-ce pas justement parce qu'il aura été ainsi pressé, surmené, qu'il courra le risque de perdre sa santé, tandis qu'il l'entretiendra à merveille, au contraire, avec un travail modéré, régulier, approprié à son âge. L'essentiel n'est pas d'arriver vite, mais d'arriver bien. Ce qui manque partout, ce sont les hommes de valeur : un homme de valeur réelle, reconnue, est toujours sûr de réussir dans la vie. V. Carnegie, *L'empire des affaires*, p. 55-57. Cf. H. de Tourville, préface à la *Question ouvrière en Angleterre* de M. P. de Rousiers, p. XVII.

2. Pour se préparer à l'examen et à la solution de cette question, le père de famille ne saurait mieux faire que de lire et de méditer les deux excellents petits livres de Sylvanus Staal : *Ce que tout jeune garçon devrait savoir* ; *Ce que tout jeune homme devrait savoir* (Fischbacher). Il jugera lui-même du temps et des circonstances les plus favorables pour aborder ce grave sujet, dont on retarde en général

entretenue par les conversations, les lectures, les exemples, une atmosphère de haute moralité, d'autant plus nécessaire que l'éducation qu'on cherchera à lui donner sera plus indépendante et plus émancipatrice.

L'avenir des enfants préoccupera le père particulariste; mais il se souciera moins de leur laisser une fortune toute faite[1] que de mettre entre leurs mains un solide et puissant instrument de travail. *Le choix de la carrière* prendra donc à ses yeux une importance considérable : il observera attentivement les goûts de ses fils et n'aura garde de les contrarier; ce n'est pas au père que la profession choisie doit convenir et plaire, mais bien à celui qui doit l'exercer. Il faut aimer son métier pour y réussir. Le père qui fait opposition au libre choix de son fils l'expose à de graves dangers : l'oisiveté et l'inconduite; que de jeunes gens ne font rien pour avoir été empêchés de suivre leur vocation! L'important n'est pas d'avoir une profession considérée comme distinguée ou élégante, mais d'en avoir une et de l'exercer honorablement[2].

Les mêmes considérations dirigeront le père de famille en ce qui concerne le *mariage* de ses enfants. Il se gardera de vouloir

l'examen *beaucoup trop loin* : plus l'enfant est jeune et plus ces choses lui paraîtront simples et naturelles. Sans doute il faut apporter ici beaucoup de prudence et de tact et, en règle générale, ne parler de ce sujet *qu'en tête à tête avec un seul enfant*, vainement s'en effraierait-on : l'enfant se montre profondément reconnaissant de la confiance qu'on lui témoigne et de la franchise dont on use envers lui : il se contente des explications données et, chose digne de remarque, ne pose jamais les questions embarrassantes qu'on pourrait redouter. — Bien entendu, ce que fait le père avec son fils, la mère le fera avec sa fille : elle s'aidera, elle aussi, des livres de S. Staal : *Ce que toute fillette devrait savoir ; Ce que toute jeune fille devrait savoir*. — Pères et mères trouveront encore profit à lire les ouvrages suivants : A. Fouissagrives, *Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté* (Poussielgue) ; E. Lyttelton, *Education de l'enfant, enseignement des lois de la vie, de la naissance et des sexes* (trad. fr., Paris, Barthe) ; Dr Oker-Blom, *Comment mon oncle le docteur m'instruisit des choses sexuelles* (Fischbacher) ; Jeanne Leroy-Allais, *Comment j'ai instruit mes filles des choses de la maternité* (Maloine) ; Malapert, *La morale sexuelle à l'école*, dans *L'Education*, n° de mars 1909.

1. Carnegie, *L'empire des affaires*, trad. fr., p. 59 bas. Cf. p. 135-136, 157.

2. Pour aider les enfants dans ce choix si difficile, le père de famille pourra lire : G. Hanotaux, *du Choix d'une carrière* (Tallandier) ; de Bettencourt, *Du Choix d'une carrière indépendante* (Poussielgue). Il relira aussi le beau sermon de Bourdaloue sur le *Devoir des pères par rapport à la vocation de leurs enfants* (édit. Garnier, p. 347 et s.).

les marier à sa propre convenance : ce sont eux qui s'engagent et non lui; ce sont eux qui ont à faire leur vie et à l'organiser à leur gré. Il aura su d'ailleurs leur inspirer assez de confiance pour qu'ils viennent lui demander d'eux-mêmes des avis et des conseils, qu'ils sauront d'avance sages et désintéressés. Dans les cas extrêmes, il va de soi que, si ses enfants lui paraissent décidément imprudents et inconsidérés, le père, qui a l'expérience, usera, avec fermeté, du droit que la loi lui accorde, dans de certaines limites, de refuser son consentement [1].

La question de la vie familiale serait insuffisamment traitée si l'on ne disait ici quelques mots au moins des *domestiques* [2]. Il n'est pas de famille qui n'ait à se plaindre de ceux qu'elle emploie, et sans doute il n'est pas de domestique qui n'ait quelque grief contre les familles où il sert ou a servi. Il y a là un état de malaise, de crise, dont il serait trop long de rechercher les causes. Il est du moins naturel que le particulariste s'ingénie à en souffrir le moins possible. Y pourra-t-il réussir? Une des principales difficultés vient de l'instabilité et de l'incapacité à peu près générales du personnel domestique dont il est, dans ces conditions, pour ainsi dire impossible de songer à faire l'éducation [3]. Une solution radicale serait de s'en passer; mais elle est, la plupart du temps, inacceptable. Puisqu'il faut y recourir, du moins cherchera-t-on à en avoir le moins possible et à suppléer à leur service par l'usage de tous les perfectionnements, de toutes les commodités que peuvent nous apporter les inven-

1. Code civil, art. 148 et 151, modifiés par la loi du 21 juin 1907.

2. Sur cette question, V. Jean-Pierre, *Maîtres et serviteurs, la crise du service domestique*, 2 broch. Paris, Gabalda (collection de *l'Action populaire*); Bonniceau-Gesmon, *Domestiques et maîtres* (Lemerre). — H. Saint-Romain, *Maîtres et domestiques* (*Science sociale*, t. III, p. 166 et s.). — J. Lemoine, *L'Émigration bretonne à Paris et aux environs* (*Science sociale*, t. XIV, p. 242 et s.). — J. Cazajeux, *Une question sociale : nos domestiques* (*Réforme sociale*, 1897, 2, 245 et s.). — V. Vincent, *La Domesticité féminine* (*Ref. soc.*, 1901, 2, 510 et s.). — A. des Cilleuls, *La Domesticité féminine dans les grandes villes de France, ibid.*, 1901, 2, 519 et s. — Eug. Rostand, *La Question des Domestiques* (*Journal des Débats*, 11 février 1902, reprod. dans *L'Action par l'initiative privée*, t. III). — Béchaux, *La Maison parisienne et les logements des domestiques* (*Bullet. de la Soc. des habitations à bon marché*, 1903. — D'Azambuja, *La Question des domestiques* (*Quinzaine*, 1er déc. 1903).

3. La plupart des domestiques sont issus de familles communautaires plus ou moins désorganisées.

tions du confort moderne. Un ou deux domestiques pourront ainsi être facilement supprimés par l'établissement du chauffage central, par l'usage de l'électricité et du gaz, l'installation de toilettes avec eau froide, eau chaude et vidange automatique, par une entente avec les fournisseurs qui apporteront à la maison tout ce qui est nécessaire à la vie, par les achats dans les grands magasins, par des arrangements avec des spécialistes qui viendront, certains jours déterminés, faire la lessive, le débarras, le raccommodage, etc. Pour les domestiques indispensables, il faudra se résoudre à les payer plus cher, à les bien loger, les bien nourrir, les traiter avec égards et bonté, exiger que les enfants leur parlent poliment et ne leur créent pas, à chaque instant, par leur négligence, des travaux supplémentaires, leur laisser une certaine liberté, leur donner des ordres très précis, avec des emplois du temps adroitement combinés, surtout faire beaucoup par soi-même, payer de sa personne et donner en tout l'exemple du travail et de l'activité. Cela fait, il n'est pas encore certain que tout marchera à souhait : les choses iront cependant le moins mal possible et il faudra prendre son parti de ce demi-résultat [1].

F. *Vie sociale.*

Il apparaît déjà, sans qu'il soit besoin d'autres développements, que celui qui organise ainsi sa vie privée, celle des siens et l'éducation de ses enfants, remplit un fort beau rôle social et, sans contredit, le plus important de ceux qui incombent à tout homme vivant en ce monde. Est-ce à dire qu'il devra rester ainsi confiné dans sa propre famille et réserver toutes ses pensées et tous ses actes pour le cercle étroit de son entourage immédiat?

Il faut distinguer. Tant que ses affaires domestiques ne seront pas établies sur le pied qui convient en vue d'une bonne et saine

1. Il nous manque un bon répertoire de toutes les maisons d'éducation et de placement, en France et à l'étranger, grâce auxquelles on pourrait peut-être se procurer des domestiques mieux préparés à leurs fonctions. On trouvera cependant quelques indications dans : Louis Frank, *L'Éducation domestique des jeunes filles* (Larousse).

organisation de la vie privée, il ne se laissera détourner de ce soin par aucun autre; ou, tout au moins, celui-là se tiendra toujours au premier plan et les autres lui seront, de parti pris, subordonnés.

Mais peu à peu, au fur et à mesure que sa vie privée, mieux assise, lui laissera de plus nombreux et de plus longs loisirs, il élargira l'horizon de ses préoccupations sociales. Il songera d'abord à ceux avec lesquels le mettent en relations ses travaux professionnels[1], car, parmi les hommes qui constituent le *prochain*, ce sont assurément ceux-là, après la famille, qui sont ses plus *proches*. S'il est industriel, c'est à ses ouvriers qu'ira sa première pensée pour étudier les meilleurs moyens de leur venir en aide, de les élever, et, ces moyens trouvés, pour en assurer la réalisation. S'il est commerçant, ce seront ses employés; s'il est agriculteur, ce seront ses ouvriers de culture, ses fermiers, ses métayers; s'il est professeur, ce seront ses élèves auxquels il s'intéressera pour leur faire tout le bien possible à la manière particulariste, c'est-à-dire en favorisant et en facilitant leur développement personnel et leur élévation sociale. Il n'y a, pour ainsi dire, aucune profession qui ne permette ainsi de s'occuper du prochain, et de le faire d'une manière d'autant plus efficace qu'on est plus régulièrement en contact avec lui, qu'on le connaît mieux et qu'on est mieux connu de lui.

Quant aux autres œuvres sociales, elles seront plutôt le fait de ceux qui n'auront pas de profession proprement dite ou de ceux que, par exception, leur profession ne mettrait pas à même d'exercer le patronage fécond dont nous venons de parler. Pour ces œuvres il faudra d'ailleurs se reporter à ce que nous en avons dit plus haut[2] : les choisir avec soin parmi celles qui sont le plus engagées dans l'orientation particulariste et, parmi celles-là, en adopter un petit nombre, une seule peut-

1. On ne perdra pas de vue l'importance sociale du *devoir d'état* accompli avec conscience et dans sa perfection. A ce sujet, on relira avec profit le sermon de Bourdaloue sur le *Devoir d'état et les moyens de s'y perfectionner* (édition Garnier, p. 376 et s.).

2. P. 68-70.

être, dont on s'occupe avec zèle et à fond[1]. De cœur adhérer au bien partout où il se fait et sous quelque forme qu'il se fasse, mais se donner effectivement à une seule œuvre qu'on fait sienne et dont on veut le succès, voilà, semble-t-il, une ligne de conduite prudente et recommandable entre toutes : *Non omnia possumus omnes*.

Mais cela encore touche à la vie privée, à celle des autres tout au moins. Le particulariste se désintéressera-t-il de la *vie publique* et, pour tout dire, de la *politique*[2]? Il est incontestable que les chefs de famille anglo-saxons (particularistes authentiques) s'occupent assez peu de politique et que les choses n'en vont pas moins bien pour cela dans leur pays[3]. Cela se comprend : la politique est fort absorbante et celui qui s'y livre est vite obligé de négliger ses propres affaires domestiques et professionnelles; les passions qu'elle suscite, les agitations qu'elle soulève sont désorganisatrices de toute vie de famille profonde et régulière. La vie politique ne peut être que l'exception : elle devrait être réservée à ceux qui s'y sentent portés par une vocation très nette, y sont préparés par une éducation appropriée et sont en mesure de s'y consacrer, soit parce qu'ils ont déjà pourvu à l'établissement des leurs, soit parce qu'ils sont célibataires ou sans enfants et qu'ils possèdent d'ailleurs une situation indépendante qui leur en laisse le temps et la facilité. Dans ce cas, il y aurait encore, semble-t-il, un ordre à suivre : il faudrait s'occuper d'abord des affaires de la cité, de la commune, ce qui serait un apprentissage excellent au maniement plus difficile et plus délicat des affaires du département et surtout de l'État[4].

1. Sur l'avantage qu'il y a à s'engager à fond dans une œuvre bien déterminée, V. Olle-Laprune, *Le Prix de la vie*, p. 426-428. Cf. p. 399.

2. Nous savons très bien qu'il n'y a pas identité nécessaire entre ces deux termes : « *Vie publique* » et « *Politique* »; mais nous savons aussi qu'en fait, il est impossible, en France, de participer à la vie publique sans se jeter dans la mêlée des partis.

3. V. P. de Rousiers, *La Vie américaine*, t. II, chap. VII : *La Vie politique*, p. 186 et s.

4. « Les conseils municipaux sont l'école primaire du régime représentatif. » E. de Laveleye, cité par E. Demolins, *Comment la route crée le type social*, t. II, p. 726.

Mais autre chose est se mêler de politique active et militante, autre chose faire acte de citoyen et de patriote en s'intéressant aux affaires du pays, en les suivant de près, en éclairant ses votes par une étude attentive des candidats proposés aux choix des électeurs. Avec les réserves que nous avons faites plus haut sur la lecture des journaux, notre particulariste, loin de s'isoler dans sa tour d'ivoire, sera très ouvert à toutes les manifestations de la vie, même politique, dans son pays; il se préoccupera du bon renom, de la dignité et de l'honneur de sa patrie dans le monde; il sera fier de sa qualité de Français et, précisément pour cela, considérera comme un devoir patriotique cette orientation particulariste que la science sociale lui montre comme l'élément essentiel de toute prospérité nationale.

En se comportant ainsi, il aura le sentiment vif qu'il est dans la règle et dans l'ordre, qu'il fait ce qui est à faire, et que ce qu'il fait réussit, lui réussit à lui, à son milieu familial et social et finalement à son pays. Il en résultera pour lui et les siens une intime satisfaction et vraiment le *bonheur*[1], ce bonheur dont la recherche est légitime s'il est vrai, selon la parole de Bossuet, que « tout le but de l'homme soit d'être heureux[2] ».

1. La *Science sociale* a son mot à dire sur la question du bonheur et elle l'a dit. V. E. Demolins, *Quel est l'état social le plus favorable au bonheur* dans : *A quoi tient la Supériorité des Anglo-Saxons*, liv. III, chap. v, p. 345 et s. Cf. d'Azambuja, *La Théorie du bonheur* (Bloud); P. Souriau, *Les Conditions du bonheur* (A. Colin); P. Lescœur, *La Science du bonheur* (Perrin); Cl. Piat, *La morale du bonheur* (Alcan).

2. *Méditations sur l'Evangile*, p. 1.

VIII

ÉCUEILS A ÉVITER

Cette orientation nouvelle qui suppose une mentalité et un mode d'existence le plus souvent opposés à l'état d'esprit et au genre de vie qui furent les nôtres pendant longtemps et restent encore ceux de notre milieu, ne va pas sans de grosses difficultés auxquelles se sont heurtés tous ceux qui ont essayé de réagir contre l'ambiance communautaire. « On est particulariste par la tête, mais communautaire par tous les membres[1]. » Et justement parce qu'on est communautaire, on se sent embarrassé et gêné par une foule d'entraves dont on a toutes les peines du monde à se libérer. On sait, dit E. Demolins « quelle est la ténacité d'une formation sociale : elle saisit l'homme tout entier par le milieu physique, par l'éducation, par toute la série des influences sociales qui agissent dès l'enfance avec une persistance ininterrompue. C'est une chaîne solidement forgée qui vous enlace de mille replis[2] ».

Ce qui est à redouter, c'est que, pour se dégager des étreintes de cette formation communautaire si enveloppante, on ne fasse des gestes excessifs, on ne se livre aux exagérations, aux singularités, aux extravagances dans lesquelles sont trop souvent tentés de tomber les néophytes de toutes les religions et de toutes les doctrines sociales. Comme le *particularisme* est, en

1. E. Demolins, *Mouvement social*, t. I, p. 101.
2. *Un Méridional qui cesse de l'être* (*Science sociale*, t. XII, p. 49).

définitive, emprunté aux Anglais et aux Américains, ce que nous avons ici le plus à éviter, c'est ce qu'on appelle couramment l'*anglomanie* et qu'il serait plus juste d'appeler l'*anglo-saxonnisme*, ou l'*anglo-saxomanie*, c'est-à-dire l'imitation à tort et à travers des Anglo-Saxons.

Il ne faut pas oublier que les Anglo-Saxons ne nous sont pas en tout supérieurs, tant s'en faut, et que, sur bien des points, nous gardons sur eux l'avantage : on ne contestera guère qu'en ce qui concerne la politesse des manières, les usages de la vie sociale et mondaine, le goût, l'élégance, les arts, nous ne l'emportions sur les Anglo-Saxons qui viennent justement chez nous et nous envoient leurs enfants pour nous emprunter quelque chose de cette fleur de civilisation et d'urbanité qui leur manque, ils le sentent eux-mêmes. Certaines qualités solides semblent nous appartenir plus qu'à eux : nos familles, les meilleures du moins, paraissent avoir plus de cohésion, notre esprit de famille semble plus développé; notre dévouement aux nobles causes, notre désintéressement, notre générosité sont peut-être égalés, mais non dépassés; l'écrasement des faibles par les forts, l'art de jouer des coudes nous ont toujours inspiré une irrésistible répulsion ; nos femmes sont, dans leur ménage, plus avisées, plus actives, moins dépensières; elles ont, plus que leurs sœurs d'outre-Manche ou d'outre-mer, l'esprit d'ordre et d'économie. Nos qualités générales d'*épargne* sont partout admirées et Carnegie nous donne, à cet égard, en exemple à ses concitoyens[1].

Nous devons donc avoir conscience de notre propre valeur, et ne jamais consentir à nous rabaisser à nos propres yeux. Gardons précieusement nos avantages. Il n'y aurait rien de plus ridicule, de plus injuste, de plus pernicieux pour un néo-particulariste que de vouloir, sous prétexte d'imitation anglo-saxonne, affecter le mépris des usages mondains, afficher de prétentieux costumes anglais, rompre avec ses relations, négliger ses parents ou ses amis, cesser les visites, se lancer à corps perdu dans les sports, dédaigner l'économie, l'ordre, l'épargne, laisser

1. Sur l'épargne. V. Carnegie. *L'Empire des affaires*, p. 53-54, 99 et tout le chapitre intitulé : *Le devoir d'épargner*, p. 95 et s.

à ses enfants, à ses filles surtout, une liberté excessive[1], prendre parti en tout pour les nouveautés, aller toujours de l'avant, faire fi des traditions, etc. Ce seraient là des fautes certaines. Nous sommes Français, nous sommes fiers de l'être et nous entendons bien le rester. Mais nous voulons être des Français meilleurs, plus forts, plus énergiques, mieux préparés aux initiatives et aux responsabilités. C'est pourquoi, tout en conservant jalousement nos qualités nationales, nous voulons les fortifier, les renforcer, et y joindre, s'il est possible, celles que nous admirons chez les autres et que nous croyons pouvoir, avec profit, surajouter aux nôtres. Aussi maintiendrons-nous soigneusement l'habitude des bonnes manières, de la distinction et de l'élégance, qui n'excluent ni l'énergie ni la force ; nous cultiverons notre goût des belles choses ; de l'art qui nous sauvera de la vulgarité ; de la littérature, de la nôtre en particulier, dont les maîtres ne nous ont guère parlé que d'action et de courage[2]. Nous conserverons pieusement notre belle langue française, nous gardant de l'altérer par des emprunts inutiles aux langues étrangères. Nous serons respectueux de nos *traditions*, sachant qu'on ne peut rien édifier de solide qu'en s'appuyant sur le passé[3]. Nous entretiendrons le culte de nos gloires nationales. « Les peuples qui n'ont pas d'histoire essaient de s'en faire une[4]. » Nous serons patriotes et nous le serons profondément[5]. Nous aimerons notre pays, nos concitoyens, nos amis,

1. On ne saurait, à ce sujet, s'élever trop vivement contre les habitudes de *flirt* que certains parents tolèrent aujourd'hui beaucoup trop facilement.

2. « Car, pour ne rien dire de leurs autres qualités... ce que leurs œuvres à tous nous enseignent, c'est l'*action* ; et leur prose ou leurs vers nous sont des sources d'*énergie*. Ils n'ont pas écrit pour écrire, ni pour réaliser un rêve de beauté solitaire, mais pour agir, et, selon l'expression de l'un d'entre eux, pour travailler au *perfectionnement de la vie civile*. Vous savez s'ils ont réussi ! » Brunetière, *Les Ennemis de l'âme française* (*Discours de combat*, t. I, p. 189).

3. En Angleterre, dit Taine « la génération suivante ne rompt pas avec la précédente ; les réformes se superposent aux institutions, et le présent, appuyé sur le passé, le continue ». *Notes sur l'Angleterre*, p. 169. — Sur le respect de la *tradition*, voir les hautes réflexions d'Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, 50e leçon, t. IV, p. 413 et s. (édit. Schleicher, p. 305 et s.). Cf. Le Play, *Méthode d'observation*, p. 8-11.

4. Brunetière, *les Ennemis de l'âme française* (op. cit.), p. 182 et la note.

5. Sur le patriotisme anglais, voir Hamerton, *Français et Anglais* (trad. fr.), t. I,

notre famille : sans doute nous vivrons en simple ménage, mais ce ne sera pas une raison pour négliger nos parents, pour nous montrer vis-à-vis d'eux moins prévenants, moins attentifs, pour ne pas, à l'occasion, recueillir à notre foyer l'un d'entre eux s'il est âgé ou infirme... En un mot nous imiterons les Anglais sur les points seulement où ils nous sont vraiment supérieurs et nous les imiterons non parce qu'ils sont Anglais, mais parce que nous observons qu'ils font précisement *ce qui est à faire* et qu'ils nous donnent de cela un exemple concret et vivant. Nous nous pénétrerons de leurs qualités tout en conservant les nôtres. Brunetière remarque que la supériorité des Anglo-Saxons tient surtout « à ce qu'ils sont, toujours et en tout, demeurés des Anglo-Saxons » et que, si nous voulons les imiter jusqu'au bout, nous devons demeurer Français comme ils sont demeurés Anglais et poursuivre notre évolution dans le sens même de nos traditions. « Il ne faut pas essayer, conclut-il, de nous faire une âme *anglo-saxonne; mais des qualités de l'âme anglo-saxonne il faut retenir celles qui peuvent servir à l'enrichissement de l'âme française. On ne se nourrit, on ne profite que de ce que l'on s'assimile ou, si vous l'aimez mieux, que de ce que l'on transforme en sa propre substance*[1]. »

Ainsi seront évitées toutes les exagérations, et, comme il convient, nous serons sages avec modération, *sapere ad sobrietatem*. Ce sera encore la plus juste manière d'imiter les Anglo-Saxons dont les meilleurs, qu'on ne l'oublie pas, sont éminemment prudents, posés, calmes et même conservateurs : loin d'applaudir à toutes les exagérations où versent trop souvent leurs concitoyens, ils savent les critiquer à l'occasion et, par conséquent, arrêter ou entraver les courants qui leur paraissent dangereux : ils critiquent les abus des sports[2], les excès de

p. 75 et s. — et sur le patriotisme américain, Boutmy, *Psychologie du peuple américain*, p. 77 et s. Cf. Anat. Leroy-Beaulieu, *Réforme sociale*, 1905. 1.289.

1. *Les ennemis de l'âme française* (*op. cit.*, p. 183 et 191). Dans ce dernier passage, Brunetière dit : « Une âme *russe* ou une âme *suédoise* »; il y a même raison de dire : « une âme *anglo-saxonne* »; nous avons cru pouvoir apporter cette petite modification au texte.

2. Spalding, *Opportunité*, trad. fr., p. 52-53.

l'individualisme, le divorce[1], l'amour exagéré de l'argent, la course au dollar, l'absence de tout esprit d'ordre et d'épargne[2]. Ne soyons pas plus Anglo-Saxons qu'eux-mêmes ; imitons-les sur ce point et ne croyons pas que toute tendance, par cela seul qu'elle semble se généraliser, est légitime, socialement bonne, et qu'on la doit favoriser[3]. Revenons-en toujours à notre règle de jugement : au fruit on reconnaît l'arbre.

CONCLUSION

Sous le bénéfice des réserves qui viennent d'être faites, soyons bien persuadés qu'en poursuivant l'orientation particulariste de notre vie, nous serons dans la vérité.

Que nous soyons dans la vérité *sociale*, c'est ce que chacune des pages qui précèdent a essayé de démontrer. Dans tous les groupements de la vie sociale, ce qui manque le plus aujourd'hui, ce qui est partout réclamé, ce sont des *hommes* vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire des hommes capables, énergiques, maîtres d'eux-mêmes, adaptés à leur temps, armés pour la vie, des hommes qui agissent, qui sachent non se plaindre et gémir, mais entreprendre virilement et joyeusement, qui veuillent, non corriger ou restaurer sur des plans périmés, mais créer et édifier sur des modèles nouveaux, pour le présent et pour l'avenir, avec ardeur, confiance et compétence éprouvée. « Ce qui manque, a dit H. de Tourville, ce n'est ni la science, ni l'outillage pour l'action matérielle intellectuelle ou morale : ces deux instruments sont en progrès incessant ; ce qui manque, c'est l'*homme*, l'homme qu'il faut avec cette science et avec cet outillage : là est la vraie question, là gît réellement le problème.

1. P. de Rousiers, *La Vie américaine*, t. II, p. 56.

2. Carnegie, *L'Empire des affaires*, trad. franç., *passim*, en particulier le chap. intitulé : *Le devoir d'épargner*, et cette phrase significative : « *En tant que but, l'acquisition de la richesse est ignoble à l'extrême* », p. 34. Cf. p. 99 : « Ce n'est ni le but de l'épargne ni le devoir de l'homme d'acquérir des millions... Entasser des milions, c'est de l'avarice, non de l'épargne. »

3. Théorie qui semble bien être celle de M. Durkheim : *Les Règles de la méthode sociologique*, chap. III, « Distinction du normal et du pathologique ».

C'est la question de l'*homme* qui vient à son tour, après celle du développement des autres puissances naturelles. Une grande œuvre a surgi, mais elle fonctionne mal, et, après s'en être pris à toutes les forces de la nature, après y avoir fait appel, on s'aperçoit que ce qui fait défaut, c'est l'*homme*[1]. »

Or, l'homme naît et se développe au sein de la famille : c'est la famille qui lui donne son empreinte et sa formation essentielle. Si donc la famille est solidement constituée, socialement forte, les hommes qui en seront issus lui emprunteront naturellement les qualités de force et d'énergie qu'ils y auront trouvées et les porteront avec eux dans tous les groupements dont ils feront partie dans la suite. Ainsi une société composée de familles fortes sera elle-même fortement constituée et ne pourra l'être qu'à cette condition. « Puisque la valeur et la force d'une société, a dit H. Spencer, sont basées en dernier ressort sur le caractère des citoyens qui la forment, et puisque l'éducation est le moyen le plus certain d'influer sur leur caractère, il en résulte naturellement que la prospérité de la société est basée sur celle de la famille[2]. » Travailler et donner tous ses soins à une forte organisation de la famille et, par suite, à la formation d'*hommes* vraiment *hommes* est donc, sans hésitation possible, le plus sûr, mieux que cela, l'unique moyen de travailler et d'aboutir à une forte organisation de la société elle-même[3].

Pleinement d'accord avec la vérité sociale, nous ne le sommes pas moins avec la vérité *philosophique*. S'il est une notion certaine, que tous s'accordent à admettre aujourd'hui, c'est bien celle du développement de la *personne humaine*. L'être humain,

1. Préface à la *Question ouvrière en Angleterre* de M. P. de Rousiers, p. XVII. Cf. Les très justes réflexions de Mgr d'Hulst, dans la *Morale de la famille*, note 18, p. 428-430 (Poussielgue).

2. *De l'Education*, trad. franç. (Alcan, in-8°), p. 15.

3. Cf. notre brochure sur la *Notion de prospérité et de supériorité sociales*, chap. IX, p. 53 et s. — Ajoutons cette considération : s'il est, pour notre pays, une question angoissante entre toutes, c'est celle de l'affaiblissement de la *natalité*. Mais n'est-il pas de toute évidence que ce terrible problème national ne peut trouver de solution que dans la *famille fortement organisée?* V. sur ce point le courageux article publié récemment par M. Paul Leroy-Beaulieu (*Journal des Débats* du 4 novembre 1909).

par cela même qu'il a en lui certaines puissances, se doit à lui-même et doit aux autres de les déployer, de les épanouir pour son bien propre et pour celui de la collectivité. C'est un devoir pour lui et c'est aussi un droit; mais c'est un devoir surtout. Aristote disait que l'homme devait être *homme* le plus et le mieux possible, τὸ ἀνθρωπεύεσθαι, ce que Montaigne traduisait ainsi : faire bien l'homme. D'après le philosophe grec, l'homme vraiment homme est celui « chez qui toutes les facultés humaines reçoivent leur complet développement, où la nature humaine s'épanouit tout entière... où toutes les puissances qui sont en lui se développent d'une manière vigoureuse, large et riche, qui vit d'une vie pleine, épanouie[1] ».

Les philosophes contemporains ne disent pas autre chose : « Nul ne peut se dispenser de faire son métier d'homme, affirme M. Séailles. Le premier des devoirs est la résistance à la paresse, à l'inertie, l'éveil à la vie morale, le courage d'affronter le problème qu'elle pose, le courage de réfléchir sur ses propres actes, de prendre une décision, d'avoir une volonté... La vie morale est avant tout une vie : elle se définit par l'effort, par le progrès intérieur... Nous voulons être des hommes... Notre premier devoir est de nous créer nous-mêmes, de nous donner l'être, en nous élevant à la dignité de la personne humaine... Nous ne nous élevons à l'être qu'en nous élevant à la liberté, qu'en maîtrisant nos penchants multiples, qu'en subordonnant leur diversité à la logique d'une volonté fidèle à la même pensée. La vie nous apparaît ainsi comme un perpétuel effort pour se conquérir elle-même[2]. »

1. L. Ollé-Laprune, *Essai sur la morale d'Aristote*, p. 53-55. — Cf. notre brochure déjà citée, p. 27-31.

2. *Les affirmations de la conscience moderne*; édition de l'*Union pour l'action morale*, p. 8, 9, 23, 24, 25; édition A. Colin, pp. 120, 121, 133, 134. A noter que le sentiment de la *dignité personnelle* a pris, dans le monde moderne, une importance considérable : « Ce qui est nouveau, dit M. J. Guibert, ce qui est caractéristique de la génération présente, c'est que chaque individu, depuis l'homme de peine jusqu'au moraliste le plus affiné, vit et se détermine sous l'obsession de ce sentiment qu'il est une *personne humaine*, que sa *personnalité* mérite le respect, que toute *personne humaine* est également digne d'égards. » *Le Mouvement chrétien* (Bloud), p. 239.

« Je conçois, dit à son tour M. Ollé-Laprune, *celui qui fait bien l'homme* comme vivant d'une vie intense et proportionnée d'abord, déployant, développant les puissances humaines, toutes, mais chacune en son rang et selon la mesure qui convient ; et, quand il est ainsi lui-même d'une façon complète, agissant autour de lui, menant les choses et, quand il le faut, les hommes même, en la manière qui lui est possible, tirant des événements et de ses ressources propres le meilleur parti, faisant de la matière que sa nature et les circonstances lui fournissent l'œuvre la plus belle, suscitant par son action d'autres actions, énergiques et fécondes comme la sienne, suscitant des hommes parce qu'il sait être homme lui-même, et faisant tout cela avec le sentiment vif, que dis-je? avec la conscience claire que c'est faire ce qui convient, car c'est faire honneur à sa nature d'homme[1]. »

Mais pour tirer ainsi de notre nature d'homme tout ce que comporte son essence, pour faire notre métier d'homme et le faire de la manière qui convient au temps et au pays dans lesquels nous vivons, il n'y a qu'un moyen suggéré et fourni par la science sociale, c'est d'organiser notre vie suivant la forme *particulariste*. Cela nous le savons maintenant de science certaine, et, le sachant, nous le devons faire. « C'est une obligation, dit Emerson, de réaliser tout ce que l'on connaît et d'honorer toute vérité par l'usage[2]. »

Gabriel Melin.

1. *Le Prix de la vie*, pp. 71-72. — Cf. Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, pp. 11-13.

2. « To realise all what we know... to honour every truth by use », cité par M. Dugard, *La Société américaine*, pp. 276-277.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

PAR

Paul ROUX

LA FLANDRE FRANÇAISE

LES PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Février 1910

SOMMAIRE

A. — QUESTIONS DU JOUR. — **LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES**, par Paul Roux. P. 3.

B. — LA FLANDRE FRANÇAISE. — **LES PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE**, par Paul Descamps.

Avant-propos. P. 18.

I. — ***Les patrons du type ancien.*** P. 21.
La fabrique collective. — La manufacture. — Aperçu historique.

II. — ***Les patrons du type moderne.*** P. 39.

1° *La concentration industrielle.* — La concentration du personnel. — La concentration des capitaux. — Les patrons de l'industrie moderne.

2° *Les auxiliaires du patronage.* — La direction du travail. — L'administration. — La propriété. — L'ascension des capables.

3° *Les patrons industriels.* — Les difficultés d'établissement. — Les difficultés techniques du métier. — Classement des variétés patronales.

III. — ***Le commerce.*** P. 55.

1° *Les différents types de commerce.* — L'achat des matières brutes. — Le commerce des filés. — Le commerce des produits finis.

2° *Répercussions de l'industrie sur le commerce.* — L'émancipation progressive des industries à produits fixes. — L'émancipation partielle des industries à produits variables. — La concentration régionale. — Les qualités de la fabrication française.

IV. — ***La famille patronale.*** P. 74.
Caractères généraux. — Le type du lin. — Le type de la laine. — L'intégration industrielle. — Le système Motte.

V. — ***Le patronage de la classe patronale.*** P. 86.

1° *Le patronage autonome par les syndicats.* — La résistance aux revendications ouvrières. — L'assurance mutuelle contre les mauvais clients. — La défense contre la domination des grands négociants.

2° *Les patrons éminents.* — Le progrès des méthodes. — L'émancipation de l'étranger. — Le patronage financier.

3° *Les formes de crédit.*

4° *La régularisation des cours et le marché à terme.*

5° *Le patronage des pouvoirs publics.*

VI. — ***Conclusions.*** P. 103.

QUESTIONS DU JOUR

LA DÉPOPULATION DES CAMPAGNES

Il y a déjà longtemps qu'on répète que l'agriculture manque de bras, sans se demander si par hasard elle ne manquerait pas surtout de têtes; mais, depuis quelques années, la dépopulation des campagnes est devenue un sujet de préoccupations plus vives, voire même d'angoisse dans certains milieux. On a beaucoup écrit et beaucoup parlé sur cette question, et ce serait peut-être faire preuve d'esprit et de modestie que de garder sur ce sujet un silence prudent si un des effets les plus remarquables de la méthode de la Science sociale n'était pas de donner à ses adeptes toutes les audaces et toutes les confiances. Il nous semble d'ailleurs qu'en ce qui concerne la dépopulation des campagnes, chacun a apporté sa pierre ou son madrier, mais guère ne s'est-on inquiété de trier ces matériaux et encore moins de construire l'édifice. Nous n'avons pas non plus cette ambition, car un volume suffirait à peine à traiter le vaste sujet qui s'offre à notre étude, mais nous voudrions du moins indiquer un point de vue d'où l'on peut envisager la question de la dépopulation rurale et entrevoir une solution au problème qui se pose aujourd'hui en France.

Car il faut ici se garder de généraliser. L'intensité des lamentations qui frappent nos oreilles pourrait faire croire qu'elles s'élèvent de tous les points du globe. Ce serait là une erreur grossière. Les pays dont les campagnes se dépeuplent peuvent aisément se compter : en France, la population rurale était, en

1846, de 26.650.000 âmes représentant 75 pour 100 de la population totale; en 1901, elle n'était plus que de 18.961.000 âmes, soit 59 pour 100 du total. Dans l'empire d'Allemagne, les ruraux étaient 26.209.000 en 1871, et seulement 25.734.000 en 1900, pendant que les citadins passaient de 14 à 30.000.000. En Belgique, en Angleterre surtout, on peut constater une situation analogue. Mais, dans la plupart des pays, la population rurale est nombreuse, parfois surabondante : sans parler de la Chine, on peut citer la Russie, les États Sud-Slaves, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Hollande. La dépopulation des campagnes est donc un phénomène localisé et qui se manifeste surtout en France par suite de la coexistence de ses deux causes immédiates : *émigration urbaine* et *faible natalité*. En Allemagne, la dépopulation est moins marquée parce qu'une forte natalité vient combler les vides de l'émigration.

De ces deux causes, l'une paraît plutôt d'ordre économique et l'autre d'ordre moral, mais l'une et l'autre dérivent du phénomène d'urbanisation qui caractérise actuellement notre civilisation occidentale. L'accumulation urbaine est une conséquence de la grande industrie et du grand commerce qui, l'une et l'autre, n'ont pu prendre au XIXe siècle le développement que l'on sait que grâce à la possibilité d'établir des transports nombreux, rapides et économiques. Mais, si les transports nous apparaissent comme la cause déterminante du fait social d'urbanisation, ils agissent aussi directement en faveur de l'affaiblissement de la natalité et de l'émigration urbaine. C'est ce que nous voudrions indiquer et, pour ne pas rester sur une constatation pessimiste pour notre agriculture, nous montrerons ensuite comment ils peuvent aider à résoudre le problème de main-d'œuvre que soulève la dépopulation des campagnes.

I. — LES TRANSPORTS ET L'URBANISATION.

On comprend aisément comment les transports ont pu influer sur la concentration industrielle. Jadis les usines s'élevaient de

préférence à portée des matières premières ou du combustible, objets lourds, encombrants et de valeur faible. On avait avantage à transformer sur place les produits bruts de façon à n'avoir à transporter que des produits ouvrés de grande valeur sous un faible poids. C'est pourquoi les usines étaient nombreuses, disséminées un peu partout suivant les productions naturelles des lieux, peu importantes puisqu'elles ne pouvaient traiter que les matières premières locales ou consommer que le combustible de la forêt voisine dont le rendement était limité ; le personnel ouvrier de chaque entreprise était donc restreint, et il était rare de voir plusieurs usines côte à côte. L'invention de la machine à vapeur et les progrès de la mécanique n'auraient pas modifié cette situation, s'ils ne s'étaient d'abord appliqués aux moyens de transport. C'est la construction des routes et des chemins de fer, c'est l'apparition de la navigation à vapeur qui a permis la concentration industrielle. En présence de tous les problèmes que soulève l'accumulation des ouvriers dans les villes et de toutes les misères qu'entraîne avec elle cette urbanisation à outrance, on est tenté de regretter l'ancien *ordre dispersé* de l'industrie, et on peut avoir l'idée d'essayer de décentraliser l'industrie moderne et de renvoyer ou plutôt de retenir l'ouvrier dans les campagnes. Que cette tentative soit possible pour certaines fabrications, c'est ce qu'on ne saurait nier, grâce à l'utilisation des chutes d'eau et de l'énergie électrique. Mais si les patrons industriels d'autrefois ont abandonné la petite usine rurale pour adopter le grand atelier urbain, c'est pour profiter des avantages économiques que leur offrait la nouvelle organisation des transports ; c'est aussi, dans certains cas, pour se rapprocher d'industries connexes qui leur fournissaient des produits ou consommaient les leurs ; c'est enfin pour se trouver sur le marché de la main-d'œuvre dont la demande croissait par suite de l'extension des entreprises et dont l'offre était forcément restreinte dans les régions rurales où n'existait qu'une seule petite usine, précisément parce que les chances d'embauchages n'y étaient pas suffisantes pour attirer de nombreux ouvriers. Chacun sait que, pour les vendeurs, les

meilleures foires sont celles où il vient beaucoup d'animaux, car il y vient alors aussi beaucoup d'acheteurs. En augmentant le rayon d'approvisionnement de l'industrie et le champ de ses débouchés, les transports ont rendu la fabrication presque absolument indépendante des conditions du lieu; plus exactement, le facteur naturel dominant est devenu la facilité d'établissement des voies de communication. C'est pourquoi on a vu l'activité économique descendre de la montagne dans la vallée, se concentrer à certains carrefours de voies ferrées ou navigables, et les ports de commerce bien placés s'entourer d'une banlieue d'usines.

Les centres d'attraction de main-d'œuvre sont donc bien moins nombreux qu'autrefois, mais ils sont infiniment plus puissants. Les occasions de travail s'y offrent nombreuses et variées. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers y affluent et d'autant plus nombreux que l'activité y est plus intense. De là, la progression ininterrompue de l'émigration urbaine au cours du XIXe siècle et à notre époque.

Cet exode rural est favorisé très directement par le développement et le perfectionnement des transports. Pour deux sous une lettre va d'un bout de la France à l'autre et jusque dans les hameaux les plus reculés apporter des nouvelles des émigrants, plutôt des émigrés, et dire à ceux qui sont restés que le travail abonde dans les usines ou sur les chantiers et que les salaires sont élevés. Grâce à la poste, le paysan entrevoit la possibilité de quitter son village; grâce au chemin de fer, il réalise facilement et à bon compte cette possibilité. En une nuit et pour 20 ou 30 francs il franchit une distance que son grand-père eût mis un mois à parcourir à pied en dépensant davantage. Il part d'autant plus volontiers que le voyage est facile, qu'il se dit qu'il reviendra quand il voudra, s'il n'est pas satisfait de son sort ou si quelque événement le rappelle au pays. L'émigration apparaît très atténuée du fait de la commodité des voyages; les relations s'entretiennent plus aisément avec la famille dont la poste apporte les lettres, chez laquelle on envoie les enfants pendant les vacances, qui vient même parfois vous visiter dans

la grande ville. Ces faits peuvent être constatés par le premier Parisien venu qui ira se promener dans une grande gare à l'heure du départ ou de l'arrivée des express de la province. Du fait des transports la séparation est moins pénible qu'autrefois, elle est aussi moins complète; il s'ensuit que l'émigration est facilitée et que l'abandon des campagnes s'accentue car, malgré les liens qui subsistent entre l'émigrant et son pays, neuf fois sur dix, le départ est définitif, et, à cause de ces liens mêmes, chaque émigrant attire à lui des parents ou des amis.

Le développement des transports est non seulement un facteur matériel de l'exode rural, mais il en est aussi un facteur moral. Le goût et l'habitude des villégiatures ont pris à notre époque une extension extraordinaire. Ils se sont répandus dans toutes les classes et, vers le mois de juillet, la province voit arriver une nuée de « Parisiens ». Ce ne sont pas seulement les oisifs qui envahissent les villes d'eaux, les touristes qui apparaissent dans nos montagnes, les fonctionnaires qui viennent passer leurs vacances dans leur famille, mais il y a aussi des ouvriers, des commis, des boutiquiers qui reviennent respirer l'air de leur pays natal pendant quelques semaines ou quelques jours. Si le mari ne peut pas abandonner son atelier ou son magasin, il envoie du moins sa femme ou ses enfants. Combien de grand'-mères hébergent aujourd'hui leurs « petits Parisiens » pendant plusieurs mois d'été. La grande ville déborde donc sur la campagne régulièrement chaque année, et elle déborde fort loin grâce au bon marché et à la bonne organisation des transports : on peut dire que la France entière est aujourd'hui recouverte périodiquement par la marée urbaine. Or, que laisse ce flot en se retirant? Un peu d'argent dans la poche des voituriers et dans la caisse des aubergistes, le goût de la toilette dans la tête des jeunes filles, et, partout, des influences destructives de la vie rurale. Je ne prétends pas par là que les urbains soient de vilaines gens, dont le moral et la moralité soient inférieurs à ceux de nos paysans. Non, mais à leur vue et à leur contact beaucoup de ruraux aspirent à aller en ville. Tout d'abord il y a les bourgeois qui remontent leur maison avec les jeunes filles ou les jeunes

gens du pays où ils viennent de villégiaturer; ces domestiques sont perdus pour l'agriculture. Ensuite il y a tous les autres qui, venus à la campagne pour s'y reposer, passent naturellement leurs journées à la pêche ou à la promenade, sans faire œuvre de leurs dix doigts. Ils ont tout à fait raison de faire ce qu'ils font puisqu'ils sont là pour cela, mais, malgré tout, c'est un exemple déplorable qu'ils donnent à leurs parents et à leurs amis. Ceux-ci ne voient pas leur vie de labeur dans la grande ville; ils les voient bien vêtus et munis de quelque argent « se passer du bon temps »; et quand cela? Au moment où le paysan donne son effort le plus long et le plus pénible, lorsque, de l'aube au crépuscule, penché sur la glèbe, il lève sa moisson ou sarcle ses champs. Ces urbains lui apparaissent alors, par contraste, comme des fainéants qui ont la vie facile; il ne réfléchit pas qu'en hiver, lorsque la neige recouvre la terre, souvent pendant de longues semaines, les citadins de l'atelier, du comptoir et du bureau pourraient à leur tour le taxer de fainéantise et admirer la douceur avec laquelle il se laisse vivre. J'ignore si on étudie les fables de La Fontaine à l'école primaire, mais nos jeunes paysans n'ont certainement ni médité ni compris *le Rat de ville et le Rat des champs*, non plus que *le Loup et le Chien*. Il convient d'ailleurs de remarquer qu'à une époque où l'activité économique s'est concentrée dans les villes, il est assez naturel que les ruraux, désireux d'améliorer leur situation, de « faire fortune », y dirigent leurs pas, comme jadis les jeunes gentilshommes allaient à la cour pour s'y pousser dans la voie des honneurs et des bénéfices.

Toujours est-il que le paysan voit de la vie urbaine surtout le côté agréable, facile et attrayant, soit qu'il connaisse des citadins en villégiature, soit que lui-même, pour ses affaires, son plaisir ou son service militaire, ait fait quelque séjour à la ville. C'est aussi par ses avantages que la ville se manifeste à lui dans les conversations des émigrants. Ceux-ci ont du « bagout », ils parlent bien, ce qui en impose toujours un peu au paysan et d'autant plus qu'il est incapable de contrôler leurs dires; ils ont de l'amour-propre et veulent montrer qu'ils ont réussi, aussi

étalent-ils plus volontiers leurs succès que leurs échecs, leurs plaisirs que leurs peines. A travers leurs paroles la vie urbaine apparait en rose. C'est en beau également qu'elle apparaît au villageois dans les colonnes du journal qui lui parle des fêtes et des divertissements de la cité voisine ou des splendeurs de la grande ville. Traitent-ils d'ailleurs de questions sérieuses, nos journaux ne songent qu'à leurs lecteurs urbains. Tout compte fait, si le chemin de fer vide la campagne au profit de la ville, c'est encore le facteur rural qui va de porte en porte déposer lettres et journaux, qui est l'agent le plus actif de la dépopulation des campagnes.

Car si l'urbanisation agit économiquement, par les transformations du travail et le développement de l'industrie, pour attirer dans les grands centres une nombreuse population ouvrière, elle agit surtout moralement par ses influences multiples et dissimulées pour détourner le paysan du rude labeur des champs et l'hypnotiser par les apparences de vie facile et agréable dans les villes.

La constance du phénomène de l'émigration urbaine prouve bien que le courant migratoire des campagnes vers les villes est conforme aux lois sociales. Les grandes cités industrielles sont, en effet, de grandes dévoreuses d'hommes. Les maladies, les épidémies surtout, y font de grands ravages; la vie sédentaire de l'atelier ou du bureau affaiblit le tempérament et amène au bout de quelques générations une dégénérescence marquée; les accidents y sont nombreux, l'alcoolisme y sévit normalement. Tout concourt à y amoindrir l'espèce humaine et à amener son extinction. La vie des champs au contraire, plus saine et plus rude, donne des constitutions plus robustes; l'absence de soins donnés aux tout jeunes enfants permet aussi à la sélection naturelle de s'exercer impitoyablement. Les campagnes sont le réservoir naturel de la population d'un pays; son mode d'existence tend à faire du paysan un bon animal capable de perpétuer la race si les influences du dehors ne viennent se mettre à la traverse.

C'est malheureusement ce qui se produit trop souvent : la

facilité des communications permet aujourd'hui aux maladies et aux tares urbaines de se propager dans les campagnes. On a vu certain canton peuplé de tuberculeux que l'Assistance publique avait placés en convalescence dans des familles de paysans au risque de contaminer toute la population : du temps des diligences, cela ne se serait probablement pas produit.

Les causes physiologiques sont, dans l'ensemble, tout à fait négligeables en ce qui concerne la natalité ; il en est de même des facteurs économiques. L'abondance des moyens d'existence peut bien favoriser la nuptialité et la fondation de nouveaux foyers — nous avons vérifié le fait en Lunebourg — mais elle est sans influence sur la natalité. Les statistiques sont unanimes à constater que les familles les plus pauvres, souvent les plus misérables, sont celles qui ont le plus d'enfants. Ne possédant rien, elles n'ont pas cette égoïste prévoyance qui se développe avec l'aisance. Tout le monde admet aujourd'hui que la diminution de la natalité en France relève surtout de causes morales. Or, ces influences morales n'étendent leur empire que grâce à la bonne organisation des transports qui propagent facilement dans les campagnes les idées destructives du sentiment religieux et des bonnes mœurs, et qui amènent la désorganisation de la famille.

Si nous passons en revue les peuples à forte natalité, nous pouvons les ranger en deux groupes. Des nations communautaires comme la Russie, la Serbie, la Bulgarie, l'Italie, l'Autriche ; des nations particularistes à des degrés divers comme la Scandinavie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande. En France même, les régions où la natalité se maintient à un niveau convenable sont habitées par des quasi-patriarcaux (montagnes du massif Central, des Alpes et des Pyrénées) et par des particularistes (Flandre). La formation sociale n'exerce donc pas d'influence directe sur la natalité ; mais il n'en est pas de même des transports. Remarquons que les pays communautaires où la natalité reste élevée sont peu industriels, presque exclusivement agricoles, que les voies de communication y sont rares et incommodes, de sorte que les communautés rurales vivent dans l'isolement. Les individus sont ordinairement illettrés, ce qui les soustrait à l'in-

fluence du journal. Dans ces pays-là, les conditions de vie sont telles que les paysans se trouvent à l'abri des influences de l'urbanisation, laquelle est d'ailleurs faiblement développée. On peut observer, en Italie notamment, que la facilité des transports amène souvent la dissolution des communautés et un affaiblissement relatif de la natalité, compensée par une augmentation de la nuptialité. En France, c'est aussi dans les régions les plus reculées que les vieilles mœurs se sont le mieux conservées et que se rencontrent encore quelques familles nombreuses.

Presque partout la civilisation urbaine a envahi la campagne grâce à la poste et au chemin de fer. Le contact de citadins « esprits forts » a fait croire au paysan qu'il était plus distingué d'abandonner les habitudes et les pratiques religieuses; les fréquents voyages à la ville et la lecture des journaux contribuent aussi à faire baisser la moralité. Les instincts matérialistes qui semblent avoir conquis toute notre société se sont diffusés dans les campagnes par le jeu de tous les ressorts qui mettent le rural en relation avec l'urbain. Il n'est pas jusqu'aux prospectus malthusiens qui ne prennent aujourd'hui le chemin des champs.

Il faut bien reconnaître que si le paysan français subit si facilement l'influence urbaine, s'il est disposé à priori à admirer tout ce qui vient de la ville, la faute en est à sa formation sociale qui, l'ayant privé des appuis de la communauté, ne lui a pas donné les énergies particularistes. Celles-ci pourraient le défendre de la contagion immorale des villes à l'instar des peuples du nord qui, bien que soumis à l'influence persistante des transports, résistent jusqu'ici au virus urbain.

II. — LES TRANSPORTS ET LE TRAVAIL AGRICOLE.

Si la baisse continue de la natalité est pour la France un péril national, la dépopulation des campagnes est un danger économique, car, faute de bras, la terre peut rester en friche, la production agricole diminuer et le pays se ruiner. Nous n'en sommes pas encore là, tout au contraire, car, depuis cinquante ans, la sur-

face emblavée chaque année a certainement augmenté par suite des défrichements et de la suppression partielle de la jachère. Tous les jours ne voit-on pas d'ailleurs, dans certaines provinces, de mauvais bois transformés en champs, et des landes improductives soumises à la charrue. Malgré les lamentations habituelles, le manque de bras n'est donc pas aussi certain qu'on pourrait le croire. Il faut remarquer que le nombre des petits propriétaires est très considérable et, en général, le bien du paysan ne dépasse guère la possibilité de travail d'une famille. Les domaines soumis au fermage ou au métayage sont dans une situation différente, car, les enfants étant moins nombreux qu'autrefois et aussi moins stables au foyer paternel, le fermier ou le métayer doit recourir à la main-d'œuvre salariée : or, il est indéniable que valets de ferme et journaliers sont rares et chers.

La question de la dépopulation des campagnes se résume en définitive dans la crise de la main-d'œuvre agricole. Comment y remédier ? Par les mêmes procédés que l'industrie, c'est-à-dire par le progrès des méthodes et par le recours à la main-d'œuvre extérieure. Le perfectionnement des procédés techniques permet d'obtenir la même production avec un moindre emploi de la main-d'œuvre. Nous avons d'abord des machines comme les faucheuses, moissonneuses, batteuses qui font le travail de plusieurs ouvriers. Or, les transports nous permettent aujourd'hui de nous procurer ces machines facilement et à bon compte, vinssent-elles même d'Amérique. Le chemin de fer qui emmène un ouvrier vers la ville en ramène dix machines. Il y a d'autres instruments comme le semoir, le trieur, etc... qui, sans la main-d'œuvre, permettent, ce qui revient pratiquement au même, d'augmenter le rendement par une plus grande perfection du travail. Les engrais que les cargo-boats nous apportent du Chili ou de Tunisie, contribuent au même résultat. La science agricole, grâce à une utilisation plus rationnelle du sol, arrive presque partout à augmenter la production brute et le profit net de l'agriculture. Or, l'enseignement agricole serait certainement moins répandu si la facilité des communications ne permettait pas la fréquentation des écoles

et les tournées des professeurs d'agriculture. Est-il besoin de rappeler que la spécialisation agricole qui aboutit à des résultats financiers très supérieurs à ceux de la culture intégrale, repose sur des bases commerciales et n'est possible que grâce à la bonne organisation des transports. C'est bien un signe du temps que la Société des agriculteurs de France compte une *section des transports* qui n'est pas la moins utile ni la moins active. Bref, dans l'agriculture moderne comme dans l'industrie, le progrès des méthodes et le perfectionnement de l'outillage tendent à diminuer l'importance relative du facteur main-d'œuvre pour augmenter celle du capital et de l'intelligence. J'ajouterai que le rôle de direction, qui incombe à cette dernière est prépondérant, car, à mesure que le capital d'exploitation et le montant des salaires croissent, c'est-à-dire à mesure que les frais généraux bruts augmentent, la moindre erreur peut mettre l'exploitation en déficit et compromettre non seulement le bien-être du cultivateur, mais les moyens d'existence mêmes des ouvriers qu'il emploie. Seuls d'ailleurs des patrons vraiment *capables,* en donnant à ce mot sa pleine signification sociale, pourront payer des salaires suffisants pour lutter contre les salaires urbains et les attractions variées de la ville. C'est une illusion de vouloir enrayer l'exode rural par le retour à l'ancien mode d'existence du paysan français; le sifflet de la locomotive doit nous avertir de renoncer à cette chimère. L'homme aspire naturellement au mieux matériel, quoiqu'il se trompe quelquefois sur la voie à suivre pour y atteindre; si donc on veut retenir aux champs des hommes qui ont tant de propension à les abandonner et de si grandes facilités pour le faire, il faut pouvoir leur offrir à la campagne, sinon les mêmes avantages, du moins des avantages équivalents à ceux qu'ils espèrent trouver en ville. Il est tels de ces avantages, de ces agréments qu'il faudra peut-être compenser par un supplément de salaire. Le jour où il sera plus facile à l'ouvrier agricole qu'à l'ouvrier urbain de vivre bien tout en réalisant quelques économies, il est à croire que les meilleurs ruraux, les plus intelligents, les plus énergiques, les plus sensés resteront fidèles à la charrue. Une agriculture

vraiment prospère ne manquera pas de bras, mais, pour qu'elle devienne prospère, il faut qu'elle soit menée par des têtes capables.

Ces têtes ont d'ailleurs aujourd'hui largement l'occasion d'exercer leur capacité et leur initiative pour résoudre la question de la main-d'œuvre. Le progrès des méthodes a bien pu augmenter notablement la production, mais il n'a pas, en fait et absolument, diminué le besoin de main-d'œuvre, tout au contraire. Un ouvrier travaille aujourd'hui une moindre étendue de terres qu'autrefois, mais il la travaille mieux et plus souvent. Je crois que le même domaine absorbe actuellement plus de journées de travail que jadis et cela malgré les machines; mais ce qui a changé, c'est la répartition de ces journées de travail, précisément à cause des machines et des progrès techniques. La batteuse a supprimé le travail d'hiver dans les granges; la culture rationnelle intensive, à grandes dépenses d'engrais et de façons, exige que ces façons soient données en temps opportun, et non plus en temps disponible. La récolte doit se faire rapidement pour que les produits aient le maximum de valeur. Il s'ensuit que, sur une ferme moderne, entre des périodes de travail forcé, il y a des périodes de chômage. Le cultivateur ne peut pas entretenir toute l'année tout le personnel qui lui est nécessaire à certains moments et comme la population rurale diminue, il ne trouve plus de journaliers dans son voisinage. C'est d'ailleurs parce que ceux-ci redoutent le chômage qui arrive précisément en hiver, alors que les besoins augmentent, qu'ils sont séduits par la fixité des salaires d'industrie et qu'ils émigrent en ville.

C'est alors que les transports peuvent apporter — et apportent en fait — une solution. Le cultivateur qui ne trouve pas sur place les ouvriers temporaires dont il a besoin les fait venir d'ailleurs, des régions où la population est surabondante. Jadis, en France, la montagne fournissait la plaine de moissonneurs et de faucheurs. Aujourd'hui, nous devons nous adresser à l'étranger : des Espagnols viennent dans le Languedoc, des Italiens dans la vallée du Rhône, les Flamands peuplent pendant

l'été les fermes du Nord et poussent leurs éclaireurs jusqu'en Auvergne, et depuis deux ou trois ans, les fermiers de l'Est font venir des trains entiers de Polonais. Je ne parle pas de l'Argentine où la moisson est faite par des Napolitains, parce que c'est un pays neuf où les campagnes en sont encore à la période de peuplement; mais l'Allemagne connaît les Hollandais et les *sachsengänger* qui viennent de Silésie, de Podolie et de Galicie. En Italie, il se produit des courants très nombreux et très mobiles de migrations internes entre les régions surpeuplées et les pays déserts où règnent la malaria et le latifundium.

On voit que si les transports facilitent l'émigration urbaine et la dépopulation des campagnes, ils permettent aussi aux agriculteurs de combler les vides laissés par les émigrés. Cependant cela ne va pas sans quelques difficultés surtout pour nous, Français, qui devons recourir à des étrangers ignorants de nos mœurs et de notre langue. Cela exige de la part du cultivateur une certaine capacité, parfois même une grande capacité : les fermiers lorrains qui, les premiers, ont eu recours aux Polonais, ont dû s'adresser à des sociétés de Varsovie, conclure avec elles des traités très minutieux, se charger du transport des ouvriers et se plier dans une certaine mesure aux habitudes de ces derniers, au risque de désorganiser leur atelier. Ils ont donc fait preuve d'initiative, d'esprit d'entente et d'association, car un seul cultivateur ne pourrait assumer cette entreprise. Ils doivent aussi s'ingénier à occuper ces émigrants à peu près constamment pendant leur séjour et à des travaux qui paient. On estimera sans doute que les capacités requises aujourd'hui d'un fermier ne sont pas inférieures, en dépit des préjugés, à celles qui sont nécessaires à un préfet ou à un colonel : les connaissances et les aptitudes sont autres, tout simplement.

Si les grands fermiers du Nord et de l'Est résolvent de façon à peu près satisfaisante par l'émigration temporaire la question de la main-d'œuvre, il n'en va plus de même pour le petit cultivateur, le métayer et le fermier-paysan. Celui-ci, livré à ses propres forces, court risque d'être écrasé : s'il a la routine et l'expérience du métier, il n'a pas la science et les capitaux né-

cessaires pour faire subir à la culture l'évolution industrielle qu'imposent les conditions économiques présentes : isolé, il ne peut pas non plus faire appel à la main-d'œuvre étrangère à cause du personnel restreint dont il a besoin. Pour l'observateur superficiel, la petite culture qui doit recourir à des salariés étrangers à la famille, semble condamnée à disparaître, prise entre l'exploitation paysanne et la grande exploitation capitaliste. En réalité ; elle peut se sauver, et il est bon qu'elle se sauve et qu'elle se conserve pour servir de marchepied aux élites qui montent. Elle peut trouver son salut dans l'association, dans le syndicat : plus encore que le paysan, le métayer, le moyen fermier a besoin de son voisin, c'est un fait d'expérience. Il a des charges de salaires que n'a pas le paysan, et il ne dispose pas des ressources financières du grand fermier ; il doit donc trouver en dehors de lui, dans son propriétaire ou dans son syndicat, l'appui dont il a besoin pour intensifier sa culture et la rendre rémunératrice. Il n'y a pas lieu d'insister ici une fois de plus sur l'importance et la nécessité du patronage rural ; mais il faut remarquer qu'en dépit même de ce patronage et sauf le cas de très grandes propriétés, le syndicat reste l'agent nécessaire de l'importation de la main-d'œuvre extérieure. Un syndicat régional présente même cet avantage de pouvoir répartir cette main-d'œuvre temporaire entre les différentes régions, suivant la succession des travaux qui, dépendant des conditions climatériques, ne s'exécutent pas pourtant en même temps ; ce système supprime l'inconvénient des chômages intermédiaires. Il faut donc s'attendre à voir les syndicats agricoles utiliser les transports non seulement pour procurer à leurs adhérents des machines, des tourteaux et des engrais, mais aussi pour amener sur le marché local ou régional de la main-d'œuvre recrutée peut-être à l'autre bout de l'Europe.

A notre époque, il ne faut plus s'étonner de rien. Il est peut-être superflu de gémir sur les événements ; à coup sûr, il vaut mieux s'y adapter rapidement pour les dominer et les faire tourner à notre profit. Les agriculteurs en font aujourd'hui l'expérience et il est agréable de constater que, pendant que les pro-

fessionnels des questions sociales parlent, écrivent et se lamentent, les cultivateurs, moins bruyants mais plus avisés, ont déjà trouvé la solution du problème et travaillent à la généraliser.

Pour finir par une moralité, nous ferons observer que le mal est souvent une source de bien : la dépopulation des campagnes et la raréfaction de la main-d'œuvre sont certainement pour notre agriculture une cause de progrès techniques, économiques et sociaux, en ce sens que les capacités des patrons ruraux s'en trouvent augmentées. Enfin, de ce qu'on aperçoit les inconvénients d'une chose, il faut se garder de la maudire, car elle nous réserve souvent des avantages que nous n'avions pas tout d'abord soupçonnés, témoin les transports, source du mal, puis source du bien.

Paul Roux.

LA FLANDRE FRANÇAISE

LES

PATRONS DE L'INDUSTRIE TEXTILE

AVANT-PROPOS

Dans une première étude, nous avons analysé le type social de l'ouvrier de l'industrie textile dans la Flandre française. Pour faire cette analyse, nous avons opéré sur des faits recueillis par des observations personnelles dans les usines, dans les habitations, dans les syndicats et dans les coopératives.

Si notre méthode d'étude n'avait pas progressé depuis Le Play, la tâche serait terminée. Pourtant que de choses encore à élucider, que de questions non résolues! Nous n'avons que des données insuffisantes sur les patrons ainsi que sur leurs auxiliaires. Nous ne savons rien de la question, d'importance vitale cependant, de la lutte commerciale contre les concurrents de l'étranger ou de l'intérieur.

Rien qu'en parcourant rapidement la Nomenclature, nous nous rendons compte immédiatement des vides qui restent à combler : certains casiers n'ont pas du tout été explorés, et d'autres ne l'ont été que très légèrement.

Que savons-nous de la propriété, par exemple? Rien ou presque rien, parce que peu nombreux sont les ouvriers propriétaires ; l'ouvrier a rarement la propriété de sa maison, mais il n'a pas celle de ses outils de travail, ni celle des matières premières

qu'il doit transformer. Nous ne savons donc rien de la transmission des biens, fait social que Le Play jugeait pourtant être primordial, puisqu'il en faisait son critère de classement. Sans doute, l'ouvrier possède un mobilier, quelquefois un peu d'épargne, et exceptionnellement son foyer : tout cela se partage également entre les enfants. Le Play aurait donc rangé la famille flamande dans le genre instable. Tout autres pourtant sont les effets sociaux du partage du mobilier et ceux du partage de l'atelier ! Pour nous rendre compte de la stabilité plus ou moins grande de ce dernier, il nous faut entreprendre l'étude directe des patrons de l'industrie.

La case du Commerce également est restée presque vide. L'étude de la classe ouvrière nous a révélé l'existence de coopératives, et leur mode de fonctionnement, mais nous ignorons tout des organismes qui s'occupent du commerce des laines, des lins, des cotons, des tissus, sans lesquels l'industrie chômerait.

Nous ne savons rien des cultures intellectuelles, et nous ne connaissons du Patronage que ses rapports avec l'ouvrier.

L'étude des groupements patronaux s'impose donc au même titre que celle des groupements ouvriers. Les sociétés compliquées sont composées d'une série de groupements divers superposés parmi lesquelles les groupements ouvriers représentent les types les plus simples. L'ouvrier de nos grandes villes a ceci de commun avec les gens de la Simple récolte, c'est qu'il ne résoud pas par lui-même la question du Patronage ; mais il en diffère en ceci : pour lui, cette question est résolue par le patron ; pour les derniers, elle est résolue par la nature elle-même, par les productions spontanées du Lieu. C'est pour cela que la connaissance du Lieu est si importante lorsque l'on veut étudier des sociétés de pasteurs, de chasseurs et même d'agriculteurs : c'est bien sur le Lieu que se modèle la race. Il n'en est plus de même pour les types sociaux qui vivent principalement de la fabrication, des transports ou du commerce : l'action du Lieu devient plus faible ; par contre, celle du Patronage grandit ; il assume à son tour la première place parmi les facteurs sociaux agissants.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'exposer les résultats de nos études sur les patrons de l'industrie textile dans la Flandre française.

Fidèle à notre méthode, nous exposerons les faits en allant du simple au compliqué, en partant du travail à la main pour finir par la fabrication mécanique. Nous dénommons le premier *type ancien* parce qu'il n'est plus qu'une survivance d'un état jadis général. Dans la Flandre française, ce type est en voie rapide de disparition devant la concurrence du *type nouveau,* celui du grand atelier à la houille.

I

LES PATRONS DU TYPE ANCIEN

La Nomenclature distingue six formes d'ateliers de fabrication, et elles peuvent toutes s'adapter au travail à la main.

Ce sont :

La communauté ouvrière ;

L'atelier domestique principal ;

L'atelier domestique accessoire ;

Le petit atelier patronal ;

La fabrique collective ;

Le grand atelier.

Dans les trois premières formes, le patron n'existe pas, ou, si l'on préfère, l'ouvrier est son propre patron. Nous n'avons donc pas à en parler ici. Dans le petit atelier patronal, à côté des purs ouvriers, il existe un ouvrier-patron qui dirige les autres, tout en travaillant lui-même de ses mains.

Sans doute, le petit atelier et l'atelier familial ont dû exister en Flandre comme partout, mais ils ont disparu assez tôt, puisque ce pays est devenu très vite un pays exportateur de tissus, et que ces genres d'ateliers ne sont adaptés qu'à la production en vue d'une clientèle locale.

Dans les régions purement agricoles, on peut trouver encore le type du tisserand de village travaillant à façon pour le compte de ses voisins. Dans la Flandre, on ne trouverait plus guère le travail domestique des tissus que sous la forme accessoire et réduite du raccommodage.

En résumé, nous n'avons à étudier que la fabrique collective et le grand atelier, seules formes qui s'adaptent à l'exportation.

Afin d'éviter toute confusion, nous appellerons *manufacture* le grand atelier du type ancien, c'est-à-dire celui qui n'emploie pas la vapeur comme force motrice.

Voilà donc les deux témoins du passé encore observables dans la Flandre actuelle : la fabrique collective et la manufacture.

La fabrique collective. — Du jour où la Flandre se mit à exporter des tissus — et cela date au moins du Moyen Age — la fabrique collective apparut, parce qu'aucun des petits artisans n'avait le moyen d'entrer en rapport avec une clientèle lointaine.

Dans la fabrique collective, on le sait, on continue à travailler à domicile ou dans de petits ateliers, mais au lieu de travailler directement pour le consommateur, on travaille pour le compte d'un grand négociant qui se charge d'écouler les produits fabriqués. Au Moyen Age, ce négociant était non seulement un commerçant, mais un transporteur. Il voyageait accompagné de ses marchandises et visitait les foires ou les petits marchands revendeurs qui constituaient sa clientèle plus ou moins fidèle. Depuis le développement des moyens de transport, le négociant chef de fabrique collective n'est plus que commerçant. C'est sous cette forme réduite qu'il nous apparaît à l'heure actuelle.

D'un autre côté, le développement de la fabrication mécanique a fait disparaître le travail à la main des opérations du peignage[1], du cardage et du filage ; dans la seule opération du tissage, il continue à lutter de la manière que nous allons essayer de déterminer.

Dans la Flandre française, c'est à Halluin que le tissage à la main s'est le mieux maintenu. C'est donc là que nous devons nous rendre pour l'étudier.

Chose curieuse, la plupart des fabriques collectives d'Halluin ne sont pas anciennes, et cela surprend au premier abord.

1. Le repassage du lin se fait encore à la main, mais c'est là une simple annexe de la fabrication mécanique.

L'explication en est pourtant aisée. En effet, les anciennes fabriques ont périclité ou bien se sont transformées en ateliers mécaniques. Quelques-uns de ces derniers ont conservé comme accessoire une fabrique collective, mais quand celle-ci est à l'état pur, c'est presque toujours une affaire nouvelle qui vient de se fonder.

Ainsi une maison que nous visitons n'existe que depuis quatre ans. M. H.-O... qui nous reçoit très aimablement, nous dit qu'il était anciennement employé chez un fabricant lillois, en qualité de voyageur de commerce. Quand son patron cessa son industrie, battu par la concurrence croissante de la machine, M. H.-O... avait toutes les qualités nécessaires pour s'établir patron à son tour : un capital suffisant, la connaissance du métier et celle de la clientèle. Seulement il quitta Lille pour s'installer à Halluin où les salaires sont plus bas. Grâce à cette circonstance, il espère pouvoir lutter encore une dizaine d'années. A ce moment-là, il avisera suivant les circonstances du moment.

On le voit, M. H.-O... se rend bien compte qu'il est entré dans un métier qui meurt ; s'il n'a pas entrepris de monter une usine mécanique, c'est évidemment que les moyens dont il disposait ne le lui permettaient pas. Il est en effet plus facile d'être patron d'une fabrique collective que d'un grand atelier, surtout d'un grand atelier mécanique.

Tout d'abord, le capital est réduit. Il suffit de posséder un magasin avec un certain stock de matières (filés de coton, de laine ou de lin) et de produits (tissus), un ourdissoir à main pour préparer les chaînes, une bascule, un pupitre, une presse à copier et quelques fournitures de bureau ; avec cela un fonds de roulement suffisant pour payer régulièrement les ouvriers et faire face aux échéances.

La plus grande partie de l'outillage, le métier à tisser, est donc la propriété des familles ouvrières[1]. Quelquefois, quand il s'agit de métiers Jacquard et aussi dans la fabrication des

1. Vu la décadence du travail à la main, on se procure du reste des métiers à tisser d'occasion à très bon compte.

tissus d'ameublement, le bâti seul appartient à l'ouvrier, parce que les autres éléments du métier changent d'un article à l'autre. Les femmes (et les quelques vieillards) qui travaillent pour M. H.-O... viennent elles-mêmes chercher les chaînes ourdies et les canettes de trames nécessaires à leur travail, et rapportent les tissus qui leur sont alors payés à un prix fixé d'avance. En somme, elles travaillent à façon pour le patron ; cette façon leur est généralement comptée à la pièce, mais M. H.-O... préfère la régler au mètre.

On le voit, les rapports du patron avec ses ouvriers, quoique directs, sont rares et se bornent pour ainsi dire à l'évaluation du salaire, à l'indication du travail à faire. Tout cela ne demande pas un grand développement du don de direction, de commandement; l'ouvrier reste indépendant à ce sujet; tout au plus, quand le travail traîne, M. H.-O... envoie-t-il son employé voir si les pièces promises seront bientôt livrées.

Ce n'est pas à dire que des qualités personnelles ne soient pas indispensables, mais ces qualités sont plutôt d'ordre commercial que d'ordre industriel. Il faut connaître les goûts de la clientèle, savoir faire valoir la marchandise, avoir en un mot le don de persuader.

Il faut de plus avoir certaines connaissances techniques, connaître les qualités des tissus, les prix, les variations des cours, etc.

Enfin, il faut des connaissances générales : une instruction au moins primaire, la comptabilité, etc.

En résumé, les capacités nécessaires pour être patron d'une fabrique collective comprennent :

1° Des *qualités personnelles* développées par l'éducation familiale (prévoyance) et par l'apprentissage du métier (qualités commerciales);

2° Des *connaissances* acquises à l'école (instruction) ou par l'apprentissage du métier (connaissances techniques).

On le voit, quoiqu'un patron de fabrique collective soit un patron de faible envergure, un fossé le sépare de ses ouvriers; il n'est pas issu de la même formation sociale qu'eux : pour

s'en rendre compte, il suffit de comparer les qualités nécessaires à l'un et à l'autre. Aussi ces patrons ne se recrutent-ils pas dans la classe ouvrière, mais dans celle des commis voyageurs.

Le métier de commis voyageur développe précisément les qualités commerciales et le genre de connaissances techniques qui conviennent à la fonction de patron d'une fabrique collective. Ils ont, en outre, une instruction élémentaire suffisante. Pourtant tous les commis voyageurs ne sont pas aptes à devenir patrons, car il y a un genre de qualités que leur métier ne développe pas et qu'il faut avoir : la prévoyance. Au contraire, on sait qu'il tend plutôt à développer l'imprévoyance, par suite de la vie constante dans les auberges, de la fréquentation presque forcée des cafés le soir, par suite d'un mode d'existence nomade, en somme.

La minorité prévoyante des commis voyageurs doit donc cette prévoyance, non pas au métier, mais à une éducation familiale plus solide. C'est de cette minorité que sortent les patrons du commerce et des fabriques collectives.

Ces derniers, en effet, nous l'avons vu, sont plus des commerçants que des industriels. M. H.-O..., depuis qu'il est patron, fait un travail qui a beaucoup d'analogies avec celui qu'il faisait quand il était voyageur. Il continue à visiter lui-même sa clientèle composée des petits boutiquiers des villages environnants, et leur présente des échantillons : c'est là le travail principal. Pendant ses absences, il est remplacé par son unique employé, qui en outre, nous l'avons vu, lui sert quelquefois d'intermédiaire dans ses rapports avec les ouvriers.

Comment M. H.-O... parvient-il à concurrencer la machine ?

En vendant directement aux petits boutiquiers de villages. Si son prix de revient est plus élevé, son prix de vente l'est également : il y a donc compensation. Les commandes sont petites et portent sur des produits variés, mais nous savons précisément que le travail à la main s'accommode bien de ces conditions.

Au contraire, le grand fabricant n'est pas en contact direct avec le petit boutiquier : ses produits n'atteignent ce dernier qu'en passant par l'intermédiaire du gros et du moyen négoce. Si, aux commissions prélevées par ceux-ci, on ajoute les frais de transports, emballage et manutention toujours très onéreux pour les petits envois, on comprend que, dans les villages d'accès un peu difficile, le petit fabricant de toile arrive à concurrencer le grand.

La manufacture. — La manufacture, répétons-le, est le grand atelier dans lequel on travaille à la main. L'avantage de la manufacture sur la fabrique collective, est qu'elle permet d'organiser une production plus régulière, mais elle a besoin d'ouvriers plus disciplinés, et elle complique le rôle du patron. C'est ce que nous allons voir.

M. L... possède à Halluin une manufacture dans laquelle travaillent une vingtaine de vieux tisserands, chacun sur un métier à pédale. A côté de la salle de travail, un petit magasin contient des filés de lin ou de coton et des pièces de toile; dans une autre salle se trouve un ourdissoir à main pour préparer les chaînes; enfin, un certain nombre de femmes préparent les canettes. Il n'y a pas d'enfants, car M. L... ne fait pas d'apprentis : il estime en effet, que dans dix ans le tissage à la main ne sera plus possible dans la région du Nord.

Pourtant, pas plus que la fabrique de M. H.-O..., la manufacture de M. L... n'est ancienne : elle ne date que de 1898.

Ici, contrairement au premier type, l'occupation principale du patron consiste dans la direction du travail. Cependant la discipline est moins dure que dans les tissages mécaniques; les tisserands quittent l'usine quand cela leur plaît : ils sont du reste payés à la tâche. Toutefois l'on comprend que le patron s'efforce de les faire travailler le plus possible, et pour cela, il faut ruser avec eux, connaître leur mentalité. Ainsi, par exemple, il n'est pas bon de faire ourdir trop de chaînes à l'avance, d'emmagasiner trop de filés, parce que, dès que les tisserands s'en aperçoivent, ils travaillent moins vite, car

ils sentent que le patron a besoin d'eux. Au contraire, ils se pressent s'ils voient qu'il y a peu de travail en préparation. Ils font l'inverse de ce que désirerait le patron, peut-être par un esprit inconscient d'opposition. Il ne faut donc pas préparer trop de travail, même s'il y a des commandes très pressées à exécuter; il ne faut pas non plus accumuler trop de matières premières, et pourtant il ne faut pas risquer d'en manquer. En somme, la présence presque constante du patron est indispensable, et ceci l'empêche de se mettre directement en rapport avec la clientèle : il a recours, pour cela, à l'intermédiaire de voyageurs travaillant à la commission, ou à celui des colporteurs.

Il ne faut donc pas des qualités de même ordre pour être manufacturier que pour diriger une fabrique collective. Sans doute, il faut dans les deux cas de la prévoyance et une instruction primaire, mais les connaissances techniques nécessaires sont différentes puisqu'il faut connaître le mécanisme des métiers; enfin, surtout, les qualités commerciales jouent un rôle moins grand que les qualités de direction, d'organisation.

Aussi les manufacturiers ne se recrutent-ils pas parmi les commis voyageurs[1], mais parmi les contremaîtres. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que M. L... a été contremaître dans un atelier mécanique pendant vingt ans avant de s'installer à son compte. A ce moment-là, il voulut même fonder un atelier mécanique, qu'il dut changer bientôt en manufacture.

Les raisons qui amenèrent M. L... à ce changement, sont curieuses à analyser parce qu'elles nous montrent ce qui lui faisait défaut pour atteindre ce but. Chose qui ne manque pas de nous surprendre au premier abord, M. L... attribue son insuccès au chauffeur. Le chauffeur était un sujet continuel de conflits entre le patron et les tisserands. En effet, on le conçoit, M. L... n'avait besoin que d'un moteur peu puissant. Il en résultait que le chauffeur n'était occupé que par intermittence. Aussi, pour ne

1. Tout au moins le commis voyageur est-il forcé de s'associer à un ancien contre maître pour fonder une manufacture. Dans ce cas, le premier s'occupe de la partie commerciale, ce qui supprime les petits intermédiaires voyageurs ou colporteurs.

pas lui laisser de longs loisirs, M. L... eut l'idée de le mettre à un métier à tisser sur lequel il travaillait lorsque son moteur ne prenait pas son temps. Cette prétention rencontra une opposition formidable, non pas de la part du chauffeur, mais des tisserands, qui refusèrent d'admettre parmi eux un ouvrier qui n'était pas du métier. On le voit, les tisserands à la main ont conservé toute l'étroitesse d'esprit des anciennes corporations.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait « sauter » successivement un certain nombre de chauffeurs, les tisserands finirent par avoir gain de cause, et M. L... dut revendre la machine à vapeur et ses accessoires. Évidemment le conflit n'existait que parce que la production de l'atelier ne couvrait pas le salaire d'un chauffeur exclusif : *il y a donc une grandeur minimum au-dessous de laquelle l'atelier à la houille n'est pas économiquement exploitable,* et M. L... ne disposait pas d'un capital suffisant pour atteindre cette limite.

La grande préoccupation de M. L... est *de ne pas faire de stock*, quoiqu'il ne fasse que des articles courants, communs, se vendant en toutes saisons, la toile à matelas par exemple. Le stock, en effet, en immobilisant du capital, a pour effet d'augmenter le prix de revient, et pour lutter contre la machine, il faut le réduire le plus possible.

On peut se demander comment le travail à la main peut se maintenir précisément dans un genre d'articles, les articles courants, si bien adapté au machinisme? C'est que :

1° Les articles sont vendus plus cher, parce qu'ils sont vendus directement au consommateur et non au marchand;

2° Ils sont vendus à des consommateurs qui habitent dans des pays ruraux où les moyens de communication sont encore peu développés, dans certaines régions du midi de la France, par exemple.

Bien entendu, M. L... vend par l'intermédiaire de voyageurs commissionnaires parcourant ces régions, mais comme chacun de ces voyageurs représente plusieurs autres maisons fabriquant des articles différents, leurs frais généraux sont répartis entre plusieurs petits industriels.

Telles sont les conditions, un peu factices on le voit, dans lesquelles vivent les manufactures de toiles à l'heure actuelle. Chose curieuse, ces manufactures semblent dériver de la grande industrie, puisqu'elles sont fondées par des contremaîtres formés dans les ateliers mécaniques. On peut, dès lors, se demander si les manufactures existaient avant le machinisme, et, dans ce cas, par qui elles étaient fondées.

Si l'on serre la question de près, on remarque que ce qui fait que les manufacturiers actuels se recrutent parmi les contremaîtres, c'est que ces derniers ont le don du commandement et de l'organisation : ils peuvent se recruter parmi toutes les catégories de personnes ayant ces qualités.

L'Antiquité a vu des manufactures qui purent lutter contre les fabriques collectives parce que, n'employant que des esclaves, elles avaient la main-d'œuvre à un taux plus faible encore que les petits ateliers libres collectifs.

Au Moyen Age, avec la disparition de l'esclavage, la fabrique collective domina jusqu'aux inventions mécaniques. Pourtant, avant celles-ci, un certain nombre de manufactures apparurent en Occident [1], mais à l'état sporadique seulement, jusqu'aux inventions qui virent le jour en Angleterre au XVIIIe siècle, et dont nous allons bientôt parler.

En effet, toutes choses égales d'ailleurs, la manufacture supporte moins les aléas du commerce que la fabrique collective à cause de la nécessité d'utiliser l'outillage d'une façon régulière. Elle ne compense ce désavantage que si elle peut se procurer de la force motrice à meilleur marché : esclavage ou emploi d'outils perfectionnés. Or, l'esclavage rendu impossible dans l'Europe occidentale depuis l'apparition du particularisme, la manufacture subit une éclipse jusqu'au moment où les conditions économiques permirent l'emploi d'engins perfectionnés, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle en Angle-

1. Ainsi la manufacture des draps de luxe (façon de Hollande), créée à Abbeville en 1665, grâce à l'appui de Colbert qui lui octroya des privilèges spéciaux (Cf. Demangeon, *La Picardie*, p. 265). Notons en passant que cette manufacture fut fondée par un Hollandais nommé Van Robais, ainsi que la fameuse manufacture des Gobelins, fondée à la même époque par Van Gobeleen.

terre. La manufacture eut alors un regain d'expansion subit mais éphémère, car elle ne fut qu'un état transitoire vers la constitution du *grand atelier à la houille*.

Avant d'entamer l'étude de ce dernier, un court aperçu historique nous semble nécessaire, afin de noter les étapes de l'expansion du travail à la main, et les circonstances qui ont amené sa disparition devant la concurrence du machinisme.

Aperçu historique. — Si l'on trace une ligne passant par Calais, Saint-Omer, Aire-sur-la-Lys, La Bassée, Lille et Tournai, on sépare deux régions naturelles essentiellement distinctes :

Au nord, on trouve un pays bas et humide, à sous-sol imperméable : c'est la Flandre.

Au sud, on a un plateau sec, à sous-sol calcaire et perméable, qui couvre une grande partie du nord de la France, et se subdivise en une série de pays : Boulonnais, Artois, Cambrésis, Picardie, etc.

Les villes que nous venons de citer sont toutes situées à l'intersection d'une voie navigable avec la limite naturelle, et doivent leur origine à l'établissement de marchés où s'échangeaient les productions différentes des deux régions. Le sol sec du plateau calcaire se prête à l'élevage du mouton : c'est le pays de la laine; au contraire, le sol frais de la Flandre est plus favorable à la culture du lin : c'est le pays de la toile.

A l'aurore de l'histoire, les anciens habitants de l'Artois, les Atrébates, sont déjà renommés pour leurs étoffes de laine : les *birri* (bure) en laine grossière, et les *saies* en laine fine. Par contre, les Morins, peuple navigateur qui détenait le détroit de Calais, tissaient leurs toiles à voile avec les lins de la Flandre. L'industrie linière s'est conservée depuis lors dans ce dernier pays, sans aucune discontinuité, principalement dans le bassin de la Lys, rivière dont les eaux ont des propriétés particulières pour le rouissage du lin.

L'industrie lainière, de son côté, s'est maintenue dans les régions calcaires, à Amiens, à Reims, etc., mais elle a disparu de l'Artois, tandis qu'elle s'est propagée dans la Flandre française,

surtout à Roubaix[1]. A dire vrai, ce qui domine dans cette dernière ville, c'est moins la fabrication des tissus de laine pure que celle des étoffes mélangées, et ceci s'explique.

Nous avons dit que Lille était située exactement à la limite des deux régions ; aussi y fabriquait-on à la fois des toiles et des lainages, et cela dès le XIIe siècle ; de là, on devait passer tout naturellement aux étoffes mélangées. En 1495, on voit, dans cette cité, la corporation des *bourgetteurs* (tisserands d'étoffes à chaîne en fil de lin et à trame en fil de laine) se séparer de celle des *sayetteurs* (tisserands d'étoffes de pure laine). Peu à peu, les négociants lillois, en quête de main-d'œuvre à bon marché, firent tisser dans les campagnes avoisinantes, dans le *plat pays*, comme on disait alors, à Roubaix notamment, qui n'était encore qu'un petit bourg naissant. Ce fut, dès lors, une lutte continuelle, une suite interminable de procès entre les bourgetteurs lillois et ceux du plat pays : ces derniers, à l'origine, ne pouvaient fabriquer que la tripe de velours pour tapisserie ; au commencement du XVIIe siècle, ils acquièrent le droit de travailler le *bourrat* ou serge de Rome, et la *futaine* ou bazin, et vers la fin du même siècle, celui de faire les *callemandes* (satin) ; enfin, au XVIIIe siècle, ils peuvent travailler les *camelots* (tissus imperméables communs pour manteaux et capuchons).

Au lin et à la laine, on ajouta la soie et le coton, mais toujours à condition d'être mélangés. Ce n'est qu'à la veille de la Révolution que la liberté industrielle fut définitivement proclamée[2].

On peut se demander pourquoi le tissage des étoffes mélangées se développa dans les villages situés au nord de Lille, c'est-à-dire dans la Flandre, plutôt que dans ceux situés au sud, dans la région calcaire ?

1. Dans la Flandre belge, l'industrie lainière prospérait depuis longtemps. Les Ménapiens, et plus tard les Frisons élevaient des moutons sur les polders du littoral et se livraient à la fabrication du drap. Admirablement placés pour l'exportation, ils purent étendre leur fabrication, et, dès le Moyen Age, ils durent avoir recours aux laines étrangères, anglaises, espagnoles, etc. C'est alors que se développèrent les fameuses cités flamandes : Gand, Bruges, Ypres, etc.

2. Turgot supprima les corporations en 1776, et la réglementation d'Etat en 1779.

Il est probable que l'une des causes prépondérantes fut celle du recrutement plus facile de la main-d'œuvre : *la Flandre, pays à forte natalité, a toujours été un réservoir d'hommes.* Au surplus, rien ne poussait à l'établissement de l'industrie vers le sud : les laines elles-mêmes ne venaient pas de la région calcaire avoisinante, car on les réservait pour les tissus pure laine ; Roubaix faisait venir ses laines de Hollande, d'Angleterre et d'ailleurs.

Pendant que le tissage des mélangés prospérait à Roubaix et dans les environs, le tissage de la laine tombait en décadence à Lille et dans l'Artois.

Lille se spécialisait de plus en plus vers la fabrication du fil à coudre, qu'elle n'a pas abandonnée jusqu'à nos jours : en 1709, elle comptait déjà 600 moulins de filterie. Quant aux Artésiens, ils étaient de plus en plus rejetés vers le filage de la laine et la fabrication des dentelles[1].

En résumé, voici quelle était la situation de l'industrie textile dans la Flandre française au moment où les inventions mécaniques allaient la bouleverser.

D'abord le *lin*[2] :

La culture de la plante et la préparation de la fibre se faisaient à la campagne dans les villages du bassin de la Lys, ainsi que le filage ; ce dernier travail était fait par les femmes, et l'on comptait 43.000 rouets dans les arrondissements de Lille et d'Hazebrouck au début du XIXe siècle. A la même époque, il y avait 4.000 métiers à tisser la toile à Hazebrouck, Armentières, Merville, Estaires et dans les villages environnants,

1. Pendant longtemps, l'Artois avait fourni à la Flandre des émigrants experts dans le travail de la laine : au Xe siècle, Baudouin III, comte de Flandre, attira à Bruges des tisserands et des foulons de l'Artois. Plus tard, ce fut une véritable émigration due à l'insécurité politique. De 1477 à 1483, Louis XI occupe l'Artois : de nombreux tisserands se réfugient à Lille et à Roubaix. En 1508, la cité d'Arras ayant empêché le tissage rural, les ouvriers campagnards émigrent en masse : les sayetteurs vers Lille et les drapiers vers Roubaix. De 1635 à 1648, conquête définitive de l'Artois par les Français, siège d'Arras et bataille de Lens : les derniers tisserands se réfugient à Roubaix.

2. Cf. *Monographie du lin et de l'industrie linière dans le département du Nord*, par Louis Merchier, p. 18 (L. Danel, édit. Lille, 1902).

plus 125 métiers de rubannerie à Comines et à Lille. Cette dernière ville monopolisait la fabrication du fil à coudre, tandis que de nombreuses blanchisseries de toiles s'échelonnaient le long de la Deûle et de la Lys.

Voyons maintenant la *laine*.

Lille avait encore un certain nombre de tisserands, mais Roubaix avait fini par devenir le centre le plus important pour les lainages communs dans le Nord. En 1771, cette ville comptait 141 fabricants donnant du travail à 600 ouvriers peigneurs habitant surtout Tourcoing, à 30.000 fileuses de l'Artois et de la Picardie, à 2.000 tisserands de callemandes et 250 tisserands de futaines, la plupart résidant à Roubaix, et auxquels on doit ajouter 1.500 retordeurs, 1.200 gamins épeuleurs (bobineurs), 2.000 redoubleuses et 300 piqûrières.

Cette industrie, en apparence si prospère, était alors bien près de sa décadence. De l'autre côté de la Manche, le machinisme était en train d'éclore, et en 1786, un traité de commerce ayant permis l'entrée facile des cotonnades anglaises, le travail des étoffes de laines communes fut gravement atteint.

C'est ainsi qu'en 1788, l'industrie lainière ne comptait plus que 8 métiers battants à Roubaix, 22 à Tourcoing et 800 à Lille.

Quelques années plus tard, l'annexion de la Belgique vint aggraver la crise en permettant la concurrence aisée des draps de Verviers.

Mais nous sommes à un tournant de l'histoire ; le machinisme allait s'implanter sur le Continent, et avant de noter les répercussions qu'il devait fatalement produire, il nous faut donner quelques détails sur les origines du travail mécanique dans l'industrie textile.

Quand la colonisation agricole de l'Angleterre fut achevée et que les terres vacantes commencèrent à devenir rares, les Anglo-Saxons, pour développer les moyens d'existence parallèlement à l'accroissement de la population, songèrent à créer chez eux l'industrie lainière en utilisant les laines du pays, qui, jus-

qu'alors étaient expédiées en Flandre. Ils attirèrent en Angleterre des ouvriers flamands, mais la supériorité économique de l'Angleterre ne commença véritablement qu'avec le machinisme.

Ce n'est pas que les inventeurs aient manqué sur le Continent, mais ils ne réussirent jamais à implanter sérieusement leurs procédés dans l'industrie; s'ils furent plus heureux en Angleterre, c'est que le milieu social se prêtait mieux à l'adoption des progrès économiques : déjà, à cette époque, ce pays était un pays de hauts salaires [1]; il ne pouvait lutter qu'en développant le plus possible la productivité de l'ouvrier.

Cependant, l'industrie lainière, empêtrée dans d'étroits règlements aussi bien en Grande-Bretagne que sur le Continent, présentait une grande résistance à l'amélioration des méthodes.

C'est à ce moment que la prise de possession de l'Hindoustan par les Anglais vint mettre à leur portée une matière textile peu utilisée jusqu'alors en Europe, le coton. Cette matière devait leur être fournie ensuite abondamment par la possibilité de la cultiver dans leurs colonies américaines.

Plus tard, l'abondance de la houille devait assurer définitivement cette supériorité, mais, à ce moment, il n'en est pas encore question.

Les progrès mécaniques ont traversé les phases suivantes :

1° Ce sont d'abord des *outils perfectionnés mus à la main*, qui apparaissent : la fameuse *jenny*, inventée par Hargreaves en 1767, est une espèce de rouet contenant jusqu'à 120 broches à filer et qu'un enfant peut mouvoir à l'aide d'une manivelle;

2° Puis ce sont les *appareils à moteurs animés :* le *Throstle* (métier continu à filer), inventé en 1769 par Arkwright et la *mule-jenny* (ancêtre du renvideur), inventée par Crompton en 1779, toutes deux mues à l'aide de manèges actionnés par des mules ou des chevaux;

3° Les *appareils hydrauliques* succèdent rapidement aux précédents dans les pays montagneux du Lancashire :

Le *water-frame* ou métier hydraulique à filer;

1. Paul Mantoux, *La révolution industrielle au XVIIIe siècle.*

Le *power-loom* ou métier à tisser hydraulique, inventé par Cartwright en 1785.

4° Enfin cette dernière année voit s'ouvrir l'ère de *la machine à vapeur*, car c'est précisément à ce moment-là que la machine de Watt fut appliquée pour la première fois à l'industrie textile.

Le coton, ainsi obtenu à bas prix, fit une concurrence désastreuse à l'industrie lainière, qui dut à son tour adopter les inventions mécaniques : la filature de la laine cardée employa la première jenny, dans le Yorkshire, en 1773, et le premier moteur à vapeur à Leeds en 1794. Enfin, le peignage mécanique de la laine fut réalisé, en Angleterre, par Collier, en 1827.

L'industrie linière fut la dernière à adopter les nouvelles méthodes. Cette industrie n'étant pas concurrencée par les Anglais, Napoléon Ier conçut le projet de la développer en France le plus rapidement possible. Dans ce but, il institua, dès 1805, un prix de 1.000.000 francs pour récompenser l'inventeur assez heureux pour réaliser le filage mécanique du lin fin et du chanvre.

On sait comment Philippe de Girard réussit à inventer un appareil à filer le lin, trop tard malheureusement pour toucher la prime, l'Empire étant alors à son déclin. C'est en Autriche, à Hirtenberg, qu'il alla fonder, en 1815, la première filature mécanique, bientôt suivie, en 1819, d'une seconde à Girardow en Pologne.

La méthode de Girard, encore imparfaitement automatique, fut perfectionnée en Angleterre, et c'est à Leeds que la première filature véritablement automatique fut fondée par Marshall vers 1824. Rien mieux que cette histoire ne montre que la réussite d'une invention en un point quelconque dépend plus des conditions du milieu social en ce point que de l'action personnelle d'un inventeur.

La concurrence de l'Angleterre força le Continent à adopter les procédés de l'industrie mécanique.

A partir du traité de commerce de 1786, les cotonnades

anglaises inondèrent la France, et firent une concurrence désastreuse aux étoffes de laines communes; seules les régions fabriquant les qualités supérieures purent résister : draps de Sedan et d'Elbeuf, tissus en laine peignée de Reims et d'Amiens, etc. Partout ailleurs, à Roubaix notamment où l'on faisait surtout les tissus communs et mélangés, on dut abandonner la laine et se mettre à tisser les filés de coton anglais.

Peu à peu, on fit venir des machines d'Angleterre, et on embaucha des ouvriers anglais malgré les obstacles de la législation anglaise. Amiens vit, en 1773, les premières jennies[1]; elles avaient une vingtaine de broches. Puis des filatures hydrauliques furent montées, à Arpajon en 1784[2], à Louviers en 1786[3], à Amiens en 1792[4], à Wesserling en 1803[5].

C'est un Gantois, Liévin-Bauwens, qui au péril de sa vie rapporta, en 1791, les premières mule-jennies d'Angleterre, mais la filature ne se développa guère à cette époque en Flandre[6], parce qu'elle manquait de chutes d'eau : elle devait s'en tenir aux mule-jennies mues par des chevaux. Roubaix ne souffrit guère, puisque le filage de la laine y était peu pratiqué : son industrie était surtout le tissage, et elle se contenta de tisser le coton au lieu de tisser la laine.

Le Nord ne reprend sa supériorité qu'avec la machine à vapeur. A Lille, la première fut importée d'Angleterre en 1817, par Auguste Mille[7], à Roubaix en 1820 par Grimonprez.

La transformation de l'*industrie lainière* suivit de près celle du coton. Reims vit les premiers métiers à filer la laine cardée en 1812; Amiens les premiers métiers à filer la laine peignée en 1828.

A partir de ce moment, après 1830 surtout, Roubaix aban-

1. Demangeon, *la Picardie*, p. 314.
2. Bleunard, *Histoire générale de l'industrie*, III, p. 11.
3. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*, p. 295.
4. Demangeon, *loc. cit.*, p. 314.
5. Bleunard, *loc. cit.*, III, 12.
6. En l'an IX, il y avait à Lille 2.561 métiers à filer le coton de 50 broches en moyenne (Flammermant, *Histoire de l'industrie à Lille*, p. 22).
7. *Archives du Comité des filateurs de coton de Lille*, par H. Loyer, p. 291.

donne le coton trop concurrencé, pour la laine peignée.

Enfin l'*industrie linière* dut se transformer à son tour.

Pendant la période d'enfantement du machinisme, l'Angleterre garda jalousement ses secrets de fabrication : il était défendu d'exporter des machines sur le Continent. C'est au péril de leur vie que des hommes courageux et dévoués allèrent, en Grande-Bretagne, déchiffrer le mystère qui planait sur les nouveaux procédés.

A partir de 1830, le Royaume Uni commença à inonder ses voisins de filés de lin, fabriqués mécaniquement à Leeds d'abord, à Belfast ensuite. Les rouets s'arrêtèrent net dans les Flandres, faisant disparaître ainsi l'une des ressources escomptées du budget familial. L'Angleterre qui, en 1833, exportait en France 349.186 kilogrammes de fils de lin, en envoyait 3.124.481 en 1837 !

Dès 1832 cependant, un fabricant de cardes, Antoine Scrive, de Lille, avait réussi à se faire embaucher dans une filature de Leeds. Rentré dans sa ville natale, il commença à fabriquer des métiers semblables à ceux qu'il avait vus, et à monter ainsi la première filature mécanique de lin sur le Continent. Les premiers filateurs étaient donc en même temps constructeurs de métiers, mais ils ne fabriquaient que leur propre outillage. C'est Decoster qui fonda à Paris en 1835, la première usine où l'on se mit à construire des métiers pour la vente.

Des filatures mécaniques furent installées, mais en 1842, il fallut élever les droits de douane pour assurer l'essor définitif de la nouvelle industrie. Ainsi fut conjurée la crise qui cette fois menaçait les tisserands eux-mêmes.

En Belgique, pays essentiellement exportateur, le remède protectionniste ne fut pas suffisant, et la crise du tissage atteignit son paroxysme vers 1847 et 1848. Il y eut alors un véritable exode de la Flandre belge vers la Flandre française : des filatures de lin, des tissages et des blanchisseries de toile, des filteries s'élevèrent en quantité.

En résumé, dès le milieu du siècle passé, le travail à la main était concurrencé sur toute la ligne par la machine. Cette

dernière triomphait déjà complètement dans les opérations qui se prêtent le mieux à l'automatisme, mais elle ne s'implantait que lentement encore dans le tissage, surtout dans le tissage des fantaisies.

Aujourd'hui, dans la Flandre française, la victoire de la machine est définitive, et nous avons vu dans quelles conditions artificielles les derniers bataillons du tissage à la main luttent encore désespérément contre elle.

II

LES PATRONS DU TYPE MODERNE

Nous avons vu que le patron d'une fabrique collective est plutôt un commerçant qu'un industriel. Il est le produit, socialement parlant, d'une sélection, opérée par le développement de l'esprit de prévoyance, et faite sur les colporteurs et les commis voyageurs. Le machinisme, en éliminant la fabrique, n'a pas fait disparaître ce type social; il l'a seulement transformé en un pur négociant. Nous le retrouverons lorsque nous parlerons des négociants en tissus, en toiles, en fils, etc.

Le patron de la manufacture, au contraire, est plus industriel que commerçant. Il est le produit d'une sélection, opérée également par la prévoyance, mais faite sur les petits patrons-ouvriers ou sur les contremaîtres. Le machinisme, en transformant la manufacture en grand atelier à la houille, a donné de l'extension et une grande ampleur au type du patron industriel. C'est ce type surélevé, ce type essentiellement moderne, que nous allons maintenant étudier.

I. — LA CONCENTRATION INDUSTRIELLE.

L'un des effets les plus visibles du machinisme est de pousser à la concentration industrielle. Encore faut-il distinguer et serrer de près ces notions de machinisme et de concentration.

Le machinisme n'a pris véritablement tout son essor, et n'a produit tous ses effets sociaux que depuis l'invention de la machine à vapeur et la propagation de son emploi. Jusque-là, il y a eu des mécanismes plus ou moins compliqués mûs par la force humaine ou animale, voire même par la force naturelle du vent ou de l'eau, mais ce n'était qu'un machinisme bien rudimentaire encore.

La force hydraulique elle-même n'a pu donner l'essor au machinisme, car elle est forcément limitée et d'un débit très variable. Les chutes puissantes sont situées dans des endroits peu accessibles et ne commencent à être sérieusement utilisées que depuis les récentes inventions réalisées dans le domaine de l'électricité. Quant aux rivières accessibles, elles ne possèdent que de petites chutes disséminées qui ont pour effet de maintenir les ateliers dans des limites modestes et inextensibles.

Pour toutes ces raisons, nous proposons d'englober sous le nom de *manufactures* tous les grands ateliers dans lesquels on emploie comme force motrice, l'homme, les animaux, le vent ou l'eau, réserve faite sur les transformations futures que pourra produire l'électricité.

Le *grand atelier à la houille* doit être nettement classé à part, parce que, seul, jusqu'à présent, il permet une extension indéfinie de la concentration industrielle.

On ne peut pas dire que la machine à vapeur a créé le grand atelier, comme on l'a quelquefois dit : des manufactures ont existé dans l'Antiquité.

Ce qui est vrai, c'est que la machine à vapeur a créé le grand atelier à la houille, ce qui veut dire l'*atelier indéfiniment extensible*. Là est le grand fait social nouveau qui distingue notre époque de toutes celles qui l'ont précédée.

Désormais, la concentration industrielle est rendue indépendante des obstacles opposés par le Lieu : elle n'a plus d'autres limites que celles des possibilités du marché mondial, des moyens d'exécution, et de l'adaptation des groupements humains.

Il en résulte une concentration industrielle de plus en plus

grande. C'est là le fait le plus visible, et qui frappe tout d'abord quand on parcourt une cité industrielle moderne.

Cette concentration porte à la fois sur le personnel et sur le capital. Nous devons considérer séparément ces deux points, car il n'y a pas nécessairement parallélisme entre les deux.

Pour déterminer le degré de concentration industrielle atteint dans une région, il suffit de déterminer *la grandeur de l'usine moyenne*. Sans doute cette usine moyenne n'existe pas et il ne faut pas y attacher une signification plus précise qu'à celle de n'importe quelle moyenne déterminée par les méthodes de la statistique. Dans l'industrie textile en particulier, il faudrait tenir compte de l'influence que peut avoir sur la grandeur de l'atelier le produit fabriqué; il faudrait distinguer les filatures des gros numéros de celles des fins, les tissages de toile à voile de ceux de linge de table, etc. Mais ceci demanderait toute une série de monographies d'ateliers classés d'après les articles produits. A défaut d'une telle étude qui nous entraînerait trop loin, livrons-nous aux indications suivantes, vagues et générales, mais qui suffiront à nous montrer les influences globales des différentes espèces de fabrication.

Dans la Flandre française, on peut dire que la *filature de coton* moyenne compte 28.000 broches [1], 200 ouvriers et 600 chevaux-vapeur, et nécessite un capital de un million et demi de francs;

Le *peignagne de laine* : 900 ouvriers, 1.500 chevaux, et 4 millions de francs;

La *filature de laine* : 17.000 broches, 150 ouvriers, 450 chevaux et un million de francs;

Le *tissage de laine* : 200 métiers, 250 ouvriers, 260 chevaux, et 300.000 francs;

La *filature de lin* : 6.000 broches, 300 ouvriers, 150 chevaux, et 1.200.000 francs;

Le *tissage de toile* : 150 métiers, 180 ouvriers, et 300.000 francs.

1. D'après Schulze-Gavernitz, la filature de coton en Alsace compterait également en moyenne 28.000 broches (*La grande industrie*, p. 145).

La concentration du personnel. — Occupons-nous d'abord de la question du personnel. Si l'on jette un coup d'œil sur le tableau qui précède, on constate de suite que l'*atelier moyen occupe* 200 à 300 *ouvriers*. Le peignage de laine lui-même, qui, à première vue, semble faire exception, comporte en réalité trois ateliers distincts occupant environ 300 personnes chacun : un de triage, et deux de peignage (un de jour et un de nuit).

Ces chiffres sont notablement supérieurs à ceux de la *manufacture*, dont le personnel oscille autour de 20 ou 30 *individus*, et si l'on excepte quelques cas particuliers, il ne semble pas que les manufactures, dans l'industrie textile, aient été plus grandes dans les siècles passés[1].

Ce qui dominait, du reste, c'était la fabrique collective, composée d'une foule de *petits ateliers*, dont le personnel ne dépassait pas quelques compagnons.

On peut donc dire que *la capacité de direction va en croissant du petit atelier à la manufacture, et de celle-ci au grand atelier à la houille.*

La concentration des capitaux. — Depuis l'introduction du machinisme dans l'industrie, la productivité d'un atelier n'est plus proportionnelle à la quantité de bras employés, mais à la force motrice utilisée. Aussi les capitaux jouent-ils un rôle prépondérant.

Si nous nous reportons à l'évaluation que nous avons faite de l'usine moyenne[2], nous constatons que les divers genres de fabriques présentent, à ce sujet, des différences beaucoup plus marquées qu'au point de vue du chiffre du personnel.

Nous trouvons une échelle hiérarchique nettement graduée de la manière suivante[3] :

1. Nous ne parlons pas, bien entendu, des manufactures de l'Antiquité qui employaient des esclaves et étaient d'un type social différent.

2. Voir *supra*, p. 41.

3. Ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici d'usine de grandeur moyenne. Certaines usines sont beaucoup plus grandes que cette usine moyenne, mais, par contre, d'autres sont plus petites.

1° Au premier échelon, se trouvent *les tissages* qui demandent en moyenne un capital de 300.000 francs;

2° Ensuite, viennent les *filatures* avec un capital de 1 à 1.500.000 francs;

3° Enfin, tout en haut, le *peignage de laine* avec 4.000.000.

Cet ordre est également celui du degré de machinisme atteint dans chaque variété! Si l'on néglige les influences des autres facteurs, comme celui de l'article fabriqué, on peut en conclure que *la concentration des capitaux est proportionnelle au degré de machinisme.*

La vérité de cette loi apparaît encore si l'on compare les différentes étapes de l'évolution, dans le temps, d'une même industrie. Ainsi, en 1829, une filature de coton de 10.000 broches ne nécessitait qu'une force motrice de 20 chevaux et un capital de 75.000 francs, et avec les manufactures nous touchons à un capital moyen de quelques milliers de francs.

Cette concentration des capitaux suppose un accroissement et une diffusion plus grande de l'esprit d'épargne et de prévoyance dans la population.

Elle suppose, de la part des gens qui les font valoir, un développement des capacités administratives et du sens de la responsabilité.

Sans doute, nous le répétons, ces qualités existaient déjà dans le milieu social antérieur, mais à un degré moindre. La machine a eu pour résultat de permettre leur essor et de les développer par les nécessités des conditions nouvelles de la production.

LES PATRONS DE L'INDUSTRIE MODERNE. — Nous voyons déjà s'estomper la figure du patron moderne. C'est l'ancien manufacturier qui a grandi, et qui a acquis à un degré plus éminent :

1° Le don du commandement et le sens de l'organisation;

2° L'esprit de prévoyance;

3° Les capacités administratives et le sens de la responsabilité.

Ainsi donc, la machine a développé les qualités morales chez le patron comme chez l'ouvrier; mais tandis que ce dernier[1] voyait diminuer ses connaissances techniques, le premier devait les augmenter. Non seulement il lui faut connaître le mécanisme des métiers, mais celui des moteurs, des organes de transmission, le fonctionnement des chaudières, etc. Et il faut qu'il se tienne constamment au courant des inventions nouvelles.

On peut dire que le patron a grandi sur toute la ligne, mais en grandissant, son rôle s'est compliqué. Le manufacturier, dans sa sphère modeste, se suffisait à peu près à lui-même, dans son travail patronal, tandis que le grand industriel moderne fait appel à une foule d'auxiliaires. Quels rôles remplissent ceux-ci, et que reste-t-il véritablement au patron proprement dit ?

II. — LES AUXILIAIRES DU PATRONAGE.

La direction du travail. — Tout le monde connaît les difficultés que l'on rencontre à commander et diriger un petit personnel. A plus forte raison, est-ce une tâche particulièrement malaisée de maintenir la discipline dans un corps nombreux. On n'y parvient que par la subdivision des cadres en petits groupes : de là, dans l'armée, par exemple, cette multiplicité de groupements superposés : escouades, compagnies, bataillons, etc. De là aussi, dans l'industrie, l'emploi d'auxiliaires, les surveillants, les contremaîtres et les directeurs. Ici, les qualités exigées sont évidemment surtout le *don du commandement* et le *sens de la responsabilité*, et par là nous rejoignons l'élite de la classe ouvrière, les fileurs[2]. Le contremaître d'abord, le directeur ensuite, diffèrent du fileur, en ce qu'ils ont un personnel plus considérable à diriger, une responsabilité plus lourde à assumer. Un peu de culture intellectuelle, des connaissances plus générales commencent à devenir indispensables, Tout ceci, une élite ouvrière peut encore l'acquérir. De là,

1. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 23.
2. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 25.

comme dans l'armée, un double recrutement possible : par le rang ou par l'école. Le premier, résultat d'une sélection naturelle, assure moins bien la formation intellectuelle. C'est ici surtout que les écoles du soir ont un rôle à jouer, car elles permettent d'allier heureusement les deux modes de formation. Quoi qu'il en soit, on peut être certain qu'un directeur ne se maintiendra que s'il possède ces deux genres de qualités à un degré suffisant.

En tout cas, on voit que la machine offre une voie d'élévation à ceux qui possèdent le don du commandement et de l'organisation et le sens de la responsabilité. Ils peuvent devenir contre maîtres d'abord, directeurs ensuite. En voici un exemple :

M..., né à Roubaix en 1851, est un ancien tisserand devenu contremaître. Son frère aîné est toujours tisserand dans la même ville, tandis que son frère cadet[1], ayant pu pousser son instruction plus loin, a pu devenir employé de banque, et vit actuellement *en petit rentier*. Les enfants de M... ne seront pas ouvriers, mais employés : il a deux fils échantillonneurs, et une fille qui, après avoir travaillé quelque temps en atelier, est aujourd'hui mariée à un employé, et ne s'occupe que de son ménage.

Mais ce n'est là encore qu'une ascension au premier degré. D'autres ont pu s'élever plus haut, puisque la plupart des directeurs de fabrique sont des fils d'ouvriers ayant pu suivre les cours d'une école industrielle ou qui ont appris par eux-mêmes, et qui ont pu devenir très tôt contremaîtres.

En voici un exemple :

A... est né à Roubaix, où son grand-père, tisserand hollandais, était venu s'installer il y a une cinquantaine d'années, et son père, dans un tissage mécanique, avait travaillé en qualité d'ouvrier d'abord, de contremaître ensuite.

A... lui-même fit ses études primaires dans une école de la ville de Bruxelles, et acquit une instruction technique dans une école de tissage de Roubaix, ce qui lui permit d'entrer en qua-

1. Ce sont surtout les plus jeunes fils qui peuvent pousser plus loin leur instruction, parce qu'au moment de leur éducation la famille possède des ressources plus grandes, grâce à l'appoint du salaire des aînés.

lité de dessinateur chez un fabricant d'étoffes d'ameublement de Roubaix, et de s'élever, peu à peu, au poste de contremaître puis à celui de directeur. Après avoir changé plusieurs fois d'usines, tant en Belgique qu'en France, il a fini par décider l'un de ses patrons à le commanditer, s'élevant ainsi jusqu'au patronat.

L'ADMINISTRATION. — Si la première variété d'auxiliaires que nous venons d'étudier demande surtout des hommes au caractère ferme, il y en a une autre, où les connaissances intellectuelles jouent un plus grand rôle, sans toutefois exclure, loin de là, celui du caractère.

Les certificats et les diplômes sont les clefs qui en ouvrent l'accès; il faut savoir compter vite, avoir une écriture lisible, connaître la tenue des livres, quelquefois posséder des notions de dessin ou de langues étrangères; de plus en plus, on demande la connaissance de la sténographie et de la dactylographie. Tout cela ne s'acquiert qu'à l'école ou dans des cours spéciaux.

Toutefois, *si l'instruction fournit le critère de la sélection à l'entrée, ce n'est plus elle qui préside à l'avancement :* encore une fois, il y a là une question de caractère.

Au commis ordinaire, on ne demande qu'un certain esprit de discipline, de l'ordre, de la méthode, de la propreté. Le caissier, le comptable, le chef de bureau ont, en outre, une responsabilité plus ou moins grande à assumer, un commandement à exercer.

On le voit, il y a une seconde voie ouverte à l'élévation de l'élite ouvrière, sinon à la première génération, du moins à la seconde; car, ici, pour débuter, une préparation intellectuelle est indispensable, et il faut s'adapter très jeune à la vie de bureau. Cela suppose que les parents, non seulement n'ont pas absolument besoin du salaire d'appoint qu'apportera le jeune homme, mais encore disposent de moyens suffisants pour prolonger les études de leur fils jusqu'à seize ou dix-sept ans.

En Angleterre, la coutume du demi-temps (*half-time*) facilite beaucoup l'ascension des enfants capables. En France, où cette

coutume n'existe pas, il faut à la famille ouvrière des ressources plus grandes pour faire acquérir aux enfants le degré d'instruction nécessaire.

Aussi, peu de familles exclusivement ouvrières peuvent le faire : la plupart du temps, ce sont des familles demi-ouvrières, demi-commerçantes, des familles dans lesquelles le père travaille en fabrique, tandis que la mère entreprend un petit commerce : épicerie, cabaret, etc.

Tel est le cas de V. H..., l'ouvrier tourquennois dont nous avons parlé[1]. Sa femme a exploité un estaminet jusqu'à ce que fût terminée l'éducation de son fils ; celui-ci devient ainsi dessinateur à seize ans.

Ce mode d'ascension est inférieur puisqu'il tend à désorganiser le foyer familial, et qu'*il dérive du travail de la femme*.

Il est inférieur encore dans son mode de recrutement, basé sur des connaissances et non sur une supériorité du caractère.

Enfin, il est inférieur au point de vue de l'éducation, car la mère n'a guère le temps de s'en occuper.

En Angleterre, cette façon de s'élever n'entraîne pas les mêmes effets : les salaires plus élevés et la coutume du *half-time*, en permettant une instruction plus poussée des enfants, met à la portée de ceux-ci des moyens d'élévation, sans obliger la mère à chercher des ressources supplémentaires dans le commerce ; le foyer de ceux qui s'élèvent n'est donc pas menacé de désorganisation. Que de bienfaits sociaux l'Angleterre ne doit-elle pas à cette coutume du half-time qui fait marcher de pair l'éducation à l'atelier avec celle de l'école !

La propriété. — Les deux premières catégories d'auxiliaires ont pour rôle d'aider le patron dans son travail : direction du personnel et administration du capital. En voici une troisième qui l'aide à amasser le capital lui-même. Ce sont cette fois des auxiliaires propriétaires. Bien peu de grands patrons ont la propriété entière de leur usine et de leur outillage. Devant l'ex-

1. Voir *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 48.

tension rapide des établissements industriels, ils ont dû faire appel bien souvent à des associés ou à des prêteurs, et les nécessités ont fait surgir de nouvelles formes d'association, sociétés en commandite ou anonymes.

Tout en bas, on distingue le simple *actionnaire* qui ne détient qu'une petite parcelle de la propriété, et s'en remet à d'autres pour la surveillance de l'emploi des fonds ; une seule qualité lui est nécessaire : l'esprit d'épargne, la prévoyance.

Au-dessus viennent les *administrateurs* qui sont de gros actionnaires s'occupant de contrôler l'emploi des fonds. A ceux-ci il faut, outre une prévoyance plus développée, des capacités administratives et le sens de la responsabilité. On peut placer dans cette catégorie les *commanditaires* et les *banquiers-prêteurs*.

Cette voie n'offre pas actuellement un moyen d'ascension pour la famille ouvrière proprement dite, qui ne peut épargner que de petites sommes à la fois. Les valeurs industrielles sont d'un prix trop élevé ; les caisses d'épargne forment toujours le moyen le plus commode pour recevoir les économies des petits salariés.

Toutefois, on peut dire que l'évolution industrielle tend à changer cet état de choses. La nécessité de réunir des capitaux toujours plus considérables, oblige à recourir de plus en plus aux petites bourses. C'est ainsi qu'en Angleterre, où l'évolution industrielle est plus avancée, on voit certaines sociétés subdiviser leur capital en coupures de plus en plus petites, descendant parfois jusqu'à 25 francs pour les mettre à la portée de l'épargne ouvrière.

Jusqu'à ce jour, c'est la bourgeoisie qui a été la grande pourvoyeuse des capitaux complémentaires nécessaires à la classe dirigeante pour assurer le développement de la grande industrie.

L'ASCENSION DES CAPABLES. — On a souvent dit que le machinisme, en accroissant la dimension des ateliers et l'importance du capital nécessaire, avait rendu plus difficile l'ascension de l'élite ouvrière. Il n'en est rien, comme nous l'allons voir :

1° S'il est vrai qu'il faut un capital plus considérable aujourd'hui, il est non moins vrai qu'il est plus facilement mis à la

disposition des capables. Anciennement, pour devenir patron d'un petit atelier, il fallait une mise de fonds peu considérable, mais on ne pouvait guère la trouver qu'en l'amassant soi-même, et l'on devait attendre d'avoir pu la réunir, sou à sou. A l'heure actuelle, il devient de moins en moins nécessaire de posséder soi-même le capital pour s'élever à la direction. A qualités morales égales on montait moins vite, puisqu'il fallait attendre que le bas de laine ait pu grossir.

2° S'il est vrai que le nombre des patrons ait diminué, il est non moins vrai que le nombre des auxiliaires du patron a augmenté (chefs d'équipe, surveillants, contremaîtres, employés, dessinateurs, comptables, etc.), et que la situation de ces auxiliaires est plus enviable que celle de la plupart des anciens petits patrons.

3° Une troisième voie, enfin, qui n'est encore ouverte qu'à la bourgeoisie, permet l'ascension lente des plus prévoyants, et c'est encore la machine qui a incité ici à l'épargne en offrant des placements rémunérateurs. Le bas de laine qui ne rapportait rien a été remplacé par les caisses d'épargne, les dépôts en banque, les rentes publiques et les valeurs industrielles. Une foule de gens se sont ainsi créé de petites rentes à côté des revenus de leur travail. C'est pourquoi les classes moyennes, demi-rentières, demi-salariées, n'ont pris toute leur importance que depuis l'apparition du machinisme.

Nous ne voulons pas prétendre qu'il n'y avait pas autrefois des moyens d'ascension. Il y en avait dans le commerce, par exemple. Ce que nous pouvons conclure, pour l'instant, c'est que *la machine a multiplié et facilité les moyens d'ascension*. Autrefois, pour s'élever par l'industrie, il fallait des qualités plus variées, et l'on s'élevait moins haut. Aujourd'hui, on peut monter à un échelon plus élevé, avec des capacités moins nombreuses, mais plus accentuées. Il n'est plus indispensable d'avoir à la fois le don du commandement et celui de l'épargne : il suffit d'avoir l'un ou l'autre, mais il faut l'avoir à un degré plus fort. C'est la machine et le régime qui en résulte qui permet le mieux à chacun de donner sa mesure.

En d'autres termes, *la machine accentue des différences individuelles, et facilite le classement de chacun suivant ses aptitudes.*

III. — LES PATRONS INDUSTRIELS.

Nous venons de parcourir les diverses variétés d'auxiliaires employés dans l'industrie textile. A cet assemblage hétéroclite, il est indispensable de donner une unité directrice suprême : tel est le rôle du patron proprement dit.

Il s'ensuit que le patron doit posséder à la fois les qualités et les connaissances réclamées dans chacune des branches secondaires que nous avons déterminées. Le patron doit avoir les qualités de direction, d'administration et de prévoyance. Il doit, de plus et avant tout, *savoir juger les hommes,* afin de trouver les auxiliaires les meilleurs qui l'aideront dans sa tâche : savoir s'attacher les meilleurs collaborateurs est la condition principale du succès.

Ainsi, plus on s'élève dans l'échelle sociale, et plus l'on doit avoir des qualités nombreuses et éminentes pour se maintenir.

Mais l'on peut s'élever plus ou moins haut, et les divers genres d'ateliers n'agissent pas de la même façon : leur influence sélectionnante n'est pas la même; de là l'existence de variétés patronales qui forment la contre-partie des variétés ouvrières.

Ici, la hiérarchie est basée quelquefois sur le capital, image des difficultés d'établissement, ou sur les difficultés techniques du métier lui-même.

Les difficultés d'établissement. — Nous avons vu qu'il n'y a guère de différences entre les variétés d'usines au point de vue de l'importance numérique du personnel, mais qu'il n'en est pas de même quant au capital d'établissement. Ce dernier élément va donc nous permettre de faire une classification graduée, en commençant par les variétés dans lesquelles il est possible de s'établir avec le capital le moins élevé.

Dans chaque variété il est une grandeur minimum d'usines au-dessous de laquelle on ne peut descendre : c'est cette grandeur minimum que l'on appelle l'*unité industrielle*.

L'unité industrielle, c'est le nombre de métiers ou de broches que doit comprendre l'établissement pour produire un article donné dans de bonnes conditions de prix de revient.

Elle dépend de la productivité propre des différentes espèces de machines composant un atelier. Ainsi, en filature, il faut au moins un nombre de broches absorbant la production d'un assortiment de préparation. En tissage, le rapport entre le nombre de métiers à tisser et celui des machines à préparer est un peu moins rigide qu'en filature ; pourtant, il arrive un moment où l'achat d'un seul métier à tisser en plus oblige à mettre un bobinoir en plus, un ourdissoir, une cannetière, etc., et, dès lors, on a avantage à mettre toute une nouvelle série de métiers.

Généralement une usine possède plusieurs unités industrielles ; certaines n'en possèdent qu'une, ce sont les plus petites, car au-dessous, elles ne sont plus viables.

La facilité plus ou moins grande d'établissement au point de vue du capital, dépend donc du prix d'une unité. Ce prix varie non seulement suivant le genre d'opération (filature, tissage, etc.) ou d'objet (coton, laine, lin), mais il dépend encore de l'article spécial à produire (numéros des filés, finesse des tissus, etc.). Une analyse aussi complète dépassant le cadre de notre étude, on nous pardonnera, pour la seconde fois, de nous borner à des moyennes, à titre d'indication.

Examinons à ce point de vue les principaux genres d'ateliers que nous avons rencontrés :

1° Filature de coton. On compte généralement que l'installation d'une broche avec les accessoires revient en moyenne à 50 francs ; or, le métier à filer comprend environ 1.000 broches au moins dans la Flandre : il coûtera donc 50.000 francs ;

2° Peignage de laine : un assortiment coûte environ 1.000.000 !

3° Filature de laine : la broche coûte 58 francs ; un métier comprenant 700 broches revient à 40.000 francs environ ;

4° Tissage de laine : le métier avec ses accessoires, coûte 1.500 francs ;

5° Filature de lin : la broche coûte 200 francs[1] ; un métier continu à lin possède 250 broches et coûte donc 60.000 francs ;

6° Tissage de toile : le métier revient à 2.000 francs.

En résumé, *on peut dire qu'il est plus aisé de s'installer fabricant que filateur, et filateur que peigneur de laine.* Tandis que le capital de ce dernier ne peut être moindre que 1.000.000 de francs, celui du filateur peut *théoriquement* descendre à 50 ou 60.000 francs, et celui du fabricant à 1.500 ou 2.000 francs seulement[2].

Ainsi, *plus l'automatisme est parfait et plus la difficulté d'établissement s'accroît au point de vue du capital.*

Les difficultés techniques du métier. — S'il est plus facile de fonder un tissage qu'une filature, il est peut-être plus difficile de le faire prospérer. L'obstacle vient ici des difficultés techniques du métier lui-même.

Dans la filature, surtout dans la filature de coton, le travail est aussi automatique que possible, les matières premières et les produits sont fixes et facilement classables. C'est donc la question du prix de revient qui prime tout. Le patron supérieur sera celui qui aura l'outillage le plus parfait, le plus productif, qui saura le remplacer à temps pour en adopter un plus moderne. Il faut avoir de la décision et de l'initiative. Ce sont donc les qualités du caractère qui priment.

Les fabricants disent couramment que, pour être filateur, il faut deux conditions : avoir un million et un peu de bon sens. Exagération mise à part, ce dicton montre l'importance que joue le capital et le peu d'utilité de la supériorité de l'intelligence ou de la culture intellectuelle. Avec un bon directeur

1. Le coût élevé de la broche de lin provient de ce que les machines à peigner sont considérées comme un accessoire de la filature, tandis que, dans l'industrie lainière, elles font partie d'un atelier distinct.

2. En fait, les unités viables sont plus élevées que les chiffres que nous indiquons, mais elles leur sont sensiblement proportionnelles, de sorte que les conclusions sont justifiées.

sachant mener les hommes, et recruté parmi les contremaîtres ayant fait leurs preuves, on voit que le filateur doit surtout avoir de l'argent. Les directeurs sont stables, et ne cherchent pas à s'intaller à leur compte parce que le capital nécessaire est trop grand. Toutefois, nous proposons de modifier le dicton comme suit : « Avoir un million, du simple bon sens... et du caractère. »

Dans les tissages, où l'automatisme est moins parfait et la variété plus grande, les qualités intellectuelles jouent un rôle plus grand ; il y a un apprentissage du métier à faire, sous peine de se voir rapidement évincé. Aussi, quand un fabricant meurt en ne laissant que des enfants en bas âge, on voit souvent le directeur réussir à se faire commanditer, parce qu'il est le seul à posséder les connaissances techniques et les capacités nécessaires.

Parmi les différentes sortes de tissages, c'est dans les tissages d'articles de fantaisies que les capacités intellectuelles jouent le plus grand rôle. Non seulement les articles sont encore plus variés et plus changeants, mais il faut avoir du goût et de l'esprit d'invention. De plus, ici, reparaît la nécessité d'avoir un capital assez élevé.

A chaque saison, deux fois par an, les fabricants-créateurs de Roubaix (il y en a une dizaine pour les fantaisies) inventent de nouveaux modèles dont ils présentent des échantillons aux négociants qui n'en n'acceptent qu'une partie; les frais de création des modèles non acceptés sont donc perdus. Or, ils sont considérables. Ainsi, par exemple, la maison *L. Glorieux et fils* invente à chaque saison 2.000 types nouveaux en lainages et 3.000 en fantaisies. Dans l'ameublement, un tissage de moyenne importance dépense 20 à 40.000 francs par an de ce chef. Outre les frais de recherche et d'invention, et la perte d'une certaine quantité de matières, l'échantillonnage, est assez onéreux, parce qu'il ne peut se faire qu'à la main, vu les petites quantités de métrages à produire. Ces frais énormes ne servent que pour des tissus qui seront démodés au bout de six mois. De plus, le fabricant achète lui-même la laine brute afin d'être certain de sa qualité, et la fait peigner et filer à façon.

Des tissages importants peuvent seuls supporter tous ces frais. Au surplus, comme les frais sont les mêmes qu'il y ait 300 ou 1.000 métiers, il est avantageux de les répartir entre le plus grand nombre de métiers possible. Aussi les maisons créatrices, en nouveautés, ont de 800 à 1.000 métiers, ce qui suppose un capital de 1 ou 1 million 1/2, et un personnel d'un millier d'ouvriers. Ce sont donc de grosses affaires, et qui courent de gros risques. Il faut des qualités variées et éminentes pour les diriger.

Classement des variétés patronales. — Nous pouvons maintenant classer les diverses variétés patronales en trois groupes :

1° Celles dans lesquelles le rôle prépondérant est joué par le chiffre du capital employé et les dons du caractère (*peignages et filatures*) ;

2° Celles dans lesquelles les connaissances techniques et les qualités intellectuelles forment le facteur principal (*fabricants de toile, d'articles classiques, tissages à façon, teinturiers et apprêteurs*) ;

3° Celles qui demandent à la fois les deux espèces de qualités, et qui se placent ainsi au sommet de la hiérarchie patronale (*fabricants créateurs de fantaisies*).

Dans la première variété, la société anonyme tend de plus en plus à dominer, à cause de l'énormité des capitaux.

Dans la seconde, les sociétés en nom collectif ou en commandite se maintiennent mieux, parce que le capital joue un rôle moindre que la personnalité du patron.

Enfin, nous verrons que la dernière a donné lieu à l'éclosion d'un système nouveau qui tient compte à la fois de la puissance des capitaux et de la personnalité du patron, parce que ces deux éléments sont également importants.

III

LE COMMERCE

I. — LES DIFFÉRENTS GENRES DE COMMERCE.

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé le Patronage dans son rôle purement industriel. Il nous faut maintenant envisager son côté commercial.

En effet, il ne suffit pas de fabriquer, il faut vendre ; il faut aussi se procurer les matières premières. L'industriel est donc amené à entrer en contact avec le Commerce, et les rapports qu'il aura avec lui varieront selon le genre de travail et l'état du marché. Ce sont ces rapports que nous nous proposons d'étudier. En un mot, quelles sont les répercussions de la Fabrication sur le Commerce, et réciproquement.

Examinons d'abord le travail commercial en lui-même ; nous étudierons ensuite les répercussions qu'il engendre et qu'il subit.

Ce qui apparaît tout d'abord quand on veut étudier le Commerce, c'est l'existence de spécialisations concordantes à celles de la Fabrication.

Par ordre, nous avons, en premier lieu, *le négociant en matières brutes*, qui achète le lin, la laine ou le coton au producteur agricole et les revend à l'industriel. Vient ensuite *le négociant en filés* qui joue le rôle d'intermédiaire entre le filateur d'une

part et le fabricant d'autre part. Enfin, *le négociant en tissus ou en fil à coudre* qui se charge d'écouler les produits complètement fabriqués.

Jetons un coup d'œil sur ces trois genres de commerçants, en distinguant, chaque fois, le lin, la laine et le coton.

L'ACHAT DES MATIÈRES BRUTES. — A l'origine, *la fabrication du lin* avait des attaches profondes avec le travail rural; il n'y avait sans doute pas d'intermédiaire entre le tisserand et le paysan, son voisin; quelquefois, du reste, la même personne cumulait les deux fonctions, comme cela se voit encore dans certains villages de la Flandre.

Quand on commença à fabriquer en vue de l'exportation, les négociants qui apparurent alors, durent s'assurer une quantité suffisante de matières premières, et se la procurèrent d'abord sur les marchés où les petits producteurs venaient exposer leurs produits. Ces négociants devinrent bientôt des patrons de fabriques collectives.

Dans l'industrie linière, il y avait deux fabriques collectives superposées :

1° *Le fabricant de lin,* qui achetait le lin au cultivateur et le faisait rouir, teiller et peigner dans de petits ateliers familiaux; il revendait ensuite le lin travaillé aux fileuses;

2° *Le fabricant de toile,* qui se chargeait d'exporter les toiles fabriquées par les petits tisserands ruraux.

Il faut noter aussi l'existence des *recoupeurs* qui achetaient au marché le fil fabriqué par les fileuses, pour le revendre aux tisserands.

Depuis l'apparition des filatures mécaniques, il s'est formé un rouage intermédiaire entre le paysan et l'industriel : des *facteurs de lin* apparurent, achetant le lin sur pied, l'emmagasinant à la récolte et le revendant au fabricant ou, aujourd'hui, au filateur. Tel est le système encore employé pour l'achat des lins indigènes et des lins belges.

Mais le développement de l'industrie nécessita bientôt l'im-

portation de lins étrangers, particulièrement de lins russes[1]. Là, vu la distance, les choses se passèrent d'une façon différente.

Tout d'abord, dans la première moitié du siècle dernier, des maisons d'exportation furent fondées en Russie, principalement à Riga. Ces maisons envoyaient des échantillons aux industriels irlandais, belges ou français qui achetaient ferme une certaine quantité de lin qu'ils payaient d'avance.

Ce système dut être abandonné, par suite de l'habitude des négociants russes de ne pas exécuter les livraisons à l'époque voulue, et de fournir des matières non conformes aux échantillons. Aussi, vers 1850, le système prévalut de fixer les échéances à trois mois après l'expédition de Riga.

Peu à peu des maisons d'importation se fondèrent dans les régions industrielles, à Lille, à Belfast, à Gand. Ces maisons prirent à leur charge tous les aléas du commerce. C'est ainsi que, depuis une trentaine d'années, les filateurs français n'achètent plus que marchandise livrée à Dunkerque ou à Gand, ou même en gare, et n'en prennent plus livraison qu'au fur et à mesure de leurs besoins.

Pour la *laine*, l'importation remonte à une époque plus éloignée que pour le lin, et elle porte sur des quantités plus considérables. C'est ainsi que dans la seconde partie du Moyen Age, la Flandre faisait venir des laines d'Angleterre. Cette importation était faite par la *Hanse de Londres*, aussi appelée *Hanse flamande*, qui avait son siège principal à Bruges. Quand l'Angleterre se mit à fabriquer, il fallut faire venir les matières premières d'Espagne, et aujourd'hui, de La Plata, du Cap et d'Australie.

Les marchés lainiers les plus importants aujourd'hui sont ceux de Londres, Roubaix et Anvers : à eux trois ils traitent les trois quarts de la laine du monde entier[2].

1. La Russie produit la moitié du lin consommé en Europe. Toutefois elle ne produit qu'un lin de qualité médiocre et qui est rarement d'un blanc parfait. C'est la Belgique qui produit les lins les plus beaux et les plus fins (Voir Bleunard, *loc. cit.*).
2. Bleunard, *loc. cit.*, III, 40.

Londres monopolise le marché des laines d'Australie : ce marché se fait aux enchères et au comptant, par l'intermédiaire de courtiers. Les laines australiennes sont surtout travaillées en Angleterre, mais une partie est dérivée vers le Havre et Dunkerque, pour ne parler que de la France.

Au Havre arrivent également les laines de la Plata que le Continent travaille de préférence. Là, elles sont mises en vente publique et achetées par des commissionnaires en laines pour le compte des négociants de Roubaix, qui la revendent de suite aux fabricants.

En effet, ceux-ci, contrairement à ce qui se passe pour le lin, ne prennent pas leurs marchandises au fur et à mesure de leurs besoins, car, en faisant ainsi, ils risqueraient de ne pas avoir la variété spéciale de laine qu'ils veulent avoir. Cette nécessité de s'assurer la qualité voulue est tellement grande, que certains grands fabricants n'ont pas hésité à fonder, à leurs frais, des comptoirs d'achat à Buenos-Ayres, et que d'autres s'y rendent pour acheter directement sur place.

Quant au *coton*, il a toujours dû être importé. En France, le grand marché est le Havre, port où sont installées des maisons d'importation semblables à celles qui existent à Lille pour le lin. Elles revendent la matière première aux filateurs qui en prennent livraison au fur et à mesure de leurs besoins, par l'intermédiaire de commissionnaires ou de négociants.

Il est probable que ce commerce a dû passer par les mêmes stades que celui du lin. Il est certain, en tous cas, d'après Schulze-Gaevernitz[1], que la chose s'est ainsi passée en Angleterre :

Une première période, pendant laquelle le commerce est fait par des maisons d'exportation américaines, qui avaient à Liverpool des commissionnaires chargés de traiter avec les industriels du Lancashire ; puis ceux-ci eurent même des commissionnaires-acheteurs sur le marché de Liverpool. Dans une seconde période, il se fonda, dans cette ville, des maisons

1. *La grande industrie.*

d'importation prenant les aléas du commerce à leurs risques et périls.

Le commerce des filés. — Si l'on veut bien se rappeler que les peigneurs et filateurs de laine travaillent à façon[1] pour le compte des fabricants de tissus, on comprendra qu'il ne peut exister de commerce de filés dans cette branche. Il n'en est pas de même pour les industries cotonnières et linières, dans lesquelles le filateur achète lui-même la matière première, et revend les filés qu'il fabrique, soit directement aux fabricants, soit par l'intermédiaire de négociants.

Beaucoup de transactions peuvent se faire directement, parce que filateurs et fabricants habitent la même région, et peuvent se rencontrer facilement chaque semaine à la Bourse de Lille qui se tient tous les mercredis. Ce commerce ne présente guère du reste d'aléas, puisqu'il se fait d'une façon à peu près continue tout le long de l'année. Pourtant le négociant en filés existe, et on le voit parfois offrir au fabricant le coton d'une filature à un cours inférieur à celui offert par le filateur lui-même. Il profite du flair particulier au bon commerçant, grâce auquel il a acheté à un moment où le filateur cherchait avant tout à écouler ses produits. De plus, le filateur ne peut présenter que quelques numéros de filés, tandis que le négociant a une carte d'échantillons complète.

Les conditions de vente vont en s'améliorant au fur et à mesure que la sécurité des transactions devient plus grande. Ainsi, il y a quinze ans, l'escompte de 5 % qui était accordé pour les règlements à 60 jours, l'est aujourd'hui pour ceux de 90 jours. De même le 6 %, au lieu d'être réservé pour les paiements à 15 jours, l'est pour ceux à 30 jours.

Le commerce des produits finis. — Ces produits sont : pour le lin, le fil à coudre ou la toile ; pour la laine : les tissus de fantaisies ou d'ameublement.

1. Voir *supra*, p. 53.

Pour le *fil à coudre*, chaque fabricant a sa marque spéciale apposée sur chaque bobine vendue. Aussi a-t-il tout naturellement le monopole de la vente en gros, de sorte qu'à chaque filterie est annexée une maison de commerce qui se charge d'écouler les produits aux détaillants

Pour la *toile*, l'individualité du produit disparaît. De plus, il y a trop de spécialités différentes, pour que chaque fabricant puisse les faire toutes. Son intérêt est au contraire de se borner à un nombre de genres restreints, auxquels son outillage est mieux adapté.

Le commerçant, au contraire, a intérêt à vendre les choses les plus variées, afin de répartir des frais généraux fixes sur un plus grand nombre de branches. Le fabricant qui se fait accessoirement commerçant, ne peut vendre qu'une espèce de tissus, ou un nombre très restreint[1]. Le voyageur du fabricant a donc une carte d'échantillons très pauvre à présenter à côté de celle du voyageur du négociant, et a les mêmes frais à supporter.

Aussi, on voit quelquefois ce phénomène bizarre : un même client est sollicité à la fois par deux voyageurs, celui du fabricant et celui du négociant ; ce dernier a, dans sa carte d'échantillons, ceux que présente le premier, et cela à un prix inférieur, quoique les tissus sortent de la même source !

La clientèle des gros négociants de toile, ce sont les magasins de détail et les maisons de demi-gros, les merciers, les boutiquiers de village, etc. La vente est généralement faite aux conditions suivantes, marchandise rendue sur place : 120 jours sans escompte, 30 jours avec 3 %, 15 jours avec 4 %[2].

Certains grands tissages de toile ont un magasin de vente, soit à Lille, soit à Paris, mais les petits tissages ont recours aux négociants, et cela d'autant plus que, dans les moments difficiles, ceux-ci leur avancent des fonds. Mais alors, il y a sujétion de la part du fabricant qui doit s'engager à réserver ses produits pour

1. Seuls les gros fabricants de toile peuvent ajouter à leur carte des échantillons des genres qu'ils ne font pas, mais alors ce ne sont plus des purs fabricants, mais des *fabricants-commerçants*.

2. L. Merchier. *Monographie du lin*, p. 226.

son créancier, qui joue ainsi à la fois le rôle de négociant et de banquier.

Pour les *tissus de laine*, les choses se passent d'une façon un peu différente, par suite des variabilités beaucoup plus grandes apportées par la Mode.

Ce n'est pas à dire que l'on ne puisse faire des produits à peu près fixes avec certaines variétés de laines. Nous savons, en effet, que l'on fabrique des draps et des lainages *classiques*[1], mais nous savons aussi que l'on fabrique des draps et lainages de *fantaisie*, et que ces derniers se font spécialement à Roubaix. Ce sont donc eux qui nous intéressent surtout.

Or, il y a une différence très grande entre le fabricant de classiques, toujours sûr de placer tôt ou tard ses produits, et celui de fantaisies dont les tissus ne se portent que pendant une saison, pendant le temps où la Mode lui confère une plus-value artificielle : le premier est indépendant, le second dépendant des caprices de la Mode, ou, si l'on veut, des grands magasins de Nouveautés de Paris. Ce n'est pas ici le moment de rechercher pourquoi et comment ces magasins ont acquis le monopole de lancer les modes et de les faire accepter par le public; il nous suffit d'en constater les effets sur l'industrie, et c'est à Roubaix que ce phénomène a les répercussions les plus intenses.

Les transactions ne se font donc que deux fois par an, et n'ont lieu qu'entre quelques intéressés, les gros fabricants créateurs de Roubaix et les grands magasins de Nouveautés de Paris. Financièrement, les premiers sont capables de lutter à armes égales contre les seconds, mais ils en dépendent plus ou moins pour le lancement de leurs produits, situation bizarre dont nous constaterons bientôt les effets.

Pour la fantaisie, on le conçoit, les transactions se font à courte échéance : généralement on accorde un mois pour le paiement, avec 5 % d'escompte[2].

1. On appelle *tissus classiques*, ceux qui sont de consommation courante et qui présentent toujours la même contexture.

2. Pour les tissus classiques, les conditions sont les suivantes : 9 mois sans escompte; 4 mois avec 6 %, 2 mois avec 8 %. Pour la vente à la commission, on accorde 6 mois avec 2 ou 3 %.

II. — RÉPERCUSSIONS DE L'INDUSTRIE SUR LE COMMERCE.

L'organisation commerciale nécessaire que nous venons de décrire, n'est pas sans avoir des liens avec celle de la fabrication. Celle-ci a besoin du commerçant pour se procurer les matières premières et écouler ses produits. Est-ce à dire qu'elle lui soit assujettie, comme le tisserand à la main l'est vis-à-vis de son patron, le chef de fabrique collective? Nous allons constater au contraire que le fabricant s'émancipe de plus en plus de la domination du commerçant au fur et à mesure du développement du machinisme et du grand atelier. Sans doute, il a toujours besoin de lui, mais de plus en plus, il tend à traiter d'égal à égal avec lui.

Toutefois, il y a lieu de distinguer entre les industries à produits fixes et celles à produits variables, ces dernières ayant une difficulté plus grande à l'émancipation complète.

L'ÉMANCIPATION PROGRESSIVE DES INDUSTRIES A PRODUITS FIXES. — D'après ce que nous avons dit, ce type est surtout représenté dans la région que nous étudions par les industries linières et cotonnières. Le grand fait qui domine son évolution est son émancipation progressive du commerce.

Dans la *fabrique collective*, le petit fabricant à domicile est sous la domination du gros négociant-exportateur. C'est là un phénomène général qui a été mis en lumière d'une façon supérieure par M. L. Arqué dans son étude sur *les Faiseurs de jouets de Nuremberg*[1]. Cette sujétion des petits producteurs indigents se manifeste par leur endettement envers les négociants qui seuls peuvent acheter leurs produits et leur accorder du crédit dans les moments difficiles. C'est donc par la réunion entre leurs mains du double monopole des fonctions d'exportateur et de banquier, que les négociants assurent leur domination. A l'heure

1. *Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 43.

actuelle, beaucoup de *petits tissages mécaniques* de toile sont encore plus ou moins liés par le crédit envers les négociants.

Au contraire, les *grandes usines* — les tissages importants, les filatures de lin et de coton — sont définitivement émancipées à ce point de vue du joug du commerce, parce qu'elles trouvent aisément, et à bon marché, du crédit chez des banquiers.

Ce phénomène d'émancipation se remarque très bien dans les filatures de lin par exemple. Au début, quand le machinisme était encore imparfait, elles étaient de petite taille et plus ou moins endettées vis-à-vis des négociants en filés. Aujourd'hui, avec les progrès de la machine, elles sont devenues de grosses affaires comme nous savons, et sont appuyées par des banques locales qui se sont constituées peu à peu.

L'ÉMANCIPATION PARTIELLE DES INDUSTRIES A PRODUITS VARIABLES. — La même loi d'émancipation existe pour les produits soumis aux fluctuations de la Mode, quant à la question du crédit, mais une hiérarchie d'un autre genre tend à s'établir.

C'est ainsi que les peigneurs et filateurs de laines, indépendants au point de vue financier, ne sont cependant que de simples façonniers des fabricants de tissus, et nous en avons dit la raison : ce sont donc ces derniers qui détiennent entre leurs mains les éléments de prospérité ou de décadence réglant la situation et l'avenir des premiers.

Les *gros fabricants* détenteurs de la laine et créateurs d'échantillons sont donc ceux qui dirigent le mouvement, et sur qui repose la prospérité de l'agglomération roubaisienne tout entière. Pourtant ils sont eux-mêmes plus ou moins assujettis aux caprices des lanceurs de la Mode à Paris. Et c'est un singulier spectacle de voir cette lutte des deux frères ennemis : les potentats de l'industrie roubaisienne, et ceux du commerce parisien.

Si l'émancipation des premiers n'est pas complète, la cause n'en peut être due au machinisme. Deux parties détenant chacune un monopole de fait sont en présence : celui de l'invention des modèles d'une part, et celui du lancement de la Mode, d'autre

part. Si ces forces sont cohérentes et disciplinées, les transactions seront nettes. Si elles sont plus ou moins indisciplinées, il y aura instabilité constante dans les relations. C'est malheureusement ce qui existe.

Il paraîtrait, en effet, que certaines maisons de Nouveautés ne pratiquent pas des coutumes absolument correctes vis-à-vis des gros fabricants créateurs. Ceux-ci les accusent de faire copier les échantillons qu'ils ont inventés, et de réserver leurs commandes pour les petits fabricants, qui, n'étant pas chargés des frais de recherches et d'invention, peuvent les exécuter à meilleur compte. C'est ce qui permet à un certain nombre de petits tissages de vivre.

Tous les gros fabricants se plaignent de cet état de choses, mais jusqu'à présent, ils ont été incapables de former une union cohérente, une espèce de trust, qui serait le seul remède possible à l'instabilité actuelle des transactions.

La concentration régionale. — Il n'est pas indifférent, au commerçant chargé d'écouler les produits, que l'industrie soit plus ou moins bien outillée. Plus le fabricant lui fournira des tissus de qualité supérieure à un prix peu élevé, plus il lui sera facile de les vendre. La tâche du commerçant est d'autant plus aisée que la supériorité industrielle est plus grande.

Dans l'état ancien, caractérisé par la lenteur du progrès des méthodes, les capacités commerciales primaient tout, et cela justifiait la domination qu'exerçaient les grands négociants.

Dans l'état actuel d'améliorations constantes par les progrès du machinisme, l'industrie devient capable de patronner le commerce, et ceci explique son émancipation progressive.

Nous sommes donc amené à déterminer la situation industrielle de la Flandre française vis-à-vis des pays concurrents, afin de juger dans quelle mesure elle favorise le travail du commerçant.

Le machinisme pousse à la concentration régionale. Aux temps du travail à la main, la fabrication était dispersée sur

l'ensemble du territoire, parce que l'on trouvait partout des matières premières, de la main-d'œuvre et une clientèle. Toutefois, des concentrations partielles s'étaient déjà opérées pour certains travaux demandant un apprentissage particulier dont le secret était monopolisé par l'une ou l'autre ville. Ces concentrations reposaient donc sur un tour de main spécial acquis par les artisans d'une cité, et qui en conservaient jalousement la tradition.

Les moyens de transport, en se perfectionnant, tendaient à une autre concentration régionale en faveur des pays à main-d'œuvre abondante et situés sur une voie commerciale. Le développement précoce de la Flandre au Moyen Age s'explique ainsi, d'une part, par sa forte natalité, et, d'autre part, par sa proximité de l'Angleterre, pays producteur de laines; enfin par sa situation au nord-ouest du Continent, mis en valeur par la colonisation franque.

L'utilisation des forces naturelles tend maintenant à favoriser les pays qui possèdent ces dernières, mais il faut qu'ils aient, en outre, les autres facteurs que nous venons d'indiquer : *possibilité de recrutement d'une main-d'œuvre appropriée et suffisante; situation commerciale permettant l'approvisionnement des matières brutes, et l'écoulement des produits.*

L'emploi des chutes d'eau comme moteur dans l'industrie textile, développa celle-ci dans les collines de Normandie et dans les Vosges, à la fin du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, la machine à vapeur tend à l'attirer dans le nord de la France, à proximité du vaste bassin houiller qui s'étend de Valenciennes à Béthune, mais dans les contrées situées au nord de ce bassin et non dans celles qui la bordent au sud : d'un côté, on a la main-d'œuvre flamande; de l'autre, se trouvent des pays à natalité beaucoup plus réduite.

Une fois la priorité acquise par une région, elle tend à la conserver, non seulement par l'adaptation de plus en plus marquée de la population à ce genre de travail, mais aussi par la *création d'un centre commercial plus puissant*. C'est pourquoi, en Flandre, l'industrie lainière tend à s'agglomérer autour de

Roubaix, et l'industrie linière autour de Lille et Armentières. En Angleterre, le Lancashire est le pays du coton, le Yorkshire celui de la laine.

En s'éloignant du marché principal, une usine se place dans une situation commerciale plus désavantageuse et perd ce qu'elle peut gagner par l'infériorité des salaires, d'autant plus que, la plupart du temps, on trouve alors une main-d'œuvre également inférieure, n'ayant pas acquis les bonnes traditions de travail que possèdent les pays plus évolués, et qui constituent leur *formation sociale particulière*. Ces traditions sociales nécessaires, sont acquises plus ou moins rapidement, selon que la race est plus ou moins souple; c'est là qu'intervient le facteur humain, la question de l'origine de la race.

On le voit, le problème est complexe, et ne peut être résolu qu'en prenant un point à la fois.

Bornons-nous, pour l'instant, à constater l'importance de la concentration régionale de l'industrie textile en Flandre, grâce à la proximité d'un bassin houiller important.

Ici, il nous suffit de consulter les statistiques.

Voyons d'abord la *filature de lin*[1] :

En 1840, le département du Nord possédait 2.700 broches mécaniques sur les 14.880 qui se trouvaient en France, soit donc une proportion de *18 %* seulement.

En 1847, ce département en avait 117.900 sur 282.110, soit déjà *41 %*.

En 1857, 303.640 sur 452.572 ou *67 %*.

En 1899, 434.351 sur 485.572 ou *89 %*.

Aujourd'hui, d'après les dernières statistiques qui me sont communiquées, il y en aurait 485.000 sur 500.000 environ ou *97 %*, la presque totalité.

Dans la *filature de laine*, le mouvement a été moins marqué, plusieurs provinces françaises ayant conservé le monopole

1. Voir Merchier, *loc. cit.*, p. 51 et 188.

d'articles spéciaux faits avec les laines du pays, tandis que Roubaix emploie surtout les laines étrangères. Néanmoins la progression est sensible :

En 1851, le groupe de Roubaix-Tourcoing comprenait 230.000 broches sur les 851.000 que possédait la France à cette époque, soit *27 %*.

A l'heure actuelle, il en comprend environ 1.000.000 sur 2.300.000, soit *43 %*.

Dans la *filature de coton*, le progrès est moins frappant; nous savons que le Nord tisse peu le coton, au moins jusqu'à présent[1]. Pourtant les chiffres suivants montrent une progression en faveur du Nord :

En 1873, ce département avait 1.200.000 broches sur 5.000.000[2], soit *24 %*.

A l'heure actuelle, il en compte 3.000.000 sur 6.643.000, ou *près de la moitié*.

Dans la filature, le travail à la main a pratiquement disparu; il n'en n'est pas de même pour le tissage, parce que les progrès mécaniques y ont été moins marqués. Mais si l'on s'en tient au seul tissage mécanique, on constate, en faveur du Nord, une progression analogue à celle de la filature.

En 1873, l'industrie du *tissage de la laine* comptait 6.750 métiers mécaniques sur les 23.000 qui se trouvaient alors en France, soit *29 %*.

En 1885, 19.000 sur 46.300, ou *41 %*.

Aujourd'hui 30.000 sur 55.000 ou *53 %*.

Quant au *tissage de la toile*, l'arrondissement de Lille compte les *deux tiers* des métiers mécaniques de France : 15.000 sur 22.000.

Cette concentration de l'industrie mécanique dans la Flandre

1. Sur les 124.000 métiers mécaniques à tisser le coton existant en France, le département du Nord n'en compte guère plus de 12.000.

2. Avant 1870, les statistiques sont difficilement comparables, car elles englobent l'Alsace, centre très important pour le coton.

française est due, nous le savons, au voisinage des mines de houille et à la main-d'œuvre flamande.

Dans la Flandre même, la concentration s'opère au profit de l'arrondissement de Lille, celle-ci due à l'influence des marchés et du négoce.

Sur les 484.700 broches à lin que contient la Flandre française, le seul arrondissement de Lille en contient 477.000, dont 200.000 dans la cité de Lille et sa banlieue immédiate.

Là se trouvent également la presque totalité des filteries.

Les tissages de toile sont presque tous dans la vallée de la Lys, principalement à Armentières qui, avec sa banlieue, contient plus de la moitié des métiers mécaniques de l'arrondissement, plus du tiers de ceux de la France entière.

La ville de Lille et sa banlieue contiennent également la moitié des broches de coton de l'arrondissement.

Enfin, l'industrie lainière est encore plus concentrée : on ne la trouve guère que dans l'agglomération Roubaix-Tourcoing. Cela tient au rôle primordial que joue dans cette industrie la question de l'approvisionnement des matières brutes : la laine présentant des variétés infinies, il faut être sur place pour se rendre compte des qualités à acheter suivant l'état du marché.

La concentration régionale a pour résultat de créer un marché puissant et de permettre une division du travail commercial. On voit des commerçants se spécialiser les uns dans le commerce des laines, d'autres dans celui des lins, des toiles, des filés ou des tissus, etc. Chacun connaît mieux sa partie et voit son action doubler.

Pour donner une idée de la concentration des marchés, disons que les places de Londres, Anvers et Roubaix traitent à elles seules les trois quarts des laines brutes du monde. Lille est le seul marché aux lins en France (Belfast, en Irlande). Quant au coton, il se traite principalement au Havre (à Liverpool pour l'Angleterre et à Brême pour l'Allemagne).

Ainsi donc *la concentration régionale favorise les transactions commerciales*. Voilà un premier point.

Les autres nations sont-elles plus ou moins favorisées sous ce rapport? Telle est la question qui se pose maintenant.

Tout naturellement, ce sont les pays qui ont inauguré les méthodes nouvelles de travail qui ont vu s'opérer les premiers une concentration régionale à leur profit.

Il y a là, grâce à l'avance prise, un élément de supériorité indéniable, toutes choses égales d'ailleurs.

L'avance prise par l'Angleterre dans l'industrie textile a été maintenue jusqu'à ce jour, comme le montrent les dernières statistiques.

C'est toujours dans la *filature de coton* que l'avance est la plus considérable : au 1er mars 1909, sur les 130.795.927 broches que possédait le monde entier, il y en avait 91.400.000 en Europe, dont plus de la moitié dans le Royaume-Uni, soit exactement 53.471.897 ; l'Allemagne n'en avait que 9.881.321 et la France 6.643.000[1].

L'avantage est un peu moins marqué pour le *tissage de coton* ; à l'heure actuelle, le Royaume-Uni possède environ 750.000 métiers, l'Allemagne 250.000, la France 100.000, etc.

Il est encore moins marqué dans l'*industrie lainière* : le Royaume-Uni possède plus de 6.000.000 de broches et 140.000 métiers ; la France, 2.390.000 broches et 55.000 métiers mécaniques.

Enfin, dans l'*industrie linière*, nous trouvons qu'en 1877, l'Europe possédait 3.131.000 broches, dont 1.467.000 dans le Royaume-Uni, 500.000 en France, 415.000 en Allemagne, 326.000 en Autriche-Hongrie, etc.

On le voit, *la supériorité de l'Angleterre est d'autant plus marquée qu'il s'agit d'une industrie où l'automatisme est le plus parfait*. C'est pourquoi, elle est plus grande dans la filature que dans le tissage, et pour le coton que pour la laine ou le lin. On comprend, en effet, que l'avantage du machinisme diminue quand l'automatisme devient moins parfait.

Or, quand on analyse les choses de près, on voit que la

1. Cette statistique m'est communiquée par l'*Union textile*.

supériorité de l'Angleterre, au point de vue de l'intensité du machinisme, provient des causes suivantes :

1° *Le bas prix de la force motrice.* L'Angleterre, on le sait, est le pays du monde où le charbon est le moins cher, et nous savons que le charbon seul permet l'extensibilité indéfinie de la fabrication ;

2° *L'adaptation plus parfaite de l'ouvrier anglais à l'automatisme*, par suite de sa faculté d'attention plus grande, ainsi que nous l'avons constaté dans une étude précédente[1] ;

3° *L'avance prise par l'Angleterre* dans l'initiative des transformations mécaniques.

Comme on le voit, ces causes proviennent en partie du lieu, en partie de la formation sociale. Ensemble, elles ont contribué à créer, dans la Grande-Bretagne, le foyer industriel le plus intense dans l'industrie textile, qui est l'une des plus influencées par la machine.

Ce pays est, en conséquence, celui dans lequel le phénomène que nous avons appelé *la concentration régionale* est le plus avancé, et ceci vient renforcer les éléments précédents de suprématie dont il dispose.

D'abord *cette concentration plus grande permet une plus grande spécialisation des usines* : en Angleterre, chaque filature file toujours le même numéro de fils; sur le Continent, elle doit filer une vingtaine de numéros différents, et, par conséquent, changer constamment le réglage des métiers, d'où perte de temps, et, par conséquent, nécessité de vendre plus cher.

En second lieu, *le courant d'affaires est tellement considérable, que l'industriel n'a plus à s'inquiéter de faire des stocks.* Il achète chaque semaine, en Bourse, la quantité de coton nécessaire, et vend de même les filés produits, le tout au comptant. Les produits finis eux-mêmes, les tissus ordinaires au moins sont vendus en Bourse chaque semaine. De là une immobilisation beaucoup moindre du capital.

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 59e fasc., p. 31.

Enfin, il faut noter *qu'un phénomène parallèle à celui que nous venons de décrire existe dans la fabrication de l'outillage*. C'est pourquoi le prix des métiers à filer et à tisser est plus bas en Angleterre que partout ailleurs, et il en résulte qu'à outillage égal, la mise de fonds y est moindre.

En résumé, le prix de revient des tissus anglais est moins élevé et ceci facilite la tâche des commerçants britanniques. C'est ce qui explique pourquoi les pays continentaux ont été obligés de recourir à la protection douanière pour compenser cette infériorité.

Grâce aux tarifs douaniers, les industriels français sont restés les maîtres du marché national, mais l'infériorité des commerçants français est manifeste sur les marchés étrangers. Pour la compenser, il faudrait organiser un système de ristournes à l'exportation, mais cela nécessite l'organisation de cartells ou de trusts. Or, comme l'a très bien montré M. Paul de Rousiers dans son ouvrage sur les *Trusts et Cartells*, les produits finis, et spécialement ceux qui sont sujets aux irrégularités et aux fantaisies, se prêtent difficilement à la réalisation de tels organismes. Tout au plus, pourraient-ils se réaliser dans les filatures de lin et de coton, et cela s'est vu, paraît-il, dans la Flandre aux époques de crises, mais à l'état momentané seulement.

En France, le protectionnisme est donc une arme surtout défensive, qui protège la production nationale, mais ne favorise pas son expansion à l'extérieur.

Pourtant la France arrive à exporter une certaine quantité de tissus chaque année. Sans aucun doute, il s'agit de tissus d'une nature particulière, dont elle a le monopole.

Quels sont ces tissus ?

Les qualités de la fabrication française. — Il faut distinguer entre les articles simples d'une part, les articles compliqués et les fantaisies d'autre part. Le machinisme est mieux adapté aux premiers qu'aux seconds.

Il en résulte :

1° Que *la France exporte peu de tissus simples* (cotonnades, toiles, etc.); pour ces articles, elle est battue par la Grande-Bretagne sur les marchés étrangers, dans les colonies, en Afrique et en Amérique. Au contraire, elle doit se défendre contre les importations anglaises, à l'aide d'un tarif douanier protecteur;

2° *Que la France s'est spécialisée surtout dans la fabrication des tissus compliqués et des articles de fantaisie.*

En France, les articles simples, les articles classiques ne se fabriquent plus que dans les régions où les salaires sont peu élevés : c'est ainsi que les fines draperies noires, les amazones se font surtout à Sedan, les lainages classiques à Fourmies. C'est pourtant un fabricant de Sedan, M. Bonjean, qui inventa l'article nouveauté en 1834 [1], mais il se développa surtout à Elbeuf pour les draps fantaisies, à Reims et à Roubaix pour les robes. Cette évolution s'est tellement accentuée depuis lors, qu'aujourd'hui, en France, les classiques eux-mêmes deviennent variables, parce que chaque année, on met des nouvelles teintes à la mode. Les industriels anglais se maintiennent au contraire dans la fabrication de certains types invariables dont ils n'essaient pas d'augmenter le nombre [2].

Ceci est surtout vrai pour la laine, car pour le coton, la variabilité agit surtout sur l'impression et non sur le tissage.

En résumé, *la concurrence de l'Angleterre a rejeté la France vers la fabrication des articles sujets aux variations de la mode.* Et pour ceux-ci la supériorité appartient à la France, à cause des qualités artistiques de la nation.

L'Angleterre l'emporte dans les fabrications où l'automatisme triomphe, et la France dans celles qui demandent du goût, un certain talent artistique, de l'imagination créatrice. M. de Rousiers a montré [3] comment, dans l'industrie textile, l'Allemagne vise surtout le bon marché par les bas salaires.

Mais il se fait que les produits français, par leur prix élevé,

1. Bleunard, *loc. cit.*, III, 67.
2. Joulin, *loc. cit.*, p. 10.
3. *Sc. soc.*, 2e pér., 33e fasc., p. 56.

ne sont accessibles qu'aux classes aisées, et c'est pourquoi ils sont moins susceptibles de s'écouler en grandes masses. Et ceci montre que la faiblesse des exportations françaises n'est pas due uniquement à la mollesse des commerçants, comme on l'a souvent dit.

IV

LA FAMILLE PATRONALE

Caractères généraux. — Nous parlerons d'abord des caractères généraux avant de déterminer les variétés.

Pour l'éducation, il y a une tendance de plus en plus marquée vers les études classiques.

Ce n'était pas le cas, au début, de l'industrie mécanique, dans la première moitié du siècle dernier. A ce moment-là, il était d'usage de mettre le fils aux affaires, dès l'âge de quatorze ou quinze ans.

A la génération suivante, l'industrie ayant surmonté les aléas du début, et l'enrichissement commençant à faire sentir ses effets, on prolonge les études jusqu'au baccalauréat. Souvent, l'examen du volontariat tenait lieu de tout, car ce que l'on recherchait surtout, c'était de faire le service militaire minimum. Ses études terminées, le jeune homme allait faire un séjour en Angleterre. Il lui était facile d'entrer dans une filature anglaise, mais il était obligé d'y travailler en qualité de mécanicien, faisant ainsi un apprentissage tout à fait pratique, à Leeds ou à Belfast pour le lin, à Manchester pour le coton.

Aujourd'hui, le séjour en Angleterre est considéré comme presque obligatoire, et on commence à y ajouter le séjour en Allemagne, et même en Amérique.

Quelques-uns poursuivent leurs études jusqu'à l'École Centrale, mais c'est là une exception.

Il n'y a donc pas excès d'intellectualisme, pas plus chez le patron que chez l'ouvrier.

Le milieu général s'en ressent, ce qui ne manque pas de frapper les fonctionnaires du Midi ou de l'Est que le hasard amène dans la Flandre. L'intensité du travail industriel ou commercial, aussi bien que la culture, n'est guère favorable aux spéculations de l'esprit, et pour les mêmes causes : la quiétude manque. Les loisirs seront employés à chercher une détente aux préoccupations qu'entraînent les affaires. Cette détente pourra être une lecture, mais ce sera une lecture superficielle, facile. Il faut en excepter toutefois les cultures intellectuelles ayant un caractère d'application pratique, comme celles patronnées par la *Société industrielle du Nord*. Les institutions charitables, les œuvres diverses, les voyages, les villégiatures absorbent aussi beaucoup de temps. Pour d'autres, ce sera la politique, car presque partout, on voit un parti plus ou moins conservateur, soutenu par les patrons, lutter contre le parti socialiste.

Au début, le mode d'existence était relativement simple, mais il s'est compliqué avec l'enrichissement qui a suivi l'éclosion et le développement du machinisme.

Ainsi, vers le milieu du siècle dernier, les riches industriels ne voyageaient guère. D'après l'abbé Vassart[1], M. Jean-Baptiste Motte, l'un des plus riches filateurs de coton de Roubaix à cette époque, n'a jamais vu Paris ! Encore aujourd'hui, il serait facile de citer tel ou tel grand fabricant qui est tous les matins à l'usine en même temps que ses ouvriers, et qui ne s'absente qu'exceptionnellement.

Mais il est juste de dire que le goût des voyages et des villégiatures est en fureur chez le plus grand nombre. C'est ce qui explique le développement des plages des côtes les plus voisines du pays industriel, le long de la mer du Nord ou de la Manche, de Malo-les-Bains, près Dunkerque, par exemple. Là habitent, pendant l'été, nombre de familles patronales qui possè-

1 *Notice biographique sur Alfred Motte.*

dent ou louent une villa; grâce aux facilités des communications, le chef de famille peut facilement venir rejoindre les siens le vendredi ou le samedi, et retourner à ses affaires le lundi ou le mardi. D'autres vont à Ostende, etc.

Il n'y a guère que les rentiers ou les valétudinaires qui passent de longs séjours dans le Midi.

Ceux qui ont une maison de campagne ont toujours soin de la fixer à proximité de leurs établissements, de façon à pouvoir s'y rendre en une heure ou deux.

Mais l'habitation principale est toujours dans le voisinage de l'atelier de travail, et pour les petits fabricants, elle est même contiguë; c'est ce qui explique que, dans les petites villes, on voit se succéder, comme au hasard, des usines, des hôtels particuliers et des maisons ouvrières. Mais dans les villes les plus importantes, à Lille et à Roubaix, les grosses fortunes sont assez nombreuses pour qu'elles puissent s'agglomérer dans le même quartier.

Bien entendu, les femmes ont tenté de créer une vie mondaine, mais cette vie mondaine reste pour ainsi dire l'apanage de l'aristocratie industrielle ou commerçante, et elle n'est pas sans posséder certains traits particuliers qui frappent les étrangers.

Les groupements mondains y sont avant tout basés sur les liens de famille ou les relations d'anciennes dates. Vu la natalité, aussi élevée dans les familles patronales que dans les familles ouvrières, on ressent peu le besoin d'étendre le cercle des invités. Les dames étrangères qui entrent par mariage dans un tel milieu y sont un peu dépaysées parmi des gens qui se connaissent tous depuis la plus tendre enfance.

Mais les plus malheureuses, ce sont celles qui ont épousé un fonctionnaire, un officier, un diplômé des grandes écoles officielles. Habituées, dans les autres provinces françaises, au prestige qui accompagne la situation de leur mari, elles se voient ici reléguées au second plan, cédant la place aux femmes des grands industriels sans en comprendre la raison.

Après cette esquisse générale, il nous reste à voir les traits qui

proviennent du genre particulier de travail, et qui ont leur répercussion sur le mode de transmission des situations et sur l'éducation.

Le type du lin. — Nous avons vu que le classement des variétés patronales repose sur l'importance du capital : il s'ensuit que le mode de succession doit jouer un rôle qui n'est pas négligeable. A cet égard, les pratiques sont différentes dans l'industrie linière et dans l'industrie lainière.

La filature mécanique du lin a traversé deux périodes, dans la Flandre française :

1° *La période d'éclosion*, qui va de 1835 à 1860, a vu la création de la plupart des établissements : en 1840, il y avait 27.000 broches dans le département du Nord ; en 1861, il y en avait 389.000.

2° *La période de stabilité ;* depuis 1860, peu de nouveaux établissements se sont fondés ; les positions acquises se maintiennent ; en 1867, il y avait 400.000 broches ; il y en a aujourd'hui 484.700.

Pendant la période d'éclosion, l'usine est installée, soit par un fondateur unique, soit par deux ou trois frères associés.

Dans la seconde période, le problème de la transmission de l'atelier s'est posé.

La coutume française exigeant le partage égal des biens entre les enfants, on conçoit qu'au bout de deux ou trois générations, le nombre des associés devient assez grand pour amener la transformation de l'affaire en société anonyme ou en commandite par actions. La transmission de la propriété dans chaque branche devient un simple partage d'actions.

C'est pourquoi la forme anonyme tend à se développer, malgré les répugnances que l'on a à cet égard. Quand les copartageants ne sont pas trop nombreux, un certain nombre de ceux-ci restent simples créanciers chirographaires moyennant un intérêt fixe de 5 %, ceci afin de laisser dans les mêmes mains la propriété efficace et la direction.

S'il n'y a là aucune difficulté quant à la propriété, il n'en est

pas de même quant à la transmission de la direction : celle-ci ne peut pas s'émietter indéfiniment ; elle doit rester dans les mains d'un seul, ou de deux ou trois au plus. Dans ce dernier cas l'un s'occupe de la fabrication, un autre des achats et le troisième de la vente. On ne peut guère aller au delà. Fatalement, on aboutit, en très peu de temps, à l'inextensibilité des situations à transmettre, et ceci entraîne *la transmission à un seul fils, généralement l'aîné*. Par exemple, s'il y a trois associés, le fils aîné de chacun d'eux succédera à son père, de sorte que l'association entre frères est bientôt remplacée par une association entre cousins.

Si l'aîné ne manifeste aucune disposition pour l'industrie, c'est un cadet qui succède, quelquefois un gendre. En tous cas, il y a toujours transmission à un seul.

L'héritier avantagé, ne l'est pas au point de vue de la propriété (celle-ci est partagée également), mais simplement au point de vue de la situation toute faite qui l'attend, de gérant ou de commandité ; de ce fait, il bénéficie d'un traitement et d'une part dans les bénéfices.

Que deviennent les cadets ?

Quelques-uns, se contentant des revenus de leur part de capital dans la filature, rechercheront une vie aisée dans les carrières libérales ; mais c'est là l'exception. La plupart se lancent dans l'industrie qui, pour eux, forme toujours le métier idéal ; bien entendu, ils reprennent ou fondent un atelier de plus petite envergure que la filature : tissage, confection, brasserie, etc...

Nous avons noté ce fait que l'industrie linière tend plus à la stabilité qu'à l'extension, et ce fait a réagi fortement sur l'éducation, qui, avec le mode de succession, forme le caractère social le plus important de la Famille.

Sans doute, ici, l'éducation développe l'initiative, car il en faut, mais cette initiative est contre-balancée par le goût de la stabilité.

Aussi les patrons liniers paraissent-ils timorés vis-à-vis des lainiers.

Le type de la laine. — Contrairement au lin, l'industrie lainière a suivi une marche constamment progressive, et ceci a produit des répercussions marquées sur le mode de succession et sur l'éducation.

Le but poursuivi est de fonder autant d'usines qu'il y a de fils. Dans la famille Motte, à Roubaix, il est de tradition de fonder un nouvel atelier quand un fils atteint la majorité, en l'associant à un directeur qui a fait ses preuves. Le même phénomène, joint à la tendance vers la conservation des biens familiaux, a fait naître les tentatives d'intégration dont nous parlerons bientôt : chaque fils a une usine différente, une fonction différente, mais ils restent solidaires au point de vue commercial.

On voit quelle charge la famille roubaisienne a assumée, étant donné surtout la natalité, en général assez élevée ; combien le problème qu'elle se propose de résoudre est plus difficile que celui que se pose la famille anglaise. En Angleterre, dans l'industrie textile, la société anonyme domine de beaucoup, ou plus exactement la société à responsabilité limitée (*limited*) ; là, les gérants, les directeurs n'ont aucunement le souci de transmettre leur fonction à l'un de leurs enfants ; chacun de ceux-ci se case où et comment il peut. Ce phénomène est surtout accusé dans l'industrie cotonnière du Lancashire. Ce n'est pas à dire que les parents anglais se désintéressent du sort de leurs enfants, loin de là ! Seulement ils le font reposer sur l'éducation et non sur la transmission d'une situation toute faite. La difficulté n'est pas moindre : elle est autre. Mais l'avantage est que, dans leur système, elle ne vient pas peser sur la marche de l'établissement paternel. En France, celui-ci est grevé d'une dette envers les enfants, et cela n'est pas sans compliquer les choses.

L'extension croissante de la fabrication des lainages de fantaisie a aiguisé l'esprit d'initiative. C'est pourquoi le type du Roubaisien est si différent de celui des autres villes flamandes ; cette différence frappe les gens les moins observateurs, mais je crois que c'est la première fois qu'on en indique *la cause*.

C'est l'industrie des tissus de fantaisie qui a développé, chez le Roubaisien, l'esprit d'initiative et celui des inventions artistiques. Ce sont les gens qui ont ces qualités-là qui viennent à Roubaix et qui y réussissent.

L'intégration industrielle. — Les patrons les plus entreprenants ont une tendance, non seulement à accroître l'importance de leurs ateliers, mais à réaliser ce que l'on appelle *l'intégration industrielle,* c'est-à-dire la réunion, dans les mêmes mains, des divers genres d'ateliers relatifs à une même industrie.

En voici quelques exemples qui aideront à comprendre la nature de ce phénomène.

La maison *Charles Tiberghien et fils* possède un peignage, une filature et un tissage de laine avec teinturerie et apprêt, à Tourcoing, et de plus une maison d'achat à Buenos-Ayres, et un magasin de vente à Roubaix. Elle possède même des navires pour faire les transports entre l'Angleterre et la France.

La firme *Tiberghien frères,* fondée en 1853, pour le travail de la laine, comprend un peignage, une filature de 40.000 broches, un tissage de 1.200 métiers, une teinturerie et un apprêt à Tourcoing, une maison d'achat à Buenos-Ayres et un magasin de vente à Roubaix.

M. *Aug. Lepoutre*, à Roubaix, a également un peignage, une filature et un tissage de laines; il fait, en outre, le négoce des laines, des filés et des tissus, et a même, nous dit-on, des moutons dans l'Argentine, ainsi qu'une maison d'achat à Buenos-Ayres.

La *Société anonyme de Pérenchies* (anciens établissements Agache) a une filature de lin de 34.000 broches et un tissage de toile à Pérenchies, un autre à la Madeleine et une maison de vente à Lille.

MM. *Dubois et Charvet-Colombier* ont une filature de lin, un tissage et une blanchisserie de toiles à Armentières, un tissage de toiles fines à Halluin et un autre à Rolleghem (Belgique), enfin une maison de vente à Lille et un dépôt à Paris.

MM. *Wallaert frères*, à Lille, ont une filature de coton, un tissage de toile, une blanchisserie et une filterie.

M. *Paul Dewavrin*, à Tourcoing, exploite à la fois une filature et un tissage de coton. De même *Albert Masurel*, à Roubaix, etc.

Il y a d'autres exemples d'intégration partielle; ainsi, il n'est pas rare qu'une même maison ait à la fois une filature de lin et une filterie, comme MM. *Descamps* (Lille et Linselles), *Droulers-Vernier* (Lille), *Pouillier-Longhaye*.

Parfois, c'est une filature de lin unie à un tissage de toile, comme MM. *Renouard* (Lille), *Truffaut*, etc...

On le voit, à côté des industriels ayant réalisé l'intégration absolue, plus nombreux sont ceux qui ne sont arrivés qu'à une intégration partielle.

Est-ce là une indication montrant un mouvement ascensionnel vers une intégration générale plus répandue?

Nous ne le pensons pas.

L'intégration est à la fois une force et un danger. C'est une force parce qu'elle réalise l'indépendance la plus étendue au point de vue industriel et commercial : tandis que les petits fabricants tendent à tomber sous la coupe des gros négociants, les grands industriels dont nous parlons jouissent de l'autonomie la plus complète. Par contre, c'est un danger en temps de crise, danger d'autant plus grand que les intérêts engagés sont plus considérables.

Tous les genres de fabrication ne se prêtent pas également à l'intégration. Celle-ci est d'autant plus difficile à réaliser que les articles sont sujets aux variations de la Mode. Ainsi le système de l'intégration domine à Louviers et à Sedan dans la fabrication des draps classiques; on la retrouve en Normandie pour les cotonnades ordinaires. Au contraire, la différenciation domine à Elbeuf avec les draps de fantaisie, et à Roubaix avec les lainages fantaisie.

Mais on peut envisager la chose à un autre point de vue, celui du patronage de la population.

Les grands patrons de l'industrie ont à remplir, au point de vue social, un rôle analogue à celui des gros cultivateurs dans

les campagnes. Ce sont eux qui assurent le progrès des méthodes, en dépensant l'argent nécessaire pour essayer les inventions nouvelles. Ce n'est que lorsque ces dernières ont prouvé de façon évidente leur supériorité, que les petits patrons peuvent se risquer à changer leur outillage. Un pays qui n'est composé que de patrons à petits moyens ne peut que progresser lentement, avec difficulté.

Toutefois, grand patron ne veut pas dire patron intégrateur. Un grand patron spécialisé peut aussi bien assurer le progrès des méthodes, et, de plus, il me semble mieux placé au point de vue de la forme du patronage qui consiste à favoriser l'élévation des capables. L'un élève en absorbant, l'autre en sauvegardant l'autonomie.

Nous allons le montrer par un exemple concret, qui est peut-être le signe d'une orientation nouvelle du patronage, spécialement à Roubaix.

Le système Motte. — Cette méthode nouvelle a été inventée par Alfred Motte, de Roubaix, et pour mieux l'illustrer, nous esquisserons l'histoire de la famille Motte qui, du reste, nous donnera un bon spécimen du type patronal roubaisien.

Dans la première moitié du siècle dernier, Jean-Baptiste Motte, associé à sa femme, Pauline Brédart, était filateur de coton à Roubaix. A sa majorité, le fils aîné, Louis, fut associé, mais en 1845, un incendie ayant détruit l'usine, une plus grande filature de 44.000 broches fut bâtie avec l'aide de Wattine-Bossut [1], sous la raison sociale Motte-Bossut.

Le second fils, Étienne, se lança dans le commerce des laines; il fut tour à tour fabricant, filateur, négociant; ruiné vers 1870, la famille le soutint et combla le déficit de ses affaires.

Mais passons à celui qui nous intéresse plus particulièrement, Alfred, le troisième et dernier fils, né en 1827 et mort en 1887 [2].

1. Cette filature compte, depuis 1862, 70.000 broches; bâtie au cœur même de la ville de Roubaix en style « château-fort », elle semble être l'image de la puissance patronale industrielle ayant remplacé celle des anciens seigneurs féodaux.

2. Motte-Bredart eut en outre deux filles : Adèle, mariée à un négociant exportateur, Dazin-Motte; et Pauline, à un fabricant, M. A. Delfosse.

Celui-ci fit des études complètes de Droit à la Faculté de Paris, et il fut reçu licencié en 1849. Mais l'industrie roubaisienne prenait alors un essor trop marqué pour qu'il ne la préférât pas à toute autre profession. Il avait de grands projets, et tenta de fonder une série d'ateliers dont l'ensemble aurait réalisé un type d'intégration industrielle parfaite comme ceux dont nous avons parlé plus haut. Il échoua complètement, peut-être parce qu'il n'avait pas été mis très jeune à l'atelier comme son frère aîné. Par contre, il avait des vues plus larges, et c'est de sa ruine que date l'invention de son nouveau système, en 1852.

Ce système consistait à fonder, peu à peu, toute une série d'usines se complétant mutuellement, mais autonomes et tout à fait indépendantes les unes des autres au point de vue commercial. Pour chacune de ces entreprises, il fonderait une association distincte avec un contremaître ayant fait ses preuves et qu'il élèverait ainsi au patronat; lui ne serait que le capitaliste, laissant carte blanche à son associé : la seule porte de sortie qu'il se réserverait serait la dissolution de l'association en cas d'une perte d'au moins 50.000 francs constatée par l'inventaire semestriel.

On comprend toute l'ingéniosité du système.

En cas de réussite, il contribuait à l'élévation d'un homme capable, mais peu fortuné, tout en assurant sa propre prospérité. En cas de revers, il ne pouvait perdre plus de 50.000 francs.

Tel est le système qu'il réussit à réaliser après une longue suite d'efforts persévérants.

Avec les bénéfices accumulés, il fondait une usine nouvelle.

Quelquefois, après avoir fondé une fabrique, elle passait au bout de quelques années dans d'autres mains, mais ce n'était que pour lui permettre d'en lancer plus facilement une autre. C'est ainsi que la première entreprise fondée d'après le principe que nous venons d'exposer, la filature de laine Motte et Dillies frères, est devenue la maison Lepoutre.

Parfois aussi, son entreprise avait un caractère de solidarité familiale. Nous allons en donner un exemple :

Nous avons vu qu'en 1870, l'un de ses frères, Étienne, était complètement ruiné, mais que la famille avait entièrement dé-

sintéressé les créanciers. Alfred voulut faire mieux, et entreprit de reconstituer une fabrique, grâce à laquelle Étienne pourrait se refaire une situation et la transmettre à ses enfants.

Alfred Motte qui n'avait aucun capital disponible à ce moment-là, vendit les 222.000 francs qu'il possédait en fonds d'État, trouva en outre à emprunter pour sept ans à 5 % une somme de 700.000 francs. Il mit enfin la main sur un homme pratique, M. Blanchot, qui consentit à s'associer avec lui pour sept ans : ainsi fut fondée la filature de coton Motte et Blanchot. Au bout de sept ans, l'affaire ayant prospéré, il la passa à son frère Étienne, et depuis 1879, elle est devenue la maison Étienne Motte fils.

Constamment sur la brèche, il s'ingéniait à implanter de nouvelles industries, ne reculait devant aucun sacrifice, et était au courant de tout ce qui se passait dans les pays concurrents. Pour importer les méthodes anglaises de teinture, il embaucha en 1855 un ingénieur anglais nommé Richardson à l'aide d'un traitement élevé qui, avec le pourcentage sur les bénéfices, pouvait monter à 30.000 francs par an. Quand l'usine fut en bonne marche, il s'associa un contremaître et la teinturerie devint ainsi, en 1868, la maison Motte et Meillassoux.

Voici, du reste, la liste des firmes fondées par Alfred Motte selon son système :

Motte et Dillies frères (aujourd'hui maison Lepoutre) ;

Motte et Maillassoux, teinturerie en 1868 (agrandie et devenue, en 1886, la maison Motte et Millé) ;

Motte et Legrand, filature de laigne peignée, en 1872 ;

Motte et Delescluse, atelier d'apprêt en 1874 (agrandie et devenue, en 1884, la maison Motte et Delescluse frères) ;

Motte, Lasserre et Bourgeois, tissage de drap, en 1874 ;

Motte et Blanchot, filature de coton, en 1877 ;

Motte et Meillassoux, peignage de laines fines, en 1879 ;

Les fils Alfred Motte, tissage de velours de coton, en 1885.

Alfred Motte est mort en 1887, mais son système a survécu. D'autres maisons ont vu le jour depuis lors : Motte et Desbon-

nets, Motte et Porris (teinturerie), Mathon et Dubrulle (tissage de laines), etc.

Je ne sais pas si j'ai réussi à donner au lecteur l'impression que ce système est plus fécond que celui de l'intégration absolue.

Il semble spécialement bien adapté au milieu roubaisien actuel : il tient compte à la fois des sentiments familiaux dont nous avons constaté la puissance, et de la souplesse nécessaire aux organismes industriels modernes. La solidarité familiale est moins rigide, mais tout aussi active et féconde, et moins dangereuse peut-être. D'un autre côté, il a pour effet de contribuer à la formation de *self-made men*, d'élever des gens capables au patronat, de placer, en somme, comme disent les Anglais, *the right man in the right place*.

Je suis persuadé, pour ma part, que ce système a été un des facteurs puissants de l'expansion de l'industrie roubaisienne et je pense, après les bons résultats obtenus, qu'il ne peut que continuer à se répandre.

On pourrait le caractériser socialement, en disant que c'est *une déformation du système d'intégration dû à la fabrication des lainages fantaisies et tissus mélangés, et cette déformation a consisté à réaliser l'intégration banquière plutôt que l'intégration industrielle*.

V

LE PATRONAGE DE LA CLASSE PATRONALE

On sera peut-être étonné de lire ce titre. Dans la *Science sociale*, il a été souvent question du patronage de la famille ouvrière, et cela est naturel, la famille ouvrière étant celle qui a le plus besoin d'être patronnée; mais elle est loin d'être le seul organisme à qui un patronage soit nécessaire.

Au contraire, on peut dire qu'il n'existe nulle part aucun groupement qui ne doive être patronné d'une façon quelconque.

En apparence, le patron semble être tout à fait indépendant. Il n'a pas, comme l'ouvrier, à obéir à un supérieur dans son travail journalier, mais il a quelquefois à subir le contrôle d'un conseil d'administration ou d'un commanditaire; il a, en tous cas, à tenir compte des exigences de sa clientèle, parfois de ses créanciers. Il a besoin du commerçant pour écouler ses produits, et du banquier pour escompter ses effets.

L'indépendance plus étendue, dont le patron jouit à certains égards, est compensée par les aléas plus grands auxquels sa situation est soumise, et par les responsabilités qui lui incombent.

En étudiant la classe ouvrière, nous avons vu qu'elle était capable de se patronner elle-même en partie, mais qu'elle était aussi obligée d'avoir recours à un patronage extérieur, et cela nous a permis de porter un jugement sur le rang qu'elle occupe dans la classification sociale.

Le même phénomène se produit pour la classe patronale. En laissant de côté les organismes à l'aide desquels les classes aisées patronnent les ouvriers, nous étudierons donc :

1° Les manifestations du patronage par la corporation, c'est-à-dire par des associations de patrons entre eux ; ce sont les *syndicats ;*

2° Celles du patronage exercé par des *patrons éminents* sur les plus petits ;

3° Le patronage exercé par des organismes extérieurs, *Commerce* ou *Pouvoirs publics.*

I. — LE PATRONAGE AUTONOME PAR LES SYNDICATS.

Les syndicats patronaux dérivent des anciennes corporations de maîtres-ouvriers, de même que les syndicats ouvriers dérivent des anciennes corporations de compagnons.

Les syndicats patronaux poursuivent un but multiple. Ils forment un organisme de défense :

1° Contre les revendications des ouvriers ;

2° Contre les mauvais clients ;

3° Contre la domination des grands négociants.

Développons succinctement chacun de ces points.

La résistance aux revendications ouvrières. — Nous avons vu que, sur la discussion du contrat de travail, les intérêts des patrons et des ouvriers sont opposés. Les clauses de ce contrat sont déterminées par le point d'équilibre entre les pressions exercées de part et d'autre. Les syndicats ouvriers ont eu pour résultat d'élever le taux des salaires, mais on comprend qu'une élévation exagérée amènerait infailliblement la ruine de l'industrie. Logiquement les patrons sont donc amenés à exercer une force en sens inverse à celle exercée par les syndicats ouvriers.

Voici, par exemple, le *syndicat des fabricants de Roubaix-Tourcoing*, qui existe depuis 1892, et dont l'un des buts est

d'aplanir les conflits par arbitrage, ou de les soutenir par une indemnité. Quand une grève éclate chez l'un des membres du syndicat, il explique son cas au comité de ce syndicat, et signe d'avance un compromis par lequel il aliène sa liberté et se soumet à la décision de ce comité. Si ce dernier approuve la résistance aux revendications ouvrières, le syndicat versera à l'intéressé une indemnité de 5 francs par métier et par jour d'arrêt dus à la grève, et cela pendant une durée de trois semaines; après ce laps de temps, si la grève continue, l'indemnité va en augmentant jusqu'à un maximum de 10 francs par métier et par jour. Au bout de quatre semaines toutefois, le comité peut décider que la grève a tournure d'interdit. Dans ce cas, les autres membres tissent pour le compte de leur confrère, les pièces d'étoffes, dont celui-ci a la commande, et qu'il s'est engagé à livrer.

L'assurance mutuelle contre les mauvais clients. — Les ventes des produits fabriqués, fils ou tissus, ne se réglant pas au comptant, l'industriel court toujours le risque de ne pas recevoir le prix de la marchandise livrée, soit parce que son client est peu scrupuleux, soit parce qu'il est en mauvaises affaires. C'est là l'un des plus grands aléas qui résultent des rapports entre producteurs et acheteurs. Aussi, le syndicat s'occupe de fournir des renseignements sur la solvabilité des derniers, et il se charge de défendre les intérêts des premiers, en cas de liquidation, moyennant une commission de 2 % s'ils sont syndiqués, 3 % s'ils ne le sont pas.

La défense contre la domination des grands négociants. — Nous avons vu que la machine avait pour résultat l'émancipation progressive des ateliers dans lesquels l'automatisme joue un rôle prépondérant. Aussi les filateurs et les peigneurs n'ont-ils pas ressenti le besoin de s'unir dans ce but. Il semble, au contraire, que beaucoup des fabricants auraient intérêt à le faire. D'une part, les petits qui sont endettés envers les négociants en tissus, devraient créer une banque de crédit qui

les émanciperait d'une façon définitive. D'autre part, pour les fabricants-créateurs de Roubaix, une entente contre les magasins de Nouveautés semble être, non pas simplement avantageuse, mais d'utilité pressante. Mais ceci vaut que nous nous y arrêtions un peu.

Les gros fabricants roubaisiens vivent de l'exploitation d'un monopole dû à leur esprit d'invention, mais ce monopole leur échappe en partie par suite des fuites qui se produisent constamment, fuites qui ont pour effet de mettre les échantillons copiés dans les mains des gros négociants qui font alors faire le travail à façon.

Un cartell, c'est-à-dire une entente entre toutes les maisons créatrices, qui aurait pour but de ne remettre les échantillons aux négociants qu'en leur interdisant le droit de les faire copier, n'empêcherait pas les fuites. Seul un trust, ou absorption complète de toutes les firmes en une seule, pourrait le faire. Ce qui s'oppose à la réalisation d'un tel trust, c'est sans doute la forte cohésion de la famille roubaisienne, le souci qu'ont les patrons de transmettre leur situation à leurs enfants. Au surplus, il ne faut pas oublier que le véritable inventeur est, non pas le fabricant lui-même, mais les dessinateurs en tissus qui le servent.

Ce qui serait peut-être plus immédiatement réalisable, c'est un syndicat de fabricants étroitement discipliné, ayant des comptoirs de vente à Paris, et même à l'étranger, à Londres, dans le Levant, etc. Ce serait alors l'émancipation absolue de l'industrie vis-à-vis du commerce; ce dernier deviendrait alors ce qu'il doit être réellement, un auxiliaire de la production.

II. — LES PATRONS ÉMINENTS.

En racontant la vie d'Alfred Motte, nous avons montré ce que pouvait être le patronage d'un patron éminent, mais il ne faudrait pas croire que ce grand industriel soit une exception dans nos cités flamandes. Un patronage analogue, plus ou

moins étendu, variant selon les circonstances, est exercé par les patrons les plus importants, ou par ceux possédant le plus d'initiative, sur les plus petits ou les plus routiniers. Il ne s'agit pas ici, répétons-le, du patronage d'un chef d'industrie sur ses salariés, mais de celui qu'il peut avoir sur un autre chef d'industrie, et que l'on peut comparer à l'action d'un grand cultivateur sur les petits qui l'environnent.

Il me semble que ce patronage peut avoir en vue les objets suivants :

1° La recherche du progrès des méthodes;

2° L'émancipation de l'étranger;

3° Le soutien financier.

Le progrès des méthodes. — Faible sous l'ancien régime, il est devenu une condition vitale de l'industrie moderne, par suite de la concurrence universelle qui a surgi avec le développement des transports. C'est la marche en avant qui a remplacé la stagnation sur place; or, comme tout le monde n'est pas capable de marcher du même pas, des divergences se sont accusées, une élite de pionniers s'est dégagée de la masse, frayant la voie aux autres.

Quelquefois, il s'agit de la création même de méthodes nouvelles, et de leur réalisation ; c'est ce que l'on pourrait appeler un patronage au premier degré. Parfois, il ne s'agit que de la transplantation des méthodes nouvelles créées à l'étranger; c'est alors un patronage de second ordre.

Le premier genre, celui du patronage au premier degré, s'est produit avec son maximum d'intensité en Angleterre au moment des grandes transformations mécaniques qui ont enfanté le machinisme. Mais il est juste de dire que la Grande-Bretagne n'a pas eu le monopole exclusif de cette espèce de patronage. Pour nous borner à l'industrie textile, on peut citer l'orientation nouvelle et originale qu'elle a dû subir en France vers la production des articles de fantaisies. Nous avons vu que c'est à M. Bonjean, de Sedan, que revient l'honneur des

premières créations de draps de fantaisies, mais c'est à M. Wibaux-Florin, de Roubaix que revient l'invention des fantaisies mélangées laine-coton-soie, et l'on sait que c'est dans ce domaine que l'orientation nouvelle de la fabrication était susceptible de se développer. Mais, tant les liens sont étroits entre les différentes opérations, il fallait, pour cela, réaliser le peignage mécanique des laines courtes de la Plata. C'est un grand industriel anglais fixé à Croix-lez-Roubaix qui mena ce progrès à bonne fin, après avoir dépensé un million dans ce but.

On peut citer aussi les efforts faits par M. Descats, de Lille, pour améliorer les procédés de teinture et apprêt.

Il y a, avons-nous dit, un patronage du second degré consistant en la transplantation d'industries créées à l'étranger. C'est sous cette forme que l'industrie mécanique est apparue sur le Continent. Aujourd'hui, pour importer une industrie nouvelle, il suffit d'acheter l'outillage nécessaire dans les pays où cette industrie existe. Au début du machinisme, les difficultés étaient beaucoup plus grandes à ce point de vue, car on sait que l'Angleterre prohibait à cette époque, *sous peine de mort*, l'exportation des machines. Cette transplantation a pu se faire de deux façons, soit par des indigènes copiant les machines ou les procédés anglais, soit par des Anglais venant s'établir dans le pays.

Comme exemples du premier genre, citons tous ceux qui se rendirent en Grande-Bretagne, en déguisant leur personnalité, et ramenant, au péril de leur vie, les secrets des nouvelles machines :

Liévin Bauwens, de Gand, important la mule-jenny à coton :

Antoine Scrive, de Lille, important le métier à filer le lin.

Aujourd'hui, la chose se fait avec moins de périls, sinon quant aux capitaux, au moins quant aux dangers physiques. Voir plus haut, comment Alfred Motte, de Roubaix, fit venir un Anglais pour créer une teinturerie genre anglais.

L'EMANCIPATION DE L'ÉTRANGER. — Ce n'est pas tout d'implanter

une industrie nouvelle dans un pays, il est en outre désirable qu'elle ne reste pas sous la sujétion de l'étranger quant à son outillage ou à son approvisionnement.

Au point de vue de l'outillage, l'industrie textile anglaise est certainement plus indépendante que celle du Continent, surtout pour la filature. C'est, en effet, d'Angleterre que viennent la plupart des métiers à filer[1].

Toutefois cette sujétion n'est pas très grave, car si, pour une cause quelconque, il devenait impossible de se procurer des métiers anglais, il serait facile de développer cette fabrication en France, où elle existe déjà partiellement, du reste.

Il pourrait se faire pour les métiers ce qui s'est passé pour les machines à vapeur, dont l'Angleterre avait, au début, le monopole de la construction. Ce sont des Anglais eux-mêmes qui sont venus installer sur le Continent les premiers ateliers de construction : Cockerill à Seraing (Belgique); Boyer à Lille, etc.

Plus grave nous apparaît la sujétion de la teinturerie actuelle vis-à-vis de l'Allemagne, parce que cette sujétion repose, non sur une question de prix de revient comme la précédente, mais sur la monopolisation de secrets de fabrication. On sait que c'est en Allemagne que l'industrie chimique a fait le plus de progrès, parce que c'est elle qui a le plus recours à des spécialistes ayant à la fois l'esprit tourné vers les recherches scientifiques minutieuses et vers leurs réalisations industrielles. C'est dans ce pays que s'élaborent tous ces colorants nouveaux et les recettes pratiques qui permettent de les fixer sur les matières les plus diverses, et cela par la collaboration intime du laboratoire et de l'usine. Par répercussion, ils exercent un patronage réel sur la teinturerie française, mais un patronage dangereux.

Voici, en effet, comment les choses se passent à l'heure actuelle. « Quand un produit nouveau a été inventé en Allemagne, me dit un grand teinturier de Roubaix, non seulement des industriels de ce pays vous envoient des échantillons, mais un Herr Doctor qui vient mettre au courant votre contremaître, et

1. Il y a aussi à Mulhouse un centre important de fabrication de métiers, qui prend de jour en jour plus d'importance.

qui reste chez vous tout le temps nécessaire à cet effet. Vous n'avez plus ensuite qu'à employer, selon ses indications, les bouteilles et les boîtes qu'il vous laisse, et cela sans que vous ayez besoin d'avoir un ingénieur chimiste. Aussi, à l'heure actuelle, nous n'employons plus que les produits chimiques allemands. »

Il est inutile d'insister sur ce qui adviendrait de la teinturerie française le jour où, pour une raison ou l'autre, les frontières d'Outre-Rhin resteraient fermées. Ce n'est pas que nous doutions de la science de nos chimistes, mais il s'agit ici de recettes scientifico-industrielles, et l'on peut juger du travail qu'il y aurait à faire pour les retrouver.

Mais à côté de l'émancipation industrielle, il faut aussi envisager l'émancipation commerciale. Par là, nous ne voulons pas dire que l'industrie ne doive employer que des matières premières provenant du sol national et n'écouler ses produits que dans son propre pays. Au contraire, pour qu'elle puisse prendre toute son expansion, il faut qu'elle fasse appel aux productions les plus variées, et qu'elle répande ses produits dans les contrées les plus éloignées. Ce que nous voulons simplement dire, et ce qui est important, c'est que, d'une part, elle ne soit pas obligée de passer par l'intermédiaire de nations concurrentes, qu'elle possède en un mot ses propres marchés de matières brutes ; et, d'autre part, qu'elle exporte à l'aide d'organismes nationaux.

Pour ce qui est de l'approvisionnement des matières brutes, nous avons vu que Roubaix dépend en partie du marché de Londres pour les laines d'Australie, mais que cette ville a su se créer son propre marché pour les laines de la Plata qui forment pour elle la partie la plus importante de sa consommation. Mais, pour cela, elle a dû s'émanciper du marché d'Anvers qui monopolisait anciennement ce commerce.

Cela ne s'est pas fait sans efforts, et ici, ce sont les grandes firmes qui disposent de capitaux considérables qui ont commencé le mouvement. C'est la maison Desurmont, de Tourcoing, qui, en 1867, fit les premières importations directes de Buenos-Ayres ; et c'est la maison Masurel fils, également de Tourcoing, qui

fonda en 1875, le premier comptoir d'achat à Buenos-Ayres. Cet exemple a été suivi depuis lors, et aujourd'hui, le marché lainier de Roubaix-Tourcoing est devenu l'un des plus grands du monde.

Quant à l'exportation des tissus, nous savons qu'elle est entre les mains des gros négociants parisiens et des grandes maisons de confections.

Mais il est probable que les exportations de tissus pourraient se développer, si les industriels fondaient eux-mêmes des comptoirs de vente à l'étranger. Malheureusement, ils se sont généralement contentés de représentants de hasard, souvent des Allemands, qui, une fois en possession des échantillons, les faisaient copier par des industriels de leur pays. C'est ainsi que ceux-ci ont supplanté les nôtres dans le commerce du Levant. Un grand fabricant roubaisien me dit qu'il avait une fois livré une commande à Singapoor, mais une seule, parce que cet article est livré aujourd'hui et vendu par des contrefacteurs.

Nous pensons donc qu'il y aurait à créer des comptoirs de vente, de même que l'on a créé des comptoirs d'achat. Cela est plus difficile sans doute, parce qu'il faut établir des agences, mais cela n'est pas impossible dans de nombreux pays.

Un organisme collectif de vente semble s'imposer, et pour cela, nul besoin de trusts ou de cartells ; des représentants communs dans les principaux centres suffiraient. Mais il faut se hâter, car plus on laisse prendre de l'avance par les concurrents et plus il est difficile de regagner le terrain perdu.

Le patronage financier. — Les patrons éminents jouent quelquefois *le rôle de banquiers* vis-à-vis des plus petits dans des circonstance difficiles. On pourrait citer facilement tel ou tel fabricant de Roubaix qui, en temps de crise aiguë et prolongée, n'a pas sombré grâce au crédit qu'il trouvait auprès d'un plus puissant.

Aux époques de prospérité, ce genre de crédit sert surtout à susciter de nouvelles entreprises, et il en est ainsi depuis l'origine même des transformations mécaniques. C'est de cette façon

que le passage a pu se faire de la fabrique collective au grand atelier. En effet, les premières filatures de coton ont été établies par des négociants faisant tisser à la main, qui voulaient faire eux-mêmes (au lieu de l'acheter en Angleterre) les filés de coton dont ils avaient besoin, ou qui le faisaient fabriquer par des ouvriers qu'ils commanditaient.

Il semble, en tous cas, qu'au point de vue du patronage financier, l'industrie flamande se soit toujours suffit à elle-même. L'autonomie est ici aussi complète que possible.

III. — LES FORMES DU CRÉDIT.

Nous venons de voir une première forme de crédit qui agit dans les grandes occasions : établissement d'une nouvelle usine ou crise grave. Nous avons constaté qu'elle provient, au moins en partie, du patronage intelligent des patrons industriels éminents. Anciennement, elle ne pouvait guère se faire que par l'action des gros négociants, et c'est pourquoi la fabrication était asservie au commerce.

A côté de ce crédit, relativement rare en somme, très intermittent en tous cas, les industriels en ont besoin d'un autre, et cela d'une façon plus périodiquement régulière. Il résulte de l'accumulation saisonnière des stocks, due à l'écart de temps qui sépare l'achat des matières brutes de la vente des produits fabriqués.

Pour nous en rendre compte, il nous suffira de suivre chacune des matières (coton, lin, laine) depuis le lieu et l'époque de production jusqu'à ceux de leur utilisation.

Prenons d'abord le *lin*. C'est vers la fin de l'année que le filateur conclut ses marchés avec les négociants en lins, et s'assure des quantités qu'il prévoit lui être nécessaire. Il ne prend pas livraison en une fois des matières qu'il a achetées, mais en quelques mois cependant il est en possession de son stock. Au contraire, la vente de ses filés s'espace sur les douze mois de l'année. Malgré le crédit de trois mois accordé par les négociants, on conçoit que, pendant une première période, le filateur voit ses

débours surpasser ses encaissements. Cette immobilisation de marchandises entraînerait une immobilisation fâcheuse du capital si les banques locales n'intervenaient pour jouer le rôle de régulateur, en accordant des crédits pendant la période qui suit les achats à condition d'encaisser les rentrées de l'industriel : c'est ce qu'on appelle avoir un *compte-courant* en banque. Grâce à ce procédé, le capital n'est pas surchargé d'un fonds de roulement excessif, et le loyer de ce fonds de roulement que l'industriel paie au banquier est inférieur à celui qu'il devrait payer à un obligataire, car, à ce dernier, il devrait payer l'intérêt tout le long de l'année, tandis qu'au banquier, il ne paie en définitive que la différence entre les époques de découvert et celles de pléthore.

Pour le fabricant de toile ou de fils, la situation est inverse de celle du filateur : ce n'est pas un stock de matières premières qu'il est obligé de faire, mais un stock de produits fabriqués. Il achète au fur et à mesure les filés dont il a besoin, tandis que la toile et le fil à coudre ne s'écoulent pas d'une façon régulière, on le conçoit aisément. Il semblerait *à priori* que les banques dussent accorder des comptes-courants aux fabricants comme aux filateurs ; sans doute elles le font, mais d'une manière moins étendue. Et cela s'explique : l'un a comme garantie un stock de matières premières non transformées, toujours vendables par conséquent ; l'autre a surtout un stock de produits fabriqués, finis ou à peu près, qui ne peut servir qu'à des usages restreints et est beaucoup plus difficilement plaçable. Au surplus, un stock de toile ne s'évalue pas au kilogramme comme un stock de lin ; il faut tenir compte d'une foule d'éléments, et un spécialiste seul peut le faire. Ceci explique pourquoi le fabricant trouvera plus facilement crédit auprès d'un spécialiste — c'est-à-dire le négociant en toile, qui lui achètera son stock par anticipation, mais à prix réduit, bien entendu. Le patronage du négociant est donc plus onéreux que celui de la banque ; en outre, il est plus dangereux, puisqu'il tend à amener la sujétion, comme nous l'avons déjà dit. C'est ce que l'on voit en temps de crise prolongée : on constate alors que le nombre des fabricants travaillant à façon pour le

compte des gros négociants augmente de plus en plus, assurant ainsi la domination presque complète de ces derniers.

Pour la *laine*, la situation est bien différente, puisque les peignages et les filatures ne travaillent qu'à façon pour le compte des fabricants : ce sont ces derniers qui doivent donc supporter à la fois l'immobilisation des stocks de matières premières et de produits fabriqués. Et la situation est d'autant plus dangereuse que l'on fait surtout les fantaisies qui n'ont de valeur marchande que pendant une durée de six mois, et que les qualités de laines achetées le sont en vue de tel ou tel tissu particulier. Il en résulte que le patronage des banques devient plus difficile. Pourtant, les fabricants peuvent emprunter sur *warrant*, en déposant leur stock de laine non immédiatement utilisé, non dans leur magasin privé, mais dans les stocks publics. Ce qui est à noter, c'est que les fabricants n'ont pas recours à l'appui financier des négociants, dont ils sont indépendants à ce point de vue. Mais les petits fabricants dépendent souvent des négociants en laine et en coton, qui leur font parfois de longs crédits pour finir par l'étranger.

Pour le *coton*, nous n'avons à envisager que la filature, puisque le tissage des cotonnades n'existe pas en Flandre. Les filatures de coton sont dans une situation analogue à celle des filatures de lin, mais plus aisée parce qu'elles n'ont pas besoin de faire des stocks aussi importants. Le marché du coton est tellement abondant que l'on est presque certain de pouvoir toujours s'en procurer à toute époque de l'année.

IV. — LA RÉGULARISATION DES COURS ET LE MARCHÉ A TERME.

La nécessité pour certains industriels de faire des stocks n'a pas seulement pour effet de les forcer à recourir au crédit pour diminuer l'immobilisation des capitaux qu'elle suppose; elle a un autre effet peut-être plus grave, en tous cas plus soumis à l'imprévu, qui est de l'exposer à subir des variations de cours.

Tel industriel qui a acheté la laine à 1 fr. 70 le kilogr. ne l'uti-

lise que quelques mois plus tard, à un moment où ses concurrents pourront peut-être se la procurer à 1 fr. 60 ou 1 fr. 50, s'il y a eu baisse. Il est vrai que l'inverse pourra se produire, mais l'industriel, on le conçoit, recherche plutôt les bénéfices stables que des successions inattendues de pertes et de profits. Il en est de même du reste du négociant en matières brutes ou fabriquées.

Seul le spéculateur peut avoir intérêt à l'instabilité des cours, parce qu'il vit des variations de ces derniers ; mais de même qu'un brigand peut faire un bon gendarme, de même la spéculation canalisée peut stabiliser les cours, et combattre le mal dont elle vit : l'institution des *marchés à terme* n'a pas d'autre but.

Le marché à terme peut exister partout où il y a des stocks importants de matières premières réunies sur un même point, c'est-à-dire partout où il y a un grand marché. Ainsi il y a des marchés à terme pour le coton à la Nouvelle-Orléans, à Liverpool, au Havre, etc. ; il y en a pour la laine à Londres, Anvers, Roubaix ; il pourrait y en avoir pour le lin à Belfast et à Lille.

Ces marchés à terme ont des effets semblables, qu'ils intéressent des négociants ou des industriels : le premier cas est celui du coton ; le second celui de la laine. Il n'existe pas de marché à terme sur le lin, sans doute parce que cette matière arrive sur le marché, non pas à l'état entièrement brute, mais déjà en partie transformée par le teillage et le rouissage, et aussi parce que les variétés sont infinies et que les qualités de chaque type ne restent pas semblables d'une année à l'autre. Plus une matière est uniforme et facilement classable en un petit nombre de types fixes, et mieux elle se prête aux transactions du marché à terme. C'est pourquoi le marché à terme est plus généralement développé sur le coton que sur la laine.

Il sortirait du cadre de notre étude d'analyser à fond la question des marchés à terme. Nous devons nous borner à donner quelques indications sommaires à ce sujet.

Pour le *coton,* nous l'avons dit, le marché à terme se contracte entre négociants exportateurs américains à la Nouvelle-Orléans, où il opère sur les stock accumulés entre le moment de la récolte et celui de l'expédition vers l'Europe ; ou bien,

il se contracte entre négociants importateurs européens à Liverpool ou au Havre, et dans ce cas il opère sur les cotons en train de traverser l'Océan ou sur les stocks accumulés attendant la vente définitive aux industriels.

Pour la *laine*, le marché à terme se contracte entre fabricants roubaisiens, et opère sur les stocks accumulés entre l'époque de l'importation et celui de l'utilisation. *Le marché à terme a pour effet de garantir les détenteurs des stocks de matières premières contre les fluctuations des cours.*

Le marché à terme opère comme un pari mutuel sur la hausse ou la baisse possible des matières. Il en résulte que, si un détenteur de stock veut se prémunir contre la baisse, il suffit qu'il parie pour la baisse : son pari lui rapportera précisément la somme qu'il perdra sur la vente des marchandises. Pour cela, il faut qu'il trouve une contre-partie, quelqu'un qui croit à la hausse.

Celui-ci est un spéculateur, et l'on voit que son intervention a pour but de protéger le précédent contre la baisse, mais en enlevant à ce dernier le bénéfice qu'il aurait fait en cas de hausse.

Ce n'est pas à dire que ces paris n'aient aucun inconvénient[1]. Quel est l'institution humaine qui n'en a pas? Ce qu'il faut voir, c'est faire la balance des avantages et des inconvénients. Or, il nous semble que les premiers l'emportent, puisque les commerçants et les industriels prudents en profitent constamment.

Reims qui n'a pas de marché à terme, a longtemps protesté contre celui de Roubaix et lutté pour sa suppression. Cela montre que Reims estimait qu'il était avantageux pour une ville de posséder un marché à terme. Si le contraire était vrai, elle aurait dû s'en réjouir.

[1] Dans les moments d'effervescence, on voit même des gens complètement étrangers au commerce de la laine se mettre à jouer; on voit des cabaretiers, des petits boutiquiers risquer leur chance; les uns deviennent plus malheureux qu'avant, d'autres acquièrent une prospérité passagère; seule, la minorité qui joint à la chance des qualités solides, arrive à s'élever définitivement par ce moyen.

V. — LE PATRONAGE DES POUVOIRS PUBLICS.

Nous ferons la même constatation que nous avons faite en parlant du patronage des Pouvoirs publics sur la classe ouvrière : l'État peut intervenir pour assurer le libre jeu des forces sociales ou pour les modifier.

Les interventions du premier genre ont pour but d'assurer l'exécution des contrats, ou de protéger la propriété et les personnes contre les fraudes, les violences, etc.

Quant à celles de la seconde espèce, l'école socialiste aime à les grouper sous une rubrique spéciale : l'Interventionisme. Elle en note toutes les manifestations nouvelles, mais en oubliant de noter celles qui disparaissent. Pourtant, pour faire un bilan exact, il faut noter le *Doit* à côté de l'*Avoir !*

En réalité, les Pouvoirs publics ont toujours eu la prétention de modifier le cours des événements. Ils ont échoué dans leurs tentatives toutes les fois que les lois sociales naturelles leur opposaient une barrière infranchissable, et Dieu sait si cela est arrivé souvent ! Ils ont quelquefois réussi, quand précisément ces lois laissaient un certain flottement possible. Et combien de fois aussi les conséquences ont-elles été contraires à celles que l'on se proposait !

Ce qui est vrai, c'est que l'action de l'État subit des changements de direction, ne s'opère plus de la même façon, et ceci n'est qu'une résultante des changements qui se sont opérés dans la vie privée : les Pouvoirs publics sont beaucoup plus une conséquence du milieu social, qu'une cause génératrice[1].

En parlant de la classe ouvrière, nous avons noté que le machinisme avait permis une protection de plus en plus grande de

1. Ce qui est vrai aussi, c'est que la puissance de l'État ne peut se développer que proportionnellement à celle de la vie privée. En effet, l'État n'a pas de moyens d'existence autonomes, ses recettes sont toujours prises sur celles des individus : c'est un parasite (parfois utile) et non un créateur de richesses.

l'État en faveur des parties les plus faibles de la population : de là l'éclosion de la législation dite ouvrière.

En revanche, ce même machinisme a amené la disparition ou bien n'a pu prendre son essor qu'après la disparition des anciennes entraves législatives qui empêchaient l'élévation des capables. Que dirait-on aujourd'hui d'une loi qui empêcherait, par exemple, les fabricants d'employer plus de cent ouvriers dans le même atelier? Eh bien, sous l'Ancien régime, la loi sanctionnait des règlements corporatifs comme ceux qui empêchaient à Lille un patron d'employer plus de six ouvriers!

Que dirait-on de l'État s'il s'avisait de forcer les fabricants à tisser des étoffes d'une grandeur déterminée?

On crierait au socialisme d'État! C'est pourtant ce que fit Colbert, et ce que l'on ne fait plus. Ce même Colbert fit plus de 150 règlements nouveaux sur le travail. Ce que nous disons du XVIIe siècle peut se dire des temps plus anciens. Au Moyen Age, les corporations, soutenues par les Pouvoirs publics locaux, limitaient le nombre de compagnons, c'est-à-dire d'ouvriers, que chaque maître pouvait employer; elles réglementaient les achats de matière première, etc.

Voilà donc tout un terrain perdu par l'action des Pouvoirs publics, et l'on ne peut que s'en féliciter, quoique cela ait eu pour effet de permettre une inégalité plus grande par l'enlèvement des barrières qui étouffaient l'essor des plus capables, de ceux qui avaient le plus d'énergie, le plus d'initiative.

En compensation, les plus faibles étaient autrefois mieux protégés.

Mais ces changements ne sont pas dus à la loi : celle-ci n'a fait que consacrer des nécessités qui s'imposaient par des modifications profondes survenues dans les conditions économiques et sociales.

La législation douanière elle-même a subi des changements notables puisque les douanes intérieures ont disparu.

Quant aux douanes extérieures, si elles ont été maintenues, ce n'est pas par une action arbitraire du gouvernement; celui-ci n'a fait que suivre les indications des intérêts privés.

En réalité, l'État ne peut être un véritable patron de l'industrie; ce qu'il peut faire, c'est de se mettre au service des intérêts privés généraux de la nation, en agissant constamment de façon à faciliter l'action des particuliers. Les organismes publics et privés ne sont pas forcément ennemis, comme on l'a trop souvent cru; ils peuvent agir de concert, mais dans cet accord, ce sont les premiers qui doivent se mettre au service des seconds.

VI

CONCLUSIONS

Des constatations importantes semblent se dégager des pages qui précèdent. L'une des plus remarquables est sans contredit l'émancipation progressive de l'industrie et des classes industrielles des chaînes anciennes qui entravaient leur essor, et ceci est dû en grande partie à la machine.

On a souvent fait un tableau idyllique des temps anciens, mais si cet âge d'or a existé, il faut bien avouer qu'il était depuis longtemps disparu lorsque le machinisme a surgi; en conséquence, il ne semble pas que nous ayons à déplorer l'apparition de ce dernier. MM. de Rousiers et Arqué ont constaté, l'un en Angleterre[1] et l'autre en Allemagne[2], ce que j'ai constaté moi-même en Flandre : l'état misérable des ouvriers sous le régime de la fabrique collective. Ce que nous savons du régime économique des pays encore peu influencés par le machinisme, l'Espagne et la Russie par exemple, ne peut que confirmer notre assertion.

Le régime industriel ancien ne favorisait pas l'élévation de l'élite par le métier : très rares étaient, dans la fabrication, les patrons véritablement et entièrement patrons, quoiqu'en apparence il y en eût beaucoup : la très grosse majorité n'étaient que des patrons-ouvriers, et ces demi-patrons n'avaient même pas l'indépendance économique qu'on leur suppose trop bénévolement; ils étaient, au contraire, dominés par les négociants chefs de fabriques collectives, envers lesquels ils étaient le plus souvent endettés; c'est pourquoi on les a parfois qualifiés de *patrons indigents*.

1. *La question ouvrière en Angleterre.*
2. *Les Faiseurs de jouets de Nuremberg* (*Sc. soc.*, 2e pér., 43e fasc.).

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait eu aucune possibilité de s'élever sous l'ancien régime; on pouvait au contraire s'élever par le commerce, mais il n'apparaît pas que l'on ait pu s'élever par la fabrication. Or, nous le savons, un fossé profond sépare, psychologiquement parlant, le fabricant du commerçant : les qualités mentales sont autres. Aussi voyait-on de petits colporteurs devenir gros négociants, mais les fabricants les plus capables dans leur métier demeuraient forcément confinés dans leurs ateliers minuscules.

Aujourd'hui, l'on peut toujours s'élever par le commerce, mais, en plus, on peut s'élever par la fabrication : les portes se sont élargies de ce côté-là, et c'est un progrès.

Sans doute, les patrons sont plus rares, mais ce sont de véritables patrons, non plus des patrons-ouvriers à faibles moyens; sans doute, la plupart de ceux qui s'élèvent ne dépassent pas les fonctions d'auxiliaires du patron, mais ces auxiliaires ne peuvent plus être qualifiés d'indigents; ils semblent avoir perdu en liberté, parce qu'ils sont soumis, quant à leur travail, à une discipline plus grande, mais par contre ils ont des moyens d'existence plus élevés et plus réguliers, et par là ils prêtent moins facilement le flanc à l'endettement envers leurs employeurs : ils ont donc gagné en indépendance vis-à-vis de ceux-ci.

Ainsi, d'une part, discipline plus forte nécessaire; de l'autre, indépendance possible plus étendue : *liberté moins grande dans le travail, indépendance plus grande dans la vie.*

Les liens qui unissent les employeurs et les employés deviennent plus forts, mais n'existent plus que sur les faits relatifs au travail. Ainsi s'expliquent les résultats, contradictoires en apparence, qu'ont pu attribuer à l'évolution industrielle moderne, ceux qui n'envisageaient que l'un des côtés de la question.

Paul Descamps.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

LE PORTUGAL INCONNU

I

PAYSANS, MARINS ET MINEURS

PAR

Léon POINSARD

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Mars et Avril

SOMMAIRE

I. — LE PAYS ET LA RACE

I. **Le Pays.** P. 3.

Avant-propos. — La mer et les fleuves. — Les terres intérieures.

II. **Gens et choses d'autrefois.** P. 15.

Les peuples primitifs. — La conquête romaine. — Les Maures. — La chevalerie. — L'expansion coloniale et ses résultats. — La situation au milieu du XIXe siècle.

III. **Mœurs contenporaines.** P. 33.

Physionomie sociale actuelle de la nation. — Les formes anciennes dans le Tras os Montes. — Désorganisation du type familial; ses conséquences.

II. — L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

I. **Conditions générales de la culture en Portugal.** P. 51.

La population agricole. — Les terrains et les climats. — Répartition de la propriété. — Les effets de la petite culture.

II. **La petite culture dans le Nord.** P. 65.

La culture en communauté dans le Tras os Montes. — Types de cultivateurs du nord : Paysan de Mirandella. — Vigneron du Douro. — Petit fermier de Sào Pedro do Sul. — Fermier de Vizeu. — Paysans de l'Estrella et Louza.

III. **La petite culture dans le Midi.** P. 126.

L'Algarve. — Maraîcher de Faro. — Paysan de Monchique.

IV. **La grande culture dans le Centre.** P. 145.

La grande culture dans l'Estremadure et l'Alemtejo. — Les grandes fermes dans la région d'Evora. — Petits cultivateurs du Centre : Bordier d'Almeirim. — Journalier, bordier et paysan de Pias. — Conclusions.

III. — LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(Pêche, salines, mines.)

I. **La pêche, l'industrie des conserves et les salines.** P. 193.

La pêche côtière. — La sardine et le thon. — La grande pêche. — Saunier de Faro.

II. **Les mines et les mineurs.** P. 210.

Les dépôts métallifères. — Chef mineur d'Aljustrel. — Mineur de Braçal.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS ET LA RACE

I

LE PAYS

Avant-propos. — La mer lusitanienne et ses côtes. — Le Tage. — Les terres intérieures. — Les montagnes. — Caractères particuliers du climat. — La flore et la faune. — Les ressources minérales. — Conditions générales du milieu physique.

I. — AVANT-PROPOS.

Au printemps de 1909, nous avons visité et étudié le Portugal dans des circonstances qui méritent d'être rapportées ici, car elles sont fort caractéristiques. Notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social dans tous les pays au début du* XX*e siècle*, a trouvé chez les Portugais un bon nombre de lecteurs très attentifs, qui ont été frappés par les conclusions de la notice consacrée à leur patrie. Bien que ce travail fût fait sur des documents bien incomplets, et réduit à quelques indications extrêmement concises, ses conclusions générales montraient avec justesse les faiblesses de la constitution sociale de la race. Ce résultat était dû surtout à la force de pénétration de la

méthode d'observation qui nous a guidé dans la préparation de notre ouvrage, et qui se retrouvera avec plus de netteté dans le présent travail. Un groupe de professeurs de l'Université de Coimbra, notamment, suit avec attention les études faites sous l'inspiration de cette méthode scientifique, et ces honorables savants voulurent bien nous inviter à aller faire à Coimbra une série de conférences propres à vulgariser les procédés de la science sociale. Cette invitation, si flatteuse pour nous, n'était pas dictée par l'esprit scientifique seul. Une autre pensée s'y ajoutait, et nous nous faisons un devoir et un plaisir à la fois de la signaler. Les Portugais sont animés pour la plupart d'un patriotisme à la fois très vif, très désintéressé et très libéral. C'est là un fait que, dans la suite, nous avons pu constater à maintes reprises, non seulement chez les personnes instruites, mais aussi parmi des gens de condition fort humble. Si la sotte et niaise manie de ce qu'on pourrait nommer la patriophobie a gagné des adeptes en Portugal, leur propagande est encore fort discrète et n'a que bien peu de chances de succès. Nos amis de Coimbra estimaient donc que nos conférences pourraient répandre parmi la jeunesse intelligente et enthousiaste de leur université des idées utiles à l'évolution sociale du pays, et ils n'hésitaient pas à faire appel à un étranger obscur, qui ne se recommandait à eux que par ses patients travaux et nullement par l'éclat des grades, des titres ou de la renommée. Ce sont là des préoccupations assez élevées et une manière de faire assez rare pour qu'on s'attache à les signaler.

Quelle était la meilleure façon de répondre à cet honorable appel, et de démontrer en quelques conférences l'efficacité et l'utilité de la méthode de la science sociale? Il nous parut que le résultat serait plus assuré, si nous parlions aux Portugais du pays qu'ils connaissent le mieux et qui les intéresse le plus, c'est-à-dire du Portugal lui-même. L'entreprise était périlleuse, car, pour parler utilement d'une nation, il faut la bien connaître. Or, il nous fallut peu de temps pour constater que la plupart des matériaux nécessaires pour une telle étude manquaient absolument. Il n'existait pas une seule monographie de famille portu-

gaise, élément essentiel que rien ne peut remplacer complètement. Les autres renseignements à notre disposition étaient rares, incomplets ou contradictoires. En fait, le Portugal était, au point de vue social, presque *terra incognita*. Il s'agissait de découvrir, en plein vingtième siècle, un peuple qui en a découvert tant d'autres au seizième. Nous devions visiter le pays, dresser des monographies de famille, réunir les indications générales complémentaires et préparer avec ces matériaux un véritable cours, le tout en deux mois. Si nous n'avions pas eu pleine confiance dans la force de pénétration de la méthode et dans le dévouement de nos amis portugais, la perspective d'une semblable tâche nous eût fait reculer. Mais, sûr de ce double appui, nous n'avons guère hésité à entreprendre cette démonstration pratique de l'efficacité des études sociales conduites par la méthode des sciences naturelles, c'est-à-dire par un examen raisonné et minutieux des faits.

Ce plan fut accepté avec empressement par nos amis. Le roi dom Manuel II, qui cherche avec ardeur tous les moyens d'être utile à son pays, voulut bien s'y intéresser lui-même. Tous pensaient qu'un scientiste étranger, dégagé des passions et des préjugés locaux, pourrait peut-être apporter des idées nouvelles et des indications utiles. Cette manière de voir si libérale et désintéressée n'est-elle pas remarquable, et n'avions-nous pas raison de dire que les Portugais sont des patriotes sincères, qui, très simplement, savent se placer au-dessus des questions de vanité, d'amour-propre national, pour chercher la vérité là où ils espèrent la trouver? Et n'est-il pas frappant de voir un souverain de dix-neuf ans se préoccuper spontanément d'une chose qui se présentait sous un aspect aussi modeste, sans aucun apparat officiel?

Par l'effet de circonstances compliquées, que nous essaierons de débrouiller tout à l'heure, la race lusitanienne a été profondément désorganisée, et tous ses embarras actuels viennent de là. Mais elle porte en elle-même les qualités nécessaires pour son relèvement. Quand elle saura le vrai sens des choses et voudra prendre la peine de travailler en connaissance de cause à sa pro-

pre réorganisation, elle obtiendra certainement, et dans un espace de temps relativement court, des résultats considérables. La suite de cette étude en fournira, croyons-nous, la pleine démonstration. Voilà l'idée importante que nous tenions à mettre en lumière par cette explication préliminaire.

Avant de clore ce préambule, nous voudrions donner encore quelques détails sur la façon dont notre enquête a été organisée et conduite. Nous l'avons dit, notre temps était très limité. Pour en utiliser toutes les heures, nous procédâmes de la façon suivante. Un questionnaire sommaire, qui comprenait cependant tous les éléments d'une monographie de famille, ayant été dressé, deux hommes dévoués, MM. José de Mattos Braamcamp, ingénieur et industriel à Lisbonne, et Serras e Silva, professeur à la faculté de médecine de l'Université de Coimbra, voulurent bien en remettre des copies à des personnes capables de les remplir intelligemment et avec toute la conscience nécessaire. Cela fut fait, et quelques semaines plus tard, nous recevions un certain nombre de précis monographiques sur des types choisis d'après nos indications, et répartis dans les diverses régions du pays. Traduits, étudiés, appuyés sur d'autres données plus générales, ces précis nous fournirent une base extrêmement précieuse, une vue d'ensemble qu'il nous restait à compléter par des observations personnelles. Nous nous rendîmes alors à Lisbonne par la voie de mer, nous y trouvâmes de tous côtés un accueil cordial et un concours empressé, dont nous ne saurions dire toute notre reconnaissance. Nous parcourûmes le pays dans presque toutes ses parties, retrouvant partout le même accueil sympathique et ouvert, la même bonne volonté empressée, une franchise identique. Et c'est ainsi que nous pûmes réussir à faire dans la grande salle de l'Université, devant plus de 400 auditeurs, six conférences, trop hâtivement improvisées, nous devons le reconnaître, mais pourtant assez précises, assez nourries de faits pour retenir l'attention et mériter la sympathie de nos auditeurs. Jamais nous n'oublierons l'attention profonde avec laquelle nous avons été écouté, ni l'ovation enthousiaste qui nous fut spontanément faite, le dernier soir, par cette belle et vibrante jeunesse, évidemment

touchée de notre effort et consciente de notre vive sympathie.

Et maintenant, en précisant et en développant à loisir nos constatations et notre pensée dans ces pages, nous n'avons eu qu'un désir. Nous souhaitons que ce travail, modeste semence jetée dans une belle terre, sous les pas d'une race bien douée, puisse germer et croître par ses soins. Dans son imperfection, il pourra faciliter la tâche de ceux qui s'appliqueront au relèvement de leur pays, en leur indiquant un point de départ et la marche à suivre pour arriver à connaître à fond la situation ainsi que les moyens de l'orienter vers des destinées meilleures. En tout état de cause, il nous est permis de répéter le mot du vieil écrivain : « Ceci est une œuvre de bonne foi ». Oui, de bonne foi et de consciencieuse observation. Aussi espérons-nous qu'elle sera accueillie et discutée avec bienveillance. C'est tout ce que nous pouvons demander de mieux.

II. — LA MER ET LES FLEUVES.

Depuis vingt-quatre heures la *Cordillère*, l'un des beaux et confortables paquebots des Messageries maritimes qui font le service de l'Amérique du Sud, fend les longues ondulations de la houle. Il a traversé pendant la nuit et la matinée le golfe de Gascogne, sans cesse agité par des lames sourdes et dures, qui impriment au bateau un tangage déconcertant pour bien des estomacs. L'horizon est borné vers l'est par de hautes falaises sombres, qui se découpent avec vigueur sur un ciel gris. C'est le rivage cantabrique, formé par les hautes terrasses de la Galice espagnole, avec ces pointes rocheuses, ses îlots et ses fjords, parages dangereux par mauvais temps. Puis le décor change d'aspect. Au lieu de présenter vers la mer une muraille abrupte, la côte devient irrégulière. Tantôt elle se hérisse de collines arrondies, dont le pied semble baigné par les vagues, et tantôt elle se creuse en vallées profondes terminées en plages sablonneuses; nous sommes en face des riantes provinces du

Minho et du Douro. Plusieurs grands fleuves les parcourent, descendant des plateaux de l'intérieur, et leurs embouchures forment des ports peu profonds, mais sûrs. Nous sommes au printemps, et s'il était possible de serrer de plus près la côte, nous verrions cette zone maritime couverte d'une riante et fraîche verdure formée par les récoltes en pleine végétation, par d'innombrables arbres fruitiers, enfin par des bois dont la teinte sombre couvre les hauteurs. Toute cette contrée est d'un pittoresque charmant.

Après quelques heures, le paysage se modifie encore. La terre forme de molles ondulations, grises à leur base, couronnées d'une frange d'un vert foncé. Ce sont les dunes de la basse Beïra et de l'Estremadura, plantées de pins dès l'époque du légendaire roi Diniz, le Laboureur. D'importantes rivières, comme le Vouga et le Mondégo, les coupent en formant des lagunes et des marais souvent aménagés pour la production du sel. Quelques petits ports de pêche et de cabotage jalonnent ce rivage. Les granits du cap de Roca font reparaître la falaise, avec ses blocs démolis et rongés par les vagues. Mais sa hauteur est faible et son étendue très limitée. Aussitôt après apparaissent les montagnes de Cintra et de Arrabida, qui encadrent l'estuaire du Tage. Le navire se balance un moment sur la barre, et pénètre dans le large goulet où il s'avance avec une majestueuse lenteur. La nuit tombe et sur la gauche, au sein d'une masse confuse, des milliers de lumières s'allument en longues files entre-croisées, les unes droites et interminables, les autres montantes et coupées brusquement. C'est Lisbonne, étendue sur ses collines, au bord de son beau fleuve, large et profond comme un bras de mer.

Au delà du Tage, la côte de l'Alemtejo est généralement bordée de hauteurs ou de terrasses qui s'abaissent assez brusquement vers la mer et forment un rivage peu hospitalier, où les estuaires sont rares et aussi les abris. Le Sado se jette à l'océan à quelques kilomètres seulement du Tage, et forme une belle rade au fond de laquelle Setubal s'abrite, entourée de ses vergers d'orangers. Plus loin, sur la côte presque rectiligne et

déserte, on ne peut citer que le havre insignifiant de Sines. Puis, tout à coup, la montagne de Monchique dresse jusqu'à plus de 900 mètres ses sommets arrondis et boisés, souvent empanachés de vapeurs. D'un côté la Serra tombe en pentes assez rapides jusque dans l'océan. Vers le sud, ses ramifications s'allongent et s'abaissent graduellement pour former le cap Saint-Vincent, la pointe la plus méridionale du Portugal. Le rivage s'infléchit brusquement vers l'est, bordant la province d'Algarve, autrefois citadelle de la puissance mauresque. C'est l'extrémité de l'Europe péninsulaire. A l'horizon, des steamers suivis d'une traînée de fumée noire filent vers Gibraltar et la Méditerranée. Depuis le rivage, les collines s'étagent en gradins qui s'élèvent vers l'intérieur, et souvent elles surplombent le flot qui les démolit et en disperse les roches. Toute la province forme comme un immense amphithéâtre tourné vers la mer bleue, et inondé de soleil. Ici on trouve deux bons abris pour la navigation : la magnifique baie de Lagos et le Guadiana. Ce dernier, qui forme la frontière entre le Portugal et l'Espagne, ouvre aux navires un bel estuaire qu'ils peuvent remonter sur près de 80 kilomètres. Il y aurait place ici pour un magnifique établissement maritime, mais la situation, trop excentrique, ne vaut pas celle du Tage.

On voit par ce rapide coup d'œil que le Portugal possède une belle étendue de rivages, munis d'un nombre suffisant d'estuaires et d'abris, dont plusieurs constituent des ports de premier ordre. En outre, ce pays est placé en un point intermédiaire où se croisent la plupart des grandes voies maritimes. A l'époque de la marine à voile et de petit tonnage, qui pénétrait aisément dans presque tous les fleuves, ce pays était placé là comme un lieu providentiel de refuge, de relâche ou d'escale. C'était un entrepôt tout indiqué pour le triage des passagers et des marchandises selon leur destination finale. Il semblait ainsi prédestiné à former un peuple de navigateurs et de trafiquants.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer les avantages actuels de cette situation, au premier abord si remarquable. Elle pré-

sente aussi de graves inconvénients. La mer lusitanienne est dangereuse, exposée à des coups de vents subits et violents; la côte est souvent rocheuse, bordée d'îlots ou de récifs, les bons abris sont rares pour les grands bâtiments, car les estuaires, sauf ceux du Tage et du Guadiana, sont coupés par une barre sans profondeur. Aujourd'hui encore, en dépit des cartes, des phares, des travaux d'art, de la vapeur, le rivage portugais voit assez souvent des naufrages, même de grands paquebots. En outre, le Portugal se trouve à une extrémité de l'Europe, et n'a derrière lui qu'une étroite péninsule, hérissée de montagnes. Actuellement, la navigation n'a plus les mêmes raisons pour relâcher et rompre charge en Portugal. Grâce aux voies ferrées, un certain nombre de voyageurs vont s'embarquer ou débarquer à Lisbonne pour éviter quelques jours de mer, mais ce n'est là qu'une mesure de luxe tout à fait exceptionnelle; le trafic ordinaire ne peut prendre cette voie coûteuse. En fait, si le Portugal fut, à une certaine époque, un centre de navigation et de découvertes, ce n'est pas à sa seule position géographique qu'il le dut. Des circonstances sociales intérieures, des événements extérieurs, ont principalement agi pour pousser les Portugais vers le commerce de mer et les grandes expéditions maritimes. Ces causes ont disparu, et nous essaierons tout à l'heure d'expliquer leur curieuse évolution. Pour que la vie maritime de ce pays pût reprendre une grande activité, il faudrait qu'il devînt, non pas un simple point de relâche, dont on ne sent plus guère le besoin, mais bien un centre de production fournissant aux transports un fret assez considérable pour répondre à la puissance de la navigation moderne. De plus, on devrait offrir à celle-ci les moyens d'atterrissage les plus sûrs et les plus accélérés. Ce ne sont pas là des conditions faciles à réaliser, mais elles sont indispensables pour former la base d'un grand trafic international. C'est ce que nous montrerons plus tard dans le détail.

Les fleuves portugais traversent tout le pays de l'est à l'ouest, dans sa largeur, sauf le Guadiana qui en longe une partie du nord au sud. A l'exception du Tage, dont l'estuaire forme un des plus beaux ports du monde, ces cours d'eau n'ont qu'une

valeur relative comme voies de pénétration. La barre en interdit l'accès aux grand navires, leur courant est irrégulier, leur pente rapide et bientôt même torrentielle, car la montagne serre de près la côte; aussi ne sont-ils navigables que sur une faible étendue; au point de vue de la navigation, ce sont des voies exclusivement portugaises, qui ne peuvent se relier directement à aucun autre réseau fluvial. Néanmoins, on ne saurait méconnaître l'utilité de ces belles rivières, qui rendraient d'éminents services à un peuple plus actif, et qui sont déjà pour la vie économique du pays de bons auxiliaires. Le Tage surtout est un instrument admirable, avec son entrée profonde et facile, son large estuaire, qui forme au milieu des terres un vaste lac, la Mer de Paille, son lit profond, où la marée remonte sur une distance de plus de 30 kilomètres, sa belle et fertile vallée encadrée par des provinces aux productions variées. Le Tage n'a pas, il est vrai, les débouchés du Rhin ou de l'Elbe, ou de l'Escaut. Mais ne pourrait-il être une autre Tamise, l'artère maîtresse d'un gigantesque entrepôt? La suite de nos études répondra à cette question.

III. — LES TERRES INTÉRIEURES.

On se représente assez volontiers la péninsule ibérique sous la forme d'une haute estrade, entourée de degrés qui vont en s'abaissant vers un socle de plaines maritimes. Le Portugal occupe un de ces gradins, celui qui descend vers l'ouest. Ainsi, en partant de la mer, on gravit d'abord des terrasses successives, coupées de vallées, hérissées de collines qui, bientôt, deviennent de véritables montagnes. Ces dernières sont le plus souvent disposées en chaînes, *serras*, orientées en général du nord au sud, ou à peu près, et se succédant comme les plis amples d'un gigantesque manteau. Dans le nord, les monts s'étagent sans interruption jusqu'à la mer; dans le centre, des plateaux bas et étendus s'interposent; dans l'extrême sud, l'Algarve rompt brusquement cette orientation et, tournant le dos pour ainsi dire au

reste du pays, elle se penche tout d'une pièce vers l'Afrique septentrionale, dont elle rappelle l'aspect et le climat. Ce dispositif géographique entraîne toute une série de conséquences climatériques, culturales, économiques, sociales; nous les verrons se dérouler, se combiner et agir de la manière la plus intéressante, au cours de nos observations sur les diverses manifestations du travail.

La masse compacte de la péninsule ibérique appartient à une formation géologique très caractéristique. Une violente poussée éruptive a formé de roches dures l'ossature centrale du massif: granits, porphyres et basaltes, soulevant tout autour des schistes, des argiles et des sables. Le Portugal participe de cette double formation. La région montagneuse intérieure est surtout granitique; les schistes se montrent principalement sur les pentes; les terrasses inférieures sont argileuses ou arénacées; des alluvions plus ou moins profondes couvrent les vallées. Il en est résulté la constitution de terrains variés, de qualité très différente, dont les aptitudes agricoles sont fort inégales. Le relief si tourmenté du pays affecte aussi les transports, qui rencontrent des obstacles souvent difficiles à surmonter.

Quant au climat, il est d'une façon générale tempéré et remarquablement sain. Si le thermomètre monte parfois à 50 degrés dans les plaines de l'Alemtejo, sorte de bassin fermé où le sable boit la chaleur, celle-ci est partout ailleurs modérée soit par l'altitude, soit par les brises marines. Les hivers ne sont un peu froids que dans les régions les plus élevées, où la neige et les gelées apparaissent quelques jours chaque année. Mais nulle part la saison n'est très rigoureuse, sauf peut-être sur les hauts sommets de l'Estrella, qui, à l'altitude de près de 2.000 mètres, conservent durant quatre mois un étroit manteau de neige. Le plus grand inconvénient de ce climat, c'est sa sécheresse relative. Les vents de l'Océan apportent durant cinq mois des vapeurs assez abondantes, que les montagnes retiennent et condensent. Cette saison fournit au Portugal entre 30 centimètres de pluie, comme en Algarve, et $1^{m},50$ dans les chaînes de l'extrême nord. Mais, pendant l'été, on ne peut plus compter que sur quelques ondées d'orage,

et alors tout dépérit, la végétation s'appauvrit d'un bout à l'autre de la terre portugaise. Aussi est-ce par excellence un pays où l'irrigation est indispensable.

Les historiens affirment que les colons latins et arabes l'avaient portée déjà, dans plusieurs provinces, à un remarquable degré de perfection. Aujourd'hui, l'irrigation est pratiquée presque partout, mais généralement par les procédés les plus élémentaires, les plus défectueux. La disposition géographique du pays est plutôt favorable à l'établissement d'un bon régime d'arrosage; en effet, les hautes terres forment à la fois un condenseur et un réservoir où les eaux pourraient être retenues, puis distribuées dans toutes les directions. Mais il faudrait exécuter pour cela de grands et coûteux travaux. Nous saurons plus tard pourquoi ces travaux n'ont pas été faits. Il faut dire aussi que l'extrême irrégularité du sol, où les pentes raides sont fréquentes, s'opposent souvent à la bonne répartition des eaux.

En dépit de l'aridité du climat d'été, le Portugal possède une flore extrêmement riche, qui réunit des espèces appartenant aux latitudes les plus diverses. C'est dire que l'agriculture y pourrait trouver des ressources étendues et variées. Tous les animaux domestiques de l'Europe du nord y prospèrent également. Cependant les races bovine et chevaline de forte taille y rencontrent peu de bons pâturages, au moins tant que l'irrigation n'intervient pas pour les entretenir. En revanche, le mouton et le porc, ainsi que le mulet, ont là un excellent habitat. Les eaux marines sont extrêmement poissonneuses, et fournissent à la population un aliment très précieux; on utiliserait mieux encore cette ressource, si les moyens de transport étaient suffisants pour distribuer partout, à bas prix, les produits de la pêche côtière.

L'origine ignée de la Péninsule y a amassé en quelque sorte les dépôts et filons métalliques. Le Portugal est très riche en minerais. On en trouve presque partout, souvent sous la forme de couches puissantes, couvrant toute une région. Ces richesses ont été exploitées dès une époque fort reculée, et fournissent encore, ainsi que nous le verrons, une extraction considérable, suscep-

tible de se développer. Mais l'industrie minière du Portugal n'est pas aux mains de ses nationaux, qui pendant des siècles l'ont complètement négligée.

Tels sont les caractères généraux du Portugal au point de vue physique. Son territoire n'est pas très étendu : 88.740 kilomètres carrés, mais par sa position maritime, par la variété de son relief, de ses terrains, de son climat, de ses ressources, c'est un pays éminemment apte au développement d'une belle civilisation. Toutefois, il faudrait déployer pour cela sur ce coin de terre beaucoup d'initiative, d'énergie, d'intelligence, et y apporter beaucoup de travail, parce que ses dons naturels sont contrariés par des difficultés très sérieuses. Livrée à elle-même, la Lusitanie ne serait qu'une vaste forêt coupée de marécages et de landes. Bien exploitée, elle peut devenir un pays charmant, productif et riche. Pour obtenir ce résultat au travers des obstacles qui contrarient l'effort humain, un bon instrument social est nécessaire. Voyons donc ce que sont les Portugais à ce point de vue [1].

1. Les ouvrages publiés sur la géographie, l'histoire, la législation, les colonies, etc., du Portugal, sont indiqués dans une bibliographie assez complète insérée dans *Le Portugal géographique, ethnologique, administratif*, etc., 1 vol. in-8° avec illustrations, publié il y a quelques années par la librairie Larousse, à Paris.

II

GENS ET CHOSES D'AUTREFOIS

Origines de la race. — Les peuples primitifs. — Colonisation punique et grecque. — La conquête romaine, son caractère et ses effets. — Juifs, Maures et Germains. — La chevalerie bourguignonne et franque, son rôle et son influence. — Effets du mélange des races et action des circonstances sociales. — L'évolution du travail. — L'expansion coloniale et ses résultats. — Comment un peuple s'appauvrit par l'afflux de l'or. — Un siècle de politique. — La situation générale du Portugal au milieu du XIXe siècle. — La formation sociale de la nation portugaise expliquée par son évolution historique.

L'histoire du peuple portugais ne manque ni d'originalité, ni de grandeur, et il serait intéressant de l'exposer d'une façon méthodique, expliquant bien la portée des faits, de l'évolution des mœurs, aussi bien que celle des institutions. Mais nous ne saurions avoir ici cette ambition. Nous devons nous borner à esquisser de la manière la plus concise l'enchaînement des circonstances qui ont déterminé le type social de la race. Il est impossible, en effet, de bien comprendre la situation actuelle d'un groupe humain, si on ne s'est pas rendu compte au préalable de ses antécédents, des phases diverses de sa vie privée et de son existence nationale, des influences intérieures et extérieures qui ont pesé sur ses destinées, et modifié ou consolidé ses coutumes, ses traditions, ses mœurs. Ainsi, pour comprendre à fond les Portugais actuels, nous devons nous demander qui ont été leurs lointains ancêtres, comment ont évolué les générations intermédiaires, et finalement quelle a été l'action de la tradition antérieure sur la formation du type contemporain. Beaucoup de personnes ont peine à con-

cevoir et à admettre ces influences lointaines. Elles aiment à penser que, avec une fière indépendance d'esprit, elles ont modelé entièrement par leur seul vouloir la maquette sociale de leur propre vie. Mais il suffit de réfléchir et surtout d'observer un peu pour discerner l'erreur de cette conception. En réalité, presque toutes nos idées, presque tous nos actes, sont guidés par une tradition sucée en quelque sorte avec le lait, et dont nous subissons l'empire sans même nous en rendre compte. Aussi voyons-nous une foule de coutumes, de règles, de préjugés, subsister très longtemps et nous conduire avec une autorité si despotique, que toute résistance nous semble déplacée, choquante ou même criminelle. Et voilà précisément le secret de l'importance capitale de cette formation individuelle que nous nommons l'Éducation. En fait, le grand ressort social, c'est l'éducation, qui forme chaque individu d'après un certain type traditionnel, et domine dans la plus large mesure toutes les phases de son existence. Recherchons donc comment s'est orientée l'éducation en Portugal sous la pression des événements historiques.

I. — LES PEUPLES PRIMITIFS.

Comme presque toutes les nations européennes, le peuple portugais a été constitué par des éléments d'origine fort diverse[1]. Il est même un de ceux dont les commencements sont les plus complexes. La Lusitanie fut certainement autrefois un pays essentiellement boisé, une vaste forêt accidentée, coupée de marécages et de landes, habité par une faune abondante et variée. Ce terrain de chasse excellent paraît avoir été occupé de bonne heure. On a cru y retrouver les traces d'un homme tertiaire, contemporain des débris exhumés en France, en Belgique et en Allemagne. Le fait paraît encore douteux, mais

1. Cf. A. de Mattos Cid : *A Gente portugueza*, 1 broch., Coimbra, 1904 ; et Sylvio Roméro : *A Patria Portugueza o Territorio e a Raça*, 1 vol., Lisbonne, 1906. Ce livre a été écrit en réponse à un ouvrage publié sous le même titre par M. Th. Braga.

il semble établi que dès l'époque quaternaire, le Portugal était peuplé d'une race de chasseurs sauvages, munis d'armes et d'instruments de pierre. Il est probable que ces primitifs, vivant en petites troupes troglodytes et plus ou moins errantes, furent refoulés et anéantis peu à peu à la fois par les deux extrémités de la Péninsule. En effet, il existe des traces manifestes de l'existence simultanée de deux races agricoles, l'une cantonnée dans le nord, l'autre établie dans le sud. La première était vraisemblablement formée d'essaims issus de ce peuple un peu mystérieux, appelé par les historiens latins du nom de Ligures, qui a certainement joué un très grand rôle dans la colonisation et la mise en culture du centre et du midi de l'Europe. D'après ce que nous en savons, les Ligures étaient d'origine orientale, vivaient à l'état de communautés rurales, et s'avançaient lentement, mais sûrement, par un essaimage qui, progressant de vallée en vallée, gagnait peu à peu toutes les meilleures terres d'une contrée, puis de la suivante. On comprend du reste que ces gens aient marché vers le midi, plutôt que vers le nord, parce que dans la première direction ils trouvaient devant eux à la fois des terres fertiles et un climat doux, tandis que le nord leur offrait surtout des forêts humides et froides.

Quant aux gens venus du midi, et connus plus tard sous le nom d'Ibères, ils tiraient aussi leur origine de l'Orient, mais étaient venus par le nord de l'Afrique, après l'avoir colonisé par la culture. Nous avons résumé ailleurs la curieuse évolution de ces migrations africaines[1], qui a fourni, elle aussi, des essaims agricoles, vivant en communautés de famille et de tribu, et très expansives.

Ces deux races se sont rencontrées en Lusitanie, on le constate par des différences profondes dans les débris et les objets retrouvés de part et d'autre. Se sont-elles alors heurtées, combattues, et l'une d'elles a-t-elle prédominé par la force? Cela est impossible à dire. Mais comme les peuples laboureurs sont peu

1. *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XV*e siècle*, t. Ier.

guerriers, nous inclinons à croire qu'il y eut plutôt mélange, pénétration réciproque, et formation d'une race mixte, se développant dans un état de paix relatif. C'est à cette race intermédiaire que seraient dus, croyons-nous, les monuments grossiers, mais d'une remarquable ampleur, connus sous le nom de pierres mégalithiques. Par la suite, ces monuments furent attribués, bien à tort, aux Celtes, parce que les écrivains latins nous ont transmis les noms de dolmens, de menhirs, etc., imposés par des conquérants. Ce ne sont pas les guerriers celtes qui ont pris la peine de remuer ces masses colossales; ils n'avaient ni la tradition ni le goût de semblables travaux, qui au contraire répondent aux tendances de paysans patients et lourds, accoutumés aux besognes pénibles.

Une circonstance importante paraît avoir favorisé le développement précoce de la civilisation dans la Péninsule, et surtout dans la partie lusitanienne. Celle-ci était à la fois riche en bois et en métaux, étain et cuivre. Il y avait donc là tout ce qu'on pouvait désirer pour la fabrication du bronze, qui fut si longtemps le métal le plus usuel[1]. Tout permet de croire que, de très bonne heure, ce fait fut connu des peuples orientaux, qui vinrent fonder sur les côtes des comptoirs d'échange, et dans l'intérieur des centres d'exploitation. Le grand commerce apparaissait ainsi dans le pays, où il amena le développement de plusieurs villes importantes, dont les vestiges subsistent encore. Quelle fut l'influence de cette immigration commerciale tour à tour phénicienne, carthaginoise, grecque? Cette influence fut grande en ce sens qu'elle apporta dans le pays de nouveaux éléments de richesse avec les raffinements de la vie urbaine, mais elle ne changea pas le type social, car les négociants et artisans orientaux arrivaient dans le pays avec une formation très analogue quant au fond, et ne se trouvaient pas en état, par conséquent, de transformer les populations indigènes en modifiant leurs coutumes familiales. Il en fut de même des Celtes, arrivés en coup de vent, sous la forme d'in-

1. On a retrouvé en plusieurs endroits, gisant ensemble, des outils et des armes en pierre, en cuivre et en bronze.

vasions batailleuses et dominatrices, s'imposant à la population rurale pour la plier à une véritable servitude, sans rien changer d'essentiel à ses mœurs.

II. — LA CONQUÊTE ROMAINE.

Avec la conquête romaine apparaît un autre système. Les Latins ne sont pas seulement des commerçants ou des guerriers. Ce sont aussi des patrons agriculteurs et industriels. Trouvant là un beau et riche pays, en partie dévasté par de longues guerres, ils le colonisent et le repeuplent, exécutent d'admirables travaux d'art pour amener et distribuer les eaux, défrichent les forêts, développent les cultures et l'élevage, relèvent les villes et en bâtissent de nouvelles. En un mot, ils reprennent la tradition laborieuse des peuples agricoles primitifs, mais en la développant, et en lui donnant l'ampleur qui répondait à une civilisation avancée, à une formation plus active et plus progressive. Les Romains ont, en effet, réalisé le type social le plus perfectionné, le plus actif de l'Antiquité, et ce type fut puissant non pas tant par la force militaire, dont les historiens font surtout étalage, que par une supérieure organisation du travail. En Portugal, spécialement, une étude même superficielle des faits montre vite que la colonisation latine fut celle qui, dans l'Antiquité, sut mettre le mieux et le plus largement en valeur les ressources propres de la Lusitanie, au point de vue industriel comme au point de vue cultural. On a retrouvé, en effet, les traces évidentes d'une exploitation minière et d'une fabrication, qui méritent encore l'admiration par la perfection des procédés et des résultats.

Malheureusement, la nation romaine s'étendit trop vite au loin, se dispersa, et se noya pour ainsi dire dans la masse des purs communautaires qui l'entouraient de toutes parts. L'infiltration de ce type, dominé par l'esprit de routine et d'autorité, amena peu à peu le triomphe du despotisme impérial. L'immense empire latin devint une véritable communauté d'État, exploitée

par l'impôt dans l'intérêt de la cour, c'est-à-dire de Rome entière, de l'armée et de l'administration. Ce communisme politique fut la cause d'une corruption et d'un affaiblissement inévitables, suivis d'une dislocation non moins fatale. Jamais l'histoire n'a enregistré plus grande et plus éloquente leçon, qui ne fut jamais plus totalement méconnue par les peuples qui ont hérité directement de l'empire romain.

Après cette grandiose faillite d'une civilisation presque entière, le Portugal vit apparaître, au ve siècle, une nouvelle invasion, venant du nord. Des Germains, les Suèves, bientôt subjugués par les Visigoths, occupèrent le pays. Ils ont été refoulés plus tard par les Maures au delà du Douro, où leur sang se reconnaît encore à quelques traits physiques. Certaines personnes pensent que les gens du nord tirent de cette origine lointaine une valeur sociale particulière. Nous ne pouvons partager cette idée. Les Germains arrivés dans la Péninsule étaient par leurs mœurs très analogues aux Celtes primitifs, c'est-à-dire qu'ils ne se préoccupaient que de chasse et de guerre, laissant aux femmes et aux esclaves le travail utile[1]. Ce n'étaient que des hommes de clans, rudes, violents et indisciplinés, incapables d'organiser par eux-mêmes, d'une manière forte et durable, soit les travaux de la vie privée, soit les institutions de la vie publique. Ils se bornèrent à se coucher dans le lit encore chaud de la décadence romaine, et ils la continuèrent aveuglément, en sorte que, en peu d'années, ils tombèrent dans le désordre et l'anarchie. Aujourd'hui, leurs descendants sont absolument fondus dans la formation générale de la race lusitanienne, et si le climat un peu plus rigoureux du nord, ainsi que d'autres circonstances de milieu, leur donnent une physionomie un peu spéciale, des aptitudes un peu différentes de celles que l'on observe dans le centre ou le sud, cela ne vient pas d'une hérédité séculaire. La formation sociale dépend avant tout, nous l'avons déjà remarqué, de l'éducation, et non d'un phénomène physique, transmissible avec le sang. C'est pour cela que,

1. Cf. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste*, 1 vol., Paris, Firmin-Didot.

parmi les groupes humains les mieux constitués, les plus énergiques, on rencontre un certain nombre d'individus de même origine que leurs concitoyens, mais qui, ayant été mal éduqués, n'ont pas reçu la tradition, l'empreinte intellectuelle qui fait le type social, si bien qu'ils ont dévié plus ou moins. En sens contraire, on trouve parmi les nations dominées par l'esprit de routine le plus accentué, des hommes qui montrent une grande force de volonté, une initiative et une ouverture d'esprit remarquables. C'est que des circonstances exceptionnelles ont influé sur leur jeunesse et développé leur personnalité en dépit de l'influence déprimante du milieu éducatif.

Quoi qu'il en soit, le royaume des Suèves et des Visigoths se trouvait en fort mauvaise posture quand il fut menacé par l'invasion des Maures au début du VIIIe siècle. La corruption, le désordre, la révolte, la fiscalité abusive, les privilèges injustifiés, travaillaient ensemble pour désorganiser et ruiner les populations. Cela suffit pour expliquer les succès faciles des Africains qui arrivaient à l'état de bandes militaires fortement disciplinées à la fois par la tradition sociale et par le fanatisme religieux. Socialement, ils étaient des patriarcaux, accoutumés à l'autorité absolue; au point de vue religieux, ils apportaient une foi nouvelle, ardente au prosélytisme; enfin, ils avaient besoin de terres nouvelles, parce que, comprimés en Orient par l'empire byzantin, au midi par le désert, ils ne trouvaient de débouché que vers le nord. C'est ainsi qu'ils faillirent submerger l'Europe occidentale.

III. — LES MAURES.

Les Maures, mélange d'Arabes et de Berbères, ne constituaient pas un type uniforme, en dépit de leur formation analogue. Par cette formation, ils appartenaient tous au type façonné par la communauté des biens et le patriarcat. Mais, tandis que les Berbères étaient essentiellement des cultivateurs, les Arabes étaient plutôt des commerçants urbains. Les premiers s'établi-

rent solidement sur la terre lusitanienne, et y développèrent une agriculture très prospère. Les Arabes reprirent leur vie de caravaniers et de marins. Rivalisant avec les Grecs de Byzance et les Italiens, ils les combattaient au besoin pour écarter leur concurrence. Grâce à leurs relations faciles avec leurs frères du Levant, ils servaient de trait d'union entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Ils accumulèrent les richesses, créèrent des cités populeuses et brillantes, déployèrent une civilisation raffinée.

Mais la formation communautaire présente cette particularité caractérisque, qu'elle ne sait pas résister à la prospérité. Le travail actif, le progrès de la richesse, la modifient d'abord, puis la désorganisent rapidement. Les Maures, dont l'influence avait été d'abord assez forte pour dominer le pays, en rétablir l'exploitation régulière et assimilèr les populations chrétiennes[1] heureuses de trouver un régime de travail paisible, ne tardèrent pas à tomber dans la désorganisation. Les gens sortis de la communauté présentent cette grande infériorité, qu'ils manquent à la fois, pour la plupart, d'initiative et de discipline volontaire. Ils se portent de préférence vers l'exploitation d'autrui par le pouvoir politique, et alors les rivalités et les compétitions naissent d'elles-mêmes entre les gouvernants. C'est ainsi que l'empire arabe fut bientôt divisé en États distincts qui, au lieu de se fédérer et de se soutenir mutuellement, ne songèrent qu'à se combattre pour se rançonner les uns les autres. Une fois encore la Lusitanie retombait dans la décomposition et l'anarchie, par le triomphe de la politique et de la centralisation administrative sur le travail productif et libre.

IV. — LA CHEVALERIE.

Cette décadence coïncidait précisément avec des faits nouveaux, survenus dans l'Europe du nord. La féodalité, après

1. Des historiens rapportent que, dans les églises catholiques tolérées par les Maures, le clergé prêchait en arabe.

plusieurs siècles d'évolution silencieuse dans la vie rurale, commençait à se transformer[1]. Elle tendait à se militariser, à négliger la direction du travail agricole pour se porter vers les entreprises guerrières. Les cadets de famille, trouvant le pays approprié autour d'eux, cherchaient à fonder des établissements hors de la chrétienté. Cela explique l'enthousiasme soulevé par les croisades au moins autant que la ferveur religieuse. Tels sont aussi les motifs qui amenèrent dans la péninsule, surtout à partir du XIIe siècle, tant de chevaliers francs, normands et bourguignons, désireux de combattre l'infidèle tout en gagnant terre. C'est par ces batailleurs affamés que la domination maure fut anéantie en Europe après une résistance désespérée[2].

Voilà donc le Portugal dominé une fois encore par une race nouvelle. Dans quelle situation se trouvait-il alors, et comment les choses furent-elles réorganisées par les conquérants féodaux? Le pays était en grande partie ruiné et dépeuplé. Aussi les princes bourguignons, devenus ducs puis rois de Portugal, eurent-ils soin de retenir, par un traitement favorable, tout ce qui restait de l'ancienne population. Maures, Mozarabes ou indigènes arabisés, juifs transplantés par la rigueur de Rome[3] et tolérés par les musulmans, furent d'abord traités avec faveur; la persécution ne vint que plus tard, sous l'influence de divers sentiments : zèle religieux, craintes politiques, avidité fiscale. Malgré cela, de vastes espaces étaient déserts. On y tailla d'immenses domaines dotés de privilèges et d'exemptions fiscales, donnés soit à des officiers du prince, soit à des ordres religieux[4], dans la pensée que ces latifundia seraient peu à peu colonisés et peuplés.

1. Cf. H. de Tourville, ouvr. cité.

2. La bataille d'Ourique, en 1139, limita cette domination à l'Algarve; celle du Salado, en 1340, acheva de l'anéantir. Elle avait duré en Portugal plus de cinq siècles.

3. Sur les juifs portugais, voir l'ouvrage de M. dos Remedios, professeur à l'Université de Coimbra.

4. Notamment aux ordres chevaleresques, qui ont joué en Portugal le rôle d'une armée permanente en face de l'ennemi héréditaire, le Maure.

Allait-on entrer cette fois dans un régime définitif, stable, où le travail serait conduit par des patrons capables? Cet idéal était bien difficile à réaliser vers la fin du Moyen Age, alors que la féodalité se trouvait en pleine décadence, que la politique et le militarisme l'emportaient sur toute autre préoccupation, engageant les princes, les grands et l'Église elle-même dans des discordes sans fin et des luttes interminables. Le Portugal fut entraîné comme les autres États du continent dans cette ronde infernale. Sans doute, au début, il est certain que des efforts sérieux furent tentés, soit par les rois bourguignons, soit par les ordres religieux, soit par de grands propriétaires ou des communes, pour hâter la repopulation et la mise en culture du pays. Le roi Diniz a mérité le surnom glorieux de Laboureur. On voit encore dans les antiques couvents d'Alcobaça et de Batalha, d'immenses étables, de grands magasins qui servaient autrefois, vraisemblablement, au fonctionnement d'une vaste exploitation agricole. Des colons furent attirés de divers pays par des concessions de terre, des baux perpétuels, des franchises et des exemptions de taxes ou de services. Des communes bourgeoises furent aussi instituées dans l'intérêt du commerce et de la fabrication. Il y eut donc, à l'origine de la jeune monarchie, un effort d'organisation très remarquable, conduit avec beaucoup d'intelligence et un grand sens pratique. De temps en temps, par la suite, des essais analogues furent encore tentés. Mais le résultat demeura toujours assez médiocre, pour diverses raisons.

D'abord, on doit remarquer que, si certains princes ont cru nécessaire, à plusieurs reprises, de légiférer avec abondance pour galvaniser l'agriculture et les arts usuels, cela prouve surtout que les particuliers ne faisaient pas de bien grands efforts pour défricher le sol et pour créer des ateliers[1]. Il était d'ailleurs difficile que les choses allassent autrement. Après la reconquête, la population s'était trouvée divisée en quatre ordres

1. En 1375, environ 250 ans après le début de la reconquête, fut promulguée la *Lei das Sesmarias*, qui ordonnait la mise en culture des terres, sous peine de confiscation; elle ne donna aucun résultat.

bien distincts : la noblesse haute et basse, le clergé supérieur et inférieur, la bourgeoisie urbaine, le peuple. Ce dernier était composé d'éléments assez divers par leurs origines, et aussi par leur état social. C'étaient ou bien des patriarcaux dominés par l'esprit de tradition, ou bien des désorganisés prêts au contraire à suivre toutes les impulsions, mais peu capables d'agir par eux-mêmes. La bourgeoisie, peu nombreuse, composée surtout de juifs et de descendants des familles maures ou mozarabes, se trouvait à peu près dans le même cas. Le clergé inférieur n'avait ni instruction, ni moyens, ni influence; le clergé supérieur se recrutait parmi les fils de la noblesse, qui voyaient là une carrière où chacun pouvait déployer dans l'intérêt de sa propre ambition tous les efforts de l'intrigue; bientôt les couvents furent également peuplés de cadets qui vivaient dans l'oisiveté aux dépens des fondations pieuses, et ne songeaient qu'à en étendre les domaines et le profit. Souvent les ambitions et les appétits du clergé le mirent en lutte ouverte contre le pouvoir royal, pour conserver ses privilèges ou en obtenir de nouveaux. La haute noblesse, propriétaire de la plus grande partie du sol, avait grand intérêt à le mettre en valeur, puisqu'elle en tirait ses principaux revenus. Mais, absorbée bientôt par les luttes d'influence ou les guerres incessantes, elle se désintéressa vite de la conduite du travail, et trouva commode de diviser autant que possible ses domaines en petites exploitations dont elle se bornait à recevoir les fermages; le surplus demeurait à l'état de forêts, de pâtures ou de landes incultes. Enfin, la noblesse inférieure était composée surtout de cadets sans fortune, élevés dans l'oisiveté et préparés uniquement pour l'Église ou pour le métier des armes. Aussi n'avait-elle qu'une préoccupation : trouver le meilleur moyen de vivre aux dépens d'autrui; groupée en clans autour de quelques familles puissantes, elle était continuellement occupée à usurper les biens ou les revenus de l'Église, des communes ou des juifs. En fait, dès les origines de la monarchie portugaise, la nation se trouve, par l'effet des circonstances, dans un état parfaitement hétérogène. Deux formations sociales opposées y sont d'abord en présence : d'un côté, c'est

la communauté maure et juive, avec sa tendance à la stagnation; de l'autre, apparaît le type féodal importé par les princes bourguignons et leurs chevaliers, dont la tendance primitive est au contraire favorable au développement du particulier. Entre ces deux extrêmes s'agite une masse de gens déracinés, désorganisés, déliés de la tradition, sans formation sociale définie. Dans la suite, les guerres civiles et extérieures, les persécutions religieuses, l'abus des privilèges et de la vie militaire ou religieuse, désorganisèrent la famille féodale aussi bien que la famille communautaire. De très bonne heure, la nation entière, ou à peu près, tomba dans cet état social indécis, flottant, incohérent, qui caractérise les peuples désorganisés, et qui se continue indéfiniment par l'insuffisance de l'éducation. Comment celle-ci pourrait-elle, en effet, se transmettre d'une façon régulière et permanente, quand les familles sont troublées et désagrégées par le désordre public ou par les hasards d'une existence fondée sur des éléments artificiels, comme le privilège, la faveur, les aventures guerrières, etc. Seul, le travail stable, régulier, normal, permet au type social de se conserver et de se perfectionner. C'est dans les régions les mieux isolées, comme les îles, les montagnes, les contrées peu accessibles, que les formes sociales se sont conservées avec la plus durable pureté. Ici, au contraire, tout a été de bonne heure mélangé, confondu, dérangé et effacé.

Ces brèves indications jettent une vive lumière sur le passé et le présent de la nation portugaise; elles nous donnent notamment la clef de son étonnante expansion maritime suivie d'un rapide déclin. D'abord, les relations conservées en Orient par les familles juives et maures, leur facilitèrent l'établissement ou le maintien de transactions fructueuses avec les ports de la Syrie et de l'Égypte. Le Portugal en tira avantage pour s'emparer d'une partie au moins du mouvement commercial abandonné peu à peu par les Grecs et les Italiens. Lisbonne et Porto devinrent les échelles maritimes inévitables entre la Méditerranée et l'Europe occidentale. Une classe importante de négociants et de financiers se forma et étendit ses affaires jusqu'au fond de la

Baltique[1]. Le commerce des produits rares tirés de l'Inde développa celui des denrées du pays.

La prospérité croissante de la classe moyenne ne tarda guère à porter ombrage aux hommes de cour et d'Église, qui déjà se disputaient la conduite et les profits du pouvoir. Craignant, non sans raison du reste, d'être évincés par ces grands marchands riches d'expérience et d'argent, ils s'en débarrassèrent dès la fin du XVe siècle par la persécution religieuse et la confiscation. Les uns refluèrent vers l'Afrique, les autres se réfugièrent en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre. Le développement économique se ralentit en Portugal[2], et progressa rapidement, au contraire, dans les autres pays.

V. — L'EXPANSION COLONIALE ET SES RÉSULTATS.

Cependant, le grand courant d'aventures caractérisé par les croisades avait pris fin. Les guerres continentales, encore fréquentes, n'offraient ni le même attrait, ni les mêmes occasions de profit que les expéditions en pays infidèle. La jeunesse noble, écartée du travail par l'orgueil de caste, réduite à la portion congrue par le droit d'aînesse et l'encombrement des offices royaux ou des charges ecclésiastiques, cherchait des débouchés. Déjà un prince devenu légendaire et qui était lui-même un cadet royal, s'était efforcé, dans le premier tiers du XVe siècle, de pousser ses concitoyens vers la mer et les expéditions coloniales. Par l'effet des premiers succès, le mouvement s'accentua sous l'impulsion royale, et les explorations se multiplièrent.

Successivement, les Portugais découvrirent les côtes lointaines de l'Afrique (1434-1447), la route maritime de l'Inde (1486-1496) et les rivages du Brésil (1500). Aussitôt la classe supé-

1. Au XIVe siècle, les armateurs portugais exportaient du blé et du poisson salé à Riga; en 1353, Édouard III leur concédait le droit de pêche sur les côtes anglaises.

2. A la fin du XIVe siècle, les Portugais ne faisaient plus guère que du cabotage; leurs premières expéditions furent dirigées par des Génois.

rieure se porta vers ce nouveau champ d'aventures et de profit. Comment s'y prit-elle pour l'exploiter? Si l'histoire ne le racontait pas, on pourrait aisément le deviner. Des hommes qui méprisaient toute occupation d'un caractère mercantile ne pouvaient tirer parti de leurs découvertes que par un seul moyen : l'exploitation administrative et fiscale. Ils devinrent donc gouverneurs, officiers, fonctionnaires, et comme les meilleurs gains semblaient en voie de passer entre les mains des négociants étrangers, accourus à la suite des conquérants portugais[1], on organisa le monopole du trafic entre les pays soumis et l'Europe.

Cette manière de faire eut deux conséquences également graves. D'abord, le Portugal se créa des ennemis irréconciliables, qui mirent tout en œuvre pour l'évincer ou même pour l'annexer avec toutes ses possessions[2]. Ensuite, presque toute l'activité de la nation se porta vers les colonies, non pour les mettre en valeur par un effort régulier, mais pour les épuiser par tous les moyens possibles : contributions arbitraires, impôts excessifs, pillage même. Dans la métropole, tout fut subordonné à cette préoccupation, et sacrifié au maintien du fructueux monopole, dont on tirait du reste un bien médiocre parti[3]. Les familles influentes, les agents du gouvernement, quelques marchands favorisés, réalisèrent ainsi de grandes fortunes[4]. Mais le peuple, abandonné à lui-même, tomba dans une sorte de dépérissement, et vécut dans une réelle misère à côté du luxe des privilégiés. Dans la suite, la concurrence des autres nations diminua les profits, mais on vit surgir bientôt un nouvel élément de richesse, au moins apparente. Au XVIIe siècle, le Brésil commença de fournir de l'or en abondance, mais seulement au profit du Trésor

1. Les premières flottes envoyées dans l'Inde portaient des négociants du nord, mais bientôt ils furent rigoureusement exclus, ainsi que leurs navires.

2. Annexion à l'Espagne par Philippe II en 1580; elle dura jusqu'en 1640. En 1595, les Hollandais s'emparent de plusieurs colonies portugaises.

3. Nul ne pouvait trafiquer avec les colonies sans une autorisation royale. Les marchandises devaient être amenées à Lisbonne, où des navires étrangers, surtout hollandais, venaient les prendre pour les porter dans les pays du nord.

4. Selon R. de Oliveira, chroniqueur du XVIe siècle, il y avait à Lisbonne en 1551 jusqu'à 430 orfèvres, ce qui indique un grand luxe.

royal et de quelques hauts personnages. Cet or fut gaspillé en prodigalités absurdes dont profitèrent les fabriques étrangères. Mais le pays demeura dans la position d'inertie industrielle, de routine agricole, d'impuissance commerciale où il était tombé par l'effet de la désertion de la classe dirigeante. Les propriétaires avaient abandonné leurs domaines à la petite exploitation paysanne, et détourné leurs fils des carrières utiles. Aussi, dès le XVIIe siècle, on ne trouve plus guère en Portugal que deux classes absolument distinctes l'une de l'autre, la noblesse oisive, et le peuple, paysans ou artisans, laissé entièrement à lui-même et vivant dans l'ignorance, la stagnation, la pauvreté[1]. Si quelques petits fabricants ou négociants arrivaient à réaliser une certaine fortune, ils formaient des exceptions trop rares pour composer une nouvelle classe dirigeante capable d'entraîner la population et de la guider vers un régime économique plus actif et plus prospère. Toute troupe, tout groupe a besoin de chefs et de guides. Ici, ces organes sociaux indispensables ayant failli à leur tâche, la nation en était arrivée à se traîner misérablement dans la médiocrité au moment même où l'or lui arrivait avec la plus grande abondance. Comment pourrait-on mieux démontrer que la vraie richesse résulte d'un travail bien organisé par une nation régulièrement ordonnée, bien plus que de l'abondance artificielle de la monnaie.

Nous pouvons tirer encore de ces circonstances une autre leçon, non moins utile. Pendant cette période, des princes et des hommes d'État éclairés, comprenant l'erreur colossale de leur temps, s'efforcèrent une fois de plus de ramener la nation dans des voies plus normales, au moyen de mesures législatives et administratives. Le résultat fut à peu près nul, parce que l'organisation du travail est un fait naturel, qui ne peut se réaliser pleinement et de façon durable au moyen de mesures artifi-

1. Sa position était aggravée encore par le développement de l'esclavage. A partir de la fin du XVe siècle, un grand nombre de Maures, de nègres, d'indigènes brésiliens, furent importés et employés comme domestiques et ouvriers urbains ou ruraux. Il en résulta une licence des mœurs très préjudiciable à la famille et à l'éducation ainsi qu'un métissage donnant des désorganisés. L'esclavage fut aboli par Pombal au milieu du XVIIIe siècle.

cielles. Il faut ici les efforts multiples et harmoniques de la nation entière. Les initiatives partielles et incohérentes d'une bureaucratie n'y ont jamais suffi et n'y suffiront jamais, même sous l'impulsion du génie organisateur d'un Pombal.

VI. — LA SITUATION AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE.

Au début du XIXe siècle, le Portugal végétait, ne conservant quelque prestige au dehors que grâce aux ressources financières qu'il tirait du Brésil, et qui profitaient si peu au pays, où elles ne faisaient guère que passer pour aller ensuite se répandre chez les peuples industriels. La ville de Lisbonne, qui réunissait tous les gens influents ou riches, présentait seule les apparences de la prospérité. Porto avait aussi quelque activité. Mais le reste du pays demeurait comme abandonné. On ne trouvait alors dans tout le royaume qu'une seule route passable établie sur une distance de quelques lieues, entre la capitale et le château royal situé au-dessus du village de Cintra. C'est dire à quel point les communications étaient difficiles et rares.

Coup sur coup, toute une série d'événements fâcheux intervinrent pour achever l'œuvre de désorganisation des siècles antérieurs. La grande crise militaire de la période napoléonienne, l'invasion, l'occupation anglaise, achevèrent la ruine du commerce. Bientôt après, la séparation du Brésil supprima une importante source de revenus et d'emplois. A l'intérieur, des compétitions dynastiques provoquèrent des crises politiques aiguës et des guerres civiles. Pendant près d'un demi-siècle, le pays fut ainsi presque continuellement en proie aux difficultés les plus graves. La politique avait pris le premier rang dans les préoccupations de la classe supérieure. Tout lui était subordonné, et tout en souffrait. L'agriculture et l'industrie demeuraient dans un état tout à fait primitif et stagnant. Le commerce, également tombé dans une situation des plus médiocres, était passé pour

une grande partie aux mains de maisons étrangères. Des mesures législatives prises hâtivement et sans discernement, opéraient dans le régime de la propriété une véritable révolution; le sol, mobilisé en masse, par la brusque suppression de la main-morte, des majorats et du droit d'aînesse, devenait un objet de spéculation au profit d'un petit nombre de capitalistes. En résumé, tout chez ce malheureux peuple se trouvait déplacé, dérangé, désorganisé. La terre se distribuait au hasard, et la culture était sans direction; l'industrie, abandonnée également aux mains des petites gens, gardait les méthodes anciennes avec le petit atelier; le commerce se limitait à quelques rares produits naturels; on manquait à la fois, pour ranimer l'activité économique, de patrons, de personnel capable et de capitaux. Aussi, le peuple végétait dans une sombre pauvreté, tandis que la classe supérieure, peu cultivée, paralysée par des préjugés ridicules, vivait dans une oisiveté bien souvent corrompue, ou passait son temps à briguer des faveurs ou des places. Divisée en clans politiques, elle s'acharnait aux luttes les plus stériles et laissait le pays marcher à la dérive. Triste époque en vérité, pendant laquelle on vit ce peuple portugais, bon, laborieux, intelligent, demeurer en dehors du progrès général et se mettre ainsi dans un état de fâcheux retard et d'infériorité dangereuse vis-à-vis des autres nations d'Occident.

L'examen des conditions générales naturelles du pays portugais nous a amené à cette conclusion que, pour le mettre complètement en valeur, il eût fallu déployer beaucoup d'initiative, de capacité, d'esprit de suite, et engager de grands capitaux. Or, nous venons de constater que la nation a été prématurément désorganisée, et constamment détournée du régime normal du travail, par une série de circonstances compliquées, qui la poussait à porter tout son effort au dehors sous une forme militaire ou administrative. En même temps, dédaigneuse des métiers usuels, la classe aisée gaspillait également au dehors ses revenus, laissant le pays sans capitaux, comme sans entreprises et sans outillage. Ceci explique assez pourquoi le Portugal, qui un moment avait paru destiné au plus brillant avenir, se trou-

vait au milieu du XIXe siècle placé parmi les États les plus arriérés de l'Occident.

Depuis lors, cette pénible situation s'est modifiée dans une mesure sensible, sans qu'il ait été possible, cependant, de regagner le temps perdu. C'est que le fardeau du passé pèse encore lourdement sur la vie nationale. Il est nécessaire de montrer pourquoi et comment.

III

MŒURS CONTEMPORAINES

Physionomie sociale actuelle de la nation. — Les classes. — L'éducation. — La politique et le travail. — La femme, sa situation sociale et morale. — Le mouvement intellectuel. — Les incertitudes du temps présent.

I. — PHYSIONOMIE SOCIALE ACTUELLE DE LA NATION.

Peu de nations ont été soumises à des actions désorganisatrices aussi profondes et aussi continues que celles dont le peuple portugais a souffert. Nous venons de constater en effet que, depuis l'antiquité jusqu'au milieu du siècle dernier, tout a conspiré pour détruire les anciens cadres sociaux, entraver le travail dans ses diverses branches, dérouter le mouvement économique, et pour créer enfin une situation tout artificielle, basée sur des ressources précaires et sur des procédés corrupteurs. Dès le XVIe siècle, la classe supérieure prétendait vivre exclusivement des richesses tirées de l'Inde ; plus tard, elle les remplaça par les trésors du Brésil. Dès lors, elle se considéra tout entière comme un fils de famille opulent et oisif, préoccupé uniquement de ses plaisirs, et qui pour toutes choses a recours au travail d'autrui. La fortune a tourné ; les anciennes familles ont été en grand nombre ruinées par leur propre prodigalité autant que par les révolutions, et comme le peuple était lui-même fort pauvre, la nation est tombée presque subitement dans une situation générale très précaire. Vers 1850, à la fin des grands trou-

bles politiques dont le pays a souffert durant cinquante années, le Portugal se trouvait sans activité économique, sans capitaux, et presque sans hommes capables de conduire un mouvement de reconstitution nationale. L'agriculture était tombée à tel point que le royaume devait importer la plus grande partie du blé et de la viande nécessaires pour la consommation des villes. L'industrie mécanique n'existait pas. On ne trouvait nulle part ni ports outillés, ni routes, ni chemins de fer. L'argent était rare et le crédit nul. L'instruction secondaire et supérieure demeuraient rudimentaires et sans valeur pratique, l'instruction primaire existait à peine. Mais de toutes les circonstances défavorables, la plus grave résidait certainement dans le défaut d'organisation sociale résultant des faits du passé. C'est là un point si capital, que nous devrons y insister, car tant qu'il ne sera pas clairement aperçu et compris par les intéressés, ils ne parviendront pas à surmonter les difficultés au milieu desquelles ils se débattent encore. Pour bien saisir le sens et la portée de cette désorganisation ancienne, ainsi que la physionomie sociale actuelle de cette nation, on doit analyser la condition de chacune des classes qui la composent [1].

La haute aristocratie terrienne ne joue plus guère qu'un rôle honorifique. Très réduite en nombre, elle a laissé péricliter sa fonction sociale en abandonnant la direction de ses domaines et en se désintéressant des choses du travail. Après avoir abusé de l'autorité et du privilège, elle a perdu à la fois l'un et l'autre pour tomber dans une position secondaire, où elle achève de s'éteindre peu à peu. L'aristocratie nouvelle ne la remplace point, car elle est plutôt une haute bourgeoisie dont les titres ne sont certes pas sans prestige. Mais on ne saurait faire revivre des institutions anciennes dans un milieu nouveau.

Autrefois, il n'existait entre la classe aristocratique et le peuple qu'une bourgeoisie peu nombreuse, cantonnée dans le com-

1. Le Portugal comptait en 1900, avec les Açores, à peu près 5.500.000 âmes, dont un peu plus de 40.000 étrangers, pour la plupart Espagnols. Depuis que le pays est relativement tranquille, l'accroissement est rapide (près d'un million d'âmes en trente ans).

merce et les bas offices, sans autorité, sans influence et de petits moyens. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, pour diverses raisons. D'abord, l'ancienne noblesse secondaire a subi une évolution profonde.

Appauvrie, souvent ruinée même par les événements politiques, elle a couru pour ainsi dire au devant de sa déchéance par la liquidation de ses majorats et le partage de ses biens, dégrevés du droit d'aînesse. En peu d'années, beaucoup de familles ont perdu leur ancienne prééminence, avec leur fortune et leurs privilèges, et ont grossi les rangs de la classe moyenne. Les autres ne se distinguent plus que par leur nom et leur fortune territoriale, encore celle-ci est-elle souvent égalée ou dépassée par des fortunes nouvelles, sorties des affaires, et parfois de la spéculation. Ensuite, la bourgeoisie, profitant des circonstances nouvelles, s'est largement recrutée par en bas. Beaucoup de gens, plus ou moins enrichis, notamment par l'émigration temporaire, sont sortis du peuple et ont poussé leurs enfants ou leurs proches parmi la classe aisée. En fait, c'est la bourgeoisie qui conduit actuellement le Portugal, et tient la première place dans le mouvement social. Il est donc très important de bien connaître sa constitution intime.

II. — LA DÉSORGANISATION DU TYPE FAMILIAL.

Pour bien comprendre cette situation, nous devons nous rendre un compte exact du fait social considérable, décisif, qui domine et influence toutes les manifestations de la vie nationale portugaise. Il s'agit de l'expliquer d'une façon complète, démonstrative. Pour cela nous invoquerons avant tout la leçon des faits.

Ce phénomène dont nous avons déjà montré la genèse et dont toutes les conséquences nous apparaîtront bientôt, c'est la désorganisation du type familial. Nous savons comment des circonstances anciennes, agissant durant des siècles, ont à diverses reprises mélangé, bouleversé, parfois détruit et remplacé les

populations d'une manière plus ou moins complète. Des races régulièrement organisées ont occupé certaines régions. Puis il en est survenu d'autres qui étaient déjà en partie au moins sorties de leur moule social primitif. Enfin, la guerre, la misère, l'esclavage, des combinaisons économiques exceptionnelles ont effacé presque partout les anciennes coutumes familiales et créé dès longtemps en Lusitanie ce que nous avons appelé un type social désorganisé. Un exemple assez précis va nous faire apparaître cette évolution sous une forme vivante et en quelque sorte palpable.

Les formes d'organisation sociale ne naissent pas au hasard. Elles se développent sous des influences précises, qui tiennent principalement à la nature du lieu habité et au régime du travail prédominant. Dans certaines régions difficiles à transformer, elles se maintiennent mieux qu'ailleurs sous l'influence d'un régime très simple du travail. La combinaison de ces deux circonstances s'oppose en effet aux complications croissantes qui tendent à rompre les antiques coutumes et les vieilles formes. Or, il existe en Portugal une région qui présente à peu près les conditions propres à conserver le type social simple qui fut primitivement celui de presque tous les habitants du pays, depuis les Ligures et les Ibères jusqu'aux Maures. Cette région, assez réduite, forme l'angle nord-est du pays, l'ancienne province de Tras os Montes, ce qui signifie « au delà des monts ». Il serait plus exact d'ailleurs de dire « sur les monts ». En effet, presque tout le pays entre Minho et Douro est formé par les prolongements des terrasses galiciennes, qui vont en s'abaissant vers le sud et l'ouest. On trouve là des plateaux étagés, bossués par des chaînons, dont l'altitude varie entre 300 et 1.600 mètres, les plus élevés se trouvant sur la frontière. Des cours d'eau torrentiels ont entaillé ces plateaux, creusant des vallées étroites et profondes. Ce massif est formé surtout de roches cristallines, dont la décomposition donne un sol léger et maigre, sauf tout à fait au fond des vallées, où la terre et l'humus sont accumulés par les eaux. Il est même arrivé que les pluies ont totalement lavé les roches des sommets, imprudemment déboisés par les

pâtres et les charbonniers, en sorte que des surfaces assez étendues sont devenues impropres à toute végétation. Ailleurs, les plateaux sont couverts d'une couche si mince et si maigre, qu'il est difficile d'y faire pousser autre chose que du gazon ou des buissons. De plus, les pentes sont ordinairement si raides, que la culture trouve les plus grandes difficultés à s'y établir, d'autant plus que le climat est peu favorable. En effet, les montagnes étant en général orientées du nord au sud, les premières chaînes, rangées près de l'Océan, condensent la plus grande partie des vapeurs, si bien que l'arrière-pays ne reçoit que des pluies insuffisantes. Les plateaux et les pentes de l'intérieur sont donc fort arides, et en même temps très difficiles à irriguer, à cause de l'irrégularité de la surface. Enfin, l'altitude rend les hivers assez rigoureux, tandis que les étés sont brûlants, toutes choses encore défavorables à la culture.

Il est résulté de tout cela deux conséquences capitales. En premier lieu, les habitants de Tras os Montes ont dû en général pratiquer de façon permanente une agriculture simple et à peu près immuable. Labourant le fond des vallées, ils utilisent les pentes soit par le boisement soit par la pâture. Dans ces conditions, l'appropriation particulière de la totalité du sol se révélait comme nuisible. En effet, une expérience répétée en bien des pays a montré que, dans de telles circonstances, l'exploitation en commun des bois et des patis est bien plus avantageuse pour tout le monde, qu'un partage obligeant chacun à organiser, avec ses seules forces, une exploitation difficile, parce qu'elle porte sur des terres éloignées les unes des autres, d'accès difficile, et de faible rendement[1]. Cela explique pourquoi, dans les régions montagneuses, les communautés d'habitants se sont maintenues à travers les siècles, tandis qu'elles se désagrégeaient dans la plaine, où le sol permet une exploitation variée et intense.

Souvent cette communauté de groupe se complète par la communauté de famille, laquelle s'applique alors à des biens plus

1. Cf. les monographies du Jura bernois et de la vallée d'Ossau (Pyrénées), publiées dans la revue *la Science sociale* par MM. R. Pinot et F. Butel.

restreints, comme l'habitation et les champs labourables situés dans les fonds[1]. Dans le Tras os Montes, la communauté de famille paraît avoir disparu depuis assez longtemps; du moins le code civil la prohibe et a dû en désagréger les dernières traces. Mais la propriété communale a subsisté sur une grande échelle, et elle donne à cette région une physionomie très spéciale, essentiellement différente de celle du reste du pays. C'est pourquoi il est nécessaire de la connaître, pour mieux comprendre, par comparaison, ce qui suivra. Nous pourrons ainsi faire la différence entre un type encore organisé, au moins en partie, et celui qui ne l'est plus, sinon par des combinaisons artificielles, qui tiennent lieu des traditions naturelles, mais ne les remplacent pas.

III. — LES GROUPEMENTS COMMUNAUTAIRES DES MONTAGNARDS DU NORD.

Les communes du Tras os Montes, mais plus spécialement celles du plateau de Barroso, et du massif de Miranda, sur le cours supérieur du Douro, sont restées propriétaires de vastes espaces : landes, forêts, taillis, pâtures et terrains vagues. Les parties basses, au contraire, aisément cultivables, sont réparties entre des propriétaires particuliers. Il paraît certain que, autrefois, la population étant encore restreinte, la culture des champs inférieurs, combinés avec l'exploitation en commun des terres vagues, suffisait aux besoins. Plus tard, l'accroissement de la population a compliqué un peu les choses. Il a fallu mettre en culture des parcelles du sol commun, en dépit de sa pauvreté. Pour tout cela, il fallait établir un régime susceptible de satisfaire à tous les besoins, en écartant les causes d'abus, de conflit, de trouble, qui ne pouvaient manquer de se produire

1. Nous ne pouvons insister ici sur la constitution et les effets de la communauté de famille, qui a été décrite à bien des reprises. V. notamment la monographie du Baschkir de l'Oural, dans les *Ouvriers européens*, et notre ouvrage : *La Production, le Travail et le Problème social au début du* XX*e siècle*, t. Ier.

avec d'autant plus d'intensité que les intérêts devenaient plus nombreux. Et, en effet, tout un ensemble de coutumes, admirables dans leur précision ingénieuse, en dépit de leurs formes simples, élémentaires, s'est établi entre ces petits paysans pour leur assurer la paisible jouissance de leur sol ingrat[1]. D'où leur est venue cette prévoyante et pratique sagesse? Un législateur de génie leur a-t-il apporté des règlements élaborés par un effort de pensée et de méditation? Non pas. Pourvus d'une organisation familiale très forte, qui donnait aux chefs de famille une grande autorité, ils ont modelé peu à peu sur leurs besoins constatés, sur les nécessités pratiques, les coutumes les plus propres à leur assurer des moyens réguliers d'existence. L'habitude de gouverner chacun une famille nombreuse fit que les chefs de maison surent s'entendre, de temps immémorial, pour chercher et trouver la solution simple et logique du problème vital que la nature leur posait; ils adaptèrent le mécanisme de la communauté de famille à la gestion des intérêts de tout un voisinage, et constituèrent de fortes communautés locales, réglant à l'amiable toutes les questions d'intérêt général, d'ordre privé comme d'ordre public. Voici quelques exemples, propres à bien fixer les idées.

La grande affaire d'une communauté d'habitants, c'est évidemment de déterminer avec précision le régime du travail qui la fait vivre. Il s'agissait d'abord d'exploiter certaines ressources, par exemple l'herbe spontanée des hauteurs. Pour cela, il fallait délimiter les zones d'après leur productivité, l'époque où il convenait de les employer, la quantité de bétail qu'on y pouvait envoyer, enfin la garde des animaux. Tout cela fut déterminé minutieusement par les chefs de maison, réunis en assemblées délibérantes, le plus souvent en plein air. Des prescriptions détaillées furent ainsi établies, les droits réciproques strictement précisés, ainsi que les devoirs mutuels, et même les sanctions

1. V. une brochure publiée par M. le Dr. Monteiro, de Braga, sous ce titre : *Survivances du régime communautaire en Portugal*, abrégé d'une monographie inédite par A. da Rocha Peixoto, jeune savant enlevé par une mort prématurée. Ce travail a été inséré en portugais dans les *Notas sobre Portugal*, 2 volumes publiés par l'Imprimerie nationale en 1907.

en cas de violation des décisions prises et acceptées. Ces mêmes assemblées intervinrent encore, dans la suite, pour désigner les parcelles de bois, de bruyères, de landes, à exploiter ou à mettre provisoirement en culture, ainsi que les travaux à exécuter dans l'intérêt de tous : barrages et fossés d'irrigation, distribution des eaux, construction de moulins, ou de fours, ou de granges, d'usage banal, etc.

Les montagnards du Tras os Montes ne se sont pas bornés à organiser ainsi en commun le régime du travail, ils ont témoigné de la même entente, de la même discipline, de la même ingéniosité dans la vie publique, et aussi de la même énergie. A bien des reprises on a vu des communautés paysannes procéder avec une remarquable méthode à des entreprises d'intérêt général. Ainsi, certaines paroisses ont rebâti leurs églises, d'autres en ont établi de nouvelles, afin d'avoir la messe à leur portée. Dans ce but, une assemblée était réunie pour discuter le projet, choisir l'emplacement, distribuer les tâches. Les uns devaient creuser les fondations, apporter les pierres et le sable, ou les bois de charpente. D'autres étaient imposés afin de réunir les fonds nécessaires pour payer les maçons et les charpentiers. Le service du culte est assuré par le concours de tous. En effet, des terres sont assignées et cultivées en commun pour l'entretien du prêtre et les frais du culte. On a agi de même pour d'autres bâtiments communaux. Enfin, ces petites gens ont su faire reculer l'État lui-même, le jour où il a prétendu empiéter sur leurs droits séculaires. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, l'administration s'avisa de soumettre les bois du Barroso au régime forestier, ce qui eût privé les habitants des subventions qu'ils en tiraient en herbes, fougères, bruyères, combustible. Des chemins furent tracés en vue de l'exploitation et de la surveillance par les agents du gouvernement. Mais tout le peuple se leva comme un seul homme, on coupa les chemins, on détruisit les ponceaux jetés sur les torrents, on chassa les employés, et la victoire resta aux paysans. Peut-être eût-il été bon, en fait, de contrôler l'usage des terrains forestiers pour éviter des déboisements dangereux, mais il eût fallu prendre ces mesures avec

précaution, sans menacer les intérêts des communautés d'usagers.

Beaucoup de communes, dans le reste du Portugal, ont aussi des biens fonciers, parfois très vastes. Mais nulle part on ne retrouve cette organisation communautaire si souple et si bien adaptée aux besoins spéciaux de la population du nord. C'est que, aussi, les conditions géographiques n'étant pas les mêmes, le travail a pu s'organiser autrement. Hors du Tras os Montes, les propriétés de la commune sont régies comme les autres intérêts communaux, c'est-à-dire administrativement et souvent avec une négligence plus ou moins grande, ce qui en diminue de beaucoup le rendement et l'utilité. On nous a cité un cas qui mérite d'être rapporté à titre de contraste. Dans un *concelho* (commune) de l'Alemtejo, il fut décidé un beau jour que les communaux seraient distribués entre tous les habitants, afin que chacun devînt propriétaire. Le lotissement eut lieu, mais quelques mois plus tard, un certain nombre de bénéficiaires avaient déjà vendu leurs parts, quelquefois pour un prix dérisoire, ou même pour quelques bouteilles de vin. Rien ne saurait mieux montrer la différence des deux types. Le premier, établi solidement dans le cadre d'une organisation naturelle, se maintient avec vigueur dans une situation modeste sans doute, mais suffisante pour lui assurer une existence paisible et régulière, sinon aisée. Le second, sorti des antiques traditions, guidé seulement par un régime administratif artificiel, désorganisé en un mot, se montre incapable d'exploiter, d'une façon avantageuse, la propriété collective et même de conserver la propriété particulière.

Ceci nous démontre d'une façon claire et précise la supériorité d'un organisme naturel, quel qu'il soit, sur un régime où des institutions artificielles remplacent la coutume disparue. Est-ce à dire que le type social du nord à base communautaire constitue un modèle dont on peut recommander l'imitation? C'est ce que nous allons examiner.

L'organisation sociale des gens du Tras os Montes, quoique déjà très ébranlée, présente un grand avantage : elle leur

permet d'assurer leur existence d'une façon plus régulière, plus sûre, plus indépendante, que cela n'est possible aux populations désorganisées. Et cependant la communauté présente de graves inconvénients. Elle accoutume les gens à compter trop sur la collectivité. En donnant aux chefs de famille une autorité absolue, elle atténue les énergies et les initiatives individuelles chez les autres. En faisant régner despotiquement la coutume, elle produit fatalement la routine et la stagnation. C'est là précisément ce qu'on reproche aux simples et rudes montagnards du Tras os Montes. Donc, si leur organisation sociale répond bien aux exigences de leur contrée, si elle leur est somme toute profitable, cela ne veut pas dire qu'elle aurait les mêmes avantages dans le reste du pays.

D'ailleurs, peu importe. La communauté de famille ou de groupe local, comme celle que nous venons d'esquisser, ne se reconstitue pas spontanément, parce qu'elle résulte d'une éducation très spéciale, à peu près impossible à faire revivre quand elle a disparu. Ce n'est donc pas vers le type communautaire que les hommes du XXe siècle doivent tourner leurs regards. Il leur faut d'abord se rendre bien compte de leur état de désorganisation sociale, et ensuite constater les fatales conséquences de ce fait. Ils doivent enfin chercher les moyens efficaces d'y pourvoir en créant des cadres nouveaux. Quels sont ces cadres, et comment pourrait-on les établir et les conserver. C'est ce que nous essaierons de déterminer plus tard. Auparavant, nous devons indiquer clairement les symptômes et les traits caractéristiques de la désorganisation sociale que nous signalons, puis en montrer en détail les effets dans toutes les branches de l'activité nationale. On sentira alors la nécessité d'une reconstitution de la famille et par là de la nation entière.

IV. — LES INCERTITUDES DU TEMPS PRÉSENT.

Nous avons dit tout à l'heure que le régime de la communauté, encore vivant dans le nord, quoique atténué, était le

résultat naturel d'une certaine éducation. Cela est évident. Les pères ayant appris de leurs ancêtres certaines coutumes, certaines règles de vie, certains procédés d'administration commune, les enseignent à leurs enfants par la parole et par l'exemple. Les idées et les manières d'agir se transmettent ainsi de génération en génération et de siècle en siècle. Les caractères se modèlent par là sur un certain type, qui constitue la physionomie sociale du groupe. Ici, l'éducation est forte et régulière dans ses défauts comme dans ses qualités. Chez les désorganisés, au contraire, l'éducation est pour ainsi dire arbitraire. En dehors de quelques principes de morale nouvelle, de quelques coutumes banales, comme les formes de politesse, de certaines idées courantes, qui bien souvent ne sont que des préjugés, chacun laisse aller plus ou moins les choses. Aussi, d'une façon générale, les caractères se forment au hasard ; trop souvent même ils sont dirigés à faux par l'effet de la faiblesse, de la tendresse aveugle des parents. Ce sont la négligence des uns et la faiblesse des autres qui créent les dévoyés et les déclassés de toutes les catégories. Ce défaut de tradition et de méthode fait l'incohérence du type social, et l'absence d'esprit national. Le désorganisé ne connaît guère l'initiative, car son caractère n'y est point formé ; ni la discipline volontaire, car on ne lui a jamais parlé que d'autorité, à moins qu'il n'ait été laissé libre jusqu'à l'abus ; ni la responsabilité personnelle, car celle-ci ne peut résulter que d'une liberté contrôlée et sanctionnée. Il en résulte que, chez les nations désorganisées, l'esprit d'initiative, d'entreprise, est assez rare, parce qu'il provient alors, non d'un courant général, mais seulement de cas sporadiques, dus à des personnalités exceptionnellement douées. De là le retard économique de ces nations. Ensuite, on les voit toujours soumises à un gouvernement autoritaire, et en même temps agité, parce que les gens, incapables d'organiser leurs affaires eux-mêmes, supportent impatiemment la pression de l'autorité, sans savoir ni la remplacer, ni la contenir. Au fond, les désorganisés sont toujours dans une situation irrégulière ou même anarchique, précisément

parce que leur éducation est elle-même conduite sans méthode.

En visitant le Portugal, nous avons interrogé bien des personnes éclairées sur l'état actuel de l'éducation dans ce pays. Leur réponse fut unanime. Toutes reconnurent que cette éducation est généralement faible et sans unité. Dans la classe aisée, les pères sont excellents et prêts à tous les sacrifices d'argent, les mères sont dévouées, aimantes, parfois jusqu'à l'adoration. Mais si on est attentif à l'observation des formes extérieures de courtoisie, parfaites chez ce peuple aimable, la formation du caractère est négligée. On n'en comprend pas l'importance, on ignore les procédés d'éducation propres à le fortifier peu à peu, dès les premières années de l'enfance. Dans bien des cas, la direction des jeunes esprits est abandonnée à des servantes quelconques qui les modèlent à leur image. Le type de l'enfant gâté est très fréquent. Aussi le caprice et l'irrégularité président trop souvent à la conduite de la vie ; le préjugé ou la fantaisie l'emportent sur la raison, l'indiscipline devient une habitude. Cela est absolument opposé au développement normal de la fermeté dans la décision, de la rectitude dans les vues, de la domination de soi-même, du sentiment de la responsabilité personnelle, qui font la principale valeur sociale d'un individu. Nous l'affirmons sans hésiter, — et cette affirmation se vérifiera dans la suite par toute une série de faits, — c'est ce laisser-aller, cette insuffisance de l'éducation qui retient en quelque sorte la classe dirigeante portugaise dans une situation troublée, difficile, et l'empêche de donner sa mesure en dépit de sa vive intelligence et de sa bonne volonté évidente. Sans doute, les personnalités capables se sont multipliées depuis un quart de siècle, et leur activité a déjà porté ses fruits. Mais elles sont trop peu nombreuses et, en outre, il arrive presque toujours que leur supériorité, née du simple hasard et non pas d'une formation régulière, ne se transmet pas à leurs descendants, parce qu'elles n'ont ni l'idée ni la méthode d'une forte éducation. Ces personnalités forment une élite brillante, mais qui reste trop restreinte, pour

encadrer, diriger et entraîner la masse flottante du peuple.

Cette éducation incomplète et irrationnelle entretient ou crée chez les gens de la classe supérieure des préjugés, des habitudes, des manières d'agir qui ne répondent pas aux tendances et aux besoins de la société moderne. Celle-ci est basée sur trois principes absolument différents de ceux qui régissaient le monde autrefois. D'abord, *c'est la capacité, qui fait le rang,* à l'exclusion presque totale des faits accidentels ou artificiels, comme la naissance, la fortune ou le titre. Il faut donc être avant tout capable, non seulement par le savoir, mais surtout par la force du caractère et la puissance de l'initiative. En second lieu, *c'est le travail qui mène le monde,* et non pas la politique. Il faut donc avant tout aussi s'attacher à diriger le travail, d'où sortent à la fois l'influence sociale effective et les fortunes les plus solides. Enfin, les vues et les activités ne peuvent plus se borner au cercle étroit d'une frontière. *La vie est devenue essentiellement internationale dans toutes ses manifestations.* Il faut donc être toujours prêt à sortir de son milieu, de sa spécialité, de son pays, et pour cela, on doit voyager, savoir les langues, connaître et comprendre l'étranger. Aujourd'hui, un peuple qui prétendrait se replier sur soi-même ne le pourrait plus. Il serait entraîné de force dans le tourbillon rapide des relations communes inévitables. Qu'on le veuille ou non, que l'on regrette le calme du bon vieux temps ou que l'on admire l'activité fiévreuse des jours présents, peu importe, il faut marcher, ou bien tomber dans le marasme et la pauvreté, en attendant l'infiltration et la domination des activités étrangères, c'est-à-dire la conquête, l'assimilation, la disparition de la race.

Or, l'éducation portugaise actuelle ne répond pas à cette situation nouvelle du monde. Ainsi, beaucoup de gens reçoivent encore et conservent des préjugés qui les paralysent dans une grande mesure, en les amenant à mépriser le travail et les professions lucratives. On considère comme plus digne, plus anoblissante en quelque sorte, une situation qui se rapproche le plus possible des apparences de l'oisiveté. C'est ce qui fait

préférer les carrières libérales ou administratives, avec lesquelles on en prend facilement à son aise, tandis que l'industrie ou le commerce sont astreignants et nécessitent des soins, des démarches, des occupations, des relations qui ne sont pas toujours agréables. Autrefois, cette affectation d'oisiveté était poussée jusqu'au ridicule. Un chroniqueur qui vivait et écrivait à Lisbonne vers le milieu du XVIe siècle disait : « Ici, nous sommes tous nobles, et nous ne portons rien en nos mains par les rues... Le travail est fait par les artisans ou les esclaves. » Ainsi, tout homme obligé au travail se trouvait relégué dans une situation subordonnée ou même servile. Cette vanité puérile et funeste a fait le malheur du Portugal, et lui nuit encore, car, bien que les idées aient déjà évolué sensiblement depuis vingt ou trente ans, trop de personnes encore mettent leur orgueil à éviter, au moins en public, tout ce qui ressemble à une occupation mercantile, à un métier usuel. C'est probablement une tradition du même genre qui conduit les Portugais aisés à prolonger leurs soirées outre mesure, et à se lever fort tard, tandis que les gens du peuple, au contraire, sont très matineux. Cette manière de faire présente de graves inconvénients. Sans parler de son caractère peu conforme aux indications de la nature et à la saine hygiène, elle amène ce résultat, que le chef d'établissement arrive à son bureau longtemps après que le travail a commencé dans les ateliers ou les comptoirs. Pendant ce temps, sa direction et son contrôle ont fait défaut ; en outre, comme les affaires sont suspendues le soir à peu près à la même heure que dans les autres pays, il en résulte un déficit sensible dans l'action du patron, et aussi du reste dans celle du fonctionnaire, de l'homme de loi, etc... Enfin, et pour toutes les causes que nous venons d'énumérer, le Portugais est trop souvent attiré par les vaines agitations de la politique, où il trouve un semblant d'activité, une occasion de briller par la parole ou par l'intrigue, moyens faciles de se dépenser en théories creuses ou en combinaisons habiles, mais sans profit réel, pour le pays. Une éducation normale détournerait sans aucun doute un grand nombre de jeunes

hommes des professions libérales surchargées, car, en général, elles ne procurent qu'une apparence d'occupation et peu de profit, ce qui oblige bien des gens à cumuler les métiers les plus hétérogènes. Elle les éloignerait également de la politique, dont ils apprécieraient peu les grands mots et les petites besognes. Elle les pousserait, au contraire, vers les entreprises personnelles actives et productives, elle les ferait marcher avec leur siècle, pour leur propre avantage et au profit de la nation entière. Elle distrairait leur attention des affaires purement intérieures et pour ainsi dire parasites, et la dirigerait vers les affaires internationales, selon la pente de l'esprit contemporain.

Parmi la classe ouvrière des campagnes et des villes, la situation est la même à beaucoup d'égards. Dans les campagnes écartées, l'enfance reçoit une éducation familiale qui n'est pas à dédaigner, mais elle vit de traditions autoritaires et très peu progressives. Dans la plus grande partie du pays, l'enfance est trop négligée, trop abandonnée à la rue, surtout dans les villes, où la mendicité enfantine est une sorte de fléau attristant. Il va sans dire que cette négligence n'est pas pour dresser les caractères et former les âmes. Si le Portugal était un pays de grandes villes, le mal deviendrait promptement terrible. Ce qui maintient encore dans la masse de la population des mœurs douces, une honnêteté remarquable, un esprit paisible et laborieux, c'est la prépondérance considérable de la vie rurale et du travail agricole. La vie urbaine et la grande industrie prédominante feraient promptement d'un peuple aussi désorganisé une masse turbulente, envieuse, démoralisée, toujours prête à la révolte.

C'est même là un risque dont ceux qui dirigent la nation, soit par situation sociale, soit par fonction officielle, doivent tenir le plus grand compte, car une évolution industrielle trop précipitée, sans un mouvement éducatif parallèle, amènerait certainement les plus graves complications. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur cette idée importante.

Pour le moment, la désorganisation des familles ouvrières a

déjà des conséquences qui ne sont pas sans gravité. Elles fournissent une main-d'œuvre assez laborieuse, peu exigeante, remarquablement intelligente en moyenne, mais ignorante, peu progressive, peu développée, et cependant volontiers raisonneuse et facilement portée à l'indiscipline. Mieux formée, mieux guidée, elle pourrait être excellente. Cet état général de l'éducation a aussi de graves conséquences intellectuelles et morales. Éloignés de l'esprit de travail et d'entreprise, les Portugais de la classe supérieure ont vu faiblir chez eux le sentiment du pratique et de l'utile. Portés vers les carrières purement intellectuelles, ou même vers la complète oisiveté, ils n'ont guère senti le besoin de l'observation rigoureuse, exacte, patiente et terre à terre. Ils avaient une tendance naturelle et une préférence innée pour les exposés théoriques facilement appris dans les livres, et propres à fournir des sujets de discussion subtile ou de dissertations ingénieuses et éloquentes. Aussi leur régime d'instruction secondaire et supérieure est-il fort en retard, en dépit des efforts tentés récemment pour l'élever au niveau des résultats obtenus par les méthodes nouvelles. Quant à la moralité, elle semble plutôt en voie de diminuer. Autrefois, l'esprit religieux et l'enseignement moral de l'Église obviaient jusqu'à un certain point à la faiblesse de l'éducation, pour la conservation des mœurs. Mais, depuis longtemps, la croyance s'est réduite de beaucoup chez les familles aisées. La richesse facilement acquise, l'oisiveté, l'esclavage, ont développé chez les hommes une précocité et une légèreté de mœurs qui ont contribué aussi à la désorganisation sociale. Actuellement, ces habitudes corruptrices ne sont plus aussi générales, mais elles agissent encore avec une intensité trop grande. Les femmes sont, du reste, bien supérieures aux hommes à ce point de vue, c'est l'avis unanime de toutes les personnes d'expérience que nous avons consultées. Aussi jouissent-elles d'un respect profond et d'une remarquable considération. Elles ne sont en général — toute règle comporte des exceptions, cela va de soi, — ni des esprits pourvus d'une culture très forte, ni des éducatrices méthodiques et énergiques, mais elles ont des qualités d'in-

telligence, de cœur et de conduite qui leur donnent beaucoup de charme et de valeur morale. Elles pourront agir puissamment, si elles prennent la peine de s'éclairer, pour le relèvement social de leur nation. Quant aux femmes du peuple, elles sont la plupart du temps ménagères laborieuses et tendres mères, mais fort arriérées; leur moralité moyenne est assez bonne, surtout à la campagne. Ici encore l'étoffe est excellente, il ne s'agit que d'en faire le meilleur usage. Pour cela, le premier résultat à chercher, c'est, nous le répétons, la constitution de cadres sociaux propres à réorganiser peu à peu cette masse flottante et mouvante comme les dunes de son littoral. Comment devrait-on s'y prendre pour le réaliser? C'est ce que nous essaierons de dire en concluant. Pour le moment, nous devons exposer en détail les phénomènes produits par ce régime social dans les diverses manifestations de la vie nationale. Nos premières observations porteront sur l'organisation du travail, et tout d'abord sur sa branche la plus importante en Portugal, la culture.

DEUXIÈME PARTIE

L'AGRICULTURE ET LA VIE RURALE

I

CONDITIONS GÉNÉRALES DE LA CULTURE EN PORTUGAL

L'agriculture, industrie nationale par excellence. — La population agricole. — Les terrains et les climats. — Répartition de la propriété. — Les types d'exploitations. — Éléments actuels de la production. — Petite culture, petits moyens, petits profits. — Ce que le Portugal vend au dehors, et ce qu'il pourrait vendre.

I. — LA POPULATION AGRICOLE.

C'est l'agriculture qui fait vivre actuellement l'immense majorité de la population portugaise. On peut dire que les quatre cinquièmes de la nation, ou à peu près, doivent leurs moyens d'existence au travail agricole. Celui-ci a donc en Portugal une importance relative bien supérieure à celle de toutes les autres industries réunies. En effet, non seulement il assure la subsistance d'un grand nombre de familles, mais encore il fournit au commerce extérieur ses principaux éléments : vin, liège, fruits, bois et huile. Une première conséquence résulte de ce fait : si la culture n'est pas organisée d'une façon suffisante, le pays se trouvera nécessairement dans une position difficile et gênée par l'effet de l'insuffisance et de la pauvreté de la branche princi-

pale de sa production. En même temps, un autre fait capital s'impose immédiatement à l'esprit : puisque la prospérité d'un pays dépend tout naturellement de sa production, l'agriculture doit être en Portugal l'objet des efforts les plus énergiques et des soins les plus attentifs, afin de porter au maximum ses facultés productives, ses rendements et ses bénéfices. Autrefois, rien n'était fait en ce sens. La grande propriété absorbait presque complètement le sol, dont les parties les plus fertiles étaient seules cultivées par les moyens les plus primitifs. Le surplus restait livré au bétail, principalement au mouton. Les propriétaires faisaient rarement valoir eux-mêmes; ils avaient des métayers et des fermiers emphytéotes payant leurs loyers en nature; les patrons n'avaient ainsi d'autre souci que la vente des denrées et du produit des troupeaux. Les uns étaient de joyeux vivants, grands chasseurs, aimant le vin, la bonne chère et le reste. Les autres, gens d'Église, ne s'intéressaient pas davantage à l'exploitation rurale. Aussi la culture était-elle arriérée et misérable. Aujourd'hui, la situation est changée à certains égards. Le propriétaire est le plus souvent un citadin à peu près inconnu de ses fermiers. Celui qui, par exception, réside à la campagne, mène une vie plus respectable et plus occupée que celle de ses ancêtres. La révolution agraire du XIXe siècle a multiplié dans une assez grande mesure le type du paysan-propriétaire. La population rurale s'est considérablement accrue; elle a défriché une partie des terres incultes; sa condition est certainement plus douce, meilleure que celle des campagnards qui vivaient au début du siècle passé. Néanmoins, l'état actuel de la classe agricole n'est ni normal ni prospère. Dans un métier normalement organisé, les ouvriers qui le pratiquent sont encadrés par une élite de gens capables, ayant assez de connaissances, de capitaux, de liberté d'action, pour diriger le travail dans un sens progresssif. Sinon, les méthodes restent élémentaires, aussi bien que le matériel. La direction et les moyens manquent à la fois pour améliorer le sol, perfectionner et varier les cultures, enfin pour créer les débouchés sans lesquels la production devient inutile. Or, cette élite directrice

manque précisément dans la plupart des provinces portugaises. La petite exploitation est, presque partout, maîtresse absolue de la terre. Ainsi le sol est généralement cultivé par de petites gens avec de faibles moyens et de pauvres méthodes. Si, dans ces conditions, l'agriculture était avancée et riche, ce serait une merveille. Mais le surnaturel n'est plus de notre temps, et nous verrons bientôt par des exemples précis que, si les choses vont sensiblement mieux en Portugal qu'il y a cent ans, la situation est bien loin, cependant, d'atteindre la perfection.

Cela ne veut pas dire que la petite exploitation doit être condamnée en bloc et sans appel. Lorsqu'elle se trouve placée dans des conditions favorables, elle peut donner de bons résultats et former une classe de paysans solides et prospères. Mais, pour cela, il est nécessaire d'abord que les fermes ne soient pas réduites à des proportions par trop minimes. C'est la pulvérisation du sol en tenures microscopiques qui fait la misère de l'Irlande et la pauvreté du Portugal. Ensuite, il est indispensable que le cultivateur reçoive au moins les éléments d'instruction scolaire et technique, à défaut de l'exemple et de la direction du grand propriétaire. En Portugal, l'instruction primaire est très insuffisante, et l'enseignement agricole élémentaire est à peu près nul. Dans ce pays, où la grande culture est rare, on a fait passablement pour instruire la jeunesse riche, qui, du reste, en profite peu : mais le petit cultivateur, qui occupe la plus grande partie du sol, a été laissé à lui-même. L'institut agronomique de Lisbonne avec ses laboratoires et ses chaires théoriques, et l'Ecole d'agriculture de Coïmbra avec son splendide domaine, ses collections et son matériel, ne lui apprennent rien. Il lui fallait des fermes-écoles avec un enseignement bien simple, bien pratique, aussi court que possible, et placées dans les diverses régions. Les jeunes gens formés dans ces établissements deviendraient pour leur entourage de véritables moniteurs, qui répandraient au moins quelques notions utiles. Certaines personnes ont parfaitement compris la nécessité urgente d'éclairer les petites gens. C'est ainsi que M. le comte Sucena a conçu la généreuse pensée d'envoyer à ses frais quelques professeurs faire

des conférences dans les villages de la Beira. Mais cela ne suffit point pour instruire sérieusement des paysans qui connaissent seulement la routine la plus élémentaire de leur métier. Rien ne saurait remplacer en cette matière un enseignement régulier, mis vraiment à la portée de l'intelligence et de la bourse de la classe rurale à laquelle il est destiné.

C'est donc le paysan ignorant et pauvre qui, en règle générale, cultive la terre portugaise. Il faut savoir maintenant ce que vaut cette terre au point de vue agricole.

II. — LES TERRAINS ET LES CLIMATS.

Trois grandes formations géologiques prédominent dans cette bande de territoire de 500 kilomètres de longueur sur 200 de largeur. La plupart des massifs montagneux sont constitués par des roches éruptives : granits et porphyres, qui ont soulevé ou refoulé des schistes disposés en bancs épais. Les plateaux du centre sont recouverts de dépôts arénacés, également très épais, où sont intercalées çà et là des couches d'argile. Enfin l'extrême sud appartient à la formation jurassique, avec de rares filons granitiques. Les terrains constitués par ces diverses formations sont bien différents. Le granit donne des terres légères et maigres, que la roche dure perce souvent; des schistes sortent des argiles calcaires, assez maniables, d'une bonne fertilité quand on leur fournit des engrais. Les sables du centre sont maigres et arides, les argiles dures et sèches; ici encore, il faut entretenir largement la fertilité par l'amendement et l'engrais, sinon la terre ne produit presque rien et doit rester en jachère durant de longues périodes. En Algarve, le calcaire jurassique a formé une couche arable de fertilité moyenne, assez facile à travailler et à entretenir. Partout, les eaux ont déposé dans les fonds des couches alluvionnaires plus ou moins profondes, d'une productivité supérieure. Ce sont les terres à maïs du nord, les vergers et les prairies du centre, les jardins du midi. Dans l'ensemble, le sol lusitanien n'offre pas ces

grandes étendues de terrains revêtus d'un humus épais, comme les plaines de la Russie méridionale, ou celles de la Chine. Si les bonnes terres y sont assez fréquentes, les médiocres et les mauvaises ne manquent point, et partout, pour obtenir de forts rendements, un travail intense et des engrais abondants sont nécessaires. Nous verrons par la suite que, si le travail ne fait pas défaut, il est du moins fort mal outillé; en outre, les amendements et les engrais sont plutôt rares, ce qui contribue à donner à l'agriculture portugaise un caractère primitif et pauvre.

Le relief si accentué de la terre lusitanienne, avec ses crêtes dénudées et ses pentes abruptes, opposent souvent à la culture de grandes difficultés, qui parfois deviennent insurmontables. Le sol des parties hautes a été emporté ou aminci. Les labours sont difficiles ou impossibles dans bien des cas, ainsi que l'irrigation. Parfois, pour tirer bon parti d'un terroir, il faut déployer de l'ingéniosité, fournir beaucoup de travail et faire de grands sacrifices d'argent. Tout cela décourage ou ruine le petit cultivateur, ou tout au moins le maintient dans une condition voisine de la misère. C'est ce qui explique la lenteur des conquêtes de la culture sur les terres vagues, ainsi que la persistance des jachères. Le défrichement et la culture intensive sont choses extrêmement difficiles à réaliser dans un tel pays pour de petites gens. Il faudrait que le terrain leur fût livré tout préparé par le propriétaire, ce qui est malheureusement trop rare. Au contraire, le possesseur du sol compte généralement sur le petit colon pour empiéter peu à peu sur la lande ou le maquis par un labeur d'autant plus dur et plus ingrat, qu'il est conduit par les méthodes les plus sommaires et exécuté avec des instruments grossiers faiblement attelés.

On estime la surface du Portugal à près de 8.900.000 hectares dont plus de 3.800.000 sont encore incultes[1]. Ainsi, plus du tiers du pays se trouve à l'état de roches ou de sables dénudés, de landes couvertes de genêts ou de bruyères, de pâtis

1. Cf. Anselmo de Andrade, *O Portugal Economico*, Lisbonne, 1902, 1 vol. Cet auteur estime à 44 % la superficie qui échappe à la culture proprement dite.

qne l'été transforme en déserts arides, de croupes revêtues de broussailles. La culture proprement dite n'occupe guère que 2.700.000 hectares, un peu plus du quart de la superficie totale. Les bois couvrent à eux seuls 2.400.000 hectares, dont une grande partie constitue, il est vrai, de véritables cultures, destinées à produire du liège, des châtaignes, des glands pour l'engraissement des porcs, du bois et du charbon. Des faits récents ont démontré que, parmi les terres incultes, beaucoup pourraient être mises en valeur au moyen de travaux appropriés. Mais comme les difficultés sont grandes, le paysan n'est pas en état de les surmonter par ses seules forces.

On trouve nécessairement dans un pays aussi accidenté un grand nombre de climats locaux assez différents, déterminés par l'altitude, l'exposition, la situation. Cela permet de varier les cultures presque à l'infini. L'extrême nord et les hautes montagnes connaissent l'hiver avec ses neiges et ses glaces, mais presque partout cet hiver est court et d'une rigueur très modérée. Ailleurs, la neige est inconnue, la gelée rare ; l'hiver n'est guère qu'une saison pluvieuse où le thermomètre varie entre 0 et 10 degrés, plus ou moins, avec de fréquents beaux jours qui le font monter à 18 ou 20. A cette époque, les vents d'ouest sont prédominants. Ils apportent d'épaisses vapeurs formées sur l'Atlantique, et le pays, avec ses chaînes parallèles, constitue comme un immense condenseur sur lequel les averses se succèdent avec d'autant plus de fréquence et d'intensité, que la région est plus élevée. Dans les montagnes, certains versants reçoivent en un seul hiver plus de 1 m. 50 d'eau, tandis que les plaines littorales ne recueillent que 30 à 40 centimètres. En été, les pluies sont rares, surtout dans le bas pays, la chaleur, sans être excessive en général, devient assez forte ; elle se fait sentir principalement dans le bassin sablonneux du centre, où la chaleur dépasse couramment 40 degrés en juillet-août. Il en résulte une évaporation active, et le pays, si verdoyant en hiver, prend alors un aspect aride et poussiéreux, atténué cependant par la verdure des arbres à fruits ou forestiers, nombreux presque partout. Ces conditions climatériques présentent de graves incon-

vénients pour la culture, mais aussi le pays est admirablement disposé pour corriger la nature au moyen d'un régime artificiel d'irrigation. Les montagnes disposées en demi-cercle forment un réservoir d'eaux pluviales. On devrait les aménager pour retenir ces eaux et les distribuer pendant l'été. Le Portugal pourrait devenir par là, dans presque toutes ses parties, un éternel bouquet de verdure, un jardin splendide et productif. Les paysans utilisent déjà les ruisseaux et les sources, ou même l'eau des puits pour l'arrosage de leurs champs. Mais leurs travaux d'irrigation sont étroitement limités par la faiblesse de leurs moyens, si bien que les installations restent primitives et le résultat médiocre. Nulle part on ne voit jusqu'à présent ces travaux d'art qui, au moyen de barrages, de digues, de canaux et de rigoles bien étudiés et exécutés avec soin, distribuent dans une contrée entière les eaux d'un réservoir ou d'une rivière. Tout reste à faire à cet égard, et rien ne se fait, non pas parce que le paysan est paresseux ou négligent — il se montre au contraire intelligent et laborieux — mais parce que de telles entreprises sont bien au-dessus de ses aptitudes et de ses moyens. Seule, une classe de patrons expérimentés et riches serait en état de procéder à de pareils travaux. Cette élite directrice ne devrait pas manquer en Portugal, étant donné le régime de la propriété, régime que nous allons exposer brièvement.

III. — RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ.

La propriété est une institution sociale dont les répercussions sont nombreuses et d'importance capitale. Les réformateurs malencontreux qui y touchent d'une main hasardeuse mettent en jeu des forces qu'ils ne connaissent ni ne comprennent, et font surgir des phénomènes dont la prévision leur échappe et dont ensuite les effets les épouvantent eux-mêmes. En ce qui concerne spécialement la propriété foncière, on ne devrait jamais oublier les principes que voici :

1° La propriété influe puissamment sur l'exploitation, c'est-à-dire sur le travail; or, celui-ci agit d'une façon non moins active sur l'ensemble de la vie sociale;

2° La forme de la propriété détermine dans une grande mesure l'organisation familiale, qui elle-même pèse énergiquement sur l'éducation, agent essentiel de l'évolution des sociétés;

3° Le mode de transmission de la propriété la rend stable ou instable, la conserve ou la divise; ce qui crée des conditions à la fois sociales et agricoles bien différentes;

4° Enfin, le mode d'exploitation, direct ou par location, en grande entreprise ou en petite tenure paysanne, exerce sur l'ensemble de la situation agricole une influence prépondérante.

Avant de toucher le moins du monde à la propriété, il faut envisager tous ces points de vue et se demander quel effet les nouvelles mesures pourront produire dans chaque catégorie de circonstances. Ainsi, l'absorption du sol portugais par une classe de propriétaires dont l'attention était détournée de la terre, a produit sous l'ancien régime le déclin de la culture, l'extension des friches, des pâtis et des landes. La propriété collective de l'extrême nord y a conservé plus longtemps qu'ailleurs les anciennes coutumes, tandis que le partage égal prescrit par le code civil a hâté dans les autres provinces la transformation des anciennes mœurs en même temps que le morcellement du sol[1]. Enfin, les circonstances historiques, qui ont éloigné la classe riche du travail agricole, ont produit l'exploitation indirecte par le fermage, et comme on ne trouvait pour fermiers, en règle générale, que de petites gens, c'est le petit fermage qui occupe presque partout la place. La grande liquidation foncière du XIXe siècle a ajouté au petit fermage un certain nombre de petites propriétés qui ont aussi leurs effets particuliers; elles tendent à élever le niveau de leurs possesseurs, mais ce mouvement progressif est contrarié soit par le partage égal, soit par

1. Andrade, dans son ouvrage déjà cité, constate les progrès rapides du morcellement et réclame une réforme législative pour les arrêter. Cette mesure ne suffirait pas.

a médiocrité de l'exploitation. On voit par ces brèves indications à quel point le problème agraire est compliqué. Il l'est même plus encore qu'on ne le croit généralement, car trop souvent on n'envisage que ses côtés économiques, sans bien voir sa portée sociale.

On rencontre actuellement en Portugal les types de propriété les plus divers. La communauté y est représentée par des biens de grande étendue appartenant soit à l'État soit aux *concelhos*, soit même à de simples paroisses. La grande propriété, variant entre 200 et 50.000 hectares, joue toujours le rôle principal. Autrefois, elle était exclusivement noble ou ecclésiastique. Aujourd'hui, si les anciennes familles ont conservé de beaux domaines, des acquéreurs nouveaux en ont constitué aussi de très vastes. Le plus étendu probablement appartient à une société par actions, qui est en train de transformer une partie de la vallée du bas Tage. Les grands propriétaires fonciers se subdivisent en deux classes très inégales. Ceux qui ne résident point sur leurs terres et ne s'en occupent pas ou très peu; c'est l'immense majorité. Ceux qui résident et dirigent la culture ; on en rencontre un certain nombre dans les provinces du centre, où ils font des choses fort remarquables, ailleurs ils sont extrêmement rares. La grande propriété n'est donc la plupart du temps qu'un capital exploité d'une manière indirecte, sans aucune action personnelle du propriétaire, qui est alors un capitaliste quelconque, non pas un patron du travail. Il ne connaît pas la culture, ne s'y intéresse pas professionnellement, ne cherche pas à augmenter son revenu par une exploitation meilleure. Cela ne veut pas dire qu'il dédaigne de grossir ses revenus fonciers, mais il ne voit qu'un moyen d'y arriver, c'est de se ménager des faveurs ou des privilèges par le fait de l'influence politique. Mais une situation établie sur le privilège et la faveur ne peut durer. Elle suscite bientôt des injustices, des plaintes, des réclamations, et finalement un malaise qui peut amener les troubles les plus graves. Quant à l'émiettement infini de la grande propriété en petites exploitations paysannes, nous avons déjà montré qu'elle a des répercussions plus fâcheuses encore,

en maintenant la culture dans un état de retard, de médiocrité, de pauvreté dont souffre le pays tout entier, puisque l'industrie agricole y occupe la place prépondérante. Tout cela ressortira d'ailleurs avec une évidence saisissante des observations monographiques reproduites plus loin.

La moyenne propriété, de 30 à 200 hectares, est aujourd'hui dans les mains de la petite bourgeoisie commerciale, qui a acheté depuis soixante ans un nombre toujours croissant de propriétés de ce type, débris des anciens latifundia héréditaires ou des biens d'Église. Actuellement le partage égal va multipliant d'années en années ces domaines déjà d'une certaine valeur, que le simple paysan ne peut atteindre. Ils sont traités comme les grandes propriétés, c'est-à-dire que leurs possesseurs, absorbés par le comptoir, la fabrique, la carrière libérale ou administrative, n'ont aucune ou presque aucune expérience agricole et ne se soucient nullement de conduire, de patronner le travail des champs. Eux aussi subdivisent leurs propriétés en petites fermes, ou même en parcelles de quelques ares, louées à des petits fermiers ou propriétaires-paysans du voisinage. La condition de la moyenne propriété est donc fort analogue à celle des grands domaines. Les conséquences sont aussi les mêmes.

La petite propriété commence à jouer en Portugal un rôle notable. Bien qu'elle ne couvre pas encore une aire totale bien considérable, elle a constitué déjà cependant une classe assez nombreuse de familles paysannes fortement attachées au sol, laborieuses, économes, d'une extrême sobriété, faisant souvent preuve d'intelligence, mais réduites aux connaissances les plus rudimentaires et aux moyens les plus étroits. En réalité, c'est la très petite propriété qui se rencontre le plus souvent, celle qui, ne suffisant pas à nourrir une famille, l'oblige à compléter ses moyens d'existence par le fermage ou le travail salarié. Il n'est pas difficile de comprendre qu'une industrie entièrement livrée à une classe aussi dépourvue ne saurait ni progresser ni même prospérer. On croit trop souvent que la culture est un métier d'une simplicité rudimentaire, que le premier venu peut pratiquer même presque sans apprentissage. Il en est ainsi peut-

être pour la culture routinière et pauvre. Mais si l'on veut profiter des progrès de la science et de la technique pour obtenir de la terre tout ce qu'elle peut donner, on ne tarde pas à voir que la profession d'agriculteur demande, en réalité, une préparation et des moyens d'action qui dépassent le savoir et l'avoir du simple paysan.

La formation de la petite propriété a été favorisée par la pratique ancienne et répandue de l'emphytéose, employée pour retenir les colons et en attirer de nouveaux. Le propriétaire recevait un loyer annuel, et en outre, en cas de mutation, une redevance appelée *laudemio*, qui a été supprimée par la loi pour les contrats nouveaux. Un certain nombre de ces fermiers ont racheté leur rente et sont devenus pleins propriétaires. Ce procédé d'amodiation tend du reste à se restreindre.

En résumé, la terre lusitanienne appartient principalement à la grande et à la moyenne propriété, mais c'est surtout la petite culture qui la fait valoir. Quels sont les résultats de cet état de choses au point de vue de la production?

IV. — LES EFFETS DE LA PETITE CULTURE.

Cette prédominance de la petite, et même de la très petite exploitation donne à la production agricole un caractère particulier. Tous ces minces cultivateurs : fermiers minuscules ou propriétaires indigents, ont avant tout la préoccupation d'assurer leur subsistance, puis d'acquitter leur fermage. Comme celui-ci se paie très souvent en nature, et surtout en denrées les plus usuelles, ils consacrent tous leurs efforts à la production vivrière. Le maïs, le seigle, les légumes, l'huile d'olives, le vin et les fruits, auxquels s'ajoutent dans certaines régions la châtaigne et le mil, sont les bases de la production, et la plus forte partie en est consommée sur place par les récoltants eux-mêmes. Nous verrons comment certaines provinces ont été amenées à développer des cultures commerciales et même exportatrices. Mais en fait, on peut dire que l'agriculture lusitanienne, indus-

trie principale du pays, cherche avant tout à s'alimenter directement et à suffire aux besoins de son étroit marché intérieur, sans parvenir à travailler largement pour l'exportation. Elle vit comme repliée sur elle-même, avec des débouchés extérieurs très spécialisés et très restreints. Ce fait considérable a des répercussions nombreuses et graves. Une culture qui vend peu reste fatalement pauvre. Une industrie pauvre ne peut guère progresser. Des familles rurales sans ressources en numéraire n'achètent presque rien au commerce, et par suite les industries manufacturières ne se développent guère. Un peuple dont la classe la plus nombreuse est indigente ne saurait payer des impôts très élevés sans en souffrir, et si le Trésor n'a pas d'argent, il ne lui est pas possible de procéder aux grands travaux publics qui lui incombent. Il en est de même pour le district et la commune. Enfin, un pays principalement agricole, mais qui vend peu au dehors, manque de numéraire ou de crédit pour payer ses achats à l'étranger, et subit par là un agio plus ou moins onéreux. Nous n'insistons pas ici sur cet enchaînement forcé de conséquences dommageables; leurs effets apparaîtront bientôt de façon claire et indubitable.

Un des traits les plus frappants de la culture portugaise, c'est l'insuffisance de son cheptel. La sécheresse de l'été, et le défaut d'irrigations abondantes amènent chaque année la disette des fourrages, au point que, même dans le nord, bien des paysans vendent leurs bœufs de travail à la fin du printemps pour n'avoir point à les nourrir pendant la saison sèche. En conséquence, la viande, le lait et le beurre sont rares, ainsi que les engrais. Le mouton et la chèvre, dont l'élevage est assez développé, donnent une certaine quantité de viande, de fromage et de fumier, mais cela ne saurait remplacer le déficit en gros bétail. La conséquence est encore au détriment de la culture qui, faute d'attelages, et aussi de matériel, ainsi que de fumures, voit ses rendements tomber fréquemment à un taux des plus médiocres. Cela n'est pas fait non plus pour enrichir le cultivateur, et avec lui le pays.

Si les rendements sont généralement faibles, ils pèchent sou-

vent aussi par la qualité, parce que le paysan n'est pas préparé, outillé et approvisionné de façon à obtenir le meilleur résultat. Ainsi, un pays pauvre en fourrages ne saurait être en situation de fournir en quantité, à la boucherie, des animaux gras; si ses méthodes de préparation des produits sont primitives, et son outillage médiocre, les produits seront à l'avenant. La conséquence immédiate est que des denrées mal préparées se vendent à bas prix, ce qui diminue encore les profits de la culture. Nous aurons à faire à ce sujet des constatations, qui contribueront à nous expliquer les difficultés de la situation présente.

En résumé, la plupart des cultivateurs portugais s'attachent avant tout à vivre de leurs fonds, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup d'argent comptant. Mais ils livrent peu au commerce, et seulement des denrées communes, de faible valeur, et même parfois mal préparées. Quelques-uns produisent davantage et vendent la plus grande partie de leur récolte, mais ils sont soumis à un régime artificiel qui fait de leur métier une spéculation aléatoire; cela ressortira de nos études sur l'Alemtejo. Du reste, les agriculteurs du centre sont, eux aussi, tenus par les circonstances dans un cercle assez étroit et ne peuvent varier beaucoup leurs produits. On les a poussés à faire avant tout du blé pour arrêter l'importation de cette céréale, mais celle-ci reste dans le pays, où elle ne suffit même pas à la consommation et ne fournit aucun appoint au commerce extérieur. Le Portugal se consacre donc presque entièrement à la production des denrées de première nécessité, de petite valeur, alors que son climat lui permettrait de donner des produits rares et chers, propres aux échanges internationaux, et capables par conséquent de faire affluer dans le pays l'argent étranger. Telle est, selon nous, la grande erreur de l'agriculture lusitanienne, erreur causée du reste par les défauts de l'organisation sociale. On s'attache à faire du pain de maïs ou de seigle et du fromage de brebis pour nourrir la population, mais on néglige de véritables trésors que le travail, avec le soleil, pourrait faire surgir de la terre si elle était suffisamment arrosée. En effet, avec des fourrages, on aurait de la viande et du beurre; avec une orga-

nisation convenable, on pourrait porter sur les grands marchés du nord de l'Europe, et cela en quantités considérables, des primeurs, des fleurs, des plantes d'ornement, des fruits frais, des conserves de légumes, du tabac, du miel, des huiles fines, du houblon, de la soie. Avec de tels produits, on ferait de l'argent. L'agio s'atténuerait. Des industries accessoires apparaîtraient, comme est apparue celle du bouchon après le liège. La richesse nationale serait accrue dans une proportion considérable, et si alors on avait besoin d'acheter des denrées de consommation courante, on les importerait à bas prix et le cultivateur garderait encore un joli bénéfice. En un mot, le Portugal devrait être le jardin de l'Europe. Mais n'oublions pas que, pour cela, il faudrait au préalable former le jardinier, car en effet la situation actuelle résulte avant tout de l'état soçial de la race. Ainsi, il devient évident que la réforme du type national par l'éducation est la chose qui s'impose avant tout, la cheville ouvrière de l'évolution nécessaire pour rendre au peuple lusitanien la solidité et la prospérité qui répondent logiquement à ses qualités propres et à celles de son pays.

Il nous reste maintenant à établir par des faits précis la raison d'être des observations générales qui précèdent. Pour cela, nous allons étudier les diverses régions du royaume, au moyen de types dont le mode d'existence est dépeint avec précision par la monographie. Ce sont autant de tableaux pris sur le vif, qui donnent à l'esprit une claire vision de la vie réelle, bien plus exacte et plus animée que les données douteuses et générales des statistiques.

II

LA PETITE CULTURE DANS LE NORD

La petite culture et l'élevage dans le Tras os Montes. — Fermiers, paysans et vignerons des vallées du nord. — Le maïs, l'huile et le vin. — Petits fermiers et petits propriétaires des Beïras. — Deux fléaux agricoles et leurs conséquences. — Effets généraux de la petite culture. — L'émigration temporaire à l'intérieur et à l'extérieur; ses causes et ses effets.

I. — LA PETITE CULTURE DANS LE TRAS OS MONTES.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la situation particulière de la propriété sur les hauts plateaux du nord, spécialement dans la région du Barroso[1]. Nous n'avons donc à exposer ici que certains détails complémentaires, indispensables pour bien comprendre l'état de la culture dans cette contrée, la plus isolée de tout le royaume et l'une des moins peuplées, grâce aux chaînons escarpés qui la couvrent tout entière. Elle ne compte guère en effet que 210.000 âmes pour 12.200 kilomètres carrés, à peine 25 habitants par kilomètre.

Nous y retrouvons côte à côte la grande et la petite propriété, mais on se souvient qu'ici la première appartient aux collectivités paysannes qui l'exploitent principalement par le pâturage en communauté. Sur les pentes et les sommets gazonnés, qui fournissent aux animaux des pacages suffisants pour l'été, les montagnards de l'extrême nord élèvent une race bovine petite

1. V. plus haut, p. 35.

et osseuse, mais robuste et sobre. Elle est employée pour les travaux agricoles et les transports, mais ce n'est pas une bonne race de boucherie, et du reste la production est loin de répondre à la demande, en sorte que l'on importe une grande quantité de bétail espagnol pour les besoins des autres provinces. Il serait au surplus difficile de développer cet élevage, parce que les terrains susceptibles de donner les plantes fourragères nécessaires pour l'alimentation du bétail en hiver sont peu étendus et d'une fertilité médiocre. Les cultures vivrières les absorbent presque en entier. En outre, le nombre des bêtes à cornes est limité par la capacité inextensible des pâtures naturelles. Peut-être pourrait-on cependant améliorer sensiblement la situation, en pratiquant davantage la production du lait et la fabrication du beurre ou du fromage. Ces denrées n'arrivent pas sur les marchés en quantité suffisante, surtout la première. Mais, pour obtenir ce résultat, il faudrait d'abord mettre toutes les agglomérations à même de communiquer facilement avec le reste du pays. Or, il existe dans le Tras os Montes bien des villages reliés avec le dehors par une simple piste muletière. Le défaut de routes réduit les transports au strict minimum et enlève toute raison d'être à une production plus intense.

Les terres arables sont pour la plupart subdivisées entre un grand nombre de petits propriétaires. Ils y cultivent du seigle, des pommes de terre et quelques autres légumes, un peu de lin, des fruits; des prairies naturelles peu étendues procurent le foin strictement nécessaire pour l'hiver qui chasse les animaux des hauts pâturages. Cette culture, limitée en étendue et primitive dans ses procédés, suffit avec peine à l'alimentation des habitants, et ne fournit presque rien au commerce. Depuis quelques années, les plantations d'oliviers ont escaladé les plateaux, au lieu de rester confinées dans les vallées profondes. Elles ont ajouté un élément de plus à la production. Il nous paraît probable que, si les voies de communication étaient meilleures, il deviendrait possible de développer également la culture des arbres fruitiers septentrionaux : pommiers, poiriers, noyers, etc. La récolte trouverait facilement un débouché à l'étranger, si

on était à même de la transporter à bon compte jusqu'à la côte. La même observation s'applique en ce qui touche l'utilisation des forêts qui, bien que réduites par des défrichements ou des incendies regrettables, forment encore de beaux massifs. On y fabrique un peu de charbon, mais il est souvent impossible d'exporter le bois d'œuvre, faute de chemins.

La conséquence immédiate de ces faits est le maintien de la population dans un état d'extrême médiocrité. Les transactions sont minimes, l'argent est rare, l'instruction peu répandue. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens doivent quitter leur village pour aller chercher du travail au loin. Ils se dirigent de préférence vers les grandes villes où nous les retrouverons dans les métiers les plus infimes, vivant de peu pour économiser autant que possible. Beaucoup désirent revenir ensuite dans leur famille, rivalisant ainsi avec leurs voisins de la Galice, qui du reste sont guidés par des motifs analogues. Ceux qui rentrent au pays avec un petit pécule l'emploient soit à augmenter un peu le bien paternel, soit à acquérir une parcelle de terre labourable, base nécessaire pour participer pleinement aux avantages procurés par les biens communaux. Ils se replacent ainsi dans le cadre social étroit et à peu près fixe du régime communautaire, et restent dans leur petite condition de paysans pauvres. Quant à ceux qui deviennent définitivement citadins, certains réussissent à atteindre la fortune par le commerce, grâce à un labeur acharné et à un esprit d'âpre économie qui leur fait négliger tout souci du confort et même de l'hygiène. Cela les fait considérer par leurs compatriotes comme des gens d'un type inférieur, frustes, avares, inélégants. Soit, mais ces rudes travailleurs n'en ont pas moins un rôle fort utile dans la vie nationale. Si le régime social dans lequel ils ont été élevés n'en fait pas des hommes de grande initiative, des esprits de très large envergure, il leur donne au moins, par l'éducation familiale, une certaine organisation qui vaut mieux que rien. Leur formation communautaire et quasi patriarcale ne représente certainement pas un idéal. Cependant, ses résultats sont plutôt meilleurs que ceux fournis en moyenne par le type désorganisé.

On peut même regretter que la formation des montagnards du Tras os Montes ne se soit pas maintenue dans toutes les parties élevées du pays. Elle aurait fourni un utile contrepoids à l'influence des populations désorganisées de la zone maritime, et recruté d'une façon plus large les cadres du commerce et de l'industrie. Mais les groupes organisés du nord sont aujourd'hui à la fois trop restreints et trop ébranlés pour exercer une action très sensible sur l'avenir du pays.

Dans les vallées profondes qui sillonnent les flancs des terrasses septentrionales, et qui donnent issue aux affluents du Douro, on trouve des populations rurales qui, pouvant vivre exclusivement de la culture, ont abandonné depuis longtemps le système de la communauté et vivent sous le régime de la famille désorganisée. Nous allons voir les effets de cette évolution en étudiant un *Paysan-propriétaire de Mirandella*, localité située dans la vallée du Tua, au pied des hautes chaînes du Tras os Montes.

II. — PAYSAN DE MIRANDELLA.

Le pays qui s'étend sur la rive droite du Douro entre le fleuve et les terrasses de l'extrême nord, est tout aussi accidenté que celles-ci. Il est cependant moins élevé et va même en s'abaissant graduellement vers le sud, en sorte que la température est moins rude, avec des extrêmes moins accentués. Toutefois le climat est très variable, selon l'exposition et l'altitude; certains versants reçoivent des pluies abondantes, pendant que d'autres sont relativement peu arrosés, parce que des crêtes interceptent et condensent les vapeurs venues de la mer. Les coteaux orientés au sud ont un aspect tout autre que celui des pentes qui regardent le nord. Enfin, le sol lui-même présente des différences fondamentales, depuis les alluvions profondes et riches jusqu'aux sables quartzeux, en passant par les argiles ferrugineuses compactes. Aussi serait-il difficile de rencontrer

une région à la fois plus pittoresque, plus riante et plus variée dans ses productions comme dans ses aspects. Ces observations s'appliquent également à la province du Minho qui s'étage vers l'ouest comme celle du Douro vers le midi.

Le régime de la propriété est aussi sensiblement le même dans les deux provinces. Les grands domaines n'y ont jamais été fréquents, par l'effet même du caractère si accidenté de ce pays, subdivisé en une foule de compartiments très distincts. En revanche, la moyenne propriété y occupe la première place. Autrefois, les domaines étaient constitués en biens de familles maintenus par le droit d'aînesse. Les cadets recevaient une dot, qui leur permettait soit d'entrer au couvent, soit d'aller chercher ailleurs un établissement. Le pays formait ainsi une véritable pépinière d'aventuriers, qui se portaient avec empressement vers toutes les entreprises présentant une chance d'avancement ou de profit. Mais, dressés avant tout aux exercices guerriers, ce sont principalement les expéditions militaires et conquérantes qu'ils recherchaient. Ces cadets de famille ont largement contribué à l'expansion coloniale du Portugal; mais, s'ils n'ont manqué ni de hardiesse ni de bravoure pour explorer et conquérir, la véritable aptitude colonisatrice leur a fait défaut, parce qu'ils étaient avant tout des soldats et des fonctionnaires, non pas des patrons capables d'organiser et de diriger le travail. Toute l'histoire coloniale du Portugal s'explique par ce fait qui, comprenons-le bien, est un phénomène d'éducation.

A côté des biens nobles, les terres d'Église tenaient une grande place, car, par des dons et des achats accumulés depuis des siècles, les couvents et les paroisses avaient absorbé un bon quart de la surface du territoire. Mais cette situation a été modifiée par trois événements considérables dont les effets se sont cumulés. Ce sont : la confiscation des biens des couvents, en 1834; la suppression des majorats et du droit d'aînesse par la loi du 30 juillet 1860; enfin l'obligation du partage égal instituée par le code civil en 1868. Les vastes propriétés des congrégations furent dépecées et vendues dans des conditions fort

médiocres et souvent à vil prix [1]. Comme les paysans d'alors étaient moins aisés encore que ceux d'aujourd'hui, ils ne purent profiter beaucoup de la mobilisation violente, révolutionnaire, qui se produisit ainsi dans la propriété. Beaucoup de terres passèrent entre les mains des bourgeois, soit de souche ancienne, soit nouvellement enrichis par le commerce, l'industrie ou l'émigration. Un certain nombre de paysans réussirent pourtant à acquérir çà et là des lopins de terre, et à constituer la petite propriété, qui depuis a fait péniblement quelques progrès. D'ailleurs, on peut dire qu'elle existait déjà depuis longtemps sous la forme imparfaite du *foro* ou bail perpétuel [2]. Beaucoup de ces *foros* subsistent encore, après avoir été transmis de génération en génération. D'autres ont été transformés par rachat en propriétés définitives; dans les deux cas, il en résulte une exploitation paysanne. Aujourd'hui, le propriétaire n'a plus grand intérêt à créer des *foros*. Il s'en tient donc au simple fermage, généralement réglé en nature. On ne vend d'ailleurs la propriété qu'à la dernière extrémité. La tradition encore vivace des liens anciens qui unissaient la noblesse à la terre, fait que le propriétaire foncier jouit toujours d'une considération flatteuse; on tient à la conserver ou à l'acquérir. Cependant, par l'effet du code civil, le partage égal tend à une division excessive du sol, qui commence à devenir sensible. Elle le serait déjà plus encore sans un certain développement de la classe moyenne par le fait d'un progrès réel de l'industrie et du commerce, et surtout par suite de l'enrichissement assez rapide d'un certain nombre d'émigrants qui, revenus au pays, consacrent leurs économies à acheter des biens au soleil. Nous constaterons plus d'une fois, dans la suite, les effets de ce mouvement.

Au nord du Douro, propriétaires d'ancienne ou de nouvelle origine agissent de même en ce qui touche l'exploitation de leurs terres. Bien peu la dirigent eux-mêmes et résident à la

1. V. plus haut, p. 57, ce que nous avons déjà dit à ce sujet.

2. L'historien Herculano estime à 220 millions de francs environ la valeur des biens saisis, et il affirme que l'État en a tiré 44 millions tout au plus. D'autres élèvent ce dernier chiffre jusqu'à 80 millions.

campagne. La culture est donc abandonnée, dans ces provinces, aux gens de petite instruction et de faibles moyens, qui par conséquent ne peuvent ni prendre de grandes fermes ni améliorer le sol, les procédés et les rendements. Les bourgeois urbains qui possèdent ou achètent des terres ne songent que rarement à envoyer leurs fils vivre à la campagne en agriculteurs, ce que d'ailleurs ceux-ci considéreraient comme un dur exil ; les jeunes gens préfèrent s'entasser dans les carrières libérales et dans la bureaucratie, où la concurrence fait que très peu parviennent à gagner leur vie. Pendant ce temps, la culture reste misérable dans une des plus belles régions agricoles de l'Europe. On voit pourtant çà et là quelques jeunes gens qui, même après les études universitaires, reviennent à la terre, poussés soit par les circonstances, soit par un goût personnel, soit par une juste appréciation des avantages et de la libre aisance de la vie rurale. Il est grandement à désirer, dans l'intérêt économique et social des provinces du nord, que cet exemple soit suivi.

Après ces observations générales, nous concentrerons notre attention sur la contrée où réside la famille étudiée.

Le Douro pénètre en Portugal à travers une région couverte de montagnes souvent élevées. Elles condensent une grande quantité d'humidité, et envoient à l'artère principale de nombreux affluents dont le cours est généralement rapide et assez irrégulier, parce que la saison d'été, qui dure de juin à octobre, ne fournit qu'un contingent de pluie très minime. L'un de ces affluents, le Tua, qui a ses sources dans le Tras os Montes et coule directement du nord au sud, traverse la région très accidentée où est située la petite ville, ou plutôt le bourg de Mirandella, chef-lieu du *concelho* du même nom[1]. Le pays est couvert de longues chaînes d'une hauteur variable, qui atteignent 1 200 mètres (Serra de Bornes) et dépasse même 1.300 mètres (Serra de Nogueira). Tout ce massif qui forme l'angle nord-est du Portugal, est constitué par des schistes cristallins au travers

1. Le *concelho* est une sorte de grande commune ou plutôt de canton, divisé en paroisses. V. plus loin la partie consacrée à la vie publique.

desquels apparaissent çà et là des granits et des porphyres. Les terrains qui dérivent de cette formation sont d'une fertilité assez médiocre. En outre, la dénudation des sommets par les eaux pluviales, la déclivité extrême de beaucoup de pentes, la sécheresse des mois d'été, rendent la culture assez difficile dans cette pittoresque contrée. Les terrains pierreux ou couverts de broussailles y abondent, ainsi que les forêts. Seuls, les vallons et les étroites vallées des rivières présentent un sol assez profond et fertile, où l'on cultive le maïs, le lin, la pomme de terre et quelques légumes; plus haut se trouvent des pâtures où l'on prend de temps en temps une récolte de seigle après une longue jachère ; les oliviers se montrent jusqu'à l'altitude de 400 à 500 mètres ; la vigne apparaît sur les pentes, à peu près jusqu'à la même hauteur, et parfois au delà. Le gros bétail n'est pas nombreux : il se limite presque exclusivement aux bœufs de labour, auprès desquels on voit parfois figurer des chevaux de petite taille, mais vifs, sobres et sûrs. Outre cela, les paysans élèvent des moutons, des chèvres et des porcs. Les habitations sont souvent groupées en villages, mais on trouve ici beaucoup plus de fermes éparses que dans le midi. La population est laborieuse, sobre et paisible, mais peu développée, parce qu'elle est en moyenne pauvre de ressources et privée de direction. Les communes ou les paroisses possèdent parfois des biens assez étendus, mais généralement de peu de valeur; les habitants y trouvent une petite ressource sous forme de bois de chauffage, de genêts et de bruyères dont on fait des litières ; ils servent aussi de pâtis pour les animaux.

Les trois productions principales de cette contrée montagneuse sont le maïs, le vin et l'huile d'olives. Le premier est employé, avec un mélange de seigle, à la fabrication du pain. Le second est exporté, au moins dans les qualités les meilleures et les mieux préparées. Quant à l'huile, son importance est telle dans toutes les parties du pays, qu'il est nécessaire d'en parler avec quelque détail. En effet, le Portugal est un immense verger d'oliviers, où cet arbre croît depuis le rivage de la mer jusqu'à des hauteurs imprévues.

On trouve plusieurs variétés d'oliviers, et chacune convient plus particulièrement à une région déterminée. Quand les arbres sont bien choisis et bien soignés, ils peuvent prendre de grandes proportions : on nous a cité des sujets qui ont donné jusqu'à 1.000 kilos d'olives en une seule récolte. Les oliviers sont disséminés à distances régulières dans les pâturages et autour des champs. On a soin de les tailler de façon à les empêcher de pousser en hauteur et à leur faire étendre largement un branchage horizontal, pour faciliter la cueillette. Celle-ci exige beaucoup de main-d'œuvre, ce qui la rend coûteuse. Aussi, afin de dépenser moins, les paysans ont l'habitude d'abattre les fruits à coups de gaule, plutôt que de les cueillir à la main. Le procédé est plus expéditif, mais il a le grave inconvénient d'arracher un grand nombre de bourgeons, et cela diminue d'autant la récolte suivante. L'olive peut être consommée telle quelle, conservée dans la saumure, et en effet de grandes quantités sont ainsi utilisées pour l'alimentation. Mais surtout elle est pressée pour en extraire l'huile, et cette opération soulève des problèmes fort importants. D'abord, pour obtenir un bon rendement, il faut cueillir le fruit au moment de sa complète maturation, c'est-à-dire en décembre. Ensuite, il doit être moulu et pressé aussitôt après, afin d'éviter l'oxydation des corps gras et la moisissure, qui donnent à l'huile de l'acidité et un mauvais goût. Malheureusement, les paysans manquent le plus souvent des moyens nécessaires pour faire ces opérations au bon moment. Leur récolte est parfois tardive et mélangée de fruits plus ou moins altérés ; ensuite, comme le matériel d'extraction est assez compliqué et coûteux, le petit paysan ne le possède pas. Il faut porter les olives chez un propriétaire ou entrepreneur possédant un *lagar* (moulin à huile) ; pour cela, on doit attendre son tour, et jusque-là les fruits sont laissés en tas, ou placés dans des récipients et saupoudrés de sel. L'huile qui en est extraite perd alors en qualité et en goût, devenant ainsi impropre à l'exportation[1] et même à l'emploi pour la conserva-

1. On aura une idée de la délicatesse de cette fabrication, en songeant que l'huile

tion du poisson; l'industrie de la sardine et du thon, si importante en Portugal, rejette presque absolument les huiles locales à cause de leur acidité, et importe des huiles de Bari, dont la fabrication est plus parfaite[1]. Il est certain que si les grandes exploitations, ou tout au moins les grandes associations agricoles étaient plus nombreuses, les *lagars* se multiplieraient également et l'huile étant fabriquée plus normalement gagnerait en qualité[2].

Le paysan-propriétaire qui a été pris comme type de cette région, se nomme Francisco dos Reis Fernandes[3]. Sorti d'une famille de paysans qui comptait sept enfants, il est âgé de cinquante ans et habite le village de Goide, qui a 300 habitants et fait partie du concelho de Mirandella. Sa femme, Magdalena de Jésus, a quarante-huit ans. Originaire aussi de la localité, elle avait seulement un frère et une sœur. Ils ont cinq enfants : Julio, vingt-cinq ans, Francisco, vingt-deux, actuellement au régiment, Anibal, vingt et un, José, treize, et enfin Maria, dix-huit. Un frère du père, nommé Antonio, et âgé de quarante ans, vit avec la famille.

Goide est situé dans une vallée au confluent de deux rivières. Le village est relié par une route au chef-lieu de la commune où passe la voie ferrée qui unit Bragança à la vallée du Douro. Le sol est de fertilité moyenne : il se prête bien à la culture des céréales et de la vigne. Il y a aussi d'assez bons pâturages. Mais la production principale est celle de l'huile d'olive, qui, avec le vin, fournit au commerce son élément le plus important.

Fernandes possède une maison et un petit domaine, le tout

est affectée immédiatement par toute mauvaise odeur répandue dans le local où on l'extrait.

1. A ce premier motif s'en ajoute un autre : les fabricants de conserves reçoivent de la douane, en cas d'exportation, à titre de *drawback* ou restitution des droits perçus sur l'huile importée, des sommes supérieures à ce qu'ils ont réellement payé et qui constituent à leur profit une véritable prime de sortie.

2. L'école d'agriculture de Coïmbra a réussi à fabriquer des huiles ne contenant que 0,02 d'acide p. 100, alors que, dans la consommation courante, la proportion atteint jusqu'à 5 p. 100.

3. Les notes nécessaires pour établir ce précis monographique ont été recueillies par M. le Dr Morgado.

estimé à la somme approximative d'un millier de milreis (5.550 fr.)[1]. Il y ajoute quelques parcelles de terre louées dont le fermage est payé en nature, principalement en maïs. La maison a deux étages : un rez-de-chaussée très bas, qui sert d'étable, de grange et de cellier, un étage habité par la famille. Elle est construite en pierre du pays, maçonnée avec de l'argile. Toute la famille est occupée exclusivement soit par la culture des terres, soit par les soins du ménage. Ces propriétés proviennent en grande partie des parents des deux époux, et le surplus a été acquis au moyen de leurs économies. Les successions sont réglées ici par le code civil, lequel prescrit en principe le partage égal et en nature. Ainsi, à la mort du père, le petit domaine sera morcelé et les enfants retomberont dans la condition du propriétaire indigent, auquel son bien ne suffit pas pour vivre et qui doit compléter ses ressources au moyen du travail salarié. Le cheptel et le matériel de ferme sont réduits à leur plus simple expression. Une paire de bœufs, quelques moutons, un porc, qui sera tué pour l'usage de la famille, une dizaine de poules, voilà pour les animaux. Un char à bœufs, un araire ou charrue sans roues, une herse et quelques outils, forment tout le matériel. Le mobilier est également d'une extrême simplicité : des coffres, tables et bancs de sapin, des lits de camp sur lesquels deux personnes couchent ensemble, quelques ustensiles de cuisine, quelques tonneaux et cuves, et c'est tout. Les vêtements sont faits de cotonnade ou d'un drap grossier, et chacun n'a que le nécessaire en habits et en linge. L'ensemble est estimé en bloc à 300 milreis, un peu plus de 1.650 francs.

Les recettes en argent réalisées par cette famille sont fort limitées. Elle vend chaque année une petite quantité de maïs, de pommes de terre et de vin pour une somme totale de 80 milreis environ, soit un peu moins de 450 francs. En outre, la cueillette des olives leur procure quelques journées, maigrement payées, quoique ce travail, fait en plein hiver, soit assez rude. Le salaire

1. Bien peu de paysans, et même de propriétaires plus riches, connaissent la superficie de leurs terres. C'est toujours par la valeur en argent qu'ils en apprécient l'importance.

des cueilleurs d'olives varie entre 300 et 400 reis (1 fr. 65 à 2 fr. 20). Il a été impossible de préciser le gain ainsi obtenu, car il change avec les années, mais nous ne croyons pas qu'il puisse dépasser 200 francs en moyenne. Le total des recettes annuelles se tiendrait ainsi entre 600 et 700 francs.

Les dépenses sont également très restreintes. La principale est nécessitée par l'entretien, qui exige environ 200 francs. Pour la nourriture, on n'achète guère qu'un peu d'épiceries et de poisson salé, pour une somme annuelle de 80 à 100 francs. Les aliments consommés aux trois repas de la journée sont : le pain de maïs, la soupe aux légumes, la morue salée et les pommes de terre, de temps en temps un peu de viande de porc et de vin. Ajoutons à cela quelques menus frais pour l'entretien du matériel, soit à peu près 50 francs par an. Les impôts directs prennent également 50 francs. Le chiffre des sorties atteindrait donc environ 400 francs. Les grosses dépenses accidentelles, comme le renouvellement des bœufs d'attelage, sont ordinairement compensées par la vente des animaux que l'on remplace, sinon c'est une perte qui retombe lourdement sur le budget.

Si nous comparons maintenant les chiffres indiqués plus haut, nous voyons qu'à force de travail et de frugalité, ces braves gens réussissent à constituer une petite épargne, qui leur a permis d'augmenter leur modeste domaine de quelques arpents.

Les paysans de cette catégorie ont à craindre avant tout deux calamités : la mauvaise récolte et la maladie. Elles sont heureusement rares. Bien que ces gens ignorent l'hygiène, leur santé est bonne et régulière, d'abord grâce à la salubrité du climat, ensuite parce que les enfants nés débiles disparaissent vite, faute de soins éclairés. Cette famille ne connaît guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les rares solennités amenées par les mariages et les baptêmes; les hommes fréquentent très peu le cabaret. L'instruction est nulle et rudimentaire; deux des enfants, José et Maria, savent seuls lire; les autres sont illettrés. Il y a cependant dans la paroisse une école gratuite, mais elle est peu fréquentée, la loi sur l'instruction obligatoire étant fort mal observée. Nous verrons d'ailleurs dans

la suite que, dans bien des cas, les écoles sont insuffisantes. Les Fernandes sont catholiques et pratiquent assidûment leur religion, fait encore assez général dans les campagnes du nord.

Les charges publiques supportées par cette famille sont les suivantes : impôts directs payés à la commune, 1 milreis (5 fr. 55); à l'État, 8 milreis (44 fr. 40); les impôts indirects peuvent être évalués à 20 francs environ. Fernandes a été soldat, et son fils Francisco accomplit en ce moment son service militaire.

En sa qualité de contribuable payant l'impôt direct, le père est électeur municipal et politique.

Le type que nous venons de décrire sommairement est assez répandu dans toutes les vallées basses et moyennes du nord du pays. Les gens plus aisés sont rares; beaucoup de familles ont une situation plus précaire encore, parce que l'étendue de leur propriété est plus restreinte. Ce sont donc le petit fermier et le paysan petit propriétaire, souvent même propriétaire indigent, qui mènent la culture dans toute la région. C'est dire qu'elle ne peut être ni éclairée, ni progressive, ni très productive. En fait, elle demeure stagnante, faute de direction et de capitaux.

III. — VIGNERON DE LA RÉGION DU DOURO.

Le fleuve Douro, l'un des principaux cours d'eau de la péninsule ibérique, prend sa source sur les plateaux castillans, forme pendant quelque temps la frontière entre l'Espagne et le Portugal, puis traverse ce dernier pays en suivant presque exactement la direction est-ouest. Il a creusé dans le massif de granits et de schistes qui forme l'ossature de la région, un sillon profond, très étroit dans la partie supérieure de la vallée, plus large et moins abrupte dans la partie inférieure. Cette dernière présente en outre des caractères bien particuliers. Les brises de l'océan la parcourent presque sans obstacles et lui apportent une assez grande humidité. Elle est abritée des vents froids du nord par les montagnes du Tras os Montes, ce qui lui procure un climat d'une

douceur exceptionnelle. Aussi, on y rencontre, spécialement sur la rive droite, une végétation magnifique, rappelant souvent celle des Algarves [1]. L'amandier, par exemple, ne se rencontre guère, sauf exception, que dans cette dernière province, et sur la rive droite du Douro. Aussi a-t-on coutume d'appeler cette région le jardin du Portugal ; à la vérité, le Portugal entier pourrait être un splendide jardin, si la population savait ou pouvait en tirer le meilleur parti.

La région du Douro donne en abondance le maïs, les céréales, les légumes, les fruits et l'huile. Mais son produit le plus réputé et le plus important est le vin. On récolte plusieurs qualités, presque toutes estimées, mais la plus célèbre est celle que l'on connaît partout sous le nom de vin de Porto, ville qui est le centre principal de groupement et d'expédition. Le porto est un produit très spécial qui, comme le champagne et d'autres vins, n'est pas livré tel quel au consommateur. Pour acquérir les qualités qui ont fait sa renommée, il doit être conservé quelque temps, mélangé, enfin additionné d'eau-de-vie. Depuis longtemps, des maisons anglaises ont acquis un bon nombre de vignobles qui donnent le vin propre à faire du porto, et organisé des installations considérables pour la fabrication, la conservation, le traitement et l'expédition de la précieuse liqueur, qui est vendue et consommée principalement en Angleterre. A côté des comptoirs anglais, il existe des maisons portugaises, parfois fort importantes, qui font des affaires principalement avec l'Amérique du Sud et l'Afrique. Quelques établissements allemands, français et autres travaillent aussi à Porto dans la spécialité des vins. On estime à 70 ou 80 millions de francs la valeur des vins exportés chaque année par le Portugal, dont 45 à 50 millions pour la seule ville de Porto. Sur ce dernier chiffre, les vins fins représentent au moins 30 millions de francs. On voit qu'il s'agit ici d'intérêts considérables, on peut dire même de la source la plus importante de l'exportation portugaise.

Cependant la production vinicole est loin de recevoir partout

1. V. plus loin les monographies du *journalier de Conceiçao* et du *paysan-propriétaire de Monchique*.

en Portugal les soins minutieux qu'elle exige pour donner les meilleurs résultats. Sans doute, les propriétaires de grands crûs, souvent étrangers, ont organisé leurs installations en tenant compte des progrès modernes. Mais l'immense majorité des viticulteurs est formée de petits paysans dépourvus des connaissances et du matériel nécessaires pour bien fabriquer leur vin. Il va sans dire que la qualité, le goût et la conservation du produit souffrent notablement de cet état de choses. En Portugal, il en est du vin comme de l'huile d'olives, la matière première est bonne, souvent excellente, mais le travail d'élaboration est souvent médiocre, faute d'une direction éclairée et d'un bon outillage. C'est ce dont nous allons nous rendre mieux compte en étudiant la situation particulière d'un *vigneron-propriétaire de la région du Douro*[1].

Mais d'abord, il faut résumer ici une situation d'autant plus intéressante que nous retrouverons ailleurs des conditions analogues appliquées à d'autres denrées. Voici ce dont il s'agit. La surproduction générale du vin depuis la reconstitution des vignobles, jointe à la cause toute locale dont nous venons de parler, a produit, sur le marché portugais, comme partout un avilissement considérable des prix et la réduction des exportations. La chose était d'autant plus grave que le vin est le principal article d'exportation du Portugal. Pour remédier à cet état de choses, on a cru devoir établir des mesures législatives qui se résument ainsi.

Toute une série de décrets, de règlements et de lois, promulgués en 1905, 1907 et 1908 se complétant et se modifiant les uns les autres ont établi le régime suivant. D'abord, la culture de la vigne est interdite dans tous les terrains d'une altitude inférieure à 50 mètres, et même dans tous ceux qui sont désignés par une commission nommée à cet effet par le gouvernement : on peut seulement remplacer les ceps qui ont péri dans les anciennes plantations ; en cas de contravention, les plants nouveaux sont arrachés et une amende de 100 reis (55 centimes) par pied est appliquée.

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Victor Macedo Pinto, médecin à Taboaço.

Cette suspension de la culture est établie pour les années 1908, 1909 et 1910, et sera prorogée. On a voulu par là empêcher l'invasion des terres à maïs par la vigne.

Pour développer l'exportation, des privilèges importants sont assurés aux compagnies vinicoles qui prennent à tâche d'améliorer la culture, la fabrication et le commerce des vins nationaux. On leur assure des exemptions d'impôts, des détaxes à l'entrée du matériel vinaire, et on leur réserve le marché des colonies en frappant à l'entrée les vins et autres boissons d'origine étrangère de droits prohibitifs. En outre, pour soutenir la réputation des vins fins portugais, il est interdit d'exporter par le Douro ou le port de Leixoes les vins de liqueur autres que le porto, le madère, le carcavellos et le moscatel de Setubal; car, de même, il est interdit de donner le nom de porto à un vin ne provenant pas de la région délimitée sous ce nom.

On voit que les hommes d'État portugais ne reculent pas devant les grands moyens. Dans ce cas, ils ont imposé à la propriété une véritable servitude temporaire, en excluant la vigne de la culture en dehors des terres déjà plantées. Malheureusement, ce coup d'autorité ne pouvait suffire et n'a pas suffi, pour enrayer une crise qui a des causes très variées, souvent extérieures au Portugal. Elle a seulement établi des privilèges en faveur d'un certain nombre de personnes possédant des vignobles. Le principal tort venait des grands propriétaires terriens, qui se sont laissé entraîner à spéculer assez étourdiment sur la production du vin. Le jeu naturel des faits ne pouvait manquer de les amener à limiter d'eux-mêmes des plantations devenues onéreuses. On a préféré essayer de maintenir la position acquise au moyen de dispositions arbitraires prises au détriment du public consommateur et du Trésor. Cela n'a jamais donné de résultats durables, pas plus dans ce cas et en Portugal, qu'ailleurs dans d'autres circonstances. Tout le mal vient ici de la médiocre organisation de la propriété et de la culture; ce ne sont pas les réglementations bureaucratiques qui remettront les choses en ordre. Cependant, propriétaires et gouvernants semblent vouloir persister dans leur erreur. Les premiers réclament à l'État des avances de capitaux

pour soutenir leurs compagnies vinicoles, mettant ainsi tous les risques à la charge du contribuable. Les seconds iront-ils plus loin encore sur cette pente dangereuse, telle est la question qui se pose actuellement.

Revenons maintenant à notre vigneron.

Camillo Alves Teixeira, âgé de soixante et un ans, habite Taboaço, village de 1.200 âmes, bâti à 450 mètres d'altitude, dans la vallée du Tavora, à quelques kilomètres de son confluent avec le Douro, sur la rive gauche de ce fleuve. Sa femme Maria a quarante-cinq ans. Tous deux sont originaires du pays. Ils ont quatre enfants : João vingt-deux ans, Maria vingt, José dix-huit, Augusto dix-sept. Comme l'indique l'altitude du lieu, nous sommes ici déjà en pleine région montagneuse. De tous côtés s'élèvent des collines dont les pentes sont souvent abruptes, et les cultures s'étagent régulièrement dans un ordre commandé par la disposition et la nature des terrains. Le maïs occupe le fond des vallées; les vignes couvrent les pentes bien exposées; les terrains mal orientés ou trop maigres sont ensemencés en seigle, plantés en taillis ou abandonnés à la lande, que l'on cultive de temps en temps après de longues jachères. La plupart des champs sont plantés d'oliviers, et de magnifiques vergers entourent le village. Le pays est charmant avec ses verdures, ses eaux courantes, ses échappées de vue, ses lointains horizons de montagnes et son ciel transparent. Toutefois, le sol formé de débris granitiques çà et là mêlés de schiste est en général léger, sec, peu profond et d'une fertilité médiocre; le climat est sain, mais relativement froid, car le thermomètre s'abaisse en hiver un peu au-dessous de zéro, et la neige tombe quelquefois; les pluies sont fréquentes d'octobre en avril, rares en été, saison où la température peut atteindre et dépasse parfois 35°. Les productions principales sont le vin et l'huile; la contrée fournit aussi une assez grande quantité de pommes de terre. Le gros bétail est rare, faute de prairies; on élève une race de chevaux assez estimée, mais cet élevage décline rapidement, comme dans le reste du pays, si bien qu'il devient impossible de remonter la cavalerie de l'armée avec les ressources locales, et le gouverne-

ment doit importer à grands frais des chevaux étrangers qui, du reste, s'acclimatent assez mal. Les paysans nourrissent encore des porcs et quelques poules pour leur consommation. On trouve un peu de gibier : lapins et perdrix. La production minérale est nulle, bien que le sol renferme du minerai de plomb; quelques carrières de granit sont ouvertes çà et là. En fait, c'est le travail agricole qui prédomine de beaucoup dans la contrée.

La famille Teixeira possède un domaine composé d'une maison et de plusieurs pièces de terre sises dans les différents terroirs de la commune. La maison, construite en granit, est placée dans le village, au milieu des autres habitations, selon la coutume locale. Au rez-de-chaussée se trouvent l'étable, la grange, le cellier et le pressoir. Le logement occupe le premier étage et comprend une cuisine, une salle à manger et 10 ou 12 chambres meublées avec une extrême simplicité. En fait d'animaux, Teixeira ne possède qu'une jument qu'il emploie au labourage et aux transports, et dont la valeur est de 80 milreis (près de 450 francs). Le matériel de culture est aussi très réduit : une charrette, une petite charrue, une herse, quelques outils, un pressoir pour le raisin, des cuves et des tonneaux en font les frais. Le tout ne vaut pas plus de 100 milreis (555 francs).

Le domaine comprend principalement : un verger, des vignes, quelques parcelles propres à la culture de la pomme de terre et du seigle ; une partie de ces terres est plantée d'oliviers, et d'autres sont boisées en taillis qui fournissent du bois de chauffage. Selon l'habitude très répandue, notre vigneron ne connaît pas l'étendue de sa propriété, qui lui vient pour une grande partie de ses parents. Mais il l'estime à 10.000 milreis, à peu près 55.000 francs. Ce petit domaine absorbe les efforts de toute la famille — sauf la mère qui se consacre aux soins du ménage — et nécessite en outre une certaine quantité de travail salarié. Ajoutons que le régime du code civil, c'est-à-dire le partage égal, prévaut aujourd'hui complètement dans cette région.

La famille tire de son bien la plus grande partie de sa subsistance, et en outre elle met sur le marché les produits suivants : 50 hectolitres de vin pour 150 milreis (830 francs), soit

3 milreis ou 16 fr. 65 l'hectolitre ; 8 hectolitres d'huile d'olives pour 160 milreis (885 francs) ; 1.500 kilos de pommes de terre pour 20 milreis (111 francs) ; 30 hectolitres de seigle pour 100 milreis (555 francs). Cela représente un chiffre total de près de 2.400 francs, année moyenne.

Quant aux dépenses, on peut les calculer approximativement de la manière suivante. D'abord, Teixeira emploie des journaliers qui, à raison de 200 reis (1 fr. 10) par jour, lui coûtent pour l'année entière 120 milreis (666 francs). Pour l'entretien de la famille, qui porte des vêtements et du linge très ordinaires, on doit compter à peu près 250 francs. Les frais exigés par le matériel peuvent être évalués à une centaine de francs par an. La nourriture, très frugale, a pour éléments à peu près exclusifs : le pain fait avec la farine de seigle ; les légumes : choux et pommes de terre ; le riz ; le poisson salé ; par exception la viande de porc ou de bœuf ; on boit du vin en quantité modérée. La famille fait trois repas par jour. L'approvisionnement en épicerie, riz, poisson et viande, le tout payé comptant, coûte en moyenne un peu plus de 1 milreis par semaine, ou environ 60 milreis par an, soit 320 à 330 francs, y compris tous les menus achats indispensables. L'impôt absorbe 255 francs. En comptant encore 50 francs pour l'imprévu, nous arrivons au total de 1.700 francs à peu près, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. C'est ce qui a permis à Teixeira d'arrondir son domaine au cours des années, et de traverser la terrible épreuve de la reconstitution du vignoble, qui a ruiné bien des gens, au point que certaines vignes n'ont pas été replantées et restent en friche. Et bien qu'il assure n'avoir dans son coffre aucune économie en argent comptant, ou du moins presque rien, l'opinion courante est que le vieux vigneron a mis de côté un petit magot.

Par ce que nous venons de dire, on voit immédiatement que le mode d'existence de ces paysans est d'une très grande simplicité. Leur vie est ordinairement laborieuse et calme. Les solennités religieuses ou familiales constituent leurs principales récréations. Ils ne vont au cabaret que par exception. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs rares dans cette région.

Bien que l'hygiène soit entièrement négligée, la santé de tous les membres de la famille est bonne et régulière.

Teixeira et ses enfants savent lire et écrire, mais sa femme est illettrée. Il existe dans la commune deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Beaucoup d'enfants ne les fréquentent point. Cette famille pratique avec zèle la religion catholique, mais il serait difficile d'affirmer que ce fait influe sur la conduite de ses membres.

Les charges publiques supportées par Teixeira se subdivisent ainsi : impôt communal, basé sur la taxe foncière due à l'État sans pouvoir dépasser 60 % de celle-ci, 12.400 reis (66 fr. 60) ; taxe foncière, 30.230 reis (167 fr. 70) ; taxe sur les chevaux, 3.270 reis (18 francs); taxe paroissiale, pour l'entretien du culte (*congrua*), 500 reis (2 fr. 75). Les impôts indirects atteignent dans les campagnes à peu près 5 à 6 p. 100 des achats de produits manufacturés ou de denrées, soit pour cette famille un chiffre de 25 à 30 francs. Le père a fait son service militaire.

Teixeira possède le droit de vote à un double titre : il est censitaire et muni des éléments de l'instruction. Aussi est-il inscrit sur la liste municipale et sur la liste politique ; le vigneron exerce régulièrement ses droits et paraît y tenir, chose plutôt rare parmi les petites gens. Il faut dire, du reste, que nous sommes là en présence de ce qu'on pourrait appeler un gros paysan, étant donnée l'étroitesse générale des exploitations.

Les relations entre familles du pays sont paisibles et cordiales. On rencontre de loin en loin quelques immigrés venus de la Galice espagnole et établis dans la contrée, surtout comme petits commerçants. Certains se sont enrichis, généralement en pratiquant l'usure, nous dit-on. En sens contraire, une partie de la population a été chassée soit par la destruction des vignes, soit par une pauvreté chronique trop lourde à supporter, et elle a émigré principalement vers le Brésil.

Le type que nous venons d'analyser jouit d'une aisance relative exceptionnelle dans le pays. La plupart des autres

familles sont moins bien pourvues. Les unes ne possèdent que de très petites propriétés, qui les font vivre péniblement; d'autres, placées tout à fait dans une position d'indigence, doivent chercher du travail salarié. Il en résulte que le niveau général de la population est plutôt celui d'une pauvreté permanente, qui tient à la faible fertilité du sol, et surtout à l'insuffisance des ressources tirées du travail, ainsi que des débouchés ouverts aux produits agricoles, le village se trouvant assez loin de la voie ferrée, et par conséquent des grands centres consommateurs. On pourrait cependant faire beaucoup mieux s'il y avait là des gens capables d'organiser la préparation, l'expédition et la vente des denrées, spécialement des fruits, qui sont abondants et de bonne qualité. Mais ce qui manque le plus ici, comme presque partout dans le pays, c'est l'initiative éclairée.

IV. — PETIT FERMIER DE SAO PEDRO DO SUL.

La province du Douro confine au sud aux deux Beïras, qui s'étendent de l'est à l'ouest sur toute la largeur du royaume. La province orientale est couverte de montagnes, qui l'ont fait appeler la Beïra haute. La partie occidentale, ou Beïra basse, est en réalité une succession de plateaux très accidentés, qui s'étagent en descendant vers la mer par une pente assez rapide. De nombreux cours d'eau, dont plusieurs sont importants, serpentent entre les collines; leur régime est presque torrentiel à cause de la pente, et très irrégulier par l'effet des saisons. En effet, la Serra d'Estrella, d'où sort le Mondego, reçoit en quatre mois, de novembre à février, plus de 1^{m},20 de pluie, tandis que pendant les huit autres mois, il en tombe à peine 0^{m},80, dont 45 pour le seul mois de mai, toujours très orageux. En hiver, les rivières roulent un énorme volume d'eau; en été, elles sont presque à sec. Cette configuration, jointe à l'irrégularité des pluies, impose à la culture des céréales et des plantes sarclées des risques graves, dont les plantations arborescentes souffrent beaucoup moins. Aussi les deux

Beïras sont-elles couvertes d'arbres fruitiers, jusqu'à l'altitude de 400 à 700 mètres. Pour améliorer cette situation, il faudrait corriger les irrégularités du climat par un arrosage abondant. Mais, pour irriguer convenablement une contrée aussi montueuse, des travaux très considérables et très coûteux seraient nécessaires. Or, ici encore le régime social se prête mal aux grandes entreprises d'utilité publique. Comme dans les provinces de l'extrême nord, ce sont la moyenne propriété et la petite exploitation qui prédominent. Le capitaliste se porte assez volontiers vers la terre, mais quand il l'a acquise, c'est pour l'affermer aussitôt par petites portions. Absorbé par la vie urbaine, le propriétaire foncier connaît peu les besoins de la culture et ne sait pas faire les sacrifices nécessaires pour mettre le sol en pleine valeur. L'effort devrait être, il est vrai, très considérable. Il faudrait le combiner avec d'autres entreprises hydrauliques, destinées à procurer à l'industrie de la lumière et de la force. Le régime de l'exploitation agricole aurait aussi besoin d'être modifié pour donner à la culture plus de capacités et de ressources. La monographie d'un *petit fermier de São Pedro do Sul*[1] nous permettra de préciser les idées sur ce point.

São Pedro do Sul est un bourg de 3.600 habitants, situé à 400 mètres d'altitude, dans la haute vallée du Vouga, au confluent du Sol et du Tronce, rivières qui se jettent ici dans le fleuve. L'aspect du pays est fort pittoresque, avec ses collines vertes, plantées de vignes, d'arbres fruitiers, et souvent couronnées de pins. Le fond des vallées est couvert de champs de maïs, alternant avec les céréales, le lin et les légumineuses. A peu de distance se trouve un établissement thermal, alimenté par une source sulfureuse qui jaillit à la température de 70°, et qui était célèbre déjà parmi les colons romains de Lusitanie. D'assez nombreux baigneurs viennent en été se faire traiter dans ce riant pays. Cependant, les communications ne sont pas très faciles. Les chemins de fer sont rares dans la pro-

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Silverio Lobo, avocat à São Pedro do Sul.

vince de Beïra Alta, et pour arriver à São Pedro do Sul, il faut se rendre par une ligne d'intérêt local à Vizeu, puis franchir en voiture les 22 kilomètres qui séparent cette ville des bains. Ce défaut de bons moyens de transport ne nuit pas seulement à l'établissement en question, mais surtout à la production agricole de toute la région, car elle ne peut en sortir que par les petits charrois exécutés avec des véhicules à bœufs. Les routes sont d'ailleurs bonnes, mais très accidentées, ce qui rend le voiturage onéreux. Il va sans dire que cette situation contrarie également l'introduction des denrées et des articles fabriqués provenant des autres provinces ou de l'étranger.

Dans la région de São Pedro do Sul, c'est la moyenne propriété qui domine, tout en laissant une certaine place à la propriété fragmentaire, c'est-à-dire très petite. La première est subdivisée en fermes, presque toujours de faible étendue. Généralement, le très petit propriétaire complète son exploitation en louant quelques parcelles détachées d'un domaine voisin. Il est à peine besoin de dire que ces fermes minuscules ne peuvent pas envoyer grand'chose au marché; la famille consomme presque tous les produits et ne vend que juste ce qui est nécessaire pour réaliser le montant du loyer dû au propriétaire des champs affermés. La famille que nous allons étudier appartient à ce type.

Agostinho Ignacio habite une maisonnette isolée, bâtie sur le penchant d'un coteau, dans la quinta de Ribeira, à quelques centaines de mètres du bourg, près d'une belle et bonne route qui conduit à Lamego. Il est âgé de 39 ans, et sa femme, Maria de Jésus, en a 38. Le mari ne connaît pas sa famille, il a été abandonné dès ses premiers jours et élevé par la charité publique. La femme est du pays; elle a six frères et sœurs établis dans les environs. Le ménage a eu sept enfants dont six encore vivants : Émilia, 16 ans; Antonio, 12; Maria, 9; Manuel, 7; Delmira, 3; Maria Conceiçao, 8 mois. Tout ce monde, sauf les plus petits, travaille à la culture et au ménage, chacun dans la mesure de ses forces.

Ignacio possède une petite maison entourée d'un verger, le

tout d'une valeur de 500 milreis (2.775 francs); la terre est excessivement chère ici, nous verrons bientôt pourquoi. D'ailleurs, ce sol granitique abondamment arrosé sur beaucoup de points par des sources nombreuses, est généralement fertile. Notre paysan n'habite pas sa maison, qui lui sert seulement de magasin et de grange. Il a préféré s'installer dans les bâtiments que lui loue le propriétaire de la *quinta*[1]. Cette habitation, assez primitive, se compose d'un rez-de-chaussée qui sert d'étable, de grange et de cellier, et au-dessus une cuisine, une salle qui mesure 4 mètres sur 5, et deux chambres de 3 mètres sur 2 m. 50. Ce modeste logis est tenu avec une certaine propreté. En outre de la maison, Ignacio loue diverses pièces de terre, d'une contenance totale de 3 1/2 hectares, dont la valeur est estimée à la somme considérable de 4 *contos* de reis (plus de 22.000 francs), ce qui représente environ 6.000 francs l'hectare. Le loyer annuel de cette ferme est de 45 milreis (249 fr.75 en argent, ce à quoi il faut ajouter 24 hectolitres de maïs et 4 poules, valant ensemble 32 milreis (177 francs), soit au total environ 426 francs; cela représente à peu près 2 % du capital foncier. Pour exploiter sa ferme, Ignacio dispose de deux bœufs de travail, qu'il achète à l'automne à une des nombreuses foires tenues sur la frontière espagnole; celle-ci est librement ouverte au trafic du bétail, et un mouvement d'échange très actif se fait entre les deux pays, à leur grand profit réciproque. Le fermier fait travailler ses bœufs jusqu'au printemps suivant, les engraisse quelque peu, puis les revend pour la boucherie au mois d'août, avec un petit profit, afin de n'avoir pas à les nourrir tout l'été. Il en estime la valeur à 15 livres sterling[2] (environ 375 francs). Ajoutons : un char qui vaut 12 milreis (66 francs); quelques instruments aratoires, 7 milreis (38 à 40 francs); deux porcs destinés à l'alimentation de la fa-

1. Propriété rurale en culture.

2. Le commerce anglais a si complètement dominé à une certaine époque le marché portugais, que la livre sterling est restée pour beaucoup de gens, au moins dans le Nord, l'unité usuelle pour énoncer les sommes un peu fortes. Du reste, jusqu'en 1890, on ne trouvait en circulation dans le pays que des pièces d'or anglaises.

mille. Il faut joindre à l'actif un mobilier tout à fait primitif, un peu de linge et les vêtements indispensables.

Les ressources qu'Ignacio tire de sa petite exploitation sont les suivantes : d'abord, elle nourrit presque complètement la famille, à laquelle elle fournit le pain de maïs, les pommes de terre, les légumes et les fruits, un peu d'huile et de vin, la viande et la graisse de porc. Autrefois, on récoltait aussi dans le pays des châtaignes, qui entraient dans l'alimentation; une maladie dont la cause n'est pas encore parfaitement déterminée, a fait sécher sur pied presque tous les châtaigniers, perte vivement ressentie et qui a été plus cruelle encore en d'autres régions, ainsi que nous le verrons bientôt. Voici comment le fermier évalue sa récolte : maïs, 54 hectol.; orge, 12 hectol.; haricots, 2 1/2 hectol.; pommes de terre, 8 hectol.; vin, 20 hectol. Sur ces quantités de produits récoltés, il vend 12 à 16 hectol. de vin, à 1.750 reis (9 fr. 65) l'hectolitre, un peu de maïs et des fruits; ces denrées sont portées aux marchés qui se tiennent à São Pedro do Sul deux fois par mois.

En outre, Ignacio gagne encore un peu d'argent en faisant des journées pour des fermiers ou propriétaires voisins. Chaque année, il travaille ainsi au dehors vingt à trente jours qui, à raison de 300 reis (1 fr. 65), lui procure une ressource supplémentaire de 33 à 50 francs. Si nous cherchons maintenant à établir le total de ses recettes en argent, nous arrivons au chiffre approximatif de 480 à 500 francs. Quant aux dépenses, voici comment on peut les évaluer. Pour l'alimentation, qui est extrêmement frugale, on n'achète pas grand'chose : seulement un peu d'épicerie, du poisson salé et du riz. Au premier repas, on mange une soupe maigre et un peu de poisson salé avec du pain de maïs, à midi une soupe aux légumes, un plat de morue ou de viande de porc, avec du riz ou des pommes de terre ou des haricots; le souper est généralement composé des restes du dîner. De temps en temps, on boit un verre de vin. Les achats annuels relatifs à la nourriture ne dépassent pas 90 francs par an. L'entretien se réduit également à peu de chose. Le mobilier, le linge et les vêtements sont limités au strict minimum; la dépense indispensable

ne va pas au delà de 80 francs. Il faut ajouter à cela : quelques frais nécessités par la réparation et le remplacement de l'outillage et des harnais, soit à peu près 50 francs ; le loyer en argent des terres, 250 francs ; l'impôt 800 reis ou 4 fr. 40, soit un total de 474 fr. 40. Ce chiffre représente les besoins indispensables ou à peu près ; tout accident qui survient le grossit immédiatement et apporte avec lui la gêne, sinon la misère. Pour le moment, la famille Ignacio réussit à joindre les deux bouts parce que, en dépit d'une hygiène très superficielle, la santé de tous est bonne ; en outre, les plus âgés des enfants commencent à travailler. Mais, en cas de difficulté grave : disette ou maladie, ces gens ne pourraient guère compter que sur la charité publique. On s'entr'aide bien un peu entre voisins, mais cela ne peut aller loin, à cause de la pauvreté presque générale. Les relations de voisinage sont d'ailleurs souvent troublées dans cette région par des contestations relatives à la distribution des eaux d'irrigation. Ignacio est à l'abri de ces ennuis, grâce à la position favorable des terres qu'il cultive.

Dans ces conditions, le paysan éprouve une grande difficulté à constituer une réserve pour ses vieux jours. Aussi, les parents tombent généralement à la charge des enfants, et dans ce cas, c'est l'aîné qui les prend avec lui, cela moyennant un avantage d'un tiers sur leur succession, s'il y a lieu, ou une prestation à payer par chacun des autres enfants. Ajoutons pour compléter le tableau que, en ce qui concerne l'instruction, elle est ici à peu près nulle. Les parents ne savent ni lire ni écrire, et ils ne se sont pas souciés d'envoyer leurs aînés à l'école, parce qu'ils n'avaient pas le temps de s'en occuper à ce point de vue. Maintenant que la fille aînée est en état de prendre soin des plus jeunes, on en profite pour envoyer aux écoles du bourg ceux qui sont en âge. Deux vont ainsi en classe, faisant pour cela près de 2 kilomètres de chemin. Il existe à São Pedro do Sul quatre écoles, dont une est due à la générosité du comte Ferreira, un riche philanthrope qui a fondé dans le pays un grand nombre d'établissements utiles : hôpitaux, hospices, asiles, écoles, etc. Les faits de ce genre ne sont pas rares en Portugal.

où l'esprit de solidarité est fort développé. Beaucoup de personnes enrichies par l'émigration, notamment, se font un honneur de contribuer au bien public par des libéralités de toute espèce.

La famille Ignacio est catholique et pratique régulièrement sa religion.

Au point de vue des charges publiques, ce fermier paie seulement 800 reis (4 fr. 40 à la commune à titre de taxe directe. Il supporte peu d'impôts indirects parce que sa consommation est infime. Il a été dispensé du service militaire.

Ignacio est électeur municipal et politique, mais il s'intéresse fort peu aux affaires publiques et n'use guère de son droit. A ce propos, on nous a affirmé à diverses reprises, et dans des circonstances différentes, que beaucoup de propriétaires croient pouvoir imposer à leurs fermiers la condition de voter pour le candidat qui leur sera désigné. Cette exigence a généralement pour résultat de mécontenter l'électeur et de l'éloigner du scrutin. Elle paraît d'ailleurs toute naturelle à des gens qui, fort peu conscients de leur devoir social, s'imaginent qu'il suffit, pour bien servir son pays, de faire de la politique de clan.

Les environs de São Pedro do Sul fournissent à l'émigration un assez fort contingent, ce qui s'explique par la pauvreté de la plupart des familles paysannes. Dans toute la contrée, on remarque au premier coup d'œil un assez grand nombre de maisons d'aspect confortable, parfois même élégant. Ce sont les demeures des « brésiliens », c'est-à-dire des émigrants revenus au pays avec une fortune plus ou moins importante. Parfois ils n'ont rapporté que 10, 15 ou 20.000 francs, mais on sait que certains ont réalisé des millions, et cela enflamme les imaginations. Pendant que nous faisons notre enquête, on nous montre une jolie maisonnette toute neuve, bâtie au bord de la route, où l'on entend par les fenêtres ouvertes un phonographe qui moud une romance de café-concert. On nous apprend qu'elle a été construite par un brésilien, lequel y vit maintenant en petit rentier, faisant l'envie du voisinage. C'est là ce que tout le monde voit. Mais, en même temps, un brave paysan nous ra-

conte qu'un de ses frères, parti pour le Brésil il y a déjà longtemps, en laissant sa femme au pays, lui a envoyé d'abord assez d'argent pour la faire vivre. Mais, depuis quelques années, il ne donne plus de ses nouvelles ; on suppose qu'il est mort, terrassé par la misère ou par la fièvre. Cela, personne ne veut y penser, et pourtant les exemples de ce genre ne manquent pas, puisque l'on estime à 12 pour 100 seulement le nombre de ceux qui reviennent.

Les émigrants portugais envoient ou apportent ainsi chaque année dans leur pays des capitaux importants, qu'ils emploient principalement en achats de rentes et surtout de terres, ce qui fait monter la valeur du sol, dans certaines régions du nord, à des prix exorbitants, ainsi que nous l'avons constaté plus haut. Le petit paysan est exclu de la propriété foncière par cette concurrence insoutenable ; cela l'empêche de s'élever, même quand il réussit à épargner. De plus, beaucoup de brésiliens, profitant de la rareté des capitaux, prêtent leur argent à gros intérêts, ce qui amène souvent la ruine de l'emprunteur.

Le type que nous venons de décrire est très répandu dans la vallée du Vouga et de ses affluents. La fertilité du sol, permettant en général à une famille de vivre sur un petit espace, ce fait a amené les propriétaires à morceler leurs domaines en exploitations minuscules, qui trouvent facilement preneurs parmi ces paysans dépourvus de matériel et d'argent. Mais aussi, la culture reste routinière et arriérée, ne tirant qu'un médiocre parti d'un pays particulièrement favorable. Le paysan de cette contrée manque, en effet, de moyens, d'instruction et d'exemples à suivre, aussi bien que de ressources. Il vit patiemment dans la pauvreté, à moins qu'une série de mauvaises récoltes, ou quelque fléau, ou tout simplement l'appel d'un parent ou d'un ami le décide à aller tenter la fortune outre-mer. Nous aurons souvent à revenir sur ce phénomène de l'émigration, si intense en Portugal, et nous verrons sa portée se préciser de plus en plus par la leçon des faits.

V. — FERMIER DE VIZEU.

Si, en partant de São Pedro do Sul, on se dirige vers le sud-ouest, la route s'élève en serpentant entre de hautes collines pour atteindre bientôt une contrée qui diffère sensiblement de la précédente. Elle est occupée par une population assez dense, dont la monographie d'un *fermier des environs de Vizeu*[1] va nous indiquer d'une façon suffisante la physionomie sociale et la situation économique.

Le district qui a pour chef-lieu la petite et antique cité de Vizeu, est formé pour la plus grande partie de plateaux dont l'altitude dépasse souvent 700 mètres. Ils sont hérissés de hautes collines, qui deviennent vers l'est de véritables montagnes, et profondément ravinés par le cours d'innombrables rivières. A l'horizon, on aperçoit les sommets, souvent neigeux, de l'Estrella, la plus haute chaîne du pays. Le sol est formé principalement de granit, et sa fertilité est fort inégale; souvent grande dans les vallées d'alluvion, elle diminue graduellement au fur et à mesure que l'on s'élève vers les hauteurs, où les cultures font place aux sapinières et aux bruyères. Le climat est doux, sauf dans les montagnes; la moyenne annuelle de la température se maintient entre 13° et 14°, avec quelques gelées en hiver et quelques journées de fortes chaleurs en été; les pluies sont assez abondantes d'octobre à mars, mais elles deviennent ensuite irrégulières et rares; la chute totale de pluie dépasse un peu un mètre, dont un dixième seulement pour l'été. Comme la saison sèche est assez longue, le pays, très verdoyant en hiver et au printemps, prend en été un aspect aride, atténué cependant par la verdure des vignes, des oliviers et des sapinières. Il faudrait beaucoup d'eau pour permettre au sol de développer toute sa productivité. Mais elle manque en beaucoup d'endroits, ce qui limite étroitement la production agricole.

1. Monographie faite avec le concours de M. le chanoine Fructuoso, à Vizeu.

C'est la moyenne propriété qui prédomine, et de beaucoup, dans toute la Beïra Alta. Les domaines d'une valeur supérieure à 500.000 francs sont rares; on en trouve beaucoup dont l'évaluation varie entre 50.000 et 100.000 francs; il n'en existe qu'un assez petit nombre d'un prix inférieur à 50.000 francs. En très grande majorité, ces domaines sont subdivisés en fermes de médiocre étendue, parfois louées à prix d'argent, souvent aussi moyennant une prestation en nature et en corvées[1]. La grande propriété se trouve ainsi combinée avec la petite culture. Il est extrêmement rare que les propriétaires résident sur leurs terres; ce sont des capitalistes qui habitent des villes plus ou moins éloignées, spécialement Lisbonne et Porto. A côté des anciennes familles aristocratiques ou bourgeoises, on voit maintenant figurer un certain nombre de nouveaux propriétaires enrichis dans les affaires, ou revenus du Brésil après fortune faite. Sans couvrir au total une grande surface, la très petite propriété est assez fréquente, donnant naissance au type du propriétaire indigent. Elle se combine le plus souvent avec le fermage, c'est-à-dire que le petit paysan complète son exploitation en louant des terres à quelque grand propriétaire du voisinage. Bien que le morcellement du sol fasse des progrès évidents, il ne marche cependant pas très vite, précisément par l'effet de la tendance que montrent les capitalistes, et surtout les émigrants revenus au pays, à acheter de la terre et à la payer un prix souvent exagéré. Le simple paysan ne peut rivaliser avec eux, et n'accède à la propriété que par hasard.

Les cultures principales de la région étaient autrefois le maïs, qui demande une terre profonde et fraîche, les céréales et la vigne. Il y a un certain nombre d'années, lorsque, dans les autres pays, les ravages du phylloxera eurent amené une hausse considérable du prix des vins, les propriétaires crurent faire une bonne spéculation en reprenant une partie de leurs terres pour les planter en vignes; cet arbuste envahit ainsi non seulement les coteaux, mais encore les sols propres au maïs et aux prairies.

1. Principalement des transports.

Pour procéder à ces plantations et pour les entretenir, on y employait les corvées dues par les fermiers, et des ouvriers à la journée, sous la direction d'un régisseur. Le fléau ayant ravagé le Portugal à son tour, on s'empressa de replanter en dépassant même les limites précédentes. Mais, comme toutes les spéculations, celle-ci présentait un grave aléa; par sa généralité, elle a amené la surproduction et l'avilissement définitif des prix. Aujourd'hui, la plupart des terres plantées en vignes ne donnent, malgré le bas prix de la main-d'œuvre, qu'un revenu à peine suffisant pour couvrir les frais de culture. Aussi, on tend à les remplacer par des oliviers sous lesquels on sème des céréales : blé, seigle, orge, des pois ou des fèves.

Les bourgs et les villages de cette région sont tous construits sous une forme très compacte, et l'on rencontre peu de maisons isolées dans la campagne. Cependant les paysans propriétaires ont une propension de plus en plus marquée à se construire une demeure sur le champ qui leur appartient, parfois loin du village. Le mode d'existence de ces petites gens est on ne peut plus simple. Les salaires des ouvriers ruraux sont d'ailleurs fort bas : on paie les hommes de 200 à 250 reis (1 fr. 10 à 1 fr. 35 par jour, et les femmes 150 reis (0 fr. 82). Dans ces conditions, la misère est souvent grande, surtout quand la récolte a été mauvaise. Pour secourir les pauvres, il existe des institutions très anciennes, connues sous le nom de Miséricordes. Ce sont des confréries qui ont pour mission de réunir des aumônes en argent ou en nature, d'en faire la distribution, de fonder des hôpitaux ou des asiles[1]. Il existe une de ces associations dans le *concelho* de Penalva do Castello, dont dépend la famille étudiée plus loin.

L'étroitesse des exploitations, qui exigent peu de bras, et la pauvreté de la population rurale, la pousse à émigrer dans différentes directions. Les uns vont chercher du travail dans les grandes villes. D'autres se dirigent par bandes vers l'Alem-

1. Voir les détails donnés plus loin à propos de la Miséricorde de Lisbonne dans la partie relative à la population industrielle. Dans le district de Vizeu il y a beaucoup d'établissements de ce genre à Vizeu, Santar, Tondella etc., etc.

tejo, où ils sont employés dans les vastes fermes à blé, ainsi que nous le verrons plus loin. Beaucoup de jeunes filles s'engagent comme servantes à Lisbonne et dans les autres centres urbains; souvent elles reviennent au villages après avoir subi la mauvaise influence de la ville, dont elles propagent ainsi la corruption. Enfin, de nombreux ouvriers et paysans vont chercher fortune à l'étranger ou aux colonies, surtout au Brésil. Ils y débutent comme ouvriers ruraux, artisans ou petits commerçants, vivent avec beaucoup d'économie et réussissent souvent à faire en dix ou quinze ans une petite fortune; quelques-uns même parviennent à la véritable richesse. Somme toute, leurs ambitions sont très courtes, et comme ils emportent un grand amour pour leur terre natale, où toute leur famille est restée, leur espoir est d'y revenir le plus tôt possible pour y vivre en paysans aisés ou en petits bourgeois. Pendant leur absence, et quand ils le peuvent, ils envoient généralement un peu d'argent à leurs parents. Aussi arrive-t-il souvent que l'on pousse un jeune homme à émigrer dans le but d'en tirer des subventions en argent comptant, chose toujours rare dans ce milieu pauvre. Après leur retour, les plus aisés prennent fréquemment à leur charge l'instruction d'un jeune frère, neveu ou cousin, auquel ils procurent ainsi l'occasion de s'élever à une condition supérieure.

Les indications générales que nous venons de résumer vont maintenant se préciser dans la monographie qui suit.

José Ferreira Morgado habite le village de Corga, situé à 12 kilomètres de Vizeu. Il est âgé de 73 ans. Sa femme, Bernadina d'Almeida, en a 65. Six enfants vivent et travaillent avec les parents : Antonio, 35 ans; Manuel, 30; Constança, 26; Zoao, 24; José, 22; Carlos, 21. Le fermier emploie en outre un jeune berger de 14 ans.

Le village est bâti sur un petit plateau accidenté, traversé par un ruisseau. La couche arable, peu épaisse, en général, laisse souvent apparaître le granit qui la supporte. Partout où le sol est suffisamment profond, sa fertilité est moyenne. Ailleurs, il se dessèche vite et produit peu. Le climat est tem-

péré, le thermomètre descend rarement au-dessous de 3°, et ne dépasse guère 32°. La région est essentiellement agricole; elle ne produit en outre qu'une petite quantité de pierres à polir et les articles communs fabriqués par les artisans.

Morgado est propriétaire de sa maison et de l'enclos qui en dépend. C'est un petit bâtiment qui contient une étable, un cellier, et au-dessus deux chambres et une cuisine, où toute la famille s'entasse. Le mobilier est extrêmement sommaire. Il se compose : de couchettes en planches garnies d'une simple paillasse, de coffres à linge, de tables et de bancs en bois de sapin et de quelques ustensiles. Le linge et les vêtements se réduisent à peu près à ce qui est indispensable; chacun possède un costume de travail et un autre pour le dimanche; la ménagère garde quelques draps en réserve. Habitation, mobilier et hardes valent au plus, tout compris, 300 milreis (1.550 fr.).

Notre paysan afferme les terrains qu'il cultive à l'un des plus gros propriétaires de la province. Ces terres font en effet partie d'un domaine dont la valeur est estimée à environ 500.000 francs. Le propriétaire habite Lisbonne et il a pour régisseur, ou plutôt pour agent, l'instituteur de Corga, qui s'occupe de faire rentrer les fermages et les redevances, et exécuter les travaux nécessaires dans les vignes exploitées en régie; il ne cultive rien par lui-même. La ferme de Morgado, une des plus grandes du pays, comprend quelques hectares de terres ensemencées en blé, seigle et orge, ou plantées en vignes, 3 hectares de terre à maïs, enfin 25 hectares de sapinière. Le tout est estimé 3.000 milreis (16.650 fr.) en chiffre rond.

L'assolement des terres arables est fort simple : après avoir été emblavée pendant une courte période, qui varie de deux à cinq ans, chaque parcelle est laissée en jachère pendant un temps variable durant lequel on y fait pacager le bétail. Comme celui-ci est peu nombreux, la fumure est faible et le rendement médiocre : il ne dépasse guère 12 hectolitres à l'hectare pour les céréales et 14 pour le maïs. En moyenne, la ferme produit : 35 hectolitres de maïs, 8 de seigle, 6 d'orge, 4 de

blé, 160 kilos de lin, 39 hectolitres de vin, et en outre les pommes de terre et les légumes pour la nourriture de la famille. La sapinière fournit le bois pour le chauffage et les réparations.

Pour sa culture le fermier dispose d'un outillage extrêmement primitif : un char à bœufs avec son harnais, un araire ou petite charrue, une herse et quelques outils à main, rien de plus. Le cheptel comprend deux bœufs de trait, de la race petite mais vigoureuse appelée arouquèsa, valant ensemble 140 milreis (775 fr.), treize brebis pour 27 milreis (150 fr.), deux porcs 15 milreis (83 fr.), six poules 1.800 reis (10 fr.). Le tout, attirail et bétail, peut être estimé au total 1.200 francs à peu près. En y ajoutant la valeur de la maison et du mobilier, nous arrivons à une somme qui peut varier entre 2.700 et 3.000 francs et qui représente l'actif de cette famille.

En dépit de son âge avancé, le fermier dirige encore son exploitation, à laquelle tous ses fils sont employés, pendant que la mère, aidée par Constança, prend soin de la maison ; la jeune fille participe en outre aux travaux des champs. Morgado entreprend chaque année, avec son char et ses bœufs, quelques transports — environ 10 jours — qui lui rapportent à peu près 12 milreis (66 fr.). L'un des fils gagne en Alemtejo et rapporte à la maison 28 milreis (155 fr.). Il faut ajouter à cela les produits vendus au marché ; le principal a été cette année le vin : 5 hectolitres pour 14 milreis (77 fr. 50), le reste est insignifiant.

L'alimentation a pour base le pain de maïs, accompagné le matin de quelques sardines salées, à midi de pommes de terre ou de haricots, et parfois de morue ou de viande de porc, le soir de légumes et des restes du dîner. On estime à 22 milreis (122 fr.) par an la dépense nécessaire en denrées d'épicerie, vêtements, etc., pour la nourriture et l'entretien de la famille. Le fermier paie son loyer en nature et livre dans ce but au propriétaire 22 hectolitres de maïs ; de plus, il lui doit quatre jours de corvée avec son char et ses bœufs.

Nous constatons ainsi que la famille remet au propriétaire ou

consomme directement la presque totalité de ses récoltes. Si elle fait un peu d'argent, c'est surtout grâce au travail salarié qu'elle fournit au dehors. Voici, d'après les indications qui précèdent, le tableau approximatif de ses recettes et de ses dépenses, abstraction faite des produits consommés ou délivrés en nature :

Recettes.

Charrois, 10 journées	66 fr. »
Salaire d'un fils	155 »
Ventes : 5 hectol. de vin	77 fr. 50
Divers	60 »
Total	358 fr. 50

Dépenses.

Denrées d'alimentation, épiceries	55 fr. 50
Linge et vêtements	66 fr. 50
Outils, harnais, etc	50 »
Impôts	100 »
Divers	72 »
Total	344 fr. »

On voit par ces deux totaux que le peu d'argent comptant réalisé par cette famille est absorbé par ses besoins urgents. Le moindre accident suffit pour rompre l'équilibre de ce pauvre budget, et pour appeler les privations.

Les récréations dont profite la famille ne sont ni très nombreuses ni très variées. En dehors des cérémonies familiales, comme les mariages et les baptêmes, la plus grande réjouissance est celle que ramène chaque année la fête patronale du village. On la célèbre par un repas substantiel, après lequel la jeunesse organise des danses tandis que les vieux se rendent au cabaret. Le dimanche et les jours de fête, les hommes vont aussi de temps en temps à l'auberge, où ils boivent surtout du vin, vendu très bon marché. L'ivrognerie et le désordre sont d'ailleurs des faits rares.

Ces gens vivent ainsi dans un état de médiocrité paisible qui touche la pauvreté. Son principal inconvénient est de leur

rendre tout progrès bien difficile. Deux causes de trouble les guettent continuellement : la mauvaise récolte et la maladie. Les années sèches leur sont très dures. Quant à la santé, en dépit d'un défaut à peu près complet d'hygiène, elle est assez bonne en général. Cela tient d'abord au climat, qui est plutôt sain ; en outre, les soins donnés à la première enfance étant fort peu éclairés, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, tous les enfants d'un tempérament faible disparaissent de bonne heure. Il en résulte une sélection au profit des plus forts. Toutefois, le père, déjà âgé, fut atteint récemment d'une maladie assez grave ; il a été soigné à l'hôpital de la Miséricorde, où il payait une pension de 300 reis (1 fr. 65) par jour.

Cette famille ne reçoit aucun appui extérieur, hormis celui que l'on se donne entre voisins. Au moment des grands travaux, ces paysans s'aident entre eux, travaillent les uns pour les autres, se prêtent des animaux, des outils ou des semences. Quand un ménage vient à manquer de quelque provision, un autre lui en fait l'avance, et le remboursement s'opère en nature après la récolte. Ces pauvres gens se patronnent ainsi les uns les autres dans la mesure de leurs forces, suppléant par là de leur mieux à l'absence du véritable patron, le propriétaire. En visitant cette région, nous avons eu l'occasion de constater d'une façon frappante l'importance de l'initiative et des exemples donnés par les patrons agricoles lorsqu'ils remplissent effectivement leur rôle. Non loin de Corga, à Povolide, nous avons rencontré un ancien officier, M. J. Cabral, propriétaire d'un domaine assez étendu. Comprenant que le rendement serait meilleur sous son contrôle direct, il a quitté l'armée pour aller s'installer sur ses terres. M. Cabral eut alors l'idée d'organiser une laiterie pour la production du beurre. Et pour se procurer la crème nécessaire, il sut persuader aux paysans du voisinage qu'ils auraient avantage à remplacer leurs bœufs de travail par des vaches laitières. Il leur avança même souvent une partie de l'argent nécessaire pour les acheter, retenant par fractions l'intérêt et le capital sur le prix du lait qui lui était livré. Le rendement de ces animaux est assez faible, d'autant plus qu'on

les fait travailler; cependant la production de la beurrerie de Povolide a pu se développer peu à peu; elle atteint maintenant 70 kilos par jour, procurant aux fermiers une ressource supplémentaire qui n'est pas à dédaigner. De son côté, M. Pedro dos Santos, qui réside temporairement à Vizeu, tout près de ses propriétés de Villa Mean dans la vallée du Dao, a organisé un syndicat agricole et viticole et une association mutuelle d'assurance contre la mortalité du bétail, qui rendent d'importants services. Il s'efforce actuellement d'adapter aux besoins du crédit agricole régional une institution déjà ancienne : le *Banco agricola e industrial Viziense,* qui fonctionne depuis plus de 40 ans à côté de la Miséricorde de Vizeu. Il est évident que, si les propriétaires de ce type étaient plus nombreux, l'agriculture portugaise serait aussi plus prospère.

L'instruction primaire est loin d'avoir réalisé en Portugal tous les progrès désirables. Cela tient à diverses causes que nous aurons l'occasion d'analyser plus tard. Dans la famille Morgado, qui comprend huit personnes, trois seulement, le père et deux fils, savent lire, les autres sont illettrés. Au point de vue religieux, on trouve encore dans ces campagnes un certain nombre de personnes pieuses, mais il en est d'autres qui, tout en observant les pratiques élémentaires du culte, ne montrent pas une bien grande ferveur, et c'est ici le cas.

Les charges publiques supportées par la famille se résument ainsi : elle paie, en premier lieu, à titre d'impôt foncier, 18 milreis (100 fr.) qui se partagent entre la commune et l'État; c'est là une bien lourde charge pour une si petite exploitation. Ensuite, elle supporte les impôts indirects qui frappent les articles de consommation; comme elle achète peu de chose, le fardeau de ces taxes ne lui est pas très sensible ; on peut l'évaluer à environ 8 ou 10 francs par an. Quant au service militaire, il n'a été fourni par aucun des Morgado, tous ayant été exemptés pour cause d'insuffisance physique[1].

En ce qui concerne les relations avec l'extérieur, nous cons-

1. Nous aurons plus tard l'occasion de constater que l'incapacité physique est souvent un prétexte qui couvre des interventions politiques.

tatons d'abord que la densité de la population dans les Beïras ne laisse guère de place à l'immigration. Au contraire, les gens du pays se répandent chaque année au dehors pour trouver dans l'émigration temporaire un supplément de ressources. Un des fils de Morgado part ainsi en septembre pour l'Alemtejo, où il travaille dans une ferme jusqu'en avril, époque à laquelle il revient avec un petit pécule, évalué à 28 milreis (155 fr.) en moyenne, somme qui entre dans le budget du ménage, ainsi que nous l'avons constaté.

Le père et les deux fils qui savent lire sont électeurs municipaux et politiques.

Le type représenté par cette famille est le plus répandu parmi la population agricole de cette région. On ne rencontre là que bien peu de fermiers d'un degré supérieur; en revanche, on en trouve un certain nombre dont les exploitations sont sensiblement moins étendues, et qui tombent par conséquent dans une condition presque misérable. Plus bas encore, on peut observer des familles d'ouvriers ruraux, dont les plus heureuses sont celles qui possèdent au moins une maisonnette. Le taux très minime des salaires ne leur permet guère que par rare exception de sortir de leur très humble et souvent très difficile position. Toutefois, malgré l'exiguïté de leurs ressources, la condition des familles rurales reste tolérable. Tant que le prix du maïs ne s'élève pas au-dessus de 17 francs l'hectolitre, — et ce fait ne se produit que dans les années d'extrême sécheresse, — l'ouvrier agricole ne souffre pas de la faim. Nous verrons bientôt qu'on ne pourrait pas en dire autant des travailleurs de la ville.

A quelques kilomètres de Vizeu commence la région montagneuse, où une population clairsemée cultive une partie des terres accessibles. Un type intéressant va nous permettre d'étudier au moins partiellement la région agricole de l'Estrella.

VI. — PAYSAN DE L'ESTRELLA.

La Serra de Estrella, la plus haute chaîne du Portugal, — son point culminant approche de 2.000 mètres — est sillonnée de profondes vallées, où coulent de nombreuses rivières, affluents du Mondego ou du Tage. Les pluies fréquentes de l'hiver, les neiges qui couvrent les hauts sommets de la Serra pendant quatre mois, en font durant une partie de l'année des torrents qui roulent à pleins bords ; en été, au contraire, leur lit se dessèche presque complètement. Il en est de même pour les sources qui s'échappent des pentes. En fait, l'eau est abondante dans cette contrée tourmentée, mais son cours est irrégulier. Pour l'utiliser pleinement à l'heure la plus favorable, il faudrait la retenir par des travaux d'art et la distribuer judicieusement jusque dans la plaine, au moyen d'un système bien étudié de canaux dans le genre de ce qui a été fait notamment pour la Lombardie et la Catalogne. Dans l'Estrella, on a laissé jusqu'à présent la nature à elle-même. Ou plutôt l'homme s'est appliqué à détruire ce que la nature avait fait pour défendre le sol contre l'action dévastatrice des eaux. Autrefois, tout ce massif était couvert de forêts qui absorbaient beaucoup d'humidité, réduisant ainsi le volume et l'action des torrents. Mais les bois ont été détruits par le fer et par le feu, afin de laisser place aux pâturages où les moutons se réfugient pendant l'été. Actuellement, le gazon ne suffisant pas pour retenir les eaux, la moindre ondée gonfle les torrents et tout s'écoule en quelques heures. La première opération utile serait donc le reboisement des pentes. Des lois spéciales édictées dans ce but n'ont donné qu'un résultat bien médiocre. Deux massifs forestiers seulement ont été reconstitués jusqu'à présent : le premier, sur 2.000 hectares, se trouve près de Manteigas aux sources du Zezere ; le second, sur 400 hectares, a été établi près de Covilha. Il faut dire que l'administration forestière se heurte à des difficultés considérables. Les pâtis appartiennent aux communes montagnardes et

sont ou bien utilisés par les habitants, ou bien loués à des bergers des régions voisines. Quand il est question de reboiser, les intéressés s'insurgent contre des projets qui tendent à restreindre leur jouissance, et les choses restent en l'état. Ceci montre une fois de plus l'impuissance des communautés paysannes à gérer des intérêts étendus, spécialement à bien administrer des forêts. Il faut pour cela des connaissances et une prévoyance que n'ont pas les petites gens.

Mais il n'en est pas moins certain que, si les grands propriétaires fonciers savaient voir et comprendre la situation, ils pourraient dès à présent travailler à l'aménagement et à l'utilisation des eaux, ce qui donnerait des résultats immenses au point de vue industriel comme au point de vue agricole. Mais il faudrait au préalable s'entendre et s'associer. Or, cela n'est ni dans les habitudes, ni surtout dans l'esprit des gens de la classe aisée. Ils n'y sont pas préparés par leur éducation qui leur inspire plutôt un individualisme égoïste, ennemi de la discipline et de la responsabilité. Ce grave défaut de la formation sociale nuit considérablement à la prospérité du pays.

La famille étudiée [1] habite le versant nord de la chaîne, à Lagarinhos, paroisse qui dépend du concelho de Gouveia, district de Guarda. Ce village, situé à 500 mètres d'altitude, compte 860 habitants. Comme São Pedro do Sul, cette localité est loin du chemin de fer; elle est reliée par de bonnes routes à la gare de Mangualde (20 kilom.) et à diverses autres localités. Deux petites rivières s'y réunissent pour aller se jeter ensuite dans le Mondego. La contrée forme un plateau légèrement accidenté et coupé par les lits des rivières et des ruisseaux. Le sol arable, d'origine granitique, est d'épaisseur très variable; tantôt la couche mince et maigre se laisse çà et là percer par le rocher, tantôt elle est profonde et fertile parce que les eaux ont entraîné et accumulé dans les fonds les terres meubles et les débris organiques. Le climat est relativement froid en hiver : le thermomètre descend parfois un peu au-dessous de zéro et la

1. Monographie faite avec le concours de M. Mendes Oliva, propriétaire-agriculteur près de Gouveia.

neige apparaît de temps en temps; les pluies, assez fréquentes d'octobre à avril, deviennent rares en été; celui-ci est donc à la fois sec et chaud, car la température s'élève alors jusqu'à 35 degrés. L'irrigation est indispensable en cette saison pour la plupart des cultures.

Les productions de la haute vallée du Mondego sont assez variées, elles pourraient l'être davantage encore. La culture principale est celle du maïs, qui occupe la plus grande partie des meilleures terres, soit au fond des vallées, soit sur les pentes. Semé en avril, le maïs est sarclé en juin; en même temps, on répand des semences de graminées qui, après la récolte faite en septembre, croissent rapidement sous l'action des premières pluies et donnent de bons herbages temporaires, que l'on défriche de nouveau au printemps. Sur les terres hautes, maigres et sèches, le seigle prédomine, avec intercalation d'une jachère de deux années qui donne des pâturages de printemps. La vigne est cultivée aussi sur une grande échelle; détruite par le phylloxera, elle a été reconstituée sur des plants américains, et la surface actuellement occupée par les vignobles dépasse de beaucoup l'ancienne.

Enfin, les paysans font, surtout pour leur propre consommation, des pommes de terre et des légumes variés, et ils ont d'assez beaux vergers qui, avec les oliviers répandus partout, donnent à ce pays l'aspect d'un immense bosquet. Les plus mauvais terrains sont occupés par des bois de pins; on commence aussi à planter des eucalyptus, essence qui réussit admirablement en Portugal.

La production animale est relativement restreinte. Le gros bétail est peu nombreux; il se compose principalement de bœufs de travail. Il en résulte une grande pénurie d'engrais. Les moutons et les chèvres sont en assez grand nombre; chaque famille élève un ou plusieurs porcs pour sa consommation. La volaille est plutôt rare. Le gibier a presque disparu, faute d'une protection suffisante. Quant aux ressources minérales, elles se bornent aux granits du sous-sol, qui sont exploités sur quelques points pour la construction.

En résumé, cette région verdoyante, encadrée de hautes montagnes, avec son air léger et salubre, ses vallées fertiles, ses eaux abondantes, pourrait être extrêmement productive si les moyens de transport étaient plus efficaces, les débouchés plus larges, les capitaux plus abondants, les patrons capables plus nombreux. En outre, l'Estrella deviendrait facilement un grand réservoir de force hydraulique, dont les eaux mortes canalisées iraient répandre la fertilité au loin. Tout cela est et restera probablement longtemps encore à l'état de projets.

José Pinheiro, âgé de 46 ans, a épousé Rosa Simoes, qui en a 52; tous les deux sont originaires du pays. Ils ont eu treize enfants, tous allaités par la mère, et dont neuf sont encore vivants : Maria, 24 ans; Manuel, 23; Antonio, 22; José, 18; Zeferino, 17; Maria Rosa, 14; Maria da Conceiçâo, 13; Theresa, 8; Francisco, 6.

Le père est propriétaire d'un petit domaine et locataire de quelques champs, dont l'exploitation absorbe à peu près tout son temps. Exceptionnellement, il fait au dehors quelques journées de labourage, — une dizaine environ — avec sa paire de bœufs. Un usage ancien attribue comme rémunération de ce travail la paille produite par le maïs récolté sur les champs ainsi labourés. La mère, qui naguère prenait sa part du travail agricole, est maintenant remplacée par ses enfants, et se consacre aux soins du ménage. Les enfants secondent leur père dans la culture du domaine familial et de la ferme. Certains d'entre eux travaillent en outre dehors, et leurs salaires rentrent dans le budget commun. Ainsi, Manuel est menuisier; son patron l'occupe presque toute l'année et lui donne 320 reis (1 fr. 76) par jour. José s'emploie chez les cultivateurs du voisinage environ cinquante jours par an, moyennant 200 reis (1 fr. 10). Zeferino est domestique chez un de ses oncles, où il ne gagne encore que son entretien.

Cette famille possède une propriété foncière comprenant une maison d'habitation et des terrains de culture. Ce petit bien vient de la femme, qui l'a eu de ses parents par héritage. La maison est construite isolément sur le domaine, et se compose d'une cuisine où les gens mangent, non pas à table, mais assis autour du feu sur des bancs de bois très bas, d'une petite salle et de

trois chambres, où couchent les parents et les jeunes filles; les garçons dorment sur des lits de camp placés dans l'étable, près des animaux. Le domaine contient : deux arpents de terres à maïs, six de terres à seigle, une vigne plantée en ceps américains, au nombre d'un millier de pieds, ce qui représente une surface de 20 ares environ; enfin, un petit bois de pins d'un arpent : les terres labourables sont plantées d'oliviers en bordures. Comme l'arpent équivaut à un tiers d'hectare, la superficie totale de ce petit domaine est à peu près de 3 1/2 à 4 hectares.

Rappelons que, en cas de décès des parents, le code civil portugais prescrit le partage égal en nature[1]. Cette règle prévaut aujourd'hui dans tout le pays ou à peu près, les anciennes coutumes ayant presque totalement disparu. Ce mouvement de dispersion, qui se continue d'année en année, serait certainement beaucoup plus rapide, malgré la pauvreté ordinaire du paysan, si certaines causes n'intervenaient pas pour donner à la terre une valeur artificielle et exagérée. Nous en avons déjà indiqué une[2]. Bientôt nous en verrons surgir une autre en étudiant les cultivateurs de l'Alemtejo.

En outre de son domaine, le paysan exploite, nous l'avons vu, des terres affermées. Ce sont d'abord 6 arpents (2 hectares) de terres à maïs ou à seigle, avec un droit de pâturage dans 10 arpents de bois qui dépendent de la propriété; ensuite, des pâtis dont le loyer est acquitté avec le lait des brebis pendant leur séjour; cette combinaison est usuelle pour les très petites locations, autrement le loyer se règle en argent. Comme loyer des terres labourables, Pinheiro doit fournir en nature 130 *alqueires* de maïs ou de seigle, l'alqueire valant 15 lit. 8; c'est une quantité de 20 hectolitres et demi de grain environ qui est due par le locataire.

Pour son exploitation, le paysan emploie un matériel des plus élémentaires : un lourd char à bœufs à roues pleines; une petite

1. Avec faculté de disposer par testament d'un tiers en faveur d'un seul héritier.

2. V. p. 92 ci-dessus.

charrue en bois, munie d'une pointe de fer qui entame un peu le sol sans le retourner et exige du laboureur un grand effort; une herse, aussi en bois, sur laquelle il faut se tenir debout pour obtenir un travail utile; enfin quelques outils aratoires, le tout d'une valeur totale approximative de 30 milreis (165 francs). Il en est d'ailleurs ainsi chez tous les paysans; on ne trouve dans le village qu'une seule bonne charrue. Disons, tout de suite, que le mobilier de la ferme est très simple : 2 armoires, 4 coffres, 1 table, quelques chaises et des bancs, le tout en bois de sapin, forment le gros du mobilier; on couche sur des lits de camp établis au moyen de quelques planches posées sur deux bancs et garnies d'une paillasse. Quant au cheptel, il se compose : d'une paire de bœufs de travail, achetée chaque année en février au prix moyen de 15 livres sterling (375 francs) et revendue à l'entrée de l'hiver avec un petit bénéfice de 40 à 50 francs; un petit troupeau de 30 têtes : brebis et chèvres; un porc acheté à l'automne et qui est tué l'année suivante à Noël pour l'usage de la famille; enfin, une dizaine de poules. Actuellement, Pinheiro n'a pas de troupeau; il l'a vendu parce que son fils Antonio, qui était le berger, a dû partir pour le service militaire; mais il est revenu dans des circonstances dont nous parlerons plus loin; aussi le père compte racheter bientôt un autre troupeau afin d'utiliser les pâtures dont il dispose.

Le système de culture des paysans de cette région est tout à fait primitif. Comme ils ont peu d'engrais, et aussi peu de débouchés, ils se limitent à la production des denrées les plus courantes, celles dont ils se nourrissent eux-mêmes ou dont la vente est facile dans leur voisinage immédiat, comme le maïs, le seigle, la pomme de terre. L'assolement est inconnu. Les meilleures terres, réservées au maïs, sont fumées avec le peu d'engrais de ferme dont on dispose. Quant aux terres maigres, ce qu'on leur rend par la fumure et le séjour des animaux est si insuffisant, que la jachère s'impose. Avec plus d'engrais, on pourrait certainement obtenir de ces sols des rendements meilleurs et une récolte annuelle. Mais, pour cela, il faudrait avoir du bétail, et des fourrages pour le nourrir. On se borne à semer

des graminées parmi le maïs au moment du sarclage, ce qui donne plus tard une ou deux coupes de foin et quelques semaines de pâture. Les friches produisent aussi un peu d'herbe, mais tout cela est bien insuffisant, et la culture reste extensive, c'est-à-dire nécessairement pauvre.

Dans ces conditions, on s'explique pourquoi la quantité des produits vendus est fort minime. Elle se réduit à : 150 kilos de fromage de brebis, valant 45 milreis (249 fr.); 20 agneaux pour 12 milreis (66 fr.); 45 kilos de laine, 13.500 reis (71 fr.). Il faut ajouter à ces recettes, celles qui proviennent des salaires réalisés par quelques-uns des membres de la famille. Manuel fait comme menuisier 250 journées payées 320 reis l'une, soit 80 milreis (444 fr.); José gagne pour 50 journées à 200 reis à peu près 10 milreis (55 fr.). Quant aux rentrées en nature, il est inutile de chercher à les évaluer, puisque le produit en est directement consommé par la famille.

Voilà pour les ressources, calculons maintenant les dépenses. Observons tout d'abord que le mode d'existence des montagnards de l'Estrella est d'une extrême simplicité.

Nous savons déjà comment ils sont logés; leur habillement n'est pas plus recherché. Pour travailler, les hommes portent un costume sommaire, composé de vieilles hardes : une chemise de coton, un gilet et un pantalon de gros drap, un chapeau de feutre à larges bords; les femmes ont des jupons de cotonnade, un châle de laine, et se couvrent la tête d'un fichu; tous vont pieds nus, sauf en cas de pluie et les jours chômés. Le dimanche, le père et les jeunes gens mettent un costume en drap du pays (*saragoça*), qui doit durer plusieurs années; pour les femmes, l'habit du dimanche est taillé dans une grosse étoffe de coton mélangé de lin. La mère possède un habillement un peu plus fin, fait d'un tissu de laine; elle a aussi une paire de boucles d'oreilles et une chaîne en or; chacune des jeunes filles a également ses boucles d'oreilles, mais elles sont plus petites. Le linge est réduit au strict nécessaire. Tout compris, habits et linge ne valent pas plus de 130 milreis (720 fr.). Pour l'entretien de tous, vêtements, linge et chaussures, on peut estimer la dépense

annuelle à 100 milreis (555 fr.), en y comprenant tous les menus frais relatifs à la toilette.

L'alimentation est aussi frugale que possible. Le matin de bonne heure, on déjeune d'un morceau de pain de maïs et d'une poignée d'olives, parfois de quelques pommes de terre. Le dîner, qui se prend aux champs pendant la saison des grands travaux, se compose d'une soupe aux choux, d'un plat de légumes, parfois de quelques sardines ou d'un peu de morue salée. En été, on goûte vers quatre heures avec du pain de maïs, des olives et quelquefois des sardines salées. Le soir, la famille mange une soupe aux légumes. De temps en temps, on ajoute à la soupe un morceau de porc salé ou un saucisson; mais comme la provision de lard et de graisse, faite à Noël, doit durer toute l'année, on n'en use qu'avec parcimonie. De loin en loin aussi, on boit un peu de vin, surtout quand la besogne est rude. Tout cela est produit par le domaine; la ménagère n'achète guère qu'un peu d'épiceries, de poisson salé, aussi 3 ou 4 décalitres d'huile, la ferme n'en produisant pas assez pour la consommation de la famille; la dépense faite de ce chef peut être évaluée à 150 francs environ. En cas de mauvaise récolte, il faut se procurer en outre un peu de maïs et de seigle.

Les récréations ne chargent guère le budget familial. Les fêtes religieuses, une cérémonie de famille de temps en temps, baptême ou mariage, parfois la danse ou une partie de boules pour les jeunes gens, ou tout simplement un peu de flânerie le dimanche, quand l'ouvrage ne presse pas, c'est tout et cela coûte peu. L'impôt leur prend certainement davantage : 60 à 70 francs par an.

Si nous essayons maintenant de récapituler les sommes que nous venons d'indiquer, il en résulte le tableau suivant, qui mentionne seulement les entrées et les sorties en argent :

Recettes.			Dépenses.		
Ventes de produits.....	386	fr.	Frais d'entretien.....	555	fr.
Salaire de Manuel.....	444	—	Epiceries, huile, etc.....	150	—
Salaire de José.....	55	—	Impôts directs.....	50	—
Bénéfice sur les bœufs...	40	—	Divers.....	100	—
Total.....	925	fr.	Total.....	855	fr.

On voit que les dépenses indispensables balancent presque les recettes. Aussi, la moindre perturbation ne peut manquer de jeter un trouble profond dans ce pauvre budget. Les Pinheiro en ont fait la cruelle expérience; ils ont éprouvé des maladies qui ont exigé des soins médicaux et des remèdes; en outre, il a fallu combler des pertes d'animaux. Ils ont dû emprunter dans ce but une somme de 200 milreis (1.100 fr.) dont il faut payer l'intérêt à raison de 7 %; Pinheiro couvre cette dépense exceptionnelle au moyen du salaire de quelques journées de charrois faites en hiver avec ses bœufs. Si de pareilles pertes se renouvelaient, ce serait probablement pour eux la ruine complète.

Contre les vicissitudes de cette pénible existence, nos paysans n'ont guère de recours. Quand l'année est par trop mauvaise, le propriétaire leur fait remise d'une partie de la redevance qui lui est due. Mais ils n'ont à compter sur aucun autre appui. Entre voisins, on ne peut faire grand'chose, car tous sont également besogneux. Ils ne connaissent pas les avantages de l'assurance ou de l'association; les primes et les cotisations leur paraissent trop lourdes à payer. Il existe bien à Gouveia deux sociétés de secours mutuels, assez peu prospères, du reste; les campagnards ne s'en soucient aucunement. Enfin, la commune et l'État ne peuvent rien pour leur venir en aide. Ils sont donc en fait à peu près abandonnés à eux-mêmes.

Nous avons dit tout à l'heure que la situation de Pinheiro avait été troublée par des cas de maladie. Il faut ajouter que les paysans de cette contrée sont d'une propreté très relative et n'ont aucune notion d'hygiène. Un simple trait donnera une idée de l'état des mœurs à cet égard : Pinheiro paie au barbier du village, en guise d'abonnement annuel pour lui et ses fils, une *alqueire* (15 lit. 8) de maïs; pour ce prix, on ne peut pas demander à ce Figaro portugais des soins bien fréquents.

Dans cette famille, personne ne sait ni lire, ni écrire; ce n'est pas que les parents méconnaissent l'utilité de l'instruction. Mais, dans leur indigence, ces paysans utilisent le plus tôt possible le travail de leurs enfants. Il existe dans la paroisse deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Elles sont peu fré-

quentées, en dépit de la loi d'obligation. Au point de vue religieux, sans être dévots, ces gens sont fortement attachés au catholicisme et en pratiquent les règles essentielles : la messe du dimanche, — les femmes y vont parfois en semaine quand le travail le permet, — la communion pascale. Les parents déclarent qu'ils tiennent à ce que leurs enfants soient de bons chrétiens.

En ce qui concerne les charges publiques, Pinheiro paie : 1° une taxe sur les bœufs, montant à 1.100 reis (6 fr. 10), chiffre modéré par faveur, car le taux légal est plus élevé ; l'impôt foncier, 7.500 reis (41 fr. 60), dont 80 % pour la commune ; la taxe cultuelle (*congrua*), 600 reis (3 fr. 30). Pour une famille qui achète si peu au commerce, les taxes indirectes peuvent être évaluées à 15 ou 20 francs. Le total ressort ainsi à 65 ou 70 francs. Le père a été libéré du service militaire à prix d'argent ; Manuel a tiré au sort un bon numéro qui l'a fait dispenser ; Antonio a été incorporé, mais une recommandation efficace étant intervenue, il a été libéré au bout d'un mois pour incapacité physique.

Pinheiro est électeur municipal et politique, à titre de contribuable. Ce point l'intéresse d'ailleurs fort peu en principe ; il donne son vote à son propriétaire sans aucun souci de l'opinion de celui-ci, et uniquement pour se le rendre favorable.

Dans cette région, l'immigration est presque nulle. A l'exception de quelques personnes du dehors mariées dans la paroisse, du curé et des instituteurs, on n'y voit point d'étrangers. Au contraire, l'émigration est assez active et peut nous fournir quelques détails intéressants. Il y a quelque vingt ans, trois frères originaires de la paroisse qui avaient émigré en Afrique dans leur jeunesse, rentrèrent au pays avec une grosse fortune. Ils achetèrent des terres, se firent bâtir un château comme résidence d'été, et eurent à Lisbonne leur résidence d'hiver. Ils entreprirent sur leur nouveau domaine de grandes plantations de vignes, apportant ainsi dans la région des sommes importantes sous forme de salaires. Cela fit naturellement grand bruit et accrédita l'idée qu'il était facile de s'enrichir en s'expatriant. Un courant d'émigration assez accentué s'établit bientôt, soit vers les colo-

nies d'Afrique, soit vers le Brésil. Les uns partaient comme ouvriers ruraux, les autres comme artisans ou petits trafiquants. Beaucoup sont morts obscurément dans la misère, sans revoir leur village. D'autres au contraire ont obtenu plus ou moins de succès. Actuellement, onze individus de la commune sont établis au Brésil : ils ont tout juste remboursé leurs frais de passage ; un seul, parti depuis longtemps déjà, a pu envoyer à sa famille environ 500 milreis (2.775 fr.). Quatre autres sont en Afrique et paraissent avoir réussi, au moins dans une certaine mesure, car ils envoient de l'argent chez eux ; il en est un, même, qui soutient ses vieux parents ; un second a appelé près de lui son frère, qui est mort là-bas peu après ; l'émigrant a alors payé le passage d'un autre frère au Brésil. Ajoutons qu'un autre enfant de la commune, décédé outre-mer, a légué aux pauvres de la paroisse 2 contos de reis (environ 11.000 fr.). On voit que, en fait, les véritables succès sont très rares. Ils suffisent cependant pour enflammer l'imagination populaire et pour inspirer à beaucoup de jeunes gens un vif désir d'aller tenter la chance au dehors. Comme le travail manque dans la contrée, parce que les nouvelles plantations de vignes ont été interdites, quelques journaliers sont allés chercher de l'occupation à Lisbonne ; d'autres se sont dirigés vers l'Alemtejo. Mais, la concurrence des bras étant fort grande, il est très probable que cette circonstance accentuera encore le mouvement d'émigration.

Le type que nous venons de décrire est très nettement celui du propriétaire indigent, qui vit pauvrement de sa terre et de son travail, sans moyens de progrès ni de développement intellectuel et professionnel. Quand il réussit par hasard à augmenter son bien, c'est qu'il a rencontré des occasions exceptionnellement favorables et aussi parce qu'il a vécu de privations. On compte dans la paroisse une douzaine de familles de ce genre ; les autres sont plus modestes encore, parce que leurs propriétés sont plus réduites, si bien qu'elles doivent recourir davantage au travail salarié, quand elles en trouvent. Beaucoup ne possèdent pas même un pouce de terre et sont par conséquent de simples journaliers agricoles, toujours à la recherche d'un travail qui

trop souvent leur manque, et qui est très peu payé. C'est dire que la pauvreté, qui fréquemment devient de la misère, prédomine dans ces vallées, où cependant la nature n'est pas avare. Mais les faiblesses du régime social interviennent pour annuler dans une grande mesure les avantages naturels de la contrée.

VII. — PAYSAN DE LOUZA.

Les trois types que nous avons décrits précédemment appartiennent à la haute Beïra, et ils représentent fidèlement la très grande majorité des cultivateurs de cette province. En multipliant les observations, on rencontrerait certainement quelques variétés secondaires intéressantes. Mais cela ne changerait rien, ou presque, à la physionomie générale de la population.

Dans la basse Beïra, qui s'étend entre la précédente et la mer, la situation est la même, à peu de chose près. Nous y retrouvons la grande et surtout la moyenne propriété, avec un certain nombre de très petits domaines; c'est encore la petite exploitation qui fait valoir la terre, le grand propriétaire étant absent; la production est également peu variée et destinée avant tout à nourrir le paysan. Cependant, les débouchés sont ici plus rapprochés et plus accessibles, les routes et les chemins de fer étant plus nombreux. Malgré cela, l'insuffisance de la petite exploitation à développer la production pour alimenter le commerce, est si caractérisée, que la situation n'est pas sensiblement meilleure ici que dans les hautes terres, malgré les circonstances plus favorables. La pauvreté, l'ignorance et la routine étant pareilles, le résultat est nécessairement le même. Il serait donc inutile d'ajouter de nouvelles monographies aux trois précédentes. Elles ne feraient que répéter les mêmes traits. Mais nous croyons utile de reproduire une étude qui porte sur un type un peu exceptionnel, lequel nous donnera une bonne base de comparaison. Il s'agit du *paysan propriétaire des environs de Louza.* Cette petite ville est bâtie au pied de la serra du même nom, qui se dresse à 30 kilomètres au sud-est

de Coimbra. La serra de Louza est l'un des grands chaînons du massif péninsulaire, une sorte de contrefort placé là comme pour soutenir les terrasses de l'intérieur. Sa maîtresse cime atteint 1.202 mètres, et domine de haut la multitude de collines qui couvrent la basse Beïra en s'abaissant peu à peu jusqu'à la mer. Celles qui avoisinent la serra dépassent souvent l'altitude de 400 mètres, forment des escarpements abrupts et ne laissent entre elles que d'étroits défilés.

De Coimbra on parvient à Louza[1] soit par un petit chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg à la ville universitaire — il doit être prolongé plus tard à travers la montagne — soit par une route assez négligée, mais charmante, qui passe de vallée en vallée, en se ramifiant. Au moment où nous parcourons cette pittoresque contrée, c'est-à-dire vers la fin du printemps, elle est revêtue d'un splendide manteau de verdure richement nuancé. Chaque culture apporte en effet dans cet ensemble sa tonalité particulière, depuis la teinte claire des prairies jusqu'au vert sombre des bois de pins qui couronnent les hauteurs, et couvrent souvent une partie des pentes. Partout les arbres fruitiers, les oliviers, parfois des orangers, ajoutent leur note à cette bigarrure et donnent à tout le pays un aspect très boisé. Le maïs, le blé, le seigle, la pomme de terre, les légumes, sont les cultures principales, mais on pourrait en faire beaucoup d'autres, si les terres étaient convenablement irriguées en été. Le tabac, la betterave, les fourrages réussiraient admirablement avec de l'eau et des engrais suffisants. La production fruitière elle-même aurait encore bien des progrès à réaliser. Partout, la petite exploitation est la règle, subdivisant presque à l'infini la moyenne propriété, qui prédomine. On trouve çà et là quelques domaines de grande étendue, mais ils sont rares. La petite propriété au contraire est fréquente, mais elle est presque toujours si réduite, que le paysan doit chercher du travail salarié ou louer les terres nécessaires pour compléter une exploitation

1 Monographie faite avec le concours de M. le Dr Adriano Carvalho, professeur au lycée de Coimbra.

susceptible de nourrir une famille[1]. Nous retrouvons donc ici comme types prédominants ceux du propriétaire indigent ou du petit fermier que nous avons rencontrés déjà dans la Beïra Alta. Pour les mêmes raisons, la culture est arriérée, le bétail rare, la production restreinte, peu variée et ne laissant qu'un faible excédent pour la vente[2]. Le prix de la terre est élevé et elle ne donne qu'un revenu modique : 4 p. 100 pour les meilleures, encore les fermages sont-ils généralement acquittés en nature. Quant au paysan, il est lui-même très mal payé de sa peine, parce qu'il ne récolte guère que des denrées de faible valeur et en petite quantité.

Au fur et à mesure que l'on s'élève sur les pentes, après avoir traversé le bourg de Louza, le paysage se modifie. La route court en lacets rapides, traversant des torrents, dominant des vallons plus ou moins profonds, franchissant des escarpements où perce la roche, longeant des pentes vertigineuses, parsemées de troncs découronnés et blanchis, vestiges des magnifiques bois de châtaigniers qui les couvraient naguère. Çà et là, dans quelque repli de terrain, on aperçoit des maisons de paysans, bâties en bois ou en morceaux de schiste et dispersées selon la convenance de chacun. Ici, les cultivateurs sont presque toujours propriétaires et s'établissent sur leur lopin de terre, quand cela leur est possible, au lieu de se grouper en village, selon la pratique ordinaire en Portugal. Il faut dire que la montagne est si abrupte, que les emplacements propres aux agglomérations ne sont pas nombreux. Il serait donc nécessaire, si on habitait un village, de faire de longues et pénibles courses pour aller cultiver les champs et en rapporter les produits. On

1. Ces terrains sablonneux demandent une fumure abondante, qu'on ne peut leur donner faute de fourrages et de bétail. Pour y suppléer, les paysans vont récolter dans les bois communaux des bruyères, des brindilles, des feuilles mortes, etc., dont ils font un médiocre fumier. Ils en tirent aussi du bois de chauffage. L'administration forestière voudrait préserver les forêts, ainsi exploitées sans méthodes. Mais alors la population, privée d'un secours indispensable, préfère abandonner des terres qui ne peuvent plus la nourrir. Il y a là une situation très douloureuse, qui mériterait une étude spéciale.

2. Voir plus loin, dans la monographie du mineur de Braçal, quelques indications intéressantes sur la culture dans le district d'Aveiro, à l'ouest de Coimbra.

préfère vivre isolé, mais à portée de son travail. Pour les mêmes raisons, les communications ne sont pas faciles. Les fermes et les hameaux sont reliés à la route par des sentiers escarpés, rocailleux, ravinés, où souvent les transports ne peuvent se faire qu'à dos d'homme ou d'animal. Le climat général de la région est relativement froid en hiver; la neige apparaît de temps en temps et séjourne quelques semaines sur les sommets. Les pluies sont abondantes en hiver; au printemps, de violents orages amènent de brusques averses qui forment en quelques minutes des torrents dévastateurs, surtout depuis la disparition du châtaignier. La veille de notre visite, trois moulins établis sur un ruisseau avaient été emportés par un flot de ce genre. La roche, très poreuse, qui constitue ce massif, absorbe d'ailleurs beaucoup d'humidité, qu'elle rend en sources innombrables dont on se dispute les eaux pour l'irrigation.

Les deux ressources principales du pays étaient autrefois la vigne et le châtaignier. La première fournissait des vins ordinaires estimés dans la région; le phylloxera en commença la destruction il y a près de cinquante ans. Depuis lors, une partie a été reconstituée parfois sur des ceps américains; ce fut là une première épreuve qui atteignit profondément cette population de petites gens. Pourtant, elle était à peu près surmontée, quand survint une calamité plus grande encore. De temps immémorial, la châtaigne a joué dans l'alimentation de ces montagnards un rôle prépondérant. Elle était fournie par une véritable forêt qui couvrait tous les versants jusqu'à l'altitude de 400 à 600 mètres. En moins de quinze ans, une maladie encore mystérieuse, mais qu'on croit être d'origine cryptogamique, a détruit tous les châtaigniers en quelques années; on les voyait d'abord dépérir, puis sécher sur place sans que rien pût réussir à les sauver. Ce fut un désastre complet, car non seulement cet arbre nourricier donnait des fruits pour l'alimentation et pour la vente, mais encore il soutenait et protégeait généralement les vignes, consolidait par ses racines le terrain des pentes prévenait leur dénudation, retenait les eaux, modérait la force des torrents, et finalement donnait du bois d'œuvre et de feu.

Il n'est donc pas surprenant que la situation économique de la contrée ait été profondément altérée par ce fléau, qui a causé bien des ruines et bien des misères, sans qu'il ait été possible jusqu'ici d'en trouver le remède. On prétend même que les privations infligées à la population de la serra par la disparition de la châtaigne, ont modifié et diminué ses aptitudes physiques. Il a fallu remplacer les châtaigneraies par des cultures plus pénibles, plus exigeantes et moins productives, comme celle du maïs, qui n'ont pas réussi à combler le déficit, en sorte que beaucoup d'habitants ont dû quitter ce sol qui ne les faisait plus vivre.

La famille que nous allons étudier habite un versant très incliné, presque à égale distance entre le bourg de Louza et le village de Goes. La maison — une sorte de petit châlet bâti surtout en bois — est isolée à 200 mètres de la route; pour y parvenir il faut suivre un sentier sinueux de pente assez raide en partie couvert de bruyère coupée, dont on fera un fumier fort médiocre. Avec quelques autres maisons éparses dans le voisinage, celle-ci forme un hameau appelé Codeçaes, qui dépend de la paroisse de Serpius, laquelle est comprise elle-même dans le concelho de Louza. Codeçaes compte 35 habitants et se trouve à 150 mètres d'altitude. Le sol est argilo-siliceux, généralement mince sur les pentes, profond et fertile dans les creux, où l'on trouve de bonnes terres à maïs; ailleurs il faut beaucoup de fumier pour obtenir des récoltes passables de seigle, d'orge ou de pommes de terre. Les arbres fruitiers et les oliviers abondent; le figuier se mêle à la vigne sur les versants les mieux exposés. Autrefois, le bois de construction et de chauffage était abondant; il est beaucoup plus rare aujourd'hui par suite de la disparition du châtaignier. La contrée nourrit des bœufs de travail, et surtout des moutons, des chèvres, de la volaille, le tout en petite quantité; chaque famille élève un ou deux porcs et entretient souvent quelques ruches. Comme ressources minérales, on n'a trouvé jusqu'à présent que la pierre à bâtir.

Antonio Barata est un homme de cinquante-neuf ans, petit, alerte, d'un abord ouvert et cordial, traits d'ailleurs répandus

parmi la classe paysanne portugaise ; sa femme, Anna Maria, âgée de cinquante-huit ans, fait, elle aussi, aux visiteurs étrangers un accueil souriant, plein de bonne grâce dans sa simplicité. Tous deux laissent une agréable impression de franchise et d'honnêteté. Nés dans le pays, ils y ont encore, le mari, une sœur, et la femme, cinq frères. Ils ont eu six enfants dont cinq encore vivants, trois garçons : Manuel, vingt-six ans; Antonio, vingt-quatre ; Auguste, vingt-deux, et deux filles : Maria, trente-quatre; Julia, trente-deux, toutes les deux mariées dans le voisinage. Une troisième fille est morte à dix ou douze ans, — personne de la famille ne se souvient de son âge exact, — et ses parents la pleurent encore ; ce fut, nous assure le père, le seul grand chagrin de sa vie, et pour nous donner une idée de l'intelligence précoce de la pauvre fillette, il nous disait qu'elle « faisait avec ses mains tout ce qu'elle voyait avec ses yeux ».

En outre de ses trois fils, le paysan emploie quatre jeunes domestiques pris dans le pays : deux garçons âgés de quinze et douze ans, Francisco et José, et deux filles de seize et treize ans, Maria da Encarnaçao et Maria da Piedade.

Tout ce monde est absorbé par la culture du domaine familial, sauf la mère et une des servantes, qui s'occupent du ménage. Ce domaine leur est venu en partie de leurs parents, et ils l'ont doublé, ou à peu près, à force de travail et d'économie. Il se compose, en premier lieu, du vieux châlet qui abrite la famille. C'est une petite construction très simple à deux étages. Le rez-de-chaussée est adossé à la pente ; une partie sert d'étable aux animaux, tandis que l'autre est occupée par une cuisine basse et enfumée meublée d'un coffre et de quelques bancs. Le premier est clair, gai et tenu avec propreté. Il se trouve d'un côté de plain-pied avec une étroite terrasse qui sert de cour. On vient d'y construire une petite maison de pierre, un peu plus confortable et spacieuse que l'ancienne, composée d'un rez-de-chaussée destiné aux animaux et d'un premier étage qui servira de logement. Barata compte y installer celui de ses fils qui se mariera le premier, à moins qu'il ne s'y retire lui-même quand l'âge lui interdira le travail. En second lieu viennent les terres labou-

rables; selon l'usage général dans le nord du Portugal, Barata n'en connaît pas l'étendue précise; c'est par leur valeur en argent seulement qu'il en apprécie l'importance; elles sont plantées d'oliviers, et autour de la maison croissent de nombreux arbres fruitiers et d'autres qui servent de support à la vigne. Enfin, notre paysan possède des terrains boisés, taillis ou buissons, et d'anciennes châtaigneraies aujourd'hui dévastées, où il a été impossible de faire croître de jeunes arbres, car la maladie les fait périr rapidement, ce qui semble prouver que sa cause subsiste dans le terrain. L'ensemble de la propriété représente une valeur d'environ 16.000 milreis, soit en chiffre rond 85 à 90.000 francs. En superficie, ce domaine doit dépasser 100 hectares, aussi le propriétaire ne peut tout exploiter et en loue une partie à de petits cultivateurs voisins qui lui donnent en guise de fermage 14 hectolitres de maïs valant 40 milreis (222 francs).

En cas de décès, le partage des biens s'opère communément par portions égales, selon les prescriptions du code civil. Ainsi, les enfants de Barata, s'ils survivent tous, retomberont dans la catégorie des petits propriétaires possédant juste assez de terre pour faire vivre pauvrement une famille.

Comme tous les paysans portugais, celui-ci n'entretient qu'un bétail peu nombreux, étant donné l'étendue de sa propriété. Il a : une paire de bœufs de travail; un âne qui fait à dos les menus transports; dix-huit brebis et soixante chèvres; ces dernières, qui conviennent très bien aux pâturages escarpés de la contrée, fournissent du lait avec lequel on fait un fromage estimé; en outre, il élève quatre porcs pour la consommation de la famille, et quelques poules et des abeilles. Le matériel d'exploitation est réduit à sa plus simple expression, et composé d'instruments dont la forme et la valeur technique n'ont guère changé depuis des siècles. Le mobilier qui garnit le châlet se limite à quelques armoires, coffres, tables et bancs de bois de châtaignier ou de sapin, quelques chaises, et des lits composés d'une plate-forme en bois portant une paillasse ou un matelas rempli avec des étoupes de lin. Chaque membre de la famille

est pourvu d'un vêtement de gros drap pour le dimanche, et d'habits de travail en cotonnade, ainsi que du linge indispensable. La mère nous montre, non sans fierté, ses bijoux d'or : une paire de grandes boucles d'oreilles qui, dit-elle, a coûté, il y a déjà bien des années, quatre livres sterling (100 fr.), une chaîne de cou et quelques bagues. Elle en avait d'autres encore, mais elle les a distribués à ses filles lors de leur mariage. Avoir beaucoup de bijoux, c'est d'abord un signe d'aisance dont on tire vanité ; en outre, c'est souvent un procédé d'épargne, considéré à la fois comme plus agréable et plus sûr que tous les autres. La valeur totale des animaux, du matériel, des vêtements, etc., ne dépasse certainement pas 2.500 francs.

Essayons maintenant de déterminer les recettes et les dépenses de cette famille qui, tout en possédant une réelle aisance, vit dans les conditions ordinaires du petit paysan. D'abord, la ferme fournit presque tous les éléments de l'alimentation : maïs et seigle, pommes de terre et légumes, fromage, viande et graisse de porc, huile, fruits et vin, ainsi que le bois de chauffage. En outre, Barata vend sur les marchés voisins : 350 mesures (environ 50 hectol.) de maïs[1], valant 150 milreis (832 fr. 50) ; 50 d'huile (5 hectol.) pour 100 milreis (555 francs) ; 20 de miel (2 hectol.) pour 56 milreis (310 fr. 80). Il faut ajouter à cela une petite quantité de pommes de terre, quelques charretées de bois d'œuvre ou de feu, un peu de fromage, quelques chèvres ou brebis, en tout pour une valeur de 130 milreis (621 fr. 50). Cela fait une recette totale d'à peu près 350 milreis ou environ 1.950 francs. Autrefois, lorsqu'à ces denrées s'ajoutaient les châtaignes et le vin, le rendement en argent était sensiblement supérieur. Il est assez difficile d'estimer, même approximativement, la valeur des produits consommés par la famille : en tenant compte de toutes choses, cette valeur doit être voisine de 1.500 francs, chiffre qui, ajouté au précédent, forme un total de 3.500 francs à peu près. Cette somme représente d'abord la rémunération d'un capital de 90.000 francs au moins, et en outre

1 Ici la *mesure* vaut 14 litres pour les solides et 10 litres pour les liquides.

le salaire ou le bénéfice de neuf personnes. C'est dire à quel taux modique la rente de la terre est descendue dans cette région. Et si telle est la situation d'un paysan aisé, on s'imagine facilement ce que peut être celle des très petits propriétaires : de la médiocrité ils sont tombés dans la misère.

Le mode d'existence de la famille étant très simple, ses dépenses sont peu considérables. Pour la nourriture on n'achète que du poisson salé, sardines et morue, et un peu d'épicerie. Le repas du matin se compose d'une soupe, de poisson salé et de pain de maïs; au dîner, on sert avec la soupe un plat de morue ou de porc, des légumes, du miel ou des fruits, un peu de vin ; le soir, on se contente d'une soupe et de quelques restes. La dépense annuelle en argent ne dépasse probablement pas 250 francs. L'entretien des parents et des trois fils ne coûte pas plus de 200 francs. Barata dépense en outre en salaires, réparations, achats d'hiver à peu près 400 francs ; il paie 140 francs d'impôts. Cela fait un total de dépenses de 1.000 francs à peu près, qui laisse un excédent de recettes presque égal. C'est là déjà une épargne importante et bien rare parmi les gens de la campagne. Grâce au bien qu'il a reçu en héritage, à ses habitudes de travail et d'économie, ce brave homme a pu doubler sa petite fortune et maintenir son aisance en dépit des circonstances défavorables.

Pour compléter le tableau du mode d'existence de ces bonnes gens, disons que leur distraction principale, en dehors des fêtes de famille, est la danse organisée chaque dimanche dans un cabaret, où les vieux vont aussi pour causer en buvant un verre de vin. Bien que l'hygiène soit très négligée, les maladies sont rares dans ce climat très sain. Selon l'usage répandu chez les ruraux, Barata avait contracté un abonnement annuel chez un médecin de la commune, dont les services sont d'ailleurs bien peu demandés. On trouve à Louza un hôpital et une de ces confréries de charité si connues en Portugal sous le nom de Miséricordes.

Sur les neuf personnes qui composent la maisonnée, les trois fils seuls savent un peu lire et écrire ; les autres sont totalement

illettrées. Il existe bien une école de garçons et une de filles, que les enfants doivent légalement fréquenter de six à douze ans; mais cette obligation cesse pour ceux dont le domicile est distant de plus de 5 kilomètres. Or, la famille Barata se trouve dans cette situation. D'ailleurs, si tous les enfants de la paroisse fréquentaient les écoles, il est bien probable qu'elles deviendraient insuffisantes, comme cela est le cas dans un grand nombre de localités en Portugal. Ainsi, au chef-lieu du concelho, Louza, petite ville de 5 à 6.000 âmes, assez prospère, il n'y a qu'une école de garçons pour 476 enfants ayant l'âge scolaire; 132 seulement sont inscrits à l'école et encore celle-ci n'est fréquentée régulièrement que par 104 d'entre eux, lesquels n'ont pu trouver place dans l'unique salle de 72 mètres carrés, qui leur est destinée; il a fallu en mettre un certain nombre dans une petite pièce servant de bibliothèque. Pour les filles il n'existe également qu'une école pour 500 enfants, dont 66 sont inscrites et 58 assidues. En outre, une quarantaine fréquentent deux écoles privées. Cet exemple, qui se répète souvent, explique l'insuffisance persistante de l'instruction primaire parmi la classe populaire.

Au point de vue religieux, la famille est catholique et tous ses membres sont pratiquants. On estime que ces sentiments de piété exercent une influence heureuse sur leur conduite. Du reste, la moralité générale est bonne dans la région.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : à la commune, une taxe de 9 milreis (50 francs); il n'y a pas ici de taxe paroissiale, parce que la cure est pourvue d'une rente annuelle fournie par une donation; à l'État, 17 milreis (94 fr. 30). Le montant des taxes indirectes peut être estimé à une trentaine de francs, ce qui fait un total de 170 à 180 francs. Barata est électeur municipal et politique à titre de censitaire.

Cette région montagneuse fournit depuis longtemps une émigration nombreuse, activée encore dans les dernières années par la destruction des vignobles et des châtaigneraies. Les émigrants se portent en grande majorité vers le Brésil et prin-

cipalement vers Santos. Presque toujours ils partent sans ressources, s'engagent là-bas comme ouvriers ruraux ou comme gens de métiers, ou encore comme petits commerçants; ils apportent une assez grande aptitude au travail, beaucoup de persévérance, une vive âpreté au gain, une extrême sobriété unie à l'esprit d'économie. Dans ces conditions, ils réussissent pour la plupart, envoient de l'argent au pays et réalisent des fortunes quelquefois considérables; on cite un émigré, parti pauvre, dont le revenu actuel est évalué à plus de 1.600.000 francs. Quelle tentation pour ces pauvres gens! L'émigration leur apparaît comme une véritable loterie dont chacun espère bien gagner le gros lot. On compte à Louza un bon nombre de ces « brésiliens » revenus avec des fortunes variant de 10.000 à 200.000 francs et davantage. Presque tous achètent de la terre, ce qui en fait hausser le prix d'une manière exagérée; les uns cultivent eux-mêmes, les autres prennent des fermiers, souvent ils prêtent de l'argent sur billets à 5 ou 6 p. 100 l'an, sinon plus. Leur retour a donné à la petite ville un certain élan de prospérité; elle s'est agrandie d'un tiers et embellie. Mais il n'en est pas moins certain que, dans les campagnes environnantes, les familles un peu aisées, dans le genre de celle que nous venons de décrire, sont fort rares; la masse de la population rurale est composée de petits fermiers, de bordiers et de journaliers généralement pauvres, sinon tout à fait misérables, auxquels la hausse du prix des terres et les fléaux dont nous avons indiqué les effets, rendent toute élévation bien difficile, sinon impossible. Le succès de la famille Barata est une exception due à des circonstances particulièrement favorables, spécialement à l'avantage de posséder dès le début un domaine assez important pour en tirer des bénéfices et réaliser une épargne.

En terminant cette esquisse de la région du nord, nous sommes amené à formuler quatre constatations qui ressortent nettement de l'examen des faits :

1° Les conditions naturelles du sol et du climat, qui rendent la culture assez facile, ont amené la population à se concentrer

dans les provinces septentrionales, où la densité est grande en dépit du caractère accidenté de ces belles contrées ;

2° L'accumulation des familles paysannes dans un espace relativement restreint a conduit les propriétaires du sol à le morceler en très petites exploitations parce que la location de ces petites fermes est très facile. La culture reste ainsi sous la direction de la classe ouvrière, à peu près exclusivement.

3° La production agricole est essentiellement vivrière et destinée avant tout à alimenter le cultivateur ; par exception, le Nord fournit au commerce d'exportation une assez forte quantité de vin. Cela tient d'abord aux aptitudes spéciales de la vallée du Douro, et ensuite à l'intervention d'entrepreneurs étrangers, qui ont pris en main la préparation et le commerce des vins fins. L'huile est aussi un produit surabondant et exportable, mais comme il est resté aux mains du paysan, il ne répond ni par sa quantité, ni par sa qualité, aux aptitudes propres du pays. En d'autres termes, la population n'est pas organisée pour produire en vue du commerce, et surtout du commerce d'exportation, en sorte que la région reste pauvre malgré ses avantages naturels ;

4° La densité de la population dans un milieu pauvre produi la misère et pousse à l'émigration.

Nous nous bornons ici à formuler ces observations générales. Bientôt on verra ressortir toutes les répercussions sociales et économiques qui en découlent. Pour le moment, il faut continuer notre revue des populations agricoles, et nous allons quitter les riantes campagnes du nord pour nous transporter d'un trait dans l'extrême sud.

III

LA PETITE CULTURE DANS LE MIDI

L'Algarve, ses caractères particuliers. — Un morceau d'Afrique rattaché à l'Europe. — Jardins et vergers de la zone maritime. — La montagne. — Colonisation des hautes vallées de l'est. — Fermiers et journaliers des basses terres. — Le métayage à la mode berbère. — Paysans montagnards de Monchique. — Le retard agricole en Algarve, ses causes et ses effets. — Ce que pourrait être le Midi portugais.

I. — L'ALGARVE.

L'Algarve est une étroite bande de terre qui forme l'extrétrémité méridionale du Portugal ; elle est nettement séparée du reste du pays par un bourrelet montagneux. Celui-ci est constitué : par la Serra de Caldeirao, dont l'altitude n'atteint pas 600 mètres, et dont les dernières ramifications dominent la vallée de Guadiana, puis par la Serra de Monchique qui dépasse un peu 900 mètres. D'un côté, c'est l'Alemtejo avec ses grands plateaux presque uniformes, déserts et arides; de l'autre, c'est un fouillis de vallons ombragés, d'un aspect à la fois pittoresque et gracieux, qui descendent par gradins successifs vers un rivage d'un caractère méditerranéen. Tout entière orientée vers le sud, la province d'Algarve se distingue nettement de sa voisine. Par sa physionomie, son climat, sa végétation, elle donne l'impression d'une terre extra-européenne, d'un morceau d'Afrique rattaché par hasard à notre continent.

Le sol même de cette province diffère profondément par sa constitution géologique de celui des autres parties du pays. Il est formé par des roches jurassiques, dont la décomposition a donné des argiles calcaires d'une bonne fertilité moyenne. Le climat est extrêmement doux ; le thermomètre descend rarement au-dessous de 5 degrés, et ne monte guère au delà de 34 ; il va sans dire que, dans les parties les plus élevées, les hivers sont un peu plus froids. Malheureusement, les pluies ne sont pas aussi abondantes qu'on pourrait le désirer. La Serra de Monchique, qui s'incurve à l'ouest, arrête les nuages de l'Atlantique et rarétie considérablement les précipitations dans l'intérieur de la province. Pendant l'hiver, l'arrosage est suffisant, mais il diminue vite au printemps, si bien que la plupart des rivières de l'Algarve mériteraient le nom du petit fleuve qui enveloppe Faro de ses multiples embouchures : le Rio Seceo [1]. En revanche, le massif de Monchique, gigantesque condenseur de vapeurs, est pour ainsi dire saturé d'humidité ; de toutes parts les sources et les ruisseaux sourdent et babillent au milieu d'une splendide verdure, pour aller bientôt se perdre dans la mer. On pourrait constituer là des réservoirs qui permettraient de doubler la production sur des milliers d'hectares. En attendant, les eaux des pentes sont captées en partie au moyen de procédés les plus élémentaires, et dans les bas fonds on creuse de larges puits, munis de norias actionnées par des manèges, où des bœufs de petite race tournent patiemment, les yeux bandés.

Malgré sa sécheresse relative, l'Algarve est une magnifique contrée, où prospèrent les arbres fruitiers les plus divers, depuis le châtaignier jusqu'au palmier-dattier ; les orangers, les amandiers, les figuiers, les oliviers, les caroubiers, unis aux cerisiers, aux pêchers, à la vigne, etc., y forment de délicieux vergers. Quand le sol est soigneusement travaillé, suffisamment arrosé et fumé, il produit toute l'année sans interruption les céréales, le maïs, le millet, les légumes, la pomme de terre, la

1. La précipitation moyenne, qui est de 113 millimètres en janvier à Faro, devient nulle en juillet et août. Pour toute l'année elle ne dépasse guère 40 centimètres.

patate douce. Bien aménagée, cette contrée deviendrait un vaste jardin, produisant une grande quantité de primeurs, qui trouveraient facilement de bons débouchés dans les villes populeuses du nord, surtout avec des transports organisés dans ce but. Les cultivateurs de l'Algarve ont été entraînés dans ce sens depuis une trentaine d'années par les besoins croissants des grands centres industriels de l'étranger. Ils pourraient faire bien davantage et porter leur province à un degré de prospérité comparable à celui de quelques régions privilégiées de la France, de la Hollande et du Danemark. Mais, dans cette partie du pays comme dans toutes les autres, le ressort social manque trop souvent de force et d'élasticité. Nous retrouvons ici, en effet, un régime de la propriété et du travail très analogue à ce que nous avons observé dans le nord. En Algarve, la grande propriété n'existe point, et la grande exploitation pas davantage. Ce sont la moyenne propriété et le petit fermage qui prédominent. Le plus souvent, le propriétaire est absent, et sa *quinta* est subdivisée en une foule de parcelles d'une valeur locative de 15 à 20 milreis (80 à 110 francs), remises à de petits paysans. Ceux-ci sont eux-mêmes fréquemment propriétaires d'un petit bien, insuffisant pour les faire vivre, et qu'ils complètent de cette façon. Dans quelques cas, la *quinta* est louée en bloc à un fermier principal qui sous-loue des parcelles à ses risques et périls; plus généralement, le propriétaire est représenté par un simple agent chargé de recevoir les fermages; ceux-ci, parfois, sont perçus en nature. Dans la zone basse et fertile qui s'étend entre le petit port de Tavira et le Guadiana, on observe une sorte de métayage : le paysan laboure, sème et récolte sur une parcelle, dont le propriétaire lui abandonne un cinquième de la récolte, système que l'on retrouve tel quel en Algérie et au Maroc. Plus au nord, dans les vallons qui séparent les hauteurs boisées, le sol a été défriché et acquis par des ouvriers ruraux, qui vont en bande travailler dans l'Alemtejo ou en Espagne; ils se privent de tout pour économiser et devenir propriétaires. Ces gens travaillent à la houe leur morceau de terre, n'ayant pour tout

bétail qu'un bourriquet, quelques chèvres, un porc, parfois une vache, et arrivent après trente ans d'un dur labeur à constituer un petit domaine, quand une calamité ne vient pas les chasser vers le Brésil ou l'Afrique.

Ces très petits cultivateurs s'attachent avant tout à produire les denrées communes nécessaires pour assurer leur subsistance, et faciles à vendre sur place pour se procurer l'argent comptant destiné au paiement du loyer et de quelques autres dépenses indispensables. Ne connaissant rien des besoins du dehors, des débouchés qu'on y trouve, des moyens d'y placer leurs produits, ils restent à la merci de quelques commissionnaires qui font les prix à leur guise. Cela explique la routine de la culture et la médiocrité relative de la production dans une région si favorable. Aujourd'hui encore, malgré de réels progrès, on se contente en Algarve de vivoter comme on le ferait dans un pays quelconque, au lieu de profiter des qualités exceptionnelles de la province pour en tirer de plus grands bénéfices. Un exemple entre cent fera bien saisir notre pensée : l'Algarve pourrait donner à profusion les fleurs les plus belles et les plus rares, mais on n'en cultive pas, et quand les familles opulentes de Lisbonne et de Porto en demandent pour orner leurs salons ou leurs tables, elles les font venir de Nice.

En dehors de l'agriculture il n'y a guère en Algarve que deux industries un peu importantes : celle des conserves de poisson et celle du liège. La première est naturellement concentrée sur la côte, principalement à Lagos, à Portimao et à Olhao, où se trouvent notamment les magnifiques usines Fialho pour la préparation des sardines et du thon à l'huile. Toute cette côte est d'ailleurs extrêmement poissonneuse et fournit à la population un aliment à bon marché. Quant à l'industrie du liège, elle est concentrée surtout à Faro et à Silves; mais on trouve de petits ateliers dans beaucoup de villages. Ces groupes ouvriers, ainsi que ceux de l'Alemtejo méridional, offrent aux produits de l'Algarve un débouché appréciable.

L'insuffisance des moyens de transport est certainement l'une

des causes principales de la stagnation de l'Algarve. Cette province est reliée au reste du pays par une seule ligne ferrée à voie simple qui joint Lisbonne à Faro, avec un embranchement vers Portimao à l'ouest et un autre vers l'embouchure du Guadiana à l'est. Dans tout le reste de la province, on ne trouve que quelques routes très médiocres, des chemins sans entretien, ou de simples pistes. Aussi les transports se font la plupart du temps à dos d'âne ou de mule, ou sur de lourdes charrettes à bœufs. La petite ville de Monchique, située dans la montagne du même nom, n'est séparée du chemin de fer que par une distance de 10 à 12 kilomètres en ligne droite. Cependant il n'existe aucune route digne de ce nom pour la relier à la station la plus prochaine. Pour gagner cette localité autrement qu'à pied, il faut se rendre par chemin de fer à Silves ou à Portimao et de là par voiture jusqu'à destination, ce qui représente un détour de près de 100 kilomètres. Ceci donne une idée assez précise de l'isolement dans lequel se trouvent la plupart des localités de la province. Du reste, les villes y sont rares ; le chef-lieu, Faro, n'a que 12.000 âmes, et c'est le centre le plus important de toute la province, qui reste une région essentiellement rurale.

En résumé, l'Algarve est un pays de petites gens, de modestes paysans livrés à eux-mêmes. Les riches y sont rares, mais la misère y est à peu près inconnue. Chacun vit le plus possible sur son fonds avec une grande simplicité, en fournissant un travail d'une activité moyenne, et en profitant aussi de la douceur du climat et de l'abondance des produits quasi spontanés du sol et des eaux, comme les fruits et les coquillages. Les moyens sont très limités, aussi ne fait-on presque rien en grand et avec perfection. L'association rendrait dans cette province les plus signalés services, si elle était organisée et conduite par des hommes d'initiative et de savoir. Elle pourrait développer chez les paysans : l'instruction technique par la ferme-école et par les champs de démonstration ; la production par la coopération en vue de l'irrigation, des achats et des ventes ; la sécurité et le crédit par les caisses mutuelles d'assurances et de prêts, etc. Voilà une belle tâche offerte au bon vouloir des

hommes instruits qui, en Algarve comme ailleurs, perdent actuellement leur temps dans les luttes stériles de la politique.

Les deux études qui suivent vont faire ressortir ces constatations par des exemples précis. La première décrit une famille de la région maritime, et la seconde un paysan propriétaire de la montagne.

II. — MARAICHER DE FARO.

La première famille est celle d'un maraîcher-journalier des environs de Faro[1], agréable petite ville bâtie à l'issue d'une vallée où se réunissent plusieurs rivières. Quand on sort de la ville, le terrain ne tarde pas à se vallonner en tous sens et à s'élever en pente douce vers les montagnes du nord. Les coteaux et les fonds sont couverts de champs de céréales, de vignobles ou de vergers; les sommets des collines lavés par les pluies, sont envahis par des buissons que les paysans brûlent de temps en temps pour prendre une récolte de seigle. Cette région produit une quantité considérable de fruits : oranges, amandes, figues, raisins, etc., ainsi que des caroubes, sorte de gousse à pulpe très sucrée dont on tirait autrefois de l'alcool, et qui sert aujourd'hui surtout à l'alimentation du bétail[2]; tout cela est exporté principalement par mer, en même temps que les conserves de poisson et le liège. Comme la demande va croissant, Faro tend à se développer, bien que sa situation maritime soit des plus médiocres. Le port, dépourvu de quais et de bassins, n'admet que des bateaux calant au plus 2 mètres; les autres doivent rester en pleine mer, et communiquer avec la ville par des allèges. Il faudrait d'ailleurs de grands travaux pour créer là un port de commerce, car la position est peu favorable.

1. Monographie faite avec le concours de M. l'ingénieur Mello de Mattos.

2. Le caroubier est un arbre à grande production, donnant souvent plus de 200 kilos de fruits par pied. Ce sont les exigences fiscales qui ont fait abandonner la distillation de la caroube. On aurait pu alors utiliser ce fruit sur place pour l'élevage du bétail, mais on préfère le vendre pour l'exportation en Angleterre au prix de 8 à 10 francs les 100 kilos.

Faro n'en est pas moins à la fois le chef-lieu et le marché principal de toute l'Algarve. Si les moyens de communication étaient meilleurs, l'affluence des produits et le trafic maritime prendraient certainement encore un développement sensible.

Le territoire environnant se partage entre la moyenne et la petite propriété, mais la première occupe une bien plus grande superficie que la seconde. Nous avons visité une *quinta* située à courte distance de la ville, et qui représente assez bien le type de ce qu'on appelle la grande propriété dans cette région. Sa valeur est estimée à environ un million de francs; le propriétaire qui, par exception, réside sur son domaine, en exploite une partie par des plantations d'arbres fruitiers, entre lesquels on cultive des céréales. Il se plaint des maladies variées qui atteignent les arbres. L'oranger est attaqué par la racine, dépérit et meurt; l'olive est percée par un ver, ce qui diminue sa valeur; la vigne a grandement souffert du phylloxera. Ces fléaux ont causé et causent encore des pertes sérieuses. Il ne semble pas du reste qu'on se préoccupe beaucoup de les combattre. Le reste de la propriété, situé en terrain plat, est loué par parcelles de quelques ares à des paysans du voisinage, qui cultivent la pomme de terre, les légumes et l'orge. On pourrait y faire aussi avec plein succès les plantes et fleurs d'ornement, médicinales ou pour la fabrication des parfums. De grands puits ont été creusés pour atteindre à 10 ou 12 mètres de profondeur une couche aquifère très abondante; chaque puits est muni d'une noria qui élève l'eau et la déverse dans un bassin, d'où elle s'écoule par des canaux en béton pour aller irriguer toutes les parties basses de la quinta. Cet arrosage est indispensable dans une contrée qui ne reçoit guère plus de 40 centimètres d'eau par an. On nous assure que cette propriété, surveillée par le maître, donne un excellent revenu, et que les paysans, de leur côté, tirent de cette terre arrosée au moins trois récoltes par an.

L'ouvrier que nous allons étudier, habite un peu plus loin dans un village appelé Conceiçao, bâti au pied même des collines qui entourent Faro, à 24 mètres d'altitude. On y compte 1.150 habitants, presque tous cultivateurs. Le sol argilo-calcaire est d'une

bonne fertilité, et les puits fournissent beaucoup d'eau. Une route relie le village au chef-lieu. Le chef de famille est âgé de 48 ans et sa femme de 45 ans. Ils ont trois enfants : Manoel, 23 ans, Gertrude, 21, Joao, 15. Le père de l'ouvrier, veuf et âgé de 69 ans, habite avec la famille.

Notre homme exerce la profession de jardinier-maraîcher; il cultive avec l'aide de sa femme et de son plus jeune fils un jardin de 16 1/2 ares, loué dans une *quinta* et irrigué avec de l'eau de puits, où il récolte des légumes portés au marché de la ville, ainsi que les fruits d'un verger qui lui appartient. En outre, il fait au dehors un certain nombre de journées comme ouvrier rural; son père, son fils aîné et sa fille travaillent également aux champs.

Cette famille possède : 1° la maison qu'elle habite; elle est bâtie partie en pierres maçonnées avec de l'argile, partie en bois; derrière se trouve une cour, avec une étable, un cellier, un four et un toit à porcs. L'habitation, divisée en trois chambres, est proprement blanchie à la chaux en dedans et en dehors; 2° un verger en terrain sec, c'est-à-dire privé de puits, d'une superficie de 2 hectares environ et planté d'arbres fruitiers : orangers, amandiers, caroubiers, oliviers, etc.; entre les arbres, on sème de l'orge et du blé. La valeur totale de la maison et du terrain est estimée à 350 milreis (un peu plus de 1.900 fr.); le produit annuel moyen est de 22 milreis (120 fr. à peu près). Ajoutons que le code civil est appliqué en Algarve sans aucune réserve, ce qui entraînerait le partage en cas de décès du père. Les animaux entretenus sont : une vache en toute propriété valant 67.500 reis (370 fr.); une autre vache avec son veau, valant 72 milreis (un peu plus de 400 fr.); celle-ci est élevée de compte à demi avec un propriétaire voisin, qui a fourni l'animal moyennant partage des produits; deux porcelets élevés dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec partage du produit par moitié, estimés 9.600 reis (environ 52 fr.); une ânesse, 18 milreis (100 fr.); huit poules, 2.400 reis (13 fr. 30). Le matériel se limite à une charrue, avec quelques outils à main, le tout valant 4.800 reis (27 fr.). Le mobilier, très simple, comprend : 2 lits de fer, 2 grabats en planches,

1 buffet, une commode, 1 table, 6 chaises, 1 petit coffre, 1 machine à coudre à main, le tout pour une valeur de 40 milreis (220 fr.), y compris un peu de linge et quelques ustensiles de cuisine. L'actif total s'élève à 2.850 francs à peu près. Essayons maintenant de déterminer les recettes annuelles.

Elles proviennent d'abord des produits vendus, savoir : amandes, 3.600 reis (20 fr.); millet, 2.800 reis (15 fr. 50); haricots, 1.400 reis (7 fr. 75); patates, 6 milreis (33 fr. 30); légumes, 6 milreis (33 fr. 30); volailles et œufs, 5.200 reis (28 fr. 60); produits des animaux, 18 milreis (100 fr.); au total : 238 francs à peu près. Il faut ajouter le salaire des journées faites au dehors; les hommes sont payés 280 reis (1 fr. 55), ce qui pour un ensemble de 600 journées environ représente un total de 930 francs; la fille reçoit 120 reis (0 fr. 66), soit pour 250 à 260 journées à peu près 170 francs. Nous arrivons ainsi à un total général qui doit approcher de 1.350 francs, année normale.

L'évaluation des dépenses peut s'établir ainsi. Le loyer du jardin est de 10 milreis (55 fr. 50). Les dépenses d'entretien sont d'environ 200 francs. Les achats d'hiver nécessités par l'exploitation ne dépassent guère 50 francs. L'alimentation, fournie en partie par le jardin et le verger, est comme toujours très frugale : le pain bis, le poisson très abondant et bon marché, le millet, les légumes, en sont, avec un peu de vin, les éléments ordinaires; ces gens ne mangent de la viande que très rarement; les achats se limitent donc à l'épicerie, au poisson, au vin, et de temps en temps à un morceau de viande de porc ou de mouton, soit une dépense journalière d'environ 2 francs, ce qui représente pour l'année entière une somme de 730 à 750 francs. L'impôt direct prend 16 fr. 75, et il faut compter pour l'imprévu 50 francs en chiffre rond. Le total peut varier entre 1.125 et 1.200 francs, selon les circonstances. On voit que l'écart entre la dépense et la recette est faible et ne permet pas une épargne importante. Du reste, il n'y a pas encore longtemps que les enfants sont en âge de gagner une journée d'ouvrier. Les rentrées étaient donc sensiblement moins fortes il y a quelques années, et la famille a passé alors plus d'un moment difficile.

Le mode d'existence de ces petits paysans est assurément fort étroit, mais leur naturel ouvert et gai, le peu de complication de leurs besoins, la douceur du climat, leur permettent de supporter facilement leur pauvreté. La maison est tenue avec une grande propreté, mais les soins du corps sont très négligés. Pour ce qui concerne la santé, on se préoccupe peu des petites indispositions, et dans les cas plus graves, on fait appel, non pas au médecin, dont on se méfie et qui coûte trop cher, mais à un guérisseur empirique, généralement le barbier du village, qui traite ses clients par la saignée et par l'emploi des simples. La famille lui paie un abonnement en nature, fixé à 20 litres de millet par an. On rencontre aussi quelques spécialistes du sortilège et de la divination. Parmi cette catégorie d'ouvriers, on est friand de distractions ; chaque dimanche, on se rend l'après-dînée au cabaret, les jeunes gens pour danser, les autres pour jouer aux cartes ou au palet. D'ailleurs, on se borne généralement à boire quelques verres de vin; l'ivrognerie et le désordre sont rares.

Cette famille, comme ses voisines, ne peut guère compter que sur elle-même, car les appuis extérieurs font défaut d'une façon à peu près complète. Les gens aisés sont très clairsemés, et la paroisse n'a point d'institutions charitables ; l'hôpital le plus proche est à Faro, et on n'y va qu'à la dernière extrémité. On se donne un coup de main à l'occasion entre voisins, notamment pour l'égrenage du millet, mais chacun est trop besogneux pour pouvoir s'occuper beaucoup des autres. Il faut donc s'arranger pour se tirer d'affaire de son mieux avec les petits moyens dont on dispose.

L'instruction est très faible dans ce petit groupe. L'aîné des fils sait un peu lire et écrire ; le plus jeune apprend actuellement, mais sans beaucoup de succès ; tous les autres sont illettrés. La paroisse est pourvue d'une école mixte tenue par une institutrice ; les enfants devraient la fréquenter de six à douze ans, mais elle est très insuffisante. Au point de vue religieux, ces gens se bornent à assister à la messe du dimanche et à observer la communion pascale.

D'ailleurs, l'esprit religieux est faible dans toute l'Algarve.

Les charges publiques supportées par le ménage sont : l'impôt foncier, montant à 2.820 reis (15 fr. 60) partagés entre la commune et l'État; la taxe paroissiale, 200 reis (1 fr. 10). Les taxes indirectes doivent s'élever à une quarantaine de francs. Le père a fait trois ans de service militaire; le fils aîné, ayant tiré au sort un numéro élevé, a été versé directement dans la réserve. Le chef de famille est électeur municipal et politique à titre de contribuable.

L'Algarve ne reçoit presque aucune immigration, la main-d'œuvre étant suffisante pour les besoins. En revanche, elle envoie au dehors, surtout au Brésil et en Argentine, un bon nombre d'émigrants. Quelques-uns reviennent, mais contrairement à l'usage répandu dans les autres provinces, beaucoup se fixent dans leur nouvelle patrie. Cela vient probablement de ce fait que beaucoup de gens au Nord partent après le mariage, en laissant une famille au pays. En Algarve, ce cas est plus rare; les émigrants s'en vont libres, ce qui leur permet de se marier au dehors et d'y rester.

Cette catégorie d'ouvriers ne manque ni d'intelligence, ni d'ardeur au travail, ni même souvent d'esprit d'économie. Mais elle est maintenue dans sa position médiocre par le taux très minime des salaires, qui résulte lui-même de la faible activité du commerce des denrées agricoles. Faute de débouchés suffisants, les prix restent bas, les bénéfices sont restreints, la culture demeure routinière, peu variée, relativement peu productive. Elle ne peut employer qu'une main-d'œuvre très bon marché. Celle-ci supporte donc en dernière analyse le poids d'une situation qu'elle ne peut modifier par son seul effort. La classe des petits propriétaires et des fermiers n'est d'ailleurs pas plus favorisée, car pour les mêmes raisons, elle ne tire de son travail qu'un maigre revenu, alors qu'avec une meilleure organisation de la culture et du commerce, une véritable aisance pourrait transformer la situation économique de cette contrée.

La famille que nous venons de décrire représente un type

très fréquent dans toute la province, mais surtout dans la zone maritime.

II. — PAYSAN DE MONCHIQUE.

La seconde observation porte sur un paysan-propriétaire des environs de Monchique[1]. La Serra de Monchique forme dans l'angle sud-ouest du Portugal un massif très pittoresque. Ses contreforts s'étendent à une assez grande distance, tombant d'un côté en pente assez douce jusque dans l'océan et formant de l'autre une presqu'île allongée que terminent deux promontoires célèbres : le cap St-Vincent et la pointe de Sagres. C'est sur cette dernière que la tradition place l'observatoire de Henri le Navigateur, ce prince qui fut, dit-on, le grand promoteur des entreprises maritimes des Portugais. Nous savons qu'en réalité, ce mouvement fut déterminé par des causes complexes, et non par l'initiative d'un seul homme.

Ces montagnes, dont le principal sommet atteint 905 mètres, sont assez élevées pour arrêter et condenser les vapeurs venues de la mer ; mais elles n'ont pas cependant une altitude suffisante pour constituer une zone froide. Aussi, grâce à leur sol fertile et aux pluies relativement abondantes qu'elles reçoivent, elles restent couvertes toute l'année, de la base au sommet, d'une magnifique végétation. Les pentes sont plantées de châtaigniers et de chênes-lièges, sapins, etc., et les vallons sont tapissés de jardins, de vergers, de champs de maïs ou de céréales ; le chêne-liège occupe les parties les plus sèches. La culture est conduite par des moyens très primitifs. L'irrigation est relativement perfectionnée ; les eaux sont dirigées et distribuées au moyen de canaux souterrains. Comme le paysan se montre laborieux, le résultat est assez satisfaisant. Le climat est tempéré, un peu humide en hiver, surtout dans les parties les plus élevées, mais cependant très sain ; on envoie dans la montagne

1. Précis fait avec le concours de M. le Dr Bentes Castel-Branco.

de nombreux malades des régions voisines, soit pour y respirer un air plus tonique et plus frais, soit pour prendre les eaux thermales qui en sortent. Le centre principal de la région est la petite ville de Monchique qui, malgré ses 5.000 habitants et son éclairage à l'acétylène, a toutes les allures d'un gros bourg, avec ses rues tortueuses et accidentées et ses petites maisons basses. Ce n'est d'ailleurs en effet qu'un marché rural sans industrie, très isolé; nous avons déjà dit que cette ville n'est pas reliée au chemin de fer, qui traverse la serra à quelques kilomètres à l'est. La seule bonne route est celle qui descend d'un côté vers Portimâo, situé à 24 kilomètres, et de l'autre vers Sahaia à 27 kilomètres. Les autres chemins sont presque tous sans entretien et à peu près impraticables en hiver. Dans ces conditions, le transport des denrées devient très onéreux, ce qui paralyse leur exportation. Avec de bons moyens de communication, cette contrée pourrait fournir au commerce peut-être dix fois plus de produits qu'elle ne lui en donne actuellement.

La grande propriété est très rare dans la montagne. On y trouve quelques domaines dont la valeur peut atteindre de 200 à 400 contos de reis (1 à 2 millions de francs). Mais ce sont la moyenne et la petite propriété qui occupent la plus grande superficie. La très petite propriété est fréquente. D'ailleurs, la petite exploitation est la règle, et elle se fait soit par le propriétaire, soit par des fermiers qui, le plus souvent, acquittent leur redevance en nature. Bien des propriétaires de la serra appliquent aussi ce système de métayage élémentaire que nous avons déjà signalé, par lequel l'ouvrier se charge de cultiver une parcelle moyennant l'abandon d'une partie de la récolte, qui varie du cinquième à la moitié. Les gens de cette région sont, en général, âpres au gain et très économes; leur ambition est d'acquérir un lopin de terre, ou de l'arrondir quand ils ont pu s'en rendre maîtres. Beaucoup de paysans, afin de compléter leurs ressources, se livrent à certaines fabrications domestiques; les uns font de la chaussure pour les fabricants des grandes villes, et notamment de Lisbonne; d'autres travaillent le sparte ou le liège; leurs salaires sont minimes : 240 reis (1 fr. 32) par

jour. Il existe aussi quelques petits centres où l'industrie des bouchons se maintient avec des ouvriers spécialistes, qui sont les plus démoralisés de toute la province[1].

En résumé, cette magnifique région pourrait devenir un centre très fructueux d'élevage, — actuellement la viande est très rare, à l'exception du porc et du mouton. La production des primeurs et des fruits serait aisée à développer, ayant ses débouchés dans les grandes villes du nord. Pour le moment, et probablement pour longtemps encore, c'est un pays de petites gens, vivant repliés sur eux-mêmes, dans une condition qui s'élève assez rarement au-dessus de la pauvreté, et dans beaucoup de cas confine à l'indigence.

La famille Palmeira habite un village de 150 habitants, appelé Caldas de Monchique et situé dans une étroite vallée, à l'altitude de 250 mètres, c'est-à-dire à près de 200 mètres au-dessous du chef-lieu. Des sources chaudes s'échappent ici de la montagne. Une station thermale, installée dans cet endroit, y attire chaque année un millier de baigneurs, venant presque tous de l'Algarve. La vallée est dominée par des pentes si abruptes, que la culture ne peut s'y installer; elles sont en partie couvertes de châtaigniers ou de pins; sur les sommets on ne trouve plus que des buissons de cistes épineux. Deux ruisseaux se réunissent à Caldas pour former une petite rivière; leurs rives étroites sont couvertes de cultures — millet, pommes de terre, légumes et vergers — qui s'élèvent jusqu'à une certaine hauteur au moyen de terrasses dont la construction exige beaucoup de temps et de travail. Les futaies de châtaigniers donnent du bois de charpente, des châtaignes et un peu d'herbe. Les malades qui fréquentent les thermes laissent dans le pays quelque argent, ce dont on se ressent dans tout le voisinage et aussi à Monchique.

Manuel da Palmeira est âgé de trente ans, et sa femme Julia da Gloria en a vingt-sept; ils ont une fillette de deux ans. Le mari est propriétaire-cultivateur; il se fait aider de temps en

1. L'industrie du liège traverse actuellement une crise pénible. V. sur ce point la monographie du bouchonnier de Barreiro, dans notre quatrième partie.

temps par des journaliers; mais le plus souvent il reçoit de ses voisins une aide qu'il leur rend à l'occasion. La femme tient son ménage, travaille un peu aux champs et fait des journées comme lavandière. En outre, Palmeira prépare des viandes fumées et du charbon de bois pour les vendre à Portimao et à Monchique. Le ménage possède par héritage : 1° une très petite et pauvre maison comprenant une cuisine, une chambre et un fournil; 2° un domaine d'une étendue de 30 hectares environ, dont la plus grande partie n'est pas cultivable à raison de la déclivité excessive. Le tout ensemble vaut à peu près 600 milreis (3.300 fr.). Ici, les successions sont régies exclusivement par le code civil; on nous dit à ce propos qu'il n'est pas habituel dans la contrée de prendre des dispositions testamentaires; aussi arrive-t-il assez fréquemment que des familles sont ruinées par les liquidations judiciaires, dont les frais sont excessifs.

La maison est garnie d'un mobilier rustique en bois de châtaignier. Le lit est un simple matelas posé sur les coffres où on serre la récolte de grains. Les meubles et les ustensiles se réduisent du reste au strict nécessaire. Le linge est fabriqué à la main avec le lin filé par la femme en hiver. Lorsque ces gens ont besoin de vêtements ou de souliers, ils font venir en journée le tailleur ou le cordonnier, ce qui permet de payer au moins partiellement en nature le salaire de l'ouvrier.

Le ménage vit principalement des produits du domaine et, en outre, il vend en petite quantité des haricots secs, des pommes de terre, des oranges, de l'huile, des œufs et quelques poules. Le total des ventes ne dépasse pas, année moyenne, 600 milreis (330 fr.)[1]. En outre, ces paysans trouvent des ressources accessoires notables, d'abord dans leur petit commerce de viande fumée, et surtout dans l'affluence des baigneurs, qui, pendant l'été, consomment des denrées locales, et emploient les villageois, ainsi que leurs ânes, comme guides ou comme montures pour des courses dans la montagne. Il va sans dire que ce travail est rémunéré dans des conditions très variables, selon la

1. Nos calculs sont approximatifs, car ces gens n'écrivent rien.

générosité des clients. Le salaire habituel des journaliers ne dépasse pas 240 reis (1 fr. 32) pour les hommes, et la moitié de cette somme pour les femmes.

Les dépenses principales du ménage ont pour but la nourriture et l'entretien. L'alimentation est frugale ; elle se compose principalement de pain, de légumes, de millet, de châtaignes, de fruits, de poisson salé et d'un peu de viande de porc. On boit du vin, et aussi une quantité plus ou moins forte d'eau-de-vie fabriquée avec le fruit de l'arbousier. L'entretien est peu coûteux, car les vêtements de travail sont sommaires, et ceux du dimanche durent des années. Grâce à cette série de circonstances favorables, les familles de ce type peuvent réaliser des économies qu'elles emploient, bien entendu, à agrandir leur domaine. Nous avons constaté déjà maintes fois l'amour des paysans portugais pour la terre. Ici, ils se disputent si âprement les meilleures parcelles, que leur prix a augmenté bien au delà des limites raisonnables, tandis que le revenu tombait à peu de chose.

Le mode d'existence des paysans de Caldas, de Monchique et des environs, présente certains traits plus accentués que ceux déjà observés. L'aisance relative des petits propriétaires, nombreux dans la contrée, a développé le crédit dans une certaine mesure ; ailleurs, on paie presque toujours comptant ; ici les commerçants attendent volontiers que leurs clients aient réalisé de l'argent ; du reste, les mauvais payeurs sont rares. Si la vie de ménage reste extrêmement simple, on dépense plus facilement au dehors, surtout au cabaret, où on passe une bonne partie du dimanche à jouer aux quilles ou aux cartes en buvant de l'eau-de-vie. L'ivrognerie est assez fréquente, et il semble qu'elle amène des cas de dégénérescence regrettables. En dehors de l'aide mutuelle que se prêtent à l'occasion les paysans, ils ne trouvent aucun appui extérieur. Du reste, les miséreux sont rares. Au besoin, on en soigne quelques-uns à l'établissement thermal, et il existe à Monchique un hôpital ; la charité privée fait le reste.

Les époux Palmeira ne savent ni lire ni écrire, comme la plu-

part de leurs voisins, parmi lesquels on compte 80 % d'illettrés. Il existe à Monchique des écoles gratuites, mais elles sont insuffisantes et peu fréquentées. L'esprit religieux est généralement faible parmi cette population.

Les impôts directs payés par la famille sont : l'impôt foncier versé à l'État et montant à la somme de 10 milreis (55 fr. 50); la taxe communale, qui atteint ici le maximum légal, monte pour notre paysan à 6 milreis (33 fr. 30); enfin 500 reis (2 fr. 75) pour le service du district ou département. Quant à l'impôt indirect, il doit être calculé à raison de 6 à 7 p. 100 des dépenses d'entretien et de nourriture.

Cette courte notice, qui nous montre un type répandu dans les montagnes de Monchique, révèle une situation assez sensiblement différente de ce que nous avons observé précédemment[1]. Les petits propriétaires de cette contrée, avantagés par l'abondance de la production fruitière, spécialement de la châtaigne, ont une existence plus assurée, plus facile, que celle des gens de la même catégorie dans les autres parties du pays. Aussi cette région est une de celles qui fournissent la moindre émigration. Mais l'étroitesse du milieu où les hauteurs abruptes repoussent souvent toute autre culture que celle du châtaignier, rend extrêmement difficile l'élévation du type, qui reste confiné dans une paisible médiocrité. Pour amener dans la serra une aisance plus large et des moyens de succès plus efficaces, il faudrait ouvrir des voies de communication faciles, et créer des industries locales utilisant la force hydraulique et les matières premières dont le pays est bien pourvu. On en tirerait des avantages plus étendus que ceux dont Caldas est redevable aux baigneurs qui fréquentent ses thermes, car l'influence de cette foule oisive est plutôt nuisible au point de vue moral. Cela ne veut pas dire, du reste, que l'industrie des étrangers est ici négligeable. Cette région si pittoresque et si salubre serait très propice à l'établissement de sanatoria destinés aux malades atteints d'affections chroniques, et aussi de stations de villégiature.

1. V. cependant plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Louza.

Tout cela fournirait aux denrées de la région un débouché local appréciable.

La vie publique n'offre ici qu'un très médiocre intérêt. Les affaires communales sont conduites par des hommes peu instruits qui sont menés dictatorialement par l'administrateur du *concelho*, délégué du gouvernement. Quant aux choses de l'État, elles demeurent incomprises, et les élections sont faites sous la direction des chefs de parti, qui se disputent l'influence par des promesses et des faveurs. Ce n'est là qu'une agitation superficielle, qui a pourtant l'inconvénient de diviser la population en clans rivaux, entre lesquels les compétitions et les intrigues font souvent naître des inimitiés et des rancunes regrettables.

Ces rapides observations suffisent pour montrer que la condition actuelle de la petite culture est sensiblement la même dans l'Algarve et dans les provinces du nord. Partout elle manque de direction, de connaissances techniques, d'outillages et de capitaux. Elle emploie traditionnellement des méthodes de culture qui n'ont guère varié depuis de longs siècles. L'irrigation, élément si nécessaire de l'exploitation agricole dans un tel pays, est pratiquée par des moyens si élémentaires, qu'elle utilise presque exclusivement les eaux qui se présentent d'elles-mêmes à sa portée. Les travaux d'art indispensables pour employer toutes les ressources en eau disponibles dans le pays manquent à peu près totalement. Le bétail est réduit au minimum, faute de moyens d'alimentation. La pénurie du cheptel amène celle des fumures et celle-ci fait la pauvreté des rendements. Aussi, d'une manière générale, la petite culture ne réussit qu'à nourrir médiocrement le cultivateur; celui-ci ne dispose pour le commerce que d'une faible quantité de produits, le plus souvent d'espèce commune et de qualité très ordinaire, qu'il vend à bas prix dans son voisinage. Il est vrai que les fermages étant très souvent réglés en nature, une partie notable de la production est envoyée sur le marché par les propriétaires. Mais, d'une part, cela ne change rien à la nature et à la qualité des denrées, et, de l'autre, cela montre à quel point le paysan manque

d'argent. Ce dénuement en fait un bien mauvais client pour l'industrie, et nous aurons à relever plus tard les conséquences graves de cet état de choses.

Dans le centre du pays, la situation se présente sous un aspect différent, car la grande culture y joue un rôle capital. Cependant, les petites exploitations s'y rencontrent aussi, et donnent des résultats dont la comparaison ne sera pas inutile.

IV

LA GRANDE CULTURE DANS LE CENTRE

L'Estremadure et l'Alemtejo. — La grande propriété, le grand fermage et la grande culture. — Le blé et la viande. — Le régime de l'intervention législative et ses effets. — La spéculation en agriculture. — Les cultures arborescentes : le gland, le liège et l'olive. — Le défrichement. — La petite culture, ses caractères particuliers dans la région. — Conclusions.

Au cours des chapitres précédents, nous avons passé du nord au midi, en laissant de côté la région centrale où tout est différent du reste du pays, aussi bien dans la structure géographique et géologique du sol que dans l'organisation du travail agricole. Il en résulte naturellement des conséquences particulières aux deux provinces qui forment cette région. Il était donc nécessaire de les étudier à part, en commençant par l'Estremadure. Le régime de cette dernière présente un aspect intermédiaire entre la condition des contrées du nord ou du midi, et celle du pays d'outre-Tage. La petite exploitation n'y joue pas le rôle exclusif que nous avons constaté ailleurs, mais la grande ferme n'est pas non plus nettement prépondérante. Dans l'Alemtejo, au contraire, la situation est bien tranchée. Nous y allons trouver superposés tous les types de propriétés, depuis les latifundia immenses, jusqu'aux plus humbles domaines paysans, et aussi toutes les variétés d'exploitation : faire-valoir direct par le grand propriétaire, fermes colossales, humbles métairies. Mais ici, la très grande propriété et la très grande exploitation occupent la terre dans une mesure très étendue. C'est donc là un état de

choses diamétralement opposé à celui que nous connaissons déjà. Rien n'est plus intéressant que la comparaison entre deux situations si différentes, qui font naître des problèmes non moins divers.

I. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ESTREMADURE.

L'ancienne province d'Estremadure s'étend sur les deux rives du Tage, formant approximativement un vaste triangle, dont la pointe tournée vers le sud se trouve à l'embouchure du Sado, tandis que sa base est limitrophe de la Beïra au nord. C'est un plateau incliné de l'est à l'ouest, d'une élévation médiocre, dont la composition géologique est assez compliquée; il est formé surtout de sables miocènes reposant sur des roches anciennes. Comme les précipitations pluviales sont facilement absorbées par le sol sablonneux, les rivières sont rares et faibles, exception faite pour le grand fleuve qui porte à l'océan les eaux des hautes terres de l'intérieur.

Le climat de la région est plutôt doux ; le thermomètre s'abaisse rarement au-dessous de zéro. En revanche, il monte parfois en été jusqu'à 40°. La chaleur dessèche alors tout ce qui n'est pas suffisamment irrigué, et la province ressemblerait à un désert aride sans la verdure des vignes et des arbres fruitiers. La riante et verte vallée du Tage forme au milieu de ce paysage assez morne une longue oasis d'une admirable fertilité. En hiver, au contraire, les pluies font naître partout une végétation luxuriante et fraîche, qui donne à la contrée un aspect gracieux et agréable.

Dans ces vastes plaines, plus on moins ondulées, déjà presque montagneuses dans la partie est, la culture n'a pas encore occupé tout le sol disponible. Des landes, des broussailles et des bois de pins couvrent les parties les plus élevées et les plus arides. Les vallées creusées par les rivières, au contraire, sont parfois marécageuses au point que l'on a créé des rizières, d'ailleurs fort mal aménagées, ce qui contribue encore à rendre

le cours des eaux plus incertain. Enfin, dans la vallée inférieure du Tage, on trouve de grands terrains incultes, couverts d'une herbe médiocre, bien que le sol soit formé d'une alluvion riche et profonde. C'est que, fréquemment, le fleuve gonflé par les pluies d'hiver et par la marée, qui remonte jusqu'à plus de 30 kilomètres en amont, s'étend sur ces prairies et les pénètre de sel. Au lieu de défendre ces bonnes terres contre l'eau salée pour en faire des champs fertiles ou de magnifiques herbages, les propriétaires les laissent à l'état de pâtures, où ils élèvent des taureaux sauvages destinés aux arènes[1]. Une société portugaise s'est constituée pour mettre en valeur ces espaces presque abandonnés; 60.000 hectares ont été acquis, et au moyen d'un puissant matériel, on défonce ces terres, on les draine, on laisse les pluies les dessaler, puis on y fait du maïs, des céréales et des prairies, ou bien on les revend avec profit. Cette initiative est d'autant plus intéressante qu'elle est extrêmement rare.

Jusqu'à une époque récente, la grande propriété noble, ecclésiastique ou communale a occupé en Estremadure une place à peu près exclusive. Elle était divisée presque toujours en très petites exploitations, louées tantôt en fermage temporaire, ordinairement payé en produits, et tantôt concédées à des colons sous la forme de *foros* ou amphytéoses perpétuelles. Nous savons déjà comment les majorats et le droit d'aînesse ont été supprimés au cours du dernier siècle pour faire place au partage égal, comment aussi les *foros* ont perdu de leur valeur, parce que l'État s'est emparé du droit de mutation après décès, ne laissant au propriétaire qu'une taxe de transfert en cas de cession de l'amphytéose, chose assez rare[2]. Il en est résulté déjà un mouvement considérable dans l'état de la propriété; bien que le code

1. Les courses de taureaux sont appréciées en Portugal, mais elles n'y prennent pas le caractère de boucheries sanglantes des courses espagnoles. C'est plutôt un exercice sportif quelque peu dangereux, legs de l'esprit militaire et aventureux d'autrefois.

2. Les communes propriétaires de landes consentent toujours à constituer des *foros*, pour en favoriser le défrichement. Le colon se bâtit alors une maison sur sa petite ferme et devient un bordier qui complète ses ressources au moyen des salaires gagnés sur les propriétés voisines.

civil eût prévu une période de transition, le partage égal fut appliqué immédiatement et presque sans exception; beaucoup de domaines ont été morcelés et vendus; quantité de *foros* ont été transformés par rachat en pleines propriétés; les biens religieux ont été dépecés et aliénés. Il résulte aujourd'hui de tout cela que, en Estremadure, on voit juxtaposés tous les types de domaines : grands[1], moyens, petits et minuscules. Le morcellement va grand train et menace de pulvériser la propriété, car elle ne se reconstitue que difficilement quand elle a passé dans la main du paysan.

Il est résulté de ces circonstances une évolution sociale d'un grand intérêt qui a été favorisée d'ailleurs par différentes causes secondaires. La terre étant mobilisée et divisée, il lui fallait des acquéreurs. Il en est venu du dehors qui ont acheté les plus gros lots; c'étaient des urbains enrichis par l'industrie, le commerce ou en l'émigration. On en a aussi trouvé sur place, voici comment. A un moment donné, on s'aperçut que la vigne réussissait assez bien dans les terrains sablonneux, et comme le vin était demandé, on planta beaucoup. Il fallut pour cela de la main-d'œuvre, les paysans reçurent de l'argent sous forme de salaires, réalisèrent de petites économies, et profitèrent des événements indiqués plus haut, pour acquérir des parcelles et devenir propriétaires. Cet exemple fut suivi par des petits commerçants et des artisans, si bien que, dans l'espace d'une cinquantaine d'années, un mouvement ascensionnel remarquable s'est produit parmi la population ouvrière de cette province. Il se continue actuellement, bien que les circonstances soient moins favorables à cause de la crise survenue dans le commerce des vins.

Parmi les grands propriétaires de la région, quelques-uns résident sur leurs terres ou à proximité, et s'en occupent avec activité et intelligence. Mais la plupart sont absentéistes et ignorants des choses de la terre. Cependant beaucoup d'entre eux, poussés par l'appât du gain, ont créé de grands vignobles, et les

1. Un propriétaire des environs de Santarem, après avoir vendu une partie de ses terres, a laissé encore un domaine de 4.000 hectares qui fut partagé entre ses quatre enfants.

ont replantés avec des ceps américains, après l'invasion du phylloxera. Les petites gens en ont profité, comme nous le disions tout à l'heure, plus encore peut-être que leurs patrons. En effet, ceux-ci, après avoir planté les sables qui donnent un vin alcoolique, mais en quantité modérée, ont étendu les vignobles jusque dans les alluvions, qui fournissent un produit abondant, mais faible. L'avilissement des prix, résultat de la surproduction, a fait échouer cette spéculation, amenant les propriétaires à revenir au petit fermage, les acculant parfois à la liquidation forcée. Le prix des terres, qui avait atteint dans certains cas jusqu'à 5.000 francs l'hectare[1], est en conséquence revenu à un taux beaucoup plus bas. Ces essais de grande culture ont cependant apporté dans le pays quelques lumières, et un certain progrès de l'outillage; mais tout cela était trop improvisé pour donner des résultats coordonnés et complets. Néanmoins, cet exemple partiel et imparfait suffit pour indiquer ce que pourrait être la province, si elle était menée par une élite suffisante de grands propriétaires exploitants, expérimentés et instruits. Mais ils ne sont que quelques-uns.

Si le vin est une des productions principales de l'Estremadure, il en est d'autres encore. L'olivier prospère dans presque toute la province, et constitue une ressource précieuse. Malheureusement, on retrouve ici les mêmes difficultés et les mêmes préjugés que dans le nord[2]. Aussi, la qualité moyenne de l'huile est-elle médiocre, faute de pouvoir travailler les fruits avec la promptitude et les précautions nécessaires. Un propriétaire d'Almeirim, M. le comte Sobral, a amélioré la production de presque tout son voisinage, en montant un *lagar* (pressoir) bien outillé. Le paysan qui apporte sa récolte pour la faire travailler, paie soit en argent, soit en huile; le tourteau est souvent partagé et sert à la nourriture du bétail.

Après la vigne et l'olivier viennent le maïs, les céréales : blé, orge et seigle, les pommes de terre, les légumes et les fruits. On sème le maïs dans les terres profondes et fraîches, le froment

1. Dans les terrains d'alluvion.
2. Voir plus haut la monographie du paysan-propriétaire de Mirandella.

dans les sols moyens, le seigle dans les landes, que l'on défriche de temps en temps, après plusieurs années de repos. Bien que ces terrains sablonneux soient bien souvent médiocres, on pourrait certainement les améliorer au moyen d'amendements, d'engrais et d'irrigations. On trouverait l'eau nécessaire dans les montagnes qui bordent la région, où il serait aisé d'établir des réservoirs artificiels. On y a pensé, et déjà un canal d'environ 60 kilomètres de longueur a été creusé ; mais l'entreprise ayant été suspendue, le canal n'est pas alimenté et ne sert à rien. On pourrait aussi, probablement, utiliser les crues périodiques du Tage, qui s'élèvent à un niveau très élevé pour retenir une partie des eaux et les employer ensuite en aval. Mais pour faire tout cela, et aussi pour améliorer les vallées marécageuses, il faudrait que la province fût habitée par un bon nombre de grands propriétaires expérimentés, munis de capitaux et sachant s'associer au besoin pour entreprendre des œuvres d'utilité commune. Il serait nécessaire aussi que les agriculteurs fussent libres d'organiser et de conduire leurs cultures, sans se heurter à chaque instant à des obstacles administratifs fiscaux ou politiques[1].

On élève dans l'Estremadure une assez grande quantité d'animaux de ferme. Dans les prairies basses, sont nourris des chevaux destinés à la selle et au trait léger, des taureaux de course et des bœufs de labour ; ces animaux sont envoyés dans les pâturages dès que l'herbe commence à pousser, c'est-à-dire en novembre, et ils y restent jusqu'en juillet ; ils passent l'été sous des hangars où on les nourrit avec de la paille, de l'orge et du maïs. Le mouton occupe les landes et les friches. Beaucoup de porcelets sont expédiés en Alemtejo, où ils s'engraissent dans les forêts de chênes. Une culture plus rationnelle sur des terres améliorées, permettrait un élevage beaucoup plus étendu en vue de l'exportation de la viande et des produits du lait, soit vers Lisbonne, soit même vers l'étranger.

1. Voir plus haut, p. 79 et 146. l'exposé de la législation sur la culture de la vigne. Sur celle des céréales, et sur le commerce de la viande on trouvera des détails ci-après.

La population rurale de la province est assez clairsemée [1]; cependant, malgré le voisinage de la capitale, la main-d'œuvre ne fait pas défaut, parce que l'industrie n'est pas encore assez développée pour enlever les bras à la culture. Les paysans sont sobres, doux et suffisamment laborieux. Il ne leur manque guère que d'être bien encadrés et bien conduits pour produire beaucoup. Il faudrait aussi développer les voies de communication, car, bien que la province soit traversée par plusieurs voies ferrées, quelques bonnes routes et un beau fleuve, elle manque de chemins secondaires, surtout dans sa partie orientale.

II. — BORDIER D'ALMEIRIM.

Pour préciser les données qui précèdent, nous décrirons brièvement un paysan bordier des environs de Santarem [2], dont la physionomie est très caractéristique.

Almeirim est un gros bourg de 6.000 âmes, situé dans une vaste plaine, qui s'étend sur la rive gauche du Tage. Il est relié à Santarem, chef-lieu du district, par une jolie route plantée d'arbres, laquelle traverse le fleuve et sa vallée sur un pont de plus d'un kilomètre de longueur. Ce pont a été construit par une société, qui perçoit un droit de péage. La majeure partie de la population agricole de la contrée est groupée dans ce bourg aux rues irrégulières, mais propres, bordées de maisons basses, étroitement serrées les unes contre les autres et soigneusement blanchies à la chaux. Les terres environnantes sont légères et pauvres, sauf dans la vallée fluviale. Les pluies ne dépassent guère la hauteur totale de 60 centimètres, dont 6 ou 7

1. Le district de Lisbonne ne compte que 89 habitants par kilomètre carré pour 7.941 kilomètres carrés, et celui de Santarem 43 habitants par kilomètre carré pour 6.680 kilomètres carrés. Le district de Porto a 260 habitants par kilomètre carré; son étendue n'est, il est vrai que le tiers de celle du district de Lisbonne, mais la ville est aussi plus petite.

2. Observations recueillies avec le concours de M. le comte Sobral, propriétaire-agriculteur à Almeirim.

pour l'été tout entier, qui est par conséquent très aride.

Manuel Vinagre, âgé de 42 ans, est issu d'une famille paysanne de la localité; il a deux frères et trois sœurs qui vivent également de la terre. Sa femme, Maria Pistola, âgée de 40 ans, est aussi du pays; ses frères et sœurs, au nombre de quatre, sont cultivateurs dans le voisinage. Ils ont deux enfants : José, 7 ans, Élisa, 4. Cette famille possède sa maison, composée de quatre pièces avec les dépendances nécessaires : étable et cellier; d'un côté, le logis ouvre sur la rue, de l'autre sur un enclos, à la fois potager et verger. En outre, elle est propriétaire d'un petit bordage d'une étendue de 3 hectares environ, en partie planté en vigne, et pour le surplus emblavé en céréales, pommes de terre, etc. Ce modeste domaine ne suffirait pas pour faire vivre le ménage, aussi Vinagre est-il obligé de chercher du travail au dehors. Il est employé régulièrement chez un grand propriétaire à titre de *capataz*, c'est-à-dire chef d'équipe, ce qui lui vaut un salaire quotidien de 400 reis (2 fr. 20). La mère s'occupe de son ménage et aide à la culture du bordage, ainsi que d'une pièce de terre de 3 hectares à peu près, tenue en location. Ce champ est sablonneux, maigre et sec; il est planté en vigne, pommes de terre et seigle, mais le rendement en est fort médiocre, faute d'engrais suffisant. Cette petite exploitation fournit à la famille la majeure partie de sa subsistance, et en outre lui permet de vendre quelques minimes quantités de vin, de blé, de pommes de terre, etc. Pour cultiver leurs terres, les Vinagre ne disposent que d'un âne et de quelques outils élémentaires. Ils font la plus grande partie du travail à la main, et pour le surplus recourent à la complaisance du patron ou de quelque voisin mieux pourvu. Ils élèvent en outre un porc pour leur consommation, et quelques poules. L'ameublement de la maison est réduit à l'indispensable : des lits faits de quelques planches sur lesquelles on pose un matelas, des coffres à linge, des tables, des bancs et des chaises rustiques, quelques ustensiles. Animaux, mobilier, matériel ne valent pas plus de 100 milreis (555 fr.). Comme la maison et le bordage sont estimés ensemble 600 mil-

reis (un peu plus de 3.300 fr.), l'actif total de la famille peut être évalué à près de 4.000 francs.

En combinant ces divers éléments, nous voyons que, en outre des produits qu'il consomme, le ménage reçoit en argent : le salaire du mari, soit en moyenne pour 250 journées à 2 fr. 20 une somme de 550 francs ; le produit des ventes de denrées, en tout, bon an mal an, à peu près 100 francs. Le total serait donc compris entre 600 et 700 francs.

Examinons maintenant les dépenses. L'entretien du linge et des vêtements, qui sont d'une grande simplicité, exige à peu près 120 francs par an. L'alimentation, qui comprend trois repas, a pour base le pain de maïs et la pomme de terre ; on y ajoute des légumes, un peu de poisson salé (sardines, morue), de temps en temps de la viande de porc, et du vin en petite quantité. Les frais nécessités par cet ordinaire ne dépassent pas 110 à 120 francs consacrés aux achats d'épicerie, de savon, de poisson salé, etc. En ajoutant à cela 30 francs pour les menues dépenses et imprévu, 28 fr. 80 payés pour la location des terres, et 33 francs d'impôt direct, nous arrivons au chiffre total de 340 francs environ, ce qui laisse une petite marge pour l'épargne. C'est ainsi que, grâce à son salaire de contremaître et à une stricte économie, Vinagre a pu constituer son petit bien, réserve qui garantirait au besoin sa famille de la noire misère.

On voit que le mode d'existence de ces paysans est réduit pour ainsi dire à la plus simple expression. Leur vie est extrêmement laborieuse ; ils ne connaissent presque aucune distraction, hormis quelques rares réunions de famille, la fête patronale du bourg et quelques causeries entre voisins, l'après-dînée du dimanche. Les deux époux sont complètement illettrés ; mais ils ont le désir de faire instruire leurs enfants, dont l'aîné va déjà à l'école gratuite. Celle-ci est, disons-le en passant, insuffisante pour recevoir tous les enfants en âge scolaire. Les époux Vinagre sont catholiques d'origine, mais n'observent aucune pratique religieuse.

Les charges publiques qui pèsent sur ce petit paysan s'élè-

vent à 6 milreis à peu près (33 fr. 30), tant pour la commune que pour l'État. Les taxes indirectes peuvent être évaluées à une dizaine de francs. Vinagre n'a pas fait de service militaire, ayant été libéré par le sort. Il est électeur à titre de censitaire.

La région reçoit une certaine immigration temporaire d'ouvriers ruraux, venant de la haute Beïra pour les grands travaux de saison. L'émigration est peu active, parce que la population, étant d'une densité restreinte, peut trouver emploi et gagner sa vie dans le pays, bien pauvrement, il est vrai.

En résumé, on trouve dans la province un bon nombre de bordiers et d'ouvriers ruraux qui se rapprochent de ce type, tout en restant plus ou moins au-dessous. Beaucoup de petits fermiers sont aussi dans une situation analogue, rarement supérieure. Quant au type que nous venons d'esquisser, il est fortement appuyé sur une grande exploitation qui lui fournit un salaire indispensable. Sans elle, sa situation serait beaucoup plus précaire, le travail étant plus irrégulier et moins bien payé.

En ce qui touche les grands propriétaires exploitants, nous avons dit un mot déjà de ceux qui, faisant valoir indirectement, se sont bornés à spéculer sur la vigne. Leur entreprise a médiocrement réussi, parce qu'en se portant aveuglément et tous à la fois vers une culture trop spécialisée, ils ont amené la surproduction, l'encombrement du marché et l'avilissement des prix. Ils se sont alors tournés vers le gouvernement, qui ne pouvait leur fournir que des appuis artificiels et arbitraires. C'est ainsi qu'il a essayé d'enrayer la surproduction en interdisant les nouvelles plantations. Cette mesure a pu gêner des propriétaires de terrains propres surtout à la culture de la vigne, et cela pour permettre de maintenir celle-ci sur des sols qui conviendraient beaucoup mieux pour d'autres cultures. Elle n'a pas suffi pour relever les cours, cela est établi par certains chiffres que nous avons donnés précédemment [1]. Quant aux propriétaires qui s'appliquent à exploiter leurs domaines d'une façon rationnelle et complète,

1. V. plus haut la monographie du vigneron du Douro.

ils obtiennent d'assez bons résultats. Mais, tous ceux que nous avons rencontrés se plaignaient avec amertume de trois obstacles qui les gênent continuellement dans leurs opérations : la mobilité de la législation, qui fait et défait les systèmes économiques et les règlements administratifs; l'agitation politique, si contraire à la bonne marche des affaires; la fiscalité excessive qui pèse sur toutes les transactions. Malgré cela, de sérieux essais sont tentés pour perfectionner les méthodes et l'outillage, améliorer le bétail, augmenter les rendements, élever la qualité des denrées. Toutefois, les efforts sont encore trop dispersés, trop insuffisants, dans un pays où il reste tant à faire.

Dans l'Alemtejo, la grande culture est beaucoup plus développée. Voyons donc quelle est sa situation, et quels sont les résultats qu'elle obtient.

III. — LA GRANDE CULTURE DANS L'ALEMTEJO.

Au point de vue social comme au point de vue agricole, l'Alemtejo est certainement l'une des contrées les plus curieuses et les moins bien connues de l'Europe[1]. Au sud du fossé profond creusé par le Tage s'étend un vaste plateau, continuation de celui de l'Estremadure; il s'abaisse par étages de l'est à l'ouest, formant d'immenses plaines ondulées. Leur horizon est borné vers l'orient par des chaînes de montagnes de hauteur médiocre, dont les sommets dénudés se découpent sur le ciel en arêtes vives. Au midi, des collines élevées ferment l'horizon, et séparent la province de celle de l'Algarve, si profondément différente. Des cours d'eau nombreux sillonnent la région, mais si leurs eaux sont assez abondantes en hiver, l'été ne leur laisse parfois plus une seule goutte de liquide, sauf en cas de violent orage. Les vallées n'ont souvent, dans leur partie inférieure, qu'une pente médiocre, si bien que le moindre obs-

1. Cette étude nous a été grandement facilitée par le concours très empressé de MM. F., propriétaire-agriculteur à Evora, et J. de Mattos Braamcamp, ingénieur.

tacle retient des eaux stagnantes et malsaines, formant des marécages temporaires, où l'on a établi quelques rizières.

Le sol de cette région est constitué principalement par des sables étalés en couches épaisses, qui font place dans la partie montagneuse aux schistes et au porphyre. Même parmi ces derniers, on voit reparaître le sable, notamment dans les hautes vallées du Sado et du Guadiana. La valeur de ces terrains est très inégale. Généralement perméables et maigres, lorsque le sable prédomine, ils sont assez bons, et parfois même excellents, lorsque la couche arable est mélangée d'éléments argileux ou formée d'alluvions. Mais les bons terrains sont plutôt l'exception, tandis que l'on voit des contrées entières presque dépourvues de végétation, tant le sol est pauvre en éléments nutritifs, et aussi en humidité. C'est qu'en effet le climat de cette province est d'une sécheresse excessive. En hiver, les pluies sont suffisantes pour faire naître une belle verdure partout où le sol le permet[1]. Mais pendant la saison d'été, les précipitations deviennent très rares, la température est souvent torride, le thermomètre montant parfois jusqu'à 50 degrés. Aussi, toute végétation disparaît, sauf celle des arbres. Le pays prend bientôt un aspect désolé, et on est obligé de nourrir les animaux avec des substances sèches : paille et grains.

On conçoit que, dans un milieu aussi spécial, la propriété et la culture ne pouvaient manquer de prendre une physionomie très particulière. La faible fertilité du sol et l'aridité du climat rendaient à peu près impossible la colonisation spontanée du pays ; aussi est-il resté longtemps presque désert. Aujourd'hui encore, en dépit de circonstances favorables, la population de l'Alemtejo ne dépasse pas 16 à 17 habitants par kilomètre carré, alors que dans le nord elle atteint ou dépasse 100 habitants, et 43 à 51 dans les provinces voisines d'Estremadure et d'Algarve. Dès lors, la très grande propriété devait rester maîtresse de cette région peu hospitalière, et on y trouve en effet bien des domaines qui comptent des milliers d'hectares. Autrefois, ces lati-

1. Souvent les pluies sont torrentielles au point de ruisseler à la surface en entraînant les parties les plus légères du sol et surtout l'humus.

fundia étaient maintenues par la transmission intégrale à titre de majorats. Depuis la promulgation du code civil et la suppression du droit d'aînesse, la situation tend à se modifier par le démembrement des grands domaines. Mais ce mouvement, si prononcé ailleurs, est contrarié et ralenti ici par la nature du lieu. Pour que la petite et même la moyenne propriété puissent se former, il faut que leur exploitation permette à une famille de vivre, ou bien que celle-ci trouve des ressources dans le voisinage par le travail salarié. Or, en Alemtejo, les terrains susceptibles de constituer sans préparation préalable la petite propriété normale sont assez rares; dans la plupart des cas, il faudrait d'abord procéder à de grands travaux d'amendement, d'irrigation et de voirie, avant d'offrir au petit paysan le lopin de terre qu'il puisse cultiver à lui seul. En général, à défaut de cette préparation coûteuse, on ne peut tirer parti du pays que par une culture extensive, à petits rendements, mais à grande surface. Aussi arrive-t-il que la grande propriété elle-même — et encore moins la moyenne — ne suffit pas pour constituer une exploitation avantageuse : on voit dans cette province des fermiers qui groupent et font valoir à la fois plusieurs domaines comptant chacun des centaines et même des milliers d'hectares, exactement comme d'autres prennent ailleurs en location des champs appartenant à divers propriétaires et mesurant quelques ares.

Depuis une vingtaine d'années, on voit pourtant la petite propriété naître et progresser dans quelques parties de l'Alemtejo. Cela tient à ce que le régime de la culture a subi depuis un demi-siècle environ de profondes modifications. Cette évolution est intéressante à étudier.

Primitivement, toute la région était très vraisemblablement revêtue d'une forêt presque continue composée surtout de deux essences qui croissent admirablement dans ces terrains légers et secs : le chêne-vert ou yeuse (*quercus ilex*) et le chêne-liège (*quercus suber*)[1]. Après la reconquête, pour faire place aux mou-

1. Le pin a été introduit aussi dans la province et s'est répandu principalement sur le littoral. l'eucalyptus croît également très bien presque partout. Notons encore

tons, on pratiqua par le feu de larges trouées dans ces forêts. Mais la demande du liège et l'élévage du porc ont fait replanter. Ces deux variétés de chênes couvrent actuellement en Alemtejo plus de 450.000 hectares, formant un immense massif forestier, qui occupe la moitié orientale de la province et tend à s'élargir d'année en année. Ces forêts fournissent une quantité considérable de glands, estimée à 150 ou 160 millions de kilos par an.

Nous avons déjà dit que les terres découvertes se gazonnent en hiver sous l'action des pluies. Des ressources spontanées s'offraient donc aux propriétaires : l'herbe pour l'élevage du mouton, le gland pour celui du porc. C'est ainsi que l'Alemtejo resta pendant des siècles le royaume des bergers et des porchers, qui vivaient dans les landes et les bois, avec quelques charbonniers, dans un état de véritable barbarie. Quand arrivaient les ardeurs de l'été, les moutons s'en allaient par troupeaux immenses chercher des pâturages jusque sur les hauts plateaux des serras de la Beïra Alta, d'où ils redescendaient en automne. Quant aux porcs, on les conduisait dans les bois dès la première chute des glands, qui se produit au début de l'automne et se renouvelle plusieurs fois jusqu'en janvier. Ces animaux s'engraissaient rapidement et on les envoyait sur les marchés avant le printemps. Ainsi, l'Alemtejo était une région presque exclusivement pastorale et déserte, hormis dans le voisinage de ses rares et antiques cités : Evora, Beja, et de quelques villages très dispersés.

C'est encore ainsi que l'on représente les choses dans les recueils de géographie, et cependant elles ont bien changé. Le nombre des moutons a augmenté de beaucoup, quoique la transhumance ne soit plus qu'un souvenir. De l'ancien code établi par les propriétaires pour faciliter le passage et la nourriture de leurs troupeaux sur des dizaines de lieues de territoire, il ne subsiste qu'un petit nombre de règles applicables quand les animaux passent d'un domaine à un autre, ou sont dirigés vers les foires, en traversant les propriétés d'autrui. On ne permet plus aux bergers de mettre le feu aux landes, en été, pour les rajeunir

que le poirier sauvage croît naturellement en abondance, ce qui semble indiquer que la région est favorable aux arbres fruitiers.

et faciliter la croissance de l'herbe à l'automne, au risque d'incendier les bois. Maintenant les troupeaux sont retenus sur les terres cultivées pour les engraisser de leur fumier. Le nombre des bêtes à cornes a au contraire diminué, parce que toutes les bonnes terres étant consacrées à la culture des céréales, on manque de fourrage.

Mais ce qui a surtout progressé, ce sont les emblavures. Plusieurs causes ont agi pour amener ce résultat. D'abord, bien que le Portugal ne se soit pas développé autant qu'il aurait pu le faire, il a pourtant réalisé une avance indéniable qui a grossi les villes, augmenté la consommation, accru les capitaux, activé le travail. L'Alemtejo a profité de ce mouvement certainement plus que les autres provinces, et cela pour plusieurs raisons D'abord, il était plus neuf, moins divisé, moins exploité, et offrait davantage à entreprendre. Mais surtout, il a bénéficié de mesures artificielles qu'il est nécessaire d'analyser ici.

A une certaine époque, le Portugal a été exportateur de blé. Mais ce fait tenait à des circonstances très spéciales qui ont disparu. Actuellement, on peut dire que la culture du blé sur une grande échelle est une de celles qui répondent le moins à la situation du pays. En effet, pour que la production du froment soit avantageuse, il faut réunir trois conditions nécessaires 1° le sol et le climat doivent être propices ; en Portugal, les terrains et les climats favorables au blé sont rares ; les rendements restent faibles, d'autant plus que les engrais manquent, et, en outre, la plante ne tarde pas à dégénérer, ce qui exige une sélection attentive des semences ; 2° les exploitations ont besoin d'être assez étendues, sinon, comme le blé est une denrée de valeur relativement faible et de consommation courante, le cultivateur en garde la plus grande partie et ne met sur le marché que des quantités insignifiantes. Tel est le cas précisément pour les provinces du nord et du midi, où la terre est pulvérisée en exploitations infimes ; dans l'Alemtejo, au contraire, on dispose de grandes surfaces, mais elles sont ingrates pour le blé, faute de chaux et d'humus ; 3° la culture du froment, si elle devient un peu intensive, exige beaucoup de travail et d'engrais,

ainsi que des attelages vigoureux et un bon matériel, c'est-à-dire des capitaux importants; or, tout cela manquait à la fois, si bien que l'on s'en tenait pour les emblavures à une culture extensive donnant de faibles rendements. On s'explique donc pourquoi le Portugal est devenu depuis longtemps importateur de blé, surtout en vue de l'alimentation des villes, car les campagnes se nourrissent de pain de maïs et de seigle, céréales qui conviennent mieux au pays, ainsi qu'aux ressources et aux moyens du cultivateur. En 1888, un avocat de Lisbonne s'avisa tout à coup que le Portugal devrait produire lui-même le blé qu'il consomme. Il déclara qu'il fallait éveiller « le lion des campagnes » et le faire rugir, afin d'obliger les pouvoirs publics à protéger ses intérêts. Ces phrases sonores obtinrent un grand succès, et une vive campagne engagée dans ce sens fut soutenue par les propriétaires fonciers, qui voyaient là une bonne occasion d'augmenter le revenu de leurs domaines. De leur côté, les politiciens s'empressèrent, comme toujours, d'exploiter ce mouvement, et c'est ainsi que le gouvernement fut entraîné dans une aventure dont les circonstances et les effets se résument de la manière suivante.

Il s'agissait en premier lieu d'arrêter l'importation du froment; en second lieu de prévenir la cherté excessive du pain; en troisième lieu de pousser l'agriculture à produire du froment en lui assurant des prix rémunérateurs. Après quelques tâtonnements, on réussit en 1889 à édifier tout un système que certaines personnes, en Portugal, considèrent tout simplement comme un chef-d'œuvre législatif. Nous verrons tout à l'heure si cette admiration est justifiée. Étudions d'abord les bases et les principaux détails de la combinaison.

Un « marché central des produits agricoles » a été créé à Lisbonne pour la régularisation du commerce des céréales. Ce marché n'est pas autre chose, en réalité, qu'une administration interposée entre le producteur, qui doit vendre à prix fixe, et le consommateur, qui n'est pas libre d'acheter où il lui plaît, car l'importation des blés est interdite en principe. De juillet à octobre, les agriculteurs nationaux sont invités à déclarer leurs

disponibilités, et la minoterie est tenue de s'approvisionner exclusivement chez eux en payant les céréales d'après un tarif double qui applique au blé dur d'une part, au blé tendre de l'autre, une échelle de prix graduée d'après le poids par hectolitre. En novembre, le commerce est admis à son tour à déclarer ses stocks; l'administration vérifie les déclarations par la visite des magasins, et établit la statistique du stock général en blé du pays. Le chiffre trouvé est divisé en huit parties égales, que la minoterie doit absorber mois par mois jusqu'en juillet de l'année suivante. Si la récolte n'est pas suffisante pour couvrir les besoins, — ce qui est toujours le cas, — on autorise l'importation des blés étrangers jusqu'à due concurrence, moyennant un droit de douane proportionnel.

Pour éviter autant que possible les fraudes et les inégalités, les minoteries sont soumises à un contrôle rigoureux. Chaque année elles sont recensées, on calcule leur capacité de fabrication, et on détermine la quantité de blé indigène que chacune doit acheter. Avant de pouvoir se procurer du blé d'importation, le minotier est tenu d'établir qu'il a reçu et transformé la part qui lui était attribuée dans le stock national. En outre, la fabrication des farines est réglementée. Des types ont été établis administrativement et le minotier doit tirer du blé qu'il travaille une quantité déterminée de chaque type. Cette industrie est donc exposée à de continuelles tracasseries.

Ce n'est pas tout. Afin de faciliter le contrôle administratif, et de restreindre les chances de fraude, on a limité le nombre des boulangeries dans les deux grandes villes du royaume, Lisbonne et Porto. Du reste, toute commune qui le demande peut obtenir l'application de cette mesure, avec la taxe officielle du pain.

Tel est l'ensemble de mesures artificielles et arbitraires auxquelles on a dû successivement recourir dans le but de réaliser une tarification uniforme des céréales, et d'exclure la concurrence étrangère. La question est maintenant de savoir à quel résultat on est parvenu par l'application de ce système compliqué, si éloigné de la nature des choses et du jeu spontané des forces sociales et économiques.

Il est hors de doute que la hausse artificielle du prix du blé en a développé la culture dans une notable mesure, et ce sont principalement les provinces du centre, avec leurs grandes exploitations, qui ont bénéficié de l'augmentation. Des terres incultes ont été défrichées et chargées d'engrais chimiques par des fermiers très entreprenants, qui de plus ont importé un matériel de culture considérable. Des efforts remarquables et des capitaux importants ont été dépensés. Des ouvriers ruraux, recrutés dans le nord, sont accourus à l'appel des exploitants. Malgré cette curieuse fièvre d'entreprise, soutenue par une protection rigoureuse, on n'a cependant pas réussi à étendre les emblavures au point de fournir à la consommation tout ce dont elle avait besoin. En réalité, l'importation s'est maintenue aux environs de 10 millions de quintaux et cela pour deux raisons. D'abord, l'inaptitude de la région, jointe aux conditions générales de l'agriculture portugaise, ne permet pas d'élever les rendements de façon à produire assez de blé pour suffire aux besoins d'une population bien plus nombreuse qu'autrefois. Ensuite, le développement des villes a fait croître la consommation plus vite que la production. Le Portugal continue donc à importer de fortes quantités de grains, seulement, il le paie très cher. On estime en effet à 80 % en moyenne la hausse artificielle du prix du pain sur le marché lusitanien, ce qui représente une belle somme, puisque l'augmentation porte sur tout le blé récolté ou introduit dans le pays. Qui donc paie cette énorme prime? Tous ceux qui doivent acheter leur pain, et spécialement les ouvriers de l'industrie. Et qui en profite? C'est ce que nous devons examiner avec soin.

Lorsque fut établi le système que nous venons de résumer, il excita chez les agriculteurs du centre une assez vive émulation. Ils s'empressèrent de louer des terres pour les ensemencer en blé, et les propriétaires en profitèrent naturellement pour hausser leurs prix. On nous a assuré que les fermages montèrent en peu d'années de 200 à 300 p. 100. C'est dire que les propriétaires fonciers ont largement profité du régime de 1889. Aussi le trouvent-ils excellent, et cela ne saurait surprendre

personne. Les fermiers ont moins à s'en louer. Les terres étant peu riches en chaux et en azote, il faudrait les fumer abondamment, mais comme le fumier manque, on y supplée par des engrais chimiques, principalement des superphosphates. Ce procédé présente de graves inconvénients. Il épuise vite un sol peu fertile : il coûte assez cher ; il ne donne que des rendements faibles. En conséquence, le résultat n'est pas tel qu'on l'avait escompté, et le plus clair du prix de faveur dû à la protection se partage entre : le propriétaire, généralement absentéiste, qui garde la part du lion ; le marchand d'engrais ou de matériel, qui est étranger ; l'ouvrier rural, nécessaire pour préparer le sol et pour récolter [1]. Le fermier, principal moteur de l'entreprise, est celui qui gagne le moins. Chose plus grave encore, sa situation reste à la fois précaire et périlleuse. Elle est précaire, parce que la récolte est toujours menacée en un tel climat ; elle est périlleuse, parce que le sort du cultivateur est à la merci d'un revirement politique. La suppression du système serait la ruine brusque du fermier, qui laisserait au propriétaire une terre appauvrie et désormais sans preneur. Un système artificiel pousse naturellement et toujours à la spéculation. Celle-ci s'est produite en effet, et elle a causé une activité fiévreuse, exagérée, désordonnée. On a vu certains propriétaires, des fermiers, parfois de simples paysans, louer à tout prix des milliers d'hectares pour exploiter au plus vite la situation exceptionnelle créée par la loi. Un cultivateur de la région d'Evora a réuni ainsi dans sa main 32 domaines différents, mesurant ensemble des milliers d'hectares. Il est évidemment impossible de conduire d'une façon normale et régulière une telle exploitation ; c'est un coup hardiment tenté pour tirer profit d'une chance passagère, rien de plus. Ainsi, il ne faut pas s'arrêter aux apparences. Elles cachent une situation mal équilibrée, assise sur un privilège instable, non pas sur le jeu naturel des forces productives et des besoins de la consommation. On peu dire que, dans ces conditions, le travail agricole est fondé, en Alemtejo, sur une

1. Sans parler du banquier qui ne fait des avances qu'à gros intérêt.

taxe injustifiée, abusive, et non pas sur une rémunération naturelle, volontaire. Que l'abus disparaisse, et, encore une fois, tout s'écroule.

Mais, dira-t-on, pourquoi renoncer au système, puisqu'il a réussi à développer la culture dans le centre? Il suffit de le maintenir pour conserver la position acquise et éviter le désastre. La solution du problème est donc simple. Non, elle n'est pas si simple que cela, voici pourquoi.

Nous venons de dire que toute la situation repose sur un privilège abusif. Jamais un privilège n'a pu durer indéfiniment. Tous ceux qui en souffrent s'appliquent naturellement à le miner peu à peu et à le détruire. Ici, le privilège est d'autant plus lourd, qu'il pèse sur la classe la moins aisée, dont le pain est un aliment principal. Aussi la taxation du blé est-elle un argument terrible pour les partis avancés, qui, non sans raison, reprochent à la classe des capitalistes fonciers de s'enrichir aux dépens du pauvre. Les propriétaires sont par là exposés à payer bien cher un jour leurs profits actuels. Ensuite, l'application du système donne lieu aux fraudes les plus criantes. Il est impossible en effet d'appliquer un régime aussi compliqué sans ouvrir la porte à mille abus. Ainsi, un homme habile et sans scrupules réussit presque toujours à tromper la surveillance des agents du fisc et à dépasser les limites qui lui sont indiquées par la loi. L'un déclare plus de blé qu'il n'en a, et profite de l'ignorance ou des besoins d'argent de ses voisins pour augmenter son stock. Un autre fabrique des farines au delà de la part qui lui est attribuée. Un troisième, averti par une indiscrétion des besoins reconnus par l'administration, s'empresse de faire des achats au dehors et s'arrange pour profiter largement des permissions d'importer. Des associations se constituent pour exploiter le monopole des boulangeries et réaliser de beaux bénéfices sur le pain, malgré la taxe. Dans tous les cas, la fraude retombe soit sur le fermier, qui vend mal en dépit du système, soit sur le consommateur, qui fait tous les frais de la spéculation. Et de jour en jour le mécontentement grandit, rendant la situation de plus en plus incertaine.

Ce serait d'ailleurs une erreur grave de croire que les propriétaires, qui paraissent aujourd'hui si favorisés, tireront de tout cela un grand profit définitif. Il y a tout lieu de croire que les fermiers, peu à peu découragés par le résultat de plus en plus maigre et aléatoire de leurs efforts, seront amenés à abandonner la partie; ils laisseront derrière eux des terres épuisées, difficiles à utiliser et surtout à louer. En outre, de terribles rancunes s'amassent, et trouveront l'occasion de se satisfaire. Dans tous les cas, le propriétaire absentéiste et sans prévoyance sera finalement la dupe de sa propre erreur, peut-être même la victime expiatoire des intrigues politiques et des haines populaires. Seuls, les fraudeurs assez habiles pour échapper à la surveillance fiscale se tireront de l'aventure avec profit. On conviendra que ce résultat n'est pas fait pour donner au système une consécration flatteuse. D'ailleurs en étudiant le fond des choses, son échec apparait en pleine lumière. L'importation du blé persiste, ainsi que l'agio sur l'or; la culture des céréales reste imparfaite et onéreuse. Les consommateurs sont mis en coupe réglée sans utilité réelle pour le pays. Mieux vaudrait assurément revenir par degrés, prudemment, à une situation naturelle, normale, laissant au marché des céréales la liberté dont il a besoin pour fonctionner au profit commun du producteur et du consommateur. La combinaison du marché central est peut-être ingénieuse, mais elle est absolument opposée aux conditions du lieu, aux intérêts de la classe la plus pauvre, à l'organisation régulière du travail. Cette combinaison étrange est grosse d'un désastre qui atteindra le Portugal à la fois dans sa situation financière et dans son organisation politique. Cela nous paraît ressortir avec évidence des faits actuels.

L'abandon du système n'aurait-il pas pour effet de précipiter la crise? Voilà une question que tout homme d'État se posera avec angoisse avant de se décider à toucher à la loi céréale. Une brusque réaction ne manquerait pas en effet de déterminer un désastre. C'est pourquoi nous avons observé déjà qu'un régime transitoire s'impose. Ce régime amènerait tout d'abord une détente dans le taux des fermages, qui, revenant à un niveau rai-

sonnable, permettraient aux fermiers de se retourner. Les provinces du centre pourraient être cultivées autrement que par l'emblavure. Le blé qui pousse mal et dont le prix est d'ailleurs assez minime, devrait être remplacé avantageusement par des cultures à la fois mieux adaptées au climat, et plus profitables. La production des racines et des fourrages artificiels permettrait d'élever plus de bétail, de fabriquer du beurre et de la viande. L'élevage de la volaille, la production fruitière [1], celle des légumes secs, d'autres encore sans doute, permettraient de continuer l'œuvre de développement agricole du centre. Mais pour cela, il faudrait tracer des chemins, améliorer les terres, construire des bâtiments de ferme, amener et distribuer l'eau, peut-être en creusant des puits artésiens, en un mot coloniser les deux provinces. Est-ce là un rêve de théoricien? Nullement, puisque certains propriétaires ont réussi déjà à établir chez eux de grandes fermes en plein rapport et en outre des familles paysannes, avec l'aide desquels ils ont défriché des terrains incultes, constituant ainsi des groupes de petites exploitations. La combinaison de la grande et de la petite exploitation par l'initiative éclairée des propriétaires, voilà la formule de l'avenir, la vraie condition du progrès fondamental, définitif [2]. Les fermes géantes d'aujourd'hui ne sont que des accidents, fruit de circonstances transitoires ou artificielles. Elles ne répondent ni à l'étendue du pays, ni à sa population. Elles sont anormales ici autant qu'elles sont justifiées en Argentine ou dans le centre des États-Unis. Tant qu'elle subsistera, la situation actuelle demeurera fausse et dangereuse. Ainsi, ce sont les propriétaires

1. Le climat du centre serait très favorable à la préparation des fruits secs : abricots, pommes, raisins, qui sont d'une vente facile dans les pays du nord.

2. On a vu ce mouvement de transformation s'opérer d'une manière intéressante, notamment dans le nord de l'Alemtejo, où de grandes étendues de terrain étaient restées en friche. Ces terres formaient depuis des siècles des pâtures spontanées, sur des sables maigres. Défrichées et phosphatées, on en tira quelques récoltes de blé, puis on les remit en pâtures plantées d'oliviers, ou bien on y sema des chênes-lièges ou des chênes verts qui y croissent vigoureusement. Des vignobles ont aussi été créés, notamment celui de M. dos Santos, près de Vendas Novas, qui mesure plus de 10.000 hectares; pour le cultiver, le propriétaire a établi là environ mille familles, formant un remarquable groupe de colonisation. Cet exemple devrait être étudié en détail, afin de vulgariser les procédés employés et de préciser les résultats obtenus.

qui ont dans la main la clé de la situation, et rien n'est plus logique ni plus légitime. S'ils persistent à négliger leurs attributions et leurs devoirs de capitalistes fonciers, le sol leur échappera, cela est fatal. C'est à eux qu'il appartient de s'éclairer, de bien comprendre le sens réel des choses, de pourvoir à l'exploitation normale du sol avec intelligence et prévoyance. Sinon, leur expropriation est certaine. Elle peut avoir lieu soit progressivement par le jeu naturel des forces sociales, qui tendent incessamment à éliminer les éléments retardataires ou parasites : soit brusquement, par une mesure révolutionnaire. Le procédé seul reste incertain. Quant au résultat final, on doit le considérer comme d'autant plus fatal, que déjà l'évolution est en marche. Dans le centre comme ailleurs, le morcellement est commencé, et il avancera d'un pas d'autant plus rapide, que la propriété sera plus abandonnée aux hasards de la spéculation, ou à une utilisation superficielle.

Le système privilégié établi pour les céréales n'est pas l'unique manifestation de l'esprit de monopole en Portugal. Sans parler des avantages assurés par la loi aux sucres coloniaux, il est une autre combinaison que nous voulons décrire brièvement [1]. Il s'agit du régime établi pour soutenir les prix de la viande de bœuf en faveur de l'élevage national. Nous savons pourquoi cet élevage reste peu développé. Dans le nord et dans le midi, l'étroitesse des exploitations et la rareté des herbages s'opposent d'une manière absolue à l'augmentation du gros bétail. Les paysans et fermiers de ces régions, surtout du nord, sont même obligés bien souvent de vendre leurs animaux de travail au début de l'été, faute de fourrage. Cette particularité fournit du reste à la boucherie un peu de bonne viande ; sans la nécessité qui la pousse à vendre des bœufs encore jeunes, le paysan ne les conduirait généralement au marché que vieillis et usés. Dans le centre, c'est précisément ce dernier cas qui se produit. Les agriculteurs ne se défont de leurs bœufs qu'après en avoir tiré

1. V. plus haut, p. 79, ce qui concerne la réglementation vinicole. Le tabac est aussi monopolisé et à peu près exclu de l'agriculture portugaise qui pourrait le produire en abondance et de bonne qualité.

tout le travail possible. Mais alors la viande en est médiocre.

C'est contre les conditions naturelles de cette situation agricole que l'on a voulu réagir par des moyens arbitraires. Les communes ont la faculté de contrôler le débit des viandes, et au besoin d'en fixer le prix par un tarif officiel. C'est en se basant sur cette faculté que l'on a prétendu faire du marché de Lisbonne, le plus grand du royaume, le régulateur du prix de la viande de bœuf. Dans ce but, les mesures suivantes ont été prises.

Tout d'abord, le nombre des boucheries a été limité, chaque étal devenant ainsi une sorte d'office privilégié. On risquait alors de voir les bouchers élever les prix d'une façon abusive; pour prévenir ce fait, la viande de bœuf fut taxée à un prix assez élevé pour que la boucherie pût payer largement les animaux aux éleveurs. Mais alors, un autre risque apparaissait : celui de voir les bouchers payer mal les cultivateurs et profiter seuls de la cherté officielle. Pour écarter ce danger, on imagina de confier l'approvisionnement de Lisbonne à un unique intermédiaire, chargé d'acheter les animaux sur pied, de les faire abattre et de revendre la viande en gros aux boucheries. Entre temps, des étaux municipaux avaient été créés, sous le prétexte de prévenir toute coalition entre bouchers par le moyen d'une concurrence désintéressée. Enfin, des droits d'octroi très élevés ont été établis sur les viandes abattues afin de les exclure du marché de la capitale.

On voit jusqu'à quel point il a fallu compliquer cet autre système pour lui donner un fonctionnement régulier et efficace, au moins en apparence. Voici ce qu'il a donné en réalité. L'acheteur unique chargé d'alimenter l'abattoir de Lisbonne n'a aucun intérêt à choisir les animaux, aussi achète-t-il tout ce qui se présente. L'éleveur, de son côté, n'est pas encouragé à amener des bœufs jeunes et gras, puisque tout est payé au même prix. C'est dire que les viandes de bœuf débitées à Lisbonne sont en général médiocres. Aussi, le public en consomme relativement peu et préfère s'en tenir aux viandes de veau, de mouton et de porc, qui ne sont pas taxées. Autrefois, les provinces du nord, qui produisent les meilleurs bœufs, envoyaient à Lisbonne sept à

huit mille de ces animaux par an. Aujourd'hui, il n'en vient plus. Ainsi le prix de la viande a été haussé artificiellement, et en même temps l'élevage a été découragé. Ce double résultat est la condamnation formelle du système, puisque celui-ci impose au public consommateur des sacrifices et des privations, tout en restreignant à la fois les débouchés et la qualité du bétail destiné à la boucherie. Ajoutons que les étaux municipaux ont fait perdre à la ville de Lisbonne beaucoup d'argent, et que ce système, tout comme l'autre, a suscité une quantité d'abus, de fraudes, de spéculations, qui finalement nuisent d'une façon générale au public en entravant le commerce libre, en abaissant la qualité du produit, en troublant la consommation. Ces combinaisons imaginées par des fonctionnaires trop zélés et guidés par un esprit purement théorique, ont été en honneur autrefois dans d'autres pays. Partout on en a reconnu l'impuissance tracassière et les fâcheux effets. Il faut savoir à quel point le Portugal est dominé par la bureaucratie et les influences politiques, pour comprendre la persistance dans ce pays d'idées et de procédés si profondément contraires à l'expérience acquise en matière économique, et aussi aux besoins de la société moderne.

Malgré tout, l'Alemtejo donne actuellement le spectacle d'une activité intéressante, en dépit de ses bases fragiles et de l'incertitude de son avenir. On voit se développer dans cette province une classe d'entrepreneurs agricoles dont l'intelligence, l'initiative et la hardiesse sont indéniables. Ils font des efforts remarquables pour s'instruire et suivre le progrès technique d'aussi près que possible. Nous avons rencontré un jeune propriétaire des environs de Beja qui venait de parcourir l'Europe et l'Algérie pour étudier les meilleurs procédés de culture du blé[1]. Dans les grandes fermes de la région, on trouve un cheptel et un outillage qui, très souvent, sont remarquables. On peut vraiment dire que cette province, comme sa voisine du nord, est une pépinière d'hommes d'action. Il est souverainement regrettable qu'ils soient entraînés par un régime artificiel dans les remous dange-

1. Les terrains des environs de Beja sont parmi ceux qui conviennent le mieux pour cette culture.

reux d'une spéculation qui rend toutes choses incertaines, et favorisent l'audace ou l'adresse plus encore que le travail.

IV. — GRAND FERMIER DES ENVIRONS D'EVORA

Pour bien préciser les idées au sujet de la situation présente de l'agriculture en Alemtejo, nous résumons les renseignements que nous avons pu recueillir en visitant une grande ferme des environs d'Evora.

Cette curieuse petite ville est bâtie dans la partie orientale de l'Alemtejo sur un plateau où les schistes et le granit se juxtaposent en taches irrégulières. Le terrain est ondulé et ne tarde pas à former vers l'est des collines dont l'altitude s'accentue rapidement. Le sol est généralement mince et peu fertile. Le pays n'est traversé que par de faibles rivières, affluents du Sado et du Guadiana. Les moyens de communication sont très insuffisants, la région n'étant traversée que par des voies ferrées peu développées, quelques routes assez médiocres et des chemins à peine praticables pour un chariot à bœufs. Dans bien des cas, on ne peut circuler qu'à cheval. Aussi les habitants sont-ils concentrés. On ne trouve dans la campagne, en dehors des rares villages, que quelques grandes fermes très dispersées et des bâtiments d'abri construits pour desservir des exploitations éloignées de la résidence du fermier.

M. D. possède dans cette région, dont il est originaire, environ 3.000 hectares de terres qui lui ont été transmises par son père. Celui-ci, d'origine modeste, mais homme d'affaires habile, a su profiter de la grande liquidation foncière du siècle dernier pour acquérir cette vaste propriété. M. D., qui est lui-même fort intelligent et très actif, s'est consacré à la mise en valeur de son héritage, auquel il a joint environ 2.000 hectares de terres louées à des propriétaires voisins. Il fait donc valoir près de 5.000 hectares répartis entre les céréales, les pâturages naturels et les bois de chênes-lièges ou de chênes verts. Nous voilà bien loin des fermes minuscules du nord.

Pour organiser l'exploitation de cette vaste étendue, divisée en sept groupes disséminés dans un rayon de plus de 25 kilomètres, M. D. a constitué quatre centres munis des bâtiments, du personnel, des animaux et du matériel nécessaires. Celui qu'il habite forme un grand enclos contenant la maison du maître, les logements des ouvriers, des étables et des hangars immenses soutenus par des arcades en briques d'une surprenante légèreté, un atelier, une porcherie. En outre, dans chacun des autres groupes, des abris ont été construits pour le matériel et les récoltes, ainsi que pour une famille chargée de l'entretien et de la surveillance. Un moulin à huile et des machines agricoles perfectionnées, un moteur à vapeur et une automobile font de cette exploitation une véritable usine mécanique. Le personnel comprend trois éléments : 1° des ouvriers très spécialisés : laboureurs, bouviers, bergers, porchers, forgerons, etc., occupés à l'année au nombre d'une centaine ; 2° des spécialistes pour certains travaux temporaires, comme les liégeurs ; ces deux premières catégories sont généralement recrutées dans le pays ; 3° des ouvriers de saison (environ 200), venus surtout des montagnes de la Beira ; ils sont réunis par des chefs (*manageiros*), qui les amènent par équipes de huit personnes, hommes et femmes ; ils gardent la direction et la surveillance du travail moyennant un salaire un peu plus élevé [1]. Ces gens font les gros travaux d'été, puis retournent chez eux pour l'hiver ; ils sont logés et souvent nourris, leur salaire étant alors de 2.100 reis (11 fr. 65) par semaine, et de 3.400 reis (18 fr. 85) sans nourriture ; ceux qui font le service des batteuses reçoivent 300 reis (1 fr. 65) par jour et la nourriture. Le dimanche et les jours fériés sont observés, et on accorde en outre un jour pour la confession, car ces gens sont généralement très religieux. D'autres travailleurs viennent de l'Estremadure et du bas Douro pour les fauchaisons. Parfois on cherche à retenir ces ouvriers en leur concédant de petites exploitations en fermage temporaire ou perpétuel (*foros*), ou encore en métayage ; ce dernier système a surtout pour but le défrichement des terres

1. Chaque ouvrier garde sa pleine liberté. Il n'y a donc là rien de commun avec l'*artel* russe et autres institutions communautaires analogues.

vierges. Le métayer enlève les broussailles, défonce le sol, y prend quelques récoltes de céréales, puis rend la terre au propriétaire qui ordinairement la boise en chênes. On a amélioré par ce procédé beaucoup de terres au sud de la province. Quand le terrain est déjà boisé, le colon enlève les buissons, laboure et sème sous les arbres très espacés, fait deux ou trois récoltes, puis va recommencer ailleurs; le gland appartient au propriétaire, qui élève des porcs. Parfois aussi le métayer reste sur le fonds, reçoit de son propriétaire des prêts en animaux et en semences, et partage la récolte dans une proportion variable. Tout bon ouvrier rural a l'ambition de devenir ainsi exploitant et même petit propriétaire, car on remarque une tendance qui porte les grands propriétaires à vendre les métairies dont ils trouvent généralement un bon prix. Mais ces paysans retombent facilement, à la moindre crise, faute d'argent. M. D. a trois métayers qui occupent des parcelles écartées.

Le bétail entretenu sur cette ferme comprend d'abord 50 à 60 bœufs de labour et 70 à 80 vaches pour la production; ces animaux appartiennent à une race vigoureuse et rustique, mais osseuse et assez peu précoce; chaque année on renouvelle par quart. Viennent ensuite : 1.300 brebis, dont 200 appartiennent aux quatre bergers, 500 agneaux d'un an, 150 béliers; chaque année on vend 600 à 700 mâles de 5 mois, 24.000 fromages et 2.000 kilos de laine. Le troupeau comprend en outre 250 chèvres qui produisent des chevreaux et du fromage. La porcherie renferme 50 à 55 truies appartenant à une race du pays, mais sélectionnée; ce sont des animaux noirs, de forte taille, pouvant atteindre à 2 ans le poids de 150 à 200 kilos; d'octobre à janvier on les envoie à la glandée et en 4 mois ils augmentent normalement de 100 kilos; les mères donnent 12 gorets par an, ce qui représente un élevage régulier de 1.200 à 1.500 animaux. Citons enfin quelques chevaux et sept paires de mules, que l'on emploie pour les transports; autrefois, chaque ferme possédait un assez grand nombre de ces animaux, et on les utilisait pour le dépiquage des grains; la machine à battre a fait baisser considérablement l'élevage.

On emploie pour les emblavures environ 500 hectolitres de semences, dont 60 % en blé, le reste en seigle, orge et avoine. Les prairies naturelles fournissent une coupe de foin et sont ensuite pâturées. On fait en somme peu de fourrages, et cela explique le nombre assez restreint des bêtes à cornes. On pourrait développer la production en viande, si les prairies artificielles étaient plus usitées; mais, pour cela, il faudrait de l'eau, et l'irrigation n'existe pas, bien que l'expérience ait démontré la possibilité d'établir des réservoirs en montagne et d'y accumuler les eaux [1]. Plusieurs agriculteurs d'Evora ont essayé avec succès le procédé de l'ensilage des fourrages verts, précieuse ressource dans une contrée où l'été réduit les pâturages à l'état de friches poussiéreuses pendant près de six mois.

Une autre production importante de cette ferme est l'huile d'olive. M. D. a planté ces pâturages en oliviers, qui ont parfaitement réussi [2]. L'arbre donne une récolte dès l'âge de six ans, et peut produire ensuite pendant 30 à 40 ans. M. D. vend annuellement 3.000 décalitres d'huile et une partie des tourteaux, le reste étant donné aux porcs. Le pressoir est muni de presses hydrauliques très puissantes.

Nous arrivons enfin à la culture la plus caractéristique de l'Alemtejo, celle du chêne, qui est traité ici avec le même soin qu'un arbre fruitier. M. D. exploite des milliers d'hectares de bois, où les arbres sont plantés en futaie très claire; le sol est soigneusement nettoyé et labouré; les arbres sont taillés de façon à s'étendre en largeur et à favoriser la fructification; ils produisent une quantité variable de glands que les porcs viennent consommer, du bois d'œuvre et de charbon, et surtout du liège [3]. Le chêne-liège réclame des soins assez minutieux pour

1. On a construit quelques barrages, en vue de colmater et de fertiliser certains terrains en amont, pour y faire des plantes sarclées.

2. On a beaucoup pratiqué ces plantations depuis une quarantaine d'années. On établit pour les protéger un enclos en pierre sèche où on n'admet les moutons que pendant l'époque de l'herbe, car alors ils ne touchent pas les jeunes arbres. On protège souvent des milliers de ceux-ci, contre la dent des bœufs et des chèvres, au moyen des branches épineuses du poirier sauvage.

3. On cultive à peu près de la même façon le chêne vert et le chêne-liège, pour en obtenir plus de glands, mais cela nuit au liège, qui croît alors trop vite et de-

favoriser le développement de l'écorce de manière à obtenir une bonne épaisseur. Elle est enlevée périodiquement, après un repos de huit à douze ans, selon les terrains, par des ouvriers spéciaux; ils doivent travailler avec beaucoup de soin et d'adresse pour ne pas endommager le liber ou seconde écorce, sans laquelle le liège ne se forme pas. Au moyen d'une hache très tranchante, ils pratiquent deux incisions circulaires, l'une en bas, l'autre en haut du tronc, réunies par une entaille perpendiculaire; puis, tantôt avec le fer, tantôt avec le bout du manche taillé en biseau, ils soulèvent et détachent graduellement l'écorce. Ces hommes font aussi la taille et l'élagage des arbres; ils sont fort exigeants, difficiles à conduire, et il leur est aisé d'infliger au propriétaire des pertes assez sensibles en endommageant le liège par des coups de hache qui lui enlèvent beaucoup de sa valeur. L'écorce est ensuite rentrée, grattée, nettoyée et triée, découpée en longs morceaux ou planches, que l'on soumet à l'action de l'eau chaude ou de la vapeur pour rendre la matière élastique. Le liège est ensuite mis en ballots et expédié chez le bouchonnier ou le négociant. M. D. produit ainsi chaque année entre 60.000 et 75.000 kilos de liège, ce qui représente une somme de travail considérable.

On voit qu'il s'agit là d'une véritable usine agricole produisant par grandes quantités un certain nombre de denrées ou de matières premières. Il faut pour la conduire d'autant plus de capacité que son fonctionnement est gêné par trois grands obstacles : le manque d'eau pour les irrigations, qui permettraient les cultures sarclées et fourragères; la rareté des capitaux, dont le loyer atteint et dépasse parfois 8 %[1]; le défaut de bons moyens de communication qui rend les transports longs et onéreux. Cela entraîne deux conséquences capitales : d'abord

vient poreux. Le chêne vert perd tous ses fruits chaque année; le chêne-liège laisse parfois tomber trois récoltes en deux ans. La production est assez irrégulière, et diverses maladies viennent parfois la compromettre.

1. Il existe à Evora deux banques locales, fondées par de nombreux agriculteurs des environs, et elles ont rendu des services. Mais c'est peu de chose pour une région de grande culture à marche industrielle. La banque nationale (Banco de Portugal) a aussi une succursale à Evora. Mais elle se borne à faire l'escompte à trois mois, à 6 %, et ne s'occupe pas d'organiser sur des bases fécondes le crédit agricole.

la grande culture ne peut devenir intensive, parce que les frais sont trop élevés pour des terres d'ailleurs assez maigres. Elle s'en tient donc aux méthodes extensives, qui exigent moins d'argent et de travail, mais ne donnent que de faibles rendements; c'est pour ce motif que les agriculteurs tendent à constituer des fermes immenses, sur lesquelles ils se tirent d'affaire grâce au bon marché de la main-d'œuvre, aux productions arborescentes, comme l'olive, le gland et le liège, enfin à la protection légale. Ensuite, la colonisation du pays par la petite culture est considérablement entravée, parce que le paysan, quand il n'est pas soutenu, réussit difficilement sur ce sol assez âpre, et répugne à vivre dans un isolement complet dans ces campagnes désertes, coupées de vastes *montados* (forêts de chênes) et presque sans routes.

Nous allons maintenant étudier trois types de paysans établis dans une région voisine, celle des terrains myocènes de la vallée moyenne du Guadiana, près de la petite ville de Serpa.

V. — JOURNALIER DE PIAS.

La région du moyen Guadiana présente un aspect assez particulier. Le plateau sablonneux qui la forme est accidenté, creusé de vallées assez profondes, mais non pas montagneux. Aussi la culture a-t-elle pu s'étendre plus facilement que dans la partie centrale de l'Alemtejo, en suivant les nombreux cours d'eau qui apportent au fleuve principale l'humidité condensée par les chaînes du nord et par celles du sud, entre lesquelles la contrée s'enfonce comme un coin. Quelques gros bourgs se sont agglomérés çà et là, à proximité des terrains les plus fertiles. L'un d'eux, placé à peu près au centre de la région, va nous fournir quelques types intéressants, qui forment un curieux contraste avec celui des grands fermiers des environs d'Evora. Le premier est un simple journalier, vivant exclusivement de son salaire. Étudions d'abord en détail le lieu où vit la famille[1].

1. Les monographies qui suivent ont été faites avec la collaboration de M. le Dr Rogado, à Pias.

Aldeia de Pias est un bourg de 3.600 âmes, bâti dans une vallée au sol argilo-calcaire, enfermant un étroit îlot granitique, dont la roche dure apparaît çà et là. La population s'est concentrée sur cet îlot, sans doute parce que le sol était là peu favorable à la culture, et riche au contraire en matériaux de construction. Les rues sont assez larges, propres et bordées de petites maisons presque uniformes, pressées les unes contre les autres, parfois élevées d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et toutes blanchies à la chaux. La plupart ont des fenêtres sans vitres, cas très fréquent dans le midi du Portugal; au besoin, on ferme le volet de bois. Derrière l'habitation se trouve un petit potager. Le commerce est représenté par quelques magasins de détail, où se débitent les denrées et articles courants; ces petits marchands font bien leurs affaires et placent volontiers leurs économies en achats de terres. En outre, des marchands ambulants fréquentent le marché du dimanche. Le climat est doux, très sain, avec des pluies irrégulières de novembre à février; elles deviennent rares en mars et avril, presque nulles le reste de l'année; les mois de juillet et d'août sont très chauds et très secs. Le sol est d'une fertilité moyenne, avec une bande d'alluvion assez riche; les cultures couvrent la vallée, et les pentes sont garnies de chênes-lièges et d'yeuses, parfois de bruyères, quand le terrain est par trop mince. La contrée produit principalement des céréales : blé, orge et avoine; des légumes : pois et fèves; des fruits : olives, raisins, figues, etc., et aussi des glands, du liège et du bois. Les animaux de ferme nourris dans la région sont : le bœuf de labour, le mouton et la chèvre, le porc, la poule et le dindon. On extrait de quelques carrières du granit et du sable pour la bâtisse, et il existe dans les environs des fabriques de briques et de tuiles. Il n'y a pas d'autres industries, sauf les petits ateliers d'artisans que l'on trouve partout.

La grande propriété domine ici comme dans tout l'Alemtejo, et les possesseurs de grands domaines sont presque tous absentéistes au point que, très généralement, on ne les connaît même pas dans le pays. Il existe pourtant beaucoup de propriétés

paysannes, très petites pour la plupart et insuffisantes pour assurer la subsistance d'une famille. Çà et là on observe quelques paysans propriétaires arrivés à la véritable aisance et même quelques familles qui, tout en conservant le mode d'existence le plus modeste, ont réussi à développer leur bien jusqu'au niveau de la moyenne propriété. Les monographies qui suivent tracent d'une manière saisissante la physionomie de ces types sociaux.

Les gens de cette contrée sont honnêtes, laborieux et paisibles, quoique d'un caractère peut-être un peu irascible. Le dimanche, les hommes fréquentent volontiers le cabaret, où ils boivent surtout du vin, mais l'ivrognerie est un fait très rare; beaucoup de familles possèdent hors du bourg un jardin ou un verger et vont y passer les moments de repos. La moralité générale est bonne et le sentiment religieux s'est bien conservé.

Pias est une station du chemin de fer d'intérêt local qui relie le bourg de Moura à Beja, chef-lieu du district et station de la grande ligne du sud. Les routes sont presque toutes mauvaises; on en construit actuellement une pour relier Pias à Serpa, chef-lieu du concelho.

Voici d'abord une famille de simples ouvriers ruraux vivant exclusivement du travail salarié. José Borralho est âgé de 35 ans, et sa femme, Anna Maria, en a 32. Ils ont 3 enfants: Antonio, 6 ans; Brazia, 4; José, 2. Le mari est journalier agricole; la femme s'occupe du ménage, et en outre travaille au dehors à l'occasion des sarclages, de la moisson et de la cueillette des olives. Ces gens habitent une petite maison louée pour une somme annuelle de 7 milreis (38 fr. 85). Elle est garnie de la façon la plus sommaire avec des meubles grossiers et quelques ustensiles indispensables, en bois ou en argile. Quant au linge et aux vêtements, on ne trouve ici que le strict nécessaire, si bien que l'actif total du ménage ne dépasse certainement pas 200 francs. Le salaire des ouvriers agricoles est ordinairement de 240 reis (1 fr. 32) par jour, mais il s'élève jusqu'à 500 reis (2 fr. 75) à l'époque des moissons. Le salaire des femmes équivaut généralement à la moitié de celui des hommes. Le

gain total annuel de l'ouvrier peut être estimé en moyenne à 470 fr. environ pour à peu près 250 jours payés au taux le plus bas et environ 50 journées de travail pénible. Quant à sa femme, elle reçoit pour ses journées un salaire approximatif de 180 fr. Cela fait en tout une recette de 650 à 700 frnacs, qui doit suffire à l'alimentation et à l'entretien du ménage. Il en est ainsi du moins quand le travail est régulier. Malheureusement, au cours des dernières années, les saisons ont été souvent défavorables, amenant à la fois le chômage, la rareté et la cherté des denrées. Ajoutons que les familles indigentes trouvent dans les productions spontanées quelques ressources accessoires. L'asperge sauvage et quelques autres plantes comestibles, les fruits donnés par des voisins plus aisés, le glanage sur les champs moissonnés, la pêche en rivière, fournissent un utile supplément de nourriture.

L'alimentation se compose essentiellement de pain de froment; de légumes : choux, fèves, pois, pommes de terre, salade; parfois de viande de porc, et par exception de viande de mouton. Le ménage doit acheter tout cela, en payant comptant, ainsi que l'épicerie, et l'huile employée pour la cuisine. Ces dépenses, avec l'entretien et le loyer, absorbent complètement le gain des deux époux, qui vivent strictement au jour le jour, plus ou moins bien — ou plus ou moins mal, comme on voudra — selon qu'il se trouve ou non de l'argent à la maison. C'est dire qu'ils ne font aucune économie et demeurent livrés à tous les hasards. Sans doute, les voisins sont bienveillants; les quelques familles aisées établies dans le bourg sont charitables, mais comme personne n'est vraiment riche, les indigents ne peuvent guère compter sur autrui. Il n'existe d'ailleurs dans la paroisse ni institution, ni association de secours; toutefois, en cas de maladie, les médecins les visitent moyennant une faible rétribution payée par la commune.

Le mode d'existence des familles de cette catégorie est donc d'une étroitesse extrême. Elles sont presque continuellement talonnées par une misère moins noire sans doute que celle des grandes villes, mais pourtant assez dure en certains moments.

Elles ne connaissent guère d'autres distractions que les fêtes religieuses et les quelques heures de flânerie du dimanche. Il va sans dire que les règles de l'hygiène leur sont totalement inconnues, et pourtant la maladie les atteint rarement, grâce au climat et à leur sobriété. Borralho et sa femme sont complètement illettrés; cela ne provient pas seulement de l'indifférence des parents à l'égard de l'instruction, mais aussi du régime scolaire de la paroisse. En effet, il y a bien dans le bourg deux écoles gratuites, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles; mais elles sont très insuffisantes pour recevoir tous les enfants de 6 à 13 ans. L'unique classe des garçons est une petite salle ouvrant directement sur la rue par des baies sans vitres. L'instituteur, homme intelligent et zélé, y entasse 88 garçons sur les trois cents qui sont en âge scolaire. Au moment de notre visite, ce fonctionnaire n'avait rien reçu depuis deux ans à titre d'indemnité de loyer et de frais d'entretien pour l'école, cas fréquent, paraît-il. Il avait dû organiser une tombola, dont le produit, quelques centaines de francs, lui permit d'agrandir un peu sa classe et de se procurer des cartes et autres accessoires[1]. La situation était exactement la même pour l'école des filles. Si les locaux étaient suffisants, beaucoup d'enfants y seraient envoyés, qui restent actuellement sans instruction, malgré les prescriptions de la loi sur l'obligation scolaire. Trop souvent, le législateur s'abandonne à la vaine gloriole de faire des décrets retentissants, quitte à se désintéresser de leur application.

Au point de vue religieux, cette famille est catholique et pratiquante, comme la très grande majorité de ses voisines.

L'ouvrier n'acquitte aucun impôt direct. Mais, étant obligé d'acheter presque tout ce qu'il consomme, il paie les impôts indirects pour une somme de 25 à 30 francs au moins. Il a fait deux ans de service militaire. N'étant ni censitaire ni instruit, la loi le prive entièrement du droit de vote.

Comme cette région compte un assez grand nombre de travailleurs agricoles analogues à celui dont nous nous occupons,

1. Une réclamation présentée au ministère depuis lors a valu au brave maître d'école le paiement de son arriéré.

la main-d'œuvre manque rarement; au besoin, on fait appel, non pas aux immigrants du nord, qui sont rares dans la contrée, mais plutôt à ceux de l'Algarve. L'émigration, au contraire, est assez active. Quand ces pauvres gens trouvent une occasion de passer au Brésil, ou en Afrique, spécialement dans la province de Mozambique, ils la saisissent volontiers. Mais la province est loin de fournir à l'émigration un contingent comparable à ceux qui sortent des districts du nord, où la population est beaucoup plus dense.

Cette rapide esquisse nous montre combien il est difficile à une famille d'ouvriers ruraux de s'élever au-dessus de sa condition, aussi longtemps du moins que les enfants, ne gagnant rien, constituent une charge sans compensation. Il faut rencontrer, pour sortir de la misère, un concours de chances inespérées, des gains imprévus, qui permettent de faire quelques épargnes, consacrées à l'achat d'une maisonnette, d'un bout de champ ou d'un verger. Ce premier point d'appui forme d'abord une sorte d'assurance contre le chômage, car il occupe les journées perdues et produit un utile supplément d'alimentation. Puis, quand les enfants commencent à gagner leur vie, les facilités augmentent et souvent on réussit à constituer un petit bien, qui classe l'ouvrier dans la catégorie des bordiers. Tel est le but, mais il n'est pas atteint, tant s'en faut, par tous les ouvriers, et plus d'un finit sa vie comme il l'a commencée : dans une morne indigence.

VI. — BORDIER DE PIAS.

Le second type appartient à la catégorie des bordiers, c'est-à-dire des petits propriétaires dont le bien est insuffisant pour nourrir une famille, et qui sont obligés de recourir au salaire pour compléter leurs moyens d'existence. Ce type, sans être placé bien haut, se trouve donc élevé d'un degré au-dessus du précédent.

Lorsque le paysan peut, dès le début, s'appuyer sur un do-

maine, même très restreint, qui lui a été transmis par sa famille, sa tâche en est grandement facilitée. Avec les produits de son bien il nourrit sa famille, au moins en partie, et il peut de bonne heure économiser sur ses salaires pour acheter à l'occasion de nouvelles parcelles de terre. Tel fut précisément le cas du brave homme dont nous allons parler.

José Antonio Imaginario est âgé de 46 ans; sa femme, Ursula da Cruz Madeira, en a 41. Tous deux sortent de familles fixées dans ce lieu depuis longtemps. Ils ont six enfants : José, 17 ans; Francisca, 15; Manoel, 14; Ursula, 10; Maria, 8; Antonio, 4.

Cette famille possède un petit domaine, qui lui vient en partie d'héritage, comprenant : 1° une maison d'habitation sise dans le bourg; elle est bâtie à la mode du pays, avec des fondations en pierre et mortier d'argile, émergeant de 50 centimètres au-dessus du sol, et supportant des murs en torchis; la toiture est en roseaux recouverts de tuiles, sans autre plafond; elle est subdivisée en six chambres, et suivie d'une étable et d'un petit jardin; 2° un verger planté de 200 oliviers, entre lesquels on fait des céréales ou des légumes; 3° 6 hectares de terres labourables et 6 hectares de bruyères dont on tire un peu de litière. Le tout est estimé 915 milreis, environ 5.000 francs. Les époux, aidés par leurs enfants, cultivent ce petit bien, et, en outre, le père fait au dehors, avec ses mules, un certain nombre de journées, pour les labours, la moisson ou les transports. Il gagne de ce chef un salaire de 1.200 reis (6 fr. 60) par jour pour lui et pour le service de son attelage. Son fils aîné reçoit comme ouvrier charron 400 reis (2 fr. 20) par jour.

Le bétail et le matériel de ferme comprennent : 1 paire de mules, valant 135 milreis (750 fr.); quelques poules; 1 charrette, 2 charrues et 2 araires, 1 herse, quelques outils à main, le tout estimé 50 milreis (275 fr.). Un mobilier sommaire garnit la maison; il se compose principalement de 3 lits en fer, 2 coffres à linge, 3 tables, une douzaine de chaises, quelques ustensiles; ajoutons le linge indispensable, en toile de coton, et les vêtements de rechange en drap mélangé du pays; l'estimation est de 60 milreis (330 fr.). L'actif total de la famille s'élèverait donc à

7.000 fr. ou environ. Quant à son budget annuel, on peut le calculer ainsi : d'abord, le domaine fournit la plus grande partie de l'alimentation de la famille, sauf l'épicerie, le poisson sec ou frais, — ce dernier vient de l'Algarve, et un peu de viande de porc ou de mouton. On ne mange jamais de bœuf, et il n'existe même pas de boucherie dans le bourg ; quand un paysan tue un porc ou un mouton il en débite une partie dans le voisinage. La ménagère dépense chez l'épicier à peu près 21 milreis (116 fr.) par an, et en autres denrées alimentaires une somme sensiblement égale, soit en tout 220 à 230 francs. Pour l'entretien du linge et des vêtements, il faut compter 180 francs. Les achats d'outils et autres frais de culture ne dépassent guère en moyenne 120 francs. L'impôt direct absorbe près de 10 francs; il faut ajouter 60 francs pour menues dépenses et imprévu. Le total ressort à 600 francs, chiffre rond.

Quant aux recettes, elles sont fournies d'abord par la vente des produits du domaine, savoir : 24 hectolitres de froment et 10 de seigle, en tout 134 milreis (745 fr.); quand la récolte d'huile est bonne, on en vend quelque peu. En second lieu viennent les salaires; le père fait environ 30 journées à 6 fr. 60, soit un peu plus de 200 francs; son fils aîné gagne pour 300 jours 660 francs. C'est donc une somme de près de 1.600 fr. qui, actuellement, doit rentrer, toutes choses restant normales. Mais il ne faut pas oublier que le jeune José ne reçoit que depuis peu de temps un salaire d'ouvrier; dans les années précédentes, sa paie était beaucoup plus faible, et le total des recettes s'en ressentait. Néanmoins, depuis un certain temps déjà, ces paysans laborieux et sobres ont pu réaliser peu à peu de petites économies, qui leur ont permis d'arrondir leur domaine. Aujourd'hui, les enfants commençant à gagner, la situation ira en s'améliorant encore, si aucune calamité grave ne vient la troubler.

Cette famille montre un esprit de travail et de conduite remarquablement développé. Catholique et très pratiquante, elle observe autant que possible le repos prescrit par la doctrine religieuse, mais elle s'abstient de fréquenter les fêtes

patronales et autres réjouissances qui entraînent nécessairement à la dépense. Jusqu'à présent, elle n'a pas connu d'autres causes de trouble que les mauvaises récoltes amenées de temps en temps par un excès de sécheresse ou quelque orage malencontreux. Tous jouissent d'une santé bonne et régulière, en dépit du mépris complet qu'on témoigne ici pour l'hygiène; la durée moyenne de la vie est du reste très longue dans cette région, bien que la mortalité des nouveau-nés soit excessive. Les relations de voisinage sont simples et cordiales, aussi bien entre cultivateurs de même rang qu'avec les rares familles aisées qui habitent le bourg; il ne s'agit pas, bien entendu, des grands propriétaires, que l'on ne voit jamais et que l'on ne connaît pas. On se rend entre voisins de petits services, mais une famille comme celle-ci ne peut compter sur aucun appui efficace, sauf en cas d'accident très sérieux. Il n'existe dans ce bourg, nous le savons, ni hôpital, ni institutions de charité, ni associations; pour trouver tout cela, il faut aller au chef-lieu du concelho, à Serpa, localité distante d'une quinzaine de kilomètres.

Imaginario et sa femme sont tout à fait illettrés; ils le regrettent et ont soin d'envoyer leurs enfants à l'école, en sorte que les quatre premiers savent lire et écrire.

Notre paysan paie les taxes directes suivantes : impôt foncier, 974 reis (environ 5 fr.); impôt communal, 730 reis (3 fr. 95); *congrua* paroissiale 90 reis (0 fr. 50) et 6 lit. 8 de froment. Il a été dispensé du service militaire pour cause d'incapacité physique. Il est électeur parce qu'il paie un impôt foncier supérieur à 200 reis (2 fr. 75). Mais il n'est pas éligible aux charges communales, parce qu'il est illettré. D'ailleurs, il faut dire que la vie municipale ne présente dans cette localité ni activité, ni intérêt. La commune est très vaste, toutes les affaires se traitent à Serpa qui en est le chef-lieu, et personne à Pias, ou presque, ne s'en préoccupe. Ce bourg, de plus de 3.000 âmes, n'est même pas représenté dans le conseil communal, dont tous les sièges ont été accaparés par le clan prédominant. Du reste, on parle rarement politique et on ne lit guère les jour-

naux. Cette population vit très paisiblement sous l'œil paternel de son *regedor*, fonctionnaire nommé par l'État, sorte de maître Jacques administratif, à la fois maire, juge de paix et commissaire de police, secondé par quelques gardes champêtres et préposés du fisc. C'est véritablement le triomphe de la centralisation et du despotisme bureaucratique.

La famille que nous venons de décrire constitue un type en voie d'évolution. Elle appartient encore par certains traits à la catégorie du bordier ou petit propriétaire qui doit recourir au salaire. Mais elle tend à s'élever au-dessus de cette condition, pour passer dans celle du paysan-propriétaire, qui vit complètement de son domaine. Toutefois, malgré ses efforts, il est clair qu'elle ne pourra guère aller bien loin dans cette voie progressive, faute de capacité et aussi de moyens d'action et de débouchés. D'ailleurs, dès la mort du père, le partage égal rejettera tous ses enfants dans le type inférieur, celui du propriétaire indigent, qui est obligé de vivre principalement du travail salarié. Ils devront donc reprendre la rude ascension vers l'aisance. A moins que, découragés, ils ne quittent la culture pour émigrer vers la ville ou vers l'étranger.

VII. — PAYSAN DE PIAS.

Nous arrivons maintenant au troisième des types étudiés dans cette région. Il atteint, au point de vue de l'aisance, un niveau bien supérieur à celui des précédents, formant ainsi un échelon intermédiaire entre les familles qui appartiennent manifestement à la classe ouvrière, et celle qui constitue la bourgeoisie rurale. Les gens de cette catégorie sont trop peu nombreux en Portugal, et cela est grandement regrettable, car ces paysans aisés seraient en état, en s'instruisant, de donner à la culture un élan et une puissance productive, que les petits cultivateurs ne pourront jamais réaliser.

Nous avons dit précédemment que, dans la vallée du Guadiana, la moyenne propriété était assez fréquente. Elle est

généralement entre les mains de simples paysans enrichis, soit par des héritages, soit par un accroissement successif du domaine, au moyen d'économies qui augmentent naturellement avec l'étendue de la propriété. Nous donnons ici la physionomie d'une famille de ce type, qui vit avec la simplicité la plus rustique au sein d'une véritable abondance.

Rafael Rodrigues Janeiro, âgé de 60 ans, et sa femme, Maria José Moita, 58 ans, sont tous deux nés à Pias, mais la famille du mari était d'origine espagnole. Ils ont quatre enfants qui vivent avec eux : José, 32 ans, Antonio, 30, Brazia, 28, Thereza, 18. L'exploitation occupe en outre douze personnes : une servante, âgée de 60 ans; trois muletiers, le père et ses deux fils, 50 ans, 24, et 22; trois bouviers de 70, 36 et 44 ans; trois bergers de 25, 48 et 35 ans; un pâtre, âgé de 44 ans, un porcher, 29 ans.

Le père dirige les travaux de culture avec l'aide de ses fils; la mère, secondée par ses filles et par la servante, s'occupe du ménage et des travaux intérieurs. Tout ce monde vit sur un pied de quasi-égalité avec des formes toutes patriarcales, chacun témoignant au chef de famille un grand respect et obéissant à ses ordres avec soumission. Toutefois, il ne faudrait pas s'y tromper. Il s'agit ici de bonnes gens qui ont conservé des mœurs religieuses et familiales anciennes, mais non pas d'une famille pratiquant les traditions rigoureuses de la communauté. Ces traditions sont éteintes depuis longtemps dans le pays; le code civil a été accepté presque partout sans résistance et sans transition, si bien que la formation sociale communautaire et vraiment patriarcale n'existe plus en dehors de la zone restreinte que nous avons signalée dans le nord du pays, et où son influence est d'ailleurs considérablement atténuée [1].

Les biens fonciers possédés par cette famille sont subdivisés en plusieurs domaines. Le premier, appelé Peneçao, mesure 220 hectares en bois de chênes verts et pâtures; sa valeur est estimée à 10.000 milreis (55.000 fr.). En second lieu, vient un groupe de

1. V. plus haut, page 38, ce que nous disions au sujet du Barroso.

12 pièces de terre (*courellas*), mesurant chacune 200 brasses sur 10, également boisées ou en pâtures, et valant 6.000 milreis (33.000 fr.). Ensuite vient un domaine de 600 hectares, encore en majeure partie inculte et couvert de bruyères ; il est situé dans la la zone des schistes, qui donnent un terrain argileux peu fertile et dur à travailler ; on en a déjà défriché 50 hectares. Il est estimé 6.000 milreis (33.000 fr.). Une pièce de terre à blé mesurant 6 hectares, d'une valeur de 1.000 milreis (5.550 fr.). Enfin une plantation de 4.000 oliviers estimés 8.000 milreis (44.000 fr.). Ces diverses propriétés sont loin d'être réunies ; si quelques-unes sont situées à proximité du bourg, certaines en sont fort éloignées. Le plus grand domaine se trouve à 25 kilomètres de Pias, ce qui n'est guère favorable à son défrichement. Quand on doit y travailler, la famille s'y transporte et campe dans les bâtiments sommaires édifiés pour les besoins de l'exploitation.

Aux terres il faut ajouter : 1° une maison d'habitation, avec ses dépendances, bâtie dans le bourg à la mode de la contrée, c'est-à-dire avec des murs de torchis élevés sur fondations en pierre et blanchis à la chaux ; il n'y a qu'un rez-de-chaussée avec un toit de roseaux couvert de tuiles ; elle comporte 9 pièces et une cuisine. Derrière se trouvent les écuries et étables, une grange, un cellier et une cave pour l'huile, le tout valant 2.000 milreis (11.000 fr.) ; 2° un *lagar* ou moulin à huile, composé d'une paire de meules verticales tournant dans une auge en pierre pour écraser les olives, et d'une presse en bois de construction très primitive ; sa valeur est de 2.400 milreis (environ 14.000 fr.). La valeur totale des propriétés ressort ainsi à près de 200.000 francs.

Le ménage a hérité d'une portion des biens ; mais, au cours d'une longue et laborieuse carrière, Janeiro a réussi à en étendre sensiblement les limites. Toutefois, il n'est pas plein propriétaire de toutes les terres dont il dispose. Une partie est louée à bail perpétuel (*foro*), moyennant une redevance annuelle de près de 700 francs.

Le bétail est représenté par 6 mules pour 400 milreis (2.220 fr.), 2 juments, 90 milreis (495 fr.) ; 12 bœufs, 450 milreis (2.500 fr.) ;

600 brebis, 1.250 milreis (près de 7.000 fr.) : 100 porcs, 1.200 milreis (6.600 fr.), sans compter quelques chèvres, la volaille et un certain nombre de ruches. La valeur totale des animaux approche du chiffre de 20.000 francs. Le matériel est assez primitif : 12 charrues ordinaires, 12 araires ou charrues sans roues, deux herses, un rouleau à dépiquer les céréales, trois charrettes, un réservoir en tôle pour l'huile, des outils à main, des harnais communs, quelques ustensiles en bois ou en fer : tout cela vaut au plus 500 milreis (2.775 fr.).

Le mobilier de l'habitation est composé de meubles fort simples : 6 lits valant tout compris 48 milreis (260 fr.) ; 2 garde-robes contenant des vêtements, le tout pour 120 milreis (660 fr.) ; 6 coffres garnis de linge de maison en lin et coton, 200 milreis (1.100 fr.) ; 3 commodes contenant du linge de corps, 120 milreis (660 fr.) ; un meuble composé d'un canapé, 2 petites tables et 10 chaises, 30 milreis (166 fr.), 36 chaises ordinaires, grandes et petites, 12 milreis (66 fr.), 4 grandes tables à 32 milreis (178 fr.). L'actif total de la famille s'élève donc à 225.000 francs environ.

L'exploitation fournit d'abord les éléments principaux de l'alimentation de la famille et de son personnel, et en outre une assez grande quantité de produits qui sont vendus. Janeiro met ainsi sur le marché, dans les années normales, d'après son estimation approximative, car il ne tient aucune comptabilité : 50 hectolitres de froment, 250 milreis (1.380 fr.) ; 1.000 décalitres d'huile, 2.000 milreis (11.100 fr.) ; 150 porcs gras, 3.000 milreis (16.650 fr.) ; 400 agneaux, 520 milreis (2.400 fr.) ; 1.200 kilos de laine, 280 milreis (1.600 fr.) ; 6.000 fromages de brebis, 180 milreis (1.000 fr.) ; bois à brûler, 100 milreis (550 fr.). Cela représente une recette totale de près de 35.000 francs, dont les chiffres principaux proviennent de la vente de l'huile et de celle des porcs, productions les plus importantes de toute la contrée. Nous ne parlons que pour mémoire de certaines recettes en nature, provenant de la location du moulin à huile.

Quant aux dépenses, il est également difficile de les calculer avec exactitude, faute d'écritures. Leur alimentation ne leur coûte pas très cher, puisque le domaine y pourvoit dans une

grande mesure. On fait ordinairement trois repas : le matin, du café ou de la soupe ; à midi, du pain de froment, une soupe aux légumes, des pommes de terre, des choux ou des fèves, du poisson salé, ou de la viande de porc, parfois du mouton ; le repas du soir est analogue au dîner. Les achats en poisson, épicerie, etc., peuvent être évalués à 30 francs par semaine, ou environ 1.600 francs par an. L'entretien des membres de la famille ne dépasse pas 300 francs. Celui du matériel coûte à peu près autant. Les gages du personnel représentent en bloc à peu près 2.500 francs, ce à quoi il faut ajouter, pour les autres frais de culture et l'imprévu, à peu près 1.000 francs. Pour ses achats Janeiro emprunte quelquefois l'intermédiaire d'un syndicat agricole créé à Serpa en 1903. Les impôts directs s'élèvent à 330 francs. En outre, Janeiro paie à titre de *foros*, ou loyer emphytéotique, une somme annuelle de 120 milreis (765 fr.). Le total des dépenses arriverait donc approximativement à une somme variant entre 6.000 à 7.000 francs. Dans ces conditions, l'écart entre les recettes et les dépenses serait important, et laissèrait un beau bénéfice, si ce résultat n'était troublé fréquemment par de mauvaises récoltes et surtout par l'excessive mortalité du bétail. Ces paysans, qui vivent eux-mêmes sans aucun égard pour les règles de l'hygiène, ne les connaissent pas davantage en ce qui concerne les animaux. Aussi, les maladies épidémiques, comme le rouget et la pneumo-entérite pour les porcs, la variole pour les moutons, déciment de temps en temps le troupeau, sans que personne songe à prendre les mesures les plus élémentaires pour circonscrire ou atténuer le mal. En pareil cas, le revenu du domaine baisse naturellement en proportion du déficit de la production. Néanmoins, cette famille réalise chaque année des économies plus ou moins importantes, selon les circonstances, et tend ainsi à constituer une véritable fortune. A la mort des parents cette fortune sera partagée, à moins que les enfants ne restent associés, chose d'ailleurs exceptionnelle. Le partage les fera descendre à une condition un peu inférieure, celle du paysan simplement aisé, différence qu'ils ne sentiront guère, étant donnée la médiocrité de leur mode d'existence actuel.

Nous avons déjà mentionné l'ignorance profonde de ces braves gens en matière d'hygiène. Il semble qu'ils en ont souffert en dépit des qualités du climat, car plusieurs d'entre eux ont subi des graves maladies acquises par contagion. Ils vivent d'ailleurs avec une extrême sobriété, travaillant beaucoup et ne connaissant guère la distraction, en dehors de quelques rares fêtes de famille. Tous, sauf la mère, savent lire et écrire. Ils pratiquent le catholicisme avec ferveur.

Les charges publiques supportées par la famille sont les suivantes : l'impôt foncier, 32.070 reis (178 fr.); taxe municipale, 24.056 reis (133 fr. 50); taxe paroissiale (*congrua*), 3.848 reis (21 fr. 25), plus 20 litres de blé et 20 litres d'orge. Les impôts indirects doivent atteindre au minimum une centaine de francs.

Janeiro et ses fils sont électeurs; le père est éligible aux charges municipales, et a exercé autrefois les fonctions de *vereador*, c'est-à-dire échevin.

La famille que nous venons de décrire constitue un type assez fréquent dans cette région de l'Alemtejo. Mais elle représente une variété qui se distingue par des mœurs d'une simplicité bien rare aujourd'hui. Lorsque les familles paysannes arrivent à ce degré d'aisance, les enfants ne restent pas tous, comme ici, attachés à la vie agricole. Certains parmi eux se portent vers les carrières urbaines, surtout vers les professions libérales. D'autres, tout en restant cultivateurs, se laissent entraîner par l'esprit d'entreprise et entrent dans cette classe de grands fermiers spéculateurs dont nous avons esquissé plus haut la physionomie originale. L'Alemtejo nous apparaît ainsi comme une pépinière d'hommes formés par un travail rude et une exploitation déjà assez compliquée, et préparés par conséquent à une initiative plus hardie, à une conception plus large, que les paysans du nord, qui réussissent souvent aussi, mais principalement dans les petits métiers et dans le petit commerce, ainsi que nous le vérifierons par la suite. Il est assurément curieux de voir cette province réputée comme un pays de grande propriété plus ou moins abandonnée à elle-

même, comme une sorte de désert peuplé surtout de moutons et de porcs, devenir en réalité un centre fécond de recrutement pour la classe moyenne, et un véritable foyer de progrès agricole. On peut dire que ce mouvement s'opère aux dépens de la classe riche, qui peu à peu est expropriée de ses latifundia, partagées en vertu du code civil ou dépecées par fragments sous la pression des besoins d'argent. Malheureusement la situation générale du pays et les combinaisons artificielles qui en résultent, donnent à ce mouvement social si intéressant un caractère aléatoire, agité, irrégulier, qui ne lui permet pas de se développer d'une manière normale, ni de donner tous les bons résultats qu'on pourrait en attendre.

VIII. — CONCLUSIONS.

Après l'exposé assez minutieux qui précède, il nous semble bien que nous sommes fondé à formuler un certain nombre de conclusions qui s'imposent avec force. Nous les résumerons ainsi :

Dans la grande majorité des cas, le propriétaire foncier est un urbain qui se désintéresse de la culture et considère ses terres comme un capital quelconque, administré par les procédés les plus élémentaires. La culture est en principe l'exploitation du sol par la collaboration du travail et du capital ; ici nous ne rencontrons guère, en allant au fond des choses, qu'une exploitation de l'homme par le petit fermage, sans intervention technique du propriétaire.

Le propriétaire ne trouvant comme fermiers, en règle générale, que de petites gens sans instruction et sans moyens d'action, divise ses terres en très petites tenures, dont il tire un revenu sans rien rendre à la terre, ou à peu près.

Le fermier indigent cultive par les moyens les plus primitifs, ne tire du sol qu'un médiocre parti, n'obtient que des produits peu variés et peu abondants. Il nourrit sa famille, paie son

fermage, le plus souvent en nature, et ne livre que peu de chose au commerce.

Dès lors, la culture demeure à peu près stagnante, le pays est loin de produire tout ce qu'il pourrait donner. La rente de la terre est médiocre. Le revenu du paysan reste infime et lui permet rarement de s'élever. La pauvreté le pousse à émigrer ; quand il s'y décide, il part dans de médiocres conditions, ce qui amène un grand nombre d'échecs.

Une certaine partie du pays est mise en valeur par la grande exploitation, mais par l'effet de moyens artificiels, on a poussé la culture de cette région vers la spéculation aléatoire. Les progrès réalisés et la situation même des entrepreneurs agricoles sont ainsi constamment à la merci d'une crise. Celle-ci serait d'autant plus profonde que les capitaux sont relativement rares et le crédit cher.

Par l'effet de ces différentes causes, l'agriculture portugaise ne réussit même pas à alimenter complètement le marché national, et son exportation reste relativement faible, parce qu'elle ne varie pas suffisamment ses produits. Comme elle est encore l'industrie principale du Portugal, il en résulte que ce pays, vendant peu au dehors, se trouve en déficit vis-à-vis de l'étranger. De là provient la persistance d'un agio ou change défavorable. Tant que l'agriculture restera dans ce régime de pauvreté et d'infériorité, sans que l'industrie réussisse à compenser l'insuffisance de l'exportation, la condition économique générale du pays demeurera forcément médiocre.

Les systèmes de protection artificielle en usage dans ce pays, contribuent à accentuer et à prolonger cet état de choses, en paralysant le jeu naturel des forces économiques et en remplaçant les initiatives particulières par des mécanismes bureaucratiques sans activité et sans souplesse.

Nous avons indiqué, chemin faisant, les principaux remèdes propres à améliorer la situation agricole, ou plutôt cette indication est sortie naturellement de la leçon des faits. Voici les

points essentiels qui devraient attirer avant tout l'attention des hommes soucieux de l'avenir du pays.

L'impuissance de la petite culture étant démontrée, il y aurait avantage à créer, partout où le milieu le permet, de grandes exploitations dirigées par des entrepreneurs instruits, munis de capitaux, sachant profiter des aptitudes naturelles du pays pour développer et perfectionner les cultures exportatrices [1].

Il faudrait répandre l'instruction technique parmi les paysans, au moyen de fermes-écoles régionales montées d'une façon très pratique, avec un programme simple et un enseignement de courte durée.

On devrait vulgariser partout les associations agricoles d'assurances, d'achat, de crédit, de fabrication (beurre, fromage, huile, etc.), de vente et d'exportation.

Enfin, il serait nécessaire de former des syndicats de propriétaires et d'agriculteurs qui, d'accord avec les pouvoirs publics, travailleraient à améliorer graduellement le régime des eaux et l'irrigation, les routes et chemins ruraux, les moyens de transport en général.

Tout ce qui précède peut, du reste, se condenser en une seule formule : Tant que la culture restera abandonnée presque complètement aux petites gens, on ne pourra compter sur un avenir meilleur. Pour obtenir des résultats nouveaux, une organisation nouvelle est nécessaire. Et cette organisation ne peut venir que d'en haut, c'est-à-dire des propriétaires, agissant dans leur propre intérêt autant que pour le bien général de la nation.

1. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'exclure la petite exploitation, mais plutôt de l'encadrer et de la diriger.

TROISIÈME PARTIE

LES INDUSTRIES EXTRACTIVES

(PÊCHE, SALINES, MINES)

I

LA PÊCHE, L'INDUSTRIE DES CONSERVES ET LES SALINES

Le poisson dans les mers lusitaniennes. — La pêche autrefois et aujourd'hui. — La pêche côtière dans le nord. — La morue. — La sardine et le thon dans le sud. — L'industrie des conserves de poissons; son développement et sa situation actuelle. — Pêcheurs, ouvriers et employés des fabriques de conserves. — Les salines et les sauniers.

I. — LA PÊCHE CÔTIÈRE.

Les eaux marines qui entourent le Portugal sont extrêmement riches en vie animale. Certaines espèces de poissons et de crustacés sont abondantes toute l'année et sur l'étendue entière des côtes. Les migrateurs, spécialement la sardine et le thon, y viennent par bancs plus ou moins considérables; la sardine se pêche même en toute saison sur les rivages de l'Algarve. Cela explique pourquoi le poisson frais ou salé a été de temps immémorial et reste encore un des éléments principaux de l'alimentation en Portugal. Cette richesse naturelle a formé de

bonne heure dans le royaume une population maritime à la fois habile et hardie, car elle devait affronter sur ses barques une mer difficile et dangereuse. Autrefois, les matelots portugais allaient poursuivre la baleine ou pêcher la morue jusque dans les mers du nord, à une époque où ils n'y rencontraient que bien peu de concurrents. A cette époque, c'est-à-dire au XIVe siècle, ils allaient vendre leur poisson salé dans les ports anglais, ainsi que dans ceux du continent et jusqu'au fond de la Baltique. Aujourd'hui, bien que la situation soit retournée, car le Portugal achète au dehors une grande quantité de poisson salé et même du poisson frais apporté par des bateaux anglais, on estime encore à 45.000 environ le nombre des marins occupés à la pêche, et à plus de 10.000 celui des embarcations employées par eux. Cette industrie compte donc toujours parmi les principales du pays, et mérite une attention particulière. En effet, non seulement elle nourrit une population considérable, mais encore elle soutient ou a fait naître d'autres industries qui ne sont pas négligeables, comme les transports maritimes, la fabrication des conserves, l'extraction du sel marin.

La population maritime du Portugal forme des groupes qui se distinguent non seulement par la région qu'ils habitent, mais encore par certains détails intéressants de leur organisation sociale. Les gens du nord, qui ont pour ports d'attache Povoa de Varzim, Leixoes et quelques autres, combinent très souvent la culture avec la pêche. Locataires ou même propriétaires d'une petite exploitation que leurs femmes font valoir, les matelots exercent leur métier non seulement sur la côte voisine, mais encore dans les ports du midi. Ils pratiquent en effet l'émigration temporaire pendant l'hiver, qui est dur et peu productif dans le nord, et durant lequel ils vont pêcher pour les patrons et les usines des ports du sud. Ainsi appuyés sur la culture, leur existence présente plus de sécurité tout en restant extrêmement serrée. En effet, si la culture leur fournit les éléments essentiels de leur alimentation, elle ne leur donne que peu ou point d'argent. Quant à la pêche, elle rétribue fort mal le pêcheur. Cela tient à l'organisation défectueuse des

entreprises. Au nord du Tage, la pêche est pratiquée presque exclusivement au moyen de très petites barques. Le tonnage total de 10.000 bateaux employés ne dépasse guère 35.000 tonnes. Il en résulte que le travail est assez peu fructueux et fréquemment interrompu par le mauvais temps. Comme les marins sont soldés à la part, celle-ci ne représente finalement qu'un salaire très minime. La population maritime reste donc fort pauvre, en dépit des ressources abondantes que la nature met à sa portée.

La cause principale de cette situation réside dans la faiblesse des moyens d'action employés pour la pêche. Sur cette mer difficile, il faudrait se servir d'embarcations d'un tonnage beaucoup plus élevé, naviguant de préférence à la vapeur. Le travail serait beaucoup plus suivi, moins dangereux et plus efficace. En outre, on devrait disposer de moyens de transport convenables pour diriger le poisson frais vers les villes de l'intérieur et jusqu'en Espagne. Mais pour réaliser de telles entreprises, il faudrait une grande initiative, appuyée sur des connaissances étendues et des capitaux importants. Or, les patrons-pêcheurs du nord, sont tous de petites gens, sortis des rangs des matelots et réduits à leurs seules forces. Aussi leur production est-elle fort inférieure à ce qu'elle pourrait devenir. Pourtant elle suffit pour encombrer les marchés les plus accessibles, où les prix sont très bas, tandis que, dans la plus grande partie du pays, on ne peut guère consommer que du poisson salé.

Le défaut de l'organisation actuelle ressort assez clairement de ce qui se passe pour la pêche de la morue. Les armements portugais pour Terre-Neuve ont été très florissants à une certaine époque, mais ils ont diminué peu à peu avec l'ensemble de l'activité nationale. Après avoir repris quelque importance au cours du siècle dernier, les tracasseries fiscales les avaient de nouveau réduits à presque rien, lorsque l'association formée sous le nom de *Liga Naval Portugueza* intervint pour obtenir un régime plus libéral[1]. Elle a réussi dans ses efforts et aussitôt

1. Cf. d'Oliveira Leone, *Inquerito á Pesca do bacalhau*, Lisbonne, 1903, 1 broch.

les armements se sont multipliés. En 1902, les bateaux portugais envoyés à Terre-Neuve n'étaient pas plus d'une quinzaine, appartenant presque tous à une seule société par actions. Aujourd'hui, on en compte une trentaine, dont la capacité varie entre 200 et 350 tonnes. Comme la consommation de la morue est considérable en Portugal, où elle entre pour une forte proportion dans l'alimentation populaire, cette activité de la pêche n'a rien de surprenant. Elle est même susceptible de nouveaux progrès, car l'importation du poisson étranger, préparé surtout en Norvège, est encore très forte : environ 200.000 quintaux par an. Ainsi cette pêche pratiquée avec des moyens suffisants, — qui du reste pourraient être sensiblement perfectionnés, — se maintient en face d'une puissante concurrence. Nous verrons tout à l'heure qu'il en est de même dans le midi pour la pêche de la sardine et du thon, et cela pour des raisons analogues. Donc, si l'on désire développer la prospérité des populations maritimes du nord, il faudra s'efforcer de constituer des entreprises plus importantes, avec des bateaux plus grands, des engins plus perfectionnés et des débouchés plus larges. Le salaire des matelots et par conséquent le bien-être des familles en seraient sensiblement améliorés. Nous n'avons pu, malheureusement nous procurer les monographies nécessaires pour établir ce point de la façon la plus précise. Mais il nous paraît ressortir suffisamment des indications fragmentaires que nous avons réunies. Dans le sud, nous allons trouver une situation à la fois plus favorable à certains égards, mais aussi plus complexe, parce qu'ici interviennent des industries complémentaires qui ont leurs avantages et leurs inconvénients propres.

II. — LA SARDINE ET LE THON.

L'organisation de la pêche sur les côtes sud, surtout à partir des ports qui avoisinent Lisbonne, est sensiblement différente de celle du nord, et ses effets sur la population maritime ne sont pas non plus les mêmes. D'abord l'approvisionnement du

grand marché constitué par la capitale, nécessite un régime plus fortement centralisé et outillé que dans la région précédente. Ainsi, le port de Lisbonne enregistre environ 170 barques de pêche pour un tonnage de 1.400 tonnes, soit une moyenne de plus de 8 tonnes par bateau, très supérieure à la moyenne générale du pays[1]. Cela ne veut pas dire que les pêcheurs de ce grand port sont équipés de la manière la plus efficace. Les embarcations à vapeur n'y sont pas encore employées, non plus que les engins perfectionnés. Aussi a-t-on vu des chalutiers anglais venir apporter leur poisson jusque dans les halles de Lisbonne. Il y a cinq cents ans, la situation était tout à fait contraire; les pêcheurs portugais exploitaient la mer britannique et portaient leur pêche à Londres. Les deux nations ont fait du chemin chacune de son côté, mais en sens inverse. Aussi, la condition du pêcheur de Lisbonne et des environs reste fort médiocre, bien qu'elle soit un peu supérieure à celle du pêcheur du nord.

A quelques kilomètres au sud de Lisbonne, à Sétubal, nous trouvons déjà l'un des centres les plus actifs de la pêche et de l'industrie de la sardine. C'est là que nous les étudierons brièvement et dans leurs traits essentiels.

La pêche de la sardine et la fabrication des conserves ont pris à Sétubal une grande extension depuis une vingtaine d'années. Nous résumons ici les renseignements qui nous ont été donnés sur cette industrie par diverses personnes compétentes, et notamment par M. J. Le Cosloec, directeur d'usine.

La sardine est abondante sur tout le littoral du Portugal, et plus particulièrement sur les côtes méridionales, où l'on pêche en outre le thon. Les engins employés pour prendre la sardine sont : le *circulo* et l'*armaçáo*. Le premier est une seine immense, longue de quelques centaines de mètres, manœuvrée par plusieurs bateaux, de façon à envelopper les bancs de poisson et à les capturer en masse. L'armaçáo est un filet solide, garni de plombs à la base et de lièges à la tête, afin qu'il se tienne verti-

1. Sétubal, au sud de Lisbonne, 697 bateaux, 2.720 tonnes ; Aveiro, dans le nord, 892 bateaux, 1.116 tonnes.

calement dans l'eau où on le dispose en forme d'enceinte circulaire; les sardines y pénètrent et, ne sachant pas retrouver l'issue, s'y entassent jusqu'au moment où l'on juge à propos de relever l'engin. Les filets de ce genre coûtent fort cher : de 40.000 à 50.000 francs; ils appartiennent aux principales fabriques de conserves, qui ont aussi des bateaux et des marins pour les manœuvrer et les entretenir. Les autres usines sont alimentées par des pêcheurs travaillant pour leur propre compte avec des filets ordinaires. Les marins occupés à cette pêche sont au nombre d'environ deux mille. Ils alimentent une quarantaine d'usines rangées sur le rivage du fleuve Sado, ce qui permet aux barques de leur apporter directement le poisson. Elles occupent pour la préparation, l'emboîtage, la cuisson, l'emballage et l'expédition du poisson à peu près cinq mille ouvriers dont mille soudeurs. Ces établissements sont généralement installés d'une façon fort sommaire, dans des constructions légères, où le matériel est disposé un peu au hasard, dans des conditions médiocres au double point de vue de la bonne marche du travail et de l'hygiène des ouvriers. On aperçoit immédiatement que cette industrie s'est développée rapidement ici, en improvisant ses installations. Et, en effet, un certain nombre de maisons françaises, voyant que la sardine menaçait de déserter les côtes bretonne et vendéenne, sont venues ici s'établir en toute hâte pour continuer leur fabrication.

Le personnel ouvrier des usines se subdivise en plusieurs catégories bien distinctes, qui se caractérisent par les traits suivants.

Voici d'abord le marin-pêcheur attaché au service d'une fabrique. Pendant les périodes de pêche, il reçoit un salaire fixe d'environ 1 fr. 50 par jour, et, en outre, une part proportionnelle dans le produit de la pêche; c'est une sorte de combinaison du salaire à la journée et du salaire à la tâche ou à prime. Quand le poisson ne donne pas, ces marins sont employés à la réparation et au goudronnage des filets. Ils gagnent alors de 2 fr. à 2 fr. 50 par jour.

Les autres pêcheurs sont engagés par un patron de barque,

qui leur donne une petite paie mensuelle et une part dans le produit de la pêche.

En second lieu viennent les ouvriers et ouvrières employés à la manutention et à la préparation du poisson. Les hommes gagnent en moyenne 2 fr. 50 à 2 fr. 75 pour une journée de dix heures; les femmes reçoivent de 1 fr. 90 à 2 fr. 20; on emploie aussi des enfants, payés de 40 à 100 reis (0 fr. 22 à 0 fr. 60) par jour; quelques-uns obtiennent davantage.

Malheureusement, le travail n'est pas régulier; tantôt c'est le poisson qui manque et tantôt les affaires qui se ralentissent, en sorte que le chômage sévit souvent.

La troisième catégorie est formée par les soudeurs de boîtes; ces ouvriers reçoivent les récipients en fer-blanc découpés et estampés par une machine, et ils en assemblent les pièces au moyen d'un fer à souder chauffé au gaz. Des enfants nettoient alors les boîtes, des femmes y placent les poissons, achèvent le remplissage avec de l'huile et posent le couvercle. La boîte revient au soudeur qui la ferme, après quoi elle est stérilisée dans un autoclave chauffé à 105 degrés, puis elle va au magasin pour l'expédition. Le travail du soudeur est assez pénible, et demande de l'adresse et du soin, car le moindre défaut dans la fermeture entraîne la perte de la boîte, le poisson ne tardant pas à se corrompre. Et cependant il faut aller vite, car le travail est payé aux pièces. Ces ouvriers peuvent gagner de 6 à 10 francs par jour, mais pour eux aussi le régime du travail est irrégulier, si bien que leur gain annuel ne dépasse guère 2.000 francs, chiffre moyen. Ils disposent de loisirs assez fréquents que la plupart d'entre eux emploient à faire de longues parties de cartes au cabaret. Quelques-uns cependant montrent plus de prévoyance et réalisent des économies. Plusieurs ont monté de petites fabriques en s'associant. Mais la réussite est difficile, parce que ces gens n'ont pas assez de capitaux pour constituer un bon outillage, fabriquer avec soin en choisissant le poisson, enfin pour attendre le meilleur moment pour la vente; ils sont exploités par les commerçants qui leur vendent le fer-blanc et l'étain à crédit et achètent leur fabrication à vil

prix. Ainsi, l'élévation de ces ouvriers qui devrait leur être rendue relativement facile par le taux exceptionnel de leur salaire, est contrariée soit par leur défaut d'éducation familiale, soit par les difficultés d'établissement dans une industrie qui se prête mal au régime du petit atelier. Cette difficulté va d'ailleurs en croissant, par l'effet du développement du machinisme. Comme tous les ouvriers qui jouissent du privilège d'un haut salaire, et qui constituent plus ou moins une élite, les soudeurs sont très exigeants et se mettent facilement en grève. A Sétubal, ils sont fortement syndiqués, mais leur conception du rôle du syndicat ne va guère au delà de la lutte pour l'augmentation du salaire. En quelques années ils ont organisé dans ce but trois grèves, dont une a duré cinq mois, produisant parmi ce groupe de familles peu prévoyantes une profonde misère. Cette situation ne pouvait manquer de provoquer l'extension de la machine, qui se vulgarise en effet sous une triple forme : la machine à emboutir qui supprime la première soudure, en faisant le corps de la boîte d'un seul morceau ; la machine à souder dirigée par un simple manœuvre qui rend le soudeur inutile ; la machine à sertir, qui ferme la boîte en repliant les bords du couvercle sur ceux du corps, avec interposition d'un fil de caoutchouc qui rend la fermeture hermétique. Ceci, combiné avec l'emboutissage, supprime toute soudure. A Sétubal, ces automates sont encore rares, mais leur triomphe est certain pour un avenir probablement peu éloigné. On les voit déjà fonctionner en bon nombre dans les belles usines Fialho à Portimao. Le métier d'ouvrier soudeur paraît donc destiné à disparaître, ou à peu près.

Il est évident que la condition de la plupart des ouvriers de l'industrie de la sardine est fort misérable. Sauf pour les soudeurs, les salaires sont très réduits, les chômages fréquents et, bien que le prix de la vie soit relativement modéré, en dépit de l'exagération des taxes indirectes, un grand nombre de familles vivent de privations dans des logements malpropres et insalubres. Aussi sont-elles souvent la proie de la tuberculose et autres maladies graves. Les soudeurs se nourrissent mieux,

mais leur gaspillage imprévoyant les empêche généralement d'épargner, et le désordre de leur existence les conduit trop souvent au même résultat que leurs camarades moins bien payés, c'est-à-dire à la dégradation morale et physique[1]. Ceci montre une fois de plus que les hauts salaires ne sont pas la condition unique de la prospérité, du progrès, ni même du bien-être de la classe ouvrière, surtout quand ils sont irréguliers, car alors ils poussent à l'imprévoyance et à la dissipation. Ainsi, pour prendre un exemple, on voit fréquemment les soudeurs envoyer leurs enfants à la fabrique aussitôt qu'ils sont en état de nettoyer une boîte, c'est-à-dire dès neuf ou dix ans, afin de tirer quelques sous de leur travail, et cela sans aucun souci de leur instruction et de leur avenir.

Il ne nous a pas été possible de nous procurer des monographies détaillées portant sur des familles attachées à cette industrie. Voici cependant quelques indications propres à préciser ce que nous avons dit plus haut.

Manoel Antonio Gomes est un marin-pêcheur employé dans l'une des usines de Sétubal. Son salaire est de 280 reis (1 fr. 54) par jour seulement, mais il reçoit des primes proportionnelles à l'importance de la pêche, qui porte sa paie à 2 fr. 25 environ, chiffre moyen. Sa femme, Maria Candida, reçoit 40 reis (0 fr. 22) par heure, quand elle est employée. Ils ont quatre enfants : Virginia, 20 ans, et Manuela, 16, qui prennent soin du ménage ; Raymundo, 11 ans, employé au bureau de la fabrique, où il gagne 200 reis (1 fr. 10) par jour ; José, 10 ans. Les ressources de cette famille peuvent être évaluées à environ 1.200 francs par an, en comptant largement. Son loyer lui coûte 143 francs, sa nourriture 800 francs à peu près, le surplus est absorbé par l'entretien et les menues dépenses.

Antonio Pescania, âgé de 41 ans, ouvrier soudeur de boîtes, touche par mois environ 36 milreis (198 francs), c'est-à-dire près de 2.400 francs par an. Sa femme, âgée de 36 ans, est

1. Cf. ce que nous dirons plus loin des ouvriers bouchonniers de la région de Lisbonne ; l'observation s'applique aussi aux ouvriers du même métier de l'Algarve.

couturière et se fait en moyenne 12 milreis (66 francs) par mois. Ils ont six enfants : Augusta, 12 ans; Maria, 9; Elvira, 6; Alvaro, 5; Raul, 4; Laura, 2, et un bébé d'un an. L'aînée est déjà employée à l'usine, où elle reçoit 200 reis (1 fr. 10) par jour. Le total des recettes de cette famille atteint environ 3.400 francs par an. Elle occupe un logement d'une médiocre salubrité qui lui coûte 48 milreis (264 francs) par an. L'alimentation se compose principalement de viande, de poisson et de légumes. L'ouvrier consomme en quantité notable du vin et de l'eau-de-vie. Il fait partie d'une association qui, en cas de maladie, lui allouerait 500 reis (2 fr. 75) par jour, et en outre les médicaments. Il sait lire et écrire, ayant fréquenté dans son enfance une école gratuite tenue par les Pères jésuites. Il a abandonné toute pratique religieuse. Pescaria s'arrange de façon à éviter l'impôt direct sur le loyer, et pour cela il se garde de réclamer son inscription sur les listes électorales. Il a fait son service militaire. Avec un peu d'économie, cette famille pourrait être très prospère.

Nous devons, d'autre part, à M. de Oliveira Leone, de Lisbonne, quelques notes sur un autre ouvrier soudeur. José Antonio d'Azevedo, âgé de 42 ans, est originaire de Lagos, petit port de l'Algarve, où son père, capitaine au long cours, habite encore, et où sa mère exploite une petite ferme. Il a épousé la fille d'un paysan de Villa d'O Bispo, village situé à l'ouest de la serra de Monchique; elle est âgée aujourd'hui de 40 ans. Le ménage est sans enfants. On remarque à ce propos qu'en majorité les soudeurs sont originaires du midi et restent souvent célibataires. Les d'Azevedo habitent le vieux quartier, dont nous connaissons l'insalubrité. L'ouvrier gagne à l'usine un salaire calculé à la tâche, qui atteint souvent 200 francs par mois, mais tombe parfois à 50, selon que le travail presse, ou non. Le salaire annuel moyen peut être estimé à 1.800 francs environ. Le logement occupé par ce ménage coûte 36 milreis (près de 200 francs) par an; il est situé au premier étage, et comporte trois petites pièces et une cuisine, le tout fort modestement meublé; le linge et les vêtements sont également d'une très grande simplicité.

Logement et hardes sont tenus avec propreté. L'alimentation comprend principalement du pain de froment, des légumes, du poisson, de temps en temps de la viande, du vin; on paie au mois les achats chez l'épicier. L'ouvrier fait partie de la société de secours mutuels et du syndicat des soudeurs. Il a reçu une bonne instruction primaire, sa femme sait lire et écrire. La loi fiscale lui impose une taxe locative de 10 % du loyer, à laquelle il faut ajouter au moins 80 francs de taxes de consommation. D'Azevedo a tiré au sort un numéro élevé qui lui a évité le service militaire ; il est électeur municipal et politique. Ce ménage, qui n'a point de charges, pourrait actuellement mettre un peu d'argent de côté. Mais il ne s'en soucie guère et se borne à vivre au jour le jour, ce qui le maintient indéfiniment dans la même position précaire.

Urbano Darcimento, 27 ans, est employé de bureau dans une fabrique de conserves, au traitement de 25 milreis (138 fr. 50) par mois. Sa femme, Carmen Borges, 21 ans, se consacre aux soins du ménage. Ils ont une fillette, Carmen, âgée de six mois. La famille occupe un petit logement qui coûte 40 milreis (220 francs). Ces jeunes gens vivent avec beaucoup de sobriété. Le père, ancien élève de l'école normale d'instituteurs, a des goûts intellectuels ; la lecture et les promenades en famille sont ses seules distractions. Au point de vue religieux, leur pratique est nulle : Darcimento ne paie pas l'impôt direct, mais nous savons déjà que les taxes indirectes sont considérables. Il s'est libéré du service militaire moyennant un versement de 150 milreis (825 francs). Il est électeur politique et municipal. Une famille de ce type ne s'élève point, par ses ressources, au-dessus de la condition ouvrière moyenne. Cependant, elle est tenue à un certain décorum qui souvent lui rend la vie assez difficile.

On voit par ces observations rapides que l'industrie des conserves, en fournissant à la pêche côtière un débouché extérieur important, lui a donné une activité remarquable. Elle a apporté à la population des occupations un peu plus lucratives et un travail plus abondant. Aussi, Sétubal est une des villes portu-

gaises qui ont grandi le plus rapidement[1]. Malheureusement, la population était mal préparée à cette prospérité relative, dont elle ne tire qu'un assez médiocre parti. Elle se montre à la fois exigeante et faiblement prévoyante, dépensière et peu soucieuse du confort et de l'hygiène, facilement accessible aux tentations et aux excitations. Aussi est-elle décimée par les maladies qui accompagnent toujours la misère et l'alcoolisme, pendant que la démoralisation et l'esprit de révolte font dans ses rangs des progrès sensibles.

La situation est un peu meilleure dans les petits ports de l'Algarve, où les circonstances sont du reste plus favorables encore. La sardine, qui fait souvent défaut même à Sétubal, reste toute l'année dans les eaux méridionales, en sorte que le travail, sans être absolument constant, affecte une régularité plus grande. Au printemps, le thon arrive par bancs considérables et on le prend en grande quantité. La plus forte partie de la pêche est transformée en conserves à l'huile et le reste est salé. Les usines sont nombreuses à Portimao, Lagos, Olhao. Quelques-unes, notamment celles de la maison Fialho, sont très vastes, bien organisées, parfaitement outillées pour la fabrication comme pour la pêche. La situation du personnel marin et ouvrier est analogue à celle des gens de Sétubal, mais plutôt meilleure. Cela tient non seulement à la plus grande régularité du travail, mais aussi à la moindre cherté de la vie. Mais, ici plus encore qu'à Sétubal, le machinisme se développe avec rapidité dans les fabriques de conserves, diminuant d'année en année le nombre des ouvriers habiles et nivelant les salaires. Néanmoins, la prospérité de cette industrie apporte parmi la population maritime un élément de profit qui lui permet une existence plus aisée. Aussi a-t-elle augmenté en nombre.

La petite pêche occupe aussi en Algarve un bon nombre de marins. Leur poisson trouve un débouché jusqu'en Alemtejo où il est porté soit par le chemin de fer, soit par la voie du fleuve Guadiana. Ces moyens de transport sont d'ailleurs bien

1. V. plus loin dans le chapitre consacré aux transports la monographie du marin-caboteur de Sétubal.

insuffisants. S'ils étaient complétés, les pêcheurs trouveraient dans l'arrière-pays des débouchés qui, actuellement, ne sont ouverts qu'au poisson salé.

En résumé, la pêche cotière comporte deux catégories bien distinctes. La première a pour but d'approvisionner le marché intérieur de poisson frais ou salé. C'est une industrie exercée par de petites gens, disposant de minces capitaux, d'un faible matériel et de débouchés insuffisants. Elle donne aux marins qui la pratique de maigres profits ou des salaires très médiocres, réduits encore par de nombreux chômages. La seconde est patronnée par les fabricants de conserves, c'est-à-dire par des entrepreneurs qui généralement travaillent en grand, avec un puissant outillage, de forts capitaux, et pour le marché international. Ici, le travail est sensiblement plus régulier, plus abondant et mieux rétribué. Grâce aux circonstances favorables du milieu, et aussi à la crise très grave qui a sévi en France, cette industrie a remarquablement prospéré en Portugal. Au point de vue purement économique, c'est un véritable succès, dû en grande partie, il faut le dire, à l'immigration de maisons étrangères. Toutefois, cette situation n'est pas entièrement satisfaisante. D'abord, les fabricants vont chercher en Italie les huiles d'olive dont ils ont besoin, alors que le Portugal est un grand producteur de cette denrée. Nous avons exposé déjà les motifs de cette anomalie[1], qui devrait se modifier en faveur de l'agriculture nationale, car celle-ci paraît avoir été sacrifiée à une combinaison à la fois fiscale et protectionniste. En effet, l'importation des huiles procure à la douane un notable revenu, qu'elle restitue en partie aux fabricants par le régime du drawback, dont résulte indirectement une prime de sortie au profit de l'exportation des conserves. On ne peut nier l'importance de ce commerce, mais il est tout de même singulier et illogique que la culture, principale industrie du pays, se trouve sacrifiée dans cette combinaison.

Ensuite, quand on examine la question au point de vue so-

1. V. plus haut la monographie du paysan de Mirandella.

cial, on s'aperçoit que l'industrie des conserves est en pleine évolution. Par le développement du machinisme, elle tend à supprimer presque complètement l'ouvrier spécialiste, pour ne plus guère employer que des manœuvres. On verra donc disparaître une catégorie d'ouvriers qui, malgré leurs défauts, constituaient une élite susceptible de se développer, de s'élever. Du reste, la concentration croissante de la fabrication qui fait naître la très grande usine, contribue aussi à rendre l'élévation de l'ouvrier plus difficile. Ajoutons encore que, pour le moment, la fabrique attire beaucoup d'enfants trop jeunes, qu'elle enlève prématurément à l'école, et dont elle fait le plus souvent, non seulement de simples manœuvres, mais encore des gens privés de toute formation intellectuelle [1].

Les mers lusitaniennes ne donnent pas seulement du poisson. Elles fournissent aussi un sel de qualité supérieure, extrait dans un grand nombre de marais salants. C'est là encore une véritable industrie nationale dont nous parlerons brièvement.

III. — LES SALINES. — SAUNIER DE FARO.

Le sel portugais est réputé pour sa blancheur et sa qualité. Depuis des siècles déjà il est recherché pour la conservation du poisson et s'exporte au loin. Le climat sec de l'été est d'ailleurs très favorable à cette industrie qui s'exerce sur presque tout le pourtour des côtes, et en outre sur le cours inférieur du Tage. Les marais salants sont installés de façons différentes selon le lieu. Dans les lagunes d'Aveiro, on a aménagé des plages basses, où l'eau est retenue par de petites digues. Ailleurs on a creusé à quelque distance du rivage des bassins profonds reliés à la mer par un canal muni d'une écluse. Le fond du bassin est divisé en cases par de petits talus en argile ; on fait entrer l'eau salée de façon à former une couche d'un mètre d'épaisseur environ,

1. V. dans les monographies qui servent de base à ce travail, les indications relatives à la scolarité et à l'instruction primaire, ainsi que le chapitre qui sera consacré plus loin à la vie intellectuelle.

qui s'évapore peu à peu. Quand les talus apparaissent au-dessus de la surface, le sel commence à se déposer au fond des compartiments, d'où il est retiré, puis séché à l'air et mis en sacs. On évacue ensuite les eaux-mer, le bassin est nettoyé, réparé et une nouvelle opération commence.

Nous avons déjà parlé de Faro, chef-lieu de l'Algarve. Sept grandes salines sont établies dans les environs. L'une d'elles se trouve à un quart d'heure de marche au delà des dernières maisons, dans la direction de l'est, au milieu d'un grand enclos placé à 300 mètres à peu près de la mer et à quelques mètres au-dessus du niveau de celle-ci. Plusieurs bassins profonds de 5 à 6 mètres y sont creusés; au fond, on aperçoit, à travers l'eau dormante, les talus aplatis qui forment les compartiments et servent de chemins pour aller retirer le sel après l'évaporation. Un peu en arrière, on a élevé une maison d'habitation et un magasin. Cette installation est placée sous la garde d'un ouvrier saunier, auquel le patron, qui habite lui-même en ville, a donné un logement dans la maison. Cet homme, décédé quelques semaines après la visite de notre collaborateur, a été remplacé par son gendre, qui se trouve sensiblement dans la même position. Il se nommait Antonio Bacalhau, était âgé de 50 ans et veuf. Il a laissé trois enfants : Antonio, 30 ans; Maria, 25, Gertrude, 20; Maria est mariée au jeune ouvrier qui surveille maintenant la saline. Le saunier organise et dirige tout le travail de préparation et d'extraction du sel, sous le contrôle du patron; c'est donc une sorte de contremaître; pour l'aider, Bacalhau employait principalement les membres de sa famille, et comme ce travail ne suffisait pas pour les occuper toute l'année, ils cherchaient en outre au dehors du travail comme journaliers. Les salaires payés dans ces divers cas sont peu élevés[1]. Le père gagnait par jour 320 reis (1 fr. 77); le fils, quand il travaille à la saline, est payé 260 reis (1 fr. 44), et seulement 240 reis (1 fr. 32) pour les autres journées; les femmes reçoivent 140 reis (0 fr. 78). Lorsqu'ils vivaient ensemble, logés

1. V. la monographie du maraîcher-journalier des environs de Faro.

par le patron, ces gens pouvaient réunir un total de salaires variant entre 1.200 et 1.400 francs, selon les années. En outre, ils louaient dans le voisinage un petit terrain où ils cultivaient des légumes, et quand le travail manquait, les femmes allaient ramasser sur la plage des coquillages comestibles. Dans ces conditions, et en temps normal, on pouvait joindre les deux bouts sans trop de privations. Mais, pour un jeune ménage avec plusieurs petits enfants, la situation est beaucoup plus dure, car il faut faire vivre toute la nichée avec un salaire annuel qui se maintient plutôt au-dessous qu'au-dessus de 700 francs.

Le mobilier laissé par l'ouvrier se compose de quelques meubles et ustensiles grossiers, auxquels il faut ajouter un peu de linge de coton, le tout presque sans valeur. Le logement maintenant occupé par le jeune ménage se compose de trois pièces assez confortables, concédées gratuitement par le patron. Ces gens se nourrissent essentiellement de pain, de légumes, de poisson et de coquillages; ils ne mangent presque jamais de viande, mais boivent un peu de vin. Ils doivent acheter la plus grande partie de ce qu'ils consomment, et presque toujours payer comptant.

Cette existence très étroite se poursuit avec une assez grande régularité. Les chômages sont rares et aussi les maladies exigeant la visite du médecin, qui demande 500 reis (2 fr. 75) pour venir de la ville. Les distractions sont réduites au minimum dans ce lieu un peu écarté, et d'ailleurs on n'a pas beaucoup d'argent à perdre. Bacalhau savait un peu lire, et son fils n'est pas plus habile; quant aux filles, elles sont complètement illettrées. Pour aller à l'école, il faut se rendre à Faro, c'est une course d'un peu plus d'un kilomètre. Ces gens sont catholiques, mais peu zélés, comme du reste la moyenne de la population dans toute l'Algarve.

Bacalhau ne payait aucun impôt direct, et n'avait fait aucun service militaire, pour ce motif qu'il ne fut jamais convoqué; son fils a été dispensé pour insuffisance physique. Le père était électeur municipal et politique, grâce au modeste savoir qui lui permettait de déchiffrer un journal.

Nous avons constaté déjà précédemment que l'immigration ouvrière est insignifiante dans cette province, tandis que l'émigration est assez active. Un frère de Bacalhau, ouvrier tailleur de pierres et propriétaire d'un petit bordage, travaille actuellement en Afrique ; il a laissé sa femme au pays pour faire valoir les terres, et il espère rentrer dans quelques années muni d'un pécule qui lui permettra d'arrondir son bien et de vivre en paysan aisé.

La famille que nous venons de décrire sommairement représente bien la moyenne des ménages de journaliers qui habitent les faubourgs de Faro et les environs. Les ouvriers de métier sont un peu mieux payés, sans que leurs salaires arrivent à dépasser un niveau fort modeste. Dans chaque saline on trouve ainsi un ou plusieurs ouvriers expérimentés, faisant office de contremaîtres, et dirigeant le travail des journaliers engagés pour la récolte du sel ou la mise en état des salines. Pour établir celles-ci, un capital assez important est nécessaire. En effet, il faut acquérir un terrain, creuser et préparer les bassins, construire un magasin. En outre, un aléa assez sensible résulte des irrégularités des saisons. Un été humide donne une mauvaise récolte. Ces obstacles font qu'un simple ouvrier peut difficilement arriver à monter et à exploiter une saline pour son propre compte. Ce sont, en général, des commerçants qui entreprennent les exploitations de ce genre, dont ils vendent les produits à des négociants en gros, lesquels en exportent une forte partie jusque dans le nord de l'Europe.

II

LES MINES ET LES MINEURS

Les dépôts métallifères dans la péninsule. — Le charbon en Portugal. — L'extraction des métaux dans l'antiquité. — La métallurgie à l'époque actuelle. — L'exportation des minerais. — La population minière dans le sud. — Les métaux rares dans la région du nord. — Les mines de plomb et les mineurs dans le bassin du Vouga.

Parmi les arts techniques, celui des mines est un des plus difficiles à développer et à appliquer, à cause de la complexité des méthodes, des procédés et des intérêts mis en cause. Aussi, ce sont seulement les peuples les plus fortement organisés et les plus actifs, qui savent donner aux industries minières l'extension et la perfection qu'elles comportent. Parmi les nations dont le régime social est dominé par la coutume et l'esprit de routine, et chez celles où la désorganisation de la famille a affaibli ou déréglé les ressorts de la vie sociale, on se borne à effleurer, pour ainsi dire, les gîtes minéraux les plus accessibles et les plus communs. Bien souvent même on néglige tout à fait ces éléments de travail et de richesse. Lorsque les entreprises minières sont établies sur une grande échelle et conduites avec succès, elles amènent des résultats considérables en même temps au point de vue économique et au point de vue social. Les industries qu'elles font naître appellent parfois des populations entières qui élargissent les centres anciens ou créent de nouvelles cités. Les campagnes, qui doivent nourrir ces foules, sont occupées et défrichées, ou soumises à une culture plus

intense. La population mélangée qui résulte de ce mouvement prend une physionomie sociale plus ou moins tranchée, selon le caractère de l'élément qui prédomine. Tantôt cet élément est fourni par une colonisation assez homogène, qui, de proche en proche, occupe fortement le pays. Ce fut le cas pour la Californie. Ailleurs, la mine attire des sociétés d'actionnaires, qui se préoccupent uniquement de leur industrie et de ses besoins spéciaux. Un exemple précis de cette situation nous est fourni par l'Afrique du Sud. Enfin, la mine peut être un accessoire dépendant d'un grand domaine foncier, dont le propriétaire combine la culture et l'industrie afin de mieux faire valoir ses propriétés. Ce fait s'est produit fréquemment en Europe dans des pays constitués de façons très différentes. Il donne toujours des résultats conformes aux tendances de l'organisation sociale ambiante. Ainsi, les entreprises minières de ce type créées en Suède, ont amené des conséquences bien différentes de celles qui se sont produites sur les grands domaines de la Russie orientale. Cela revient à dire qu'il convient de bien réfléchir lorsque la question se présente à l'attention des hommes publics, car des mesures mal combinées prises soit en faveur de l'industrie minière, soit contre elle, peuvent entraîner des conséquences lointaines d'une exceptionnelle gravité. Ni les premiers chercheurs d'or du Far West, ni les gouvernants boers qui ont concédé les premières mines du Rand ne pouvaient se douter des suites que leurs actes devaient entraîner.

I — LES DÉPÔTS MÉTALLIFÈRES.

Le Portugal est l'un des pays du monde les plus riches en gîtes métallifères. Les magnifiques dépôts disséminés dans les sierras espagnoles se continuent sur le territoire portugais, qu'ils traversent souvent de part en part. Beaucoup d'entre eux sont exploitables à ciel ouvert, c'est-à-dire dans des conditions très favorables. Il y a d'ailleurs bien des siècles que les minerais

lusitaniens sont connus ou utilisés. On trouve fréquemment des traces d'exploitations anciennes, qui ont duré de longues années, laissant sur place de véritables collines de déblais et de rebuts. Les métaux principalement exploités par les anciens étaient le cuivre, l'étain, le plomb argentifère, l'or associé parfois à l'antimoine. Les ingénieurs modernes ont ajouté à cette liste le charbon, le fer, le manganèse, le wolfram, l'uranium et même le radium. C'est par centaines que l'on compte les dépôts découverts et reconnus dans toute l'étendue du pays, au nord comme au sud, en plaine comme dans la montagne. Beaucoup d'ailleurs restent inutilisés faute d'argent, car les capitaux portugais se montrent plus timides encore, si la chose est possible, à l'égard de cette industrie que vis-à-vis des autres. Il faut dire que des spéculations hasardeuses, lancées par des affairistes dénués de scrupules, ont beaucoup contribué à éloigner le public des entreprises de ce genre. Mais ce motif ne suffit pas pour expliquer une abstention aussi accentuée. Elle tient à des motifs d'ordre général, et avant tout à la désorganisation sociale ancienne et profonde que nous avons signalée au début de ce travail. Elle rend les Portugais peu aptes à organiser, à conduire en bon ordre, et à maintenir des entreprises aussi étendues et aussi compliquées.

C'est dans la région méridionale que se trouvent les bancs métallifères les plus puissants, principalement ceux de pyrites de fer et de cuivre, tandis que les autres métaux se rencontrent surtout dans les provinces septentrionales. La production du sud est plus abondante, mais celle du nord est plus variée et fournit des produits plus précieux. Voici du reste un inventaire rapide des ressources métalliques du Portugal.

Jusqu'à présent, on n'a découvert que des terrains carbonifères de faible étendue, localisée dans la région du nord sur les deux rives du Mondégo inférieur. Le gisement le plus important est celui de Bussaco, qui fournit une houille d'assez bonne qualité. Au cap Mondégo, on trouve de l'anthracite, et plus au sud des lignites sans grande valeur industrielle. On a signalé la pré-

sence du charbon près de Porto et aussi dans les environs de Lisbonne; mais on ne possède encore à ce sujet que des indications douteuses. Somme toute, il paraît probable que le Portugal est pauvre en combustibles minéraux. La chose est sans doute regrettable, mais il ne faut pas en exagérer l'importance comme on le fait trop souvent pour expliquer l'infériorité industrielle du pays. Grâce à sa position maritime, le Portugal peut recevoir les charbons étrangers à des prix très modérés, inférieurs à ceux que l'on paie dans beaucoup de districts manufacturiers de l'Europe centrale. En outre, ce pays dispose de forces hydrauliques importantes, qu'on aurait pu aménager, en utilisant même les eaux mortes pour l'irrigation des régions basses[1].

Les minerais de fer se rencontrent en couches puissantes sur différents points du territoire, notamment dans l'Alemtejo occidental, et dans les provinces du nord. Des minerais magnétiques de très bonne qualité, contenant jusqu'à 70 % de métal, ont été découverts sur plusieurs points, mais la plupart restent inexploités, faute de moyens de transport. On extrait pour l'exportation une certaine quantité de ces minerais, notamment dans l'Alemtejo, ainsi qu'à Bussaco et à Moncorvo. Comme la Suède a virtuellement prohibé la sortie des minerais de fer, on a demandé au Portugal de combler le déficit qui en est résulté dans l'approvisionnement des fonderies anglaises, belges, françaises et allemandes. On en expédie même jusqu'aux États-Unis. Certains dépôts ferrugineux se trouvent à proximité des mines de charbon. Mais cela n'a pas suffi pour faire naître l'industrie métallurgique.

Le cuivre est extrêmement abondant dans presque toutes les parties du royaume. Dans le sud, c'est par centaines de kilomètres carrés que l'on mesure les terrains contenant des pyrites cuprifères, où le métal rouge est associé tantôt à la chaux, tantôt

1. Un intéressant projet, dû à l'initiative de M. l'ingénieur Pinto junior, à Coimbra, est actuellement à l'étude pour l'utilisation des eaux de la Serra de Estrella. Mais, comme il arrive toujours dans un pays où sévit la malaria politique, ce projet rencontre des obstacles administratifs qui réussiront probablement à le faire échouer.

au fer ou à l'arsenic. D'importantes exploitations sont en pleine prospérité sur divers points, notamment à Sao Domingos, lieu situé à 18 kilomètres du fleuve Guadiana. Cette mine, exploitée par une compagnie anglaise, est reliée par un chemin de fer à la rivière, sur laquelle on a construit un petit port où des vapeurs revenant de la Méditerranée chargent le minerai comme fret de retour, à des prix très bas; 300.000 tonnes partent ainsi chaque année de Sao Domingos à destination des pays du nord. A Aljustrel, en plein Alemtejo, une compagnie belge extrait également des pyrites pour les exporter. Une société anglaise exploite une autre mine dans la vallée du Douro, etc. On ne traite sur place que les minerais les plus pauvres, et généralement pour les concentrer. On fabrique aussi un peu d'arsenic et d'acide sulfurique. En fait, la plus grande partie du cuivre enlevé au sol portugais est fondu et travaillé à l'étranger.

Dans les schistes métamorphiques et les granits des provinces du nord, on rencontre des filons de minerais d'étain, dont les affleurements sont exploités de temps immémorial par de simples paysans, au moyen de fours primitifs au charbon de bois. Les dépôts les plus connus sont situés dans l'extrême nord, dans la Beira Alta, au Tras os Montes et à Vianna de Castello (Minho). Ces minerais sont extraits par diverses sociétés étrangères.

Le plomb est aussi très commun dans le nord, surtout aux environs de Porto, de Villa Real et de Terramonte, où existent d'importantes exploitations, dont les produits sont exportés tels quels et fondus au dehors. Il est généralement associé à l'argent.

On a découvert dans ces dernières années dans presque toute la région du nord des gisements de wolfram, dont le minerai compte parmi les plus riches et les plus purs actuellement connus. Certains échantillons contiennent jusqu'à 70 % d'acide tungstique. On l'emploie pour la fabrication des aciers durs et lourds dont on fait des obus. Il sert également dans la confection des lampes électriques à incandescence. Ce

minerai est extrait par des sociétés anglaises, belges et françaises.

On a trouvé de l'antimoine dans toutes les parties du Portugal, depuis Faro, dans l'extrême sud, jusqu'à Bragança, dans l'extrême nord. Il se présente tantôt seul, et tantôt associé à l'or. Dans la seule vallée du Douro, on trouve une bande de terrain de 40 kilomètres de longueur sur 10 kilomètres de largeur, où le minerai d'antimoine abonde. L'exploitation avait déjà pris un assez grand développement, lorsque la concurrence de plusieurs autres pays fit brusquement tomber les prix à un niveau très bas, si bien que diverses concessions ont été abandonnées.

La situation est exactement la même pour le manganèse. Les célèbres dépôts espagnols de Huelva se prolongent à travers l'Alemtejo jusqu'à Alcacer, sur une longueur de plus de 130 kilomètres. Cinquante-quatre concessions ont été accordées pour l'extraction du minerai, entre Mertola et Aljustrel. Mais la baisse des prix a réduit l'extraction à peu de chose. Pour soutenir la concurrence, il eût été nécessaire de travailler le minerai sur place à très bon marché. Mais, pour cela, tout manquait : le charbon, les capitaux, mais surtout les moyens de transport et l'initiative.

Enfin, d'importants filons de quartz aurifères ont été reconnus dès l'antiquité dans les masses de schiste dont sont formés en partie les plateaux du nord. On a retrouvé en effet les vestiges de travaux considérables exécutés à l'époque romaine pour l'exploitation de ces filons. Un ingénieur de Porto, M. Moraes de Carvalho, qui s'est occupé très activement de cette question, a extrait dans la vallée du Douro des quartz qui contenaient par tonne jusqu'à 170 grammes d'or généralement associé au sulfure de fer et à l'antimoine.

Il n'est pas inutile d'ajouter à cette liste déjà longue les nombreuses sources minérales et thermales, salées, alcalines, ferrugineuses, sulfureuses, etc., qui jaillissent dans presque toutes les provinces, depuis Monchique jusqu'à São Pedro do Sul, et au delà, sans parler de plusieurs dépôts de sel gemme.

Le Portugal possède donc tous les éléments d'une industrie métallurgique très importante qui, avec les fabrications annexes, aurait pu faire de ce pays un des centres les plus actifs du monde. Les Portugais n'ont pas su tirer parti de ces richesses; leurs minerais n'ont guère été pour eux que des amas de pierres sans valeur jusqu'au jour où les étrangers sont venus les extraire et les emporter pour l'alimentation de leurs usines. Les monographies qui suivent vont nous donner une idée des conditions dans lesquelles se fait l'extraction, et de la situation des ouvriers qui y sont employés.

II. — CHEF-MINEUR D'ALJUSTREL.

La première famille observée est celle d'un *chef-mineur d'Aljustrel*, employé dans les mines de cuivre et de manganèse exploitées par la société belge dont nous avons déjà parlé, et dont le siège social est à Anvers[1].

Aljustrel est une petite ville de 8.000 âmes, bâtie en plein Alemtejo, dans une région accidentée qui forme la ligne de partage des eaux entre le Rio Sado et un affluent du Guadiana. Elle est située sur une colline, à une altitude de 180 mètres, dans un pays dépourvu d'eau, où les étés sont extrêmement secs et chauds. Aussi, la culture se localise dans les bas-fonds, qui sont fertiles, et où l'on récolte des céréales, des légumes : pois, fèves, choux, etc.; sur les pentes, on trouve la vigne, des pâtis plantés d'oliviers, et enfin des bois de chênes verts, soigneusement entretenus, dont les glands nourrissent des troupeaux de porcs. On élève en outre des chèvres et des moutons. Le gros bétail est rare, faute de fourrages. Ainsi, bien que les terrains très secs et incultes soient assez étendus, la région est suffisamment productive pour approvisionner la

1. Monographie faite avec le concours de M. Finiels, ingénieur aux mines d'Aljustrel.

petite ville, qui en outre reçoit du poisson de l'Algarve par les chemins de fer.

Le sol de cette région renferme d'importants dépôts de pyrites de fer, contenant un assez forte proportion de cuivre. On y trouve également de riches minerais de manganèse. Le centre de l'exploitation est à São Joao do Deserto, sur une colline rocheuse voisine d'Aljustrel. Au début, les affleurements étaient exploités en carrière. Mais il a fallu suivre les filons en profondeur au moyen de puits et de galeries, percés dans les schistes bleus. Ces travaux difficiles ont exigé des capitaux considérables et une direction technique très éclairée, éléments qui manquaient totalement autrefois dans le pays; cela explique la nécessité de l'intervention étrangère. Ces filons ont une longueur d'un kilomètre environ, dans la direction sud-nord, avec une légère déviation de 18° vers l'ouest, et un pendage de 68° à l'est. L'abatage du minerai se fait par étages de 20 mètres de hauteur, divisés en tranches de 2 mètres, en prenant les coupes du mur au toit et en soutenant au moyen d'un boisage serré. Ces minerais ont été exploités dès une haute antiquité. Très souvent, on rencontre des travaux anciens que l'on suppose romains, et qui ont été remblayés avec des minerais considérés alors comme trop pauvres, mais que l'on utilise aujourd'hui. La majeure partie des produits de cette mine est traitée sur place, au moins partiellement, pour obtenir une matière plus riche, ou même du cuivre métallique; le reste est exporté à l'état brut en Belgique, en Allemagne, etc. La mine d'Aljustrel se trouve placée à quelques kilomètres seulement de la grande voie ferrée qui relie l'extrême sud du pays à Barreiro, sur l'estuaire du Tage. Une ligne de service de 20 kilomètres transporte les produits à la station de Figuierinha, où les wagons chargés passent directement sur les rails de l'État; le transport entre Figuierinha et Barreiro coûte 1.040 reis (5 fr. 77) par tonne. Le fret maritime est très bas, car les navires chargeurs arrivent sur lest en voyage de retour, et trouvent tout profit à cette opération.

La société anonyme qui exploite les pyrites d'Aljustrel, occupe

un nombreux personnel, parmi lequel on rencontre beaucoup de nationalités. Les agents supérieurs sont principalement belges, français ou portugais. Les ouvriers sont portugais ou espagnols. L'ouvrier étudié, Manuel Salvador, est originaire du *concelho* de Mertola. Son père est décédé, mais sa mère, âgée de 65 ans, vit encore au village natal. Il a 3 frères et 3 sœurs. Salvador est âgé de 41 ans, et sa femme, Barbara Taden, de 36 ans. Ils ont huit enfants : Francisco, 17 ans, Maria, 14, Manuel, 11, Perpetua 7, Jacintho, 6, Joaquim, 4, Maria, 3, Henriqueta, 2. Le père est *capataz*, c'est-à-dire contremaître, ou chef d'équipe aux mines. La mère est absorbée par les soins domestiques. Le fils aîné est employé dans une maison de commerce, et, parmi les autres enfants, quatre vont à l'école.

Le régime du travail à la mine est basé sur le salaire à la journée pour les ouvriers, mais les *capataz* sont payés au mois, avec une sorte de participation ou prime calculée d'après le chiffre de l'extraction. Salvador reçoit 33 milreis (180 fr.) par mois, plus la prime qui varie de 5 à 10 milreis (27 fr. 75 à 55 fr. 50). La mine chôme les dimanches et jours fériés. Le fils aîné gagne 4 milreis (22 fr. 20) par mois ; il est donc considéré comme un apprenti. La famille trouve en outre une ressource appréciable dans la culture d'un champ d'un hectare et demi environ, estimé 300 milreis (1.665 fr.) et acheté moyennant une rente viagère de 9 milreis (50 fr.) par an. Cette pièce de terre, plantée d'oliviers, et ensemencée en céréales, pois chiches et autres légumes, fournit à la famille une partie de son alimentation ; le surplus est vendu. Le travail de préparation et de récolte est fait principalement par des ouvriers à la journée. On estime le rendement brut de ce champ à la somme considérable de 150 milreis (775 fr.) ; bien que la production en huile soit avantageuse, nous avons peine à croire que cette évaluation ne soit pas exagérée.

Salvador habite en ville, dans le quartier d'Algares, où la société des mines a bâti des maisons pour ses ouvriers, un rez-de-chaussée composé de trois chambres, d'une salle à manger et d'une

cuisine. Le loyer demandé par la société est ordinairement de 1 milreis (5 fr. 55) par mois pour deux pièces. Le *capataz* aurait donc à payer pour quatre pièces et une cuisine au moins 2 milreis (11 fr. 10) par mois, soit 141 francs par an; mais la société le loge gratuitement, ce qui constitue une subvention appréciable. Le mobilier qui garnit le logement est très modeste : des lits de fer, des armoires, des tables et des bancs en bois commun, le linge et la vaisselle indispensables, le tout estimé environ 550 francs, voilà tout l'inventaire. Ajoutons que maison et mobilier sont tenus avec propreté.

L'alimentation est également très simple, mais suffisante. Cette famille vit principalement de soupe, de pain, de poisson salé, de viande de porc, de légumes, de pommes de terre et de riz; elle consomme du vin en petite quantité. Les dépenses de nourriture sont évaluées en moyenne à 25 milreis (139 fr.) par mois, c'est-à-dire environ 1.700 francs par an. L'entretien et les autres menus frais s'élèvent à 10 ou 11 milreis (55 ou 60 fr.) par mois, ou à peu près 700 francs par an. Comme les ressources de la famille représentent un chiffre approximatif de 3.000 à 3.500 francs, elle dispose d'un boni de quelques centaines de francs, dont la plus grande partie est employée à payer la prime d'une assurance contractée sur la vie de l'ouvrier pour un capital d'un *conto* de reis (5.550 fr.) : cette prime monte à 77 milreis (427 fr. 35) par an. Cela représente l'épargne du ménage. Remarquons à ce propos que la pratique des assurances sur la vie, peu répandue en Portugal, est très exceptionnelle chez les ouvriers. Ce fait s'explique aisément par le taux élevé de la prime dont nous venons de parler.

Les denrées et articles de consommation sont achetés au comptant, soit chez les commerçants de la ville, soit dans les magasins de la coopérative minière. Cette dernière, fondée il y a deux ans par les employés et ouvriers de la mine, compte actuellement 300 membres. Elle est dirigée par un comité élu, composé de sept personnes, lequel se réunit deux fois par mois pour vérifier les opérations, autoriser les achats et admettre les nouveaux membres. Un gérant et deux employés sont chargés de la vente.

Le bureau de la société exerce un contrôle général sur les opérations. Pour devenir membre, il faut acquérir au moins une action, dont le prix est de 5 milreis (27 fr. 75). Cette somme peut être payée par acompte. Nul n'est admis à posséder plus de 10 actions. Les ventes sont faites au comptant, et en fin d'exercice les bénéfices sont répartis au prorata des achats faits par chaque membre. Quoique de date récente, cette coopérative a donné déjà d'excellents résultats; elle ne fournit que de bons articles, au meilleur prix possible, et, en outre, elle habitue ses membres à la prévoyance. Enfin, cette concurrence a fait baisser les prix d'une manière générale dans les boutiques de la ville.

Salvador, qui ne fréquente guère le cabaret, a pour principale récréation la chasse. Celle-ci, ouverte huit mois sur douze, est réglementée par une législation peu sévère, qui ne prévient guère le braconnage. La chasse est d'ailleurs assez pénible en été, et le gibier, en petite quantité, n'apporte qu'un faible appoint à l'alimentation de la famille. Le permis de port d'armes, qui donne en même temps le droit de chasse, coûte 3 milreis (16 fr. 65) par an.

Bien que cette famille observe les soins élémentaires de la propreté, on peut dire qu'elle ne prend pas grand souci des règles de l'hygiène. Cependant, la santé générale est bonne. En cas de besoin, l'ouvrier pourrait recourir à l'assistance du *Monte Pio*, ou société de secours mutuels de la mine, organisée et administrée par les ouvriers. Elle compte 500 membres; le droit d'entrée est de 1 milreis (5 fr. 55), et la cotisation mensuelle 400 reis (2 fr. 20). La société assure à ses membres les soins médicaux et médicaments pour toute la famille, et un secours de 300 reis (1 fr. 65) par jour. Cette association est très prospère.

Le père et les cinq enfants les plus âgés savent lire et écrire; la mère est illettrée. Il y a à Aljustrel plusieurs écoles, les unes publiques et gratuites, les autres privées et payantes. C'est à l'une de ces dernières que Salvador envoie ses enfants. Il est d'usage que les élèves se procurent à leurs frais les fournitures

scolaires; la durée quotidienne des classes est en général de quatre heures. La famille est catholique d'origine, mais elle ne pratique pas; les offices ne réunissent ordinairement qu'un très petit nombre de fidèles. Ajoutons que, parmi cette population, l'éducation des enfants est généralement faible; ils sont laissés beaucoup à eux-mêmes, vivent dans la rue et s'élèvent au hasard. Il en est d'ailleurs ainsi à peu près partout en Portugal.

En ce qui concerne les charges publiques, Salvador acquitte deux taxes directes : la première, dite industrielle, monte à 2.500 reis (13 fr. 85); les simples ouvriers paient 600 reis (3 fr. 30); la seconde est l'impôt foncier sur le champ possédé par la famille, son chiffre est de 1.200 reis (6 fr. 65), soit environ 12 p. 100 de la rente foncière. Il faut ajouter à cela les impôts indirects, qui, pour cette famille, doivent former un total compris entre 80 et 100 francs. L'ouvrier a été dispensé du service militaire. Il est électeur municipal et politique et s'intéresse assez directement aux affaires publiques. Toutefois, il ne s'est enrôlé dans aucune association politique, fait assez rare parmi les gens qui se préoccupent des affaires publiques.

La population ouvrière d'Aljustrel se compose de deux éléments à peu près égaux en nombre : les Portugais, et les immigrants étrangers, presque tous Galiciens espagnols. Ces derniers, issus de familles agricoles communautaires, conservent des relations étroites avec leur village natal. Souvent, ils travaillent à la mine depuis longtemps, mais chaque année ils rentrent chez eux pour prendre part aux grands travaux qui exigent beaucoup de bras. A la fin de mai, ils partent ainsi pour un mois, puis encore en automne pour un second mois. Leur ambition suprême est de réaliser des économies suffisantes pour pouvoir retourner définitivement chez eux, afin de reprendre le métier de paysan [1]. Ces gens sont de bons ouvriers, un peu

1. V. dans les *Ouvriers européens*, de Le Play, la monographie du paysan galicien.

frustes, un peu lourds, mais tranquilles et laborieux; les Portugais raillent volontiers leur naïveté, leur avarice et leur mépris de la propreté, mais, somme toute, ils vivent avec eux en bonne intelligence. La région ne fournit aucune émigration, parce que, grâce à la mine, un travail suffisamment abondant et assez bien payé est assuré d'une façon régulière à la population.

On trouve aux mines d'Aljustrel un certain nombre de familles ouvrières dont la condition se rapproche de celle du ménage que nous venons de décrire. Néanmoins, il est bien évident que c'est là un type exceptionnel. Les familles des simples ouvriers sont loin de disposer des ressources équivalentes au traitement mensuel du contremaître. Leur budget représente tout au plus la moitié de celui de Salvador; cette indication suffit pour montrer combien leur mode d'existence est plus étroit. Cependant, grâce à la régularité du travail fourni par la société minière et au patronage qu'elle exerce dans une certaine mesure, la situation de la population ouvrière dans cette localité est plutôt supérieure à la moyenne générale du pays.

III. — MINEUR DE BRAÇAL.

Voici maintenant un second type, celui du *mineur des mines de plomb de Braçal* (Aveiro)[1]. Tout en confirmant les observations relatives au précédent, il en diffère toutefois par des traits importants.

La mine de plomb de Braçal se trouve dans le district d'Aveiro, l'un de ceux que l'on a découpés dans l'ancienne province de la basse Beira. La région est parcourue par un fleuve assez important : le Vouga. Montueuse dans sa plus grande partie, elle s'abaisse vers l'ouest pour former une côte basse, coupée de lagunes et de marécages. Elle est sillonnée en tous sens par

1. Monographie faite avec le concours de M. Gregorio Rola, ingénieur des mines.

de petites rivières, affluents du Vouga, dont l'embouchure indécise forme en partie les lagunes d'Aveiro, la Venise lusitanienne.

La famille dont nous allons nous occuper habite dans le concelho de Saver de Vouga, paroisse de Silva Ecura, un hameau nommé Bouças, placé à l'altitude de 300 mètres, avec 60 habitants seulement. Le pays est hérissé de collines escarpées, qui vont en s'élevant de plus en plus vers l'est. Les vallées, étroites et profondes, sont garnies d'alluvions fertiles, arrachées aux flancs des coteaux, maintenant en partie dénudés et stériles. Les bas-fonds, au contraire, sont propres à toutes les cultures : maïs, céréales, légumes, prairies. Sur les pentes, là où la culture est possible, on trouve des vignes, puis des châtaigniers, enfin des bois de pins. Le climat, assez humide en hiver, est chaud et sec en été. Les paysans élèvent un peu de bétail, notamment des vaches laitières; ce district est un de ceux où l'on fabrique du beurre, ils sont très rares en Portugal. La contrée nourrit aussi des moutons, des chèvres et des porcs. En somme, la région, sans être pauvre au point de vue agricole, aurait de la peine à nourrir une population dense si des dépôts métallifères ne se rencontraient dans ses collines. Les plus importants sont formés de minerais de plomb, qui se présentent surtout sous la forme d'une galène argentifère, contenant une teneur assez élevée de ce dernier métal. Le travail fourni aux populations par les mines est un précieux appoint qui complète heureusement leurs ressources. D'un autre côté, le voisinage de la côte et des ports de pêche permet d'obtenir à bas prix un bon aliment : le poisson. Dans ces conditions, il était facile d'agglomérer une population ouvrière suffisante pour assurer l'exploitation des mines. Cependant, la chose n'a pas été facile, parce que les paysans du nord, très attachés à la culture, ne se portent pas volontiers vers le métier de mineur. Nous allons voir qu'ils ont souvent tourné la difficulté en pratiquant à la fois la culture et l'extraction du minerai.

José Martins Paes est âgé de 50 ans et sa femme Camilla Rosa

en a 55. Ils ont six enfants : José, 25 ans, marié et établi à Silva Escura; Manoel, 23 ans, déjà veuf, ouvrier dans une fabrique à Valle Maior; Adelino, 22 ans; Custodio, 20 ans; Maria, 16 ans; Serafim, 14 ans.

Le père est mineur aux mines de Braçal, où il reçoit 350 reis (1 fr. 92) par jour. La mère est absorbée par les soins du ménage. Custodio gagne, comme rouleur à la mine, 240 reis (1 fr. 32). Adelino fabrique des sabots et gagne aussi un fort maigre salaire. Marie aide sa mère. Serafim fait fonction de pâtre, car tous contribuent à la culture des terres quand ils n'ont pas d'autre occupation lucrative.

Cette famille possède un petit domaine composé en premier lieu d'un certain nombre de bâtiments, d'ailleurs fort modestes. Ce sont : deux maisons d'habitation formées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, un bâtiment servant de cellier et de magasin, une grange.

Dans l'une des maisons habitent les parents, qui occupent le premier étage. Le logement se compose d'une chambre pour les parents, d'une autre plus petite où couche la jeune fille, et d'une cuisine. Le rez-de-chaussée est employé comme étable pour le bétail. Quant aux autres membres de la famille, ils sont logés dans l'autre maison qui est analogue.

En second lieu, viennent les terres labourables, une vigne et une sapinière. Les constructions valent environ 300 milreis, soit à peu près 1.665 francs. Les terres sont estimées environ 1.100 milreis, c'est-à-dire 6.100 francs à peu près. Elles produisent surtout du maïs, 12 à 15 hectolitres, et 5 à 6 hectolitres de vin, plus les légumes et le bois de chauffage.

En outre, Paes tient en location deux petites pièces de terre, qu'il ensemence en maïs, et pour lesquelles il paie un loyer annuel de 2.500 reis (13 fr. 85). La pratique des redevances en nature est assez rare dans cette région, les fermages sont généralement stipulés en argent.

Le cheptel de cette petite exploitation se compose de deux vaches, valant ensemble 80 milreis (440 fr.), 30 chèvres, 24 milreis (133 fr. 50), 11 moutons, 12 milreis (66 fr. 50),

10 poules, 4 milreis (22 fr.). L'attirail de ferme comprend : une charrette à bœufs, 13.500 reis (74 fr. 85), une araire ou petite charrue, 1.500 reis (8 fr. 30), et divers outils, 800 reis (4 fr. 40). 3 pipes pour le vin, 20 milreis (111 fr.). Le mobilier qui garnit les habitations est des plus modestes; composé de quelques lits en fer, de coffres, tables et bancs de sapin, il ne vaut pas plus de 150 francs. Les vêtements et le linge pour toute la famille sont estimés 100 milreis à peu près (555 fr.).

L'extrême simplicité de l'outillage agricole indique assez l'état de la culture dans cette région, où tous les paysans sont munis à peu près de même. La famille n'en tire pas moins de son mince domaine une grande partie de sa subsistance, et en outre elle vend : du beurre pour 24 milreis (133 fr. 20) ; 2 veaux, 12 milreis (56 fr. 60) ; 2 chevreaux, 800 reis (4 fr. 40) ; 3 chèvres, 3 milreis (16 fr. 65) ; 2 moutons, 3 milreis (16 fr. 65).

La commune possède de maigres pâtis et des landes; la famille a le droit d'envoyer ses animaux sur les uns, et de couper sur les autres de la bruyère qui sert de litière et fait du fumier, d'ailleurs fort médiocre. La ressource est appréciable, car elle permet pendant l'hiver de nourrir gratuitement le bétail, au moins en partie.

L'alimentation comprend trois repas. Le matin, on mange du pain de maïs avec du lait, ou encore avec un peu de poisson salé, quelquefois de la soupe aux légumes et à l'huile. A midi, l'ordinaire comprend une soupe, du pain avec des sardines, ou de la morue, ou de la viande de porc, et des pommes de terre. Le repas du soir se compose de pain, de sardines et de légumes. On ne boit du vin que le dimanche et à l'occasion des grands travaux agricoles, de la moisson notamment. La dépense en argent est minime, les terres produisant la majeure partie des aliments consommés par la famille. De même, les dépenses d'entretien sont relativement faibles, car le linge et les vêtements sont en petite quantité et très modestes, comme l'indique leur valeur.

Si maintenant nous cherchons à établir le bilan des ressources et des dépenses, nous arrivons au résultat suivant, approximatif bien entendu, car il s'agit de gens qui ne tiennent aucun compte, et vivent au jour le jour, en grande partie de leurs propres produits.

Du côté des recettes nous trouvons : d'abord le salaire du père, qui s'élève en moyenne à 550 francs par an ; vient ensuite le salaire de Custodio, à peu près 350 francs; en troisième lieu vient le gain d'Adelino, le sabotier, que l'on évalue à 150 francs. L'ensemble des salaires ressort ainsi à 1.050 francs.

Quant au produit des ventes, il se chiffre à 227 fr. 50, total des sommes que nous avons indiquées tout à l'heure.

En additionnant ces deux chiffres, nous constatons que, indépendamment de ses ressources en nature, cette famille réalise en argent près de 1.300 francs.

Nous avons maintenant à mettre en regard les dépenses qu'elle doit faire à raison de son mode d'existence. En premier lieu viennent les frais de nourriture, qui se réduisent à une somme annuelle de 240 francs environ pour achats de poisson, d'épicerie et autres menues dépenses du même ordre. L'entretien coûte annuellement 280 à 300 francs. L'impôt direct prélève, de son côté, 10 francs. L'exploitation du domaine impose quelques achats et réparations montant bon an mal an à 60 francs. Il faut compter encore pour les petites dépenses personnelles et imprévues à peu près 100 francs. Le total approximatif des sorties est donc compris entre 700 et 750 francs, ce qui laisse une marge notable pour l'épargne. Celle-ci a été employée jusqu'ici en achats de parcelles de terre qui ont constitué peu à peu le petit domaine de cette famille laborieuse et économe. Cette situation favorable est due non seulement aux qualités personnelles de l'ouvrier et des siens, mais encore à ce fait capital que la mine leur fournit un supplément de travail et de gain. Les salaires sont bas, à la vérité, cependant ils suffisent pour constituer un élément de prospérité très important et très précieux. De son côté, la société minière trouve là, grâce à la combinaison de la culture et du travail industriel,

un personnel très stable, peu exigeant, ce qui permet une exploitation économique.

Il n'est pas inutile de connaître les autres traits principaux du mode d'existence de ces bonnes gens. Les récréations consistent principalement en des réunions de famille assez fréquentes, qui ont lieu surtout lors des fêtes religieuses, de la fête patronale de la paroisse, ou encore quand on tue le porc, ce qui est l'occasion d'un festin dont les abats de l'animal font tous les frais; on invite alors aussi des voisins. Le 15 août, a lieu un grand pèlerinage pour la fête de la Vierge (*Senhora da Saude*). Le dimanche, les hommes vont parfois au cabaret faire la partie de boules en buvant du vin, avec modération d'ailleurs; en outre, on se réunit volontiers l'après-midi du dimanche en quelque lieu ombragé, où les jeunes gens exécutent les danses du pays, lentes et graves, ou chantent des *fados*, romances populaires à l'accent presque toujours mélancolique et tendre.

Appuyée à la fois sur la culture et sur l'exploitation minière, cette famille poursuit sa simple et paisible existence sans grandes causes de difficultés ou de trouble, à part les inévitables incidents d'une vie ouvrière en partie double : les mauvaises récoltes et les chômages. Entre voisins, la seule cause de mésintelligence est le partage des eaux d'irrigation, indispensables pour les cultures, et qui ne sont pas abondantes, faute d'un aménagement régulier. Aussi chacun cherche-t-il à en prendre le plus qu'il peut.

Les ouvriers et paysans de ces campagnes n'ont guère souci de l'hygiène, et leur propreté n'est pas raffinée. Néanmoins, grâce à la salubrité du climat, la santé est généralement bonne. Les épidémies sont extrêmement rares. Les petites affections et les accidents minimes sont soignés par des moyens empiriques, et on ne fait appel au médecin que dans les cas graves. Il donne ses soins moyennant un abonnement annuel de 1.200 reis (6 fr. 65).

L'ouvrier trouve auprès de son patron, — la société minière, — un appui notable en cas d'accident ou de maladie ; il reçoit

alors gratuitement les soins médicaux, les médicaments, et en outre la moitié du salaire normal. D'autre part, on s'entr'aide entre voisins pour préparer le maïs, battre le blé, faire les labours, etc. Les relations entre ces braves gens, demi-ouvriers, demi-paysans, sont d'ailleurs empreintes d'une simple et franche cordialité.

Pour ce qui touche l'instruction, tous savent lire et écrire. La paroisse a une école publique, entretenue par l'État, et gratuite. Tous aussi pratiquent régulièrement la religion catholique.

L'impôt direct est payé à la commune (*concelho*) et à la paroisse sous la forme d'une prestation de trois journées de travail pour la première, de six pour la seconde. En outre, l'ouvrier acquitte l'impôt foncier à raison de 1.800 reis (9 fr. 95) par an. Il faut tenir compte en plus des impôts indirects qui frappent les articles de consommation. Paes n'a pas fait de service militaire, car il a tiré au sort un bon numéro.

Le personnel ouvrier de Braçal a subi des fluctuations assez curieuses. Actuellement, toute la main-d'œuvre est indigène. Mais à deux reprises, vers 1875 et vers 1896, on a fait venir des ouvriers italiens. La première fois, ces ouvriers ont travaillé à la mine durant plusieurs années, mais lors du second essai, les immigrants ne tardèrent pas à repartir après avoir travaillé quelques semaines seulement.

L'exploitation est restée assez longtemps sous la direction d'un personnel technique de nationalité allemande. Mais la mine étant passée en 1899 sous une direction française, le corps des ingénieurs et employés s'est également modifié.

La région fournit une émigration assez active, causée par l'irrégularité du travail et la pauvreté de la plupart des ouvriers. La famille Paes est, en effet, l'une des plus prospères, parce qu'elle est actuellement composée exclusivement de gens en état de travailler, et aussi parce que son petit bien foncier lui facilite grandement l'existence. Beaucoup d'autres familles sont bien moins aisées, et plus d'un ouvrier rural est obligé soit d'aller chercher de l'ouvrage dans les mines du pays, soit de

passer à l'étranger, de préférence au Brésil, suivant la tendance la plus habituelle des gens du nord.

On pourrait multiplier les observations analogues à celles qui précèdent, mais sans trouver d'autres faits très importants à signaler. Nous apercevons maintenant d'une façon claire et précise deux conclusions d'une portée capitale. D'abord, les richesses minières du Portugal, à la fois si variées et si considérables, ne sont pas exploitées dans la mesure où elles pourraient l'être. Avec la main-d'œuvre à bon marché et les forces hydrauliques dont elle dispose, l'industrie minière devrait être très active dans ce pays, si les initiatives, les intelligences et les capitaux se portaient dans cette direction. Mais les Portugais sont si peu tentés par ce genre d'entreprises que la plupart des mines en activité sont exploitées par des syndicats et des ingénieurs étrangers. Cette seconde conclusion nous amène à nous demander ce qu'il faut penser d'une telle situation qui met aux mains des gens du dehors toute une branche d'industrie. Elle a sans doute ses avantages. Sans le concours étranger, les minerais lusitaniens resteraient enfouis dans le sol, au moins pour la plus grande partie, et l'argent que leur exportation procurerait en d'autres pays. Il vaut mieux en tout état de cause concéder des mines aux étrangers que les laisser inactives. Toutefois, deux conséquences regrettables sortent de là. En premier lieu, les bénéfices fournis directement par l'industrie minière sont en majeure partie perdus pour les Portugais. En second lieu, comme les compagnies exploitantes sont généralement formées et contrôlées par des fonderies, celles-ci préfèrent recevoir du minerai pour alimenter leurs fours, plutôt que de le travailler sur place. Il s'ensuit que les industries annexes de celle des mines n'apparaissent pas, ou presque pas, en Portugal. Cela contribue à maintenir ce pays dans un état d'infériorité flagrante au point de vue industriel. En effet, si aucun pays ne peut songer à l'heure actuelle à réunir dans les limites de son territoire tous les genres de fabrications, il n'en est pas moins certain que l'on ne doit négliger aucun des éléments de production offerts par un pays à ses habitants, afin de le main

tenir dans une situation d'équilibre économique. En dehors de cet équilibre, il faut subir tous les inconvénients et toutes les pertes résultant de l'existence et des variations de l'agio, ainsi que des spéculations auxquelles il donne naissance. Les Portugais ont donc grand tort de se désintéresser ainsi des richesses minérales que leur sol renferme.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE

PAR

M. F.-C. HONORÉ

LA FOIRE DE LEIPZIG

DANS LES TEMPS PASSÉS

PAR

L. ARQUÉ

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Mai 1910

SOMMAIRE

A. — L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE, par M. H.-J. Carson (traduction de M. F.-C. Honoré et préface de M. Paul de Rousiers).

B. — LA FOIRE DE LEIPZIG DANS LES TEMPS PASSÉS, par M. L. Arqué.

I. — ***Les foires d'autrefois et leur rôle.*** P. 17.

1° *Ce qu'étaient les foires.*

2° *Les foires à privilèges.*

3° *Les caravanes marchandes.*

4° *Aspect des foires.*

II. — ***Caractère révolutionnaire de la fonction des anciennes foires; leurs répercussions sociales.*** P. 26.

1° *Les stades de la vie économique.* — L'économie fermée. — L'économie urbaine.

2° *Le grand commerce et la Foire de Leipzig.* — Le commerce des produits rares. — Influence de la situation géographique de Leipzig. — Les grands négociants. — Le patronage des Électeurs de Saxe. — Influence des guerres. — Les douanes. — La monnaie. — Les hôtels. — La réclame. — Le journalisme. — Influence des foires sur les cultures intellectuelles.

III. — ***Le déclin des anciennes foires dans l'Europe centrale et occidentale et la prolongation exceptionnelle de la Foire de Leipzig.*** P. 51.

1° *Causes de la survie de la Foire de Leipzig.*

2° *La Foire de Leipzig au XVIIIe siècle.*

IV. — ***La Foire de Leipzig et les cultures intellectuelles.*** P. 65.

1° *La librairie; l'Université; la philosophie et la littérature.*

2° *Les beaux-arts.* — L'architecture. — La musique.

QUESTIONS DU JOUR

L'ÉDUCATION AVANT LE COLLÈGE

Un de nos adhérents, M. F.-C. Honoré a bien voulu nous adresser la traduction d'une communication faite à Brighton devant la section locale de la « Parent's National Educational Union » par M. H.-J. Carson, M. A. directeur d'une école anglaise, et nous sommes très heureux de la faire connaître à nos lecteurs.

La question traitée par M. Carson intéresse, en effet, d'une façon toute particulière les amis de la science sociale.

Il y a quelques mois, un homme spécialement préoccupé, par le fait même de sa profession, des problèmes que soulève l'éducation des enfants, m'adressait une critique au sujet de la classification des faits sociaux d'Henri de Tourville. Il s'étonnait que cette classification ne contînt pas un article spécial sur « l'Éducation à l'école ». Je lui répondis que l'éducation couvre une période beaucoup plus longue que celle que les enfants passent à l'école et que, même à l'école, l'éducation se fait par une série d'éléments dont un grand nombre sont extérieurs à l'école. En réalité, l'éducation commence à la naissance et finit à la mort de chacun de nous. Ceux auxquels la vie n'apprend plus rien, ceux dont elle ne peut plus modifier les idées et les manières de voir ont, il est vrai, terminé leur éducation, mais on pourrait dire avec autant de vérité qu'ils ont terminé leur vie. Ce phénomène se produit, d'ailleurs, à des âges très différents, ainsi que chacun peut l'observer. Il est des personnes qui

se retirent de la vie à la fin d'une carrière bien remplie, d'autres en pleine force, quelques-unes plus tôt encore. Il en est enfin auxquelles peut s'appliquer justement la terrible sentence d'Alfred de Musset sur une morte : « Elle est morte et n'a point vécu ».

Mais ceux qui vivent continuent leur éducation. Ils s'instruisent journellement de la leçon des faits auxquels ils participent. Malheureusement, la belle ardeur de la jeunesse s'éteint et la vigueur de l'âge mûr va s'affaiblissant à mesure que le nombre des années augmente, de telle sorte que l'expérience acquise devient moins féconde à mesure qu'elle est plus complète. « Les conseils des vieillards sont comme le soleil d'hiver ; ils éclairent sans réchauffer », disait Vauvenargues. Voilà pourquoi, instinctivement, on néglige souvent de persuader un homme avancé en âge, de le convertir à des idées nouvelles. A quoi bon ? se dit-on.

Au contraire, les jeunes enfants qui ont devant eux toute une existence avec les ressources d'énergie et d'activité qu'un développement normal leur apportera, font merveilleusement fructifier les germes qu'ils reçoivent. Aussi importe-t-il non seulement de choisir la semence que l'on déposera en eux, mais de semer cette semence avant que d'autres n'aient déjà envahi le terrain. Ce sont les parents, les mères surtout, qui ont mission d'accomplir cette œuvre délicate et capitale tout à la fois. A coup sûr, ils sont loin parfois d'en soupçonner l'importance, M. Carson met précisément cette importance en relief et soutient que certaines notions ne sont jamais solidement installées dans la tête et dans le cœur d'un homme quand elles n'y ont pas pris place dès le plus jeune âge. Il prend comme exemples celles de l'obéissance et du respect. D'après lui, un enfant qui n'a pas appris à obéir avant l'âge de trois ans n'est plus à même de faire cet utile apprentissage. Je ne voudrais pas accepter d'une façon absolue une pareille affirmation ; mais il est certain que l'enfant arrivé à trois ans sans savoir qu'il doit s'imposer des contraintes, et sans comprendre pourquoi il doit s'en imposer, a de grandes chances de devenir un anarchiste. Je n'entends pas

dire qu'il tiendra des propos incendiaires contre l'ordre établi, ni qu'il jettera des bombes sur le passage des souverains. Je prétends seulement qu'il sera impropre à l'action concertée qui suppose forcément une discipline. En ce sens il méritera vraiment l'épithète d'anarchiste, ce qui ne l'empêchera pas, peut-être, d'être abominablement conservateur.

C'est une des opinions les plus fâcheusement répandues que notre régime social moderne ne comportant plus de hiérarchies héréditaires, la discipline n'y a plus son rôle. Au contraire, la discipline y devient plus nécessaire à mesure que les rapports sociaux se multiplient et se compliquent davantage. De plus, elle a besoin d'être comprise et aimée bien plus qu'autrefois, parce que, n'étant plus imposée sans discussion, elle ne peut être pratiquée que si elle est acceptée et reconnue efficace par ceux qui doivent s'y plier. Cet esprit de discipline est tout autre, par conséquent, que l'esprit de docilité. Il ne peut résulter que d'une longue éducation alors que la docilité peut résulter d'une simple contrainte extérieure.

M. Carson cite aussi le respect parmi les notions que l'enfant doit puiser dans sa toute première éducation. Une expérience récente me faisait toucher du doigt l'extrême difficulté d'expliquer cette notion à un homme intelligent n'ayant pas rencontré dans les milieux où il a vécu des exemples de respect. Et je comprenais mieux que jamais le sens profond des termes qui figurent dans notre classification des faits sociaux, au chapitre de la famille : « l'Autorité au Foyer »; « la Loi de Dieu ». Le Play a commenté à maintes reprises, et d'une façon lumineuse, ces expressions d'apparence un peu sybilline, justement conservées par Henri de Tourville. L'observateur doit toujours se préoccuper de savoir par quel ressort joue l'autorité au foyer, parce que cette autorité est la première qui se révèle à l'enfant, qu'elle demeurera toujours à ses yeux comme le prototype de toutes les autres. C'est à cette autorité qu'incombe la première formation de l'esprit de discipline chez l'enfant; c'est jusqu'à elle que remonte, par suite, la responsabilité de la valeur civique et sociale de l'homme, de son aptitude à jouer

un rôle utile dans les divers groupements privés ou publics dont il fera partie.

Pour bien apprécier la fonction de cette autorité, il faut savoir aussi à quoi elle se rattache, quel principe elle invoque en sa faveur. Est-ce la simple utilité? l'avantage de la société prise dans son ensemble? le besoin d'un ordre matériel non troublé? Ces raisons peuvent satisfaire des esprits peu exigeants et suffire à des tempéraments tranquilles; elles ne convaincront pas ceux qui vont au fond des choses; elles ne calmeront pas ceux que leur nature excitable et indépendante rend plus impatients du joug. L'autorité est mieux assise lorsqu'elle puise sa raison d'être dans l'accomplissement d'une mission supérieure, d'un devoir, lorsqu'elle se rattache à la Loi de Dieu. Elle est aussi plus tempérée; elle n'a pas l'allure césarienne du *sic volo, sic jubeo;* elle reconnaît qu'elle a des bornes par là même qu'elle résulte d'une délégation, d'un mandat. Et, par suite, elle est plus efficace. Tel est, tout au moins, le résultat des observations poursuivies jusqu'ici, et nous les acceptons provisoirement comme vraies tant que des observations aboutissant à des résultats contraires ne les auront pas démenties.

Celles que M. Carson a pu faire comme directeur de collège et sans les préoccupations d'ordre scientifique qu'y apportaient Le Play et Henri de Tourville sont, en tous cas, concordantes. Il constate que l'éducation antérieure à l'école produit des fruits médiocres ou nuls quand les parents ordonnent ou défendent certains actes à leurs enfants sans que ceux-ci puissent voir dans ces ordres ou dans ces défenses autre chose que la fantaisie ou l'arbitraire. Et il déclare, d'autre part, que l'école est incapable de suppléer à ces défaillances de la famille. Cette affirmation du rôle des parents dans la formation de l'enfant et la préparation du citoyen est d'autant plus intéressante qu'elle émane d'un homme d'expérience ayant la pratique des enfants et ayant éprouvé lui-même les fâcheux effets des lacunes qu'il signale dans l'éducation familiale.

Paul de Rousiers.

COMMENT PREPARER NOS PETITS GARÇONS A LEUR ENTRÉE AU COLLÈGE

Lorsque j'acceptai de faire cette conférence, j'avais compris qu'elle aurait pour titre : *Ce que l'école doit trouver chez un petit garçon qu'on lui amène*, et de cela je me sentais assez qualifié pour parler. Je suis en effet maître de pension et je sais fort bien ce que je compte trouver, ou plutôt ce que j'espère trouver, car mon attente est souvent déçue, chez un petit garçon que l'on m'amène. Mais le Comité a préféré transformer le titre de cette conférence en celui-ci : *Comment préparer nos petits garçons à leur entrée en pension*, ce qui, vous le voyez de suite, est un autre sujet. Il implique pour moi la tâche de donner à des personnes, qui pratiquement en ont bien plus l'expérience que moi, des conseils sur la façon de s'y prendre avec les tout petits. S'agit-il de garçons de l'âge de ceux des *Preparatory Schools*, certes je puis alors me considérer comme étant de la partie; mais il s'agit du dressage des nouveau-nés, là je ne saurais parler qu'en simple amateur. Autre chose est d'indiquer les résultats à obtenir, autre chose est de définir la méthode pour y atteindre. Cependant l'obéissance étant justement l'une des vertus sur lesquelles je désire le plus insister, force m'est bien d'en donner moi-même l'exemple en obéissant à notre Comité.

Avant de commencer, je dois aussi vous prier de bien noter que mes remarques ne s'appliqueront qu'à ce qu'on est convenu d'appeler des enfants *normaux*. Il est bien vrai qu'il n'y a pas deux enfants identiques, et c'est un fait que tout le monde est bien forcé de constater, spécialement nous, membres de cette *Union*. Il est bien vrai aussi que chaque enfant a son individualité propre et qu'on ne saurait appliquer rigoureusement à tous une règle uniforme. Mais il est non moins vrai qu'on peut diviser en gros les enfants en deux catégories : ceux qui sont normaux et ceux qui, pour une raison quelconque, ne le sont pas. Il est donc bien entendu que les remarques qui suivent ne concernent pas ces derniers; ils sont du domaine des spécialistes, non du mien.

En premier lieu, si vous le voulez bien, nous parlerons de

l'obéissance. L'obéissance, j'en suis convaincu, peut être inculquée à un âge beaucoup plus tendre qu'on ne le suppose généralement. Ainsi on demande aux bébés, si je ne m'abuse, de dormir une grande partie de la journée et ceux-ci manifestent de la façon la moins équivoque leur répugnance à s'y prêter et ils continueront d'en faire autant aussi longtemps que la personne qui en est chargée cédera à leurs importunités. Or, voici ce que m'a affirmé une nurse d'un grand hôpital de Londres, qui peut passer pour s'y connaître en fait de petits bébés. Jamais elle n'a éprouvé avec eux la moindre difficulté à cet égard, et voici comment : si l'un d'eux manifeste quelque antipathie à dormir, on commence par l'examiner avec le plus grand soin *une fois*, pour bien s'assurer qu'il n'a rien; cela fait, on l'abandonne à lui-même et il a tôt fait d'apprendre ce qu'on lui demande. De même la plupart d'entre vous n'ont pas oublié sans doute l'histoire de cette mère, citée dans l'un de ses livres par miss Mason, qui avait appris l'obéissance à chacun de ses enfants régulièrement avant qu'il n'eût un an. Laissez-moi aussi vous rapporter ici la réponse que me fit à ce sujet un célèbre chirurgien de Londres qui s'occupe spécialement des maladies des petits enfants. Nous regagnions ensemble la gare en voiture après une partie de chasse chez un ami commun et la conversation tomba sur le manque de discipline des enfants d'aujourd'hui. Je remarquai que c'était bien souvent à l'école qu'on laissait le soin de l'inculquer et qu'à mon avis, cela devrait être fait plus tôt. « Dites bien plus tôt, s'écria mon interlocuteur, car en vérité si avant l'âge de trois ans un enfant n'a pas appris à obéir, jamais il ne l'apprendra! » J'affirme à mon tour que l'idée de confier à l'école le soin d'une pareille tâche est un très mauvais calcul, surtout pour l'enfant lui-même. Qui de nous cependant n'a pas entendu répéter à des parents qui se figurent aimer leurs enfants et ne sont que déplorablement faibles : « Mon petit Jean n'est pas très obéissant, mais je ne veux pas attrister ses premières années par des corrections continuelles. Cela s'arrangera quand il ira en pension, on aura tôt fait de l'y dresser. » Eh bien une telle conduite est une faute pour tout le monde. Faute

pour l'enfant d'abord : car l'entrée en pension est toujours une épreuve pour lui et qu'il est cruel sinon criminel de l'aggraver, cette épreuve, en lui refusant ainsi volontairement le moyen de commencer sa vie de pensionnaire dans les meilleures conditions possibles. Or s'il ne sait pas déjà ce que c'est qu'obéir, s'il n'y a pas été exercé par avance, alors combien dur lui paraîtra le dressage qu'il ne manquera pas de subir à cet égard de la main de ses anciens. Sans compter que l'habitude de l'obéissance prise seulement à l'école est rarement solide ; c'est déjà trop tard. Seul ce que nous avons acquis tout petits nous reste toute la vie, la maîtrise de soi et l'obéissance à l'autorité en particulier. Faute pour les parents aussi, car un enfant obéissant en pension, devient souvent tout le contraire, rentré dans sa famille. Que de fois j'ai eu la surprise d'apprendre ainsi qu'un élève que je trouvais parfaitement docile, était absolument ingouvernable chez lui! Tant il est vrai que le père, que la mère, qui du premier coup n'a pas su plier son enfant à lui obéir, s'est mis personnellement vis-à-vis de lui dans une fausse position, et cela pour toujours. Est-ce là remplir son devoir de père? de mère? Faute pour le maître enfin : car cela rend sa tâche tellement plus pénible! Mais peut-être n'est-ce pas ici le lieu de s'étendre sur les moyens que cela le réduit à employer.

Ceci posé, si vraiment nous voulons être obéis, nous ne devons jamais oublier que nous ne sommes pas des autocrates irresponsables, mais les représentants d'une autorité plus haute dont nous dépendons nous-mêmes. Il faut que notre enfant sente cela clairement, qu'il comprenne que les ordres que nous lui donnons, que les règles que nous lui imposons ne sont pas l'expression de nos fantaisies personnelles. Et il y a là justement une différence capitale entre le point de vue actuel et celui de nos grands-parents. De leur temps, on donnait des ordres à l'enfant, on lui imposait des tâches très dures dans le seul but de le plier à l'obéissance, de dompter sa volonté. « Brise la volonté de ton enfant tout petit, de peur qu'il ne se perde. » disait alors John Wesley. Aujourd'hui, ce n'est pas à briser la volonté que nous nous efforçons, mais à l'*éduquer*. Et il y a entre les deux

points de vue tout l'écart qui sépare ces deux mots, encore qu'il faille parfois quelque soin pour le faire bien distinguer par les débutants. Mais, dans cette évolution, il ne faut pas s'imaginer que tout aille sans inconvénient. Ce que l'intimité y gagne entre parents et enfants, la déférence risque fort de le perdre. L'esprit d'égalité envahit tout aujourd'hui, jusqu'à l'école, jusqu'à la nursery. « Tout homme en vaut un autre sinon plus, » proclame le Républicain irlandais. Et un auteur moderne a pu écrire que « la déférence est un art qui se perd ». Vous rappellerai-je, dans la « Parent's Review » elle-même, l'histoire de cette mère, qui s'imaginait que c'était la crainte qui empêchait sa fille de lui faire ses confidences, et s'attira cette réponse : « Comment pourrait-on bien avoir peur d'une chère petite maman gentille comme vous! » Répartie certes pleine de tendresse, mais totalement dénuée de respect. Eh bien ! je le déclare, il est indispensable que les enfants aient pour leurs parents de la déférence, je dirai plus une crainte affectueuse. Sinon ils courront le risque, en grandissant, de souffrir d'un terrible défaut : celui de ne pouvoir rien admirer au-dessus d'eux-mêmes. Le bouillonnement de la vie moderne semble devoir être fatal à bien des choses excellentes, mais délicates, sauvons au moins le respect ! Que tout au moins les enfants apprennent à rendre quelques petits services à leurs parents, à rester tranquilles quand leur mère est fatiguée, à faire pour elle de petites courses, et généralement à montrer quelque considération pour ceux qui sont plus âgés qu'eux. Qu'en aucun cas on ne leur laisse à penser qu'ils sont les personnages les plus importants de la maison, encore bien que, au fond, ils le soient probablement.

Une autre condition à observer, pour que nos paroles ne se perdent pas dans le vide, c'est de ne donner que très peu d'ordres et toujours absolument raisonnés et raisonnables. Une multiplicité de petites règles est un véritable supplice pour l'esprit. Mais, en disant raisonnables, je n'entends pas qu'il faille toujours exposer à l'enfant la raison de tout ordre qu'on lui donne. Il la saisira bien de lui-même en général, sinon il doit avoir acquis assez de confiance dans notre jugement pour obéir

sans questionner. C'est bien plutôt lorsque nous avons quelque chose à lui refuser qu'il peut y avoir avantage à s'expliquer. En outre, il faut donner ses ordres d'une voix ferme, du ton de quelqu'un qui est sûr d'être obéi, non qui s'attend à l'inverse, et en même temps, il faut veiller à ce qu'on le soit. Le plus sage, du reste, est de « ne jamais poser de règle qu'on ne soit pas en état de faire absolument respecter ». Il y a plus : ce n'est pas à l'obéissance seule qu'il faut viser, mais à l'obéissance joyeuse. Elle naîtra justement chez l'enfant de l'habitude de ne recevoir jamais que des ordres raisonnables bien mieux que de la passion dont il pourrait se prendre pour notre personne. L'influence personnelle exagérée du maître à tout le moins, peut aisément jouer à l'élève un fort mauvais tour : si son idole vient à lui manquer, il restera complètement désemparé. En tous cas, c'est par tous les moyens possibles qu'il faut décourager la moindre tendance à grogner. C'est là une habitude des plus perfides, aussi contagieuse au moins que la coqueluche, et qui empoisonne la vie de celui qui s'y livre autant que celle de son entourage. Peut-être sont-ce les scientistes chrétiens qui ont dit : « Si tu crois être heureux, tu l'es » ; n'importe, c'est profondément vrai !

— Passons maintenant à la véracité. Pour ma part, je ne considère nullement que ce soit là une qualité innée, mais bien plutôt un goût que l'on prend, comme on prend le goût du tabac ou du diabolo, quoique parfois plus aisément. Ce que je veux dire, c'est qu'on ne doit pas s'attendre à ce que l'enfant sache naturellement qu'il est bien de dire la vérité, mal de dire le contraire. D'où la nécessité de le lui enseigner de très bonne heure. Et si l'on vient à découvrir en lui quelque tendance à la fausseté, la première chose à faire est d'en bien démêler la cause et de la faire disparaître. Par exemple, si l'enfant est timide, on se gardera bien de lui faire peur. On pourra aussi formuler ses questions avec assez de soin pour ne laisser aucune possibilité au mensonge. On ne devra pas se lasser aussi de bien montrer chaque fois que le mensonge est pire que la peccadille qu'il était destiné à masquer, qu'il entraîne à d'autres mensonges enfin qu'il ne sert à rien, et on devra veiller à ce qu'il en soit

bien ainsi. En même temps, témoigner de la confiance à l'enfant. En dehors de la timidité, les causes les plus fréquentes du mensonge sont les erreurs de jugement, les écarts d'imagination, — comme bien d'autres choses, l'imagination étant une bonne servante mais une mauvaise maîtresse, — enfin la préoccupation exagérée de faire plaisir, ce qui est le cas en particulier bien plus souvent qu'on ne soupçonne. J'en rappellerai un exemple typique : Un Anglais, venu pêcher en Irlande, s'informait auprès du garde-pêche s'il y avait des truites. « Comme dit votre Honneur, lui fut-il répondu, c'est au point qu'elles se bousculent mutuellement ! » Réponse manifestement dictée par le seul désir de faire plaisir, car si, par la suite, notre pêcheur finit par découvrir quelques truites, elles étaient loin d'être assez nombreuses certes pour manquer d'espace. Il faut donc s'appliquer avec soin à corriger les inexactitudes, les exagérations de l'imagination, à bien faire saisir l'importance de la précision et s'efforcer d'y amener l'enfant en pratique, en lui faisant rendre compte exactement de ce qu'il vient de voir ou d'entendre. L'exemple naturellement joue là aussi un grand rôle. Il faut éviter que l'enfant puisse voir une supercherie réussir, être profitable. En outre, on peut fort bien développer en lui le culte de la vérité par des lectures exaltant l'honneur et l'intrépidité. Même l'exemple des garçons de son âge sera très efficace. J'ai vu souvent tel enfant qui arrivait en pension avec une tendance marquée à la dissimulation, acquérir graduellement de la droiture en découvrant qu'avec les anciens c'était en fait la seule chose à faire. Cependant là aussi l'enfant regrettera de n'avoir pas subi ce dressage plus jeune. Enfin il y a des cas où le mensonge paraît bien constituer une véritable maladie, et alors il sera sage de prendre l'avis du médecin.

— Parmi les qualités d'importance secondaire quoique non négligeable pour l'éducation d'un enfant, je signalerai l'esprit d'ordre et le goût de la tenue. De très bonne heure, les enfants peuvent parfaitement apprendre à serrer leurs jouets, leurs livres, à remettre en ordre ce qu'ils ont dérangé. A l'occasion, on pourra même les laisser tout mettre sens dessus dessous, à

condition qu'ils remettent tout en place eux-mêmes après. En tout cas, ne jamais leur laisser commencer une chose avant qu'ils n'en aient complètement fini avec la précédente. Confiez-leur de petites commissions qui demandent un peu de réflexion, apprenez-leur à penser à leurs propres affaires, à devenir indépendants dans les petites choses ; tout cela leur sera d'un grand secours en entrant en pension. Je peux paraître insister beaucoup sur ces détails, et pourtant qui ne sait de combien de désagréments le manque d'ordre peut être cause dans la vie : on égare, on perd ses affaires, on ne peut plus être à l'heure.

Pour passer maintenant aux méthodes d'instruction proprement dite, je dirai d'abord qu'il n'y a rien de plus précieux que l'habitude de concentrer son esprit. Un petit garçon d'intelligence moyenne, capable, ne fût-ce que quelques minutes, de concentrer son attention sur ce qu'il a devant lui, sera toujours supérieur à tout autre, même beaucoup plus intelligent, mais n'ayant pas cette faculté. Cela peut sembler banal et pourtant combien on l'oublie dans la petite salle d'étude familiale! Que d'institutions notamment ont le tort de laisser les enfants prendre l'habitude de flâner, de rêver, au lieu de stimuler leur attention, de tenir leur esprit en éveil! Pour acquérir cette précieuse habitude de concentrer son esprit, je ne saurais recommander de meilleure méthode que celle indiquée par Miss Mason dans son livre sur l'éducation : Lire à haute voix une histoire à l'enfant, ou la lui faire lire, mais en tous cas une seule fois, puis lui faire répéter ou écrire de mémoire ce qu'il en a retenu. Si l'histoire est lue deux fois, il n'y prêtera simplement aucune attention la première fois : ainsi va l'humaine nature. Outre cet apprentissage de l'attention, il est excellent d'habituer pratiquement l'enfant à mettre de l'ordre dans ses idées, à penser avec précision et exactitude. Voilà bien, semble-t-il, des mots formidables pour un si petit élève, et pourtant, en fait, il prendra intérêt à ces exercices, il les aimera comme un vrai jeu, à condition que la leçon soit très courte. Il ne faut pas que les leçons soient trop longues : dix minutes, un quart d'heure tout au plus. Il faut y changer fréquemment de

sujet et aussi de position. Il est très facile de passer de la lecture aux exercices de mémoire, de là à l'écriture ou au dessin, de là à la géographie, etc., en coupant par quelques minutes d'exercices physiques. Pour ce qui est de la géographie, ne pas oublier qu'il est bien plus utile d'apprendre à lire une carte ou un plan que de retenir des noms par cœur. Avant tout, fixer dans l'esprit de l'enfant la signification des termes : cap, cours d'eau, vallée, versant, frontière, péninsule, etc., en lui mettant entre les mains des modèles de cartes en relief rudimentaire. Que l'enfant commence par étudier le lieu même où il vit, puis, de proche en proche, son pays entier et les autres pays, sans cesser un instant, ce qui est capital, de bien comprendre et de réaliser pour son compte la signification de tout ce qu'il apprend ainsi. En histoire, prendre pour centres les grands hommes aux diverses époques, ce qui ne manquera pas d'intéresser l'enfant bien plus sûrement que de lui parler des événements indépendamment des hommes dont la vie y est mêlée. Enfin il y a grand avantage à enseigner l'histoire et la géographie concurremment autant que possible. Que les livres employés laissent quelque chose à faire à l'intelligence de l'enfant ; il comprend certainement beaucoup plus qu'on ne l'en croit capable, je l'ai toujours vérifié ; les mots même difficiles lui disent toujours quelque chose et il n'aime pas toujours qu'on les lui explique, son imagination lui fournissant couramment une idée très suffisante de ces mots, encore qu'il ne puisse la définir clairement.

Outre ces quelques notions d'histoire et de géographie, un petit garçon de neuf ans environ doit pouvoir lire l'anglais couramment et en comprenant ce qu'il lit ; l'habitude prise de répéter de mémoire ce qu'on vient de lire lui servira beaucoup, matériellement, à cet égard. Il doit pouvoir aussi écrire, lentement mais lisiblement, le but de l'enseignement de l'écriture étant d'arriver à ce qu'il soit lu facilement, vérité élémentaire trop souvent perdue de vue. Enfin il doit pouvoir orthographier correctement les mots ordinaires et faire sans faute de petits exercices de calcul élémentaire, ici l'essentiel étant d'obtenir l'exactitude rigoureuse et l'absolue compréhension de ce qu'il

fait. Quant au latin, on peut fort bien, selon moi, ne le commencer qu'à l'école. Sinon, se contenter d'apprendre quelques substantifs, adjectifs et verbes de la grammaire latine. En fait de grammaire anglaise, du reste, l'enfant doit forcément en savoir assez pour distinguer les diverses parties du discours, en sorte que, en commençant la grammaire latine, il ne soit pas dépaysé à cet égard. Pour le français, il est plus difficile d'en parler, les opportunités de l'apprendre variant tellement d'un enfant à l'autre. A mon avis, plus jeune l'enfant en apprendra un peu, mieux cela vaudra. Mais c'est là beaucoup moins de grammaire ou d'exercices écrits qu'il s'agit que de bien prononcer, et avec un bon accent, des phrases très simples et de pouvoir nommer en français les objets les plus usuels. Il semblera peut-être prématuré de parler ici de lectures personnelles et pourtant je considère, pour ma part, que l'enfant qui aura acquis avant son entrée en pension le goût et l'habitude de la lecture, aura là un gros avantage sur celui qui ne l'aura pas. Et si, longtemps avant de quitter sa *Preparatory School* (14 ans), il n'a pas pris cette habitude, alors je le plains du fond de mon cœur. On a dernièrement, dans les journaux, beaucoup et longuement discuté la question de savoir s'il faut ou non permettre ou encourager la lecture des contes de fées pour les enfants. Pour mon compte, je regretterais vivement de voir proscrire la lecture des contes de Grimm et d'Andersen, ces vieux amis sur qui nous avons appris à compter [1]. Il y en a bien d'autres du reste que l'on peut recommander sans la moindre restriction. Ces contes constituent une nourriture excellente pour l'imagination, faculté qui, nous l'avons vu, a besoin d'être refrénée, mais qu'à aucun prix il ne faut étouffer.

Que l'enfant maintenant apporte à la pension quelque goût bien personnel, en dehors des jeux et du travail réguliers, goût d'intérieur ou de plein air, ce n'est pas le maître qui y

1. Ces contes doivent leur succès auprès des enfants à ce fait qu'ils correspondent à leur besoin naturel si profond de se rattacher, par delà le monde sensible qui les écrase, à des forces supérieures et extérieures capables de communiquer à leur collaboration si faible mais libre, une puissance et une grandeur de conséquences dont leur sens de justice a soif (N. du T.).

trouvera à redire, bien au contraire! La passion de l'histoire naturelle sous une forme quelconque : jardinage, collection de fleurs, de feuilles; la passion des locomotives, des automobiles, des papillons, du dessin, etc., en un mot tout ce à quoi l'enfant se sentira attiré spécialement et pour son compte personnel, tout cela sera excellent pour lui ouvrir les idées et aider sa personnalité à se dégager [1].

Avant de terminer, je voudrais dire un mot de la Bible. Non que j'aie l'intention de parler religion : c'est là un sujet trop grand, trop sacré, pour être effleuré ainsi à la fin de quelques simples notes comme celles-ci. Mais, en me bornant à considérer la Bible au point de vue littéraire, historique, et aussi moral, je tiens à déplorer ici très sincèrement de voir se perdre l'habitude de lire la Bible aux enfants, de la leur faire lire. Sans contredit, notre traduction anglaise de la Bible, toute question de religion à part, est l'un des grands monuments de notre langue, *peut-être le plus grand*. Autrefois les Anglais, plus peut-être encore les Écossais, étaient renommés pour la connaissance qu'ils possédaient, dès leur jeune âge, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament. Et quand bien même quelques passages de la Bible pourraient paraître ne pas convenir aux oreilles des enfants, est-ce une raison pour priver ceux-ci d'entendre lire, de lire eux-mêmes, dans la Bible elle-même, les diverses histoires de l'Ancien Testament et la grande histoire du Nouveau, telles que, depuis des siècles, elles sont l'héritage de quiconque parle anglais, telles qu'elles ont si puissamment contribué, de l'aveu des juges compétents, à former notre caractère national, depuis le temps que la Bible a été librement mise entre les mains du peuple [2]?

Traduit de l'anglais par
M. F.-C. Honoré.

1. Comme M. Storez l'indiquait dans le *Journal de l'École des Roches* de 1906, cela revient à partir de ce que l'enfant désire, pour lui donner la meilleure méthode pour apprendre à connaître et à réaliser (N. du T.).

2. A noter que la plus ancienne Bible anglaise sort des presses françaises et date d'un temps où les Français lisaient couramment la Bible et y apprenaient à vivre et à mourir supérieurement (N. du T.).

LA FOIRE DE LEIPZIG

DANS LES TEMPS PASSÉS

I

LES FOIRES D'AUTREFOIS ET LEUR ROLE

I. — CE QU'ÉTAIENT LES FOIRES.

Les grandes foires d'autrefois ont joué dans le passé économique et social des peuples un rôle dont nous avons peine à nous faire aujourd'hui une juste idée. En prenant pour exemple les Foires de Leipzig, remontons dans ce passé un peu mystérieux et essayons de comprendre les phénomènes révolus[1].

Il est curieux de voir que, comme l'art théâtral et bien d'autres manifestations de la vie sociale, les foires se montrent, en beaucoup d'endroits, tout d'abord liées avec certaines solennités religieuses. Les choses se passent toujours ainsi en Orient d'ailleurs, où l'attache entre la religion et les foires ne s'est pas rompue; et chacun sait que le pèlerinage de La Mecque, pour ne citer que celui-là, par exemple, est en même temps un grand rendez-vous commercial. Dans l'Europe du Moyen Age, la connexion

1. Sur l'histoire des Foires de Leipzig, consulter : Ernst Hasse, *Histoire des Foires de Leipzig* (*Geschichte der Leipziger Messen*), Leipzig, 1885. — *Esquisses lipsiennes* (*Leipziger Skizzen*), cahier 1 : *La Foire de Leipzig* (*Die Leipziger Messe*), par un vieux Lipsien, Leipzig, 1907, librairie Teutonia.

était étroite. En allemand, les foires s'appellent encore à présent « Messes » (*Messen*). La même origine transparaît dans le nom flamand de « Kermesses » (*Kirchmessen*). A une époque où les occasions de grands concours de population étaient rares, il est aisé de concevoir que les marchands aient profité, pour essayer d'écouler fructueusement leurs articles, de l'agglomération inusitée qui se produisait aux lieux de pèlerinage et aux célébrations de messes d'indulgences. Les vendeurs s'installèrent d'abord dans les cimetières entourant alors les églises. Puis ils campèrent sur une place voisine. Plus tard, on mit à leur disposition des banquettes et des halles couvertes.

Ces rapports entre les fêtes religieuses et les foires sont intéressants à constater. Mais il n'y a là, en somme, qu'une liaison extérieure et occasionnelle. Elle n'éclaircit aucunement la nature du phénomène des grandes foires. Pour débrouiller la question, il faut pénétrer plus avant.

Afin de comprendre les grandes foires, définissons-les. Qu'étaient-elles? C'étaient, *à des dates périodiques et en des lieux déterminés*, des réunions de marchands de toutes les branches et de tous les pays. *A des dates périodiques et en des lieux déterminés!* Ces mots en disaient plus long qu'il ne paraît. Aujourd'hui que, grâce aux moyens de communication : 1° rapides, 2° réguliers, 3° publics, dont nous avons la faculté d'user, nous pouvons nous rendre où il nous plaît et quand nous voulons, l'importance de semblables rendez-vous périodiques risque de nous échapper. Ils présentaient un intérêt puissant et offraient un avantage énorme pour des gens qui, désireux de se rencontrer, étaient séparés à la fois par l'espace et par des empêchements et impossibilités de toute nature. Ce qui est vrai pour les paysans accourant aux petites foires provinciales modernes, l'était, d'une façon générale, pour l'ensemble des populations du Moyen Age. Nos paysans, voulant vendre et acheter, vont à la petite foire voisine parce que c'est pour eux, dispersés et isolés, la seule occasion de se joindre et de trafiquer ensemble. De même les hommes du Moyen Age, éprouvant le

besoin d'échanger les produits des différents pays, se rendaient, à travers d'immenses étendues, aux grandes foires, parce que cette institution était la seule qui pût leur permettre d'entrer en relations d'affaires.

II. — LES FOIRES A PRIVILÈGES.

L'Institution des Foires était la seule solution qui pût assurer aux peuples le moyen de se livrer en grand à l'échange des produits. Mais cette solution n'était pas aussi aisément réalisable qu'elle en a l'air sur le papier. Deux grands obstacles se mettaient à la traverse : *la multiplicité des douanes* et *l'insécurité des routes*.

La *multiplicité des douanes!* On sait que, au Moyen Age, les barrières douanières se dressaient à la limite de tous les petits États, de tous les territoires de villes. Comment les gens et les marchandises auraient-ils pu résister à l'accumulation des droits qui, au cours d'un très long voyage, les eussent surchargés? Les articles, ainsi grevés, eussent été invendables à un prix rémunérateur.

L'*insécurité des routes!* Ce n'est pas seulement des voleurs de bas étage qu'on avait chance de rencontrer sur les grands chemins. Tout au contraire : les pillards les plus dangereux étaient gens de qualité. Tandis que le pouvoir central et ce qu'on pourrait appeler la noblesse régulière et administrative s'étaient, après une période de malentendus préalables, accommodés de l'avènement de la bourgeoisie urbaine et commerçante, dont ils escomptaient la puissance contributive et dont ils se promettaient avantage pour la richesse générale, ceux qu'on pourrait nommer les irréguliers de la vieille Féodalité avaient nettement pris, à l'égard du commerce naissant, une attitude de brigandage. L'entassement des richesses véhiculées par les convois marchands exerçait sur les Burgraves de proie une attraction irrésistible. Ils descendaient de leurs « nids crénelés » pour assaillir les convoyeurs et vider les fourgons. Quels dan-

gers n'eussent point guetté à chaque pas les lointains visiteurs des grandes foires si rien ne les avait protégés contre de semblables agressions?

Ces deux obstacles furent aplanis autant qu'il était possible par l'intervention du pouvoir central, c'est-à-dire, en Allemagne, par celle de l'Empereur. Sans doute il y avait déjà des ententes entre les villes allemandes en vue de s'accorder les unes aux autres des facilités d'échange; et l'on connaît les rites suivant lesquels ces ententes étaient renouvelées chaque année, l'envoyé d'une cité venant remettre solennellement aux magistrats de la cité alliée des gants, du sel ou quelque autre présent symbolique. Mais la question de la sécurité des chemins conduisant aux grandes foires et celle de l'exemption des droits de douane intéressaient toutes les routes de l'Empire : par conséquent, il était nécessaire qu'intervînt la plus haute instance. Chaque foire devint donc une institution d'État et reçut du Gouvernement impérial sa constitution. C'est ce qu'on nomme le *Privilège* de la foire. La sanction du Pape fut également demandée et l'on en fit état jusqu'au temps de la Réformation.

Bien que les Foires de Leipzig existassent sous une forme imparfaite depuis plusieurs siècles, elles ne prirent une véritable ampleur que le jour où l'Empereur Maximilien Ier leur accorda le Privilège. A Worms en 1497, puis à Constance en 1507, prit corps la constitution des Foires de Leipzig.

En vertu des dispositions du Privilège et aussi d'arrangements spéciaux passés entre Leipzig et différents pouvoirs territoriaux, les visiteurs des foires bénéficièrent d'*immunités douanières* et virent, au cours de leur long voyage, s'abaisser devant eux un grand nombre des barrières qui les eussent arrêtés.

Quant à la *sécurité* contre les détrousseurs, des paroles, même impériales, n'eussent pas suffi à la garantir. Aussi la constitution des foires instituait-elle le *Geleit*, c'est-à-dire l'*escorte armée* accordée aux convois de marchandises. Elle était fournie tantôt par les villes, tantôt par les seigneurs vassaux de l'Empereur.

Enfin le *Privilège* ne se bornait pas à accorder des immu-

nités et des garanties aux visiteurs des foires. La ville siège de la foire était elle-même favorisée par l'interdiction faite aux autres villes situées dans un certain rayon de fonder des foires rivales. En outre, la ville privilégiée avait le droit d'exiger que tout convoi marchand traversant le pays dans un certain périmètre vînt participer à la foire et y opérer un déballage. Ce droit s'appelait le *Stapelrecht*[1]. De telles mesures étaient indispensables pour assurer le développement des foires. En effet, la densité générale de la population était faible au Moyen Age ; les ressources étaient médiocres ; la production et la consommation étaient restreintes. Des foires trop rapprochées les unes des autres se fussent donc réciproquement annihilées. Il était essentiel de ne pas les multiplier, mais de les limiter à un petit nombre de foyers très intenses. Aussi les Empereurs conférèrent-ils le Privilège seulement à quelques cités. Et, habilement sollicités d'ailleurs par les riches et astucieuses municipalités de ces villes, ils les défendirent énergiquement contre les empiétements répétés de leurs voisines jalouses.

III. — LES CARAVANES MARCHANDES.

Les *Foires à Privilège* constituent la première pièce du mécanisme du grand commerce au Moyen Age. La seconde pièce, ce sont les *Caravanes marchandes*.

L'Institution des Foires permettait le rapprochement périodique des peuples séparés par l'espace. Les dispositions du Privilège, remédiaient, d'autre part, à la multiplicité des barrières douanières et à l'insécurité des routes. Mais les commerçants se trouvaient encore en présence d'autres difficultés. Il n'existait pas, à cette époque, de moyens de transport publics. L'obligation s'imposait aux particuliers de réaliser eux-mêmes, à tra-

1. Voir : Professeur K. Biedermann, *Le Stapelrecht, son Apogée et son Declin progressif* (*Das Stapelrecht, seine höchste Blüthe und sein allmählicher Verfall*), dans la *Revue trimestrielle d'Économie politique* (*Vierteljahrschrift für Volkswirtschaft*) du Dr Eduard Wiss, t. LXXII, 1881, p. 1-21.

vers les chemins souvent en fort mauvais état, le transport des produits. Les négociants devaient donc assumer ce soin. Ils étaient à la fois marchands et caravaniers. Ce phénomène continue d'être observable dans les pays situés hors d'Europe.

De plus, comme la protection impériale et même les escortes n'étaient pas toujours suffisantes pour intimider les assaillants, les négociants s'armaient par surcroît et se tenaient en état perpétuel de défense. Les caravanes étaient des *Caravanes armées*.

Les caravanes faisaient relâche dans les villes-foires. Celles-ci remplissaient à leur endroit le rôle que jouent les ports à l'égard des navires.

IV. — ASPECT DES FOIRES.

Une foire comme la vieille Foire de Leipzig était un intéressant microcosme social, où s'offraient à l'observation toutes les classes. On y pouvait contempler parfois la cour de Saxe, venue pour acquérir des objets précieux. On y voyait la noblesse de Thuringe, souvent celles de Pologne et de Hongrie paradant avec des suites brillantes et nombreuses. Les fonctionnaires municipaux ou royaux faisaient leur office, percevant certains droits, procédant à des contrôles et à des pesées. Les marchands d'Allemagne et des autres pays, représentants de la nouvelle classe bourgeoise, urbaine et commerçante qui montait, occupaient, malgré tout, le premier plan de la scène. Ils étalaient aux regards émerveillés les marchandises tirées de tous pays. La monnaie frappée des plus disparates effigies sortait glorieusement de leurs bourses profondes. Et c'était le premier éclat de la richesse mobilière, suscitée par la première tentative de grand négoce! Les hommes d'armes, éblouis et vaguement excités, regardaient d'un œil quelque peu oblique, et avaient peine à inhiber en eux la force active de sourdes pensées de violence et de butin. Les aubergistes et les logeurs, suppléant la brutalité par la cautèle, s'évertuaient faute de mieux à prélever sur les

négociants une dîme raisonnable. Les paysans du voisinage considéraient avec effarement l'extraordinaire tumulte. Et, plus bas encore, toute une population interlope, avide de profits clandestins, s'agitait. C'étaient les mendiants et les infirmes, vrais ou faux, accourus en clopinant de tous les points de l'horizon ; étalant leurs plaies au soleil, ils appelaient sur eux l'obole des marchands ; et elle tombait fréquemment dans leurs mains tendues, car les gens de foire étaient mis en humeur de générosité par la conclusion d'une affaire avantageuse ou par la réussite d'une bonne tromperie. C'étaient les filous, tire-laine, coupe-jarrets, « dupeurs de paysans », pendards et mauvais garçons, alléchés par la perspective d'explorer des poches bien garnies, avec la chance supplémentaire des facilités qu'offre la promiscuité des foules. Et c'étaient les ribaudes de tous pays et filles folles de leurs corps, empressées elles aussi de prendre leur part de la fête ; le voyage qu'elles avaient accompli était du reste rémunérateur, car l'argent gagné engageait aux joyeuses prodigalités, et les marchands étaient curieux d'entendre à leur oreille des paroles de femmes étrangères ; l'agglomération produisait en outre son effet habituel et incitait aux désordres.

Si les anciennes foires groupaient en un puissant raccourci les représentants des différentes classes sociales, elles avaient aussi le résultat plus remarquable de rapprocher un instant les hommes des divers pays. Ce n'était pas un effet négligeable. Les modernes moyens de communication n'existant pas encore, les voyages constituaient au Moyen Age quelque chose de rare et d'anormal. Les peuples avaient bien peu d'occasions de se voir et de se connaître. Grâce à la tradition verbale ou écrite, ils pouvaient savoir qu'à telle ou telle distance vivaient d'autres hommes semblables à eux-mêmes par les traits généraux et pourtant différents par certains détails. Mais on se doute du nombre de légendes et de préjugés de toute espèce qui s'incrustaient à cette notion et l'adultéraient ! Aujourd'hui où les voyages sont fréquents et les livres très répandus, la plus grande partie des habitants de chaque État continue d'ignorer les autres

nations ou se fait à leur sujet des idées conventionnelles ou saugrenues. Jugez de l'extravagance des fables qui, sur cette matière, devaient avoir cours au Moyen Age ! En dehors des rencontres armées de la guerre, il n'y avait, avec les traversées des navigateurs, que les rencontres pacifiques de la foire pour permettre aux gens des divers pays d'entrer en contact et de s'examiner. Aussi se dégage-t-il, de rendez-vous comme celui de Leipzig, un sentiment de grandeur dramatique. Quel spectacle d'y voir s'affronter les personnages si dissemblables dont les historiens nous tracent la silhouette : le Nurembergeois apportant sa vaisselle d'étain, le Turc en turban présentant son miel, et le Russe descendant de son kibitki chargé d'huile de poisson ! L'on songe à la description pathétique de Flaubert quand il passe la revue des peuplades composant l'armée des mercenaires et qu'il montre les expressions de leurs visages au moment où elles se découvraient réciproquement. Non moins émus devaient être les visiteurs des foires lorsqu'ils avaient en quelque sorte la révélation les uns des autres.

Ce n'était pas seulement des marchandises ou des plaisirs qu'on trouvait aux vieilles foires. Des industriels de génie y vendaient encore la satisfaction de diverses curiosités ou le bénéfice éventuel du hasard. Certains y exhibaient des phénomènes de force ou d'adresse : hercules, acrobates, etc. D'autres y faisaient voir des anomalies de la nature : géants, nains, hommes sauvages, femmes à barbe, jumeaux aux corps adhérents, poulets à trois pattes, veaux à cinq pattes ou à deux têtes. D'autres y présentaient l'appât des chances favorables et invitaient aux jeux prometteurs de gains instantanés. Il en était qui se flattaient de lever le voile de l'avenir et qui disaient la bonne aventure.

Sans doute tous ces montreurs et tous ces charlatans apparaissent et pullulent au Moyen Age partout où il y a de grandes agglomérations : aux pèlerinages, aux diètes, aux conciles. Mais c'est surtout des foires qu'ils font partie intégrante, à telles enseignes que le nom de « foires » restera indissolublement attaché à ces exhibitions là où la partie essentielle de la

foire, la foire commerciale, sera depuis longtemps caduque.

Et ces sollicitations équivoques, ces appels singuliers sont bien le complément de la foire du Moyen Age. N'est-elle pas un brusque élargissement d'horizon, une soudaine extension du cercle étroit où partout les hommes sont enfermés? Les transactions internationales de la foire leur apportent tout d'un coup l'aperception d'une humanité bigarrée et d'un univers immense. Et il semble que les curiosités éveillées ne doivent plus connaître de frein, qu'elles veuillent s'ouvrir un champ plus vaste encore par delà les frontières du présent, par delà même les limites de l'accessible. C'est à ce besoin éperdu que s'adresse la tourbe des charlatans et des montreurs, proposant des satisfactions à la foule inquiète et excitée. Venez considérer la diversité et la bizarrerie des produits de la vie et de la nature! Voyez ses tâtonnements, ses faux pas, ses erreurs et ses trouvailles! Venez pencher vos yeux sur les abîmes de l'inexpliqué et de l'étrange!

Et la foule, en effet, se ruait dans les baraques. Elle répondait, toute frémissante, à la voix de ceux qui lui offraient la chance des mystérieux hasards, le spectacle de l'exceptionnel, la vision du monstrueux, la révélation du futur!

II

CARACTÈRE RÉVOLUTIONNAIRE DE LA FONCTION DES ANCIENNES FOIRES. — LEURS RÉPERCUSSIONS SOCIALES.

I. — LES STADES DE LA VIE ÉCONOMIQUE.

En fait, les anciennes foires, qui, dans le recul des temps, prennent aujourd'hui la figure vieillotte d'un phénomène désuet, furent, à l'époque où elles se constituèrent, quelque chose d'inouï et de profondément révolutionnaire. Au point de vue économique, elles le furent même d'une façon prodigieuse.

Pour éclairer les idées à ce sujet, il suffira de rappeler très brièvement une théorie intéressante de Carl Bücher sur les formes de la vie économique des peuples[1]. Carl Bücher reproche aux spécialistes de n'être jamais parvenus à classer ces formes de manière vraiment objective et d'avoir toujours projeté sur le passé la lumière trompeuse de nos concepts contemporains. C'est ainsi que Ricardo raisonne à propos du chasseur et du pêcheur primitifs, comme s'il s'agissait d'entrepreneurs capitalistes.

Suivant Carl Bücher, la meilleure classification serait celle qui prendrait pour base la longueur du circuit parcouru par les produits entre la production considérée comme point de départ et la consommation considérée comme point d'arrivée.

1. Carl Bücher, *La naissance des économies nationales* (*Die Entstehung der Volkswirtschaft*).

Bücher distingue ainsi trois « économies » différentes : 1° *l'économie fermée ;* 2° *l'économie urbaine ;* 3° *l'économie nationale.* Ces trois formes ont existé en proportion variable dans tous les temps. Mais la première a particulièrement prédominé dans l'Antiquité, la deuxième au Moyen Age, la troisième dans les Temps modernes.

Nous pouvons laisser de côté la troisième forme d'« économie » qui n'intéresse pas directement notre sujet. Disons, au contraire, quelques mots des deux premières formes, *l'économie fermée* et *l'économie urbaine.* Cela va nous servir.

L'ÉCONOMIE FERMÉE. — L'*économie fermée* est le mode prédominant dans l'Antiquité. Dans ce système, le circuit parcouru par les produits est réduit au minimun, attendu que le producteur se confond plus ou moins avec le consommateur. Production et consommation se fondent pour ainsi dire l'une dans l'autre. Toutes deux se déroulent à l'intérieur du cercle formé par la famille ou par le clan.

Le groupe des associés peut être d'ampleur variable. Les nœuds qui les assemblent sont d'espèces diverses. Parfois, les liens du sang sont la cause principale qui détermine l'union des membres de la communauté. D'autres fois, c'est la vigueur physique, la valeur militaire ou le prestige d'un chef. D'autres fois encore, c'est la nature du travail, ou l'intérêt momentané des participants. Nous trouvons des variétés historiques de cette subordination à un chef de groupe avec l'esclavage, la clientèle, le servage et le vasselage.

L'*économie fermée* n'est nullement exclusive de la division du travail, qui s'introduit au contraire assez vite, en raison de l'inégalité des forces physiques et des aptitudes, au sein de la communauté des producteurs.

L'*économie fermée* n'est pas incompatible non plus avec la grande spécialisation industrielle. Mais l'on se trouve alors en présence d'une industrie produisant pour le chef du groupe ou du clan. Tel était le cas dans les ateliers d'ouvriers serviles (*artifices*) entretenus par les riches Romains.

L'ÉCONOMIE URBAINE. — *L'économie urbaine* est celle qui a fini par prédominer dans plusieurs pays au Moyen Age. Dans cette forme, les producteurs cèdent leurs produits à des consommateurs du voisinage immédiat; la cession est directe et aucun intermédiaire commercial n'intervient.

Bücher a très bien montré la genèse de ce système dans l'Allemagne du Moyen Age. « L'origine des villes allemandes, c'est l'agglomération autour des « Burgs », lieux fortifiés de murs et de fossés qui, en cas de danger, servaient de protection et de refuge aux habitants de la campagne environnante. Le principe générateur de chaque cité est une communauté en vue de la défense; cette communauté implique pour les participants des devoirs et des droits. Ils ont le devoir de fournir leur travail et de laisser réquisitionner leurs attelages pour l'entretien de la « Burg » en temps de paix et de la défendre les armes à la main en temps de guerre. Ils ont le droit, en cas de péril, d'y trouver abri pour eux, leurs familles et leurs biens.

Durant les premiers temps, les gens établis aux alentours immédiats de la « Burg » ne se distinguaient pas des paysans par leurs moyens d'existence; ils étaient, comme ceux-ci, des agriculteurs. Toutefois, les nécessités du service de la forteresse ne tardèrent pas à propager à la ronde l'exercice de certains métiers : armurerie, charronnage, ferronnerie, art du forgeron. D'autre part, comme la foule des habitants devenait plus dense autour de la « Burg », le problème de l'approvisionnement augmentait de complication. Dès lors, des rudiments de spécialisation se manifestèrent, qui, en développant leurs conséquences, amenèrent la différenciation de la population en paysans voués à la culture de la terre et « bourgeois » ou « Bürger » adonnés plus spécialement à la fabrication des objets.

Et un lieu commun d'échange, le Marché ou « Markt », se délimita à côté de la « Burg ». De la sorte, la confédération militaire se doubla d'une confédération économique.

Puis, toute une législation du Marché fut édictée. Les deux principes fondamentaux en étaient que *le produit doit être vendu par le cultivateur ou l'artisan producteur en personne*, et que

tout ce qui peut être fabriqué dans la ville doit l'y être en effet. Bientôt, les règlements minutieux des corporations pourvurent en outre à ce que les articles fussent confectionnés de la manière qui semblait la meilleure possible, et à ce qu'on ne fabriquât pas plus d'articles que la consommation locale n'était capable d'en absorber. Et l'idée maîtresse qui, en somme, inspire toute cette législation, c'est que *la confédération économique dont la ville est le centre doit suffire à couvrir elle-même ses besoins* en assurant la subsistance et la satisfaction de tout le monde.

Considère-t-on sur la carte de l'Allemagne au Moyen Age les 3.000 villes environ qui possédaient un Marché, on les voit, au sud et à l'ouest, séparées par des distances de quatre à cinq heures de route, et, au nord et à l'est, par des distances de sept à huit heures. Presque partout, un examen attentif permet de se rendre compte que les paysans tributaires du Marché pouvaient l'atteindre durant la journée, y faire leurs affaires et, le soir, rentrer chez eux. L'Allemagne était ainsi divisée en une foule de petites confédérations économiques prétendant chacune se passer du producteur extérieur à elle.

II. — LE GRAND COMMERCE ET LA FOIRE DE LEIPZIG.

Telle était l'idée régulatrice qui s'était dessinée dans l'esprit des administrateurs. Mais il y avait dans la nature des choses plusieurs conditions antagonistes qui allaient agir à l'encontre de cette conception.

Il est des territoires maltraités au point de vue des productions naturelles ou cultivées du sol. A un moment donné, l'accroissement de la population y rendrait l'existence impossible. Cette heure critique sonnerait très tôt dans les pays où l'on ne peut compter sur l'appoint de la chasse ni de la pêche. A moins de vider la place, les habitants de semblables territoires sont contraints de fabriquer pour l'exportation et aussi d'écouler au loin, quand ils ne les mettent pas eux-mêmes en œuvre, les matières premières fournies par le milieu. Car c'est seulement ainsi

qu'ils pourront, par voie d'échange, obtenir les vivres que la terre leur refuse ou leur mesure avec trop de parcimonie. De tels territoires ne sauraient donc se barricader longtemps; impérieusement, ils sont pressés par l'obligation de trafiquer avec l'extérieur; sous l'action d'une poussée en quelque sorte physique, de vigoureux courants d'échange y précipitent leurs ondes. Le Marché n'y demeure pas local; il prend de l'extension; il s'amplifie sans cesse; il est bientôt en passe de devenir foire.

Un pareil phénomène s'est justement déroulé à Leipzig, centre d'une région peu fortunée au point de vue des fruits de la terre et par surcroît privée absolument d'eaux de pêche. La grande plaine formant la Saxe du Nord, — les rudes massifs boisés du Vogtland et de l'Erzgebirge constituant la Saxe du Sud, — enfin la Thuringe escarpée et forestière n'ont pu faire autrement que de demander des denrées aux producteurs agricoles de l'extérieur. Et ils ont dû fabriquer pour payer leurs vivres avec des produits industriels. Le Marché de Leipzig se développa donc énergiquement : 1° comme centre d'approvisionnement en grains et denrées; 2° comme organe d'exportation des articles fabriqués; 3° plus tard, à mesure que la fabrication devint plus intense, comme centre d'approvisionnement en matières premières pour l'industrie[1].

Ainsi le Marché de Leipzig ne s'est pas laissé longtemps emprisonner dans les limites assignées aux marchés ordinaires. Il s'est accru irrésistiblement comme un jeune géant auquel on

1. Parmi les marchandises qui, aux Foires de Leipzig, ont eu le destin le plus varié, il faut citer la *laine*.

Elle fut d'abord un *article d'exportation*. Dès le Moyen Age, les paysans des parties les plus stériles de la Saxe élevaient des troupeaux de moutons pour vendre la laine; les moutons trouvent en effet à vivre sur les terrains pauvres (ce que certains paysans français ont exprimé, comme on sait, d'une façon singulière, en disant que « le mouton aime la misère »). La laine filée par les paysans saxons était ainsi écoulée au dehors.

A mesure que la fabrication des tissus se répandit dans le pays, la Saxe se mit à élaborer elle-même sa laine. L'exportation en fut bientôt prohibée ou sévèrement restreinte. Puis la production indigène de laine, même accrue et améliorée en qualité par les croisements, devint insuffisante. Alors la laine fut, aux Foires de Leipzig, un grand *article d'importation*. (Voir l'ouvrage de Bökelmann : *Das Aufkommen der Grossindustrie im sächsischen Wollgewerbe*.)

aurait imposé une armure trop étroite, et qui en disjoindrait et ferait éclater les pièces.

Le commerce des produits rares. — D'autres forces étaient également appelées à faire brèche dans le système des petites économies urbaines. Il est des produits dont la nature ne permet l'éclosion qu'en certains pays déterminés. Plusieurs de ces produits sont très attrayants. Leur rareté en augmente même encore l'attrait. Pour l'Allemagne du Moyen Age, ces produits rares et désirables étaient surtout : 1° les *fourrures ;* 2° les *poissons* salés et séchés; 3° les *draps fins ;* 4° les *vins* (qu'on ne fabriquait pas dans l'Allemagne du Nord) ; 5° les *épices* et *fruits du Sud ;* 6° plusieurs *métaux* utiles ou précieux. Ces articles, capables de procurer de grandes satisfactions et propres à exciter vivement le désir, ne devaient pas manquer, dès que la possibilité apparaîtrait de se les procurer, de séduire les membres des petites communautés urbaines. A partir de ce moment est entamé le principe en vertu duquel la petite confédération s'obligeait à tirer d'elle-même tout ce qu'elle consommait. Les cloisons s'abaissent devant l'enchantement de quelques produits magiques. Ces marchandises exceptionnelles contribuent à donner naissance au *grand commerce*. Elles alimentent pour une bonne part son premier foyer : c'est-à-dire les *Foires*.

La vieille Foire de Leipzig dut justement une partie de son extension à ce qu'elle servit d'organe pour l'introduction d'un de ces articles privilégiés : les *fourrures*. Ce « moyen de défense de l'organisme » ne se rencontre que dans les régions froides. Les fourrures venaient alors presque exclusivement des pays russes. Leipzig, en raison de sa situation géographique, devint le centre d'importation des fourrures de Russie dans l'Europe centrale et occidentale.

Les autres articles rares étaient aussi traités aux anciennes Foires de Leipzig. Les caravanes marchandes des Patriciens nurembergeois, qui avaient adopté Leipzig comme une de leurs stations principales, y apportaient les draps fins des Flandres et

les « épices » de Venise, dont ils faisaient, comme on sait, un grand négoce.

Cependant le commerce des *fourrures* constitue le plus original et le plus caractéristique des anciens trafics d'articles rares qu'on pratiquait aux Foires lipsiennes. Il marquait leur cachet. Elles recevaient de lui, comme on dirait aujourd'hui, leur « signature ».

Le commerce des *fourrures* s'implanta d'ailleurs solidement à Leipzig. Il s'y perpétue, perfectionné et amplifié ; et, transformé et devenu stable, il continue de participer par certains côtés à la nature du commerce de Foire.

Influence de la situation géographique de Leipzig. — Le rôle commercial des grandes foires d'autrefois ne tient pas encore tout entier dans les définitions qui précèdent. Il est quelques-unes de ces foires qui, favorisées par diverses circonstances géographiques et historiques, sont devenues quelque chose de plus grand et de plus ample. Elles n'ont pas été seulement des centres d'approvisionnement en denrées pour les pays de sol pauvre, et des organes servant à l'exportation des articles fabriqués par les habitants. Elles ne se sont pas bornées non plus à être des places pour le trafic des articles rares, comme les « épices » ou les fourrures. Ces foires élues ont poussé plus loin leur essor. Par une extension nouvelle de leur rayonnement, elles sont devenues à leur époque le *truchement des grands échanges internationaux.*

Une telle fonction a été impartie aux vieilles Foires de Leipzig.

Il serait possible de relever quatre causes principales, qui peuvent expliquer en partie cette éminente fortune :

1° *Leipzig se trouve située à peu près vers le centre de l'Europe.* Cette position ressort déjà du fait que la ville est placée au centre de l'Allemagne, qui est elle-même la nation centrale parmi les pays européens[1]. Leipzig marquait autrefois le point

1. Voir Ernst Hasse, *La ville de Leipzig et ses environs* (*Die Stadt Leipzig und ihre Umgebung*), Leipzig, 1878. — Dr Fried. Herm. Heller, *Les routes com-*

d'intersection de deux routes commerciales fameuses : l'une, qui allait du Mein à l'Oder inférieur, en reliant les deux grandes « villes de foires », Francfort-sur-le-Mein et Leipzig; l'autre, qui partait de la forteresse du Danube, Regensbourg (là où commence la grande navigation sur le Haut-Danube), pour arriver à la forteresse de l'Elbe, Magdebourg (là où commence la grande navigation sur l'Elbe inférieur). Leipzig est en outre placée sur la ligne droite qui joint le centre industriel de la Silésie au centre industriel de la Westphalie. Leipzig est sur la ligne qui va de l'embouchure du Rhin à la ville de Breslau, sur la ligne qui va de Hambourg à Vienne, sur la ligne qui va de Dantzig à Strasbourg. Un trait tiré du lac de Constance à l'embouchure de l'Oder rencontre Nuremberg, Leipzig et Berlin. Il y a la même distance entre Leipzig et Bâle qu'entre Leipzig et Dantzig (64 milles). Il y a à peu près la même distance entre Leipzig et Breslau qu'entre Leipzig et Dortmund, et qu'entre Leipzig et Francfort-sur-le-Mein (de 40 à 50 milles).

On a pu dire avec quelque raison que Leipzig était le *centre de l'extériorisation*, c'est-à-dire que quiconque partait d'une patrie européenne pour voyager en Europe devait passer par Leipzig.

2° *Les conditions orographiques* tendaient par surcroît à faire de Leipzig un lieu de grandes rencontres économiques. « Le commerce, écrit Cotta, descend, comme un liquide, des hauteurs dans les profondeurs; il enveloppe les arêtes proéminentes; il déborde par-dessus les monts; il se jette dans les dépressions; il afflue torrentiellement dans des lits qu'il se creuse ou que la nature lui avait préparés; et il se rassemble en quelque sorte dans les grands bassins des pays. » Leipzig constituait le fond d'un de ces bassins naturels où le commerce « se rassemble ». La ville commande le massif montagneux qui sépare l'Allemagne du Nord de l'Allemagne du Sud. Elle marque ou tant s'en faut le point extrême jusqu'où la grande plaine

merciales de l'Allemagne intérieure aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, et leurs rapports avec Leipzig (*Die Handelswege Innerdeutschlands im XVI, XVII und XVIIIten Jahrhundert und ihre Beziehungen zu Leipzig*), Dresde, 1884.

basse du Nord s'avance vers le Sud. Nous comparions plus haut les villes de foires à des ports. Appliquée à Leipzig, cette comparaison se justifierait matériellement; car Leipzig est presque au fond du golfe que baignait une mer préhistorique.

3° *Entre les divers pays et nations environnant Leipzig, régnait une diversité de productions bien faite pour susciter de vifs courants d'échange.* Au couchant comme au levant, au midi comme au septentrion, des forces de production hétérogènes travaillaient, qui, d'une façon presque nécessaire, semblaient devoir déterminer la formation d'un organe central de coordination et d'équilibre. La Bohême, la Hongrie, la Pologne, la Silésie, le Brandebourg appelaient, par leur dissimilitude, l'entrée en jeu d'un puissant régulateur.

Aussi, quelle éclatante diversité de produits aux Foires de Leipzig! Quelle riche circulation traversait, en recevant de lui l'impulsion, ce cœur palpitant du grand commerce! Nuremberg déballait à Leipzig ses objets d'étain et de laiton, ses miroirs, ses poupées, ses couteaux, ses boutons et ses franges. Augsbourg, la vieille cité de l'orfèvrerie et des industries de luxe, était représentée par ses vases ciselés, ses horloges d'art, son argenterie. Les artisans de la Souabe envoyaient leurs articles de futaine. L'Italie expédiait ses soieries, qui continuaient ensuite leur chemin vers la Silésie et la Pologne. De Suisse, venaient des toiles, dont beaucoup se retrouvaient aussi finalement dans les mains d'acheteurs polonais. La Bohême versait ses produits agricoles, et acquérait, en échange, des produits industriels et les objets de luxe nécessaires au faste de ses comtes et de ses seigneurs. L'Autriche apportait le cuir de Hongrie, du safran, du vin, du maroquin turc; en revanche, elle faisait provision de lainages, de toiles fines, d'articles fabriqués saxons, de marchandises espagnoles, hollandaises et anglaises. Si la Silésie exportait une partie de ses toiles par l'Oder, l'Elbe ou la Sprée, elle en jetait une autre partie aux Foires de Leipzig, car ces foires lui fournissaient l'occasion de se procurer une foule d'articles qu'elle-même ne produisait pas; les marchands silésiens amenaient en même temps des produits polonais : cuirs,

cire et laine. La Poméranie et la Marche de Brandebourg venaient échanger leurs propres articles contre les taffetas, les damas et les soieries d'Italie. L'Angleterre et la Flandre trouvaient un bon placement pour leurs draps fins. Le Brabant vendait ses dentelles.

4° D'une façon plus générale, *Leipzig, grâce à sa position et aux circonstances, se trouva devenir le nœud des relations économiques entre, d'une part, l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, et, d'autre part, la Suède, la Russie, la Pologne, la Bohême et tout le monde slave, et même une partie de l'Orient.* Notamment *la fonction de Leipzig comme médiatrice commerciale entre le monde slave et les mondes germain et latin a eu une portée immense.* Le commerce des *fourrures* de Russie, dont nous avons déjà fait ressortir la haute importance, avait préparé Leipzig à jouer ce grand rôle.

Ainsi une foule de causes parallèles ou combinées : le développement industriel forcé de la Saxe et de la Thuringe, l'importation des fourrures, la position centrale de Leipzig en Allemagne et en Europe, sa situation médiane entre le monde occidental et le monde slave, les contrastes économiques des pays environnants, s'unissaient pour appeler les Foires lipsiennes à la vie. Ce fut d'abord sans doute comme un insensible travail d'osmose et d'endosmose, puis plus tard une irrésistible pénétration. Ce fut d'abord comme un appel d'air, puis un tourbillon impétueux et rapide. Une fois amorcé, ce tourbillon des échanges roula avec une vigueur sans cesse accrue, et ses ondes allèrent toujours s'amplifiant.

Les grands négociants. — Il n'y a qu'une justesse relative à comparer de tels phénomènes à une endosmose, à un appel d'air, ou à toute autre rupture d'équilibre dans l'ordre physique ou chimique. Si, dans la nature, la diversité, — qu'elle réside dans la constitution de deux corps, dans leur température ou dans leur état électrique, — paraît amener mécaniquement des compensations, des détentes et des décharges, il faut, lorsqu'il s'agit de marchandises et d'articles de consommation,

l'intervention d'intermédiaires pensants pour déterminer les mouvements et pour les diriger. Oui, pour créer et faire grandir le trafic des foires, il a fallu l'entrée en ligne de la pensée prévoyante et calculatrice, et aussi de l'avidité et de l'ambition des grands marchands. Au Moyen Age, où, ainsi qu'on l'a vu, il n'y avait ni transports publics ni sécurité des routes, la passion non plus que le calcul n'eussent même suffi. L'œuvre requérait par surcroît une forte volonté et un froid courage pour mener au but les voitures de marchandises à travers les chemins interminables sur lesquels pouvait apparaître à chaque instant, dévalant de quelque « burg » guetteuse, le « chevalier pillard ». Ils se manifestent donc à la fois réfléchis, cupides et sans peur ces grands marchands caravaniers du Moyen Age, de qui les convois, comme de riches nefs armées, voguaient à travers le danger vers l'asile des villes-foires. Ils créèrent le grand commerce entre lieux de production lointains, puisque sur les marchés ordinaires l'on ne traitait que les produits locaux. Ils créèrent le commerce en gros, puisque sur les simples marchés l'on ne vendait guère qu'au détail et pour la consommation immédiate. Ils créèrent la richesse mobilière, puisqu'ils furent les premiers à poursuivre le gain, à l'atteindre et à l'accumuler sur lui même. Ils se révèlent à nous, dans le recul des temps, comme des sortes de magiciens puissants et fastueux, habiles à joindre ce que la nature avait séparé, et chargés de ce que les différents climats ont produit d'excellent et de curieux. Parés de houppelandes de fourrure, imprégnés de l'odeur des « épices » et des aromates, ils élèvent au-dessus du remous des foires leurs doigts cerclés de bagues d'or. Et l'élément précieux que les alchimistes de laboratoire n'avaient pu réduire, ce sont eux, les alchimistes de la place publique où l'on offre, où l'on convoite, où l'on vend et où l'on achète, ce sont eux qui vont le subjuguer et, par lui, subjuguer le monde.

Les marchands qui jetèrent les premières assises de la grandeur des Foires lipsiennes n'étaient, pour la plupart, point originaires de Leipzig. C'étaient surtout des négociants nurembergeois. « Nuremberg et Leipzig, dit Kroker, furent depuis la fin du

XIVe siècle réunies, durant la vie de plusieurs générations, par d'innombrables liens [1]; mais Nuremberg était la ville qui donne et qui domine, Leipzig la ville qui reçoit et qui sert [2]. » On sait le rôle brillant joué par les caravanes marchandes des patriciens de Nuremberg [3]. Ces caravanes, au cours de leurs hardis voyages, allaient chercher dans les Flandres et en Russie les produits qui étaient ensuite vendus aux Foires de Leipzig [4]. « Nuremberg faisait le grand commerce, Leipzig le commerce d'intermédiaire [5]. » Les négociants nurembergeois avaient trouvé commode et pris l'habitude de faire des déballages aux grands marchés de Leipzig. Plus tard, les Lipsiens réussirent à transformer le « fait » en « droit » et ils obtinrent, comme on l'a vu, le *Stapelrecht*, en vertu duquel, non seulement ils étaient seuls, dans un certain rayon, à pouvoir tenir foire, mais encore étaient fondés à exiger que les caravanes passant à une certaine distance vinssent à Leipzig mettre en vente leurs marchandises.

Les négociants nurembergeois, qui étaient en même temps des exploitants de mines et des spéculateurs sur métaux [6], paraissent avoir contribué très activement à la mise en valeur des mines de l'Erzgebirge et du Harz; elle fut entreprise avec énergie au XVe et au XVIe siècle [7]. Depuis quelque temps déjà, il se faisait à Leipzig un grand trafic de l'argent de Freiberg, de l'étain d'Altenberg, du cuivre de Mansfeld et du plomb de Goslar. Désormais, négociants et conseillers de ville s'occupèrent directement de l'exploitation des mines; les uns travaillèrent seuls, les autres formèrent des sociétés financières ou en commanditèrent; plusieurs eurent des ateliers d'affinage en Saxe et en

1. D'après la tradition, les Nurembergeois et les Augsbourgeois fondèrent en 1388 leurs premiers dépôts à Leipzig.

2. Ernst Kroker, *Leipzig*. Klinkhardt et Biermann éd., à Leipzig, p. 21.

3. Voir notre travail sur la *Circulation de l'Étain*.

4. Pour le développement du commerce des fourrures russes, il y a lieu de tenir compte aussi du rôle des Juifs de Russie.

5. Kroker, *op. cit.*, p. 21.

6. *Circulation de l'Étain*, p. 112.

7. En 1481, Schneeberg reçoit le « droit de ville »; en 1496, est fondée Annaberg; en 1520, est fondée Marienthal et aussi Joachimsthal dans l'Erzgebirge bohémien.

Thuringe. Le commerce de banque en reçut une forte impulsion. Les Fugger d'Augsbourg avaient un représentant à Leipzig avant 1500. Les Welser vinrent ensuite.

Des hommes nés à Nuremberg se fixèrent à Leipzig, qui y furent de grands civilisateurs. Ils apportèrent à la Ville Foire leur architecture. Hiéronymus Walter, un Nurembergois, bâtit en 1523 sur le Marché sa maison, connue sous le nom de *Barthels Hof*, et la pare de ce bel « erker » qui caractérise si bien le passage du gothique au style renaissance. Hiéronymus Lotter, un Nurembergeois, conseiller puis bourgmestre de Leipzig, entreprend, à partir de 1549, la reconstruction de la forteresse de Pleissenburg. De 1556 à 1557, il édifie sur les fondations de l'ancien Rathaus gothique un charmant Rathaus renaissance. Victime de la disgrâce des Électeurs de Saxe, il meurt, en 1580, sur sa mine de Geyer, dans l'Erzgebirge.

Pendant la seconde partie du XVIe siècle et au début du XVIIe, l'influence étrangère qui contribue intelligemment à accroître la prospérité de Leipzig est celle des Flamands et des Hollandais. Fuyant les persécutions du duc d'Albe, plusieurs Flamands s'établissent dans la Ville-Foire, perfectionnent son commerce, et apportent à la Saxe de nouvelles industries précieuses. Le plus remarquable est Heinrich Cramer von Claussbruch, venu d'Arras en 1556. Lui aussi exploita des mines et spécula sur les métaux. Ce fut en outre un négociant de grande envergure, préoccupé de se débarrasser des intermédiaires inutiles, et habile à nouer des relations lointaines. Il avait des comptoirs à Cologne et à Anvers. Il étendit ses affaires jusqu'à Moscou. Il s'appliqua à développer l'échange des productions de la Russie contre les articles flamands et les travaux d'or et d'argent. Il fit venir en 1571 des ouvriers d'Arras sur son bien de Meuselwitz pour fabriquer les velours et les draps fins. Avec cet essor vigoureux de Leipzig, actionné en partie par les immigrants flamands, se trouvent en connexion le déclin de Nuremberg et l'ascension d'Anvers, provoqués par des causes connues[1].

1. Aux causes connues du déclin de Nuremberg (amollissement du Patriciat nu-

Le patronage des Électeurs de Saxe. — Les négociants ne furent pas les seuls ouvriers de la grandeur des Foires lipsiennes. Il convient de mettre aussi en plein relief l'activité des Électeurs de Saxe, de qui la diplomatie et la politique travaillèrent à obtenir pour Leipzig le privilège impérial, à le faire confirmer par différents empereurs, et à défendre efficacement la ville-foire contre les incessants empiétements des cités rivales.

Il est d'autant plus utile de faire ressortir en cette affaire le rôle des électeurs de Saxe que, aujourd'hui, après une succession de siècles où les causes politiques et diplomatiques furent seules invoquées pour expliquer les phénomènes historiques et sociaux, l'on a une tendance à négliger ces causes et à ne plus attribuer d'importance qu'aux seuls facteurs économiques. C'est là un nouvel exclusivisme, qui produit des images mutilées de la réalité. Si les faits économiques influencent profondément les faits d'ordre politique ou même engendrent beaucoup d'entre eux, souvent aussi l'action des hommes d'État, conquérants, gouvernants et négociateurs modifie ou détermine les courants économiques.

L'action des politiques, c'est bien entendu, a ordinairement pour moteurs des intérêts collectifs ou particuliers. Encore reste-t-il nécessaire de distinguer entre ceux-ci, d'étudier leurs convergences ou leurs conflits. Dans le cas qui nous occupe, les Électeurs de Saxe, en travaillant au succès des foires de Leipzig, travaillaient à la fois au profit de leur État et à leur profit personnel ; on leur a même reproché avec raison d'avoir toujours traité la ville-foire comme une « vache à lait ».

Mais il est des cas où, comme dit le philosophe, agit la seule « volonté de puissance », et où cette volonté supérieure se montre capable de changer l'ordonnance suivant laquelle les faits matériels tendaient à se ranger. En tout cas, qu'elle soit réductible à des facteurs économiques ou bien qu'elle procède

rembergeois, découverte de la route maritime des Indes, etc., il faut ajouter les embarras des banques de Nuremberg et d'Augsbourg à la suite de leurs rapports avec les Habsbourg d'Espagne.

d'inspirations plus hautes ou plus lointaines, l'action politique et diplomatique constitue une synthèse d'un genre propre.

Quelle part eut l'action des Électeurs de Saxe dans le succès des Foires lipsiennes, on le mesurera en considérant que les avantages géographiques de la position de Leipzig, beaucoup de villes voisines, par delà la proche frontière où finissait la Saxe, y participaient également; que ces villes étaient nombreuses, car nous sommes dans une région où, de bonne heure, les cités étroitement se juxtaposèrent; et que quelques-unes de ces rivales de Leipzig, la ville sans fleuve, avaient l'appoint de leur situation au bord d'une voie navigable. C'est grâce à l'appui politique des Électeurs que Leipzig a pu résister aux furieuses tentatives de ces voisines jalouses, qui brûlaient d'élever foire contre foire[1].

1. On trouvera dans Hasse l'exposé complet des démêlés de la ville-foire avec les diverses villes concurrentes en pays allemand, dont l'une, Eger, accusait Leipzig de vouloir faire « crever » (*krepieren*) les autres cités. Bornons-nous à rappeler comme exemple les luttes avec quelques voisines sur la rive gauche de la Saale * : Erfurt, Halle et Magdebourg.

Les débats de Leipzig avec la ville thuringienne d'Erfurt remontent à la fin du XVe siècle et se prolongent jusqu'à celle du XVIIe. Erfurt était favorisée, elle aussi, par une situation géographique admirable. Là débouchait la route suivie par les grands marchands de Nuremberg qui venaient de traverser la Thuringe et gagnaient la région rhénane ou les Flandres. A maintes reprises, le marché d'Erfurt fit effort pour se promouvoir au rang de foire. L'occupation de Leipzig par Wallenstein pendant la guerre de Trente ans sembla même un instant préparer le succès de ces tentatives. L'entreprise avorta néanmoins. L'Électeur de Mayence, de qui relevait Erfurt, ne fut pas plus heureux en 1664 lorsqu'il sollicita pour sa protégée le Privilège impérial.

Particulièrement violents furent les combats contre les proches voisines situées au nord-ouest et qui étaient solidement établies sur le cours inférieur de la Saale. Haale notamment était, aussi bien qu'Erfurt, pourvue d'avantages topographiques propres à en faire une dangereuse concurrente. Non seulement elle disposait des ressources de la batellerie; mais, de plus, elle était placée au croisement

* La Saale n'était pas seulement frontière politique. Elle marquait la limite des populations saxonnes à l'ouest.

Certains géographes font observer que la différence de race des populations explique pourquoi, malgré la similitude des conditions géographiques et économiques en Thuringe et dans la Saxe méridionale, l'unité politique ne s'est pas constituée entre elles. Cette limitation définitive de la Saxe à la rive droite de la Saale a permis au pouvoir politique de maintenir son siège à Dresde. Si la Thuringe s'était fondue avec la Saxe, l'excentricité de Dresde se serait tellement accentuée qu'une grande ville située vers le milieu de l'État ainsi formé, probablement Leipzig, aurait probablement fini par recevoir les organes directeurs de l'administration.

Influence de la Foire de Leipzig sur les pays voisins. — Des phénomènes sociaux d'une telle importance que les foires ne pouvaient manquer d'avoir de profondes répercussions sur les autres phénomènes, ou d'en être eux-mêmes fortement impressionnés.

En ce qui concerne les Foires de Leipzig, l'un des rapports les plus intéressants à considérer est celui qu'elles soutiennent avec le *développement des industries* saxonnes et thuringiennes. L'industrie saxonne a puissamment favorisé l'essor des Foires de Leipzig. Si une production industrielle active et diverse ne s'était pas exercée à proximité, jamais les Foires lipsiennes n'auraient pris une extension aussi considérable; leur fortune est due en partie à ce qu'elles offraient un choix extrêmement varié d'articles fabriqués dans le voisinage et dont le transport jusqu'au marché n'avait pas coûté cher.

Mais il n'est pas moins vrai de dire que les Foires de Leipzig ont beaucoup aidé à la croissance de l'industrie saxonne. En effet, elles ont assuré à la production l'exutoire immédiat d'un grand marché international. D'autre part, elles ont permis l'approvisionnement régulier en matières premières [1]. Bien plus, ce sont elles qui ont suscité à Leipzig et en Saxe plusieurs industries originales et caractéristiques. Par exemple, le commerce des fourrures a provoqué l'apparition des ateliers de préparation, de tannage, de couture et de teinturerie des peaux. Mais

des « routes du sel ». Voir : Kirchhof, *Sur la Position de Halle*, *Ueber die Lagenverhaeltnisse der Stadt Halle*). Extrêmement forte et prospère, s'étant peu à peu émancipée de la suzeraineté de l'évêque de Magdebourg, Halle, vers la fin du XVe siècle, faillit presque, à un moment, évincer Leipzig. L'empereur Frédéric III, qui l'avait soutenue, l'abandonna ensuite.

Magdebourg, la cité dressée au confluent de la Saale et de l'Elbe, inquiéta de son côté gravement Leipzig. Les évêques de Magdebourg tâchèrent plusieurs fois de transformer leurs marchés en foires. Cette ville n'était pourtant qu'à 12 milles de Leipzig, et le Privilège concédé à cette dernière interdisait toute concurrence aux cités éloignées de moins de 15 milles. Les Electeurs de Saxe firent chaque fois énergiquement front contre les manœuvres des évêques. Mais le conflit prit une acuité nouvelle quand Magdebourg passa aux mains de l'Electeur de Brandebourg. Le « Grand Electeur » Frédéric-Guillaume voulait diriger les négociants sur une grande route commerciale Berlin-Magdebourg-Nuremberg, et, par là, ruiner Leipzig. L'alarme fut vive un moment dans la cité lipsienne.

1. Par exemple, elles ont servi à approvisionner de *laine* les industries textiles.

la plus brillante fille des foires est sans doute la librairie lipsienne. Les livres furent d'abord une marchandise que les « libraires volants » (*fliegende Buchhändler*) apportaient sur la place. Ces « libraires volants » ont fini en quelque façon par ensemencer Leipzig, et l'industrie du livre y a germé, y a jeté des racines, y a poussé vigoureusement, et s'y est enfin éployée comme un Arbre de science aux sombres et magnifiques frondaisons.

Influence des guerres. — L'*état de paix ou de guerre* a eu de grandes répercussions sur les foires. Celles de Leipzig ont eu d'autant plus à s'en ressentir qu'elles avaient pour emplacement le centre d'une région qui fut toujours l'un des champs de bataille de l'Europe, et qui, si elle était favorablement aménagée pour les rencontres économiques, l'était tout ensemble pour les heurts guerriers [1].

Pendant la guerre de Schmalckade, en 1547, Leipzig soutient un siège. Pour la récompenser de son attitude, l'Électeur Maurice, par le décret de Torgau, signé en 1553, la dispense de l'obligation d'avoir à loger des troupes. Mais quand le même Electeur Maurice marcha quelques mois après contre l'Empereur Charles V, Leipzig trembla pour la durée du Privilège impérial.

Épargnée pendant la première partie de la guerre de Trente ans, Leipzig eut ensuite à en souffrir beaucoup. Tilly bombarde la ville en 1631. En 1632, c'est le tour de Holcke, lieutenant de Wallenstein; il exige qu'on lui remette toutes les marchandises

1. Il ne nous est pas possible de passer en revue tous les ordres de faits qui ont agi par contre-coup sur les foires ou qui ont subi la détermination de celles-ci. Les *épidémies* (surtout celles de peste) tiennent une place dans l'histoire des rendez-vous commerciaux de Leipzig. Ces déplacements insolites de populations contribuaient à véhiculer les germes; d'autre part, l'agglomération des visiteurs à la foire servait la propagation des affections contagieuses. Le péril était d'autant plus fréquent pour Leipzig que cette ville mettait en rapports l'Occident avec le commerce oriental.

Il va sans dire que les villes rivales de Leipzig n'avaient garde de manquer d'exploiter les ravages de la peste dans cette dernière pour tâcher de confisquer les foires à leur profit.

apportées par les négociants de Nuremberg et d'Augsbourg. En 1633, le même Holcke revient faire pleuvoir ses boulets sur la cité ; cette fois, il renonce à toucher aux biens. Quelque temps après, les troupes de l'Electeur réoccupaient la ville. L'on se représente de quels yeux ces occupants successifs considéraient les marchandises entassées. Aussi voyons-nous le *Rath* ou Conseil de ville adresser à l'Electeur des exhortations véhémentes, demander la peine de mort pour tout soldat qui attentera à la propriété, et prier que la menace du châtiment soit publiée au son du tambour. Dans une nouvelle supplique, le *Rath* fait ressortir la gravité particulière des dommages que Leipzig subit : il montre que la ville ne peut tabler pour vivre « ni sur l'agriculture, ni sur la brasserie, ni sur les manufactures » ; indépendamment des ressources que lui assure l'Université, Leipzig ne compte que sur les bénéfices provenant du logement des gens de foire et de leurs cargaisons d'articles ; quantité d'immeubles n'ont été bâtis et installés que pour cet emploi. Malheureusement la bonne volonté de l'Electeur ne pouvait pas beaucoup. En 1634 et 1636, les convois marchands sont inquiétés sur les routes. En 1637, les Suédois de Baner accablent la Ville Foire sous leurs projectiles. Il est remarquable que, au milieu de tant de dangers, les marchands de Nuremberg, de Cologne et de Francfort continuaient à venir au rendez-vous. En 1642, Torstenson et Kœnigsmark bombardent et pillent Leipzig. Torstenson demande 150.000 thalers aux bourgeois et aux marchands étrangers. Les Nurembergeois durent, dit-on, payer 8.000 marks et les Hambourgeois 30.000. L'occupation suédoise se prolongea jusqu'en 1650. Torstenson avait d'ailleurs au bout de quelque temps compris l'importance des foires, même pour la Suède, et il chercha, souvent en vain, à assurer la sécurité des négociants. Wrangel fut plus féroce ; il saisit les biens des marchands d'Augsbourg, et par surcroît il obligea les dépositaires de marchandises à trahir les déposants. Il va de soi que les villes rivales mettaient à profit les embarras de Leipzig et qu'elles redoublaient d'efforts en vue de transférer la Foire dans leurs enceintes respectives. Au demeurant, si la guerre de Trente ans a rudement éprouvé Leipzig et si la ville

en est sortie très endettée, celle-ci fut moins maltraitée que plusieurs voisines. En particulier, elle eut le plaisir de voir sa vieille ennemie, Magdebourg, complètement mise à sac[1].

La guerre de l'Empire et de la France à la fin du XVIIe siècle fut préjudiciable au commerce de Leipzig. Le Gouvernement impérial avait défendu les transactions avec notre pays. Les tentatives de fraude et les représailles exercées sur les biens donnèrent lieu à une série d'incidents (affaire de Worms, incident de Cronach, etc.). Leipzig ne se lassait pas de protester auprès de l'Empire, en faisant valoir que, sise profondément à l'intérieur du territoire allemand, elle ne pouvait entretenir de rapports directs avec la France et se trouvait dans l'impossibilité de contrôler exactement la provenance des marchandises[2].

Au début du XVIIIe siècle, les « faiblesses polonaises » d'Auguste le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne, devaient avoir quelques conséquences fâcheuses pour la tranquillité des Foires de Leipzig. La ville s'en aperçut lorsque éclata la « Guerre du Nord ». Auguste le Fort avait bien déclaré qu'il entreprenait la guerre au nom de la seule Pologne et qu'il n'y mêlait en rien sa qualité d'Électeur de Saxe; et il avait promis toute sécurité aux marchands suédois qui se rendraient aux foires. Malgré cela, l'armée suédoise vint occuper Leipzig. Toutefois Charles XII comprit l'utilité du grand rendez-vous commercial, ne fût-ce que pour l'approvisionnement de sa propre armée. Si Leipzig fut soumise à de lourdes contributions, les foires purent suivre leur cours, et même, à certains égards, la proximité du camp d'Altranstad exerça sur leur développement une influence heureuse.

1. Même un simple changement de la date des foires, provoqué par les circonstances de guerre ou d'épidémie, avait à ces époques de fâcheuses conséquences : 1° par suite de la difficulté d'avertir au loin les intéressés; 2° par suite de la perturbation des opérations de change; 3° par suite de la rupture des « correspondances » avec les dates des autres foires.

2. A la fin du XVIIe siècle, une foule de huguenots français vinrent chercher refuge à Leipzig et dans les villes voisines, à droite et à gauche de la Saale. Ils y introduisirent maintes industries (ganterie, passementerie, filature d'or et d'argent). De nombreux articles nouveaux entrèrent en scène aux Foires de Leipzig, et la vitalité de celles-ci en fut d'autant accrue.

La guerre de la Succession d'Espagne amena une nouvelle prohibition des marchandises françaises et, par suite, de nouvelles protestations du *Rath*. Il demanda une exception pour le safran de France, pour les huiles d'olive et les citrons d'Espagne. Il pria aussi qu'on permît d'acheter les vins français entreposés en Hollande, à Hambourg et à Berlin. L'électeur acquiesça sous sa responsabilité personnelle. Plus tard, l'empereur Joseph II consentit à adoucir les mesures prises.

Les guerres de Frédéric le Grand, qu'il fût ou non en hostilités avec la Saxe, eurent continuellement des répercussions sur les Foires de Leipzig. Pour prendre un exemple entre cent, il suffit de rappeler Frédéric réquisitionnant en 1741, à Magdebourg, afin d'approvisionner de fourrage et de sel ses soldats en Silésie, les bateaux transporteurs qui allaient mener à Hambourg les marchandises achetées à Leipzig. Mais c'est au moment de la guerre de Sept ans que la ville-foire fut le plus éprouvée. Après l'occupation de la ville par Ferdinand de Brunswick, en 1756, Frédéric fit en quelque sorte pomper systématiquement la richesse de Leipzig. Les bureaux de la guerre, installés à Torgau, recevaient les bonnes contributions lipsiennes. On prétend que la cité dut verser 4.455.000 thalers. Et il n'y eut, à l'inverse de ce qui s'était produit pendant les guerres antérieures, aucune compensation à espérer par le moyen des fournitures d'armée, car Frédéric réservait les commandes aux deux villes-foires protégées par lui : Breslau et Francfort-sur-l'Oder.

Le conflit de Hambourg avec l'Espagne troubla en 1751 les relations commerciales de la Saxe avec cette dernière puissance, qui s'effectuaient surtout par l'intermédiaire d'Altona. Perturbation d'autant plus sensible, que l'Espagne était alors une fort bonne cliente, qui achetait à Leipzig l'arsenic, la tôle, les tissus de laine et de demi-soie, la toile de Lusace et de Silésie, et les couleurs bleues.

A la fin du XVIIIe siècle, les guerres ininterrompues vont paralyser les affaires avec la France. Les transactions avec l'Angleterre iront, au contraire, en augmentant de plus en plus, jusqu'au moment où le Blocus Continental les entravera. Après

Iéna, les Français occupèrent Leipzig. La proclamation du Blocus[1] par Napoléon à Berlin entraîna, quelques jours après, la confiscation de toutes les marchandises anglaises qui se trouvaient à Leipzig. Les *négociations* du *Rath* permirent à la ville de racheter ces marchandises pour 6 millions de francs.

Les Foires se tinrent régulièrement pendant la période napoléonienne. Souvent des paniques troublaient les transactions. Le *Rath* intervenait pour rassurer les esprits et arrêter la propagation des fausses nouvelles. Mais une Foire de Leipzig fut annihilée par l'approche en rafale du tourbillon des foules combattantes : la Foire de l'automne de 1813. La « Bataille des Nations » fut précédée de formidables mouvements de troupes qui, suivant le mot d'un historien, « avaient travaillé tout le pays à la façon des taupes travaillant la terre ». Alors eut lieu dans la plaine monotone, où aucun accident de terrain ne donnait prise aux combinaisons du génie, le choc effrayant des nations qui, tant de fois, s'étaient rencontrées là pour échanger des marchandises.

Si les guerres ont eu des répercussions fâcheuses sur les Foires de Leipzig, elles en ont aussi eu de favorables. La redoutable insécurité créée par la guerre de Trente ans avait sans doute contrarié les transports de marchandises. Mais, aussi longtemps du moins que les villes-foires furent protégées, leur caractère « d'asiles » prit, durant les hostilités, une accentuation encore plus grande. Les caravanes marchandes y campèrent d'autant plus longuement et volontiers que le pays extérieur était plus désolé et plus infesté. Un autre avantage vint aux Foires de l'intelligence avec laquelle certains grands capitaines apprécièrent le rôle qu'elles jouaient dans l'approvisionnement des pays. Au camp d'Altranstadt, on l'a vu, Charles XII se rendit compte de leur portée; son esprit perçant entrevit la fonction que les Foires lipsiennes pouvaient remplir dans la vie économique

1. Mais, d'autre part, le Blocus aura cette conséquence, bienfaisante pour la fabrication saxonne et les Foires de Leipzig, de stimuler énergiquement les industries de la Saxe, particulièrement les industries textiles, et surtout la filature de coton et la fabrication des indiennes.

des pays du Nord. Enfin les guerres du XVIIIe siècle ont servi indirectement les Foires de Leipzig en suscitant de nouveaux courants d'échange : ces luttes, qui mettaient sans cesse en ligne la Suède, la Russie, la Pologne, ont contribué à « déboucher » les pays de l'Est et du Nord.

Les douanes. — L'organisation générale et le fonctionnement des *douanes* eurent toujours des répercussions directes sur les Foires. Nous avons vu que ces dernières ne devinrent une institution viable qu'à partir de l'instant où les barrières douanières purent être exceptionnellement levées à leur occasion [1].

Les douanes, qui, au Moyen Age, étaient multipliées en tous lieux, avaient, à cette époque, surtout un caractère fiscal. Dans les temps modernes, elles revêtirent un caractère protectionniste, et leur destination fut de permettre aux industries nationales de se constituer dans les différents pays. Les douanes nouvelles prirent aussi le caractère d'instruments offensifs, et les guerres douanières s'ajoutèrent désormais aux luttes armées. En même temps, les douanes se simplifièrent, et se rassemblèrent en ligne aux frontières des grands États alors en formation. Soit qu'il s'agît de protéger l'industrie à l'intérieur, soit qu'il s'agît d'atteindre et de blesser l'étranger, l'on vit tour à tour la Prusse se barricader contre la Saxe, l'Autriche se murer contre le reste de l'Allemagne, la Russie élever un retranchement douanier contre l'Europe occidentale. Seule, la Pologne croyait voir son intérêt à laisser couler vers elle le courant commercial, et elle renonçait à avoir elle-même une industrie ; l'Électeur de Saxe étant simultanément Roi de Pologne, il y avait en outre une raison politique pour que ce dernier pays demeurât ouvert à la pénétration du négoce lipsien.

Ces mesures protectionnistes ou prohibitives prises par la Prusse, l'Autriche et la Russie, et ce développement des industries nationales, gênaient gravement l'industrie exportatrice de la Saxe. Malgré tout, l'existence d'un marché international à

1. Cette suspension de l'activité douanière fut assez difficile à réaliser, car plusieurs douanes avaient été concédées ou affermées à des particuliers.

Leipzig la sauva justement de l'étouffement. La Foire lipsienne se comporta comme une puissante soupape, dont le fonctionnement fut salutaire.

L'étranglement économique de la Saxe devint cependant insoutenable au commencement du XIXe siècle. L'industrie saxonne fut sauvée par l'établissement du Zollverein. Ce nouvel ordre de choses revivifia du même coup les Foires de Leipzig.

La monnaie. — La question des *monnaies* se mêle, comme bien l'on pense, de la façon la plus intime à l'histoire du développement des foires. Les variations des systèmes monétaires y avaient de profonds retentissements. Nous ne pouvons que signaler cet important ordre de causes et d'effets sans nous y arrêter.

La rareté ou l'abondance du numéraire était vivement ressentie aux foires. C'était toujours une grande question à Leipzig que de savoir si les Juifs de Russie et de Pologne arrivaient chargés ou non de roubles et de ducats.

Les opérations de *change* reçurent des foires une vigoureuse impulsion. Cependant, à Leipzig, cette impulsion ne se fit pas sentir le plus fortement dans la ville même. Leipzig ne fut jamais une si grande place de change que Francfort, Augsbourg ou Amsterdam, où le change était pratiqué pour lui-même.

Les foires fournirent un substantiel aliment au commerce de *banque* [1]. Mais c'est aussi sur les places extérieures à Leipzig que leur action stimulante s'exerça à distance.

A Leipzig, l'on donnait en général en paiement des traites sur d'autres villes. Jusqu'à la guerre de Trente ans, l'on donnait surtout des traites sur les villes de l'Allemagne du Sud. Au XVIIe siècle, les traites sur Francfort prédominent. Au XVIIIe siècle, ce sont les traites sur Amsterdam et Vienne. Les traites sur

1. Au sujet de l'histoire des banques dans la Saxe proprement dite, voir : Heinrich von Poschinger. *Le Développement des Banques dans le Royaume de Saxe* (*Die Bankentwickelung in Kœnigreich Sachsen*), dans le tome XXVI de l'*Annuaire d'Economie politique et de Statistique d'Hildebrand et Conrad* (*Hildebrand's und Conrad's Jahrbücher für Nationalockonomie und Statistik*).

Vienne ont rapport au commerce avec le Levant, les traites sur Amsterdam au commerce avec la Russie; les Russes expédiaient en effet par mer leurs matières premières, notamment les bois de construction de navires, et les écoulaient en grande partie à Amsterdam, où ils avaient ainsi de nombreuses créances à recouvrer. Vers la fin du XVIIIe siècle, apparaissent les traites sur Hambourg et sur l'Angleterre.

Les hôtels. — Les foires ont accéléré le développement de l'*industrie hôtelière*. Ces convois marchands qui traversaient de vastes étendues de pays, il fallait qu'ils fussent logés et hébergés. Les hôtelleries en reçurent un accroissement de vie. Et elles se perfectionnèrent aussi, car les marchands, bons connaisseurs des produits, et ayant du reste la bourse bien garnie, se montraient exigeants et ne se satisfaisaient point d'une médiocre chère.

La réclame. — Les foires ont contribué à susciter les artifices de la *réclame*. Dans ces grandes agglomérations de vendeurs, il fallait chercher à se signaler violemment à l'attention. Qui se fût tu, eût risqué de n'être point aperçu. De là, les premières formes de la réclame criée et écrite. C'est aux foires qu'on commença à pratiquer les incantations destinées à fasciner l'acheteur, à l'obséder, à le suggestionner et à le déterminer, bon gré mal gré, à faire emplette.

Le journalisme. — C'est aux foires que, en Allemagne, est né le *journalisme*. Les *Messrelationes*, publiées aux Foires de Leipzig, furent la première gazette allemande. En ces temps où l'annonce des événements ne circulait pas aussi facilement qu'aujourd'hui, les visiteurs des foires, venus de tous pays, apportaient avec eux une abondance de nouvelles, dont la réunion constituait un véritable trésor. Ils formaient, d'autre part, un public curieux, vibrant, avide de récits et de révélations. Au milieu de toutes ces bouches conteuses de choses inconnues et surprenantes, parmi toutes ces oreilles tendues aux

narrations et aux histoires, le journal apparut comme un médium désiré, pressenti, nécessaire. Par la condensation de toutes ces loquacités fiévreuses et de toutes ces curiosités ardentes, la presse fut appelée à la vie, et sa jeune âme jaillit comme une flamme resplendissante et légère.

Influence des foires sur les cultures intellectuelles. — Les foires enfin ont été, plus largement encore, utiles à l'exercice et au *développement de la pensée* humaine. Accourus de points opposés de l'horizon, les visiteurs y apportaient des expériences dissemblables et des idées divergentes. De là, d'innombrables confrontations de points de vue, des antinomies, des contradictions; de là aussi des rectifications, des ajustements, des conciliations, et, au bout du compte, un notable accroissement d'intelligence.

Dans ce milieu propice, une Université prit naissance (celle qui vient de fêter son 500e anniversaire), dont les destins devaient être éclatants. Lorsque les Tchèques, animés par Jean Hus, réussirent, vers 1409, à prendre le dessus sur les Allemands à l'Université de Prague, ces derniers reculèrent vers le nord-ouest pour fonder une nouvelle Université allemande. Il y eut là comme une sorte de reploiement du germanisme sur lui-même. Après avoir hésité entre Breslau et Leipzig, les émigrants se décidèrent pour cette dernière. L'électeur de Meissen mit de l'empressement à donner une constitution à la jeune Université. L'atmosphère intellectuelle de Leipzig était particulièrement favorable à sa croissance. Les conditions économiques ne l'étaient pas moins; le commerce des foires devait amener à se fixer dans la ville de grands négociants, dont le nombre et la richesse allèrent sans cesse en augmentant; beaucoup de ces grands marchands chargèrent les professeurs ou les étudiants de donner des leçons privées à leurs enfants. L'Université de Leipzig devint rapidement fameuse. Ses étudiants eurent, à vrai dire, le renom d'aimer trop les beaux habits et les femmes, mais cette réputation valait bien celle des étudiants de Iéna, qui passaient pour d'incorrigibles que-

relleurs, et celle des étudiants de Wittenberg, qu'on peignait comme de grands ivrognes. Les annales de l'Université de Leipzig sont fécondes en scènes violentes et en désordres. Quoi qu'il en fût, derrière ce décor brutal et tumultueux s'accomplissait une grande fermentation d'intelligence. Il est remarquable que l'Université de Leipzig ait résisté longtemps à la Réforme et aussi à l'humanisme. C'est l'Université de Wittenberg qui fut, comme on le sait, le foyer intellectuel du luthérianisme. Cependant, après avoir peu à peu gagné la bourgeoisie — grâce en partie à l'influence des Nurembergeois, — le protestantisme l'emporta à Leipzig. Au XVIIIe siècle, l'Université, où des familles de professeurs s'étaient créé des sortes de fiefs, montra à plusieurs reprises un dogmatisme agressif. Elle s'enferma souvent dans des formules exclusives. Un jour, elle se donna le ridicule de refuser le doctorat à Leibniz, qui abandonna sa ville natale pour n'y plus reparaître. Malgré cela, il y avait dans Leipzig et dans son Université les plus rares puissances intellectuelles accumulées. Seulement, comme il arrive fréquemment dans l'histoire du développement de l'Allemagne, où les grandes choses se manifestent sans cesse à l'état impersonnel, ces puissances étaient en quelque sorte diffuses. Que se présentât une personnalité exceptionnellement vigoureuse, et toutes ces richesses éparses devaient cristalliser en éblouissants systèmes. Peu importe que Leibniz, comme tant d'autres individualités éminentes, ait été renié par son milieu. Il n'en exprime pas moins, à certains égards, ce milieu. Nous ne voulons pas ici renouveler les discussions sur la part de l'ambiance naturelle et sociale dans la formation du grand homme, part sans doute beaucoup moindre que ne l'ont cru les philosophes du XIXe siècle. Mais cette part existe néanmoins. Leibniz, à certains points de vue, est un produit de Leipzig et a été préparé par ce terrain.

Quand Gœthe étudia à Leipzig, il y eut le cerveau en joie et l'esprit en fête. Il plongea avec délices dans ce milieu nourricier. Il s'en assimila les éléments variés, les filtra, les organisa en lui-même. A l'Université et à l'*Auerbachs Keller*, il fut, tout

jeune encore, un docteur Faust plus complexe et plus puissant que celui de la légende, auquel il allait victorieusement substituer sa propre création; adolescent, il avait accompli la carrière que Faust avait mis toute une existence à parcourir; ayant fait intuitivement le tour de toutes les sciences, il se retrouvait, désarmé et éperdu, devant le mystère de la vie, de la volupté et de la jeunesse. L'immense vie de Leipzig, un peu trouble et chaotique en sa richesse, lui entra dans la tête pour s'y muer en aperçus grandioses et en amples visions. De Leipzig, il s'appropria d'un seul coup la sensualité déterminée et hardie et la multiplicité des points de vue. Ce fut un des plus intéressants moments de la pensée humaine que cette absorption de Leipzig par le cerveau de Gœthe.

Des foires, étaient sortis, à Leipzig, le commerce, puis l'industrie du livre. Son éclosion fut favorisée par l'atmosphère intelligente de la ville. Mais, par un effet en retour, la librairie satura davantage encore d'intellectualité l'air de Leipzig. Les maîtres de l'Université fournirent aux éditeurs la matière de savantes publications. Étudiants et professeurs furent en outre pour la librairie une clientèle assurée et toute voisine. Réciproquement, le commerce et l'industrie du livre fortifièrent l'Université en mettant à sa disposition immédiate l'instrument de multiplication et de perpétuation du savoir.

Cette intellectualité lipsienne, déployant audacieusement ses larges ailes dans l'atmosphère idéale de la cité, et en même temps solidement appuyée sur le substratum matériel d'une forte Université et d'une librairie robuste, eut pour caractères principaux la diversité et l'ampleur. En ce Leipzig, où les peuples venus de tous pays avaient apporté, puis fondu ensemble les conceptions les plus opposées et les doctrines les plus disparates, des façons de penser se constituèrent qui soumettaient la réalité à une emprise énergique, à une appréhension totale, à une étreinte dominatrice et fougueusement enveloppante. Dans la carrière des lettres, beaucoup de Lipsiens de naissance et d'adoption furent des polygraphes intrépides et des encyclopédistes vigoureux. Quant à ceux qui eurent du génie, ils ont été vraiment

des intelligences cosmiques. Ils furent, comme on les a nommés, des *Universalistes*. Gœthe est l'enfant des deux grandes villes-foires : de Francfort-sur-le-Mein, où il est né, et où la variété des marchandises exposées lui révélait déjà la complexité du vaste monde[1]; de Leipzig, où, dans une ivresse de force et de joie, il a achevé sa croissance mentale. Et Leibniz, fils de Leipzig, fut le philosophe *compréhensif* qui s'efforce de concilier tous les systèmes du monde. Il se plut à discerner dans chacune des monades infinies en nombre une image exacte mais toujours nouvelle de l'univers. Il étagea les différents points de vue en une triomphale architecture du sommet de laquelle devait se laisser découvrir l'explication définitive et entière. De même que les marchands de tous pays se rencontraient à Leipzig pour y déposer tout ce que les climats produisent d'utile ou d'excellent, tous les systèmes de philosophie se rencontrèrent dans l'esprit de Leibniz, comme dans un carrefour superbe, pour y grouper leurs lumières

1. Voir *Dichtung und Wahrheit*, liv. Ier.

III

LE DÉCLIN DES ANCIENNES FOIRES DANS L'EUROPE CENTRALE ET OCCIDENTALE ET LA PROLONGATION EXCEPTIONNELLE DE LA FOIRE DE LEIPZIG.

En partie par la force des choses, en partie par l'initiative des hommes, les anciennes grandes foires s'étaient constituées comme organes des échanges entre pays lointains, à une époque où il n'y avait pas de moyens de communication développés, où les barrières douanières étaient multipliées, et où les routes étaient peu sûres. Les grandes foires furent une institution caractéristique du Moyen Age, parce que justement les trois inconvénients signalés sont eux-mêmes caractéristiques de cette période de temps.

La décadence des grandes foires s'accentua à mesure que les moyens de communication se perfectionnèrent, que les douanes se simplifièrent et que la sécurité devint plus grande sur les routes. Ce déclin des foires s'accuse surtout au XVIIe siècle dans l'Europe centrale et occidentale. Il appartient à l'histoire de la civilisation plutôt qu'à la science sociale d'en retracer les phases.

Occupons-nous seulement du phénomène très intéressant que présente la prolongation singulière des Foires de Leipzig et même leur augmentation d'importance au XVIIIe siècle.

I. — CAUSES DE LA SURVIE.

Les foires, en général, déclinent rapidement à partir du XVIIe siècle dans la partie centrale et occidentale de l'Europe. Elles se maintiennent seulement à l'est, dans les régions où l'évolution économique est plus lente et où les moyens de communication ne se développent qu'insensiblement. C'est le cas en Russie où, par exemple, la foire de Nijni-Novgorod (qui est encore aujourd'hui très prospère) continue de remplir une fonction essentielle à la vie du pays.

Mais dans le reste de l'Europe, encore une fois, les foires perdent leur importance. C'est ce qui arrive notamment, en Allemagne, pour la célèbre foire de Francfort-sur-le-Mein, qui avait été au Moyen Age plus notoire encore que la Foire de Leipzig.

Cependant, par une remarquable anomalie, cette dernière traverse le XVIIe siècle sans subir les atteintes du mouvement général qui s'accomplit. Et même, au XVIIIe siècle, sa prospérité augmente et son éclat devient plus vif qu'il ne l'avait jamais été [1]. Comment expliquer un destin si exceptionnel?

Cette fortune de la Foire de Leipzig au XVIIIe siècle est d'autant plus étonnante que, à cette époque, les dispositions du privilège impérial, qui seules avaient permis à la foire du Moyen Age de se constituer et de vivre, n'ont plus aucune vertu, et que, d'autre part, les Électeurs de Saxe cessent de s'intéresser aux foires, et que, par surcroît, le Conseil de ville, tombé sous l'influence du commerce de détail local, accumule les maladresses et les fautes. Pourquoi donc la Foire lipsienne arrive-t-elle à son apogée à l'heure même où toutes les conditions économiques et politiques semblent lui être défavorables?

1. Quand nous avons parlé des contre-coups de l'état de paix ou de guerre sur les foires et des diverses autres répercussions, nous avons déjà anticipé sur la présente partie de cette étude en nous servant de faits pris dans toutes les périodes du développement des Foires de Leipzig.

On pourrait, afin de rendre l'explication plus claire, assigner à ce fait quatre causes principales :

1° Pour les raisons géographiques déjà exposées maintes fois, les régions entourant Leipzig durent s'industrialiser de bonne heure et exporter des produits fabriqués. L'évolution générale des moyens de communication, moins rapide encore que la croissance des industries saxonnes, fut trop lente pour mettre hors d'usage le puissant appareil d'exportation qu'était la Foire [1].

2° Les régions circonvoisines de Leipzig (Thuringe, Erzgebirge) sont constituées par de rudes escarpements de montagnes forestières, où le développement des moyens de communication fut beaucoup plus tardif qu'ailleurs.

3° Leipzig se trouve placée vers le seuil de la partie orientale de l'Europe, c'est-à-dire de la zone retardataire où les moyens de communication ne se sont pas perfectionnés en même temps que ceux de l'Europe centrale et occidentale, si bien que l'impossibilité de communiquer régulièrement avec la Russie et les pays limitrophes subsistait.

4° Or, au XVIIIe siècle, il advint justement que ces territoires, de concert avec les nations de l'extrême nord, s'ouvrirent tout à coup à la vie économique générale. L'évolution interne des populations et du travail, les féconds déchirements des guerres, le génie actif des politiques (Charles XII, Pierre le Grand) [2] déterminèrent avec soudaineté le « débouchage » de pays qui avaient vécu jusque-là d'une sorte de « vie enclose » [3]. Mais ces pays, s'ils pouvaient répandre une surabondance de productions naturelles, et s'ils éprouvaient véhémentement le désir d'échanger, n'étaient pas pourvus des nouveaux appareils de circulation qui fonctionnaient dans l'Europe centrale et occidentale. Le vieux mécanisme des Foires de Leipzig se trouva disposé à

1. Nous avons vu que la Foire servait non seulement à exporter les produits fabriqués, mais encore à importer les matières premières nécessaires à l'activité de l'industrie.

2. Pierre le Grand visita la Foire de Leipzig.

3. A ce résultat ont encore contribué des circonstances historiques comme la réunion de l'Électorat de Saxe et de la royauté polonaise dans la main de Frédéric-Auguste.

souhait pour assurer les communications entre les deux mondes. *La Foire lipsienne a été au* XVIIIe *siècle le truchement entre l'Europe centrale et occidentale, déjà fort avancée économiquement, et la Suède, le monde slave et l'Orient*[1], *en proie au besoin d'échanger, capables de livrer une profusion d'objets échangeables, mais pauvres en instruments d'échange*[2].

II. — LA FOIRE AU XVIIIe SIÈCLE.

Il est fort attrayant de le regarder courir, ce « torrent circulatoire » de marchandises qui, au XVIIIe siècle, traverse les Foires de Leipzig. Quel ondoiement versicolore d'articles! Et quelle éclatante variété de provenances! Justement, à cette époque, nous pouvons considérer les choses d'assez près, car la « Députation commerciale » de la ville, récemment créée, publie un rapport annuel. Il suffit d'en feuilleter même très hâtivement les fascicules pour voir en esprit, grâce au pouvoir d'évocation de tel ou tel détail caractéristique, rouler le tourbillon que nourrissaient à la fois les produits des industries grandissantes de l'Europe centrale et occidentale, les matières brutes dont les pays de l'Est commençaient l'exploitation et les marchandises précieuses ou agréables que le négoce allait désor-

1. En assumant ainsi le soin d'assurer les échanges avec l'Orient, Leipzig partageait avec Anvers l'héritage des fonctions exercées autrefois par Venise et Nuremberg.

2. Frédéric le Grand suscita comme rivales aux Foires de Leipzig la Foire silésienne de Breslau et la Foire brandebourgeoise de Francfort-sur-l'Oder. L'excès de réglementation dont il les gratifia ne contribua pas peu à les empêcher de devenir redoutables.

Eduard Philippi a écrit une histoire des Foires de Francfort-sur-l'Oder.

Au sujet des Foires de Breslau, voir : Cauer, *Zur Geschichte der Breslauer Messen*, dans la *Zeitschrift des Vereins zur Geschichte und Alterthum Schlesiens*, t. V, p. 63-80 et 222-250.

Voir aussi l'étude sur la *Politique économique de Frédéric le Grand*, dans le tome VIII, année 1884, du *Jahrbuch*, de Schmoller, et Prof. Dr H. Fechner. *L'État du Commerce de la Silésie avant l'Occupation du pays par Frédéric le Grand* (*Der Zustand des schlesischen Handels vor der Besitzergreifung des Landes durch Friedrich den Grossen*), dans le 3e cahier du tome X, année 1885, des *Jahrbucher fur Nationalockonomie und Statistik*, de Conrad.

mais chercher régulièrement dans les régions les plus inaccessibles.

En 1729, le rapport nous signale des accidents survenus aux bateaux qui, arrivant d'Angleterre et de Hollande, devaient débarquer à Hambourg et à Altona leurs cargaisons d' « épices ». Parmi les articles qui occupent la scène des Foires, le café est dorénavant l'un des grands « premiers rôles ».

C'est un rapporteur plein de réflexions intéressantes, von Hagen, qui, en 1747, met en lumière la fonction importante remplie par les Juifs. Sur 2.858 marchands venus cette année, 319 sont des Sémites. « Les Juifs, dit l'auteur du rapport, tiennent tout le commerce en Pologne. » Il ajoute qu'ils sont très utiles au développement des affaires et que la Foire de Leipzig doit prendre soin de ne pas se laisser confisquer ses Juifs par les foires rivales : Breslau et Francfort-sur-l'Oder. Von Hagen constate plus loin que, en Bohême aussi, le négoce israélite règne en maître : 41 Juifs sont arrivés de ce pays et seulement 37 chrétiens. Quant au mouvement des marchandises, von Hagen nous conte en passant que les nobles hongrois ont acheté beaucoup de passementeries. Il nous montre enfin avec détail que les divers produits des industries textiles saxonne et thuringienne forment la matière d'une bonne partie des transactions.

Le rapport de 1753 nous fait connaître les services de plus en plus notables que rend la Foire comme organe d'approvisionnement pour les laines.

En 1766, nous sommes informés que les fabriques lipsiennes vendent bien leur toile cirée et leurs bougies de cire. Lyon écoule ses soieries. Nîmes et St-Quentin ont envoyé des bas de soie et des batistes. La Hollande est la grande pourvoyeuse pour les produits exotiques. Il apparaît que les intermédiaires d'origine grecque sont, avec les Juifs, l'un des meilleurs « ferments » de l'activité des Foires; cette année, ils ont débité beaucoup de coton et de fil turc. Les peaux et la cire polonaises ont relativement fait défaut cette fois-ci; sans doute se sont-elles arrêtées à la Foire de Breslau. Le rapporteur nous laisse voir que la

tôle de fer est l'un des articles qui donnent lieu aux plus grosses affaires.

La concurrence devient presque dramatique entre la tôle d'Angleterre et la tôle de Saxe vers 1770. La porcelaine saxonne de la Manufacture de Meissen, qui avait débuté aux Foires en 1770, continue d'être vivement recherchée. Parmi les matières premières d'importation, le coton turc et la laine macédonienne sont l'objet d'une forte demande.

L'historiographe de la Foire de 1773 nous révèle ce que les Grecs achètent à Leipzig, sans doute pour en faire la vente dans les pays de l'Est : les fourrures, les draps saxons, la toile, la porcelaine de Meissen, les boutons, la quincaillerie, les objets dorés et argentés en vrai ou en faux, les articles de Manchester.

Le rapport de 1774 s'étend sur l'importance des affaires en soieries; la marchandise vient principalement de France et d'Italie [1]. Ces transactions ont alors un contre-coup sur le change et les émissions de traites, car elles servent de base pour le calcul de la valeur. Les Hollandais achètent beaucoup de toiles, qui sont fabriquées surtout à l'est de la Saxe, dans le Lausitz, ou Lusace; ils en sont d'habiles apprêteurs et blanchisseurs et les revendent en divers pays après les avoir traitées dans leurs ateliers.

En 1775, de nombreuses balles de volumes imprimés partent pour les villes russes, notamment à destination de Riga. La Russie, la Pologne, la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie et la Grèce acquièrent une profusion d'articles manufacturés saxons.

1777 voit l'intérêt se porter spécialement sur les draps, les mousselines de Plauen, les indiennes, les cuirs, les produits chimiques et les couleurs.

En 1778, les affaires avec l'Amérique se développent vigoureusement. Les Turcs achètent de la quincaillerie, des montres et des tabatières.

Le commerce des fourrures de Virginie est contrarié par la

1. En 1747, les guerres en Italie ayant amené la destruction de beaucoup de mûriers et de vers à soie, les soieries allemandes de Raab et les velours (imitant le velours de Gênes) de Scharnau s'étalèrent complaisamment à la Foire de Leipzig.

guerre d'Amérique en 1779. Il y a de gros marchés passés en casimirs et en tissus demi-soie. La quincaillerie anglaise se montre de plus en plus envahissante.

Saint-Eustache, dans les Petites Antilles, était la place de rassemblement pour les articles achetés par la Hollande à l'intention du Nouveau Monde. Au cours de la guerre anglo-hollandaise qui se déchaîna de 1781 à 1784, les Anglais s'emparèrent un moment de Saint-Eustache; il en résulta des perturbations qui furent péniblement ressenties à Leipzig.

A la foire de 1784, Vienne et Prague se pourvoient d'articles de librairie, Amsterdam achète de la toile à livres et de la toile pour les navires.

Ainsi les foires étaient un splendide caravansérail, où flottaient les parfums de tous les sols, où brillaient les reflets de tous les soleils, où se manifestaient les créations de tous les labeurs et de toutes les patiences humaines, où s'incorporaient les rêves de tous les génies du Midi, du Levant et du Septentrion.

Si, en s'éclairant de tous les documents, on s'applique à déterminer les grandes familles de marchandises qui dominent la Foire de Leipzig au XVIIIe siècle, l'on voit que, sans doute, comme au XVe et au XVIe siècles, tiennent une place respectable à cette foire la foule des petits objets confectionnés par les industrieuses populations des régions circonvoisines (Erzgebirge, Thuringe, Franconie) : miroirs, écritoires, jouets, tabatières, couteaux, aiguilles, brosses, bourses, etc. ; l'on se convainc aussi que maintiennent toujours leurs positions les objets de luxe du type ancien et les articles d'orfèvrerie : horloges d'Augsbourg, vases en métal repoussé, etc.; — mais l'on s'aperçoit qu'occupent à présent le devant de la scène les produits de certaines industries saxonnes en voie de développement continu et qui, pour la plupart, sont destinées à évoluer de bonne heure vers les formes de la grande fabrication. La *porcelaine de Meissen*, cette merveille de grâce fragile apparue comme par

un enchantement au milieu des violentes énergies de la Saxe, trouve aux Foires de Leipzig son grand marché[1]. Cependant nous avons affaire surtout à des branches de production plus rudes, moins artistiques certes que la porcelainerie d'art ou que l'orfèvrerie, moins artistiques même que la confection des jouets, des tabatières ou des miroirs. Il s'agit de fabrications qui semblent n'attendre que le machinisme pour s'intensifier et s'étendre. C'est, par exemple, celle du papier. C'est celle des couleurs. Ce sont surtout les *industries textiles. La Foire de Leipzig se manifeste au* XVIII*e siècle comme étant par-dessus tout un grand marché des tissus ;* et les plus communs des tissus mis en vente à la foire sortent des innombrables ateliers qui couvrent déjà le territoire saxon.

En même temps qu'elle sert à exporter les produits de l'industrie saxonne, la foire agit sur le continent Comme organe d'*importation des produits de la manufacture anglaise :* tôle, quincaillerie, etc.[2].

La foire nourrit de matières premières l'appétit dévorant des industries saxonnes. Elle est un grand marché d'importation pour la *laine*, le *coton*, le *fil*, etc.[3].

La foire a toujours pour fonction d'approvisionner en *vivres* de vastes régions où la terre est particulièrement ingrate. Mais l'on découvre qu'à côté des anciennes denrées, les *denrées coloniales* jouent un rôle de plus en plus marquant.

Enfin le vieux commerce des *fourrures* a pris une extension toute nouvelle. Il avait été le premier des grands trafics avec la Russie. En ce XVIII*e* siècle où Leipzig s'affirme surtout comme le truchement des relations avec le monde slave, le commerce des *fourrures russes* acquiert un redoublement d'éclat. D'autre

1. Bohmert, *Urkundliche Geschichte und Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur von 1710 bis 1880*, p. 46. — Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde*, p. 138-139 et 145-146.

2. Le Blocus Continental devait fournir à la Saxe l'occasion de developper sur son territoire des fabrications dont l'Angleterre s'était jusqu'alors fait une sorte de monopole.

3. Le Blocus Continental devait également permettre à la Saxe de développer chez elle la filature de coton.

part, l'amélioration des communications avec le Nouveau Monde permet aux *fourrures américaines* de venir elles aussi à Leipzig. Le port français de La Rochelle sert d'abord d'intermédiaire entre l'Amérique et Leipzig pour ce commerce. Mais, après la perte du Canada par notre pays, La Rochelle est dépossédée par Londres.

En fonctionnant comme truchement des échanges de la Saxe industrielle en particulier et de l'Europe du centre et de l'ouest en général avec le monde slave, Leipzig concluait de nombreux marchés avec l'Occident lui-même. Non seulement elle lui servait d'intermédiaire pour ses relations commerciales avec les pays de l'est, mais encore elle lui vendait à lui aussi des articles manufacturés saxons ; inversement, elle lui achetait pour la consommation allemande des matières premières, des vivres et des objets de luxe. Au début du XVIIIe siècle, Leipzig traitait ainsi énormément d'affaires avec la France, alors en pleine vitalité économique et en train de faire, comme l'observe von Hagen, succéder sa grandeur commerciale à celles qui avaient été, au XVIIe siècle, l'apanage de l'Angleterre et de la Hollande. Puis les guerres de notre pays avec l'Empire allemand contrarièrent les transactions. Leipzig commerça alors, du côté de l'ouest, surtout avec l'Angleterre, dont la puissance industrielle augmentait à vue d'œil. Dans les dernières années du siècle, une rivalité s'accuse entre la production anglaise et la production saxonne pour les tissus communs, la quincaillerie, etc. Dès lors, c'est avec l'Amérique que, à l'occident, Leipzig s'applique à nouer des relations. Le rapporteur des foires de 1776 signalait déjà que les colonies anglaises d'Amérique faisaient maints achats à Leipzig par l'entremise de l'Espagne. Celui de 1777 constate que beaucoup de lainages vont indirectement en Amérique. On a vu, d'autre part, que les Hollandais rassemblaient à Saint-Eustache la foule d'objets acquis par eux aux foires à l'intention des consommateurs transatlantiques. En 1778, de grands négociants lipsiens, les Frege, les Oehler, cherchent à éliminer les intermédiaires et à trafiquer directe-

ment avec le Nouveau Monde. En 1783, Hambourg achète pour l'Amérique les lainages de Chemnitz. Mais déjà les négociants saxons font des expéditions de marchandises à destination de Boston et de Philadelphie. En 1784, Frege importe directement des feuilles de tabac de Virginie et exporte outre Atlantique des articles manufacturés saxons. Franklin a une entrevue à Paris avec l'ambassadeur saxon Schosnefeld. Le Blocus Continental devait, au début du siècle suivant, amener la Saxe à s'affranchir de plus en plus de l'Angleterre et à développer chez elle diverses branches de fabrication rivales de la production insulaire. Vers la fin du XVIIIe siècle, en tout cas, le négoce de Leipzig étend ses bras d'un côté vers les États-Unis et de l'autre vers la Russie. Le commerce des fourrures, qui spécule justement sur les produits des deux pays, caractérise très bien cette envergure du trafic lipsien.

Ce sont les progrès de la navigation au XVIIIe siècle qui ont permis cet essor. Assurément, dans un sens, ils travaillent à diminuer l'importance des foires, puisqu'ils créent de nouvelles routes et rendent possible la permanence des échanges. Mais, étant donné le concours de causes qui rajeunissent les foires et entretiennent leur activité, les progrès de la navigation contribuent à intensifier celles-ci davantage encore. *A la fin du siècle, la grandeur terrienne de Leipzig s'apparie à la grandeur maritime de Hambourg.* Von Hagen faisait ressortir dès 1747 l'importance de la fonction de Hambourg. L'ouverture des nations slaves et des pays septentrionaux à la vie économique générale appelait à l'existence un grand port sur la Baltique. Il sembla un moment que Copenhague pût jouer ce rôle. Même la guerre de 1781-1784 entre l'Angleterre et la Hollande avait donné un opportun accroissement de force au pavillon danois en lui livrant le transport des marchandises que les Hollandais convoyaient habituellement jusqu'au Nouveau Monde. Le Danemark ne sut ou ne put profiter à temps de la fortune qui s'offrait à lui ni des circonstances favorables qui se présentaient. Hambourg grandit avec une rapidité

étonnante. Pendant la Révolution française, une grande partie de la vie économique des ports français et hollandais y reflua. Les Anglais en firent en même temps un organe de transmission utile à leurs menées politiques et financières sur le continent. Leipzig fut le second « poste », qui, avancé dans les terres, assurait la liaison avec l'Allemagne du Sud et les États autrichiens.

IV

LA FOIRE DE LEIPZIG ET LES CULTURES INTELLECTUELLES

I. — LA LIBRAIRIE, L'UNIVERSITÉ. — LA PHILOSOPHIE ET LA LITTÉRATURE.

En même temps que, au XVIIIe siècle, les Foires de Leipzig atteignent leur apogée, ce qu'on pourrait appeler la *civilisation lipsienne* arrive à sa plus haute expression. Comme la civilisation générale de l'Europe à la même époque, cette civilisation est de tour rationaliste. Mais elle a un cachet tout particulier et une allure bien originale.

La *librairie* locale, accrue et fortifiée, est un des supports de cette civilisation lipsienne. Après les ravages de la guerre de Trente ans[1], l'imprimerie et l'édition s'étaient relevées dans la ville, grâce à des hommes avisés et entreprenants comme F. Lanckisch. Dès la fin du XVIIe siècle, la Foire des Livres de

1. La librairie lipsienne avait déjà pris un développement remarquable, lorsque la guerre de Trente ans vint la ruiner. Au XVIe siècle, les plus fameux éditeurs de Leipzig avaient été Vogelin, né en Suisse, à Constance, et H. Reich d'Halberstadt, près Magdebourg. Vogelin était imprimeur, éditeur et fondeur de caractères. Il fut l'ami de Camerarius et aussi celui de Mélanchton, qui venait régulièrement de Wittenberg à Leipzig pour voir les nouveautés exposées à la Foire aux Livres. Quelque temps avant la mort du Réformateur, Vogelin édita un recueil de ses œuvres, pour lequel le vieux Mélanchton écrivit une préface.

Vogelin et H. Reich furent en butte aux persécutions des Luthériens, qui les accusaient de « crypto-calvinisme ».

Leipzig, favorisée par un régime de liberté, l'avait emporté définitivement sur la Foire des Livres de Francfort-sur-le-Mein, arrêtée dans son essor par les tracasseries de la « Commission impériale de revision des livres[1] ». L'édition lipsienne triomphe au siècle suivant. B. C. Breitkopf, fils d'un mineur de Clausthal (dans le Harz), fait progresser les méthodes d'impression[2]. Son fils aîné, J. G. I. Breitkopf, continue de développer l'art typographique et réforme le commerce des éditions musicales[3]. J. L. Gleditsch, propriétaire de la célèbre librairie Weidmann, et J. H. Zedler se signalent par leurs intelligentes initiatives. Le second édite un Dictionnaire universel (*Universal lexicon*) en 64 gros volumes, parus de 1732 à 1750; ce sera l'ancêtre de toute une famille d' « encyclopédies ». P. E. Reich, copropriétaire de la librairie Weidmann, mérite le nom de « prince des libraires ». Il édite Gellert, Wieland, Lessing, Lavater[4]. Désormais les fastes des grands éditeurs lipsiens sont ouverts. A la fin du siècle, s'y inscriront les Teubner, les Tauchnitz, les Brockhaus[5].

L'*Université* est un autre pilier de la civilisation lipsienne. A la vérité, ses maîtres, pris en eux-mêmes, sont, au XVIIIe siècle, intolérants, infatués et égoïstes. En cette ville venue tard au luthérianisme, ils le professent avec un dogmatisme arrogant. Ils considèrent Leipzig comme le centre de l'univers[6]. D'autre part, ils regardent leurs chaires comme des biens de famille et se les transmettent avaricieusement de pères

1. Les libraires hollandais, ne voulant pas subir l'inquisition de la Commission impériale, avaient été les premiers à boycotter, comme nous dirions aujourd'hui, la Foire des Livres de Francfort.

2. Depuis 1726, éditeur de Gottsched, B. C. Breitkopf loge l'écrivain avec lui à partir de 1736 dans sa maison de l'*Ours d'Or*.

3. J. G. I. Breitkopf construisit, en face de la maison de l'*Ours d'Or*, celle de l'*Ours d'Argent*. C'est là que Gœthe eut l'occasion d'apprendre la gravure sous la direction de Stock.

4. Le peintre A. Graff portraictura, pour la galerie de P. E. Reich, les « auteurs » de la librairie Weidmann. Ces portraits décorent maintenant la bibliothèque de l'Université de Leipzig.

5. L'art de la gravure sur cuivre fut florissant à Leipzig au XVIIIe siècle. Beaucoup d'œuvres des graveurs servirent à illustrer les publications des éditeurs.

6. Leur orgueil se traduisait dans cette affirmation audacieuse : *Extra Lipsiam non est vita. Si est vita, non est vita.*

en fils. Ces défauts sont symbolisés assez bien dans la « dynastie » des *Carpzov*[1]. C'est devant eux que dut battre en retraite le célèbre *Thomasius;* il avait déjà provoqué l'hostilité le jour où, contrairement à la tradition, il employa l'allemand au lieu du latin dans un cours; quand il fut suspect de « piétisme », ses ennemis ne se tinrent plus, et, cette fois, la persécution fondit sur lui; il quitta Leipzig et la Saxe, et alla professer dans la ville voisine, à la jeune Université de Halle. On sait que le professeur de droit Friedrich Leibniz avait eu pour fils le grand Gottfried Wilhelm Leibniz; on sait aussi que l'Université méconnut son mérite et que, tout jeune, il abandonna Leipzig pour n'y plus revenir. Hanovre devait s'illuminer de sa gloire. Malgré l'étroitesse ou la méchanceté d'une foule d'individualités, l'Université de Leipzig, considérée dans son ensemble et pour ainsi dire dans sa masse, était un réservoir bouillonnant de science et de pensée. Quelques maîtres de talent se rencontraient de temps en temps qui canalisaient ce flot abondant et désordonné et le répandaient sur les esprits en nappes fécondantes. Et d'aventure quelques étudiants géniaux passaient par là, que Leipzig fertilisait magnifiquement, et qui s'en allaient tout brûlants du désir de se mesurer avec les doctrines et les idées, d'éprouver, de dissoudre, de combiner et de recréer. Une dynastie de professeurs éminents fut celle des *Mencke*[2]. Ils étaient d'origine oldenbourgeoise. O. Mencke publia la première revue critique allemande, les fameux *Acta Eruditorum*[3]. J. B. Mencke continua l'œuvre paternelle, et, de plus, il aima et fit aimer la poésie. Lui-même écrivit des poèmes sous le nom de Philandre du Tilleul (Philander von der Linde). Quatre de ses élèves, originaires de Lusace, fondèrent une société poétique; elle devait, après diverses transformations, prendre le nom de *Deutsche Gesellschaft* et recevoir les directions de Gottsched. *J. F.*

1. Voir Ernst Kroker, *Leipzig*, Klinkhardt et Biermann éd., Leipzig, p. 69.

2. Les Allemands se plaisent à faire remarquer que le juriste Luder Mencke était l'arrière-grand-père du père de la mère de Bismarck.

3. Que notre *Journal des Savants* avait d'ailleurs précédés de dix-sept années.

Christ, précurseur de Winckelmann, révéla à ses auditeurs les splendeurs de l'art antique; il fut l'un des maîtres de Lessing. *Ernesti* succéda à Christ; Gœthe entendit un de ses cours.

Leipzig fut, au milieu du XVIIIe siècle, le principal foyer de la *littérature* allemande. Fuyant les recruteurs prussiens, *J. C. Gottsched*, né en 1700 à Kœnigsberg, était venu à vingt-quatre ans s'établir à Leipzig, où il fut protégé par Mencke. Esprit robuste et clair, Gottsched soumit pour ainsi dire à un filtrage le torrent d'idées et de notions un peu troubles qui roulait tumultueusement à travers la ville-foire. Le rédacteur des *Censures raisonnables* (*Vernünftige Tadlerinnen*) fut un épurateur et un fixateur de la langue, un défenseur de la liberté d'écrire, un vulgarisateur des idées générales et un réformateur du théâtre. Il contribua à assurer la prédominance définitive du haut saxon sur les autres dialectes. Il combattit l'intolérance religieuse. Il rendit la philosophie plus accessible au commun des lecteurs. Avec l'aide d'une actrice intelligente, la Neuberin, il régénéra la scène; les foires n'avaient pas été sans développer à Leipzig une vie théâtrale fort active; Gottsched fit la guerre aux farces foraines qui y tenaient une trop grande place; il réduisit *Hanswurst* (*Jean Saucisse*), le Polichinelle allemand, à un rôle plus modeste et il introduisit du sérieux dans les spectacles.

Gellert travailla, lui aussi, à dégrossir les matériaux de pensée qui encombraient l'intelligence lipsienne. Il tailla et polit le rude granit des concepts; il arrondit et affina les formes d'expression. Né à Hainichen, près Leipzig, en 1715, il professa à l'Université de Leipzig; il eut Gœthe pour élève. Ce fut un moraliste aimable, un prosateur enjoué et un savoureux auteur de fables.

Mais une personnalité plus accusée parut. *Lessing* était venu en 1746 suivre les cours de l'Université. Lui porta jusqu'au génie les qualités critiques et didactiques déjà manifestées avec un éclat tempéré en Gottsched. De plus, il y ajouta un certain sens de l'art, exclusif sans doute, mais vif et ardent. Christ et Ernesti l'aidèrent à déchiffrer les antiques. La Neuberin l'in-

clina à comprendre le théâtre : le théâtre, auquel le futur auteur de la *Dramaturgie de Hambourg* devait porter un intérêt si passionné ! L'autorité de Gottsched, devenue à la longue pédantesque et tyrannique, ne pouvait manquer de sembler insupportable à la jeune et fringante maîtrise de Lessing. Sans ménagement, il attaqua l'ancêtre. Ce fut un beau duel, d'où le vieux censeur sortit fort mal accommodé [1].

1. Fils d'un pasteur saxon de Camenz, en Lusace, Lessing étudia d'abord à Leipzig. Il y reçut certainement quelques-unes des « secousses » décisives qui contribuèrent à orienter son esprit. L'humeur migratrice — héritée des vieux Germains — qui l'a conduit ensuite, et toute sa vie durant, dans bien des villes différentes (à Wittenberg, Berlin, Breslau, Hambourg, Vienne, Wolfenbuttel —, sans parler des retours à Leipzig), a multiplié pour lui les influences subies. Cependant on peut revendiquer au profit de la ville-foire une part sérieuse dans la formation de cette intelligence si hautement encyclopédique. Précocement mûr, il avait interrogé tous les livres. Un jour, à Leipzig justement, il eut une révélation (contée dans sa lettre à sa mère, le 20 janvier 1749) : il prit conscience de sa gaucherie et de son manque de sens du réel. Il quitta la chambre d'étude. Il apprit l'escrime, la danse. Il rechercha le monde. Il fréquenta les comédiens. Il chanta avec autant de conviction que de littérature le vin et l'amour. Dans sa pièce du *Jeune Savant* il bafoua ce pédantisme livresque dont il avait observé sur lui-même les morbides symptômes. Et il se confia sans boussole aux vagues chaudes et puissantes de la vie lipsienne.

Quand, après cela, il revint aux livres, il en comprit plus fortement le sens profond et en découvrit mieux les supérieures beautés. Dès lors, nouveaux ou anciens, ils devaient lui parler toujours avec les accents d'une singulière éloquence. Tout en devenant un extraordinaire érudit et un grand homme de lettres, Lessing maintint ses relations avec les réalités les plus brutales de la vie et de la passion. En cela aussi il demeura fidèle au type de l'étudiant de Leipzig. Chez lui alternèrent désormais régulièrement les périodes de furieuse lecture, puis de production littéraire intense, puis enfin de plaisirs sans retenue ; ces derniers, dit Gœthe avec indulgence (*Dichtung und Wahrheit*, 2e partie, livre VII), étaient seuls capables de fournir le contre-poids nécessaire à la terrible activité cérébrale de Lessing.

Ce fut parmi les Allemands le premier en date des universalistes. Il remontait à tous les faits et poursuivait tous les textes. Il vérifiait, contrôlait. Il assemblait et confrontait. Par une méthode inductive vraiment moderne, il s'efforçait d'arriver ainsi, dans la critique littéraire et d'art (*Laocoon*), dans la controverse philosophique et l'exégèse, à des approximations de vérité toujours plus enveloppantes. Il ne fut pas seulement un critique. Il fut un philologue, un polémiste, un poète (bien qu'il se dénât l'inspiration), un fabuliste, un auteur dramatique très original. Envisagé au point de vue du mode de publication, Lessing prend au milieu de son époque un aspect encore plus nouveau : il fut un grand journaliste. Le périodique lui apparut comme le véhicule le plus propre à porter au loin le résultat de ses recherches d'érudit ou de ses réflexions de penseur. A Leipzig déjà, ce berceau du journalisme allemand, où parurent, avec celle de Gottsched, quelques-unes des plus notoires revues littéraires du XVIIIe siècle, Lessing avait pu voir le périodique à l'œuvre. Dans ceux qu'il fonda et dont l'éclat éclipsa celui de leurs modèles, il jeta les idées, accumula les matériaux, multiplia les comptes rendus, juxtaposa les analyses, fit se suc-

C'est à Leipzig également que se déroula une des phases de *Gœthe*; c'est sur Leipzig comme fond que se détache la silhouette de Gœthe étudiant. Il y arriva en 1765. En lui grondaient d'autres forces encore que celles qui animaient un Gottsched ou même un Lessing. Le jeune Gœthe était une intelligence, mais davantage aussi. C'était une puissance violente de sentiments. Il était apollonique et dyonisiaque tout à la fois. Quand il dé-

céder les campagnes contre les faux savants et les cuistres. A un autre point de vue, l'on doit remarquer que, chose également nouvelle, il ne fut pas non plus, comme la majorité de ses devanciers, un publiciste exprimant les opinions d'une classe sociale déterminée. Il visa jalousement à l'indépendance. Il fut un chercheur de vérité, un cribleur d'idées. Lui-même s'est comparé quelque part modestement à un moulin. Tous les « vents de l'esprit » faisaient en effet tourner ses ailes et il a moulu tous les grains pour la nourriture et la délectation des intelligences.

Par une face opposée de son esprit, Lessing est d'ailleurs très allemand, au sens actuel du mot, et en cela il devance ses compatriotes, peu préoccupés, à l'époque, d' « unité » spirituelle ou politique. Ses enquêtes comparatives sur les littératures l'ont amené à concevoir l'idéal d'un théâtre « véritablement allemand ». Il se montre durement hostile à l'imitation des tragédies françaises, — qu'avait préconisée Gottsched. Remontant aux pièces originales des tragiques grecs et aux textes de la *Poétique* d'Aristote, il prétend instruire le procès de nos tragiques du XVIIe siècle. Il profite au contraire de Diderot. Par-dessus tout, il exalte et fait connaître Shakespeare. Plus Allemand que Saxon, Lessing a une sincère admiration pour Frédéric II (qui du reste ne fait rien pour lui). Il aime les militaires prussiens. La force des armes en impose à cet intellectuel, soucieux, nous l'avons vu, de ne pas puiser dans les seuls livres ses conceptions de la vie. Son œuvre dramatique la plus fameuse, *Minna von Barnhelm*, fait assister les spectateurs au mariage symbolique de la Saxonne vaincue et du major prussien von Tellheim. Le jeune Goethe se trouva en 1767 à la première de cette pièce au théâtre de Leipzig et en fut très impressionné. Son émotion retentit encore dans le passage de *Dichtung und Wahrheit* où il signale *Minna von Barnhelm* comme ayant ouvert aux jeunes écrivains des horizons dramatiques insoupçonnés.

Si Lessing pressentit le dogme du « germanisme » et parut s'y rallier d'avance, dans le domaine religieux et philosophique au contraire il tendit sans cesse à s'affranchir de tout dogme particulier et à devenir de plus en plus « citoyen de l'univers ». Son évolution dans ce sens s'accentua jusqu'à sa mort, survenue prématurément en 1781. C'était l'universalisme qui reparaissait en lui d'une façon violente. Une manifestation sensationnelle en fut sa dernière œuvre dramatique, *Nathan le Sage*, où le christianisme, le judaïsme et le mahométanisme sont présentés comme ayant la même valeur aux yeux de Dieu, et où même le Juif Nathan semble jouer le rôle le plus noble et le plus vertueux. Chose curieuse, une œuvre de jeunesse, les *Juifs*, contenait déjà le germe de telles idées. Elles trouvèrent une expression énergique dans *Nathan le Sage*. Cette pièce dut certes être jouée avec succès à Leipzig et y réunir les applaudissements des Juifs d'Orient et des Turcs que le commerce des fourrures et celui du coton et de la laine attiraient en nombre dans la ville-foire. *Nathan le Sage* continue d'ailleurs d'être représenté fréquemment dans les villes d'Allemagne à colonie juive nombreuse.

barqua à Leipzig, il était même, de son propre aveu, véhément et tumultueux à un singulier degré. La ville-foire devait, tout en satisfaisant avec générosité ses passions, fortifier encore le côté intellectuel de Gœthe, en développant chez lui le sens encyclopédique et universaliste, et en lui donnant le souci, le respect, l'amour de la réalité[1]; la ville-foire devait donner à son cerveau une décisive trempe, en attendant qu'un jour Weimar parachevât sa nature et l'élevât à la hautaine sérénité des eugéniques. Et peut-être Gœthe ne se rendra-t-il jamais bien compte lui-même de l'étendue de sa dette envers Leipzig. Il semble se plaindre dans ses Mémoires de s'être vainement promené au Rosenthal, à Connewitz, et à Raschwitz, pour y faire la « chasse aux images ». Mais le bénéfice du séjour, pour ne pas se manifester à la conscience du jeune homme, n'en était pas moins profond et durable. Tandis qu'il courtise Katchen, et joue si brutalement avec le cœur d'Annchen, tandis qu'il se complaît aux facéties de Behrisch, l'atmosphère intellectuelle de la ville-foire entre en lui, éclaircit les vapeurs ardentes de son esprit effervescent[2]. Oeser, à l'académie de dessin de la Pleissenburg, lui révèle l'art antique. A l'*Ours d'Argent*, le Nurembergeois Stock lui apprend la gravure sur cuivre. Les riches marchands le convient à admirer leurs statues. Chez Gœthe, le sens du réel et le sens du beau grandissent rapidement, sans jamais se confondre, mais en entretenant de mystérieuses correspondances. Un jour, il prend la diligence pour aller à Dresde afin de voir la Galerie de Peinture. Fidèle à la prévention de son père contre les hôtelleries, il descend chez un cordonnier, parent de son logeur de Leipzig. Quelle illumination intérieure le soir où, rentrant de la Galerie, il s'arrête devant le tableau formé par la petite salle à manger du cordonnier, et où il se découvre la faculté de voir la réalité du même œil dont il regarderait une œuvre d'art! Oui, Gœthe s'est accru infiniment pendant son séjour à Leipzig.

1. Le philosophe et pédadogue Paulsen disait qu'il y a deux choses principales à apprendre de Gœthe : 1° la crainte respectueuse de la réalité; 2° l'aversion pour les déclamations morales de certain idéalisme creux.

2. Sur le passage de Gœthe à Leipzig, voir : Otto Jahn, *Gœthe und Leipzig*, Leipzig. — Julius Vogel, *Gœthes Leipziger Studentenjahre*, Leipzig.

Aussi a-t-il voulu peut-être exprimer malgré tout un sentiment personnel quand il fait dire à l'un des personnages de *Faust :* « Je suis très content de mon Leipzig. C'est un petit Paris, et propre à éduquer son monde ».

(*Ich lobe mir mein Leipzig. Das ist ein klein Paris und bildet seine Leute*[1].)

Cependant le grand rôle littéraire de Leipzig était terminé[2]. Un certain nombre de circonstances, parmi lesquelles le succès des armes prussiennes et l'abaissement de la Saxe, devaient contribuer à déplacer le foyer de la culture intellectuelle dans l'Allemagne centrale. La cour de Weimar allait succéder à la ville et à l'université de Leipzig comme principal théâtre du développement des lettres allemandes. La littérature qu'on est convenu d'appeler « classique », commença bientôt de s'y épanouir sous la protection d'un Mécène princier[3].

Sur d'autres points, le « romantisme » allemand proprement dit allait naître. Mais, de même que le plus grand des futurs « classiques » s'était formé en partie à Leipzig[4], les protago-

1. Kroker (*op. cit.*, p. 91) observe que Gœthe a peut-être mis un peu d'ironie dans cette phrase, attendu qu'il la fait prononcer par un étudiant pris de vin. Il est certain que l'excellent et le pire se rencontraient à Leipzig et s'y mélangeaient parfois. Cet assemblage de haute intellectualité et de brutalité est justement caractéristique de la civilisation lipsienne. Quoi qu'il en soit, les hommes de génie y trouvèrent leur compte, car, tout en agrandissant leur esprit, ils prirent à Leipzig un rude et profitable contact avec toutes les réalités de la nature humaine.

2. Entre les importantes publications auxquelles vient de donner lieu le jubilé des cinq cents ans d'existence de l'Université de Leipzig, se distingue l'*Histoire de la vie littéraire à Leipzig* (*Geschichte des Litterarischen Lebens in Leipzig*) par Georg Witkowski, Leipzig et Berlin, Teubner, 1909, imposant ouvrage d'érudition qui jette surtout beaucoup de lumière sur l'époque antérieure à Gottsched.

Sur cette époque elle-même, voir le récent ouvrage français de G. Belouin, *De Gottsched à Lessing*.

3. On s'est demandé souvent quel tour aurait pris la littérature allemande si le centre s'en était maintenu plus longtemps à Leipzig, et si elle n'avait pas bénéficié à ce moment des influences aristocratiques de la cour de Weimar. Sur ce sujet, voir : Julius Faucher, *Weimar und Leipzig in der deutschen Litteratur*.

4. Pour être complet, il faut ajouter que Schiller, comme Gœthe, a séjourné à Leipzig (1785). Il y habita cette petite maison qu'on peut visiter aujourd'hui au faubourg de Gohlis et où il composa l'*Hymne à la Joie*. Le poète avait pourtant à ce moment à lutter contre des difficultés matérielles, ainsi qu'en témoigne une lettre exposée à la muraille de la maison de Gohlis et où Schiller prie un marchand de lui prêter de l'argent, promettant de le rendre « à la prochaine foire ».

nistes d'un des deux groupes romantiques, le groupe des « subjectifs », avaient, eux aussi, séjourné utilement dans la Ville-Foire.

C'est ainsi que *Jean-Paul* avait fait ses études à l'Université lipsienne. Le fils du pasteur de Haute-Franconie demanda son immatriculation en 1781, seize ans après Goethe, et produisit un *testimonium paupertatis* grâce auquel il obtint la dispense de tous droits. Il logea Peterstrasse, à la maison des *Trois Roses;* on lui imposait l'obligation d'abandonner sa chambre aux marchands toutes les fois que revenait la foire. Jean-Paul suivit des cours de toute espèce et apprit aussi bien la philosophie avec Platner, que l'histoire des apôtres auprès de Morus et que la trigonométrie chez Gehler. Les influences lipsiennes se combinèrent aux influences franconiennes[1] pour aider à modeler définitivement ce déconcertant esprit, à la fois sentimental et ironique, ingénu et érudit. Il fit connaissance avec tous les problèmes que pose le savoir humain et joua avec les solutions admises aux diverses époques; il s'amusa aux théories et se promena à travers les doctrines; et sa fantaisie devait, comme chacun sait, tirer plus tard de sa science le plus ingénieux parti. Jean-Paul, au milieu de terribles tracas d'argent, écrivit dès l'hiver de 1782, à Leipzig, sa première œuvre notable, les *Procès Groënlandais*. L'éditeur Voss, de Berlin, accepta de l'imprimer, « de manière à ce qu'elle pût être mise en vente à Leipzig, à la prochaine foire de Pâques ». Le livre n'eut aucun succès. L'écrivain, sans se laisser abattre, se mit à composer l'œuvre intitulée : *Choix fait parmi les papiers du Diable*. Cependant la misère devint insoutenable et les créanciers menaçants. Jean-Paul dut se sauver nuitamment de Leipzig, en se déguisant. Mais il partait de la ville avec la conscience de sa vocation et de son destin. Venu pour y faire des études de théologie, il y avait senti grandir ses curiosités et se développer son génie littéraire, et il y avait pris joyeuse confiance dans les dons singuliers de son esprit, malgré la plus

1. Voir, *La Civilisation de l'Etats*, 2e partie, p. 196.

décourageante succession d'humiliations et de souffrances.

Leipzig fut également le lieu où le jeune *Novalis* commença d'être soi. Son père, le baron de Hardenberg, l'y avait envoyé faire son droit en compagnie d'Erasme, son frère cadet. L'étudiant n'exécuta pas ce programme. Il le rappelait plus tard dans une lettre à Erasme : « Au lieu de répandre la poussière des livres sur nos chevelures, nous jouions un rôle brillant sur le théâtre du monde. » C'est à Leipzig que Novalis apprit à vivre et à penser par lui-même. Comme le dit F. Blei[1], c'est là que « la vie promena sa charrue dans les terres profondes de cet esprit. » L'influence de la Ville-Foire fut secondée et renforcée par celle d'un camarade d'étude qui n'était autre que Frédéric Schlegel. Certes, le jeune Novalis, qui allait monter à grands pas, pour disparaître au sommet dans un éblouissement, les chemins du plus haut et du plus étonnant mysticisme, était fort dissemblable du futur auteur de *Lucinde*. Mais celui-ci, grâce à la pluralité de ses talents et à sa maturité d'intelligence, exerça sur son compagnon un ascendant de quelque durée. Il le guida à travers l'admirable champ d'observations et d'expériences qu'était la Ville-Foire. Il « ouvrit les fenêtres de l'âme[2] » du jeune Novalis. F. Schlegel fit plus : lui qui, à l'âge où l'on débute, allait être le premier en Allemagne à formuler la théorie de « l'art pour l'art », il « éveilla, en Novalis, l'artiste[3] ». Novalis sentait bien tout ce qu'il devait à F. Schlegel quand il lui écrivait en quittant Leipzig : « Tu as été pour moi le grand-prêtre d'Eleusis; par toi j'ai goûté aux fruits de l'arbre de science. »

Et *F. Schlegel* lui-même, ne dut-il pas à Leipzig l'émancipation — sans doute poussée un peu trop loin — de sa personnalité et de son esprit? Tel que le caractérise un critique, avec le contraste interne de « son intelligence prématurément formée et de son émotivité en pleine agitation[4] », nous n'avons pas de peine à l'imaginer plongé au cœur de la vie lipsienne,

1. F. Blei, *Novalis*, Bard-Marquardt éd., Berlin, p. 10.
2. Id., *op. cit.*, p. 14.
3. Id., *op. cit.*, p. 14.
4. F. Blei, *op. cit.*, p. 10.

s'y fortifiant et s'y exaltant. Nous concevons comment il exerça dans la ville ses curiosités aiguës et un peu perverses de « psychologue » (il en fut « un » avant l'heure). Nous nous figurons comment il y eut l'occasion de façonner en sa personne ce type de dandy romantique dont il a fait la description dans *Lucinde*, avec la prétention de se représenter soi-même : « Sans affaire et sans but, il tournait autour des choses et des hommes comme quelqu'un qui cherche avec angoisse ce dont tout son bonheur dépend. Tout pouvait l'exciter, rien n'était capable de le satisfaire. De là vint qu'un écart ne pouvait l'intéresser qu'aussi longtemps qu'il ne l'avait pas essayé et qu'il n'en avait pas considéré de plus près la nature. Aucune sorte de fantaisie ne pouvait lui devenir vraiment une habitude : car il y avait en lui autant de mépris que de légèreté. Il lui était possible de se livrer aux jouissances avec réflexion et de se plonger dans ses pensées jusqu'au sein des plaisirs[1]. »

Ainsi Leipzig qui, par les « lumières » de son rationalisme encyclopédique, avait illuminé de feux brillants l'esprit des grands critiques du XVIIIe siècle, fut appelée aussi vers la fin, grâce à la liberté extrême de ses discussions et à l'aimable facilité de ses mœurs, à favoriser, chez quelques-uns des futurs représentants du romantisme « personnel et subjectif », la première poussée d'instinct et le premier tumulte de sentiments.

II. — LES BEAUX-ARTS.

Si elle fut propice à la littérature et à la critique, la civilisation de Leipzig, au XVIIIe siècle, ne se prêta guère au développement du génie pictural et plastique[2].

1. F. Blei, qui reproduit tout le passage, ajoute un peu brutalement (*op. cit.*, p. 11 et 12) : « On trouvera dans les tons fondamentaux de ce portrait de quoi constituer aussi sans difficulté celui du Schlegel de plus tard, qui ressemblera tant au héros d'*En Route* de Huysmans, à part cela que les éléments viennois de l'époque Metternich y mêleront les couleurs fanées d'une sorte de piété sensuelle et décrépite. »

2. Ce n'est que dans la dernière partie du XIXe siècle que Leipzig devait enfanter

Cependant les riches marchands lipsiens s'intéressèrent aux beaux-arts, à titre de *collectionneurs*. Leur goût de collectionner s'appliquait tantôt aux œuvres d'art, tantôt aux pièces d'histoire naturelle. Souvent les deux passions étaient réunies chez la même personne. Plutôt scientifique était la collection formée par les Lincke, propriétaires de la pharmacie du « Lion ». Les Richter (enrichis par l'exploitation des fameuses couleurs bleues extraites de certains minéraux de l'Erzgebirge) [1] rassemblaient à la fois des peintures, des pierres précieuses, des échantillons scientifiques. Les Winckler (arrivés à la fortune par la banque et le commerce des « épices ») achetaient des tableaux. On a souvent médit des collectionneurs. La collection, a-t-on répété, est un goût de barbares : conquérants stupides ou marchands parvenus. Elle a commencé de fleurir avec ce peuple romain, si médiocrement doué pour les beaux-arts, mais si habile à dépouiller les peuples artistes des chefs-d'œuvre et même des dieux qu'ils avaient produits. Elle a eu pour parrains dans l'histoire les Mummius dévalisant les Corinthes, et les Verrès « balayant » les Siciles. La collection, c'est l'outrage à l'unité et au style. C'est l'aveu bruyant et l'étalage de l'ineptie, de l'incompréhension noire. C'est le triomphe du contradictoire, du disparate et de l'hétéroclite. Le réquisitoire contient quelques parties solides. Il en renferme d'autres qui le sont beaucoup moins. Le collectionneur, qui du reste, bien loin de tout admirer et de tout admettre, se « spécialise » souvent (et tombe alors dans l'autre danger d'être dénoncé comme un « maniaque ») peut être un voluptueux qui jouit de la diversité et de l'opposition des œuvres, ou un critique d'art qui se plaît à étudier, pour exalter finale-

un artiste qui est en même temps un maître des lignes, des couleurs et des formes, le peintre et sculpteur Max Klinger, l'auteur de la fameuse statue de *Beethoven* et du tableau du *Christ dans l'Olympe*. Ce rude et complexe génie se situe magnifiquement dans le milieu qui lui a donné naissance. Tout en réservant la part du « facteur personnel », on peut dire que le passé de Leipzig tout entier semble avoir été nécessaire pour préparer l'épanouissement de son œuvre surprenante, d'une si victorieuse énergie, d'une si triomphante érudition, et d'une si ardente et si farouche sensualité.

1. Lesquelles entrent dans la fabrication des porcelaines de Saxe et ne contribuent pas peu à en rehausser la beauté.

ment telle ou telle forme aux dépens des autres, ou au contraire pour proclamer la relativité du sens du beau, les produits successifs de la création esthétique, ou un philosophe curieux de suivre dans ses variations l'effort artistique de l'esprit humain. En ce qui concerne particulièrement Leipzig, nous sommes porté à reconnaître, dans ce goût de collectionner qui s'empara des grands marchands du lieu, une nouvelle manifestation de la tendance intellectualiste, encyclopédique et « compréhensive » qui avait grandi si naturellement dans la Ville-Foire, et qui faisait que, après y avoir vu rassemblées les marchandises de tous pays, l'on se complaisait aussi à y confronter toutes les idées et à y juxtaposer toutes les œuvres. La foire n'était-elle pas elle-même une sorte de grande collection? Collection éphémère, qui se désagrégeait bien vite, mais qui, périodiquement aussi, se reconstituait par des apports universels! Et les collections n'étaient-elles pas, à l'instar de la foire, de composites assemblages, de riches capharnaüms, d'opulents caravansérails? Que des esthètes malicieux exercent leur verve aux dépens des négociants qui accumulèrent ces trésors; qu'ils raillent l'incompétence et la vanité de quelques gros marchands se pavanant, la bouche épanouie en un sourire satisfait, au milieu de leurs petits musées. Mais qu'ils veuillent bien ensuite s'arrêter un moment à supposer que fût introduit dans ces galeries et dans ces « cabinets » un esprit extraordinaire, capable non seulement de percevoir et de comprendre avec vigueur chaque objet séparément, mais aussi de remarquer avec subtilité les différences et de se faire de ces différences mêmes une occasion de réflexion et de plaisir, alors ne leur semblera-t-il pas que les collections, chose tout à l'heure pesante et sans rayonnement, pouvaient devenir parfois brusquement des chapelles d'initiation, et même des sanctuaires privilégiés où s'accomplissaient, au bénéfice de certains élus, des miracles d'éblouissement intérieur? De même que le Leipzig économique des foires, d'une abondance chaotique, dispensait la vie et le bien-être à ceux qui choisissaient et puisaient dans son sein ; de même que le Leipzig intellectuel, d'un « encyclopédisme » un peu trouble, versait pourtant le

clair savoir aux esprits capables de filtrer ses richesses; de même aussi le Leipzig des collections pouvait illuminer de fulgurations magnifiques ceux qui venaient le regarder avec les yeux de l'âme. Ce fut le cas de Lessing et de Gœthe [1]. Ce dernier s'est plu à évoquer en quelques lignes sereines [2] le souvenir des propos qu'on échangeait entre amateurs éclairés tout en admirant les tableaux des Winckler et des autres collectionneurs lipsiens. L'on s'y élevait à un dilettantisme voluptueux et tranquille, à une jouissance forte mais calme de tous les beaux artifices des peintres et des sculpteurs. Aucune vaine dispute, provenant de l'étroitesse des points de vue ou de l'exclusivisme d'une passion trop violente, ne troublait ces lumineux instants. « Tout au plus discutait-on, dit Gœthe, sur l'école d'où était sorti l'artiste, sur l'époque à laquelle il avait vécu, sur l'espèce particulière de talent dont la nature l'avait doté, sur le degré de perfection qu'il avait atteint dans l'exécution. L'on ne montrait aucune préférence pour les sujets religieux ou les sujets profanes, pour les paysages ou pour les sujets urbains, pour les sujets animés ou pour les natures mortes ; la question était toujours la valeur artistique du tableau. »

Les grands peintres et sculpteurs manquèrent à Leipzig, mais il y eut au XVIIe et au XVIIIe siècle des *graveurs sur cuivre* de beaucoup de talent, les Andreas Bretschneider, les Christian Romstet, les Bernigeroth père et fils, les Christian Heckel, les J.-C. Sysang, les J.-F. Rosbach, etc. Nous avons vu que Gœthe lui-même apprit à graver sous la direction de Stock, dans la maison de l'*Ours d'Argent*. Cet art tient une place dans l'espèce d' « épopée du cuivre » qui semble s'être déroulée en Saxe. Tout marchand lipsien qui ne pouvait pas se faire peindre, faisait au moins graver son portrait et en donnait des exemplaires à ses

1. Gœthe devait devenir lui-même un fervent collectionneur d'objets d'art, d'instruments et d'échantillons scientifiques. Rien n'est plus captivant que de voir, à Weimar, ses collections de porcelaines, de médailles, de gravures, de minéraux, d'instruments de physique. Beaucoup de ces objets sont serrés dans des meubles à petits tiroirs, faisant penser à nos « classeurs » les plus modernes, et qui furent construits sur les indications de Gœthe lui-même.

2. *Dichtung und Wahrheit*, liv. III.

amis. Cependant la plupart des gravures exécutées : vues de monuments, paysages, scènes de genre, etc., étaient destinées à la vente. Le commerce des gravures sur cuivre fut très actif durant l'avant-dernier siècle aux Foires de Leipzig. On sait qu'il avait eu auparavant un vif éclat dans la Nuremberg du XVIe siècle à l'époque d'Albert Dürer et de ses émules. L'influence tout à fait déterminante que les caravanes marchandes des Patriciens nurembergeois eurent sur le développement de la Foire lipsienne, qu'elles avaient adoptée pour leur principale étape, laisse supposer que, en étudiant dans le détail les rapports des deux villes, il serait possible de trouver des matériaux permettant de reconstituer sans solution de continuité l'histoire du commerce des gravures sur cuivre en Allemagne. Parmi les gravures qui se débitaient au XVIIIe siècle à la Foire, et dont plusieurs portent des titres et commentaires en français, les moins curieuses ne sont pas celles qui représentent les aspects de la cité et ceux de la Foire elle-même : la cohue des marchands, les baraques des montreurs, et les étalages d'objets de luxe qui attiraient les riches acheteurs dans la « cour d'Auerbach ». Beaucoup de gravures étaient vendues séparément et pour elles-mêmes. Mais un grand nombre aussi (portraits des savants lipsiens, images des sciences et des métiers, etc.) étaient faites pour illustrer les publications des éditeurs de Leipzig, dont les productions devenaient sans cesse plus abondantes et plus soignées.

Il ne faut pas non plus omettre de rappeler ici la contribution artistique apportée aux Foires de Leipzig par la *porcelaine saxonne de Meissen* [1], qui y trouvait, comme il a été déjà répété plusieurs fois, son principal débouché [2]. Au milieu des brutalités et des truculences de la vie lipsienne, c'était merveille que de voir fleurir ces productions d'un art fragile et délicat. L'on pouvait se déprendre un instant de l'agitation tourbillonnante

1. Indépendamment du grand ouvrage de Karl Berling, voir Willy Doenges, *Meissner Porzellan*, Berlin, Marquardt et Cie, éd.

2. Voir : Böhmert, *Urkundl. Geschichte u. Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur*, p. 46, et Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde*, p. 138 et 139 et p. 145 et 146.

de Leipzig pour s'abandonner là, comme parleraient les poètes nos contemporains, à un « rêve de porcelaine ». La prestigieuse substance, dont l'alchimiste et chimiste saxon Böttger avait retrouvé le secret, et que Hérold [1] avait perfectionnée, était délicieuse par elle-même. Les formes qu'on lui donnait et les dessins dont on l'ornait ne l'étaient pas moins. Le modelage et la décoration s'inspiraient du style rococo [2] ou en furent, si l'on préfère, une des manifestations les plus séduisantes [3]. Jolis bergers et ravissantes bergères, galants seigneurs s'inclinant devant l'objet de leur flamme, belles petites princesses faisant la révérence, dénicheurs d'oiseaux et voleurs de baisers, ce fut comme une vision de féerie que l'apparition de ces exquises petites figurines, d'un éclat si frais, et qui faisaient autour d'elles les gestes plus menus, puisque, d'y porter une main trop hardie, c'eût été risquer de les briser et de mettre fin au prodige! Nulle part peut-être mieux que dans le modelage et la peinture de la porcelaine, le style rococo n'a révélé sa subtilité, étalé sa grâce voluptueuse et exercé son charme vainqueur [4].

1. Appelé de Vienne à Meissen en 1720.

2. Cette introduction heureuse du style rococo dans l'art de la porcelaine fut surtout l'œuvre du modeleur Johann Joachim Kaendler.

3. Un Allemand, G. Semper, a soutenu à ce propos que la manufacture de porcelaine de Meissen avait été le vrai berceau du style rococo et que ce style s'était transplanté de Saxe à Versailles et à Paris avec la fille d'Auguste III, qu'épousa Louis XV de France. Cette opinion n'a pu s'accréditer, même en Allemagne.

4. Grande a été l'influence de la cour de Dresde sur le développement des arts en Saxe à cette époque, et particulièrement de l'art céramique. Les Electeurs de Saxe, et notamment Auguste le Fort, firent de Dresde une capitale artistique. Eux aussi étaient d'ardents « collectionneurs » ; ils réunirent dans leurs palais d'admirables séries d'objets d'art et dotèrent leur résidence de magnifiques musées. Ils collectionnèrent la porcelaine avec passion (et l'on aime à raconter à ce propos qu'Auguste III, en échange de 48 vases qu'il voulait placer dans son « palais hollandais », donna au roi de Prusse un régiment de dragons). Les collections de porcelaine devinrent à la mode dans toute la Saxe et prirent leur rang, chez les riches, à côté des galeries de tableaux, de gravures, de statues.

Les Electeurs de Saxe, qui furent au XVIIIe siècle rois de Pologne, ont eu de grands défauts, mais ont été vraiment des souverains artistes. Leur amour de la beauté et du luxe sut profiter de toutes les ressources qu'ils trouvaient dans leurs différents domaines. Ils eurent le goût de la pompe un peu barbare mais grandiose des Slaves, et ils le tempérèrent et le nuancèrent en obéissant aux suggestions de l'art délicat qui florissait à cette époque dans les cours de l'Europe occidentale.

Malheureusement les prodigalités de ces souverains ne furent pas l'une des

L'ARCHITECTURE. — L'*architecture* lipsienne vaut qu'on en dise un mot. Nous avons constaté l'influence de Nuremberg sur Leipzig au XVe et au début du XVIe siècle; les Nurembergois apportèrent l'activité commerciale à la cité et ils introduisirent le style renaissance dans ses constructions nous avons vu tout ce qui fut réalisé à cet égard pendant l'édilité de Hiéronymus Lotter. Au XVIe et au XVIIe siècle ce furent les Hollandais qui, à leur tour, firent sentir leur influence à la fois sur les transactions et sur l'art de bâtir. Au commencement du XVIIIe siècle, le style baroque, triomphant à Dresde, étendit son empire à Leipzig. Quels que fussent les styles adoptés et les combinaisons auxquelles ils donnèrent naissance, les architectes lipsiens se préoccupèrent toujours de ménager de grands emplacements pour servir à l'exhibition des articles au moment des foires. Ainsi apparurent des « adaptations » lipsiennes de divers styles architecturaux. Par exemple le style baroque, libre à Dresde et visant uniquement à plaire, dut, à Leipzig, asservir sa grâce aux nécessités d'un utilitarisme marchand. On avait besoin de vastes espaces non seulement pour exposer les produits durant la Foire, mais aussi pour les emmagasiner durant le reste de l'année [1]; car beaucoup d'articles non vendus demeuraient à Leipzig au cours de l'intervalle qui s'écoulait entre deux foires; et, d'autre part, les habitants de Leipzig avaient entrepris le commerce d'entrepôt, première origine du grand commerce stable dans la ville. Les longues cours à galeries des maisons lipsiennes devinrent une des caractéristiques de la cité.

Köchs Hof, *Stieglitzenhof*, etc., toutes furent bientôt notoires. La plus grande célébrité s'attacha cependant à *Auerbachs*

moindres causes de l'abaissement de la Saxe au profit de la Prusse à la fin du XVIIIe siècle.

1 Masperger, un des historiens des Foires, envisage comme condition de la prospérité de celles-ci dans un lieu, la présence d'une population disposant de capitaux et de crédit. Il constate que, à Leipzig comme à Francfort, cette condition a été remplie et il énumère les bons profits qu'on se fait en logeant les étrangers et leurs marchandises, en les mettant en rapports avec d'autres étrangers, en se chargeant des expéditions, en faisant le change, en consentant des avances.

Hof, la Cour d'Auerbach (au pied de laquelle se trouvait et se trouve encore le non moins fameux *Auerbachs Keller*, ou Cave d'Auerbach). *Auerbachs Hof* avait été édifié en 1516 par un savant, le Dr Heinrich Stromer, d'Auerbach. Les éventaires en furent loués de préférence par les vendeurs d'articles de luxe et d'objets précieux. Cette petite galerie connut la gloire, et les poètes ne dédaignèrent pas de la célébrer[1]. Le Français Balthasar de Monconys, qui visita Leipzig en 1663 avec le duc de Chevreuse, s'étonnait de ces longues cours lipsiennes où les marchandises étaient exposées, tandis que sur la place du Marché de nombreuses baraques contenaient d'autres marchandises encore. Cent ans plus tard, les maisons de Leipzig devaient impressionner fortement le jeune Gœthe. « Leipzig, dit-il dans ses Mémoires, n'évoque pour le spectateur aucune époque antique; dans ses monuments, c'est une époque nouvelle, au court passé, qui nous parle, portant témoignage de l'activité commerciale, de l'aisance et de la richesse. Mais ce qui me plaisait tout à fait, c'étaient ces bâtiments me paraissant énormes, ayant un visage sur deux rues, enfermant tout un univers bourgeois dans leurs grandes cours entourées de constructions hautes comme le ciel, et qui ressemblent à des *burgs*, même à de petites cités[2]. »

L'un des bâtiments les plus intéressants qui furent édifiés dans le style baroque est le petit palais que se fit construire, à partir de 1701, au coin du *Brühl* et de *Catharinenstrasse*, le

1. Un poète consacra à la Cour d'Auerbach une pièce dont nous traduisons ce court passage :

« Ici, Crassus devrait être appelé un pauvre et Crœsus un indigent.
Ici Midas lui-même contemple avec étonnement de grandes tables d'or.
Ici Cléopâtre peut voir ce qu'est un torrent de perles.
O Pérou, tes richesses ont en ce lieu leur entrepôt... »

Un autre folliculaire allemand n'hésita pas à déclarer Leipzig supérieur à Paris, parce que Leipzig avait la Cour d'Auerbach. Il rappelle l'anecdocte de François Ier montrant la capitale à Charles-Quint et lui disant : « Paris seul peut offrir de tels trésors. » Il fait sommation au fantôme du Valois défunt de venir à Leipzig, et lui crie : « Prince couvert de la pâleur de la mort, approche-toi davantage encore. Est-ce que la célèbre Cour d'Auerbach ne te fait pas voir quelque chose de beaucoup mieux? »

2. *Dichtung und Wahrheit*, liv. II, chap. VI.

bourgmestre Romanus, célèbre par son faste et ensuite par ses malheurs [1].

L'autre est la Bourse, cette délicieuse petite Bourse de Commerce, charmante comme une bonbonnière, qui fut élevée — on pourrait dire ciselée — à la fin du XVIIe siècle. Devant cette adorable Bourse se dresse aujourd'hui la statue du jeune Gœthe, au milieu de la place du *Naschmarkt* ou marché des friandises. Et nous songeons, en passant par là, que Gœthe manquait souvent les cours de l'Université pour aller déguster des *crapfeln*, et qu'il composa une ode burlesque au pâtissier Hendel, à la fois pour parodier le lyrisme du professeur Clodius et pour exprimer sa reconnaissance personnelle envers le faiseur des gâteaux dont il appréciait fort la saveur.

La musique. — Enfin, à travers l'aridité de la ville toute de pierre, au milieu des dures spéculations mercantiles, parmi la sécheresse de l'encyclopédisme, de l'intellectualisme, de la critique et de la raison raisonnante, — avait jailli, comme une fontaine de miracle, la *musique moderne*.

L'école de musique annexée à la paroisse de St-Thomas, la *Thomana*, fournissait la maîtrise aux diverses églises de Leipzig. Le « Cantor » de St-Thomas, outre ses fonctions de directeur musical, d'organiste et de compositeur de musique inédite pour les fêtes religieuses, devait professer le chant aux jeunes *Thomaner*, leur donner des leçons de latin, les conduire certains jours à la messe, inspecter l'internat, etc... En 1723, la place devint vacante. Un organiste et musicien thuringien, qui avait rempli successivement diverses fonctions dans les petites villes de Thuringe, finit par se faire agréer. C'était Jean-Sébastien Bach [2]. Il occupa ce poste jusqu'à sa mort, en 1750 [3]. Il

1. Il avait été imposé comme bourgmestre à la cité par Auguste le Fort. Il perdit ensuite la faveur de l'Electeur de Saxe. Arrêté dans son palais en 1705, pendant la Foire du Nouvel an, il fut jeté en prison et resta détenu à Kœnigstein jusqu'à sa mort pendant quarante années.

2. Telemann et Graupner ayant refusé l'emploi, les conseillers de Leipzig déclarèrent qu'il fallait se contenter d'« un talent plus modeste » et prendre Jean-Sébastien Bach !

3. J. S. Bach était issu d'une longue et prolifique lignée d'organistes thuringiens

supporta sans se plaindre l'écrasant labeur qu'on lui imposait. Et, tout en s'acquittant d'une tâche si lourde, il réalisait l'œuvre la plus merveilleuse peut-être qu'eût encore accomplie aucun grand inspiré. Ses contemporains ne parurent pas s'en douter. Même les hommes dont il dépendait lui infligèrent des traitements abominables. Ernesti, directeur de l'école, le brima; il osa instituer un « préfet de la musique » pour contrecarrer ce que Bach faisait. La municipalité et le consistoire ne cessèrent de lui chercher noise, de le malmener, de l'humilier, allant jusqu'à réduire son infime traitement, sous prétexte que ce « Cantor » était décidément « incorrigible » (*sic*). L'homme trapu, aux petits yeux vifs, aux épais sourcils, aux joues pleines, au menton fort, s'arcboutait, portait le poids supplémentaire de toutes ces avanies. Replié sur lui-même, il poursuivait, par une méditation et une activité intérieure qui ne s'interrompaient jamais et qui durèrent autant que lui, la construction de ses palais sonores, l'édification du monde surnaturel des sons qui allait désormais se superposer, en correspondant avec lui mais en le dépassant, au monde brutal de l'étendue. De plus en plus il s'embastillait en soi, indifférent aux inepties extérieures, soucieux seulement de résoudre les problèmes successifs qu'il ne cessait de se poser, et prenant une attitude mentale semblable à celle du Leibniz des dernières années[1]. Tantôt il se mettait à son orgue, instrument alors mieux compris qu'aujourd'hui, d'ailleurs en avance sur l'orchestre, et il parlait à Dieu, se laissant porter à lui sur les ailes de quelque fugue surhumaine; une messe inouïe se célébrait en lui : le prélude

Les Bach, répandus en Thuringe, en Franconie et dans la Basse-Saxe, constituaient une véritable « gilde » de musiciens et de chanteurs. On raconte sur eux les choses les plus curieuses, par exemple que, à certains anniversaires, ils se réunissaient tous dans une ville déterminée (Eisenach, Erfurt, Arnstadt) et chantaient un choral à nombreuses parties, puis des sortes de chœurs improvisés où les différentes voix, s'interrogeant et se répondant, se mariaient en complexes harmonies. Il y a là une intéressante matière pour les psychologues qui cherchent à expliquer « comment un homme de génie se fabrique en quelque sorte à travers plusieurs générations ».

Sur J.-S. Bach, voir : P. Wolfrum, *J.-S. Bach*, Berlin, Marquard éd.

1. Voir Wolfrum, *op. cit.*, p. 168.

répandait une solennité inconnue, le motet communiquait un sentiment de paix intérieure non encore éprouvé, puis un *Magnificat* d'ampleur insolite s'éployait irrésistiblement et prenait tout droit son essor dans les régions de la divine lumière, et enfin le *Sanctus* éclatait dans une allégresse infinie de Chérubins chantant au ciel la gloire du Seigneur. Tantôt il composait quelque immense choral par lequel le « formidable Cantor » courait le risque de « faire s'écrouler l'église »[1]. D'autres fois, il revenait à son cher piano, dont il s'attachait amoureusement à developper les ressources et la puissance; il défilait une « suite » de danses[2] : l'allemande pleine d'une sensibilité contenue, la sarabande passionnée, le langoureux menuet, l'agile passe-pied et la gigue emportée; il leur donnait à toutes de nouvelles grâces, il leur prêtait un pouvoir voluptueux qu'elles n'avaient pas encore possédé; mais peu à peu il les baignait d'une joie si lumineuse, il y jetait les rayons d'un si clair bonheur, que le plaisir s'achevait en félicité, que l'agrément devenait extase; et c'était comme la gaîté presque enfantine, très grande, très forte, emplissant tout l'être, d'un paradis retrouvé enfin. Ou bien il saisissait son violon et, architecte vertigineux, bâtissait cette étrange *Chaconne*, « ce géant musical qui semble escalader les cieux »[3]. A certains moments, il se consacrait à l'orchestre, et il en éveillait un à un les instruments, comme des âmes. Et ses trompettes étaient triomphales, et ses hautbois se plaignaient de façon déchirante, et de sa flûte on a pu dire que nulle autre ne devait être plus coquette[4]. Aucun événement aussi étonnant ne s'était produit depuis la création du monde. Oui, Bach venait de créer un monde supérieur, qui allait planer désormais au-dessus du vieux monde de la nécessité et des intérêts matériels. Deux autres surhommes, Mozart et Beethoven, allaient bientôt s'y

1. *Das war ein furchtbarer Cantor*... Mendelssohn.

2. C'est pendant la guerre de Trente ans que s'étaient introduites en Allemagne toutes les formes de danses espagnoles, françaises, italiennes, polonaises, scandinaves, anglaises.

3. Wolfrum, *op. cit.*, p. 144.

4. Wolfrum, *op. cit.*, p. 141.

élever à sa suite pour en accroître l'étendue et la magnificence.

Même au point de vue économique, l'œuvre de ce génie et de quelques autres [1] ne fut pas perdue pour Leipzig. La prospérité de plusieurs industries s'en ressentit. Inversement, ces industries fournirent une aide précieuse aux compositeurs et aux musiciens. La *fabrication des instruments de musique*, qui avait commencé de très bonne heure en Saxe, se développa de plus en plus. Cette branche industrielle était appelée à augmenter continuellement d'importance jusqu'à nos jours. Ce fut pareillement le cas de l'*édition des ouvrages musicaux*, qui, comme surgeon détaché de l'édition des ouvrages imprimés, acquit au XVIIIe siècle une vie propre. Nous avons vu que Jean-Gottlob-Immanuel Breitkopf, l'ami de Gœthe, rénova l'édition musicale. Il fonda la maison Breitkopf et Härtel, qui est constituée définitivement à partir de 1795. Les fabricants d'instruments et les éditeurs de musique avaient tout à gagner à ce que l'art des sons fût de plus en plus pratiqué et honoré dans la cité. Ils s'employèrent de toutes leurs forces à poursuivre ce résultat et y contribuèrent de leurs deniers.

Une autre cause du développement de la vie musicale à Leipzig fut la richesse de la ville. La musique est en effet un art très coûteux. La musique réussit encore à Leipzig parce que les habitants en étaient nombreux et qu'une grande affluence de population s'y réunissait. Or, si la musique est peut-être un art individualiste dans ses hautes inspirations et dans ses suprêmes fins, elle est un art social par les innombrables concours qu'elle nécessite.

En 1743, plusieurs riches négociants de Leipzig, parmi lesquels le grand libraire Gleditsch, fondèrent le « Grand Concert ». C'est l'origine des concerts du *Gewandhaus*. En 1783, en effet, le « Grand Concert », dont Hiller était le directeur musical, fut installé dans la Maison de Foire des Tissus ou *Gewandhaus*. Au XIXe siècle, ces concerts acquerront un renom

1. Händel, contemporain de Bach, était né à Halle, distante de Leipzig de quelques kilomètres à peine.

mondial. C'est Félix Mendelssohn-Bartholdy lui-même qui, par sa direction géniale, les rendra illustres. Mendelssohn aussi tirera Bach de l'abîme d'incompréhension où la sottise des hommes l'avait enseveli [1].

L'on sait quel fut le splendide éclat de la vie musicale à Leipzig au XIXe siècle [2]. Il faut nommer pour mémoire le charmant Lortzing, qui résida de longues années dans la Ville-Foire et qui, malgré bien des épreuves et bien des détresses, composa des œuvres trépidantes de gaîté comme le *Forgeron d'Armes* et *Czar et Charpentier*.

Mais ne nous arrêtons qu'aux plus grands noms. Schumann, Saxon de Zwickau, vécut à Leipzig et l'aima. La rude et puissante cité plaisait à sa sensibilité inquiète. Elle le rassurait pour ainsi dire. Dès qu'il l'eut quittée, il fut repris de ses angoisses et ne tarda pas à perdre sa lucidité.

Les fastes de la musique lipsienne trouvent leur somptueux aboutissement en Richard Wagner, né à Leipzig, et méconnu de ses compatriotes aussi complètement que l'avait été Leibniz. Wagner, qui, par certains traits, se « situe » pourtant dans son milieu originel! Wagner, indomptable et frondeur comme un vieil étudiant de Leipzig! Wagner, d'une volonté obstinée, d'une intellectualité robuste et d'une forte sensualité! Wagner, qui a chanté la Thuringe dans *Tannhäuser*, la Franconie dans les *Maîtres-Chanteurs;* et qui, dans les infatigables *Niebelungen*, semble nous montrer les lutins travailleurs s'essoufflant aux forges de l'Erzgebirge! Wagner enfin qui, en nous faisant voir les nains, les hommes, les géants et les dieux acharnés à la poursuite de l'or du Rhin, a l'air de traduire en un symbole la terrible activité mercantile de Leipzig, sa course effrénée

1. Quand Bach fut mort, un cuistre déclara que, cette fois, il fallait choisir un meilleur « Cantor » et qui ne négligeât pas, comme le précédent, la partie de sa tâche regardant la musique vocale.

2. N'omettons pas de noter que les Juifs, dont nous avons signalé le rôle actif dans le commerce lipsien, ont apporté un appui fort efficace à l'art musical et théâtral, qu'ils sentent vivement et comprennent bien. Et Mendelssohn lui-même, — le génial *dirigent* du *Gewandhaus*, — fils d'un banquier de Berlin, était, comme on sait, de race juive.

vers le gain, sa chasse éperdue aux profits et aux bénéfices, et, à travers péripéties et catastrophes, son effort incessamment tendu pour saisir la proie à laquelle l'attachent une cupidité inextinguible et un inassouvissable désir !

L. Arqué.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
FONDATEUR
EDMOND DEMOLINS

QUESTIONS DU JOUR

L'INAUGURATION DU MONUMENT
D'EDMOND DEMOLINS

LA FOIRE DE LEIPZIG
A L'ÉPOQUE ACTUELLE

PAR
L. ARQUÉ

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
Juin 1910

SOMMAIRE

A. — L'INAUGURATION DU MONUMENT D'EDMOND DEMOLINS, par Paul de Rousiers.

B. — LA FOIRE DE LEIPZIG A L'ÉPOQUE ACTUELLE, par Louis Arqué.

I. — ***La Foire de Leipzig et ses hinterlands.*** P. 13.

1° *Foires et marchés.*

2° *Leipzig et sa situation géographique.*

3° *Les hinterlands de Leipzig.* — La Franconie. — La Thuringe. — Le royaume de Saxe.

4° *Les caractéristiques de Leipzig.* — Le Brühl et le commerce des fourrures. — Les foires d'Avant-Pâques et de la Saint-Michel.

II. — ***Comment la Foire de Leipzig a prolongé son existence au XIXe siècle et s'est transformée en Foire d'échantillons.*** P. 36.

1° *Le déclin de l'ancienne Foire.* — Les transformations de la Librairie. — Les transformations du commerce des fourrures. — Les Bourses de commerce.

2° *Les Foires d'échantillons.* — Influence de la nature des objets fabriqués. — Influence de l'origine des objets fabriqués. — Influence du lieu et du mode de production des objets. — Influence du mode d'utilisation. — Le développement des fabrications dans les hinterlands. — Les instruments de musique. — Élargissement du rayon d'attraction de la Foire aux échantillons.

3° *Comment se font les transactions.* — Les maisons de foire. — Les vendeurs. — Les acheteurs.

4° *Aspect de la foire.*

III. — ***La Foire aux idées à Leipzig.*** P. 93.

QUESTIONS DU JOUR

L'INAUGURATION DU MONUMENT

D'EDMOND DEMOLINS

Le 15 mai dernier, le buste d'Edmond Demolins, dû à l'habile ciseau du sculpteur Lenoir, a été dévoilé à l'École des Roches, dans la salle des fêtes, en présence d'une nombreuse assistance et de plusieurs des collaborateurs de la *Science sociale*. Le *Journal de l'École* (Fascicule de juillet de la *Science sociale*), rendra compte de cette cérémonie et publiera les discours prononcés par M. Modeste Leroy, député de l'Eure et par M. G. Bertier, directeur de l'École des Roches. Nous donnons ici celui de M. Paul de Rousiers, qui s'est spécialement attaché à faire ressortir comment la fondation de l'École des Roches, par Edmond Demolins, se relie d'une façon très directe à son œuvre de science sociale.

« Messieurs,

« Il y a trente-cinq ans, je rencontrai à Paris un jeune historien dont je devins rapidement l'ami. Il avait beaucoup de talent, un don surprenant de clarté, un merveilleux entrain, énormément d'esprit, le goût des idées générales avec une façon originale de les ramener à des données concrètes, la passion du bien public et le souci de s'en inspirer dans la direction de ses efforts personnels journaliers. Sa conversation était captivante; on se trouvait attiré vers lui par le plaisir

de l'entendre et on lui restait attaché parce qu'on sentait une force en lui. Cette force, ainsi pressentie d'instinct et confusément par les compagnons de sa jeunesse, s'est amplement manifestée depuis lors. Quelques années d'une existence trop courte ont affirmé la puissante personnalité d'Edmond Demolins. Son œuvre lui survit et rend à sa mémoire un indestructible hommage.

« J'ai gardé le souvenir de ces temps éloignés, de cette époque à laquelle Edmond Demolins, consacrant encore la plus grande partie de son effort journalier à des travaux historiques, se sentait déjà invinciblement attiré vers la science sociale, et je m'y reporte avec émotion aujourd'hui, au moment où je suis appelé à parler de lui dans ce cadre où tout proclame la fécondité de sa vie. Quelle carrière parcourue depuis lors! Comment le jeune savant qui analysait avec tant de pénétrante sagacité le Mouvement communal au Moyen Age, est-il devenu successivement le fondateur d'une revue scientifique et le créateur de l'École des Roches? Par quel enchaînement logique ces diverses phases de sa vie sont-elles liées, de telle sorte que, parmi cette variété de buts immédiats, une idée directrice constante se retrouve partout, c'est ce que je voudrais rappeler brièvement.

« Dès le début, nous voyons Demolins s'intéresser par-dessus tout à la structure de la société. Ce qui le séduit dans ses premières études historiques, c'est l'organisation sociale du Moyen Age, l'intensité de la vie locale, son autonomie. Ce n'est pas, d'ailleurs, un simple spectacle qu'il se donne; déjà, il est en réaction vive contre l'Ancien Régime et aussi contre son héritier direct le Régime Nouveau, centralisateur, administratif, césarien. Le Moyen Age lui fournit des arguments pour le battre en brèche, pour montrer l'efficacité d'un organisme plus souple. Il est en réaction également contre l'histoire-bataille; il estime que la succession des grandes calamités et des grands triomphes des peuples ne donne qu'une idée fort incomplète de leur existence, surtout qu'elle ne saurait en expliquer la marche, en dégager la philosophie. Ainsi s'affirme avec les premiers écrits de Demolins une idée à laquelle la science sociale viendra

donner plus tard une grande force : la prédominance de la vie privée sur la vie publique. Il est impossible de lire ses œuvres de jeunesse sans se rendre compte qu'il cherche anxieusement la cause profonde des événements historiques dans la constitution de la famille, de l'atelier de travail, dans l'organisation de l'existence journalière, dans la solution donnée à tous les problèmes qu'elle pose. C'est, en quelque sorte, de la science sociale avant la lettre.

« Aussi avec quelle ardeur, avec quelle avidité il aspire à recevoir les enseignements de ceux qui se sont consacrés à l'étude de ces phénomènes! C'est Frédéric Le Play, d'abord, Henri de Tourville, ensuite, auxquels il s'attache de suite et définitivement, pour toute la vie. Attachement personnel de reconnaissante affection; attachement du savant aux fondateurs de la méthode qui le conduit à la découverte de la vérité; attachement, enfin, du prosélyte, de l'apôtre, à ceux qui ont dégagé une doctrine qu'il prêche et qu'il entend réaliser dans toute la mesure de ses forces. Car l'homme d'action se trouve en lui à côté de l'homme d'étude. Il n'est pas détaché, indifférent, enfermé dans sa tour d'ivoire. Tout au contraire, aussitôt qu'il se croit en possession d'une vérité, il s'efforce d'abord de la formuler pour la rendre intelligible, pour la marteler dans la tête de ceux qui l'écoutent ou qui le lisent; puis il avise aux moyens de la mettre en pratique. C'est pourquoi il a été un meneur d'hommes et un fondateur. C'est pourquoi il a exercé une influence directrice sur un grand nombre d'intelligences. C'est pourquoi il a créé cette École des Roches dont il ne m'appartient pas de vanter les mérites, mais qui, par son existence même, son succès et les imitations qu'elle a provoquées, suffirait seule à démontrer la puissance de son action et à perpétuer son nom.

« Les origines de l'École des Roches tiennent tout entières dans la science sociale. Sa création est comme l'aboutissement nécessaire de la pensée et de l'apostolat de Demolins. Bien des fois, au cours de ses innombrables conversations, il avait pu se rendre compte que les conclusions d'ordre pratique qui lui

étaient chères rencontraient l'adhésion intellectuelle de ses auditeurs, mais que ceux-ci, tout en étant complètement gagnés à ces conclusions, se trouvaient dans l'impossibilité de les faire passer dans le domaine des réalités. C'est tout autre chose, en effet, de gémir sur le manque d'esprit d'entreprise de la bourgeoisie française et de faire preuve soi-même de cet esprit d'entreprise; de constater avec regret l'abaissante médiocrité et la dépendance des emplois secondaires et de s'affranchir de cette médiocrité et de cette dépendance en s'élevant aux situations dirigeantes. Un homme à l'esprit juste, réfléchi, éclairé par la connaissance des faits contemporains, peut arriver à déterminer le malaise dont souffre la société à laquelle il appartient; mais il lui est extrêmement difficile, parfois impossible, de réagir efficacement contre ce malaise, même en ce qui le concerne personnellement. Précisément, parce qu'il est l'homme de cette société, qu'il est adapté à son organisation, il se trouve mal préparé à une organisation différente reconnue nécessaire. Cela est vrai surtout dans les sociétés dépourvues de souplesse, emprisonnées dans des traditions trop étroites. C'est le cas, en particulier, pour notre société française. Les hommes de la classe dite dirigeante, qui ont été élevés selon la méthode qui fait des fonctionnaires, savent par expérience combien est malaisée à franchir l'étape qui ramène aux professions fondamentales, à celles qui comportent des responsabilités effectives, une direction véritable.

« Ainsi, pour passer de la théorie à la pratique, une conviction arrêtée n'est pas suffisante. Il faut encore une préparation, une éducation, un entraînement. Demolins avait une vue très claire de cette nécessité et, en fondant l'École des Roches, il a voulu y pourvoir. Sentant très bien que la génération arrivée à l'âge d'homme resterait forcément en route dans l'étape décisive, il s'est décidé à élever une génération nouvelle, capable de la franchir allègrement.

« Tel était le but. Et maintenant, après dix années accomplies, nous avons le devoir de nous demander si le but a été atteint. Sommes-nous demeurés fidèles à la visée du fondateur? Lui-

même, au travers des vicissitudes qui sont l'inévitable rançon de toute création hardie, n'a-t-il jamais perdu de vue la raison première qui l'avait déterminé à cet immense effort? L'École des Roches arme-t-elle véritablement pour la vie les enfants qui lui sont confiés? Les élève-t-elle réellement en vue de l'avenir dans lequel ils vivront, de l'avenir qu'ils contribueront à rendre fécond? Les adapte-t-elle aux conditions qui s'imposeront à eux? Cet examen de conscience est nécessaire. Tous ceux qui, à un degré quelconque, participent à la direction de l'École l'ont entrepris maintes fois.

« Reconnaissons tout d'abord que si on lit le livre de l'*Éducation nouvelle*, dans lequel Edmond Demolins traça le plan de l'École avant sa création, et si on compare chacun de ses chapitres avec les éléments correspondants de l'École actuelle, on trouve des différences sensibles sur certains points. Cette constatation est loin de nous scandaliser. Elle marque que nous sommes en présence d'un organisme vivant et non pas d'une pièce de musée pédagogique. Toute œuvre qui a le don de vie se transforme par le fait même de son développement. Au surplus, Edmond Demolins n'avait jamais entendu substituer au cadre rigide et administratif du collège français un autre cadre rigide et administratif. Il voulait que l'École devînt une adaptation à la vie. Sa première qualité devait donc être la souplesse, l'aptitude à se modifier, à se plier aux circonstances. Si, dans les débuts, il s'est très positivement inspiré de l'exemple des écoles anglaises, c'est qu'il avait reconnu précisément chez elles une correspondance plus exacte entre les méthodes qu'elles suivent et l'avenir de leurs élèves. Et quelques esprits superficiels purent s'imaginer que les Roches seraient une école anglaise transportée en France. Ceux-là n'avaient certainement pas fait de science sociale. Ils n'avaient pas compris non plus le but poursuivi. J'ajoute qu'ils avaient mal lu l'*Education nouvelle*. Si Demolins, en effet, avait voulu copier les écoles anglaises, c'est dans les grandes *public schools* d'Eton, de Harrow, de Rugby, de Winchester, qu'il serait allé prendre ses modèles. Au contraire, c'est très authentiquement à des écoles en réac-

tion contre ces types traditionnels qu'il va demander des inspirations. Abbotsholme et Bedales cherchent une formule d'éducation plus en harmonie avec les besoins modernes. Leurs fondateurs estiment que les vieilles *public schools* souffrent un peu de leur grand âge, de l'observation trop stricte de tous leurs usages séculaires sans distinction; qu'elles aussi, dans une certaine mesure, élèvent les enfants en vue du passé. Et c'est, de suite, vers ces institutions plus ouvertes, moins étroitement anglaises, que Demolins tourne ses regards.

« Faut-il donc s'étonner que l'École des Roches soit devenue une école française? N'y a-t-il pas lieu, au contraire, non seulement de s'en féliciter, mais de voir dans ce trait l'accomplissement du désir très net de son fondateur? A maintes reprises il s'est expliqué sur ce point et Dieu sait s'il avait le don de s'expliquer clairement! Le plus bel éloge que l'on puisse faire de son œuvre est précisément celui-ci, qu'ayant diagnostiqué exactement le mal profond de l'éducation française, il lui a appliqué un remède propre à lui rendre sa vigueur. Il n'a pas pris des petits Français pour en faire des Anglais; mais il a élevé ces petits Français en développant leurs dons naturels et en formant leur caractère par des méthodes inspirées de celles qui réussissent aux Anglais. Je comparerais volontiers sa tentative à celle des premiers créateurs de parcs « à l'anglaise » en France. Abandonnant les conceptions rectilignes suivant lesquelles le développement individuel de l'arbre est sacrifié à un effet d'ensemble, qui font disparaître le plus possible le relief naturel du sol pour établir une série de terrasses rigoureusement plates et affectant des formes géométriques, qui supposent une transformation complète des données de la nature et leur subordination étroite à un plan logique arrêté d'avance, ces paysagistes apprirent en Angleterre comment il est possible de tirer parti des éléments de beauté fournis par des arbres dans leur plein développement, d'obtenir des effets de perspective au moyen des ondulations du terrain, de tracer des allées de promenade suivant d'harmonieuses courbes de niveau, de s'associer à l'œuvre de la nature, de l'épouser au lieu d'en triom-

pher superbement. Et les parcs qu'ils créèrent furent différents des parcs anglais dans la mesure où la fertilité du sol, son humidité, son aptitude à porter telles ou telles essences forestières, sa déclivité, différaient en France et en Angleterre. Suivant les régions mêmes de la France, ce furent les grandes futaies de hêtres normandes, les chênes de Bretagne au milieu des roches de granit, les sapins de Sologne encadrant de vastes étangs, les châtaigniers en Limousin, les platanes dans le midi de la France qui fournirent le principal ornement de ces parcs infiniment variés. Ce que l'on avait pris aux Anglais, c'était le secret d'une souplesse d'adaptation inconnue jusque-là, d'une personnalité plus accusée. De la même manière, Edmond Demolins avait emprunté aux collègues anglais quelque chose de leurs méthodes, afin de former des Français plus développés, mieux adaptés aux conditions de leur vie, de meilleurs Français en un mot. C'est aujourd'hui encore la visée de l'École des Roches.

« Tout affirme, au surplus, son caractère français. En premier lieu, c'est une création réfléchie, répondant à un but précis, non pas une institution traditionnelle justifiant ses méthodes par l'antiquité de leur consécration. Elle a été fondée pour réagir contre des pratiques jugées funestes; elle contrôle ses résultats d'une façon constante pour découvrir la raison des échecs ou des imperfections, y porter remède, chercher la voie des progrès possibles. Je suis sûr qu'aucun des professeurs ici présents ne consentirait à tolérer un usage absurde sous prétexte qu'il est ancien, par exemple, celui de briser toute la vaisselle de toilette des dortoirs à une date déterminée, usage pieusement conservé dans telle « public school » anglaise. Les exigences logiques de l'esprit français, dont nous sommes parfois victimes, nous garantissent tout au moins contre ce respect superstitieux de coutumes sacro-saintes.

« L'École est bien française encore par la mesure avec laquelle y sont appliquées les idées qui en ont déterminé la fondation. La préoccupation d'un développement harmonique de l'enfant y domine. Au début, des esprits simplistes avaient prédit, les uns avec un désir non dissimulé de critique, d'autres avec une

sympathie mal éclairée et plus dangereuse encore, que nos élèves tourneraient délibérément le dos à toute culture classique; que ce seraient de solides gaillards, fortement musclés, plus aptes à défricher la brousse qu'à tenir leur place dans une société compliquée. Pour conserver aujourd'hui ces illusions, il faudrait se refuser obstinément à ouvrir les yeux. Nous n'entendons pas sacrifier le développement intellectuel au développement physique, ni aucun d'eux au développement moral ou inversement. Nous ne voulons pas faire des êtres monstrueux, préparés à une besogne étroitement spécialisée; nous désirons fournir à notre société française moderne des citoyens capables de la bien servir. C'est pourquoi les élèves des Roches s'instruisent. Ceux qui orientent la fin de leurs études secondaires vers les divers baccalauréats franchissent ces barrières officielles avec de très honorables résultats. Ceux qui se préparent plus directement à la vie pratique emportent des Roches un bagage un peu plus léger, peut-être, mais plus approprié à leurs besoins particuliers. Ni pour les uns ni pour les autres, le Directeur de l'École et les Professeurs ne mesurent le succès à la somme des connaissances acquises, mais au degré de capacité pour en acquérir. Si l'élève sort de l'École avec le goût de la culture intellectuelle et des habitudes de travail, on peut dire que le but essentiel de son instruction a été atteint.

« Les joueurs de foot-ball et de cricket de l'École des Roches ne sont donc pas moins instruits que nous ne l'étions lorsque, à leur âge, nous nous promenions avec monotonie dans les cours entourées de hautes murailles. En revanche, ils sont beaucoup plus ouverts aux impressions artistiques, à la vie extérieure du monde. C'est qu'ils ont vécu dans une étroite union avec des maîtres qui les ont initiés et fait participer à leur art comme à leurs préoccupations journalières. Ils sont les enfants de tous ces professeurs dont ils partagent la vie, et comme il arrive à ceux qui rencontrent dans leur milieu familial des personnalités éminentes de se développer par leur contact et de garder toute leur vie comme un reflet de leurs qualités, ainsi les élèves des Roches mettent-ils à profit pour leur formation personnelle les

dons variés, les acquisitions diverses, les tournures d'esprit différentes de leurs professeurs. Et la variété même de ces éléments garantit les enfants contre l'inconvénient des systèmes rigides appliqués uniformément, contre le danger d'une éducation déjetée d'un seul côté. Elle est un précieux élément d'équilibre, de mesure et d'harmonie.

« Mais ce qui reste la préoccupation essentielle de l'École aujourd'hui comme il y a dix ans, lorsque Edmond Demolins en jetait les bases, c'est la formation de l'homme et de l'homme moderne. Peut-être n'est-il pas inutile de préciser ici ce que nous entendons par cette expression et l'idéal que nous cherchons à réaliser par un effort quotidien. On se figure parfois qu'en armant nos élèves pour la vie nous cherchons à en faire des lutteurs sans scrupules, des renverseurs d'obstacles, traversant la vie victorieusement comme une balle traverse une planche, en vertu de sa force initiale. Ceux qui ont partagé cette erreur font une injure gratuite à la mémoire du fondateur de l'École et oublient que cette fondation lui a été inspirée par la Science sociale. La base première de la science sociale, c'est le caractère social de la plupart de nos actes réputés individuels, c'est-à-dire le fait constaté qu'ils supposent et qu'ils déterminent des groupements d'hommes qui influent sur eux et sur lesquels ils influent. Dès lors, quiconque a fait de la science sociale sait à merveille que l'effort individuel le plus énergique demeure toujours conditionné dans ses résultats par les groupements qui se rattachent à lui activement ou passivement, et, par suite, il sait aussi que l'efficacité pratique de cet effort — je ne dis pas son mérite moral — dépend de ces groupements. L'organisation si complexe des sociétés modernes multiplie à l'envie les vérifications de cette loi. Les actes individuels de notre vie quotidienne réclament des groupements de plus en plus variés, de plus en plus nombreux ; l'action isolée disparaît de plus en plus devant l'action concertée ; de telle sorte que l'éducateur moderne manquerait radicalement son but s'il préparait les jeunes gens à un « splendide isolement ». Être bien armé pour la vie, pour la vie contemporaine, ce n'est pas seulement être un bel

animal humain, vigoureux, intelligent, moralement trempé pour le gouvernement de soi-même, c'est aussi être capable de devenir un bon ouvrier dans l'atelier de travail, de jouer utilement son rôle dans la famille, dans les associations d'intérêt privé comme dans celles qui visent au bien public, de remplir pleinement sa fonction de citoyen dans la cité comme dans l'État, en temps de paix comme en temps de guerre, d'être adapté, en un mot, à toutes les nécessités que la vie moderne comporte.

« Telle est la raison de l'intérêt puissant qui s'est attaché à l'œuvre poursuivie dans cette maison. Par là, l'entreprise toute privée conçue par un penseur, mise à exécution par lui au milieu d'innombrables difficultés, grâce à l'inlassable dévouement de l'énergique compagne de sa vie, grâce au concours de maîtres conscients de la grandeur de leur tâche, a une portée sociale considérable.

« Nous en recueillons aujourd'hui le témoignage dans cette fête qui réunit aux amis de la première heure, aux collaborateurs et aux élèves de Demolins, les représentants des pouvoirs publics. Les hommes auxquels est confiée la lourde charge de diriger l'enseignement et l'éducation dans nos universités et dans nos collèges, ceux sur lesquels repose le fardeau plus lourd encore du gouvernement de la Nation ne restent pas indifférents à la patriotique tentative qui, depuis dix années, a suscité tant d'efforts et fait fructifier tant de bonnes volontés. Nous les remercions des encouragements que leur bienveillance apporte à notre marche vers le progrès et de l'hommage qu'ils rendent à celui qui le premier, héroïquement, nous a montré la voie à suivre. Désormais, grâce au talent d'un grand artiste, son image présidera à toutes les solennités qui se déroulent dans cette enceinte; elle rappellera chaque jour à tous ceux, maîtres ou élèves, que leurs occupations y ramènent, la noblesse du but à atteindre par l'accomplissement des tâches quotidiennes. Dieu veuille que tous demeurent fidèles à l'enseignement muet qui s'échappe encore de ces lèvres naguère si habiles à faire pénétrer dans les esprits de hautes conceptions formulées en de claires idées! »

LA FOIRE DE LEIPZIG

A L'ÉPOQUE ACTUELLE[1]

I

LA FOIRE DE LEIPZIG ET SES « HINTERLANDS »

1. — FOIRES ET MARCHÉS

Dans l'esprit d'un habitant sédentaire de quelque province française, le mot *Foire* suffit déjà à éveiller d'éclatantes images. Sur la grand'route, d'alertes carrioles filent, coupant les rayons obliques du soleil levant; des paysans piquent leurs bœufs; et, en une poussée conquérante, la campagne entière semble marcher sur la Ville. Puis la cité elle-même s'évoque, tourmentée par une agitation insolite. D'une vaste place, où fourmillent à l'infini les pointes aiguës des cornes des ruminants, partent des mugissements prolongés; circulant à travers le bétail, des hommes en jaquette de gros drap ou en blouse bleue s'observent, s'abordent, discutent, font mine de se quitter, brusquement se rapprochent. Ailleurs se dressent des éventaires, qu'un public féminin investit; et les pièces d'étoffe se déploient sous la caresse des doigts fébriles, des rubans multicolores chatoient, du linge illumine en blancheur. Sur les trottoirs déambule et

1. Après avoir étudié la Foire d'autrefois (Voir « *La Foire de Leipzig dans les temps passés* »), nous abordons l'examen de la Foire actuelle, c'est-à-dire d'un phénomène encore existant et directement perceptible.

se pavane la jeunesse; les élégances paysannes font la parade; les enfants échangent des regards, cependant que les parents calculent et supputent les fortunes. Dynamique mentale, où les attractions du sentiment et celles de l'intérêt combinent leurs énergies en des résultantes qui vont déterminer les mariages prochains, par lesquels se perpétuera ce groupe éphémère d'humanité lâché en ce moment à travers la rue. Toute la vie est là, avec tous les désirs, toutes les passions, toutes les manœuvres et toutes les ruses. Le mystère aussi et les vagues espoirs, symbolisés grossièrement par quelque diseuse de bonne aventure. Et la terreur encore, sentiment parfois cher aux humains, et qu'exploite à cet instant un chanteur de complaintes, qui, juché sur un tréteau et montrant avec une baguette les cartons successifs d'une chromolithographie horrifique, retrace lamentablement les phases du crime épouvantable commis l'hiver passé dans quelque « sanglante auberge ». Une attention profonde l'environne, un silence recueilli s'est fait autour de lui. Mais soudain se produit un grand ébranlement. Tout le monde s'enfuit. Qu'y a-t-il? C'est un bœuf qui s'est échappé et qui donne de la corne. La frayeur provoque des remous qui font vibrer au soleil toutes les couleurs de la foule bigarrée. Quelle animation! quelle vie frémissante et multiple! Cependant le jour tombe. On rattelle les carrioles. Les routes se couvrent de voyageurs allant en sens inverse. Malgré la permanence de l'activité urbaine, un engourdissement semble saisir la Ville. Et les citadins, même ceux qui étaient le plus portés à considérer avec dédain ou impatience leurs visiteurs de la journée, ne se sentent pas exempts d'une légère mélancolie. Tant de vie tumultueuse a coulé là, et puis a instantanément reflué! C'est comme le lit desséché d'une mer qui se serait tout à coup retirée. Telles sont les images que laissent derrière elles nos modernes petites foires de province, rendez-vous où les paysans, *séparés par la distance et par l'absence ou la rareté de moyens de communication perfectionnés*, se rencontrent pour échanger entre eux certains produits agricoles et pour vendre aux consommateurs urbains ou aux marchands de la ville les fruits de

la terre, afin de se procurer à la place de l'argent ou des produits manufacturés.

Il y a une forme atténuée de ces foires : c'est le petit et périodique *marché*. Diminuons l'intensité des images précédentes, adoucissons les traits, éteignons un peu les couleurs, et nous aurons la représentation du marché. Ici les transactions portent sur un nombre restreint d'objets, le plus souvent sur des denrées destinées à la prompte consommation. Et il ne s'y conclut presque uniquement que des ventes au détail.

Maintenant, au lieu d'adoucir les traits du tableau ébauché tout à l'heure, renforçons-les. Au lieu d'amortir les couleurs, avivons-en l'éclat. Elargissons les plans, creusons les perspectives. Ainsi nous ressuscitons la vision des *grandes Foires d'Europe au Moyen Age* et nous commençons à entrevoir ce que sont encore, avec de graves modifications d'ailleurs, quelques grandes Foires survivantes, comme, par exemple, la *Foire de Leipzig*.

II. — LEIPZIG ET SA SITUATION GÉOGRAPHIQUE.

C'est à Leipzig, en effet, que nous allons nous transporter. Chacun sait que cette cité, la principale ville commerciale du royaume de Saxe, est placée à l'extrême-ouest du royaume, tout près de la frontière. Par contraste, Dresde, la capitale politique, est située à l'est extrême. La troisième ville saxonne par ordre d'importance se trouve au sud : c'est Chemnitz, qui s'est développée vigoureusement par la construction des machines.

Leipzig est la Ville sans Eaux. Elle ne doit rien à la présence d'un grand fleuve. Sous ce rapport elle est deshéritée. L'Elbe coule assez loin de là, à l'est. On se souvient que, descendu de Bohême, il entre en Saxe un peu avant Pirna, arrose Dresde, Meissen, la Ville de la Porcelaine, et, un peu avant de quitter le Royaume, Riesa. Pas même la Mulde, dont un affluent touche Chemnitz, ne baigne Leipzig. De l'autre côté, vers l'ouest, en

dehors de la frontière de la Saxe royale, dans la Province de Saxe prussienne, se déroule le cours de la Saale, qui traverse Naumbourg et Halle. Près de Magdebourg, la Ville des Sucres, la Saale conflue avec l'Elbe venant de Riesa.

Et ce n'est qu'un petit affluent de la Saale, l'Elster, côtoyé par son propre affluent, la Pleisse, qui passe à Leipzig et met un soupçon de fraîcheur dans l'aridité de cette ville sèche et toute de pierre.

III. — LES HINTERLANDS DE LEIPZIG.

Mais avant de faire notre entrée dans la cité, il est nécessaire que nous promenions un peu le regard sur les régions circonvoisines. Cela nous aidera singulièrement à y voir clair dans notre étude. Et il sera bon de retenir les brèves constatations que nous allons faire.

La Franconie[1]. — Au sud-ouest de la Saxe, s'étend la *Franconie*. Elle constitue aujourd'hui politiquement la partie nord de la Bavière, et a pour ville principale Nuremberg. Nous pourrions crayonner ainsi la Franconie : hauts coteaux sablonneux, bois de pins, et (exception faite de la culture du houblon) agriculture indigente. Au nord-est de la Franconie, s'élève le Fichtelgebirge; il contenait autrefois des gisements d'étain, qui furent l'occasion des premières industries du pays. *La majorité de la population, forcée de bonne heure à la fabrication par l'infécondité du sol,* a fini, à travers de nombreuses vicissitudes industrielles, par trouver sa subsistance dans certaines branches de travail caractéristiques, dont les plus importantes sont, à l'heure actuelle, celle des *jouets de métal et jouets mécaniques et optiques,* et celle des *ustensiles de ménage en tôle.*

Le régime de production est en partie attardé aux formes du travail à domicile et de la petite industrie. A l'est de la Franconie, la zone des petits ateliers se prolonge à travers le massif

1. Voir : *La Civilisation de l'Étain* (*Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 25).

boisé du Bayerischer Wald, et, par delà celui-ci, dans le massif parallèle du Boehmer Wald (Forêt de Bohême).

La Thuringe[1]. — Laissons la Franconie et montons vers le Nord. Ici, s'étend la vaste région naturelle, connue sous le nom de *Thuringe*. Politiquement, elle présente une mosaïque de petits États morcelés qui avoisinent le royaume de Saxe au sud-ouest et à l'ouest : Saxe-Weimar, Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meiningen, Saxe-Altenbourg, Reuss branche aînée, Reuss branche cadette, Schwarzbourg-Rudolsstad, Schwarzbourg-Sondershausen. La Thuringe est d'altitude plus considérable que la Franconie; son caractère forestier est encore bien plus prononcé : sur la majeure partie de son territoire, elle est le Thüringer Wald, c'est-à-dire la *Forêt de Thuringe*. Son agriculture est bien plus indigente encore que l'agriculture franconienne. *La petite industrie supplée à l'insuffisance absolue des ressources du sol.* Nous pourrions silhouetter ainsi la Thuringe : chaînes boisées, étroites et profondes vallées en forme de couloirs, humbles villages d'artisans laborieux, escarpements, et, commandant les passages, châteaux dans la montagne.

Tandis que les artisans franconiens furent patronnés de bonne heure par un patriciat de grands négociants caravaniers et métallurges, les artisans thuringiens, encore que leur pays fût traversé par deux ou trois routes commerciales de première importance, ne connurent d'autre domination que celle de moines et de seigneurs qui, par suite de diverses circonstances historiques, et aussi en raison de la configuration géographique du lieu, furent entraînés à remplir d'une façon défectueuse leur rôle de classes dirigeantes. La Réforme, qui eut dans la Thuringe un de ses théâtres essentiels, et qui trouva une des causes de son succès dans la situation sociale du pays, ne modifia pas beaucoup cet état de choses, et *la Thuringe demeura privée de véritables chefs économiques.*

Les conditions du lieu ont maintenu jusqu'à nos jours la Thuringe dans cette position inférieure. Exploités plutôt que patron-

1. Voir : *Lettres sur la Thuringe* (*Sc. soc.*, 2e pér., fasc. 64).

nés, les Thuringiens d'aujourd'hui vivent en combinant les ressources d'une culture misérable à celles d'un certain nombre de petites industries manuelles, qui sont pratiquées la plupart du temps dans des ateliers familiaux. Ces petites industries éveillent, sinon par la condition des artisans, du moins par le genre d'objets fabriqués, des idées de plaisir et d'amusement. On pourrait les classer sous six rubriques principales. Ce sont :

1° Les industries du *bois taillé :* jouets, tels que petits animaux, arches de Noë, armoires de poupées, petites boîtes, ustensiles de ménage, etc. Cette branche de fabrication domine dans les environs de Gotha et dans ceux de Sonneberg (en Saxe-Meiningen). Sonneberg! qu'on pourrait nommer le paradis des jouets, mais sans vouloir dire par là que c'en soit un pour les artisans occupés à la production;

2° Les industries de la *vannerie*. Elles sont en quelque sorte à cheval sur la Thuringe du Sud et la Franconie du Nord, car elles ont leurs stations de rassemblement à Lichtenfels en Franconie et dans la fameuse petite capitale thuringienne de Cobourg;

3° Les industries du *carton moulé :* animaux, poupées, masques de carnaval, articles de cotillon et de théâtre, bigotphones, cartonnages;

4° Les industries du *verre soufflé :* perles de verre, billes, boules pour arbres de Noël, boules de jardins, yeux de poupées, yeux artificiels, éprouvettes, tubes thermométriques, etc. Lauscha (en Saxe-Meiningen) est la station principale pour ce genre de travail;

5° Les industries de la *porcelaine :* poupées, têtes de poupées, fèves pour gâteaux des Rois, figurines (*Nippen*), porte-allumettes, salières, vaisselle de table, isolateurs électriques, dents artificielles, pipes, etc.;

6° L'industrie des *jouets de peau* ou petits animaux recouverts de peaux.

Le rapport de ces différentes branches de travail au milieu géographique est immédiat. Le *bois de la Forêt de Thuringe* est utilisé tour à tour comme *matière plastique* et comme *combustible pour les verreries et porcelaineries.*

Les artisans thuringiens ne travaillent presque jamais pour leur compte. Dégradés au rang de *Heimarbeiter* (ouvriers à domicile), ils besognent pour le compte des entrepreneurs commerciaux, qu'on appelle en allemand *Verleger*, *Verleger*, *Vorleger*, celui qui fait des avances. Afin de les mieux enchaîner, le *Verleger* fait en effet des avances aux artisans, soit en argent, soit en matière première [1]. Et le *Verleger* fait encore et surtout des avances en ce sens que, disposant seul du capital, il se charge des débours nécessaires pour assurer l'exportation des articles. Les entrepreneurs se donnent souvent l'apparence de fabricants, mais leurs pseudo-fabriques sont surtout des stations de rassemblement, de montage et d'achèvement pour le produit du travail des ouvriers à domicile. Il y a aussi de vraies petites fabriques, où le travail est en partie centralisé ; mais leur chefs appartiennent la plupart du temps au type du *patron indigent*, et ils sont, tout comme les artisans, dans la main des entrepreneurs commerciaux et des commissionnaires.

Le royaume de Saxe. — A la partie est de la Thuringe se rattache immédiatement la partie méridionale du royaume de Saxe. C'est également un grand massif boisé, où, comme dans les deux régions précédentes, les nécessités naturelles ont tôt fait surgir la petite industrie. Voici d'abord la contrée du *Vogtland*, avec sa métropole, Plauen. Il vit essentiellement de la *broderie à la main*. Puis, plus à l'est encore, c'est l'*Erzgebirge* ou Monts des Minerais. Effectivement l'on y trouvait autrefois des mines d'étain, de fer et de différents autres métaux, qui sont en grande partie épuisées. L'histoire des mines d'étain de l'Erzgebirge se lie à celle des gisements d'étain du Fichtelgebirge franconien, avec lequel l'Erzgebirge est articulé. Ici, comme en Franconie, la confection des *jouets* et celle des *ustensiles de ménage*, pouvant se rattacher toutes deux aux vieilles industries de l'étain, fournissent de la besogne à une fraction considérable de la population actuelle.

1. L'artisan thuringien n'a pas même le droit de prendre du bois dans les forêts, car le bois appartient à l'Etat et sa vente donne lieu à des enchères.

Emouvant pays que cet Erzgebirge! Presque pas de campagne. Les petites villes, les bourgs et les gros villages se succèdent à intervalles très rapprochés, tantôt s'étalant dans les vallées, tantôt escaladant les pentes, tantôt couronnant les sommets et s'encadrant de la sombre verdure des bois de pins. Tous les toits des maisons et beaucoup de façades sont couverts d'ardoises aux tons noirâtres. Chaque bourg, chaque gros village érige vers le ciel les longues cheminées de trois ou quatre petites usines. La concentration de la fabrication s'opère avec lenteur sur ce territoire d'ailleurs industrialisé dès les premiers temps, mais que les conditions du lieu semblent vouer d'une manière générale à la production en petits et moyens ateliers.

Sol rebelle, vallées encaissées, pentes raides, âpres cîmes, pins noirs, ardoises funèbres, cheminées fumantes!... c'est l'Erzgebirge, — où la nature est marâtre, — où le labeur ininterrompu est d'obligation, — et où, parmi le battement infatigable des moulins et des marteaux, le voyageur obsédé croit entendre le ahanement laborieux des lutins travailleurs et des gnômes forgerons dont la légende avait peuplé les mines primitives.

A côté des industries du jouet et des ustensiles de ménage et de diverses industries textiles, il y a, dans l'Erzgebirge, et dans une partie du Vogtland, une autre branche de fabrication très attrayante. Elle est également fort ancienne, et fait vivre une multitude d'artisans. C'est la fabrication des petits *instruments de musique* [1]. En même temps que le bois, le *cuivre*, dont l'Erzgebirge recélait autrefois des gisements connus, joue un rôle appréciable dans cette industrie.

De même que le Bayerischer Wald, à l'est de la Franconie, se double du Boehmer Wald ou Forêt montagneuse de Bohême, dans les profondeurs de laquelle la petite industrie prolonge son empire, l'Erzgebirge saxon se double, au sud, de l'Erzgebirge bohémien, qui est une des terres d'élection de l'industrie à domicile. A cette sorte de complexus géographique et économique

1. Voir : Dr Louis Bein, *L'Industrie du Vogtland saxon* (*Die Industrie des sächsischen Voigtlandes*), 1re partie. *L'Industrie des Instruments de musique* (*Die Musikinstrumenten-Industrie*), Leipzig, 1884, Duncker et Humblot, éd.

il y aurait lieu de rattacher les Monts Sudètes. Bayerischer Wald et Boehmer Wald. — Erzgebirge saxon et Erzgebirge bohémien. — Sudètes, ce sont là les trois éléments d'une espèce d'U renversé, intéressant à la fois l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, et qui forme l'un des montagneux royaumes de la petite industrie. Nous avons vu qu'elle règne aussi sur le Jura franconien et dans la Forêt de Thuringe. On la retrouve encore beaucoup plus à l'ouest dans la Forêt Noire et dans le Jura français.

Dans le nord du royaume de Saxe, c'est la grande industrie qui l'emporte. Mais les liens de parenté de cette grande fabrication avec la petite sont visibles.

La première en importance des grandes industries saxonnes, c'est l'*industrie textile :* or ses bases ont été jetées il y a plusieurs siècles dans la Saxe méridionale par les pauvres paysans éleveurs de moutons et fileurs de laine, et par les artisans drapiers[1] ; encore aujourd'hui les derniers petits tisserands, s'obstinant en une résistance impossible contre l'évolution de l'industrie, prolongent leur existence de misères incroyables dans le sud de la Saxe. Chemnitz, la Ville des Machines, s'est développée surtout comme centre de construction des *machines textiles* par lesquelles l'industrie textile saxonne fut rénovée.

Il y a des connexions étroites entre l'histoire de la petite industrie porcelainière en Thuringe et celle de la grande *porcelaine de Saxe* à Meissen[2].

Et l'on pourrait montrer tous les anneaux de la chaîne qui relie la petite verrerie thuringienne au phénomène plus complexe que constituent de grands établissements comme, par

1. Le Dr Curt Bökelmann, dans son *Aufkommen der Grossindustrie im sächsischen Wollgewerbe* (*La Surgie de la Grande Industrie dans la fabrication lainière saxonne*), Heidelberg, 1906, Horning éd., décrit bien la transformation qui a fait sortir la grande industrie de la petite.

2. Consulter Stieda, *Die Anfänge der Porzellanfabrikation auf dem Thüringerwalde* (*Les Débuts de la Fabrication porcelainière dans le Thuringerwald*), Iena, 1902, et l'*Urkundliche Geschichte und Statistik der Meissner Porzellanmanufaktur* (*Histoire authentique et statistique de la Manufacture de Porcelaine de Meissen*), par Boehmert, dans le tome XXVI, année 1880, de la *Zeitschrift des K. Sächsischen Bureau* (*Bulletin du Bureau royal saxon de statistique*).

exemple, à Dresde, la célèbre fabrique de *verre armé* de Frédéric Siemens.

IV. — LES CARACTÉRISTIQUES DE LEIPZIG.

Les plans de perspective ayant ainsi été établis, transportons-nous dans Leipzig. La ville est énorme et multiple. Il n'est pas facile de la bien camper de profil. Sans doute, vue d'un certain côté, c'est toujours, avec une formule plus moderne d'ailleurs, la Ville des Foires. Mais la Leipzig nouvelle est bien autre chose encore. De solides branches d'industrie et de commerce s'y sont développées en rameaux extrêmement vigoureux. Si la population ouvrière, incessamment accrue, demeure très pauvre, une grande richesse s'est accumulée dans les mains de quelques familles patronales. La cité, disposant de contributions abondantes et soutenue par des dons généreux, s'augmente sans discontinuer d'imposantes constructions. Le Nouveau Rathaus, beau d'une forte et insolente beauté avec ses pierres rugueuses et sa grande tour hautaine, fantôme de la tour abolie de Pleissenburg, est le type de ces monuments somptueusement massifs qui écrasent l'arrivant sous leur lourde magnificence. Ajoutez à cela le manque de fleuve. Et vous comprendrez le genre d'impression que donne au premier abord Leipzig : impression d'une puissance aride et cruelle. La Ville fait l'effet d'une sorte de pétrification grandiose. Leipzig n'a point, comme Francfort, la large nappe mouvante du Mein pour adoucir d'un peu de grâce molle son énergie tendue et son orgueil affirmé en dure et agressive splendeur.

Les hommes montrent, eux aussi, une physionomie spéciale. De l'avis unanime de tous les habitants de l'Empire, les Saxons et en particulier les Lipsiens sont très différents des autres Allemands. Leur charpente osseuse est d'une vigueur singulière et surprenante. De même que Leipzig produit l'effet d'être toute en pierre, les Lipsiens ont souvent l'air d'être tout en os. Ces marchands, ces éditeurs, ces professeurs, ces étudiants, ces artistes

étonnent, lorsqu'ils sont issus de familles autochthones, par leurs amples boîtes crâniennes, par leurs mâchoires non moins vastes, par leurs pommettes et leurs mentons saillants. La tête, également d'un fort calibre dans ses deux parties constitutives, témoigne à la fois d'une intellectualité hardie et d'une robuste animalité. Avec l'éclair transfigurateur qu'y jette le génie, vous retrouverez quelque chose de cet aspect dans le masque héroïquement volontaire du plus illustre enfant de Leipzig : Richard Wagner.

L'image évoquée du puissant compositeur, avec son large béret, avec sa mise originale et ses allures indépendantes de vieil étudiant, nous amène, par une association naturelle d'idées, à nous rappeler que Leipzig est le siège de la plus fameuse peut-être des Universités allemandes[1]. La tradition rapporte que le plus notoire assurément de tous les étudiants, le Docteur Faust, y fit ses études. Le caveau de l'*Auerbachs Keller*, où Gœthe nous le montre en compagnie de Méphistophélès stupéfiant les buveurs par ses artifices, le caveau de l'*Auerbachs Keller* existe toujours, et l'on y boit du vin du Rhin devant le tonneau que Faust obligea un jour, paraît-il, à le porter comme un cheval, et sur lequel, assis, il escalada l'étroit escalier pour déboucher en cavalcadant au milieu de la rue. Les professeurs de l'Université de Leipzig exercent une forte influence sur la pensée allemande. Wundt, avec Hæckel, l'un des deux grands philosophes germaniques existant à cette heure, y continue encore son enseignement. Leipzig est la ville des étudiants tumultueux, grands videurs de chopes et grands lanceurs de cartels. Toute une partie de la cité est comme un immense quartier latin, plus cru, plus âpre et plus violent que le nôtre.

Les destins éclatants de cette Université ne sont pas sans corrélation avec ceux de la *librairie* lipsienne[2]. Leipzig est, depuis un temps lointain, la citadelle de la librairie allemande, et, malgré les progrès de Berlin, elle le demeure encore. C'est le fief d'une aristocratie de grands éditeurs dont beaucoup furent de brillants érudits : les Tauchnitz, les Teubner, les Meyer, les

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 50 et 66-68.
2. *Ibid.*, p. 42 et 65-66.

Brockhaus. Autour de ces protagonistes, gravite la foule des éditeurs secondaires. Et, au-dessous, s'étagent en profondeur les cercles d'industriels, d'artisans, de travailleurs innombrables dont l'activité enfante matériellement le livre : les fondeurs de caractères, les imprimeurs, les typographes, les graveurs, les chromolithographes, les relieurs. C'est un petit univers, dont l'exploration réserverait bien des découvertes.

A côté de l'édition des livres, prospère celle des *ouvrages musicaux*. Il suffit de citer les noms de Breitkopf et Haertel, qui sont associés à l'histoire de la musique allemande.

Leipzig a du reste un renom justifié comme Ville de la Musique[1]. Bach y vécut et y œuvra. Schumann, Lortzing y vécurent de nombreuses années. Wagner y naquit. La direction de Mendelssohn a conduit à un haut degré de perfection l'orchestre des concerts du *Gewandhaus*, et, de nos jours, le bâton d'Arthur Nikisch répand à nouveau sur ces concerts un insolite éclat. Une foule d'autres solennités musicales ont lieu à Leipzig, et l'hiver n'y est qu'une succession de concerts. Le Conservatoire (auquel M. Pierre Lalo reprochait peut-être avec raison de ressasser toujours les mêmes formules mendelssohniennes) attire des étudiants étrangers. Cette activité musicale intense, que Leipzig déploie depuis deux siècles, est certainement secondée par des industries adjuvantes comme celle de l'édition musicale, dont nous parlions à l'instant. Il est notoire que beaucoup de concerts sont organisés avec le concours financier des industriels intéressés, sur la prospérité desquels ils influent à leur tour en aidant à la vente des partitions, en entretenant le renom musical de la ville et en y faisant accourir les amateurs du dehors.

Une autre industrie directement intéressée à cet ordre d'activité est celle des *instruments de musique*. Nous l'avons vue, comme petite fabrication d'artisans, régner dans l'Erzgebirge. A Leipzig, nous la retrouvons promue au rang de grande industrie. Les formes en sont multiples. C'est la fabrication des pianos, comme chez Blüthner. C'est celle des phonographes,

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 83.

considérablement développée. C'est celle des pianos mécaniques à exécutions artistiques, invention récente. C'est celle des orgues automatiques, et des « orchestrions », « euphonions », etc., tonitruants instruments avec accompagnement de mandoline, de castagnette, de cymbales, et avec lampes électriques multicolores s'allumant ou s'éteignant tour à tour pour combiner leurs effets avec ceux de la formidable musique. Le vaste faubourg de Gohlis, dans une petite maison duquel Schiller écrivit cet « Hymne à la Joie » que Beethoven a placé à la fin de la neuvième Symphonie, vit en partie aujourd'hui de la fabrication des orgues et « orchestrions » les plus étourdissants. Leipzig est bien vraiment, comme on le voit, la Ville de la Musique, et de la plus sublime comme de la plus barbare.

Tandis que la plupart des grandes industries saxonnes, organisées commercialement et pourvues de voyageurs et de représentants, n'ont plus besoin des Foires de Leipzig pour écouler leurs articles, maintes branches de la fabrication des instruments de musique, parmi celles-là même où la production en grand atelier a succédé au travail d'artisan, trouvent toujours dans ces Foires la meilleure occasion de vente pour leurs produits. C'est le cas surtout pour la fabrication des phonographes et celle des orgues mécaniques. Ainsi la Foire de Leipzig fournit à d'autres « foires », aux foires de divertissement, aux « foires » populaires, un de leurs engins essentiels : les orgues assourdissantes qui déchaînent leurs harmonies à la porte des baraques.

Il convient de mettre en vedette le rôle du *cuivre*[1] dans l'industrie des instruments de musique. Déjà nous l'avons vu élaboré par les artisans de l'Erzgebirge, où se trouvait autrefois l'un de ses anciens gisements. Dans les instruments de musique modernes, dans les gros *cuivres*, — dont quelques-uns furent justement inventés en Saxe, — il occupe toute la place. Si nous considérons que, au Moyen Age, abstraction faite du cuivre suédois et hanovrien, la totalité du cuivre consommé était tirée de la Bohême, de la Saxe, de la Thuringe et du Harz

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 37.

limitrophe à la Thuringe, nous sommes amenés à penser que, tandis qu'en Franconie s'est déroulée une sorte d'*épopée de l'Étain*, la Saxe et la Thuringe ont peut-être assisté à l'*épopée du Cuivre*. La ville de Leipzig n'a cessé d'avoir, depuis le début du XVIIe siècle, des intérêts considérables dans les mines de cuivre de Mansfeld, situées dans le Harz, près de la frontière nord de la Thuringe; encore en 1906 la municipalité a encaissé de ce chef un revenu de 820.440 marks[1]. Nous ne pouvons insister davantage sur ce personnage muet mais très actif du drame social : le cuivre. Bornons-nous, à propos de l'industrie des instruments de musique, à entrevoir l'ampleur de son action. Nous l'avons entendu, dans l'Erzgebirge, prendre une voix timide sous la main des artisans montagnards. Il fait entendre une parole plus véhémente dans ces grands instruments à vent que la Saxe fabrique. Et enfin, s'évasant en les pavillons de ces trompettes « tout haut d'or » que Mallarmé nous montre « pâmées sur les vélins », il a déployé toute son éloquence titanique dans l'orchestre du Lipsien Richard Wagner.

Le Bruhl et le commerce des fourrures. — L'un des plus grands, peut-être le plus grand commerce de Leipzig est aujourd'hui celui des *fourrures*[2]. Il se pratiquait autrefois aux Foires de Leipzig, à la surgie et au développement desquelles il a largement contribué. Maintenant encore la « Foire des Fourrures » figure dans la liste officielle des Foires de Leipzig, mais cette désignation ne correspond plus qu'imparfaitement à la réalité des choses.

Le commerce des fourrures participe toujours, il est vrai, au

1. On sait que les comtes de Mansfeld, dont le nom est mêlé aux luttes de la Réforme, exploitaient au XVe siècle les mines portant ce nom, et qu'ils durent, à la suite de mécomptes, concéder des droits importants aux grands marchands et à de riches municipalités (Patriciens de Nuremberg, ville de Leipzig).

Rappelons aussi que Luther, — fils lui-même de mineur, né à Eisleben (dans le Harz), où se trouvent des mines de cuivre voisines de celles de Mansfeld, — a écrit deux lettres célèbres (datées des 24 mai 1540 et 24 février 1542) contre les exactions des comtes de Mansfeld.

2. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 31 et 61-63.

caractère du commerce de foire en ce sens que, dans presque tous les cas, le vendeur exhibe les marchandises aux yeux de l'acheteur; et cela est rendu nécessaire par la nature spécifique de l'article. Les fourrures sont en effet des articles « individuels »; on ne peut les comparer entre elles pour les ramener à des étalons fixes de sortes et de qualités; et d'autre part, comme chacune d'elles forme un tout indivisible et différent dans ses parties, elles ne se laissent pas échantillonner par fragmentation.

Le commerce des fourrures continue en outre de participer au caractère du commerce de foire en ceci que, à certains moments de l'année, les arrivages sont particulièrement plus nombreux et, par suite, les transactions plus intenses.

Mais ce commerce est devenu permanent et stable. Les négociants ont leurs bureaux, leurs magasins et leurs installations dans les maisons du Brühl et dans celles des rues et passages latéraux. Le Brühl! jadis la grand'rue du vieux Leipzig, celle où se concentrait l'animation, celle où se donnaient rendez-vous les élégances du lieu[1]! A présent, le commerce des fourrures en a fait son empire. Là, dans une atmosphère de naphtaline, gisent les dépouilles de milliers d'animaux. Sur les trottoirs et sous les porches, toute une population spéciale s'agite; l'on y voit, mêlés aux gens de Leipzig, des Juifs, des Grecs, des Arméniens. Il suffirait de mettre sur le Brühl un couvercle vitré pour en faire une sorte de vaste Bourse des fourrures. Comme le *Leipzig de la Librairie*, le *Leipzig Universitaire* et le *Leipzig de la Musique*, le *Leipzig des Fourrures* est une façon de petit univers où il serait instructif et passionnant de promener l'investigation.

Les Foires d'Avant-Paques et de la Saint-Michel. — Parmi les diverses Foires de Leipzig qu'énumère encore le programme

1. Une inscription placée sur une maison du Bruhl désigne l'endroit qui fut le théâtre des amours de Gœthe et de Kätchen Schoenkopf.

Richard Wagner, *enregistré* comme le fils d'un modeste fonctionnaire de la police de Leipzig, est né dans une maison du Bruhl, aujourd'hui démolie.

officiel, nous pouvons négliger la foire des cuirs et la foire des tissus, parce qu'elles n'offrent qu'un intérêt régional, et que d'ailleurs on ne retrouve plus en elles les caractères des véritables grandes foires.

Les seules Foires de Leipzig qui aient aujourd'hui une réalité véritable sont celles dites d'*Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel*. Elles se différencient elles-mêmes des anciennes foires par leur nature et par leur objet.

Les modernes *Foires d'Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel* se distinguent des anciennes foires par leur nature, car ce ne sont plus des foires de marchandises, mais des *foires ou comptoirs d'échantillons*. Les vendeurs y exhibent un *échantillonnage* aussi complet et aussi sensationnel que possible de tous les articles qu'ils sont en état d'offrir. Les acheteurs font leurs commandes *d'après les échantillons exposés*. Les marchandises sont ensuite expédiées directement du lieu de production.

Les modernes *Foires d'Avant-Pâques* et *de la Saint-Michel* se distinguent des anciennes foires par leur objet, car il n'est admis que certaines catégories d'articles. Ce sont principalement : *les articles de bois, d'osier, de carton, de verre, de porcelaine, de métal, d'os, de corne et de celluloïd; les jouets et la bimbeloterie; les articles de ménage et les ustensiles de cuisine; les instruments de musique; la papeterie; les articles scolaires et articles de bureau; les articles de bijouterie; les articles de parfumerie; les fleurs artificielles; les articles de voyage et de sport; les ustensiles de gymnastique; les instruments des sciences et des métiers*. Les vivres, les denrées coloniales, les matières premières de l'industrie, les tissus sont exclus.

La moderne Foire d'échantillons se tient au cœur même de la ville, dans le quartier le plus ancien, qui est resté le plus animé [1]. Elle est concentrée et pour ainsi dire ramassée sur un petit espace de 54.000 m. q. Ainsi, l'on évite les pertes de temps causées par les allées et venues.

La grande majorité des comptoirs d'échantillons sont même

1. C'est également le quartier de l'Université.

installés dans les immeubles des deux rues principales : *Peterstrasse* et *Grimmaische Strasse*[1]. Ces rues sont longues, assez étroites surtout *Peterstrasse*, et bordées de hautes maisons. *Peterstrasse* décrit une courbe prononcée à son entrée du côté du Ring.

Représentez-vous maintenant l'aspect de ces deux rues lorsque toutes les fenêtres des maisons, presque sans exception, apparaissent pourvues d'enseignes éclatantes, en forme de cartouches, d'écussons, de pancartes rectangulaires, de drapeaux, d'oriflammes, de bannières et de banderoles. Les pancartes et les cartouches, en carton, en bois, en toile ou en métal, sont posés perpendiculairement aux fenêtres, de manière à être visibles des deux côtés et à pouvoir être lus de loin dans toute l'étendue de la rue. Les drapeaux et les bannières, souvent de grandes dimensions, claquent au vent et descendent fort bas vers la chaussée. Ces enseignes sont de toutes couleurs et allument parmi la grisaille des façades une éclatante allégresse. En présence de ce pavoisement bizarre, on a l'impression de je ne sais quel fantastique 14 juillet du négoce. C'est un bariolage effréné, une polychromie délirante, une débauche effrontée de rouges, de jaunes, de verts et de bleus dans toutes les valeurs et dans tous les tons.

En bas, sur la chaussée, le spectacle n'est pas moins amusant. Un interminable cortège d'hommes-sandwichs se déploie. Au bout de longues perches, ou par le moyen d'autres dispositifs, ils offrent aux regards d'énormes objets symboliques figurant les articles proposés en vente. Tel dresse au-dessus du public une gigantesque raquette d'osier, de la forme de celles qui servent à battre les habits. Le suivant tire derrière soi un haut cheval de bois. Un homme élève une couronne funéraire en perles de verre; et l'imagination du spectateur, oubliant la simple réalité, qui est une réclame pour un fabricant de couronnes, rêve, devant le moutonnement de la foule, à l'ample et lent déroulement d'obsèques solennelles. Successivement, pro-

1. C'est la rue où se trouve le caveau de l'*Auerbachs Keller*.

cessionnent une canne formidable, un panier démesuré, un disque de cinématographe colossal. Un individu passe, portant sur son dos une baignoire. Plus loin une échelle, s'avançant grâce au mouvement d'une planche à roulettes, semble se déplacer majestueusement. Un figurant se montre, le chef couvert d'un moulin à café. Son voisin est dissimulé jusqu'aux pieds par un cartonnage simulant une bouteille d'encre. Un homme habillé en soldat d'autrefois frappe sur un tambour d'enfant. Des poupées se pavanent en chaise à porteurs. Mille objets disparates ont l'air ainsi de s'animer, de prendre vie. On croirait voir marcher un immense rébus de la *Mode Illustrée ;* ou, mieux, l'on songe à quelque monstrueux jeu de coq-à-l'âne, auquel se divertiraient des Pantagruels en gaîté.

Ce défilé suffirait, n'aurions-nous pas d'autres moyens d'information, à nous déceler la provenance d'un grand nombre des articles apportés aux foires. N'avons-nous pas dû tout de suite reconnaître, dans les objets ainsi promenés, la figuration des produits de toutes ces petites industries de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge dont il était question il y a un instant? Mais oui, ils sont de vieilles connaissances pour nous, ces objets qui passent. Et, quand défile la raquette d'osier, nous pourrions murmurer : « Vous la tressâtes, ô vanniers de Lichtenfels ». Et, quand s'avance le cheval de bois, nous le saluerions volontiers en ces termes : « Tu as été taillé par les artisans des villages avoisinant Gotha ». Et, quand la couronne plane, nous dirions avec une juste assurance : « Perles de verre, vous avez perlé à l'extrémité des chalumeaux où soufflent les artisans de Lauscha ». Au passage du tambour d'enfant, nous reporterions notre pensée vers les bourgades industrieuses de l'Erzgebirge. Ainsi du reste. Car nous assistons vraiment là comme à une revue des petites fabrications éparses sur les montagnes boisées des régions circonvoisines. Toutes répondent : « Présente ». Pas une ne manque à l'appel.

Mais il y a aussi beaucoup d'articles différents et provenant d'autres parties de l'Allemagne : la coutellerie de Solingen, la maroquinerie d'Offenbach, les objets d'art industriel en verre

et en métal qu'on fabrique à Berlin, à Munich et dans la région rhénane.

Cependant, aux croisées des maisons de *Peter* et de *Grimmaische Strasse*, les pancartes, les cartouches, les oriflammes et les drapeaux clament surtout, mariées aux dénominations des marchandises et aux noms des vendeurs, les appellations des villes et des bourgs de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge. Le nom de Sonneberg retentit de fenêtre en fenêtre, comme répété par mille joyeux échos. Celui de Cobourg lui répond en prolongements fraternels. Le nom plus vibrant encore de Nuremberg mêle son beau tintement au concert. Et ils sonnent aussi à l'envi, tous les vocables désignant les villes plus petites, les bourgs, les gros villages. Ohrdruf et Ruhla confondent leurs verbes en chants alternés. Grünhainichen donne infatigablement la réplique à Annaberg. Comme une voix douce et obstinée, s'élève incessamment le nom poétique de la thuringienne Ilmenau. Et le nom bohémien de Gablonz l'accompagne de son grave bourdon. Toutes les villes allemandes de la petite industrie semblent être sorties un instant de leur solitude, avoir rompu leurs liens, s'être échappées de l'espèce de réclusion économique où elles vivent, pour monter respirer l'air libre du grand commerce sur la haute terrasse des foires. Le long de *Peter* et de *Grimmaische Strasse*, la nomenclature géographique de Thuringe, de Franconie et d'Erzgebirge, inscrite sur des cartons multicolores, semble être venue tout entière se suspendre aux croisées.

Les pancartes des maisons, les placards et les prospectus des camelots indiquent dans quel immeuble, à quel étage et dans quelle chambre il faut aller pour trouver, flanqué de sa collection d'échantillons, le vendeur de tel ou tel article. Mais, en réalité, les acheteurs n'ont plus guère besoin de ces avertissements violents. La Délégation des Foires, émanation de la Chambre de commerce et du Conseil échevinal, édite et distribue gratuitement aux intéressés un répertoire alphabétique des vendeurs, successivement classés par noms de personnes, noms de marchandises, noms des villes d'origine et noms des rues de Leipzig

où chacun a sa chambre d'échantillons. Néanmoins, la procession des hommes-sandwichs est pieusement conservée; les salaires distribués à cette occasion sont comme une sorte d'aumône traditionnelle jetée aux sans-travail de la cité. Et se perpétue aussi l'intempérant bariolage des maisons, comme une façon de joyeux feu d'artifice de réclames qui excite les sens et qui prête à la Foire un air de fête.

Les acheteurs filent au milieu de ce décor sans s'y arrêter. C'est en pointant les pages du répertoire alphabétique des exposants qu'ils ont dressé rapidement leur plan de campagne. Ils marchent alors d'un pas sûr vers les maisons à l'intérieur desquelles les vendeurs sont campés. Le temps fort lointain n'est plus en effet où ceux-ci exposaient leurs marchandises en plein vent et s'installaient tant bien que mal dans les rues, sous les porches ou dans les cours. Ils sont à présent fort bien abrités. Tantôt c'est aux divers étages d'immeubles déjà anciens[1] qui ont été édifiés en tout ou partie à l'intention des gens de foire et dont leurs locataires ordinaires doivent, en vertu d'une clause du contrat, abandonner momentanément les pièces principales. Ces immeubles portent des noms pittoresques : le *Groënlandais* (*Groenlaender*), la *Petite Boule de Feu* (*Kleine Feuerkugel*), la *Grosse Boule de Feu* (*Grosse Feuerkugel*), etc. Tantôt c'est dans des boutiques dont leurs possesseurs habituels ont sous-loué la moitié du local et de l'étalage. Tantôt c'est dans des hôtels qui, comme l'*Hôtel de Russie,* se transforment du rez-de-chaussée au faîte, par un véritable changement à vue, en expositions d'échantillons, et dont les chambres à coucher, les salles à manger. la salle de lecture, soudain béants et tumultueux, apparaissent garnis de jouets, d'articles de ménage, de vannerie, de porcelaines, d'objets d'art industriel. De nos jours, des particuliers et des sociétés ont construit de vastes édifices destinés essentiellement à la Foire d'échantillons (*Reichshof, Messpalast Hansa, Zeissighaus, Speckhof,* etc.). La ville elle-même avait bâti il y a plusieurs années un grand *Palais municipal d'échan-*

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 81 et 82.

tillons de 4.300 mètres carrés de surface (sans les cours). Elle vient d'en achever un second, le *Palais du Commerce* (*Handelshof*), de proportions bien plus considérables. A la porte des vieilles comme des nouvelles maisons d'exposition, des distributeurs jettent à profusion des prospectus, comme on jette des bulletins à l'entrée de nos sections de vote. Les flancs des marches d'escaliers sont bardés de bandes multicolores rappelant les noms des exposants. A l'intérieur des nouveaux immeubles, des ascenseurs circulent, des services de pompiers spéciaux veillent à la sécurité, des garçons vendent des rafraîchissements. Les comptoirs individuels d'échantillons sont ou réunis ou séparés les uns des autres par des cloisons d'espèces diverses. Parfois plusieurs comptoirs partagent une salle commune. Parfois un comptoir s'isole dans un mystère de confessionnal : car le secret est nécessaire à certains articles qui craignent la contrefaçon. Entre la fusion complète des comptoirs et l'isolement absolu, vous trouvez tous les types intermédiaires. Le *Palais municipal d'échantillons* résout le problème d'unir et de séparer à la fois les vendeurs, grâce à ses loges de verre où l'exposant, environné de ses marchandises, apparaît sans cesse en pleine gloire tout en pouvant adresser des propos insidieux au visiteur qui, après s'être nommé, a franchi le seuil de la cellule vitrée.

Qui sont les vendeurs? Qui sont-ils, ces hommes à l'affût près de leurs comptoirs et nous dévisageant, anxieux de savoir si nous sommes le concurrent occupé à espionner ou l'acheteur prêt à formuler une commande? Les uns sont de petits fabricants. Les autres, plus nombreux, sont les *Verleger* par la puissance capitaliste de qui la production artisane est subjuguée. Pour les articles venus de provinces éloignées, ce sont aussi des fondés de pouvoirs ou des représentants.

Qui sont les acheteurs? Qui sont-ils, ces hommes attentifs à scruter les articles, à calculer quel bénéfice en pourra laisser la vente au détaillant? Ce sont les propriétaires ou les hommes de confiance des *bazars* et des *grands magasins* de l'Allemagne et des autres pays. Ce sont aussi des commissionnaires et négo-

ciants exportateurs allemands, et des commissionnaires et négociants importateurs étrangers.

Les transactions s'accomplissent avec une foudroyante rapidité. On est désireux, en effet, de réduire les frais au minimum et de vider la place le plus tôt possible. La première journée est employée par les acheteurs à passer la revue des échantillons. Le second jour, on engage le feu. Propositions et contre-propositions se croisent en tous sens. Le soir, beaucoup de résultats sont obtenus et un grand nombre d'affaires ont été conclues. Presque toutes les autres affaires seront réglées le troisième jour. Dès le quatrième, en dépit du programme officiel fixant la durée de la Foire à deux semaines, on commence à emballer. La Foire d'Échantillons est donc ramassée à la fois sur un petit espace de terrain et sur une courte durée de temps.

Malgré cela, acheteurs et vendeurs trouvent le moyen, suivant une coutume chère aux visiteurs de la Foire[1], de sacrifier à la joie. « Après les affaires, le plaisir ! » (*Nach dem Geschaefte, das Vergnuegen!*) Les bazardiers et les commissionnaires prétendent que ce sont les gens de la Thuringe et de l'Erzgebirge qui, sevrés de la grande ville pendant une partie de l'année, profitent du rendez-vous commercial de Leipzig pour se divertir. En réalité, les uns comme les autres, fidèles à une sorte de rite ancien, donnent quelques heures à l'orgie. Les soirs et les nuits des Foires de Leipzig sont voués à la jouissance brutale. Dans les « Weinrestaurants », nos commerçants s'attablent. Les garçons ont fort à faire pour contenter leur monde et courent de tous côtés, portant les seaux de glace d'où émergent les cols bruns des flacons de vins du Rhin, les cols verts des fioles de vins mosellans. Par l'entrebâillement des rideaux, vous entrevoyez le sourire formidable de gros hommes apoplectiques. Des clameurs barbares s'élèvent. Plus souvent encore, des propos effrontés. Ce sont les compères qui s'interpellent et se tiennent cyniquement au courant de leurs bonnes fortunes.

Il faudrait suivre nos héros jusque dans les rues noires de la

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 24 et 25.

ville primitive, où les fait errer leur noctambulisme échauffé. Avec eux nous pénétrerions dans ces très vieux estaminets où le bois des tables a l'air d'avoir été usé autrefois par les monnaies de tous les pays. Et, avec les plus attardés d'entre eux, nous verrions l'aube grise se lever et éclairer vaguement les enseignes d'hôtels vénérables : la *Ville de Madrid*, la *Ville de Milan*, la *Ville de Rome*. A cette heure trouble où les fantômes du passé se mêlent aux formes indécises et mal réveillées du présent, on aurait des visions confuses et profondes. On regarderait la couleur indéfinissable des murs, qui semblent avoir été battus depuis des siècles par le remous de toutes les cupidités internationales. Alors on aurait le sentiment de l'émouvante ancienneté des Foires. On aurait l'impression dramatique de cette primitive rencontre d'avidités et de passions, de cette fusion originelle d'éléments divers, de cette confluence fougueuse de courants dissemblables, dont les sédiments semblent s'être étrangement amalgamés aux façades des vieux quartiers.

Il y a des endroits où des sensations et des émotions analogues vous assaillent : ce sont les Ports. Oui, Leipzig, la Ville sans Eaux, émeut à la façon des Villes maritimes. C'est qu'une grande ressemblance existe entre les Villes de Foires et les Villes de Ports. Dans les unes comme dans les autres, les nations se joignaient un instant, puis se séparaient bientôt. Une vieille ville de Foire, c'était, si l'on peut dire, un Port terrien. Et les navires qui venaient jeter l'ancre dans ce port, c'étaient les anciennes caravanes marchandes, elles-mêmes sortes de vaisseaux terrestres se mouvant avec précaution à travers les étendues hostiles et infécondes pour aborder aux cités d'asile où il était permis de commercer sans danger.

II

COMMENT LA FOIRE DE LEIPZIG A PROLONGÉ SON EXISTENCE AU XIXe SIÈCLE ET S'EST TRANSFORMÉE EN FOIRE D'ÉCHANTILLONS.

Ces Foires de jadis, nous avons tâché de les ressusciter dans une précédente étude. Essayons maintenant de comprendre comment la nouvelle Foire, dont nous venons d'avoir la vision directe, est sortie des anciennes.

I. — LE DÉCLIN DE L'ANCIENNE FOIRE

Si lente que fût à se produire, dans les régions commandées et patronnées en quelque sorte commercialement par la Foire de Leipzig[1], l'évolution qui, dans l'Europe occidentale, avait amené la disparition des autres Foires[2], cette évolution s'accomplissait cependant. Les moyens de communication se développaient, les routes se faisaient plus sûres, les douanes se simplifiaient. La population devenait plus dense, et aussi, par suite de la réforme du droit civil allemand, plus mobile; la production et la consommation s'accroissaient; la circulation des biens prenait un cours plus constant. Du jour où les réseaux de chemins de fer commencèrent à pénétrer les nations, l'évolution s'accé-

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 55 et 56.
2. *Ibid.*, p. 54.

léra. Non seulement Leipzig put à son gré s'approvisionner, elle et ses alentours, sans attendre la Foire, et exporter en tout temps une bonne part des produits régionaux; mais encore différents pays éloignés, mis tout d'un coup en rapports directs et réguliers les uns avec les autres, traitèrent dorénavant sans intermédiaire et n'eurent plus besoin, eux non plus, du truchement de la Foire.

La transformation du grand commerce se précipita en Saxe comme à l'ouest. Le rôle du négociant changea. Celui-ci n'eut plus à s'occuper des transports, et se déchargea de ce soin sur les entreprises de transports publics [1]. Il cessa complètement d'être un caravanier, un errant, un nomade. Il devint stable et sédentaire [2]. Il ne renonça point pour cela à avoir des communications vivantes avec les clients éloignés : car il fallait bien qu'on se vît et surtout qu'on se montrât la marchandise. Mais, selon qu'il était exportateur ou importateur, il se fit représenter au loin par des commis voyageurs ou par des « acheteurs » visitant les lieux de production [3]. Le commis voyageur surtout devint un personnage essentiel du grand commerce. Il portait le dépôt sacré des échantillons [4]. Dans les premiers

1. Les services rendus par les transports publics ne devaient pas se limiter à réaliser le déplacement des personnes et des marchandises; ils assurèrent également la correspondance suivie entre chefs de maisons et représentants, entre commerçants et clients; ils étendirent indéfiniment le champ des opérations de banque et de crédit, ils permirent l'envoi régulier aux clients de catalogues, d'échantillons, de prix courants. Sans parler de facilités ultérieures comme les « rendus », etc. L'instrument mis à la disposition du commerce fut plus parfait encore quand on employa l'électricité (télégraphie, téléphonie) comme moyen de correspondance.

2. Ce qui ne l'empêcha pas de voyager pour son instruction, pour son plaisir, et pour la conclusion de certaines grosses affaires.

3. Le commerçant importateur était, de son côté, visité à domicile par les commis voyageurs des négociants vendeurs du dehors, et avait la faculté soit d'acheter à ces commis, soit de faire ses acquisitions par l'entremise de ses propres « acheteurs » opérant à l'extérieur. D'autres modes de représentation furent l'établissement d'agents sur place, la fondation de succursales, etc.

Il y a lieu de noter qu'à côté des maisons de commerce proprement dites, prirent naissance les « maisons de commission », qui procuraient rapidement la mise en relation d'un acheteur et d'un vendeur. Elles avaient aussi en « consignation » différents articles tout prêts à être livrés.

4. A la vente sur présentation directe de l'objet, qui était le système des Foires, se substitua de la sorte la *vente sur échantillons*. Un autre système fut, pour certaines

temps, il devait parcourir encore à cheval une partie de son trajet : d'où le sobriquet de « *Musterreiter* » (Chevalier de l'échantillon) qui lui fut tout d'abord donné dans l'Allemagne du Nord[1]. L' « illustre Gaudissart » avait fait son apparition sur la scène du monde. Avec sa caisse d'échantillons et son bagout, il se substitua en quelque sorte à la Foire. Il fut lui-même, comme l'écrit Sombart, une espèce de *Foire ambulante*[2].

Donc on assista à Leipzig comme partout à la solidification et en quelque sorte à la cristallisation du grand commerce[3]. On vit s'établir à demeure les importateurs de *vivres* et ceux de *denrées coloniales*[4]. Il en fut de même pour les fournisseurs de matières premières de l'industrie saxonne, notamment ceux de *laines*[5]. Comme Leipzig conservait son importance stratégique dans l'économie des régions circonvoisines[6], elle continua pour une bonne part, ainsi qu'au temps des vieilles Foires, d'approvisionner dans le détail un grand nombre de pays d'alentour. Par suite de cette cause et d'autres encore, elle resta grande place commerciale pour des articles dont le trafic n'avait plus rien à voir avec la Foire elle-même[7]. A côté des négociants importa-

marchandises (sucre, etc.), la vente d'après des types définis ou étalons placés sous la garde de Chambres de commerce qualifiées.

1. Le « Vieux Lipsien » compare (« *Leipziger Messen* », p. 32) l'ancienne détresse du Chevalier de l'échantillon pèlerinant sous la neige aux félicités du commis voyageur moderne dormant dans son compartiment de deuxième classe bien chauffé, réveillé en temps voulu par le chef de train à qui il a donné un pourboire, et conduit par l'omnibus de l'hôtel à la chambre, également bien chauffée et éclairée à l'électricité, qu'il a commandée télégraphiquement.

2. *Deutsche Volkswirtschaft im XIXen Jahrhundert.*

3. Sur l'ancien commerce de foire à Leipzig au XVIIIe siècle voir : *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 61 (vivres, denrées coloniales, laines, tissus, porcelaines de Meissen), p. 80 (porcelaines de Meissen). Sur l'ancienneté du commerce de la laine aux Foires de Leipzig, voir même ouvrage, p. 30 et la note.

4. Beaucoup de ceux-ci étaient représentants ou au moins tributaires des maisons de Hambourg.

5. La *Pfaffendorferstrasse* et les rues avoisinantes sont devenues le quartier des négociants en laine.

Les laines de Silésie, autrefois si abondantes (et dont la vente anima longtemps les Foires de Breslau), se sont évanouies devant les laines de l'Australie et de l'Argentine.

6. Massifs de la Thuringe, de l'Erzgebirge, etc.

7. Mais durant la seconde partie du XIXe siècle, des déplacements de courants de-

teurs, des exportateurs de produits régionaux s'établirent pareillement à Leipzig à poste fixe. D'autre part, beaucoup d'industries saxonnes [1] ne tardèrent pas, durant la première moitié du XIXe siècle, à s'élever au stade de la grande fabrication centralisée; il s'agissait en effet, dans la plupart des cas, d'articles communs, destinés à l'usage courant (*tissus ordinaires*, etc.), de ceux que produisent le mieux les machines [2]. Les entreprises, ayant dû se pourvoir d'un capital notable, ne manquèrent pas de s'outiller à la fois industriellement et commercialement, et de poursuivre méthodiquement au dehors la vente de leurs articles avec l'aide de représentants et de nombreux voyageurs munis d'échantillons. Elles aussi se passèrent désormais des Foires. Il n'est enfin jusqu'à certaines industries toutes spéciales, comme celle des *porcelaines de Meissen*, qui ne s'assurassent d'un instrument commercial [3].

Ainsi donc : *denrées coloniales*, *laines*, *tissus*, *porcelaines de Meissen*, etc., tout ce qui avait prolongé, entretenu et exalté la vie des Foires de Leipzig au XVIIIe siècle, leur était arraché au XIXe. Il semblait vraiment que cette fois elles fussent condamnées sans retour.

LES TRANSFORMATIONS DE LA LIBRAIRIE. — Issue de la Foire aux livres, l'industrie du livre [4] avait, on l'a vu, pris de fortes

vaient s'opérer au profit de Berlin et d'autres villes et enlever à Leipzig le trafic de plusieurs des articles qui s'y traitaient au temps des anciennes Foires.

1. Le Blocus Continental a fortifié encore les industries saxonnes et les a amenées à produire divers articles (quincaillerie, etc.) que l'Angleterre, au XVIIIe siècle, introduisait sur le continent à l'occasion des Foires de Leipzig. (Voir : *Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 59 et 61.)

2. La ville saxonne de Chemnitz s'est développée en construisant des machines pour l'industrie textile du pays. Elle est aujourd'hui peut-être la ville allemande la plus remarquable pour la fabrication mécanique des machines en général.

3. La Manufacture royale de Meissen eut des voyageurs et « consigna » des dépôts de marchandises à des commissionnaires.

4. Sur le rôle social de cette industrie, voir l'ouvrage de Carl Bücher : *Der Buchhandel und die Wissenschaft* (*Le Commerce des Livres et la Science*). Voir aussi six conférences données en 1807 à la Maison des Libraires de Leipzig, par MM. R. Fock, G. Witkowski, R. Kautzsch, H. Hermelink, R. Wuttke et H. Waentig sur les rapports de l'industrie du livre « avec la Science », « avec la Littérature », « avec l'Art », « avec la Religion », « avec l'Etat » et « avec l'Economie nationale », et qui ont été

racines dans Leipzig au XVIe siècle et y avait épanoui d'imposants rameaux au XVIe et au XVIIe[1]. La frondaison devint encore plus touffue au dernier siècle. Cent spécialités et métiers variés finirent par collaborer, étageant et équilibrant les poussées de leurs activités : fabriques de papier du Vogtland et de l'Erzgebirge, fonderies de caractères (en attendant l'électro-typographie), imprimeries, ateliers de litho et de chromolithographie, de gravure, de phototypie et d'impression photographique, fabriques de machines pour la papeterie et la reliure, ateliers de reliure, de cartographie, etc., etc. Il est de grands éditeurs qui ont, non seulement leurs propres imprimeries, mais aussi leurs ateliers de reliure et autres annexes. Mais, à l'extrémité inverse[2], il en est un très grand nombre qui n'ont pas d'outillage industriel et qui traitent avec des imprimeurs, graveurs, relieurs, etc., pour l'exécution matérielle des livres. Si l'édition, considérée dans l'ensemble de ses opérations, est une grande industrie, ces sortes d'éditeurs, pris en eux-mêmes, ne sont pas à proprement parler des industriels. Ils sont, en somme, des espèces d'entrepreneurs.

Pendant fort longtemps, l'industrie du livre eut besoin, pour vendre ses produits, de cette Foire aux livres dont elle était sortie. Le dernier siècle devait voir l'industrie de l'édition s'émanciper, comme tant d'autres, de la tutelle commerciale des Foires. Par un processus des plus intéressants, il se constitua à Leipzig tout un corps de commissionnaires spéciaux, les *commissionnaires en librairie*, sur qui les éditeurs purent se reposer du souci d'assurer le placement des livres, et aussi du soin de les emballer et de les expédier[3]. Il advint que la plupart des éditeurs eurent chacun « son » commissionnaire[4], à qui il re-

réunies sous le titre de *Das Buchgewerbe und die Kultur* (*L'Industrie du Livre et la Civilisation*) en un petit volume publié par B.-G. Teubner. Leipzig.

1. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 42, 52, 65 et 66.

2. On observe dans la réalité tous les types intermédiaires.

3. Ainsi nombre d'éditeurs se trouvèrent débarrassés et de toute besogne industrielle, et d'une partie de la besogne commerciale.

4. Il existe quelques grands éditeurs qui sont en même temps commissionnaires.

mettait tout ou partie de ses éditions, aussitôt qu'avait cessé de retentir le « gémissement » des presses.

Le rôle des commissionnaires en librairie est des plus complexes et des plus agissants. Ils font imprimer à l'usage des libraires de détail des pays de langue allemande [1] de remarquables catalogues, parfaitement tenus à jour, et donnant toutes indications désirables relativement au prix, au format, au poids. Ils empaquettent les ouvrages et les expédient aux libraires [2]. Beaucoup de livres sont remis à ceux-ci « à condition », et peuvent être rendus ultérieurement. L'on sait que, à leur tour, les libraires communiquent à domicile les « nouveautés » aux clients qu'elles sont susceptibles d'allécher. *Ainsi la présentation directe de la marchandise est réalisée, tout comme à la Foire!* D'une manière générale, les libraires, à la condition de s'être affiliés à la Fédération constituée à Leipzig sous le nom de *Börsenverein der deutschen Buchhändler*, sont autorisés à ne régler qu'au moment de la semaine de Pâques. Par les crédits étendus qu'ils consentent, les commissionnaires sont donc, par surcroît, des façons de banquiers de la librairie [3].

A Pâques, les libraires sont tenus de payer les volumes qu'ils ont définitivement acquis; ils doivent également rendre aux commissionnaires les livres qu'ils ne gardent point (*remittenden*) ou demander la permission de les conserver encore quelque temps (*disponenden*). A la même date, les commissionnaires règlent leurs comptes entre eux et avec les éditeurs.

Les libraires font ordinairement en personne le voyage de Leipzig pour procéder à cette liquidation annuelle. Elle a lieu

1. Les ouvrages allemands trouvent aussi un terrain d'exportation en Scandinavie, où une propagande habile a été faite pour mettre en faveur la science germanique.

2. Les commissionnaires en librairie, qui doivent disposer d'importants capitaux, ont en outre à entretenir un personnel considérable de portefaix (*Markthelfer*) et ne peuvent se passer de nombreux chevaux et voitures.

3. L'établissement à Leipzig de cette puissante organisation commerciale et financière a contribué à maintenir dans la ville le siège de l'industrie du livre. Il y a aujourd'hui beaucoup de maisons d'édition à Stuttgart et surtout à Berlin. Mais une partie de ces maisons, comme aussi des maisons de la Suisse allemande et de l'Autriche, ont leurs commissionnaires à Leipzig. Et, pour éviter d'inutiles transports, elles font imprimer et relier à Leipzig, afin que les volumes passent tout droit de l'imprimerie et de l'atelier de reliure dans les magasins du commissionnaire.

dans la belle Maison des Libraires, qui est une des curiosités de la ville. Elle est suivie d'une fête et de réjouissances. On a conservé à la réunion le vieux nom de Journée de la *Cantate des Libraires. Cette assemblée pascale de tous les hommes de la branche est un dernier souvenir de l'ancienne Foire aux Livres.*

Les transformations du commerce des fourrures[1]. — Ainsi donc, à la suite de la révolution des moyens de communication, la vieille Foire aux livres s'est, pour ainsi dire, volatilisée. Les ouvrages imprimés, qui sont pourtant un article d'espèce tout à fait originale, ont pu être, eux aussi, grâce à l'organisation appropriée qui relie les libraires aux grands commissionnaires et ceux-ci aux éditeurs, projetés dans toutes les directions, rayonnés jusqu'à la table des amateurs supposés et des lecteurs éventuels. Mais si les livres sont un article *sui generis*, et si la modernisation de leur commerce requérait dans la pratique une organisation toute spéciale, ils ressemblent tout de même aux autres produits de la grande industrie en ce qu'ils sont fabriqués par séries homogènes : l'œuvre de l'imprimerie étant justement de reproduire un texte à un certain nombre d'exemplaires identiques.

Il n'en pouvait être dit autant d'une autre marchandise traditionnelle des anciennes Foires : nous voulons parler des *fourrures*. Celles-ci sortent non pas des fabriques humaines, mais des ateliers de la nature vivante; or « le bon Dieu », comme un marchand de fourrures nous priait de le noter, « ne fait pas deux bêtes pareilles ». Dès lors, il était impossible d'envoyer au loin des « spécimens » de ce genre d'articles. On ne devait pas songer non plus à les échantillonner par fragmentation, puisque ç'eût été les endommager, et que d'ailleurs une même peau est souvent très variée dans ses parties constitutives. Il semblait, par conséquent, que la Foire, avec son vieux système de l'exhibition de la marchandise en un lieu convenu entre vendeurs et acheteurs, dût continuer d'être l'or-

1. Cf. *supra* : 1re partie, IV, Les Caractéristiques de Leipzig : le Brühl, et : *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 31 et 61-63.

ganisation la mieux adaptée aux conditions du négoce des fourrures. En réalité, il n'en a point été absolument ainsi, tant s'en faut. Le commerce des fourrures s'est modernisé, comme les commerces précédents. Néanmoins, à quelques égards, il participe toujours de la nature de l'ancien commerce de foire, et il a, en tous cas, manifesté des traits qui lui sont bien propres. Voyons quelle physionomie singulière il a prise au milieu des autres trafics lipsiens.

Nous avons dit que les progrès de la navigation au XVIIIe siècle avaient accru l'importance déjà grande du marché des fourrures à Leipzig, en permettant d'adjoindre la vente des fourrures du Canada à celle des fourrures de Russie[1]. Le développement des chemins de fer au XIXe siècle renforça encore cet effet. Le commerce lipsien des fourrures prit des proportions grandioses. Comme les négociants en denrées coloniales, en laines, en matières grasses, etc., etc., les négociants en fourrures cessèrent d'être en camp volant, devinrent sédentaires. Chose notable, ils concentrèrent systématiquement toutes leurs installations sur un point déterminé de la ville : le Brühl et les rues adjacentes. Ces négociants étaient presque tous israélites — et l'on sait du reste que les Juifs avaient, depuis des siècles, joué un rôle prépondérant dans le trafic des fourrures; — plus que jamais, ce commerce devint leur chose; aussi bien les riches marchands que la tourbe des courtiers indigents et des intermédiaires faméliques appartiennent en grande majorité à la race hébraïque; et c'est encore des Juifs qu'on trouve s'employant aux opérations de rabattage sur tous les chemins qui vont des magasins du Brühl aux lointains territoires de chasse où les bêtes abandonnent leurs peaux[2]. Si le commerce se fit

1. *Ibid.*, p. 62.

2. Plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer cette prédilection des Juifs pour le commerce des fourrures. Citons les principales : 1° les variations d'appréciation dans la valeur de l'objet, qui ouvrent la possibilité de réaliser de gros gains ; 2° les fluctuations des cours, qui permettent de spéculer ; 3° la circonstance que les fourrures représentent une grande valeur sous un petit volume ; or, les Juifs, souvent menacés au Moyen Âge, se sont habitués à traiter de préférence ce genre de marchandises (par exemple : l'argent), parce qu'il est possible de se sauver en les emportant. A rapprocher aussi certaines habitudes mentales résultant de la condi-

permanent, les arrivages continuèrent, pour des raisons naturelles, d'avoir lieu surtout à certaines époques de l'année; les transactions conservèrent donc un caractère de périodicité relative; même aujourd'hui le programme officiel « des Foires de Leipzig », mentionne, un peu anachroniquement, la « foire des fourrures » comme se tenant au début de janvier, à Pâques et à la Saint-Michel. Les fourrures étant, encore un coup, des articles « individualisés », incommensurables, non ramenables à des étalons suffisamment définis, le commerce des fourrures s'apparente également toujours à celui des anciennes Foires en ce sens que, répétons-le, la présentation directe de la marchandise reste désirable et, théoriquement tout au moins, semble nécessaire; effectivement nombre de marchands de fourrures au détail viennent de villes éloignées pour faire eux-mêmes leurs emplettes à certaines dates. Cependant, en ce domaine aussi, une catégorie de commissionnaires spécialistes a fait son apparition; ils achètent pour le compte des maisons étrangères; afin de fournir une certaine garantie d'indépendance, ils n'ont pas eux-mêmes de marchandises en magasin. Cela ne suffirait pas à rassurer pleinement sur la valeur de leurs services et il est indispensable que leurs commettants aient en eux une grande confiance, qu'ils les aient éprouvés au cours d'une longue suite de rapports d'affaires, et que, cela va sans dire, ils connaissent de leur côté parfaitement l'article et soient capables de juger la qualité des marchandises que le commissionnaire envoie. Celui-ci prête, en somme, ses yeux et

tion civile faite à la femme par le droit talmudique, qui ne leur attribue que la propriété des objets à leur usage personnel : ce qui a amené les Juives à rechercher les objets précieux, de petit volume et de faible poids, qu'elles peuvent enfermer dans la malle où elles serrent tout leur avoir); 4° le fait que les fourrures excitent de vives passions (on sait quel désir de possession elles éveillent chez les femmes, et que certaines peaux provoquent chez les Slaves une convoitise allant, nous disait un fourreur, « jusqu'à la folie »); or, les Juifs aiment à traiter ce genre d'articles, parce que l'exploitation des passions est fructueuse, et que le génie sémitique excelle d'ailleurs à les attiser à propos; 5° un antisémite ne manquerait pas d'ajouter : les nombreuses fraudes qu'on peut pratiquer sur l'article.

Cf. ce que nous avons écrit, dans notre étude sur les *Houblonniers*, des causes qui ont amené la spécialisation des Juifs dans le commerce du houblon.

la finesse de sa vision[1] aux acheteurs qui aiment mieux ne pas venir à Leipzig. Les commissionnaires sont, en dernière analyse, des experts en fourrures[2] mettant leur acuité sensorielle et leur compétence à la disposition de clients éloignés.

Il n'y aurait besoin, comme nous le disions au début, que d'enclore le Brühl et de lui donner un couvercle vitré pour en faire une espèce de Marché ou de Bourse des Fourrures[3]. La concentration du commerce sur ce point déterminé est un fait très remarquable. Elle a répondu à des nécessités dérivant de la nature même du trafic. En effet, quelle que soit l' « individualité » des articles, le commerce des fourrures, inclinant à suivre une des tendances maîtresses du commerce moderne, cherche malgré tout à réunir le semblable et à tirer du sein de l'hétérogénéité une homogénéité relative. Il est donc indispensable que la totalité des marchandises soit étalée sur une petite surface afin que, parmi cette diversité, les négociants puissent incessamment découvrir ce qui s'apparie. Le quartier des Fourrures à Leipzig est d'abord un *immense atelier de tri*. Par cette confluence de toutes les marchandises en un seul carrefour, le commerce lipsien des fourrures reproduit, en l'accentuant, un trait des vieilles Foires.

Le tri opéré, la juxtaposition des magasins de fourrures sur un petit espace n'est pas moins avantageuse aux acheteurs, qui sont heureux de pouvoir visiter rapidement toutes les collections pour avoir chance de trouver ce qui leur convient. Le quartier des Fourrures à Leipzig est, par conséquent, encore une *exposition complète des sortes de marchandises disponibles*. Par là aussi le commerce lipsien des fourrures prolonge la Foire d'autrefois.

Le rapprochement des *Läger* (entrepôts) rend chaque jour d'autres services au négoce et à la clientèle. Les articles une fois harmonisés et rangés dans les rayons par qualités et par nuances, il arrive à tout instant que tel négociant manque d'une peau ou

1. C'est par la vue, non par le toucher, qu'on distingue surtout les fourrures.
2. A comparer : le rôle des dégustateurs dans le commerce du thé.
3. Il a été question à plusieurs reprises de créer une vraie Bourse des Fourrures.

d'un fragment de telle couleur, et qu'il aurait intérêt à les avoir sur l'heure pour compléter une série ou pour remédier à la défectuosité d'un article. Cette peau ou ce fragment désirés, il les obtiendra chez un voisin. Souvent c'est le pauvre diable battant la semelle sous le porche d'en face qui sera à même de les lui procurer le plus rapidement[1]. Sans parler de bien d'autres offices. De là une entente, une fraternité, une franc-maçonnerie de la fourrure. Quotidiennement, les Rois des fourrures arpentent le Brühl et ne dédaignent de serrer aucune main, même la plus décharnée et la plus griffue.

Puis, le Brühl est vraiment une façon de Bourse. Le thermomètre des fluctuations s'y trouve en permanence. La foule des rôdeurs à joues caves, à barbes incultes et à yeux cupides, ce sont, à certaines heures, comme autant de tentacules exploratrices, en qui réside la sensibilité périphérique et qui renseignent le cerveau.

Toutes ces raisons font concevoir pourquoi, sur le continent européen, le commerce moderne des fourrures est demeuré concentré dans une seule ville et même s'est retiré dans un seul quartier de cette cité, où il a pris sa position de combat, où il s'est replié, ramassé sur soi.

Si l'on comprend assez aisément que le commerce moderne des fourrures se soit ainsi condensé sur un point, on se demandera quelle cause a maintenu précisément à Leipzig un négoce qui embrasse dans ses opérations à la fois les articles russes et les articles américains. Ce n'est pas seulement affaire de tradition. Il y a une activité locale d'ouvriers et d'artisans associée au trafic lipsien des fourrures ! De même que la Foire aux livres a fait naître dans la cité l'industrie de l'édition, la Foire aux pelleteries a, de longue date, fait surgir dans le pays divers métiers spéciaux qui se sont développés en terrain favorable. Leipzig n'est pas simplement atelier de tri. Là se tannent, se lustrent les fourrures[2].

1. Parmi les trafics subalternes auxquels donne lieu le commerce des fourrures, il faut citer celui des queues, pratiqué par quelques petits négociants. Entre autres usages, les queues peuvent être employées comme « pièces » rapportées pour corriger le défaut d'une grande peau.

2. Le lustrage comprend en même temps la teinture. Diverses couleurs noires ne

Une opération encore plus essentielle est la *couture des peaux*. Dans bien des cas, il ne s'agit point d'une pratique frauduleuse; elle ne le devient que lorsque le marchand veut vendre comme peau originale une peau formée de plusieurs. Mais il est normal, à condition que cela s'avoue, de coudre ensemble de petites peaux, voire de réunir deux à deux, par une sorte de chassé-croisé, les moitiés de deux peaux différentes, quand les colorations s'harmonisent mieux ainsi[1]. Ces travaux méticuleux sont exécutés avec une patience et une perfection difficilement imitables par les gagne-petit de Markranstaedt et de Skheuditz, près Leipzig, et de la ville thuringienne voisine, Weissenfels, près Weimar[2]. Sans cesse, les fourgons des marchands de fourrures visitent ces petites localités laborieuses. Minuscules artisans, appartenant au type par nous décrit maintes fois déjà! Leur habileté manuelle tient du prodige[3], leur frugalité touche à l'ascétisme. Les ateliers de ces tâcherons constituent les arrière-plans du Brühl[4]!

Le Brühl est une assez large voie bordée de façades brunes ou grisâtres. Beaucoup de vieilles maisons ont, comme le disait Gœthe, « deux visages[5] » et sont traversées par de longues cours débouchant sur d'autres rues. Toutes ces bâtisses sont enfumées, ténébreuses, et ont un air de mystère; quelques-unes sont truquées comme des théâtres, car les négociants font parfois descendre dans des double-fonds certaines peaux afin de raréfier

sont obtenues parfaitement que dans les ateliers de teinturerie français. Aussi les marchands lipsiens envoient-ils en France certaines fourrures pour les faire teindre.

C'est en France aussi que se fait l' « épilage électrique » des fourrures de rats d'Amérique, grâce auquel ces fourrures peuvent imiter la loutre.

1. A comparer : le coupage des vins.

2. La confection des « jouets de peau » (petits animaux recouverts de peaux), pratiquée surtout dans la région de Weimar, se relie à cette industrie.

3. Les artisans orientaux, très patients eux aussi et très adroits, et exaltés encore par l'appât du gain, rivalisent avec les artisans thuringiens et saxons dans la couture des fourrures. Nous avons vu une peau formée de cent rognures et morceaux déchiquetés, formidable « jeu de patience » où avait triomphé l'industrieuse application d'un couseur oriental.

4. Cette fonction industrielle du marché des fourrures de Leipzig, où l'on trie et travaille les peaux, le distingue du grand marché de Londres, où l'on vend des « lots » de marchandises brutes.

5. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 82.

l'article et de provoquer une hausse, dont ils profitent ensuite en rappelant à la lumière du jour les fourrures un moment éclipsées. Une odeur de naphtaline s'épand dans l'air du Brühl. Des voitures passent, apportant des peaux brutes ; il en est de retournées autour de morceaux de bois servant d'armature, et qui montrent leurs envers graisseux et sanguinolents. Sur les trottoirs et sous les porches, se tient debout, en permanence, une population de courtiers, de revendeurs et d'intermédiaires. La plupart sont Juifs, comme les grands négociants eux-mêmes. Il y a là aussi des Grecs, des Arméniens ; malgré l'uniformisation des costumes, on voit de temps en temps surgir un chef couvert du fez. L'on aperçoit des figures creuses et plombées ; des yeux avides et scrutateurs flamboient sous des sourcils broussailleux. Il est des encoignures où paraît se tenir une sorte de « bourse des pieds humides ». Des individus, le regard aux aguets, glissent le long des façades : cela coule, semble suinter des murs. Dans les cours, il y a, outre la prolongation des magasins, quantité de bouges, d'indescriptibles « bouibouis ». Çà et là un minable restaurant se révèle, avec son enseigne en caractères hébreux. De petits escaliers tout noirs montent vers d'étranges asiles. Un Suë pourrait écrire les « Mystères du Brühl » ; ce ne sont pas les « tapis-francs » qui manqueraient à son observation. Dans les sous-sols, il trouverait également de petits concerts fort « canailles », où des femmes en cotillon court beuglent et se trémoussent.

Pénétrons dans un *Lager* de négociant. Nous reconnaissons, posées sur des tables, les peaux grasses et sanglantes que nous avons aperçues tout à l'heure dans la rue. Ce sont des fourrures de rats d'Amérique, arrivées justement en bon état grâce à la couche adipeuse qui les a conservées. Épilées électriquement, elles imiteront la loutre. Il s'en traite pour 16 millions de marks par an, à Leipzig ! A droite, à gauche, des caisses décloucés sont pleines de fourrures américaines. Une odeur de naphtaline et, on dirait, de jambon charge l'air. Plus loin, nos narines perçoivent le relent désagréable des skunks ou « bêtes puantes ». Nous passons devant les marmottes du Ca-

nada. Voici les opossums aux queues effilochées, usées, car ces marsupiaux, non contents de porter leurs petits dans leurs poches, souffrent que ceux-ci s'accrochent à leur appendice caudal. Donnons un coup d'œil aux peaux de castors, rondes comme des galettes. Quittons l'Amérique et approchons-nous des fourrures de Russie. Enchantons-nous de la pompe des astrakans et laissons-nous émouvoir par la caressante chaleur des zibelines. Ayons un regard pour les agneaux « à queue large » (*breitschwanz*), de bonne heure immolés, qui étalent devant nous une fourrure innocente. Entrons dans la salle des écureuils petits-gris. Ceux-là sont déjà préparés. Le jour pauvre qui vient de la cour nous montre des touffes suspendues au plafond et, sur le parquet, de grandes nappes soyeuses. Les unes sont formées d'un certain nombre de ventres de petits-gris, les autres d'une juxtaposition de dos les fourreurs séparent ces deux parties de la peau . L'art des couseurs de Weissenfels a fait ici de l'unité avec la pluralité au moyen d'invisibles sutures. Et ce sont vingt espèces de fourrures encore. Toutes les bêtes sont là, représentées par leurs dépouilles. Des animaux ainsi détroussés par l'homme, il en est qui abondent toujours dans la nature, parce qu'ils sont très féconds, ou parce qu'ils se reproduisent dans quelques régions désolées du globe d'où ils descendent en foule pour aller choir bénévolement sous l'épieu des trappeurs. Il en est, au contraire, qui se font de plus en plus rares, parce qu'ils sont médiocrement prolifiques, ou parce que la civilisation empiète aujourd'hui sur leur habitat. Les bêtes à fourrure ont en vain, par la sélection, pu acquérir des couleurs qui les dissimulent, et devenir blanches lorsqu'elles hantent le pôle, ou fauves lorsqu'elles rôdent sur la terre jaune des plateaux d'Asie : cela ne les a point préservées de l'agression humaine. Les voici jonchant le parquet, tous les animaux que, « pour ne pas abîmer la peau », le chasseur a tués lentement, avec une circonspection cruelle : ceux qu'on a poussés dans des trous pour les assommer par le bâton, ceux que, comme la zibeline, on a fait tomber dans des pièges à bascule, et ceux qu'on tire à petite charge, comme le renard, qui, perdant son sang, est suivi pendant plusieurs

heures par son assassin attendant son trépas. Tandis que nous nous abandonnons à ces pensées, nous voyons, au sommet d'un escalier en échelle, par la trappe qui ouvre sur l'étage supérieur, apparaître deux grands pieds chaussés de bottines jaunes, puis une blouse blanche couvrant l'habit de ville; enfin se montre une tête robuste, moustachue et haute en couleur. C'est J..., le maître de céans. Énergique et puissant, taillé pour le travail, pour le plaisir et pour le combat, il sourit au milieu de ce champ de carnage qu'est son *Lager*. Et l'expression triomphale de sa face osseuse et sanguine semble proclamer la loi qui fait détruire la vie par la vie[1].

1. J... venait de succéder à son père, décédé quelques jours auparavant, après une carrière glorieuse. Je m'étais trouvé par hasard sur le passage du convoi funèbre de ce Roi des Fourrures. Tandis que, au milieu de Karl Tauchnitzstrasse, s'avançait le char très simple, recouvert d'un drap noir portant une inscription en caractères hébreux, quelqu'un m'avait conté l'histoire du rude conquérant qui descendait au Chéol :

Né en Alsace, il avait, paraît-il, commencé par ramasser des peaux de chats à Leipzig. A force de peines et d'économie, il était parvenu un matin à posséder la somme de mille marks. Muni de ce pécule et « d'un grand mouchoir rouge » pour tout avoir, il était parti aux États-Unis. Là, il acheta des liqueurs, en fit le commerce, et, tantôt par la vente, tantôt par le troc, acquit des fourrures canadiennes. Après des opérations de toute sorte, il conçut et réalisa le projet d'entreprendre en grand le trafic des fourrures russes et américaines et de créer pour cela deux comptoirs solidaires à New-York et à Leipzig. Il mena rapidement son « affaire » au succès. Alors c'avait été la fortune et le bonheur, mais le travail joyeux et le combat toujours. Puis était venue la vieillesse sereine et encore active, la collaboration du fils grandi, la réputation mondiale et les hommages du Brühl, et les beaux jours de repos lumineux — les premiers de cette existence! — l'hiver à Nice, l'été dans l'Engadine...

Pendant que le char mortuaire continuait son chemin, s'éloignant de la jolie villa de Grassistrasse, une image rapide, enregistrée par la mémoire, me revenait à l'esprit : — Le soleil d'été chauffait la façade de la villa et les vérandas drapées de fleurs. La lourde grille tournait. La voiture sortait, pleine d'enfants rieurs. Derrière, roulait un omnibus chargé de malles. Une voix criait aux enfants : « Amusez-vous bien en Suisse! » Grand-père au mouchoir rouge, tes trocs de liqueurs et ton vouloir obstiné avaient fait sortir du néant cette élégance heureuse...

Le char couvert du modeste drap noir tournait devant l'énorme amoncellement de pierres rugueuses du Nouveau Rathaus. Des employés, portant des branches de palmier, faisaient escorte. Ensuite, venaient des voitures ; il en sortait des têtes de jeunes Juifs aux favoris noirs, et aussi des figures de vieux Sémites aux regards de flamme, avec parfois une expression farouche qui eût pu faire songer à de menaçants Ezéchiels. Et je me disais que le simple drap enveloppant le cercueil du conquérant n'était qu'un substitut. Ce qui paraît idéalement le char, c'étaient les peaux

Avant de quitter pour toujours le Brühl, arrêtons-nous chez un autre négociant. Celui-là « tient » surtout les peaux préparées. Il est installé au large dans le « hall » d'un ancien concert. Un sous-sol adjacent à l'immeuble abrite encore un petit « beuglant », et le couloir que nous arpentons se prolonge là-bas, tout au fond, vers une ouverture que la lumière du jour n'atteint pas et où brûle perpétuellement un cordon de verres de couleurs; une musique satanique s'échappe de cet antre. Faisons halte à mi-chemin et engageons-nous dans le large escalier, où de grandes bêtes empaillées semblent faire la haie. Le négociant nous reçoit. Il a, lui aussi, une figure osseuse et dure de chien fort. Dans le « hall », d'autres animaux empaillés mettent le décor d'une vie illusoire. Un lion fier se campe. Des tigres ont l'air de calculer leur élan. Cependant le marchand de fourrures nous entraîne. Nous longeons des murs que des peaux de renards arctiques pavoisent en blancheur. Voici les renards rouges; ce sont de médiocres seigneurs, et le commerce ne les utilise qu'après les avoir teints. Le négociant nous détourne de nous attarder aux peaux d'ours : « Ce sont des articles à bas prix, et ils servent le plus souvent à emmitoufler les cochers ». Plus volontiers, il appelle notre attention sur les petites bêtes, qui sont les plus fines. Il nous convie à séjourner parmi les hermines, dont il a d'innombrables tiroirs pleins : il y a là de quoi fourrer toute la magistrature d'un pays!

A la fête des yeux succède celle des mains quand nous caressons les chinchillas du Pérou, de la Bolivie et de l'Argentine. Le patron nous en arrache pour nous faire les honneurs de sa

que le défunt avait fait enlever à toutes les bêtes de la création, ces peaux dans lesquelles il avait taillé rudement son manteau de victoire.

Des images plus fantastiques m'assiégeaient aussi. Je songeais à toutes ces libres vies animales tranchées net pour enrichir J..., à toutes les loutres dont il avait arrêté la nage, à toutes les hermines dont il avait suspendu les bonds. Je pensais voir les victimes planer, en une nuée tragique, au-dessus du convoi et s'acharner à sa poursuite, dans un affreux concert fait de cris de bêtes écorchées, où le rugissement des fauves se mêlait aux cris aigus des rats d'Amérique. Toutes, je crus les discerner, les bêtes que J... avait pelées. L'accompagnant en une sorte de « chasse infernale », elles réclamaient leur joie de vivre interrompue et leurs peaux confisquées.

spécialité, les *Nutrias*, appelés en France rats gondins. Après avoir passé devant les lynx, dont l'œil réputé ne sut pourtant déjouer la ruse des mercantis, nous rendons aux loutres l'hommage que mérite leur beauté délicate; nous payons surtout un tribut d'admiration à la reine des loutres, la loutre du Kamtchatka, dont le noir est piqué çà et là de poils blancs, et que des fraudeurs géniaux imitent, paraît-il, en insérant des poils blancs dans une fourrure de loutre ordinaire. Nous subissons l'irrésistible charme des renards argentés et des renards bleus. Enfin, traversant le rayon blond des chats roux de Hollande, nous arrivons à la salle où sont les chats-civettes. Leur fourrure présente un dessin en forme de lyre. Et, quand les couseurs de Weissenfels en ont ajusté ensemble un certain nombre, cela fait une sorte de manteau décoré d'une profusion de lyres. Par manière de jeu, et aussi pour nous permettre de mieux juger l'effet, le patron ramasse l'un d'eux et s'en drape. Avec sa face osseuse toute rasée et ses yeux durs, il a l'air ainsi d'un Néron prenant des poses au milieu d'une tuerie. Justement, la musique diabolique du sous-sol entre par une fenêtre ouverte et vient corser encore l'originalité du tableau.

Les Bourses de commerce. — La Foire des Soies de porc pourrait donner lieu à une analyse et à des réflexions analogues [1].

Le programme officiel des Foires de Leipzig actuelles énumère d'autres réunions, qui, celles-là, n'intéressent pas l'étranger ni même l'Allemagne entière, mais seulement l'Allemagne centrale :

Ce sont la Foire et la Bourse des Cuirs, qui se tiennent trois fois l'an. Marchands et industriels s'y rencontrent pour parler de la situation et pour nouer des rapports commerciaux; il y a aussi présentation d'échantillons.

C'est la Foire des tissus, où se traitent, en partie sur échantillons, un certain nombre de marchés.

C'est encore la Bourse du Fil, qui a lieu deux fois chaque année. Filateurs, marchands et tisseurs y échangent des vues

1. Les soies de porc, surtout les soies rudes, viennent en grande partie de Russie.

et y ébauchent des affaires. Il y a eu même temps exposition des nouveautés de la branche : appareils divers, articles brevetés, échantillons des tissus particulièrement recherchés à l'étranger, spécimens de la récolte du coton[1].

II. — LES FOIRES D'ÉCHANTILLONS.

En réalité, toutes les « Foires » qui viennent d'être passées en revue n'ont plus avec celles d'autrefois que des rapports superficiels.

La seule Foire de Leipzig actuelle dont on puisse dire que, avec bien des transformations, elle continue l'ancienne est une réunion qui se tient deux fois l'an : quelque temps avant Pâques, et au moment de la Saint-Michel. C'est une Foire singulièrement évoluée dans son objet et dans sa forme. Le programme officiel la définit ainsi : *Exposition de Comptoirs d'échantillons* pour les articles de céramique, de verre, de métal, de bois, de papier, de cuir, de caoutchouc, d'os et de celluloïd ; les objets d'art et de décoration ; les ustensiles de ménage et de cuisine ; les articles d'ornementation intérieure ; les petits articles (*Kurzwaren*), les articles « de galanterie » (*Galanteriewaren*) et les jouets ; les articles de carnaval et de cotillon ; les articles « d'attrape » (*Attrappen*) ; les articles pour décoration d'arbres de Noël ; les fleurs artificielles ; les savons et la parfumerie ; les articles de toilette, de voyage et de sport ; les articles pour l'écriture et le dessin ; les articles scolaires et fournitures de bureau ; les instruments de musique et appareils musicaux ; les automates ; les instruments des sciences et des métiers ; et tous les articles servant aux mêmes buts[2].

1. A ces institutions issues de l'ancienne Foire et lui survivant s'en est ajoutée une nouvelle : le Marché international et Exposition d'automobiles, moteurs, motocycles, bicyclettes, ainsi que de machines à écrire et autres produits de la « mécanique fine ».

2. Sur la Foire d'échantillons à Leipzig, voir : Dr P. L. Heubner, *Der Musterlagerverkehr der Leipziger Messen* (*Le Trafic aux Comptoirs d'échantillons des Foires de Leipzig*), Tubingen, 1904.

Les Foires dites « d'Avant-Pâques » et « de la Saint-Michel » se distinguent donc essentiellement des Foires de jadis : 1° par la restriction de leur objet à certaines catégories d'articles bien délimitées; 2° par la circonstance que les vendeurs n'apportent sur la place que les échantillons des marchandises et non les marchandises elles-mêmes.

Par quel mécanisme l'objet des vieilles Foires a-t-il pu se restreindre, nous le savons déjà, puisque nous avons vu le commerce d'une foule de marchandises (tissus, vins, produits chimiques, etc., etc.) subir, par suite de la révolution des moyens de transport, un changement complet d'organisation et en venir à s'effectuer désormais d'une façon permanente avec le concours de « voyageurs » munis d'échantillons.

Mais pourquoi le commerce des articles dont nous reproduisions à l'instant la nomenclature détaillée n'a-t-il pas subi le même changement? Pourquoi les articles précités, tout en se dégageant du vieux système de la Foire de marchandises et en se laissant dorénavant appliquer la pratique de l'échantillonnage, se sont-ils en quelque sorte arrêtés à mi-chemin et ont-ils donné lieu à cette espèce de cote mal taillée ou, si l'on préfère, à cette solution mixte qu'est la *Foire d'échantillons?*

Influence de la nature des objets fabriqués. — Nous en trouverons une raison essentielle en réfléchissant à la *nature desdits articles*. Ils se prêtent bien à l'échantillonnage, mais dans des conditions difficiles. En tous cas, les vendeurs ne peuvent guère songer à faire promener les collections d'échantillons par des « voyageurs ». En effet, beaucoup de ces articles sont en matières lourdes (métal, porcelaine). Un grand nombre sont en matières cassantes (porcelaine, verre). La majorité d'entre eux ne souffrent pas, à l'inverse des marchandises composées d'une substance homogène (tissus, etc.), d'être échantillonnés par fragmentation, car chaque objet pris en lui-même est constitué d'éléments dissemblables dans leur forme et leur matière. Les séries d'articles considérées sont en outre d'une prodigieuse

diversité et nécessitent un échantillonnage extrêmement abondant. Les vendeurs, au lieu d'envoyer au loin des « voyageurs », ont par conséquent trouvé plus commode, en raison de la *nature des articles*, de convier les commerçants acheteurs à faire périodiquement le voyage de Leipzig pour visiter des « comptoirs d'échantillons » et faire leur choix sur place.

La commande reçue, les marchandises seront expédiées au domicile de l'acheteur quelque temps après, du lieu de production, qui n'est ordinairement pas à Leipzig [1]. Les industries intéressées se servent donc du vieux système de la Foire pour exhiber les spécimens, pour montrer l'image de leurs produits, et usent de l'organisation moderne des transports pour expédier les marchandises elles-mêmes. La Foire d'échantillons est une solution transactionnelle, un compromis, un moyen terme entre le grand commerce moderne et l'ancien système de la Foire de marchandises.

Maintenant, comment la transformation s'est-elle opérée? De quelle manière la Foire actuelle est-elle sortie de celle d'autrefois? Pas en vertu d'un raisonnement abstrait ni d'une décision d'assemblée. Les commerçants se sont, chacun de son côté, laissé guider par l'intérêt bien entendu. Il en est résulté un travail colonial, madréporaire, qui a métamorphosé la Foire. Un beau matin, les gens d'administration et les gens de science ont constaté que beaucoup d'articles ne paraissaient décidément plus aux Foires et que d'autres n'y venaient désormais que sous la forme d'échantillons [2]. Les administrateurs ont étiqueté et réglementé le phénomène. Les économistes l'ont « découvert » pour la science. Il en est ainsi de beaucoup de phénomènes sociaux. Ils sont produits souvent par une poussée collective d'instincts et d'intérêts. Un jour, l'intelligence raisonneuse en prend une conscience plus ou moins « claire ». Le politique se met en de-

1. La transformation de la Foire de marchandises en Foire d'échantillons a rendu nécessaire, en considération du délai indispensable pour la livraison des articles commandés, d'avancer la date du rendez-vous commercial. Ainsi la Foire de Pâques s'est changée en Foire « d'Avant-Pâques ».

2. C'est à la période comprise entre 1860 et 1865 que remontent les premières observations faites à ce sujet.

voir de loger ces phénomènes inattendus dans un cadre légal. Le logicien les analyse doctement. Et il arrive facilement que le politique se figure de bonne foi les avoir suscités par une inspiration de son génie tutélaire, et que le penseur, de son côté, les envisage non moins sincèrement comme des créations de la pure intelligence.

Influence de l'origine des objets fabriqués. — Une autre question se présente aussitôt d'elle-même à l'esprit. Pourquoi est-ce précisément à Leipzig qu'il continue de paraître commode d'appeler les amateurs d'Allemagne et de l'étranger à venir acheter, sur échantillons, ces sortes de marchandises?

La réponse est simple. C'est qu'une bonne partie de ces sortes d'articles sont spécialement confectionnées, comme nous l'avons vu au début de notre étude, dans les « hinterlands » plus ou moins immédiats de Leipzig : dans l'Erzgebirge saxon et bohémien, dans le Vogtland, en Thuringe, en Franconie. C'est le cas des articles de bois et d'osier[1], de porcelaine, de verre[2], de métal; c'est le cas des jouets[3], des ustensiles de ménage[4], des instruments de musique, des articles pour arbres de Noël[5], des articles de cotillon et de carnaval[6], des fournitures de bureau[7], etc., etc...

Ces articles ou leurs analogues apportaient déjà un aliment à l'activité des anciennes Foires de Leipzig. Leur exportation avait été, nous le savons[8], l'une des fonctions qui créèrent en quelque sorte cet organe commercial. Elle ne cessa pas de l'occuper[9].

1. Cf. nos *Lettres sur la Thuringe.*

2. Voir nos *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 137, et *Lettres sur la Thuringe*, p. 9.

3. Cf. les deux études précitées.

4. Voir nos *Industries de l'Etain en Franconie*, p. 89, et les *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 175 et la note 2 au bas de la page.

5. Cf. *Lettres sur la Thuringe*, p. 18.

6. *Ibid.*, p. 34.

7. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 200. — *Lettres sur la Thuringe*, p. 8.

8. Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 30, 34 et 37.

9. Une pièce de 1580 signale parmi les métiers dont les ouvrages sont représentés à la Foire : les faiseurs de bourses, les faiseurs de brosses, les faiseurs d'aiguilles, les couteliers.

En 1640, un écrit du *Rath* de Leipzig atteste l'importance des transactions aux-

Mais ils avaient été loin d'être le seul apport dont se nourrît le tourbillon des Foires. Pendant de longues périodes, l'importance de ce genre d'articles fut éclipsée par celle d'autres marchandises d'importation, d'exportation et de transit : les vivres, les vins, la laine, les matières premières, les denrées coloniales, les tissus, etc... La révolution des moyens de transports a arraché aux Foires ces marchandises qui, durant si longtemps, en firent la fortune et la gloire. Alors il n'est plus demeuré que les petits objets dont nous parlions tout à l'heure, les *Kurzwaren* (petits articles), les articles « de galanterie », les jouets, les ustensiles de ménage, et aussi la plupart des objets de verre et de porcelaine. *Cet élément des Foires s'est trouvé en quelque sorte mis à nu. Il en a été le noyau résistant et persistant. Il a survécu à la dispersion du reste.*

La *nature de ces articles* a, en effet, comme il vient d'être exposé, empêché qu'ils ne se prêtassent complètement aux transformations du commerce. Ils ont continué de s'accommoder excellemment du système de la Foire. Ils ont d'ailleurs donné lieu au développement d'une Foire rajeunie et modernisée : la Foire d'échantillons.

quelles donnent lieu les *Kurzwaren* (petits articles) de Nuremberg, articles de laiton, articles à un pfennig, etc. De Leipzig, ces marchandises s'en vont à Hambourg, en Silésie, en Pologne, en Angleterre, en Ecosse, en Prusse, voire dans les Indes orientales et occidentales.

Marsperger (*Beschreibung der Messen*, 1711) parle complaisamment des « nouvelles inventions de Nuremberg », des articles d'argent, d'acier et de bois, de l'« argenterie » d'Augsbourg, des articles « de galanterie », et de tous les produits des « manufactures de Nuremberg, d'Augsbourg, de la Thuringe, du Vogtland et de la Saxe », qui trouvent à Leipzig leur « point de rassemblement ».

J. S. Heinsius (*Allgemeiner Schatzkammer*, 1742) explique ce que sont les « articles de Nuremberg ». Ils comprennent « presque tout ce qui peut servir au corps de l'homme : objets de laine, de lin, d'or, d'argent, de laiton, d'acier, de fer, de bois », puis aussi les poupées, les boîtes, les bibelots de bois, les couteaux, les miroirs, les grelots. Les miroirs et les verres à boire se vendent beaucoup à la Foire. Parmi les articles « de galanterie », Heinsius cite, indépendamment des articles de vêtement et de parure, les miroirs, les écritoires, les étuis, les boucles de chaussures, les anneaux, les tabatières, les drageoirs, les couteaux, les ciseaux.

« A la même époque, dit Heubner (*op. cit.*, p. 5, note 1), on voit les marchands de Nuremberg apporter à la foire les jouets et objets en bois de la Thuringe (région de Sonneberg et de l'Erzgebirge) ; ils y apportaient les articles de Sonneberg depuis fort longtemps déjà ; ils continuèrent d'y convoyer les articles de l'Erzgebirge jusque dans les premières années du XIXe siècle. »

Et, répétons-le, c'est à Leipzig, siège des vieilles Foires de marchandises, que la jeune Foire d'échantillons a naturellement élu domicile, parce qu'une bonne part des sortes d'articles qu'on traite à cette réunion commerciale sont confectionnées dans les pays qui entourent Leipzig[1]. La ville est toujours, comme au temps de Marsperger, le « point de rassemblement » de ce genre de produits industriels[2].

Simple partie de la Foire de jadis, ils sont l'essence même de la Foire d'aujourd'hui. Leur importance absolue, en tant que marchandises, s'est du reste accrue plus encore que leur importance relative, car la fabrication de ces sortes d'objets a pris une extension considérable dans les régions d'alentour. Le *noyau* survivant à la dessiccation de l'ancienne Foire n'est pas resté rigide. Il contenait une semence de nouvelle vie.

Influence du lieu et du mode de production des objets. — Il suffit d'avoir reporté notre pensée vers les « hinterlands » de Leipzig, vers la Thuringe, l'Erzgebirge et la Franconie, où se confectionnent un grand nombre des articles traités aux Foires d'aujourd'hui, pour apercevoir aussitôt quelles autres

1. Ceci suffit à expliquer l'insuccès de Berlin dans sa tentative (1893) pour attirer à soi la Foire d'échantillons.

2. Les statistiques analytiques établies par Heubner (*op. cit.*), et qu'il a accompagnées d'intéressants tableaux synoptiques en couleurs, permettent de se rendre compte de la contribution qu'apportent les « hinterlands » de Leipzig à la Foire d'échantillons. En faisant il y a quelques années cette enquête, Heubner a constaté que, dans la branche de la *céramique*, la Thuringe avait fourni 43 % des exposants, la Bohême 9 %, la Bavière 8 %, la province prussienne de Saxe 6 %, la Saxe 5.5 %.

Dans la branche du *verre*, la Bohême pouvait revendiquer 28 % des exposants, la Thuringe 14, 5 %, la Saxe 13 %.

Dans la branche du *bois taillé*, la Saxe avait envoyé 32 % des exposants, la Thuringe 19, 5 %, la Bavière 8 %.

Dans la branche des *articles de métal*, la Saxe était représentée par 26 % des exposants, la Thuringe par 8, 5 % ; la Bavière par 7, 5 %, la Bohême par 4, 5 %, la province de Saxe par 3, 75 %.

Dans la branche des *articles de cuir, de caoutchouc et de papier*, la Saxe avait un contingent de 32, 5 % des exposants, la Thuringe de 25, 5 %, la Bavière de 4 %.

Dans les *autres branches*, la Saxe pouvait compter 36 % des exposants, la Thuringe 12 %, la Bavière 4, 75 %.

raisons doivent s'ajouter à la *première*[1] — tirée, on s'en souvient, de la *nature des objets fabriqués* — dans une explication définitive des motifs pour lesquels le système de Foire continue d'être le plus propre à assurer l'écoulement de ces articles :

2° La *nature du lieu de fabrication* intervient ici. Ces pays montagneux et boisés n'ont pas cessé, au XIXe siècle, d'opposer, comme auparavant, au développement des moyens de communication bien des difficultés et des obstacles. Or, nous savons que, d'une manière générale, l'utilité des Foires n'a diminué que dans la mesure où les moyens de communication se perfectionnaient.

3° Le *mode de fabrication des articles* exerce son influence. Les petits métiers qui se sont développés presque spontanément dans ces hauts pays d'agriculture pauvre et de forêts profondes sont des métiers reposant sur l'activité et la dextérité des mains (taille du bois, tressage de l'osier, soufflage du verre, moulage du métal et du carton, moulage et peinture de la porcelaine), et où il se mêle le plus souvent une opération artistique (préparation des figurines de bois, d'étain, de plomb, de carton moulé et de porcelaine). Ces métiers sont restés en grande partie besogne d'artisans; s'ils se sont, dans bien des cas, prêtés à un régime de fabrication mixte (coordination des ateliers d'ouvriers à domicile et d'une petite ou moyenne fabrique), ils ont opposé une sérieuse résistance à la centralisation de la production et aux conquêtes du machinisme. Or, nous avons vu que cette centralisation et cette « mécanisation » de la production, en amenant les entreprises à augmenter leurs moyens financiers et à se pourvoir d'un coûteux outillage industriel, sont les forces économiques qui les ont déterminées, du même coup, à s'assurer d'un outillage commercial (« voyageurs », agents, succursales) leur permettant d'atteindre directement et en tout temps la clientèle éloignée, au lieu de la convoquer par intermittence au rendez-vous

1. L'influence de l'*origine* des objets fabriqués étant, d'autre part, et à un autre point de vue, invoquée pour rendre compte de la *localisation* à Leipzig (ville en rapport de *voisinage* avec les lieux de production) de la Foire d'échantillons où se traitent lesdits objets.

des Foires. Là où la centralisation et où les progrès du machinisme ont été retardés, les considérations qui rendent utile l'institution des Foires ont donc conservé une partie de leur valeur.

4° Une autre raison, qui s'apparente intimement à la précédente, est la *condition des producteurs*. Ces artisans, obligés, pour remédier à l'insuffisance des fruits d'une terre avare, de besogner à bas prix dans leurs minuscules ateliers ; ces chefs de petites fabriques et ces « patrons indigents », vivant au jour le jour et sans cesse à court d'argent : tous ces hommes de petits moyens et de petits horizons sont hors d'état de s'organiser commercialement « à la moderne ». Il est même permis de dire que, dans une certaine mesure, le caractère « artiste » de la production étouffe chez quelques-uns les facultés calculatrices et mercantiles, fait peu à peu des producteurs des sortes de petits poètes imprévoyants, pêcheurs de lunes et poursuivants d'illusions. (Je parle ici suivant l'ordre ancien, car je n'ignore pas que notre époque a vu apparaître le type social nouveau du poète fabricant de vers et homme d'affaires, distillateur ingénieux d'un lyrisme de qualité marchande et supportable aux estomacs moyens, et, par surcroît, négociant avisé, habile à placer avantageusement ses « produits » sur le marché national et à faire sonner toutes les trompettes de la réclame pour obtenir une « exportation » rémunératrice.) — Cette débilité commerciale des producteurs de la Thuringe, de l'Erzgebirge et d'une partie de la Franconie s'accuse d'autant plus que, si la fabrication est simple, le commerce des articles fabriqués est au contraire très compliqué, attendu qu'il faut se mettre en rapports avec des clients très lointains (comme, par exemple, dans l'exportation des perles de verre, des miroirs et des articles de clinquant, qui s'effectue en partie à destination des pays extra-européens).

5° Un autre facteur est le caractère alternant et périodique d'une partie de la production. Dans quelques « hinterlands » de Leipzig, l'hiver rigoureux arrête décidément une activité agricole déjà très réduite et concentre sur la fabrication domestique (taille du bois, moulage du carton, etc.) tous les

efforts des familles ouvrières. Cette *périodicité de la production* s'accorde à merveille avec la *périodicité des Foires*. La Foire d'échantillons dite « d'Avant-Pâques » vient, à intervalles réguliers, traire en quelque sorte la production.

Influence du mode d'utilisation. — Toutes les raisons précédentes ont trait, dans leur ensemble, à la nature des produits ainsi qu'aux lieu et mode de production. Il s'y en adjoint d'autres encore, se rapportant, celles-ci, aux mode de vente au détail et mode de consommation.

6° S'il y a alternance et périodicité relative dans la production, ce caractère se retrouve aussi, chose curieuse, dans la demande elle-même. Beaucoup des objets produits sont par excellence des articles « de saison » : articles de Noël, articles de carnaval et de cotillon, articles de voyage et souvenirs de voyage [1], fournitures scolaires, etc... La *périodicité de la consommation* se combine avec celle de la production pour aboutir à une harmonie parfaite avec la *périodicité des Foires*. — Étant des articles qui répondent à une demande périodique, les articles en question sont de ceux pour lesquels la mise au jour des *nouveautés* a pris un caractère périodique également [2]. Cela est d'autant plus accentué que bon nombre d'objets sont inspirés par la fantaisie et s'adressent à l'imagination. Les industries du jouet, par exemple, sont comme des « auteurs », dont on attend chaque année la pièce nouvelle. La plupart des articles d'utilité représentés à la Foire ne sont pas moins soumis à la nécessité du renouvellement, car ils se proposent, en général, de résoudre quelques-uns de ces petits problèmes domestiques dont, malgré leur simplicité apparente, la solution définitive est perpétuellement ajournée. Dans ce domaine, il faut citer entre mille : les articles pour poser et fixer les rideaux, pour préserver les brosses à dents, pour enlever la poussière, pour aérer les appartements, pour cuire à point les œufs à la

1. Cf. *Industries de l'Etain en Franconie*, p. 39 et 41.
2. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 161.

coque, etc., etc... *La Foire est ainsi devenue pour les diverses industries qui y exposent l'occasion de « faire feu » de toutes les nouveautés.* C'est la grande « première » où les poètes du jouet et les génies de l'ustensile de ménage prennent un contact émouvant avec le public des acheteurs en gros. Les truculences de la Foire éveillent pour eux l'impression des feux de la rampe. La Foire leur apporte tous les inconnus et toutes les surprises. Tel objet que son créateur ou lanceur jugeait d'un effet irrésistible fait un four lugubre. Telle invention « drôlatique » ne déride personne. Tel « ingénieux » appareil se révèle comme un avortement pitoyable. Au contraire, un article dont son vendeur lui-même doutait, touche l'acheteur, conquiert son intérêt. Un joujou de rien du tout suspend la marche des passants, épanouit sur leurs bouches le sourire propice. Un insignifiant ustensile provoque les clins d'yeux approbateurs. Le bibelot tout à l'heure obscur devient un *Treffer*, un « clou » de la Foire. Son lanceur a fait mouche, a « mis dans le 1000 ». Il y a là toutes les rencontres, toutes les incidences d'où sort le succès. Et cela dramatise encore la Foire, lui donne le caractère d'un champ consacré que la Fortune sillonne à certains moments de sa roue fulgurante et où elle édicte de foudroyants arrêts. Les acheteurs ne sont d'ailleurs que d'autres marchands, qui songent eux-mêmes, en faisant un succès à tel ou tel objet, à celui — définitif, celui-là — que la foule des consommateurs lui accordera ; et souvent ils risquent de se tromper dans leurs prévisions. Les mille pensées qui les assiègent portent le pathétique à son comble. L'on peut se figurer les autres drames qui vont se jouer dans leurs bazars et dont le dénoûment sera pour eux heureux ou funeste, selon que l'objet s'enlèvera ou qu'il leur restera pour compte.

7° C'est en effet dans les bazars et dans les « grands magasins » — ces deux formes typiques de la grande entreprise capitaliste moderne de vente au détail — que la grande majorité des articles traités à la Foire d'échantillons seront plus tard débités aux consommateurs. Le *mode de vente au détail* ajoute son action à celle de toutes les causes précédentes pour pro-

longer l'existence du système de la Foire [1]. Effectivement l'on conçoit qu'il serait difficile aux propriétaires de ces établissements de s'entendre par correspondance avec leurs innombrables fournisseurs. Car le propre des *bazars* et des *grands magasins* est de vendre une multitude d'objets différents. Les propriétaires trouvent plus commode d'aller en personne ou d'envoyer leurs « acheteurs » de confiance à la Foire, où ils trouvent, juxtaposés côte à côte sur un petit espace, des comptoirs d'échantillons de tous les articles dont ils ont besoin. En quelques heures ils peuvent conclure leurs marchés. Et ils le font avec moins de crainte d'avoir été mal compris, puisqu'ils ont « pris l'article en main ».

8° La visite de la Foire d'échantillons par les acheteurs en gros permet enfin à ceux-ci, tout en arrêtant leur choix en pleine connaissance de cause sur un article, de prescrire différentes modifications qui, pour répondre plus exactement au but, devront être apportées à cet article. En effet, les marchandises ne seront expédiées à l'acquéreur, du lieu de production, que quelques jours après la conclusion du marché; souvent même, les magasins du producteur ne contiennent pas assez d'articles terminés pour pouvoir exécuter la commande, et il faut fabriquer encore ce qui manque. En tout cas, achevés ou non, les objets reçoivent les corrections indiquées par l'acheteur [2]. Cette *possibilité de modifications* offre un grand avantage quand il s'agit de catégories d'objets dont les uns sont destinés à la décoration des foyers, les autres s'adressent à l'imagination ou au sentiment des enfants et des grandes personnes. Grâce à elle, il est tenu compte des goûts et des caprices de chaque pays, il est donné satisfaction à ses en-

1. Les raisons séparées ici par l'analyse ont eu, dans la réalité, maintes répercussions les unes sur les autres. En se renforçant mutuellement, en s'imbriquant pour ainsi dire, elles ont enveloppé d'une forte armature l'institution des Foires d'échantillons. Si le genre de commerce des bazars contribue à faire durer les Foires, la confluence aux Foires de certaines espèces d'articles a pu, inversement, contribuer à déterminer la « formule » des bazars et le groupement d'articles qui leur est propre.

2. Cela a été une raison de plus pour avancer la Foire et pour la tenir non plus à Pâques, mais « avant Pâques ».

goûments[1]. Tout en conservant l'essentiel de l'article, l'acheteur en gros lui fait ajouter quelque attribut à la séduction duquel certaine clientèle d'acheteurs au détail sera sensible. Une couleur déplaisante est remplacée par une autre plus en faveur. Tels lutteurs anonymes, tout en continuant de se battre par le jeu du même ressort, prendront la tête de personnages dont les démêlés, au pays de l'acheteur en gros, occupent l'attention populaire. Tel coffret s'adornera, selon les cas, de l'image d'un bouillant héros militaire, ou de celle d'un apôtre pacificateur et bénin[2].

Le développement des fabrications dans les hinterlands. — Le « fond du sac », si je puis dire, de la moderne Foire d'échantillons est donc formé par les petits articles de bois, porcelaine, verre et métal (jouets et bimbeloterie, ustensiles de ménage, articles « de galanterie », etc.) qui se confectionnent dans les « hinterlands » de Leipzig. Ces articles sont beaucoup plus nombreux qu'autrefois. Les espèces s'en sont multipliées à l'infini[3]. Et non seulement les artisans et petits fabricants ont mis au jour de nouvelles sortes d'objets, mais encore ils ont, par un enchaînement de causes et d'effets bien connu, appris à travailler d'autres matières (carton moulé, celluloïd, etc.)[4].

1. Cf. *Faiseurs de Jouets de Nuremberg*, p. 209.

2. Heubner signale encore comme cause expliquant la conservation du système de foire la *difficulté de faire de la réclame* pour les articles qui s'y traitent. Cette difficulté résulte de la médiocrité des ressources des fabriques et de l'extrême diversité des objets produits.

D'autre part, le système de la foire n'a pas cessé de présenter plusieurs avantages qui, dans le commerce organisé à la moderne, disparaissent plus ou moins. Les principaux sont :

La *mise en contact* des acheteurs et des vendeurs, qui permet de dissiper vite les malentendus ;

La juxtaposition de tous les vendeurs d'une même sorte d'articles, qui donne à l'acheteur le moyen de *comparer* très vite, et le fait bénéficier de la *concurrence* s'établissant immédiatement entre tous ces fournisseurs.

3. Il va sans dire que quelques espèces sont mortes et que d'autres se sont transformées.

4. Cf. *Industries de l'Étain en Franconie*, p. 17.

La production a aussi augmenté considérablement d'importance, parce que la consommation de ce genre d'articles est devenue, en raison de l'accroissement de la population du monde, bien plus grande, et, en raison de l'accroissement du bien-être, bien plus générale.

Mais si la production dans les « hinterlands » montagneux et boisés de Leipzig a pris toujours plus d'ampleur, c'est surtout parce qu'ils se sont « spécialisés » décidément, en vue de l'exportation, dans ce genre d'industries. Des pays, comme par exemple les pays anglo-saxons, se sont, eux, « spécialisés » au contraire dans la grande fabrication mécanique; leurs ouvriers ne voudraient jamais produire dans les mêmes conditions que les artisans de la Thuringe, de l'Erzgebirge et de la Franconie, tous les bibelots que ceux-ci confectionnent à force de patience et d'adresse manuelle et pour des salaires très minimes. Tant que ces fabrications n'évolueront pas vers les formes de la grande industrie (et cette évolution rencontre un sérieux obstacle dans le caractère plastique et « artistique » du travail), les « hinterlands » de Leipzig conserveront la place qu'ils ont prise parmi les grands pourvoyeurs, pour ce genre d'objets, des autres pays, — surtout de ceux où la grande fabrication mécanique a triomphé.

Les instruments de musique[1]. — Les *instruments de musique* occupent une position spéciale à la Foire. Leur situation diffère par plusieurs côtés de celle des autres objets. Tandis que beaucoup de ceux-ci sont créés par la petite et la moyenne industrie, ils sont, eux, en partie le produit de la fabrication artisane (comme les petits instruments de musique de l'Erzgebirge) et en partie celui de la grande industrie (comme les instruments de musique automatiques, « orchestrions », pianos électriques, etc.). Les instruments de musique automatiques offrent, en outre, la particularité d'être pour la plupart fabriqués à

1. Voir 1re partie, chapitre : Les Hinterlands de Leipzig, alinéas : l'Erzgebirge, et : Le Royaume de Saxe.

Leipzig même et non dans ses « hinterlands ». Depuis le point de départ qu'était la simple boîte à musique de jadis, l'industrie des instruments mécaniques a parcouru un long chemin. Une des étapes les plus notables a été marquée par la création du phonographe. La Foire de Leipzig est aujourd'hui le grand marché des *phonographes* dans l'Europe centrale.

Aux instruments de musique automatiques, se laissent rattacher les *automates,* qui sont aussi un des articles essentiels de la Foire. L'automate s'apparente lui-même étroitement au jouet. Tous deux sont fréquemment, à l'origine, le fruit de l'application et de l'ingéniosité des artisans dans certains pays montagneux et d'agriculture pauvre[1]. Les modernes jouets mécaniques sont d'intéressants automates. Mais, à la Foire de Leipzig, la qualification « automates » s'applique surtout à d'autres articles, qui se distinguent des jouets proprement dits. Ces articles ne rappellent aussi qu'en partie les curieux personnages mécaniques (nègres joueurs de flûte, danseurs, etc.) dus au patient génie de quelques constructeurs du XVIIIe siècle. Ou, s'ils y font songer, ils y ajoutent un côté mercantile tout nouveau. Le personnage ne se met en mouvement qu'à la condition d' « introduire la pièce de monnaie » dans une fente disposée à cet effet. Un grand nombre d'automates sont ainsi destinées à recevoir de l'argent, en échange duquel ils procureront un renseignement, un amusement ou un spectacle imprévu. A ce type, appartiennent les tirs automatiques, les panoramas, les balances, etc... Tous ces engins sont employés à garnir les « salons d'automates », si en faveur dans les villes d'Allemagne et de divers pays. Le côté mercantile domine définitivement dans d'autres appareils comme les caisses enregistreuses, les automates-vendeurs ou distributeurs automatiques.

ÉLARGISSEMENT DU RAYON D'ATTRACTION DE LA FOIRE AUX

1. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 141. A rapprocher également : la confection des coucous dans le Schwarzwald.

ÉCHANTILLONS. — Si les articles confectionnés dans les « hinterlands » de Leipzig tiennent une grande place à la Foire d'échantillons, ils n'y sont pas seuls. Ils ont pour voisins certains produits de diverses villes et régions d'Allemagne, d'Autriche et, pour un faible contingent, de quelques autres pays. Ces produits ont été pour ainsi dire magnétiquement attirés à la Foire d'échantillons, parce qu'ils appartiennent aux mêmes catégories que les articles de la Thuringe, de la Franconie et de l'Erzgebirge; ou parce qu'ils sont faits des mêmes substances (porcelaine, verre, etc.), et présentent les mêmes difficultés en ce qui regarde la circulation des échantillons; ou parce qu'ils sont en partie l'œuvre de la fabrication artisane et de la petite industrie et que leur exportation directe se heurte aux obstacles déjà signalés; ou parce qu'ils trouvent une excellente occasion de vente à la Foire, étant de ceux qui se débitent au détail dans les bazars et les « grands magasins ». La formule de la Foire s'est ainsi trouvée élargie.

Parmi ces recrues de la Foire d'échantillons, nous mentionnerons la *maroquinerie commune d'Offenbach*[1].

Nous devons citer aussi la *coutellerie de Solingen*[2], la *bijouterie commune de Pforzheim*.

Du concours des produits de la Thuringe, de la Franconie et des autres centres porcelainiers, résulte le groupe le plus important de la Foire d'échantillons au point de vue du chiffre d'affaires : c'est le groupe des *articles de porcelaine*. En même temps que les *porcelaines communes*, se traitent toutes les *porcelaines de luxe*. Nymphenbourg, Berlin, Copenhague exposent leurs dernières créations[3]. Et, à côté de la porcelaine, paraissent tous les autres articles plastiques : *articles de faïence, de*

1. Voir : Jules Huret, *En Allemagne*, t. II : *Rhin et Westphalie*, p. 80, le chapitre « Offenbach ».

2. L'industrie coutelière de Solingen repose en partie sur la fabrication artisane. Sur cette industrie, voir : Grunow, *Die Solinger Industrie*, dans le tome LXXXVIII des « Schriften des Vereins fur Sozialpolitik ». Leipzig, 1900.

3. Nous avons vu que la manufacture royale de porcelaine de Saxe à Meissen n'a plus besoin de la Foire de Leipzig pour assurer l'exportation de ses produits. Mais cette manufacture a un dépôt permanent à Leipzig, où s'opèrent toujours des transactions à l'occasion de la Foire.

plâtre, de terre cuite, de grès, de marbre vrai ou artificiel.

De la confluence des produits de la Thuringe, de la Bohême, du Riesengebirge, de la Haute-Bavière, des Provinces Rhénanes et de la Lorraine, s'est formé un second groupe d'importance également capitale : celui des *articles de verrerie*. Indépendamment de la *verrerie commune*, se traite la *verrerie de luxe*. L'on voit à la Foire d'échantillons toutes les sortes de miroirs, tous les articles de verre, de verre moulé, de verre taillé, tous les cristaux, et les « verres artistiques » aux flambantes polychromies.

Du rassemblement des produits de Dresde, Nuremberg, Munich, Cologne, Berlin, Vienne, est constitué un troisième groupe essentiel : celui des *articles de métal*. Avec les *articles de métal communs*, se traitent les *objets d'art industriel en métal*. Aux comptoirs d'échantillons s'alignent les objets en cuivre, en cuivre et fer, en étain, en nickel, en « Britania », en alfénide, en métal argenté [1].

La réunion aux Foires d'échantillons de la porcelaine de luxe, de la verrerie de luxe et des objets d'art en métal, fait de ces modernes Foires un grand marché des *objets d'art industriel en général* [2].

La porcelaine, le verre et le métal s'allient pour composer des articles d'une destination spéciale qui jouent un rôle marquant à la Foire : ce sont les *articles d'éclairage et articles de lustrerie*. Il en est de tout prix, suivant les matériaux et la décoration; l'on s'élève du simple objet d'utilité jusqu'aux plus coûteux objets d'art. L'évolution des procédés d'éclairage s'est répercutée naturellement sur les formes des appareils. Le chandelier, la lanterne, la lampe avec son abat-jour ne sont

1. En résumé, les industries de la porcelaine, du verre et du métal comprennent : 1° les jouets (poupées de porcelaine, perles et boules de verre, jouets de métal); 2° les objets d'utilité (services de porcelaine, gobeletterie de verre, ustensiles de métal); 3° les objets d'art industriel.

2. Entre les véritables objets d'art et les objets d'utilité proprement dits, il se rencontre bien entendu à la Foire tous les articles de « faux luxe » et toute la « camelote d'art ».

pas morts; ils se renouvellent incessamment. Mais l'éclairage par l'incandescence a fait naître l'industrie des manchons métalliques. Et l'emploi de l'électricité a fait surgir la lustrerie électrique. Les industries de la porcelaine, du verre et du métal s'adjoignent ici comme collaboratrice supplémentaire l'industrie électrique.

Enfin il paraît à la Foire d'échantillons des articles non fabriqués en Europe, qui viennent à Leipzig chercher la clientèle des propriétaires de bazars et de « grands magasins » : ce sont les *articles Chine et Japon*, introduits en Allemagne par des importateurs de Hambourg [1].

III. — COMMENT SE FONT LES TRANSACTIONS.

Les maisons de Foire. — Telles sont les diverses marchandises dont, aux jours de Foire, des hommes-sandwichs, déambulant à travers Peterstrasse et Grimmaischestrasse, portent, en une figuration symbolique, les spécimens gigantesques et les reproductions en carton-pâte. Un fourneau de cuisine s'avance. Une lessiveuse de ménage le suit. Une immense cage d'oiseaux surgit un peu plus loin. Le cortège macaronique se déploie et ondule...

1. En parlant des objets traités à la Foire d'échantillons, nous avons parfois, comme le fait le « programme officiel », dû classer ces objets en mêlant les points de vue (substance, destination). Une classification scientifique ne doit se placer qu'à un seul point de vue à la fois, et c'est à juste raison que Heubner (*op. cit.*) s'est préoccupé de classer les articles tour à tour selon la substance et selon l'utilité.

Au regard de la substance, il distingue les objets : 1° de céramique ; 2° de verre ; 3° de métal ; 4° de bois et de substances taillées ; 5° de papier, de caoutchouc et de cuir ; 6° d'autres matières.

Eu égard à l'emploi des objets traités à la Foire d'échantillons, il propose les dix catégories suivantes :

1° *Objets d'art et articles de luxe.* — Par exemple : bustes, figurines, vases, tables de salons, colonnettes, écrans, étagères, miroirs, etc., etc. ;

2° *Appareils d'éclairage.* — Par exemple : lampes, lustres, chandeliers, candélabres, ampoules, etc. ;

3° *Vaisselle et ustensiles de table.* — Par exemple : services, surtouts, cruchons, seaux à glace, etc., etc. ;

4° *Ustensiles de cuisine et de ménage.* — Par exemple : fourneaux, casseroles,

On peut trouver laide cette procession[1]. Nous avons dit d'ailleurs, au commencement, qu'elle n'a plus grande utilité, parce que les acheteurs se guident surtout grâce à l'annuaire alphabétique des vendeurs. Néanmoins elle est pittoresque et carac-

formes de pâtisserie, couteaux, fourchettes et cuillers, tire-bouchons, plumeaux, brosses, pinceaux, paillassons, tapis, machines à balayer, porte-manteaux, stores, serrures, outils de ménage, échelles, pièges à rats, garnitures de cheminées, thermomètres, appareils de chauffage pour salles de bain, bassinoires, éponges, hamacs, outils de jardinage, meubles de jardin, etc., etc.;

5° *Articles dits « de galanterie », articles de voyage, articles de toilette.* — Par exemple : peignes, fers à friser, rasoirs, parfums, nécessaires, épingles, boutons, ceintures, bretelles, boucles d'oreilles, chaines, broches, lorgnons, lunettes, jumelles, éventails, portefeuilles, étuis, tabatières, pipes, cannes, parapluies, malles, etc., etc. ;

6° *Jouets.* — Par exemple : soldats de plomb, panoplies, petits chevaux de bois, petites voitures, petits chemins de fer, épiceries enfantines, petites boîtes d'outils, poupées de toute espèce, maisons et meubles de poupées, petits fourneaux, billes de pierre et de verre, balles de caoutchouc, jouets mécaniques et optiques, jeux de jardin, jeux de société, boîtes de physique, casse-têtes, etc., etc. ;

7° *Articles de décoration, articles pour arbres de Noël, articles dits « d'attrape », articles de carnaval et de cotillon.* — Par exemple : masques, figures et fruits en carton moulé, bigotphones, bonbonnières, fils métalliques et boules de verre pour arbres de Noël, bonbons à « pétards », lanternes vénitiennes, feux d'artifice, fleurs artificielles, abat-jour, articles Chine et Japon, etc., etc. ;

8° *Articles pour l'écriture et le dessin, fournitures scolaires et fournitures de bureau.* Par exemple : papier, cartes, cartes postales illustrées, albums pour poésies, carnets, registres, étiquettes, enveloppes, crayons, craie, ardoises, crayons d'ardoise, plumes, porte-plumes, buvard, couleurs, compas, règles, images à colorier, décalcomanies, calendriers, pupitres, serviettes, encriers, plumiers, presse-papier, classeurs de lettres, gibecières d'écoliers, albums pour timbres-poste et pour cartes postales illustrées, etc., etc.;

9° *Instruments de musique, montres, automates.* Par exemple : pianos, harmoniums, violons, accordéons, guitares, flûtes, instruments à cordes, instruments à vent en bois et en cuivre, orgues à manivelle, boîtes à musique, instruments de musique automatiques, « orchestrions » géants, instruments de musique pour enfants, montres, distributeurs automatiques, etc., etc. ;

10° *Instruments des sciences et des métiers, articles de sport, véhicules.* Par exemple : instruments pour chimistes, pour pharmaciens, pour chirurgiens, bandages, yeux artificiels, boîtes d'accumulateurs, isolateurs, articles d'électro-technique, articles pour conduites d'eau et de gaz, mètres, articles de photographie, loupes, lentilles, vernis, colles, articles pour enseignes et étalages de magasins, articles de sport, articles de chasse et de pêche, fouets, armes, traineaux, patins, agrès de gymnastique, chaises roulantes de malades, voitures d'enfant, etc., etc..

Nous avons eu l'occasion, au cours de nos études antérieures sur la Franconie et la Thuringe (*Civilisation de l'Étain, Lettres sur la Thuringe*), de montrer en détail comment plusieurs des articles précités sont confectionnés dans les ateliers d'artisans et dans les petites fabriques.

1. Voir notamment le rapport de M. E. Joly, président de la Foire de Paris, dans le n° 35 de la *Foire de Paris*, janvier 1908.

téristique. Elle revêt la Foire d'un costume amusant et bariolé. Les gens de Leipzig trouveraient avec raison qu'il leur manque quelque chose si, à l'Avant-Pâques et à la Saint-Michel, ne se montrait pas la théorie burlesque des porteurs de cartonnages. Ils la veulent voir tourner sans fin, de Peterstrasse dans Peterskirchhof, de Peterskirchhof dans Neumarkt, de Neumarkt dans Grimmaische et de Grimmaische dans Peter, comme un « serpent qui se mord la queue ». Il faut, pour leur complaire, que le casse-noisette géant marche derrière le crayon monumental, que le formidable entonnoir fasse escorte au plumeau titanique, et que la raquette de tennis monstrueuse précède un mirliton à proportions de colonne Trajane[1]. Ce sont, pour le vieux Leipzig mercantile, comme ses charivariques Panathénées !

Des deux côtés de Peterstrasse et de Grimmaische, et dans les petites rues adjacentes, se trouvent les *maisons de Foire*. La Foire est ainsi concentrée sur un espace de 54.000 mètres carrés environ. Ce peu d'extension s'explique facilement quand l'on songe que les marchandises ne sont ici représentées que par des échantillons. La Foire d'échantillons, c'est, en quelque sorte, une Foire sublimée !

Les *maisons de Foire*, que d'aucuns appellent parfois emphatiquement « palais », ne sont pour la plupart point vouées à ce seul objet. Elles ont des boutiques au rez-de-chaussée ; il est vrai que, au moment de la Foire, celles-ci sont sous-louées par leurs détenteurs à des exposants. Anciennes ou rebâties, certaines *maisons de Foire* évoquent par leurs noms les beaux jours de l'histoire intellectuelle de Leipzig. Ici est l'*Ours d'Or*, où le jeune Gœthe, visitant Gottsched, surprit le critique sans perruque. Là sont les *Trois Roses*, où habitait Jean-Paul... Les vieilles *maisons de Foire* sont étroites, noires, enfumées. Les

1. Tandis que, dans la rue, des cartonnages représentent les objets grossis démesurément, l'on voit, dans les *maisons de Foire*, à côté des objets grandeur nature, leurs réductions et diminutifs sous forme de jouets et d'ustensiles de poupée. Et l'on songe à cette féerie où il y avait deux fontaines, dont l'une grossissait les objets qui y étaient plongés, tandis que l'autre les rapetissait.

nouvelles sont plus spacieuses et plus claires. L'on s'élève ainsi par degrés jusqu'à des édifices imposants comme les deux *Palais de Foire municipaux,* l'ancien et le nouveau, qui, eux, justifient pleinement leurs noms de « palais ».

L'ampleur des nouvelles constructions permet à plusieurs articles, qui ont besoin d'espace, d'être mis dans toute leur valeur. C'est le cas des articles d'éclairage et de lustrerie et des lampes électriques. Ils accrochent et épanouissent leurs fleurs de lumière aux plafonds et aux murs des modernes salles d'exposition.

De plus en plus, une tendance se manifeste à grouper sur de mêmes points les mêmes genres d'objets. Les industries du papier ont depuis longtemps donné l'exemple en réunissant la plupart de leurs expositions dans l'immeuble donnant sur Peterstrasse et sur le « Reiterpassage » (Passage du Cavalier). En ce lieu se tient la « Papiermesse » ou *Foire du papier*. L'on y trouve tous les articles de papeterie, fournitures de bureau, fournitures scolaires, calendriers et chromolithographies [1]. La *carte postale illustrée* est un article très important de la Foire du Papier. Elle a à Leipzig un de ses grands centres de fabrication. L'édition des cartes postales illustrées peut se rattacher aux autres branches de l'édition. Seulement, tandis que celles-ci n'ont plus besoin de la Foire, l'industrie des cartes illustrées, elle, profite beaucoup de ce rendez-vous périodique, où elle entre en contact avec la clientèle des bazardiers.

La tendance n'est pas moins marquée à séparer les articles de luxe et de prix élevé des marchandises communes et à bas prix. Les vendeurs de cristaux d'art et de porcelaine de luxe se sont en général assuré pour longtemps la location des salles d'exposition du Palais Municipal ancien et du Nouveau Palais. Au contraire, les articles de « toc » ont élu pour nids certains vieux locaux où les affaires se concluent dans la pénombre,

1. La *chromolithographie* est une des industries principales de la Franconie. Cf. *Faiseurs de Jouets en Franconie*, p. 175, note 1.

comme s'il s'agissait d'un mauvais coup, entre les vendeurs de cette camelote et les propriétaires de bazars qui la feront absorber par le public des acheteurs peu fortunés.

Les vendeurs. — Embusqués auprès de leurs comptoirs, les *vendeurs* guettent les gens qui passent, les flairent pour ainsi dire, cherchent à savoir immédiatement s'il s'agit d'un acheteur de bon aloi ou d'un concurrent épiant les modèles nouveaux. En théorie, seules les personnes faisant des affaires ont le droit de se promener dans les salles d'échantillons. Mais l'on conçoit que le concurrent malin est le moins en peine de répondre aux interrogations qui pourraient lui être adressées à cet égard. La Foire donne ainsi lieu à une foule de petites rapines. Si voler des modèles brevetés est difficile, il est en tout cas des formes qu'il y a avantage à se mettre dans l'œil, des figures qui se laissent pasticher, des « trucs » dont l'imitation est possible au moins par des équivalents ou des à peu près, des idées dont il est profitable de tirer une inspiration [1].

Les *vendeurs* sont souvent de petits fabricants, venus en majorité de la Thuringe et de l'Erzgebirge. Au dernier étage d'une maison de Foire, nous découvrons par exemple Sander, le fabricant de chevaux d'enfants dont nous avons monographié l'établissement à Waldhaus [2]. Il est là, entouré de ses petits chevaux bridés, équipés, tout fringants. C'est dans cet immense brouhaha de la Foire de Leipzig que vient retentir le dernier chant du poème de travail, dont les premiers accents ont résonné là-bas dans la vallée de Louisenthal et chez les ouvriers à domicile de Catterfeld!

Car beaucoup de petits fabricants sont, comme celui-là, des patrons ayant un atelier central, mais donnant en même temps de l'ouvrage à un grand nombre d'ateliers familiaux. Certains fabricants n'ont même que de pseudo-fabriques, où il est sim-

1. Les modèles de jouets sont dans bien des cas malaisés à protéger efficacement. Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 161.
2. *Lettres sur la Thuringe*.

plement procédé au montage des jouets et autres articles analogues. Nous sommes de la sorte conduits par diverses gradations au type du *Verleger*, c'est-à-dire de l'entrepreneur commercial[1], lequel est, en somme, dominant à la Foire de Leipzig parmi les vendeurs des petits articles de la Thuringe et de l'Erzgebirge. Le *Verleger*, fournisseur de matière première, prêteur avisé d'outils et parfois d'un peu d'argent, et, au bout du compte, tyran impérieux de la production artisane !

Ainsi, pour une bonne part, ce n'est pas la petite fabrication œuvrant dans les « hinterlands » de Leipzig qui se rend en personne à la Foire d'échantillons, si proche qu'elle soit, si à portée qu'elle semble. Le pas de cette minuscule industrie est trop chétif, sa sujétion est trop grande. Comme l'esclave aveugle, elle est attachée à la meule de son labeur de tous les instants. Ce sont les *Verleger*, ses maîtres, qui recueillent le fruit de sa besogne et vont en tirer parti à Leipzig.

Il y a également à la Foire de grands fabricants de jouets et articles de ménage, notamment ceux de la capitale commerciale de la Franconie. Les deux plus importantes maisons de Nuremberg sont là : Bing et Carette. Si le nombre des vendeurs franconiens est plus restreint que celui des vendeurs thuringiens, quelques-uns parmi les premiers représentent des établissements considérables. Nous avons vu ailleurs comment la grande fabrication des jouets en Franconie reste apparentée à la petite[2]. Pour les grandes maisons comme pour les moindres, la Foire de Leipzig reste d'ailleurs une excellente occasion de vente, la plus favorable peut-être[3].

1. *Ibid.*, p. 86, note 1.

2. *Faiseurs de Jouets*, p. 201 et 202.

3. En réponse à la question que nous lui posions à ce sujet, M. Carette écrit : « L'importance de la Foire de Leipzig est pour nous très grande, vu que tous les principaux acheteurs non seulement de toute l'Allemagne et des pays limitrophes, mais aussi presque du monde entier, s'y donnent rendez-vous pour arrêter leur choix pour toute l'année et y placer leurs commandes à temps. De cette façon, les acheteurs reçoivent les livraisons à temps et en bonnes conditions, et les fabricants ont de l'occupation pour une bonne partie de l'année, surtout pendant la saison morte. — Sur quoi voulez-vous que je me base pour exprimer le pourcentage des articles fran-

Les négociants exportateurs de jouets, bimbeloterie et ustensiles de ménage, ces patrons véritables de la petite et de la moyenne industrie du jouet et de l'article en tôle vernie[1], sont également présents. A côté des relations directes qu'ils entretiennent avec leurs succursales et leurs agents de l'étranger et d'outre-mer, ils se servent de l'instrument de la Foire d'échantillons, grâce auquel ils prennent contact avec les bazardiers[2].

Des négociants importateurs quittent aussi leurs résidences lointaines pour venir à ce rendez-vous commercial ; souvent, ce sont les correspondants eux-mêmes des exportateurs allemands de Nuremberg et Sonneberg. Aux uns et autres, la Foire permet de parfaitement examiner la marchandise et d'aviser aux modifications qui la rendront mieux appropriée aux goûts et aux caprices des différents pays.

Les fabriques et ateliers des autres régions de l'Allemagne sont représentés par leurs patrons, ou par des fondés de pouvoirs, ou par des agents.

Quelques fabriques étrangères, qui ont des comptoirs permanents à Berlin, détachent pour quelques jours à Leipzig leur chef de dépôt[3], muni d'une cargaison d'échantillons ; au besoin, le directeur général fait le voyage d'Allemagne et vient passer vingt-quatre heures dans la Ville-Foire pour aider à l'amorçage des affaires[4].

coniens écoulés à l'occasion de la Foire? Que ce soit sur le chiffre annuel d'affaires ou sur les résultats obtenus par les diverses maisons exposantes? Tout cela dépend de la nouveauté des articles. Des maisons peuvent recevoir des commandes absorbant toute leur production annuelle. D'autres, seulement une partie pouvant chiffrer de 10 à 75 %. Ce résultat change chaque année, car il dépend des articles exposés et de leurs prix. » — M. Carette, Français, conseiller du commerce extérieur, dirige à Nuremberg la plus importante maison vouée uniquement à la production des jouets de métal, jouets mécaniques, optiques et électriques.

1. Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 200.

2. *Ibid.*, p. 208.

3. Par exemple : les cristalleries de Baccarat.

4. Parmi les *vendeurs*, l'on voit encore les négociants hambourgeois importateurs d'articles Chine et Japon.

Il faut citer, d'autre part, les marchands de matières premières pour les petites industries des « hinterlands » de Leipzig : marchands de bambou pour les vanniers, de corne, de nacre, etc., etc.

La statistique des *vendeurs*[1] classés par lieux de provenance montre qu'ils arrivent en majorité de très petites villes (localités de la Thuringe, de l'Erzgebirge) et de très grandes villes (Berlin). Ce fait s'explique suffisamment quand l'on songe que l'industrie à domicile règne surtout dans les campagnes peu fertiles et dans les grandes cités[2]; et quand l'on considère que les métiers et industries d'art ont leurs sièges principaux dans les capitales.

Donc, *Verleger*, agents, exportateurs sont à leurs postes près des comptoirs d'échantillons. Sanglés dans des vêtements neufs, des cravates voyantes au col, les cheveux solidement cosmétiqués, de pesantes bagues aux doigts, les gros hommes à nuque forte, à faces sanguines, attendent les ordres. Leur brutalité se contient, se fait obséquieuse, se discipline au sourire. Et l'on devine, sous leur grimace d'affabilité, tout le grondement souterrain de leurs énergies matérialistes, leur mépris des collaborateurs employés, leur désir implacable du gain, leur appétit de jouissances. Cela aussi contribue à dramatiser la Foire.

Verleger, primitivement *Vorleger*, c'est-à-dire : celui qui fait des avances[3]. Il est à remarquer que ce mot allemand désigne à la fois l'entrepreneur commercial, patron véritable des petites industries où domine la fabrication collective, — et l'éditeur d'ouvrages imprimés. Rapprochement inattendu! Deux des personnages essentiels de l'action économique dont Leipzig est le théâtre se trouvent compris sous une dénomination identique. Ce n'est pas pur hasard de l'évolution des mots. Il y a entre l'entrepreneur commercial et l'éditeur certaines ressemblances.

1. On trouvera cette statistique complète dans l'ouvrage cité de Heubner, p. 45 et suivantes. Voir aussi la grande carte en couleurs qu'il a placée à la fin de son livre.

2. On sait que l'industrie à domicile, éliminée tout d'abord par suite du développement des villes et de la grande industrie, se reforme ensuite, avec toutes les horreurs du « sweating system », dans les faubourgs des grandes cités, aux dépens de la partie la plus faible ou la moins capable de la population. Voir : Paul de Rousiers, *La Question ouvrière en Angleterre*. Consulter aussi les monographies de Du Maroussem, *Le Jouet parisien* et *Les Grands magasins*.

3. Cf. *Lettres sur la Thuringe*, p. 86, note 1.

Le *Verleger* de la petite industrie prête à l'artisan les outils et lui avance les matériaux nécessaires pour réaliser le joujou que la fantaisie de celui-ci a souvent seule conçu. De même l'éditeur apporte au littérateur ou au savant les moyens de réaliser l'expression matérielle du résultat de leur rêve, de leur méditation, de leur réflexion. Pareillement, l'entrepreneur commercial, aussi bien que l'éditeur, assument habituellement les risques, mais se ménagent la part du lion dans le profit éventuel.

Le *Verleger* de la petite industrie « édite », si l'on peut dire, les joujoux et les petits objets dont l'idée, fréquemment, est née dans la tête inventive des artisans. Et l'éditeur est le patron économique de la production cérébrale, l'entrepreneur commercial qui achète parfois d'avance le travail intellectuel, à charge pour le travailleur de lui réserver la propriété de ses œuvres à naître, et de lui abandonner les bénéfices que leur vente rapportera.

Les acheteurs. — Les acheteurs, l'œil diligent, vont et viennent à travers les salles d'exposition. Ils pénètrent les échantillons de regards fouilleurs. Ils demandent les prix. La paupière un instant baissée, ils font mentalement des hypothèses sur l'accueil que rencontrera l'article — et aussi des calculs pour fixer le prix de détail et pour juger du bénéfice. Parfois ils ne se décident pas, ou veulent réfléchir : et ils s'éloignent, esquissant un geste vague. D'autres fois ils se déterminent, et la main à gros doigts égratigne du crayon une page du carnet de commandes, déchire la feuille, la présente au vendeur incliné [1].

Parmi ces acheteurs, se trouvent des négociants, des « grossistes », des commissionnaires, des agents d'exportation [2], etc. [3].

1. Souvent, l'acheteur s'assure le monopole d'un article pour tel ou tel pays.

Des acheteurs acquièrent le « modèle » d'un article, pour le faire eux-mêmes fabriquer en grand (Cf. *Faiseurs de Jouets*, p. 212).

2. On voit encore des représentants de coopératives d'achat, des organisateurs de tombolas, etc...

3. Notons que plusieurs petits fabricants achètent des marchandises nécessaires à

Cependant la majorité est composée des propriétaires de *bazars* et de *grands magasins*[1]. Il en est beaucoup accourus des diverses régions d'Allemagne. Il en est de l'étranger. Ceux-ci arrivent principalement des pays de l'Est et du Nord[2]. Mais il en débarque également de France. Sous leur nom réel ou sous celui d'un homme de paille, quelques-uns des plus notoires parmi nos « grands magasins » et nos bazars se pourvoient à Leipzig de joujoux et de soi-disant « articles de Paris » qui ont été confectionnés à Nuremberg et en Franconie[3].

Vertigineusement les affaires se concluent, car chacun est soucieux de réduire les frais de séjour. Sur le vu de ces « *species* », de ces « idées-images » que sont les échantillons, les acheteurs se tiennent pour instruits, et adhèrent. Le rôle des échantillons, de ces vélites-éclaireurs, est fini. Bientôt les lourds bataillons des marchandises elles-mêmes se mettront en mouvement et seront, par chemin de fer, envoyés de Thuringe, d'Erzgebirge ou de Franconie jusqu'à destination. Elles iront garnisonner dans les bazars et remplir les étalages d'articles « à 2 fr. 45 » et à « 4 fr. 95 » ! Elles feront leur entrée dans les « grands magasins », occuperont les rayons de vannerie, d'articles de bureau, de jouets, d'articles d'éclairage. Et, dans les « Bonheurs des Dames », au-dessus des foules urbaines moutonnant sans bruit sur les tapis des grands halls, elles s'étageront en colonnes, elles s'incurveront en arcades, en s'auréolant de la lumière violet et or des lampes électriques.

leur industrie : des matières premières (comme on l'a déjà vu), des articles de décoration, des articles d'empaquetage, ou des articles fabriqués d'un genre apparenté à celui des objets que l'acheteur lui-même confectionne (et celui-ci les vendra en même temps que les siens).

1. Mentionnons la présence, à côté d'eux, de propriétaires de magasins de spécialités (où l'on ne vend que des articles de porcelaine, ou que de la maroquinerie commune, etc.).

2. Le retard persistant de ces pays au point de vue du développement des moyens de communication continue d'agir comme circonstance favorable au maintien de la Foire.

3. Certains grands bazars achètent même bien au delà de leurs besoins et revendent à des bazars plus petits.

IV. — ASPECT DE LA FOIRE.

Telle est l'actuelle Foire de Leipzig. Bien que modernisée du fait de sa transformation en Foire d'échantillons, on voit tout ce ce qu'elle conserve de traits anciens qui la font paraître anachronique au milieu du monde commercial nouveau[1].

Pour contempler dans son intégrité le phénomène d'autrefois : la Foire de marchandises, il faut aller à l'est, par exemple en Russie, à Nijni-Novgorod, où confluent tous les produits de l'Oural, de la Caspienne et du centre de l'Asie, où se réunissent tous les marchands du Caucase, d'Astrakan et du Turkestan. Là, les fers, les céréales, les cotons, les vins, les thés sont exposés sur d'immenses étendues...

Inversement, nous avons vu que, un peu partout, à l'occident comme au levant, le phénomène des Foires se reproduit en tout petit dans certaines localités plus centrales que les autres, où les paysans des campagnes environnantes se rendent à dates périodiques pour échanger. L'absence de moyens de communications perfectionnés est encore la cause principale de ces rendez-vous.

Les Foires d'animaux s'expliquent en partie de la même manière. Mais leur institution a aussi pour raison d'être la variété et l'individualité des marchandises, qui ne peuvent être traitées que sur présentation directe.

Quant aux « Foires » d'amusement, aux « Foires » populaires, elles sont une curieuse survivance de cet organe des anciennes Foires du Moyen Age qui était constitué par l'assemblée des charlatans et des montreurs. Parfois ces kermesses sont asso-

1. Une institution qui vise à détrôner les Foires d'échantillons est celle des *comptoirs permanents d'échantillons*, entretenus dans un local commun en certaines grandes villes par divers fabricants. Quelques administrateurs sont placés à la tête du palais d'exposition et ils sont chargés d'entamer les pourparlers avec les acheteurs éventuels. L'institution offre des avantages, mais les défenseurs des Foires d'échantillons observent avec apparence de raison que l'instrument des comptoirs permanents agit dans bien des cas avec moins d'efficacité et plus de lenteur.

ciées à une petite Foire de marchandises. Souvent elles existent pour elles-mêmes. L'on comprend l'intérêt qu'elles provoquent dans les bourgades où d'autres spectacles font défaut. Leur succès persistant dans les grandes villes est plus malaisé à justifier. Les citadins n'ont-ils pas des théâtres, des cirques et des panoramas à demeure, des jardins zoologiques, etc., le tout plus confortable et plus beau que les baraques de la « Foire »? Cependant les Parisiens se ruent à la « Foire de Neuilly », cette fête dont M. Barrès[1], regardant une réunion de paysans grecs, découvrit tout à coup le caractère « proprement ignoble ». Il faudrait recourir en ce lieu aux analyses de la psychologie des régressions. La « Foire » débride la sensualité, et, qui sait, réveille peut-être certains instincts nomades, déchaîne certaines sauvageries toujours grondantes au fond de l'âme du « civilisé[2] ».

Enfin l'on pourrait reconnaître la manifestation d'une sorte de « transformisme » social dans la circonstance que, au cours de la seconde partie du XIXe siècle, la grande industrie et les beaux-arts ont eu, eux aussi, leur Foire sous la forme d'*Expositions Universelles*. Qu'étaient-elles en effet, à tout prendre, — et en dépit de toutes les fantasmagories, — sinon des espèces de Foires d'échantillons pour diverses catégories de produits coûteux et difficilement transportables (machines, œuvres d'art)? Ces produits formaient la réalité essentielle des Expositions. Le reste était graphiques, schémas, ou trompe-l'œil de grandioses leçons encyclopédiques, de qui la foule, à qui elles devaient être administrées, ne se souciait guère, ma foi. Elle allait plutôt, cette foule, vers les exhibitions et les amusements qui étaient une partie intégrante de l'Exposition aussi bien que des Foires d'autrefois. Elle allait vers les « rues du Caire[3] ».

1. *Voyage à Sparte.*

2. A rapprocher du livre de Paul Adam, *Les Lions*, étudiant les ravages émotionnels occasionnés dans une petite ville par le séjour d'une ménagerie.

Voir aussi certains dessins de Steinlen évoquant bien quelques aspects hallucinants des fêtes foraines.

3. Au sujet de la psycho-sociologie des Expositions, voir, dans le n° 9 de « Morgen », année 1908 (Marquardt, Berlin), l'article de W. Sombart : *Die Ausstellung.*

L'état économique auquel répondaient les Expositions Universelles n'est déjà plus. Par contre, il y a encore de beaux jours pour les *Expositions spéciales* de certains produits et de certaines branches, qui sont le dernier aboutissement de l'évolution des Foires.

Au milieu de toutes ces variétés et de toutes ces dérivations, la Foire de Leipzig, même rajeunie sous la forme de Foire d'échantillons, reste en Europe comme un saisissant témoin du passé. Sa vision émeut et obsède.

Lorsque, il y a trois ans, fut mise au concours l'affiche illustrée, il était curieux de voir comment les artistes avaient traduit cette vision.

Beaucoup de Mercures. La plupart étaient d'assez misérables poncifs classiques. Mais il y avait aussi des Mercures affranchis de toute convention, individuels, originaux, trois ou quatre même presque troublants, et faisant songer à l'étrange *Lucifer* du dessinateur Fidus; des Mercures pensifs, tourmentés, douloureusement calculateurs, n'ayant rien de la légèreté un peu sautillante de l'homme au caducée; des Mercures modernes, dont la complication croissante du commerce avait plissé les fronts, approfondi les yeux.

Les tenants de l'art populaire, de l'art social, et, parmi ce groupe, les peintres de muscles travailleurs, de dos courbés, de poitrines ahanantes, tous les petits Constantin Meunier avaient représenté, ployant sous le fardeau des malles d'échantillons, des portefaix tragiques.

Un concurrent s'était contenté de montrer un grand cercle de lumière blanche, et une multitude de petits personnages noirs qui s'en approchaient, sollicités, fascinés, bientôt absorbés. Celui-là avait compris ce qu'il y a d'émotionnant dans l'attrait exercé par la Foire, dans la convergence de forces qu'elle provoque, dans la fusion d'éléments sociaux qu'elle détermine.

« Livres et fourrures », telle était l'épigraphe choisie par plusieurs artistes. Ils faisaient allusion à deux des branches primitives du commerce lipsien, aujourd'hui détachées de la

Foire, mais toujours en rapports avec elle. Un de ces dessinateurs avait figuré un vieil érudit de jadis, un Érasme frileux et subtil, douillettement enveloppé dans un manteau fourré, et déchiffrant voluptueusement un vétuste in-folio.

Traitée en noir sur fond blanc et bleu, l'image primée faisait voir un gros marchand, coiffé d'un chaperon, qui débarquait sur la place du Marché, devant le « Rathhaus » de Hyéronimus Lotter. Au fond, une grande voiture à bâche, que ses conducteurs déchargent. Le marchand déroule une longue feuille de papier sur laquelle sont consignées ses dispositions. Aux autres plans, divers personnages surgissent; ils prennent contact, échangent des propos, en apparence avec bonasserie, mais en réalité avec la perspicacité secrète d'escrimeurs qui tâtent le fer.

Deux images, supérieures peut-être, avaient été distinguées. Un marchand oriental range d'un air distrait ses ballots. Il est indifférent, semble-t-il, aux propos que lui tient un grand jeune homme habillé à l'européenne. L'irritation d'une volonté contrariée, mais une irritation qu'atténue l'intention de convaincre quand même, se lit sur le visage de ce dernier, qui ponctue par la pantomime des mains de nouveaux arguments lui paraissant péremptoires. L'autre cependant, d'autant plus figé que son interlocuteur s'anime davantage, tourne à moitié le dos et porte vers les lointains le regard de ses yeux fendus en amandes. Tout le vieux commerce traditionnel de l'Europe occidentale avec l'Orient se trouve symbolisé dans ce captivant duo.

Au premier plan de l'image suivante, deux personnages s'enlèvent, figurés en bustes. L'un, placé à droite, est dans la force de l'âge; il a les cheveux et la barbe noirs et drus; le nez est busqué; les yeux sont larges, avec je ne sais quoi de vif et d'oblique à la fois : on dirait d'une sorte de duc d'Albe entré dans le négoce. Cet homme, vêtu d'un manteau bleu à col fourré, s'efforce avec véhémence de persuader son antagoniste, campé vers le milieu du tableau. Celui-ci est vieux déjà, avec des cheveux blancs, un front serein, des yeux bleus lucides et clairvoyants, et qu'eux-mêmes on dirait limpides. Pourtant le menton

saillant, dur comme roc, annonce l'obstination : c'est une figure dans le genre de Wagner, ce Lipsien glorieux. Et le vieux marchand habillé de rouge, un rouge qu'avive la blancheur neigeuse de la chevelure, écoute avec un demi-sourire les explications du premier personnage, tandis que de ses mains, fines et volontaires, il tient avec fermeté une bourse close.

Les impressionnistes avaient évoqué avec un mystérieux plaisir le multicolore fouillis de la Peterstrasse : les enseignes bigarrées, les cartouches, les drapeaux-réclame, les bannières, toute cette forêt inextricable, tout ce jardin fleuri d'annonces tirant l'œil. Spectacle propre à tenter un Caillebotte ou un Claude Monet! J'eusse rêvé, de celui-ci, une *Foire de Leipzig*, dans le goût de sa *Gare Saint-Lazare*. Du moins ses petits émules avaient essayé.

Au centre d'une de ces rutilantes images de Peterstrasse, l'auteur avait mis une sorte de Faust. Autour de ce protagoniste, la foule pullulait. Des physionomies variées s'accusaient, avec des expressions diverses. Les unes disaient la simple cupidité, d'autres la ruse, d'autres l'inquiétude d'une opération manquée. Il en est au contraire qui resplendissaient de la satisfaction d'un bénéfice inattendu. Plusieurs de ces visages portaient la marque des débauches de la veille. Il y avait des rires, des contorsions, des grimaces. Cependant Faust continuait sa marche, l'air prodigieusement intéressé. Il semblait plonger avec délices à travers ce flot véhément. Il laissait déferler sur lui toutes les vagues de cette réalité violente.

Imitons-le, et, pour avoir une image plus intense encore, pour avoir une image totale de la Foire d'échantillons, immergeons-nous dans la cohue qui encombre *Peterstrasse*. Aux fenêtres, les cartouches, les drapeaux et les oriflammes allument des feux d'artifice de vives couleurs. Partout les noms des petites villes et des bourgs de Thuringe, d'Erzgebirge et de Franconie vibrent dans la lumière. Et, à qui les visita, ces localités travailleuses, — cela procure un agréable sentiment. L'on oublie la sujétion des artisans courbés sous la matraque des *Verleger*. L'on a l'illusion que toutes ces minuscules industries s

réellement présentes au rendez-vous. L'on croit que ces « emmurées » se sont échappées un instant de leur prison et qu'elles sont venues faire joyeusement leur partie dans le grand tintamarre.

Puis, non seulement les joujoux suscitent chez grands et petits des idées plaisantes, mais encore l'ingéniosité des inventeurs éveille l'approbation et le contentement. Et c'est là, en cette occasion solennelle de la Foire, que, on le sait, toutes les créations nouvelles se manifestent pour la première fois, qu'elles jaillissent, qu'elles montent au jour. L'on perd momentanément le souvenir des mécomptes de certains artisans, frustrés du bénéfice de leur invention par l'entrepreneur. L'on ne s'arrête pas davantage à penser à la tristesse des créations mal venues, aux insuccès, aux avortements. L'on a l'impression sympathique d'une germination, d'un épanouissement triomphal, d'un gai printemps multicolore.

Toutes les souffrances, toutes les laideurs se fondent dans l'éclat de l'image totale. La Foire, en sa complexité, en son mouvement, devient belle d'une beauté impersonnelle.

Les poètes pourraient l'incarner, la figurer sous les traits d'une déesse bruyante qui, échevelée, vêtue d'étoffes aux aveuglantes couleurs, court à travers *Peterstrasse* en y répandant le tumulte. Ils la montreraient soufflant la cupidité, suggérant la ruse, excitant les désirs et les convoitises.

Un Zola lui eût avec sincérité prêté vie, lui eût donné une âme ardente et dévergondée. Il l'eût perçue véritablement comme un être. Et la Foire semble vivre, en effet, d'une vie plusieurs fois séculaire. Mais elle a vécu en se transformant. Elle est comme ces divinités qui passent par une série d'avatars, qui meurent pour renaître sous des formes nouvelles.

Pourtant, au fond de cela, que trouverait l'analyste? Des vendeurs, des acheteurs. Ceux-là sont à l'affût, ceux-ci vont et viennent. Et chacun, pris en particulier, est uniquement occupé de certaines sortes d'articles que l'on peut désigner par x. Son cerveau déroule des pensées techniques, ayant trait à la confection de ces articles, à leur forme, à leur usage, à la faveur qu'ils

peuvent rencontrer. En même temps il élabore des calculs appropriés, pour évaluer le bénéfice devant résulter de la vente. Nos hommes sortent de l'abstraction et redeviennent dyonisiaques lorsqu'ils songent aux satisfactions personnelles et aux jouissances que le bénéfice en question est appelé à leur assurer.

Une forte et brutale animalité se manifeste dans ces mercantis. L'on voit de tous côtés des corps massifs posés sur des cuisses énormes et surmontés de cous courts et apoplectiques. Le sang affleure aux joues fraîchement rasées. Les grosses moustaches pommadées se retroussent fièrement. Des raies « sortant de chez le coiffeur » divisent les chevelures, souvent clairsemées. Les yeux rusés et sensuels s'efforcent à une passagère expression de bonhomie. Les gestes tâchent à être courtois et amènes. L'on a devant soi des carnassiers qui font momentanément patte de velours.

Le soir, tous ces gros hommes, obéissant avec empressement à une longue tradition, se livreront sans vergogne à la joie. Renforçant le bataillon des Lipsiennes, de nombreuses femmes sont d'ailleurs accourues de diverses villes allemandes pour recevoir les « oncles de foire », comme elles les appellent. Elles y mettent de l'enthousiasme. Un vent de folie passe. Ces femmes s'abandonnent à l'armée d'envahisseurs mercantiles du même élan qui les jetterait dans les bras de conquérants militaires. Puis l'on dirait aussi que, en le vieux sabbat de vente et d'achat que sont les Foires, les créatures vivantes sont entraînées elles-mêmes à se vendre, à devenir des marchandises. Au moment de la clôture du Palais Municipal d'échantillons, c'est un curieux spectacle que de voir, dans la coulée de lumière électrique sortant des porches, les silhouettes de femmes en attente.

Verleger et bazardiers ont la débauche incongrue et claironnante. Ils veulent s'amuser tout leur saôul, et ne craignent pas qu'on le publie. La carte postale illustrée célèbre leurs exploits. Voici l' « oncle de foire » qui débarque Peterstrasse, un sourire d'ogre aux lèvres. Et Cupidon va à sa rencontre, le renseigne. A quelques pas de là, une fille est déjà en faction. D'autres ima-

ges sont plus rudes d'inspiration. Et le rapprochement qui viendrait à l'esprit du censeur morose, il vient aussi, par une sorte de fatalité justicière, à la pensée du dessinateur. Regardez le « Bal de la Foire » : de gros hommes dansent éperdument avec des femmes à têtes de truies. Ailleurs, nous voyons un pourceau retour de la Foire et assis devant son bureau. Cet animal s'écrie : « Grâce à Dieu, la Foire s'est bien terminée. Moi, Pourceau, j'ai fait un gros profit. Mais, écoutez, je rapporte à la maison autre chose : une tête affreusement lourde, un porte-monnaie vide, endommagé et déchiré. Heureusement que j'ai conquis de nouveaux clients! » Derrière le porc, un matou noir, qui symbolise, en Allemagne, ce que les Français appellent « mal aux cheveux » — fait le gros dos. Ce ne sont là que les cartes postales décentes.

La nuit achevée, les « oncles » seront de nouveau à leur poste, le crayon à l'oreille. Il faut les contempler dans toute leur gloire. Leurs yeux vifs et lucides révèlent leur activité mentale de bêtes calculatrices. Il luit de la sérénité sur leurs facies impudents. Quelque chose d'équilibré et de puissant s'avère dans leur grossièreté. Malgré que des graisses vénéneuses capitonnent leurs gros ventres et distendent leurs gilets de fantaisie sur lesquels battent des chaînes d'or; malgré que de leurs visages, Huysmans n'eût pas manqué de dire qu'ils « participent à la fois du blair, de la hure et du groin », il y a, convenons-en, une harmonie dans ces personnalités vigoureuses. Un optimisme triomphal illumine leurs trognes. Tout proclame en eux qu'ils sont sûrs d'avoir compris le sens de la vie, et que la vie, apparemment, les a justifiés de l'avoir traitée comme ils la comprenaient.

Sans bouder davantage, grisons-nous de toute cette activité bruyante et papillottante. Laissons-nous cribler de prospectus multicolores par les hommes-sandwichs. Marchons vers les pavillons béants des phonographes, immenses comme des trompettes de Jugement Dernier. L'air de fête d'*Aïda*, tonitrué par une de ces énormes gueules de cuivre, éclate là-bas sous un porche. Plus loin, c'est la marche des femmes de la *Veuve*

Joyeuse. A deux pas, la foule se presse dans une boutique où un autre instrument fait entendre la voix de Zeppelin. Dans le magasin suivant, des lampes de couleurs tournent au milieu des pavillons des phonographes; et, les parois internes étant striées, des visions kaléidoscopiques éblouissent les spectateurs, tandis que la musique étourdit leurs oreilles. Un parasol japonais a l'air de se déployer ainsi sans fin dans la cavité du pavillon. A côté, il semble au contraire se reployer indéfiniment sur lui-même. Ailleurs, ce sont de petites étoiles blanches qui tourbillonnent sur un fond rouge et bleu d'étendard américain. Et, devant ces machines assourdissantes et aveuglantes, les gros négociants cosmétiqués sourient, donnent des explications, font la parade. Allons un peu plus avant... Mais déjà la cohue a augmenté dans Grimmaische Strasse, et l'on a peine à fendre le flot. Levons les yeux en l'air pour voir un peu de ciel. Au-dessus de nous, nous n'apercevons guère que cartouches, drapeaux-réclames et banderoles.

Nous avons tourné dans Neumarkt et passons devant Gewandgasschen. Au bout de la petite rue, quels sont cette grille et ce portail surmonté d'une devise grecque? C'est l'entrée de la fameuse Université. Nous sommes au temps des vacances, et un voile de silence paraît jeté sur la porte. Mais notre mémoire y replace l'image de Wundt. Nous revoyons le vieux philosophe franchissant, comme il y a quelques jours, cette grille. Son inoubliable regard, ce regard qu'il semble par moments rappeler en lui-même comme pour le diriger sur le mécanisme de sa propre pensée, s'évade une seconde par-dessus les verres fumés des lunettes. Puis son corps chétif et courbé s'achemine vers l'escalier du laboratoire de psychologie physiologique. Et, nos yeux tout emplis de la polychromie de la Foire, nous nous souvenons de la dernière leçon de Wundt sur la perception des couleurs. La Ville-Foire tout entière ne se livre-t-elle pas à nous dans l'intensité de cette minute, avec la chaude pulsation de son trafic et avec l'envol éperdu de sa science?

Mais non, pour envelopper vraiment Leipzig dans une étreinte maîtresse, il serait nécessaire d'embrasser ses immenses fau-

bourgs, formant encore comme autant de petites cités séparées : Gohlis, Plagwitz, Lindenau, Volksmarsdorf, où s'agite une population de plus de 500.000 habitants, pauvre, mais ardente au travail, à la vie et aux joies élémentaires. Il faudrait notamment saisir le quartier de Reudnitz et ses alentours, ce petit univers de l'édition, ce monde où l'on imprime, où l'on grave et où l'on relie. Même il faudrait porter plus loin l'effort, atteindre une partie de cette Saxe qui n'est guère qu'un paysage de fabriques, sentir les couches serrées de ces populations rudes, énergiques, laborieuses, sensuelles, et mal nourries[1].

Ensuite, il conviendrait de s'enchanter au miracle du Leipzig musical; d'entrer en contact avec la population du Conservatoire; de suivre de près l'existence des professeurs de musique, des étudiantes, des virtuoses. Cette femme qui passe, c'est Teresa Carreno, qui possède la clé d'or du monde magique de Schubert. Cet homme à visage creusé de fiévreux ascète, c'est le jeune Pembaur. Cet autre à face bouffie, à mine de gros étudiant débraillé, c'est Max Reger, l'homme des fugues, en qui plusieurs critiques voient le successeur de Jean-Sébastien Bach. Cet autre à longs cheveux qui marche précautionneusement sous les beaux arbres de Grassistrasse, et qu'une jeune fille paraît conduire — son regard caressant se posant sur lui comme un rayon de soleil sur un vieux mur — c'est Klengel, le maître du violoncelle.

Où l'activité musicale de Leipzig aboutit et se concentre en éblouissement, c'est aux concerts du *Gewandhaus*. En ce jeune « quartier des concerts » qui donne une si étrange impression de force violente et de richesse, le nouveau *Gewandhaus* dresse son péristyle. La statue de Mendelssohn en garde l'entrée. Allez-y un jeudi soir en hiver! Une file d'équipage amène l'é-

1. Manquant d'élevage, la Saxe est obligée d'importer de la viande du loin ou de se contenter de celle d'animaux perpétuellement nourris de fourrages secs : viande très médiocre, qui doit rester un certain nombre de jours dans la glacière avant de pouvoir être consommée. La viande de chien joue un rôle dans l'alimentation de plusieurs cités saxonnes. Sur l'abatage des chiens à l'abattoir municipal de Chemnitz, voir l'article de Kurt Aram dans le *Berliner Tageblatt* du 19 janvier 1910, édition du soir.

lite de Leipzig en habits de cérémonie. Solennellement, tout ce monde gravit les larges escaliers. Puis il prend place dans la belle salle aux ors mats. Voici les visages rocailleux, comme taillés dans du silex, des officiers généraux saxons. Ailleurs vous voyez les faces graves des juristes de la Cour d'Empire[1]. Les professeurs de l'Université s'abritent derrière leurs lunettes d'or. Les éditeurs et les grands commerçants penchent vers l'orchestre leurs larges figures osseuses et colorées. Les cheveux blonds, les bijoux et les robes très claires des jeunes filles et des femmes adoucissent de grâce les contours anguleux de tous ces hommes à silhouette plus ou moins batailleuse. Les gestes sont compassés, mais les conversations fort animées. Elles s'arrêtent brusquement. Arthur Nikisch, à la fois très dédaigneux et très doux, vient de monter au pupitre. Le Hongrois[2] apparaît, frêle et redoutable, comme tout chargé d'électricités magnifiques. Devant lui est le monstre orchestral, composé de cent têtes germaniques. Nikisch lève le bâton. Et, dès lors, de ce bâton tout va sembler sortir. Le monstre instrumental, comme Nikisch le

1. Lors de la fondation du Nouvel Empire, il a été accordé à Leipzig d'être le siège du *Reichsgericht* ou Cour Suprême, dont l'immense bâtiment s'élève maintenant à côté du *Gewandhaus*. Tout un Leipzig judiciaire s'est juxtaposé aux autres Leipzig. C'est un monde assez indépendant, qui a ses figures illustres ; il se relie au personnel des grands juristes de l'Université, où les hommes de premier plan sont également nombreux : Wach (allié à la famille de Mendelssohn), Binding, etc., etc.

Ce n'est pas seulement la présence du *Reichsgericht*, où se jugent entre autres les procès de trahison, qui manifeste à Leipzig le triomphe de l'idée d'Empire. Leipzig, la vieille ville internationale des foires, est pénétrée aujourd'hui de l'esprit germanique le plus agissant. Elle l'était déjà en partie jadis grâce à son Université, qui, ainsi que nous l'avons vu (Cf. *La Foire de Leipzig dans les temps passés*, p. 50), fut fondée par des étudiants et professeurs allemands abandonnant l'Université de Prague après un épisode particulièrement aigu de la lutte entre le Germanisme et le Slavisme. Le souvenir de la bataille des Nations, qui va être consacré par l'achèvement d'un monument cyclopéen édifié au milieu de l'immense plaine désolée du champ de bataille, a contribué à « impérialiser » Leipzig. L'esprit lipsien a été encore tourné dans ce sens par l'effet d'une vieille jalousie contre Dresde, la capitale administrative, située à l'autre extrémité du royaume de Saxe. Leipzig se trouve en outre orientée vers l'idée impériale parce que la ville est l'un des principaux foyers de la science allemande, dont l'une des tendances maîtresses est l'apologie systématique de la culture germaine. Leipzig est le boulevard du pangermanisme ; Ernst Hasse, l'auteur même de l'*Histoire des foires*, a été jusqu'à sa mort le président général de l'Association pangermaniste.

2. Il est à noter que beaucoup des grands chefs d'orchestre d'Allemagne sont Autrichiens (Weingartner, Mottl, etc.).

discipline! Comme il le force à plier les genoux, à se courber, puis à se relever tout à coup, frémissant! Comme il l'oblige à s'arrêter soudain, puis à courir! Il le déchaîne, le précipite, l'exaspère, et, d'un seul mouvement, le bride et le musèle. D'un simple relèvement ou d'un abaissement de paupière, il suscite ou apaise le grondement effroyable des contrebasses. Sur un éclair de ses yeux, les pavillons des cuivres se dressent béants, comme de grandes bouches qui lanceraient des appels héroïques.

Tous ces hommes qui soufflent dans des cornets de métal et de bois, qui frottent des cordes ou qui frappent sur des peaux tendues, ne sont plus que le prolongement de sa pensée à lui, en qui revit celle des maîtres. Endormie il y a un instant sous les symboles hermétiques des portées, l'ouverture des *Hébrides* de Mendelssohn — nommée aussi ouverture de l'*Ile Déserte* ou de la *Grotte de Fingal* — se reconstruit, reprend sa forme idéale. Nous sommes dans l'Ile solitaire, loin des hommes, loin des *commerzienräthe* et des militaires saxons. Nous avons le sentiment du grand mystère de la nature inanimée.

Un temps d'arrêt. Maintenant Nikisch interprète une de ces symphonies de Brahms que lui seul a su bien déchiffrer. De prodigieuses architectures de sons s'édifient. Nikisch érige des piliers fabuleux, les couronne de chapiteaux singuliers. Il trace l'arc de voûtes inouïes. Il superpose et équilibre des masses sonores formidables. Il étage et distribue d'immenses harmonies. Bâtisseur prométhéen, il tente l'escalade du monde divin, et semble défier la foudre. Ou, quelques instants après, il a l'air de conduire quelque bataille contre les forces du destin. Il lance les violons à l'assaut. Il fait donner les grondantes contrebasses. Il démasque les cuivres comme une artillerie. Il coupe du bâton les ondes sonores déchaînées autour de lui, puis les réunit, les enveloppe, et les divise encore. Il a parfois sur le front les lassitudes et les mélancolies de la défaite. Ou bien il reçoit d'un cœur palpitant le baiser de la victoire. Ou enfin il a des airs de noblement mourir.

L'entr'acte venu, l'élégante assemblée se répand au foyer et

dans les couloirs. Les conversations et les caquetages produisent un véritable bruit de volière. Parmi les personnes qui sont là, combien aiment vraiment la musique? Bien peu, assurent des gens malicieux. La plupart des auditeurs s'abonnent au *Gewandhaus* par vanité ou pour y flirter. Qu'importe, puisqu'en venant, ils font vivre l'institution? Les noms de grands éditeurs et de grands commerçants inscrits à la muraille attestent même les munificences dont le *Gewandhaus* est l'objet. Le *Gewandhaus*, c'est l'orgueil, c'est la religion de Leipzig. Si beaucoup de ses fidèles sont sourds aux enseignements profonds de cette religion, n'est-il pas encore plus merveilleux qu'elle s'impose à leur adoration et qu'elle obtienne leurs sacrifices ?

Regardez-les de tous vos yeux au foyer et dans les couloirs du *Gewandhaus*, ces éditeurs, ces négociants. Ils ont plus haute mine que les mercanti et les *Verleger* de la foire. Ils ont été polis par le travail d'affinement de plusieurs générations. Pourtant il y a un air de parenté assez étroite entre eux et les autres. De la brutalité se mêle à leur assurance. Sous le vernis d'une civilisation indiscutable mais d'originalité très âpre, persiste une indéniable rudesse. C'est que, souvenez-vous-en, Leipzig s'est peuplé surtout par l'immigration et l'établissement de gens qu'y avait d'abord passagèrement attirés le trafic de la foire. Comme la cité elle-même, cette aristocratie lipsienne est issue en grande partie de la foire. Bon nombre des fiers visiteurs du *Gewandhaus* descendent des commerçants armés qui sillonnèrent les routes d'autrefois. Ils sont le résultat d'une sélection du calcul et de la force. Aussi quelques-uns restent-ils inquiétants sous leurs formes courtoises. L'ossature de la face demeure fortement accentuée chez beaucoup d'entre eux. L'habitude fashionable de se raser le visage souligne encore davantage la combativité de leurs mâchoires.

Malgré tout, l'on ne peut s'empêcher d'admirer leur carrure et leur solidité. L'on discerne vite en eux un bon sens inébranlable, un intellect de trempe extraordinaire, une imperméabilité parfaite aux désespérances, un désir de vivre et de jouir perpé-

tuellement amorcé. Même ils ont une haute allure quand ils trônent dans leurs villas opulentes.

Et cependant ils éveillent toujours des idées de violence. En les voyant attablés devant ces fastueux services de vieux Saxe qui font l'orgueil des bonnes maisons lipsiennes, l'on ne peut se défaire de la crainte d'une trop brusque déflagration d'énergie, l'on appréhende que ces rudes jouteurs, dans l'élan soudain d'un toast, ne mettent tout à coup en pièces leurs délicates porcelaines.

III

LA FOIRE AUX IDÉES A LEIPZIG

La Foire! Toute réduite que semble être sa place dans la cité moderne, vous croirez la retrouver partout à Leipzig, même là où elle ne paraît avoir que faire. C'est une impression de Foire qu'on éprouve — de Foire intellectuelle, s'il est permis de dire — au spectacle de l'étonnante diversité des publications qu'enfante le Leipzig de la librairie. Le contenu effarant de ces milliers de volumes, c'est comme une Foire aux idées, ou plutôt une Foire aux notions, une Foire aux concepts. Inépuisablement se renouvelle le flot de ces in-folios, de ces in-8, de ces plaquettes, de ces brochures. Un encyclopédisme somptueux et chaotique s'y manifeste. Vies des animaux et des plantes, systèmes du monde, histoires de l'art, éthiques, dissertations sociales et morales, tracts de physiologie amoureuse, tout cela jaillit et s'entre-croise. C'est comme un immense déballage de science.

Entrez à l'Institut bibliographique Meyer. Un peuple de rotatives y gémissent. Parcourez les salles innombrables. Assistez à l'élaboration du grand Dictionnaire. Chromolithographes, typographes, metteurs en page, plieuses et brocheuses font rage. Ici, un artiste prépare le pilori des « champignons vénéneux ». Son voisin colorie les « uniformes de toutes les armées ». Un autre portraicture le spectre solaire. Et cela se prolonge ainsi à l'infini. Certes, il s'imprime aussi des encyclopédies dans les autres pays. Mais nulle part il ne se dépense à cette œuvre autant d'en-

thousiasme qu'ici[1]. Le dictionnaire encyclopédique, n'est-ce pas une façon de livre-foire ? Plus loin, les ouvriers de Meyer confectionnent les bons almanachs historiques et géographiques, bourrés d'éphémérides, truffés de citations, farcis d'images : tout un fouillis de notions qui vont aller se mêler à la vie mentale des familles, alimenter le pédantisme des pères, rendre pensifs les enfants.

Sans trop d'injustice, il est possible de faire les mêmes rapprochements à propos de la vie universitaire et scientifique de Leipzig, au moins prise dans son ensemble et dans sa masse. Aventurez-vous dans ces estaminets enfumés qui bordent les sombres ruelles du quartier central, et regardez, au risque de vous voir proposer par l'un d'eux quelque rencontre à la rapière, ces étudiants balafrés, informes, souvent obèses à vingt ans[2]. Leurs cerveaux sont aussi, bien souvent, des sortes de champs de foire où les notions sont entassées comme des ballots de marchandises. Plusieurs de ces buveurs à casquettes de couleur seront certes bientôt propres à écrire de vastes compilations, où les sujets choisis seront traités copieusement, interminablement. A moins que, passant de la vision panoramique à la myopie, ces jeunes érudits ne penchent le nez sur une question microscopique, à l'examen de laquelle ils se voueront pour longtemps. Et il ne faut faire fi ni d'encyclopédistes aussi consciencieux, ni de spécialistes pleins de tels scrupules[3]; ils sont autrement estimables que tant de creux bavards et d'ineptes déclamateurs méridionaux. Néanmoins, tout en rendant hommage à l'application de nos jeunes Germains, il est permis de dire qu'à trop d'entre eux manque une originalité intellectuelle, une conception personnelle des choses. Beaucoup rattachent leur savoir à certains

1. Cf. *Industries de l'Étain*, p. 68.

2. Les joies violentes de beaucoup d'étudiants, comme aussi la brutalité d'une partie de la population, ont fait écrire à Nietzsche, alors en train d'admirer l'élégance de Vérone, que Leipzig (non loin de laquelle naquit l'auteur de *Zaratoustra* et près de laquelle il est enseveli) est d'une « vulgarité inhabitable ».

3. Ils font la supériorité scientifique de leur pays à une époque où, comme l'a exposé si bien Sombart, la science est, aussi bien que l'industrie, quelque chose de *quantitatif*, où l'accumulation des constatations est de première importance.

principes admis sans discussion, reçus comme une consigne. Mais la science allemande est grande et noble. Elle n'est pas compromise par les petitesses qu'une critique sévère constate en ceux qui, patiemment et lourdement, travaillent à la produire. C'est que justement elle vit au-dessus d'eux. Elle vit, elle aussi, d'une vie impersonnelle. Elle se développe au moyen d'eux bien plus qu'ils ne la créent. Elle est voulue et conçue pleinement par certains esprits magistraux qui surgissent de temps à autre et utilisent l'énorme labeur collectif ainsi entassé, le mettent en ordre, le coordonnent, l'organisent.

A de tels esprits organisateurs, peu de centres intellectuels offrent une aussi abondante réunion d'éléments que Leipzig. La spécialisation des érudits y est poussée à l'extrême. Et le zèle des encyclopédistes n'y connaît pas de bornes. D'autre part, la présence des forces vives de la librairie fait de la ville le colossal répertoire mnémonique où s'enregistrent les résultats de toutes les recherches, de toutes les enquêtes, de tous les relevés, de toutes les constatations. Les documents y sont dans un continuel foisonnement. Leipzig est un admirable magasin où les grands penseurs synthétiques se pourvoient magnifiquement.

Aussi Leipzig est-il non seulement la ville des éléments discords, mais encore le lieu où s'opèrent à certains moments les fusions créatrices. La Ville sans eaux, la Ville toute de pierre, ressemble à un sombre et énorme creuset. Les marchandises de toute la terre s'y sont confondues. Les classes sociales et les peuples différents s'y sont amalgamés. A leur tour les notions et les idées s'y sont pénétrées.

Ici comme partout les belles synthèses d'idées sont rares pourtant, parce que seuls des génies les déterminent. L'impression qui, malgré tout, domine, au point de vue intellectuel comme au point de vue matériel, est donc bien celle d'un capharnaüm, d'un caravansérail. Il semble que le Leipzig littéraire et scientifique soit une sorte de *Peterstrasse* de l'intelligence. Grâce à l'application des encyclopédistes et des érudits lipsiens, toutes les explications, toutes les théories, toutes les doctrines y figurent, prêtes à être emportées et mises en service. Les ban-

deroles de tous les systèmes, les étendards de toutes les philosophies, les drapeaux-réclame de toutes les œuvres claquent aux croisées. Le rouge des optimismes flambe. Le noir des négations jette son ombre. Le bleu des lyrismes met le frisson de sa caresse. Le violet somptueux des éruditions s'étale en confortable splendeur.

C'est un prodigieux décrochez-moi-ça de la pensée, une halle aux principes, un bazar d'idées. L'on s'y heurte la tête aux spéculations les plus disparates.

L'on est choqué tout d'abord de cette diversité hurlante. Mais l'on ne tarde pas à se féliciter d'une si riche multiplicité, à se trouver heureux de tant de carrières ouvertes au choix, à jouir d'une si grande variété de combinaisons offerte à l'activité de l'esprit. L'on éprouve un âpre plaisir à puiser dans cette richesse confuse, puis à bâtir des palais avec toutes ces pierres amoncelées au hasard, mais déjà taillées. Nulle part peut-être la volupté d'assembler et de mettre de l'ordre n'est aussi intense que dans ce splendide chaos.

L. Arqué.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

JOURNAL DE L'ECOLE DES ROCHES

PAR LES PROFESSEURS
★ & LES ÉLÈVES ★

M. Storez

ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1910

Chaque livraison : 2 fr.

N° 16.

SOMMAIRE

I. — **La Décennale de l'École.** P. 3.

Les étapes de l'École des Roches, par M. Paul de Rousiers. — Discours prononcés à l'occasion de la Décennale. — L'Association des anciens élèves de l'École des Roches, par M. Maurice Silhol. — Impressions recueillies sur l'École des Roches : lettres de parents; lettres d'anciens élèves; lettres d'anciens professeurs; lettres d'amis de l'École. — Impressions d'un aumônier. — L'École des Roches et sa métropole, par M. Des Granges.

II. — **La vie générale de l'École.** P. 70.

Histoire de l'École pendant l'année 1909-1910, par M. Bertier. — Le personnel de l'École. — Le baptême de la cloche, par M. l'abbé Gamble. — Sonnet. — Mes petits, par Mlle V. Sainte-Marie. — Les conférences et les séances récréatives, par M. Marty. — Comment on fait un appareil de 100 francs pour 0 fr. 95, par MM. Bodé et Champault. — La musique, par M. Parent.

Pierre Gatteau

Les travaux d'agrandissement du batiment des classes.

2 bis.

Photo Deslandres.

L. Tripet. — La Décennale de l'École. — Composition allégorique.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉCENNALE DE L'ÉCOLE

LES ÉTAPES DE L'ÉCOLE DES ROCHES

Je viens de relire le livre de l'*Éducation Nouvelle* dans lequel Edmond Demolins annonçait, il y a onze ans, la fondation de l'École des Roches et traçait à grands traits le programme de son organisation future. Il y avait assurément de la témérité à se découvrir ainsi devant le public, à jouer cartes sur table, à donner prise par avance aux critiques. Et cependant cette témérité nous apparaît aujourd'hui, en présence des résultats obtenus, comme un acte de haute prévoyance. Il est bon que nous ayons un témoignage indiscutable des intentions du fondateur de l'École au moment même de sa création, non seulement pour nous rendre compte du chemin parcouru depuis l'origine, mais aussi pour admirer la sûreté avec laquelle Edmond Demolins avait conçu son plan d'éducation nouvelle. Plus nous avancerons dans la réalisation de l'entreprise hardie commencée par lui, plus ces pages rendront hommage à la merveilleuse clairvoyance avec laquelle il avait discerné le besoin essentiel de la société française et l'urgente nécessité d'y pourvoir en adaptant aux considérations de la vie contemporaine les générations qui grandissent.

Ce n'est pas à dire que l'œuvre dont il a jeté les bases soit d'ores et déjà accomplie. Il n'a pas voulu seulement, en effet,

donner un coup de barre dans un sens déterminé, puis s'endormir dans un triomphe momentané. Il a compris dès le début que l'œuvre à laquelle il s'attachait était l'œuvre de plusieurs hommes et de plusieurs années, une œuvre constamment renouvelée, perpétuellement mise au point, une œuvre d'adaptation. Et je voudrais indiquer comment nous avons franchi les premières étapes de la longue carrière qu'il s'agit de parcourir.

I

Je ne m'attarderai pas sur l'étape héroïque du début, dont j'ai eu l'occasion de dire les périls, en rappelant comment Edmond Demolins les avait surmontés. Il y avait de grosses difficultés matérielles; mais ce n'étaient certainement pas les plus graves. Le bon recrutement des élèves, le recrutement, plus délicat encore, des professeurs, le souci de donner un esprit commun à des personnalités d'origines diverses, souvent attirées par des motifs différents; tout cela constituait une série de problèmes complexes qu'il fallait, coûte que coûte, résoudre immédiatement. En dehors de l'immense effort individuel nécessaire à l'accomplissement d'une pareille besogne, le but ne pouvait être atteint que si toutes les bonnes volontés s'inspiraient d'une même pensée générale, si une sorte de mot d'ordre pouvait leur être donné. Il me semble que, pendant les toutes premières années du début, ce mot d'ordre fut de réagir contre les habitudes et les méthodes de l'internat français : Réaction contre les tyrannies d'une discipline minutieuse; Réaction contre les procédés abstraits d'enseignement; Réaction contre le surmenage sous toutes ses formes; Réaction contre les programmes; Réaction contre la mollesse de l'éducation physique, contre l'insuffisance de l'éducation hygiénique, contre l'absence d'éducation pratique; Réaction contre les méthodes d'éducation morale et religieuse; Réaction sur tous les points en un mot.

Il ne pouvait pas en être autrement. Le livre de l'*Éducation Nouvelle* avait dû son succès principalement aux critiques justifiées qu'il contenait au sujet de l'éducation française. Il avait bien indiqué que, de l'autre côté du détroit, l'éducation répondait mieux aux exigences de la vie contemporaine, mais beaucoup de lecteurs n'étaient pas en mesure de s'en rendre compte exactement, tandis qu'ils saisissaient à merveille, les ayant sous les yeux, les défauts de l'éducation française. Par suite, dans les premières visites de parents, ou même de simples curieux, à l'École des Roches, la conversation roulait à peu près invariablement sur la comparaison de l'internat urbain et de cet internat rural respirant la joie de vivre, la franchise, la liberté, adonné aux sports méthodiques et prolongés, à l'apprentissage des travaux pratiques, de cet internat où les langues vivantes étaient d'un usage courant et où les professeurs, hommes et femmes, vivaient avec les élèves dans une intimité familiale.

La plupart des visiteurs qui venaient à l'École à ce moment éprouvaient un sentiment de sympathie pour elle. Il s'y mêlait même chez beaucoup d'entre eux quelques regrets. Le souvenir de leurs années de collège leur revenait.

Voilà, disaient-ils, d'heureux garçons! Ils se développent librement, sont exempts d'une foule de servitudes qui ont pesé sur nous à leur âge, sont initiés à des connaissances que nous ne soupçonnions pas. Que ne puis-je recommencer avec eux mon temps de collège! » Cependant il y avait un point noir. « Comment ces joueurs acharnés de foot-ball et de cricket, ces modeleurs, ces forgerons, ces menuisiers, ces collectionneurs de plantes, de minéraux, ces empailleurs d'animaux apprendront-ils le latin, les mathématiques et les autres matières auxquelles nous consacrions de si longues heures? Comment oseront-ils affronter le baccalauréat? Devront-ils renoncer à la culture classique et littéraire, à la formation scientifique, qui sont le fondement de l'instruction générale des hommes de notre génération? » Telle était la préoccupation légitime de beaucoup de pères de famille. Elle n'échappait pas au fonda-

teur de l'École, mais l'impérieuse nécessité où il se trouvait, au début de son entreprise, de briser le vieux moule de l'ancienne éducation, le continuel effort qu'il lui fallait donner pour maintenir à l'éducation nouvelle le caractère essentiel qu'il voulait lui imprimer, l'obligeaient à la négliger quelque peu. Avant tout, il fallait éviter de retomber dans les errements du passé, de créer une dénomination nouvelle pour une entreprise du type ancien. Il fallait réagir vigoureusement contre le milieu pour éviter d'être absorbé par lui. Ce fut la première étape. C'est celle que raconte Edmond Demolins dans le chapitre ajouté par lui à la deuxième édition de son ouvrage l'*Éducation Nouvelle,* sous ce titre : « Les deux premières années de l'École. »

II

Une fois cette première étape franchie et les traits essentiels de l'École bien affirmés, une mise au point s'imposait. Elle consistait à trouver la juste mesure dans laquelle se concilieraient le développement physique et le développement intellectuel de l'enfant. Le problème, déjà complexe par lui-même, devenait particulièrement difficile à résoudre pour les garçons qui désiraient obtenir leurs diplômes de bacheliers, et c'était le grand nombre. Pour eux, en effet, des questions de programme et des questions d'âge intervenaient. Il s'agissait, par conséquent, de les amener devant les obstacles officiels dans des conditions normales de succès, sans subordonner à cette épreuve finale tout le cycle des études antérieures. Il s'agissait de démontrer que les élèves de l'École des Roches, arrivés au terme de leurs études secondaires, étaient tout aussi qualifiés que leurs camarades des collèges de l'ancien type à l'égard des acquisitions intellectuelles, malgré la profonde différence des moyens employés pour leur assurer le bénéfice de ces acquisitions. Aujourd'hui le problème se trouve résolu.

Il l'a été en premier lieu, grâce au dévouement et à l'habi-

leté des professeurs, qui n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine. Et ce n'est pas seulement aux professeurs des classes d'examen que cet hommage doit être rendu. Les maîtres et maîtresses des autres classes ont une grande part dans le succès final. On sait, en effet, que c'est, la plupart du temps, l'ignorance ou la connaissance insuffisante de notions très élémentaires qui cause les échecs : mauvaise écriture, orthographe ultra-fantaisiste, inexactitudes de calcul, incapacité de déterminer avec précision la place logique ou la fonction d'un mot dans une phrase latine d'après sa désinence, etc. Si un élève de première, suffisamment formé, par ailleurs, sait mal telle ou telle partie de son examen, le remède est très simple, il n'a qu'à l'apprendre. Mais que faire s'il écrit comme un chat ; s'il lit tout de travers les mots qu'il ne connaît pas d'avance et ne peut pas, par suite, en retenir l'orthographe ; s'il se trompe dans sa table de multiplication ? il est trop tard pour remédier à ces fâcheuses lacunes, l'élève n'a plus le temps nécessaire pour cela et le professeur doit se consacrer à d'autres soins. C'est donc au début des études que les maîtres et maîtresses doivent se montrer intransigeants sur ces matières. Ils le doivent d'autant plus que l'intérêt de tous est en jeu, aussi bien celui des futurs non-bacheliers que des futurs bacheliers. On peut à merveille se passer de diplômes, mais on doit toujours savoir très bien lire, écrire et compter. Il y a plus, et le rôle des professeurs de classes élémentaires ne se borne pas à cet enseignement des premières et indispensables notions. Ils ont beaucoup plus à faire ; ils ont à ouvrir l'esprit des enfants, à leur donner le goût de s'instruire, à éveiller en eux l'intérêt, la curiosité d'apprendre et de comprendre. Voilà de grands mots et je m'en excuse ; pourtant je ne crois rien exagérer. A l'École des Roches, en particulier, il a été obtenu d'excellents résultats par la préoccupation que l'on a eue d'expliquer aux enfants *pourquoi* on leur enseigne telle ou telle chose, de susciter chez eux le désir de l'apprendre pour résoudre telle question de nature à les intéresser. Combien d'enfants, au contraire, sont dégoûtés à tout jamais de leurs études par la façon rebutante et inintelligente

dont on les leur présente au début! « Aujourd'hui, mes enfants, vous apprendrez la première déclinaison... » A quoi cela, répond-il? Pourquoi ce mot change-t-il tout le temps? J'ai bien appris à parler français sans y mettre tant de façons!... ce sont là des inventions de cuistres... Ainsi raisonne l'enfant, quand il raisonne. La plupart du temps, il s'en dispense, apprend sa déclinaison sans peine s'il a de la mémoire, s'y applique s'il est consciencieux, pense à autre chose ou cause avec son voisin, dans le cas contraire. Mais, quelle que soit la solution, il a l'impression d'une chose convenue, imposée par une volonté supérieure sans utilité apparente; il se sent tyrannisé. Quelques années plus tard, quelques mois peut-être, il découvrira, tout à coup, la raison d'être de ce rudiment fastidieux, mais il ne sera plus temps. Ainsi les mauvaises méthodes employées dans les petites classes sont responsables de la plupart des cancres qui prennent une attitude d'indifférence défensive vis-à-vis de tout enseignement et la gardent souvent jusqu'au terme de leur période scolaire. Mais que les professeurs des petits se préoccupent de se mettre à leur portée, de les intéresser, non seulement ils feront pénétrer dans leur cerveau d'utiles notions, mais ils rendront possible et efficace la tâche de leurs successeurs. Le *Journal de l'École* a publié à différentes reprises des communications provenant soit des maîtres et maîtresses de ces classes, soit de leurs élèves, qui montrent à quel degré remarquable la première initiation des enfants aux éléments de l'instruction est bien comprise à l'École des Roches.

Quels que soient le talent et la bonne volonté des professeurs pris individuellement, des résultats d'ensemble supposent quelque chose de plus, une coordination de tous leurs efforts, un contrôle général de leur enseignement. Nous n'accomplirons qu'une œuvre de justice en disant que la direction de M. Bertier a fourni cet élément. Tout d'abord, ses inspections journalières le mettent en mesure de se rendre un compte exact de la marche des études, des qualités pédagogiques des maîtres, de l'attention et des progrès des élèves. Elles lui fournissent aussi l'occasion d'interventions discrètes; elles lui per-

mettent de mesurer l'effet des procédés employés, de signaler à temps les lacunes qui peuvent se produire entre les divers enseignements. Mais la fonction du Directeur ne se borne pas à cela. Il lui faut aussi veiller à maintenir l'ensemble de l'instruction dans la ligne générale qui inspire l'École des Roches. C'est à lui également qu'incombe le soin d'assurer un juste équilibre entre les exigences d'une bonne formation intellectuelle et celles d'une bonne formation physique et morale. La combinaison des horaires, le règlement des heures consacrées à chaque exercice offrent à ce point de vue de constantes difficultés auxquelles une solution immédiate doit toujours être appliquée. Les observations dont lui font part les visiteurs bénévoles qu'attire à l'École la curiosité éveillée par une organisation nouvelle et progressive peuvent, dans une certaine mesure, faciliter sa tâche et concourent à l'heureux résultat que nous constatons. D'une façon plus précise et plus décisive, les inspections passées à intervalles réguliers par des maîtres expérimentés, étrangers à l'École, lui donnent une sérieuse garantie de la valeur générale de l'enseignement.

Enfin nous ne devons pas passer sous silence les résultats des examens auxquels se présentent les élèves au sortir de leurs études. Depuis 1905, d'après les feuilles annuelles que j'ai sous les yeux, sur 67 candidats, nous comptons 56 succès, dont près de la moitié avec mention. C'est là, on en conviendra, une proportion des plus satisfaisantes. Actuellement, on peut dire que la seconde étape est franchie : les élèves de l'École des Roches, plus développés que leurs camarades à l'égard des sports, des langues vivantes, de la musique, des connaissances pratiques, plus formés au point de vue du caractère, ne leur cèdent en rien dans les épreuves officielles.

III

Dès à présent, nous voyons clairement se dérouler devant nous la troisième étape. Et ce sont nos anciens qui nous aide-

ront à l'accomplir. Jusqu'ici l'École, fidèle à sa devise, a fait de son mieux pour que les garçons qu'elle élève soient « Bien armés pour la vie ». Mais elle se trouve un peu dans l'embarras d'une armée qui n'a pas encore fait la guerre. C'est à la suite d'une campagne que l'on peut introduire d'utiles réformes. On sait, en effet, quels services a rendus telle arme, quelles déceptions telle autre a causées; comment tel détail d'équipement négligé doit être réglé. Nous ne connaîtrons bien ce que vaut l'éducation reçue aux Roches que lorsque nos anciens en auront montré les fruits par l'expérience de leur vie, et cette expérience nous permettra d'opérer les redressements nécessaires, de fortifier les points faibles, d'insister sur les éléments qui rendent le mieux. Heureusement il n'est pas nécessaire de déchaîner le fléau de la guerre pour nous donner cette leçon. Les luttes de l'existence quotidienne y suffisent.

Déjà la dernière réunion des anciens élèves nous a fourni quelques indications intéressantes. Nous avons constaté en premier lieu qu'aucun d'entre eux ne paraît avoir embrassé la carrière de l'oisiveté. Étant donné que cette carrière est, aujourd'hui encore, passablement encombrée dans les milieux aisés, c'est un résultat notable. Je relève sur la liste 26 jeunes gens déjà entrés dans le commerce ou la banque, c'est la catégorie la plus nombreuse. Plusieurs sont à l'étranger, à Londres, à Hambourg, au Canada. Il faut rattacher à cette catégorie 3 élèves d'écoles commerciales. L'industrie occupe, à des titres divers, 11 anciens; 4 autres sont élèves à l'École industrielle de Lausanne ou au *Polytechnicum* de Zurich; 3 à l'École Centrale; 7 ont obtenu ou préparent le diplôme d'ingénieur électricien, 5 celui d'ingénieur chimiste. Onze font de l'agriculture ou s'y préparent, à l'Institut agronomique, à l'école de Gembloux; deux d'entre eux sont déjà installés à l'étranger, l'un au Canada, l'autre en Argentine. Le commerce, l'industrie et l'agriculture ont donc les préférences de nos anciens, puisque 70 d'entre eux se sont tournés vers ces carrières fondamentales. Viennent ensuite 9 élèves de l'École des Beaux-Arts, des Arts décoratifs, de la *Schola Cantorum;* 7 étudiants

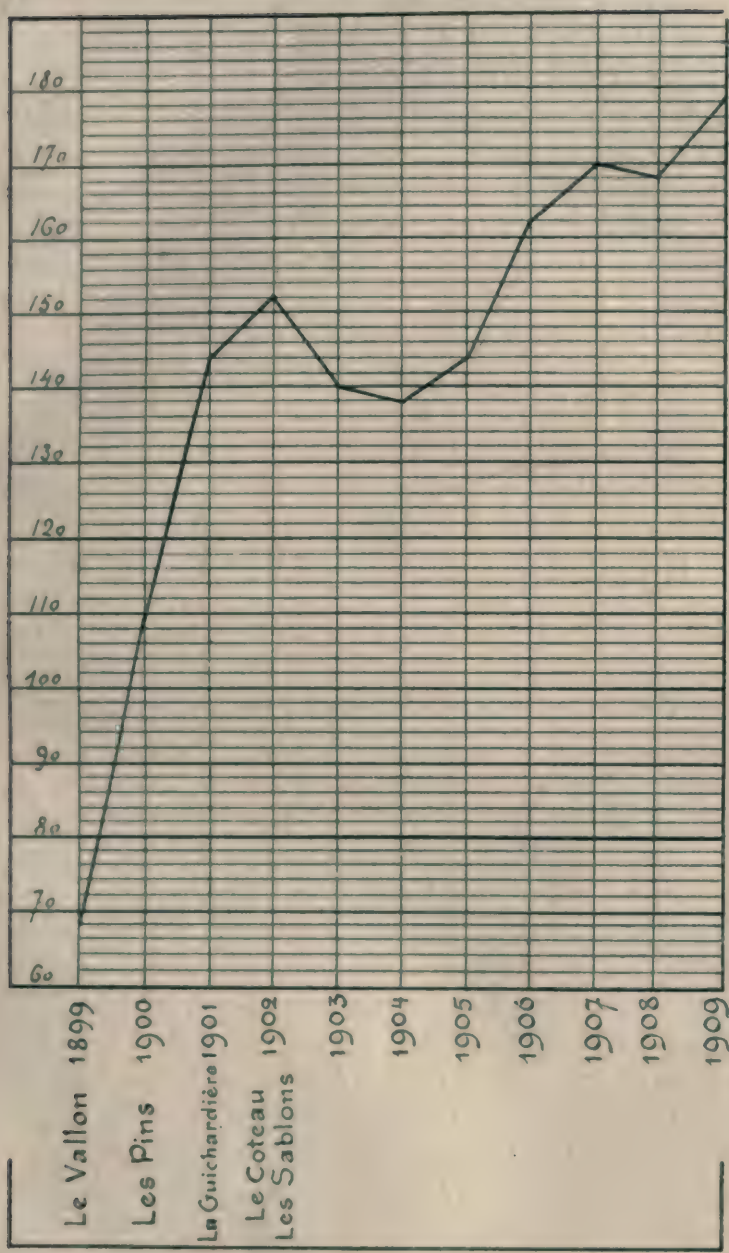


SCHÉMA MONTRANT LA PROGRESSION DU NOMBRE DES ÉLÈVES.

en droit ou avocats; 5 étudiants en médecine ou pharmacie;

4 aspirants aux écoles militaires, 1 professeur de sciences, enfin 1 ancien élève s'occupant de politique. On voit que la variété ne fait pas défaut; mais il est clair que les carrières libérales et les fonctions publiques sont beaucoup moins recherchées que les professions pratiques et libres. L'orientation générale de l'École a donc été celle qui convenait. Elle a poussé la grande majorité des garçons vers la vie la plus indépendante, vers les métiers jusqu'ici trop négligés chez nous de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. C'était là un des buts principaux de l'Éducation nouvelle.

Mais nous nous rendons parfaitement compte que ce premier et très appréciable résultat a besoin d'être complété. Il ne s'agit pas seulement de préparer des agriculteurs, des industriels, des commerçants et aussi des artistes, des avocats, des militaires, des professeurs. Il ne suffit pas que nos anciens choisissent une profession et la poursuivent sérieusement. Il faut qu'ils deviennent des hommes éminents dans leur profession. C'est, du moins, le but auquel nous devons tendre. Et, pour cela, il est indispensable qu'ils emportent de l'École des Roches les éléments d'une culture générale qui leur permette, tout en s'appliquant à l'exercice de leur profession, de ne pas s'y renfermer étroitement.

Cela est de toute première importance. L'expérience de la vie montre, d'une façon indéniable, que tous les hommes qui s'élèvent au premier rang dans une spécialité sont capables de comprendre autre chose que cette spécialité. Ce sont des spécialistes, mais ce sont surtout des hommes. Ils connaissent les tenants et aboutissants de leur spécialité, et par là ils en découvrent le rôle et la raison d'être. Par là aussi, ils acquièrent des vues plus profondes sur les conditions de la prospérité, des vues plus lointaines sur les possibilités de son développement. Ce sont eux qui dirigent leur spécialité.

L'École peut beaucoup pour poser les fondements de la culture générale qui leur permettra de jouer ce rôle. En réalité l'école secondaire est faite pour cela, précisément. C'est sa fonction essentielle. De même que l'école primaire doit nous pour-

voir des connaissances élémentaires indispensables à tous les êtres humains aujourd'hui sous peine d'être entravés dans l'acquisition de leurs moyens d'existence ; de même, l'école secondaire doit nous pourvoir des éléments d'une culture générale. Elle doit nous mettre à même d'apprendre ce que nous aurons besoin d'apprendre selon les circonstances. C'est pourquoi l'instruction secondaire est, à un certain point de vue, un luxe. Elle ne vise pas directement à la satisfaction des besoins premiers de l'humanité, à la pratique des métiers, comme l'instruction primaire ou l'instruction technique. Elle vise au développement intellectuel de l'homme lui-même. Jointe à l'éducation physique qui fait les corps vigoureux et à l'éducation morale qui fait les âmes bien trempées, elle forme les futurs dirigeants d'une société. A coup sûr, on peut citer des exemples de *self made men* éminents qui ont su se passer de cette formation première ; mais ils ont dû la remplacer par un énergique effort pour acquérir, souvent en pleine maturité, la culture générale qui leur faisait défaut. Encore, ces exemples sont-ils rares. De plus en plus, on constate, même dans les pays neufs, aux États-Unis par exemple, que les purs spécialistes, les hommes formés uniquement à la pratique de leur métier, arrivent plus jeunes aux premiers échelons, mais qu'ils sont dépassés au fur et à mesure que leur carrière se poursuit, par ceux qui sont entrés plus tard dans la profession avec le bénéfice d'une culture générale développante. Les *University men*, comme on les appelle, partent en retard, mais ce sont eux qui montent le plus haut.

Il s'agit donc pour nous d'éclairer et de préciser, par l'expérience que nous fourniront les anciens élèves, la méthode de culture générale la mieux appropriée aux besoins actuels. Il s'agit de tracer un programme des *Humanités contemporaines*, selon la très forte et très juste expression de notre ami Jean Périer. Ce sera la troisième étape de l'École. Elle n'est encore qu'à son début.

Paul DE ROUSIERS.

DISCOURS PRONONCÉS A L'INAUGURATION DU BUSTE DE M. DEMOLINS (1)

LE 15 MAI 1910

Discours de M. Modeste Leroy

MESDAMES, MESSIEURS,

Si j'ai l'insigne honneur, aujourd'hui, de présider cette cérémonie et d'y prendre la parole à côté d'hommes éminents, de savants renommés, je le dois beaucoup à des sympathies que je me fais un devoir très doux de remercier tout de suite et de grand cœur, mais je le dois un peu, aussi, à ma qualité de député de la deuxième circonscription d'Évreux; et, voilà, en vérité, une grave raison de plus pour moi de continuer à ne point compter — tant qu'existera l'École des Roches, c'est-à-dire pour très longtemps encore, si l'on en juge par sa prospérité — parmi les partisans du changement de mode de scrutin! Cette fête m'est, en tous cas, une nouvelle occasion de me réjouir que le hasard ait fait naître ici même cet Établissement dont j'ai toujours suivi avec un vif intérêt l'esprit et les progrès et dont, à la Tribune de la Chambre, dès le mois de février 1899, je saluais la venue au monde scolaire.

Dans un discours que je prononçais sur la réforme de l'enseignement secondaire, après avoir constaté que l'ouvrage de M. Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* éveillait à propos l'attention publique, en faveur de la refonte de notre enseignement, j'ajoutais : « Nul plus que moi, Messieurs, n'a applaudi à l'apparition de ce livre qui a provoqué en France de salutaires réflexions, et, aujourd'hui, j'applaudis d'autant plus volontiers que l'auteur, joignant l'acte à la parole, vient de fonder l'École des Roches où sera essayée, compte tenu de notre tempérament, l'éducation anglaise. Certes, c'est faire œuvre éminemment utile pour notre race que de lui proposer comme exemple cette éducation britannique, l'aversion de l'Etat-providence, et l'indépendance d'esprit qu'elle assure, la confiance en soi qu'elle donne, l'initiative et la hardiesse d'entreprise qu'elle développe ».

Je le répète encore maintenant, Messieurs, le grand mérite de Demolins, après avoir été l'homme de la pensée, a été d'être l'homme de la réalisation. Sans doute, d'autres avant lui avaient eu la vision très nette de ce qu'il y avait de défectueux dans notre système d'éducation; mais personne encore n'avait

(1) La *Science sociale* de juin a publié le discours prononcé à cette même occasion par M. de Rousiers.

eu l'audace de passer « de la parole à l'acte » et d'édifier matériellement, en face d'un système suranné, un système plus jeune et plus vigoureux, d'introduire, non plus par la discussion mais par le fait, dans notre éducation anémiée et anémiante, l'air, la lumière et le mouvement qui lui manquaient. Demolins a eu ce courage-là ; et c'est surtout pourquoi nous devons célébrer sa mémoire.

Photo Durey.

BUSTE DE M. DEMOLINS (LENOIR, SCULPTEUR).

D'autres aussi avant lui avaient, je ne l'ignore pas, aperçu ce qu'il pouvait y avoir de bon à prendre dans l'éducation britannique. Taine, dont nous nous devons de ne pas accepter toutes les affirmations osées et toutes les critiques passionnées, mais dont nous sommes obligés d'admirer la vaste intelligence et presque le génie, écrivait en 1871, dans ses *Notes sur l'Angleterre* :

« L'adolescence se passe chez nous (en France) sous une cloche artificielle, à travers laquelle suinte l'atmosphère morale et physique d'une capitale : chez eux (les Anglais), à l'air libre, sans séquestre d'aucune sorte, dans la fréquentation constante des champs, des eaux et des bois. Or, c'est un grand point

pour le corps, l'imagination, l'esprit et le caractère que de se développer dans un milieu sain, calme et conforme aux sourdes exigences de leurs instincts. »

Et plus loin encore :

« Il n'y a pas en Angleterre de séparation profonde entre la vie de l'enfant et celle de l'homme fait : l'École et la société sont de plain-pied, sans mur ou fossé intermédiaire ; l'une conduit et prépare à l'autre. L'adolescent ne sort plus comme chez nous d'une serre à compartiments, d'un régime exceptionnel, d'une atmosphère spéciale. Il n'est pas troublé, désorienté par le changement d'air. Non seulement, il a cultivé son esprit, mais encore il a fait l'apprentissage de la vie. Non seulement il a des idées, mais encore ses idées sont appropriées au monde qui le reçoit... En ce qui concerne la formation du caractère, l'éducation anglaise prépare mieux au monde et fait les âmes plus saines. »

Tout cela est vrai, Messieurs. La Révolution, qui a renouvelé tant de choses, n'a pas eu le temps de doter la France d'un système d'éducation secondaire répondant aux mœurs et aux besoins de l'époque, et l'Empire s'est contenté de reprendre l'enseignement des siècles précédents auquel il ajouta la compression d'une discipline de caserne. Dans les salles surchauffées du lycée, on enfermait l'enfant sans se préoccuper de fortifier son corps, de développer son activité, de lui ouvrir l'horizon et l'espace. En outre, l'acquisition de l'instruction, le désir d'affiner encore et toujours l'intelligence prenaient dans l'éducation une place si importante qu'il n'en restait plus pour la formation du jugement et du caractère. Et c'est ainsi que trop souvent le jeune homme sortait du collège les oreilles pleines et l'esprit vide.

Introduire dans notre éducation, comme le fit Demolins, les meilleurs principes de l'éducation anglaise moderne, c'était revenir à une méthode plus naturelle. Et ce mot « naturel » nous le retrouvons à chaque instant sous la plume du fondateur de l'École des Roches, principalement dans la préface de son livre l'*Éducation nouvelle*. Il veut, dit-il, « dans cette école, établie à la campagne, des méthodes plus naturelles pour l'enseignement des langues anciennes... une vie plus libre, plus naturelle et plus fortifiante aussi bien pour le corps que pour l'esprit ».

Or, ce retour à la nature, Messieurs, peut-il ne pas vous rappeler l'un des plus beaux, l'un des plus suggestifs traités d'éducation qui aient jamais été écrits : l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau? N'autorise-t-il même pas à professer que Demolins fut, jusqu'à un certain point, un disciple du grand philosophe? Oh! je sais bien qu'on a beaucoup critiqué l'*Émile* de Rousseau! Je sais bien qu'on a vu dans son œuvre une invitation à « restaurer en nous l'orang-outang, primitif exemplaire de notre humanité ». Mais juger ainsi cette œuvre, c'est la mal connaître, ou tout au moins la mal interpréter. Rousseau n'interdisait pas de cultiver l'intelligence de l'enfant; il ne défendait point d'essayer de le rendre meilleur par une éducation réellement bien comprise; il entendait seulement que cette culture intellectuelle ne fût pas notre unique but, et surtout qu'elle ne devînt pas prétexte à comprimer et étouffer les dons naturels. Il inventait, en somme, « l'éducation intuitive » que l'on peut résumer ainsi : enseignement aussi complet que possible, sans oublier que l'enfant possède déjà une personnalité; ses curiosités même les plus naïves.

sont respectables : loin de nous efforcer d'arrêter sur ses lèvres les innombrables « pourquoi » en nous contentant d'y répondre par de très secs « parce que », nous devons encourager ces dispositions qu'il montre à s'instruire lui-même ; enfin, au lieu de prétendre lui imposer brutalement notre pensée comme un joug, il faut « ne pas détester, selon le mot de Renan, le disciple qui pense le contraire de notre pensée, sauf quand c'est taquinerie, car, sauf en ce cas, celui-ci est probablement notre vrai disciple, celui qui nous a entendus, tandis que son voisin est peut-être un paresseux qui n'a fait que nous écouter ».

Cela, Messieurs, un autre de nos plus illustres moralistes, Montaigne, l'avait dit avant Rousseau, sous une autre forme. « Qu'on mette à l'enfant en fantaisie une honneste curiosité de toutes choses. Tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne... Ce sont choses très plaisantes à apprendre ». Sans aucun doute, et peut-être même pourrait-on adresser, à l'un comme à l'autre, le reproche que cette éducation est surtout attrayante, plutôt que forte, et qu'elle néglige un peu le développement de la volonté dont la base est l'enseignement de la loi du devoir. Mais, si nous la complétons, précisément, par cette loi du devoir, nous aboutissons à une éducation à la fois attrayante et forte qui me semble être celle que Demolins a rêvée et réalisée.

Et je me demande alors si c'est bien d'Angleterre que nous sont venues ces nouvelles méthodes d'éducation? Comme tant d'autres idées qui ont fait, elles aussi, le tour du monde, ne sont-elles pas parties de France pour y revenir? Je me demande en un mot si ce système d'éducation n'est pas au fond d'origine bien française?

En tous cas, l'influence de Jean-Jacques Rousseau est ici indéniable et il n'est pas moins évident que, des principes et méthodes d'éducation de l'auteur de « l'Emile », découle cette autre vérité : Dans une nation, il ne faut pas qu'une seule forme et comme un seul moule à façonner les cerveaux. La diversité des tempéraments, l'inégalité des esprits, la multiplicité des exigences sociales demandent des systèmes d'éducation et d'enseignement nombreux, variés et souples. C'était là, pour Demolins, article de foi. Il voulait qu'il en fût ainsi dans l'intérêt de l'individu et aussi, par conséquent, dans l'intérêt de la société. En effet, Messieurs, ne pas instruire tous les petits Français de la même façon, réserver l'enseignement classique, complètement classique, à une élite intellectuelle, — même en démocratie, n'ayons pas peur de certains mots — diriger chacun vers des études plus appropriées à ses aptitudes particulières comme aux besoins divers du pays, créer des écoles spéciales, préparant aux professions industrielles, commerciales, agricoles ou coloniales, n'est-ce pas le but que doit poursuivre une éducation vraiment nationale? N'est-ce pas tout ensemble sauvegarder les intérêts de notre haute culture et assurer la prospérité économique du pays, c'est-à-dire conserver le renom et augmenter l'influence de la France. Enseignement utilitaire — objecteront quelques rhéteurs littéraires avec un dédain que ne connaissait pas Diderot proclamant que « l'objet des écoles publiques est l'utilité ». — A leur dédain, il est vrai, Berthelot répondit naguère, dans un article retentissant : « Ce mot, utilité, auquel on attachait autrefois une

sorte de signification servile, embrasse en réalité tous les fruits du travail humain, dont la dignité n'est pas moindre dans l'ordre manuel que dans l'ordre intellectuel. La civilisation tend d'ailleurs à rapprocher de plus en plus ces deux ordres par l'obligation d'une éducation scientifique, indispensable pour l'exécution même des travaux mécaniques et agricoles. »

Vous devez également partager cette opinion, vous, Monsieur de Rousiers, qui, dans votre si remarquable étude sur la puissance commerciale de l'Allemagne, avez constaté que l'une des causes du développement des forces productrices de cette nation est, au point de vue agricole, par exemple, « l'initiative individuelle de propriétaires actifs et scientifiquement préparés à leur tâche ». Aussi est-ce avec la curiosité la plus agréablement satisfaite que j'ai lu les pages où vous nous montriez « des paysans, disposant de moyens modestes, mais consacrant deux, trois ou quatre années à suivre des cours de chimie agricole, d'agronomie, pour appliquer ensuite les connaissances ainsi acquises à l'exploitation de leur patrimoine ».

Vous ne serez donc pas surpris, Messieurs, que, partisan, moi aussi, de la diversité des enseignements, j'aie vu d'un œil on ne peut plus favorable, la création dans ma circonscription, que dis-je, à ma porte, de cette École des Roches. En face de l'Université qui, peu après, devait reconnaître les insuffisances et les dangers d'un type uniforme d'enseignement, elle surgissait non comme une ennemie, mais comme une auxiliaire et, par quelques côtés tout au moins, comme un modèle à suivre. Dès lors, elle est restée l'un des établissements d'enseignement libre pour lequel nous avons le plus d'estime et de sympathie, nous, les défenseurs de l'enseignement public, précisément parce que nous voyons en elle une des rares écoles vraiment indépendantes. Nous lui savons gré d'avoir contribué à transformer par son exemple, les méthodes d'éducation de notre Université. Celle-ci, du reste, avec une honnêteté et une liberté d'esprit auxquelles tous, dans cette Maison, rendent un sincère hommage, commençait à poser devant le public, le problème de l'éducation, elle essayait bien de briser les murailles étroites dans lesquelles on la tenait enfermée. Il y avait bien, parmi nos jeunes professeurs, parmi nos proviseurs, des hommes se rendant compte de ce besoin d'air, de mouvement et de liberté dont souffraient les collégiens. Mais toutes les tentatives de réformes n'étaient que timides et partielles. Demolins vint, qui, par son livre d'abord, par son acte ensuite, leur donna l'impulsion définitive.

C'est en effet, depuis une dizaine d'années, que l'on a résolument introduit dans nos lycées et collèges les jeux de plein air dont Montaigne indiquait déjà la nécessité lorsque, parlant de la jeunesse, il écrivait : « Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme, il lui faut aussi roidir les muscles. » Jean-Jacques Rousseau de son côté, voulait que l'éducation physique précédât l'éducation intellectuelle : or, pouvait-on appeler exercices physiques, les lentes et mornes promenades que nous faisions jadis par groupe de deux ou trois autour de notre cour de récréation en devisant gravement de choses futiles? L'éducation britannique, au contraire, fait peut-être la part un peu trop belle aux exercices violents, aux jeux parfois brutaux. Il convient d'adopter une plus juste mesure, et c'est ce qui a été fait, d'abord à l'École des Roches, et plus tard dans un grand nombre de nos établissements.

L'œuvre de Demolins a eu, Messieurs, une autre influence très heureuse. Grâce à lui — du moins en partie — les classiques ataviques que nous sommes, ont compris enfin l'importance capitale que doit prendre dans l'éducation contemporaine la connaissance des langues étrangères, non plus seulement la connaissance théorique ou littéraire, mais surtout la connaissance pratique, par la méthode directe, méthode maintenant si fréquemment employée et si féconde en résultats : l'anglais et l'allemand n'apparaissent plus aux élèves comme les langues mortes, simples prétextes à de fastidieux exercices scolaires; elles sont vivantes, bien vivantes, comme les enfants qui les parlent et qui, par elles, pourront plus tard devenir des négociants avisés, des industriels avertis, des agriculteurs renseignés.

N'est-ce pas à Demolins, enfin, que nous devons cette autre réalisation : l'échange, d'école à école, pour l'étude des langues étrangères, de jeunes gens de nationalités diverses! Hardiesse qui heurtait terriblement les timidités de la mère de famille française! Simple en sa conception, très modeste en ses premiers résultats, cette initiative était presque une révolution dans nos mœurs. Elle trouva néanmoins même dans nos lycées de nombreux imitateurs qui firent leur cette devise : « La connaissance de l'étranger est le commencement de la sagesse ». Les enfants de différents pays, parfois de pays opposés de sentiments, d'intérêts et de goûts, apprennent ainsi à se connaître, par conséquent à s'estimer, et ces enfants devenant des hommes à leur tour, qui sait si de nouveaux rapprochements n'en résulteront pas pour le bien de notre patrie et de la paix? Ce ne sera pas, Messieurs, le moindre service rendu par Demolins à la France qu'il plaçait au-dessus de tout!

En résumé, Demolins a démontré qu'il ne suffisait pas d'étaler devant l'enfant les pensées des autres et, suivant l'expression de M. Lanson, de l'écœurer de littérature sans même en faire un lettré! Il a prouvé que l'éducation de la volonté et du jugement doit avoir une importance plus grande encore que l'acquisition du savoir; et, désormais, à son exemple, les maîtres clairvoyants cherchent avant tout, quand on leur confie un enfant, à « l'armer pour la vie », c'est-à-dire à lui apprendre l'action et l'énergie, à faire de lui un homme de son temps et un homme de décision, au caractère droit comme à l'esprit libre, un bon citoyen en même temps que « l'honnête homme » du XXe siècle.

Son œuvre a donc une portée sociale considérable. Il était juste, dès lors, que sa haute figure de pédagogue désintéressé se dressât dans cette École dont il a été le père.

Il fut hier à la peine; le voilà aujourd'hui à l'honneur.

Le nom de Demolins appartient à l'histoire de l'éducation nationale de la France!

Discours de M. Bertier.

Combien je regrette, Mesdames et Messieurs, de n'avoir pas cédé ma place à un de nos anciens élèves. Il aurait dit, beaucoup mieux que je ne saurais

le faire, la reconnaissance que tous nos anciens doivent à M. Demolins, et, à l'occasion de cette Décennale, il vous aurait raconté avec entrain l'histoire des premières années de l'École.

Les anciens m'autoriseront pourtant à parler en leur nom. Aussi bien, ne suis-je pas moi-même un ancien élève des Roches? Quand je suis arrivé ici, il y a bientôt dix ans, quelques années seulement me séparaient des aînés et je me hâte d'ajouter que l'âge était entre nous la seule barrière, car nous nous trouvions tous unis par le même enthousiasme, la même confiance dans le fondateur de notre École, la même croyance à la grandeur de son œuvre et la même volonté de l'accroître encore.

De plus, s'il est vrai de dire — et c'est très vrai, je crois — que l'éducation dure toute la vie, j'ai conscience d'avoir été ici et d'être encore un élève et d'y avoir fait — comme tous ceux qui y sont venus, sincères et loyaux — une bonne partie de mon éducation.

Enfin, les premiers élèves ne se rapprochent-ils pas des premiers professeurs, en ce qu'ils sont, presque au même titre que nous, les fondateurs de cette œuvre? Tout comme nous, ils ont été à la peine, il est bien juste qu'un peu de la gloire actuelle leur revienne. Ils peuvent, avec une légitime fierté, redire avec nous l'histoire de l'École.

Tout le monde connaît son histoire extérieure. Elle commençait en octobre 1899 avec 50 élèves et une seule maison. Aujourd'hui, elle a cinq maisons et 180 élèves. De 10 professeurs, elle a passé à 40, de 4 salles d'études et de classes à 23 et bientôt 25. Une chapelle s'est élevée, le bâtiment des classes a été doublé, des laboratoires se sont créés, les travaux pratiques ont augmenté en nombre et en importance.

Je puis ajouter, sans blesser l'orgueil des anciens, qu'on travaille un peu plus aujourd'hui qu'autrefois.

Le bon temps des deux après-midi libres par semaine, des dimanches sans travail, l'âge d'or des toutes petites classes bien intimes, où le travail du maître dispensait souvent l'élève de l'effort personnel, les bonnes classes-promenades, les bonnes soirées passées ensemble à lire, à jouer et parler, que tout cela est loin déjà!

Nous n'avons plus d'après-midi complètement libres, les professeurs sont devenus terriblement exigeants, nos dimanches ont deux heures d'études; les soirées sont presque toujours sérieusement occupées. Aux travaux pratiques, on peine, et notre idéal serait qu'on peinât plus encore. Cruels, nous exigeons que, même pendant les temps libres, on ne flâne plus et qu'on s'occupe. Ah! ce n'est plus du tout la bonne école de la première année! « où, comme le disait spirituellement l'un d'entre vous, on avait tous les droits et presque celui de ne rien faire ». Et laissez-moi croire, mes amis, que nous sommes en progrès.

Les premières années ont été — c'était normal et presque nécessaire — une réaction contre un intellectualisme exagéré, contre un excessif travail de tête. Il fallait crier bien fort « Vive les jeux »! et les faire vivre. Il fallait développer les poumons, il fallait prendre le temps — ce qu'on n'avait pas fait beaucoup jusque-là, en France — de s'occuper de l'éducation morale, d'être proprement, non pas une école d'instruction, mais avant tout une école d'éducation.

Aujourd'hui, la trouée est en partie faite, la victoire des jeux assurée, la justice rendue au développement du corps et à la vie en plein air. Nous pouvons sagement, tout en gardant de l'École du début l'essentiel, développer l'éducation intellectuelle et la formation humaine. Au moment où les Américains, comprenant ce qui leur manque, se tournent vers la culture latine et se l'incorporent, nous n'avons pas le droit de la supprimer chez nous. Ils vont demander aux classiques une formation qui complète celle qu'ils avaient auparavant, mais ils se gardent bien d'abandonner la première. Faisons de même. Gardons la solide formation que, nous Français, nous avons héritée des Grecs et des Latins et empruntons aux Anglo-Saxons les qualités qui nous manquent.

Nous regrettons bien des choses de l'École du début : nous regrettons ce moment où l'École tout entière ne formait qu'une famille, où tous se connaissaient bien et étaient vraiment des amis les uns pour les autres.

Aujourd'hui, c'est la maison, non plus l'École, qui est pour chacun de nous la famille, et cela est une conséquence forcée de notre développement même.

Nous regrettons un peu aussi l'enthousiasme des débutants qui forcément s'est calmé au fur et à mesure que les obstacles diminuaient, et que l'organisation de l'École se faisait plus solide et plus stable.

Nous regrettons surtout de ne plus avoir au milieu de nous le Fondateur de l'École, à qui la création de l'œuvre ne suffisait pas, mais qui en restait encore la Providence. Et cette deuxième tâche était plus difficile peut-être que la première. Vous rappelez-vous les belles joutes auxquelles nous assistions, surtout le samedi soir à la Guichardière, vous rappelez-vous son esprit, ses mots à l'emporte-pièce, les préfaces parfois si amusantes, d'autrefois si énergiques, qu'il faisait aux conférences de nos invités? Vous rappelez-vous ses conférences à lui, si lumineuses et si diverses? Vous rappelez-vous surtout comme il savait faire comprendre à ceux qui partaient le joyeux devoir du travail viril, de l'audace et du risque? Quel optimiste il était et comme il savait faire partager sa mâle confiance en la bonté de la vie!

Nous essaierons tous ici, de toutes nos forces, de rester fidèles à sa pensée, et notre premier devoir est de nous inspirer de son exemple. Ollé-Laprune aimait à redire qu'on agit plus par ce que l'on est que par ce que l'on dit ou par ce que l'on fait, et l'abbé de Tourville, sous une autre forme, confirmait encore la même vérité. Quelle lourde tâche pour nous que de vous donner par notre vie une idée de ce que devrait être la vôtre! Et le succès est pourtant à ce prix.

Je vous disais tout à l'heure que notre éducation se continuait toute la vie. C'est vrai, nous l'avons faite ici à mesure que nous faisions la vôtre et nous sentons bien que nous ne serons dignes de cette École que dans la mesure où nous réaliserons dans notre vie l'idéal que nous vous proposons. Cet idéal que Demolins avait emprunté en partie aux Écoles de Bedales et d'Abbotsholme et qui lui avait paru être l'aboutissement de la science sociale, se trouve être confirmé aujourd'hui par toutes les sciences. L'intuition géniale de notre fondateur devient une vérité pour tous les pédagogues. Physiologie et hygiène, psychologie, morale, science de l'éducation ont fait converger leurs conclusions vers celles de la science sociale, et, dans tous les pays du monde, des

éducateurs disciples de Rousseau, Kant, Pestalozzi, Herbert Spencer ont fondé des Écoles nouvelles.

Elles ont emprunté aux écoles anglaises — non pas seulement aux deux que je citais tout à l'heure, mais à toutes — ce principe fondamental qu'un homme vaut plus par le caractère que par la science et que la tâche première de l'éducateur, de celui qui veut, dans le plein sens du mot, élever un enfant, l'élever jusque la dignité d'homme, c'est de créer en lui un caractère. Avoir du caractère, c'est croire fermement au devoir et être fidèle à sa croyance; c'est avoir une parole et savoir la garder, c'est avoir le respect de soi-même, et ne devoir sa situation et son succès qu'à sa valeur personnelle et à son énergie.

Tant que cette École vivra — et, pour reprendre une devise célèbre — elle vivra, je l'espère, aussi longtemps que ses Roches demeureront inébranlées. — *donec moveantur*, — tant que cette école vivra, son premier souci sera de faire de ses professeurs, de ses capitaines et de ses élèves, des hommes de caractère.

Le caractère, certes, ne se mesure pas toujours aux muscles et à la largeur de la poitrine ; l'héroïsme a parfois habité dans de frêles corps d'ascètes. Mais il est vrai de dire, pour la grande majorité des hommes, que la vigueur morale ne va guère sans une vitalité foncière, sans de bons muscles et un sang généreux, et nous sommes prêts à faire ici tous les sacrifices pour que la culture physique de nos élèves soit toujours plus rationnelle et toujours plus complète. Nous ne dirons jamais, comme tel philosophe, que nous cherchons à faire de nos élèves de beaux animaux. Leur développement physique n'est qu'un stade et un moyen pour leur culture morale, et, dans le choix des jeux même, nous préfèrerons toujours ceux qui font apprendre la discipline et créent le sens social, en même temps qu'ils créent la santé.

Plus que jamais, nous nous efforcerons d'élever le niveau des études de l'École, non pas en gavant les mémoires, — ce serait les mettre immédiatement au-dessous de rien — mais en formant les intelligences, en rendant les enfants qui nous seront confiés vraiment plus intelligents.

Et il y a des moyens pour cela, il y a une manière d'enseigner toutes choses qui développe l'initiative intellectuelle, l'imagination, la sûreté de jugement et de goût, l'aisance du raisonnement. Les bons pédagogues la connaissent tous; mais elle exige plus de dévouement, car elle ne permet ni au professeur ni à l'élève de dormir sur le mol oreiller de la dictée.

Nous nous efforçons tous de la pratiquer, et pour rendre notre enseignement plus concret, plus assimilable, pour le faire pénétrer non seulement dans les cellules supérieures du cerveau, mais encore dans tout l'être, nous faisons appel au corps en même temps qu'à l'âme, nous voulons associer toujours plus nos travaux pratiques à notre enseignement et faire que nos élèves apprennent en agissant, suivant la formule heureuse et vraie de Dewey : « learning by doing ».

Et nous continuerons à faire passer des examens. On nous le reproche, je le sais, on nous appelle la « boîte à bachots » et on m'accuse d'être un universitaire à robe courte. Le reproche n'est pas sanglant et c'est, vous le voyez, le sourire aux lèvres que je l'accueille. Il est parfaitement justifié, si l'on veut dire par là, que nous faisons des bacheliers et plus peut-être qu'on

en fait ailleurs. Ce serait peut-être, aussi bien, déplorablement aveugle que de ne pas voir quelle arme précieuse, indispensable parfois, est l'examen dans ces luttes de la vie intense auxquelles nous voulons préparer nos élèves. Mais il est parfaitement injuste, si l'on veut dire que tout notre enseignement — programmes et méthodes — est subordonné à l'examen et conditionné par lui. Notre système n'a pas changé : c'est autour de l'éducation nouvelle, ou mieux de l'éducation harmonieuse et intégrale que continue à graviter notre petite planète. De temps en temps, le baccalauréat apparaît auprès d'elle, telle une comète brillante, légèrement empoisonnée si l'on veut, mais elle ne trouble pas plus notre vie que la comète de Halley ne révolutionnera la terre mercredi prochain.

Nous essayons de faire notre tâche de notre mieux, et pourtant tous ces efforts seraient stériles s'ils n'étaient pas préparés et soutenus constamment par les efforts des parents. Avec eux, nous sommes très forts, sans eux, nous ne pouvons rien. Un élève des Roches sera, non pas du tout ce que nous le ferons, mais ce que le feront sa famille et l'École, et sa famille plus encore que l'École. Aux parents qui m'entendent et qui, avec une indulgente bonté, veulent bien nous traiter en amis, je me permettrai de redire cette vérité parfois oubliée, même dans le milieu social des élèves des Roches : De grâce, ne considérez pas l'École comme une providence qui vous dispense de tout effort et transformera votre fils en un particulariste énergique, aidez-nous avant, pendant, et après l'âge d'école, à orienter sa pensée et son action, dans le sens du maximum de vie, et dans le sens du plein épanouissement de toutes ses facultés.

Puissions-nous tous, parents et maîtres, donner joyeusement à l'éducation, le meilleur de nous-mêmes ; nous n'aurons pas seulement conscience de faire du bien à nos enfants, nous aurons encore la certitude et le sentiment de nous voir grandir à nos propres yeux.

Parmi les problèmes et les devoirs qui s'imposent à nous, il n'en est pas de plus clair, de plus urgent, en même temps que de plus grave, pour la vie de nos familles et le relèvement de notre pays !

Toast prononcé par M. Silhol, au dîner des Anciens Élèves.

Madame, Messieurs,

Après les très éloquents discours que vous venez d'entendre cet après-midi, ma voix vous paraîtra sans doute hésitante ou embarrassée, et les mots que je choisirai, bien impropres à exprimer fidèlement ma pensée. Cependant, je n'ai pas cru devoir garder le silence, songeant que, pour rendre un plus parfait hommage à M. Demolins, il ne serait pas tout à fait déplacé de faire entendre après la voix plus autorisée des amis et des maîtres, la simple voix d'un élève, surtout

quand il croit exprimer les sentiments de tous ceux qui sont présents ici.

Il y a déjà eu plusieurs fêtes d'anciens dans cette École, car, au bout de la dixième année, il y en a beaucoup qui ont acquis ce titre avec celui de « Monsieur » que nous donnent déjà les jeunes de maintenant, mais aucune de ces fêtes n'avait encore obtenu une pareille ampleur. C'est qu'il ne s'agissait pas simplement pour nous, aujourd'hui, de venir reprendre contact avec ces champs que nous avions si souvent parcourus autrefois, avec ces murs qui avaient abrité nos études... et nos rêves. Non, ce que nous désirions tous, c'était de sentir revivre et palpiter tout près de nous l'âme même de l'École, cette âme où nous retrouverons tous un peu de la nôtre, et à qui M. Demolins avait donné le souffle de vie.

On nous avait écrit il y a quelques jours : « Voici : l'homme qui, à l'heure où presque tous désespéraient de leurs forces, a su faire le merveilleux effort de créer cette école, l'homme qui vous a donné une jeunesse radieuse et ensoleillée, l'homme enfin qui a semé et cultivé dans vos cœurs toutes les forces joyeuses et confiantes de ceux qui doivent vaincre dans la lutte pour la vie ; cet homme n'est plus, et il s'agit aujourd'hui de célébrer sa mémoire d'une manière telle que les jeunes qui bénéficient de son œuvre, sans avoir eu le bonheur de l'approcher, comprennent quelle part fut la sienne et quelle profonde empreinte il a laissée dans tous nos cœurs ».

Vous le voyez, nous sommes tous venus et c'était bien la meilleure réponse à faire à un tel appel, réponse beaucoup plus éloquente que mes paroles et qui prouve que nous nous souviendrons, et que nous nous efforcerons de mener à bien dans la vie la très rude tâche de faire honneur à notre École et à notre maître.

L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DES ROCHES

Les premiers élèves des Roches avaient noué entre eux des liens d'amitié trop solides pour qu'ils consentissent à les voir se relâcher à mesure que viendrait, avec les carrières différentes, l'inévitable dispersion : en outre, ils gardaient tous un souvenir trop reconnaissant à leur École pour ne pas désirer rester en contact avec elle autant que leur nouvelle vie le leur permettrait. C'est de ces deux tendances qu'est née l'Association des Anciens.

Jusqu'en 1909, elle végète un peu, trop jeune encore pour compter beaucoup de membres. Mais elle prend une forme viable à la réunion du terme d'été de la même année qui a lieu aux Roches : des statuts sont élaborés et un comité directeur nommé. L'hiver suivant, on lança les dîners mensuels qui, grâce au dévouement du secrétaire Eyssèric, ont de plus en plus de succès. Les Anciens, un peu épars jusqu'alors, reprennent contact entre eux et avec les professeurs, qui viennent le plus souvent possible assister à ces réunions. On sent alors nettement le besoin de donner un cadre solide à toutes les bonnes volontés qui se manifestent et de tirer un profit plus pratique des collaborations possibles.

Pendant les fêtes de la Décennale, où la majorité des Anciens s'est rendue, une longue séance a lieu où l'on met définitivement sur pied, non sans l'aide obligeante de MM. Périer, de Rousiers, Raverat et Bertier, de nouveaux statuts qui seront incessament distribués à tous les adhérents. Conformément aux votes émis, le nouveau Comité comprend onze membres, dont J. Demolins, président; Maurice Silhol et Léon Kenzinger, vice-présidents; Paul Watel, trésorier; Gaston Eyssèric, secrétaire, Frank Haviland, Tripet, Serge André, de Rousiers, Jean Bessand, Jacques Musnier, membres.

Il y a deux groupes principaux, celui de Paris et celui de Londres. Ce dernier, qui sera placé sous la direction même de Jules Demolins et sous le haut patronage de M. Jean Périer, est appelé à rendre les plus grands services à ceux d'entre nous qui comptent séjourner en Angleterre : il facilitera, d'une part, la vie matérielle par une organisation de logement commun, actuellement à l'étude, et par un placement plus aisé des nouveaux arrivants dans les affaires ou maisons de commerce, grâce à une centralisation des renseignements et à l'aide obligeante de M. Périer ; il rendra, d'autre part, la vie intellectuelle plus intéressante et plus féconde par la collaboration de toutes ces jeunes intelligences, sous l'impulsion éclairée de M. Périer et de Jules Demolins.

Le groupe de Paris s'efforcera d'être aussi utile à ses mem-

bres. Il espère avoir bientôt un local de réunion permanent. Dès à présent, en tous cas, et grâce à l'intérêt que plusieurs per-

UN GROUPE D'ANCIENS ÉLÈVES A LA FÊTE DE L'ÉCOLE.

sonnes occupant une haute situation dans le commerce ou l'industrie portent à l'École et à ses élèves, ceux qui sont à sa tête pourront offrir une aide utile aux débutants dans les affaires.

Donc, tout élève qui a passé deux ans à l'École peut et doit se faire inscrire à l'Association des Anciens en faisant simplement une demande au secrétaire, Gaston Eysséric, 136, rue de Vaugirard.

Maurice SILHOL.

IMPRESSIONS RECUEILLIES SUR L'ÉCOLE DES ROCHES

Il nous a paru intéressant, à l'occasion des fêtes de la Décennale, de demander aux personnes qui connaissent l'École des Roches, — parents, anciens élèves, anciens professeurs, amis, — ce qu'ils pensent de l'œuvre qui se poursuit chez nous. Les réponses nous sont venues nombreuses et nous sommes heureux de donner ici le texte de quelques-unes.

Lettres de parents d'élèves

Paris, 13 juin 1910.

Cher Monsieur,

Comme vous le savez, mon fils aîné, aujourd'hui à l'École centrale, a passé deux baccalauréats à la fin de ses études aux Roches, mon deuxième fils succède à son frère à l'École en ce moment, et j'espère pouvoir vous confier un jour mes deux plus jeunes fils. Ceci prouve quelle est mon opinion sur l'École des Roches.

Vous me demandez pourquoi j'apprécie l'École? Il faudrait un volume pour répondre à cette question un peu indiscrète, car elle entraîne à une profession de foi sur d'importants sujets. Enfin je vais tâcher d'être bref.

Le prix élevé de pension à l'École des Roches (ce n'est nullement une critique, il est justifié), fait qu'elle ne peut avoir pour objet que l'éducation d'enfants de familles, dites aisées, de la bourgeoisie. Je ne parle donc que de cette seule catégorie d'enfants, le mot classe devenant suspect.

Les pères de mon âge ont pu juger de la génération élevée dans les lycées sous le second Empire et de la jeune génération élevée depuis 1870.

En face de la responsabilité lourde de faire de son enfant un homme, dans l'acception forte du mot, un père a le devoir de chercher à prévoir pour lui dans quel état social et dans quel milieu il

aura à se débattre, quand il aura trente ans. Il constate alors que si son propre père a pu s'asseoir dans le fauteuil de son grand-père, lui-même ne peut y rester et que sans doute son fils n'en connaîtra pas la quiétude. A des temps nouveaux, il faut une éducation nouvelle.

Pendant longtemps, dans le milieu dont je parle, les parents avaient pleine satisfaction du devoir accompli, si leur fils ne mangeait pas avec ses doigts, avait des succès aux distributions de prix et, devenu grand, avait la réputation d'être raisonnable. Or tout cela ne prouve nullement que l'enfant est devenu un homme ; il peut toute sa vie rester un grand enfant si le mode d'éducation qu'il a reçu ne lui a pas donné du *caractère*.

J'estime donc que les difficultés de demain obligent les parents à *bien armer pour la vie* leurs enfants. Il faut que ces derniers comprennent que la fortune paternelle ou celle de leur future épouse ne seront que fort peu de chose à côté de leur valeur personnelle. Il faut qu'ils osent assumer les responsabilités au lieu de se noyer dans les anonymats dans lesquels chacun cherche des lauriers en cas de succès et où personne n'est responsable en cas d'erreur. Il faut donc que leur mode d'éducation (je ne dis pas d'instruction) les prédispose non seulement à savoir vouloir, mais à savoir vouloir le bien.

Imbu de ces idées, j'ai examiné dès 1899 les éducations données dans certaines pensions en Suisse et en Angleterre, puis en 1900, j'ai fait la connaissance de M. Demolins, dont l'École, bien jeune encore, répondait à mes vœux.

Depuis, j'ai vu l'École des Roches s'adapter de mieux en mieux au caractère français et former des jeunes gens ayant l'esprit latin que notre race ne doit pas renier, allié à l'esprit d'indépendance et d'initiative de la race anglo-saxonne.

Je crois que les hommes sortis ainsi d'une École où l'on cherche à former des caractères sauront vouloir et vouloir le bien, car dans cette éducation la morale n'est pas négligée, morale basée sur la religion comprise d'une façon élevée.

Je ne pense pas qu'il existe en France un groupement de professeurs éducateurs comme celui qui a été créé aux Roches, jeunes, intelligents, instruits, bien élevés, sachant se faire aimer de tous ces enfants dont ils partagent la vie.

Certains disent qu'ils ne sauraient remplacer les parents ; moi je dis que surtout les parents ne sauraient les remplacer. Il ne suffit pas d'être père pour devenir éducateur, l'éducation est une science que bien peu étudient et qu'il est d'autant plus utile d'appliquer que les

aptitudes nécessaires à la vie sociale de demain deviennent plus difficiles à acquérir.

Loin de moi la pensée que les parents doivent abdiquer ou se soustraire à certains devoirs envers leurs enfants; mais soit que leur propre existence soit trop terre à terre, soit qu'elle soit trop occupée ou bien qu'elle soit trop agitée, ils doivent reconnaître pour le bien de leur enfant leur insuffisance comme éducateurs et être heureux de rencontrer, dans les Roches, une des rares Écoles d'internat de France où l'on ait la préoccupation de former non seulement des bacheliers, mais surtout des hommes sachant dans la vie marcher droit devant eux, la tête haute.

C'est donc bien sincèrement, cher Monsieur Bertier, que je vous félicite d'être à la tête d'une telle École, et vous prie de croire à ma reconnaissance, ainsi qu'à mes sentiments dévoués.

J. MUSNIER, *ingénieur*.

Paris, le 22 juin 1910

Cher Monsieur,

Vous me demandez pour quelles raisons j'ai été attiré par l'École des Roches et si elle a répondu à mon attente.

Le cadre d'une simple lettre est bien étroit pour renfermer la réponse qu'il me faudrait faire, si j'avais le souci d'être complet.

Je ne puis que vous dire brièvement l'histoire de mes idées.

A l'époque, déjà lointaine hélas! où, avec mes camarades de chaine, je tournais en rond dans les cours ridiculement étroites du Collège Rollin, j'avais déjà ébauché, avec un ami très cher, le vague projet d'une école à la campagne.

C'était au mois de juillet 1880 ou 1881.

Nous venions de lire ensemble quelques-uns des merveilleux dialogues où le divin Platon présente son maître Socrate causant avec ses élèves et auditeurs, aux bords de l'Ilissos sur la destinée de l'âme humaine.

Je ne savais pas encore que l'Ilissos est un brave petit ruisseau traversant un paysage dénudé et rappelant les rigoles d'eau courante qui coulent le long de nos trottoirs parisiens.

Nous rêvions d'une École à la campagne, avec des jardins de lauriers-roses, sur l'instigation de Platon!

Le rêve disparut et les années passèrent.

Un beau jour, je lus les *Notes sur l'Angleterre,* de Taine, et j'y trouvai la description d'une École anglaise.

Je fis alors mélancoliquement un retour sur moi-même et je constatai que si l'Université — « Alma Mater » — m'avait donné le goût de la littérature et l'amour des lettres anciennes, elle m'avait bien peu préparé à la vie réelle, et n'avait pas eu le souci de développer mon caractère et mon énergie physique et morale.

Elle avait fait de moi un demi-lettré, tout juste capable de devenir fonctionnaire ou bureaucrate.

Il me fallut réagir à vingt-cinq ans contre l'influence désastreuse de l'éducation universitaire.

Au milieu de cette lutte difficile, je me fis la promesse à moi-même que si j'avais un fils, il ne connaîtrait jamais l'horreur du Lycée-Prison.

Entre temps, je m'étais abonné à la *Science sociale.*

Aussi, cher Monsieur, vous devez comprendre avec quel plaisir j'accueillis le projet de création de l'École des Roches, lorsque ce grand esprit et cet apôtre admirable que fut Edmond Demolins en parla pour la première fois et fit appel aux bonnes volontés des pères de famille soucieux de l'avenir de leurs fils.

Immédiatement j'écrivis à M. Demolins et je demandai l'inscription de mon fils à l'École future.

Il n'avait pas trois ans!

Que vous dirai-je de plus, cher Monsieur?

L'École a été fondée, elle a prospéré, elle a été imitée.

Les idées d'Edmond Demolins ont été reproduites dans de nombreux journaux par des gens qui, la plupart du temps, se sont bien gardés de dire à quelle source ils avaient puisé leur science toute fraîche.

Aujourd'hui, l'École des Roches a un passé de dix ans, mais ce passé est encore bien court pour que l'on puisse émettre une opinion définitive sur la question essentielle, *qui est de savoir si l'École a tenu les promesses de son fondateur.*

L'École prépare-t-elle réellement ses élèves pour les luttes de la vie? Fait-elle de ses élèves des hommes d'action, soucieux de développer leurs énergies, *dans des professions libres*, et de reprendre ce rôle d'éducateurs et de dirigeants que notre bourgeoisie française n'a pas su conserver?

Les anciens élèves de l'École sont encore bien jeunes pour que l'on puisse répondre d'une façon précise à ces graves questions.

Il faut encore attendre quelques années.

J'ai, en ce qui me concerne, la conviction que l'École est en bonne voie.

La compétence, le dévouement et l'énergie de son directeur et de ses professeurs est un sûr garant de l'avenir.

Il existe un « esprit de l'École » qu'il faut jalousement conserver.

Il ne faut pas que l'École cherche à imiter l'Université, après lui avoir donné l'exemple; il faut qu'elle conserve ce rôle d'avant-garde et d'éveilleuse d'idées qu'elle a su prendre avec tant d'énergie dès le début.

Il ne faut pas qu'elle s'hypnotise trop sur le fameux « bachot » qui est encore, hélas! le but rêvé par tant de parents et qui pourtant ne signifie pas grand'chose.

Il y a quinze jours, j'étais en Allemagne et j'ai eu le grand plaisir de passer une journée entière dans une des écoles du docteur Lietz.

J'ai été frappé par le côté patriarcal, simple, rustique et même un peu rude de cette École.

Il y a, je crois, dans les écoles du docteur Lietz, des leçons à prendre, même pour l'École des Roches.

Je ne veux pas insister, car vous savez mieux que moi, cher Monsieur, quels sont les perfectionnements à apporter à une École que vous dirigez si bien.

Je termine par une simple observation que je considère comme très importante et qui est la suivante :

Il est absolument indispensable que l'École arrive à refuser impitoyablement les élèves demandant à entrer à l'École après douze ans.

Ce n'est que lorsque l'École appliquera cette règle, que l'on pourra obtenir une formation sérieuse.

Il ne faut pas que l'École des Roches soit le refuge des enfants qui n'ont pas réussi au Lycée ou auxquels les parents doivent faire faire une cure d'air pendant six mois ou un an.

La situation financière de la Société de l'École est suffisamment prospère pour que l'on puisse refuser les élèves trop âgés et appliquer une règle reconnue nécessaire.

Veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.

AUBRY.

---

22 juin 1910.

Monsieur,

Vous me demandez, dans votre lettre du 14 juin, quels sont les motifs qui m'ont déterminé à choisir l'École des Roches pour l'éducation de mon fils.

Deux motifs principaux m'ont amené à ce parti :

1° La raison de santé. Mon fils ayant, pendant son enfance, vécu la plus grande partie de l'année à la campagne, souffrait de l'existence renfermée et claustrale de l'institution où il a passé deux ans avant d'entrer à l'École des Roches.

Ce changement lui a été très salutaire, et il est sorti des Roches avec une santé tout à fait raffermie.

2° Le caractère de mon fils s'accommodait mal de la discipline pointilleuse et étroite des maisons d'éducation congréganistes, et ne se serait pas davantage accommodé du régime caporaliste des lycées de l'État.

Ayant lu les ouvrages de M. Demolins sur l'éducation anglaise et celui dans lequel il explique pourquoi il a fondé l'École des Roches, j'ai voulu visiter cet établissement. Reconnaissant que les enfants y jouissaient d'une initiative beaucoup plus grande, que l'hygiène y était mieux comprise, les rapports avec les professeurs moins solennels et plus familiaux, qu'on y préférait un nombre d'heures de travail moindre mais réel à ces longues études pendant lesquelles somnolent la plupart des enfants, j'ai pensé que ce régime pouvait convenir à un garçon d'un caractère assez indépendant, mais nullement réfractaire à l'étude et prêt au contraire à s'y adonner avec zèle, si on le laissait libre de travailler, de préférence, les matières qui l'intéressent.

Sous ce rapport encore, je n'ai eu qu'à me féliciter de mon choix. Mon fils a bien travaillé aux Roches, et, ce qui est plus précieux encore, il y a pris le goût du travail.

Le fait qu'il a conservé un excellent souvenir de l'École des Roches, de ses maîtres et de ses condisciples et qu'il y retourne de temps en temps avec plaisir est pour moi le meilleur éloge de cette institution.

Mais vous voulez qu'à l'éloge j'ajoute aussi la critique. Je parlerai donc avec une entière franchise.

Il y aurait, selon moi, quelque chose à faire pour perfectionner la tenue, les manières, la politesse des élèves. Sous ce rapport, ils ne sont certainement pas inférieurs à ceux des établissements de l'État et même de beaucoup d'institutions ecclésiastiques. Mais je suis forcé de reconnaître la supériorité, sur ce point, des élèves de certains collèges dirigés autrefois par des congréganistes.

Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus distingués.

Comte P. Lecointre.

20 juin 1910.

Cher Monsieur,

Je me souviens toujours avec plaisir de ma première visite aux Roches, il y a deux ans, et de l'accueil si charmant que j'y ai reçu.

J'avais lu les livres de M. Demolins ; ils m'avaient vivement intéressé, et je désirais me rendre compte par moi-même, de la réalisation du programme d'instruction et d'éducation qu'avait tracé de main de maître M. Demolins.

Toutes les portes me furent ouvertes ; je pus voir vos maisons si riantes, assister aux jeux, aux classes, visiter les ateliers où s'exécutent les travaux pratiques, etc.

Bref, je revins enthousiasmé, et après avoir constaté que l'œuvre de M. Demolins, continuée par vous, répondait entièrement au programme si séduisant qu'il en avait tracé, je décidai de vous confier Gustave dès la rentrée d'octobre.

Est-il utile de vous ajouter que les résultats obtenus sont venus confirmer mes premières impressions ?

Gustave a fait un stage de trois mois en Angleterre ; cela lui a suffi pour comprendre et parler couramment l'anglais. Il est actuellement en Allemagne. Mlle Hoffmann en est enchantée. Il fait des progrès extrêmement rapides. Tous ces résultats sont dus à l'excellence de vos méthodes.

Permettez-moi cependant, après les éloges, une légère critique, déjà faite d'ailleurs au cours de ma première visite.

Les travaux pratiques ne laissent-ils pas encore bien à désirer ? Les ateliers et leur outillage ne sont-ils pas un peu rudimentaires ? Les méthodes de travail elles-mêmes n'auraient-elles pas besoin d'être modifiées ?

Le travail manuel devrait être, il me semble, plus suivi ; plus de temps devrait y être consacré.

Quelles que soient les professions futures de vos élèves, le résultat acquis serait intéressant.

Je n'ai pu me rendre compte, depuis deux ans, si des progrès réels ont été faits sous ce rapport.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre si documenté d'Omer Buyse sur les méthodes d'instruction et d'éducation américaines. Il y aurait, il me semble, pas mal de choses à retenir de ce livre, à tous points de vue.

Le travail manuel est à la base de toute instruction en Amérique. Les ateliers de toutes les écoles : primaires, secondaires, supérieures, sont des ateliers modèles, qui donnent aux élèves des idées

exactes sur les fabrications industrielles, et une habileté manuelle remarquable.

Peut-être faudrait-il un nouvel effort financier, pour réaliser aux Roches un programme de travaux pratiques plus étendu, et plus en rapport avec l'industrie moderne; mais noblesse oblige! Il faut progresser toujours, sous peine de déchoir!

Excusez-moi, je vous prie, cher Monsieur, de vous exprimer aussi librement mon opinion. Je m'intéresse vivement à votre œuvre, et serais heureux de la voir prospérer et grandir toujours, en se tenant à la tête du progrès.

C'est pourquoi je me suis permis cette légère critique, qui d'ailleurs n'est peut-être plus très fondée à l'heure actuelle.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus distingués.

E. Laurent.

---

27 juin 1910.

Dès ma sortie du Lycée où je venais de passer neuf longues années d'internat, je m'étais promis, si j'avais un fils, de lui éviter des souvenirs d'enfance aussi pénibles que les miens.

Notre fils, lorsqu'il sortit en 1907 de l'École des Roches, où il était entré dès sa fondation, s'est promis, lui, d'y envoyer nos petits-enfants.

N'est-ce pas là, cher Monsieur Bertier, la meilleure preuve que votre élève s'est créé aux Roches de bons souvenirs et de solides amitiés; soyez assuré de notre profonde reconnaissance à l'École et à ses professeurs qui ont su développer chez notre enfant et les muscles et la volonté.

Paul Lorillon.

---

15 juin 1910.

La raison qui m'a fait mettre mon fils aux Roches a été en première ligne : la question hygiénique, vie au grand air — en bon air — éviter la prison que sont nos lycées : puis j'ai vite constaté les qualités suivantes :

1° Éducation morale de l'enfant par l'exemple : par la vue de la tenue si digne des professeurs et de leur famille, et par l'absence du surveillant permanent dans les études ou les dortoirs, ce qui développe la responsabilité de l'enfant.

2° Absence de respect humain, respect de la liberté individuelle,

ce qui se voit dans la façon dont les enfants pratiquent leur religion : chacun s'approche des sacrements, le dimanche qui lui convient, sans s'occuper de ce que fait son voisin.

3° Éducation religieuse très intelligemment donnée.

4° Instruction pédagogique développée par le fait du grand intérêt que les professeurs portent à leurs élèves, et grand intérêt donné aux enfants par la façon de professer, et aussi par les nombreuses conférences faites sur des sujets divers par des hommes compétents, étrangers à l'école.

Le développement physique est parfait : il est très dommage qu'on ne puisse organiser sérieusement *la natation*.

Le développement moral de l'enfant et du jeune homme, point si délicat, y est sain ; je ne crois pas qu'en dehors de la famille, dans une collectivité, on puisse obtenir un résultat meilleur.

Il ne faut pas que le collège des Roches s'accroisse comme nombre d'élèves : car le nombre lui ferait perdre ses qualités d'organisation et de rendement, il devra, sur l'accroissement des demandes d'admission, se montrer encore plus difficile sur la valeur morale des familles et des enfants : mais il est à souhaiter que bien des collèges similaires s'organisent en France.

C. L.

---

18 juin 1910.

Cher Monsieur,

Vous me demandez pourquoi j'ai été attiré vers l'École des Roches, c'est dire pour quoi j'y ai mis mon fils.

C'est bien simple !

Parce que j'ai pensé trouver aux Roches de quoi donner à mon fils les deux biens les plus précieux dans la vie :

Mens sana in corpore sano.

Je crois que votre éducation les lui donnera dans la mesure la plus complète où cela dépend de nous.

Et je vous en suis très profondément reconnaissant.

Bien vôtre,

THIBAUD.

---

16 juin 1910.

Cher Monsieur,

Je réponds sans détours à votre lettre du 14, j'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré de ma sincérité.

Pourquoi j'ai été attiré vers l'École. Enfant, j'ai souffert du mode d'éducation que j'ai reçu, encore qu'il fût parmi les moins pénibles de ceux auxquels ma génération était soumise: j'avais des velléités de personnalité et d'énergie qui ont été, non pas réprimées (je vous ai dit que j'étais parmi les heureux) mais négligées, je n'ai commencé à vivre ma vie que vers dix-huit ans, j'ai mis dix ans à devenir un homme et cela m'a mené jusqu'à la trentaine. Je veux éviter ce retard à mes fils et je vous les ai confiés pour que vous fassiez d'eux, dès dix-huit ans, des hommes dans toute la force du terme.

Telles sont les considérations qui m'ont attiré vers les Écoles nouvelles en général; je me suis particulièrement renseigné sur deux d'entre elles situées l'une et l'autre dans une région qui m'est facilement accessible, enfin mon choix de l'École des Roches a été déterminé par l'importance et le soin qui y sont donnés à l'éducation religieuse.

H. Dunod.

Cher Monsieur Bertier,

Choisir pour l'éducation de notre enfant un milieu sain, de bonne volonté et de progrès, tel avait été notre désir, dès sa plus tendre enfance.

Dans cette recherche, nous devions forcément être attirés par les idées de M. Demolins, ses écrits et surtout par la création de l'École des Roches; aussi dès son début, en avons-nous suivi le développement avec intérêt et attention.

Après avoir visité l'École, nous y avons mené notre fils pour la lui faire connaître et nous l'avons préparé de notre mieux à cette nouvelle vie.

M. de Rousiers me disait un jour, en effet, qu'il considérait nécessaire pour qu'un élève profitât de tout le bénéfice de l'École, qu'il y ait fait son stage de capitaine. Je suis tout à fait de son avis, mais, comme préparation, il me semble aussi très utile que les parents, avant de mettre leurs enfants aux Roches, se soient familiarisés avec les idées nouvelles et se les soient assimilées, de façon à diriger l'esprit de leur enfant dans le sens des efforts faits à l'École pour produire l'homme indépendant, sachant vouloir et se diriger dans la vie.

Après quatre années, nous pouvons dire que nous sommes très contents des résultats obtenus non seulement comme instruction, mais comme formation du caractère; les progrès sont très réels.

En ce qui concerne les tout petits nouveaux venus, je crois qu'on réaliserait un progrès, en suivant l'exemple des écoles anglaises.

Les petits boys y sont plus spécialement soignés et surveillés, leur marche dans l'apprentissage de l'initiative est plus dirigée.

Je me permets cette petite observation, ayant pu souvent constater combien l'esprit qui dirige l'École, dans son désir de toujours mieux faire, réclame la critique afin de réaliser le progrès constant de cette grande œuvre à laquelle des intelligences élevées et toutes dévouées à l'enfance se sont consacrées.

Veuillez agréer, Cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ÉT. DAUFRAT.

Paris, le 11 juillet 1910.

Cher Monsieur,

Vous m'avez demandé de vous indiquer les raisons qui m'ont attiré vers l'École des Roches. Je vais donc tâcher de vous dire toute ma pensée en quelques mots.

Je dois tout d'abord vous avouer que je n'ai été mû par aucune considération théorique de science sociale ou autre.

Si j'ai pris le parti de mettre mes fils à l'École des Roches, mon unique but était de leur assurer d'abord une jeunesse aussi heureuse que possible, les préparant à la vie par la formation du caractère.

L'idéal dépeint par M. Demolins, c'est-à-dire la vie à la campagne, dans un milieu vivant et intelligent, avec des professeurs plus soucieux d'éducation que d'instruction proprement dite, me paraissait singulièrement propre à ouvrir l'esprit et à développer la personnalité de jeunes garçons, en accroissant en eux la joie de vivre, cette sève précieuse de la jeunesse qu'il faut se garder de blesser. Je comprenais, en effet, que, pour atteindre les fins poursuivies, les punitions devaient logiquement être réduites au minimum. En effet, rien ne déforme le caractère, comme la crainte des punitions, et je connais des enfants qui en ont emporté une âme d'esclave pour la vie. Si bien que, pour cultiver le caractère chez un enfant, le premier principe à lui inculquer, c'est qu'il ne doit pas se laisser affecter par une mauvaise note ou une punition *en tant que telle;* il doit seulement s'en vouloir à lui-même de les avoir méritées. L'influençabilité par autrui est la première base d'un caractère.

Donc peu de punitions, élément favorable à la vie heureuse des enfants, autant que nécessaire à la formation de leur personnalité.

Il me paraissait en outre que le travail devait être moins absorbant et moins abrutissant que dans les lycées, et que, disons le mot, on devait travailler moins, ce dont je prenais facilement mon parti.

On ne peut en effet servir deux maîtres, et si l'on s'attache au *seul but vraiment nécessaire* qui est l'éducation, il est *impossible* de pousser l'instruction comme dans les Écoles, où l'on ne s'adonne qu'à cette tâche inférieure.

A ce point de vue, mon choix était fait, et j'avais trop souvent noté, comme M. Demolins, la surabondance d'érudition serve et la pénurie d'initiative qui caractérise notre pays, pour ne pas me rendre compte du véritable but à poursuivre.

Après vous avoir ainsi indiqué ce que j'attendais de l'École des Roches, il me reste à vous dire si l'expérience a confirmé mes espérances, et je suis heureux de répondre : oui, en très grande partie.

D'abord le milieu vivant, intelligent, épris d'art que vous avez su créer, dépasse toute attente. Pour peu qu'on approche ce microcosme des Roches, on y sent battre une vie intense, et on est touché de l'effort vers le mieux qui se révèle partout : *Mens agitat molem;* voilà bien l'impression que donne l'École.

Maintenant, n'est-il pas inévitable qu'il y ait quelques ombres au tableau? Si quelques professeurs n'ont pu dépouiller tout à fait le vieil homme, et restent disposés à attacher trop d'importance à l'enseignement qu'ils donnent, n'est-ce pas une faiblesse bien humaine? N'êtes-vous pas là d'ailleurs pour arrêter cette tendance, si d'aventure elle menaçait de dépasser les bornes. A ce point de vue, votre dernier essai de suppression totale des punitions me plaît beaucoup par sa valeur éducative, et par les leçons pratiques de solidarité qui en sortiront. Ce faisant, vous êtes dans le vrai chemin et dans les traditions de l'origine.

J'en prends courage pour oser vous poser une dernière question qui m'a quelquefois préoccupé.

N'est-on pas tenté, même aux Roches, de transformer en fin ce qui ne doit être qu'un moyen, en donnant la première importance aux Études proprement dites, au détriment de la science de la vie, qui est pourtant le vrai but? Je sais bien que cette tentation, si elle existe, se justifie par la considération du Baccalauréat. Mais si le Baccalauréat est une conception fausse, dont les fruits sont mauvais? N'importe, il existe et il faut s'ordonner à lui!

Je reconnais que la tâche est ardue, mais j'espère cependant que vous saurez résoudre ce difficile problème, vous demandant seulement de vous souvenir que nous sommes plusieurs qui vous avons confié nos fils, pour qu'ils aient une jeunesse heureuse par le développement de l'initiative, par la formation de l'énergie, par l'habitude prise de compter sur Dieu d'abord et sur soi ensuite, quelles que soient les difficultés rencontrées, heureuse en un

mot par l'aptitude acquise à savoir diriger sa vie par la volonté.

En saisissant l'occasion que vous m'avez offerte de vous exprimer mes idées essentielles, je tiens à vous renouveler, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments spécialement distingués et dévoués.

J. GIRAUD-JORDAN.

Lettres d'anciens élèves.

Cher Monsieur Bertier.

Vous me demandez ce que sont devenues les idées qui m'étaient chères et les résolutions que j'avais prises en quittant les Roches il y a deux ans, ce qui en a survécu aux difficultés de l'action, ce que j'ai pu en réaliser.

Je crois avoir compris que le plus cher désir de nos professeurs des Roches était de nous voir exercer, à notre sortie de l'École, une action bienfaisante autour de nous : si nous avons reçu une instruction et une formation solides, si nous sommes « armés pour la vie », cela nous crée l'obligation d'en faire profiter nos semblables moins favorisés, au lieu de nous permettre de passer parmi eux en « écraseurs », désireux d'arriver coûte que coûte à la situation sociale que nous rêvons.

L'ambition que j'ai emportée des Roches, est celle de bien d'autres : être utile : aux corps, c'est mon rôle de médecin : aux âmes surtout, c'est mon devoir d'homme et de chrétien.

Cela nécessite une longue formation. La période où cette formation devient consciente et voulue — la plus féconde — ne commence pour le plus grand nombre qu'à la sortie du Lycée ; pour nous, elle commence aux Roches, en particulier pour les capitaines qui se sentent dès lors plus responsables de leur milieu, et c'est de ceci même que je suis sans doute le plus reconnaissant à l'École et à M. Demolins.

Mais il ne serait ni prudent ni sage de se lancer dans l'apostolat moral avant un complément de formation indispensable. Formation professionnelle tout d'abord : à ce point de vue, vous savez en quoi consistent mes études. — Une chose cependant vous intéressera peut-être : avec plusieurs étudiants en médecine, et quelques étudiants en géologie et en zoologie générale, nous avons constitué une association amicale « d'Études Biologiques » qui compte aujourd'hui 14 membres. Nous avons organisé ensemble des réunions d'études et des excursions, nous comptons monter cet hiver un petit labo-

ratoire. Ceux d'entre nous qui sont un peu spécialisés soit en vue de leurs examens, soit par goût personnel, font ainsi profiter les autres de leurs connaissances.

Formation morale et sociale ensuite ; je me suis surtout attaché jusqu'à présent à observer mon milieu, camarades, personnel hospitalier, malades, en prenant note aussi méthodiquement que possible de mes constatations journalières, ce qui est, je crois, un bénéfice psychologique.

A côté de cela, j'ai commencé l'étude de certains problèmes sociaux d'intérêt actuel ; la manière dont on envisage ces problèmes au Sillon, et le parti pris moral qu'on y apporte à les résoudre m'a dès le début rapproché de ce mouvement, que vous connaissez bien. Mes camarades sillonnistes m'ont beaucoup aidé de leur connaissance des choses sociales, et plus encore de leur amitié.

Voilà, très rapidement, les principales directions dans lesquelles je m'efforce de me développer. Vous me demandez surtout, cher Monsieur, quelle action morale je puis exercer dès maintenant. Elle est forcément plus passive qu'active, étant donné mon âge et la pauvreté de mes connaissances psychologiques et techniques.

Avec mes camarades et les infirmières des hôpitaux, je m'efforce d'être bienveillant et simplement moi-même. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'affirmer mes convictions, de couper court à des conversations immorales ou déplacées par un mot, une attitude, ou ma simple présence. Parmi ceux que j'approche de plus près, certains pensent surtout au plaisir ; en vivant auprès d'eux, en essayant de les faire participer aux joies profondes que me procure mon idéal, j'espère arriver un jour à leur faire comprendre que le bonheur n'est pas là où ils croient.

D'autres ne songent qu'à leurs études, j'essaie de les intéresser aux problèmes sociaux et moraux.

Les malades sont souvent réduits dans les hôpitaux à n'être que le N° 8 pour le personnel, et « le mal de Pott » pour les médecins et étudiants ; je leur montre que je m'intéresse à eux parce que ce sont des hommes et qu'ils souffrent, que je m'attache à leur personne et non pas seulement à leur maladie. Je me souviens de tel opéré que j'allais voir tous les jours au pavillon d'isolement, pour l'encourager, calmer ses inquiétudes et ses peines et qui me prenait les mains avec effusion lorsque je le quittais ; de cette malade anglaise avec qui j'allais souvent causer de son pays dans sa langue maternelle, et qui me remercia si simplement quand je lui dis que je priais pour elle : j'essaie de leur donner un peu de patience et un peu de gaîté.

Malheureusement mon action se borne là : il est difficile à un étu-

diant aussi jeune d'aborder utilement avec les malades les sujets de morale ; dans les hôpitaux d'enfants, ou simplement lorsque j'aurai quelques années de plus, il en sera tout autrement. C'est le but vers lequel je tends ; je crois qu'un médecin chrétien, lorsqu'il a préservé une âme de certaines fautes, relevé un être humain de certaines déchéances doit éprouver une joie profonde dans le Christ.

Je n'oublie pas que c'est aux réflexions sérieuses de ma dernière année d'École que je dois d'aspirer à ce but ; aussi suis-je heureux de vous redire encore, cher Monsieur, toute la gratitude que je vous ai vouée ainsi qu'à ceux qui m'ont aidé, et vous prie de croire à l'expression de mes sentiments respectueux et reconnaissants.

Pierre BOUTHILLIER.

Libourne, 15 juin 1910.

Cher Monsieur,

Je suis heureux de vous annoncer que je viens de monter une maison de vins à Libourne, tout en restant en excellents termes avec le Directeur de la Coopérative vinicole générale.

Me voilà donc lancé pour tout de bon dans les affaires et dans la vie sérieuse ! J'ai bien réussi jusqu'à présent, et j'ai pleine confiance dans l'avenir.

Je vous écris à la hâte avant de partir pour le Havre ; combien j'aurais aimé passer par Verneuil ! Mais « Business is Business ! » Il ne m'a pas été possible non plus d'assister à la fête des anciens. — J'en ai lu le compte rendu avec grand intérêt, car je suis heureux de voir que l'École est toujours en pleine voie de succès.

C'est toujours avec grand plaisir que je parle des Roches et en particulier de la Guichardière, aussi ai-je passé un bien bon moment à Paris au dîner des anciens.

Je tenais à vous mettre au courant de ma nouvelle organisation, sachant l'affectueux intérêt que vous portez à vos élèves d'hier qui, devenus hommes, n'oublient pas que vous leur avez mis le pied à l'étrier et que vous leur avez donné les armes pour le combat de la vie.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments reconnaissants et dévoués.

Paul CARON.

P.-S. — Voudrez-vous avoir l'obligeance de noter pour le *Journal des Roches* que j'ai terminé mon service militaire et que je suis négociant en vins à Libourne (Gironde).

Le 27 juin 1910.

Cher Monsieur Bertier,

J'aurais bien volontiers répondu plus tôt à votre demande, et, si le temps ne me manquait, au risque de devenir insipide, j'aurais beaucoup à vous conter sur mes premières années d'école et surtout sur le pli qu'elles m'ont laissé, je crois, quoique le recul me manque peut-être encore.

Vous dire qu'elles ont été charmantes, et que beaucoup d'entre nous y avons goûté, avant le pain bis de la vie, de délicieuses et profondes sensations, cela est inutile.

Mais me croiriez-vous si je vous disais que je crois entendre encore dans certaines occasions, comme la voix de M. Demolins? Que de fois à la pensée m'est venue cette question : « Qu'attendrait-il de moi, en ce moment? » Et souvent sa volonté triomphait en la mienne. Il est une grande partie de ma conscience, de ma morale.

Quel plus grand avantage peut-on retirer d'une école que celui d'en sortir avec un appui moral? Cela ne vaut-il pas tous les bachots? Et quand on y joint le bachot, quel idéal plus élevé peut-on exiger d'une institution?

Je n'ai pas le bachot, mais peut-être ne suis pas pour cela un cancre absolu; en tous cas je sens en moi de plus en plus vivace, l'enseignement moral de l'École; pourrais-je me plaindre? Je n'ai à m'en prendre qu'à moi; puissé-je tourner plus tard à mon profit les douces heures de rêves et les bruyants enthousiasmes de la Guichardière, et j'aurai encore la plus belle part de l'enseignement du maître.

Votre bien dévoué,

TRIPET.

---

17 juin 1910.

Cher Monsieur,

Vous me demandez quelques souvenirs d'École. Que vous raconter? Les écoliers heureux n'ont pas d'histoire et, heureux, je le fus certes beaucoup dans ces bonnes Roches, auxquelles je ne repense jamais sans regretter de les avoir quittées. Quelle masse de bons souvenirs j'ai rapportée des sept ans bien comptés passés à l'École! Les excursions de demi-terme ou du 14 juillet, les séances du mercredi, les baignades dans l'Iton et dans l'Avre, tout était vraiment bien amusant.

Même les brimades qui, de mon temps, saluaient l'arrivée de tout nouveau à l'École ne me sont plus du tout désagréables à distance, et

j'ai toujours été quelque peu fier de les avoir supportées, alors qu'elles ont été supprimées par la suite. C'était quelque chose comme une initiation presque solennelle et qui remplissait l'âme du nouvel arrivant d'une crainte très respectueuse pour les anciens. Cela avait son bon côté.

Quant à mes premiers essais dans la vie, ils sont encore tout ce qu'il y a de plus modestes. Je viens de travailler pendant deux ans à l'École des Hautes Études Commerciales, et la vie que j'ai menée pendant ce temps a été facile et banale à souhait. Je passe en ce moment les examens de sortie et j'aurai encore ceux de la deuxième année de droit à la fin de juillet.

Vous voyez donc, cher Monsieur, que je n'ai rien d'intéressant à vous offrir; d'autres seront peut-être plus heureux!

Veuillez présenter à Mme Bertier mes plus respectueux hommages et me croire, cher Monsieur, votre élève très reconnaissant.

Pierre MONNIER.

---

10 juin 1910.

Cher Monsieur Bertier,

Je vous dois une lettre, la voici!

Certes, je voudrais bien vous dire ce que je suis devenu, si j'étais devenu quelque chose; mais hélas! on ne peut aller plus vite que certains violons.

Non, je ne suis presque rien encore: chimiste dans une grande usine, c'est tout juste comme être marmiton dans une grande pâtisserie (avec les gâteaux en moins).

Qu'importe, si le marmiton entre là, persuadé qu'il sera plus un jour, peut-être pâtissier dans une grande rue... c'est déjà beaucoup.

Donc je suis marmiton. J'ai les mains noires, les habits troués par les acides et je respire, depuis sept heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir, les parfums exquis de la sauce métallurgique.

Cela se passe dans une caverne noire, enfumée, décrépie, qu'on appelle le laboratoire. Si j'en parle avec peu de respect, c'est que bientôt nous jouirons au contraire d'un palais magnifique que la Compagnie d'Alais nous construit.

On construit beaucoup ici; on transforme, on agrandit, on remue les décombres pour en faire des ateliers, et cette très noble et très ancienne fabrique sera dans quelque temps une usine modèle qui brillera d'un bel éclat moderne.

C'est une circonstance favorable pour moi. Travailler dans un milieu

si vivant, justement à l'heure où il sort du vieux jeu et parvient au domaine des grandes affaires, cela entraîne et intéresse.

Et l'on sent dans le petit rayon de sa tâche journalière je ne sais quelle envie d'y faire mieux qu'on ne fit et plus qu'on ne put faire jusqu'ici.

Le personnel du laboratoire, se compose actuellement de son chef, quatre employés, hiérarchiquement différents les uns des autres, quelques hommes de peine et manœuvres, et votre serviteur.

Mon service n'étant pas exactement limité permet que je m'occupe un peu de tout; c'est la meilleure formation qui soit et j'en profite le plus largement possible.

Non, je ne suis pas encore grand'chose. Dans le désordre apparent, l'encombrement, la complexité de la chose industrielle, le commençant est d'abord un peu noyé.

La tâche est touffue, trop de nouveau et même trop d'imprévu. Pendant les études, fussent-elles excellentes, on n'a pas pu parer à tout.

A l'École polytechnique, on a coutume de dire « apte à tout, propre à rien ». C'est vraiment le sort de toutes les Écoles à des degrés différents. Pour moi, je n'étais peut-être pas apte à tout, mais en revanche je n'étais pas propre à grand'chose.

Encore que j'aie senti dès le premier jour ce que vaut d'avoir passé par une École dont le programme est essentiellement pratique.

Et puis le temps passe, tout se coordonne, et l'on comprend mieux.

On choisit un chemin tout petit et sous bois, et on le suit. Pourvu qu'on le suive longtemps, avec persévérance, il doit, aussi rocailleux qu'il soit, mener à la lumière.

J'en suis encore, sans doute, à chercher le chemin, mais je suis certain de le trouver... Ici? Peut-être... possible. Je l'espère, mais je ne me suis pas encore avisé d'y réfléchir; qu'importe, on verra dans la suite. Je suis, c'est le fait intéressant, dans de bonnes conditions pour apprendre mon métier et y acquérir tous les jours un peu plus de valeur. Cela doit mener au but.

Seulement, il ne faut pas confondre la carrière que j'entreprends avec celle dite « des Affaires » dont on nous parlait tant aux Roches. Je comprends maintenant cette chose que je soupçonnais à peine et dont on n'avait pas là une idée très exacte. Tenez, Jules Demolins m'écrivait, ces jours derniers, la phrase suivante : « On ne peut commencer trop tôt quand on arrive à notre âge et cette impression que j'ai ne fait que grandir depuis que je connais les jeunes Américains. C'est presque dès le berceau qu'ils commencent à gagner quelques sous de mille manières et, à vingt ans, ils savent se rendre

utiles et même indispensables de multiples façons et sont capables de se tirer d'affaire complètement. »

D'accord, ils font bien, mais ceux dont parle Jules sont justement ceux dont je ne puis pas être.

Les longues études, l'éducation technique, l'apprentissage du métier dans un trou obscur d'un pays perdu, donnent à la vie une autre direction, ce me semble, que le tourbillon des affaires dans une grande cité.

C'est autre chose, cela nécessite une sorte de long recueillement pour l'accomplissement d'une œuvre dont le terme est bien plus lointain.

On forme un homme d'affaire, par le gain de chaque jour, la lutte immédiate pour les sous qu'on ramasse dès le début, qu'on arrache aux petites occasions en réalisant de petits projets pour s'initier aux grandes entreprises. Rien n'est plus exact.

Mais on forme un ingénieur par un travail long, patient, pour lequel il est inutile de chercher tout de suite un sérieux profit.

Le jeune homme d'affaires peut regarder près de lui, gratter, butiner et faire tous les soirs sa caisse.

Le jeune ingénieur doit voir plus haut et plus loin et ne peut s'arrêter au compte de son traitement. Le vrai résultat vient plus tard. Et pour peu qu'il ait l'esprit de se tenir moralement au-dessus des arides débuts, il doit faire aussi de grandes choses.

Voilà une différence très nette entre deux classes de métiers dont la notion (de mon temps du moins) n'était pas enseignée à l'École. Je crois qu'il est bon d'établir cette distinction qui correspond à deux genres de vie.

Le but final est le même sans doute, mais il vient après dix ou vingt années passées dans des conditions exactement opposées.

Les quelques mois que j'ai déjà vécus, caché derrière les grands hauts fourneaux de la compagnie d'Alais, m'ont prodigieusement éclairé sur ce point.

Au reste, il est bien certain qu'on puisse, dans la suite, changer de carrière et, ayant débuté par l'usine, gagner la sphère dite des « affaires ». C'est une voie très logique, surtout pour un cerveau qui n'est pas strictement scientifique. Mais encore faut-il, avant de commencer, se rendre compte de la grande différence qu'il y a entre les deux manières.

Ne croyez pas que je me plaigne de celle que j'ai choisie. J'aurais tort. L'assurance de parvenir un jour et l'espoir endiablé de parvenir plus vite ne me laissent pas le temps de rien regretter.

Aussi bien, on fait partout son trou dans la paille, et celle du Lan-

guedoc, pour un peu sèche qu'elle soit, n'a pas plus d'épines qu'une autre.

Chaudes journées dans la chaude poussière, papiers, bouquins, drogues sales, coulées, machines, ferraille, burettes, flacons et grande soif... après tout, cela n'a pas si mauvais goût, quand on veut bien regarder fixement l'avenir.

Et puis on m'a bien reçu ici. Un air particulier de distinction qui domine la besogne journalière tranche sur l'aridité ordinaire à tant de milieux industriels, et aussi, le dirai-je, sur le caractère d'un pays où je suis trop Berruyer pour me trouver tout à fait à mon aise.

Enfin, on a parfois ses petites joies secrètes et certains accès d'une saine gaieté m'ont plus d'une fois distrait en regardant Tartarin en nature.

Tartarin dans son pays... avec sa casquette et son ventre... Cela vaut la peine d'être vu.

Croyez, cher monsieur Bertier, à mon plus affectueux souvenir.

Abel Corbin de Mangoux.

---

15 juin 1910.

Excusez-moi, cher Monsieur, de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais j'ai été très occupé ces jours derniers, à la fin de ma première année de Centrale. Je tiens à donner à l'école un témoignage de reconnaissance, si tardif qu'il soit, pour les six bonnes années que j'y ai passées et pour le profit que j'en ai retiré. Il est presque banal de vous rappeler le souvenir charmant que j'ai gardé de ma vie aux Roches : ne trouverez vous pas ces mots dans toutes les lettres d'anciens ?... et des plumes plus... littéraires que la mienne sauront mieux que moi évoquer pour vous le bon temps passé !

Vous savez qu'aussitôt sorti des Roches, je me suis mis à préparer Centrale où je suis entré normalement après deux ans de préparation ; après mon année de mathématiques élémentaires avec M. Lange, aux Roches, je n'ai éprouvé aucune peine à suivre les cours de mathématiques, spéciales et cette année encore, à Centrale, j'ai pu apprécier les bienfaits d'une solide base scientifique. Seuls peut-être les épures de géométrie descriptive, les croquis et les dessins graphiques m'ont tout d'abord quelque peu effrayé. Je sais d'ailleurs que l'on en fait plus aux Roches aujourd'hui et cela sera fort utile à ceux qui suivraient la même voie que moi. Je crois même que l'habitude du « croquis utilitaire » peut servir à tout autre

qu'à des ingénieurs : elle fournit une deuxième manière de s'exprimer souvent plus claire et plus précise que le langage : tout le monde peut avoir à s'expliquer avec un architecte, un menuisier, et quelques coups de crayon évitent bien des discours souvent mal compris.

Je crois vous avoir déjà dit pourquoi, après avoir hésité entre diverses écoles spéciales de chimie ou d'électricité, je me suis décidé à préparer Centrale. En dehors de l'intérêt d'entrer dans ce milieu d'hommes d'affaires et d'industriels qui peuvent fournir un appui réel pour les débuts, du prestige encore assez efficace du diplôme dans notre vieux pays, je n'ai pas craint de recevoir cette instruction théorique et générale, que l'on donne à Centrale et que l'on nous reproche tant aujourd'hui. Il m'a semblé qu'une solide base scientifique et technique me permettrait, comme à bien d'autres, une spécialisation rapide dans une des diverses branches de l'industrie. Je ne crois pas qu'en aucun cas on puisse apprendre un métier sur des bancs d'école et puisqu'un apprentissage pratique sera toujours nécessaire aux élèves des écoles spéciales comme à nous, que du moins on puisse choisir entre plusieurs voies, au besoin changer de direction, et aussi espérer n'être pas enfermé à jamais dans le laboratoire ou le bureau d'études, et arriver un jour à s'occuper de la direction générale d'une affaire qui nécessite des connaissances techniques plus étendues et variées que très approfondies.

Voilà peut-être des vues trop ambitieuses et trop optimistes; que voulez-vous? trois mois de vacances en perspective me font aujourd'hui voir les choses en rose; nos opinions sont si souvent fonction de notre état d'âme qu'il faut savoir, comme on dit vulgairement, « en prendre et en laisser ». Mais je ne puis exactement vous déterminer aujourd'hui ce qu'il faut en prendre et ce qu'il faut en laisser!

Je termine en vous demandant, si vous publiez quelqu'une de ces... divagations, de bien vouloir en corriger l'orthographe et même le style, car trois années de cours de sciences m'ont bien fait oublier le temps des dissertations françaises. Veuillez croire, cher Monsieur, à mon respect et à mon amitié très fidèle et dévouée.

Jacques MUSNIER.

Paris 2 juillet 1910.

Cher Monsieur,

Veuillez excuser le retard que j'apporte à répondre à votre aimable lettre; je suis assez pris, en ce moment, par mon service mi-

litaire; et puis..... vous me demandez de vous exposer les études que j'ai faites après ma sortie des Roches, la voie dans laquelle je me suis engagé, mes projets d'avenir..... J'avoue que j'ai hésité un instant avant de commencer cette lettre; hésitation de courte durée, d'ailleurs. J'ai relu, dans le *Journal de l'Ecole des Roches* de l'année dernière, les lettres de vos anciens; je les ai vus vous confier franchement, naturellement, le but de leurs études, leurs débuts dans le commerce et l'industrie, leurs projets. Je ne saurais trop vous dire quel plaisir j'éprouve à les relire, ces lettres; elles me rappellent le bon vieux temps d'École, elles m'apprennent, maintenant que nous sommes tous dispersés, la voie adoptée par mes camarades, leurs succès, les situations qu'ils occupent, celles qu'ils visent.

C'est J. Hervey, par exemple, avec qui je faisais de si bonnes randonnées à bicyclette. Ensemble, nous avions monté un poulailler modèle, sur les bords de l'étang du Vallon, et sa gestion nous donnait un avant-goût de ce qu'étaient les soucis d'une exploitation agricole!... Aujourd'hui Hervey est à l'Institut Agricole de Gembloux; peut-être est-il déjà ingénieur-agronome.

C'est G. de Toytot, qui « bûchait » avec moi le catalogue des jouets scientifiques à vapeur et électriques de la maison Heller-Coudray (ce n'est pas une réclame). Après de brillants succès à la faculté de Nancy, il entre à l'institut électrotechnique de cette ville; il doit être maintenant ingénieur-électricien.

C'est B. Malan, qui organisait avec Hervey et moi de grandes expéditions nautiques sur l'Iton; nous partions le matin, munis de nombreuses provisions de bouche, pour ne rentrer que le soir, fatigués, trempés, mais heureux.

C'est M. Silhol qui incarnait à la perfection, dans les séances littéraires et musicales du bâtiment des classes, les héroïnes de Racine.

C'est Dervieu, c'est Thurneyssen, c'est Eysséric, c'est.....

Mais je n'en finirais pas si je me laissais aller à mes bons souvenirs d'antan; ces souvenirs que nous évoquons chaque année, le jour de la fête de l'École, en parcourant les maisons, les bois du vallon, des Pins, en nous promenant dans les champs de cricket, au bord du charmant petit étang du Vallon, en visitant le bâtiment des classes, transformé en « Salon ». Puis, après avoir passé un jour ou deux dans cette atmosphère, nous en être bien imprégnés, nous rejoignons Paris, nous revenons à nos études, à nos occupations. Pour moi, elles se résument en un mot : l'électricité. Et à ce sujet, voici quelques renseignements sur les écoles d'électricité et l'École supérieure d'Électricité.

Il existe à Paris deux catégories d'écoles d'électricité : les écoles pratiques d'électricité industrielle au nombre de deux ou trois, et l'École Supérieure d'Électricité, qui est unique.

Les premières s'adressent à des jeunes gens qui ont fait leurs études secondaires de sciences et mathématiques, qui viennent de passer leur baccalauréat. Dans leur programme d'enseignement, la pratique tient une grande place à côté de la théorie. Ce programme comprend également, outre l'électricité proprement dite et les branches qui s'y rattachent, des cours qui, bien que ne concernant pas l'électricité, sont indispensables à l'ingénieur-électricien digne de ce titre : mécanique appliquée, résistance des matériaux, constructions métalliques, machines à vapeur, automobile, hydraulique, chimie industrielle, technologie, législation industrielle, etc. Les cours durent deux ou trois années, selon les cas, et les élèves ayant satisfait aux interrogations régulières qui ont lieu pendant le cours des études, et aux examens de fin d'année, obtiennent un diplôme d'ingénieur-électricien. Bref, les programmes de ces écoles sont étudiés de façon à former, non pas des électriciens purs, mais des ingénieurs à même de traiter des questions industrielles très diverses.

L'École Supérieure d'Électricité a un but plus spécial. Elle s'adresse aux jeunes gens qui ont déjà étudié les mathématiques spéciales et l'électricité, la mécanique rationnelle et appliquée, la chimie, etc. Son programme d'enseignement comporte uniquement l'électricité théorique et ses applications industrielles. Les matières exigées au concours d'entrée ne sont que d'une très faible utilité à la compréhension des cours ; en sorte qu'un jeune homme, entrant rue de Staël, sans études préalables d'électricité et de mécanique, après avoir simplement satisfait au concours d'entrée, perdrait son année complète. Songez donc que les cours durent huit mois et qu'il faut, en ce laps de temps former un ingénieur. C'est pourquoi je considère l'École Supérieure d'Électricité comme un excellent couronnement d'études, quand on a déjà passé par une des écoles pratiques dont je parlais plus haut. Elle donne un diplôme qui est assez coté par les industriels français et fournit de solides compléments d'électricité théorique à ceux qui veulent se livrer à des recherches dans cette science où il y a encore tellement à faire et à découvrir. En un mot, elle forme des spécialistes.

Comme, en ce qui me concerne, j'ai l'intention de me lancer dans « l'industrie » et non pas spécialement dans l'électricité (je vous indiquerai, tout à l'heure, les raisons qui me guident), j'ai voulu faire deux ans d'abord à l'École Bréguet.

J'y ai appris toutes les questions accessoires, mais indispensables qui ne sont pas comprises dans le programme de l'École Supérieure d'Électricité. C'est ainsi que l'on nous enseignait aussi bien à calculer une dynamo ou un alternateur qu'une machine à vapeur ou une chaudière; aussi bien à établir le projet d'une distribution de lumière électrique ou d'un réseau de traction électrique que celui d'une centrale hydro-électrique complète, y compris barrages, canaux, bâtiments ou d'une usine d'électrochimie ou d'électrométallurgie.

Comme vous le voyez, je suis un adversaire résolu de la spécialisation. C'est que j'ai déjà un peu « roulé » (permettez-moi cette expression) depuis ma sortie de l'École, oh! très peu : j'ai passé un an dans les ateliers et bureaux de la Société Thomson-Houston, à Paris, aux appointements fabuleux, de 125 francs par mois (il est vrai qu'à l'heure actuelle, ma solde de caporal du génie s'élève à 0 fr. 22 par jour!); j'ai fait, pour le compte d'un architecte, des projets et devis d'installations électriques; j'ai visité tout un pays qui tire ses ressources de l'électricité, ou plutôt de l'hydro-électricité et j'ai étudié le fonctionnement de ses usines; actuellement, je fais mon service au génie, au détachement des électriciens et, à ce titre, je suis en stage à la Société d'Éclairage électrique. Eh bien, partout, je me suis assuré que, pour arriver à de belles situations dans la carrière d'ingénieur, il faut éviter de se spécialiser et de faire de la construction.

Exception est faite, cependant, pour les chercheurs, les savants, qui étudient des procédés de construction nouveaux, inventent des machines nouvelles, perfectionnent les anciennes. Ce sont les Edison, les Leblanc, les Lataur, etc. Ceux-là appliquent, dans les usines de construction, les résultats de leurs recherches et y font des fortunes... quand ils ne sont pas méconnus.

Je me place maintenant à un point de vue industriel, à mon point de vue. Les ingénieurs qui entrent dans les maisons de construction y exercent un métier très ingrat. Ces grandes usines représentent des organismes très bien réglés. Le travail des hommes, comme celui des machines, est automatique et d'une monotonie désespérante. L'initiative, l'intelligence, les capacités de chacun y jouent un rôle très secondaire. Le sillon est tout tracé, il suffit de le suivre; pas de difficultés, peu ou pas de responsabilités, par suite aucune occasion de se faire apprécier, de se distinguer des autres. L'ingénieur n'a qu'à suivre son petit bonhomme de chemin pour arriver à toucher, à la fin de chaque mois, des appointements dérisoires qui varient de 2.000 francs par an, au début, à 12 ou 15.000 francs au bout de 25 ou 30 ans de service, souvent davantage.

Avouez qu'un ancien Rocheux doit être plus ambitieux et viser à plus d'indépendance, et qu'il n'est pas nécessaire d'être « bien armé pour la vie » afin d'en arriver là.

C'est pourquoi, maintenant que j'ai étudié suffisamment la construction, j'ai la ferme intention, après mon service militaire, de me lancer dans les installations et dans l'exploitation. Dirigée dans ce sens, la carrière d'ingénieur devient intéressante et variée. Les problèmes que l'on peut avoir à traiter embrassent des domaines très différents : traction, éclairage, force motrice, électrochimie, électrométallurgie, pour ne citer que les principaux, qui, tous, exigent une étude détaillée spéciale.

Dans les écoles, en effet, on n'enseigne pas tant l'art de l'ingénieur que les principes fondamentaux, permettant de s'assimiler telle ou telle partie de l'art de l'ingénieur, selon les problèmes qui se présentent, selon les travaux qu'il y a lieu d'entreprendre. Du moins, c'est mon opinion et voici le résultat de cette manière de voir : le jeune ingénieur qui a fait de fortes études mécaniques et électriques, ne reculera pas devant une entreprise ou une situation exigeant des connaissances spéciales, qu'il n'a pas, ou plutôt dont il possède quelques notions seulement : il sait que ses études antérieures lui permettent d'approfondir la question, de la comprendre et de la traiter ensuite. Il se dira, comme le jeune Américain : « Je n'ai jamais fait ce travail, mais qu'importe : pourquoi ne pas essayer? Et neuf fois sur dix il réussit. S'il échoue, il recommence, en profitant des enseignements de son échec.

Je dois dire que cette façon d'agir exige de l'ingénieur et de l'homme certaines qualités : de l'ingénieur, une grande faculté d'assimilation, un esprit souple, je dirais même un esprit mécanique qui lui permette de comprendre le problème qui lui est posé, d'en voir la solution ; de l'homme, beaucoup de volonté, de persévérance, d'esprit d'initiative, d'audace. Car, s'il y a des profits, nombreux sont les riques, nombreuses sont les difficultés à surmonter, les responsabilités à prendre. Mais pour l'ingénieur tel que je le conçois, n'est-ce pas là que réside l'intérêt du métier ; intérêt qu'il trouve à étudier à fond et à traiter les problèmes toujours différents qui lui sont posés ; puis intérêt que trouve tout tempérament énergique et combatif dans les entreprises ardues, où le champ est laissé libre à l'initiative, à la volonté, où l'homme est assez déterminé pour endosser de lourdes responsabilités, surmonter toutes les difficultés, se faire apprécier et montrer ce dont il est capable. Et je ne parle pas des avantages pécuniaires et de l'indépendance que l'on trouve dans ces situations.

Mais cela ne suffit pas et je vais aller plus loin encore. Ma conviction est qu'il ne faut pas se borner à faire de l'exploitation, à entreprendre de grands travaux pour le compte des hommes d'affaires, des capitalistes, mais que l'on doit travailler pour son compte, et, dès que l'on possède quelques capitaux, les risquer dans des entreprises qu'on monte et qu'on dirige alors avec un intérêt d'autant plus grand. En somme, il faut faire de l'électricité un commerce et se lancer carrément dans les affaires. Je fais cette petite remarque afin de montrer combien la connaissance du commerce et des affaires seraient utiles aux jeunes ingénieurs qui ne devraient pas négliger cette partie, soit pendant leurs études, soit à leur sortie de l'École. Ils doivent être, en même temps que des ingénieurs, des hommes d'affaires. C'est ce qui leur permettra d'arriver rapidement à une situation indépendante. Mais à ceux qui s'engagent dans cette voie, il faut une bonne dose de volonté, d'esprit d'entreprise, de confiance en soi-même surtout. Car c'est cela qui nous manque, à nous Français. Nous nous défions trop de nous-mêmes, et beaucoup de jeunes Français reculent devant de belles situations, craignant de n'avoir pas l'expérience nécessaire, de ne pouvoir réussir. Résultat : en France, un homme arrive à trente ou trente-cinq ans à la situation que le jeune Américain occupe à quinze ans.

Et tenez, cher Monsieur, puisque vous êtes un classique, puisque j'ai fait du latin avec vous autrefois, je ne puis résister au désir d'y aller de ma petite citation latine : *Audaces fortuna juvat*. Cette maxime, ne croyez pas que je l'ai puisée dans les feuilles roses du petit Larousse... Non, je l'ai apprise chez vous, il y a une dizaine d'années, et je ne l'ai jamais séparée de la devise des Roches; elles se complètent l'une l'autre pour définir le but de l'éducation que nous avons reçue à l'École. Ce système d'éducation est bien fait pour nous donner l'esprit d'indépendance, le goût des responsabilités et des entreprises difficiles, la volonté, la confiance en soi-même qui permettent au jeune ingénieur d'arriver aux situations dont j'ai parlé tout à l'heure.

L'École nous arme bien pour la vie : par les exercices physiques, elle nous donne une santé et une constitution robustes; par son enseignement classique et scientifique, elle nous permet d'arriver aux examens, nécessaires, aux études spéciales et techniques, indispensables. L'École nous donne de l'audace et de la confiance en nous-mêmes : par son régime de liberté, elle nous donne conscience de notre individualité, en nous livrant à nous-mêmes, elle nous enseigne ce que c'est qu'une responsabilité, développe notre esprit d'initiative et nous oblige à faire acte de volonté. Et ce que je vous

exposé là, il me semble que ce devait être, en 1900, le rêve du fondateur de l'École des Roches; il me semble que c'est vers ce but que tendaient tous ses efforts, toute son énergie, toute sa volonté. Ce qui était un rêve en 1900, est une réalité en 1910. En dix ans, il a créé une génération d'hommes, qui sont dignes de lui et qui sauront le lui prouver.

Mais je bavarde, je bavarde, sans m'apercevoir que j'ai déjà noirci plusieurs pages. Il n'y a que la première ligne qui coûte... Quand j'ai reçu votre lettre, j'hésitais à vous répondre; maintenant, je suis loin de la « petite note » que vous m'aviez demandée. Je vous ai confié mes pensées, mes projets, mes ambitions et je n'ai qu'un seul mérite : celui de la franchise. Ces pages vous paraîtront bien prétentieuses, sous la plume d'un jeune homme qui en est encore à son service militaire. Excusez-moi... J'ai écrit ces pages avec l'ardeur et l'optimisme de mes vingt-trois ans; j'ai mis mes principes en action, puisque, vous le voyez, j'ai toutes les audaces, même celle de vous envoyer cette lettre. Si vous avez le courage de la lire, vous ne serez pas en reste avec moi. Mais si vous la trouvez trop longue, prenez, sans hésiter, les grands ciseaux que Dame Censure a laissés tomber, et coupez, taillez impitoyablement. Il en restera toujours assez.

Veuillez présenter, cher Monsieur, mes respectueux hommages à Mme Bertier et croyez à mes meilleurs sentiments.

G. Galliéni.

Lettres d'anciens professeurs.

Le 12 juin 1910.

Cher Monsieur,

Cinq ans bientôt se seront écoulés depuis que m'arrachant — c'est le mot qui convient — à cette chère École des Roches, je prenais le chemin de Saint-Dié des Vosges.

Oh! ces quelques années passées là-bas, je suis loin de les avoir oubliées, aussi n'est-ce point du tout une corvée pour moi de répondre à l'appel de M. Bertier qui a bien voulu me demander quelques-uns de mes souvenirs pour le *Journal de l'École*.

Je le fais d'autant plus volontiers que, bien souvent encore, je pense à mes anciens élèves. Comme cette classe de sixième m'était chère! Avec quelle réelle satisfaction je retrouvais mes « garçons »! Du reste, comment oublierais-je leur enthousiasme, à certains jours

surtout! à ces fameux jours d'examens oraux, par exemple, où tous avaient à cœur d'avoir une bonne note, surtout quand elle était donnée par M. Trocmé. Il fallait voir avec quel entrain on se préparait à recevoir le « jury ». Et nos compositions écrites, faites concurremment en 5e et en 6e, alors que j'étais partagée — au dire de tous — entre le désir de voir les élèves de 5e — anciennement les miens — surpasser ceux de 6e et la joie de voir ces derniers tenir un rang honorable.

Et, quand la semaine avait été très bonne et que la plupart rentraient aux Sablons avec la mention *très bien* pour le tableau affiché dans le hall, je ne sais qui était le plus heureux : de la maîtresse ou des élèves.

Il y avait bien, comme partout, quelques récalcitrants qui se refusaient à l'effort personnel vraiment soutenu, mais c'était le petit nombre, le très petit nombre, et à côté d'eux, que de satisfaction me laissaient des enfants comme Thiercelin, Guiraud, etc.!

Aussi n'ai-je jamais pu entendre, sans être indignée, ces questions : « Est-ce qu'on travaille aux Roches? Est-ce que les sports ne prennent pas les trois quarts du temps ailleurs consacré à l'étude? Et je vous assure que, faisant appel à mes vieux souvenirs, il ne m'est pas difficile de prouver que ces critiques ne sont nullement fondées.

Il y a une chose certaine, c'est qu'on savait s'organiser; il y avait temps pour tout, et j'ai souvent répété qu'après une partie de football chaudement disputée, mes élèves fatigués physiquement, n'en travaillaient que mieux. Il est vrai qu'il fallait s'intéresser à tout; qu'auraient dit les braves, comme Forestier, si, au jour fixé pour le match, je n'étais pas venue applaudir les vainqueurs? Il fallait, en été, aller visiter les petits jardins entretenus avec tant de soin, trouver bien meilleurs les salades et les radis du jardin de Waddington que celles du marché. Il fallait même s'intéresser à l'élevage des cobayes!

Mais, au son du timbre du bâtiment des classes, tout rentrait dans l'ordre et mes petits espiègles m'arrivaient avec une bonne figure et le désir de bien travailler. Et franchement, on travaillait avec entrain!

Tout était bon, simple, sentait l'enthousiasme, et je me trouvais heureuse, très heureuse, de donner ma petite part d'efforts dans ce vaste champ d'action qu'est l'École des Roches.

Retenue ici par des devoirs impérieux, je n'ai pu répondre à l'aimable invitation qui réunissait dernièrement tous les amis des Roches, mais j'étais unie à tous pour célébrer le dixième anniversaire de la fondation de cette chère École et pour applaudir intimement à l'érection du buste de celui qui serait si fier aujourd'hui de voir prospérer son œuvre.

Puisse-t-elle grandir encore et donner à ceux qui s'en occupent avec tant de dévouement, toute la satisfaction qu'ils méritent! Puissent tous les anciens élèves, dont le nombre s'accroît chaque année, ne jamais oublier qu'on s'est étudié à « les bien armer pour la vie » et porter bien haut le drapeau de l'École.

J. MORY.

Nancy, le 11 juin 1910.

Cher Monsieur Bertier,

Rentrant aujourd'hui de voyage, je trouve votre lettre, à laquelle je suis très heureux de répondre; d'autant plus que les deux années écoulées depuis mon départ des Roches m'ont permis de réfléchir longuement et sont la garantie de mon impartialité.

Je garde, de mon séjour parmi vous, le souvenir d'un travail efficace au plus haut point, car l'entente est complète entre directeur, professeurs et élèves, du fait que tous, ayant compris la beauté de l'œuvre, se sont pris d'un juste enthousiasme pour elle et veulent lui communiquer tout l'essor auquel elle a droit. — Jamais, par ailleurs, je n'ai remarqué poursuite aussi active vers idéal plus noble.

Celui qui a passé par les Roches, en a dû subir la bienfaisante influence et son énergie s'en est heureusement fortifiée. Il est donc dans l'obligation de lui conserver une profonde reconnaissance et j'ai constaté avec joie qu'il ne la lui marchande jamais.

Ainsi vos amis vous rendent justice, mais j'ai plus de plaisir encore à voir les antiques écoles, par leurs nombreux essais d'imitation et d'adaptation montrer à tous, bien malgré elles d'ailleurs, en quelle estime elles vous tiennent. L'admiration d'un concurrent est précieuse, car elle est la consécration de votre valeur.

Œuvre généreuse doucée d'une surprenante vitalité malgré sa jeunesse, telle est ma définition de l'École des Roches.

Je vous prie de présenter mes respectueux hommages à Mme Bertier et de croire à ma parfaite sympathie.

Georges MOULINS.

Souvenirs de 1903-1904.

C'est peut-être bien prétentieux d'appeler « vieux » des souvenirs datant seulement de six ou sept ans, mais pour la « Décennale », on ne peut pas remonter beaucoup plus loin, et, tant de choses ont passé depuis!

Mon entrée aux Roches, c'était mon début dans la vie ; aussi, à ma grande fierté se mêlait beaucoup de perplexité : Comment allaient s'établir mes rapports avec ces jeunes gens dont quelques-uns avaient presque mon âge? En réalité, ce fut chose facile; au bout de quelques jours nous étions amis; et comment pouvait-il en être autrement en menant ensemble cette vie faite toute de sincérité et de confiance réciproque.

Bien souvent, depuis, j'ai revécu ce temps passé aux Roches, mais quelques souvenirs me retiennent toujours plus longtemps. Ce sont, par exemple, ces bonnes soirées du Coteau, où réunis, professeurs et élèves, on causait, lisait, ou faisait de la musique : il fallait faire effort pour se rappeler que l'on était dans une École : c'était bien une grande famille qui était réunie dans le salon de la maîtresse de maison. Ensuite, c'était l'appel, où, après une causerie ou une lecture du chef de maison, tous les garçons venaient vous dire un bonsoir si amical, accompagné d'une poignée de main si franche. J'ai vu quelquefois des personnes étrangères à l'École assister à cet appel, et, toujours, elles ont été frappées, et, on peut le dire, émotionnées. Il semble en effet qu'à ce moment plus qu'à tout autre, on sentait cette confiance réciproque qui existait entre maîtres et élèves : on trouvait alors toute naturelle l'absence de surveillance directe aux études, dortoirs, etc. Tous ces jeunes gens avaient conscience que l'on comptait sur eux, qu'on les traitait comme des hommes raisonnables, et ils agissaient comme tels. Bien souvent, celui qui avait fait quelque sottise dans la journée profitait de ce moment pour vous donner une poignée de main plus longue en vous regardant bien en face : c'était une façon de témoigner de ses bonnes résolutions pour la suite. — C'était encore à l'appel que l'on pouvait juger de la transformation produite par l'École sur certains nouveaux. Les premiers temps, leur bonsoir était timide, le regard fuyant, à ce moment le maître n'était pas encore l'ami : il en était ainsi jusqu'au jour où, ayant bien compris l'esprit de l'École, ils prenaient confiance; leur bonsoir était alors tout autre.

Quels bons souvenirs aussi me sont restés des promenades dans la forêt de Mandres, et des excursions un peu longues destinées à la visite d'une usine, d'un monument historique, etc. ! Jamais un accroc ne vint troubler ces voyages, et c'est plaisir de voir l'intérêt que tous prenaient à ces visites : intérêt manifeste par les questions posées et ensuite par les comptes rendus.

Et quand, après ces quelques mois, j'ai quitté l'École pour entrer dans l'industrie, j'ai eu le sentiment que je laissais beaucoup d'amis derrière moi : j'ai eu le bonheur d'en rencontrer quelques-uns depuis

et ce fut toujours avec un réel plaisir. J'ai suivi avec intérêt plusieurs anciens élèves de l'École des Roches, et j'ai pu constater avec quelle facilité ils tenaient leurs places au milieu de leurs nouveaux camarades sortis des lycées et collèges. Ils marchent droit, aimant le travail et les distractions saines. N'ayant pas été habitués à être surveillés sans cesse, ils ne sont pas grisés comme certains par cette liberté subite qui leur est laissée, et ils savent résister aux tentations multiples qui ne manquent pas d'assaillir les jeunes étudiants. N'est-ce pas une preuve de plus de l'efficacité de l'éducation reçue à l'École des Roches.

X.

8 juin 1910.

---

28 Primrose Hill Road.
London N. W.

Dear Mr. Bertier,

Although I am not following a scholastic career, I shall never regret my experience of modern French education in its widest and best sense, as conducted at *l'Ecole des Roches*. I expressly use the term « widest » because so many branches of teaching are incorporated in the school curriculum, including modern languages which take a prominent part in the daily work.

The *travaux pratiques* struck me especially as beeing an excellent alternative to cricket and football, which are sometimes played « ad nauseam » in English public Schools.

I have seen several of the anciens éleves in London and they always appear to « fall on their feet » (to use a colloquialism), and this is attributable to the fact they understand what everybody says and can reply in whatever language may be required.

I shall always recommend *les Roches* when ocrasion arises.

A. Hyde Hills,
B. A. Cambridge.
Master at the Roches from Sept. 1905 to July 1906.

Lettres d'amis de l'École.

Versailles, le 30 juin 1910.

Cher Monsieur,

Vous me demandez, en souvenir de M. Demolins, de vous donner mon impression sur l'influence de ses idées et le résultat de ses actes,

dans les études littéraires. Mon expérience est bien courte, et je dirais volontiers entre ceux qui le louent et ceux qui le blâmèrent :

Non nostrum inter vos!...

Mais puisque vous voulez bien m'y inviter, au moment même où chacun de ses admirateurs lui rend un si juste hommage, je suis heureux de me joindre à eux en évoquant deux souvenirs. L'un m'est laissé par sa personne, et l'autre par son œuvre. Il n'aurait pas refusé lui même d'être loué ainsi par les faits.

Le premier de ces souvenirs remonte à 1889; l'*École Nouvelle* venait de paraître. J'eus la curiosité de consulter M. Demolins sur les Tableaux de Grammaire Latine qu'il recommandait instamment d'après la méthode Olivier Benoît; peut-être aussi n'étais-je pas fâché de voir et d'entendre celui que les vieux classiques considéraient alors comme l' « ennemi des lettres » et de m'assurer *de visu* qu'il n'avait rien d'un Vandale. Non, Demolins n'était pas l'ennemi des études littéraires : il ne demandait même pas la suppression du latin : son esprit large, clair, pratique, son cœur plein d'enthousiasme, étaient ouverts à toutes les idées élevées, à tous les sentiments humains, et il ne craignait pas plus de les chercher dans le passé que dans l'avenir. A une condition cependant, c'est qu'ils fussent, dans le présent, d'une immédiate utilité. Comment n'aurait-il pas demandé une éducation littéraire approfondie, l'écrivain qui venait de donner, dans les plus beaux chapitres de la *Supériorité des Anglo-Saxons*, un modèle de composition sévère, d'expression précise et colorée, et parfois de chaude éloquence? Il me reçut dans son pied à terre de la rue de Varennes, et j'aurais été conquis, si je ne l'avais été d'avance, par son accueil sérieux, l'art qu'il avait si bien d'aller droit au fait et d'adopter vite une décision ferme. Il ne fut guère question que du point précis sur lequel je venais le consulter : mais il était facile de voir, même en l'écoutant parler des déclinaisons, de la syntaxe et autres humbles questions de méthode, qu'il joignait à l'enthousiasme de Raoul Frary, un sentiment plus juste encore de la réalité, plus de mesure dans le jugement théorique, plus de largeur d'esprit dans l'application. Certes, il ne cherchait pas à « sauver » les études littéraires. Son but était ailleurs : il voulait avant tout sauver son pays. Mais il ne voyait pas non plus dans leur anéantissement un moyen de servir la France; et il comptait bien, les sachant éternellement jeunes et fortes, qu'elles se feraient toutes seules, dans l'éducation de l'avenir, la place qu'elles méritaient d'avoir.

Qu'aurait-il dit, cher Monsieur, l'autre jour, s'il avait pu nous entendre, lorsque assis vous et moi sur l'herbe nous regardions jouer les élèves de l'École, *son* École? Douze ans avaient passé, et l'œuvre

qu'il venait de créer en 1899 a déjà subi l'épreuve de la durée! Que dis-je : elle a pu déjà évoluer en se fortifiant, et c'est en pleine sécurité que nous essayions de suivre la courbe déjà décrite et d'apercevoir dans quel sens la prolongerait l'avenir.

Les Lettres, pour nous, comme pour Demolins, doivent être *modernes* ou ne pas être. Littérature française, littératures étrangères, voilà la matière essentielle et suffisante de la formation intellectuelle des jeunes gens. Et pourtant, sur un point spécial, l'expérience vient de prouver qu'elles ne peuvent entièrement se passer de l'antiquité : *le latin* que Demolins n'avait conservé que par prudence, presque par acquit de conscience, a prouvé sa vitalité. Non seulement il s'est défendu, mais il reconquiert du terrain, et vous avez dû, d'accord avec les pères de famille éclairés qui vous soutiennent, mettre tout le monde, — ne fût-ce que deux ou trois ans — au latin. Nul doute que ce grand « réaliste » qui a pu, avant sa mort, deviner la force du mouvement, ne se fût incliné devant l'expérience et n'y eût découvert avec vous une exigence de la nature. Le présent est trop plein du passé pour qu'on puisse brusquement décréter une hégire nouvelle; plus que toutes choses, les langues, témoins presque aussi incorruptibles que les rites religieux, des plus lointaines traditions, doivent être rattachées à leur origine vénérable. Apprendre le latin, c'est apprendre la logique du langage, sous sa forme la plus simple et la plus générale, telle que l'a conçue notre race encore proche de son berceau. Apprendre la langue mère du français, de l'italien, de l'espagnol, à laquelle l'anglais lui-même doit une partie de ses mots, et que parle, que parle encore toute l'Allemagne savante, c'est se préparer d'une manière toute naturelle, toute historique, à l'étude des langues indo-européennes; c'est concevoir dès l'enfance, l'unité de l'esprit dans le langage d'une race, et se préparer à devenir non seulement un Français instruit, mais un bon Européen... Pour cela, peu de peine, peu de temps sont nécessaires : trois ou quatre ans seulement avec de bonnes méthodes et des ambitions limitées au but que vous poursuivez. Mais nous ne pouvons reproduire, en deux mots, une conversation d'une heure. Elle était trop grosse de conséquences pratiques : l'expérience seule pourra vous justifier!

Puis nous passions au *français*, à l'instrument par excellence de l'éducation littéraire auquel l'histoire et l'étude des littératures étrangères doivent être subordonnées. Vous me disiez, en me montrant la souple et robuste jeunesse qui s'agitait en plein soleil sous nos yeux, le souci constant que vous avez de l'éducation physique; vous me rappeliez notre promenade à travers les laboratoires, aux ateliers de menuiserie, de serrurerie et de modelage, témoins de l'esprit pratique

dans lequel vous travaillez; mais vous n'en reveniez qu'avec plus d'insistance à votre désir de donner la première place dans l'existence scolaire à l'éducation littéraire. Elle seule donne le sens des autres disciplines, elle seule prête de la vie et de l'intérêt aux besognes les plus secondaires parce qu'elle seule en montre le but élevé, philosophique, dans le développement harmonieux de toutes les facultés humaines. Faire du sport pour la santé, pour l'habileté, pour la souplesse, rien de mieux. Se livrer aux travaux manuels pour devenir apte à tout comprendre et capable de résoudre beaucoup de difficultés, rien de mieux encore. Mais à condition de ne pas oublier le but final, de ne pas s'arrêter en route, de ne pas devenir un athlète ou un manœuvre, de faire les choses dans le sens élevé où l'entendait La Bruyère, avec talent, avec grâce, avec intelligence, et véritablement de « main d'ouvrier ».

Aussi voulez-vous, par les lettres, développer *l'esprit philosophique*. Là encore, vous ne faites que traduire la pensée même de Demolins. Apprendre à *observer* les choses, soit dans la nature extérieure, soit dans notre propre existence, et connaître le milieu où la nature nous fait vivre. Apprendre à *mettre de l'ordre* dans les connaissances éparses, à les classer avec méthode, à établir entre elles des liaisons intelligentes et des rapports conformes à la réalité; apprendre enfin à exprimer ses jugements et ses idées dans une langue claire et précise, sans négligence, sans confusion, avec toute la simplicité d'une intelligence lucide, voilà, aujourd'hui comme hier, le but de notre rhétorique : là encore, là surtout, je ne puis redire les moyens auxquels nous songions, moyens matériels et intellectuels, art de prendre les notes, d'analyser les textes, d'écrire les devoirs, art surtout de mettre partout dans des études anarchiques, de l'unité, de la suite, de la continuité. C'est l'œuvre de plusieurs années, peut être d'une génération (Demolins disait cinquante ans). Nous tâcherons du moins, chacun pour notre part, d'apporter notre pierre au monument futur.

Aujourd'hui notre tâche mélancolique et douce se borne à louer sans réserves celui qui aura l'honneur, aux yeux de nos successeurs, d'avoir posé la première. Sans doute la Commission d'enquête de 1900 attirera avant tout l'attention de l'avenir : les noms de MM. Ribot Leygues, Liard, et autres ouvriers de la première heure seront justement loués. Mais celui de votre Demolins sera honoré entre tous, comme celui d'un précurseur.

Une autre récompense encore semble lui être réservée, et c'est celle qu'il avait le plus désirée. L'auteur de la *Supériorité des Anglo-Saxons* était un homme d'action plus encore qu'un excellent écrivain : il désirait se survivre plus par les œuvres que par les livres,

et son ambition était de former des professeurs. La phalange restreinte, mais homogène, ardente, prête à tous les efforts et à tous les progrès, qu'il a groupée autour de son *École Nouvelle*, gardera pieusement son culte, dans cet esprit d'indépendance, de docile souplesse aux lois de l'évolution sans lequel il n'y a pas de vie, et qui fut toujours le sien. Car il lui a donné, avec le moyen de le comprendre, la force de le dépasser, de prolonger sa pensée par la leur, de le faire revivre en eux.

Telles sont, cher Monsieur, les simples réflexions que m'ont inspirées mes entrevues jadis avec le fondateur, naguère avec le directeur actuel de l'École des Roches. Elles sont trop d'accord avec celles que j'ai le devoir d'exprimer ailleurs chaque jour pour que j'éprouve quelque scrupule à vous les communiquer, et c'est avec une bien profonde sympathie que je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

J. BEZARD,

Professeur de Première au Lycée de Versailles.
Inspecteur de l'enseignement des Lettres à l'École des Roches.

Paris, le 24 juin 1910.

Cher Monsieur Bertier,

Vous êtes trop jeune pour savoir que le comité Dupleix avait commencé en 1896 une campagne pour la réforme de l'Enseignement et de l'Éducation. Jules Lemaître voulut bien nous donner son puissant appui. Et, en 1898, le 5 juin, il fit, sous les auspices de notre Comité, à la Sorbonne une conférence qui eut un grand retentissement. C'est à ce moment que j'entrai en relation avec M. Demolins. Il songeait à fonder une école, me disait-il.

Nous continuâmes notre agitation et en décembre 1898, M. Lavisse fit une conférence à la Sorbonne contre le baccalauréat et en faveur d'une nouvelle méthode d'enseignement et d'une éducation meilleure.

C'est vers ce temps que M. Demolins annonça l'ouverture de l'École des Roches pour octobre 1899.

Voulant lui faciliter la réussite, je lui proposai de faire à la Sorbonne une conférence, que nous nous chargions d'organiser à nos frais.

Et comme l'École devait ouvrir en octobre, nous décidâmes de fixer une date assez approchée afin que la publicité eût le temps de produire son effet. Bien que M. Lavisse eût parlé en décembre 1898, nous décidâmes, avec M. Demolins, qu'il ferait en mars 1899 une conférence à la Sorbonne sur l'Éducation nouvelle.

Entre temps, je continuais à provoquer des articles dans la Presse

de Paris et de province, et je continuais ma tournée de conférences dans les principales villes de France. Durant mes innombrables conversations, je parlais de la future école, de sa nécessité, et dans le bulletin de notre Comité, nous la préconisions.

Mais l'affaire importante était la conférence de la Sorbonne. M. Demolins y parlait, après Jules Lemaître et Lavisse, et il attirait sur lui l'attention de toute la France et même du monde entier. Car les grands journaux étrangers étaient représentés à cette réunion. Le succès fut complet. La presse entière, qui savait le désintéressement du Comité Dupleix, parla du futur directeur de l'École des Roches et faisant une énorme publicité à l'homme, elle la fit indirectement à son œuvre. C'était ce que nous voulions.

Depuis, l'entreprise si courageuse de Demolins a grandi. Vous avez démontré, grâce à lui, qu'on peut former des hommes instruits et sains, sans étouffer leur initiative et, surtout, sans leur enlever le goût de la responsabilité.

Vos anciens élèves travaillent, agissent et se plaisent à une vie active que fuient tant de fils de la bourgoisie. Grâce à votre installation à la campagne, vous endurcissez vos élèves, vous faites des corps sains. Grâce à vos méthodes et surtout à la valeur morale de vos maîtres, vous leur enseignez la bonne *tenue du cœur*, la haine du mensonge, le sentiment du devoir, l'habitude d'agir juste sans contrainte physique, et de la sorte vous en faites des hommes capables de se conduire, et que vous ne jetez pas dans la vie avant de les avoir préparés à agir, au moyen d'un entraînement continuel de leur volonté.

Laissez-moi vous le dire avec sincérité, vous avez non seulement donné un bel et utile exemple à ceux qui s'occupent d'éducation, mais aussi rendu un réel service à notre pays de France.

Je suis bien heureux d'avoir l'occasion de vous envoyer aujourd'hui les biens sincères félicitations d'un homme *bonæ voluntatis*. Car j'en suis un. Je vous remercie de tout cœur d'avoir consacré votre vie à former de bons Français.

Bien à vous.

G. Bonvalot.

Impressions d'un Aumônier.

Je voudrais, dans ce *Journal* consacré aux souvenirs, placer, moi aussi, quelques impressions des premiers temps de mes venues à l'École.

Avant tout, je voudrais rendre à M. Demolins l'hommage que

je lui dois : j'ai trouvé chez lui, d'emblée, le sens le plus juste de la place que la religion doit tenir dans la formation des jeunes. Il voulait que ses élèves arrivent à avoir une vertu authentique, et il savait la force morale sans limite qui vient des convictions chrétiennes. Il voulait qu'ils deviennent des personnalités, et il savait que ceux qui ont ce lien vivant avec Dieu, qui s'appelle la foi, ont le secret essentiel pour devenir quelqu'un. Que de fois, dans son cabinet de la Guichardière, pendant qu'il tisonnait les bûches, dans ce foyer que je vois d'ici, nous causions de la sorte. Je n'étais pas d'accord avec lui sur la place qu'il donnait à la religion dans la « nomenclature », mais nous n'avions guère de divergence sur la valeur pratique du sentiment religieux. Ce qu'il avait d' « anglo-saxon » dans l'esprit, sur ce sujet, n'était pas pour me déplaire et je sympathisais sans difficulté avec ses idées qui étaient, en somme, si proches de celles de ce noble abbé de Tourville, sur les convictions personnelles, et sur la méthode individuelle dans l'instruction religieuse. Il allait volontiers presque au paradoxe, et je me souviens du jour où il me disait qu'il fallait enseigner la vertu « comme un sport ». Il entendait par là une chose au fond très juste, c'est que la vie morale et spirituelle doit tellement faire partie de nous-mêmes, que nous en fassions constamment l'expérience, comme des forces qui grandissent par la pratique et qui sont de plus en plus nôtres. — Je voyais bien ce qu'il fallait ajouter à ceci du point de vue chrétien de la grâce, mais il y avait tant à apprendre d'un homme qui ne cessait pas de réfléchir aux aspects nouveaux que l'éducation doit prendre !

Et quels souvenirs j'ai gardés de mes premiers contacts avec les élèves — mes leçons d'instruction religieuse se faisaient d'une façon simple et intime, autour d'une table. Mais tout de suite, avec tant de sérieux ! Mes élèves posaient des questions, désiraient creuser les problèmes, non pour le plaisir de discuter, mais pour arriver à des croyances nettes auxquelles ils puissent s'attacher avec solidité. C'était le samedi soir, dans un bureau des Pins, que venaient, dans ces premiers jours, Silhol, d'Hauteville et d'autres. Le lendemain dimanche, après le culte, nous nous promenions dans le bois des Pins ou sous les arbres du Vallon. Et souvent j'ai retrouvé là, de fort loin sans doute, par ma faute, quelque chose de ce que Taine rapporte de ces jeunes gens de Platon qui cherchaient la sagesse. Mais la grandeur de l'Évangile comble ce qui manque à l'insuffisance de l'éducateur. Combien j'en ai rencontré de ces grands garçons, maintenant des jeunes hommes qui certainement voulaient forger pour la vie leurs croyances et leurs habitudes : Louis Glaenzer, Guy Thurneyssen

me restent comme des exemples de ce que beaucoup d'autres auraient pu devenir.

Nos cultes étaient, au plus haut degré, ce que les premiers chrétiens auraient appelé des cultes « de la chambre haute »; vrais cultes de famille, tout intimes et recueillis. Au moment où nous allons avoir une chapelle donnant bien le sentiment du sanctuaire (dans le prolongement du bâtiment des classes), j'ose regretter le temps où nous étions reçus si cordialement dans le salon de Mlle Rousselot, qui a été pour moi une auxiliaire si convaincue et si précieuse, et dans le salon des Pins, préparé par Mme Campaux avec une si exquise bienveillance, et parfois dans l'admirable maison des Sablons, et longtemps dans la salle à manger du Vallon préparée chaque dimanche matin avec tant de ponctualité et de cœur par M. et Mme Jenart. Que de bonne grâce nous a été montrée! Que d'amis il faudrait remercier, dans ces Roches où l'on a, au plus haut degré, le respect des convictions, où il est entendu d'avance que chacun, dans la confession religieuse à laquelle il se rattache, n'est pas discuté, où l'on ne comprendrait pas même qu'il en fût autrement! N'est-ce pas ici que se réalise la communion des âmes dans l'essentiel?

Mais les souvenirs, aux Roches, ne sont pas un retour attendrissant vers le passé. Ils sont des expériences fécondes et des promesses d'avenir. S'il y a un milieu où nous sentons, dans toute sa valeur, le prix de l'éducation chrétienne, c'est bien celui-là. Les résultats le montrent jusqu'à l'évidence. Mais c'est ici également que l'on voit combien il faudrait se donner davantage, et former les jeunes non seulement avec des préceptes, mais par le sacrifice de soi-même.

Ce noble idéal a été de tout temps celui des vrais maîtres des Roches. On pourrait citer, à propos d'eux, ce que j'entendais dire d'un admirable pasteur à qui l'on rendait ce témoignage de forme inattendue, mais si touchant dans le fond, « qu'il s'était fondu, dans sa paroisse, comme un morceau de sucre dans un verre d'eau ». Je sais combien cet esprit est celui de notre Directeur actuel à qui je n'ose rendre ici tout l'hommage que je voudrais. Ce qui est sûr c'est que, plus l'École grandit, plus cette intimité sera nécessaire, plus le contact permanent, d'esprit à esprit, d'âme à âme, sera le secret même des succès à remporter. Et nous tâcherons de le mieux réaliser à l'avenir, afin de former des individualités plus fermes, plus conscientes de ce que Dieu attend d'elles, plus capables de le réaliser.

Jean Monnier,

Pasteur.

L'ÉCOLE DES ROCHES ET SA MÉTROPOLE

A l'époque préhistorique de l'École — j'entends : celle des grottes de Rougemont — à l'époque de nos *diplodocus* et de nos *brontosaures*, il eût été hasardeux d'aborder un pareil sujet. Le fougueux quadricycle de Saillard était la terreur de Verneuil. Nos garçons furent parfois, et je ne les défends pas, les Attilas des chats et les Assourbanipals des canards. Il y eut souvent à redire et cela est certain. Nous réprimons autant qu'il est en nos moyens ces tendances brutales et je suis convaincu pour ma part, avec l'ANE de Victor Hugo, que c'est un acte atroce d'écraser sciemment un crapaud.

A part ces fautes certaines et dont je fais la part, à part quelques autres encore, vraiment que pourrait donc nous reprocher Verneuil ? A l'histoire de nos « crimes » s'ajoute une légende, qui comme toutes les légendes... Je ne la discuterai pas ! — Nous sommes tous des « Anglais », cela est entendu, tant a été profond le retentissement du livre de M. Demolins !

Ce n'est pas, penserez-vous, une chose très élégante que de s'attacher à faire valoir ses propres mérites. — Je le pense avec vous, mais il n'est pas moins vrai que nous avons besoin, quelquefois, de nous défendre contre l'ingratitude provinciale et paysanne. Et Verneuil m'a semblé, il y a quelques années, à l'égard de nos Roches, et à bien des reprises, un petit phénomène d'ingratitude.

Nous sommes en Normandie, et savez-vous la faute que nous devons faire oublier, avant toutes les autres ? — C'est notre qualité d'étrangers. Et je ne dis pas d'Anglais, je dis de Pari-

siens, ou bien de gens de Pontoise... ou de gens de Nancy. Voilà : nous ne sommes pas des ENFANTS DU PAYS et, aux yeux des Normands, cela est essentiel car, comme les *légumes du pays*, les *enfants du pays* valent deux fois plus cher.

Ah! c'était bien la peine que ce vieux 89 fît tomber tant de barrières pour tout centraliser. Le sentez-vous, ici, le terroir des provinces ? Et nous qui justement, selon la nouvelle mode, décentralisons à plaisir, voilà comme nous sommes accueillis ! Mais pourquoi emboucher une trompette épique ? N'est-il pas préférable de dire bien simplement que les « metèques » de l'École des Roches voudraient faire oublier leur crime involontaire, et y tâchent constamment, en apportant l'appoint de leur bonne volonté ou même de leur talent à la petite cité verdoyante qui les accueillit.

C'est de jour en jour davantage, que nos professeurs sont amenés à habiter Verneuil, et ils ne trouvent pas toujours facilement à s'y loger. Quelle « poule aux œufs d'or » est cette bonne École, pour nombre de propriétaires. A part quelques petites maisonnettes comme la mienne, qui font la joie quotidienne de leur locataire, sur combien de sombres façades l'écriteau se balancerait-il encore mélancoliquement sans l'inappréciable trésor que constitue l'invasion rémunératrice de nos professeurs.

Après la question des loyers, traiter la question du commerce, ce serait enfoncer des portes ouvertes. Seuls, les livres de compte de la maison « Une Telle » avant la fondation de l'École et depuis, pourraient devenir ici des documents probants. Il serait indiscret d'en demander, je pense, la communication ; je serais néanmoins curieux de les connaître, d'autant plus que ce gros consommateur : l'École, ne me semble pas traité en règle générale à des prix bien spéciaux. Et cette maison « Une Telle », combien a-t-elle de noms ? Dans nul autre domaine, nous ne sommes, je pense, un foyer de prospérité plus manifeste.

∴

Mais ce sont là, direz-vous, phénomènes économiques et indépendants en quelque mesure de la volonté humaine. Ce sont effectivement des forces qui agissent, et si les habitants de Ver-

Photo Desjardins.

LA SALLE CENTRALE DU BATIMENT DES CLASSES AGRANDI.

neuil doivent en constater avec nous la bienfaisance, dans cette loi rigide de l'offre et de la demande, sans doute ne voient-ils pas une intention bien nette de leur venir en aide ou de leur faire plaisir.

Que ne nous en fournissent-ils plus souvent l'occasion ! Ce serait une joie pour nous de répondre à leur appel. Qu'est-il de plus facile à nos professeurs que de faire une conférence, par exemple, à telle société de jeunes gens? Le cas s'est présenté et je sais un collègue qui ne demande qu'à recommencer.

M. Dupire a donné plusieurs fêtes dans la salle des conférences de Verneuil transformée par ses soins. La représentation du *Petit Lord* y fut tout spécialement charmante. Si la salle ce

soir-là, n'était pas tout à fait remplie, est-ce à l'École des Roches qu'il faut en tenir rigueur?

Il faut en avoir fait l'expérience personnelle, pour se rendre bien compte des obstacles que rencontre le monsieur enthousiaste et plein d'illusions qui veut galvaniser une petite ville de l'Ouest. Ah! les bonnes petites vieilles habitudes séculaires, les cafés, les billards, les manilles à heure fixe, les partis politiques et le souci du qu'en dira-t-on!

Nous ouvrons, néanmoins, nos séances de l'École, à de très nombreuses reprises, à la population vernolienne et si nous devons parfois ou demander les cartes au contrôle de la porte ou percevoir un droit, c'est que nous avons des frais que nous devons couvrir ou que trop de liberté introduit des abus.

Faut-il rappeler, ici, la participation de nos musiciens à de nombreuses cérémonies nuptiales ou funèbres et l'important appoint qu'a fourni bien souvent la compétence de M. Jenart aux divers comices agricoles?

J'en passe... et des meilleurs (d'ailleurs, c'est toujours des meilleurs, quand on en passe!). Mais je ne puis pas conclure sans adresser ici, une mention spéciale à l'œuvre de M. Storez.

M. Storez a quitté Paris, en plein épanouissement de sa jeunesse et de son talent. Il est venu s'installer à Verneuil simplement, largement, pour élever sa famille, avec cette idée bien ancrée que sa prospérité rejaillisse sur les autres. Ce n'est pas un vain mot : M. Storez est une idée sans cesse en éveil, un goût charmant. Il agit, mais surtout il incite à agir. C'est un ferment exquis dans la pâte vernolienne. Il applique le principe qu'il faut faire travailler tout le monde sans préférence, sauf celle due au mérite. Je ne sais si ce principe est des plus provinciaux et si, dispersant les bienfaits, il centralise la reconnaissance. Il ne s'en émeut guère et distribue la besogne. Les divers ateliers se plaignent d'être surchargés, mais ils n'ont jamais fait d'aussi brillantes affaires. Il faut croire que tout va, car le bâtiment va. Mais remuer des moellons, ce n'est pas là l'idéal de M. Storez. Il aime, encore bien mieux, remuer les esprits, saper les vieilles façades et tout ce qui est faux, donner le goût du beau qui

s'appuie sur le vrai et bâtir des maisons, grandes ouvertes au soleil comme l'est sa propre vie, et gaîment colorées, comme l'est son caractère.

Nous avons donc donné et donnons à Verneuil passablement de nous-mêmes. A l'exemple constant de nos équipes de jeu, ne nous doit-il pas son foot-ball? à notre intervention auprès de la Compagnie, son train de trois heures, le dimanche?

Nous projetons plus encore : améliorer la gare, vraiment un peu... fanée, l'égayer, la fleurir. Un chef de gare fort intelligent entre dans nos vues. Nous pensons qu'une station n'est pas fatalement un monument d'horreur, et la gare n'est-elle pas, pour qui revient de Paris, le premier sourire de Verneuil.

L'économe de l'École s'occupe également de la constitution d'une société de tir ; la possibilité d'ouvrir en plein Verneuil un petit restaurant anti-alcoolique, dans ce département de l'Eure qu'infeste le fléau, réaliserait, je le sais — et puisse-t-il aboutir ! — un des vœux les plus chers de M. Bertier.

Tel est, très résumé, le bilan de nos actes et celui de nos projets. Verneuil nous a donné ses beaux ombrages verts et sa tour magnifique. Nous lui devions bien quelque chose. Nous nous en acquittons : on commence à le sentir.

J'en accueille, cette semaine, le plus heureux présage dans les paroles de M. Oudin, premier adjoint, disant de M. Demolins et de M. de Glatigny, unis pour fonder notre École : « Nous apprécions le service immense qu'ils rendirent ainsi à la ville de Verneuil et combien cette École contribue à la prospérité du commerce local. »

Mais ce n'est pas notre but, du moins notre seul but. Le professeur des Roches qui habite à Verneuil, aura mieux rempli sa journée, s'il a pu, au hasard d'une conversation, d'une flânerie, d'une promenade, faucher un préjugé, préserver une doctrine, faire comprendre une belle chose, élever un esprit.

René Des Granges.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE L'ÉCOLE PENDANT L'ANNÉE 1909-1910

PRINCIPAUX FAITS DE NOTRE VIE SCOLAIRE

Vie physique.

Jeux. Quand je commence à écrire cet article, il est quatre heures du soir : le cricket régulier vient de finir, mais à peine les plus jeunes élèves ont-ils quitté le champ que les grands, ne prenant pas le temps de goûter après les travaux pratiques, piquent leurs « wickets » et commencent à « bater ». Après le déjeuner et le dîner, trois jeux réguliers s'organisent, chaque jour, sur notre gazon bien vert et bien uni, et les joueurs deviennent de moins en moins inhabiles. Ah ! je vous prie de croire que seuls restent dans les maisons ceux que le travail y retient : tous les autres prennent leurs ébats au soleil vivifiant et exercent leurs muscles, leur adresse et... leur patience. Ce n'est pas, en effet, la moindre vertu du cricket que d'habituer l'enfant au calme, à la discipline et en même temps à l'attention longtemps soutenue. Nous sommes donc très heureux de voir nos élèves tout à fait pris, cette année, par leur jeu d'été. Le foot-ball reste très en honneur : les matches de l'École — la plupart du temps victorieux — sont très suivis et quand nous jouons au dehors, en particulier à Normandie, on attend ici les dépêches avec impatience, presque avec anxiété.

Il nous reste à mieux organiser et à mieux enseigner le tennis : ce n'est pas, je le sais, la coutume des écoles anglaises, et ce sera, pour nos professeurs de jeux, un gros sacrifice d'amour-propre. Mais l'ordre général de l'École gagnera à cette organisation plus méthodique et nos élèves, plus habiles au tennis, trouveront là une de leurs saines distractions de vacances.

Sports. L'entraînement pour les sports (sauts, courses, etc. fut, cette année, excellent, et cette partie de la Décennale tout à fait réussie.

Équitation. Je n'en dirai pas autant de l'équitation; nos élèves n'y ont pas le même entrain que l'an dernier. Pourquoi? Mystère. Et pourtant ils ont maintenant, pour les mauvais jours, un manège couvert et nous ne pouvons que nous louer de la complaisance et du dévouement de l'écuyer, M. L'Hôte.

Gymnastique. La gymnastique s'est faite, cette année, sous une double forme : pendant les deux premiers termes, nous nous sommes exercés presque uniquement au système Muller. Pendant le terme d'été, en plus de cette gymnastique de chambre qui s'est continuée dans les dortoirs, tous les élèves ont fait par groupes des mouvements d'assouplissement et des exercices aux agrès. Peut-être n'avons-nous pas donné, à la gymnastique respiratoire, surtout pendant le dernier terme, la place qui lui est due. Nous y veillerons de plus en plus. Ce qui est, par contre, incontestable, c'est le progrès de la discipline : tous les exercices se font dans un ordre parfait et on n'entend qu'une voix, celle du maître. Cela est dans l'ordre : mettons la liberté là où elle doit être, et usons-en largement, mais réclamons aussi énergiquement l'ordre et le silence quand le temps en est venu.

Boxe et escrime. L'escrime a nettement fléchi, mais la boxe est en progrès.

Danse. Nous avons inauguré des leçons de danse et chacune de nos maisons a multiplié les petites soirées d'hiver, de sorte qu'au Mardi-Gras, nous avons eu beaucoup moins de figurants et beaucoup plus de danseurs que d'habitude, et même, à dire vrai, n'y dansa pas qui voulut. Nous n'avons pas l'intention de faire l'apologie des bals et nous savons un grand moraliste qui les comparait aux champignons : « le meilleur ne vaut rien, disait-il. » Mais nous pouvons prendre, sans aucune gêne, la défense de nos soirées dansantes : la plus mauvaise d'entre elles fut très bonne et comme leçon de souplesse, et comme leçon de bonne tenue, et comme joie franchement saine.

Excursions. En été, la danse fait place au cricket et à la bicyclette. Chaque maison a eu ses piques-niques et ses promenades du dimanche. Et les excursions de demi-terme ont été très réussies : les Pins s'en furent à Erquy, sous la conduite de M. Macpherson ; le Vallon à Honfleur, Dives, Courseulles, Arromanches et Bayeux ; les Sablons à Chartres, Maintenon, Anet et Dreux ; la Guichardière à Elbeuf, Rouen, Louviers et Évreux. Un bon point surtout aux deux dernières maisons qui ont fait l'excursion tout entière (200 kilomètres pour l'une et un peu plus pour l'autre) à bicyclette et à pied. A part cela, je ne sais à qui donner la palme. M. Marty excite l'envie de toute l'École, parce qu'il a vu et fait voir à ses compagnons le *Pourquoi-Pas?* et les aéroplanes de Rouen ; mais l'on dit que les deux jours d'Erquy furent charmants et que l'excursion du Vallon fut pleine d'entrain, voire d'enthousiasme. Le Coteau reste battu. Pauvre Coteau ! Son chef de maison n'a pas osé divorcer, même pendant trois jours, avec le directeur, et ses excursionnistes ont dû se diviser en deux groupes : les grands ont accompagné le Vallon, les petits, les Pins. Le chef de maison profite de ses bonnes relations avec le directeur de l'École pour remercier ici Mme et M. Jenart et M. Macpherson. Il a eu tant de plaisir à voir les bonnes figures épanouies de ses « boys » lundi soir et mardi matin !

État sanitaire. Les excursions, si longues qu'elles fussent, n'ont laissé chez personne aucune fatigue durable. Notre infirmerie a continué, après comme avant, à être très peu courue. Voilà deux ans passés sans aucune épidémie et les journées d'infirmerie ont, depuis trois

Photo Deslandres

SCIAGE D'UNE BILLE DE BOIS.

ans, baissé de moitié. Rendons une fois de plus un hommage de gratitude à notre cher docteur Carcopino.

Travaux manuels. Ce progrès dans la santé de nos élèves nous tient à cœur. Mais il y a eu cette année, aux travaux manuels, un effort qui nous a causé au moins autant de joie : un de nos professeurs anglais, M. Jones, a obtenu d'un groupe d'élèves qu'ils construisissent avec lui un pavillon au champ de foot-ball. Enfin ! Il suffisait — et je m'en doutais bien — d'un enthousiaste pour allumer l'enthousiasme de nos élèves et le diriger vers une œuvre utile à la communauté. Que M. Jones soit remercié ici de cette belle et bonne action. D'autres menuisiers ont travaillé aux décors, à quelques objets nécessaires aux maisons : il y a là un progrès que j'aime à signaler. « Par soi et pour tous », la belle devise

de la Guichardière doit être aussi celle de l'École et celle de chacun de nous. M. Malavieille, à l'atelier de la Guichardière, a obtenu de ses élèves quelques jolis objets en bois découpé : il a exposé en particulier, à la fête de l'École, une carte de France, en bois de différentes couleurs, qui est un petit chef-d'œuvre de patience et d'adresse. Le travail du fer et celui de l'aluminium, le modelage sont aussi en progrès. M. Dupire a laissé un plus libre cours à l'imagination de ses élèves : son atelier s'est, à certains jours, transformé en fabrique d'automobiles, de locomotives, de canots... en terre ou en plastiline. L'atelier d'en face continue à agir, lentement mais sûrement. Chut! ne mettons pas la brouille dans le ménage des artistes... Tous nos amis savent d'ailleurs qu'il y a entre les artistes de l'École une émulation courtoise et éminemment pacifique. C'est ce qui nous permet d'avoir deux ateliers d'étain repoussé, l'un dirigé depuis deux ans, par Mlle Sainte-Marie, l'autre fondé cette année, par Mme Mentré. Le premier s'est adjoint des travaux sur corne, le second du cuir repoussé et de la pyrogravure. Leurs expositions étaient très riches d'objets, bien présentées, et témoignaient d'efforts consciencieux et bien dirigés.

Vie intellectuelle.

Nos travaux manuels marchent, en somme, assez bien : nous ne perdons pas de vue pourtant l'idéal, que nous avons vu réalisé, au moins en bonne partie, à Bedales et dans les écoles du Dr Lietz : nous voudrions encore plus de vigueur, plus de sincérité et de naturel, plus d'entrain. De même, si nous sommes en progrès pour les études, nous voulons résolument obtenir plus, surtout en ce qui concerne le travail écrit et l'effort personnel.

Baccalauréats. Voici quels furent, l'an dernier, les résultats du baccalauréat :

(*Sessions de juillet et novembre 1909.*)

Classes de Mathématiques et Philosophie. — 3 Candidats. — Reçus.

Édouard Adler, reçu à la Philosophie (*mention Bien*).
Jean Langer, reçu aux Mathématiques.
Pierre Lyautey, reçu aux Mathématiques (*mention Assez bien*).

Classe de Première C. — 3 Candidats. — Reçus.

François Gall.
Etienne Martin.
Noël Martin.

Classe de Première D. — 8 Candidats. — 5 Reçus.

Pierre Guiraud.
Etienne Martin.
Noël Martin.
Pierre Matras.
Jean de Pourtalès.

Classe de Première B. — 5 Candidats. — 3 Reçus. — 1 Admissible.

Robert Gillet.
Pierre Guiraud
Henri Leroy.
Pierre Matras.

Institut chimique de Nancy. — 1 Candidat. — Reçu.

Jean Brueder (*mention Assez Bien*).

Total : 20 Candidats. — 15 Reçus. — 1 Admissible.

Ces chiffres portent sur *tous* les élèves de nos classes d'examens : aucun ne s'est présenté en dehors de ceux-là. Nous n'entonnons pas de chant de victoire. C'est honorable, sans plus, et nous devons encore arriver à mieux que cela.

Que nous réserve 1910 ? Au moment où j'écris, il y a un candidat présenté et un succès. Jolie moyenne à coup sûr, mais qui ne se maintiendra pas.

Inspection. Nous avons eu les inspections habituelles de M. Maluski pour les sciences, et de M. Bezard pour les lettres.

M. Maluski a été content de notre classe d'Élémentaires : toutes les copies ont obtenu des notes au-dessus de la moyenne et l'une d'elles était excellente. La Première fut beaucoup plus terne. Cette inspection et ce jugement sévère l'ont galvanisée et, en fin d'année, M. Jungné était nettement plus satisfait d'une bonne partie des élèves de C et de D.

M. Bezard qui, l'an dernier, nous avait donné de si excellents conseils sur la composition, a insisté surtout, cette fois, sur l'explication. Ah! quelle jolie leçon il nous fit et si française par ses qualités d'ordre, de logique, de bon sens et de finesse! Mes chers élèves, n'est-ce pas très cruel de parler de vous maintenant? Vous avez bien quelques-unes de ces qualités, mais elles sont en bouton et piquées çà et là. Elles paraîtraient un peu maigres, à côté de cette belle gerbe de fleurs épanouies. Toutes les fois que j'entends faire par un vrai maître l'explication précise, à la fois vigoureuse et subtile d'un beau texte, je me sens un peu plus fier d'être Français. Quel peuple sait, comme le nôtre, manier avec adresse les idées, les mettre en relief avec force, en saisir et en exprimer toutes les nuances? L'explication française est vraiment le plus intelligent des exercices et le meilleur critérium de la valeur d'un esprit. Les élèves de Première et de Seconde furent d'ailleurs d'une bonne moyenne, et, en latin, les Premières firent assez bonne figure. Seules deux copies étaient faibles, mais l'auteur de l'une n'a guère plus de deux ans de latin et l'auteur de l'autre... se consacre désormais à la musique et abandonne l'examen.

M. Landormy a surtout examiné les élèves de Philosophie et de Mathématiques et sur le programme philosophique uniquement. Les classes de cette année étaient intelligentes, originales, elles savaient soutenir une discussion ... un peu trop peut-être ..., elles étaient aussi peu livresques que possible. Et je dirai : trop peu livresques. Elles ont eu raison de croire que la philosophie est, avant tout, affaire de pensée et d'effort person-

nels, mais elles étaient trop ignorantes parfois de définitions élémentaires et de notions historiques indispensables. M. Landormy a eu le mérite de diagnostiquer leurs manques et leurs besoins et d'obtenir plus de précision dans leur travail.

M. Hamel, professeur au lycée Montaigne, a bien voulu venir entendre deux classes de latin en Cinquième et en Quatrième. Il a bien voulu se montrer très satisfait des deux, surtout de la seconde. La prononciation surtout l'intéressait. Il est certain que les élèves de M. Trocmé ont, au bout de deux ans de latin, beaucoup de sûreté dans l'accentuation et dans l'application de toutes les règles de la prononciation normale. Contrairement à ce que nous pensions et espérions l'an dernier, la classe de Première n'a pas maintenu cette année la méthode nouvelle. Les classes de Deuxième et de Troisième prononcent comme nous le désirons, mais avec beaucoup moins de netteté et de précision que leurs camarades plus jeunes.

Enseignement préparatoire. Le latin n'a pas nui — tout au contraire — aux études des élèves de Cinquième. Nous avons lieu d'être très satisfaits de cette expérience de deux ans.

La classe la plus difficile de notre enseignement préparatoire reste la Huitième. Cette année, elle a été éprouvée par la maladie de son professeur, mais ce n'est pas, à beaucoup près, la principale raison de sa faiblesse. Nous avons eu encore trois jeunes enfants qui nous sont arrivés à neuf ans, après avoir reçu un enseignement élémentaire insuffisant et qui ne savaient ni faire des efforts d'attention en classe, ni travailler seuls. Nous avons dû en mettre deux dans une petite classe de Neuvième créée par quelques professeurs pour leurs enfants et très bien menée par Mlle Sainte-Marie. Nous saisissons cette occasion pour appeler à nouveau l'attention des parents sur une petite note — que je puis bien louer, puisqu'elle est l'œuvre de M. Trocmé — et qui est excellente de simplicité et de précision. Elle est intitulée « Programme proposé à un enfant qui veut entrer à l'École des Roches, en classe de Huitième ». Nous la tenons à la disposition de tous les parents qu'elle pourrait intéresser : nous

aimerions à ce qu'on la méditât et surtout à ce qu'on s'en inspirât dans la plus large mesure.

Enseignement secondaire. Cette note est, en quelque sorte, une préface à nos programmes, dont nous venons de publier une édition nouvelle; nous avons profité, dans ce remaniement, de notre expérience des cinq dernières années. La nouvelle édition est, comme la première, l'œuvre commune du directeur et des professeurs, mais c'est encore à M. Trocmé que nous sommes redevables de la rédaction définitive et de l'impression. Nous tenons ces programmes à la disposition des parents de nos élèves et de tous nos amis. Ils ne marquent aucune transformation brusque et tiennent compte, simplement, de l'évolution lente des études de l'École vers une adaptation plus exacte aux besoins de notre temps et une synthèse plus complète. A ce dernier point de vue, nous signalons l'effort que nous avons fait pour harmoniser avec notre programme d'histoire les auteurs latins, anglais et allemands.

Nous ne parlons pas encore des auteurs espagnols, bien que l'étude de l'espagnol ait réalisé, cette année encore, un progrès, — ni des auteurs grecs, bien que nous ayons actuellement un hellénisant authentique et que nous soyons sur le point d'en avoir deux ou trois autres.

Les sciences se font une place toujours plus grande dans notre vie d'école, comme dans la vie du monde. M. Fleury s'est organisé une belle salle d'histoire naturelle; il espère ouvrir en octobre sa seconde salle et avoir ainsi un bel amphithéâtre et un vaste laboratoire. M. Fleury ouvrira-t-il sa seconde salle en octobre? M. Bodé aura-t-il, lui aussi, en octobre, son laboratoire et son amphithéâtre?

Vous avez la parole, monsieur l'Architecte, mais je vous entends répondre : « Les entrepreneurs »... Et les entrepreneurs, quand je m'adresse à eux, me disent à leur tour : « Les ouvriers... ». Et vous pouvez vous retrancher, monsieur l'Architecte, derrière la Question sociale. C'est un sûr abri.

En attendant son laboratoire, M. Fleury a fondé une Société

d'histoire naturelle. Elle comprend quelques professeurs et un bon nombre d'élèves : la cotisation de chacun des élèves est de 2 francs, celle des professeurs est variable. Elle se réunit une fois par quinzaine pour entendre des communications faites, en général, par son fondateur, et discuter certaines questions

TRAVAIL PRATIQUE DE LABOUR.

d'actualité. Elle s'abonne à des revues et se monte une assez jolie bibliothèque d'ouvrages de sciences. Cette fondation est tout à fait dans l'esprit de l'Ecole et je l'ai saluée avec une vraie joie.

En attendant son laboratoire (les littéraires ne me pardonneront pas cette répétition, mais les scientifiques m'en sauront gré), M. Fleury fait aussi de l'astronomie. Les laboratoires de physique, chimie et histoire naturelle, ont uni leurs crédits d'appareils pour acheter, chez Secrétan, une belle lunette astronomique. C'est incontestablement un virement de fonds dont on ne nous tiendra pas rancune, je pense, M. l'Administrateur délégué. Nous avons, comme tout le monde, attendu la comète avec impatience et non sans émotion : force nous est bien d'avouer que, malgré notre excellente lunette, nous n'avons pas vu grand'chose. Nous nous rattrapons sur les satellites de Jupiter et sur la lune : pour la plupart de nos élèves, c'est d'ailleurs très nouveau.

Une petite note de MM. Bodé et Champault dit comment ils ont réussi à établir, pour 0 fr. 95, un appareil de radiographie. On devine, sous la rigidité des chiffres, l'enthousiasme des deux professeurs, mais celui des élèves fut au moins égal et ils attendaient avec impatience la pie ou le moineau *radiographiables*.

Le dessin graphique, beaucoup moins passionnant, nous a donné pourtant de bons résultats et quelques très belles épures ont été exposées par M. Malavieille, à la Fête de l'École. Pour nos futurs élèves de Centrale et des écoles techniques, il y avait là un progrès nécessaire et que je suis heureux de signaler.

A propos des travaux manuels, j'ai dit déjà les efforts de nos professeurs de dessin. Je veux du moins signaler la très belle affiche du Salon de l'École, due à Jean Cousin (Vallon) et la collaboration si intéressante qui s'est établie entre M. Fleury et M. Dupire pour l'enseignement de la botanique en Troisième. « Le dessin dans toutes les classes », disais-je, l'an dernier, dans toutes les classes et surtout dans les classes de sciences. Nous n'y sommes pas encore tout à fait, mais nous y arrivons. Bon nombre de professeurs autorisent et encouragent les devoirs illustrés; je les engage à s'entendre avec un des professeurs de dessin comme l'ont fait M. Fleury, MM. Des Granges et Ouinet. Leurs remarques ne peuvent qu'y gagner en précision et en utilité.

Salles de classe. Pour finir, un mot de nos salles de classe. C'est très peu « Science sociale », dira un critique, d'en parler en une conclusion. Ne faut-il pas toujours étudier le lieu avant le travail? Pure taquinerie, n'est-ce pas?

Nous avons quatre salles nouvelles, bien claires, bien gaies, bien organisées et meublées de manière très pratique. Un bon point à notre architecte. Notre salle « Rostand » est délicieusement arrangée par M. Des Granges : nous pouvons la donner en modèle à la société de l'Art à l'École. Mais me permettra-

Jean Cousin (Vallon). Affiche du Salon exécutée en deux couleurs.

Objets en fer forgé.
Salon 1910.

Lettres ornées.

Fer forgé.

Projet d'horloge,
par G. Eysséric.

Coffret en étain repoussé.

Salon 1919.

t-on de la citer comme exemple aux propriétaires des autres classes? Bon nombre de professeurs ont désiré avoir *leur* salle de classe et je m'efforce de la leur donner. Pourquoi chacune d'elles, en un style différent, ne deviendrait-elle pas une chose charmante comme la salle 4? Il y a là un progrès vraiment facile et, vraiment aussi, nécessaire.

Section spéciale. On sait combien nous avons à cœur la bonne organisation de notre Section spéciale. Cette année, nous avons ajouté plusieurs cours nouveaux : un cours de droit et un cours d'économie politique, faits tous deux par M. de Prat, docteur en droit, ancien magistrat et avocat à Fontainebleau. Le programme du cours de droit est à la fois original, très intéressant et très logique. M. de Prat suit un petit Français depuis sa naissance jusqu'à sa mort et il étudie toutes les questions de droit que peut soulever chacun des actes de sa vie. Le cours de droit est devenu un des cours les plus aimés de la Section spéciale; résultat peu banal si mes souvenirs d'étudiant ne sont pas trop noircis par le temps. Ils ne sont d'ailleurs pas très, très vieux.

Un autre cours, fait par M. Desfeuille, a pour objet l'étude de l'histoire du commerce, des notions commerciales usuelles et de la comptabilité.

C'est également sous la direction de M. Desfeuille que les élèves de nos Cours pratiques ont appris la machine à écrire : trois d'entre eux sont d'assez bons dactylographes.

Nous nous inspirerons, pour l'an prochain, des études si originales et si fécondes de M. Jean Périer sur la Formation Supérieure aux carrières contemporaines (F. S. C. C.) qu'il compte organiser à Londres. Il s'occupera, lui, de formation supérieure; nous, plus modestement, nous donnerons à nos élèves une formation secondaire, mais l'esprit des deux enseignements sera le même.

Les examens de cette année seront passés, au moins pour une bonne partie, par des examinateurs étrangers à l'École, membres de l'Université ou hommes d'affaires connus. Pour la

première fois, nous remettrons un certificat aux élèves de première année qui auront eu une moyenne suffisante et un diplôme aux élèves de seconde année [1]. Dès maintenant, notre diplôme dispense de l'examen d'entrée pour les écoles de commerce du Havre et de Nancy, l'excellente École d'architecture Trélat, et l'École de filature de Mulhouse. Nous nous efforcerons, d'une part, de rendre l'accès de plus en plus difficile et d'élever le niveau de nos Cours pratiques, d'autre part d'obtenir pour notre diplôme en France et à l'étranger, toutes les fois que nous le pourrons, l'équivalence avec le baccalauréat. Et, par les exemples que nous donnons déjà, on voit que notre projet n'est pas un rêve.

Vie morale.

Tandis que nous organisions la Section spéciale, la pensée de M. Demolins nous revenait sans cesse à l'esprit : elle était sa constante préoccupation, et chaque fois que nous en parlions ensemble, il aimait à me redire qu'il voyait en elle l'avenir de l'École.

La Décennale et les hommages rendus à M. Demolins.

La pensée de M. Demolins a été constamment présente à chacun de nous en cette année où nous fêtions la Décennale de l'École, où nous inaugurions le buste de notre maître, où enfin nous ramenions son corps à notre chapelle. A cette translation, l'abbé Desmonts prononça un ferme et vibrant éloge de notre cher mort, où il nous redit le commandement : *Depositum custodi!* Gardons fidèlement le dépôt qui nous est confié, non seulement en rendant un hommage respectueux au

1. Certificat et diplôme sont à la disposition des anciens élèves de la Section spéciale qui ont eu des notes satisfaisantes. Le diplôme donne droit aussi à un livret contenant les appréciations détaillées des professeurs, chef de maison et directeur, et qui pourra recevoir les « testimoniales » des premiers patrons de nos anciens élèves. Nous avons réalisé ainsi une idée très chère à M. Demolins.

tombeau de notre fondateur, mais surtout en restant fidèles à son idéal, en laissant librement se développer et s'épanouir les germes de vie que ses livres et sa parole ont déposés en nous.

Les devises des maisons. Chacune des maisons de l'École a pris cette année une devise : chacune de ces devises précise, à un point de vue différent, une des idées fondamentales de M. Demolins et de l'École.

Par soi, pour tous, dit la Guichardière. C'est le mot d'ordre du vrai particulariste qui regarde comme un point d'honneur de donner son maximum d'efforts, de développer toutes ses énergies, mais qui fait servir au bien de tous la valeur acquise par l'initiative personnelle. C'est le complément nécessaire de la devise de l'École.

Force et douceur, ajoute le Coteau. Oh! certes, soyez des hommes, disons-nous à nos élèves, ayez des corps résistants, des intelligences vigoureuses, une moralité inébranlable. Mais ne soyez pas des « écraseurs », soyez doux, soyez bons, sachez vous pencher sur les faibles et les relever, sachez vous donner à ceux qui vous entourent, sachez trouver dans l'amour des autres vos plus pures joies.

Le monde est un ocean de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte.

dit le poète. Soyez bardés de fer pour les luttes de la vie, mais sous votre cuirasse, laissez battre un cœur aimant.

Recta non rigida; les pins sont droits, mais souples; ils savent se plier assez au vent pour ne pas se briser comme le chêne de la fable; au bord de la mer, sous les coups de la rafale, ils donnent à la fois l'impression de vigueur et de souplesse. La devise des Pins redira, sous une autre forme : Force et douceur.

Les Sablons proclament : *Loyauté me lie*. C'est, en vérité, toute la vie de leur chef, et je ne sais guère de plus bel éloge à faire d'une vie. Nous voulons tous que ce soit le principe de

nos élèves : qu'ils soient fermes, parce qu'ils sont libres, parce qu'on a confiance en eux, parce que, pour des Français, la franchise est une tradition de race et pour des chrétiens un devoir essentiel.

C'est encore la loyauté et l'énergie que commande la devise du Vallon : *Droit et profond*. Le mot « droit » ne signifie pas, à vrai dire la seule sincérité : en demandant à nos élèves d'aller droit devant eux, nous voulons leur préciser aussi le devoir de la continuité dans l'effort, de l'unité dans la vie. Il faut que, dès l'École, ils s'habituent à mener jusqu'au bout un travail commencé, à creuser une question, à avoir pendant longtemps le même « hobby », le même exercice préféré et mieux connu, la même spécialité. Dans la vie, ils ne deviendront vraiment des valeurs, des autorités et des compétences, que s'ils restent fidèles à la même tâche, que s'ils creusent longtemps, droit et profond, le même sillon.

Appels et lectures du soir. Voilà ce que j'ai redit à mainte reprise à toute l'École dans les appels de quinzaine; voilà ce que chaque chef de maison redit à ses enfants plus souvent encore à l'appel du soir.

A cet appel nous avons ajouté une lecture personnelle silencieuse, faite dans un livre choisi librement par chaque élève, avec les conseils de son aumônier, de son maître de maison ou d'un professeur qui s'intéresse plus spécialement à lui. Nous voyons dans ces quelques minutes de réflexion morale qui précèdent l'examen de conscience de la journée une habitude excellente à garder toujours, pour qui du moins veut diriger et dominer sa conduite et ne pas se traîner, comme une épave, à la remorque du courant le plus fort.

Œuvres sociales. La vie morale est faite, en grande partie, de bonnes habitudes prises dès le jeune âge. C'est pour cela que nos élèves doivent, dès leurs années d'École, s'intéresser aux œuvres sociales.

Cette année, en plus des œuvres anciennes que nous main-

tenons, nous avons réuni, par notre fête de Mardi-Gras et des dons venus des parents de nos élèves, surtout de nos élèves étrangers, la somme de dix-huit cent cinquante francs pour les inondés de la Seine. Cette somme fut versée à une des sections de la Croix-Rouge et distribuée directement à des familles éprouvées, par la mère d'un de nos élèves qui voulut bien surveiller elle-même, pendant des semaines, la répartition de nos dons. Ainsi nos enfants ont pu contribuer à l'œuvre de charité vraie et de beau dévouement qui a rapproché, dans les premiers mois de cette année, les classes sociales de notre pays. Il semble que les résultats de cet effort chrétien durent encore et qu'il y ait, depuis cette catastrophe, plus d'union dans notre patrie.

Concert de l'Enseignement libre. Nos professeurs de musique qui nous ont tant aidé au Mardi-Gras, avaient donné le 14 janvier, à la salle Gaveau, gracieusement mise à notre disposition, un beau concert de musique classique, dirigé par M. Parent. Nous avons pu remettre une somme de cinq cents francs à la Caisse de retraite des vieux professeurs de l'Enseignement libre.

Pour l'Ecole : Exposition de Nancy. Conférences. Nous pensons, tout de même, un peu à nous. Nous avons exposé à Nancy et obtenu un diplôme d'honneur pour l'ensemble de notre stand, une médaille d'argent pour la belle exposition de MM. Dupire et Storez au pavillon de l'Art à l'École, trois médailles de bronze pour MM. Trocmé, Lange et Mentré, une autre médaille de bronze pour la participation du directeur de l'École à la gestion de la Caisse des retraites de l'Enseignement libre.

Cette année, nous aurions voulu, par patriotisme plus que par ambition personnelle, exposer à Bruxelles un album illustré donnant de l'École une idée d'ensemble. Nous devions nous contenter de le faire figurer au Congrès d'éducation familiale, car le gouvernement français a réservé aux écoles d'État le

monopole de l'exposition. Nous le constatons sans amertume, mais non sans un certain regret. A Bruxelles, où la lutte sera assez vive entre France et Allemagne, il nous semble que l'École des Roches eût fait assez bonne figure et montré tout au moins une initiation intéressante dans l'enseignement français.

La Ligue d'Hygiène scolaire a bien voulu nous inviter à faire une conférence sur l'éducation nouvelle à l'École des Hautes Études sociales. Cette conférence paraîtra dans le volume *Hygiène et pédagogie* que publie la Ligue chaque année. Nous avons été heureux de cette double occasion de semer le bon grain.

A la Réunion des Étudiants, c'est de l'*Éducation de la responsabilité* que nous avons parlé[1]. Nous avons essayé de rester le moins possible dans l'abstrait et de montrer, par des faits et des expériences, comment on peut, dans la famille et dans l'école, préparer les enfants à rechercher et à aimer les responsabilités. C'est toujours, mais vu sous un certain angle, le problème de la préparation à la vie intense.

Mort de M. de Glatigny. Au moment même où j'écris cet article, M. de Glatigny vient de mourir à Verneuil. C'est en partie à lui que notre École doit de vivre, puisqu'il apporta à M. Demolins, pour l'inciter à la fonder, l'acte d'achat de la propriété des Roches. Je tiens à rendre à sa mémoire, au nom de l'École tout entière, un hommage de respectueuse gratitude.

G. Bertier.

1. Conférence publiée dans la *Revue de Philosophie*, juillet 1900.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond Demolins.

Conseil d'Administration.

MM.

Paul de Rousiers, secrétaire général du Comité Central des Armateurs de France, président.

Maurice Bouts, avocat, administrateur délégué.

Alexandre André, industriel.

Albert de Bary, ancien officier, industriel.

Le Vte Ch. de Calan, chargé de cours à la Faculté des lettres de Rennes.

Louis Monnier, banquier.

Émile Pierret, publiciste.

Auguste Thurneyssen, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Docteur Triboulet, médecin des hôpitaux de Paris, chevalier de la Légion d'honneur.

Maurice Firmin-Didot, imprimeur-éditeur.

Directeur.

M. Georges Bertier, licencié ès lettres, chef de la Maison du Coteau. Janvier 1901[1].

1 La date inscrite entre parentheses à la suite de chaque nom est celle de l'entrée du professeur dans l'Ecole.

Chefs de Maison.

MM.

Bernard Bell, gradué (B.-A.) de l'Université de Cambridge, chef de la Maison des Pins. (Avril 1901.)

R. C. Coulthard, gradué (M. A.) de l'Université d'Oxford, chef de la Maison de la Guichardière. (Septembre 1905.)

Paul Jenart, ingénieur-agronome, ancien élève de l'*Institut national agronomique*, chef de la Maison du Vallon. (Septembre 1903.)

Henri Trocmé, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons (Octobre 1902.)

Maîtresses de maison.

Mmes

Edmond Demolins, maîtresse de Maison de la Guichardière.

Georges Bertier, maîtresse de Maison du Coteau.

Bernard Bell, maîtresse de Maison des Pins.

Paul Jenart, maîtresse de Maison du Vallon.

Henri Trocmé, maîtresse de Maison des Sablons.

Aumôniers : M. l'abbé Gamble, licencié en droit, ancien directeur à l'École Fénelon. (Octobre 1900.)

M. l'abbé Fonck, licencié ès lettres et en théologie. (Octobre 1909.)

Pasteur : M. Jean Monnier, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris. (Octobre 1900.)

Médecin : M. le Dr Carcopino, chevalier de la Légion d'honneur. (Octobre 1899.)

Professeurs.

Mlles

Berthe Derousseau, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers. (Janvier 1907.)

Valentine Sainte-Marie, diplômée du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique. (Octobre 1906.)

MM.

C. Bodé, licencié ès sciences, ingénieur électricien de l'Institut électrotechnique de Nancy, ex-préparateur à la Faculté de Nancy. (Octobre 1907.)

L. Bonjean, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers. (Janvier 1907.)

F. R. Champault, licencié ès sciences, ingénieur chimiste (octobre 1909).

O. Corbusier, 1er prix du Conservatoire royal de Liège et de l'École de musique de Verviers. (Janvier 1904.)

E. Cuny, ancien élève de l'Institut philologique de Saint-Pétersbourg, professeur de russe. (Mai 1906.)

R. des Granges, licencié ès lettres. (Octobre 1902.)

E. Deslandres, professeur de photographie. (Janvier 1907.)

P. Descamps, ingénieur de l'École des mines de Mons. (Janvier 1906.)

J. Desfeuille, professeur d'enseignement commercial. (Mai 1908.)

G. Dupire, ancien élève de l'École des Arts décoratifs. (Octobre 1899.)

E. Fleury, docteur ès sciences naturelles. (Novembre 1907.)

F. Grunder, diplômé du certificat d'aptitude de l'enseignement secondaire. (Janvier 1907.)

C. A. Jones, diplômé (B.-A.) de l'Université d'Irlande (Octobre 1909.)

L. Jungné, licencié ès sciences, professeur de l'Université. (Octobre 1901.)

L. Lambotte, médaillé de l'École de musique de Verviers et diplômé de la Schola Cantorum. (Janvier 1909.)

G. Lange, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université. (Octobre 1901.)

F. Lombard, licencié ès sciences, professeur de l'Université. (Mai 1909.)

A. G. Macpherson, gradué (M.-A.) de l'Université d'Oxford (Octobre 1909.)

H. Marty, licencié ès lettres. (Mai 1908.)

P. Meline, licencié ès lettres et en droit. (Octobre 1907.)

F. Mentré, licencié ès lettres, ancien professeur de l'Université. (Octobre 1903.)

H. Morée, licencié ès lettres. (Octobre 1909.)

E. Ouinet, professeur de l'Université en congé, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique. (Octobre 1905.)

A. Parent, chef du « Quatuor Parent », chevalier de la Légion d'honneur. (Octobre 1900.)

P. de Prat, ancien magistrat, docteur en droit. (Octobre 1909.)

M. Storez, architecte diplômé du Gouvernement. (Janvier 1905.)

Économe : M. Champenois. (Juillet 1903.)
Comptable : M. Brédy. (Janvier 1901.)
Infirmier : M. Minier. (Septembre 1900.)

LISTE DES ÉLÈVES

I. — Maison du Coteau.

1. Maurice de Barrau, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
2. Louis Boucquey, parle anglais et allemand.
3. Adrien Charlier, a passé quatre mois en Angleterre.
4. Pierre Cousin, a passé six mois en Allemagne.
5. Jacques Crépy, a passé quatre mois en Angleterre et six mois en Allemagne.
6. Eugène Dauprat, a passé trois mois en Angleterre.
7. Philippe Daeschner, parle anglais.
8. Jacques Dumaine, parle allemand.
9. Thierry Faure, a passé six mois en Angleterre.
10. Xavier Fels, a passé trois mois en Allemagne.
11. Paul Foisy, a passé trois mois en Angleterre.
12. Pierre Garreau, a passé trois mois en Angleterre et six mois en Allemagne.
13. Paul Giraud-Jordan, a passé trois mois en Angleterre et trois mois en Allemagne.
14. Pierre Giraud-Jordan, a passé trois mois en Angleterre.
15. Christian Glaenzer, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
16. Raoul Hervey, parle anglais.

17. Jacques DE LA BRUYÈRE, a passé trois mois en Allemagne et trois mois en Angleterre.
18. Pierre LYAUTEY, a passé six mois en Allemagne et trois mois en Angleterre.
19. Pierre MATRAS, a passé trois mois en Angleterre.
20. Henri MUSNIER, a passé trois mois en Angleterre.
21. Maxime OBERLÉ, a passé six mois en Angleterre et trois mois en Allemagne.
22. Philippe PÉRIER, parle anglais.
23. Pierre PRIEUR, parle allemand.
24. Raymond PRIEUR, a passé six mois en Allemagne et un mois en Angleterre.
25. Claude SAINT-LÉGER, a passé cinq mois en Allemagne.
26. Louis SPRAUEL, a passé trois mois en Allemagne et trois mois en Angleterre.
27. Robert THIBAUD, a passé six mois en Angleterre.
28. Robert DE VINCELLES, parle allemand.
29. John WADDINGTON, a passé trois mois en Allemagne, parle anglais.
30. Georges WITZ, a passé quatre mois en Allemagne.

II. — MAISON DE LA GUICHARDIÈRE.

1. Constantin CAPSCHA, parle russe.
2. Guy CARON, a passé trois mois en Angleterre.
3. Jacques CASTAN, a passé trois mois en Angleterre.
4. Édouard CHAUVOT.
5. Georges CHENEST.
6. Jean DEMELLE, parle anglais.
7. Paul ESTRABAUT, a passé deux mois en Angleterre, parle allemand.
8. André FERRAND, a passé trois mois en Angleterre et six mois en Allemagne, parle russe.
9. Marcel FERRAND, a passé six mois en Angleterre et trois mois en Allemagne, parle russe.
10. Léon FORESTIER, a passé six mois en Angleterre.
11. François GALL, a passé deux mois en Allemagne.
12. Georges GRANDJEAN.
13. Hubert KNOPFF, parle allemand.
14. Siegfried KNOPFF, parle allemand.
15. Henry LEROY, parle anglais.
16. Ivan DE MAIGRET.

17. René Martin, a passé six mois en Angleterre.
18. Georges Mercado.
19. Paulo de Moraes Barros, a passé deux mois en Angleterre, parle allemand.
20. Édouard Mörch, a passé sept mois en Angleterre.
21. Jean Néraud, a passé trois mois en Allemagne.
22. Aristotèle Pappia.
23. Pierre Polot, a passé six mois en Angleterre.
24. Jacques Pozzi, a passé trois ans en Angleterre.
25. Jacques Renauld, a passé trois mois en Allemagne.
26. Lucien Riom, a passé trois mois en Allemagne, parle anglais.

III. — Maison des Pins.

1. Gaston Bardot, parle allemand.
2. Henri Boyer.
3. Mario Brandao.
4. Louis Charonnat, a passé trois mois en Angleterre.
5. Roger Chauchat.
6. Jean Cousin, a passé trois mois en Angleterre.
7. Paul Derihon, a passé trois mois en Angleterre.
8. François Firmin-Didot.
9. Hervé Gauthier-Villars, a passé six mois en Angleterre.
10. Édouard Giraud, parle russe.
11. André Grange, a passé trois mois en Angleterre.
12. Marcel Grange, a passé trois mois en Angleterre.
13. Louis Huchard, a passé huit mois en Angleterre.
14. Roger de Madariaga, parle allemand.
15. Maurice Mercy, parle allemand.
16. José Moreira de Serpa Pinto.
17. Harry Kilpatrick Morgan, a fait un stage de trois mois en Allemagne et parle anglais.
18. Jacques Mottheau, a fait un stage de six mois en Angleterre.
19. Arthur O'Neill, parle anglais.
20. Paul Plisson, a passé un mois en Angleterre.
21. Roger Picot.
22. Antoine Potocki, parle russe, anglais et allemand.
23. Jean de Pourtalès, a passé deux mois en Allemagne et parle anglais.
24. Mariano Procopio, parle anglais.
25. Paulo Procopio, parle anglais.
26. Robert Réquédat, a fait un stage de trois mois en Angleterre.
27. Preston Sturjes, parle anglais.

28. Remy THIÉBAUT, parle espagnol.
29. Gilbert TRIBOULET, a passé un an en Angleterre et six mois en Allemagne.
30. Francis TRIBOULET, a passé trois mois en Angleterre et six mois en Allemagne.
31. Marc VALENTIN, a passé six mois en Angleterre.

IV. — MAISON DES SABLONS.

1. Maurice AUZÉPY, parle anglais.
2. Max AUZÉPY, parle anglais.
3. Étienne DE BARY, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.
4. Robert DE BARY, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
5. Jean de BAVIER, parle anglais.
6. Michel BRÉAL, parle anglais.
7. Jean BUREAU, a passé un an en Allemagne.
8. Georges DELMAS, parle anglais.
9. Andre DRIEUX.
10. Pierre DRIEUX.
11. Jean-Paul GRINDA, parle anglais.
12. André GUIRAUD, a passé cinq mois en Angleterre.
13. Henri GUIRAUD, a passé cinq mois en Angleterre.
14. Pierre GUIRAUD, a passé six mois en Angleterre.
15. Maurice LAGIER, a passé six mois en Angleterre.
16. Marcel LANGER, a passé quatre mois en Angleterre.
17. Maurice LANGER, parle allemand.
18. Roger LANGER, parle allemand.
19. Étienne MARTIN, parle anglais et allemand.
20. Olivier MARTIN, parle anglais et allemand.
21. Wassili MESTCHÉRINE, parle russe.
22. Jean MOUSSY, a passé trois mois en Allemagne, parle russe.
23. André NIVARD, a passé un an en Angleterre.
24. Jacques PALLUAT DE BESSET, parle anglais et allemand.
25. Joseph PALLUAT DE BESSET, parle anglais.
26. Louis ROCHER, a passé un an en Angleterre.
27. Marcel ROUGEAULT, a passé six mois en Angleterre.
28. François SALMON-LEGAGNEUR.
29. Henri SEYRIG, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.

V. — Maison du Vallon.

1. Charles Ardohain, parle espagnol.
2. Robert Ardohain, parle espagnol.
3. Lucien Berthet.
4. Jacques Bocquin, parle allemand.
5. Jean Castan, a passé six mois en Angleterre, et trois mois en Allemagne.
6. Eugène Cernatesco.
7. Jean Colin, a passé cinq mois en Angleterre.
8. Evelyn Conlon, parle anglais.
9. Pierre Corbière, parle anglais.
10. Marcel Courtade, a passé trois mois en Angleterre.
11. Jean Cousin, a passé six mois en Angleterre.
12. Robert Cousin, a passé six mois en Angleterre.
13. Charles Delbruck, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.
14. Robert Fournaraki.
15. Léon Gardères-Roux, a passé six mois en Angleterre.
16. Marcel Gaveau, a passé cinq mois en Angleterre.
17. Olivier Glaenzer.
18. Jean Griset.
19. Marcel Japy, a passé trois mois en Angleterre.
20. Paul Lebouteux, a passé six mois en Angleterre.
21. Maurice Luchaire, a passé deux mois en Angleterre.
22. Patrice Mac Avoy.
23. Edgardo de Magalhaès, parle anglais.
24. Alexandre de Manziarly, a passé trois mois en Angleterre.
25. Noël Martin, a passé deux mois en Allemagne et deux mois en Angleterre.
26. Frédéric Mason, a passé six mois en Allemagne et un an en Angleterre.
27. Étienne Mermier, a passé six mois en Angleterre.
28. Paul Morin, a passé trois mois en Angleterre.
29. Stéphane de Pierres.
30. Robert Tedesco.
31. José de Verda.
32. Luis de Verda.
33. Jean Vincent.
34. Jean Wetzel, a passé six mois en Allemagne et six mois en Angleterre.

VI. — ÉLÈVES EN STAGE.

1. Maurice AUBRY, à Ilsenburg.
2. Raymond DEGAUVILLE, à Eastbourne.
3. François DUNOD, à Saint-Léonard's-on-Sea.
4. Jean DUNOD, à Bexhill.
5. Louis DUNOD, à Saint-Léonard's-on-Sea.
6. Roger FAURE, à Holt.
7. Jean FLOCH, à Rhyl.
8. Jean GAICO, à Bromley.
9. Michel GRANGE, à Cologne.
10. Jean HARDY, à Eastbourne.
11. Pierre JUIN, à Bischofstein.
12. Henri LEBOUTEUX, à Hove.
13. Gustave LAURENT, à Cochem-sur-Moselle.
14. Roger LIGAULT, à Bognor.
15. Daniel MORCH, à Winchfield.
16. Henry MERLIN, à Eastbourne.
17. Louis NOZAL, à Bieberstein.
18. Félix PENIAUX, à Caterham-Valley.
19. André Prieur, à Eastbourne.
20. Paul RÉMOND, à Torquay.
21. Lionel RIOM, à Bournemouth.
22. Ernest ROMEU, à Eltham.
23. Jacques SABOURAUD, à Margate.
24. Émile SABOURAUD, à Margate.
25. André SEYRIG, à Eastbourne.
26. Jean STEINER, à Haubinda.
27. Alain TRIBOULET, à Halton.
28. Maurice TRIBOULET, à Halton.

LE BAPTÊME DE LA CLOCHE

L'année 1908-09, la dixième de l'École, avait vu construire notre jolie chapelle. Depuis l'hiver, on l'apercevait de la grand'route, au coin du chemin de Mandres, avec son pignon rose, avec son grand toit courbé descendant jusqu'à terre, comme les ailes d'une mère poule qui couve ses poussins. De plus loin encore on voyait poindre son clocher, mais ce clocher était sans voix.

Les premiers communiants de cette même année[1], résolurent de lui en donner une et demandèrent à leurs parents de nous offrir de quoi fondre et monter une cloche : ce qui fut fait, et largement. Pour parrain, ils choisirent l'un d'entre eux, Paul Giraud-Jordan, et pour marraine, Suzanne Corbière, la sœur d'un autre, et le 30 janvier 1910 tout était prêt pour le baptême.

Suspendue à des troncs de sapins enguirlandés, vêtue par sa marraine, comme un nouveau-né, de soie blanche et de dentelle, la cloche apparaissait au milieu du sanctuaire. L'assemblée, malgré les inondations de la Seine et les difficultés de la circulation, était nombreuse. Monseigneur l'Évêque d'Évreux, empêché, nous avait exprimé son regret de ne pouvoir nous donner à cette occasion une nouvelle marque de sa bienveillance. Délégué par sa Grandeur, M. le Doyen de Verneuil vint présider la cérémonie.

Couvert de la chape aux reflets d'or, il donna à la cloche ses noms de Paule Suzanne, puis, en quelques paroles vigoureuses, il dit tout ce que l'Église et la France attendaient des jeunes chrétiens formés aux Roches et la bénédiction commença. Lavages, onctions d'huile sainte, encensements furent faits selon les rites de la liturgie, pendant que le clergé récitait les psaumes. Les prières finies, avec leur beau symbolisme, avec l'évocation de tant de souvenirs bibliques, le diacre lut en saint Luc l'évangile de Marthe et Marie : car la cloche est une orante, toujours en adoration devant le Tout-Puissant. Alors le célébrant, le parrain et la marraine frappèrent chacun trois fois la cloche avec le battant de bronze et la cérémonie se termina par le salut du Saint-Sacrement. Enfin, quand tout fut achevé, les dragées du parrain n'oublièrent personne[2].

Depuis lors, chaque jour, le matin, à midi et le soir, notre pe-

1. Maurice Aubry, Marcel Ferrand, Jacques Bocquin, Jean Hardy, Guy Caron, Paul Giraud-Jordan, Louis Charonnat, Henry Merlin, Pierre Corbière, André Prieur, Raymond Decauville, Lionel Riom, Xavier Fels, Georges Witz.

2. L'inscription suivante a été gravée sur la panse : « L'an du Seigneur 1910, le 30 janvier, j'ai été nommée Paule Suzanne, par Paul Giraud-Jordan et Suzanne Corbière. J'ai été bénite par Armand Bouchard, Doyen de Verneuil, Pie X étant Pape, Philippe Meunier, Évêque d'Évreux, Edmond Demolins, fondateur de l'École des Roches, Georges Bertier, directeur, Maurice Gamble, aumônier, E. Biron, fondeur.

tite cloche sonne l'angelus. Voix du ciel, elle élève nos âmes. Chaque dimanche, elle nous invite à la prière commune de la sainte messe et du salut. Elle nous rappelle qu'un jour, là-bas, à Nazareth en Galilée, par le consentement de la douce Vierge Marie, le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous sauver et qu'il renouvelle tous les matins sur l'autel l'immolation du Calvaire. Elle nous dit qu'une autre cloche a sonné gaiement à notre baptême et qu'une autre encore sonnera pour notre départ suprême. Voix de la terre, tantôt joyeuse, tantôt plaintive, elle fait monter vers Dieu notre reconnaissance ou notre désolation, elle adore et elle implore, elle remercie et elle demande pardon. Et ainsi, comme le prêtre, elle parle à Dieu de la part des hommes et aux hommes de la part de Dieu.

Ah! puisse-t-elle, quand sa jolie voix berceuse et monotone murmure dans l'air autour de nous, remplissant, mais sans le troubler, le silence de nos prairies, puisse-t-elle faire mourir d'autres voix! Voix âpre de l'intérêt, voix trompeuse de l'orgueil, voix lancinante de la chair, voix insolente du mensonge. Celles-là, font beaucoup de bruit, comme le mouvement d'une grande ville, étourdissant et tapageur, mais elles sont stériles. Puisse-t-elle pénétrer jusqu'au fond de nos âmes et y faire chanter des voix moins bruyantes, mais plus fécondes! Voix de loyauté, d'activité, de repentir, voix d'amour du prochain et d'amour de Dieu. Pour entendre celles-ci il faut prêter l'oreille, mais si une fois on a goûté leur charme, on ne s'en lasse plus, elles remplissent le cœur jusqu'à déborder. Puisse l'aimable voix de notre cloche leur ouvrir la porte!

Puissions-nous tous aux voix décevantes du mal dire avec le doux chantre Verlaine :

> Ah! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes!
> Sentences, mort en vain, métaphores mal faites
> Toute la rhétorique en fuite des péchés,
> Ah! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes!
>
> . . . . . .
>
> Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez.
> Mourez parmi la voix que la prière emporte au ciel...

Abbé GAMBLE.

SONNET

« A mes petits élèves de Quatrième. »

Mes chers petits, quand je m'éveille, le matin,
Je suis parfois bien las, bien triste et bien morose;
Le rêve était en vers et la vie est en prose,
Et mon navire est vieux et le port est lointain!

Il faudra naviguer jusqu'au soir incertain
Et le soir sera-t-il tempête ou soleil rose?
Souvenez-vous d'Ulysse épuisé qui repose
En rêvant d'Ithakè, dans l'aurore et le thym.

Ainsi, lorsque je viens sur le seuil de ma classe,
Un clair soleil d'avril naît de vos yeux et chasse
Les lourds oiseaux d'orage et les flots malfaisants.

J'abdique, en arrivant, mon triste droit d'aînesse
Et je bois à ce frais ruisseau de vos treize ans
Et je me rajeunis avec votre Jeunesse!

René Des Granges.

Les Roches, juillet 1910.

MES PETITS

Voici que se termine pour quelques-uns d'entre eux le cycle des études enfantines parcouru en trois ans. Cette année, les trois classes préparatoires fonctionnent et sont pompeusement

Photo Deslandres.

LA CLASSE DES PETITS.

décorées des dénominations qui rapprochent de celles des « grands » : ce sont la 9e, la 10e et la 11e. Dans cette dernière classe, les trois petites filles qui la composent ont quatre ans : ce sont Monique Bertier, Élisabeth Trocmé, Cécile Storez. Naturellement il n'est question ni de lecture, ni d'écriture ; mais nous apprenons à compter au moyen d'une foule d'objets aussi variés que possible et combinés à l'infini ; puis, nous fixons nos petites attentions bien courtes, grâce à notre curiosité naissante, en expliquant de nombreuses images : par elles, on apprend à observer, le langage s'enrichit d'une foule de mots, d'expressions, et les connaissances usuelles s'augmentent au jour le jour. Puis, c'est la mémoire qui s'exerce à retenir de petites poésies ;

l'oreille et la discipline qui se forment, grâce à toutes nos chansons mimées, et l'on se sépare chaque jour, après 30 ou 40 minutes de classe, sans avoir eu le temps d'éprouver autre chose que le sentiment d'avoir été très sage, très occupée, et l'on est fière de rapporter à sa maman la belle image qui constitue la récompense quotidienne.

En 10e, trois petites filles encore : Anne-Marie et Marie-Louise Storez, Yvonne Jenart. Ce sont des études beaucoup plus vastes que nous abordons : l'histoire de France expliquée par de jolies images, l'histoire sainte. La géographie, enseignée d'abord par des cartes en relief, du sable disposé par les enfants sur de grandes feuilles de papier bleu, représentant la mer, est devenue l'étude préférée. Maintenant que nous savons très bien nos définitions, nous étalons sur la table une grande carte; et tandis qu'un petit doigt y trace le parcours d'un grand voyage, nous consultons les albums de vues, où nous trouvons des photographies de villes ou de régions traversées. Si la mémoire ne retient aucun de ces itinéraires par ordre des étapes, au moins acquiert-on la connaissance du rapport de la carte avec la réalité, et nous aurons au moins donné à ces petites intelligences, la clé de l'étude de la géographie. L'histoire naturelle a conquis aussi toutes les sympathies, et en feuilletant nos albums illustrés, nous sommes capables de nommer un grand nombre d'animaux, d'en citer les habitudes, et d'indiquer les régions où ils vivent. La lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire sont étudiées en dehors de la classe.

Enfin, voici les grands de 9e qui deviendront au mois d'octobre de « vrais élèves » en entrant en 8e, ce dont ils se réjouissent vivement d'ailleurs : ce sont Antoine et Marie-Rose Bertier, Raoul Hervey, Robert Minier, Robert Tédesco. Les études ont été très sérieuses et les résultats satisfaisants. Cette année, nous aurons vu en entier la grammaire de Ragon, cours préparatoire, avec exercices correspondants, écrits en dehors de l'heure de la classe. En arithmétique, les quatre règles, la table de multiplication, et les éléments du système métrique. En géographie, l'Europe, l'Asie, l'Afrique avec un grand nombre de vues et de récits sur les

pays étudiés. L'histoire de France : des Gaulois à la guerre de 1870 comprise. En histoire naturelle : insectes, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères, et quelques notions élémentaires sur le corps humain. Enfin, à l'étude de l'histoire sainte, s'est ajoutée cette année celle des éléments du catéchisme. Comme devoirs écrits, tout était nouveau cette année, et tout a plu ; mais je dois dire que les rédactions ont eu le plus grand succès et dénotent déjà une réelle habitude d'observation, due, je crois, à l'usage si fréquent des images pour l'enseignement de toutes les matières étudiées depuis trois ans.

Et voilà un aperçu bien court et bien incomplet des études des tout petits; il ne donne ni l'impression de leur discipline et de leur bonne tenue, ni celle de la naïveté et de l'imprévu de leurs petites réflexions si franches et si personnelles ; ah ! que trois années passent vite au milieu de ces attachantes petites natures, de ces petites intelligences dont on a guetté l'éveil et dirigé les premiers progrès. Ah ! vous vous réjouissez de grandir, de devenir de « vrais élèves » : j'ai tâché de vous y amener peu à peu, et maintenant que vous voici parvenus au seuil, je me prends à me demander pourquoi vous grandissez si vite, et à regretter ce temps qui demain sera le passé, pendant lequel vous étiez encore « Mes petits ».

V. Sainte-Marie.

LES CONFÉRENCES ET LES SÉANCES RÉCRÉATIVES

L'histoire de l'art et l'histoire de la musique ont été, cette année, le sujet de deux séries de conférences.

M. le lieutenant Romieux, après avoir rappelé les caractères généraux de l'art, nous a montré de fort belles projections des œuvres de l'art quaternaire, de l'art préhistorique en Égypte et à Troie, de l'art de l'Assyrie et de l'Inde.

M. Landormy a repris ses intéressantes causeries. Il nous avait fait assister, l'année dernière, aux progrès de la musique instrumentale jusqu'au XVIIIe siècle ; continuant son exposé, il nous fit voir comment la technique perfectionnée par les Ita-

liens fut utilisée par les grands maîtres allemands : Bach et Haendel, Haydn et Mozart, Beethoven. Il nous dit leur vie, et de chacune de ces vies d'artistes pour qui la Fortune et la Gloire n'eurent souvent que de tardifs sourires, il a su tirer la leçon. Bach et Haendel furent contemporains; pour expliquer l'intimité et la complexité du premier, il faut connaître la modestie de son existence restreinte et la profondeur de son sentiment religieux; le second, plus mondain, plus ambitieux, nous a laissé des œuvres brillantes et sobres à la fois qui annoncent l'âge classique, tout entier résumé par les noms glorieux de Haydn et de Mozart. Beethoven, qu'on ne peut enfermer dans le cadre factice d'une école ou d'une époque, est au nombre de ces génies dont il est difficile de parler sans les amoindrir : aussi le conférencier, ne s'attardant pas aux commentaires inutiles, nous raconta-t-il simplement la vie de soucis, d'inquiétudes matérielles ou morales, la destinée tragique qui produisit une œuvre tourmentée et surhumaine.

Rappelons ici que M. Landormy a récemment publié une *Histoire de la Musique :* elle n'a pas seulement le mérite d'être le premier ouvrage de ce genre destiné à l'enseignement secondaire; elle est, de plus, remarquable par son information comme par la sûreté et l'indépendance de son jugement.

Le 13 janvier, M. Paul Landormy et M. Parent organisèrent, avec le concours des professeurs de musique de l'École, un concert au profit de la Caisse Mutuelle des professeurs de l'enseignement libre, salle Gaveau. M. Landormy débuta par une charmante causerie sur la musique au collège. M. Parent, admirablement secondé par M. Lambotte qui venait d'exécuter avec fougue et virtuosité *la Bourrée fantasque*, de Chabrier, interpréta d'une façon magistrale la sonate de Franck. Puis, avec sa brillante élève, Mlle C. Demolins, il transporta d'enthousiasme son auditoire en exécutant le concerto pour deux violons, de Bach. Le wagnérien poème pour violoncelle de Vreuls, par M. Corbusier, et le trio en *ré* mineur de Schumann dans lequel M. Bonjean montra tout son talent de violoniste, complétèrent ce concert si réussi.

Comment sortir du domaine de l'art, sans parler de M. Des Granges et de ses voyages qui sont toujours des pèlerinages vers la Beauté ? Plusieurs d'entre nous sont allés en Allemagne, et chacun en a rapporté des impressions différentes. L'un s'est plu à éveiller, dans les villes romantiques, l'ombre de la vieille Allemagne, idéaliste et rêveuse ; l'autre est revenu émerveillé par une nation dans laquelle les lois sont appliquées et les règlements observés. M. Des Granges ne s'est pas attardé aux belles légendes du passé ; il a laissé à d'autres le soin d'étudier le colosse aux énergies puissantes, et l'Allemagne qu'il nous a dépeinte dans une attachante conférence était nouvelle pour beaucoup, inattendue pour quelques-uns. Voyageant en artiste et en compagnie d'un artiste, il a été frappé par le renouveau artistique qui se manifeste dans la légendaire patrie du mauvais goût : rejetant les formules faciles et surannées, se dégageant des erreurs funestes aux premiers apôtres du style moderne, les Allemands se sont hardiment engagés dans une voie nouvelle, harmonieuse, sobre, un peu rigide, et ont réalisé, dans la décoration des édifices et l'ornementation des intérieurs, de remarquables ensembles. Il serait, je crois, dangereux d'insister sur l'originalité de ces tentatives qui procèdent de la réforme tentée par Morris en Angleterre, et ce serait préparer au voyageur d'amères désillusions que de trop généraliser ; mais le renouveau, s'il est encore limité, est incontestable et nous sommes malheureusement loin de voir en France une administration et un public suivre l'admirable exemple qui nous est apporté d'Outre-Rhin.

M. Des Granges est toujours le causeur incomparable que nous ne nous lassons pas d'entendre ; il est toujours le lecteur habile à rendre la finesse d'un dialogue et la musique d'un vers : aussi *Chantecler*, lu par lui, fut-il un triomphe.

Au moment où j'écris ces lignes, M. Burnand, le peintre des *Paraboles*, nous quitte après nous avoir entretenus de l'art religieux et plus particulièrement de la peinture religieuse italienne. Selon lui, l'art religieux doit, pour se renouveler, retrouver la sincérité d'inspiration et la simplicité dont il s'est

écarté depuis les Primitifs : aux idéales madones de Botticelli et de Fra Angelico, on peut opposer la recherche et la mondanité des vierges de Raphaël et de Léonard de Vinci. M. Burnand est un apôtre du renouveau artistique chrétien, mais sa formule n'est-elle pas un peu étroite et ne pouvons-nous voir un véritable sentiment religieux dans la *Pieta* de Michel-Ange et dans le plafond de la Chapelle Sixtine?

L'École a donc largement fait place cette année aux questions artistiques, — et je n'ai cité que les conférences; c'est encore d'art que nous a entretenus Mme de Custines, de l'art délicat et difficile qui préside aux relations et aux rapports sociaux.

Plus graves furent les autres conférences. Au mois d'octobre, M. de Rousiers réunit l'École et parla avec force de la discipline à laquelle doit se soumettre l'homme d'action moderne. La discipline sociale est indispensable dans une éducation qui prétend préparer à la vie : quelle coordination d'efforts ne suppose pas l'existence la plus solitaire,

> Car au temps où nous sommes
> Nul ne peut se vanter de se passer des hommes?

Dans nos sociétés à complexité croissante, où les hiérarchies s'entremêlent et ne sont plus superposées, la discipline est plus nécessaire qu'elle ne l'était autrefois. La forme sous laquelle elle se présente à nous a également varié : nous rejetons la soumission passive et déprimante, et nous prétendons accepter et imposer une discipline volontaire basée sur la maîtrise de soi-même.

Quelque temps après, M. de Rousiers étudia devant nous la vie du port de Marseille. Marseille fut longtemps le trait d'union entre l'Europe occidentale et le Levant; il reste peu de chose de cet ancien rôle commercial; le port a maintenant une activité toute industrielle et, pour prospérer, il semble devoir étendre de plus en plus sa fonction régionale : le temps est passé des ports à fonction unique, le commerce maritime se soude fortement au commerce terrestre et les ports doivent se relier plus étroitement à un arrière-pays qui fournira un appoint

considérable à leur commerce ou à leurs industries. Cette conférence a clos la série des études dont M. de Rousiers voulut bien nous donner la primeur et qu'il vient de réunir en volume.

Plus intime fut la causerie que M. de Rousiers fit aux professeurs sur l'emploi de la Science sociale dans leur enseignement. Comme il le rappelait dans le discours prononcé à la cérémonie de l'inauguration du buste de M. Demolins, les origines de l'École sont tout entières dans la Science sociale. Fondée sur les conclusions de cette science, l'École doit, dans son enseignement, tenir compte de ses travaux et des résultats auxquels elle arrive. Il ne s'agit pas d'initier les jeunes esprits de nos élèves à ses méthodes scientifiques, mais elle peut être une aide précieuse pour celui qui sait l'employer et qui par elle donne plus de vie et d'unité à l'exposé des faits conditionnés par l'activité des sociétés humaines.

C'est au même auditoire que s'adressait M. Descamps quand il communiqua les intéressantes observations qu'il a recueillies dans les écoles anglaises. M. Descamps a mis en lumière un fait de première importance : le système scolaire anglais est étroitement relié à la hiérarchie sociale du pays; à telle classe de la société correspond tel genre d'école et un membre de la *middle class* n'aura pas l'idée d'envoyer son fils dans une école réservée aux représentants de la classe inférieure. Les écoles nouvelles anglaises, en réaction contre cette conception, ne se recrutent pas dans une classe déterminée.

Comment ne pas rappeler ici les charmantes réunions des Sablons, dans lesquelles chacun vient tour à tour faire profiter les autres de ses lectures? Commencées il y a deux ans à peine, elles ont déjà leurs fidèles, et cela n'est pas seulement dû à la diversité des lecteurs et des lectures, mais encore à l'accueil si simple et si cordial que M. et Mme Trocmé ont le secret de nous réserver.

La salle à manger des Sablons était trop étroite pour contenir tous ceux qui voulurent entendre les deux conférences de M. Bureau sur les corporations du moyen âge. L'origine des

corporations doit, pour M. Bureau, être recherchée dans un certain *sens social*, un sens des intérêts collectifs, propre à cette époque et nettement opposé à l'individualisme moderne. Simples rapports de voisinage au début, les associations corporatives se virent obligées de réglementer la fabrication, l'achat des matières premières, l'embauchage... etc. Après le XIVe siècle, les corporations évoluèrent : l'extension de la clientèle, le développement industriel, l'action plus égoïste des maîtres, les transformèrent jusqu'à amener leur disparition.

Nous n'avons entendu qu'une conférence scientifique : M. le Dr Sabouraud nous a, pendant une heure trop brève, initiés aux secrets de la *domestication des microbes*. Peu à peu et d'une façon d'abord empirique, l'homme a compris comment il pouvait utiliser les microbes; il a su, à la suite des travaux de Pasteur, comment il lui était possible de diriger à sa guise les fermentations qui lui fournissent le levain du pain, le vinaigre, le vin, le lait caillé, le fromage... etc. Les résultats ont surtout été merveilleux dans la domestication des microbes nuisibles : à propos du choléra des poules et du charbon des bestiaux, Pasteur comprit qu'on pouvait domestiquer le microbe et se faire du microbe domestiqué une défense contre son congénère sauvage : c'est le vaccin. Mais il y a des maladies microbiennes qui ne se vaccinent pas, comme le croup, le tétanos; leurs microbes tuent par les poisons qu'ils secrètent et qu'absorbe le malade. En filtrant des cultures de ces microbes, on peut manier le poison sans les microbes, et en l'inoculant à des animaux, on a observé que lorsqu'ils ne mouraient pas, c'est parce que leur organisme avait fabriqué une dose de contre-poison proportionnelle au poison qu'ils avaient reçu. De là toute une méthode de traitement imaginée par Roux et Behring... De ces travaux sont résultés d'immenses progrès dans l'hygiène publique, aussi bien que d'inappréciables conséquences financières. La vie des hommes qui ont créé la microbiologie, la vie de Pasteur, de Koch, de Lister, de Roux, sont un exemple magnifique de ce que peuvent l'énergie et la volonté appliquées au bien. C'est par une leçon de dévouement et de ténacité dans l'effort que s'est

terminée cette savante dissertation, si bien mise à la portée de tous par l'éminent conférencier.

Maintenant, il me reste à rappeler les séances de la Saint-Nicolas, du mardi-gras, celle qu'organisa l'Équipe de foot-ball et celle de la fête de l'École. La fête du mardi-gras, avec son cortège historique si bien réglé par M. Dupire, restera longtemps dans notre souvenir : M. Des Granges y fit représenter deux savoureuses farces du XVe siècle dans lesquelles se révélèrent de jeunes acteurs tels que Th. Faure, Dumaine, P. Giraud-Jordan, P. Cousin, Caron et R. de Bary. Tout dernièrement nous avons applaudi leurs aînés, Boucquey, Lyautey et Guiraud dont le jeu ne pâlit pas à côté de l'expérience d'acteurs de profession et de l'entrain de Mlle Lemaire. Je voudrais parler de tous ces petits actes amusants ou pathétiques, de ces chansons et de ces récitations qui nous ont fait passer des heures joyeuses et bonnes, mais l'espace m'est mesuré et je veux employer mes dernières lignes à remercier, au nom de tous, ceux qui sont venus nous faire part de leur science et ceux qui ont su tour à tour nous divertir et nous émouvoir.

Henri MARTY.

COMMENT ON FAIT SOI-MÊME UN APPAREIL DE 100 FR. POUR 0 FR. 95.

Un jour, nous entreprîmes de faire des expériences de radiographie. Des rats, des grenouilles, des oiseaux succombèrent; de nombreuses plaques photographiques furent voilées; sur l'écran au platino-cyanure, nous n'apercevions que de vagues squelettes et d'informes objets!...

Ce qui manquait à notre bobine, c'était un interrupteur fonctionnant bien. Il fallait remplacer notre trembleur par un Wehnelt.

Nous feuilletons le catalogue :... 100 francs!

A la fin de l'année, c'était cher! les crédits de la Physique et de la Chimie n'étaient plus qu'un souvenir. Que faire? Fallait-il nous contenter des pauvres résultats auxquels nous étions

arrivés? Évidemment, c'était impossible. Construire l'appareil nous-mêmes puisque nous ne pouvions l'acheter? Il est vrai que nous aurions pu commencer par là.

La réussite fut complète; l'appareil que nous avons cons-

LE LABORATOIRE DE CHIMIE DES GRANDS ENTIÈREMENT AMÉNAGÉ PAR M. CHAMPAULT ET SES ÉLÈVES.

truit fonctionne admirablement et la terreur a envahi la gent des oiseaux et des grenouilles.

Maintenant, voulez-vous savoir ce que nous a coûté cet interrupteur électrolytique, marqué 100 fr.?

1 vase en verre (obtenu en coupant 1 vieux flacon cassé).	0 fr. 05
1 tube à essais et son bouchon.....	0 fr. 10
1 fil de platine de 3 cm de long.....	0 fr. 50
1 lame de plomb (découpée dans un vieux tuyau).....	0 fr. 25
Acide sulfurique.....	0 fr. 05
Total....	0 fr. 95

Dix-neuf sous : fonctionnement parfait, simple et pratique. Vous pouvez essayer!

Ch. BODÉ et F. CHAMPAULT.

P.-S. — Nous exécutons toutes les radiographies qu'on veut bien nous confier : recherche des *projectiles* dans le corps humain, des *fractures* des os, examen de tous objets non entièrement métalliques, visite des malles suspectes, sans besoin de les ouvrir, etc...

Le prix de chaque cliché est de 5 francs, versés au budget spécial de radiographie.

LA MUSIQUE

Je voudrais essayer en quelques lignes de donner un aperçu des résultats que nous avons obtenus ici au point de vue musical depuis la création de l'École.

Tout le monde reconnaît que la musique a pris depuis quelques années une extension presque soudaine; on ne compte plus le nombre des concerts et conférences qui se donnent tous les jours et qui sont suivis assidûment non seulement à Paris, mais aussi en province. C'est pour répondre à ce nouveau besoin que nous avons fait ici à l'École des Roches une si large place à cet art. Si, en effet, la musique est l'expression de la pensée et des sentiments humains par les sons, on conçoit facilement l'importance qu'elle peut avoir dans l'enseignement général et dans l'éducation.

Il s'agit donc d'initier l'enfant à la connaissance de l'intellectualisme de la musique par les mêmes moyens que l'on emploie pour lui apprendre la grammaire et la littérature.

D'abord enseigner à tous les élèves la lecture, l'écriture et l'orthographe de la musique par des classes de solfège obligatoires et progressives jusqu'à la fin de la seconde. Nous voudrions arriver à les initier tous à l'harmonie et leur apprendre à analyser une œuvre au moins au point de vue des accords et de la modulation, voire même à leur en faire comprendre la structure.

Pour cela, ce qu'il faut avant tout, c'est « intéresser les élèves », et il semble que le chant soit le meilleur moyen et le plus facile pour leur donner le goût et l'envie de se dévelop-

per. On ne connaît pas assez en France l'importance du chant, soit au point de vue physique, soit au point de vue éducatif. Les chœurs anglais, allemands, hollandais, belges sont renommés partout, et cela vient de ce que, tout jeunes, les enfants sont habitués à chanter et arrivent, si peu doués qu'ils soient, à développer leur voix et à éduquer leur oreille. Les violonistes débutants auraient infiniment moins de peine à jouer juste si, depuis longtemps, ils étaient familiarisés par le chant et le solfège, avec la valeur exacte des comas. Il existe dans l'anthologie chorale des XVIe et XVIIe siècles de petites merveilles qui peuvent s'adapter à des voix d'enfants et qui sont, par la difficulté de leur écriture contrapontique, un excellent exercice d'assouplissement et de discipline. Nos professeurs de musique sont arrivés à faire chanter, le terme dernier, au concours du chant de maisons, cinq de ces petites œuvres de Capella avec une justesse presque parfaite et beaucoup d'ensemble.

Je dois ajouter que les enfants s'y étaient tellement intéressés que, dans le but d'arriver à une exécution aussi bonne que possible, ils avaient volontairement répété, pendant quelques-uns de leurs temps libres, les parties difficiles qui demandaient un peu plus de travail.

Un autre moyen de faire pénétrer la musique dans l'éducation est de faire connaître par des conférences et des auditions l'histoire de la musique et celle des grands maîtres, et d'expliquer le sens intellectuel des œuvres. M. Paul Landormy nous fait en ce moment une série de conférences sur ce sujet, et à chaque séance notre petite classe d'orchestre donne une ou plusieurs auditions comme exemple à l'appui.

De plus, Mme Demolins donne chez elle, à la Guichardière, depuis dix ans, plusieurs fois par terme, des soirées musicales où l'on ne vient que pour écouter de *la musique pure*, de la musique de chambre.

On est donc ici au courant des idées musicales modernes; d'Indy, Debussy, Franck ou Lekeu sont tout aussi aimés et appréciés que Beethoven, Mozart ou Rameau.

Le côté instrumental n'est pas négligé non plus, bien que ce

soit le point le plus difficile dans une école. Les natures vraiment douées sont rares et tous ne disposent que de peu de temps à consacrer à l'étude d'un instrument. Nous sommes arrivés cependant à former de bons exécutants qui pourront se faire plaisir et aborder des œuvres importantes et difficiles. Pour ma part, j'ai toujours été frappé du nombre de mes anciens élèves des Roches qui venaient, après leur départ de l'École, me remercier de les avoir fait travailler un peu sérieusement et de leur avoir procuré un développement artistique qui leur servira et dont ils jouiront toujours.

Je suis heureux et fier d'annoncer que Mlle Camille Demolins, qui a fait toutes ses études musicales à l'École des Roches, vient d'obtenir, après deux ans d'études à la Schola Cantorum de Paris, son diplôme du deuxième degré avec la mention *Très bien*.

Il me semble qu'un gros progrès a été réalisé et qu'un pas est fait vers une nouvelle méthode d'enseignement musical.

Il ne s'agit plus d'inculquer quelques notions arides et sèches de solfège à ceux dont le seul idéal est de jouer un petit morceau de salon pour leur famille les jours de fête. On ne forme ainsi ni musiciens ni intellectuels. J'espère que la jeune génération actuelle ainsi éduquée sera capable, sinon de prendre part au nouvel essor si rapide et si beau de nos compositeurs modernes, du moins de s'y intéresser.

Je suis l'interprète de tous ici pour exprimer la reconnaissance que nous devons à M. Demolins pour la liberté si complète qu'il nous a laissée d'accomplir progressivement ces réformes, et même bien souvent il fut le premier à nous aider à frayer notre route au milieu des programmes de plus en plus chargés des examens.

J'ajoute que le directeur de l'École, M. Georges Bertier, facilite singulièrement notre tâche par le désir qu'il a de voir tous les élèves se perfectionner dans un art qu'il apprécie. Je l'en remercie.

Armand PARENT,
directeur de la musique à l'École des Roches.

Principaux morceaux exécutés pendant l'année 1909-1910.

Orchestre et chœurs.

Concerto grosso. . . .	CORELLI.
Concerto grosso. . . .	HAENDEL.
5e Symphonie	BEETHOVEN.
1re Symphonie.	BEETHOVEN.
Concerto pour violon et orchestre.	BACH.
Symphonie en *sol* min.	MOZART.
Symphonie en *mi* maj.	HAYDN.
Il est bel et bon. . . .	PASSEREAU.
Le joli mois de May. .	JANNEQUIN.
Le joli bois.	JERMISY.
Mignonne, allons voir si la rose.	COSTELEY.
Hymne.	BEETHOVEN.
1re Cantate avec orchestre.	BACH.
O Jesu dulcis.	VITTORIA.
Tantum ergo	BACH.
Ave Maria.	ARCADELT.
Psaume CL.	C. FRANCK.
Adoramus te.	PALESTRINA.
Andante de la sonate en *ut* mineur	BACH.
Andante en *sol* mineur.	LOCATELLI.
Ronde chantée.	GEVAERT.

Samedis de la Guichardière.

Pièces en trio.	RAMEAU.
Toccata et fugue en *ré* mineur.	TAUSIG BACH.
Sonate pour violoncelle.	VALENTINI.
Quatuor piano et cordes.	BEETHOVEN.
4e Sonate piano et violon.	BEETHOVEN.
Variations pour violoncelle.	L. LAMBOTTE.
Sonate piano et violon.	HAENDEL.
Sonate op. 90 pour piano.	BEETHOVEN.
Romance en *sol*. . . .	BEETHOVEN.
Sonate piano et violon.	G. LEKEU.
Pièces inédites pour piano.	ORBAN.
Poème pour violoncelle.	VREULS.

Séance du 9 juillet 1910

Avec le concours de Mlle Marthe Dron, M. Parent, Mlle C. Demolins, MM. Bonjean, Corbusier et Lambotte.

Programme.

Quintette (piano et cordes).	SCHUMANN.
Adagio pour violon et violon (1re audition).	L. LAMBOTTE.
Sonate (en *ré* min.) piano et violon.	SCHUMANN.

L'Administrateur-Gérant : LÉON GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
FONDATEUR
EDMOND DEMOLINS

CONFÉRENCE SUR LE PROJET DE CRÉATION A LONDRES D'UNE MAISON D'ÉTUDIANTS

Par J. PÉRIER

II

LE ROLE ET LES LIMITES DE LA SCIENCE SOCIALE

Par P. de ROUSIERS

III

LA TERRE DE CIRCÉ ET LE PAYS DES MORTS DANS L' « ODYSSÉE »

Par Ph. CHAMPAULT

IV

PHILOSOPHIE ET SCIENCE SOCIALE

Par G. OLPHE-GALLIARD

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
Août-Septembre 1910

SOMMAIRE

CONFÉRENCE SUR LE PROJET DE CRÉATION A LONDRES D'UNE MAISON D'ÉTUDIANTS, par Jean Périer. P. 3.

1° *Les cinq principales conditions du succès dans la vie pour les jeunes gens des classes dirigeantes;*
2° *Utilité d'une culture générale : la culture contemporaine;*
3° *Création à Londres d'une maison d'étudiants.*

Pourquoi nous faisons de la science sociale : LE ROLE ET LES LIMITES DE LA SCIENCE SOCIALE, par Paul de Rousiers. P. 28.

1° *L'objet propre de la science sociale;*
2° *Comment la science sociale atteint son but;*
3° *Utilité pratique de la science sociale;*
4° *La science sociale est-elle une règle de vie?*

LA TERRE DE CIRCÉ ET LE PAYS DES MORTS DANS L'ODYSSÉE, par Philippe Champault. P. 46.

1° *Les sites de Circé et des Morts, dans les textes;*
2° *Les sites de Circé et des Morts dans les réalités géographiques;*
3° *La science sociale moyen de critique interne.*

PHILOSOPHIE ET SCIENCE SOCIALE (d'après un ouvrage récent), par G. Olphe-Galliard. P. 73.

CONFÉRENCE

FAITE LE 21 JUIN 1910 A L'HOTEL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Par M. Jean PÉRIER

ATTACHÉ COMMERCIAL DE FRANCE EN ANGLETERRE

SUR LE PROJET DE CRÉATION, A LONDRES, D'UNE MAISON D'ÉTUDIANTS

Ainsi que vous le savez, j'ai à vous entretenir, ce soir, d'un projet de création, à Londres, d'une maison d'étudiants pour les anciens élèves de l'École des Roches. Mais, avant de vous exposer ce projet en lui-même, il m'est absolument nécessaire de vous expliquer, tout au long, l'idée directrice dont il est sorti et les motifs qui militent en sa faveur. Ce sera la première partie de cette conférence.

S'il m'est tant besoin d'insister, d'abord sur l'idée directrice, sur la genèse du projet en question, c'est que je me suis aperçu que, déjà, des malentendus se sont produits autour de ce projet, faute sans doute, de ma part, d'avoir assez montré, dans son plein jour, cette idée directrice.

Cette idée directrice, la voici, et je vous prie de ne pas la perdre de vue au milieu de tout ce qui va suivre. Si je vous propose d'envoyer vos fils à *Londres*, certes, c'est pour qu'ils s'y perfectionnent en anglais; certes aussi, c'est pour qu'ils s'y familiarisent avec la vie sociale anglaise: *mais c'est, avant tout et encore plus, pour que, dans ce grand carrefour des peuples, plongés, si je puis dire, toute la journée dans la pratique commerciale, ils y prennent le goût de l'action; pour que, le soir, on leur*

explique le sens de ce qu'ils auront vu durant le jour et que l'on commence à leur ouvrir l'esprit à la connaissance du monde contemporain.

Travailler à ouvrir l'esprit de leurs compatriotes aux choses de l'étranger est l'un des premiers devoirs des attachés commerciaux français. Or, ce soir, c'est comme attaché commercial de France en Angleterre que j'ai l'honneur de me présenter devant vous. En cette qualité, c'est-à-dire comme une sorte de vigie placée en avant pour surveiller l'horizon, j'ai déclaré plusieurs fois et je ne cesserai de répéter : *qu'il y va tout simplement de notre avenir de ne plus vivre repliés sur nous-mêmes, mais de regarder autour de nous, d'avoir les yeux constamment ouverts sur le vaste monde.*

Telle est bien, de plus en plus, en effet, l'une des conditions du succès dans la vie pour les individus comme pour les peuples. Voilà dix ans que, par profession et par inclination personnelle, j'étudie, je recherche, tant en Angleterre qu'en France, les causes qui, à notre époque, assurent généralement le succès dans la vie, aussi bien dans le commerce et l'industrie que dans les autres carrières. Mais, avant de vous faire part des résultats de mes recherches, je tiens tout d'abord à m'expliquer sur ce que j'entends par *succès dans la vie.*

I. — LES CINQ PRINCIPALES CONDITIONS ACTUELLES DU SUCCÈS DANS LA VIE POUR LES JEUNES GENS DES CLASSES DIRIGEANTES.

Réussir dans la vie, ce n'est pas seulement, selon moi, avoir acquis une fortune dans une profession lucrative, ou avoir brillé dans une carrière libérale. Cela, c'est simplement le succès individuel et, en l'atteignant, on peut n'avoir été qu'un écraseur, qu'un arriviste, c'est-à-dire un homme plus nuisible qu'utile. En effet, ne l'oublions pas, l'homme ne vit pas isolé, mais il vit en société. Pour déclarer qu'un homme a complètement réussi dans la vie, il faut donc savoir :

1° Si, à l'aide de ce qu'il avait apporté à la vie et de ce qu'il

en avait reçu, il a pleinement développé sa personnalité, dans le sens de ses aptitudes et en se conformant aux règles de la morale;

2° Si, par des moyens d'existence honnêtes et suffisants, il a pu constituer une famille à enfants nombreux et s'il a su bien élever ceux-ci;

3° S'il s'est rendu utile à la collectivité.

Bref, avoir réussi dans la vie, c'est avoir été *utile*, non seulement *à soi-même*, mais aussi *aux siens* et *aux autres*, c'est avoir réalisé cette belle devise d'une des Maisons des Roches : « Par soi et pour tous ». Encore une fois, pour qu'il y ait eu succès, la fortune n'est point nécessaire. Elle n'est pas un but. Mais, comme elle est un bien désirable et qu'elle peut être un puissant moyen d'action, si elle est venue par surcroît et s'il en a été fait un noble usage, le succès dans la vie est alors particulièrement complet. Autant une classe d'écraseurs ou d'arrivistes est nuisible pour une nation, autant une classe de riches généreux et surtout créateurs de travail est un immense bienfait.

Maintenant que j'ai défini ce que je voulais dire par le succès dans la vie, voici, telles que l'observation m'a permis de les dégager, les cinq principales conditions actuelles du succès dans la vie pour les jeunes hommes des classes dirigeantes. A ces jeunes hommes, il faut :

1° *Un caractère bien trempé;*

2° *Une vigoureuse santé;*

3° *Une bonne instruction secondaire, classique ou moderne, avec ou sans la sanction du baccalauréat;*

4° *Une spécialité;*

5° *Une culture générale contemporaine, accompagnée de la connaissance d'au moins une langue étrangère.*

Voyons si l'éducation et l'instruction reçues à l'École des Roches mettent en mesure de satisfaire à ces diverses conditions de succès.

1° et 2°. Si j'en juge par les anciens élèves des Roches qui sont déjà venus à Londres dans les affaires, il est certain que ces jeunes gens m'ont toujours paru être, au point de vue moral,

plus énergiques et plus sérieux, au point de vue physique plus robustes, que ne le sont habituellement les jeunes Français des classes dirigeantes.

3° Il me semble aussi que l'École des Roches façonne des esprits ouverts, et que l'instruction qu'elle leur donne peut rivaliser avec celle de n'importe quel autre établissement d'enseignement. D'ailleurs, pour s'en rendre compte, il suffit de connaître les excellents résultats que ses élèves obtiennent aux divers baccalauréats.

4° Il est nécessaire, viens-je de dire, d'acquérir la connaissance d'une spécialité. C'est, en effet, le terrain solide sur lequel s'appuie en quelque sorte l'avenir de chacun de nous. Un jeune homme qui, entre dix-huit et vingt-cinq ans, n'aurait pas fait l'apprentissage d'une profession quelconque, et qui se serait contenté d'apprendre un peu de tout sans rien approfondir, verrait son succès dans la vie presque sûrement compromis. Aussi, pour se former en vue d'une spécialité, les anciens élèves des Roches entrent : les uns tout de suite dans la pratique commerciale ou industrielle, et les autres dans des écoles techniques. Mais, soit dit en passant, je crains que ceux qui vont dans des écoles techniques ne soient trop nombreux. Il y a quelques années, nous n'avions pas assez en France de techniciens de la chimie et de l'électricité ; avant longtemps nous en aurons trop, comme nous avons déjà beaucoup trop d'ingénieurs, de professeurs, d'hommes de loi et autres spécialistes des carrières dites libérales. Ce qui nous manque, par contre, ce sont des spécialistes bien préparés du commerce et de l'industrie, des dirigeants du monde des affaires. Au cours de nombreux voyages dans nos grands centres commerciaux et industriels, j'ai trop souvent constaté la place considérable que les étrangers, arrivés jeunes chez nous, y tiennent dans le commerce, dans l'industrie, dans la finance, grâce à leur esprit d'initiative, grâce à leur connaissance des langues étrangères et des choses du dehors. C'est donc peu vers les écoles techniques, mais avant tout vers la pratique des affaires, que je souhaiterais de voir se diriger les anciens élèves des Roches.

5° Mais lorsque, dans cette direction ou dans toute autre, ils auront acquis la connaissance d'une spécialité, ils réuniront donc les quatre premières conditions du succès dans la vie. Cependant, pour devenir dans leur spécialité et quelle que soit celle-ci, des hommes distingués ou même supérieurs, il leur faudra, en plus, satisfaire à la cinquième condition du succès : il leur faudra posséder : *une culture générale contemporaine*, accompagnée de la connaissance d'au moins une langue étrangère.

Avant de m'expliquer longuement sur ce que j'entends par une *culture générale contemporaine* ou encore par *humanités contemporaines*, je ne crains pas de dire que si l'École des Roches veut rester en France l'école vraiment nouvelle, l'initiatrice du progrès en matière d'éducation et d'instruction, elle devra s'assigner pour tâche, durant la décade qui vient, la création de l'*enseignement* dit *contemporain*. En dix ans, elle a créé en France ce que j'appellerai l'*éducation morale et physique d'après-demain :* en rendant plus attrayant l'enseignement secondaire, classique ou moderne, elle en a fait l'*enseignement de demain*. Mais si elle a complètement innové au point de vue de l'éducation, elle a seulement amélioré au point de vue de l'enseignement. Elle se doit maintenant à elle-même et à sa réputation d'innover aussi en ce qui concerne l'enseignement et de créer l'*enseignement contemporain*, qui sera l'*enseignement d'après-demain*. En effet, nous avons déjà l'*enseignement classique ou littéraire* et l'*enseignement moderne ou scientifique*. Voici que va naître, pour répondre à des nécessités nouvelles, un enseignement nouveau : l'*enseignement contemporain*, ou *économique et social*, qui viendra *je ne dis pas remplacer*, mais *compléter l'enseignement classique* et l'*enseignement moderne*.

II. — UTILITÉ D'UNE CULTURE GÉNÉRALE : LA CULTURE GÉNÉRALE CONTEMPORAINE.

A toutes les époques et dans toutes les professions, on a remarqué que les hommes de valeur étaient des gens qui avaient reçu ou acquis par eux-mêmes une culture générale, c'est-à-dire des hommes capables de s'élever au-dessus de leur spécialité, pouvant la dominer et ne pas être dominés par elle, des hommes possédant une imagination à la fois vive et positive, ayant des idées larges, sachant embrasser les ensembles, manier et exposer les idées générales.

Si j'avais encore des doutes à ce sujet, il me suffirait, pour me convaincre, de regarder en ce moment autour de moi. Tous ces hommes distingués que je vois : professeurs, négociants, industriels, directeurs de grandes associations commerciales, seraient-ils ce qu'ils sont, je vous le demande, s'ils n'avaient été dotés d'une culture générale? Je ne voudrais pas faire de personnalités, cependant je prendrai deux échantillons, deux variétés que j'ai devant moi. C'est, tout d'abord, un grand propriétaire rural. Eh bien, je suis persuadé qu'il serait toujours resté simplement un grand propriétaire rural s'il n'avait pas été en Amérique, en Angleterre et en Allemagne, et s'il ne nous en avait pas rapporté les beaux ouvrages que vous connaissez. Et le Comité central des Armateurs de France n'aurait pas été chercher M. de Rousiers pour en faire son Secrétaire général. Je vois ensuite un professeur de lettres. Eh bien, ce professeur de lettres serait resté toujours un simple professeur de lettres, distingué sans doute mais ignoré, s'il n'avait pas été attiré par des idées extérieures à la technique de sa profession. Et s'il n'avait toujours travaillé à s'ouvrir l'esprit, il ne serait pas devenu l'un des hommes qui font le plus d'honneur à l'enseignement français. Je suis sûr d'être l'interprète de tous en saisissant l'occasion et en exprimant publiquement à M. Bertier notre affection et notre reconnaissance pour tout ce qu'il fait

à l'égard de nos fils comme directeur de l'École des Roches. Je n'ai pas besoin de prendre d'autres exemples, ces deux-là sont suffisants pour expliquer ma pensée. Vous voyez donc qu'il est très important, très profitable, pour réussir dans la vie, d'avoir une culture générale.

Maintenant, si nous nous penchons sur l'histoire, nous voyons qu'en ce qui concerne le développement d'une culture générale, les civilisations occidentales ont passé, depuis dix siècles, par quatre périodes différentes :

1° *La période de la culture générale gréco-latine.* — Durant de longs siècles, *les moyens de communication* étant tous très imparfaits ou inexistants, les hommes se connaissaient fort peu de peuple à peuple. Ils vivaient tellement repliés dans leur petite vie locale, qu'ils ignoraient même le passé de leur propre pays. Aussi, pour se donner une culture générale, on étudiait les deux seules civilisations que l'on connût alors la romaine et la grecque, et l'on apprenait leurs langues ; le latin devint un véritable langage international. Un Français instruit du Moyen Age, et même du XVIIe siècle, connaissait l'antiquité, mais fort peu ses voisins les Anglais et les Allemands. C'est chez les Grecs et les Romains qu'il cherchait ses pensées et ses modèles d'action. *De là l'enseignement classique gréco-latin.*

2° *La période de la culture générale française.* — Peu à peu *les moyens de communications* se perfectionnant et *des relations* s'établissant entre les diverses régions d'un même pays, chaque nation prit conscience de son existence en tant que nation, et sentit que la connaissance de sa propre histoire et de sa littérature fournirait un précieux élément de culture générale. Aussi, en France, notamment à partir du milieu du XVIIIe siècle et surtout du début du XIXe, nous voyons apparaître la culture générale française. L'École historique fit connaître le passé de la France, tandis que l'École romantique mit en honneur notre littérature du Moyen Age et de la Renaissance qu'avaient tant méprisée les hommes cultivés du XVIIe et du XVIIIe siècles. *De là l'enseignement classique français,* qui vint se greffer sur l'enseignement gréco-latin.

3° *La période de la culture générale scientifique.* — Elle est née à la fin du XVIIIe siècle et s'est surtout épanouie durant le XIXe siècle avec le formidable progrès des sciences. L'on a compris alors la nécessité de s'ouvrir l'esprit aux choses scientifiques. En même temps les applications des sciences commençant à développer, dans des proportions jusqu'alors inconnues de l'humanité, les *moyens de communication* entre les peuples, l'on a senti le besoin d'apprendre les langues étrangères. *De là l'enseignement dit moderne,* basé sur la connaissance des sciences et des langues vivantes.

4° *La période de la culture générale contemporaine.* — Cette nouvelle période vient de s'ouvrir à la suite de deux événements considérables :

a) La découverte finale de notre planète;

b) Le prodigieux développement des *moyens de communication.*

Il y a seulement 35 ou 40 ans, d'immenses régions étaient encore à explorer, notamment tout le centre de l'Afrique. Beaucoup de pays étaient fort mal connus : le Japon, par exemple, que nous tenions pour un peuple enfant et qui s'est révélé rapidement comme une grande puissance, sachant manier les armes les plus dangereuses de destruction. Maintenant, par contre, toute la planète est découverte : on a été, dit-on, au pôle nord et l'on s'est approché à 180 kilomètres du pôle sud.

Mais, il y a un autre fait plus important encore : c'est la révolution des transports. Quoi de plus symbolique à cet égard que le cas des œufs chinois. Certainement vous considérerez avec moi qu'il n'y a rien de plus fragile et de plus périssable qu'un œuf. Cependant vous mangez déjà des œufs venant de Sibérie. Mais cela va être bien mieux, car vous mangerez très prochainement des œufs chinois. On s'occupe en ce moment de leur envoi en Europe, ce qui va devenir possible avec l'achèvement de grandes lignes ferrées chinoises et du Transsibérien. C'est vous dire à quel point les peuples vont entrer en communication et aussi en concurrence. Durant de longs siècles, ils avaient mené une *vie seulement locale,* ensuite ils

ont passé à une *vie nationale*, désormais ils vont mener une *vie mondiale*. Pour nous permettre de tenir tête aux terribles concurrences qui s'annoncent, il faut nous préparer à les étudier. *Dans tout ordre de connaissances, dans l'agriculture, dans l'industrie, dans le commerce, dans les professions libérales et administratives, dans les arts, dans les sciences, dans la politique*, il devient absolument nécessaire, pour progresser et pour se maintenir contre les rivalités étrangères, de savoir ce qui se passe au dehors. « *Pour réussir à notre époque*, disait récemment M. Carnegie, le célèbre milliardiaire américain, *il nous faut savoir tout ce qui se fait, à la surface de la planète, dans notre spécialité*. » C'est même, par contre-coup, la meilleure manière de comprendre ce qui se fait dans notre propre pays. L'éminent directeur de l'École des Sciences politiques, M. Anatole Leroy-Beaulieu, l'expliquait récemment en visant un ordre spécial de connaissances, mais ce qu'il disait est également vrai pour tous les autres ordres de connaissances : « Un trop grand nombre de nos compatriotes, déclarait-il, ne connaissent que la France, ne regardent que la France. Leur horizon ne dépasse pas celui de nos étroites frontières. Leurs vues sociales ou politiques n'en sont pas seulement bornées, elles en sont faussées. Les Français, dont les regards demeurent enfermés dans les limites de la France, ne sauraient comprendre ce qui se passe en France. »

Mais, pour nous conformer au conseil de M. Carnegie, pour comprendre complètement ce qui se fait ailleurs dans notre spécialité et pour, décidément, nous élargir l'esprit et l'ouvrir aux choses du monde contemporain, nous devons *étudier la manière de travailler, d'agir, de vivre et de penser des peuples contemporains*, ou tout au moins de ceux que chacun de nous a le plus d'intérêt à connaître. C'est cette connaissance qui constitue essentiellement la culture générale contemporaine ou les humanités contemporaines. De là la constitution prochaine d'un enseignement nouveau : l'*enseignement contemporain*, ou économique et social.

Voyons comment il convient de donner et de recevoir cette

culture générale contemporaine et quelles sont ses subdivisions. En tout premier lieu, il est capital de noter que *cette culture générale contemporaine* doit toujours avoir *pour point de départ la pratique*, c'est-à-dire *notre spécialité*, et *marcher continuellement de pair avec elle*. Il faut chercher à nous meubler l'esprit en ne perdant jamais le contact avec la pratique, en ayant comme solide point d'appui notre spécialité, et *en élargissant de plus en plus nos connaissances, mais toujours dans l'axe de notre spécialité*.

Quant à la seule pratique, *elle est insuffisante*. N'oublions pas, en effet, qu'elle est en somme *seulement ce que l'on a fait avant nous* et qu'elle peut facilement dégénérer en *routine*. *S'en tenir seulement à la pratique, c'est souvent ramper à terre; s'en tenir seulement à la théorie, c'est être dans les nuages. Rapprocher la théorie de la pratique, les unir, c'est faire descendre l'éclair des nuages, c'est galvaniser la pratique*. En France, nous nous sommes trop longtemps complus dans la théorie, nous sommes trop longtemps restés dans les nuages. Par contre, les Anglais, les Yankees, longtemps ont trop cru à la seule pratique. Ils en reviennent. Maintenant, que voit-on aux États-Unis? une multiplicité d'écoles de tous genres qui initient à la théorie. Même spectacle en Allemagne. L'Angleterre, elle aussi, se met en marche dans cette direction.

Mais, pour en revenir à l'*enseignement contemporain*, voici exactement en quoi il consiste :

1° C'est chercher à acquérir la connaissance de ce qui se fait dans notre spécialité, non plus seulement autour de nous ou dans notre pays, mais, suivant la formule de Carnegie, sur la surface de la planète.

2° C'est chercher à acquérir la connaissance de la manière de travailler, d'agir, de vivre et de penser des peuples contemporains, ou tout au moins des plus grands d'entre eux, ou de ceux que nous avons un intérêt spécial et personnel à bien connaître. C'est donc là une culture générale, économique et sociale, — sociale au sens le plus large du mot, puisqu'elle comprend la connaissance de la manière de penser des peuples contempo-

rains, c'est-à-dire une certaine connaissance de leur littérature.

3° C'est aussi chercher à acquérir la connaissance de la langue étrangère la plus mondiale : l'anglais ; et, en outre, s'il est nécessaire, la langue qui est le plus utile à notre spécialité.

4° C'est enfin chercher à acquérir la connaissance des grandes théories scientifiques. Un « honnête homme » du XX° siècle ne peut, en effet, s'en désintéresser, car aujourd'hui elles pénètrent notre vie de tous côtés et il en est continuellement parlé dans les journaux, dans les revues, dans nos conversations.

Je suis tellement persuadé de l'importance capitale que va prendre, désormais, la culture générale contemporaine, et je suis aussi tellement convaincu de la nécessité et de l'avenir de l'enseignement dit contemporain, que je ne puis me retenir de vous dire la part qui me revient dans la vulgarisation de cet enseignement, j'allais presque dire : dans son invention.

Certes, d'autres avant moi l'avaient pressenti. Tel a été le cas d'un éminent universitaire, Raoul Frary, dont le grand malheur fut d'écrire trente ans trop tôt. Tel a été aussi le cas d'Edmond Demolins, dont il suffit de relire l'*Éducation nouvelle* pour voir qu'il avait prévu la nécessité d'un enseignement nouveau.

Enfin, tous les esprits ouverts de notre temps pratiquent la culture générale contemporaine sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Ce qu'il faut maintenant, c'est qu'ils la pratiquent, le sachant, d'une manière organisée et méthodique.

Dès 1904, je m'étais ouvert de mes vues à Edmond Demolins, qui avait bien voulu m'encourager vivement à les approfondir. Mais c'est dans un rapport officiel du 17 mai 1906[1] que j'ai examiné tout au long la question. Encore une fois, si je n'ai pas été le seul à pressentir la prochaine venue du nouvel enseignement, du moins j'ai été le premier à en déterminer le programme et à lui donner le nom qui, ce me semble, lui convient

1. (P. 24 à 26). Envoi *franco* par l'Office du Commerce extérieur, 3, rue Feydeau, Paris, contre 0 fr. 40 en timbres.

bien : *Enseignement contemporain.* — Juste un an après, en 1907, il était créé à Paris, rue Lhomond, l' « Institut économique » qui mettait en pratique un programme d'enseignement contemporain, identique à celui que j'avais exposé en 1906. Cet Institut, qui a débuté avec sept élèves, en compte maintenant trente-deux. Je ne saurais dire si les fondateurs de cet établissement se sont inspirés de mon rapport de 1906 — ce qui d'ailleurs aurait été leur droit — ou s'ils ont été conduits, par l'observation des faits, aux mêmes conclusions que moi. La chose est fort possible, et ne ferait que me confirmer dans la conviction que mes vues sont bien dans le sens de la marche des faits. En tout cas, je me réjouis sincèrement qu'elles aient déjà été l'objet d'une première application.

Il ne faut donc pas vous le dissimuler, l'École des Roches a été devancée. Cependant il n'est pas trop tard pour elle de regagner largement le temps perdu : en adoptant les vues auxquelles je suis arrivé, depuis 1906, après quatre années de nouvelles études, c'est-à-dire en créant à Londres, au *grand carrefour des peuples contemporains,* une filiale où la *théorie, au lieu de précéder la pratique, marchera de pair avec elle.*

Mais pour ce qui est de l'établissement en Angleterre d'une filiale, l'École des Roches doit se hâter, car, sur ce point encore, elle a été devancée par l'Institut commercial de l'avenue Wagram à Paris, qui a installé, à Liverpool, une succursale ne comptant pas moins déjà de quinze élèves.

Je suis tellement convaincu de la justesse[1] des idées que je viens d'exposer que si, par hasard, je ne parvenais pas à les faire mettre en pratique par l'École des Roches, je me tournerais d'un autre côté, malgré l'estime et l'amitié que j'ai pour son directeur et son corps professoral. Il est, en effet, de mon devoir d'attaché commercial de faire connaître tout ce qui peut

1. La présente conférence a été faite le 21 juin; or, le 25 juin paraissait, dans le *Correspondant*, une étude de M. Max Turmann, développant des idées analogues aux miennes. Encore une fois, je suis donc en droit de dire que ces vues sont bien conformes à la marche des faits.

nous aider à mieux soutenir la lutte contre les concurrences étrangères et je ne puis, à cet égard, laisser la vérité sous le boisseau. Mais je crois bien avoir été entendu et suis persuadé que l'École des Roches va complètement réaliser mon programme actuel.

III. — CRÉATION A LONDRES D'UNE MAISON D'ÉTUDIANTS.

Je vais maintenant vous montrer comment, après nous être concertés, M. de Rousiers, M. Bertier, M. Jules Demolins et moi, nous sommes arrivés à concevoir la possibilité de créer à Londres une Maison d'Étudiants. Les anciens élèves des Roches, soit à leur sortie même de l'École, soit après avoir poursuivi des études spéciales quelconques, pourront venir à Londres pour se perfectionner en anglais : mais surtout pour *développer*, par un séjour plus ou moins prolongé dans ce grand centre d'activité mondiale, *leur goût de l'action* et pour commencer à s'ouvrir *l'esprit à la connaissance du monde contemporain*.

Dans ce qui précède, nous avons vu que l'adolescent, après avoir reçu au collège, jusqu'à l'âge de seize à dix-sept ans, une première formation physique, morale et intellectuelle, a encore besoin, pour devenir un homme et un homme de valeur, de recevoir :

1° *Une formation technique ;*

2° *Un complément de formation morale, en vue de l'action ;*

3° *Un complément de formation intellectuelle en s'initiant à la culture générale contemporaine.*

Les anciens élèves des Roches qui se destinent à certaines carrières spéciales, devront toujours, pour acquérir leur formation technique, entrer dans une école spéciale. Mais, s'ils veulent accroître considérablement leurs chances de réussite dans leur spécialité, ils feront bien, ensuite, de venir à Londres pour prendre un complément de formation morale en vue de

l'action et pour commencer à s'ouvrir l'esprit à la connaissance du monde contemporain.

Quant aux anciens élèves des Roches qui se destinent au commerce, à l'industrie, à la finance, c'est à Londres même, dans la pratique des affaires, qu'ils seront le mieux placés pour acquérir leur formation technique. Et, plus qu'aucun autre de leurs camarades, ils auront besoin aussi de ce *double complément* de *Formation morale* et *intellectuelle* que leur procurera la Maison d'Étudiants de Londres et que réclament déjà et *vont de plus en plus réclamer toutes les carrières contemporaines.*

C'est en ce sens que la filiale de l'École des Roches pourra, à juste titre, être appelée la *Maison d'Étudiants de Londres pour la Formation aux Carrières Contemporaines* ou, par une abréviation commode, *la F. C. C.*

Mais pourquoi, d'abord, avons-nous choisi Londres pour y établir notre Maison d'Étudiants?

C'est que Londres est le *grand entrepôt mondial.* C'est qu'il est aussi le *plus grand marché de distribution de nos ventes* à l'Angleterre, pays qui est le meilleur de nos clients et qui absorbe près du quart de notre exportation totale. C'est à Londres qu'il faut aller pour acquérir *la langue la plus mondiale.* A Londres, enfin, on est comme sur *un tremplin* d'où l'on peut le plus facilement prendre son élan pour s'élancer sur n'importe quel autre point du globe.

Nulle ville n'est plus indiquée pour *former* vos jeunes gens à *la vie pratique.* Ils y seront également très bien placés en vue d'acquérir une formation supérieure pour l'initiative, Londres étant en Europe le *plus grand centre de la vie intense.* On y est chez celui de nos voisins qui sait le mieux dresser sa jeunesse à l'effort personnel et à l'initiative hardie et qui, en dépit de quatre siècles d'une prospérité inouïe, a su le mieux l'écarter de l'oisiveté, la prémunir contre les périls moraux de la richesse. En Angleterre, comme vous le savez, tout le monde travaille, et jusqu'à un âge assez avancé, mais sans agitation, posément, régulièrement, avec de fréquentes et sages périodes de repos. En France, trop souvent, une génération s'épuise à

la tâche, tandis que la suivante vit, oisive, inutile, ou même nuisible à elle-même et à autrui.

C'est à Londres qu'aboutit en quelque sorte le système nerveux du monde contemporain : tous ces câbles télégraphiques qui y apportent, à chaque heure, les nouvelles du monde entier. L'on s'y trouve comme sur un très haut belvédère, d'où l'on apercevrait toute la planète. L'on y est, en outre, au *grand carrefour des peuples*, en particulier au carrefour des quatre grandes civilisations contemporaines : l'anglaise, l'allemande, la française et la yankee. L'on est, enfin, chez le peuple qui, depuis la République romaine, est celui qui a le mieux compris et pratiqué l'*art de gouverner*, chez celui dont les *classes dirigeantes* ont toujours su, depuis près de trois siècles, résoudre à temps, dans l'ordre, la discipline et la liberté, les graves problèmes sociaux et politiques qui ont bouleversé tant d'autres pays. En nul autre point du globe l'on n'est donc mieux à même *d'acquérir cette formation intellectuelle, à la fois utilitaire et développante, que j'ai appelée l'Enseignement contemporain*.

Maintenant que toute la planète est découverte, maintenant que les peuples, de plus en plus, communiquent entre eux et entrent en concurrence, il est grand temps d'apprendre à les connaître, il est grand temps de se mettre à ces *Humanités contemporaines* qui vont devenir de plus en plus, une *formation nécessaire pour toutes les carrières contemporaines*.

Par un séjour plus ou moins prolongé à la Maison d'Étudiants de Londres, les anciens élèves des Roches ne viendront prendre qu'*une première, mais décisive et précieuse initiation à la culture générale contemporaine*, qu'ils auront, ensuite, à développer en eux pendant toute leur vie.

En vue de la création de la Maison d'Étudiants de Londres, nous nous sommes assurés la collaboration d'un professeur particulièrement qualifié au point de vue moral et intellectuel : M. Jules Demolins, licencié ès sciences, président de l'Association des Anciens Élèves des Roches. Ayant passé, durant son enfance et son adolescence, de nombreuses années en pays de langue anglaise, il parle l'anglais sans aucun accent et en a

une connaissance parfaite. M. Jules Demolins vient de séjourner deux ans aux États-Unis, d'abord comme étudiant à l'Université d'Harvard, puis, comme professeur de mathématiques supérieures à l'Université de Vermont. Il s'y est livré à une sérieuse étude des méthodes américaines d'éducation et d'enseignement, dont quelques-unes sont parmi les plus « contemporaines » qui soient.

M. Jules Demolins s'installera avec vos jeunes gens, dans un des grands et confortables « boarding-houses » de Londres. On sait ce que sont ces maisons de famille et combien l'on y vit dans un milieu très anglo-saxon lorsqu'il s'agit d'un « boarding-house » *bien choisi*, et fréquenté surtout par des Américains et des Anglais des colonies (Australiens, Canadiens, fonctionnaires de l'Inde en congé, etc.); les conversations y sont au plus haut degré mondiales, et l'on y est en contact avec des Anglo-Saxons plus ouverts d'esprit, plus communicatifs et d'ordinaire supérieurs en énergie aux Anglais d'Angleterre.

Dans ce boarding-house vos jeunes gens auront chacun leur chambre et ils disposeront, en outre, avec M. Jules Demolins, d'un salon commun pour leurs réunions de la soirée.

Mais, pour habiter ensemble, vos jeunes gens n'en seront pas moins fortement plongés dans la vie anglaise, et placés dans d'excellentes conditions pour se perfectionner en anglais. De 9 heures du matin à 5 ou 6 heures du soir, occupés à la « City » dans des maisons de commerce, ils seront en complet contact avec les Anglais. Le soir, en rentrant à leur « boarding-house » et jusqu'après leur dîner, ils causeront encore en anglais. Ce n'est donc qu'après le dîner, et lorsqu'ils se réuniront dans leur salle commune, qu'ils auront vraiment l'occasion de parler entre eux. Et encore, souvent, ils termineront la soirée en conversations avec leurs commensaux du « boarding ». De plus, comme je l'ai indiqué, ils auront sans doute, parfois, des causeries faites par des amis anglais. Enfin, comme ils appartiendront à des clubs sportifs, ils se trouveront aussi avec des Anglais, le samedi après-midi, et en été, fréquemment, de 6 heures à 8 heures. Vous voyez donc qu'à part les quelques heures

de la soirée — heures courtes mais extrêmement utiles — ils seront toujours dans un milieu anglais.

Cette existence en commun dans un « boarding-house » sera, pour vos fils, autrement gaie et éducative que celle qu'ils auraient s'ils vivaient isolément dans des familles anglaises. Je tiens à m'expliquer, à cet égard, sur les inconvénients habituels de ce second système. Mon expérience de dix ans des jeunes Français en Angleterre m'a surabondamment démontré que, si ceux-ci vivent trop isolés dans les familles anglaises, ils sont rapidement atteints de nostalgie et n'aspirent qu'au moment de retourner en France. Parfois même, l'ennui est mauvais conseiller. En tous cas, les jeunes Français vivant ainsi isolés ne tardent pas, avec l'esprit de sociabilité de notre race, à se faire des amis, mais ces relations, faites au hasard, ont fréquemment de fâcheuses conséquences. J'ajouterai que les familles anglaises qui prennent des pensionnaires appartiennent généralement à une classe sociale assez peu éclairée. C'est un milieu triste, peu ouvert, peu communicatif. Enfin, les membres de ces familles sont absolument incapables de faire comprendre à vos jeunes gens ce que ceux-ci verront autour d'eux. Or, encore une fois, si je vous conseille d'envoyer vos fils en Angleterre, c'est surtout *pour qu'ils y prennent une leçon*. Cette leçon, ils la comprendront peu, mal, ou pas du tout, si on ne la leur explique pas. Pour atteindre le but que nous visons il faut que, *le soir, on leur expose le sens de ce qu'ils auront vu durant la journée*. Si vous voulez que vos fils agissent, il ne suffit pas de les placer dans un milieu agissant, il faut encore leur faire expliquer pourquoi et comment il est nécessaire d'agir. Ce que j'en ai vu de ces Français, ayant vécu plusieurs années dans des familles anglaises et dans les affaires, et qui cependant ne comprenaient à peu près rien à la vie anglaise. Enfin, soyez certains que, pour nous autres Français, issus d'un milieu social dont les tendances, sinon toujours, du moins le plus souvent, vont à l'encontre du « particularisme », c'est-à-dire du développement de l'initiative, la meilleure façon de nous orienter vers le particularisme, c'est de pratiquer cette formule : « Connaître pour agir ». C'est là toute l'histoire de la

création de l'École des Roches. Si Demolins n'avait pas connu, il n'aurait pas instauré en France l'Éducation Nouvelle.

Pour tous les motifs que je viens d'énumérer, il est donc très bon que les jeunes gens vivent avec des camarades bien choisis, et qu'ils soient réunis en un groupement, non pas en un groupement quelconque, mais en un groupement organisé et dirigé. C'est d'ailleurs ce qu'ont parfaitement compris les Anglais. On ignore complètement, dans leurs villes universitaires, le type de l'étudiant français, que j'appellerai l'étudiant en chambre, et les maisons d'étudiants sont nombreuses à Londres. Cette vie en commun, lorsqu'elle est organisée, comme en Angleterre, sur les principes de « Self-Government » est très éducative, très *particulariste*, et tend à développer l'énergie et l'initiative de chacun. Aussi on la retrouve dans tous les pays de *particularisme*. L'Angleterre et les États-Unis sont les véritables terres d'élection des maisons d'étudiants, comme d'ailleurs de tous les autres genres d'associations. Cela est souvent fait pour nous surprendre, car, en France, nous *confondons fréquemment Individualisme et Particularisme*. Pour ma part, je suis tombé parfois dans cette confusion. Mais l'observation nous montre que l'étudiant à formation « particulariste » aime à vivre en groupe ; que de même l'étudiant à formation très « communautaire » peut également vivre en groupe et que, par contre, l'étudiant à formation individualiste répugne à vivre avec d'autres camarades. Tout cela prouve, une fois de plus, qu'il est toujours très nécessaire de bien distinguer entre les associations à esprit communautaire et les associations à esprit particulariste. Il ne faut pas *se laisser tromper par les formes extérieures des associations ; ce qu'il faut connaître c'est l'esprit qui les anime*.

Il est bien entendu que vos fils, lorsqu'ils sortent de l'École des Roches, ne sont plus des collégiens ; ils entrent dans la vie. Nous voulons les considérer pour ce qu'ils sont déjà, nous l'espérons, c'est-à-dire des jeunes hommes ayant une réelle maîtrise d'eux-mêmes. Ce n'est donc plus comme élèves que nous leur demandons de venir compléter à Londres leur formation morale et intellectuelle, mais à titre de *collaborateurs* de la F. C. C.,

dont l'*esprit* devra être celui du *Self Government* le plus complet. La F. C. C. sera leur chose ; et, sous la direction à la fois vigilante, amicale, libérale et éclairée de M. Jules Demolins, ils pourront, ils devront en faire quelque chose de très vivant, de très éducatif, de très « élévatoire » et de très nouveau. Dans la F. C. C., *chacun d'eux aura son rôle et ses fonctions*. Chacun d'eux aussi y conservera sa liberté d'aller et de venir. Mais il va de soi que M. Jules Demolins se réservera le droit d'éliminer tout jeune homme qui abuserait de la liberté qui sera de principe à la F. C. C. et dont la conduite serait d'un mauvais exemple. D'ailleurs nous sommes certains que vos jeunes gens ne seront même pas tentés de mésuser de cette liberté, car ils trouveront un vif plaisir à rester dans la compagnie de leurs commensaux du « boarding-house », de leurs camarades, et de M. Jules Demolins. Ce dernier, *avec la collaboration de tous*, s'ingéniera à rendre la vie de la F. C. C. aussi gaie, aussi intéressante, aussi prenante que possible. Dans leur salon commun, de fréquentes réunions de lecture ou de musique seront organisées ; on s'efforcera d'y faire faire *des causeries* par des amis anglais que la F. C. C. se fera peu à peu, soit dans son propre « boarding-house », soit au dehors, ainsi que par des membres distingués de la colonie française de Londres. Enfin, le samedi après-midi, jour de demi-congé en Angleterre et le dimanche, vos jeunes gens, qui feront tous partie de *sociétés sportives*, se livreront à des jeux divers ou à des excursions dans la campagne.

En vue de les tremper tout de suite dans la vie pratique et dans l'action, le premier et constant effort de M. Jules Demolins sera d'aider les membres de la F. C. C. à trouver des situations, d'abord de volontaires, ensuite d'employés rétribués dans des maisons de commerce. Mais, comme je l'ai démontré dans mes rapports, le placement des jeunes étrangers n'est pas toujours facile en Angleterre et réclame un certain délai. Aussi, et ce ne sera pas là l'un des moindres services que rendra la Maison de Londres : tant que vos jeunes gens ne seront pas casés dans les affaires, ils ne resteront pas du moins inactifs. Ils travailleront l'anglais et échangeront notamment des conversations avec

des personnes de leur « boarding » ou du dehors ; ils apprendront à se servir de la machine à écrire ; ils aideront M. Jules Demolins dans l'administration de la F. C. C. et feront, sur ses suggestions ou même avec lui, des promenades instructives dans la City, dans les Docks, dans les Musées, etc. Ils commenceront, enfin, leurs « humanités contemporaines » par des lectures régulières et méthodiques d'ouvrages anglais et français sur l'Angleterre et les principales nations. A cet égard, il existe, en anglais, une admirable littérature sur les divers peuples, dont il sera fait grand usage.

A la fin de la journée, tous vos jeunes gens, ceux qui seront employés dans la City comme ceux qui ne le seront pas encore, se retrouveront dans leur maison de famille. Étant des étudiants et non pas des collégiens, ils auront la faculté de sortir le soir, d'aller par exemple au théâtre. Mais d'eux-mêmes ils seront heureux de rester dans le milieu confortable, attrayant et instructif de leur « boarding-house ». Leurs soirées s'y passeront agréablement en utiles conversations avec les Anglo-Saxons si divers qu'ils auront pour commensaux ou en lectures individuelles ou collectives et en discussions sur ce sujet vers lequel M. Jules Demolins fera converger toute la vie intellectuelle de vos jeunes gens : *la connaissance des civilisations contemporaines*. Durant le *jour*, dans cette City de Londres où se répercute à tout instant l'action de ces civilisations, ils les *verront*, en quelque sorte *dans la pratique ; le soir*, ils les étudieront *dans la théorie*, ils en *recevront l'explication*.

Si j'ai été suffisamment clair, vous avez compris que la culture générale contemporaine est déjà, et va nous devenir de plus en plus utile à tous, quelle que soit notre profession. Il est donc bien entendu que la *Maison de Londres est destinée, non seulement aux anciens élèves de l'École des Roches qui se préparent aux affaires, mais aussi à ceux qui, après des études spéciales quelconques, voudraient venir à Londres se perfectionner en anglais, s'entraîner à l'action et s'ouvrir l'esprit à la connaissance du monde contemporain. On les y acceptera les uns et les autres, aussi bien pour quelques semaines ou quel-*

ques mois, que pour quelques années. Ceux d'entre eux qui ne viendraient à Londres qu'en vue de poursuivre une enquête quelconque, y seraient conseillés et dirigés, et, de la sorte, s'éviteraient maintes pertes de temps.

Quant au programme de culture générale contemporaine de la F. C. C., il ne sera appliqué ni au moyen de cours, ni d'une manière scolastique, autoritaire et uniforme. Mais il sera mis en pratique : *d'une part, au moyen de suggestions, de conseils, de lectures individuelles conformes aux besoins, aux goûts, aux aptitudes, à la spécialité de chacun; et, d'autre part, au moyen de conversations, de discussions, de lectures collectives, et de causeries faites par des amis compétents de la F. C. C.*

En ce qui me concerne, je suis tout prêt, dès maintenant, à être le grand ami et le conseiller de la F. C. C. Elle sera, en effet, la réalisation du rêve que je caresse depuis longtemps : aider à créer, dans nos classes dirigeantes, une élite de jeunes hommes énergiques et à l'esprit ouvert aux choses du dehors.

Voici, maintenant, les matières constituant le programme de la culture générale contemporaine et dans lequel puisera la F. C. C.

1° *Les Livres des professeurs d'énergie*[1]. — Il en existe beaucoup, écrits par des Anglais ou des Américains. Un très grand nombre de livres de ce genre (Comment devenir un homme d'action? Comment réussir dans les affaires? etc.) ont été aussi publiés en France depuis 1898. On peut à juste titre les appeler la « Monnaie de Demolins », car ce sont les retentissants ouvrages du fondateur de l'École des Roches qui ont suscité leur apparition

2° *Livres sur les peuples d'énergie*, sur leur façon de travailler, d'agir, de vivre et de penser, et sur leur commerce avec la France (Angleterre et ses Colonies, États-Unis, Allemagne), ainsi que sur les « grandes petites nations » (Norvège, Danemark, Hollande, Belgique, Suisse).

3° *Livres sur les pays d'expansion pour les Français*, c'est-à-

1. Pour satisfaire à un désir qui a été exprimé de divers côtés, la liste complète de ces livres sera publiée, prochainement, par la *Science sociale*.

dire sur ceux qui peuvent offrir un débouché, non plus seulement à notre commerce, mais à des entreprises agricoles, industrielles ou financières (Colonies françaises, Russie, Italie, Espagne, Pays de l'Amérique Latine, Orient et Extrême-Orient).

4° *Livres sur les diverses régions de la France agricole, industrielle et commerciale,* vue à travers son commerce avec l'Angleterre, sujet sur lequel je possède une forte documentation dont je suis toujours très heureux de faire profiter mes jeunes compatriotes qui viennent à Londres.

5° *Livres sur les Méthodes dans le travail et dans la vie.* Méthodes dans le travail : (Organisation scientifique d'un bureau. Système des fiches. « Follow up system », etc., tous ces procédés nouveaux encore peu connus en France et qui, avant peu, vont amener de grands changements dans l'organisation commerciale de notre pays.)

Méthodes dans la vie, c'est-à-dire tout ce qui tend à remplacer l'agitation par l'action efficace, à économiser le temps, à faire obtenir le maximum de résultats avec le minimum d'efforts; bref, tout ce que les Anglais résument en ce mot si expressif : *efficiency.* De même les ouvrages, sur l'usage de la parole en vue de l'action, sur l'art de composer, d'exposer et de discuter un rapport sur une question pratique.

6° *Livres de culture générale scientifique.* — Il est certain qu'à notre époque, il est indispensable à tout esprit cultivé et ouvert de connaître les grandes théories scientifiques, les méthodes des sciences et notamment la méthode de la *Science sociale,* cette science nouvelle, si pleine de promesses, si utile à tous ceux qui veulent ne pas se contenter de savoir ce que sont les peuples contemporains, mais *pourquoi ils sont tels.*

Bien entendu, il ne faut pas compter que la F. C. C. soit en mesure d'appliquer, dans son entier, à chacun de vos jeunes gens, le programme que je viens de définir. Mais encore un coup, *il sera largement puisé dans ce programme général, dans ce vaste arsenal, pour établir un plan plus réduit de lectures, fait en quelque sorte à la taille et conforme aux aptitudes, à la spécialité, de chacun d'eux.*

L'important, le principal est *d'occuper utilement leurs loisirs et d'éveiller leur curiosité intellectuelle* à l'égard de ce programme général, afin de leur donner le désir de l'assimiler peu à peu au cours de leur existence, et de développer ainsi, par eux-mêmes, leur culture générale contemporaine. Dans ce but, au moment où chaque membre de la F. C. C. quittera Londres, il lui sera remis *une liste de ce qu'il faut lire dans la vie*. Mais cette liste devra être tenue à jour. Aussi je propose à cet égard une nouvelle idée. Je prévois que dans quelques années, la F. C. C. sera amenée, en collaboration avec le corps professoral de l'École des Roches, à créer un *Office des Renseignements intellectuels*. Si vous voulez en effet que vos jeunes gens continuent à se tenir au courant des choses de leur temps, il sera nécessaire de les diriger, et leur faire savoir ce qu'il faut lire. L'action de cet office pourra être singulièrement accrue et complétée par la création de *Coopératives de lectures*, telles que celles qui, à mon instigation, ont déjà été organisées, avec plein succès, à l'École des Roches et à Londres, pour la lecture en commun.

Nous arrivons maintenant au prix de pension. Je ne puis pas pour le moment vous fournir de précisions à cet égard. M. Jules Demolins vous les fera connaître dans quelque temps. Mais je suis certain d'avance que ce prix ne dépassera pas ce que vous dépenseriez pour entretenir isolément votre fils à Londres, car, par la réunion d'un certain nombre de jeunes gens, l'on arrivera à obtenir pour eux des conditions beaucoup plus favorables.

Nous l'avons déjà vu, le principal but à atteindre, pour M. Jules Demolins, sera d'aider vos jeunes gens à trouver, aussi promptement que possible, des emplois rémunérés dans les affaires. Mais ceux-ci, dès qu'ils seront rétribués, comprendront d'eux-mêmes qu'il serait honteux à leur âge d'avoir à compter complètement sur leurs parents. Ils le comprendront d'autant mieux qu'ils vivront dans un pays où c'est un principe, presque général, qu'un jeune homme de dix-huit ans, même lorsqu'il habite chez ses parents, doit payer de ses gains la totalité ou

une large partie de ses dépenses. Aussi bien, dès que les jeunes gens de la maison de Londres seront rétribués, leurs appointements pourraient venir *diminuer* d'autant *les dépenses de leur famille*. Rien ne serait plus éducatif et nous ne saurions trop insister auprès de vous pour que cette règle, que nous vous proposons, soit strictement appliquée.

Enfin, nous espérons que l'Association des anciens élèves, avec l'aide de quelques-uns de ses membres qui, ayant la fortune, ont par suite le devoir de l'employer utilement, surtout à aider les capables, nous espérons, dis-je, que l'Association tiendra à créer quelques *demi-bourses* ou *quart de bourses*. Nous espérons aussi que de riches philanthropes apporteront leur aide dans le même but. Ainsi l'on pourra envoyer à Londres des jeunes gens dont les parents ne seraient pas, autrement, en mesure de le faire.

En terminant, je vous demande de ne pas oublier que tout ce que je viens de vous dire n'est pas basé sur des vues théoriques, mais sur l'expérience que j'ai acquise en m'occupant, depuis dix ans, en Angleterre, d'une foule de jeunes gens français, et, notamment déjà, de quinze à vingt anciens élèves de l'École des Roches. En somme, il ne s'agit donc plus que de faire développer, systématiser, par M. Jules Demolins, des procédés que je connais bien, mais qu'il m'est impossible d'appliquer complètement moi-même, et que je n'ai pu, jusqu'ici, appliquer que d'une manière empirique.

Je vous l'ai déjà dit en débutant, et je vous le répète en concluant : si je vous conseille d'envoyer vos fils à Londres : certes c'est pour qu'ils s'y perfectionnent en anglais; certes, aussi, c'est pour qu'ils y apprenent à connaître la vie sociale anglaise. *Mais c'est surtout, et avant tout, pour que, par l'exercice de la vie commerciale et par l'enseignement contemporain qui leur sera donné, ils y reçoivent un complément de formation pratique, morale et intellectuelle; c'est enfin pour qu'ils commencent à acquérir une culture générale contemporaine et la méthode de travail leur permettant de développer en eux-mêmes cette culture, leur vie durant.* Et pour que vos fils béné-

ficient de cette culture si nécessaire, maintenant, dans toutes les carrières contemporaines, il faut qu'ils soient groupés dans une maison d'étudiants.

L'éducation et l'enseignement des Roches tendent déjà à bien armer vos garçons pour la vie. Avec la Maison de Londres, qui sera le prolongement, le développement de l'École, on pourra les *aider à bien entrer dans la vie*. Le but qu'on leur propose d'atteindre est de *devenir des hommes d'action pratiquement préparés par une culture générale contemporaine aux carrières contemporaines, des hommes aimant leur époque, la connaissant, la comprenant et tournés vers l'avenir*. Or, cet avenir, comme Edmond Demolins l'écrivait, dès 1899, dans son livre « l'Éducation Nouvelle » : « *Cet avenir n'appartiendra pas à ceux qui se replient sur eux-mêmes, mais à ceux qui s'ouvrent des vues sur le dehors, qui savent regarder ce qui s'y passe et en faire leur profit. A mesure que les communications s'étendent et que les relations entre peuples se multiplient, c'est une condition de succès dans la vie que de mieux comprendre la langue et les mœurs des autres pays.* »

Je crois fermement qu'en mettant vos fils à même de venir à Londres, pour y prendre le goût de l'action et s'y ouvrir l'esprit aux choses et aux idées du monde contemporain, vous leur rendrez un immense service. Je crois aussi qu'en le faisant, vous ne sauriez mieux continuer l'œuvre si belle, si féconde pour vos enfants, de cet homme vraiment admirable, de ce grand Français qu'a été Edmond Demolins.

Jean PÉRIER.

POURQUOI NOUS FAISONS DE LA SCIENCE SOCIALE

LE ROLE

ET

LES LIMITES DE LA SCIENCE SOCIALE[1]

Mesdames, Messieurs,

En essayant, ce soir, de vous exposer pourquoi nous faisons de la science sociale, j'entreprends une tâche malaisée. Tous ceux de nos amis qui sont venus à la science sociale depuis sa fondation, n'ont pas, en effet, été attirés vers elle par des raisons identiques. Les uns, possédés du désir d'étendre leurs connaissances, d'avoir des lumières plus vives sur la constitution des sociétés et les lois qui les régissent, sont venus étudier scientifiquement les phénomènes sociaux sans aucune préoccupation immédiate d'appliquer dans un sens ou dans un autre les conclusions qui résulteraient de ces études. Ce sont les scientifiques. D'autres, au contraire, sans être indifférents aux questions de science pure, ne venaient pas à nous avec l'intention de se livrer à des travaux méthodiques, mais plutôt avec le dessein de profiter des conclusions tirées des travaux de leurs collègues pour guider leur action sociale dans la vie. Ce sont les hommes d'action. A coup sûr, ces deux préoccupations se rencontraient à des degrés divers chez plusieurs adeptes et je ne cherche-

1. Discours prononcé à l'ouverture du Congrès de science sociale, le 30 mai 1910.

rais pas à faire un dosage exact des motifs qui ont attiré chacun d'entre nous vers la science sociale. Ce que je me propose d'examiner aujourd'hui avec vous, c'est l'avantage que peut offrir la science sociale, d'une part, aux esprits scientifiques soucieux d'étudier méthodiquement les phénomènes sociaux, d'autre part, aux hommes d'action désireux d'éclairer leur marche et de guider leurs efforts dans la voie des améliorations sociales.

Pour cela, il convient tout d'abord de délimiter exactement l'objet de connaissance que la science sociale se propose et, par conséquent, ce que peuvent en attendre les hommes de science. Il faut aussi délimiter exactement l'utilité que les hommes d'action peuvent en tirer au point de vue de l'application. Cette double délimitation me paraît indispensable. On a beaucoup parlé, tout récemment encore, d'une prétendue faillite de la science. On a soutenu que la science contemporaine n'avait pas fait honneur aux engagements qu'elle avait pris. En réalité, la science a toujours tenu ses engagements; mais il ne lui était pas possible de remplir ceux que des disciples imprudents, trop enthousiastes ou trop téméraires, avaient cru pouvoir souscrire en son nom. Pour éviter à la science sociale la mésaventure survenue à d'autres sciences, il faut que ceux qui ont l'honneur de parler en son nom renferment exactement son objet dans ses limites propres. C'est à eux qu'incombe la responsabilité d'éviter dans l'avenir cette apparence de faillite, toujours fâcheuse pour la réputation des sciences, et c'est le sentiment profond de cette responsabilité qui me pousse aujourd'hui à établir avec vous l'objet strict dans lequel la science sociale doit se renfermer.

Il importe également de restreindre à ses justes proportions l'utilité pratique que les conclusions de la science sociale peuvent offrir pour les hommes d'action. Combien d'entre eux, en effet, croyant trouver là une règle de vie complète et absolue et se rendant compte, après expérience, que des lacunes se rencontraient dans les directions données par la science sociale seule, pourraient être amenés à se détourner d'elle avec découragement et reviendraient aux méthodes empiriques ou aux

méthodes à priori dont ils s'étaient détournés en faveur de la science sociale à l'époque de leur premier enthousiasme! Ici encore il est indispensable que la science sociale ne fasse pas naître plus d'espoirs qu'elle ne peut en réaliser.

I. — L'OBJET PROPRE DE LA SCIENCE SOCIALE.

Afin de déterminer l'objet propre de la science sociale, je me vois obligé de vous rappeler sa définition, bien que la plupart d'entre vous la connaissent déjà. La science sociale a pour objet les lois qui régissent les groupements que les hommes forment entre eux pour agir. Deux mots dominent dans cette définition : celui de lois et celui de groupements. Permettez-moi d'insister un instant sur chacun d'eux.

Les lois scientifiques ont été définies, il y a longtemps déjà, de la manière la plus nette, par Montesquieu. « Les lois, dit-il, sont les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses. » Ainsi l'objet de la science sociale est proprement l'étude des rapports nécessaires qui existent entre les différents faits sociaux. Et vous apercevez de suite que tout ce qui dépend du libre arbitre dans les actes humains échappe à la science sociale. En effet, tout ce sur quoi nous pouvons nous décider librement échappe par là même à tout déterminisme. Ce n'est plus un rapport nécessaire, c'est un rapport volontaire.

L'autre mot capital de la définition de la science sociale est celui de groupements. Lorsque nous parlons de groupements humains, nous ne voulons pas indiquer seulement les cadres fixes produits par l'action combinée des hommes, par exemple, les cadres de l'atelier, de la famille, de la cité, de l'État, etc.., nous voulons parler aussi de tout groupement momentané, de toute action concertée ou combinée, nécessaire pour atteindre un but même individuel. En d'autres termes, du fait que la science sociale étudie les groupements humains, elle étudie toutes les combinaisons d'actions humaines, même les plus éphémères. La seule chose qui lui échappe, c'est la partie

purement individuelle de l'acte humain. Mais pour peu que l'on réfléchisse, il est facile de s'apercevoir que les actes humains réputés les plus individuels supposent ou entraînent avec eux une série d'actes combinés, d'actions concertées, de groupements par conséquent, qui tombent directement dans le domaine de la science sociale.

Quelques exemples me permettront de donner à l'idée que je viens d'exprimer une forme plus concrète.

Je ne pense pas qu'on puisse trouver facilement un acte humain plus individuel, plus immatériel, plus isolé, que celui de la pensée. Considérez un savant réfléchissant dans son cabinet, loin du tumulte des affaires. Il semble que l'acte auquel il se livre soit sans rapport nécessaire avec aucune action combinée d'autres hommes. Nous avons même tellement ce sentiment que nous disons souvent d'un pareil savant qu'il « s'isole dans sa tour d'ivoire ». Cependant, cet isolé ne peut réaliser l'acte individuel de sa pensée qu'en raison d'une longue série d'actes combinés antérieurs. Il a fallu que des hommes bâtissent la maison dans laquelle il travaille; filent, tissent l'étoffe des vêtements qu'il porte; extraient le charbon qui le chauffe; fabriquent l'huile, le gaz ou l'électricité qui l'éclaire, etc. Il a fallu également que cet homme vive dans une société arrivée à un degré de complexité suffisant pour que le fruit de son travail isolé soit apprécié par ses contemporains et qu'en échange du fruit de ce travail, ils consentent à lui fournir tous les objets matériels nécessaires à la vie, objets qu'il ne contribue en aucune manière à produire lui-même. Allons plus loin : l'exercice même de sa pensée serait impossible si tous les éléments de cette pensée ne lui étaient fournis par la vie qui l'environne.

Mais, me direz-vous, penser est un acte complexe. Prenons, si vous le voulez, un exemple infiniment plus simple, celui d'un acte individuel parfaitement libre, rentrant dans le courant de la vie. Voici, mesdames, un acte auquel vous vous livrez souvent et avec plaisir : vous allez chez votre modiste choisir un chapeau. C'est là évidemment un choix qui dépend essentiel-

lement de votre libre arbitre; disons plus simplement de votre fantaisie. Et vous savez bien que cette fantaisie peut vous permettre, tout au moins dans les limites que la tyrannie de la mode lui assigne, de choisir ce chapeau avec les formes les plus diverses. Il dépend de vous qu'il soit infiniment réduit dans son volume, extrêmement plat, ou bien qu'il affecte des formes très amples, ou qu'il s'élève avec des formes ambitieuses. Il dépend de vous également qu'il soit en paille, en feutre, en fourrure; qu'il repose sur une légère armature métallique; il dépend de vous qu'il soit orné de plumes, de fleurs, de rubans, d'oiseaux, que sais-je encore! Mais pour que votre choix s'exerce librement entre toutes ces différentes solutions, il faut qu'une série d'actions combinées antérieures se soit produite. Pour que vous portiez un chapeau de paille, il faut qu'un laboureur ait fait pousser le blé ou le riz auquel cette paille a été empruntée; il faut qu'elle ait été tressée par un fabricant; il faut qu'elle ait été mise en forme par un autre fabricant. Si vous choisissez un chapeau de feutre, il faut qu'un chasseur diligent ait abattu le lapin de garenne ou qu'une fermière active ait élevé le lapin de choux qui a fourni la matière première de ce feutre; il faut qu'un fabricant ait transformé cette matière première. Et, si vous recourez à cette armature métallique légère, dont je parlais tout à l'heure, voilà toute la métallurgie qui entre en scène! Oh! sans doute, pour un très faible tonnage, mais enfin, pour que ce léger fil de fer puisse soutenir les ornements que vous y joindrez, il faut que du minerai de fer ait été extrait, que de la houille ait été produite, que des hauts fourneaux aient été élevés et mis en marche afin de transformer ce minerai de fer en fonte; que les convertisseurs des aciéries aient transformé cette fonte en acier; que les laminoirs aient pris à leur tour le lingot d'acier pour l'étirer en longues barres; que les tréfileries se soient emparées de ces barres pour les transformer en fils. Toutes ces différentes combinaisons d'activité, et elles sont fort complexes, sont nécessaires pour vous permettre de choisir seulement la forme de votre chapeau. Et vous voyez combien d'autres combinaisons sont également nécessaires pour

vous permettre de l'orner : production de la soie nécessitant l'élevage des vers à soie, la filature, le tissage, l'industrie de la rubanerie : les ateliers de fleurs artificielles avec leurs matières premières à origines variées : les ateliers de préparation de plumes empruntées aux volatiles les plus divers. Combien de modes de l'activité humaine, combien de combinaisons entre ces modes, combien d'intermédiaires entre toutes les industries qui transforment successivement leurs matières premières pour arriver à vous fournir seulement un des éléments du chapeau que vous portez ! Mais ces transformations successives et les intermédiaires qu'elles nécessitent ne mettent en relief que le côté économique de la question. Voyez maintenant combien de problèmes sociaux, et des plus graves, ont été posés par chacune des opérations auxquelles je viens de faire une brève allusion : Dans toutes les usines, dans tous les ateliers qui ont concouru, pour une part quelconque, à la production de votre chapeau, la question de la propriété de l'industrie, la question du salaire, la question de la longueur des journées de travail, la question de l'hygiène, la question de la moralité, ont été résolues d'une façon ou d'une autre, bien, mal, ou médiocrement, permettant aux ouvriers et aux ouvrières de résoudre à leur tour le problème personnel de leur vie ou les mettant, au contraire, en face de difficultés presque insurmontables. Parfois même, l'exercice de votre choix a pu influer d'une façon directe et précise sur un des plus graves problèmes de l'industrie moderne : celui du chômage. On a vu à différentes reprises les ateliers de fleurs artificielles condamnés à des chômages subits par un brusque revirement de la mode. D'autre fois, c'est l'industrie de la rubanerie qui subira de la même manière la répercussion de votre fantaisie. Ainsi, dans cet acte si simple, si courant, qu'est le choix de votre chapeau, non seulement il y a, une série d'actions combinées antérieures, une série de rapports sociaux nécessaires ; mais la décision que vous prendrez peut influer directement dans certains cas sur un ou sur plusieurs de ces rapports sociaux.

C'est précisément par cet aspect du fait individuel que la

science sociale l'examine. Le fait social n'est pas un fait extraordinaire ou un fait spécial; c'est un fait quelconque, envisagé sous l'aspect des rapports sociaux qu'il suppose ou qu'il détermine, et j'espère vous avoir montré que même les actes en apparence les plus indifférents et les plus individuels supposent et déterminent des rapports entre une série de phénomènes sociaux.

Tel est l'objet précis et le domaine exact de la science sociale : l'étude des rapports nécessaires entre les différents faits sociaux.

II. — COMMENT LA SCIENCE SOCIALE ATTEINT SON BUT.

C'est par l'observation méthodique des faits que la science sociale atteint son objet propre. Pour cela elle emploie trois procédés : l'analyse, la comparaison et la classification des faits observés. Or, le fait même qu'elle est une science d'observation indique suffisamment qu'elle n'atteint pas d'une façon absolue les rapports nécessaires qu'elle se propose de déterminer. En réalité, pour s'en tenir à la valeur stricte des termes, elle établit, non pas l'existence d'un rapport nécessaire, mais l'existence d'un rapport de concomitance. Lorsqu'elle dit, par exemple, que l'art pastoral se lie à l'organisation patriarcale de la famille, elle n'a pas le droit d'affirmer qu'il y ait un rapport nécessaire, éternel, incommutable, entre le fait de l'art pastoral et le fait de la famille patriarcale. Elle constate simplement que dans toutes les observations qui ont pu être faites, partout où on a rencontré l'art pastoral à l'état pur, on a trouvé en même temps les groupes qui s'y livraient organisés en familles patriarcales. La science sociale ne prétend donc pas à l'établissement de rapports qui ne pourraient pas être autrement qu'ils ne sont; elle aboutit simplement à l'établissement de rapports constatés par toutes les observations entreprises, sans être démentis par aucune d'elles. Il en est de même de tous les autres exemples qu'on pourrait

prendre. Lorsque la science sociale enseigne que le développement du machinisme dans l'industrie est un élément de la concentration industrielle, elle n'entend pas dire qu'il y ait entre ces deux phénomènes un lien nécessaire au sens absolu du mot; mais elle constate que, partout où on relève l'existence du machinisme dans l'industrie, ce fait du machinisme est accompagné de phénomènes de concentration industrielle. En d'autres termes, ce n'est pas un lien de nécessité logique, c'est un lien de concomitance constatée que la science sociale établit entre les phénomènes qu'elle étudie.

Il résulte de là que les lois formulées par elle ont un caractère à la fois relatif et provisoire. Elles ont un caractère relatif parce qu'elles reposent uniquement sur les observations faites et qu'elles ne sont vraies, par conséquent, qu'en fonction de ces observations. Ce sont, en réalité, des apparences, et la véritable formule de toute loi de science sociale devrait être : « Les choses se passent comme si tel phénomène produisait toujours tel autre phénomène à titre de conséquence nécessaire. » C'est pour la commodité du langage que l'on emploie une formule plus abrégée et plus absolue et que l'on dit : « Tel phénomène est lié à tel autre par un rapport nécessaire. » Mais il y a là une inexactitude qu'il importe de signaler.

En second lieu, ces lois ont toujours un caractère provisoire. En effet, puisqu'elles ne sont en réalité que des hypothèses vérifiées par une série d'observations, elles courent toujours le risque d'être démenties par une observation nouvelle. Au surplus, les savants ne s'alarment pas de ces démentis; ils les considèrent, au contraire, comme une des marques du progrès, comme un pas de plus dans la voie de la vérité recherchée. Malgré sa jeunesse, la science sociale offre déjà des exemples de semblables démentis. Au cours de ses longues et minutieuses observations sur les familles européennes, Frédéric Le Play avait relevé un lien de concomitance entre l'aptitude des jeunes gens à s'établir au dehors, à y fonder des établissements durables en créant des entreprises marquées par une initiative hardie, d'une part, et une certaine organisation de la famille,

définie par lui avec beaucoup de précision, et qui se caractérisait par la transmission intégrale du patrimoine à un seul de ses enfants, d'autre part. Ses études répétées, tant dans l'Europe orientale que dans l'Europe occidentale, avaient apporté à son hypothèse première une série de confirmations. Non seulement l'initiative particulièrement féconde, qui crée l'expansion organisée et triomphante de la race, se rencontrait chez les familles à transmission intégrale, qualifiées par Le Play de familles souches; mais les familles pratiquant un autre mode de transmission ne donnaient pas à leurs rejetons les qualités relevées chez les premières. Il semblait, par conséquent, que la loi fût bien établie et elle l'était, en effet, de la façon relative et provisoire que nous venons de dire. Plusieurs années après la mort de Frédéric Le Play, d'autres observateurs ayant porté leurs investigations sur les sociétés du Nouveau Monde, furent frappés de rencontrer aux États-Unis une puissance d'expansion, une vigueur d'initiative et une aptitude à créer des sociétés nouvelles en territoire vacant, à un degré plus intense encore qu'il n'avait été donné à Le Play de le relever dans aucun des groupes européens observés par lui. Cependant la transmission intégrale n'était pas pratiquée par les familles dont ces émigrants étaient originaires. L'hypothèse se trouvait donc infirmée par ces observations, et, en effet, les Américains des États-Unis, habitués, par suite des circonstances au milieu desquelles ils se développent, à changer de métier plusieurs fois dans leur vie, ne peuvent avoir aucune préoccupation de transmettre à un de leurs enfants l'entreprise agricole, industrielle ou commerciale à laquelle ils consacrent leur activité au moment de leur mort. C'est alors que l'École de la Science sociale, abandonnant l'hypothèse première de Le Play, proposa une seconde hypothèse rendant compte à la fois et des observations de Le Play et des observations faites depuis sa mort. Elle rattacha, non plus à un phénomène de transmission des biens, mais à un phénomène d'éducation, les qualités premières que Le Play avait relevées principalement chez les Anglo-Saxons. C'est l'hypothèse sur laquelle nous vivons encore et il est à espérer que nous la

modifierons quelque jour en analysant avec plus de netteté les éléments précis de l'éducation auxquels se rattachent les qualités de la race anglo-saxonne.

III. — UTILITÉ PRATIQUE DE LA SCIENCE SOCIALE.

Ainsi, les conclusions auxquelles la science sociale aboutit ne prétendent pas à être l'expression de la vérité essentielle, éternelle et incommutable ; ce sont uniquement des lambeaux de vérité arrachés par un opiniâtre labeur au secret de l'organisation sociale. Mais comme elles sont le fruit d'un travail humain, il se rencontre précisément qu'elles sont appropriées à nos besoins et susceptibles par là de merveilleuses applications.

Nous avons jusqu'ici réduit à un rôle modeste les lois de la science sociale. Il n'est pas inutile de remarquer que les lois de toutes les sciences d'observation quelles qu'elles soient présentent la même infirmité. Et, cependant, il n'est pas besoin d'insister pour rappeler les fécondes applications qu'ont reçues, dans l'organisation de la vie moderne, les vérités incomplètes et fragiles découvertes par ces sciences. Nous ne savons rien, par exemple, de l'essence de l'électricité qui nous éclaire, que nous transportons à de grandes distances sur un fil ténu ; que nous transformons à volonté en force, en chaleur, en lumière ; à laquelle nous faisons accomplir mille besognes merveilleuses qui allègent le fardeau du travail imposé à l'humanité et augmentent dans une proportion remarquable la maîtrise de l'homme sur la nature.

On ne doit pas attendre moins de la science sociale, pour les applications à la vie sociale, que l'on a reçu des autres sciences d'observation pour des applications d'un autre ordre. On peut tirer de la science sociale une sorte de technique de la vie ; mais, au regard de l'utilité pratique, une différence fondamentale distingue cette technique de celle des autres sciences appliquées.

En effet, aucun homme vivant ne peut avoir la prétention de connaître à fond toutes les techniques des différentes sciences appliquées. La vie d'un homme doué d'une intelligence vive y suffirait à peine et ce serait un labeur sans utilité. En pratique, chacun de nous a un immense avantage à s'en rapporter, pour la technique d'une série de sciences appliquées dont il profite, aux spécialistes de cette technique. Il est bien évident, par exemple, qu'un agriculteur, un ouvrier de l'industrie textile, un commerçant, ont avantage à s'en rapporter aux spécialistes de la mécanique, de la chimie, de l'électricité, de la métallurgie, de l'art, des mines, etc..., pour la production de tous les objets dont ils se servent directement ou indirectement. Tout le monde comprend qu'il y a intérêt à confier à des spécialistes le soin de nous fabriquer des bateaux à vapeur, des canons, des locomotives, des machines à tisser et à filer, des explosifs etc.

Au contraire, nous ne pouvons déléguer à personne la direction de notre propre vie, la responsabilité des décisions que nous avons à prendre lorsque nous choisissons un métier ou que nous fondons une famille, ou que nous décidons d'une entreprise, ou que nous établissons notre foyer dans tel ou tel endroit, etc..., etc... Et, si nous ne pouvons déléguer à personne la direction de notre vie et l'organisation des rapports que nous avons avec nos semblables, il est nécessaire, par conséquent, que nous connaissions la technique de cette fonction particulière qu'est la direction de notre vie.

La science sociale peut à ce point de vue rendre à chacun de nous des services de premier ordre.

En premier lieu, la science sociale explique la vie. Elle établit, en effet, sous les réserves que j'ai indiquées tout à l'heure, le lien nécessaire qui existe entre nos décisions librement prises et leur résultat final. Elle est, par conséquent, comme une sorte de longue prévoyance nous permettant de déterminer par avance les conséquences sociales de nos actes. Elle nous apprend comment nous ne pouvons pas nous orienter dans le sens de la liberté sans en courir les risques; nous donner les garanties d'une sécurité immédiate sans avoir à

supporter certaines dépendances ; développer la richesse autour de nous sans créer des dangers moraux auxquels il faut pourvoir ; nous renfermer, au contraire, dans un isolement économique d'apparence prudente sans risquer d'aboutir à des résultats positivement inférieurs à nos besoins les plus élémentaires. Elle donne de la même façon les raisons de ces « injustices sociales » qui révoltent les cœurs généreux et contre lesquelles ils sont trop souvent portés à engager une lutte inintelligente. La seule et vraie manière de faire cesser les injustices sociales est de connaître les causes qui les ont produites, de s'attaquer à ces causes elles-mêmes et non pas au résultat qui nous scandalise justement. Ceux qui plaignent les opprimés ne peuvent leur rendre service qu'à la condition de connaître pourquoi ils le sont et comment ils pourraient cesser de l'être.

La science sociale donne le goût de la vie. En constatant le merveilleux enchaînement des faits, l'admirable mécanisme de leur répercussion, l'utilité à tirer de la connaissance de cet enchaînement, on s'éprend de la vie. Elle n'apparaît plus comme un jeu de hasard, une aventure dominée par l'aveugle destin ; elle apparaît comme un problème dont les données varient à l'infini, mais qui apporte avec lui-même les éléments de sa solution. Il s'agit de découvrir ces éléments et la science sociale est précisément une méthode de découverte des éléments de solution des problèmes sociaux.

La science sociale est encore une leçon d'énergie. De même que la connaissance des forces latentes de la nature et des éléments d'activité innombrables que nous fournissent les sciences appliquées, suscite des initiatives, enflamme des énergies, est productrice d'efforts de la part d'une foule d'inventeurs, d'ingénieurs, d'industriels, de tous ceux qui concourent aux différentes techniques de ces sciences appliquées ; de même, la connaissance des forces latentes de l'ordre social provoque leur meilleure utilisation, suscite l'énergie et l'initiative chez tous ceux qui aperçoient des éléments de solution, chez tous ceux au cœur desquels naît l'espérance d'un avenir meilleur par la réalisation possible des problèmes que la vie pose devant eux.

Ainsi la connaissance des lois sociales, bien loin de nous conduire à un déterminisme décourageant, nous donne, au contraire, le sentiment profond de notre puissance d'action. C'est qu'elle ne porte pas, comme nous l'avons expliqué déjà, sur l'action individuelle et libre, mais sur les groupements, c'est-à-dire sur les conditions de l'action concertée. Et comme l'action concertée est supposée ou déterminée par la plupart de nos actes individuels, la connaissance des lois sociales nous révèle les conditions d'efficacité de nos efforts personnels. Elle nous enseigne le bon rendement de l'effort.

A ceux qui douteraient de la nécessité de cette leçon, je rappelerai brièvement combien d'héroïsme, de générosité, d'énergie est gaspillé chaque jour, soit par une application inconsidérée, soit par l'absence des conditions préalables qui en auraient assuré l'heureux effet. Vous vous souvenez de l'effort héroïque de l'Angleterre pendant la guerre sud-africaine. Les hommes de guerre compétents ont constaté maintes fois, au cours de cette campagne, la proportion énorme d'officiers anglais tués à l'ennemi. On ne peut que saluer avec émotion et admiration le courage de ceux qui sont ainsi tombés sur le champ de bataille; mais on est bien obligé de constater que si tant d'officiers ont trouvé la mort au Transwaal, c'est parce que les troupes qu'ils avaient à commander ne les suivaient pas avec une discipline suffisante; qu'elles n'étaient pas entraînées par eux; qu'elles n'étaient pas dans leur main. Et, au lendemain de la guerre, ce fut une préoccupation générale en Angleterre d'accomplir une réforme de l'armée, afin que l'héroïsme des chefs fût soutenu par la bonne organisation de leurs troupes. Leur effort valeureux n'avait pas donné un bon rendement parce qu'il ne s'exerçait pas dans les conditions qu'exige impérieusement son efficacité.

Dans le cours de la vie journalière, combien d'actions individuelles généreuses, inspirées par les plus nobles sentiments de l'âme humaine, restent en partie stériles ou aboutissent à des résultats contraires à ceux que se proposent leurs auteurs, parce

qu'ils ne s'adaptent pas aux besoins qu'ils ont en vue! Un philanthrope fonde à la campagne, dans le voisinage de ses terres, un hôpital destiné à soulager la misère des malheureux d'alentour. Quelques années après, il s'aperçoit que les avantages assurés par lui aux habitants de la région y attirent une foule de familles peu recommandables, désireuses simplement d'acquérir les conditions de séjour qui permettent plus tard à leurs membres de vivre sans travailler. Un chef d'industrie soucieux d'améliorer le sort de ses ouvriers, de les attacher à leur foyer, construit des maisons à leur intention, leur en facilite l'acquisition et se flatte d'avoir résolu le problème de la propriété du foyer ouvrier. Mais à peine ce résultat est-il atteint dans une famille, que la mort du père survenant, la maison est mise en vente par les héritiers et rachetée par des spéculateurs, de telle sorte que l'on revient tout naturellement à la situation antérieure. Bien heureux si l'effort désintéressé du patron — nous n'envisageons, bien entendu, que le cas d'un effort désintéressé — n'est pas considéré par ceux auxquels il a voulu rendre service, comme une sorte de piège tendu pour les rendre plus dociles. C'est là un des épisodes de cette faillite du paternalisme à laquelle nous assistons aujourd'hui et en qui, pourtant, des hommes bien intentionnés avaient mis naguère leur confiance. C'est qu'aucun artifice, même inspiré par la plus noble sollicitude vis-à-vis de la classe ouvrière, ne peut résoudre les problèmes qui lui incombent à elle personnellement et qu'elle est seule capable de mener à bien. Aussi les efforts de ceux qui se dévouent à l'amélioration de son sort doivent-ils tendre avant tout à la rendre capable et non à la dispenser de l'être.

Voyez encore ce qui arrive à beaucoup de colons inexpérimentés qui, pleins d'une belle ardeur, vont s'installer dans la solitude du Far-West américain. Il en est qui n'échouent ni par manque d'initiative, ni par manque de persévérance, ni par absence de préparation agricole, mais simplement parce qu'ils n'ont pas appliqué leur effort dans des conditions qui en assurent l'efficacité. Par exemple, ils ont fait choix d'une excellente terre, fertile, profonde, propre à leur donner de riches récol-

tes ; ils l'ont labourée avec soin et de lourdes gerbes sont venues se coucher sous leurs moissonneuses ; mais ils ont négligé un détail important : la terre choisie par eux est à 40 milles de tout chemin de fer ; dans ces conditions, le transport des grains à la gare voisine est une opération longue, coûteuse, qui absorbe presque tout le bénéfice de l'exploitation. Et tandis que tel autre fermier aura travaillé, à 7 ou 8 milles du chemin de fer, une terre moins féconde et réalisera d'importantes sommes d'argent par la vente de ses produits, lui connaîtra la misère au milieu de l'encombrement des richesses naturelles qu'il aura créées.

Prenez encore le cas, plus rapproché de notre vie à tous, d'un père et d'une mère de famille ardemment désireux de bien élever leurs enfants et s'attelant à cette entreprise qu'ils considèrent comme l'entreprise capitale de leur vie. Combien en connaissez-vous qui aboutissent simplement à faire des enfants obéissants, dociles, soumis, mais sans initiative, sans ouverture sur le monde extérieur, sans aucune des qualités nécessaires à la solution du problème de leur vie au milieu de la lutte très âpre à laquelle se heurtent aujourd'hui la plupart des existences. Ces parents n'ont manqué ni de bonne volonté, ni de courage, mais simplement de clairvoyance, et là encore l'effort méritoire n'a pas donné un bon rendement, parce qu'il n'a pas été appliqué de la manière qui convenait à l'objet qu'il s'agissait d'atteindre.

Contre tous ces échecs, d'autant plus douloureux qu'ils frappent des personnes dignes d'estime et de respect, la science sociale peut être une sauvegarde, et ce n'est pas le moindre mérite qu'on puisse lui assigner.

IV. — LA SCIENCE SOCIALE EST-ELLE UNE RÈGLE DE VIE?

On pourrait croire, d'après cela, que la science sociale suffit à donner une règle de vie. Nous n'avons jamais entendu élever cette prétention. Nous le répétons, la science sociale peut en-

seigner le bon rendement de l'effort, mais elle ne dit pas quel doit en être le but. Elle peut donner à cet effort toute sa valeur sociale, mais elle ne suffit pas à inspirer et à assurer sa valeur morale. Celle-là, en effet, tient au motif qui décide l'homme à accomplir l'effort, au sentiment du devoir et de la responsabilité personnelle. Ainsi, ni la source de l'effort, ni sa direction, ne sont fournies par la science sociale. Cette source et cette direction se trouvent dans des convictions métaphysiques et religieuses que la science ne peut avoir à aucun degré l'ambition de remplacer. Nous pouvons éclairer un homme généreux sur les moyens d'atteindre le but qu'il se propose dans la vie. Nous ne saurions ni le rendre généreux, ni assigner au nom de la science un but supérieur à son existence.

A coup sûr il est possible de tirer de la science sociale une sorte de morale sociale élémentaire. C'est ce que Le Play avait tenté de faire, et on peut admettre au nom de la science les conclusions auxquelles il était arrivé, savoir qu'aucun groupement humain ne peut subsister longtemps sans accepter un certain nombre de règles élémentaires de morale sociale. Une société fondée sur le vol, l'adultère, le faux témoignage, serait à peu près dans l'impossibilité de durer sans de perpétuels bouleversements. C'est au point qu'une association de brigands ne parvient à se maintenir que si elle observe, pour elle-même, entre ses différents membres, le respect du bien d'autrui qu'elle viole vis-à-vis des autres. On y partage suivant des règles précises les profits de l'industrie exercée et toute fraude en cette matière menace l'association de ruine prochaine. Mais, outre que cette morale sociale élémentaire serait très loin d'être complète, elle n'aurait aucune chance d'aboutir à une morale individuelle comportant des préceptes généraux positifs et respectés. C'est seulement, en effet, au nom de l'intérêt général que les adeptes de la science sociale pourraient prêcher aux individus l'accomplissement de certains actes ou l'exclusion de certains autres. De pareils sentiments ont malheureusement peu de prise sur l'ensemble de l'humanité et n'en ont à peu près aucune sur les individus entraînés par de fortes passions. Par

suite, l'utilité que l'on peut attendre de la science sociale ne va pas jusqu'à assurer, même dans les limites de la faiblesse humaine, l'exercice de la vertu. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de démontrer à quiconque rejette tout précepte de morale que son intérêt particulier doit plier devant l'intérêt général du groupe auquel il appartient. A plus forte raison est-il impossible de le décider en fait à sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt général.

Cela nous ramène à une question qui a été souvent agitée, depuis quelques années, parmi les adeptes de la science sociale. On s'est demandé si cette science reposait sur un postulat spécial, par exemple, sur celui de la bonté de la vie, de l'utilité de la permanence des sociétés, etc. Je ne vois pas, en ce qui me concerne, que la science sociale pure, c'est-à-dire la détermination des rapports nécessaires entre les phénomènes sociaux, s'appuie sur d'autres postulats que celui de la causalité ou encore sur celui de la réalité du monde extérieur, bases de toutes les sciences d'observation possibles. Mais il en va tout autrement en ce qui concerne l'application de la science. Là, il ne faut pas à proprement parler un postulat, mais il faut, à qui veut appliquer la science sociale, prendre parti entre telle ou telle conception générale de la vie. Tel recherchera uniquement le succès personnel à tout prix; tel autre se préoccupera d'élever ses semblables autour de lui; tel autre d'améliorer leur condition matérielle, etc., et ils ne pourront faire d'application de la science qu'en fonction du but extérieur à la science auquel ils voudront l'appliquer.

Pour cette raison et pour beaucoup d'autres dans le détail desquelles je ne puis pas entrer ici, il importe que les amis de la science sociale distinguent toujours avec le plus grand soin leur participation à l'œuvre scientifique, d'une part, et l'application qu'ils peuvent faire des conclusions acceptées, d'autre part. Les recherches scientifiques exigent absolument la rigueur des procédés et la modestie des affirmations. L'application, au contraire, exige une sorte de parti pris; car la vie nous oblige à prendre parti chaque jour, bien que nous ne soyons pas com-

plètement éclairés sur toutes les conséquences du parti que nous prenons. Le seul mérite de la science sociale au point de vue de la vie pratique, c'est de nous éclairer sur une partie de ces conséquences, c'est-à-dire sur celles qui sont liées à nos actes par des rapports nécessaires et connus.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, je me permets, en terminant, d'adresser un double appel à ceux qui me font l'honneur de m'écouter. A tous les hommes de science, à tous ceux que guide le désir désintéressé de savoir, d'avoir plus de lumière, sans se préoccuper des applications possibles, je demande leur précieux concours, non seulement pour acquérir un trésor d'observations nouvelles, mais aussi pour perfectionner par l'usage la méthode qui nous a été léguée par Le Play et Henri de Tourville, à laquelle Edmond Demolins a attaché son nom et que nous suivons avec la profonde conviction de sa fécondité.

A tous ceux qui veulent éclairer leur propre voie, à tous ceux qui, animés du généreux désir de travailler au bien général, sont disposés à ne ménager ni leur temps, ni leur peine, je demande de ne pas négliger les indications que la science sociale est en mesure de leur fournir. Si le mérite de leur effort se mesure à sa valeur morale, l'efficacité de cet effort ne se mesure qu'à sa valeur sociale, et c'est une noble ambition de travailler à rendre cet effort productif, de tendre à ce résultat que des êtres humains aient une existence meilleure, plus heureuse et plus féconde, parce que quelques âmes généreuses auront été éclairées par les lumières de la science sociale.

Paul DE ROUSIERS.

LA TERRE DE CIRCÉ
ET LE PAYS DES MORTS
DANS L' « ODYSSÉE »

C'est une question de géographie avant l'histoire que je vais traiter ici.

Par son objet, il est clair qu'elle est étrangère à la science sociale. Et cependant la solution que je donne à cette question procède de notre science et n'a vu le jour que grâce à elle.

C'est ce que je montrerai en terminant.

Et il suivra de là que, même pour des documents surnageant seuls d'une époque, la science sociale constitue un moyen nouveau et vraiment précieux de critique ;

Ce que les spécialistes appellent un moyen de critique interne ;

Permettant d'abord de vérifier par l'étude d'une œuvre considérée en elle-même son authenticité entendue dans le sens large, et son état de conservation ;

Et ensuite d'en faire jaillir des lumières toutes nouvelles, grâce aux relations étroites, parfaitement coordonnées, et jusqu'ici d'ailleurs complètement ignorées en dehors de la Science sociale, qui ont de tout temps lié les faits sociaux entre eux d'abord, et avec les faits historiques et géographiques ensuite.

Cette partie considérable de l'*Odyssée* d'Homère que l'on appelle couramment le *Nostos*, et qui est consacrée aux voyages maritimes d'Ulysse, a-t-elle, au point de vue géographique, une valeur documentaire ? Peut-on prendre au sérieux les indications

nombreuses et parfois circonstanciées que le vieux poème renferme sur les pays parcourus ?

La question est très intéressante, voici pourquoi :

Les navigations d'Ulysse commencent par une pointe de neuf jours et neuf nuits dans les mers situées à l'ouest de la Grèce. Et elles ne peuvent guère se poursuivre qu'au delà, dans la direction du nord ou du couchant. En d'autres termes, elles ont pour théâtre la Méditerranée occidentale ou la Méditerranée centrale, si elles ont une réalité quelconque. A supposer qu'elles se limitent au centre de la Méditerranée, cette région elle-même, à l'époque du vieil aède, est à peine connue. Dans ces deux hypothèses, comme dans toute autre que l'on pourrait faire, le *Nostos* enfin situé et compris, ce serait sans aucun doute un lever de rideau sur la géographie d'avant l'histoire.

Mais les homérisants modernes veulent nous interdire ces attrayantes perspectives. Pour eux, le *Nostos* est une œuvre d'imagination pure ; ou au moins il est indéchiffrable dans son état actuel, et, partant, sans intérêt documentaire [1].

Or, cette géographie que l'on dit impossible, j'ai tenté de la refaire. Comme le simpliste qui se mettait à marcher pour prouver le mouvement, j'ai réuni toutes les indications topographiques du *Nostos*, et il en est sorti des sites parfaitement reconnaissables, et ces sites constituent un ensemble géographique localisé dans un espace restreint : la mer Tyrrhénienne et ses alentours.

A titre d'exemple, qu'il me soit permis de prendre ici les deux pays en apparence les plus fantastiques du vieux poème, le séjour de Circé la Magicienne, et la terre des Morts. Dans le premier, il semble que nous soyons en plein merveilleux ; dans le second, nous touchons à l'Au-delà. Quand même il aurait partout ailleurs respecté la vérité géographique, Homère

1. Le grand ouvrage de M. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'« Odyssée »*, remarquable à d'autres points de vue, n'a fait que rééditer, sauf en deux cas, les vieilles identifications traditionnelles, qui de tout temps ont été insoutenables : elles le sont encore après cet effort.

pouvait, chez les Mânes et chez l'Enchanteresse, se livrer à toutes les fantaisies de son imagination. Si donc nous constatons l'exactitude de ses descriptions ici et là, à fortiori devrons-nous croire à cette exactitude partout ailleurs.

Nous allons grouper d'abord toutes les indications géographiques éparses dans le texte au sujet de nos deux sites, sans en omettre aucune; nous reconstituerons ainsi deux descriptions évidemment incomplètes, mais cependant plus détaillées et plus précises qu'on ne supposerait au premier abord.

Nous chercherons ensuite à identifier ces deux descriptions, et nous arriverons à les superposer avec tous leurs détails à des réalités géographiques que nous pouvons au XXe siècle, voir de nos yeux, fouler de nos pieds et toucher de nos mains.

Cela fait, il semble bien que nous aurons le droit d'affirmer la valeur documentaire du *Nostos*.

I. — LES SITES DE CIRCÉ ET DES MORTS DANS LES TEXTES

A. — Nous commençons par la terre de Circé.

1° Le pays de la Magicienne est une île, dit Ulysse, et il le dit trois fois[1].

2° Cette île est franchement détachée de toute terre voisine; c'est une île de haute mer. « J'ai vu, continue le héros, la mer infinie qui, de toutes parts, l'entoure comme une couronne[2]. » L'épithète « infinie » étant une épithète homérique, une épithète de nature, le texte ne permet pas d'affirmer qu'il n'y ait aucune terre en vue. Notre île est encerclée par la mer, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle soit isolée au milieu des flots.

3° Elle est plate : « elle gît basse », dit le texte dans une expression énergique[3]. Voilà une note assez imprévue : presque

1. *Odyssée*, X, 195; XI, 70; XIII, 3.
2. *Od.*, X, 195.
3. *Od.*, X, 196.

toutes les îles méditerranéennes sont en effet non seulement accidentées mais montagneuses[1].

4° Évidemment cela n'exclut pas tout mouvement de terrain, et le poète indique, dans Circé, « un vallon », « des parties hautes », « une guette rocheuse » et « un lieu bien en vue »[2].

5° Notre île est assez petite. D'un point découvert où il est monté, et d'où l'œil ne pouvait porter très loin, puisque ce point est, comme tout le reste, de faible altitude, Ulysse, nous le savons déjà, a vu l'île se découper partout sur les flots. Si elle s'était prolongée au loin dans une direction quelconque, les terres, même basses, auraient, au moins de ce côté, arrêté le regard.

6° Cependant ce n'est pas un îlot; car des habitants y vivent, et puisqu'elle est en haute mer, ils doivent vivre en grande partie de ses produits.

7° Concluons aussi de là qu'elle est favorable à la culture.

8° Elle est d'ailleurs très boisée. Elle possède en particulier des chênes en massifs épais[3]. De plus, elle produit de la vigne[4].

Voici pour les traits généraux de la terre de Circé; ils suffisent à exclure le site traditionnel, le cap Circeo, au Sud du Latium, lequel est constitué par un massif montagneux, atteignant près de 600 mètres, et très largement soudé, sur trois faces, au continent italien[5].

9° Passons maintenant aux traits spéciaux à telle ou telle partie du pays de la Magicienne.

Le port où débarque Ulysse se trouve en un point de l'île « où sont les levers du Soleil et la maison de l'Aurore[6] ». La première expression désigne clairement pour nous l'Est; la seconde le désigne non moins clairement dans la cosmographie chaldéo-

1. Tout à fait dans le même sens paraît être l'épithète εὐρυοδείη (*Od.*, X, 149) à laquelle on ne voit pas d'autre sens que « largement ouverte à la circulation, largement découverte ».
2. *Od.*, X, 158, 210, 211, 281.
3. *Od.*, X, 150.
4. *Od.*, X, 245.
5. M. Victor Bérard (ouvr. cité), tient, malgré tout, pour ce site.
6. *Od.*, XII, 3.

égyptienne[1]. Ajoutons que, aussitôt après avoir donné cette indication, Ulysse ensevelit sur la rive de ce même port un de ses compagnons, Elpénor[2], c'est-à-dire, dans les langues sémitiques, « celui qui est vers la lumière ». N'est-ce pas là une façon d'indiquer une fois de plus l'orientation du port, peut-être même de nous en donner le nom en lui fabriquant un héros éponyme?

10° Ce port est, au moins en partie, une marine à échouage, puisqu'on y peut tirer les nefs sur le sable[3].

11° Près de là, il y a une grotte s'ouvrant à quelques mètres au-dessus du flot. Car Ulysse ordonne d'y remiser, non pas la nef elle-même qui est simplement amenée à terre, mais au moins les « agrès et le bien de l'équipage[4] ».

12° Non loin de ce même port, se dresse la hauteur rocheuse sur laquelle est monté le héros à son arrivée et d'où il a découvert toute l'île[5].

13° Sur le chemin qui va de cette butte au port, on trouve un abreuvoir qui doit être un ruisseau, ou, à la rigueur, une source, un simple point d'eau[6].

14° Près de là Ulysse tue un cerf énorme. Il faudra expliquer ce cerf avec ses dimensions anormales, sur lesquelles insiste Homère[7], ce cerf subsistant, dans une île restreinte, à côté d'habitants évidemment munis d'armes.

15° Notons enfin que, au temps d'Ulysse, l'établissement principal, le palais de l'Enchanteresse, est situé vers le centre de l'île[8];

16° Et que du port on y arrive par une région basse, par un vallon[9].

1. Maspéro, *Hist. anc.*, I, p. 17 et 128 : 543 et 596, et surtout *Recueil de Philologie*, XII, p. 78.
2. *Od.*, XII, 10, sq.
3. *Od.*, X, 403.
4. *Od.*, X, 404.
5. *Od.*, X, 146.
6. *Od.*, X, 159.
7. *Od.*, X, 158, 171, 180.
8. *Od.*, X. 196.
9. *Od.*, X, 275.

Nous voici donc en face de seize indications, qui ressortent toutes de la lettre du texte, et composent un ensemble de haute valeur, laissant peu de place à une fausse identification.

Plus loin nous en trouverons une dix-septième, plus particularisante à elle seule que tout ce que nous venons de dire.

B. — Mais ce n'est pas tout : l'île de Circé n'est pas isolée dans le monde homérique. Elle a partie liée avec le Pays des Morts.

Elle est en effet rattachée par une distance et une orientation au fleuve Océan qui est comme le vestibule de ce pays. Grâce à ce trait d'union, elle va constituer avec la Terre des Ombres un ensemble qu'il faudra identifier d'un bloc, sous peine de ne rien identifier du tout.

La Magicienne vient de déclarer au héros qu'il doit aller chez Hadès pour consulter l'ombre du devin Tirésias : « O déesse, s'écrie Ulysse, jamais sur une nef personne n'est allé chez Hadès! Pour un pareil voyage, qui donc sera mon pilote? » — « Sur la route que tu auras à suivre, reprend Circé, pas n'est besoin de pilote : à la sortie du port dresse ton mât, tends ta blanche voile, et assieds-toi. Borée conduira ta nef au but [1]. » Borée étant le vent du nord-est, c'est dans le sud-ouest qu'il mènera Ulysse, ou dans une direction voisine; car l'orientation indiquée doit s'entendre avec une certaine latitude, Homère ne connaissant que quatre directions principales des vents [2].

Le héros obéit à la déesse. Il quitte le port Circéen à l'aurore [3]. Et le soir « à l'heure où les chemins s'emplissent de ténèbres », c'est-à-dire vers la nuit close, il arrive au fleuve Océan [4].

Que représente une journée de navigation ainsi comprise?

1. *Od.*, X, 501-507.

2. Cette orientation, aussi précise que peut la donner Homère, était particulièrement embarrassante pour M. Victor Bérard qui place son Pays des Morts non pas au sud-ouest de sa Circé, mais dans l'est-sud-est, à 90° de l'orientation homérique. Prudemment il a passé la difficulté sous silence (*Ouvr. cité*, II, 314). Mais il jouait de malheur; car il a cru, grâce à un contresens, retrouver cette malencontreuse orientation à partir du Pays des Morts (*Odyssée*, XII, 3, 4). Et alors il a bravement imprimé qu'on partait non de chez les Morts, mais de chez les Lestrygons (*Ouvr. cité*, II, 261). N'est-ce pas une façon par trop simpliste de sortir d'embarras?

3. *Od.*, XI, 541, sq.

4. *Od.*, XI, 11 et 12.

Environ dix-huit heures, pour deux raisons : d'abord les navigations homériques doivent se calculer en journées d'été, parce que l'on ne navigue pas pendant la mauvaise saison. Puis, dans le cas particulier qui nous occupe, un trait montre bien que nous sommes au cœur de l'été : un compagnon d'Ulysse a passé la nuit qui précède le départ sur le toit de la maison de Circé où il est allé chercher le sommeil à cause de la chaleur [1]. Dans le nord de la mer Tyrrhénienne où nous sommes, comme nous le verrons tout à l'heure, et dans une île, naturellement rafraîchie par la brise marine, on n'aime à dormir sur les toits que pendant les jours caniculaires. C'est donc bien une durée de dix-huit heures qu'il faut entendre ici.

Or, d'après l'ensemble des documents anciens, dix-huit heures de navigation représentent en vitesse moyenne 110 kilomètres environ, et en vitesse maxima, encore assez fréquente, aux alentours de 160 kilomètres [2].

C'est donc au plus à cent soixante kilomètres de Circé et dans une direction voisine du sud-ouest que nous devons découvrir l'Océan.

Mais là qu'aurons-nous à retrouver au juste? Qu'était-ce que l'Océan dans la pensée d'Homère? Et qu'est-ce que ce nom devait représenter pour les contemporains du poète? L'*Odyssée* parle plusieurs fois de ses courants profonds et violents, mais c'est tout. Par contre, si nous interrogeons la géographie d'alors, elle nous montre à l'occident de la Méditerranée, à un endroit où les terres du sud et du nord paraissent se rejoindre pour enclore définitivement cette mer, elle nous montre, dis-je, un détroit resserré et balayé par des courants violents, qui emportent, à de certaines heures, les nefs vers l'au delà sans bornes. Dans les idées géographiques et religieuses d'alors, ces courants appartiennent au gigantesque fleuve l'Océan qui entoure le monde entier de ses eaux tumultueuses, et qui, à l'endroit où

1. *Od.*, X, 549 sq.

2. La vitesse moyenne ordinaire des navigations antiques est de 150 kilomètres par vingt-quatre heures. Cependant, pour certains itinéraires, Scylax indique 220, Strabon 216, Hérodote 230 kilomètres (Scylax dans *Géogr. Min.* Didot, p. 90, Strabon, p. 612; Hérodote, IV, 86).

le soleil se couche dans ses ondes, baigne les régions habitées par ceux qui sont allés dans les ombres du Couchant éternel. Au delà du détroit, les terres occidentales qui s'écartent vers le sud et vers le nord sont donc considérées comme le Pays des Morts, et le détroit aux grands courants est lui-même l'accès à ce pays.

Notre nef odysséenne, dont les courses précédentes se placent dans la mer de Tyrrhénie, reste bien loin du détroit de Gibraltar; elle n'atteint donc pas l'Océan que nous venons de dire. Mais sans doute, ce sont des conditions analogues de lieu qu'elle trouve, et que nous devons retrouver après elle, aux frontières de cette mer Tyrrhénienne : des conditions analogues de lieu ayant suggéré des analogies de croyances.

C. — Poursuivons. Qu'est-ce qu'Homère indique au delà de l'Océan?

Trois choses :

Le peuple et la ville des Cimmériens; le havre de Persephoneia, et le site proprement dit de l'Enfer ou plutôt de l'Évocation des Mânes.

Tout cela doit d'ailleurs se rencontrer à une distance faible du point où le héros pénètre dans l'Océan; car sans doute, ici comme là-bas, l'Océan est le vestibule et le commencement des funèbres régions, et en fait le récit paraît bien sous-entendre que la navigation océanique est très courte.

1° Parlons d'abord des Cimmériens.

« Ce sont, dit le texte, des hommes enveloppés de ténèbres et de brumes : jamais le soleil ne les éclaire de ses brillants rayons, ni quand il monte dans le ciel étoilé, ni quand du ciel il redescend vers la terre; sur ces mortels tremblant d'effroi s'étend une nuit funeste[1]. »

Qu'y a-t-il sous ces phrases mystérieuses?

Deux choses, semble-t-il :

Un nom des indigènes qui, dans leur idiome évidemment italiote, a un sens analogue à celui de « Cimmériens », vocable

1. *Od.*, XI, 14 sq.

sémitique signifiant *obscur, ténébreux*. Cimmérien en serait une traduction due aux premiers navigateurs de la Méditerranée, aux Phéniciens.

Peut-être aussi le milieu de notre texte doit-il faire songer pour la ville à un site remarquablement orienté au nord. C'est, en effet, le matin ou le soir que le soleil a le plus de chances de visiter un tel site. Si le poète avait voulu indiquer une opacité spéciale de l'atmosphère, il aurait parlé du soleil à l'heure où ses rayons sont moins obliques et plus pénétrants, à l'heure de midi.

On pourrait cependant faire une autre hypothèse assez différente, et songer à une population exploitant des mines en galeries, et se livrant ainsi, dans une obscurité sans fin, à un labeur rude et rempli de dangers : tout le passage s'expliquerait également bien.

Ajoutons que la ville des Cimmériens ou au moins leur territoire est maritime, car Ulysse y aborde[1] ; et c'est en longeant le cours de l'Océan qu'il arrive au havre de Perséphoneia[2]. De l'un à l'autre, la distance est assez faible, car le héros fait le chemin, et même celui de Perséphoneia au lieu de l'Évocation, avec des compagnons peu marcheurs : il pousse devant lui des brebis destinées au sacrifice[3].

2° Le havre de Perséphoneia doit répondre à quatre indications. Il y faut évidemment une disposition de la côte présentant un port. Du large un rivage « petit », c'est-à-dire bas et étroit, le signale au navigateur[4]. Non loin de la rive, s'élève un bois dédié à Perséphoneia[5] ; c'est donc un lieu de culte infernal. Notons encore que ce bois se compose de hauts peupliers et de saules stériles[6].

3° Au delà commence le site infernal proprement dit, le lieu de l'Évocation des Morts. Nous en connaissons trois particularités topographiques. On y rencontre d'abord l'Achéron; puis une

1. *Od.*, XI, 20.
2. *Od.*, XI, 21 et 22.
3. *Od.*, XI, 20.
4. *Od.*, X, 509. On a également traduit « un rivage pouvant être creusé » (un port). Mais c'est un contresens dans les marines primitives.
5. *Od.*, X, 509.
6. *Od.*, X, 510.

roche isolée, ou une montagne rocheuse; et enfin deux rivières et leur confluent[1].

Le poète ne dit rien de l'Achéron. Mais l'antiquité a présenté ici et là, dans les pays grecs et latins, des sites infernaux et des pèlerinages à Pluton, dans le voisinage desquels elle plaçait un Achéron : c'était toujours ou une rivière pestilentielle ou des marécages. Il semble qu'ici il faille préférer un marécage ou un lac fangeux; car deux rivières s'y jettent aussitôt après avoir mêlé leurs eaux.

De ces deux rivières ou ruisselets (le terme grec laisse cette latitude) l'un s'appelle le Pyriphlégéton, c'est-à-dire « le brûlant »; l'autre le Cocyte, c'est-à-dire « le pleurant[2] ». Le premier pourrait être caractérisé par une source chaude; le second semble devoir être un ruisseau gémissant, un filet d'eau courant sur une pente raide et caillouteuse, par conséquent un torrent à faible débit; un grand torrent eût été le « tonnant » ou le « tempêtueux ».

Avant le confluent de ces deux rivières, le héros rencontrera des rochers[3]; l'expression imprécise que je traduis ainsi désigne aussi bien tout un massif escarpé qu'une roche isolée[4]. Entre ces rochers quels qu'ils soient et la rivière principale[5], mais à quelque distance des premiers et de la seconde — car l'on est au milieu d'une prairie d'ailleurs couverte d'asphodèles[6] — se place le lieu même de l'Évocation[7], que le texte appelle expressément la maison de Hadès[8].

1. *Od.*, X, 513 et 515. Le Styx, également nommé ici, appartient pour Homère à l'Enfer souterrain.

2. *Od.*, V, 513, 514.

3. *Od.*, X, 515.

4. Chez les Laistrygons, elle désigne une enceinte rocheuse assez vaste encerclant tout un port (Cf. *Od.*, X, 85).

5. *Od.*, X, 528, 529.

6. *Od.*, XI, 539.

7. Cette évocation fait défiler devant Ulysse d'abord une foule de morts les uns après les autres, puis devenue plus intense, des scènes entières avec leur décor infernal. Évidemment des interpolations étaient ici faciles, et il a dû s'en produire; cependant la science sociale porte à regarder comme authentique le défilé des femmes illustres se rapportant à Thèbes phénicienne où les influences matriarcales sont très vraisemblables (Voir Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'« Odyssée »*, p. 328). Or, ce passage est un des plus contestés.

8. *Od.*, X, 512, XI, 69, 150, 164.

Voici donc dégagée de la lettre du texte, pour l'Océan et le Pays des Morts, une série d'indications topographiques, moins précises à la vérité que celles relatives à Circé, mais dont l'ensemble est néanmoins assez particularisant, surtout si l'on se rappelle, comme nous l'avons fait observer, que le tout doit se grouper dans un espace restreint.

Ici encore un simple coup d'œil sur les lieux, ou même sur une carte, suffit à convaincre que l'identification classique avec les Champs Phlégréens n'est pas soutenable.

Aux Champs Phlégréens, il n'y a ni confluent, ni deux rivières, ni une rivière, ni roche remarquable, ni rien qui puisse être l'Océan avec ses courants profonds, en un mot rien d'homérique[1]. Ce qu'il y a là, c'est tout autre chose : c'est un culte local de Hadès ou de Pluton à l'usage des premiers habitants de Naples, que Virgile s'est chargé d'immortaliser.

II. — LES SITES DE CIRCÉ ET DES MORTS DANS LES RÉALITÉS GÉOGRAPHIQUES.

Si maintenant, dans la géographie méditerranéenne, nous retrouvons des sites réunissant tous les détails que nous venons de relever pour l'île de la Magicienne, pour le fleuve Océan et pour le Pays des Morts, et si nous les retrouvons dans les conditions assez étroites de voisinage et d'orientation que nous venons de dire, le doute ne sera vraiment plus possible, et le problème que nous poursuivons sera résolu.

Mais, réflexion faite, ce n'est pas toute la Méditerranée qui s'ouvre à nos recherches, avec liberté entière de nous y arrêter au mieux ici ou là.

Le champ de nos investigations est considérablement rétréci par la nécessité où nous sommes de partir, avec Ulysse, du pays où il s'est arrêté immédiatement avant l'île de Circé, et d'aboutir sans nous en éloigner considérablement. Si nous sommes dans le vrai, cette nécessité va faciliter notre tâche et l'abréger :

1. N'empêche que, sans broncher, M. Victor Bérard accepte et défend cette identification. Pour faciliter sa tâche, il déclare d'ailleurs interpolés les vers qui le gênent le plus. Nous dirons plus loin ce qu'il faut penser de ce procédé commode.

par contre, elle aura vite fait de couper court à nos recherches si nous poursuivons une chimère.

En définitive, il devient presque impossible d'identifier à faux tout cet ensemble de détails et de conditions topographiques. Nous voilà presque dans la situation d'un astronome qui aurait à retrouver, non pas dans tout le ciel, mais dans une région céleste déterminée, une constellation décrite en termes clairs, quoique incomplets et peu scientifiques.

Or la station odysséenne qui précède Circé est le pays des Laistrygons. Ce pays s'identifie fort bien avec l'anse de Porto Pozzo sur la côte nord-est de l'île de Sardaigne, en face la Maddalena, le grand port militaire italien dans les eaux sardes[1]. De plus, quand il est arrivé là, Ulysse venait du sud et s'élevait dans le nord. Il est probable que, lorsqu'il en part pour aboutir à Circé, sa course se continue dans le même sens, c'est-à-dire vers le nord.

A. — C'est l'île de la Magicienne que nous cherchons d'abord : commençons donc par la chercher dans cette direction.

Voici précisément au nord-nord-est de Porto Pozzo, à moins de deux journées de navigation, une terre qui répond fort bien à la description de Circé. C'est une île de l'archipel Toscan située au-dessous d'Elbe, une île aujourd'hui peu connue : Pianosa.

Elle se détache nettement de toutes les terres voisines : Elbe est à 14 kilomètres dans le nord, la Corse à 47 dans l'ouest, la côte d'Italie vers l'Ombrone à 70 dans l'est. Ce n'est pas une île isolée, mais on peut fort bien dire d'elle que la mer l'entoure largement de toutes parts.

Comme son nom l'indique, elle est plate et basse. La *Pianosa* de nos jours était déjà *Planaria* dans l'antiquité. « De niveau avec la mer, elle échappe pour cette raison aux navigateurs, » disait Pline l'Ancien. Tandis que Elbe, Montecristo, la Corse, et dans l'horizon la côte italienne dressent leurs montagnes en énormes pyramides ou en dômes prodigieux, Pianosa se rase au niveau des flots. Sur le pont du paquebot, pourtant bien

1. Voir mes *Phéniciens et Grecs en Italie*, p. 526.

modeste, de la compagnie Rubattino, il semble que l'on soit au niveau de ses falaises. Et je n'oublierai jamais l'impression de radeau flottant qu'elle me fit un soir de novembre au soleil couchant, lorsque, du haut des collines de Marina di Campo dans Elbe, je la vis à travers une brume d'or se dessiner, sans plus de relief qu'une carte d'atlas, sur la nappe azurée des flots.

A côté de ses voisines qui atteignent toutes plusieurs centaines de mètres, elle se tient entre des altitudes de 8 à 24 mètres. Ses deux points culminants en ont seuls 29.

Elle est de dimensions restreintes : 6 kilomètres sur 4 ; sa superficie n'est que de 10 kilomètres carrés.

Cependant elle suffit à nourrir une population. Son sol est entièrement cultivable et vraiment fertile. Actuellement elle fournit les principaux moyens de subsistance à 8 ou 900 habitants.

Elle est défrichée depuis quelques années seulement ; mais naguères, elle était, dans sa majeure partie, le domaine incontesté du maquis. Ses habitants d'alors, étant surtout pêcheurs et peu nombreux, se contentaient de quelques jardins maraîchers.

Deux lieux dits, inscrits sur la carte de l'état-major italien, rappellent des bois de chênes: c'est le *poggio alla Quercia* et le *campo ai Lecci*. De tout temps ses vignes ont produit d'excellent vin.

Quelque plate que soit notre île, elle présente des mouvements de terrain très appréciables, et suffisant aux exigences d'ailleurs modestes de nos textes. Nous venons de parler du poggio alla Quercia ; « poggio » veut dire colline ; le « campo » ai Lecci est par contraste une plaine. Au surplus, la carte indique d'autres lieux dits se rapportant à des reliefs du sol ; et les courbes de niveau, sans l'encombrer, y jouent leur rôle.

Le point central qui a porté jadis le palais de Circé pourrait fort bien être celui qu'occupent aujourd'hui les bâtiments du *podere* del Cardon, le principal établissement de Pianosa après le port, et le centre des défrichements essayés à différentes époques. Comme le palais de l'Enchanteresse, ce *podere* est relié au port par un vallon ; c'est ici une dépression encadrée à droite et à gauche par des pentes douces la dominant d'une dizaine de mètres.

De l'un des points culminants de 29 mètres dont nous avons parlé, de celui qui porte aujourd'hui un belvédère, on embrasse du regard Pianosa tout entière, et on la voit de tous côtés encerclée par l'azur des flots.

C'est sur la côte orientale que se place le seul port que possède actuellement l'île. Deux criques assez abritées le composent. Immédiatement à côté vers le nord, une plage en demi-cercle, la *cala* San Giovanni, constitue une belle marine à échouage. Partout ailleurs les rivages sont escarpés, coupés à pic, et formés par des lignes trop droites pour être hospitaliers. A la simple inspection de la carte, on se rend compte que Pianosa ne peut avoir d'autre port que le port actuel et la baie contiguë. Et, en fait, l'histoire ne lui en a jamais connu d'autre. Placé sur la côte orientale et en plein est de la masse de l'île, cet ensemble est à la lettre tourné vers l'aurore et le lever du soleil. Les marins antiques préférant les plages à échouage, c'est la cala San Giovanni qui a dû être le port homérique.

Tout près de la plage de sable et dans le nord, un peu dans les terres, la butte rocheuse du Belvédère répond bien à la grotte sur laquelle monte le héros pour découvrir le pays.

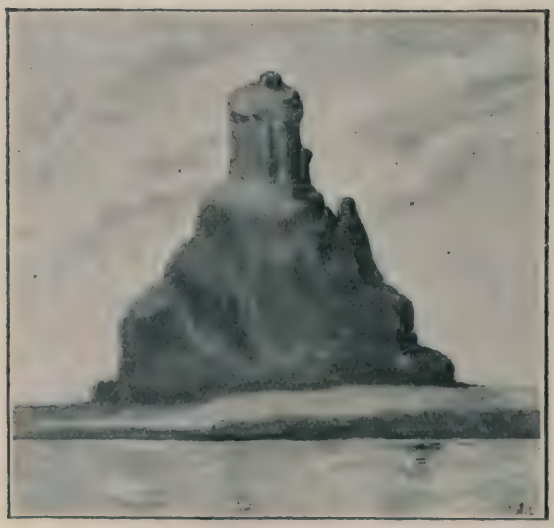
Sur le chemin du Belvédère, près des ruines romaines du palais d'Agrippa, une des rares aiguades de Pianosa (il n'y en a que trois dans toute l'île) a pu être l'abreuvoir du Cerf.

Quant à ce dernier animal, de dimensions prodigieuses au dire d'Homère, il se retrouve à Pianosa avec les susdites dimensions, mais d'une façon imprévue au premier abord, à l'état de débris fossiles. Pianosa possède des brèches osseuses en assez grand nombre; elles sont à fleur de terre, d'un accès facile, très riches en ossements, et ont dû, de tout temps, attirer l'attention des habitants. Or, ces brèches renferment des bois de cerf très reconnaissables, mêlés à des restes de grands mammifères, ours, bœuf et cheval. Évidemment assez forts en ostéologie pour reconnaître des ramures de cerf, mais incapables d'aller au delà, les premiers habitants de Circé ont attribué au cerf les débris d'animaux beaucoup plus grands avec lesquels ils ont trouvé les ramures enfouies et mélangées.

Les grottes sont nombreuses à Pianosa. L'une d'elles, située à quelque distance au nord de l'anse sableuse, est connue sous le nom de Grottone (la grande caverne). Une autre s'ouvre sur le flanc sud du port actuel à une certaine hauteur au-dessus du flot; l'une et l'autre peuvent fort bien avoir abrité les agrès de la nef et le bien de l'équipage.

Mais ce n'est pas tout.

En relevant tout à l'heure les indications topographiques qui seraient à identifier, j'ai, de propos délibéré, laissé de côté un passage qui paraissait sans valeur pour nos recherches. Le voici : « J'envoie, dit le héros, des compagnons à la maison de Circé pour en rapporter le cadavre d'Elpénor, qui n'est plus! Nous coupons du bois; et sur le rivage, non loin du port, en un endroit où le sol se relève, nous l'ensevelissons en versant d'abondantes larmes. Après avoir brûlé son corps et ses armes, nous entassons un tumulus, et nous le surmontons d'une stèle (colonne trapue et cylindrique); puis au sommet du tumulus (pas de la stèle), nous dressons sa rame bien faite [1]. »



La tombe d'Elpénor, d'après une photographie. (Gravure extraite du *Cosmos*.)

1. *Od.*, XII, 9 sq. J'ai ajouté dans ma traduction « non loin du port ». Mais cette addition est justifiée par les vers qui précèdent.

Eh bien! ce texte, qui paraît étranger à la topographie, n'est pas autre chose que la description de la principale curiosité naturelle de Pianosa!

En arrivant en face du port, j'eus la stupéfaction et le vif plaisir de découvrir de mes yeux, à ma gauche, et tout à fait sur la rive, la tombe d'Elpénor. C'est une masse rocheuse, dont l'aspect est vraiment celui d'un monument funèbre antique de dimensions gigantesques. Sur une plate-forme légèrement relevée, la roche dessine une butte renflée en forme de tumulus suffisamment régulier. Une tour rocheuse surmonte ce tumulus, un peu forte à la vérité pour une stèle. Sur le côté qui regarde le port, au pied de la tour, et à la hauteur où, dans les monuments de l'époque classique se placeront les trophées, la roche détache un piédestal où Homère peut supposer que, deux siècles avant lui, Ulysse a planté la rame bien faite. De l'endroit où stationnent les paquebots en avant du port, il faut y regarder à deux fois pour se rendre compte que l'on n'est pas en face d'un monument élevé, au moins en partie, de main d'homme. Évidemment c'est l'aspect de cette roche, vue du large, qui a suggéré au vieil aède l'épisode des funérailles d'Elpénor.

Remarquons d'ailleurs que l'ensemble, quoique gigantesque, n'excède pas des dimensions maintes fois réalisées; il a environ 20 mètres de haut sur 25 mètres de diamètre à la base. Le tumulus seul ne s'élève pas à 15 mètres. Homère n'a pas fait ici la faute de goût que se permettra Virgile en imitant ce passage. La tombe que le poète latin fait dresser à Misène par le pieux Énée est une montagne de 92 mètres de hauteur sur un demi-kilomètre de long.

Pianosa répond donc, trait pour trait, au texte homérique; elle présente non seulement les caractères généraux de l'île de Circé, mais encore tous ses détails, et surtout l'un d'eux, le plus original et le plus particularisant que l'on puisse imaginer [1].

1. Cette description de Pianosa est faite partie avec mes souvenirs personnels, partie avec la carte de l'état-major italien au 1/20000e, partie avec les travaux de MM. Zuccagni, Gastaldi et Chierici et partie avec les renseignements dus à l'obligeance de M. le directeur du pénitencier.

Tout cela cependant serait insuffisant, nous l'avons déjà dit, si, à la distance et dans l'orientation voulues, nous ne retrouvions l'Océan et un peu au delà le Pays des Morts.

Quittons donc Pianosa sans tarder. Elle est d'ailleurs aussi peu hospitalière que possible aux honnêtes gens. Pour les autres, elle l'est trop à leur gré. Depuis quelques années, on l'a transformée en bagne. Et maintenant, comme Circé sa devancière, elle garde, pour une captivité dégradante et souvent perpétuelle, ceux que le Destin jette sur ses rives. Ceux-là aussi, comme les prisonniers de la Magicienne, ont cessé d'être des hommes!

B. — Contournant la tombe d'Elpénor, nous cinglons vers le sud-ouest. Mais voici que sur notre droite se dresse, comme un rempart infranchissable, la muraille corse, prolongée, à perte de vue, par la muraille sarde. Cependant tout à coup, dans l'interminable obstacle, une percée se fait : entre les Lavezzi et les Razzoli, voici vers l'ouest des flots jusqu'à l'horizon. Les courants d'un détroit resserré, des bouches de Bonifacio, enlèvent la barque (par certains vents, ils seraient, au contraire, assez forts pour lui barrer la route) [1]. A mesure qu'elle avance, l'horizon s'élargit, tandis que la moindre déviation à droite et à gauche suffit à fermer la passe en arrière. Déjà les côtes occidentales de Corse et de Sardaigne s'écartent les unes vers le nord, les autres vers le sud, et bientôt elles abandonnent l'audacieux esquif, s'il pousse droit devant lui. C'est une mer nouvelle, c'est l'inconnu sans bornes!

Le site est tout à fait celui des Colonnes d'Hercule avec des dimensions moindres. Ici comme là-bas, après le courant d'un détroit resserré, en face d'une mer infinie dans l'ouest, le navigateur antique a dû se croire arrivé au bout du monde, au fleuve Océan qui précède et baigne le Pays des Morts, et aux dernières terres occidentales qui constituent le funèbre séjour.

Au delà des Bouches de Bonifacio, le fleuve Océan et les Morts ont donc pu fréquenter, au moins un temps, les côtes sardes, et cela d'autant mieux que la Sardaigne était dès lors

1. D'après les *Instructions nautiques*, n° 563, *Sicile et Sardaigne*, p. 228.

couverte de milliers de nuraghes, édifices bizarres que les indigènes, comme nous le verrons plus loin, appellent encore des maisons de Pluton ou des Morts, *domos de Orcu*. Sans doute les Phéniciens de Mauritanie et d'Ibérie apprirent bientôt à leurs frères de la mer Tyrrhénienne que l'océan était beaucoup plus loin dans l'ouest; mais la croyance primitive avait suffi à créer là une tradition qu'Homère devait mettre en œuvre.

L'Océan tyrrhénien a donc baigné là les dernières terres connues des navigateurs tyrrhéniens; comme l'Océan grec a baigné en Épire les dernières terres grecques[1], comme l'Océan méditerranéen a baigné les dernières terres méditerranéennes[2].

Les Bouches sont d'ailleurs à 150 kilomètres de Pianosa, et dans le sud-sud-ouest par rapport à cette dernière. Elles se trouvent donc tout à fait dans les conditions de distance et d'orientation requise par le texte. La vitesse de la barque odysséenne est ici celle des navigations rapides : il n'y a pas à s'en étonner, les conditions du voyage étant à peu près surnaturelles.

C. — Et maintenant, nous aussi, franchissons le détroit. Nous dépassons à notre gauche, sur la côte sarde, le cap della Testa, qui, dans l'antiquité, portait le nom d'Érébantion, c'est-à-dire, cap de l'Erèbe. N'était-ce pas l'annonce du pays où le Couchant ne finit plus?

A 40 kilomètres plus loin, toujours sur la côte sarde, voici bien, ce me semble, la station de Perséphoneia.

Depuis l'embouchure du *riu* d'Eneas, c'est-à-dire depuis 6 à 7 kilomètres, le rivage n'est plus constitué que par un cordon littoral assez bas, qui maintenant va s'abaissant encore, et disparaît bientôt en pointe amincie au milieu des flots. Il laisse alors place à l'estuaire du Coghinas, un fleuve modeste, quoique le second des fleuves sardes, qui se jette à la mer sous un angle très aigu. Doublons la pointe de sable qui appartient au fleuve autant qu'à la mer, et abordons sur la rive opposée. En face de nous, s'étend une vaste prairie couverte, par places, de la

1. *Od.*, XXIV, 11.
2. *Od.*, IV, 563, 567, 568.

végétation arborescente des maremmes : des bouquets de peupliers et de saules en constituent les plus beaux spécimens. Et puis l'estuaire que nous laissons derrière nous a de tout temps constitué un havre commode aux petits vaisseaux, et d'ailleurs unique sur cette côte. C'est bien là tout ce que demande le texte pour la topographie de Perséphoneia. Remarquons en outre le nom du lieu où nous voilà débarqués : c'est San Pietro. Ce lieu est donc sous le patronage d'un saint qui détient les clefs du Paradis, et a tout l'air d'avoir bâti sa chapelle sur les ruines du temple de la déesse infernale, pour christianiser une dévotion païenne. On sait qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ces superpositions étaient chose courante; en particulier dans le monde maritime où nous sommes, saint Nicolas, patron des mariniers, a pris pour lui presque tous les temples à Neptune. D'ailleurs nous voici bien sur l'emplacement d'un lieu antique d'échanges, d'un débarcadère antique; c'est en effet sur la colline prochaine que se dressait, à l'aurore du moyen âge, le marché maritime d'Ampurias, l'Emporium de l'époque romaine. Les archéologues discutent encore sur son emplacement, mais bien à tort; car un lieu-dit qu'ils ont négligé en garde le souvenir d'une façon claire : d'après la carte de l'état-major italien, notre colline s'appelle Imperio, comme aussi la région qui l'entoure; évidemment elle suspendait jadis Emporium au-dessus des miasmes paludéens.

En arrière de San Pietro, s'étend une vaste plaine triangulaire de 20 à 25 kilomètres carrés, qui représente évidemment un ancien golfe comblé par les apports du Coghinas. Dans sa partie sud-ouest, la moins vaste et la plus rapprochée de San Pietro, la plaine relativement asséchée offre de grands pâturages semés d'asphodèles à profusion. L'asphodèle est d'ailleurs, avec le *chamærops excelsa*, la plante caractéristique du maquis paturable en Sardaigne. Dans sa majeure partie, au nord, c'est un ensemble de marécages à travers lesquels serpente le fleuve divisé en canaux vaseux, et allangui en de paresseux méandres. Cette région est une des plus malsaines de l'île, et l'était assurément davantage il y a deux ou trois mille

ans, alors que le colmatage moins avancé laissait plus de place au marais. Le tout est encadré par un vaste amphithéâtre de collines aux pentes raides qui, sur certains points, deviennent des montagnes. Sur la lisière nord-est des marais, le Coghinas reçoit son dernier tributaire, le *riu* Balbara. Au-dessus du confluent, une série de croupes escarpées et rocheuses développe une vaste muraille, portant à 600 mètres un point culminant, la *punta* Bianca. Vigoureusement détachée et haute encore de 250 mètres, une de ces croupes s'avance dans la direction du Coghinas vers la frontière commune au marais et aux pâturages. C'est le mont Nuraghe. En venant de Perséphoneia-San Pietro, nous rencontrons le front rocheux avant d'arriver au confluent qui est plus au nord.

Cet ensemble, on l'a sans doute remarqué, s'adapte d'une façon très satisfaisante à la description homérique. Voilà bien les eaux pestilentielles, à la fois rivière fangeuse et marécage délétère, qu'a toujours évoquées le nom d'Achéron. Voilà bien les deux rivières qui se réunissent avant de se perdre dans les méandres et les lagunes du marécage. Voilà bien les masses rocheuses qui dominent le confluent, et parmi elles une croupe en forte saillie et bien en vue s'avançant vers le fleuve principal, et tout indiquée pour marquer la maison de Hadès, cette maison que le texte nomme expressément. Voilà bien entre la Roche infernale et le fleuve, la prairie d'asphodèles, théâtre de l'Évocation, s'élevant en pente douce du fleuve à la montagne à travers le maquis. Et cette Roche est bien avant le confluent...

D'ailleurs les noms modernes semblent répondre encore aux appellations homériques. Le Coghinas (du sarde *coghere*, cuire) est à la lettre un fleuve brûlant : à l'époque romaine, c'était le Thermos; au surplus, il doit son nom à une source très chaude (74 degrés), abondante et célèbre. Étymologiquement Balbara paraît désigner un ruisseau *bégayeur* ou *balbutiant*[1]; au point de vue du bruit origine de ce nom, il n'y a pas loin de là au ruisseau *pleureur* qu'est le Cocyte. En tout cas, le

1. Je serais plus affirmatif si le sommet dont il descend n'était dédié à Santa Barbara.

Balbara est un torrent modeste au lit rocheux et caillouteux, auquel, dans la note funèbre, convient l'appellation homérique. Puis il est piquant de trouver dans la punta Bianca, une montagne blanche, reproduisant le nom de la *Petra Leucas* de l'Enfer épirote[1].

Enfin le mont Nuraghe, cet éperon qui domine la prairie d'asphodèles, a bien, dans son nom, gardé le souvenir d'une maison de Hadès ou des Morts. Quelle qu'ait été leur destination réelle, forteresses ou tombeaux, les nuraghes, ces monuments étranges dont la Sardaigne est couverte[2], sont encore de nos jours, pour le peuple sarde, des *domos de Orcu;* c'est là une appellation courante et fort ancienne. Or, le mot *Orcus* désigne deux choses, le dieu de la mort des mythologies italiotes, celui-là même qu'un Grec appellerait Hadès, et aussi une race de géants massacreurs et anthropophages, premiers habitants légendaires de l'île. Aujourd'hui sous l'influence du Christianisme, le premier sens est à peu près oublié; mais, dans l'antiquité, il devait se présenter d'abord à l'esprit. Le mont Nuraghe, c'est donc, à la lettre, ou bien le mont de la maison de Hadès, ou bien le mont de la maison des Morts les plus anciens et les plus redoutables. L'un et l'autre sens nous donnent satisfaction.

Il ne nous reste plus à retrouver ici que les Cimmériens.

A l'ouest du Coghinas s'étend la région occupée de toute antiquité par les Sassari, qui eux-mêmes prononcent leur nom *Tátari*. Et pour ce nom l'historien Vico a déjà proposé la forme primitive *Tartari*, avec le sens d'Infernaux, d'habitants du pays des Morts. L'appellation *Cimmériens* peut donc fort bien être Tátari, traduit dans leur langue par des Phéniciens. Remarquons-le d'ailleurs, que Vico ait eu tort ou raison de proposer cette étymologie de Sassari, la chose importe assez peu. Le nom de Sassari a évoqué pour lui l'idée d'habitants du Tartare ; cela suffit à montrer qu'il a pu en être de même pour des marins assurément moins lettrés que lui[3].

1. *Odyssée*, XXIV, 11.
2. On en compte aujourd'hui encore plus de trois mille.
3. Evidemment Vico ne soupçonnait rien de notre thèse, mais il rapprochait ce

D'autre part, l'étymologie grecque de Tartaros, nom de l'Enfer, paraît donnée par la répétition du radical τερ qui éveille l'idée de terreur et d'effroi. Tartaros, c'est donc étymologiquement le *très effrayant*. Ainsi s'explique à son tour l'épithète « tremblants de peur » appliquée par Homère aux indigènes.

Enfin le site urbain et maritime le plus voisin est celui de Castel Sardo, à l'ouest du Coghinas. Bien qu'il ne soit pas vraiment privé de soleil, ce site est d'une façon très remarquable orienté au nord. C'est une pente raide descendant à la mer en tournant résolument le dos au midi; on dirait un plateau d'abord horizontal ayant basculé d'une seule pièce vers le nord pour plonger sa rive dans les flots. De Castel Sardo au mont Nuraghe en passant par San Pietro, il y a 20 kilomètres en tout, distance ne dépassant certes pas les indications du texte [1].

Ajoutons que, si l'on préférait voir dans les Cimmériens des mineurs travaillant en galeries souterraines, on trouverait à tout le moins dans notre passage une désignation très satisfaisante de la Sardaigne qui fut, pour les premiers navigateurs méditerranéens, un pays de mines importantes.

En résumé, il résulte de tout cet ensemble que la toponymie et la topographie s'accordent à faire retrouver tout le pays homérique des Morts sur la côte nord-ouest de Sardaigne, aux alentours de l'embouchure du Coghinas.

Le Pays des Morts est donc bien là.

Comme le fleuve Océan est bien aux Bouches de Bonifacio.

Comme la terre de Circé est bien à Pianosa.

Malgré sa complexité, le problème que nous nous étions posé est donc résolu, non seulement dans ses grandes lignes, mais dans ses détails. Et la solution en apparaît simple, claire, et bien de nature à emporter la conviction.

nom de celui des habitants de Tartessos en Espagne, et supposait aux uns et aux autres une origine commune.

1. Cette description des alentours du Coghinas est faite avec la carte de l'état-major italien au cinquante millième, les ouvrages de la Marmora et du chanoine Spano, un guide italien du voyageur en Sardaigne, et divers renseignements obtenus par correspondance.

III. — LA SCIENCE SOCIALE MOYEN DE CRITIQUE INTERNE.

Tous les sites du *Nostos* peuvent se reconstituer et s'identifier ainsi, avec plus ou moins de certitude, suivant qu'Homère a laissé sur eux plus ou moins de détails.

Pourquoi donc la Critique moderne n'est-elle jamais arrivée à ces identifications? Pourquoi, en outre, a-t-elle complètement négligé ici les côtés sociologiques et historiques? Pourquoi, d'une façon générale, renonce-t-elle à tirer du *Nostos* des indications vraiment documentaires?

Et pourquoi nous, au contraire, admettons-nous cette valeur documentaire au point de vue géographique et à d'autres? C'est ce que nous allons montrer brièvement.

Au scepticisme de la Critique moderne, il y a ici une raison fondamentale : elle a perdu toute foi au texte.

Et l'on peut dire que c'est par la géographie que la déroute a commencé.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les amis d'Homère avaient, au point de vue de sa géographie, vécu sur des identifications traditionnelles, auxquelles, heureusement pour leur repos, ils ne regardaient pas de trop près. Lorsqu'on commença à les examiner, on eut vite fait de se rendre compte qu'elles ne tenaient pas debout.

Et alors on se mit à entreprendre le texte par tous les côtés, et depuis on lui a fait subir une triple torture.

Il a fallu d'abord en retrancher tout ce qui n'était pas d'époque homérique. Intention évidemment louable, mais besogne fort délicate et conduite, par-dessus le marché, avec beaucoup de légèreté. Parfois on s'est basé sur un détail archéologique jugé d'un âge postérieur, ou sur une institution attribuée à d'autres milieux ; si l'on avait été très sûr de son archéologie, et surtout si l'on avait eu la science sociale à son service, il n'y aurait rien eu à dire. Mais on n'en est pas resté là ; et alors, au gré de l'in-

géniosité de chacun, le texte a manifesté ici des « faiblesses indignes du génie », là des « rédactions d'allure non homérique », ailleurs des « longueurs alourdissant le récit », plus loin des « obscurités impossibles à éclaircir » ; on est alors en pleine fantaisie ; Dieu sait ce que tout cela donne, quoique les augures se regardent sans rire ! Plus d'une fois du moins, la galerie y a trouvé le spectacle savoureux d'un pontife proposant sur un sujet homérique quelconque une théorie fort savante, et se mettant ensuite à supprimer, pour cause d'indignité flagrante, des vers qui n'ont, en réalité, que le tort de le gêner.

Indépendamment de ces émondages qui ont la prétention de retrancher simplement ce qui n'est pas homérique, on a, depuis Wolf, dépecé l'ensemble des poèmes et classé les morceaux ainsi obtenus d'après deux théories qui ont été successivement en faveur.

Dans l'une, on a cru qu'une épopée nationale a toujours et partout commencé par des chansons populaires, qui se sont, peu à peu, coordonnées, agglutinées, puis transformées, on n'a jamais su comment, en une œuvre une et géniale. Dans ce système, le poème est fils de l'enthousiasme de toute une race. Une des conséquences en ce qui concerne l'*Odyssée* et l'*Iliade*, c'est que ce n'est plus un seul homme, c'est plus ou moins tout le monde qui se trouve avoir du génie !

Un peu moins audacieuse, la seconde théorie voit dans l'*Odyssée*, à fortiori dans l'*Iliade*, l'œuvre de plusieurs poètes, et attribue à chacun d'eux des parties plus ou moins considérables du poème. Ici on croit expliquer le poète de génie par plusieurs poètes de génie.

Bien entendu ces belles théories étaient surtout allemandes.

De nos jours, on a remplacé tout cela par un mélange de tout cela, très atténué, très affadi, très habilement dosé. Les deux opinions que nous venons de dire, et plusieurs autres, sont en cours, sans qu'aucune soit en faveur. On est moins extravagant sans être beaucoup plus raisonnable.

Et cela est en partie français.

Évidemment la conclusion finale à l'égard du texte est un

élégant et aimable scepticisme. On l'admire dans sa forme; mais, sauf pour les détails archéologiques auxquels on croit encore, on ne se préoccupe même plus des réalités qu'il peut renfermer : « Les Grecs, m'écrivait un des maîtres, ont toujours été merveilleux dans l'art d'inventer des choses fausses qui ressemblaient à des choses vraies. Et, pour ma part, je lis leurs vieux poèmes épiques avec une admiration profonde, mais sans la moindre foi en leur véracité. »

Ce scepticisme, qui ne laisse plus rien à faire, n'est d'ailleurs qu'un cas particulier des maladies mentales dues à l'érudition telle qu'on la pratique aujourd'hui.

Pour échapper à ce scepticisme, il faut, grâce à des moyens tout nouveaux de critique, avoir retrouvé, en faveur du texte, la foi qu'il comporte en réalité.

La science sociale a été pour moi l'instrument de cette révélation évocatrice[1].

Rigoureusement appliquée à toutes les notes sociologiques du *Nostos*, sa méthode d'analyse a commencé par me montrer, dans le peuple qui occupe la scène, les Phéaciens, un type social très consistant, très coordonné, manifestement élaboré par la vie, et dans lequel, chose curieuse, rentrent et s'expliquent fort bien toutes les notes, fantastiques au premier abord, qui avaient précisément conduit les modernes à voir en eux des êtres plus ou moins mythiques[2].

Je me trouvais donc en face d'un type social exactement reproduit.

1. Chose curieuse, elle n'a certainement pas été sans influence sur ce que les procédés de M. Victor Bérard ont de novateur. En maint endroit il tire bon parti de cette conception fort juste que, dans une mer restreinte comme la Méditerranée et avec un bateau resté le même dans ses parties essentielles, les procédés de la navigation et les mœurs des navigateurs ont peu varié. Et il conclut, non sans raison, de la vie, d'ailleurs connue, des marins méditerranéens, il y a quelques siècles, à la vie des marins gréco-phéniciens. Familier aux lecteurs de la science sociale, ce procédé avait été indiqué en détail à propos de la montagne grecque intransformable, dans mes *Héros d'Homère* (*Science sociale*, 1892).

2. En cela, la science était absolument d'accord avec Strabon (I, 19; III, 149) « les mythes homériques, dit celui-ci, ont toujours un fond d'histoire; leur merveilleux n'est pas vide : il est tiré de réalités ».

D'ailleurs ce type était manifestement dû au grand commerce en pays neufs.

Manifestement aussi, il était très différent des héros de l'*Iliade*, très différent également de tout le personnel grec de l'*Odyssée* et en particulier de l'Ulysse du *Nostos* lui-même[1].

Le poète grec qui avait peint ces gens-là, *étrangers à sa formation à lui*, des Phéniciens évidemment, avait donc nécessairement dû les étudier sur le vif, et il avait serré de très près son observation, puisqu'il était arrivé à substituer leurs mœurs aux siennes.

Dès lors il était à peu près certain que ce qu'il disait de leur pays et de leur ville était à fortiori tiré de la réalité, les faits de cet ordre étant d'une observation bien plus facile que les faits sociaux. On pouvait donc, avec toute chance de succès, prendre au sérieux les notes géographiques du texte au sujet de ce pays et de cette ville.

Mais là surgissait une difficulté.

Parmi les notes géographiques relatives à la terre des Phéaciens, les unes la situaient clairement dans la mer Tyrrhénienne; les autres paraissaient la placer dans la mer Ionienne, non loin d'Ithaque. Heureusement la science sociale intervenait encore pour montrer que ces dernières indications n'étaient géographiques qu'en apparence, et qu'elles présentaient uniquement un sens social, au surplus déjà expliqué. Dès lors aboutir à Ischia, près du golfe de Naples, n'était plus qu'une affaire de patiente réflexion et de recherches minutieuses, finalement vérifiées par un voyage sur place.

M'étant fort bien trouvé, pour le pays des Phéaciens, d'avoir pris la géographie du texte à la lettre en l'éclairant par la science sociale, j'étais tout naturellement amené à en faire autant pour les autres sites odysséens.

En résumé, je dois à l'analyse méthodique du type social des Phéaciens d'avoir compris la réalité objective de ce type, à laquelle j'arrivais en prenant *à la lettre* les notes sociales du texte.

1. Mes études antérieures sur les *Héros d'Homère* me mettaient à même de m'en rendre compte.

De là, j'étais amené à croire aussi à l'objectivité de la géographie de l'*Odyssée*, et à prendre *à la lettre* les notes géograghiques du texte.

Et comme un état social ne peut se situer dans l'espace sans se dater dans le temps d'une façon plus ou moins précise, des données historico-sociales se dégageaient aussi du vieux poème.

Il convient d'ajouter que, même dans les questions géographiques et historiques, notre science m'a fourni beaucoup d'arguments de détails inédits et souvent décisifs.

En fin de compte, avec la science sociale pour initiatrice et pour compagne, je suis arrivé, au rebours de la Critique, à constater que le *Nostos* est un document de haute valeur au triple point de vue de la Sociologie, de la Géographie et de l'Histoire, et à en tirer des lumières décisives sur les Phéniciens à leur apogée, sur la Grèce en formation, et sur l'Italie avant sa naissance[1].

Philippe CHAMPAULT.

1. Ceux que ce genre d'études intéresse en trouveront le détail dans mon ouvrage : *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Ernest Leroux 1906). Une partie de ce travail a d'ailleurs paru dans la *Science sociale* en 1903.

Auparavant, par la même méthode, j'avais étudié, dans *les Héros d'Homère*, le type social des Grecs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (*Science sociale*, neuf articles de novembre 1891 à novembre 1893), et dans *les Patriarches bibliques* (*Science sociale*, trois articles, juin 1897 à février 1898), le type des grands ancêtres du peuple juif.

Un autre travail sur le *Personnage d'Odin et les Caravaniers Iraniens en Germanie* (*Science sociale*, trois articles de mai à juillet 1894) a appliqué la même méthode sous une forme à peine différente aux origines des grandes invasions germaniques.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE SOCIALE

D'APRÈS UN OUVRAGE RÉCENT[1]

Voilà deux termes dont le rapprochement offusquera peut-être la vue de plus d'un lecteur. Peut-on traiter de philosophie à propos de science sociale? Ne sont-ce pas matières entièrement étrangères l'une à l'autre, et n'est-ce pas quasiment un crime de lèse-science que d'accoupler la première à la seconde? Moins prompts à se porter les champions de la SCIENCE outragée, beaucoup d'autres se demanderont où l'on veut en venir. Bien peu certainement soutiendraient que les deux domaines sont assez voisins pour se compénétrer.

Les lecteurs de cette Revue, ceux surtout qui ont suivi les séances des congrès annuels, savent que, depuis quelques années, la question des rapports pouvant exister entre ces deux branches de connaissances a été posée. Quelques velléités se manifestèrent même au début d'admettre la nécessité du postulat métaphysique à la base de la science sociale; mais l'accord se fit bientôt, tout au moins sur sa négation[2] : la science sociale se suffit à elle-même, foin de la philosophie! Sans doute le débat est toujours ouvert, et les discussions sur le point de savoir où finissent les limites de la science sociale, où commencent celles de la philosophie, ne paraissent pas jeter sur les esprits une lumière aveuglante et irrésistible. Le résultat le plus incontestable de ces débats a été de transformer le postulat en une

1. *Leçons de philosophie sociale*, par le R. P. Schwalm. I. Introduction. La famille ouvrière. Préface de M. Gabriel Melin, chargé du cours de science sociale à l'Université de Nancy. Bloud et Cie, édit. 1910.

2. V. notamment le *Bulletin de la société*, mai 1906, p. 60; juin 1907, p. 266; juillet, p. 287 et s., etc.

sorte d'épouvantail dont on ne parle que pour le honnir, et de reléguer la philosophie dans un domaine bien clos, avec la consigne de rester chez elle sous peine de voir ses dernières possessions lui être encore disputées.

Cette attitude de fille ingrate et dédaigneuse à l'égard d'une ancêtre peut-être encombrante, mais toujours pleine de sollicitude pour sa progéniture, n'est pas nouvelle : les sœurs aînées de la science sociale l'ont toutes adoptée successivement. Toutes ont commencé par rompre bruyamment avec la philosophie, lorsqu'elles se sont senties capables de s'émanciper et de faire ménage à part. Puis, elles ont semblé sentir le vide et les peines de la solitude : elles se sont retournées, — ou plutôt leurs représentants ont esquissé un retour d'enfant prodigue vers celle qui berça leurs jeunes années. On n'a pas oublié la thèse soutenue il y a quinze ans par Berthelot à propos d'une controverse fameuse. Moins connue, mais non moins significative, a été l'évolution de la science du droit des gens du seizième au dix-neuvième siècle. L'histoire naturelle, comme l'astronomie, a conduit tous ses adeptes les plus illustres à inaugurer des systèmes philosophiques. La science sociale elle-même avait déjà traversé une phase analogue, lorsque, après avoir élaboré les matériaux qui avaient fait l'objet de ses patientes observations, Le Play songea à les utiliser pour le salut de ses concitoyens et à les mettre au service de son idéal philosophique. Il semble donc qu'en toute science, une période d'analyse, où la méthode s'affirme et répudie toute immixtion de la métaphysique pure, soit normalement suivie d'une période de synthèse, pendant laquelle le savant s'interroge sur la portée morale de son œuvre, se demande quelle en a été le fruit pour l'humanité, si elle a contribué à la rendre meilleure ou plus heureuse, recherche enfin par quels liens extérieurs à elle-même elle se rattache aux autres branches de son savoir et contribue à résoudre l'éternel problème des fins de l'humanité.

Si la science sociale traverse en ce moment une crise analogue, devons-nous bénir celle-ci comme une crise de croissance qui la rendra plus vigoureuse et plus féconde, ou au contraire la

rejeter comme une maladie mettant sa santé en danger? Dans tous les cas, n'y a-t-il pas quelque chose à en retenir, comme de toutes les opinions humaines, de nature à enrichir le domaine et la portée de nos observations sociales? Il m'a semblé que les *Leçons de Philosophie sociale* du R. P. Schwalm, que vient de publier M. Mélin, pouvaient nous aider à répondre à ces questions. Le nom même de l'un des collaborateurs de la première heure d'Henri de Tourville, dont les œuvres ont été appréciées de tous les lecteurs de la *Science sociale*, et comptent parmi les meilleures applications de la méthode, est une garantie capable de calmer les inquiétudes du téméraire qui ose s'aventurer sur ce terrain épineux et semé d'embûches.

I

La première question, ou tout au moins la moins dangereuse, que nous nous poserons au sujet des rapports entre la philosophie et la science sociale, sera celle de savoir ce que la première doit à la seconde. Ce n'est peut-être pas très logique, puisqu'elle est la première en date, et de beaucoup, mais la prudence nous impose cet ordre : cela déblayera toujours un peu le terrain.

Pour répondre à cette question, une condition primordiale s'impose, qui consiste à savoir ce qu'est la philosophie sociale et ce qu'est la science sociale, et ce qui les distingue l'une de l'autre : ce sera notre façon d'allumer notre lanterne. La philosophie sociale, nous dit le P. Schwalm, est cette partie de la philosophie morale qui a pour objet les opérations des groupements sociaux dans leur rapport avec la nature humaine. Quel est donc l'objet de la philosophie? C'est d'indiquer les causes des phénomènes tenant à la nature propre de ceux-ci : alors que la science recherche les causes immédiates et spéciales aux variétés particulières de l'objet étudié, la philosophie pousse jusqu'aux causes premières et universelles; elle peut être envisagée comme « la notion supérieure de l'ordre des causes et des effets, ou encore l'ordre démontré des causes suprêmes et des

effets universels ». Appliquée au fait social, cette distinction reviendra à donner pour objet à la science les causes immédiates du phénomène, spéciales au fait envisagé, et à la philosophie les causes premières, tenant à la nature de l'homme.

De là une première conséquence : c'est que le libre arbitre, principe premier des actes humains en tant qu'ils se rattachent à une fin supérieure, est en dehors du champ d'opérations de la science sociale, et appartient tout entier à celui de la philosophie. Celle-ci apprécie les motifs personnels qui déterminent l'individu à poser tel ou tel acte ; elle en pèse la moralité et la conformité avec la nature de l'homme et la fin de l'espèce. Celle-là le constate, une fois posé, et examine quelles influences extérieures à la volonté de l'individu ont contribué à l'engendrer, et de quelles conséquences il sera désormais la cause.

Une deuxième conséquence de la distinction consiste en ce que le philosophe se posera, au sujet de la nature de la société et des rapports de l'individu avec elle, un certain nombre de questions que lui seul est en mesure de résoudre. D'abord, ce groupement des individus qui constitue la société est-il bien une condition essentielle du développement de l'espèce humaine, ou n'est-il dans la vie de celle-ci qu'un accident? la science sociale, qui la prend pour objet, s'attache-t-elle à un élément fondamental, ou travaille-t-elle en pure perte, ayant pris l'ombre pour la réalité ? La réponse qui semble la plus naturelle est celle que saint Thomas emprunte à l'observation lorsqu'il dit : « L'homme est par sa nature un animal social, car il a besoin pour vivre de bien des choses qu'il ne peut se procurer par lui-même ; c'est donc sa nature qui l'insère dans un groupement dont il reçoit l'assistance afin de vivre comme il faut. » Ici, la science sociale rend à la philosophie le service de contrôler une formule un peu hâtive, en apparence, et de la pousser à des précisions qui en montrent toute l'exactitude : je connais des hommes, peut-elle répondre en effet, qui se passent fort bien de la société ; les sauvages chasseurs ont si peu besoin de leurs semblables pour vivre qu'ils les considèrent plutôt comme des concurrents, et les éliminent volontiers ou les fuient. Mais

l'animal lui-même, riposte le philosophe, vit en société : seulement, ces groupements qu'il forme avec ses congénères sont des sociétés imparfaites, à l'état d'ébauches, parce que son être, organisé uniquement en vue de la recherche de ses moyens d'existence, est supérieurement adapté à cette fin, grâce à sa force physique ou à son agilité, aux vêtements et aux armes dont la nature l'a pourvu, et surtout grâce à l'instinct qui le guide partout. L'homme n'a pas ces ressources, car le but qu'il poursuit est d'un autre ordre : doué de la raison qui lui permet d'entrer en contact avec la vérité, avec la divinité, il perd du côté de la vie matérielle ce qu'il gagne en s'élevant vers une existence plus spirituelle; la société, sans laquelle il ne pourrait d'ailleurs atteindre à cette nouvelle fin, lui est donc d'autant plus nécessaire pour suppléer son infirmité à subvenir seul à ses propres besoins, qu'il est plus avancé dans la voie spirituelle, ou, en d'autres termes, qu'il est moins animal et plus homme.

A cette question s'en rattache une autre, qui semble à première vue en être la démonstration expérimentale, mais qui se résoud, comme elle, par la philosophie : L'humanité a-t-elle commencé, en fait, par la vie en société impliquant un certain degré de civilisation, ou par l'embryon de société qui se retrouve chez les sauvages et chez les animaux? Les arguments d'observation en faveur de la première hypothèse seraient : l'incapacité de la plupart des populations sauvages à se civiliser et à se plier aux travaux d'extraction; les témoignages de la Bible attestant la présence de ces mêmes travaux chez les premiers hommes. La défense de la seconde hypothèse s'appuierait : sur les découvertes de l'anthropologie préhistorique qui constate, d'une part, l'état sauvage des hommes qui vivaient dans les régions et, à l'époque observées, et d'autre part, un progrès de cet état vers la civilisation; elle s'appuie aussi sur les expériences de civilisation des populations de l'Amérique du Sud par les missionnaires jésuites. Les arguments sont de même ordre et d'égale force, tant qu'un concept philosophique ne viendra pas s'ajouter à l'un des plateaux de la balance pour le faire pencher de son côté. Pour le philosophe chrétien, ce concept

sera celui-ci : la civilisation ne consiste pas seulement dans l'accroissement des ressources qui facilitent l'acquisition des moyens d'existence, mais aussi dans « la subordination des fins temporelles à la fin dernière, à la loi divine ». Or, l'histoire de l'humanité primitive nous fait assister à une décadence de ce second élément de la civilisation, qui ne s'explique que par un état originaire de civilisation complète, comprenant à la fois le bien-être matériel et la soumission à la loi divine [1].

En posant le principe qui vient d'être exprimé, le philosophe résoud par là même une nouvelle question : il tient dans sa main la pierre de touche qui lui permet de juger les diverses formations sociales et d'établir entre elles un rang de supériorité, un classement d'après un principe absolu et universel. Ici l'apport de la science sociale devient encore plus considérable que précédemment, puisqu'elle fournit la description de ces diverses formations sociales. Aussi le P. Schwalm a-t-il fait, dans ce chapitre encore plus que dans les autres, d'abondants emprunts aux travaux de l'école de Le Play et d'H. de Tourville. C'est la force d'un ouvrage comme le sien, puisqu'il s'appuie sur les faits contrôlés : c'est aussi son écueil, car il arrive au philosophe de se laisser influencer par des concepts philosophiques contestables déjà inclus inconsciemment dans la loi sociale qu'il invoque. On sait que Le Play avait formulé un critère analogue au précédent, lorsqu'il avait défini la prospérité sociale par la sécurité des moyens d'existence et par l'observation de la loi morale : or ces deux caractères, il les avait rencontrés dans des groupements à formations très différentes, chez les pasteurs de l'Orient et chez les Anglo-Saxons. On sait aussi comment cette notion s'est modifiée dans l'esprit de ses disciples, qui sont plus portés à l'attacher à « la faculté d'adaptation aux changements qui surviennent dans le milieu ». Il s'ensuit une distinction fondamentale entre la formation particulariste, la seule capable de

1. Cette explication ne se trouve pas développée en ces termes par le P. Schwalm; mais elle nous paraît impliquée dans le parallèle qu'il établit entre la civilisation dépravée des descendants de Caïn et la civilisation « normale » des descendants de Seth.

procurer une prospérité vraie, une prospérité « progressive », et la formation communautaire à qui l'on concède une prospérité « simple ou stagnante [1] ». C'est cette distinction qu'adopte le P. Schwalm, en y ajoutant une idée de supériorité de la première formation sur la seconde, dont il dit en citant saint Thomas : « Au seul point de vue de la perfection spécifique de l'homme, ce type est imparfait : « C'est à chacun d'ordonner son activité, de juger ses propres actes. » La première formation, développant davantage l'initiative personnelle, est au contraire, à son jugement, plus conforme à la nature humaine. L'influence de la science sociale est ici patente. Malheureusement — ou heureusement, comme on voudra, — les circonstances économiques, toutes contigentes, qui ont conduit l'observateur à compléter en la précisant la définition de Le Play au sujet de la prospérité sociale, n'ont rien à voir avec la nature essentielle de l'homme. Le philosophe qui veut donner des bons points ou des mauvais points aux diverses sociétés ne doit donc pas se placer à ce point de vue, qui dérive d'un besoin nouveau et accidentel de l'humanité, mais seulement à celui des deux besoins, seuls essentiels, qui sont la sécurité du pain quotidien et la pratique de la morale. Sa conclusion ne se ressentira-t-elle pas de ce changement?

On pourrait faire des réserves du même genre au sujet de certaines applications de la loi naturelle : de ce que la souveraineté de l'homme sur la nature fonde son droit de propriété, et de ce que le travail par lequel il l'élabore à son usage fait de ce droit abstrait une réalité concrète, s'ensuit-il *de plano* que ce soit la propriété individuelle qui soit le meilleur facteur, *en soi*, du progrès matériel et de la paix sociale? Si l'on admet le principe du juste salaire, on doit considérer la théorie du salaire familial comme une de ses conséquences logiques, sans compter sur les subventions patronales auxquelles on accorde aujourd'hui une confiance beaucoup plus restreinte qu'à l'époque de Le Play. Lorsqu'on établit un classement entre les agents

1. V. le *Bulletin*, mai 1906, p. 61, juin 1907, p. 266.

de l'éducation des enfants, on peut hésiter à donner le premier rang aux parents parce que *nécessairement* plus compétents et plus désintéressés, et parmi eux à ne faire venir la mère qu'en deuxième ligne. Si la communauté politique est une société plus parfaite que les familles qui la composent, en ce sens qu'elle leur procure un bien nouveau qu'elles seraient incapables d'avoir individuellement, consistant dans la sécurité et les relations avec les autres communautés, il ne va pas tout seul que le rôle *naturel* de l'État soit secondaire et simplement supplétif par rapport à celui de la famille.

Les quelques exemples qui précèdent, pris au hasard dans les *Leçons* du P. Schwalm, montrent que la philosophie peut s'enrichir considérablement par les emprunts qu'elle fait à la science sociale, mais qu'elle s'expose aussi — c'est le revers de la médaille — à compromettre la sereine impassibilité de son absolu au contact des contingences de la réalité vivante. La réciproque est-elle vraie, et la science a-t-elle à gagner ou à perdre en acceptant le concours de la philosophie? La question supposant par elle-même une aide prêtée à la science par la philosophie, il faut, pour y répondre, commencer par savoir si aide il y a, ou si le concours de celle-ci est plus gênant qu'utile à la première.

II

Je n'examinerai pas ici la question de savoir si la science sociale, comme toutes les autres sciences, suppose ou non, à son point de départ, un postulat philosophique; si le choix de son objet, la construction de sa méthode, la simple observation qui recueille ses éléments et le travail de l'intelligence qui élabore ses lois, sont des opérations autonomes de l'esprit ou procèdent de tout un système philosophique préconçu; si l'évidence que produit sur l'esprit l'observation scientifique est absolue ou dépend d'un acte de la volonté de celui qui la perçoit. Un domaine aussi abstrait est trop mouvant, trop périlleux, et les discussions qui

en naîtraient seraient sans doute aussi inutiles que peu décisives. Je ne retiendrai que quelques sujets d'une portée plus pratique et d'une solution plus aisée.

Suivant une certaine opinion, la science sociale n'aurait nul besoin de la philosophie pour arriver à la notion de la prospérité sociale, et par suite au classement — impliquant hiérarchie, — entre les divers groupements sociaux : la prospérité d'un groupement consiste, suivant les uns, dans l'accomplissement intégral et harmonique de ses fonctions; suivant les autres, dans la faculté d'adaptation aux changements ambiants. On se rappelle la définition de Le Play, comprenant la sécurité des moyens d'existence et le respect de la loi morale. Des définitions de ce genre seraient, dans une autre opinion, entièrement étrangères à la science sociale, qui s'interdit tout concept de finalité et de fonctions, de même que tout jugement moral au sujet des faits observés[1].

Si l'on applique ici la distinction qui a été établie plus haut entre la philosophie et la science, la première recherchant les causes premières, la seconde examinant les causes immédiates, le jugement sur le débat n'est guère douteux : à la philosophie appartiennent la notion de finalité, de fonctions des organismes sociaux, le jugement porté sur tels groupements sociaux, suivant qu'ils se rapprochent plus ou moins du but assigné à la société, le désir d'une orientation en ce sens et les efforts tendant à sa réalisation ; la science sociale comprendra l'observation de *tous* les phénomènes sociaux directement observables, les répercussions qu'ils exercent les uns sur les autres, sans que ses résultats puissent être influencés par le caractère moral de ces répercussions.

Mais puisque aucun phénomène social n'échappe au domaine de l'observation scientifique, la prospérité du groupement ne doit-elle pas y rentrer aussi, n'est-elle pas un fait social? Le médecin qui diagnostique une maladie, un état pathologique et anormal, n'a nul besoin pour cela de louer ou de blâmer la cause qui l'a produit chez le malade, que ce soient des excès ou

1. V. le *Bulletin*, mai 1906, p. 61, juin 1907, p. 264-266; juillet 1907, p. 287 et suiv. — *Science sociale*, t. I, p. 101-102.

des mortifications, ni de songer aussitôt et irrésistiblement à le faire disparaître plutôt qu'à l'entretenir. L'observateur qui constate dans son analyse que les membres de tel groupement vivent en paix, contents de leur sort, sans souffrances physiques ni morales; que ceux de tel autre sont en conflits les uns à l'égard des autres, éprouvent des privations physiques et des afflictions, cet observateur ne fait que relever une situation qu'il peut considérer objectivement. Peu importe qu'il s'en réjouisse ou s'en afflige, il note des faits qui lui appartiennent désormais pour qu'il les analyse, qu'il en recherche les causes parmi les autres phénomènes sociaux et les répercussions sur eux. Toute crise sociale est donc objet d'observation au même titre qu'un état social qui en est exempt, et qu'on appelle prospère : chacun de ces états est effet et cause par rapport à d'autres phénomènes sociaux; on peut donc l'étudier dans les répercussions immédiates dont il est l'occasion, en appliquant simplement la méthode d'observation et sans faire intervenir aucun concept philosophique. A la condition de s'abstenir de tout jugement sur le caractère moral de cette situation, de toute aversion du cœur ou d'inclination de la volonté vis-à-vis d'elle, la prospérité sociale ainsi envisagée est bien un fait social scientifiquement observable.

Il faut aller plus loin. Notre médecin, appelé au chevet d'un malade et interrogé sur les moyens à employer pour recouvrer la santé, cesse-t-il de faire de la science lorsqu'il les lui indique? En matière sociale, le lien sera encore bien plus étroit. Qui dit cause, dit par là même conditions de réalisation du phénomène observé : l'observateur qui constate une situation prospère ou une crise, et qui dégage les causes qui l'ont amenée, indique, sans avoir besoin de recourir à d'autres considérations, les conditions opposées, celles dont la réalisation eût été nécessaire pour l'éviter. Ici encore il s'abstiendra de tout jugement, c'est entendu; de même que le médecin qui veut être uniquement homme de science et dépouiller le moraliste, ne conseillera pas plus à son client de recouvrer la santé que de rester malade, de même l'observateur, en tant que tel, n'éprou-

vera ni joie ni regret, ne formulera ni des louanges, ni des blâmes, au sujet de la situation qu'il constate; il ne conseillera pas de s'y maintenir ou d'en sortir. Mais tout le monde sachant parfaitement — au moins en général — à quoi s'en tenir sur la question d'application pratique, la leçon neutre et impersonnelle du sociologue, comme celle du médecin, sera aussitôt traduite par le lecteur en langage de conseils et de jugements moraux. En sorte qu'au total, après avoir fait en faveur de la science toutes les réserves qui lui sont dues, nous en venons à constater qu'il n'y a guère en fait que l'épaisseur d'un cheveu: la portee de la distinction est plus théorique que pratique, et nous verrons dans un instant qu'elle est à peu près insignifiante dans l'application.

La question du classement des sociétés n'offre guère plus de difficulté. Si l'on voulait établir un classement absolu, il faudrait faire appel aux caractères essentiels de la nature humaine, aux fins supérieures qui constituent la raison d'être en soi de la société, tous objets qui échappent à la science sociale et appartiennent au contraire au domaine de la philosophie. Tout autre classement ne peut être que relatif à telle fonction arbitrairement déterminée, et constituera dès lors un système ayant sa valeur scientifique à l'égard du phénomène pris comme point de départ, mais ne pouvant prétendre au titre de classement absolu et valant par lui-même. C'est ainsi qu'on peut déterminer par l'observation quels sont les groupements sociaux qui se rapprochent le plus de telle ou telle définition de la prospérité sociale, quels sont ceux, par exemple, où les moyens d'existence sont le plus assurés et la loi morale le mieux respectée, ou, si l'on préfère, quels sont ceux où l'individu est le mieux adapté aux changements ambiants. Ce sont là de simples constatations de fait, auxquelles la méthode scientifique s'applique parfaitement. Mais il n'en sortira jamais l'idée d'une supériorité quelconque, ni de la valeur en soi des sociétés qui auront obtenu le premier rang dans tel ou tel classement arbitrairement déterminé. Et l'écueil de semblables classements est précisément la tentation où ils induisent l'observateur qui ne se méfie pas suffisamment

de ses propres conceptions métaphysiques, d'attribuer tous les mérites aux sociétés qui l'emportent sur tel ou tel point et de charger les autres de tous les méfaits, de prendre les particularistes pour des modèles de la perfection humaine et de n'avoir pas assez de blâmes et de dédain pour ces arriérés de communautaires. Faisons notre examen de conscience : n'avons-nous pas prêté parfois, tout au moins à ce qu'on soit tenté de nous reprocher une attitude aussi peu scientifique?

C'est toujours la même notion du rôle de l'observation qui nous permettra de résoudre une autre question dont l'importance pratique est considérable. A la différence de la philosophie, qui n'appartient au domaine de l'observation qu'au titre de l'histoire des doctrines et de l'influence exercée sur elles par les autres faits sociaux, son rôle comme facteur social étant à peu près nul en fait, la religion et la morale peuvent être envisagées par l'observateur sous les deux aspects de sujets actifs et passifs de répercussions sociales. Ce second aspect est le plus facile à saisir : l'enchaînement des causes et des effets se manifestant entre les faits sociaux montre d'une façon très nette et certaine l'empreinte donnée, dans chaque société, par le mode de constitution de la famille, de la propriété, des pouvoirs publics, etc., qui lui est propre, aux doctrines religieuses admises par ses membres, aux rites qui en sont la manifestation extérieure, à la pratique morale qui en est la conséquence. Cette étude, profondément attachante, est du plus haut intérêt pour le philosophe qui veut se rendre compte de l'évolution des doctrines religieuses et de la pratique morale dans l'humanité, et utiliser les notions qui s'en dégagent pour fortifier ou faire progresser ses conceptions personnelles à ce sujet.

Le second point de vue n'est pas moins certain, quoiqu'il soit peut-être resté un peu dans l'ombre dans les travaux qui se sont inspirés de la méthode. Quelque idée que l'on professe en matière de morale religieuse, qu'on approuve ou qu'on déplore l'état social qui résulte de son observation, il est impossible de nier la relation très étroite qui existe entre cet état et la pratique morale agissant comme moteur de l'activité humaine. Il

n'y a là aucune contradiction, en dépit d'un rapprochement assez étroit avec la distinction qui a été formulée plus haut relativement aux rôles respectifs de la philosophie et de la science en face de la liberté individuelle : que l'homme se détermine dans ses actes sous l'impulsion de considérations d'ordre moral, c'est un simple fait qui n'implique en lui-même aucune position à prendre sur le degré de liberté qui préside à l'exécution de ces actes, pas plus que sur le degré de conformité de cette morale avec la nature de l'homme ou les prescriptions de la loi divine. Cette constatation n'implique pas non plus d'ailleurs la négation des répercussions qu'exercent les unes sur les autres les différentes classes de faits sociaux, sur lesquelles est fondé l'instrument de la méthode : la constitution de la famille, et par suite le caractère de l'éducation, dépend de celle de la propriété, laquelle dépend du mode de travail, etc. ; mais elle dépend aussi de bien d'autres causes, parmi lesquelles on peut citer l'hérédité, la loi, les relations de voisinage, etc., et notamment la pratique morale ; le travail ne dépend pas seulement du lieu, mais aussi de tous les autres faits sociaux, etc. A des degrés divers, chaque classe de faits réagit, ou peut réagir, comme une cause sur toutes les autres classes. Or, la place qu'occupe la pratique morale dans cet ordre de répercussions est prépondérante. Les relations du travail, l'exercice de la propriété, les rapports de famille, du patronage, des pouvoirs publics, etc., ont tous leur forme particulière influencée par une certaine conception et une certaine pratique de la morale : supposez que cette conception et cette pratique se modifient, toutes les autres influences restant d'ailleurs les mêmes, les rapports qui viennent d'être énumérés seront autres qu'ils n'étaient avant ce changement. Tout le monde sait — ou devrait savoir — que la place si importante donnée à l'enseignement de la morale dans l'éducation est loin de répondre uniquement à des préoccupations relatives aux fins dernières et à la destinée de l'au-delà : tous les parents qui s'attachent à cette partie de leur rôle vis-à-vis de leurs enfants la considèrent comme l'un des facteurs essentiels de la prospérité future de ceux-ci en ce monde.

Il serait enfantin d'insister sur des propositions aussi évidentes et aussi générales. Il n'est pas de causes génératrices de répercussions sociales que l'observateur rencontre sur sa route aussi souvent que celle-ci, et il lui serait impossible de faire la moindre analyse sociale sans en tenir compte et sans en noter l'action.

Il serait donc aussi inexact que funeste pour les résultats qu'on peut espérer de la méthode d'observation, de considérer la morale, ainsi qu'on l'a fait parfois, comme n'appartenant au domaine de l'observation qu'au seul titre de sujet passif de répercussion : elle en est en même temps l'une des causes les plus importantes. Notons en passant qu'ainsi se trouve justifiée la notion de la prospérité sociale telle que la formulait Le Play. Il ne faisait autre chose que constater l'influence de la morale sur la formation des sociétés, lorsqu'il faisait de son observation, avec le pain quotidien, l'un des besoins essentiels de l'humanité. Il est même à remarquer que ce n'est point une conception philosophique à priori qui aurait pu influencer ses conclusions sur ce point; c'est, au contraire, la constatation de cette influence, qu'il dégageait de ses observations comme une pure loi scientifique, qui a attiré son attention de philosophe sur la nécessité de renforcer la vie morale dans son entourage. C'est alors seulement qu'est intervenu le moraliste, qui a cherché à faire profiter ses contemporains des certitudes que lui avait fournies l'observation scientifique[1].

L'exemple de Le Play vient à l'appui des considérations qui ont été formulées plus haut au sujet des services que peut rendre la science sociale à la philosophie. A son tour, celle-ci n'est pas sans exercer une influence, plus ou moins profonde, mais rarement insignifiante, sinon sur la science sociale — puisque leurs objets et leurs procédés d'investigation sont distincts et ne se rejoignent pas — du moins sur l'observateur. Celui-ci n'est point en effet un enregistreur mécanique de perceptions laissant apercevoir, par le simple jeu de la comparaison des faits, les actions et les réactions que ces derniers exercent

1. Cf. E. Bouchié de Belle, *Frédéric Le Play, sa méthode et sa doctrine*, dans la *Science sociale*, mai 1907, p. 38 et suiv. — Schwalm, *op. cit.*, p. 127 et suiv.

les uns sur les autres; l'observateur, chez lui, se double d'un philosophe, car tous, quoique nous en ayons, nous faisons de la philosophie comme M. Jourdain faisait de la prose, et pour ne pas habiller de termes absconds nos raisonnements, nous n'en faisons pas moins concurrence aux plus illustres philosophes. Or, l'homme ne se dédouble pas à volonté : moins adroit que maître Jacques, il ne peut laisser à la porte son tablier de philosophe, lorsqu'il répond à l'appel de la science sociale. Au plus fort de ses observations, lorsque son esprit est le plus vigoureusement empoigné et captivé par la logique immanente des faits extérieurs, il n'échappe pas aux préoccupations du philosophe qui est en lui ; et si cette accointance n'apparaît pas toujours dans ses écrits, s'il ne met pas les lecteurs au courant des drames intimes de sa conscience, c'est qu'il garde par devers lui, dans un compartiment secret, mais non le moins précieux de sa pensée, l'idée métaphysique qui était en lui à ce moment. Sans doute, s'il est observateur sincère et impartial, il ne se laissera pas aller à donner aux faits le petit coup de pouce qui les aiderait à bien cadrer avec sa théorie. Souvent même — et ce n'est pas le côté le moins curieux de l'expérience que chacun peut faire sur soi-même à ce propos, — l'opposition des faits le conduit à abandonner sa théorie pour en adopter une autre encore plus élevée. Rarement il perd de vue entièrement son idéal. Si par malheur il se trouvait dans ce cas, il faudrait l'en plaindre, car il travaillerait dans le vide et sans profit — sinon pour les autres qui sauront peut-être mieux utiliser ses observations, du moins pour lui. Il serait facile de citer des noms et d'illustrer ces propositions par des exemples qui montreraient toute l'ampleur de l'idéal moral qui inspirait les auteurs des meilleurs travaux de la science sociale, lorsqu'ils exposaient les résultats d'une analyse obéissant à la méthode scientifique la plus rigoureuse. Ces travaux ont été aussi les plus féconds pour la science, s'il est vrai qu'une observation scientifique ne se suffit pas à elle-même, mais n'est qu'un pas vers la découverte de la vérité une et indivisible, dont les manifestations ne sont diverses et séparées que dans

l'intelligence de l'homme, en raison de son incapacité à la saisir dans son intégralité. Ne faisons donc pas fi de la métaphysique : en élargissant et en élevant les horizons de l'observateur, elle sert indirectement la science sociale et contribue à son progrès.

Au surplus, tous les raisonnements qu'on pourrait accumuler sur ce sujet n'ont en eux-mêmes qu'une valeur relative. Peu importe qu'on adopte telle théorie que l'on voudra sur la question : la seule chose qui importe, c'est que les travaux de la science sociale, qu'ils admettent ou non un postulat, qu'ils bannissent toute philosophie ou qu'ils s'en agrémentent à l'occasion, marquent un progrès de la science et en préparent de nouveaux. On peut dire de cette question ce qui a été dit de la méthode : l'important n'est pas que celle-ci réponde d'une façon irréprochable à tous les desiderata de la logique la plus sévère; ce n'est même pas qu'on la suive lorsqu'elle se trouve en défaut et qu'elle gêne ; c'est qu'on en tire de bons résultats, dût-on pour cela lui donner de petits accrocs. C'est ce qu'exprimait Le Play dans ces termes : « A l'époque où je m'adonnais aux sciences physiques, j'ai souvent constaté la stérilité de ceux qui se flattent de les suivre en discutant sur le choix d'une méthode. Je m'aperçois chaque jour qu'il en est de même dans toute autre recherche... L'écrivain qui traite de la science sociale, doit surtout justifier de sa méthode par le résultat[1]. « Et H. de Tourville le disait aussi : « En toute science, il importe moins de disserter sur la meilleure méthode d'observation que d'en faire un bon usage et d'en fournir les résultats[2]. » Ce qui, appliqué à notre sujet, pourrait se traduire : Faites-nous de bonne science sociale, et on vous pardonnera votre philosophie.

G. Olphe-Galliard.

1. Le Play, *La Réforme sociale en France*, t. I, p. 61.
2. H. de Tourville, préface de *La Question ouvrière en Angleterre*, par P. de Rousiers, p. IX-X.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

LE PORTUGAL INCONNU

II

L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LA VIE PUBLIQUE

PAR

Léon POINSARD

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

SOMMAIRE

IV. — L'INDUSTRIE ET LA VIE OUVRIÈRE

I. **L'Industrie du bâtiment.** P. 237.

Indications générales. — Maçon du Minho. — Charpentier de Braga. — Maître charpentier de Monchique. — Ouvriers et petits patrons de Lisbonne.

II. **La petite industrie et les artisans.** P. 273.

Situation actuelle de la fabrication à la main. — Bouchonnier de Barreiro. — Potier, Gantier, Sellier, Cordonnier de Lisbonne. — Cordonnier de Coïmbra.

III. **La grande industrie mécanique.** P 301.

Évolution de la grande industrie. — Fileur de Guimaraes. — Tisseur de Lisbonne. — Serrurier-mécanicien de Porto. — L'évolution industrielle.

V. — LES TRANSPORTS ET LE COMMERCE

I. **Les transports maritimes.** P. 325.

La marine marchande. — Le cabotage. — Maître-caboteur de Sétubal. — État des populations maritimes.

II. **Les voies terrestres.** P. 339.

Les routes. — Isolement de certaines régions. — Les chemins de fer. — Leur développement. — L'exploitation par l'État.

III. **Le commerce.** P. 345.

Le commerce intérieur et extérieur. — Le tarif douanier. — La politique économique. — État des institutions auxiliaires du commerce. — Conclusion.

VI. — LA VIE PUBLIQUE

I. **La vie intellectuelle et morale.** P. 357.

Les écoles et le corps enseignant. — La religion et le clergé. — Les carrières libérales.

II. **La vie locale.** P. 374.

La paroisse. — Le *concelho*. — Les grandes villes et la dictature municipale. — Le district.

III. **Le Gouvernement et la Politique.** P. 402.

Les services publiques et les finances. — Les clans politiques. — L'Administration. — Vices de l'organisme politique.

IV. **L'expansion extérieure.** P. 419.

Le problème colonial. — L'immigration étrangère.

V. **Vues d'avenir.** P. 426.

L'évolution sociale actuelle; moyens pratiques d'orientation nouvelle. — L'idéal national.

QUATRIÈME PARTIE[1]

L'INDUSTRIE ET LA VIE OUVRIÈRE

INDICATIONS GÉNÉRALES

Dans la seconde partie de ce travail, nous avons montré par quelles vicissitudes l'agriculture portugaise a dû passer à travers les siècles. L'histoire de l'industrie n'est guère moins accidentée. Toutefois, cette branche du travail n'a jamais eu, en Portugal, une importance comparable à celle de la culture, même chez les Maures, qui cependant avaient su développer une fabrication active et remarquable pour l'époque. La guerre de reconquête ayant détruit la plupart des ateliers et dispersé les ouvriers, la fabrication subit une éclipse qui dura longtemps. La population consommait alors, en grande majorité, des articles grossiers, fabriqués au moyen des procédés les plus primitifs, soit par le consommateur lui-même, soit par de petits artisans. Les articles de luxe venaient du dehors. A bien des reprises les souverains s'efforcèrent d'encourager la fabrication par des subventions et des privilèges. Mais cette initiative ne donna des résultats un peu importants qu'à partir du jour où les expéditions coloniales commencèrent à enrichir un certain nombre de familles, formant une clientèle pour les artisans spécialistes. A la fin du XVIe siècle, les orfèvres se comptaient par centaines à

1. V. les trois premières parties dans la *Science sociale*, mars-avril 1910.

Ce travail était à l'imprimerie, lorsque se sont produits les événements du 5 octobre. Nous n'avons rien changé à notre texte, le lecteur comprendra pourquoi, en parcourant la sixième partie, consacrée à la vie publique.

Lisbonne et à Porto. On y trouvait aussi des brodeurs, des dentellières, des gantiers, dont les produits étaient recherchés. En même temps, certaines industries et quelques métiers d'art florissaient dans une certaine mesure. Nous citerons comme exemples : la fabrication des faïences décorées (*azulejos*), celle des meubles sculptés, etc. Cette formation industrielle d'art et de goût a atteint un développement assez marqué pour laisser dans le pays une tradition persistante, en dépit des circonstances économiques nouvelles des révolutions et de l'appauvrissement du pays. Aujourd'hui encore, on trouve en Portugal certains centres où les métiers de luxe se maintiennent avec une remarquable persistance. Il en est ainsi notamment pour l'orfèvrerie à Porto et aux environs, pour la ganterie et l'ébénisterie à Lisbonne, etc. Du reste, les Portugais montrent une tendance si prononcée pour ce genre de production, que les écoles industrielles fondées dans les vingt-cinq dernières années se sont orientées tout naturellement vers l'art décoratif. Nous reviendrons sur cette question.

Les révolutions et la politique ont considérablement entravé l'essor de la grande industrie en Portugal. Mais, d'ailleurs, tout manquait pour constituer la grande usine. Nous savons comment l'éducation et les préjugés éloignaient la classe aisée des professions usuelles. Son instruction, superficielle et purement théorique, ne la préparait nullement aux occupations techniques. En outre, depuis 1703, le traité de commerce conclu avec l'Angleterre avait donné à celle-ci, en échange de quelques concessions favorables aux produits agricoles et surtout aux vins de Porto, un véritable privilège pour l'importation des produits manufacturés. Dans ces conditions, le Portugal, n'ayant pu suivre le mouvement industriel des autres pays, se trouvait encore, il y a peu d'années, sans patrons capables, sans ouvriers formés, sans matériel et sans capitaux disponibles, sans institutions auxiliaires de crédit, d'assurances, etc., sans bonnes écoles préparatoires. La nation était comme endormie dans une molle et obscure médiocrité, pendant que ses voisines déployaient une activité toujours plus grande.

Cette situation a notablement changé. Les vieux préjugés ont

en grande partie disparu. Beaucoup de jeunes gens sont allés chercher à l'étranger l'instruction pratique dont ils avaient besoin. L'enseignement des écoles spéciales a du reste été amélioré dans une mesure déjà sensible. Les entrepreneurs et les capitalistes du dehors, attirés soit par des circonstances spéciales[1], soit par la protection douanière, ont fondé, développé ou soutenu des usines plus ou moins importantes. C'est ainsi qu'une grande industrie mécanique a réussi à conquérir dans le pays une place encore restreinte, mais déjà appréciable. On estime à 80.000 à peu près le nombre des individus qu'elle emploie, et à 50.000 chevaux la force motrice qu'elle met en action dans ses ateliers. C'est peu pour un pays qui ne manque ni de matières premières, ni de main-d'œuvre, et qui, en outre, dispose d'un merveilleux réservoir de force constitué par son système de montagnes, qui condense les eaux, les canalise et les échelonne en chutes successives. Depuis bien longtemps, les Portugais emploient les chutes d'eau comme moteurs, mais sur une bien petite échelle en comparaison de ce que la nature leur offre. Ils déplorent la pauvreté de leur sol en charbon minéral, et ils ont raison. Mais pourquoi laissent-ils couler librement vers la mer tant de torrents et de rivières qui pourraient à bon compte les éclairer, mouvoir leurs usines et leurs chemins de fer, et arroser leurs champs par-dessus le marché? La chose paraîtrait invraisemblable, si elle ne s'expliquait par les circonstances compliquées exposées dans notre première partie.

Il faut dire aussi que la grande industrie est contenue dans son développement par l'insuffisance de sa clientèle la plus immédiate. La nation portugaise est petite, et en outre elle est pauvre; nos observations sur la classe rurale, de beaucoup la plus nombreuse, l'ont assez démontré. Nous savons de quelle façon sommaire le paysan se meuble et s'habille. L'ouvrier vit dans les mêmes conditions. Et si la classe moyenne recherche naturellement davantage le confort et l'élégance, il n'en est pas moins certain que son mode d'existence est en général d'une

1. V. plus haut ce que nous disons de l'industrie des conserves de poissons.

remarquable simplicité. Le luxe se manifeste principalement par l'usage de tissus très fins, de diamants, d'objets coûteux, d'automobiles, et autres articles analogues qui ne se fabriquent pas dans le pays. L'industrie locale ne profite donc guère de cette consommation. Bien plus, elle en souffre passablement, parce que l'or exporté pour payer les achats faits à l'étranger diminue d'autant les capitaux disponibles, lesquels se reconstituent péniblement, puisque l'exportation des produits nationaux est insuffisante pour équilibrer la circulation monétaire. Si les émigrants temporaires portugais n'envoyaient pas à leurs familles, chaque année, une cinquantaine de millions de francs, la situation deviendrait extrêmement difficile. Mais il est à la fois singulier et dangereux que le régime économique d'un pays dépende étroitement du travail accompli et de l'épargne réalisée en pays étranger par quelques milliers d'émigrants. Il y a dans ce fait un formidable aléa et, de plus, une rencontre curieuse, puisque, sous une forme nouvelle, l'or du Brésil pèse encore si lourdement sur la destinée de l'ancienne métropole. Mais il importe que le Portugal se libère le plus tôt possible de cette dépendance dangereuse. Comment pourrait-il le faire? Nous avons déjà répondu partiellement à cette question dans nos conclusions sur l'agriculture. L'idée se complétera plus tard. Maintenant, nous devons étudier de près l'industrie dans ses diverses manifestations, toujours en nous appuyant, pour juger les résultats, sur le témoignage précis que nous donnera l'étude de la famille ouvrière. Nos premières observations porteront sur l'industrie du bâtiment, qui a le mieux conservé les formes anciennes, et qui en même temps est la plus répandue. Elle nous fournira un bon point de départ et une base de comparaison. Ensuite, nous rechercherons quelle est la situation de la petite industrie artisane, qui se ressent davantage de l'influence de la complication de la vie moderne. Nous arriverons enfin à la grande industrie mécanique, entièrement dominée par cette même complication. Nous apercevrons mieux ainsi les détails de la marche et de l'enchaînement des phénomènes sociaux et économiques.

I

L'INDUSTRIE DU BATIMENT

L'industrie du bâtiment en Portugal. — Maçons, charpentiers et menuisiers des campagnes et des petites villes. — Les ouvriers du bâtiment à Lisbonne. — Le petit patron dans l'industrie du bâtiment. — Moyens d'élévation des ouvriers dans cette industrie.

L'industrie du bâtiment, qui joue dans les pays occidentaux un rôle si étendu, si considérable, comporte toute une série de métiers exigeant beaucoup de main-d'œuvre. En effet, presque tout le travail du bâtiment se fait à la main, au moins pour ce qui concerne la mise en place des matériaux et des accessoires. Dans les pays les plus développés au point de vue de la fabrication mécanique, certains des métiers du bâtiment ont été transformés par l'emploi du métal ou de la machine, et c'est en grand atelier mécanique que l'on y fabrique les charpentes en fer ou en acier, les pièces de menuiserie, les parquets, la serrurerie, etc. Mais, dans les pays moins avancés, presque tout se fait encore en petit atelier et à la main. Il en est ainsi notamment en Portugal. Il en résulte que, dans toute l'étendue du territoire et dans toutes les localités, on retrouve les différents types de gens de métier que le travail du bâtiment fait vivre et parfois prospérer : entrepreneurs, artisans, compagnons et apprentis. Cette branche d'activité mérite l'attention par le nombre des ateliers, la diversité des intérêts en jeu, les phénomènes économiques auxquels elle a donné lieu. Elle offre

aux familles ouvrières certains moyens d'élévation, grâce à la simplicité du travail dans la plupart des professions qui s'y rapportent. Mais ces moyens sont assez minces et exclusivement personnels, c'est-à-dire qu'ils profitent seulement à une élite restreinte de gens doués de qualités exceptionnelles ou favorisés par les circonstances. La grande majorité des familles végète dans une condition qui touche de fort près à la misère. Nous avons dû limiter nos observations à quelques cas suffisamment caractéristiques, car il eût été trop long de passer en revue tous les métiers qui se rattachent au bâtiment. On verra d'ailleurs qu'ils précisent d'une manière très nette la physionomie et les effets de cette industrie, car les faits enregistrés ici se retrouvent très analogues dans les autres professions connexes.

I. — MAÇON DE FAQUELLO (MINHO).

Voici d'abord un ouvrier maçon[1] qui habite une petite localité de l'extrême nord, Faquello, concelho d'Arcos-de-Val-de-Vez, dans l'ancienne province de Minho. Cette région montagneuse ne présente pas une bien grande activité. Elle est surtout rurale, assez pauvre, et le travail n'y abonde pas. Le bourg, qui compte à peu près 2.000 habitants, est bâti sur le Vez, affluent du fleuve Lima, à 100 mètres d'altitude à peu près. Le climat est humide et relativement froid en hiver, ce qui constitue encore une cause de chômage. La contrée, très fertile, produit en abondance le maïs, les légumes et des fruits variés, ainsi que du bétail ; le voisinage de la mer procure à bas prix du poisson salé ou frais ; ce sont là des conditions favorables au bon marché de la vie.

Antonio José de Freitas est âgé de 52 ans ; il a eu trois frères. Sa femme, Clara Joaquina, compte 48 ans ; elle a encore sa mère qui, ne pouvant plus travailler, vit surtout de la charité

1. D'après des notes dues à M. M. J. Ferreira Mendes, médecin à Arcos-de-Val-de-Vez.

publique, car ses quatre fils et sa fille n'arrivent pas à la faire subsister. Les époux Freitas ont quatre enfants : Manoel, 26 ans; Mariano, 18; José, 16; Julia, 26. En outre, ils en ont perdu un. Le père est ouvrier maçon, ainsi que ses deux fils aînés, et travaillent pour le compte d'un petit patron de la localité : José apprend le métier de cordonnier; la jeune fille est couturière : la mère se consacre exclusivement aux soins du ménage. Ainsi, tout le monde, sauf la mère, apporte de l'argent à la maison. Freitas est payé par jour 400 r. (2 fr. 20); Manoel reçoit 360 r. (1 fr. 95), et Mariano 140 r. (0 fr. 77). Le jeune José, encore apprenti, a 40 r. (0 fr. 22) et la nourriture. La couturière qui va en journée chez des particuliers du voisinage, obtient 100 r. (0 fr. 55), et elle est nourrie. Le total des salaires cumulé par cette famille dépasse donc 4 fr. 50, sans compter la valeur des aliments dont profitent deux des enfants. La situation serait assez favorable si tous travaillaient régulièrement. A raison de 300 journées par an, le ménage recevrait une somme totale d'environ 1.300 francs, qui lui permettrait de vivre sans privations. Malheureusement, les chômages sont fréquents, surtout en hiver. La perte qui en résulte est au moins d'un sixième, chiffre moyen. Le gain total se trouve ainsi ramené aux environs de 1.100 francs, plutôt moins que plus. Notons, du reste, que, pendant bien des années, le salaire des parents a dû pourvoir à lui seul aux besoins de la nichée, qui alors ne mangeait certainement pas à sa faim tous les jours.

Dans ces conditions, on s'explique que le ménage n'ait pas réalisé une épargne importante. Notre maçon n'a même pas pu réussir à se construire une maison. Il loue deux petites chambres, mesurant à peu près chacune 27 mètres cubes, où toute la famille s'entasse. L'une d'elles sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher pour les garçons; les parents et la jeune fille couchent dans l'autre. Le mobilier est aussi sommaire que possible : deux lits de fer, des bancs sur lesquels on peut jeter des matelats, un coffre à linge, des vêtements suspendus au mur et abrités sous une toile, des ustensiles en fer battu, en terre ou en bois, quelques outils de maçon. Le

tout ne vaut pas plus de 300 francs. Dans un petit enclos attenant, Freitas élève des poules et deux porcs.

L'alimentation se compose : le matin, d'un morceau de pain de maïs avec quelques olives, ou des fruits, où par exception un peu de morue sèche ; à midi, d'une soupe aux légumes, avec un plat de viande de porc, ou de morue, ou de riz, et de temps en temps un peu de vin ; le soir, on mange la soupe, du pain de maïs accompagné parfois d'une sardine. La ménagère achète ses provisions partie au comptant, partie avec un crédit qui ne dépasse pas la semaine. La dépense quotidienne peut être évaluée à 2 francs à peu près, chiffre moyen, ce qui fait pour l'année environ 750 francs. L'entretien coûte, tout compris, à peu près 200 francs. Le loyer s'élève à 55 francs. Nous arrivons ainsi à un total de dépenses nécessaires qui atteint 1.000 francs. On voit que la marge actuelle entre les recettes et les sorties est fort limitée. Le moindre écart, un chômage trop prolongé, une maladie, suffirait pour mettre le budget en déficit. Aussi les économies du ménage se réduisent-elles à une petite somme de 200 francs à peu près, qui, selon l'habitude répandue dans tout le Portugal, a été placée en bijoux : une montre d'argent et une chaîne d'or dont la mère se pare le dimanche.

En dehors des fêtes religieuses, ces gens n'ont guère d'autre distraction que le cabaret, où ils se rendent l'après-midi du dimanche ; ils y boivent du vin en quantité modérée et leur dépense est minime. L'ivrognerie est, dans la contrée, un fait exceptionnel. Cette existence si étroite, troublée trop souvent par le chômage, parfois aussi par la maladie, — car l'hygiène est nulle parmi ces pauvres familles, — trouve au besoin un appui, forcément limité, auprès de la Miséricorde, qui possède un hôpital et distribue des secours à domicile. Les parents sont totalement illettrés ; les enfants, qui ont fréquenté l'école publique, savent un peu lire et écrire. Tous pratiquent avec zèle la religion catholique.

Freitas ne paie pas d'impôts directs, sauf une petite somme de 600 r. (3 fr. 30) pour le culte. Les taxes indirectes qu'il acquitte sur sa consommation montent à 50 francs environ, si on les

calcule au taux très modéré de 6 à 7 p. 100. L'ouvrier et son fils Manoel ont fait chacun trois années de service militaire. Aucun n'est électeur, le père faute de capacité, le fils aîné, parce qu'il n'a pas pris souci de se faire inscrire.

Les ouvriers de cette contrée ont à supporter la concurrence de quelques immigrants galiciens, presque tous maçons, dont la province est limitrophe de la frontière; quelques-uns sont marchands ambulants et vendent du poisson. Beaucoup de gens, rebutés par cette vie si souvent misérable, émigrent surtout vers les pays de l'Amérique du Sud, dont les villes à rapide développement leur offre un travail bien rémunéré. Certains envoient de l'argent à leurs familles, ou reviennent au pays avec de petites économies. La plupart disparaissent, usés de bonne heure par la dissipation des grandes cités.

L'ouvrier maçon que nous venons de décrire représente un type très commun dans les petites villes et les villages des diverses provinces. La modicité des salaires, les longs chômages, les charges de famille maintiennent indéfiniment ces gens dans un état de pauvreté très voisin de la misère. Il leur est donc très difficile de réunir les avances nécessaires pour sortir de la condition de salarié et passer dans celle de petit entrepreneur. Ce phénomène d'élévation sociale se produit plutôt parmi ceux qui, ayant reçu par héritage une petite exploitation rurale, peuvent y employer leurs journées de chômage, en tirent de précieux moyens de subsistance, et réussissent ainsi à épargner une fraction notable de leur salaire. Mais ce cas est exceptionnel. La situation est-elle meilleure pour les ouvriers des autres métiers du bâtiment, travaillant dans les petites agglomérations? C'est ce que nous allons voir par les exemples qui suivent.

II. — CHARPENTIER DE BRAGA.

Avec le charpentier de Braga[1] nous abordons un centre beaucoup plus important, en voie de développement depuis

1. Monographie faite avec le concours de M. le Dr Manuel Monteiro, avocat à Braga.

quelques années, où le travail est par conséquent assez actif. La comparaison est donc intéressante.

Braga, avec ses 25.000 âmes, est la troisième ville du royaume. Bâtie dans la riante vallée de la Deste, affluent du Cavado, elle est entourée de belles campagnes, et dominée par des collines boisées, qui se succèdent dans un capricieux désordre, en laissant entre elles de charmantes échappées de vue. Les terres environnantes produisent des céréales, des pommes de terre, des légumes, des fruits, de l'huile d'olive et du vin; l'humidité relative du climat permet l'élevage du gros bétail sur des pâturages naturels. La région fournit encore des porcs, des volailles, et des chèvres dont le lait sert à la fabrication des fromages. Le voisinage de plusieurs ports de pêche, reliés à la ville par le chemin de fer, permet d'avoir le poisson en abondance et à bas prix. Les marchés hebdomadaires de la ville peuvent donc être largement approvisionnés, si bien que la vie serait à très bon marché, sans le poids des taxes de consommation qui surchargent tous les prix.

Braga constitue un centre industriel assez actif. Des fabriques de cordonnerie et de chapellerie occupent ensemble à peu près 2.000 personnes; elles fonctionnent sous la forme du comptoir collectif; c'est-à-dire que la plupart des ouvriers viennent chercher les matières premières chez le patron, pour les élaborer ensuite à domicile. Les principales usines mécaniques sont des filatures et des tissages de lin et de coton; on trouve encore dans les environs un certain nombre de métiers à la main, conduits surtout par des femmes, dont les salaires sont extrêmement minimes. Le nombre de ces métiers décroît d'ailleurs d'année en année. Depuis un certain temps, une industrie nouvelle, celle de la coutellerie, tend à se développer dans cette ville; elle s'est organisée, elle aussi, sur le type de la fabrique collective avec travail à domicile. Enfin, de nombreux petits ateliers, d'origine ancienne, font à la main des articles de consommation courante : clous, soufflets en bois garnis de peau, articles de ferblanc, serrurerie, etc. En somme, c'est la petite industrie et le travail à la main qui prédominent encore ici, si bien que

Braga présente assez fidèlement l'aspect des villes du nord de l'Europe il y a une cinquantaine d'années, alors que l'industrie mécanique n'avait pas encore pris la première place et réduit le travail à la main à une situation accessoire, quand même elle ne l'a pas fait disparaître. D'une façon générale, les salaires payés à Braga dans les diverses spécialités sont très modiques, car la concurrence de la main-d'œuvre est d'autant plus grande que les villages environnants fournissent beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières aux comptoirs et aux ateliers du chef-lieu.

Braga fut autrefois, dit-on, une ville immense, capitale de la Lusitanie romaine. Sous la domination successive des Suèves, des Visigoths, des Maures et des Espagnols, son ancienne splendeur a disparu, ne laissant que quelques vestiges à peine visibles. C'est pourtant encore une cité intéressante, composée d'un vieux bourg fortifié dont l'aspect s'est à peine modifié depuis cinq siècles; les maisons anciennes y sont entassées près de la cathédrale et du château. Tout autour s'étendent des faubourgs largement percés, dont les rues se terminent en pleine campagne. Depuis quelques années, on a fait de sérieux efforts pour améliorer les services publics. L'eau de source a été amenée jusque dans la ville, où elle est distribuée par des fontaines publiques. Mais la quantité en est insuffisante — on s'en aperçoit à l'état des rues — et des travaux sont commencés pour amener l'eau du Cavado. Il existe un réseau d'égouts, resté d'ailleurs fort incomplet. Une compagnie a établi une usine à gaz, et une autre a construit récemment une usine électrique actionnée en partie par le Cavado, en partie par la vapeur. A ce point de vue encore Braga se trouve dans une position intermédiaire. Elle est certainement en progrès, tout en restant sensiblement au-dessous des besoins reconnus en matière de salubrité publique. Beaucoup de maisons sont malsaines, faute d'air, de lumière et d'eau pure. Bien des gens, du reste, parmi la population ouvrière, n'ont aucune notion d'hygiène, et la propreté laisse beaucoup à désirer. L'état moral de la population souffre aussi de la promis-

1. V. plus loin quelques indications sur la Misericorde de Lisbonne.

cuité et de l'abandon dans lesquels vivent les familles ouvrières. Cette situation aggrave encore les effets de la misère résultant de la médiocrité des salaires. Aussi a-t-il fallu multiplier les institutions de charité. En outre de la confrérie de la Miséricorde, cette institution si répandue et si justement populaire en Portugal, on trouve à Braga : un hôpital public et un autre tenu par les Frères de Sainte-Croix ; un dépôt de mendicité, d'ailleurs insuffisant ; diverses autres institutions de charité, comme la société de St-Vincent-de-Paul ; plusieurs orphelinats, et asiles de correction et de réhabilitation pour garçons et filles, etc. De leur côté, les ouvriers ont fondé un certain nombre de sociétés de secours mutuels pour l'assistance en cas de maladie. Tel est le milieu dans lequel vit la famille étudiée.

Custodio de Carvalho, âgé de 32 ans, s'est marié de bonne heure, mais sa femme est morte en lui laissant deux enfants : Joaquino, 10 ans, et Antonio, 5 ans. Sa mère, Francisca-Thereza Neves, qui a aujourd'hui 49 ans, veuve elle aussi, s'est alors installée chez lui. Le père est ouvrier charpentier, la grand'mère s'occupe du ménage, et les enfants vont à l'école.

L'ouvrier possède, en commun avec sa mère, dans un des faubourgs de la ville, deux petites maisons, composées d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, avec grenier au-dessus. Il habite la première, derrière laquelle s'étend un jardin potager planté d'arbres fruitiers, et muni d'une pompe avec lavoir. La seconde est louée moyennant 30 milreis (166 fr. 50) par an. En outre, Carvalho possède les outils de son métier, valant 110 à 120 francs. Le mobilier qui garnit la maison est ainsi réparti : au rez-de-chaussée, la pièce qui donne sur la rue, et sert à la fois d'entrée et de parloir, est meublée d'une table ancienne, d'une armoire de sapin et de quelques chaises de paille. A côté se trouve la cuisine garnie d'une table, de bancs et des ustensiles indispensables, puis une petite pièce servant de débarras. L'escalier occupe le reste de l'espace disponible. Au premier étage, une chambre est réservée à la grand'mère et aux enfants ; elle contient deux lits en fer et une commode ancienne sur laquelle est posée une pendule ;

le père couche dans un étroit cabinet que son lit occupe presque en entier; une seconde chambre renferme une armoire ou garde-robe, deux commodes, une horloge, un prie-Dieu, et quelques photographies et images religieuses suspendues aux murs. L'ensemble de cette modeste habitation présente un certain aspect d'aisance, bien rare dans les demeures ouvrières. Si nous essayons d'évaluer l'avoir représenté par ce que nous venons d'énumérer, nous arrivons au résultat suivant : les deux maisons valent ensemble environ 7.500 francs, le mobilier, le linge et les vêtements, les outils, à peu près 1.000 francs; cela forme un total de 8.500 à 9.000 francs, somme qui provient principalement de l'épargne accumulée par les parents de Carvalho.

Le charpentier travaille pour un entrepreneur de la ville, qui l'emploie aussi régulièrement que possible, mais il se produit de temps en temps des périodes de chômage. En hiver, la journée dure du lever au coucher du soleil; en été, le travail commence à 6 heures du matin et se termine à 7 heures du soir; une heure est accordée pour le repas de midi. Le salaire est de 400 reis (2 fr. 20) par jour. Quand l'année est bonne, cela représente une recette totale de 670 francs environ, mais il est rare que l'on atteigne ce résultat. Il faut ajouter à cela le loyer de la seconde maison et la valeur des produits du jardin, soit ensemble 250 francs tout au plus. La famille doit donc vivre avec un budget dont les recettes annuelles sont comprises entre 800 et 900 francs, rarement plus.

On conçoit que, dans ces conditions, l'alimentation est d'une extrême frugalité. Elle se compose : le matin, d'un morceau de pain de maïs avec un peu de morue salée, une sardine ou du fromage; à midi, d'une soupe maigre, et d'un plat de légumes ou de riz, avec du pain de maïs et un peu de vin; le soir, d'une soupe, de poisson sec ou salé (sardines ou morue), de pain de maïs et de vin. Le dimanche, on ne fait que deux repas, mais ils sont un peu meilleurs; dans la matinée, on a du café au lait avec du pain de froment, et l'on dîne d'un pot-au-feu préparé soit avec du bœuf, soit avec du porc, et des lé-

gumes ou du riz. Quand le verger donne des fruits, leur dîner en est un peu amélioré. Les dépenses de nourriture peuvent être évaluées normalement à environ 14 francs par semaine, soit pour l'année entière à peu près 730 francs. Comme la famille n'a pas de loyer à payer et reste peu nombreuse, elle peut se tirer d'affaire tout juste. Mais, dans d'autres circonstances, elle devrait souvent se priver de nourriture, faute d'argent, car ici le crédit est exceptionnel, les achats devant être soldés au comptant, ou à peu près.

Les récréations principales de ces braves gens sont les fréquents pèlerinages dirigés vers les sanctuaires des environs, comme celui de *Bom Jésus*, construit sur une colline voisine de la ville dans un site admirable ; ou encore les brillantes cérémonies religieuses organisées dans les diverses paroisses les jours de fête. Ils vont aussi se promener dans les charmantes campagnes qui entourent Braga. Il va sans dire que ces distractions ne coûtent rien à l'ouvrier, sinon ses ressources ne les permettraient pas.

Bien que cette famille n'observe qu'une hygiène tout à fait rudimentaire, ses membres jouissent d'une bonne santé, et ne souffrent que rarement du fait de la maladie; lorsque celle-ci survient, c'est une calamité qui menace de troubler rapidement le pauvre budget du ménage.

Carvalho a reçu une assez bonne instruction primaire, et il a même passé l'examen final. Ses enfants fréquentent après lui l'école paroissiale gratuite. La loi rend cette fréquentation obligatoire ; mais bien des parents se soucient fort peu des prescriptions légales et laissent leurs enfants vaguer par les rues. La famille du charpentier est catholique et pratique sa religion avec beaucoup de ferveur. Elle assiste régulièrement aux offices, prend part aux processions, etc. Carvalho supporte l'impôt direct sur ses immeubles, et paie la *congrua*, ou impôt paroissial, dont le chiffre est de 800 reis (4 fr. 40). Il a été dispensé du service militaire, et classé dans le service auxiliaire, deuxième réserve. Il est électeur municipal et politique.

La famille dont nous venons de donner une description som-

maire se trouve dans une condition de médiocrité caractérisée, qui deviendrait de la misère sans l'appoint du revenu des économies réalisées par les parents de l'ouvrier. Beaucoup d'autres familles de la région vivent sur un salaire aussi mince, sans autres ressources accessoires que celle de la charité publique ou privée. Les moins malheureuses sont celles qui, habitant les villages de la banlieue, combinent le travail salarié avec l'exploitation d'une petite ferme. Dans tous les cas, l'existence est pour ces ménages particulièrement étroite et dure. L'observateur ne peut se défendre, en les étudiant, d'un douloureux sentiment de pitié, et il reste surpris de la paisible résignation de ces bonnes gens, que l'esprit de révolte n'a point encore démoralisés. Mais les excitations commencent à devenir pressantes, et, en exploitant une misère trop réelle, elles pourraient bien provoquer dans un avenir prochain des désordres regrettables. Ce ne sont pas, en effet, l'agitation politique et la révolte qui améliorent la condition des travailleurs. L'important est de leur assurer du travail ainsi que de meilleurs salaires, en développant l'activité de la production. C'est à la classe moyenne qu'il appartient d'y pourvoir, et elle réussira dans cette utile besogne, non pas en prononçant des discours, mais en prenant la direction du travail et en cherchant les meilleurs moyens de le faire progresser.

III. — MAITRE CHARPENTIER DE MONCHIQUE.

Transportons-nous maintenant dans l'extrême sud, en Algarve, contrée que nous avons déjà décrite[1], et nous observerons un type un peu plus développé et plus prospère. Il s'agit ici, non plus d'un simple ouvrier, mais d'un petit patron à la fois entrepreneur de charpente et de menuiserie et marchand de bois dans la petite ville de Monchique. Ce gros bourg rural est placé à mi-hauteur de la montagne, et tout entouré de futaies de

1. V. précédemment les monographies du paysan des environs de Monchique, et du saunier de Faro.

châtaigniers et de chênes-lièges occupant les pentes et les croupes, coupées de nombreuses vallées cultivées. Cette pittoresque et riante contrée produit une grande quantité de bois employé à la fabrication des meubles communs, des douves pour futailles, des planches et des madriers pour le bâtiment. Le Portugal, pays naturellement forestier, a été largement défriché; cependant il exporte encore des bois pour 4 à 5 millions de francs, et on en consomme sur place une quantité bien plus considérable.

La fabrication et le commerce des meubles ainsi que des bois d'œuvre ne pouvaient manquer dans ces conditions de prendre à Monchique une certaine importance. Il n'y a pas eu là d'ailleurs un développement industriel à proprement parler. Tout le mouvement est resté entre les mains de quelques artisans occupant un petit nombre d'ouvriers, et qui pour la plupart sont en même temps marchands de bois. Ils achètent les arbres sur pied, les abattent, les débitent à la main, travaillent eux-mêmes une partie du bois et vendent le reste à des intermédiaires. La difficulté des communications, le mauvais état des chemins, rendent cette exploitation fort difficile et opposent à tout progrès un obstacle insurmontable.

Grâce à la fertilité des vallées environnantes et à l'humidité relative du climat, l'approvisionnement de la ville est aisé pour ce qui concerne les aliments végétaux, mais la viande de boucherie est rare ; le poisson et les autres provisions et marchandises viennent de Portimao (25 kilom.) ou de Silves (18 kilom.), par voiture, sur une route accidentée, ce qui en relève le prix. Les logements sont d'un loyer peu élevé, mais d'un confort médiocre, surtout pour un climat d'une grande humidité hivernale.

Antonio Messias Pinto, âgé de 43 ans, exploite à Monchique un atelier de menuiserie et charpente, et un commerce de bois. Sa femme est âgée de 38 ans, et ils ont cinq enfants : Antonio, 17 ans; Francisco, 15; Maria, 12; Anna, 9; Joao, 5. Les fils secondent leur père avec l'aide d'un apprenti âgé de 16 ans. La mère se consacre aux soins du ménage en y associant déjà ses fillettes.

Pinto possède en ville une petite maison avec un terrain qui lui sert de chantier et de dépôt de bois et en outre un jardin situé hors du bourg, qui fournit des légumes et des fruits pour l'alimentation de la famille. Un petit capital est engagé dans son commerce comme fonds de roulement. L'habitation, composée de cinq pièces, est garnie de quelques bons meubles fabriqués par le père, tenue avec beaucoup de propreté et avec un souci du confort que l'on trouve rarement en dehors des grandes villes.

L'ouvrier produit surtout de la menuiserie ordinaire, ainsi que des planches et des madriers, le tout en bois de châtaignier. Il estime le salaire quotidien représentatif de son travail à 600 ou 700 r. 3 fr. 30 à fr. 3.88 par jour, mais ce chiffre s'applique à un contremaître plutôt qu'à un ouvrier; les salaires courants ne dépassent pas ordinairement 2 francs par jour.

L'alimentation est un peu plus recherchée que celle des paysans ou simples ouvriers. Le premier déjeuner se fait avec de la soupe ou du café et du pain; le repas de midi comprend : la soupe, des légumes, du porc et des fruits; au souper, on mange du poisson salé, de la bouillie de millet ou des châtaignes, le tout arrosé d'un peu de vin. Les achats indispensables se font partie au comptant, partie à crédit, avec prompt règlement.

Le mode d'existence de cette famille reste, en somme, très simple, et dans les conditions favorables où elle se trouve actuellement, puisque les enfants commencent à travailler, elle pourrait jouir d'une phase de réelle prospérité. Malheureusement certaines causes de trouble agissent pour diminuer leurs chances de succès. La distraction à peu près unique des hommes consiste en de longues séances au cabaret où on joue en buvant de l'eau-de-vie d'arbouses. Cette habitude paraît avoir sur la santé générale une influence déprimante assez sensible, d'autant plus que les règles, même élémentaires, de l'hygiène sont partout mal observées. Pinto sait lire et écrire. Ses enfants peuvent fréquenter les écoles gratuites du bourg, qui d'ailleurs sont imparfaites et très insuffisantes; la commune verse à l'État pour sa part dans les dépenses scolaires 1 conto 800 milreis, c'est-à-dire

près de 10.000 francs. L'administration ne rend sur cette somme que 6.700 francs à peu près et garde le reste, au lieu de compléter l'organisation scolaire de la ville. Au point de vue religieux, cette famille a abandonné toute pratique, cas assez fréquent dans cette partie du pays. L'ouvrier paie l'impôt foncier à raison de ses propriétés et une taxe industrielle comme artisan, sans parler des impôts indirects. Il a été exempté du service militaire pour insuffisance physique. Son instruction lui vaut le droit électoral. Enfin, nous observons que l'immigration est très faible dans cette petite ville peu active où la main-d'œuvre est suffisante. L'émigration est également presque nulle, parce que les ressources locales ont réussi jusqu'à présent à maintenir la population dans une condition médiocre sans doute, mais pourtant à l'abri de la misère.

Ce type d'artisan relativement aisé, mais peu développé et peu progressif, est assez répandu dans la montagne de Monchique, où il est soutenu par l'abondance du bois d'œuvre, et par le commerce qui en résulte. On le retrouve dans les autres parties du pays, mais, généralement, les ateliers sont plus dispersés, parce que les conditions sont moins favorables. La simplicité générale de la vie fait que le travail du bâtiment reste assez peu abondant, sans beaucoup de recherche ni de complication. Cela explique à la fois la modicité des salaires des ouvriers, et celle des bénéfices des petits patrons. Les premiers ne peuvent que difficilement sortir de leur condition; les autres ont beaucoup de peine à développer leurs affaires et à s'élever au-dessus de la médiocrité.

Telle est la situation en province. Il est utile de montrer maintenant comme vont les choses dans une grande ville en plein progrès comme Lisbonne, où l'on élève beaucoup de constructions neuves, tout en améliorant les anciennes.

IV. — MAÇON DE LISBONNE.

Lisbonne compte dans le vaste périmètre de son mur d'octroi environ 360.000 âmes; il y a trente ans, elle avait à peine 250.000 habitants. C'est dire que son développement a été rapide. On connaît la position avantageuse de cette capitale sur le profond estuaire du Tage, qui forme un des plus beaux ports du monde. Bâtie sur le revers septentrional de la vallée, la ville forme, avec son amphithéâtre de rues escarpées, un panorama qui ne manque pas de grandeur. Les alentours, assez peu fertiles en général, ne donnent pas une production agricole très variée, mais comme Lisbonne est reliée avec toutes les parties du pays, son approvisionnement est aisé et on pourrait y vivre à très bon marché sans les lourds impôts de consommation qui grèvent toutes les denrées. La concentration de l'activité économique dans la capitale y procure aux ouvriers un travail assez abondant, mieux payé que dans les autres villes, et surtout dans les campagnes. On s'explique ainsi que Lisbonne soit devenue un centre d'attraction non seulement pour les Portugais, mais aussi pour un certain nombre d'étrangers. La salubrité est bonne, l'eau pure abondante, la circulation facile. De nombreuses institutions d'assistance interviennent pour soulager la misère et la maladie, et beaucoup sont dues à l'initiative privée.

Les industries assez nombreuses qui se sont développées à Lisbonne avec une certaine vigueur depuis un quart de siècle, ont constitué principalement des ateliers de réparation ou d'entretien ainsi qu'un certain nombre d'usines de moyenne importance pour la construction mécanique, la filature ou le tissage. Les métiers du bâtiment sont naturellement très actifs dans cette cité en voie de progrès, où se font déjà beaucoup d'affaires, bien que les choses soient encore, à tous égards, sensiblement en retard sur les grandes villes industrielles du nord de l'Europe.

Tel est, en résumé, le milieu particulier dans lequel vivent les familles que nous allons décrire. La première est celle d'un ouvrier maçon travaillant à la journée chez un entrepreneur de la capitale[1]. Elle est composée de cinq personnes : le père, Luiz Antonio, âgé de 45 ans; la mère, Joaquina Maria, 42 ans ; trois enfants : Aurelia da Conceiçao, 20 ans ; Maria Candida, 19 ; Manuel Francisco, 7. L'ouvrier est né à Aldéia Gallega, village situé en face de Lisbonne, sur l'autre rive du Tage. Son père était journalier, et s'employait surtout aux travaux qui exigent beaucoup de force, comme la manutention du sel. Cette denrée, produite dans de nombreuses salines établies sur les deux rives de la Mer de Paille, véritable lac marin, formé par l'estuaire un peu au-dessus de Lisbonne, est l'objet d'un commerce important[2]. Antonio a deux frères et deux sœurs, tous mariés dans le village natal et vivant du travail de leurs mains. Les relations entre eux sont nulles, car le prix de la traversée du Tage (2 fr.) suffit pour empêcher les visites réciproques. Ils ne s'écrivent même pas et savent seulement que les autres existent encore, qu'ils ont des enfants, mais très peu d'argent, et c'est tout. La mère est née à Linda-a-Pastora, dans les environs de Lisbonne; son père, charpentier de son état, est mort, et sa mère vit au village avec un de ses fils, auquel on a abandonné pour ce motif les pauvres meubles composant la succession du défunt. Joaquina Maria a eu dix frères et sœurs, dont quatre sont encore vivants : deux garçons, l'un maçon, l'autre charpentier, et deux sœurs, dont une déjà veuve sans enfants, l'autre mariée et mère d'une fillette. Ils ont en outre quelques autres parents habitant tous hors de Lisbonne.

Antonio est ouvrier maçon, employé régulièrement chez un entrepreneur, M. Carvalho, rua da Victoria, 53. Son salaire varie entre 700 et 750 reis (3 fr. 85 à 4 fr. 15) par jour. Sa femme est couturière-lingère; elle travaille à domicile pour

1. Monographie faite avec le concours de M. J. de Mattos Braamcamp, au printemps de 1909.

2. V. dans la troisième partie la monographie du *Saunier de Faro*.

une petite clientèle, et en outre s'occupe de son ménage; avec l'aide de ses deux filles, elle gagne en moyenne, selon sa propre estimation, environ 200 reis par jour (1 fr. 10). Le garçonnet va entrer à l'école. Le salaire total de la famille peut ainsi être évalué à 5 francs par jour, chiffre moyen. Si le travail était régulier, ces gens arriveraient à gagner annuellement entre 1.500 et 1.600 francs. Mais il n'en est point ainsi, car les chômages causés par le mauvais temps ou par les retards imputables aux autres corporations, réduisent cette somme à un chiffre qui ne doit guère dépasser 1.400 francs. Le fait ne peut pas du reste être établi d'une manière absolue, car ces pauvres gens ne tiennent aucune espèce de compte, et, vivant au jour le jour, ils sont dans l'impossibilité de donner des renseignements plus précis.

Cette famille ne possède absolument que son petit mobilier. Antonio et sa femme n'ont rien hérité de leurs parents et n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à réaliser la moindre épargne en argent. Assez souvent même ils doivent recourir au crédit lorsque survient le moment où il faut payer le loyer et l'impôt, ou bien quand une période de chômage dure trop longtemps. Dans ce cas, on s'adresse au bureau de prêt sur gage, qui exige un intérêt de 7 p. 100.

Notre maçon habite la rue Saraiva de Carvalho; cette rue, assez propre, est bordée de maisons anciennes, presque toutes semblables, d'un aspect uniformément grisâtre et quelque peu triste. Son logement est situé au n° 88, dont il forme le 1er étage. Il se compose : d'un petit vestibule, d'une cuisine pourvue de l'eau de la ville, d'une grande chambre à deux fenêtres, l'une au nord, l'autre au sud, occupée par les deux jeunes filles; d'une autre chambre, celle des parents, exposée au nord; enfin d'une salle à manger donnant sur le midi, et près de laquelle se trouve un petit atelier. Toutes les pièces sont claires et bien aérées; les murs sont nus et blanchis à la chaux. Un jardinet, planté de quelques fleurs et de légumes, dépend de ce logement; Antonio y a installé une petite basse-cour, où se trouvent quelques poules. Toute la famille s'intéresse

vivement à ce coin de verdure ainsi qu'au poulailler. Le loyer annuel est de 60 milreis, c'est-à-dire environ 330 francs, prix modéré pour Lisbonne. Les meubles qui garnissent ce modeste logis ne sont ni neufs ni nombreux, mais ils sont tenus proprement. On voit dans la salle à manger, qui joue aussi le rôle de salon, une grande table servant pour les repas; une table plus petite, placée dans un coin, couverte d'un tapis et portant une plante verte dans un cache-pot de faïence; un dressoir pour la vaisselle; six chaises. La grande table repose sur un tapis de fabrication locale, imitant la moquette; au mur sont suspendus quelques chromos et des assiettes peintes, ainsi qu'une petite glace et une horloge au tic tac monotone. Une corbeille à ouvrage en osier occupe un angle, et une suspension au pétrole complète l'ameublement de cette pièce; dans sa pauvreté il révèle une intention de recherche et de confort qui paraît due principalement aux jeunes filles. L'atelier voisin est garni d'une table à repasser, d'une machine à coudre et de quelques sièges. La chambre des parents est meublée d'un grand lit à deux places, en fer, d'un lit plus petit pour Manuel, d'un lavabo aussi en fer à cuvette de faïence, et de deux coffres, un pour le linge, l'autre pour les vêtements; la chambre des jeunes filles renferme deux lits de fer, un lavabo et deux coffres. La cuisine est munie de deux petits fourneaux portatifs en fonte, de vaisselle de faïence placée sur des planches, et de quelques ustensiles en terre et en fer battu, le tout assez propre.

Chacun des membres de la famille a pour les jours ouvrables un vêtement de cotonnade, complété, pour les femmes, par un châle de laine, et, pour les dimanches, un autre costume un peu plus recherché, mais sans luxe. Le linge ne comporte pas un grand nombre de pièces, mais il est soigneusement entretenu. La mère, aidée de ses deux filles, confectionne la plus grande partie des vêtements et du linge. Enfin, les femmes possèdent quelques bijoux d'or : une paire de boucles d'oreilles pour chacune et deux chaînes de cou; en fait, ces modestes ornements constituent les économies du ménage : dans les moments de gêne, ils servent de gage pour les emprunts dont nous avons

parlé. La valeur totale des biens mobiliers de la famille peut être estimée à 1.400 francs environ. Il va sans dire que, s'il s'agissait de vendre tous ces objets, le produit de l'opération n'atteindrait certainement pas le chiffre que nous venons d'indiquer; mais si ces braves gens devaient reconstituer aujourd'hui leur mobilier, il leur faudrait dépenser au moins cette somme, et probablement davantage. Nous avons déjà remarqué que c'était là tout leur avoir.

L'alimentation est, comme on peut s'y attendre, à la fois simple et frugale. Le matin, on déjeune d'une tasse de café noir et d'un morceau de pain sec; pour l'enfant, un peu gâté par tout le monde, on prépare parfois l'*assorda*, soupe nationale à l'huile d'olives et au pain. Le père mange avant de partir à son travail — la journée commence à 7 heures en été, — les autres prennent ce léger repas un peu plus tard. A midi on dîne, généralement d'une soupe à l'huile et aux légumes, garnie de pain ou de pâtes, d'un plat de légumes ou de riz, avec du poisson frais ou de la morue salée; de temps en temps, on remplace le poisson par un peu de viande. Le soir, à 7 heures, on se contente souvent des restes du dîner, ou bien d'un potage maigre, de pain et de fromage.

Les dépenses de nourriture sont évaluées par la ménagère au chiffre moyen pour un mois de 85 francs environ, ce qui fait par an un peu plus de 1.000 francs.

En y ajoutant le loyer, qui coûte 330 francs, l'impôt, 24 fr. 75, diverses cotisations, 17 fr. 50, cela fait un total tout près de 1.400 francs qui laisse une bien faible marge pour l'entretien et le renouvellement du linge et des vêtements. En fait, pour couvrir les dépenses de cette nature, quand elles deviennent nécessaires, il faut économiser sur l'alimentation. Dans ces conditions, la moindre perturbation suffit pour troubler ce mince budget. Une maladie, un chômage jettent ces pauvres gens dans de poignantes angoisses, car le pain du lendemain dépend littéralement du salaire de chaque jour, d'autant plus que la pratique du crédit est très limitée, les achats se faisant presque toujours au comptant soit dans les petits magasins du

quartier, soit auprès des marchands ambulants qui promènent leurs échoppes roulantes à travers la ville.

Les récréations prises par Antonio et les siens sont peu coûteuses. Quelques rares visites faites à des connaissances, les promenades dans la ville le soir, après la journée faite, les dimanches et les jours de fête, et surtout l'entretien du jardinet, et c'est tout, ou à peu près. L'ouvrier quitte rarement son logis en dehors des heures de travail.

L'hygiène des familles de cet ordre est assez rudimentaire. Sans doute, l'aspect du logis et de ses occupants indique une préoccupation de soin et de propreté qui s'aperçoit tout d'abord. Mais de là au raffinement il y a loin, et d'ailleurs il serait difficile de demander beaucoup plus à des gens qui côtoient de si près la misère. Il est évident en outre que, en cas de maladie un peu grave, il faudrait recourir à l'hôpital pour se procurer les soins nécessaires, sinon il deviendrait indispensable de se priver davantage encore pour payer le médecin et le pharmacien. Or, il est bien certain que, même quand tout le monde se porte bien, on doit mesurer très juste à chacun la nourriture pour arriver à joindre les deux bouts. Ajoutons immédiatement que le chef de famille fait partie de diverses associations de secours mutuels, dont il tirerait quelques subsides en cas de maladie. La première est le *Monte pio de Nossa Senhora dos Remedios*[1]; moyennant une cotisation de 60 reis (33 centimes) par semaine, l'ouvrier gravement malade reçoit 160 reis (90 centimes) par jour, les soins médicaux, ainsi que les médicaments, et, en cas de décès, les frais d'inhumation sont à la charge de la société. La seconde est une association ouvrière : *A Voz do Operario,* à laquelle Antonio paie une cotisation hebdomadaire de 20 reis (11 centimes), ce qui lui donne le droit d'être porté au cimetière sur le char funèbre de la société et assure dans ce cas à sa famille un léger secours, 6 milreis (32 fr. 50); sa femme et ses enfants auraient

1. Cette société reçoit des membres des deux sexes, divisés en deux classes : 1° de 14 à 50 ans; 2° de 50 à 65 ans. Le droit d'entrée est de 240 reis (1 fr. 40), et la cotisation mensuelle de 240 reis (1 fr. 40) pour la première classe, 120 reis (70 centimes) pour la seconde. Les secours varient entre 160 et 80 reis par jour, selon la gravité du cas.

également droit aux honneurs funéraires. Ce sont là de bien faibles appuis, et les seuls sur lesquels l'ouvrier peut compter en dehors de la charité publique. Le petit effort pécuniaire qu'on exige de lui en échange : 260 reis (1 fr. 43) par mois en tout, représente un notable esprit de prévoyance, qui probablement s'élèverait jusqu'à l'épargne, si les ressources de la famille n'étaient pas si étroitement limitées.

La société ouvrière dont nous venons de parler, fondée en 1879, et reconstituée en 1904, est intéressante à titre de tentative d'auto-patronage mutuel, faite par les travailleurs eux-mêmes. Son titre complet indique bien son but : *Société d'instruction et de bienfaisance « la Voix de l'Ouvrier »*. Elle se propose spécialement de fonder une ou plusieurs bibliothèques, ainsi que des cours, ouverts dans la journée et le soir; d'acquérir un immeuble destiné à être le siège de la société; de venir en aide à ses membres et à leurs familles; enfin, de continuer la publication du journal hebdomadaire *A Voz do Operario*, qui a pour but de répandre parmi les ouvriers des renseignements utiles et des informations sommaires sur la vie publique du pays; la rédaction s'attache principalement à vulgariser les idées de coopération et de mutualité. Ce journal, tiré à plus de 30.000 exemplaires, est lu dans un grand nombre de familles et constitue un moyen de propagande d'une importance réelle. Nous avons dit plus haut le chiffre de la cotisation, et la nature des secours fournis par la société au moment du décès de ses membres. On se préoccupe surtout ici, en effet, de rendre aux camarades, à leurs femmes et à leurs enfants des honneurs funèbres, auxquels ces gens tiennent beaucoup, et d'assurer à la famille dont le chef vient de disparaître un viatique qui lui permet de traverser les premiers jours et de chercher un moyen de se retourner. Peut-être pourrait-on trouver dans une telle institution le germe d'une combinaison plus complète donnant aux ouvriers une sécurité qui leur manque actuellement. Mais, pour obtenir ce résultat, il faudrait qu'il y eût coopération entre patrons et ouvriers.

Comme un grand nombre de Portugais élevés à la campagne,

Antonio est complètement illettré. Sa femme et ses filles ont au contraire fréquenté l'école et savent lire et écrire; de temps en temps, elles lisent à haute voix un journal populaire, ou quelque médiocre roman publié par livraisons; il leur arrive bien rarement d'écrire une lettre. Néanmoins, on comprend dans cette famille l'utilité de l'instruction; les grandes sœurs ont commencé celle du jeune Manuel, qui entrera cette année à l'école privée ouverte par la *Voz do Operario*, moyennant un écolage de 100 reis (55 centimes) par mois. Il y recevra non seulement l'enseignement, mais encore les fournitures scolaires. Cette école a la réputation de faire travailler les enfants plus et mieux que l'école communale; elle les conduit jusqu'aux examens primaires du 1er et du 2e degré, qui procurent un certificat d'études.

Parents et enfants ont été élevés dans la religion catholique, mais ils ne la pratiquent plus, ni comme culte privé, ni comme culte public. Ils ont perdu l'habitude de la prière et abandonné toute pratique extérieure, en conservant toutefois des sentiments de moralité; aussi, leur conduite est régulière.

Les familles ouvrières de Lisbonne sont assujetties à toute une série d'impôts. Elles paient d'abord une taxe directe sur le loyer, dont le taux nominal est fixé au dixième; en fait, cette proportion n'est jamais atteinte. Dans le cas présent, l'impôt est d'environ 4.500 reis, soit à peu près 24 fr. 75, obligation déjà lourde pour un si modeste budget. En outre, l'ouvrier supporte sa part des nombreux impôts indirects qui frappent toutes les consommations, et qui atteignent au moins 6 % de la valeur des objets, et souvent bien davantage. Nous ne croyons pas exagérer en estimant à 100 francs environ, soit à peu près 7 % de son revenu total, les charges publiques qui pèsent sur cette pauvre famille. L'excès est évident, et l'on peut dire que, dans ce cas, l'impôt est véritablement prélevé sur la subsistance même des gens qui le paient, ce qui entraîne certainement une réduction notable à la fois dans la puissance productrice et dans la capacité de consommation de la classe inférieure.

Le service militaire est, en principe, obligatoire depuis 1887. Mais comme on n'appelle sous les drapeaux qu'un contingent

réduit[1], un bon nombre de jeunes gens échappent à l'obligation, soit parce qu'ils ont amené au tirage au sort un numéro élevé, soit parce qu'ils ont payé au Trésor une prime de remplacement. Une loi de 1901 a fixé à trois ans la durée du service actif dans l'armée de terre, mais ce temps peut être réduit à deux ans pour les hommes suffisamment instruits, et même à cent jours pour les très bons tireurs. Antônio n'a fait que six mois de service militaire, mais il a payé à l'État une somme de 50 milreis (275 francs).

Bien que cette famille soit établie au milieu d'une grande ville, elle vit dans un état d'isolement social à peu près complet. Nous avons constaté que ses deux points d'appui extérieurs sont les deux sociétés de secours mutuels. Nous savons aussi que ses relations de famille et d'amitié sont à peu près nulles. Il en est de même avec le voisinage. Les autres étages de la maison sont occupés par des *Gallegos* ou Galiciens d'Espagne immigrés dans la capitale portugaise. On trouve aussi dans cette catégorie des individus venus de l'extrême nord du Portugal. Ces gens, issus de populations montagnardes et rurales de formation nettement communautaire[2], sont poussés à l'émigration temporaire par la pauvreté de leur sol, et ils se répandent dans les régions avoisinantes, tout à fait comme les Auvergnats et les Savoyards français, pour exercer une foule de petits métiers. Dans leur désir de gagner leur vie, rien ne les rebute, et ils acceptent les travaux les plus pénibles et les plus grossiers. A Lisbonne, ils se chargent de toutes les corvées que les Méridionaux trouvent trop pénibles ou trop humiliantes. Ils sont débardeurs, portefaix, terrassiers, commissionnaires et cireurs de bottes, charbonniers, domestiques, etc. Les voisins d'Antonio sont, l'un ouvrier jardinier, l'autre marchand de charbon. Ils ont une famille et logent en outre des compatriotes. Tout ce monde vit entassé dans une promiscuité et une malpropreté qui

1. Environ 16.000 hommes pour l'armée de terre, et un millier de marins pour la flotte.

2. V. dans la première partie ce que nous disons des paysans du Barroso (Tras os Montes), et dans *Les Ouvriers européens*, t. V, p. 249, une curieuse monographie de paysans galiciens.

excitent à juste titre le dégoût chez notre maçon. Sa femme raconte que, chez le charbonnier, cinq personnes couchent dans la même chambre, et elle se plaint amèrement de l'état de malpropreté dans lequel ces gens laissent l'escalier. On pense bien que la famille d'Antonio ne tient pas à fréquenter des voisins si frustes et si mal appris. A vrai dire, ceux-ci n'ont guère le temps de causer. A force de travail, de privations et d'économie, ils réussissent à épargner quelque argent. On les voit alors s'établir dans un petit commerce : épicerie, débit de boissons, gargotes ou hôtels garnis, etc. ; parfois, ce sont des entreprises interlopes : prêts sur gage à la petite semaine (à raison de 25 % l'an), exploitation des enfants par la mendicité ouverte ou plus ou moins dissimulée, etc. [1]. Au cours de ce second stade, ils augmentent leur magot; beaucoup retournent alors au pays pour rentrer dans leurs familles et redevenir paysans. Quelques-uns demeurent à la ville, élargissent leur cercle d'opérations et font fortune.

On aperçoit dans cette situation deux phénomènes intéressants et d'ailleurs bien connus. D'abord, les communautés réduites de la montagne envoient au loin des émigrants que la nécessité a rendus laborieux et prévoyants. Ensuite, ces émigrants d'origine communautaire, obligés par les circonstances à montrer une certaine initiative, ne sont cependant pas aptes à la développer beaucoup, et sont maintenus par l'effet de leur formation dans une situation inférieure, à de rares exceptions près. Ils profitent en somme des avantages d'une éducation organisée, mais celle-ci est insuffisante pour les élever au-dessus d'un certain niveau.

Si Lisbonne renferme beaucoup d'étrangers, dont la collaboration contribue à développer son activité commerciale et industrielle, la capitale envoie aussi des émigrants au dehors. Ils se rendent principalement au Brésil, où le nombre des Portugais ayant conservé leur nationalité est évalué à 220.000.

En ce qui concerne la vie publique, Antonio y reste com-

1. Ce dernier fait est surtout imputable aux Castillans, qui se font aussi volontiers colporteurs.

plètement étranger. En effet, selon la constitution portugaise, tous les pouvoirs sont exercés par délégation, c'est-à-dire par l'intermédiaire de représentants élus. Or, notre maçon n'est électeur ni pour le conseil communal ni pour la chambre des députés. Cela tient à ce qu'il ne prend aucun souci de son inscription sur les listes électorales.

Le type de famille que nous venons de décrire représente à peu près la moyenne des ouvriers du bâtiment dans la capitale. Toutefois, sa situation est plutôt un peu meilleure que celle de la plupart des familles analogues, d'abord parce que le père est un homme sobre et rangé, et ensuite parce que sa femme et ses filles, économes et laborieuses, contribuent dans une large mesure au bien-être du ménage. Et cependant, nous avons constaté combien la vie de ces pauvres gens est étroite et comment elle confine constamment à l'état de misère, où le moindre accident suffirait à les précipiter. Antonio est relativement jeune, il peut espérer que son travail le fera vivre durant un bon nombre d'années encore. Mais rien ne permet de prévoir pour lui la possibilité de réaliser des économies. Aussi, bien qu'il vive avec régularité, la vieillesse le trouvera dépourvu de toute ressource. Si ses enfants sont alors en état de l'aider, il achèvera tranquillement ses jours. Mais dans le cas contraire, il connaîtra la vraie misère au moment où elle est le plus difficile à supporter. On sent immédiatement la douloureuse incertitude d'une telle existence, et on comprend du même coup la nécessité de faire quelque chose pour corriger cette incertitude. A qui appartient-il de le tenter? Aux intéressés avant tout, c'est-à-dire aux patrons et aux ouvriers. S'ils ne savent pas prévoir cette nécessité et s'entendre pour y pourvoir, on verra sous peu les politiciens s'emparer de la question pour essayer de la résoudre à leur manière, c'est-à-dire par des combinaisons artificielles, compliquées et coûteuses.

V. — MAITRE CHARPENTIER DE LISBONNE.

L'exemple que nous venons d'exposer représente bien la condition de la généralité des ouvriers du bâtiment à Lisbonne, et nous avons dû constater que cette condition n'est pas satisfaisante, surtout par l'effet de la cherté relative des logements et de la nourriture. Cependant, quelques-uns d'entre eux, bien servis par leur intelligence, par leur énergie, et aussi par les circonstances, réussissent à émerger de la masse salariée et à s'élever jusqu'au patronat. Tel est le cas pour les deux types que nous allons décrire. Le premier est un *maître charpentier* (petit patron), ancien compagnon qui a su trouver le moyen de s'établir, voici comment [1].

Joao Miguel da Cruz, âgé de 42 ans, est né à Ancora, province de Minho. Son père était maçon, mais notre homme préféra devenir charpentier. Il apprit son métier dans le nord, puis vint à Lisbonne, où le travail abondait. Il a eu deux frères, aujourd'hui décédés. Sa femme, Amelia dos Anjos, âgée de 36 ans, née à Carvalhal da Loiça, concelho de Ceia (Basse Beira), est la fille d'un ouvrier maçon, comme son mari. Le ménage n'a point d'enfants. Il est évident que ce fait lui a facilité les choses en réduisant ses dépenses nécessaires.

Da Cruz a débuté comme compagnon charpentier ; puis, profitant adroitement de l'occasion favorable, il prit à son compte de petits travaux, réalisa quelques bénéfices, et augmenta l'importance de ses affaires, si bien qu'il est devenu entrepreneur de bâtisse. Il emploie actuellement huit ouvriers : deux charpentiers, cinq maçons, un tailleur de pierres. Ces ouvriers sont payés de 4 fr. 40 à 4 fr. 95 par jour. Le patron, ayant un courant d'entreprises assez régulier, les garde presque toute l'année.

1. Précis recueilli avec l'obligeante collaboration de M. A. Braamcamp de Matos, à Lisbonne.

La femme s'occupe exclusivement de son ménage, qu'elle tient elle-même, sans l'aide d'aucune servante.

Les époux da Cruz louent, dans une vieille maison de la rua Diario de Noticias, n° 44, un modeste logement de trois pièces et une cuisine; encore une des chambres à coucher est-elle sous-louée à un jeune homme pour 6 francs par mois. La maison est proprement tenue, mais comme le propriétaire se refuse à toute réparation, l'aspect des lieux n'est pas très gai, bien que l'air et la lumière n'y manquent pas. Le loyer de l'appartement n'est que de 36 milreis, ou environ 200 francs par an. Si on en déduit la sous-location, soit à peu près 72 francs par an, on voit que le ménage est logé pour 128 ou 130 francs à peu près. C'est un loyer fort modeste pour des gens qui sont relativement aisés, et ce fait atteste leur esprit d'économie.

Le mobilier qui garnit ce logis est simple, mais très soigneusement entretenu. La pièce qui donne sur l'escalier, et qui sert de salon, est meublée d'un canapé d'osier tressé, de deux chaises, d'une petite commode, de deux coffres à linge, et d'une machine à coudre. La commode porte quelques bibelots sans valeur, et les parois sont ornées de deux horloges et de photographies encadrées. Une lampe à pétrole est posée sur la table. Dans la chambre à coucher du ménage se trouvent un grand lit en bois, une armoire, une table, deux chaises, un lavabo en fer; des miroirs sont suspendus aux murs, et le lit est recouvert d'une cretonne imprimée. La seconde chambre contient un lit de fer, une table portant une lampe à pétrole, une malle; cette chambre est louée, ainsi que nous le disons plus haut. La cuisine est garnie d'un fourneau de fonte, de deux tables et de deux bancs de bois, d'ustensiles en fer battu et en terre, de la vaisselle et de la verrerie indispensables. C'est là que les époux prennent leurs repas.

Le ménage est pourvu largement du linge et des vêtements nécessaires. En outre, selon l'usage général, une partie des économies réalisées a été convertie en bijoux. Mme da Cruz et son mari montrent, non sans fierté, une chaine et deux montres en or, deux montres en argent, une pièce de dix milreis (55 fr. 50)

— chose devenue bien rare dans le pays, — neuf bagues, trois paires de boucles d'oreilles, trois épingles de cravate, une paire de boutons de manchettes, un bouton de plastron, une chaîne de cou, le tout en or. La valeur totale des bijoux est évaluée par da Cruz à 750 francs, celle du linge et des vêtements à 500 francs; le mobilier vaut environ 350 francs, et l'outillage dont l'entrepreneur a garni son chantier, situé dans un faubourg de la ville, est estimé par lui-même à 750 francs à peu près. Le total représente une somme de 2.350 à 2.500 francs environ.

Comme da Cruz travaille personnellement avec ses ouvriers, il gagne d'abord un salaire quotidien auquel il faut ajouter le bénéfice qu'il réalise par ses entreprises. Mais il est impossible d'évaluer exactement son gain, car sa comptabilité est fort sommaire. Il estime son salaire normal à 1.200 ou 1.500 reis (6 fr. 65 à 8 fr. 25) par jour, mais c'est là un chiffre très élevé pour Lisbonne, et il est évident que les deux éléments : salaire et profit, sont ici plus ou moins confondus. Il est probable que le revenu moyen du ménage dépasse 4.000 francs par an.

Le maître-charpentier ne dépense pas beaucoup pour son loyer, mais il se nourrit confortablement. Le matin, dès 6 heures, premier déjeuner avec pain, beurre et café; à midi, déjeuner solide, composé d'une soupe, d'un plat de viande ou de poisson frit, d'un plat de légumes; le repas du soir est à peu près analogue à celui de midi, mais un peu moins copieux. Pour montrer la différence de cette alimentation avec celle des ouvriers déjà décrits, il suffira de dire que ce ménage de deux personnes consomme 5 kilos de viande par semaine, et 14 litres de vin, sans parler du reste.

Il en est de même pour les dépenses d'entretien. Da Cruz et sa femme s'habillent très convenablement. En outre, ils s'offrent de temps en temps une petite distraction : courses de taureaux ou théâtre; mais ces plaisirs coûteux sont plutôt rares. En général, on se contente de la promenade, ou bien l'on fait visite à des amis. De temps en temps une fête de famille : mariage ou baptême, fournit une occasion de s'amuser honnêtement.

Somme toute, le chapitre des distractions ne grève pas lourdement le budget.

En résumé, ces bonnes gens ont toujours vécu avec régularité et modération, ce qui leur a permis de réaliser des économies. Aujourd'hui, ils ne manquent de rien parce que, grâce à l'initiative et à l'esprit d'entreprise du mari, ils ont su se créer une bonne position. Mais leurs débuts n'ont pas été si commodes; ils ont dû alors se priver plus d'une fois pour joindre les deux bouts, ou pour réaliser leurs premières économies. Leur effort a du moins été récompensé; da Cruz est aujourd'hui bien lancé. Il est connu et apprécié : ses fournisseurs lui accordent un crédit suffisant; il a en banque un dépôt de plus de 1.000 francs qui forme son capital roulant. Sa santé est excellente, il est dans la force de l'âge, et l'avenir lui apparaît riche de promesses. C'est un ouvrier en plein développement, ou plutôt, c'est déjà un patron en voie d'atteindre la fortune.

Au point de vue de l'hygiène, le ménage montre une excellente tenue. Le petit logement est parfaitement propre et sain; la cuisine est munie d'un évier, chose rare dans les maisons de ce genre. Les soins du corps laissent également peu à désirer. On reconnaît là un sentiment de respectabilité très accusé.

Da Cruz n'a jamais recherché aucun appui extérieur, pas même celui des associations mutualistes. Il n'appartient à aucune d'entre elles et, d'ailleurs, il est aujourd'hui en mesure de se suffire pleinement à lui-même.

Il a fréquenté jusqu'à douze ans l'école primaire, où il a appris à lire, écrire et compter. C'est là tout son bagage intellectuel. Son succès provient donc avant tout de son caractère, de son intelligence et de sa capacité professionnelle. Sa femme n'a appris à lire que tard, et ne sait pas grand'chose. Les deux époux sont catholiques et montrent du respect pour la religion. A l'occasion : mariages, baptêmes, obsèques, ils vont à l'église et assistent aux offices sans aucune répugnance; mais, en fait, ils ne pratiquent pas, sous le prétexte que le temps leur manque. En réalité, l'esprit religieux les a abandonnés.

En ce qui touche les charges publiques, on peut dire qu'elles

pèsent assez lourdement sur notre petit entrepreneur. Il supporte un certain nombre d'impôts directs : taxe locative, timbre, taxe industrielle, etc., et les impôts indirects le frappent en raison de sa consommation. Il acquitte au moins 300 francs tant à l'État qu'à la commune. Assujetti au service militaire, il a pu s'en dispenser en payant un remplaçant. Il s'est associé pour cela avec deux autres conscrits, et a versé pour sa part 54 milreis (300 francs).

Au point de vue de la vie publique, nous observons que da Cruz est électeur municipal et politique. Mais le fait d'émettre un vote de loin en loin ne l'intéresse que médiocrement. Ce qu'il réclame avant tout, c'est la tranquillité nécessaire pour que les affaires marchent régulièrement et lui apportent du travail.

Bien qu'il y ait à Lisbonne beaucoup d'ouvriers étrangers, on ne les rencontre pas en grand nombre dans l'industrie du bâtiment. Notre entrepreneur n'en emploie pas actuellement. En sens contraire, sa famille a fourni une recrue à l'émigration. Un de ses frères est allé tenter la fortune au Brésil comme peintre en voitures. Mais, ayant médiocrement réussi, il revint mourir au pays sans avoir réalisé ses espérances. Le fait n'est d'ailleurs pas rare, et pour « un brésilien » qui revient avec une fortune plus ou moins ronde, beaucoup d'autres périssent misérablement ou rentrent sans sou ni maille. Mais on ne tient pas compte des insuccès, tandis que l'on remarque avec envie les villas et les équipages de ceux qui ont su trouver le chemin de la réussite.

VI. — PLOMBIER-INSTALLATEUR (PETIT PATRON) DE LISBONNE.

Voici un second exemple pris dans une autre profession, et dans des circonstances très analogues. Toutefois, l'ouvrier dont il s'agit ici en est encore à ses débuts comme petit patron, fait qui va nous permettre de saisir sur le vif toutes les difficultés d'une pareille évolution. Il appartient à la catégorie des

plombiers-installateurs, qui établissent dans les bâtiments les conduites d'eau et de gaz, les salles de bain, etc. [1].

Paulo Tavares est un brave ouvrier plombier qui, âgé aujourd'hui de 35 ans, a réussi par ses seules forces à se créer une position indépendante, nous verrons tout à l'heure comment. Il est né à Nesespeira, concelho de San Pedro do Sul, dans la province de Beira Alta, c'est-à-dire dans le nord du pays. Son père était un ouvrier rural, qui eut six enfants : quatre fils et deux filles. Paulo ne voulut point rester aux champs et demanda à apprendre un métier. On le plaça comme apprenti chez un plombier du chef-lieu, où il resta trois ans en cette qualité. Payé d'abord 80 reis (44 cent.) par jour, il vit son salaire augmenter peu à peu jusqu'à 160 reis (88 cent.). Devenu ouvrier, il travailla dans différentes villes ; puis, à peine âgé de dix-sept ans, il se rendit à Lisbonne, où il entra dans une grande maison d'installation du bâtiment, occupant 300 ouvriers. Tavares étant resté plusieurs années dans cet atelier, il y devint contremaître, ce qui lui valut à la fois un travail régulier et un bon salaire. Malheureusement pour lui, la maison ayant été fermée, il se trouva brusquement sur le pavé. Il lui eût été facile de trouver de l'emploi dans une autre entreprise du même genre. Mais comme il était actif et intelligent, il préféra s'établir comme petit patron. La chose n'était pas aisée, car il fallait avec de minces économies, et des relations extrêmement restreintes, organiser un atelier, trouver une clientèle, faire les avances indispensables, et assurer la vie de son ménage. Car, dans l'intervalle, Tavares s'était marié avec la fille d'un maçon de Lisbonne, Zulmira Marques, âgée aujourd'hui de 24 ans. Ils ont eu un bébé, Joel, qui a 2 ans.

Actuellement, notre plombier occupe, moyennant un loyer annuel de 375 francs, dans la *rua do Arco do Limoeiro*, un atelier qui donne sur la rue par une large porte, seule et unique ouverture du local. En outre du patron, qui travaille sans relâche, deux ouvriers et deux apprentis sont employés à monter des installations

1. Monographie faite avec le concours de M. A. Braamcamp de Matos.

pour l'eau et le gaz, à monter et à réparer des appareils sanitaires de toute espèce. Le salaire des ouvriers est de 900 reis (5 fr.) pour une journée de dix heures ; bien souvent Tavares la prolonge pour lui-même et ne quitte son atelier que vers 9 heures. Actuellement le travail ne manque pas ; mais pour soutenir la concurrence des grandes maisons, il faut accepter des prix très bas et se contenter d'un bénéfice minime. Aussi, le plombier assure qu'il est obligé de se donner beaucoup de peine, tout en gagnant moins qu'à l'époque où il était contremaître. Mais il espère qu'à force d'énergie et de persévérance, il élargira sa clientèle, augmentera ses bénéfices et réussira à se faire une bonne position. Cette belle confiance en l'avenir est assurément une force qui soutiendra efficacement Tavares dans la rude tâche si hardiment entreprise. Mais, pour le moment, il en est encore à ses débuts comme patron et ne s'élève guère au-dessus de la condition d'ouvrier. Toutefois, il sent déjà peser sur ses épaules les obligations, les charges, les initiatives du patronat, et son caractère en est développé et renforcé. Malheureusement, il ne dispose que de faibles moyens et se trouve par là à la merci d'un accident, par exemple d'une crise paralysant les travaux du bâtiment pendant une période un peu prolongée. Il est vrai que, dans ce cas, il congédierait ses ouvriers, et ferait lui-même, aidé par ses apprentis, les travaux qu'il pourrait encore trouver.

Le plombier occupe, au troisième étage d'une maison de la *rua Direita de Graça*, un logement composé de trois pièces et d'une cuisine, orienté à l'est, clair et aéré. Le loyer est de 36 milreis (200 fr.) payables en deux termes. Le logis est garni d'un modeste mobilier ainsi composé : dans la chambre à coucher, un grand lit de fer et un petit pour le bébé, un lavabo, une table de nuit, un bidet; dans la seconde pièce, qui sert de bureau, se trouvent un secrétaire en acajou, un guéridon, six chaises, une horloge et des portraits encadrés suspendus au mur; dans la troisième pièce on voit une machine à coudre, une commode, un coffre, un tub ; la cuisine contient une table et trois bancs de bois, un fourneau portatif, la

vaisselle et les ustensiles indispensables. Le tout est estimé environ 425 francs. Quant à l'outillage de l'atelier, il vaut à peu près 3.400 francs, et l'achat de ce matériel a absorbé toutes les économies de l'ouvrier.

L'alimentation du ménage, bien qu'elle témoigne d'une grande sobriété, est cependant déjà meilleure que celle des ouvriers en général. Le matin, le mari se contente d'une tasse de lait, la femme prend du café, du pain et du beurre; à midi, on mange une soupe, un plat de viande ou de poisson avec des légumes; le repas du soir est plus ou moins analogue au déjeuner. La dépense hebdomadaire est évaluée à 36 fr. 40, ce qui représente une dépense d'environ 1.900 francs pour l'année entière. Il faut y ajouter le loyer : 200 francs; les frais d'entretien : environ 350 francs; les menues dépenses, évaluées à 40 ou 50 francs; les cotisations payées à diverses sociétés dont il sera question tout à l'heure : 246 francs. Le tout forme une somme globale de 2.746 francs, qui représente le budget courant du ménage. Notre petit entrepreneur pourvoit aux dépenses de ce budget au moyen des profits que lui procure son atelier. Il estime à 1.000 francs par mois environ le produit brut de ses ventes d'appareils et autres fournitures; mais il faut ajouter au profit net réalisé la rémunération des travaux exécutés, travaux dont Tavares fait lui-même une bonne partie. Son revenu comprend donc deux éléments : salaire et bénéfice. Faute d'une comptabilité détaillée, il n'est pas possible d'en établir exactement le chiffre. Mais comme ce brave homme, loin de faire des dettes — il paie tout au comptant ou à court terme, — réussit au contraire à fournir les avances indispensables dans toute affaire, on peut être certain qu'il gagne net au moins 3.000 francs, et probablement davantage. Il est donc en bonne voie pour arriver à l'aisance, si aucun accident ne l'arrête en route. Sa santé n'est malheureusement pas excellente; il se croit même phtisique, bien que le médecin le déclare plutôt cardiaque. Sa femme et son enfant se portent bien, et comme ces gens se nourrissent convenablement, se tiennent proprement et occupent un logement sain et aéré, il est permis d'espérer

que la maladie du chef de famille ne viendra pas les arrêter dans leur développement.

Nous avons déjà constaté que Tavares s'est élevé par son seul effort, sans bénéficier d'aucun appui extérieur. Cependant il a senti le danger d'un isolement complet, et l'esprit de prévoyance, qui a été pour lui un si puissant élément de succès, l'a poussé à entrer dans plusieurs associations mutualistes ou coopératives. Il fait partie de trois sociétés de secours mutuels (maladie et invalidité), de deux sociétés coopératives de consommation, d'une société de récréations, enfin d'une société de bienfaisance. Sa femme est membre d'une société de secours mutuels et d'une coopérative. Nous avons noté plus haut qu'ils paient ensemble sous la forme de cotisations à ces divers groupements la somme considérable de 246 francs par an. Le type de la société de secours mutuels s'est présenté déjà dans les monographies précédentes; il ne diffère pas sensiblement des institutions analogues organisées dans les autres pays. Les coopératives de consommation, très prospères à Lisbonne, sont connues dans cette ville depuis assez longtemps déjà. La *Caisse économique ouvrière,* fondée en 1876, est dans sa 33e année d'existence, et si ses débuts ont été difficiles, sa situation est actuellement florissante. D'après ses statuts, elle pratique à la fois au profit de ses membres l'approvisionnement et le crédit mutuel. Elle compte à peu près 1.700 participants, avec un mouvement d'affaires d'environ 170.000 francs. Les bénéfices sont répartis entre les membres sous forme d'actions; Tavares possède un de ces titres. Les associés peuvent déposer leurs économies en compte courant portant intérêt, ou bien au contraire demander des prêts pour lesquels ils doivent présenter deux cautions faisant partie de la société. Ces institutions, fort intelligemment administrées par les ouvriers eux-mêmes, marchent avec beaucoup de régularité et de succès.

Les associations récréatives ne sont pas rares en Portugal. Ordinairement elles louent un local, de préférence avec jardin, où les associés se réunissent pour causer, jouer aux cartes, aux boules, etc., faire de la musique instrumentale ou chorale, ou

jouer la comédie. Elles organisent de temps en temps des concerts, des soirées familières, des bals, des excursions à la campagne, etc. On ne boit pas dans les réunions de ce genre. Ces associations sont tantôt exclusivement laïques, et tantôt placées sous le patronage du clergé.

Tavares et sa femme savent lire, écrire et compter. La femme a puisé son petit bagage intellectuel dans une école publique gratuite. Le mari, parti complètement illettré de son village, a appris seul, à force de patience et de persévérance. Cette énergie laborieuse explique le succès obtenu par l'ouvrier, qui doit tout à la fermeté de son caractère, à son travail et à son esprit d'économie. Au point de vue religieux, bien que Tavares et sa femme soient catholiques d'origine, ils ont abandonné toute pratique, se sont mariés civilement et n'ont pas fait baptiser leur enfant. Le mari déclare que la religion n'est qu'un ensemble de rites inutiles et qu'il suffit de suivre l'enseignement du martyr auquel on a donné le nom de Christ, c'est-à-dire de ne faire du mal à personne.

En ce qui concerne les charges publiques, ce petit entrepreneur devra payer un impôt direct d'une quarantaine de francs au moins — il n'a pas encore été taxé — et en outre les impôts indirects qui ne sont certainement pas inférieurs à la somme de 125 francs. Tavares n'a pas fait de service militaire. On l'a exempté pour une inaptitude physique. Il est électeur municipal et politique.

L'exemple de cet ouvrier montre bien que, en passant par la condition d'artisan petit patron, les ouvriers appartenant à certains métiers peuvent s'élever par leur propre effort, lorsqu'ils sont bien doués au point de vue du caractère, et bien préparés professionnellement. Mais ce cas ne peut être, et n'est en effet qu'une exception rare, d'abord parce que les ouvriers pourvus de toutes les qualités nécessaires : intelligence, volonté, capacité, audace, esprit d'épargne, sont eux-mêmes peu nombreux ; ensuite, les professions et industries ne se prêtent pas toutes à de tels commencements. Le métier de plombier-installateur est précisément un des plus favorables à cet égard ;

en effet, avec un matériel peu considérable et un faible capital, un artisan qui travaille de ses propres mains, peut facilement s'engager dans de petites entreprises, puis étendre peu à peu son champ d'action et finalement, s'il est assez capable, devenir un grand entrepreneur ou même un grand fabricant. Mais, répétons-le bien, ce ne peut être là que le fait d'une élite restreinte, dont le succès très légitime, mais sporadique, laisse dans son infériorité souffrante la masse de la classe ouvrière. Pour apporter un remède efficace à cette situation, il faudrait que la classe moyenne sût donner au travail une plus grande activité, que les charges fiscales fussent réduites pour diminuer le prix de la vie, enfin que les ouvriers apprissent à s'organiser pour défendre avec une énergie sage et mesurée leurs intérêts collectifs. Ce programme si vaste, bien qu'il tienne en peu de mots, n'est d'ailleurs pas spécial aux industries du bâtiment. Il s'impose également à toutes les autres, ainsi que nous allons le voir.

II

LA PETITE INDUSTRIE ET LES ARTISANS

La fabrication à la main, sa situation actuelle. — Les artisans et les ouvriers en province. — Le travail à la main dans les grandes villes. — Les petites industries de luxe à Lisbonne et à Porto. — Décadence du travail à la main. — Les petits métiers urbains. — Condition générale de l'ouvrier de la petite industrie.

I. — SITUATION ACTUELLE DE LA PETITE INDUSTRIE.

La fabrication à la main, à domicile ou en petit atelier, n'a disparu nulle part, en dépit des progrès de la machine et de l'usine. C'est que, par sa simplicité, sa souplesse, sa facilité d'adaptation, elle répond encore à des besoins déterminés, auxquels elle donne pleine satisfaction, et qui la maintiennent en lui conservant une clientèle fidèle. Par exemple, le cordonnier de village, accoutumé au goût des gens de la campagne, souvent même aux nécessités spéciales d'une contrée, indispensable d'ailleurs pour les réparations, trouve encore le moyen de vivre à côté de la grande manufacture. On en peut dire autant pour le forgeron, le charron, etc. Bien plus, certaines industries demeurent attachées au petit atelier pour des raisons techniques. C'est ainsi que les spécialités où l'habileté de la main et le goût jouent un grand rôle, restent principalement entre les mains de petits fabricants, qui déploient, ainsi que leurs ouvriers, une adresse, une intelligence, un sentiment

artistique surprenants; tels sont les orfèvres, les bijoutiers, et en général les fabricants d'articles de fantaisie, principalement dans les qualités fines et chères. Ceci revient à dire que le petit atelier et l'échoppe d'artisan gardent encore et garderont sans doute longtemps un rôle important à la fois par la diversité de la production et par le nombre des ouvriers qu'ils font vivre.

Cette importance, toutefois, n'est évidemment pas semblable dans tous les pays, ni même dans toutes les régions de chaque pays. Chez les nations où la grande industrie a pris tout son essor, l'article usiné à très bas prix remplace souvent dans la consommation le produit plus solide ou plus fin du petit fabricant. Celui-ci doit alors ou bien se spécialiser dans la production de luxe, ou bien devenir un simple réparateur employant ou revendant les produits de l'industrie mécanique, ou même abandonner la partie. Le Portugal se trouve actuellement dans une position intermédiaire. La grande industrie y fait évidemment des progrès, nous le constaterons tout à l'heure. Mais elle est encore bien loin de suffire aux besoins, en sorte que la fabrication à la main, tout en ressentant déjà, d'une façon assez pénible, les effets de la concurrence, conserve encore un large marché. Mais elle souffre dans plusieurs de ses branches, et son personnel ouvrier éprouve naturellement le contre-coup de cette crise irrémédiable. Jusqu'à présent, elle n'a pas causé des troubles bien visibles, parce que l'évolution a été lente. Mais la difficulté n'en existe pas moins, et elle s'aggravera en proportion de l'extension du machinisme. Il serait bon de profiter des expériences faites dans les pays plus avancés, pour étudier et prendre les mesures susceptibles de faciliter la transition. On éviterait par là des misères, des souffrances et des désordres dont nous avons pu déjà constater certains symptômes[1]. Nous en retrouverons dans ce chapitre un écho douloureux.

Dans les études qui vont suivre, nous exposerons la condition

1. V. plus haut, dans la troisième partie de ce travail, les observations relatives à l'industrie des conserves de poisson.

actuelle d'un certain nombre d'ouvriers et d'artisans appartenant à divers métiers, et dont la physionomie est suffisamment caractéristique. Nous ajouterons, en terminant, quelques observations complémentaires, propres à bien fixer les idées sur les dangers de la situation actuelle et les moyens les plus simples, les plus naturels, de les prévenir et d'en atténuer les effets.

II. — LE LIEGE. BOUCHONNIER DE BARREIRO.

L'industrie du liège est actuellement très importante en Portugal, principal producteur de cette matière employée à tant d'usages différents. C'est un ouvrier bouchonnier que nous allons étudier. Il habite Barreiro, petite agglomération construite en face de Lisbonne, dont elle est en quelque sorte un faubourg. C'est là que, après avoir traversé le large estuaire du Tage, on trouve la tête de ligne des chemins de fer du Midi. Ses quelques centaines d'habitants sont concentrés sur un étroit espace autour de la gare et du quai qui sert de débarcadère. Quelques usines ont été établies dans cette localité, mais l'industrie principale est celle du liège, qui donne naissance à un trafic très important. Elle a été développée en ce lieu, qui est un point d'embarquement pour l'exportation, surtout par des Israélites d'origine allemande.

En parlant de la situation de l'agriculture dans les provinces méridionales, nous avons eu l'occasion d'indiquer les particularités intéressantes de la culture et de l'exploitation du *Quercus suber*. Nous nous bornerons ici à esquisser les effets de la fabrication du produit principal extrait de la précieuse écorce : le bouchon. Disons immédiatement que l'industrie bouchonnière n'est pas concentrée à Barreiro. On trouve des ateliers plus ou moins importants disséminés dans toute la région méridionale, notamment à Evora, à Faro, dans les environs de Monchique, à Lisbonne, et aussi dans le nord, à Montalegre et à Bragança. Le travail se fait généralement à la main ; cependant quelques

fabriques, surtout à Barreiro, sont munies de machines. Il arrive assez souvent que les maisons portugaises se bornent à dégrossir les planches de liège, pour les exporter ensuite, ou bien encore à tailler les matières en petits cubes de diverses grosseurs, expédiés ensuite à l'étranger pour y être transformés en bouchons. De même, les débris et rognures sont le plus souvent mis en balles et vendus au dehors pour la fabrication de certains matériaux de construction et aussi de poudres fines employées à divers usages. La valeur des produits ainsi exportés varie entre vingt et trente millions de francs par an; c'est une des branches capitales du commerce extérieur du Portugal.

Les ouvriers établis à Barreiro y forment une sorte de colonie de spécialistes du liège, parmi lesquels le métier passe de génération en génération. C'est dire que ces gens sont, en général, extrêmement habiles. Payés à la tâche, il fut un temps où tous ceux d'entre eux qui travaillaient bien et vite, gagnaient des salaires très élevés, presque fabuleux pour le Portugal. Les bouchonniers qui se faisaient jusqu'à 15 francs par jour n'étaient pas rares. Mais, aussi, ils vivaient pour la plupart sur un pied de véritable prodigalité. Bien que la vie fût bon marché à Barreiro, l'économie n'était pratiquée que par un petit nombre de ménages. Mais les mauvais jours sont venus. Les ouvriers se sont multipliés au moment même où les patrons introduisaient des machines anglaises et américaines très économiques. Dès lors les salaires ne pouvaient manquer de baisser, et ils ont été réduits, en effet. Les ouvriers, accoutumés à gagner beaucoup et à dépenser en proportion, ont protesté, se sont syndiqués, et ont organisé grève sur grève. La situation était fort difficile pour les patrons, qui se trouvent dans une assez large mesure à la merci de leurs ouvriers. Ceux-ci peuvent en effet, par une coupe plus ou moins adroite, réduire ou augmenter la quantité des déchets et, par suite, le prix de revient de la marchandise. Cependant, ils ont dû finalement subir la loi inévitable et se contenter de salaires plus modérés, qui d'ailleurs peuvent passer pour très avantageux, si on les

compare aux tarifs en usage dans les autres industries du pays.

Thomaz Campos est âgé de 30 ans; il a épousé, il y a quelques années, Maria Gertrudes, qui a maintenant 26 ans. Tous deux sont nés dans la localité, et ne l'ont jamais quittée. Leurs parents vivent encore, et ils ont autour d'eux une quantité de proches, souvent aussi ouvriers du liège. Le jeune ménage n'a encore qu'un enfant, José Pedro, âgé de 5 ans.

Campos est ouvrier bouchonnier, travaillant à la main dans la maison Herold et Cie, qui fait le commerce du liège en planches et en débris, ainsi que la fabrication des bouchons préparés ou finis. Il reçoit le liège en plaques d'épaisseur diverse, et, avec une lame mince et tranchante comme un rasoir, il y taille de petits cubes, dont il abat ensuite les angles pour leur donner une forme cylindrique ou légèrement conique. Ce travail est fait avec une régularité et une rapidité qui surprennent, et avec un outillage très réduit. Le salaire de Campos est variable, comme le travail lui-même. Lorsque le bouchon est demandé, l'ouvrier est occupé à la tâche et réalise de belles journées. Lorsqu'il doit coopérer, faute d'autre travail, à la préparation des planches, son gain descend à 900 r. (5 fr.) par jour. On peut estimer à 2.500 francs environ, chiffre moyen, le salaire annuel du bouchonnier. Sa femme n'y ajoute rien, parce qu'elle est absorbée par les soins du ménage. Dans ce faubourg, la nourriture n'est pas chère, et d'ailleurs on se contente d'une alimentation assez frugale, dont le pain, les pommes de terre, les pâtes, le poisson frais ou salé, les légumes, forment les éléments essentiels; la viande constitue un aliment plutôt exceptionnel. En revanche, on consomme assez largement le vin, le café, le sucre et le tabac. Les loyers sont, en général, peu élevés; Campos habite avec ses beaux-parents qui lui abandonnent deux chambres et une cuisine, moyennant la somme très minime de 2.200 r. (12 fr. 20) par an. L'ouvrier se trouve donc dans des conditions très favorables pour réaliser quelques épargnes; cependant il ne semble pas qu'il ait réussi à mettre de côté une réserve notable. La raison de cette imprévoyance se

trouve dans le fait que les ouvriers de cette catégorie sont grands amis du plaisir. Campos fait partie de diverses sociétés de récréation et va de temps en temps au théâtre à Lisbonne.

En outre de son salaire, notre bouchonnier reçoit de son patron un appui fort rare en Portugal ; en cas de maladie, il aurait droit, pendant deux semaines, à un secours de 380 r. (2 fr. 10), par jour, qui ensuite est réduit de moitié pendant une seconde période. En outre, les soins médicaux et les médicaments sont fournis, avec une petite indemnité quotidienne de 100 r. (0 fr.55) par un *Monte pio* ou société de secours mutuels, moyennant une légère cotisation hebdomadaire. Campos jouit d'ailleurs d'une bonne santé et son fils aussi, mais sa femme souffre d'une maladie de foie.

Les deux époux savent lire et écrire. Ils ont appris à l'école paroissiale gratuite, que les enfants doivent fréquenter de six à treize ans. Ils sont catholiques d'origine, mais ils ont abandonné toute pratique, chose fréquente dans ce milieu.

Campos paie un impôt direct assez lourd : 7.500 r. (41 fr. 30), à titre de taxe industrielle, et, de plus, l'impôt paroissial, qui se monte à 100 r. (0 fr. 55). Il faut ajouter à cela les taxes indirectes dont sont grevés certains articles de consommation. L'ouvrier a obtenu sa libération du service militaire moyennant un versement de 150 milreis (832 fr. 50). Il est électeur politique et municipal au double titre de son instruction et du paiement de l'impôt direct.

Cette famille représente assez exactement le type du bouchonnier. Il faut noter seulement que, dans les familles nombreuses, on est obligé de restreindre le chapitre des distractions afin d'arriver à nourrir les petits. Mais le résultat final est à peu près le même. En dépit de ses gains élevés, l'ouvrier du liège est exigeant et indiscipliné. Dépensier, vivant au jour le jour, il n'a guère plus de sécurité que les travailleurs manuels moins bien payés.

Sa situation est d'ailleurs extrêmement menacée par l'introduction des procédés mécaniques, qui ne peuvent manquer de prévaloir si les fabricants veulent maintenir leur position. Sinon,

la concurrence des maisons étrangères restreindra de plus en plus leur champ d'action et le limitera à la simple préparation de la matière première. Nous retrouvons donc ici un état de choses identique à celui dont souffre les soudeurs de boîtes, et cela pour des raisons analogues.

L'ouvrier spécialisé voit la machine entrer en lutte avec lui, et il s'organise, non pas pour composer avec elle au mieux de ses intérêts, mais pour essayer de l'évincer. Là est son erreur. Il ne peut manquer d'être vaincu dans cette lutte inégale, soit qu'il accepte finalement une diminution de salaire en rapport avec la plus grande facilité de son travail, soit que son industrie disparaisse sous la pression de la concurrence extérieure. Les moyens artificiels préconisés parfois, comme l'interdiction d'exporter le liège brut ou en planches, ne suffiraient nullement à arrêter la marche de l'industrie. Ils aboutiraient seulement à restreindre la vente du liège portugais, au grand détriment de tout le monde.

III. — LA POTERIE. FAÏENCIER DE LISBONNE[1].

Parmi les plus anciennes industries du Portugal figure celle de la faïence qui, probablement, fut introduite dans le pays par les Hollandais[2]. Beaucoup de monuments publics et d'habitations particulières ont des parois revêtus d'*azulejos*, ou plaques de faïence décorées d'ornements, et parfois même de dessins dont l'exécution est remarquable. Cette fabrication a décliné, comme tant d'autres, au cours des deux derniers siècles, mais elle semble en voie de se reconstituer. Quelques bonnes fabriques produisent soit à Lisbonne, soit dans les provinces du nord, la majeure partie des articles communs utilisés dans le pays. Comme le Portugal possède d'excellentes matières premières : argiles,

1. Monographie faite avec le concours de M. A. Braamcamp de Matos.

2. On peut-être même par les Arabes, qui ont employé le même procédé d'ornementation.

kaolins, oxydes minéraux et sables siliceux, il serait tout naturel que l'on y établît d'importantes manufactures de poteries, ordinaires ou réfractaires, de faïence, de porcelaine ou de verrerie. Il faudrait pour cela de l'initiative, des capitaux, des connaissances techniques. Malheureusement ces trois éléments de succès sont trop rares. Les fabriques actuellement existantes sont peu nombreuses, d'une importance médiocre, dépourvues d'engins mécaniques, sauf exception rare, et limitent leur activité au marché national. Un type pris parmi les familles ouvrières qui vivent de cette fabrication, nous permettra de préciser ces indications générales.

Miguel Ferreira, âgé de 44 ans, sort d'une famille établies depui longtemps à Lisbonne. Son père, né dans cette ville, était déjà potier-faïencier. Sa mère était originaire d'Evora (Alemtejo). Il a cinq sœurs, toutes mariées à des ouvriers de la capitale ou des environs. Sa femme, Léonarda Pina, 42 ans, est originaire d'Alcochete, où son père était matelot. Sa mère a servi comme nourrice dans une famille riche de la capitale, où Léonarda est venue elle-même comme servante. Suivant un usage répandu, le chef de cette famille a été son « parrain de noces », c'est-à-dire son témoin, honneur très recherché par les petites gens, d'autant plus qu'il leur vaut, en outre, quelque cadeau agréable. Elle a quatre sœurs, dont une est institutrice, et un frère, ouvrier tourneur. Les époux Ferreira ont deux enfants : une fille, Ilda, âgée de 19 ans, et un fils, Miguel, qui a 17 ans.

L'ouvrier travaille depuis longtemps comme tourneur en poteries dans une fabrique de faïences déjà ancienne, celle de Mme Vve Lamego, qui occupe un assez nombreux personnel. Il remplit les fonctions de contremaître et surveille la fabrication. Son fils Miguel est employé dans la même maison comme peintre sur faïence. La mère travaille à domicile comme repasseuse, et la jeune fille exerce, dans un magasin de la ville, le métier de modiste. Ainsi, tous les membres de la famille sont en état de travailler et de contribuer à alimenter le budget du ménage. Ferreira reçoit un salaire quotidien de 1.200 reis (6 fr. 65) et en

outre, à titre de contremaître, une gratification mensuelle de 6 milreis (39 fr. 30). Cela représenterait pour lui un gain annuel de près de 2.500 francs, si le travail était régulier. Sa femme et sa fille, qui gagnent l'une et l'autre en moyenne, 300 reis (1 fr. 65) par jour, recevraient chacune environ 500 francs par an, si tout leur temps était occupé. Enfin, le fils, qui n'est pas encore sorti d'apprentissage, est payé 160 reis (0 fr. 90) par jour, ce qui, pour une année complète, représente à peu près 280 francs. En totalisant, nous voyons que les recettes normales de la famille pourraient atteindre et même dépasser 3.700 francs, si chacun employait effectivement toutes ses journées. Mais les chômages sont assez fréquents, si bien que les recettes réelles du ménage ne dépassent guère, tout compris, une somme nette de 3.200 francs. Cet ouvrier ne possède rien en dehors de son petit mobilier et ne bénéficie d'aucune autre ressource que celle du salaire.

Les Ferreira occupent un logement spacieux au n° 19 de la *Travessa da Bica, aos Anjos*. Il est situé au 2e étage, avec des fenêtres orientées au nord-est. Ce quartier présente l'inconvénient d'être un peu excentrique, mais en revanche les logements y sont moins étroits et moins chers que dans le centre.

L'appartement comprend sept pièces, presque toutes fort grandes, l'une d'elles a 8 mètres de longueur. Trois de ces pièces sont des chambres à coucher, la quatrième sert de salle à manger et d'atelier pour la mère ; une cinquième est arrangée pour servir de salon; viennent enfin une antichambre assez vaste et une cuisine. Le tout est clair, gai et proprement tenu. Le loyer est de 50 milreis (277 fr. 50) par an.

Le mobilier qui garnit ce logis n'est certes pas luxueux, mais il est suffisant et révèle un sentiment réel de confort et de dignité personnelle. La chambre des parents est meublée d'un grand lit en bois, d'une commode, d'une garde-robe, d'une table et de quelques chaises. Celle de la jeune fille renferme un lit de fer, une garde-robe, une étagère supportant quelques modestes bibelots. Celle du jeune homme est garnie également d'un lit de fer, d'une table et d'un coffre pour le linge et les vêtements. Dans la salle à manger on trouve un vaisselier en bois commun verni,

une table ronde et au-dessus une petite suspension en cuivre avec lampe à pétrole, une machine à coudre et quelques chaises. Le mobilier du salon se compose d'un sofa recouvert d'une cotonnade à fleurs, six chaises de bois à siège de paille fine, un petit guéridon et, suspendus aux murs, une étagère supportant quelques menus objets sans valeur, ainsi que des photographies et des chromos encadrés. Enfin, la cuisine contient une table et deux bancs de bois, un petit fourneau de fonte, divers ustensiles de ménage et un peu de vaisselle placée sur des planches fixées au mur. La famille possède encore le linge et les vêtements indispensables, propres et bien entretenus mais sans luxe. Les parents et le fils sont pourvus chacun de deux vêtements complets; Ilda, qui taille et coud pour toute la famille, en a trois; tous disposent de deux paires de chaussures. Enfin, comme la famille jouit, depuis quelques années, d'une réelle aisance, grâce à ce double fait qu'elle est peu nombreuse et que tout le monde travaille et gagne, elle en a profité pour s'offrir le luxe de quelques bijoux. Nous savons d'ailleurs que c'était là autrefois, pour beaucoup de petites gens, le seul moyen de placement. Maintenant, on commence à organiser des institutions pour provoquer et faciliter l'épargne, mais elles sont encore rares, peu connues et peu appréciées. Les Ferreira s'en tiennent encore à l'ancienne coutume; ils n'ont point réalisé d'économies en argent, mais les deux femmes ont chacune une chaîne et une montre d'or, des boucles d'oreilles et quelques bagues, le tout valant environ 700 francs. En y joignant le mobilier, on arrive à un total d'à peu près 2.000 francs, qui représente toute la fortune de la famille.

En ce qui concerne l'alimentation, tout en se montrant sobre, ce qui est une qualité nationale chez les Portugais, les Ferreira se nourrissent bien. Le premier déjeuner se compose de café, pain et beurre; à midi, on mange la soupe à l'huile, au pain et aux légumes, avec un plat de poisson, de viande ou de morue salée et des légumes verts ou secs; le repas du soir est composé à peu près de même, mais il est moins copieux. La dépense moyenne par semaine est évaluée à 34 fr. 10.

Tous les achats sont faits au comptant.

Les dépenses annuelles de nourriture atteignent donc une somme ronde de 1.800 francs. En y joignant : pour l'entretien, à peu près 200 francs; le loyer, 277 fr. 50; l'impôt direct (taxe locative), 5 milreis (27 fr. 75); les cotisations payées à diverses sociétés, 580 reis (3 fr. 20) par semaine ou 166 fr. 40 par an, on arrive à la somme de 2.491 fr. 65; soit, en chiffre rond, 2.500 francs. En rapprochant cette somme de celle des recettes, on constate que les Ferreira disposent actuellement d'un excédent annuel de 600 à 700 francs, sur lequel il devrait leur être facile de réaliser de notables économies. Mais il ne semble pas que leur prévoyance aille jusque-là. Garantis des risques les plus immédiats par leur affiliation à des sociétés de secours mutuels, ils se bornent à jouir du bien-être du moment présent et à acquérir des bijoux qui, après tout, constituent une réserve. Ils font partie de trois associations différentes; le père appartient à la société *Fernandez da Fonseca,* la mère à la société *Fradernidade das Senhoras e Fernandez Thomaz,* les enfants sont membres de la société *Assura da Liberdade;* toutes ces associations garantissent à leurs participants des secours de maladie pendant une période limitée, ainsi que les soins médicaux, les médicaments, et aussi des funérailles convenables.

Nous avons constaté déjà que les Ferreira occupent un logement bien aéré, aussi sain que peut l'être un logis urbain. Cette famille a une bonne hygiène personnelle. Elle laisse une impression très favorable de propreté et de bonne tenue, tant au point de vue corporel qu'à celui de la demeure elle-même. Du reste, tous jouissent d'une bonne santé.

Indépendamment des distractions usuelles : promenades, concerts publics, etc., Ferreira offre quelquefois, en hiver, le théâtre à sa femme et à ses enfants. C'est la récréation la plus coûteuse qu'ils se permettent. Ils vivent en bons termes avec tout le monde, mais n'ont point de relations avec leur voisinage. Ils rendent visite de temps en temps soit à des parents, soit à des amis, qu'ils reçoivent également en des occasions d'ailleurs assez rares. Parents et enfants savent lire et écrire;

la jeune fille a même passé un examen élémentaire analogue à celui qui aboutit en France au certificat d'études primaires. Son frère, un peu négligent, a manqué cet examen.

Au point de vue de la religion, les Ferreira sont catholiques d'origine, mais ils ont abandonné toute pratique.

En ce qui concerne les charges publiques, indiquons d'abord que l'ouvrier n'a pas fait de service militaire; il en a été dispensé pour cause d'inaptitude physique. Actuellement il supporte l'impôt locatif et des taxes proportionnées à la consommation de la famille, et dont le total doit être voisin de la somme de 200 francs par an, si même il ne la dépasse pas. Ferreira est doublement qualifié pour jouir de l'électorat municipal et politique, puisqu'il est à la fois censitaire et instruit. Cependant, il affirme qu'il a été rayé des listes à la suite d'intrigues politiques, et il se propose de réclamer pour obtenir sa réinscription.

En résumé, cette famille traverse actuellement des circonstances particulièrement favorables; cette situation tient surtout aux qualités techniques de l'ouvrier, à l'esprit laborieux et à la bonne conduite de tous, à une certaine régularité dans le travail, enfin au petit nombre d'enfants que les Ferreira ont eu à élever. Mais c'est là un ensemble de conditions qui se trouvent assez rarement réunies, en sorte que les familles de ce type forment dans la classe ouvrière une minorité.

IV. — L'ARTICLE DE LUXE. GANTIER DE LISBONNE.

Nous prendrons comme type de cette catégorie un *gantier* travaillant à domicile pour une maison de Lisbonne, qui lui fournit la matière première et paie un salaire convenu à raison du travail accompli. C'est le système dit de la fabrique collective [1].

José Rufino Freire de Miranda, actuellement âgé de 58 ans, est

1. Monographie faite avec le concours de M. A. Braamcamp de Matos.

né à Lisbonne. Il était le fils unique du concierge de l'un des hôpitaux de cette ville. Sa femme, Euphemia da Conceiçao, âgée de 38 ans, est née probablement à Bejà où elle fut trouvée peu de temps après son arrivée dans ce bas monde, sa mère l'ayant abandonnée. Ils ont trois filles : Mathilde, 19 ans; Alice, 17 ans, et Gabriela, 2 ans.

Miranda a appris le métier de coupeur de gants. C'est un bon et habile ouvrier, très apprécié par la maison qui l'emploie depuis des années et lui fournit du travail avec beaucoup de régularité. On lui confie des peaux qu'il emporte à domicile, et dans lesquelles il coupe les gants en s'appliquant à réduire les déchets au minimum. Son salaire dépend de la quantité d'ouvrage qu'il réussit à faire dans la journée. Il l'estime à 1 milreis (5 fr. 55) par jour, soit environ 1.700 à 1.750 francs par an.

La mère est entièrement absorbée par les soins du ménage. La fille aînée est modiste; quand elle est occupée, elle gagne environ 240 reis (1 fr. 32) par jour; la seconde coud des gants, et son salaire équivaut à peu près à celui de sa sœur. La famille n'a pas d'autres ressources que les salaires dont nous venons de parler; leur total est évalué à 2.500 francs, bon an mal an.

Les Miranda habitent la rue Francisco Sanches, artère nouvelle, tenue très proprement et bordée de maisons neuves. Ils occupent un logement assez spacieux, clair et gai, situé au deuxième étage, et composé de quatre pièces : une salle à manger, une chambre à coucher pour les parents, qui sert aussi d'atelier, une autre chambre pour les jeunes filles et enfin une cuisine. Derrière la maison se trouve un enclos subdivisé en petits jardins; les Miranda ont le leur, avec une cabane abritant quelques poules et quelques pigeons. Ce jardinet est partagé en petits carrés où croissent des herbes potagères : persil, menthe, coriandre, etc., entourées de bordures de fleurs. Ce coin de verdure est soigné avec amour, et la famille y passe la plupart de ses soirées. L'appartement coûte 60 milreis (330 fr.) par an.

Le modeste mobilier qui garnit le logement du gantier est ainsi composé : dans la salle à manger, qui est en même temps

la pièce de réception, nous voyons une table, avec une toile cirée servant de nappe et des tapis; six chaises recouvertes en tapisserie; au mur est suspendue une étagère qui porte de menus objets: coquillages, tasses de porcelaine, etc... Des chromos et des photographies ornent les parois; une suspension à pétrole se balance au-dessus de la table qui porte un vase rempli de fleurs. On voit qu'une préoccupation sensible de goût et d'élégance a présidé à l'arrangement de cette pièce. La grande chambre à coucher est meublée d'un lit à deux places, d'une table sur laquelle le gantier travaille, de deux tables plus petites, d'un lit pour le bébé et de quelques chaises; on y voit, en outre, les outils de l'ouvrier, deux machines à coudre, dont l'une ordinaire et l'autre pour la ganterie. La chambre des jeunes filles contient deux lits, une commode et deux ou trois chaises. La cuisine est garnie de deux tables, de deux bancs de bois, d'un buffet avec la vaisselle indispensable, de quelques ustensiles et d'un fourneau de fonte; c'est là aussi qu'on fait sa toilette.

Chacun des membres de la famille est pourvu de deux costumes : un pour le travail, un autre pour sortir. Les vêtements féminins sont faits par Mathilde, l'aînée des filles. Chacune des femmes possède en outre quelques bijoux très modestes. Enfin, le ménage est muni du linge indispensable, très soigneusement entretenu par la mère et les jeunes filles. La valeur totale de l'avoir de ces braves gens, calculée d'accord avec eux, ne dépasse pas 1.800 francs.

Les repas de la famille sont, selon l'habitude du pays, au nombre de trois : le matin, du café et du pain avec un peu de beurre; à midi, la soupe à l'huile et aux légumes, du poisson ou de la viande; le soir, un peu de viande ou de fromage, du pain et du thé. Le tableau de la dépense hebdomadaire s'établit ainsi : pain 1.260 reis (7 fr. 10), sucre 240 reis (1 fr. 32), poisson 400 reis (2 fr. 20), légumes verts 160 reis (90 cent.), huile 540 reis (2 fr. 92), épiceries, lard, etc., 840 reis (4 fr. 62), morue 240 reis (1 fr. 32), viande 540 reis (2 fr. 95), pommes de terre 280 reis (1 fr. 55), vin 350 reis (1 fr. 92), eau 100 reis

(0 fr. 55), charbon 350 reis (1 fr. 87). La dépense totale s'élève à 29 fr. 22, soit pour une année 1.519 fr. 44. En y ajoutant le loyer, 330 francs, on arrive au chiffre approximatif de 1.850 francs. A cette somme il faut ajouter les frais d'entretien, calculés à 50 francs par personne en moyenne, en tout 250 francs, et l'impôt direct qui monte à 40 fr. 73. L'ouvrier paie encore diverses cotisations, ensemble 63 francs. Tout compté, cela représente un budget des dépenses montant à 2.200 francs en chiffre rond. La différence entre cette somme et celle des recettes est faible. Du reste, il y a très peu d'années que le travail des jeunes filles est vraiment productif, et il semble que les dépenses sont un peu plus fortes que le chiffre calculé à peu près faute de tout compte de ménage, car cette famille n'a réalisé aucune épargne. Ce n'est pas qu'elle soit tout à fait dépourvue de prévoyance. L'ouvrier fait partie d'une société de secours mutuels appelée *Adriano Cavalheiro* à laquelle il paie une cotisation hebdomadaire de 200 reis (1 fr. 10). En retour, il recevrait en cas de maladie 300 reis (1 fr. 65) par jour, les soins médicaux et les médicaments. La seconde association a pour but l'entretien d'une école privée destinée aux enfants de la communauté protestante; l'ouvrier verse dans ce but 100 reis (55 cent.) par mois.

Tous les membres de la famille savent lire et écrire; Miranda a même reçu une bonne instruction primaire et sait un peu de français. Ajoutons qu'il a été exempté du service militaire. Au point de vue religieux, Miranda appartient à la petite congrégation protestante évangélique qui a un temple à Lisbonne. La famille suit avec assiduité le service divin et les conférences organisées par la paroisse. Ce sont à peu près ses seules distractions, avec la promenade, les soins prodigués au jardinet et quelques visites à des amis.

L'ouvrier est en outre en correspondance avec un ancien camarade qui, parti il y a déjà des années pour la colonie portugaise de Lourenço-Marquès comme employé dans une maison de commerce, a réussi à s'établir et dirige maintenant une affaire à lui.

Bien que Miranda ait doublement le droit de se faire inscrire sur les listes électorales comme censitaire et comme citoyen instruit, il ne s'est pas soucié de la revendiquer, et, par conséquent, ne prend pas part à la vie politique.

Cette famille se trouve placée, comme la précédente, dans des circonstances plutôt favorables. Son existence est très régulière ; elle n'a point à souffrir de chômages prolongés, et les salaires qu'elle gagne représentent une somme totale relativement élevée, grâce à l'habileté du père et au travail des deux filles. Ses dépenses ne montrent aucune exagération notable. Cependant elle se plaint des difficultés de la vie et déclare qu'elle a peine à joindre les deux bouts. Cela confirme les mélancoliques confidences des ouvriers moins favorisés encore, qui connaissent trop souvent la faim ! Il faut dire que, à la rigueur, la famille Miranda pourrait économiser quelque chose sur son loyer, en se contentant d'un logement situé dans une vieille maison et dans un quartier moins agréable. Mais qui donc oserait reprocher à ces gens le sentiment de respectabilité qui leur fait aimer leur chez-soi, et les conduit à se priver de certains plaisirs pour être un peu mieux logés. Nous constatons en définitive que, si les Miranda parviennent à vivre mieux que beaucoup d'autres familles de leur condition, une maladie ou un chômage prolongés, une infirmité, seraient pour eux des causes de profondes misères. Pour le moment, les choses s'équilibrent à peu près. Le gantier trouve même le moyen d'obliger de temps en temps un camarade encore plus pauvre, en lui prêtant une petite somme. Mais il se voit au seuil de la vieillesse sans aucune garantie pour lui et pour les siens, et cette situation n'est pas sans l'effrayer.

V. — CORDONNIER A FAÇON DE LISBONNE.

Nous venons d'étudier toute une série d'ouvriers, salariés par la petite industrie, mais travaillant cependant pour des entrepreneurs dont les affaires sont souvent considérables. Ces deux

termes : petite industrie et grandes affaires, peuvent sembler au premier abord inconciliables. Mais, en réfléchissant, on verra que la fabrication à la main garde toujours un caractère de simplicité, de lenteur relative, qui est indépendant de l'importance des transactions réalisées par une maison. En outre, la fabrication à la main exige toujours un personnel étroitement spécialisé, ce qui fait naître une quantité de questions, dont la fabrication mécanique se préoccupe assez peu. Ces questions sont à peu près les mêmes pour tous les ateliers où l'on travaille à la main, et pour donner une idée de leur importance, il suffira de citer celles de l'apprentissage, du recrutement des ouvriers habiles, du travail à domicile, etc.

Toutes ces difficultés se retrouvent avec une acuité particulière chez le petit artisan qui, avec des connaissances et des moyens limités, doit faire face à toutes les nécessités techniques et commerciales de son métier. A la fois patron et ouvrier, il doit suffire à tous les besoins et en outre fournir un travail personnel aussi large que possible ; aussi son existence est-elle souvent fort dure. Nous avons déjà rencontré ce type sous un aspect un peu particulier parmi les ouvriers du bâtiment. Nous devons maintenant préciser la condition de cette catégorie de travailleurs, en étudiant des artisans pris dans l'une des professions les plus usuelles.

Observons d'abord que la position économique du petit patron se présente sous un aspect bien différent, selon le lieu où il est établi. Dans les grandes villes, les difficultés d'établissement sont plus grandes, la concurrence est plus active, les frais sont plus élevés, les clients moins fidèles que dans les bourgs et les campagnes. Dans le premier cas, la réussite est plus brillante, mais aussi plus difficile et plus rare que dans le second. C'est ce que nous allons vérifier en observant deux cordonniers à façon, établis l'un à Lisbonne, l'autre dans la banlieue de la petite ville de Coimbra. Le premier, qui est un débutant, se trouve en proie à toutes les difficultés d'une position extrêmement pénible. Le second, au contraire, a rencontré le succès modeste auquel l'artisan doit, en général, limiter son ambition.

Joao Sertié, ouvrier cordonnier[1], est établi au numéro 2 de la rue dos Cegos, qui escalade la colline en pente raide, ce qui n'empêche pas le tramway de la gravir allègrement. Cet ouvrier est âgé de 40 ans; son père, d'origine belge, marié deux fois, eut de sa première femme neuf garçons, qui tous sont morts âgés de plus de 50 ans; sa seconde femme lui donna cinq garçons, dont deux seulement survivent : Joao et un frère émigré au Brésil. La femme de notre cordonnier, Dulce, âgée de 31 ans, est née à Rio Dadeo, concelho de S. Joao da Pesqueira, près de Porto. Son père était menuisier, sa mère tenait un petit commerce. Elle a eu quatre sœurs, dont deux survivent. Déjà mariée une première fois, paraît-il, elle a apporté en dot à Sertié un jeune garçon nommé Mario, âgé aujourd'hui de 12 ans, dont la première éducation a été sans doute fort négligée, car il montre un incorrigible esprit de vagabondage et de mendicité. En dernier lieu il s'était échappé tête nue et sans veste; sa mère l'ayant aperçu quelques jours plus tard, mais sans pouvoir le rejoindre, avait constaté qu'il était de nouveau vêtu. On en concluait qu'il devait être tombé entre les mains d'un de ces entrepreneurs qui recrutent des enfants pour les exploiter par la mendicité. Les deux époux ont eu depuis leur mariage une fille, Maria, actuellement âgée de 5 ans. Ces gens habitaient précédemment Porto, où la vie est un peu moins chère qu'à Lisbonne; ils ont quitté la métropole du nord pour des raisons mal déterminées.

Sertié travaille comme ouvrier à domicile pour deux marchands de chaussures de la ville, qui lui fournissent les pièces toutes préparées pour l'assemblage, et le paient à la tâche. En outre, il travaille à façon pour une petite clientèle qu'il a réussi à former. Il lui faut pour cela acheter les cuirs et les fournitures, les préparer et les couper. Sa femme l'aide comme piqueuse. Malheureusement, le travail n'est pas régulier. L'ouvrier souffre non seulement de la concurrence des quelques fabriques mécaniques de chaussures établies à Lisbonne, mais encore de celle

1. Observations faites avec le concours de M. A. Braamcamp.

des paysans de l'Algarve qui, tout en cultivant leurs petites exploitations, fabriquent de la chaussure commune à très bas prix. L'irrégularité des commandes l'oblige parfois à travailler avec acharnement jusque tard dans la nuit, tandis qu'en d'autres moments le travail manque presque totalement. Aussi, Sertié préférerait-il travailler en grand atelier dans une bonne fabrique pour avoir des journées et des gains plus réguliers. Le fait est important à noter, car il constitue un symptôme caractéristique du malaise qui atteint bien souvent l'artisan sous la pression du machinisme, et montre en même temps comment celui-ci peut atténuer la crise causée par son propre développement.

Le salaire de cet ouvrier est estimé par lui-même à 600 reis (3 fr. 35) par jour, chiffre moyen. Il évalue son gain annuel total à 250 milreis (1.375 fr. environ), y compris les gains de sa femme qui, lorsqu'elle a de l'ouvrage, se fait 400 reis (2 fr. 20) par jour; mais le travail lui manque souvent et pour de longues périodes. A l'époque où nous avons visité cette famille, la femme était sans ouvrage depuis plus d'un mois. En fait, elle s'occupe principalement des soins du ménage. Ainsi, bien que la chaussure se vende cher à Lisbonne, l'ouvrier en petit atelier ne gagne que péniblement sa vie, d'abord parce que le travail est irrégulier, et ensuite parce qu'on doit payer cher le cuir, les outils, le logement et la nourriture.

Sertié ne possède rien en dehors de son mobilier et de ses outils. Les parents de sa femme ont laissé un petit bien dont elle a eu pour sa part une maisonnette, vendue presque aussitôt 50 milreis (275 fr.). Cet argent fut dépensé en peu de temps.

Le logement occupé par cette famille est extrêmement médiocre. C'est une chambre de 4 à 5 mètres de côté, donnant directement sur la rue par une porte à double battant, seule et unique ouverture de ce logis. La chambre a été divisée en deux parties au moyen d'une cloison légère de 2 mètres de hauteur à peu près. La première, sur la rue, sert d'atelier; pour l'éclairer, il faut laisser la porte ouverte en toute saison. La seconde partie forme chambre à coucher pour les parents et le jeune garçon. Au fond, une petite pièce noire munie, d'une cheminée,

est utilisée comme cuisine. On y a placé le lit de la fillette. Le loyer de ce logis étroit, triste et malsain, s'élève à 70 milreis (385 fr.). Ce prix est exorbitant, et l'ouvrier ne l'a subi que parce qu'il espérait se faire dans le quartier une bonne clientèle. Ses prévisions ont été en grande partie déçues, aussi ne sait-il pas si son séjour à Lisbonne se prolongera encore longtemps ; son espoir est de pouvoir bientôt émigrer au Brésil ; nous verrons tout à l'heure pourquoi et comment.

Le mobilier qui constitue toute la fortune de cette famille est réduit à sa plus simple expression. Il se compose d'un lit en fer à deux places; de deux petits lits, également en fer, pour les enfants; d'une table, avec deux bancs, en sapin, d'une autre petite table couverte d'un tapis fait au crochet; de deux coffres à linge ; d'un porte-manteau ; d'un peu de vaisselle et de quelques ustensiles de cuisine ; enfin de l'outillage professionnel, y compris une machine à piquer les tiges de bottines. Le tout ne vaut pas 500 francs. Ce pauvre ménage est proprement tenu.

L'alimentation est nécessairement très frugale. Elle se compose : le matin, de thé avec un peu de lait et de pain ; à midi, d'une soupe à l'huile, d'un plat de viande ou de poisson, avec des légumes, et deux décilitres de vin ; le soir, on mange la même soupe, et les restes de midi avec du thé. La ménagère évalue ainsi la dépense hebdomadaire :

Pain, 700 r. (3 fr. 85) ; vin, 1/2 litre, 80 r. (0 fr. 44) ; thé, 75 r. (40 cent.) ; sucre, 1 kilo, 200 r. (1 fr. 10) ; viande, 1.250 r. (6 fr. 40) ; poisson, 120 r. (70 cent.) ; pommes de terre, légumes, huile, épicerie, 2.100 r. (11 fr. 60) ; légumes verts, 210 r. (1 fr. 15) ; charbon, 210 r. (1 fr. 15) ; eau, 50 r. (28 cent.). Soit une dépense totale de 27 fr. 07, et, pour l'année entière, 1.400 francs environ. En ajoutant à cette somme celle du loyer, soit 385 francs, on arrive au total de 1.785 francs, cela sans tenir aucun compte des dépenses d'entretien. On voit que, dans ce cas encore, la famille ne peut s'alimenter d'une façon régulière, et qu'elle est obligée bien souvent de restreindre ses dépenses de nourriture. On mange à sa faim quand il y a de l'argent au logis, mais on doit fréquemment se contenter de pain sec. La vie de ces pau-

vres gens est donc à la fois difficile, pénible et incertaine, bien qu'on ne puisse leur reprocher, semble-t-il, aucun excès ni aucun écart de conduite. Ils ne reçoivent aucun appui de l'extérieur[1], aussi longtemps qu'ils ne se résignent pas à recourir à la charité publique ou à l'hôpital.

En ce qui concerne l'instruction, les époux Sertié savent lire et écrire, et ils apprécient la valeur de la culture intellectuelle. Ils avaient soin d'envoyer à l'école publique le jeune Mario, qui, du reste, n'en a guère profité. La mère commence à enseigner à sa fillette les éléments de l'alphabet. Les deux époux sont catholiques, mais ne pratiquent pas.

Sertié supporte les charges publiques dans la même proportion que les autres familles ouvrières déjà décrites. Il paie certainement une somme d'impôts supérieure à 120 francs par an, étant donnée l'importance de son loyer. Il n'a pas fait de service militaire, la commission de revision l'ayant déclaré dispensé. Enfin, bien qu'il ait le droit d'être inscrit sur les listes électorales, il ne s'en est point soucié et n'a fait aucune démarche dans ce but. On voit que les questions politiques ne le préoccupent guère ; celles qui se posent presque chaque jour dans le cours de sa vie privée suffisent en effet pour retenir toute son attention.

Nous avons déjà dit qu'un frère de Sertié a émigré au Brésil. Parti comme compagnon menuisier, il fut employé dans une fabrique de meubles de Sao-Paulo, fondée par un Français, dont il devint l'associé. Un incendie ayant dévoré leurs ateliers, les deux hommes se séparèrent et revinrent chacun dans son pays. Mais bientôt après, le Français repartait pour le Brésil, et, en passant à Lisbonne, il décida son ancien associé à le suivre. Ils ont remonté leur fabrique, qui paraît aujourd'hui en voie de prospérer. L'émigré a promis aux époux Sertié de leur fournir

1. A Porto, l'ouvrier faisait partie de plusieurs sociétés, dont quatre de secours mutuels, deux pour secours funéraires, une coopérative de consommation. Le total de ces cotisations montait à 500 r. (2 fr. 75) par semaine. En cas de maladie, il aurait reçu 1.200 r. (6 fr. 60) par jour pendant la première période. Mais, n'étant pas certain de rester à Lisbonne, il ne s'était pas encore préoccupé de cette question à l'époque de notre visite.

les moyens de le rejoindre, et ils attendent ce moment avec une grande impatience, espérant que là-bas, dans le pays neuf, la vie leur sera plus clémente. Un grand nombre de Portugais vivent actuellement dans le même rêve, dans la même espérance.

On trouve à Lisbonne et à Porto bien des familles de ce genre, les unes placées dans une position à peu près analogues, les autres plus prospères. Mais, d'une façon générale, l'existence leur est plutôt difficile, soit parce qu'elles ont à subir la concurrence du grand atelier mécanique, soit parce que, trop nombreuses, elles se concurrencent elles-mêmes. Il n'est donc pas surprenant que, obligés de se priver et de travailler beaucoup, les artisans se montrent exigeants et avares vis-à-vis des ouvriers qu'ils emploient. A Lisbonne comme ailleurs, le *sweating system* sort directement du petit atelier et du travail à la main. Il est cependant plus rare ici que dans les grandes capitales, parce que l'entassement de la main-d'œuvre est moins accentué et la misère moins sombre, moins cruelle. Quoi qu'il en soit, nous trouvons là un contingent assez nombreux de travailleurs, dont la situation est souvent précaire ou même douloureuse.

VI. — MAITRE CORDONNIER DE LA BANLIEUE DE COÏMBRA.

Nous arrivons maintenant au second des deux types que nous voulons comparer. Il s'agit d'un maître cordonnier[1] établi dans un village situé dans la banlieue de la petite ville universitaire de Coïmbra, nommé Cellas. Il est bâti sur un plateau sec, mais assez fertile, qui domine la ville. Les paysans trouvent à Coïmbra, cité de 18.000 âmes, un débouché pour leurs produits, et forment une clientèle qui n'est pas à dédaigner. Mais c'est parmi les bourgeois urbains que notre artisan a su trouver ses meilleurs clients. Ce voisinage a donc été pour lui un point

1. Cette étude a été faite avec la collaboration de M. le Dr Serras e Silva, professeur à l'Université de Coïmbra.

d'appui très précieux. Il est resté cependant dans son village natal, au lieu d'aller s'établir en ville, parce que cette combinaison présentait de grands avantages, surtout pour un homme actif et avisé. En effet, à Cellas, qui n'est séparé de Coïmbra que par quelques centaines de mètres, les loyers, la nourriture, et aussi la main-d'œuvre sont sensiblement moins chers qu'en ville. Ainsi, à la condition de se remuer, de savoir chercher et trouver de l'ouvrage à la fois dans les deux localités voisines, on pouvait profiter de ces avantages et arriver à concurrencer les boutiquiers de Coïmbra, qui aujourd'hui vendent le plus souvent des chaussures fabriquées à la mécanique dans les grands centres ou même à l'étranger. Toutefois, des droits de douane élevés atténuent très sensiblement la concurrence du dehors.

Avelino de Moura, âgé de 46 ans, est né dans ce village, où son père exerce encore la profession de tailleur d'habits. Ce dernier a eu douze enfants, dont six sont encore vivants. C'est dire que la misère a souvent fait sentir ses effets dans le ménage. L'ouvrier, ayant appris le métier de cordonnier, a été occupé longtemps chez divers patrons de la ville voisine. C'était un bon travailleur, sobre et économe, comme le sont souvent les gens du nord. Avec un maigre salaire il réussissait non seulement à vivre, mais encore à aider ses parents. C'est d'ailleurs une tradition générale dans le pays que les enfants en état de travailler soutiennent leurs parents malades, infirmes ou âgés. Tantôt ils se cotisent pour fournir aux anciens une subvention mensuelle en argent ou en nature, tantôt ils les hébergent à tour de rôle pendant une période déterminée, ordinairement mensuelle, coutume usitée parmi toutes les populations désorganisées. L'ouvrier s'est marié il y a près de dix-huit ans avec Maria da Conceiçao, qui a également 46 ans. Ils ont deux enfants : Guilherme, 17 ans; Mario, 15 ans.

Moura avait trop d'énergie et de valeur morale pour rester simple ouvrier. Malgré la modicité de son salaire et les charges qu'il avait acceptées, il réussit à mettre de côté les quelques centaines de francs nécessaires pour monter un petit atelier de

cordonnier à façon. Par son activité, la qualité des articles qu'il livrait, et aussi par son intelligente initiative, il parvint à trouver peu à peu, tant à Coïmbra qu'à Cellas, des pratiques assez nombreuses pour nécessiter l'aide de plusieurs ouvriers ou apprentis. Actuellement Moura en emploie neuf, qui travaillent dans son atelier, sous sa direction immédiate. Le patron va visiter les clients, prend les commandes, fait ses achats, coupe les cuirs, distribue et dirige la besogne. Il ne fabrique rien à l'avance, ce qui limite au minimum le capital engagé. Enfin, il se charge des réparations. Sa femme, tout en faisant son ménage, trouve encore le temps de piquer à la mécanique les pièces de chaussure et de surveiller l'atelier pendant les absences obligées du mari. Le second des fils apprend le métier de son père et travaille avec lui; son frère aîné a préféré le métier de typographe, qu'il exerce à Coïmbra, tout en demeurant chez ses parents.

Les ouvriers employés par Moura sont de braves gens, simples, rarement ivrognes, mais peu développés, volontiers flâneurs et babillards. Ils ne consentent à travailler le lundi que lorsque la besogne est particulièrement urgente. Ils sont payés à la tâche, et gagnent de un à deux milreis (5 fr. 55 à 11 fr. 10) par semaine, selon leur habileté. Cela représente un salaire de 1 fr. 11 à 2 fr. 22 par journée de 11 heures. Ces ouvriers campagnards ignorent totalement l'association, et n'ont guère à compter, en cas de besoin, que sur les sentiments charitables du voisinage. S'ils réussissent à vivre dans ces conditions, c'est grâce au bon marché de la vie dans ce village, à leur frugalité et aussi à ce fait que presque tous disposent d'un petit potager qui leur fournit une partie de leur subsistance.

Notre artisan est propriétaire de la maison dans laquelle il a son atelier au rez-de-chaussée et son logement au premier étage. Trois pièces sont réservées à l'atelier : la plus grande, avec une porte et une fenêtre sur la rue, réunit tous les ouvriers; dans la seconde, très petite, et éclairée seulement par la porte, se trouve l'établi de coupe et la machine à piquer; au fond, la troisième pièce, simple cabinet noir, sert de magasin pour les cuirs, etc. Le logement, auquel on accède par un esca-

lier placé au fond de la cour, comprend cinq pièces : une cuisine où l'on mange; une sorte de petit salon ou parloir; une chambre pour les parents, garnie d'un grand lit de bois; une autre chambre pour les fils, avec deux lits de fer; enfin une chambre en réserve. Toutes sont claires, bien aérées, et leur volume varie de 20 à 25 mètres cubes. Le mobilier est très simple, mais proprement tenu. La valeur de l'immeuble est de 900 milreis (4.550 fr. environ). Moura loue une partie du rez-de-chaussée moyennant une redevance annuelle de 10 milreis (55 fr. 50). Cette maison représente les économies qu'il a faites sur ses bénéfices, et ce n'est pas là un mince résultat pour un homme qui non-seulement est parti de rien, mais encore a dû traverser beaucoup de difficultés. Il convient d'y ajouter la valeur du mobilier, 100 milreis (environ 555 fr.), et celle de l'outillage, qui vaut à peu près autant.

L'alimentation de ces bonnes gens, bien que meilleure déjà que celle des ouvriers, reste simple et frugale. Le matin, ils déjeunent d'un bol de café avec un morceau de pain blanc; à midi, ils ont la soupe aux légumes, un plat de morue avec des pommes de terre, ou des sardines, et un peu de vin; le jeudi et le dimanche, l'éternelle morue sèche est remplacée par un plat de viande; le repas du soir est composé d'une soupe à l'huile et de quelques sardines, avec du vin. Le pain est communément fait de farine de maïs. Les denrées de consommation se paient au comptant, mais l'artisan jouit d'un crédit raisonnable chez le négociant de Coïmbra qui lui vend ses matières premières. Ce crédit ne dépasse d'ailleurs guère 30 milreis (165 fr.).

Moura évalue son gain quotidien à un milreis (5 fr. 55), mais il comprend dans cette somme la valeur du travail de sa femme. Cela représente pour l'année entière un revenu net qui doit varier entre 1.700 et 1.800 fr. L'aîné des fils reçoit à l'imprimerie 200 r. (1 fr. 35), et le plus jeune gagne chez son père 200 r. (1 fr. 10). Le total des recettes de la famille est ainsi de 8 fr. par jour environ, soit 2.400 à 2.500 fr. par an. Si le travail se maintient sans chômage prolongé, les Moura sauront en profiter pour économiser sur ce modeste budget les ressources néces-

saires pour la garantie de leur vieillesse. Pour le moment, les choses vont bien, et, sauf quelques mauvaises créances qui occasionnent chaque année pour une centaine de francs de pertes, rien ne vient troubler la quiétude de ces laborieux artisans. Leur santé est bonne, grâce à la salubrité du lieu plus qu'à leur hygiène, qui est très élémentaire.

Moura a toujours soutenu ses affaires par son propre effort, sans recourir à aucun appui extérieur. Il a pour maxime que l'on doit déranger les autres le moins possible. En revanche, il rend volontiers service à ses voisins, par exemple en prêtant à un confrère un outil qui lui fait défaut. Son fils Guilherme fait partie du *Monte pio* de son imprimerie, c'est-à-dire d'une société de secours mutuels, dont il recevrait une subvention de 240 r. (1 fr. 32) par jour en cas de maladie, et en outre les soins médicaux et les médicaments en échange d'une petite cotisation hebdomadaire de 80 r. (0 fr. 42). Il a versé en outre un droit d'entrée de 2.400 r. (13 fr. 30).

Tout le monde dans cet atelier, à l'exception d'un apprenti, sait lire et écrire, grâce à l'école paroissiale gratuite, dont la fréquentation est légalement obligatoire de six à douze ans. Au point de vue religieux, les Moura sont catholiques et pratiquent assez régulièrement, mais sans ferveur. Nous sommes ici au village, où la foi s'est mieux conservée que dans les villes, et où l'on tient au moins à garder les apparences.

Moura acquitte toute une série de taxes directes. C'est d'abord l'impôt sur les loyers qui monte à 4 milreis (22 fr. 20); puis viennent : l'impôt foncier (*predia*), 2.800 r. (15 fr. 50); la contribution industrielle, 3.000 r. (16 fr. 65); la taxe de voirie 200 r. (1 fr. 10); la taxe sur les chiens (l'ouvrier possède un de ces animaux), 640 r. (3 fr. 52); la *congrua* paroissiale, 200 r. (1 fr. 10). Cela fait un total de 60 fr. 07, auquel il faut ajouter le montant des impôts indirects sur la consommation, soit au moins 90 fr., et pour l'ensemble environ 150 francs. Nous estimons que ce chiffre est plutôt inférieur à la réalité. L'ouvrier a été dispensé du service militaire.

Le maître cordonnier possède les droits électoraux au double

titre du cens et de l'instruction primaire ; il y tient et les exerce régulièrement.

Dans ce village, les influences étrangères n'ont presque aucune action. On n'y voit paraître que très exceptionnellement des ouvriers du dehors. En revanche, il commence depuis quelques années à fournir son contingent à l'émigration. Plusieurs membres de cette famille sont partis pour le Brésil. Ce fut d'abord un frère du père ; il a passé l'océan avec le projet de gagner sa vie comme ouvrier. On pense qu'il réussit à vivre, mais comme jusqu'ici il n'a point envoyé d'argent, les siens commencent à craindre un insuccès. Tout récemment, un neveu de la mère, jeune ouvrier cordonnier, a émigré à son tour ; puis un second l'a suivi dans l'intention d'ouvrir là-bas un petit commerce. On ignore encore ce qu'ont été leurs débuts.

En résumé, si cette famille vit d'une manière modeste, presque pauvre, il n'en est pas moins certain qu'elle se trouve actuellement dans un état de prospérité bien caractérisé. Ce résultat, que l'on doit considérer comme exceptionnel, tient à trois causes principales : 1° à l'effort laborieux et à l'esprit d'économie de l'ouvrier et de sa femme ; 2° à ce fait que leurs enfants sont restés peu nombreux et, par conséquent, ne leur ont pas coûté beaucoup ; 3° enfin, à ce que ces mêmes enfants sont maintenant en état de gagner leur vie, si bien que leurs salaires viennent alimenter le budget commun. Il est évident, en effet, que si les Moura avaient à leur tour élevé douze enfants, ils ne seraient certainement pas arrivés au degré d'aisance relative que nous venons de constater. En outre, il a fallu des conditions de milieu très favorables pour permettre à Moura de réussir même dans ces proportions modestes. Le voisinage immédiat de la ville et l'extrême bon marché de la main-d'œuvre l'ont particulièrement servi. Mais pour un ouvrier qui s'élève ainsi d'un degré, combien d'autres sont retenus indéfiniment dans la pauvreté, sinon dans la misère ! Ainsi, la condition générale de la petite industrie est très analogue à celle du bâtiment en ce qui concerne la situation des familles ouvrières et les moyens d'élévation dont elles disposent.

A un autre point de vue, il est bien évident que la petite industrie à la main ne saurait constituer, à notre époque, la base d'une grande expansion économique. Cependant, elle représente encore, surtout dans un pays comme le Portugal, un élément de prospérité qui n'est pas à dédaigner. Les Portugais conservent des traditions de goût, d'élégance, de luxe, qui leur permettraient de reconstituer assez facilement et sur un pied avantageux certaines fabrications artistiques, qui ne peuvent se faire parfaitement bien qu'à la main. On peut citer à ce propos l'exemple du Danemark qui a su, dans ces dernières années, ouvrir le marché international à sa production d'articles de goût : porcelaines, orfèvrerie, objets d'ornementation. De même, le Portugal pourrait vendre au dehors avec profit des meubles, des bijoux, des faïences, des porcelaines et d'autres articles de prix, à la condition de leur donner une originalité et un fini propres à tenter la clientèle riche. Il faudrait aussi chercher à atteindre cette clientèle par des moyens appropriés. Nous verrons bientôt qu'il existe déjà dans le pays une tendance très caractérisée vers cette branche d'activité économique. Il convient de l'encourager avec sollicitude, car elle pourra donner avec le temps des résultats très appréciables.

III

L'INDUSTRIE MÉCANIQUE

Retard de la grande industrie en Portugal, ses causes. — La fabrication mécanique dans le nord. — La filature et le tissage à Guimaraes et dans les montagnes de l'est. — La fabrication mécanique à Porto et à Lisbonne. — État de la vie ouvrière dans la grande industrie. — Tendance actuelle de l'évolution industrielle. — Le problème de l'avenir.

En Portugal, le développement de la grande industrie a été singulièrement gêné par les événements. Au moment même où la machine allait faire son apparition et transformer la fabrication, les Portugais délaissaient celle-ci pour se consacrer à l'exploitation administrative ou commerciale de leurs colonies. Trompés par une fausse richesse, basée sur une action politique, bien plus que sur le travail, ils se considéraient un peu comme des grands seigneurs opulents, qui laissent à autrui les professions techniques. Quand vint la période funeste des révoltes et des coups d'État, la fortune disparut, sans que le travail pût y suppléer. Et lorsque enfin cette nation réussit à se reprendre et à jouir d'une paix suffisante pour laisser les affaires suivre un cours régulier, les hommes d'action se heurtaient à une situation extraordinairement difficile. Ils étaient peu nombreux. L'instruction technique était faible, le capital rare et timide, la clientèle petite et pauvre, la concurrence extérieure puissante. En un mot tout était à faire pour conquérir non pas les marchés étrangers, mais le marché national lui-même. Voilà le fait dont il est juste de

tenir compte pour juger la situation actuelle du Portugal au point de vue industriel.

Malheureusement ce qui faisait le plus défaut, c'étaient les hommes et surtout les chefs, les patrons. Nous avons constaté combien ils manquent à la culture. Leur petit nombre a causé de même la faiblesse de l'industrie, en la laissant aux mains de l'artisan, comme la terre était abandonnée aux mains du paysan. Depuis cinquante ans, cette situation tend à se modifier lentement. La classe moyenne s'est développée; le nombre des industriels a augmenté peu à peu; l'esprit d'entreprise s'est répandu. Mais l'engouement irréfléchi pour les carrières libérales et la politique a considérablement gêné le recrutement de la classe industrielle supérieure. En outre la gestion médiocre des affaires publiques a porté la fiscalité à un degré excessif, qui surcharge la production. La politique douanière a généralement manqué d'unité et de logique; après le régime du traité Methuen, qui ouvrait le pays aux articles anglais, on s'est porté vers un système de protection excessive, qui a dépassé le but. De tout cela est résulté un retard industriel qui n'est point encore récupéré, et qui ne le sera jamais si les Portugais de la classe aisée ne s'appliquent pas à évoluer dans un sens propre à les mettre en mesure de soutenir la compétition étrangère.

Aujourd'hui, on remarque aisément dans ce pays un mouvement industriel progressif qui certes n'est pas négligeable. Il est dû à deux causes principales. D'abord, la jeunesse instruite trouve les carrières intellectuelles si encombrées, si peu productives, qu'elle est poussée presque malgré elle à se tourner vers d'autres métiers. L'industrie et le commerce, et même l'agriculture, en ont profité quelque peu. Ensuite, la protection douanière, en réservant le marché national, a certainement favorisé ce mouvement. Mais cette seconde cause, toute artificielle, renferme un sérieux péril. Si la protection se relâche, les industries basées sur l'élévation des prix, conception anti-économique par excellence, tomberont certainement. Mais alors, par crainte de provoquer une telle crise, on se trouve lié au régime de la protection exagérée, qui a pour effet d'imposer aux consommateurs

un sacrifice, et les porte à réduire leur consommation. C'est là un cercle vicieux dont on ne sortira que par l'effort individuel des entrepreneurs. Sans eux, la protection ne donnera rien de bon, et restera un expédient employé en permanence pour soutenir la faiblesse et le laisser aller. Si au contraire ils veulent prendre la peine de préparer le terrain par leur intelligence, leur savoir, leur application, leur activité, la protection sera ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un appui temporaire propre à préparer l'avènement d'un régime régulier et naturel du travail industriel.

En supposant que les jeunes gens de la classe aisée reconnaissent enfin que le travail productif constitue la base essentielle de la prospérité, de la force des familles et de la nation entière, trouveraient-ils dans leur pays les éléments nécessaires pour alimenter la grande industrie? Oui, dans une mesure très suffisante. Le Portugal est muni d'une population ouvrière nombreuse, intelligente et assez laborieuse; elle n'attend que des chefs capables pour produire un travail considérable à un prix modéré. Le territoire fournit une quantité importante de matières premières, qui seraient plus abondantes encore si elles étaient bien exploitées. D'ailleurs, la position maritime de ce pays lui permet d'importer dans les meilleures conditions les minerais, les métaux, les textiles, etc. Il en est de même pour le charbon qui pourrait du reste être suppléé par les forces hydrauliques immenses de la région montagneuse. Ainsi, ce ne sont pas les ressources qui font défaut, mais bien la volonté, le savoir, l'expérience et l'activité nécessaire pour les employer.

Parmi les industries qui déjà ont évolué vers le régime du grand atelier mécanique, la plus ancienne et la plus importante est celle des textiles qui occupe à elle seule environ 25.000 personnes; elle est établie principalement dans les provinces du nord. La métallurgie a des usines à Lisbonne et à Porto, mais leur production est relativement faible, et se limite à des objets généralement peu compliqués et d'usage commun. En dehors de ces deux branches on ne trouve guère que des fabriques isolées, ou du moins très peu nombreuses dans chaque spécialité. Au-

dessous, on peut encore citer des fabriques d'une certaine importance, mais où le travail se fait surtout à la main, en sorte que leur condition se rapproche de celle de la petite industrie, au moins quant aux répercussions sociales; telles sont les tanneries, les fabriques de poteries et de briques, les teintureries, etc. Nous le répétons, des progrès notables ont été réalisés surtout depuis vingt ans dans la plupart de ces industries. Elles ont augmenté fréquemment leurs installations, leur personnel et le chiffre de leurs affaires. Mais, tout compte fait, l'activité de la grande industrie compte relativement pour peu de chose dans l'ensemble de la production du pays. Elle est encore loin d'offrir à la population le travail et les salaires qui pourraient compléter utilement les ressources fournies par l'agriculture, et améliorer d'une façon générale la condition de la classe ouvrière. Ces deux branches de l'activité nationale sont encore bien loin de s'équilibrer. La culture est trop pauvre pour consommer largement les produits fabriqués et faire prospérer l'industrie. Celle-ci est trop faible pour concentrer les travailleurs et offrir à la culture des débouchés avantageux. Ainsi se maintient de part et d'autre l'état de médiocrité économique, de retard technique, de pauvreté de la famille ouvrière qui caractérise la situation actuelle. Nous allons voir cette impression générale se dégager avec netteté des monographies qui suivent.

I. — L'INDUSTRIE TEXTILE DANS LE NORD.

Les centres principaux de l'industrie textile sont Lisbonne et Porto, mais surtout cette dernière ville, qui renferme les filatures et les tissages les plus considérables de tout le pays. Nous en parlerons tout à l'heure. Il nous paraît préférable de décrire en premier lieu un type appartenant à l'une des petites villes de fabrique dispersées dans les montagnes du nord et de l'est. Ici, l'industrie est généralement rurale, ce qui lui donne une physionomie particulière.

Guimarães est une petite ville de moins de 10.000 âmes, située

dans la région verdoyante et pittoresque qui s'étend entre le Douro et le Minho. Elle est dominée par de hautes collines granitiques entre lesquelles se creusent de profondes vallées couvertes d'une belle végétation. La région environnante donne en abondance le seigle, le maïs, la pomme de terre, les légumes, les fruits, l'huile et le vin. On y élève beaucoup de porcs et un peu de gros bétail. Autrefois, les terres basses produisaient en notable quantité le chanvre et surtout le lin. Cela explique l'ancienneté de la fabrication des tissus dans cette région. La concurrence des pays du nord a réduit de beaucoup la production des plantes textiles. Mais l'industrie de la filature et du tissage s'est pourtant maintenue et développée, toutefois aujourd'hui elle emploie principalement le coton. Il n'y a pas très longtemps que tout se faisait à la main; les femmes filaient à la quenouille et tissaient la toile, pendant que les hommes se livraient à la culture des champs. Un assez grand nombre de métiers, disséminés dans tous les villages de la région, battaient de façon plus ou moins régulière. Aujourd'hui, tout cela a bien changé. On ne trouve plus de fileuses promenant avec elles leur paquet de fibres grises ou blondes qu'elles tordaient entre leurs doigts. Quant aux métiers à bras, on en entend encore, mais ils disparaissent d'année en année devant le métier mécanique. En même temps, cette industrie tend naturellement à se centraliser, et elle a maintenant à Guimaraes un de ses groupements principaux.

Nous avons indiqué tout à l'heure que cette ville n'a qu'une faible population. Mais cela ne donne pas une idée exacte de son activité, car un bon nombre de ses ouvriers habitent les villages avoisinants, où ils peuvent se loger et se nourrir à meilleur compte. En outre, les familles paysannes envoient aux usines un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles dont le salaire s'ajoute au produit de la petite ferme. Enfin, des fabriques sont établies dans les vallées voisines, où elles utilisent la force des cours d'eau. Guimaraes est reliée par un embranchement à la ligne ferrée qui, partant de Porto, se dirige vers le nord pour se rattacher au réseau espagnol. Quelques

bonnes routes la mettent en communication avec les autres villes de province, mais, plus on avance vers le nord et plus les chemins deviennent étroits et difficiles. Ce fait n'est évidemment pas favorable à la prospérité industrielle de la contrée. Etudions maintenant, à titre d'exemple, une famille ouvrière adonnée principalement à la filature.

L'ouvrier habite un hameau, nommé Campellos, situé à quelques kilomètres de Guimaraes, sur le territoire de S. João da Ponte, paroisse de 700 habitants. Il s'appelle Antonio da Silva, et est âgé de 47 ans. Originaire de la localité, il a épousé la fille d'un de ses voisins, Joana Rosa, âgée de 49 ans. Le ménage a cinq enfants : trois filles et deux fils, qui tous vivent avec leurs parents. La mère de famille se consacre aux soins de la maison. Le second fils, âgé de 14 ans, est entré l'année dernière en apprentissage. Son aîné, âgé de 16 ans, a choisi l'état de forgeron et travaille comme aide chez un artisan du voisinage. Da Silva et ses trois filles sont occupés dans la même filature. Cette fabrique a été établie à Campellos en 1890, sur les bords d'une petite rivière qui lui fournit la force motrice, assez irrégulièrement d'ailleurs; cela nécessite l'emploi intermittent d'une machine à vapeur. L'établissement appartient à une société anonyme, et fonctionne avec des capitaux et un personnel portugais. En 1902, la même société a fondé à Guimaraes un tissage, qui facilite la marche de la filature; cette nouvelle usine est mue exclusivement par la vapeur. Un directeur gère l'ensemble des affaires, et des agents techniques dirigent les deux fabriques. Celle de Campellos ne travaille que du coton, importé brut des Etats-Unis et du Brésil. Elle compte 30.000 broches, et emploie environ 150 personnes. Les produits de cette filature ont pour unique débouché les tissages de la région; elle ne fabrique d'ailleurs que des filés dans les numéros moyens et gros, avec un matériel acheté en Angleterre. L'affaire marche avec régularité, et paraît être assez prospère. Mais cela tient surtout au bon marché de la main-d'œuvre, d'une part, et, de l'autre, à une protection douanière très élevée. Sans cette double circonstance, l'industrie cotonnière ne pourrait certainement pas sou-

tenir longtemps la concurrence extérieure. Son marché est trop restreint; elle n'est pas suffisamment spécialisée, ce qui complique beaucoup ses conditions techniques et économiques; enfin le rendement du personnel est médiocre. Chaque ouvrier conduit en moyenne 420 broches et produit à peu près 32 kilos de filés, avec une journée de 11 heures [1]. L'organisation syndicale et les grèves sont inconnues parmi cette population ouvrière, composée pour les quatre cinquièmes de femmes. La direction de l'usine dont il est ici question se préoccupe d'une manière notable du bien-être de ses ouvriers, ainsi que nous le constaterons tout à l'heure.

Da Silva est employé principalement comme fileur, mais, quand les machines chôment, on l'occupe à la manutention des marchandises. Son salaire est de 500 r. (2 fr. 75) par jour. Ses filles, âgées de 24, 22 et 19 ans, sont toutes les trois fileuses et reçoivent 200 r. (1 fr. 10). Ces salaires sont bien au-dessous de ceux que reçoivent les ouvriers similaires du nord de l'Europe, mais aussi la productivité de ces derniers est supérieure.

La famille que nous étudions ici tire presque tous ses moyens d'existence du travail salarié. Elle ne possède aucune propriété foncière, et occupe à titre de locataire un rez-de-chaussée composé de deux chambres, d'une cuisine et d'un bûcher. Cet étroit logis est meublé de la façon la plus sommaire, et ses habitants sont entassés les uns sur les autres; le loyer en est de 12 milreis (66 fr. 60) par an. Da Silva loue, en outre, pour 3 milreis (16 fr. 65), un petit enclos planté d'arbres fruitiers et cultivé en légumes; il élève un porc qui lui fournira sa provision de viande pour l'hiver. Ces ressources accessoires sont précieuses pour compenser la médiocrité du salaire. En effet, l'ouvrier gagne, dans les bonnes années, tout au plus 825 fr.; ses filles apportent ensemble, également dans les conditions les plus favorables, un

1. En Alsace, l'ouvrier fileur travaille 10 heures, conduit 450 à 500 broches, produisant en chaîne, n°s 28-33 anglais, 30 kilos sur métiers renvideurs et 35 kilos sur métiers continus à anneaux. On estime que la production est sensiblement la même en Belgique, en France et en Suisse, mais que le rendement est un peu supérieur en Angleterre.

peu moins de 1.000 fr.; le jeune forgeron, payé 190 r. (1 fr. 05) par jour, se fait environ 315 fr. par an. Ainsi, le revenu de la famille, sans y comprendre les produits du verger et le porc engraissé, atteindrait, au maximum, le chiffre de 2.100 fr. Ce résultat est assez satisfaisant, surtout dans un lieu où la vie est peu coûteuse. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il est dû à ce fait que quatre enfants sur cinq sont déjà en état de gagner quelque argent. Du reste, on ne peut considérer ces gains comme acquis d'une manière régulière. De temps en temps, des périodes de chômage viennent en réduire le chiffre. Aussi est-il à peu près certain que le revenu réel en argent du ménage ne dépasse guère 1.800 francs. Il est donc heureux que, dans cette région, le prix de la vie soit plutôt bas, pourvu qu'on se contente des denrées du pays.

L'alimentation de la famille est suffisante mais frugale. Le matin, on déjeune généralement d'une soupe aux légumes et au pain; à midi, le dîner se compose d'un plat de poisson sec ou de viande de porc, avec des pommes de terre, ou du riz, ou des haricots, du pain et du vin; le soir, on se contente d'une soupe. La dépense n'est pas considérable, car on n'achète guère qu'un peu d'épicerie, d'huile et de poisson. Comme le linge et les vêtements sont d'une extrême simplicité, l'entretien n'est pas non plus très coûteux. Il semble donc que Silva devrait être actuellement en état de réaliser de petites épargnes. Sa situation est d'ailleurs assez exceptionnelle, surtout parmi les familles qui vivent complètement du travail industriel; leur condition est la plupart du temps inférieure à celle des Silva, soit parce que leurs salaires sont moins élevés, soit parce qu'elles ont à leur charge des enfants en bas âge. La société propriétaire de la filature où travaille da Silva a fait des efforts louables pour améliorer cet état de choses. Elle patronne une coopérative de consommation, distribue des secours aux malades et aux infirmes, subventionne des écoles et commence à construire des maisons ouvrières.

En ce qui touche l'instruction, da Silva, sa femme et l'une des filles, Maria, savent lire; les garçons également. On trouve dans

la paroisse une école fondée par l'initiative particulière. Tous sont catholiques et pratiquent.

L'ouvrier paie, d'une part, à l'État la taxe industrielle : 1.020 reis (5 fr. 65) et, de l'autre, la *congrua* ou impôt paroissial : 150 reis (0 fr. 85). Il faut y ajouter, bien entendu, le montant des taxes indirectes sur les articles de consommation que nous estimons à 70 ou 75 francs. L'ouvrier a été dispensé du service militaire pour cause d'incapacité physique. Il est électeur politique et municipal.

Dans son ensemble, la population industrielle de cette région vit pauvrement, souvent même misérablement, parce que les salaires sont très modiques, tandis que les familles sont en général nombreuses. De plus, la combinaison du travail agricole avec celui de l'usine tend à rendre la main-d'œuvre moins exigeante, mais aussi elle est en moyenne peu habile. L'industrie textile rurale, maintenue principalement par le bon marché de la main-d'œuvre, et par une forte protection douanière, dépend exclusivement d'un marché intérieur fort limité. Il est donc difficile de prévoir une amélioration du régime actuel, qui au contraire serait aisément troublé par la moindre perturbation économique. C'est ainsi que, dans la région de l'Estrella où la filature et le tissage de la laine ont été prospères, les affaires ont périclité au cours des dernières années, en présence d'une concurrence étrangère par trop supérieure pour la qualité comme pour les prix. Une partie de la population ouvrière a cruellement souffert de cette décadence et a été rejetée soit vers la culture, déjà encombrée, soit vers l'émigration. D'où provient cet état de crise quasi permanent? Évidemment d'une médiocre organisation technique et économique. Les usines sont pour la plupart petites et faiblement outillées; elles ne produisent que des articles communs, et elles sont obligées de varier beaucoup les types, ce qui complique le travail. Les fabricants ne se donnent pas grand'peine pour chercher la clientèle; ils considèrent que l'exportation leur est impossible, sauf vers les colonies portugaises, qui leur sont réservées au moyen d'un tarif prohibitif; mais c'est là un débouché peu

important. Pourrait-on mieux faire et rendre à cette industrie une prospérité qui est aujourd'hui bien compromise? Pour répondre à cette question, nous devons d'abord étudier cette même industrie dans les villes de Lisbonne et de Porto, où elle a maintenant ses centres principaux.

II. — L'INDUSTRIE TEXTILE A LISBONNE ET A PORTO.

1

L'industrie textile s'est développée à Lisbonne assez récemment, principalement sous l'influence des mesures artificielles prises pour favoriser l'extension du travail mécanique. Lisbonne est d'ailleurs admirablement placée pour devenir un grand centre industriel, car la concentration des ouvriers, des matières premières et des denrées alimentaires y est très facile. En revanche, on y manque de capitaux et il faut importer à peu près tous les engins et outils dont on a besoin pour installer les usines. Ce sont là des difficultés sérieuses, mais non pas insurmontables, puisqu'un certain nombre de fabriques ont été montées et travaillent avec activité. Le plus difficile est de trouver les hommes capables d'écarter les difficultés en profitant des avantages de la situation.

L'ouvrier étudié dans ce précis se nomme Antonio d'Almeida Marcello [1]. Né à Rio Torto, concelho de Gouveia, où son père était ouvrier rural, il a aujourd'hui 35 ans. Sa femme, Maria Thomazia, âgée aussi de 35 ans, fille également d'un journalier, est originaire du même village. Ils ont émigré vers la grande ville dans l'espoir d'y trouver de meilleurs salaires.

Les époux Marcello ont trois enfants : Adelaïde, 12 ans; José, 10 ans; Antonio, 2 ans. Ce dernier est actuellement en nourrice à la campagne. Une cousine, Adélaïde Martins Passas, âgée de 34 ans, habite avec la famille moyennant un petit loyer mensuel; elle prend en outre sa part des travaux du ménage, lorsque ses occupations le lui permettent. L'ouvrier et sa

1. Étude faite avec le concours de M. A. Braamcamp de Matos.

femme sont employés dans la même fabrique : celle de M. Rato, qui produit des tapis et des tentures de qualité commune, en laine, en jute et en fibres, ainsi que des toiles d'emballage et des sacs confectionnés. Fondée en 1888 sur un pied très modeste, avec des métiers à la main, cette usine a réussi et occupe actuellement 170 ouvriers. Des métiers mécaniques et des machines accessoires ont été intallés, ainsi qu'une machine à vapeur de 25 chevaux, qui consomme annuellement environ 250 tonnes de charbon anglais, dont le prix actuel est de 31 francs la tonne, rendue à la fabrique. En parcourant les ateliers, on a l'impression que l'affaire est prospère et aussi qu'elle a grandi vite, car elle se trouve maintenant à l'étroit dans les bâtiments qu'elle occupe. Il en résulte de l'entassement et un certain désordre dans la distribution du matériel. Cependant, d'une façon générale, on remarque une préoccupation de bonne tenue et de propreté, bien que les locaux manquent un peu d'entretien. L'outillage vient d'Allemagne, d'Angleterre ou de France. Les matières premières : fils de laine, de coton, de jute et de coco, sont tirées principalement d'Angleterre, d'Égypte et de l'Inde. Quant à la production, elle se répartit entre la métropole et ses colonies; la première achète les tapis et tentures; les colonies demandent des sacs pour emballer le sucre, le cacao et le café. Ces débouchés se maintiennent grâce à une forte protection douanière, que les fabricants jugent absolument nécessaire. Le travail est assez régulier, et les ouvriers n'ont que rarement à souffrir du chômage; notons à ce sujet que, visitant la fabrique le 1er mai, nous l'avons trouvée déserte, le personnel observant soigneusement ce jour férié du calendrier syndical. Cela ne veut pas dire, du reste, que les ouvriers de Lisbonne sont des révolutionnaires ardents et turbulents. Ils ont bien leurs syndicats (*Associaçaoes de Classes*), et il existe même un groupement socialiste qui a un centre, et aussi des réglements minutieusement détaillés en de nombreux articles. Mais il y a là plus de façade que de fond. Les syndicats n'ont que peu de membres et une faible activité. Quant au parti socialiste, ce n'est guère, lui aussi, qu'une juxtaposition de petits

groupes dirigés par des personnalités rivales. D'une façon générale, l'ouvrier portugais est intelligent et s'adapte facilement aux nouveautés; il est tranquille et assez docile, lorsqu'il est dirigé d'une main ferme. Mais, comme tous les désorganisés, il devient aisément frondeur et flâneur, aussitôt que la direction faiblit. Dans ces conditions, bien que les conflits du travail ne soient pas très rares dans les grandes villes du Portugal, ils sont cependant moins fréquents et moins aigus que dans beaucoup d'autres pays. Le personnel de la maison Rato est passablement mélangé; on y trouve non seulement des Portugais venus un peu de toutes les provinces, mais encore des Espagnols, déjà anciens dans l'établissement, qui ne donnent aucun sujet de plainte. La journée normale dure dix heures. Les patrons sont bienveillants pour tout le monde, sans faire rien de spécial pour le bien-être ou l'avancement de leurs ouvriers. La seule institution à noter est une caisse de secours aux malades, alimentée avec le produit des amendes infligées au personnel en cas de retard, de malfaçon, etc.

Revenons maintenant aux époux Marcello. Le père, qui conduit un métier à tisser, gagne en moyenne 500 reis (2 fr. 75) par jour. Comme il s'agit ici de tissus communs ou même tout à fait grossiers, l'apprentissage est court et le travail facile. Il est rare qu'un tisseur surveille à la fois plusieurs métiers; ce n'est pas l'habitude, et on estime qu'il y a là une trop grande difficulté pour l'ouvrier. Cela explique, pour une part, la modicité du salaire. La mère, qui est employée comme aide et fait toutes sortes de menues besognes, reçoit 140 reis (0 fr. 78). Cela représente un gain annuel d'environ 825 francs pour le mari, et de 235 francs pour la femme, pour 300 journées de travail. Le total serait à ce compte 1.060 francs à peu près, bon an mal an. Mais comme le patron réserve à cet ouvrier certains travaux supplémentaires qui se font le dimanche matin, on peut estimer l'ensemble des salaires à une somme ronde de 1.200 francs. C'est avec cette maigre somme que la famille doit pourvoir à tous ses besoins, car elle ne possède aucune autre ressource, sauf une petite pièce de terre

dont Marcello a hérité de ses parents, et qui vaut 20 milreis (110 fr.); elle est louée à un beau-frère et rapporte annuellement 2 milreis (11 fr. 10), impôt non déduit. Les enfants ne gagnent encore rien; toutefois, la petite Adelaïde s'applique déjà aux soins du ménage pendant que son frère José est à l'école. La cousine qui demeure avec eux travaille au dehors à la journée, pour son compte personnel.

Cette famille habite tout près de la fabrique, rua des Admoreiras, une vieille maison construite dans une cour, le Pateo de Viagem. Leur logement, situé au rez-de-chaussée, se compose d'une chambre dont la porte d'entrée constitue l'unique ouverture; au fond de cette pièce s'ouvrent deux cabinets entièrement dépourvus d'air et de lumière, et c'est tout. La pièce d'entrée sert de cuisine et de salle à manger; en outre, la cousine y couche avec Adélaïde et son frère aîné dans un seul et même lit. Les parents dorment dans un des cabinets noirs. Le loyer coûte 26.400 reis (144 fr.) payables à raison de 12 francs par mois; la cousine verse pour sa part 700 reis (3 fr. 85), ce qui réduit la dépense mensuelle à 8 fr. 15.

Le mobilier de ce pauvre logis est réduit au strict nécessaire. La chambre des parents est garnie d'un lit de fer et de trois coffres en sapin qui servent à resserrer le linge et les vêtements. Dans la pièce d'entrée se trouvent une table et quatre bancs en sapin, un lit de fer, une malle, un petit fourneau en terre cuite, que l'on place dehors près de la porte quand on l'allume; quelques planches fixées au mur supportent la vaisselle indispensable et quelques ustensiles de cuisine. Il est à peine besoin de dire que les objets de lingerie et d'habillement répondent tout juste aux nécessités élémentaires. Tout compris, l'inventaire ne représente pas une somme supérieure à 350 francs. Ajoutons que mobilier et hardes sont tenus proprement.

Passons maintenant à l'alimentation de la famille. Elle est extrêmement simple : le matin, on mange un peu de pain avec du café noir; à midi, une soupe maigre, au pain ou aux pâtes et les légumes qui ont servi à la faire; le soir, une soupe à l'huile, ou bien un plat de morue avec des pommes de terre,

et du pain, tel est l'ordinaire. On y ajoute de temps en temps un verre de vin. La dépense normale par semaine est évaluée à 23 fr. 55.

Si cette dépense hebdomadaire se reproduisait régulièrement pendant cinquante-deux semaines, on arriverait à une somme totale de 1.224 fr. 60 qui, indépendamment de tout autre dépense, dépasse déjà les ressources du ménage. Aussi, quand un achat ou un paiement s'impose, on économise sur la nourriture. Les commerçants font d'ailleurs très peu de crédit. On paye au comptant les articles d'alimentation, et pour le surplus le crédit ne dépasse pas une semaine. Il s'ensuit que, si une période de chômage vient aggraver cette situation déjà si pénible, c'est la noire misère qui pénètre chez ces pauvres gens. Il en est de même en cas de maladie prolongée.

Marcello ne fait partie d'aucune association, principalement parce que l'étroitesse extrême de ses ressources ne lui permet pas de payer régulièrement les cotisations. D'ailleurs, il est peu au courant de ces choses. Son travail l'absorbe, d'une part, et de l'autre, étant complètement illettré, il reste en dehors du mouvement créé ou développé par les journaux populaires. Sa femme n'est pas plus savante que lui, et sa fillette, utilisée dans le ménage le plus tôt possible, n'a pas pu fréquenter l'école. L'aîné des garçons est plus favorisé, il va en classe, mais sans grand enthousiasme, car il n'est guère avancé pour son âge puisqu'il commence à peine à lire, et écrit tout juste son nom.

Les Marcello sont catholiques, mais ils ne pratiquent pas. Tout leur temps, disent-ils, étant absorbé par le travail, il n'en reste pas pour aller à l'église. En réalité, ils ont perdu l'esprit religieux, comme la grande majorité des ouvriers urbains.

En ce qui concerne les charges publiques, l'ouvrier ne paie pas l'impôt direct à Lisbonne ; mais nous avons constaté qu'il est taxé pour le lopin de terre dont il est propriétaire au village. Il acquitte en outre les impôts indirects et verse ainsi à l'État une somme qu'on peut évaluer à 50 ou 60 francs. Malgré cela, il est exclu du droit électoral. Marcello n'a pas fait de service

militaire, grâce au bon numéro qu'il a tiré au sort; un de ses neveux est actuellement soldat dans la Guinée portugaise.

Quant aux influences extérieures, nous avons constaté plus haut que la fabrique Rato emploie des ouvriers de nationalité espagnole. Ce fait est fréquent dans l'industrie textile. Celle-ci étant assez développée dans le nord de l'Espagne, principalement en Catalogne, les industriels portugais ont été souvent très satisfaits d'accueillir des ouvriers catalans expérimentés pour organiser chez eux la filature et le tissage mécaniques. On a fait venir aussi parfois, surtout pour le travail du coton, des contremaîtres anglais, belges ou allemands.

Cette famille représente un type social très analogue au précédent, en dépit de la différence des milieux. On peut donc le considérer comme normal dans les industries textiles portugaises. Il se place à un niveau très inférieur de la vie ouvrière, car les familles de ce genre sont maintenues indéfiniment dans un régime de pauvreté qui confine à la misère, et leur ferme toute issue vers une condition meilleure, ainsi que tout espoir d'avancement. Cette douloureuse situation a pour cause principale la simplicité extrême du travail, dans la grande majorité des fabriques, où on ne fait que l'article commun. Cela permet d'employer des hommes peu habiles, des femmes et des enfants, auxquels on offre un salaire d'autant plus minime que la main-d'œuvre abonde, grâce à la fécondité des familles et à la petitesse des exploitations rurales, insuffisantes pour employer tous les bras. Dans le nord de l'Europe, la situation de l'ouvrier textile est bien meilleure en général. Mais il est aussi plus adroit, plus actif et conduit par des patrons qui ont su porter leur industrie à un haut degré de perfection, tout en s'ouvrant des débouchés immenses.

Nous compléterons ce qui précède par quelques indications sommaires relatives à la situation de l'industrie textile dans la seconde ville du royaume, Porto. La capitale du nord a, depuis de longs siècles, la réputation d'une ville de commerce importante; mais, depuis cent ans, l'industrie a rapidement développé sa prospérité. Vers 1810, elle comptait à peine 80.000

âmes; en 1850, elle en avait 100.000, puis 140.000 en 1880; elle a 172.000 habitants aujourd'hui. Cette ville est ainsi devenue un centre assez important de fabrication, surtout pour les matières textiles; on y trouve des filatures et des tissages de coton, dont plusieurs occupent jusqu'à 2.000 ouvriers.

Quelques-unes de ces usines sont bien organisées, et installées dans des locaux vastes et aérés. Mais d'autres sont médiocres et insalubres. Leur situation économique est assez difficile, parce qu'elles doivent varier beaucoup leurs genres, ce qui augmente les faux frais et les pertes de temps. Elles ne produisent guère, du reste, que des articles de consommation courante, vendus soit dans le pays, soit dans ses colonies. Les ouvriers et ouvrières sont aisés à conduire, quoique enclins à la flânerie et à la critique. Beaucoup d'entre eux n'habitent pas la ville. Ils appartiennent à des familles agricoles des environs; comme il leur est impossible de rentrer chez eux chaque soir, ils se groupent pour louer dans les faubourgs des logements sordides, où ils s'entassent pour dépenser moins. Afin de leur permettre de retourner au village le samedi de bonne heure, on ne travaille ce jour-là que pendant la matinée, mais les autres journées sont portées à 10 heures et demie, au lieu de 10 heures, durée usitée dans les autres industries. On pense bien que ce régime de promiscuité n'est favorable ni à leur santé ni à leur moralité. La plupart vivent au jour le jour, sans souci du lendemain, sans réaliser la moindre économie sur un salaire d'ailleurs très modique. C'est dire que le niveau technique de ces ouvriers n'est pas supérieur à ce que nous connaissons déjà. Cependant, on nous a signalé quelques tentatives faites pour améliorer la production, notamment en habituant quelques tisseurs à conduire deux métiers à la fois. Mais cela est encore peu de chose, et l'organisation générale de ces industries reste loin en arrière de celle de leurs concurrentes étrangères. Ici encore on est amené à constater une insuffisance parallèle chez l'entrepreneur et chez l'ouvrier, qui ne sont évidemment ni l'un ni l'autre en état de faire face aux difficultés de l'organisation moderne du travail industriel.

C'est à la même cause qu'il faut attribuer la quasi-disparition du mûrier, du ver à soie, du moulinage, des cocons et du tissage de la soie dans le nord du Portugal, districts de Portalegre et de Bragança, où la production de la soie était autrefois assez prospère. Quelques tissages survivent encore, et Porto en possède un de quelque importance. Mais tous tirent maintenant de l'étranger leur matière première, et ne trouvent, comme les autres industries textiles, que des débouchés très limités.

III. — INDUSTRIES DIVERSES.

Après l'industrie textile, la plus importante paraît être celle de la construction mécanique, qui est représentée à Lisbonne et à Porto par des établissements d'une certaine importance. Ces usines, qui font de la petite construction et de la réparation, ont été généralement fondées par des étrangers. Il en est du reste de même pour les quelques fabriques qui produisent des tabacs, du sucre, de la pâte à papier et du papier, de la verrerie commune, etc. Elles achètent au dehors la majeure partie de leur matériel, — en particulier leurs machines, — ainsi qu'une forte proportion de leurs matières premières. Leurs ouvriers sont portugais pour la plupart. On rencontre quelques contremaîtres ou spécialistes appelés des pays du nord, et surtout des ingénieurs, bien que les techniciens portugais formés en France, en Belgique, en Suisse ou en Allemagne commencent à être assez nombreux.

Le personnel ouvrier ne manque ni d'intelligence, ni d'adresse, ni de docilité. Mais sa formation technique est en moyenne assez faible, et son rendement reste médiocre à cause de sa tendance à la lenteur et à la flânerie. Pour en obtenir un résultat suffisant, il faut le surveiller de très près, le tenir continuellement en main, et le guider d'une façon soutenue, sinon l'ouvrier perd du temps et travaille avec une certaine négligence. Or, il arrive trop souvent que le patron portugais ne se montre pas très assidu à ses affaires. C'est une habitude natio-

nale de veiller fort tard, aussi n'arrive-t-on au bureau qu'à une heure avancée dans la matinée, quand les ateliers sont en activité depuis longtemps. Malgré cela, on quitte les bureaux d'assez bonne heure dans l'après-midi, et ces courtes journées ne suffisent pas pour donner à une entreprise moderne l'élan et la surveillance dont elle a besoin. Comme, d'un autre côté, les capitaux sont rares et chers, les prix de revient et de vente se maintiennent à un niveau élevé, vis-à-vis d'une clientèle intérieure dont le pouvoir d'achat est relativement minime. Quant à l'exportation, il n'y faut pas songer en présence d'une concurrence extérieure qui domine le marché portugais lui-même pour tous les articles frappés modérément par la douane, et aussi pour beaucoup d'appareils, de machines et d'objets que l'industrie locale se voit dans l'impossibilité de fabriquer.

La condition des ouvriers employés dans les industries précitées n'est pas très sensiblement supérieure à celle de la main-d'œuvre textile, au moins en règle générale. On trouve là, sans doute, des spécialistes dont le salaire atteint un niveau assez avantageux, parce que les individus habiles sont relativement rares. Mais la majorité des travailleurs manuels doit se contenter d'une rémunération faible, même pour un pays où les gens n'ont pas de grands besoins. On a tenté d'organiser les ouvriers pour arriver à améliorer leur sort. Nous connaissons déjà les syndicats créés sous le nom de « Associations de Classes ». Ces groupements ont sur le papier une existence abondamment réglementée, mais en réalité leur action est faible et leur influence à peu près nulle. En fait, l'ouvrier est, dans la plupart des cas, abandonné à lui-même. Il essaie de se couvrir partiellement contre les risques de la vie au moyen des associations de secours mutuels, mais il n'y parvient même pas toujours, parce que ses ressources ne lui permettent de payer que de très faibles cotisations. Aussi ressent-il souvent l'étreinte de la misère, et on ne doit pas s'étonner de le voir recourir, quand il le peut, à l'émigration pour échapper à une position si peu sûre et souvent si pénible.

L'esquisse rapide d'une famille d'ouvrier mécanicien de Porto

va nous permettre de donner une portée plus précise et plus vivante aux observations qui précèdent.

Il y a quelques années, un Portugais, M. C. dos Santos, a fondé à Porto un atelier mécanique pour la construction et la réparation des appareils électriques, de la petite mécanique et de l'automobile. Son affaire a réussi, et marche avec une activité satisfaisante. Il occupe assez régulièrement 50 à 60 ouvriers de diverses spécialités, principalement des mécaniciens. La réparation des moteurs à gaz et à pétrole fournit une part importante du travail exécuté par l'atelier. La diffusion de l'électricité, pour laquelle on forme beaucoup de projets, pourra donner à cette entreprise un sérieux développement, quand on aura réussi à vaincre les obstacles politiques et administratifs qui, ici, tendent toujours à paralyser les initiatives.

José Fillippe, âgé de 24 ans, est employé dans cette maison comme ouvrier mécanicien. Il est occupé plus spécialement à l'entretien et à la réparation des voitures automobiles qui fréquentent un garage annexé à l'établissement. Il a appris en outre à conduire, ce qui lui vaut certains profits supplémentaires. Ainsi, sans être absolument spécialisé, cet ouvrier montre pourtant des aptitudes qui le placent au-dessus de l'ouvrier ordinaire. Il est marié, et sa femme, Rosa-Maria Silva, âgée de 25 ans, a eu déjà deux enfants ; Diamantino, 3 ans ; Maria, 17 mois. Elle s'occupe uniquement des soins réclamés par le ménage et les enfants. Fillippe reçoit un salaire de 600 reis (3 fr. 30) par jour, soit, pour l'année, environ 1.000 francs. En outre, lorsque son patron l'emploie comme conducteur d'automobiles, cet ouvrier reçoit des gratifications, dont il estime le total à environ 40 milreis (222 fr.) par an. Cela représente en tout un revenu dépassant un peu 1.200 francs. C'est avec cette somme que le ménage doit subvenir à tous ses besoins. Il occupe au deuxième étage un petit logement composé de deux pièces et d'une cuisine, pauvrement meublé et d'une propreté médiocre. Le mobilier se compose de : un lit de fer, un berceau, une commode, une table de sapin, quatre chaises, une toilette, un bain de pied, un petit fourneau de

cuisine, les ustensiles et la vaisselle indispensables. En outre de quelques vêtements très simples, le ménage possède : six draps, deux couvertures, douze chemises, quatre caleçons, six paires de bas, six jupons, des mouchoirs et autres menues pièces de lingerie ; une paire de bottes, une paire de sabots, une paire de souliers, une paire de pantoufles. La valeur approximative de tous ces objets ne dépasse pas 40 milreis (220 fr.).

Essayons maintenant d'évaluer les dépenses de la famille. Le loyer du logement est de 24 milreis (132 francs). L'alimentation, très frugale, se compose essentiellement de soupes à l'huile et aux légumes, de morue sèche ou de poisson, qui est abondant et à bon marché, de légumes frais ou secs, de riz et de pain. Les jours de fête, on remplace le poisson par un peu de viande. L'ouvrier boit du vin en petite quantité : à peu près un verre à chaque repas. L'ordinaire comprend trois repas : le matin, une tasse de bouillon et du pain ; à midi, la soupe, du poisson avec des pommes de terre et un plat de légumes ; le soir, le menu est à peu près le même qu'à midi. Ceci représente le régime normal, mais il est arrivé plus d'une fois qu'on a dû réduire la consommation pour équilibrer la recette et la dépense. En effet, les frais de nourriture, calculés sur la base que nous venons d'indiquer, atteignent 525 reis (2 fr. 90) par jour, ce qui ferait pour l'année entière 1.058 francs. L'entretien coûte environ 100 francs. Les dépenses nécessaires forment donc un total de 1.300 francs, qui dépasse déjà sensiblement le revenu constaté. Mais ce n'est pas tout. Il faut ajouter à cela certains besoins, les uns exceptionnels, les autres réguliers. Tels sont les frais occasionnés par la naissance des enfants ; l'un d'eux, malade dès ses premières semaines, a coûté à lui seul 30 milreis (160 fr.) ; chaque baptême est revenu à 1.500 reis (8 fr. 50), y compris le petit régal traditionnel. L'ouvrier a obtenu de son patron un prêt dans le but de racheter une partie de son service militaire, et il rembourse peu à peu cette somme à raison de 600 reis (3 fr. 33) par semaine. Enfin, Philippe est fumeur, et boit de temps en temps un verre de vin avec les camarades ; l'ouvrier estime à 600 reis (3 fr. 33) par semaine les

dépenses de ce chef, dont 420 reis (2 fr. 30) pour le tabac ; on sait que les besoins superflus sont aussi les plus tyranniques. Ces chiffres indiquent à quel point le budget de cette famille est instable. Comme elle fait la plupart de ses achats au comptant et n'obtient aucun crédit au delà d'une semaine, quand l'argent manque, il faut économiser sur la nourriture. On vit alors de soupe, de pommes de terre et de pain sec.

Notons encore une autre dépense dont l'utilité n'est pas contestable. L'ouvrier fait partie d'une société de secours mutuels, à laquelle il verse 33 cent. par semaine. En échange, il recevrait en cas de maladie 260 reis (1 fr. 43) par jour, pendant un mois et, en outre, les soins médicaux. Il appartient aussi à un syndicat dont la cotisation est de 42 reis (20 cent.) par semaine ; en cas de décès, le syndicat pourvoit aux funérailles de ses membres. Le ménage trouve encore un certain appui réciproque chez ses voisins. En cas de besoin, on garde les enfants, on soigne les malades, on se rend de petits services. Tout cela n'est pas à dédaigner, car cette aide mutuelle est précieuse pour de pauvres gens dont les moyens d'existence sont si étroits.

Fillippe et sa femme savent un peu lire et écrire ; ils ont appris à l'école paroissiale gratuite. Ils sont catholiques et vont à l'église sans répugnance lorsque l'occasion s'en présente, par exemple pour un mariage, un baptême ou un enterrement. Mais, en dehors de cela, ils ne pratiquent point, et c'est là un esprit très général chez les travailleurs de Porto.

L'ouvrier paie, en outre, des taxes indirectes sur sa consommation, l'impôt direct sur les loyers, dont le montant est pour lui de 3 milreis (16 fr. 65) par an. Il a été déclaré propre au service militaire et incorporé, mais, après six mois de séjour à la caserne, il a obtenu sa libération moyennant un versement de 85 milreis (471 fr. 75). Nous avons déjà indiqué que cette somme lui a été avancée par son patron, dont il a reçu par là une remarquable preuve de confiance et d'intérêt.

Au point de vue des droits politiques, l'ouvrier ignore s'il

est inscrit sur les listes électorales, et ne paraît pas s'en soucier beaucoup[1].

Les ouvriers de Porto ont à soutenir la concurrence d'un assez grand nombre de travailleurs venant soit des campagnes du nord, soit de la Galice espagnole. Nous avons déjà signalé l'activité de l'émigration dans les provinces du nord, ainsi que ses causes. Elle se fait surtout par Porto, qui lui fournit aussi son contingent sous la poussée de la misère.

La famille Fillippe représente assez exactement le type moyen de l'ouvrier de Porto. Quelques-uns sont dans une situation meilleure, mais beaucoup se trouvent dans une position plus difficile encore parce que leurs enfants sont plus nombreux. Il en est ainsi jusqu'au jour où ceux-ci, commençant à gagner leur vie, apportent dans la maison une aisance relative. C'est là un état de choses que nous avons rencontré déjà bien des fois, parce qu'il indique vraiment le niveau habituel de l'immense majorité des familles ouvrières en Portugal. Nous pensons que la démonstration de ce fait capital résulte indiscutablement des monographies qui précèdent.

*
* *

Les observations que nous venons de résumer nous amènent à une double conclusion.

En premier lieu, il est évident que la classe aisée, prise dans son ensemble, s'est montrée jusqu'à ce jour hors d'état de surmonter les difficultés très réelles qui s'opposent en Portugal au développement de la grande industrie mécanique. Il ne faudrait pas croire, en effet, que ces difficultés sont la cause unique ou même principale du retard industriel de la race lusitanienne. Si le milieu a ses inconvénients, il présente aussi des avantages dont on aurait pu tirer bien meilleur parti. Aussi l'observateur se sent-il en droit d'affirmer que l'obstacle essentiel provient de l'insuffisance sociale de la classe supérieure. Paralysée par ses défauts d'éducation, par ses préjugés, par

1. Les éléments de cette notice ont été réunis par M. dos Santos, chimiste à Porto.

son instruction superficielle et purement théorique, par sa prédilection pour les carrières intellectuelles et politiques, cette classe n'a pas suivi le mouvement moderne. Elle s'est attardée dans des idées, des méthodes et des procédés vieillis qui la mettent dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis des peuples du nord. On observe sans doute en Portugal un réveil de l'opinion, bien tardif malheureusement, mais déjà sensible, qui paraît orienter la jeunesse vers des préoccupations plus pratiques et plus utiles que celles du passé. Il faut encourager ce mouvement par tous les moyens possibles, et si on réussit à lui donner l'ampleur nécessaire, on verra bientôt que le Portugal peut faire avec succès de la grande industrie, car il possède de magnifiques réserves en forces vives, en main-d'œuvre, en matières premières. Nous le répétons, la seule chose qui manque encore ici, c'est le ressort humain. Tant qu'il demeurera insuffisant, la fabrication mécanique sera dans l'impossibilité d'étendre son activité, de varier sa production, d'alimenter la consommation intérieure, de tenir tête à la concurrence du dehors.

En second lieu, nous constatons que, grâce à sa faiblesse constitutionnelle, la grande industrie ne parvient pas à procurer le bien-être aux ouvriers qu'elle appelle dans ses ateliers. Elle ne peut leur offrir que des salaires très faibles, insuffisants pour permettre à la très grande majorité des familles de s'élever au-dessus de la misère. Cette situation est une conséquence naturelle de la précédente. Une industrie faible, médiocrement outillée, pauvre en capitaux et en débouchés, ne peut se maintenir que par la compression énergique des frais généraux, et par conséquent des salaires. Ajoutons que, si la classe dirigeante montre une aptitude assez médiocre pour l'industrie, la classe ouvrière, malgré de réelles qualités, n'est pas elle-même dressée suffisamment pour soutenir l'effort très rude du travail moderne. Nous dirons donc, pour nous résumer, que le peuple portugais n'a aucune chance de prendre rang parmi les nations industrielles, s'il ne réussit pas au préalable à modifier son éducation, de manière à préparer pour ses ate-

liers de nombreux patrons en état de comprendre, d'organiser et de conduire le grand atelier très concentré et très puissant, ainsi que des ouvriers assez adroits, actifs et avisés pour bien manier le machinisme moderne et pour s'entendre et s'associer en vue de défendre avec une ferme modération leurs intérêts collectifs.

CINQUIÈME PARTIE

LES TRANSPORTS ET LE COMMERCE

I

LES TRANSPORTS MARITIMES

Situation de la marine marchande en Portugal. — La navigation intérieure et le cabotage. — La navigation au long cours; l'intercourse avec les colonies. — Position actuelle du Portugal au point de vue maritime. — Le marin portugais; état des populations maritimes.

I. — INDICATIONS GÉNÉRALES.

Nous avons eu déjà l'occasion d'indiquer suffisamment les avantages et les inconvénients de la position maritime du Portugal [1], et nous avons constaté que les progrès de la marine à vapeur lui ont plutôt nui. En effet, la marine à voile y trouvait autrefois des points de relâche presque indispensables dont les paquebots n'ont plus autant besoin. D'un autre côté, le Portugal n'étant ni une région de grande production, ni un pays de transit, un mouvement maritime intense ne s'expliquerait

1. V. la première partie de ce travail.

guère. Malgré cela, les ports du royaume voient entrer chaque année plus de dix mille navires jaugeant environ 13 millions de tonneaux, et si on ajoute à ce mouvement celui des ports coloniaux, on dépasse les chiffres respectables de vingt-six mille navires et de 24 millions de tonnes. Hâtons-nous de dire, du reste, que ces chiffres imposants, tout en montrant que les ports portugais sont encore très fréquentés, ne représentent nullement la circulation réelle des marchandises introduites dans le Portugal et dans ses colonies, ou exportées. En effet, beaucoup de bâtiments ne débarquent ou ne prennent que des voyageurs, des ballots de correspondance, ou quelques tonnes de provisions ou de marchandises. La part du pavillon national dans ce trafic est minime [1]. En 1907, la marine marchande ne comptait dans la métropole que sept cents embarcations de toute espèce [2] pour 120.000 tonnes, dont cent six bateaux à vapeur pour 58.000 tonnes, et le reste à voile. Ces bateaux sont employés presque exclusivement au petit cabotage de port à port, ou bien au grand cabotage colonial, strictement réservés à la marine portugaise. La navigation au long cours se réduit à une ligne régulière entre Lisbonne et New-York, et à quelques voyages faits vers la côte d'Afrique, le Brésil et l'Argentine, surtout par des voiliers. Encore doit-on dire que ce mouvement est plutôt en voie de diminution. Ainsi, d'une part, malgré les circonstances nouvelles, le Portugal est encore touché par de nombreux navires, et, de l'autre, sa propre marine est en décadence. Cette anomalie s'explique par les causes générales qui ont déprimé l'essor économique de la nation, en la désorganisant dans ses institutions sociales.

Après ces indications générales, nous entrons dans l'examen sommaire de diverses branches des transports par eau.

1. Nous devons sur ce point de précieux renseignements à M. Pereira de Mattos, lieutenant de vaisseau et secrétaire de la *Liga navale*; il a publié un important ouvrage sur la marine marchande.

2. Non compris les bateaux de pêche.

II. — LA NAVIGATION INTÉRIEURE ET LE CABOTAGE.

La navigation intérieure n'est pas sans importance en Portugal, parce que les fleuves de ce pays, soutenus par la marée, peuvent être remontés plus ou moins. Mais seul le Douro, le Tage et le Guadiana admettent dans leur cours inférieur des bâtiments de mer d'un certain tonnage. La batellerie ne va pas beaucoup plus loin, parce qu'elle ne tarde pas à se heurter aux terrasses de la zone montagneuse, qui rendent les courants rapides et irréguliers. D'ailleurs, la sécheresse de l'été ne laisse aux rivières que bien peu d'eau. Quant aux canaux de navigation, ils sont inconnus en Portugal; ils seraient, du reste, difficiles et coûteux à établir en un tel pays; mieux vaut donc s'en tenir aux voies de terre. Ainsi, les transports fluviaux ne peuvent jouer qu'un rôle très secondaire, mais cependant déjà utile.

Le cabotage présente un intérêt beaucoup plus considérable, à cause du développement des côtes et de l'importance économique des villes qui les avoisinent. Les ports sont relativement nombreux et souvent très bons pour la petite navigation, qui n'a pas besoin d'une grande profondeur. Au nord du Tage, on en trouve cinq qui se relient aux chemins de fer, ce sont : Vianna do Castello, Villa do Conde, Leixoes, Aveiro, Figueira da Foz. Quelques autres sont séparés de la voie ferrée par une distance de plusieurs kilomètres, ce qui réduit sensiblement leur action. Au sud du Tage, le cabotage se rattache aux rails à Setubal; mais ensuite il faut aller jusqu'en Algarve pour les retrouver; là, les caboteurs desservent Lagos [1], Portimao, Faro, Olhao, Tavira et Villa Real. Mais ici le chemin de fer suit la côte et ne pénètre dans l'intérieur que par une seule voie, celle qui se dirige vers le nord du pays. Si les voies de terre étaient plus développées, le cabotage en profiterait sûrement

1. Ce petit port est situé sur une vaste baie, qui pourrait bien devenir l'une des stations de la grande voie maritime rattachant la Méditerranée au canal de Panama.

dans une mesure sérieuse. Dans les conditions actuelles, il occupe un certain nombre de barques à voile, jaugeant presque toutes moins de 100 tonnes et montées par quelques centaines de matelots. Ces braves gens font un dur métier dans cette mer presque toujours agitée et souvent dangereuse. La monographie qui suit va nous donner à cet égard des indications précises et intéressantes. Elle concerne un *Patron caboteur de Sétubal* [1], qui représente la moyenne des entrepreneurs de cette catégorie.

Nous avons eu déjà l'occasion de décrire la petite ville de Sétubal, située à l'embouchure du fleuve Sado. C'est à la fois un port de pêche très important, principalement pour la sardine, mais il arme aussi pour Terre-Neuve. On y trouve même de petits chantiers de construction, où l'on fait des bateaux en bois jaugeant jusqu'à 500 tonneaux, très fins voiliers, destinés à pratiquer le grand cabotage entre la métropole et l'archipel des Açores ou la côte d'Afrique. Depuis des siècles, on y récolte dans de nombreuses salines un sel très estimé pour la conservation du poisson, et qui s'exporte au loin. De multiples fabriques de conserves de sardines se sont établies sur l'estuaire, de telle sorte que les barques peuvent leur apporter directement le poisson ou charger les caisses préparées pour l'expédition. Aussi la ville, qui n'était guère qu'un gros bourg il y a trente ans, compte aujourd'hui plus de 25.000 âmes. Elle est reliée par chemin de fer avec Barreiro, faubourg de Lisbonne, sur la rive gauche du Tage, et de là avec le réseau général du pays. Mais c'est principalement par le cabotage que Sétubal expédie ses produits à Lisbonne, qui en consomme une partie et exporte le reste.

Parmi ces produits, outre le sel et le poisson conservé, il faut noter le vin, les oranges et autres fruits, ainsi que les légumes des nombreuses *quintas* qui font à la ville une ceinture verdoyante et fleurie. Les alluvions du Sado sont fertiles et la campagne est protégée des vents du nord par une chaîne assez

1. Étude faite avec le concours de M. Oliveira Leone, capitaine au long cours.

élevée, la Serra de Arrabida, qui sépare les deux fleuves voisins. Aussi peut-on pratiquer dans ce coin de terre privilégié les cultures les plus variées [1]. Les habitants de Sétubal disposent donc de ressources variées, en sorte que la vie matérielle n'est pas chère.

Le chef de la famille étudiée dans cette monographie, Manoel dos Santos Casaca, âgé aujourd'hui de 43 ans, est un petit entrepreneur de transports maritimes. Fils d'un capitaine au long cours [2], il a lui-même appris le métier de marin et a navigué d'abord comme mousse, puis comme matelot, puis comme patron de barque. Il habitait alors Lisbonne, où il fit en 1889 la connaissance d'une servante, Maria Caetana, originaire de Vizeu, où elle est née en 1861 ; ses parents étaient des paysans. Le marin l'épousa, bien qu'elle fût plus âgée que lui de quelques années, et il n'a pas eu à le regretter, car elle se montra excellente ménagère. Casaca alla s'établir à Sétubal il y a quatorze ans, réalisa quelques économies, ce qui lui permit de trouver un peu de crédit et de devenir maître caboteur, en profitant d'une bonne occasion. En 1902, un bateau de 70 tonnes, du type employé dans ces parages, encore en très bon état, fut mis en vente. Pour l'avoir neuf, il aurait fallu payer à peu près 14.000 francs ; on l'adjugea à notre marin pour 10.000 francs. Il ne possédait que 3.000 francs d'économies, mais l'une de ses tantes et quelques amis lui vinrent en aide pour compléter la somme. Auprès des banques il n'aurait trouvé aucun crédit, malgré son bon renom.

Entre temps, le ménage avait eu deux enfants : Adélaïde, âgée aujourd'hui de 19 ans, et Manoel, qui en a 17. La jeune fille aide sa mère dans les soins du ménage, et le jeune homme navigue avec son père depuis l'âge de quatorze ans.

L'entreprise de Casaca ne tarda pas à prospérer. Chargeant à

1. Nous y avons vu notamment une pépinière établie par un Français, M. Perrier, pour la culture du palmier d'ornement, qu'il expédie dans les pays du nord.

2. Les officiers de la marine marchande sont brevetés après un examen pratique passé à dix-huit ans. Ils doivent naviguer au moins une année comme lieutenants.

Sétubal les produits de la région, il les transportait à Lisbonne, passant par une courte traversée de l'estuaire du Sado à celui du Tage, et revenait avec un chargement destiné au commerce de son port d'attache. Ce trafic côtier, réservé au pavillon portugais, est assez strictement réglementé. Le nombre des hommes d'équipage, notamment, est fixé par la loi; les patrons et les pilotes doivent être munis d'un brevet, etc. Les matelots sont généralement rétribués à la part; on fait masse des sommes payées à titre de fret, et, après déduction des dépenses de navigation et de nourriture, le produit net est divisé en deux portions inégales. La première, fixée par l'usage à 55 %, appartient à l'équipage, le reste est attribué au bateau. En moyenne, le patron touche une centaine de francs par mois, et en plus une gratification de 10 francs par voyage. Les matelots reçoivent environ 60 francs, et le mousse de 30 à 60 francs, selon son âge. Lorsque le propriétaire du bateau est en même temps patron, il cumule le salaire prélevé comme chef de l'équipage et le profit acquis à titre d'entrepreneur. Dans ces conditions, Casaca pouvait réaliser bon an mal an entre 3.500 et 4.000 francs. Son fils gagnait de son côté, en dernier lieu, de 40 à 50 francs par mois. C'était là un excellent résultat, qui avait permis au marin de rembourser les emprunts faits pour acheter son premier bateau. De plus, la douane ayant mis en vente une barque de 20 tonnes confisquée à des contrebandiers, Casaca s'en était rendu acquéreur. Elle avait valu neuve 5 à 6.000 francs. Il l'eut pour 3.000 francs, somme qu'il put fournir en partie, et il emprunta le surplus. Il l'emploie également au service de cabotage entre Sétubal et Lisbonne. Mais un grand malheur est venu interrompre cette prospérité, qui lui avait permis de rembourser déjà presque complètement sa seconde dette. Dans l'hiver de 1908-1909, le plus grand des deux bateaux drossé par les courants, par temps de calme plat, s'est échoué et perdu sur les rochers de la côte. Il n'était pas assuré, à cause du taux élevé de la prime exigée par les compagnies, si bien que Casaca n'aurait reçu aucune indemnité, sans la touchante solidarité des maîtres caboteurs de Sétubal, au nombre d'une dizaine,

qui, se cotisant spontanément, remirent à leur camarade une somme de 1.000 francs et lui payèrent en outre six mois de son loyer. De leur côté, les clients de Casaca lui ont offert aussitôt de lui prêter la somme nécessaire pour acheter un autre bateau. Nous saisissons ici une application des lois économiques qui font des transports une industrie auxiliaire, nécessaire à toutes les autres. Le commerce qui a besoin du cabotage, vient au besoin le soutenir de son argent. Mais le brave homme hésite devant ces charges nouvelles et préférerait trouver un emploi de patron sur un bateau appartenant à autrui.

Comme toutes les villes en progrès, Sétubal a des quartiers anciens, avec des rues étroites, tortueuses, mal odorantes. Le niveau du terrain ne dépasse guère celui du fleuve, et il en résulte une humidité malsaine. Mais à côté, sur un sol plus élevé, on trouve des voies nouvelles que l'on a eu le bon goût de faire larges, propres, égayées par de la verdure et des fleurs. Les Casaca habitent dans le quartier neuf, avenue Todi, dans une maison de bonne apparence. Leur appartement, placé au dernier étage, est fortement mansardé. Il se compose de huit petites pièces, y compris la cuisine. Plusieurs sont claires et gaies: d'autres, avec leurs lucarnes, en forme de hublot, rappellent un peu trop une cabine de navire. Néanmoins, comme il est neuf, peint de couleurs claires, et tenu avec une propreté méticuleuse, ce logis est avenant et sympathique.

Le loyer annuel est de 66 milreis (366 francs). L'ameublement est très simple, mais suffisant et bien entretenu. On sent ici l'action d'une parfaite ménagère. La mère de famille est activement secondée par sa fille qui sait introduire dans le logis une certaine recherche en ornant les murs et en brodant des napperons, des tapis et des rideaux. Cet intérieur, où vit une famille que ses antécédents, son éducation, son mode d'existence rattachent évidemment à la classe ouvrière, laisse une excellente impression de confortable, de décence, de respectabilité. L'alimentation de ces braves gens, sans être recherchée, est cependant meilleure que celle des familles de simples matelots. Elle se compose principalement de légumes, de poisson,

de fruits; de temps en temps on remplace le poisson par de la viande de boucherie, qui dans cette ville est d'assez bonne qualité et d'un prix abordable. Les achats se font ordinairement au comptant, sauf pour l'épicerie que l'on paie par semaine. Les membres de cette famille ne sont guère exigeants au point de vue des récréations : les promenades dans la campagne avec des amis, avec arrêt dans quelque auberge où l'on joue aux boules en buvant un verre de vin, de temps en temps une séance de cinématographe — institution devenue partout essentiellement populaire, — parfois aussi le spectacle, quand une troupe théâtrale passe à Sétubal, voilà leurs distractions les plus coûteuses. Les Casaca étaient trop préoccupés d'amortir leurs dettes pour gaspiller leur argent en dépenses inutiles. C'est ce qui leur a permis de devenir en peu d'années propriétaires de deux bateaux, instruments d'une petite fortune espérée à bon droit, lorsque le malheur est venu ruiner d'un seul coup le résultat principal d'un si laborieux effort. Aussi comprenons-nous avec sympathie l'émotion du marin et des siens quand ils nous montrent, placé sous verre, un petit modèle du bateau qu'ils viennent de perdre. Cette catastrophe a douloureusement troublé leur existence, mais Casaca se sent encore jeune et vigoureux, et, loin de se décourager, il compte bien reconstituer son épargne et assurer la paix de sa vieillesse.

Nous avons constaté que le maître caboteur avait trouvé chez ses collègues, ses amis et ses clients un appui efficace, que lui-même saurait à l'occasion donner réciproquement. Il n'a recherché aucun autre soutien, bien qu'il existe dans la localité diverses associations. On y trouve notamment des syndicats de marins, de charpentiers de navires, d'ouvriers du liège, de soudeurs de boîtes, etc., et aussi diverses sociétés de secours mutuels. Les pauvres sont secourus par la Miséricorde, qui possède en outre des hôpitaux, où elle soigne les malades gratuitement ou moyennant pension, selon les cas.

Casaca a reçu une bonne instruction primaire, et ses deux enfants ont été instruits dans les mêmes conditions. La mère sait à peine lire. On trouve à Sétubal quatre écoles primaires

pour les garçons, et autant pour les filles. Un lycée donne l'enseignement secondaire aux jeunes gens. Au point de vue religieux, les ouvriers pratiquent peu; ceux qui sont originaires du nord du pays, ainsi que les femmes, montrent un peu plus de zèle, mais la véritable ferveur est rare.

Notre marin paie comme impôt direct 10 % de son loyer, c'est-à-dire environ 36 francs. En outre, la ville est assujettie à l'octroi sur les denrées de consommation au profit de l'État, sans parler des diverses autres taxes indirectes. Il n'a pas fait de service militaire, grâce à des influences qui l'ont fait dispenser. Il est électeur politique et municipal.

En ce qui concerne le mouvement de la population, on trouve dans les ports de Sétubal et de Cézimbra de nombreux marins pêcheurs, originaires de la côte nord du Portugal et attirés dans les ports du midi par l'activité de la pêche de la sardine et du thon pour l'approvisionnement des fabriques de conserves. Ces gens du nord gardent assez fidèlement leurs mœurs, un peu différentes de celles des méridionaux; ils sont plus calmes, plus sobres, plus religieux, mais aussi plus lourds, plus routiniers, plus indifférents au confort et à l'hygiène. On remarque aussi une nuance sensible dans le caractère féminin. Dans les ménages du nord, la femme se montre généralement active et énergique; souvent c'est elle qui mène la maison. Dans le midi, les femmes sont plus molles, plus insouciantes; elles vivent volontiers un peu isolées dans leur intérieur et ne cherchent guère à exercer une influence dirigeante. Il y a là une différence d'éducation qui paraît tenir surtout aux conditions du travail. Les marins du nord naviguent beaucoup au long cours et pratiquent souvent l'émigration temporaire. Pendant l'absence des maris, ce sont les femmes qui gouvernent la maison, dont dépend fréquemment une petite exploitation rurale. Cela leur donne une autorité que les habitudes différentes du midi ne font pas naître.

En sens contraire, la région de Sétubal fournit quelques émigrants pour l'Afrique et le Brésil. Mais ils sont peu nombreux, parce que le travail ne manque pas dans la localité.

La famille que nous venons de décrire est exceptionnelle par

son esprit d'entreprise et de prévoyance. Cependant, on trouve à Sétubal plusieurs exemples analogues, qui témoignent des qualités propres de la race, et montrent ce qu'elle pourrait donner avec une éducation familiale plus forte, produisant en plus grand nombre les individus d'élite. Nous voyons en outre par cet exemple comment le petit cabotage est maintenu à Sétubal à la fois par les besoins du commerce qui trouve un grand avantage à l'employer, et par la protection de l'État. La situation est exactement la même non seulement pour les caboteurs des autres ports métropolitains, mais encore pour les petits bâtiments qui vont porter aux Açores, à Saint-Thomé, à Angola, des vins, des tissus et autres articles, et en rapportent du sucre, du café, des arachides, etc. L'activité de cette navigation reste naturellement, comme importance, en relation étroite avec celle des affaires. La première ne peut progresser que parallèlement à la seconde. Grâce au privilège légal assuré au pavillon national, le cabotage est d'ailleurs certain de conserver sa clientèle et de prospérer avec elle, le cas échéant.

III. — LA MARINE AU LONG COURS.

Abordons maintenant la question de la navigation au long cours, qui se divise en deux catégories. La première s'applique aux relations entre la métropole et ses colonies. Ici, le mouvement d'affaires n'est pas sans importance, et, de lui-même, le pavillon portugais en prend une certaine part au moyen de la navigation à voile, la plus simple, celle qui exige le moins de capitaux. Mais il se fût totalement effacé devant la concurrence étrangère, pour les services à vapeur, sans l'appui énergique du gouvernement. Le trafic avec les colonies africaines a été réservé, par assimilation avec le cabotage, et des lignes régulières ont été créées avec le secours du Trésor public. Le grand cabotage colonial vit donc surtout par l'emploi de moyens artificiels et il en sera ainsi tant que le Portugal restera placé dans les circonstances sociales et économiques que nous connaissons, tant que ses colonies seront

elles-mêmes dans une condition médiocre comme population et comme production. On nous a d'ailleurs affirmé que les services maritimes privilégiés et subventionnés ne sont pas dirigés de façon à répondre entièrement aux besoins. Le public se plaint fréquemment de la lenteur, de l'insuffisance, de l'irrégularité et de la cherté des transports. Ceci est un résultat inévitable du régime social combiné avec le monopole.

La navigation au long cours proprement dite, c'est-à-dire celle qui a pour but de mettre le Portugal en relation avec des pays étrangers, est réduite à peu de chose, nous le savons : une ligne de vapeurs vers New-York, quelques bateaux, presque tous voiliers de faible tonnage, expédiés dans l'Amérique du Sud, rien de plus. Comment pourrait-il en être autrement? Il n'y a en Portugal ni constructeurs, ni fabricants qui s'intéressent directement à la marine, ou du moins leur nombre est insignifiant, et leurs moyens d'action sont minimes. Pour constituer une marine marchande, on devrait acheter tout au dehors et engager des capitaux considérables, qui seraient fort mal rémunérés, car la concurrence étrangère ne permettrait pas de surélever le prix des frets. On ne peut s'attendre à voir les capitalistes jeter inutilement leur argent à la mer. Aussi, la marine au long cours aurait-elle déjà totalement disparu sans le secours de l'État qui, à force de subventions et de faveurs, lui permet de végéter chétivement. Le Trésor a fait dans ce but des dépenses considérables. Des entrepreneurs étrangers ont construit à ses frais : à Lisbonne des quais de 4.470 mètres de longueur, avec des hangars, des grues de 40 à 75 tonnes, deux formes de radoub, des voies ferrées ; à Leixoes, près de Porto, un port d'abri qui reste très incomplet [1] ; à Vianna dans le nord, un autre port plus petit, mais intéressant. L'usage de ces installations coûte aux navires portugais moitié moins cher qu'aux étrangers. Mais cela ne suffit pas pour créer ou pour entretenir une marine ; ce qui manque, ce sont les grands intérêts particuliers, seuls capables de faire les efforts et les sacrifices nécessaires pour atteindre un pareil but. Ces intérêts

1 Dans ces ports on a créé, à l'usage des émigrants, des postes de désinfection bien organisés.

sont si peu développés qu'ils interviennent à peine dans la gestion des ports. Celui de Lisbonne est administré par une commission nommée par le gouvernement, et celui de Leixoes, par une compagnie de chemins de fer qui le laisse dans un déplorable abandon. Les Chambres de commerce, si directement intéressées, n'ont qu'une influence très restreinte sur l'administration des ports; cela est le contraire même de la logique. Ajoutons que la législation maritime, quoique souvent remaniée, est incomplète et confuse, surtout en matière d'avaries, d'hypothèques, d'assurances, ce qui donne lieu à une jurisprudence contradictoire.

La condition du personnel de la marine au long cours est naturellement en harmonie avec l'état de cette industrie. Les matelots, originaires pour la plupart des villages maritimes qui bordent la côte nord, reçoivent un maigre salaire, dont ils délèguent une partie à leurs femmes. Souvent ils sont propriétaires d'une petite maison et d'un champ; la femme cultive celui-ci avec l'aide de ses enfants, et en tire de précieuses ressources alimentaires. Mais il est bien difficile à ces familles de marins de s'élever à une meilleure situation. Nous savons déjà que la pêche ne leur est pas beaucoup plus favorable. Il faut donc des circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'une famille de matelot échappe à la pauvreté chronique et parvienne à une certaine aisance.

Est-il permis d'espérer qu'une amélioration interviendra au profit de la marine marchande portugaise? Pour répondre à cette question, il faut distinguer. Le cabotage est certainement susceptible d'un sérieux progrès, car les éléments à transporter sont relativement abondants. Pour réaliser ce progrès, il faudrait employer des capitaux plus considérables, remplacer par de petits vapeurs les barques à voiles employées jusqu'ici, donner au service plus de rapidité et de régularité. Tout cela est possible, et nous savons que l'on y pense. Mais les projets de cette sorte se heurtent toujours au défaut d'argent. Si les négociants sont disposés à consentir exceptionnellement de petites avances à un marin tel que Casaca dont la conduite et les capacités sont bien connues, il n'en est plus de même quand

il s'agit de monter une entreprise exigeant des sommes assez élevées. Aussi est-il à prévoir que les choses resteront encore longtemps dans l'état primitif et médiocrement avantageux où elles se trouvent aujourd'hui.

Quant à la grande navigation, ses chances d'avenir sont plus faibles encore. En effet, la concurrence maritime est arrivée à un tel degré d'intensité, que toutes les marines du monde, ou à peu près, souffrent d'une crise extrêmement grave. Les navires sont si nombreux, les frets si bas, que beaucoup d'entreprises doivent laisser inactifs et désarmés une partie de leurs bateaux. Ainsi, le moment n'est pas favorable à un développement maritime quelconque. Mais en outre, quand bien même les transports maritimes n'auraient pas à souffrir de la pléthore actuelle et de la concurrence qui s'ensuit, le Portugal serait-il en position de constituer une marine au long cours un peu considérable? Nous devons insister sur ce point, qui préoccupe en Portugal beaucoup de bons esprits, car ils y voient l'un des éléments principaux du problème économique actuellement posé dans leur pays.

Rappelons d'abord que la concurrence acharnée des grandes marines ne permettrait en tout cas le développement de la marine marchande en Portugal qu'à l'ombre d'une protection allant jusqu'à la prohibition des navires étrangers, ou à peu près. C'est là déjà une grave difficulté. Ensuite, pour alimenter une marine, il lui faut un fret de départ. Nous savons que le Portugal en fournit peu, soit par lui-même, soit par le transit. Il faudrait donc avant tout augmenter considérablement la production indigène en vue de l'exportation. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. La marine, pour couvrir ses dépenses, doit trouver en outre du fret de retour. Elle en obtient une certaine quantité dans les colonies portugaises, qui fournissent à la métropole du sucre, du café, des arachides, etc. Elle pourrait aussi, si la concurrence le lui permettait, importer du charbon, des matières premières et des marchandises de consommation. Mais, la chose fût-elle possible, que cela n'irait pas très loin, parce que le pays n'est pas un grand consommateur et ne demande pas, par conséquent, de grosses quantités de marchandises. Le Portugal

pourrait-il devenir un entrepôt emmagasinant des matières premières et des denrées pour les répartir ensuite entre les autres pays? La chose est devenue pratiquement impossible, parce que des pays mieux placés ont déjà pris ce rôle et le remplissent d'une manière à peu près complète. On ne voit pas bien comment une petite nation faiblement organisée pourrait réussir à concurrencer les pays du nord, qui ont une avance si sérieuse.

Nous ne pouvons donc partager l'illusion des Portugais, qui espèrent rendre à leur patrie une prospérité maritime appréciable. Ce pays a aujourd'hui contre lui trop d'éléments contraires. Mais si, par un effort soutenu et vigoureux de l'initiative privée, on pouvait arriver à augmenter peu à peu la production agricole et industrielle, à développer les colonies, à activer les relations commerciales entre le Portugal et certains pays consommateurs, comme l'Angleterre, la France, les États-Unis et le Brésil, il est bien évident que la marine nationale, privilégiée comme elle l'est, ne pourrait manquer d'en profiter. Mais sa prospérité ne peut être qu'une conséquence du progrès général de la production métropolitaine et coloniale. C'est ce progrès qu'il convient donc de poursuivre avant tout. En attendant, il serait bon d'étudier de près la situation et le fonctionnement des lignes subventionnées, afin de voir s'il n'y a pas là des erreurs à redresser et des réformes utiles à réaliser. Nous avons déjà constaté que la même étude s'impose d'une manière urgente en ce qui touche l'organisation, la gestion et les débouchés des ports.

II

LES VOIES TERRESTRES

Routes et chemins. — Leur insuffisance. — Isolement de certaines régions. — Dommage économique causé par cette situation. — Les chemins de fer. — Lenteur de leur développement. — Intervention de l'État. — Situation actuelle. — Les ouvriers de chemins de fer.

I. — ROUTES ET CHEMINS.

A bien des reprises, nous avons dû constater l'insuffisance des routes et chemins, soit au point de vue du nombre, soit à celui de l'entretien. Et pourtant, il n'est que juste de le reconnaître, des efforts sérieux ont été faits au siècle dernier pour réparer la négligence impardonnable des générations précédentes. Des routes ont été établies entre tous les centres de population un peu importants. Ces routes sont souvent bonnes, quoique l'entretien en soit médiocre. Mais en beaucoup d'endroits, de simples pistes ou des sentiers défoncés relient entre eux les villages. Des contrées entières sont absolument dépourvues de chemins dignes de ce nom, et demeurent ainsi dans un état d'isolement qui ne permet ni de les mettre en valeur, ni de les coloniser. Aussi les procédés de transport sur routes sont-ils fort primitifs. Le paysan ne connaît que le char à bœufs, lourd et lent. Souvent même ce véhicule ne peut passer, et il faut porter les denrées à dos de mulet, de cheval ou d'âne. Dans ces conditions, tout charroi est onéreux. Beaucoup de

produits deviennent invendables, et restent sur place. Les denrées agricoles se répartissent mal, ne se vendent pas au meilleur prix. Il est du reste impossible, dans bien des cas, de faire les cultures les plus avantageuses, parce que le transport rapide des récoltes est impossible. Enfin les chemins de fer ne sont pas alimentés comme ils devraient l'être pour donner de bons résultats. C'est là évidemment une cause capitale de stagnation économique et sociale.

Cette situation si dommageable n'est pas imputable aux pouvoirs publics seuls. Peut-être auraient-ils pu faire davantage, mais ils avaient à pourvoir à des besoins immenses et variés, non seulement dans la métropole, mais encore aux colonies. La tâche dépassait réellement les ressources. Les particuliers auraient dû aider l'État, et dans ce pays de grande propriété foncière, il semble bien que les maîtres du sol auraient pu contribuer de leur côté, et dans leur propre intérêt, à l'amélioration et au développement des chemins secondaires. Mais pour cela il eût fallu résider dans les campagnes, s'intéresser aux choses de la terre, prendre une part active à la gestion des affaires communales, comprendre le rôle des transports, et s'associer pour les organiser. Des propriétaires absentéistes ne songent guère à ces détails. Leurs domaines rapportaient, soit par le petit fermage, soit par l'élevage extensif, cela suffisait; à quoi bon se donner du souci pour mieux faire? Mais, pendant ce temps, le pays ne se développait que fort peu, en comparaison des autres États occidentaux, et peu à peu l'orientation sociale s'établissait dans le sens de l'expropriation graduelle des anciennes familles. Ainsi va le monde. Les forces sociales méconnues agissent sourdement, sans repos ni trêve, et se tournent contre ceux qui n'ont pas su comprendre leur fonction et faire leur devoir. Pour créer et maintenir la propriété dans toute sa réalité et dans toute sa puissance, il ne faut rien négliger pour la rendre productive et utile à l'ensemble de la société. Malheureusement, cette grande vérité sociale est, aujourd'hui encore, trop peu comprise en Portugal, et cette erreur a sa répercussion naturelle dans l'insuffisance des voies de

communication. Cela maintient une partie importante de la surface du pays à l'état de désert inculte et gêne partout le mouvement des échanges.

II. — LES VOIES FERRÉES.

Tous les transports sont régis par les mêmes lois générales, qui agissent avec une force proportionnelle à celle des moyens mis en œuvre. Lorsqu'une agriculture déjà florissante, une industrie en progrès, un commerce actif, en sentent vivement le besoin, ni les concours, ni les capitaux ne font défaut. L'initiative privée suffit pour entreprendre et construire les chemins de fer; elle sait trouver à bon compte les capitaux nécessaires. En outre, la même influence intervient pour conserver à l'exploitation le caractère d'industrie auxiliaire qui est également celui de la marine. Elle veille à ce que les tarifs restent modérés, et, au besoin, elle suscite des lignes concurrentes. Le fait s'est produit maintes fois en Angleterre et aux États-Unis. On comprend alors que, en règle générale, un chemin de fer ne doit pas être considéré comme destiné à réaliser par lui-même de forts bénéfices. Il suffit qu'il rémunère à un taux modéré les capitaux employés. Sinon, il manque à sa fonction la plus essentielle, qui est de faciliter le jeu de toutes les autres entreprises. Pour quelle raison, en effet, attribuerait-on aux compagnies des concessions comportant des avantages si exceptionnels : faculté d'user du domaine public, d'exproprier et de traverser la propriété d'autrui, de créer des causes de gêne et de trouble pour les particuliers, etc. Tout cela est accepté dans l'intérêt public, mais cet intérêt est trompé si le chemin de fer ne donne pas en échange toutes les facilités possibles aux transports. Ici encore le principal bénéfice doit être indirect, et se répandre sous la forme de travaux, de fournitures, de salaires, de fret à bon marché. Quand ces intérêts indirects n'existent pas, les chemins de fer n'apparaissent pas davantage. Il faut alors que l'initiative vienne du dehors, ou de l'État.

Mais, dans ce cas, la règle générale est faussée; l'entrepreneur exige davantage, ou bien l'État construit plus chèrement, le public paie la différence, grâce à l'élévation des tarifs ou à l'impôt. C'est là précisément ce qui s'est produit en Portugal. Dès 1844, le comte de Thomar proposa la construction d'une voie ferrée entre Lisbonne et la frontière. Mais ce projet ne fut réalisé que beaucoup plus tard, avec le concours des capitaux, des entrepreneurs et des ingénieurs étrangers, français surtout. En même temps, et avec la même lenteur, on établissait une autre ligne pour relier Porto à la précédente. Cette première artère reçut peu à peu de petits embranchements pendant qu'une ligne était poussée par lentes étapes de Barreiro, au delà du Tage, vers Beja et l'Algarve. Mais certains échecs financiers s'étant produits, le progrès s'arrêta et le réseau demeura incomplet. En pareil cas, l'intérêt général est trop évident pour qu'un gouvernement tant soit peu éclairé reste indifférent. Il est fatalement amené à intervenir. Déjà le Trésor avait soutenu la construction au moyen de garanties d'intérêt et de privilèges. En présence de l'indifférence des particuliers, on alla plus loin, et un réseau d'État fut commencé. Aujourd'hui, il s'étend sur une longueur de 1.000 kilomètres environ, et tend à faire des progrès assez rapides sous l'impulsion d'un fonctionnaire énergique et instruit, M. F. de Sousa, qui, en même temps, a su donner à l'exploitation une marche normale et régulière à laquelle on n'était pas habitué. De leur côté, les compagnies exploitent à peu près 1.700 kilomètres, dont près de 300 à voie étroite.

Il faut dire que la construction des chemins de fer présentait des difficultés sérieuses dans ce pays presque tout en montagne, hérissé d'obstacles, et où il fallait importer tout le matériel nécessaire. En outre, on ne pouvait compter sur un trafic très considérable, car l'agriculture vend et achète relativement peu, et les industries établies dans l'intérieur sont de faible importance. Cela suffit pour expliquer l'hésitation des capitalistes et les sacrifices prolongés du Trésor public. Aujourd'hui, malgré tant de difficultés, un réseau déjà étendu parcourt les régions

les plus riches du pays, commence à pénétrer les contrées les plus isolées, et se relie dans toutes les directions aux lignes espagnoles. Il est divisé en deux parties principales : celle qui est administrée par la Compagnie royale, et celle qui est régie par l'État ; le surplus, exploité par de petites compagnies, est peu de chose. D'une façon générale, la gestion est bonne et régulière, mais dominée par une tendance qui ne répond pas à la nature des choses. Déjà, l'insuffisance du trafic tend à maintenir les tarifs à un niveau assez élevé. En outre, d'autres circonstances agissent encore dans le même sens. Les capitaux étrangers engagés dans cette entreprise réclament de hauts dividendes ; de son côté, l'État, toujours besoigneux, s'efforce de tirer des chemins de fer le plus d'argent possible, soit pour enrichir le budget des recettes, soit pour fournir une garantie d'intérêt aux constructions neuves. Tout le système reste ainsi en dehors de la règle générale posée plus haut ; il se meut dans un cercle vicieux, où personne ne trouve vraiment son avantage, car, si les capitalistes sentent leurs intérêts toujours plus ou moins menacés, le public, de son côté, paie les transports trop cher.

Le personnel des chemins de fer est assez nombreux. Aucune autre industrie portugaise n'emploie sous une forme aussi concentrée une telle foule de salariés. Il en est peu qui patronnent aussi largement le personnel, au moins pour ce qui concerne les grands réseaux. Des caisses de secours et de retraites ont été établies ; elles sont alimentées par des retenues sur les traitements, auxquels s'ajoutent des subventions fournies par l'exploitation. Mais l'échelle des salaires est plutôt faible, et les petits employés se trouvent sensiblement dans la condition ordinaire de l'ouvrier en Portugal, c'est-à-dire qu'ils ont de la peine à vivre.

Nous pouvons résumer cette rapide esquisse en quelques formules indiquant les répercussions principales de la situation.

La lenteur du développement de la production a fait celle de la construction des voies ferrées.

La nécessité de tirer du dehors tout le matériel employé a

contribué également à retarder l'extension des chemins de fer, car celle-ci n'était appuyée directement sur aucune industrie nationale.

Le recours aux capitaux et au personnel étrangers, en accroissant les charges, a dénaturé dans une certaine mesure le rôle des chemins de fer en renchérissant le prix du transport.

L'intervention de l'État a contribué à accélérer la construction, mais celle-ci a été entravée, d'un autre côté, par les charges fiscales imposées aux compagnies. D'ailleurs, l'État agit directement pour maintenir les tarifs à un niveau assez élevé, afin de se procurer les ressources nécessaires pour étendre son réseau. Or, il n'est pas normal que le trafic subventionne la construction, car alors celle-ci se fait aux dépens des transports actuels, qui sont surchargés au profit de l'avenir.

Enfin, les chemins de fer ont à souffrir d'une façon générale de l'insuffisance des routes et chemins, des ports, de la médiocre organisation du travail, qui entraîne l'insuffisance de la production, enfin des agitations politiques, qui troublent la vie économique par une foule d'interventions injustifiées.

III

LE COMMERCE

Les spécialités commerciales, leur raison d'être et leurs effets. — Commerce intérieur. — Commerce d'importation. — Commerce d'exportation. — Protection ou libre-échange. — Le tarif douanier et les traités de commerce. — La Banque et les capitaux. — La circulation monétaire et le crédit.

I. — GÉNÉRALITÉS.

Le commerce, intermédiaire placé entre la production et la consommation, leur est si nécessaire, que nous le voyons apparaître dès les origines de l'histoire. Un facteur économique de cette importance ne peut manquer, évidemment, de jouer en même temps un rôle social de premier ordre. En effet, le commerce, exercé comme métier principal, a positivement dirigé l'évolution de certains peuples, parmi lesquels il suffira de citer les Grecs et les Carthaginois. Plus tard, les Italiens ont été aussi fortement influencés par le commerce, et les Portugais eux-mêmes, après la décadence des républiques marchandes de l'Italie, se sont tournés, également, avec trop d'exclusivisme vers cette branche du travail. La découverte de la route des Indes et de l'Amérique les a par la suite engagés plus encore dans cette voie. Or, la pratique trop exclusive du commerce présente un grand danger. Comme c'est là une fonction économique auxiliaire, si elle n'est pas basée sur une production nationale

intense, elle reste soumise à bien des causes de trouble. Et si la concurrence, la guerre, la découverte de voies nouvelles, ou de nouveaux centres de production viennent à réduire l'activité commerciale, la prospérité entière de la nation est compromise. C'est l'inconvénient ordinaire des spécialités exclusives, mais ici il est aggravé encore par la mobilité extrême des circonstances susceptibles d'influencer le mouvement commercial. En outre, le commerce, par ses exigences spéciales, tend à désorganiser les familles qui le pratiquent. Il ne les attache pas très solidement au pays, car un comptoir se déplace assez aisément; il pousse au mélange des types, puisque le commerçant voyage et s'établit là où le mènent les affaires; son caractère aléatoire basé sur le calcul et les combinaisons, donne à l'esprit une tournure particulière, faite de finesse et de tendance spéculative; le gain facile, l'accumulation de la richesse, portent au luxe et à la corruption, agents très actifs de désorganisation sociale. L'habitude d'un travail, qui repose avant tout sur les prévisions et les combinaisons de l'esprit, éloigne des métiers techniques et pousse vers les professions purement intellectuelles. Plus la formation sociale primitive est ébranlée, et plus grande est l'action dissolvante de ces diverses influences. La race portugaise a ressenti vivement toutes ces influences, qui furent un des facteurs essentiels de son évolution.

Aujourd'hui, le commerce n'a plus le caractère trop exclusif d'autrefois. Il est rentré dans son rôle normal d'auxiliaire. Aussi est-il dans une situation exactement parallèle à celle de la production, qui l'alimente, et à celle de la consommation, aux besoins de laquelle il pourvoit. Nous savons que la production agricole est peu variée, et qu'elle ne dispose pas d'une grande quantité de denrées pour la vente; il va de soi que ce fait prive le commerce d'un aliment important. L'industrie ne déploie qu'une activité assez médiocre, elle ne saurait fournir au commerce une quantité considérable d'articles. Enfin, la masse de la population est pauvre, et vit le plus possible sur son propre fonds; dans ces conditions, on achète relativement peu, et le commerce ne trouve pas le moyen de progresser

beaucoup. Tout cela est naturel, par conséquent fatal, inévitable[1].

II. — LA SITUATION COMMERCIALE.

Mais serrons les faits de plus près en examinant les diverses branches du commerce. Voici d'abord le trafic intérieur. Il se subdivise en deux catégories : le débit des denrées et articles de consommation courante et commune ; la vente des produits de luxe. Le premier est directement soumis à l'influence déprimante de cette pauvreté moyenne du peuple rappelée tout à l'heure. Le commerçant ne trouve devant lui qu'une clientèle à faible pouvoir d'achat, d'ailleurs sobre et peu exigeante ; sa vente est minime, et il cherche une compensation dans l'élévation des prix. Peu aisé, il se refuse au crédit, ce qui empêche bien des transactions. Du reste, il ne trouve pas lui-même grand crédit, et ne peut s'approvisionner facilement, d'autant moins que les transports sont souvent chers et lents. La valeur des marchandises débitées se ressent enfin de la protection douanière et de l'élévation des impôts. En résumé, la faible consommation engendre un commerce faible et une cherté qui tend à la restreindre davantage encore. Nous nous retrouvons toujours dans le même cercle vicieux difficile à franchir. Or, ce n'est pas le commerce qui peut le rompre, précisément parce que son rôle est purement auxiliaire. Si la production et la consommation se développent, il progressera avec elles, mais ce n'est pas lui qui les entraînera. Quant à la vente des articles de luxe, elle ne trouve naturellement qu'une clientèle restreinte, et elle est considérablement entravée par ce fait que, obligée de tirer presque toutes ses marchandises de l'étranger, elle se heurte à un tarif fiscal porté à un taux presque exorbitant. Ainsi, dans son ensemble, le commerce purement intérieur est limité par des obs-

1. Andrade, dans son *Portugal economico* (Lisbonne, 1902) reconnaît que, dans son pays, le commerce s'est développé moins vite que dans les autres États européens, même en Espagne.

tacles naturels ou artificiels contre lesquels il ne peut pas réagir d'une façon efficace par ses seuls moyens. Les sociétés coopératives, fondées çà et là par des groupements ouvriers et les syndicats agricoles, s'occupant d'achats ou de ventes pour le compte de leurs membres, constituent des palliatifs d'un effet local et restreint. Mais ces institutions clairsemées ne peuvent suffire à corriger tous les inconvénients qui résultent de la condition générale de la race.

Le commerce extérieur est retenu par les mêmes entraves, mais, ici, elles sont peut-être plus lourdes encore. A l'importation, le négociant est gêné par les besoins limités de la clientèle, par la cherté des capitaux, par l'élévation des taxes douanières, par la permanence de l'agio sur l'or. Le tarif douanier affecte un double caractère. D'une part, il est protecteur, et l'on a eu grand soin de grever les articles que peut fournir l'industrie portugaise. D'autre part, les produits que celle-ci ne fabrique pas ont été divisés en deux catégories. La première comprend les machines, instruments, outils, matières premières[1], indispensables à la fabrication locale; ils sont modérément taxés. Dans la seconde figurent les produits de luxe, lourdement frappés par un tarif qui devient un véritable impôt somptuaire, car ces articles ne rencontrent dans le pays aucune marchandise similaire à concurrencer. En outre, le commerce d'importation est limité par des prohibitions ou des monopoles portant sur les céréales, le sucre, l'alcool, le tabac, etc. Enfin des taxes de consommation viennent encore surcharger les prix. Il est difficile d'imaginer un régime, à la fois plus artificiel, plus compliqué, plus fiscal, établi dans un pays où déjà les circonstances sont médiocrement favorables à l'action du commerce. Aussi le Portugal est-il un des États où le mouvement de l'importation est le plus réduit, toute proportion gardée. La douane l'estime à environ 340 millions de francs pour 5 1/2 millions d'habitants[2].

1. Pour favoriser la fabrication, on a admis la restitution des droits sur la matière première lors de l'exportation, ce qui a conduit à la surveillance effective (exercice) de beaucoup de fabriques.

2. Ce chiffre est certainement inférieur à la réalité, d'abord parce que le com-

En Suisse, il est évalué à environ 900 millions de francs pour moins de 3.500.000 âmes; la Norvège, pays peu industriel, dont la population n'est que de 2.250.000 habitants, importe pour plus de 360 millions de francs de produits, et cependant son territoire est plus restreint et plus pauvre que celui du Portugal.

Le commerce d'exportation a pour effet d'étendre hors des frontières la clientèle des producteurs nationaux, et semble mériter par conséquent toute la faveur des pouvoirs publics. En Portugal, on lui oppose cependant des difficultés assez gênantes, notamment des droits de sortie dont on a d'ailleurs dispensé certains produits parmi les plus abondants, comme l'huile et le liège. Avec une production aussi strictement limitée que celle du Portugal, l'exportation est nécessairement restreinte en quantité et en valeur. Nous avons constaté l'imperfection de certains produits agricoles, et l'insuffisance des autres; l'industrie ne trouve un marché que dans les colonies. Il résulte de tout cela que le total des exportations ne dépasse guère la moitié de celui des importations, d'après les chiffres officiels; en réalité, cette proportion n'est probablement même pas atteinte. Les articles qui alimentent principalement ce commerce sont le vin, le liège, le poisson conservé et les fruits. L'industrie proprement dite n'expédie guère que des cotonnades à destination de l'Afrique. Cette faiblesse de l'exportation fait naître un phénomène monétaire fort préjudiciable aux affaires. Les Portugais achètent ou dépensent relativement beaucoup au dehors, et y vendent peu. Il en résulte nécessairement une rareté permanente de la monnaie d'or, seule acceptée dans les relations internationales. En outre, l'abus du crédit a substitué le papier d'État à la monnaie métallique. Ces faits élèvent le prix du métal jaune, évalué en papier, et cette augmentation constitue l'agio dont nous avons déjà constaté la mauvaise influence. Il agit à la fois par son poids qui augmente les prix, et par sa variabilité, qui rend les transactions instables. La situation économique très défavorable

merce s'ingénie à réduire ses déclarations, ensuite parce qu'une contrebande active s'exerce sur toutes les frontières.

qui résulte de cet ensemble de circonstances est en partie masquée par un fait dont nous avons constaté l'existence à bien des reprises. Les nombreux émigrants portugais qui vont travailler à l'étranger, surtout au Brésil, envoient incessamment au pays une forte partie de leurs épargnes. On estime qu'une cinquantaine de millions de francs, payables en or, se trouvent ainsi chaque année, par l'intermédiaire de la poste, mise à la disposition du Trésor portugais. Celui-ci s'acquitte à l'intérieur en argent ou en papier, et dispose d'un crédit en or qui lui permet d'améliorer sa situation financière, notamment pour le paiement des coupons de sa dette extérieure. Mais c'est là encore une circonstance artificielle qui offre peu de sécurité. Des causes diverses peuvent venir la troubler et jeter le pays dans une crise économique périlleuse. Ainsi, on a prêté au Brésil l'intention d'entraver cette exportation d'or qui complique sa propre situation. Ce serait là, de la part de la république sud-américaine, à la fois une injustice et une maladresse. En effet, si le Brésil importe du travail, c'est qu'il en a besoin ; et si le Portugal exporte ce travail, il doit en être payé. Somme toute, chacune des deux parties tire profit de la combinaison : le Brésil en attirant une main-d'œuvre qui lui est nécessaire, le Portugal en compensant par l'exportation du travail l'insuffisance de celle des produits. Ce n'est certes pas la position de ce dernier pays qui est la plus enviable et la plus solide. Pour l'établir sur une base inébranlable, il n'y a qu'un moyen : développer à l'intérieur le travail et la production surtout par l'initiative et l'effort des particuliers, et bientôt on verra s'établir un équilibre économique durable. C'est là, dira-t-on peut-être, une vérité élémentaire. Sans doute, mais encore faudrait-il la comprendre et la mettre en pratique, ce qui n'est pas chose si facile ; elle demanderait des efforts considérables, éclairés et soutenus.

III. — LA POLITIQUE DOUANIÈRE.

L'étude du commerce nous amène à parler de la question si importante, si controversée, et généralement si mal comprise de la politique douanière. Nous avons montré ailleurs[1] que l'on peut diviser les États en quatre catégories parfaitement distinctes, ayant chacune sa direction naturelle, son penchant logique, vers un certain système économique. La première comprend les pays où la production prépondérante vient avant tout de la nature, où le pâturage, la pêche, la culture, la simple extraction des minéraux bruts sont la principale affaire, parce que le milieu est particulièrement favorable à ce genre de travaux, tandis que la race est peu capable d'organiser d'autres exploitations. Dans la seconde catégorie, se rangent les États qui, au contraire, sont arrivés à développer l'industrie avec une puissance colossale, dominatrice, auprès de laquelle les productions naturelles ne jouent plus qu'un rôle très secondaire. Ces deux premiers types sont spontanément libre-échangistes, parce qu'ils n'ont guère à redouter la concurrence du dehors. L'Argentine a-t-elle besoin, par exemple, de se protéger contre les blés et les bestiaux? Évidemment non : les qualités particulières de son sol et de son climat lui donnent à ce point de vue une supériorité manifeste, et son intérêt primordial est de favoriser la production agricole en ne faisant rien qui puisse renchérir les articles dont le cultivateur a besoin. De même, l'Angleterre a été longtemps sans rivale pour la fabrication du fer, de l'acier et des articles métalliques ou textiles. Elle ne songeait guère alors à protéger ses usines métallurgiques, et si des idées restrictives ont pris corps en ces dernières années, c'est parce que des États aussi favorisés que la Grande-Bretagne, et aussi actifs, ont commencé à lui faire concurrence sur son propre marché. Malgré cela, bien des Anglais se refusent encore

1. *La Production, le Travail et le Problème social*, etc. Paris. Alcan. 1908.

à rétablir le tarif, parce que leur puissance industrielle, basée sur une organisation sociale très forte, ne leur paraît pas menacée de façon alarmante. Ainsi, le libre-échange nous apparaît ici comme une suite logique des circonstances sociales, naturelles, économiques de certains peuples.

Prenons maintenant les deux autres catégories. Dans la première, nous rangeons les nations chez lesquelles, sous l'influence de l'état social et du milieu, la production naturelle et la production industrielle ont progressé en même temps. Ce caractère mixte ne permet point la prééminence, et rend la concurrence plus difficile dans les deux branches d'activité à la fois. Ainsi la France n'est pas par son éducation, son sol, son climat, en situation de rivaliser avec la pampa ou la prairie américaines. Il ne lui est pas moins difficile de soutenir la concurrence des pays où les matières premières abondent sous la main d'une race très énergique. Aussi lui fut-il toujours impossible de se passer tout à fait de la protection. Elle n'a pas besoin d'un tarif élevé ; ceux qui le réclament n'écoutent que des intérêts limités et égoïstes. Mais des droits modérés lui sont indispensables pour compenser les avantages naturels ou sociaux dont jouissent certains autres pays. Tous les États placés dans cette position mixte seront donc fondés à recourir à une protection raisonnable,

Une dernière catégorie réunit les pays qui, admirablement doués par la nature, sont occupés en outre par une race dressée à l'activité, à l'initiative énergique. A leurs débuts, ces peuples se trouvent en présence de groupes plus anciens, organisés et outillés pour une production intense, contre lesquels il est impossible de lutter avec des moyens encore incomplets et imparfaits. Pour permettre au travail local de former son personnel, d'outiller ses usines, de réunir des capitaux, il faut opposer à la concurrence étrangère une haute barrière, sans laquelle il serait impossible de développer l'industrie et de tirer parti des ressources offertes par le pays. Ici, la protection peut être énergique, car on n'a pas à craindre que la nation s'en fasse un oreiller de paresse : elle en profitera au contraire pour préparer sa propre suprématie. Tel est encore le cas des États-Unis, qui

du reste ne tarderont guère, sans doute, à changer de situation, et à passer dans la catégorie des pays à production industrielle prépondérante. On les verra alors devenir les champions fervents du libre-échange et soutenir au besoin leur nouvelle doctrine à coups de canon.

Il y a donc une politique douanière naturelle, qui répond mieux que toute autre aux besoins réels d'un pays donné. Cette politique, indiquée par la nature des choses et la logique des faits, doit être l'idéal d'un gouvernement éclairé. Mais cela ne veut pas dire qu'il sera toujours possible de la suivre intégralement. Des circonstances contingentes et passagères peuvent exiger des tempéraments, et on serait bien maladroit en ne s'en rendant pas compte. Quoi qu'il en soit, il faut de toute nécessité bien distinguer la tendance générale de la situation du pays dont on a la charge afin de s'en écarter le moins possible. C'est ainsi certainement que l'on parviendra le mieux, en tout état de cause, à sauvegarder l'intérêt général de la nation, sans sacrifier absolument certains intérêts particuliers respectables. Demandons-nous donc dans quelle catégorie économique on doit ranger le Portugal.

Les études qui précèdent nous ont révélé les faits suivants. La terre lusitanienne jouit d'avantages naturels considérables : sol souvent fertile, climat doux, minerais abondants, rivages poissonneux, position maritime commode. Toutefois, ces qualités sont balancées dans une certaine mesure par des défauts graves : la montagne écarte souvent la charrue, la sécheresse de l'été exige des travaux d'irrigation compliqués, la formation de la race est affaiblie, la richesse publique est insuffisante. Ces défectuosités rendent la concurrence difficile vis-à-vis de beaucoup d'autres pays. Faut-il donc protéger énergiquement les producteurs portugais pour leur permettre de prendre le dessus? Non, car leur organisation sociale les porterait à s'endormir à l'abri de ce mur presque impénétrable. Il convient plutôt de les aider par des droits modérés en faisant tout le possible pour les pousser à perfectionner et à développer leur production. Un tarif élevé n'est donc ici qu'un procédé fiscal qui renchérit la vie

sans profiter réellement au progrès économique, ou même qui lui nuit plutôt. En conséquence, le haut tarif ne doit servir qu'à former une base de négociation avec les autres pays, pour obtenir chez ceux-ci des conditions plus favorables au profit des denrées nationales. Toute mesure excessive ne peut manquer de devenir, en pareille situation, une source d'abus, de privilèges plus ou moins directs, de spéculations malsaines, et finalement une cause de malaise pour la masse du peuple.

Le gouvernement de M. Wenceslao Lima, en 1909, semblait avoir bien compris cette situation, puisqu'il s'attachait à négocier des traités de commerce inspirés par une tendance plutôt libérale. Malheureusement, les variations de la politique et les besoins du Trésor interviennent incessamment pour introduire dans le régime douanier un regrettable élément d'incertitude et de fiscalité. Cet inconvénient grave n'est pas près de disparaître, parce qu'il résulte de toute une série de faits étroitement liés les uns aux autres, et dont nous avons déjà constaté l'effet sur l'organisation de la vie privée. Ils agissent tout aussi fortement sur la vie publique, ainsi que nous le verrons bientôt, et entravent constamment la marche normale des affaires publiques. La politique économique ne peut échapper à cette influence déplorable ; de là ses excès et ses irrégularités.

IV. — LES CAPITAUX

Les agriculteurs, les industriels et les commerçants ont besoin de divers auxiliaires qui facilitent leurs opérations, ou bien donnent à celles-ci plus de sécurité. Ce sont d'abord les banques, dispensatrices du crédit. En Portugal, il y a une banque nationale dont l'action est utile, mais cependant très limitée par l'insuffisance de la circulation monétaire. Un tel établissement devrait être le régulateur du marché des capitaux, en empêchant, par ses interventions raisonnées et mesurées, les fluctuations trop accentuées de l'intérêt, de l'escompte et du change. Mais pour cela, il faut avoir de puissantes réserves métalliques

qui n'existent pas ici. Quant aux banques privées, qui sont pour une bonne part des succursales de maisons étrangères, elles ne disposent, en général, que de capitaux restreints, les prêtent difficilement et à gros intérêts. Lorsqu'il s'agit de transactions avec l'extérieur, le règlement se stipule nécessairement en or, et il faut supporter, en outre, des intérêts, commissions, remises, etc., un agio qui, au moment de notre passage à Lisbonne, s'élevait à près de 8 %; c'est-à-dire que, pour payer 100 francs en or, il fallait verser en monnaie locale 107 fr. 70. On comprend à quel point les affaires sont entravées par des difficultés aussi grandes et des charges aussi lourdes. Dans un système économique bien équilibré, les banques ne sont pas seulement d'amples réservoirs de capitaux, toujours prêts à seconder le travail aux meilleures conditions possibles. Ce sont encore des centres d'information et d'initiative, qui recherchent et suscitent les affaires afin de procurer au capital une rémunération plus considérable. Cette féconde et naturelle liaison des intérêts n'existe guère en Portugal, parce que l'argent disponible y est trop rare, l'initiative trop insuffisante, le travail trop peu actif, la tendance à la spéculation pure trop fréquente. Celle-ci paraît même en voie de se développer d'une façon tout à fait anormale, et cela s'explique encore par les circonstances de ce milieu où beaucoup de gens sont désireux de s'enrichir, mais non pas de travailler. Or, une loi inéluctable veut que les affaires saines souffrent et se raréfient partout où foisonnent les affairistes. Il faut donc voir là un danger grave, surtout pour un pays qui, déjà, a beaucoup de peine à maintenir sa position.

Les autres organisations économiques auxiliaires sont restées à un niveau inférieur encore à celui de la banque. Les institutions d'épargne, si utiles pour le petit commerce, les assurances, les services de renseignements, les associations propres à faciliter les achats ou les ventes au dehors, en un mot tout ce qui simplifie la tâche du négociant, tout ce qui atténue ses risques ou ses pertes, se trouve dans un état de retard marqué et de notoire insuffisance. Il y a donc pour les jeunes gens, dans toutes ces branches de l'activité économique, un champ d'action

où les chances de succès abondent. On peut rappeler ici, à juste titre, le mot du vieux fabuliste : C'est le fonds qui manque le moins. Quelques-uns s'en rendent compte et se tournent vers les professions lucratives. Ce mouvement doit être encouragé, éclairé, guidé, par tous les moyens possibles, notamment par une orientation plus pratique et plus moderne de l'enseignement public. Il existe bien en Portugal des écoles de commerce, d'ailleurs très rares, mais, de l'avis de personnes autorisées, elles sont bien au-dessous des besoins actuels. Il faudrait reviser leurs programmes, y instituer des cours pratiques, envoyer les élèves à l'étranger pour y faire des stages et apprendre les langues. Surtout, il est indispensable de rétablir l'équilibre des finances publiques, d'assainir la circulation monétaire, de rassurer les capitaux, enfin — nous sommes toujours ramenés à ce point essentiel — il est indispensable d'activer la production, qui apportera alors au commerce de nouveaux éléments de transactions. Et nous apercevons ainsi une fois de plus, l'enchaînement étroit de toutes les circonstances sociales et économiques qui forment la trame de la vie nationale, car, en effet, on ne parviendra à activer la production qu'en organisant mieux le travail, et la bonne marche de celui-ci dépend étroitement du régime de la famille. En d'autres termes, la vie privée n'est pas établie, en Portugal, sur des bases suffisamment normales, stables, progressives, et tout en souffre, même la vie politique, ainsi que nous allons le voir.

SIXIEME PARTIE

LA VIE PUBLIQUE

I

LA VIE INTELLECTUELLE ET MORALE

L'éducation et ses auxiliaires. — L'enseignement primaire, son organisation, son insuffisance. — L'enseignement professionnel, les écoles de Xavarro, leur évolution et leurs résultats. — Encore un mot sur l'enseignement agricole. — L'enseignement secondaire, son caractère et ses effets. — L'enseignement universitaire et les carrières libérales.

1. — L'INSTRUCTION PRIMAIRE ET PROFESSIONNELLE.

Les faits très nombreux énumérés dans cette étude montrent à quel point le régime du travail influe sur l'organisation sociale. Nous avons indiqué aussi que le type social est conservé par l'éducation, qui peut par conséquent modifier ce même type, si on oriente dans une direction nouvelle la formation du caractère chez les jeunes. L'éducation, cet élément capital de la vie nationale, est surtout une formation familiale. Il est bien évident que la famille est l'organisme le plus naturel, le mieux adapté aux besoins de l'éducation, qui doit commencer son action dès le plus jeune âge et la continuer jour par jour,

heure par heure, au moins jusqu'à l'adolescence. Rien ne peut remplacer complètement une famille bien constituée dans cette œuvre faite d'affection, de dévouement, de devoir et de sacrifice. Aussi est-ce commettre une colossale méprise que d'attribuer à une administration ou à un corps de pédagogues le rôle d'éducateur exclusif. Ces instruments artificiels peuvent bien suppléer la famille quand cela est indispensable, mais d'une façon générale leur fonction consiste à l'aider plutôt qu'à en tenir lieu.

Dans nos sociétés compliquées, la famille a besoin en effet de certains auxiliaires pour remplir complètement sa fonction. Le premier est l'enseignement scolaire, car il est impossible que tous les enfants reçoivent dans la famille une instruction même élémentaire. L'école est ainsi devenue l'aide indispensable des parents pour donner aux enfants ce complément nécessaire de l'éducation : la culture de l'esprit. Nous avons montré ailleurs le véritable rôle de l'éducation [1], nous ne pouvons y revenir ici. Cependant, nous devons insister sur cette idée essentielle, qu'il faut absolument distinguer entre l'éducation, qui a pour but la formation du caractère, et l'instruction, accessoire précieux, mais simple auxiliaire destiné à seconder le caractère par le développement des aptitudes intellectuelles. Quelle est actuellement la situation de l'instruction publique en Portugal? On ne saurait méconnaître qu'elle a progressé notablement depuis vingt ans. Mais cela ne veut pas dire que son état présent donne toute satisfaction, il s'en faut de beaucoup. Voici, résumées en peu de mots, les observations que nous avons pu réunir à ce sujet.

L'instruction primaire a été longtemps abandonnée au clergé, qui, jouissant alors de grands revenus, devait entretenir les écoles. Ce devoir était d'ailleurs médiocrement rempli [2]. Aussi, lorsque l'Église fut privée de ses biens, l'enseignement primaire

1. *La Production, le Travail et le Problème social dans tous les pays au début du* XX*e siècle*, t. II, conclusions.

2. Selon R. Oliveira, au XVIe siècle, l'ignorance était générale et profonde. Deux personnes seulement s'occupaient à Lisbonne d'enseigner la lecture aux jeunes filles. On trouvait alors dans cette ville douze écrivains publics.

tomba presque complètement, en dépit de quelques louables initiatives particulières. A la fin du dernier siècle, le nombre des illettrés atteignait ou dépassait en Portugal le chiffre de 80 p. 100. Ce fait regrettable suscitait de temps en temps de vives critiques, auxquelles fut donnée une apparence de satisfaction par la loi de 1894 sur l'enseignement obligatoire et gratuit, qui créait d'un seul coup, sur le papier, tout un régime scolaire : écoles normales de district, inspections et sous-inspections, écoles paroissiales, corps d'instituteurs divisé en trois classes, avec primes d'encouragement, indemnités de logement et retraites[1]. Les communes doivent fournir les locaux et le matériel scolaire; l'État solde les dépenses avec l'aide de subventions fournies par les communes qui, en fait, supportent presque toute la charge, et parfois même au delà. Les enfants sont obligés de fréquenter l'école de six à douze ans, sinon les parents ou tuteurs peuvent être frappés d'amende.

Malheureusement cet appareil législatif n'est qu'un beau décor, les monographies qui précèdent l'ont suffisamment prouvé. Presque partout, hors des villes importantes, les écoles sont insuffisantes, mal aménagées, mal outillées, si bien qu'un grand nombre d'enfants ne reçoivent aucune instruction, ou bien ne sont munis que de notions insuffisantes. La loi est donc fort mal appliquée, grâce à la pauvreté des communes, à la pénurie du Trésor, à l'indifférence fréquente des parents[2] et à la mollesse des autorités, tenues en échec par les influences politiques. Aussi le nombre des illettrés est-il encore de 60 à 70 p. 100.

L'initiative privée fait quelques efforts pour pallier l'insuffisance de l'enseignement public. Nous avons cité des exemples intéressants. Mais ce sont là des cas exceptionnels et de faible in-

1. Le traitement annuel de l'instituteur est de 130, 150 ou 170 milreis (715, 830 935 francs), selon la classe. Les primes peuvent augmenter ces chiffres de 192 fr. 50, 247 fr. 50, ou 367 fr. 50, selon la classe.

Les instituteurs libres doivent être pourvus d'un diplome et autorisés : leurs écoles sont soumises au contrôle de l'État.

2. D'où vient cette indifférence chez des paysans d'ailleurs intelligents? De la petitesse de leurs exploitations auxquelles suffit un travail simple et routinier, en sorte que le besoin de l'instruction se fait peu sentir.

fluence. Comment en serait-il autrement dans un pays où les gens aisés sont concentrés dans les villes, laissant à elle-même la population paysanne, qui est de beaucoup la plus nombreuse.

A l'école primaire, il faut rattacher l'enseignement professionnel, qui doit la continuer et la compléter. Le législateur portugais s'en est occupé également, mais son succès n'a pas été ici plus décisif. Un ministre très bien intentionné eut l'idée, il y a un peu plus de vingt ans, d'improviser tout un réseau d'écoles industrielles. Il fit décréter qu'il y aurait une de ces écoles par district, soit 17 au total, et fit venir un certain nombre de professeurs étrangers pour en organiser l'enseignement, pour installer des laboratoires, des ateliers, des collections, des bibliothèques. Mais il fallait de l'argent, et c'est là ce qui manquait le plus. Aussi, les professeurs, bientôt découragés, reprirent-ils pour la plupart le chemin de leurs pays respectifs. Que reste-t-il aujourd'hui de cette grande entreprise? Sauf les trois écoles de Lisbonne, Porto et Coimbra, on ne trouve plus que de simples cours où l'enseignement se borne au dessin, au portugais et au français. Il n'y a ni ateliers, ni outillage, ni matériel. Quant aux établissements qui ont gardé leur caractère primitif, ils ont évolué d'une façon assez curieuse, mais logique. On avait voulu fonder beaucoup d'écoles industrielles dans un pays sans industrie; elles ne pouvaient manquer, soit d'échouer, et c'est ce qui est arrivé dans la plupart des cas, soit de s'orienter d'après les besoins réels du pays. Quels sont ces besoins? La majeure partie de la population se contente d'articles très communs, que des ouvriers ordinaires suffisent à fabriquer. Point n'est besoin d'écoles pour préparer ces ouvriers. La classe aisée, qui demande des objets de luxe, doit les faire venir pour la plupart et à grands frais de l'étranger. C'est qu'ici les ateliers et les bons ouvriers font en général défaut. Comme on peut contribuer à la préparation des ouvriers spéciaux par l'enseignement technique, celui-ci devait trouver naturellement sa place dans les centres les plus actifs et les plus riches. Nous ne devons donc pas nous étonner en constatant que les deux

écoles professionnelles qui ont subsisté, celles de Lisbonne et de Porto, sont devenues avant tout des écoles d'art industriel. Une troisième, créée récemment, celle de Coimbra, a suivi d'emblée leur exemple. Il n'est pas sans intérêt de résumer ici l'histoire de cette dernière. En 1884, conformément au vaste plan de Navarro, des cours publics du soir furent créés à Coimbra. Ils portaient principalement sur les sciences usuelles, avec travaux de laboratoire, et sur le dessin. Le succès de cet enseignement fut très vif, grâce au tour pratique qu'on lui donna dès le début. Nous signalons avec plaisir la grande part prise dans cette organisation par un chimiste français, M. Lepierre, appelé dès l'origine comme professeur. Aujourd'hui, plus de 400 auditeurs fréquentent ces cours; un bon nombre sont des étudiants de l'Université, qui viennent chercher là un enseignement scientifique expérimental. L'école professionnelle a été pour ainsi dire le couronnement de ces cours du soir; elle a reçu l'impulsion artistique qui la domine actuellement, d'un homme de talent : M. Antonio Augusto Gonsalvès. Organisée depuis quatre ans, elle comporte une durée d'étude de cinq années, et par conséquent n'est pas encore au complet. Les programmes portent sur la céramique décorative, l'ébénisterie et la sculpture sur bois, la serrurerie artistique et mécanique, le modelage et le stuccage. Ils comportent des leçons de mathématiques, de sciences, de dessin, et des travaux d'atelier. Cet enseignement est nettement destiné à préparer des ouvriers d'art. Les élèves reçoivent d'abord un petit salaire quotidien de 27 centimes qui s'élèvera graduellement jusqu'à 1 fr. 10 pour la cinquième année. L'école a déjà reçu quelques commandes de meubles, de céramique, de sculpture religieuse, etc., et ses débuts permettent d'espérer le succès.

L'école professionnelle de Porto, plus ancienne, a suivi une évolution très analogue à celle que nous venons de résumer. C'est aussi une pépinière d'ouvriers d'art. L'école de Lisbonne, placée dans un milieu plus étendu, mieux soutenue, mieux pourvue, est devenue un établissement assez important, où l'instruction technique proprement dite a pris une plus grande extension

que dans les deux autres, mais ses programmes sont trop chargés, trop ambitieux pour ainsi dire. Aussi est-elle bien plus théorique que pratique, et elle tend à former surtout des demi-ingénieurs, qui généralement dédaignent l'atelier et deviennent de préférence employés, dessinateurs ou fonctionnaires de l'État. Cette institution a dépassé le but et ne rend pas les services qu'on attendait d'elle.

En résumé, pour les raisons que nous avons exposées précédemment, l'industrie portugaise trouverait avantage à se spécialiser d'une façon générale dans les industries de luxe et de goût. La direction prise spontanément par les écoles professionnelles montre bien que cette spécialisation répond à une tendance caractérisée de la tradition nationale, et aussi à l'impulsion des circonstances. Il y a là une indication que l'on aurait tort de négliger.

En ce qui concerne l'enseignement agricole, nous avons suffisamment insisté déjà sur son importance capitale, sur le défaut de direction dont souffre la culture et sur la faiblesse de son instruction technique. Celle-ci ne saurait d'ailleurs remplacer l'influence directrice d'une classe patronale nombreuse et éclairée. Cependant un enseignement professionnel bien organisé rendrait de notables services. On s'en rend bien compte en Portugal, et une quantité de projets ont été mis en avant. Par exemple, on a parlé d'instruire d'un seul coup toute la population paysanne au moyen de cours itinérants ou de conférences[1]. On a proposé encore de rappeler au pays des Portugais établis en Californie, où ils réussissent dans la culture fruitière, afin d'en faire des moniteurs pour leurs compatriotes. Dans tout cela il y a beaucoup d'illusions, car on ne peut songer, ni à aller trop vite en besogne, ni à éclairer d'un seul coup toute une population de paysans ignorants, routiniers

1. Nous avons noté déjà les efforts faits dans ce sens par M. le comte Sucena. On nous a signalé, depuis, l'intelligente initiative de M. Bento Carqueja, professeur à l'Académie polytechnique de Porto, directeur du journal *O Commercio de Porto*. Des conférences itinérantes sont faites le dimanche, d'une façon très pratique, et sur des sujets bien spécialisés, avec exemples à l'appui (taille de l'olivier, emploi des engrais, etc., etc.).

et pauvres. On obtiendrait des résultats bien plus certains et sérieux en créant quelques bonnes fermes-écoles, avec un enseignement simple, pratique, approprié aux besoins spéciaux de chaque région, et réparti sur deux années au plus.

Ce qui manque surtout, en effet, ce sont les chefs d'exploitation bien préparés pour la conduite d'une entreprise agricole. L'école d'agriculture de Coïmbra, avec son vaste domaine et ses belles installations, est loin de rendre à ce point de vue les services qu'on attend d'elle, en dépit de l'intelligence, du savoir et du zèle déployés par ses professeurs. Son organisation est bien trop complexe; c'est à la fois un lycée, une école professionnelle et une faculté agricole où l'on prétend tout enseigner à la fois. Dans ces conditions, le résultat ne peut être que médiocre, car, à vouloir trop faire, on n'aboutit qu'à préparer des diplômés, qui savent mal une quantité de choses différentes. Il faudrait simplifier cet organisme, élever l'âge d'admission, et créer pour certaines branches des écoles spéciales : laiterie, huilerie, culture fruitière et florale, où les élèves pourraient trouver un enseignement complet en vue d'un genre d'entreprise déterminé. Quant à l'Institut agronomique de Lisbonne, il a pu rendre des services par les recherches et les observations personnelles de ses professeurs. Mais son enseignement théorique n'exerce qu'une influence bien minime sur la culture.

Des tentatives intéressantes ont été faites par des hommes de bien pour organiser l'enseignement professionnel des enfants infirmes : aveugles ou sourds-muets, ainsi que des enfants abandonnés ou coupables. Il nous est impossible d'étudier ici ces institutions, mais nous ne voulons pas manquer de citer celles qui nous ont été signalées : l'école des aveugles fondée à Lisbonne et dirigée par M. Branco Rodriguez [1], et l'asile de correction pour enfants, actuellement dirigée par M. E. de Vasconcellos, qui a la réputation d'un homme plein de dévouement pour son œuvre, laquelle a donné de bons résultats. Mais nous ré-

1. Il en existe également une à Porto, dirigée par M. Miguel Motta.

pétons ici ce que nous avons dit ailleurs : l'éducation ou le relèvement en masse des âmes délaissées, déviées ou déchues est une œuvre presque irréalisable. Le succès, quand il se rencontre, dépend entièrement de la valeur d'un homme ; lorsque celui-ci disparaît, son œuvre est compromise. Le meilleur système consiste à placer les enfants isolément dans des familles rurales choisies et contrôlées où ils sont élevés d'une façon naturelle. Les enfants trop âgés ou incorrigibles ne peuvent être pliés à ce régime, et pour eux il faut bien admettre l'internement. Il convient de limiter l'emploi de ce procédé aussi étroitement que possible et de replacer l'enfant dans le cadre familial, chaque fois que cela est faisable.

II. — L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ET SUPÉRIEUR.

L'enseignement secondaire a été dispensé autrefois, lui aussi, par des collèges religieux florissants, dans lesquels on cultivait à peu près exclusivement les belles-lettres. La grande crise religieuse du siècle dernier a fait disparaître presque tous ces établissements. En 1910, on n'en trouvait plus que quelques-uns, dirigés surtout par les Jésuites sous la forme de l'internat[1]. Pour remplacer et étendre à la fois l'ancien enseignement des congrégations, on a créé dans chaque district un lycée, qui reçoit exclusivement des externes, et conduit les élèves jusqu'au baccalauréat ; la durée des études est de cinq ans. Sept lycées, placés à Lisbonne, Porto, Coïmbra, Braga, Évora, Vizeu et Ponte Delgado, dits lycées centraux, comportent un cours supérieur d'une durée de deux ans. La population de ces établissements a sensiblement augmenté au cours des dernières années : c'est un résultat du développement de la classe aisée, précédemment noté. Le corps enseignant est assez hétérogène. On recrute les professeurs effectifs parmi les élèves diplômés du cours supérieur des lettres de Lisbonne, du cours supérieur

1. Les journaux ont annoncé la fermeture immédiate de ces collèges aussitôt après le succès du régime républicain.

des lycées centraux, de la faculté de mathématiques de Coïmbra, enfin des écoles polytechniques de Lisbonne et de Porto. Mais leur nombre est insuffisant : l'augmentation du chiffre des élèves a nécessité l'admission de maîtres provisoires (*interinos*), qui doivent être agréés par le corps des professeurs effectifs. Il arrive trop souvent qu'ils sont imposés par des influences politiques. Pour être *interino*, il faut posséder au moins le diplôme de bachelier. Des médecins, des avocats, des fonctionnaires même ont ainsi ajouté à leur pratique ou à leur charge une chaire de lycée.

Au lycée central de Coïmbra, on compte 14 professeurs titulaires, et 16 provisoires. Les traitements sont modestes : pour les maîtres des lycées centraux, 600 milreis (3.330 fr.) et un tiers en sus comme prime d'exercice, laquelle est réduite proportionellement aux absences; ceux des autres lycées ont 500 milreis (2.715 fr.) avec une prime d'un tiers; les maîtres provisoires touchent un tiers en moins. Les professeurs titulaires sont inamovibles et ont droit à une retraite. La valeur de ce personnel est très inégale; les bons maîtres, laborieux et zélés, n'y manquent pas. Mais d'autres sont au-dessous de leur tâche; le contrôle est d'ailleurs à peu près nul. Dans l'ensemble, la préparation pédagogique est plutôt insuffisante, surtout au point de vue de l'enseignement scientifique, qui exigerait une formation à la fois plus complète et plus pratique. Aussi les leçons restent-elles encore beaucoup trop théoriques et livresques. Souvent les cours sont faits sans grand effort personnel, au moyen de manuels, sans applications objectives et surtout sans expérimentation. Comme les programmes sont excessivement chargés, on gave les élèves d'une érudition superficielle, mal dirigée et mal comprise, qui les prépare médiocrement à la vie active. Ce grave défaut ne pourra être corrigé que par une préparation technique des professeurs, mieux adaptée aux besoins modernes, par la simplification des programmes, par la création dans les lycées de collections et de laboratoires, enfin par une inspection sérieuse.

L'enseignement secondaire libre échappe pratiquement au

contrôle de l'État : ses maîtres ne sont astreints qu'au diplôme de bachelier. Les élèves passent les mêmes examens que ceux des lycées nationaux et sont, par conséquent, soumis aux mêmes programmes surchargés.

L'enseignement supérieur se trouve actuellement en Portugal dans un état de transition, et peut-être aussi de confusion, qui n'est pas sans inconvénients. Autrefois, il était représenté par la seule université de Coïmbra, fondée en 1290 à Lisbonne, et installée définitivement à Coïmbra, en 1537. On a évité de nuire à cette vénérable institution, en créant d'autres universités, qui semblaient avoir peu de raison d'être dans un petit pays. Toutefois, les grandes villes prospères développent toujours un besoin de haute culture qui a fait surgir à Lisbonne et à Porto des établissements d'enseignement supérieur. On trouve dans la première une école supérieure des lettres, des écoles de médecine et de pharmacie, une école polytechnique, une école des beaux-arts, un conservatoire de musique, un institut agronomique ; en outre, les écoles militaire, navale, coloniale et de médecine tropicale ont été également installées dans la capitale. Porto a créé des écoles de médecine et pharmacie, polytechnique, des beaux-arts. Cette abondance de l'enseignement supérieur chez une nation où la classe aisée n'est pas très nombreuse, relativement, est encore un symptôme de la tendance exagérée de cette classe vers les carrières intellectuelles[1]. Cet enseignement fabrique incessamment une sorte d'aristocratie nouvelle, celle des diplômés, dont les inconvénients sont au moins aussi grands que ceux de l'aristocratie nobiliaire. Nous avons déjà suffisamment signalé ce fait.

Le centre universitaire de Coïmbra s'enorgueillit d'un long passé, qui n'est ni sans mérite ni sans gloire. Jadis, il a joui d'une assez grande autonomie, et son enseignement avait alors de la réputation. Mais il a décliné comme tout le reste sous l'influence de la crise sociale et politique du XVIIIe siècle. En 1836, une réorganisation partielle fit de l'université un simple

1. Andrade, dans son ouvrage déjà cité, note le penchant exagéré des jeunes gens à délaisser le métier paternel pour se porter vers les carrières libérales.

corps administratif, gouverné par un recteur à la nomination du pouvoir central, et les professeurs se trouvèrent en fait réduits à la condition de simples fonctionnaires. Sous ce régime, elle s'engourdit dans un demi-sommeil, fait de coutumes vieillotes, d'imitations serviles, de traditions qui donnaient à l'enseignement un caractère purement théorique et livresque. L'université se trouva en peu de temps bien en retard sur celles des autres pays d'Occident, transformées par la critique, l'observation et l'expérimentation. Certains professeurs s'étant enfin rendu compte de la stérilité d'une telle pédagogie, commencèrent à préparer une renaissance qui, aujourd'hui, paraît être en bonne voie. Quelques laboratoires ont été créés et certains professeurs ont abandonné les formules purement livresques, les procédés scolastiques, pour s'attacher davantage à l'examen des faits et à l'expérience. En 1907, une louable réforme a rendu à l'université une autonomie suffisante pour lui permettre de secouer de façon notable la torpeur du passé. Elle envoie en mission des professeurs qui entrent en contact avec leur collègues du dehors, étudient les méthodes nouvelles et rapportent des tendances progressives. Sans doute, il reste beaucoup à faire, mais on peut augurer favorablement de l'avenir.

L'université se divisait en six facultés : théologie, droit, médecine, mathématiques, sciences, pharmacie; la faculté de théologie vient d'être supprimée par simple décret. Les professeurs sont nommés au concours. Il faut acquérir successivement les grades de bachelier, de licencié et de docteur, en traversant des épreuves qui pourraient être avantageusement dégagées de certaines controverses directement inspirées par le vieil esprit scolastique. Du reste, les jeunes professeurs montrent, dans leurs interrogations, une tendance très nette à remplacer les discussions vaines par un examen serré des faits et des idées. Après cela vient le concours du professorat, qui comporte une thèse, deux leçons d'essai et des discussions portant sur les sujets traités dans ces leçons. Tout cela peut du reste se faire plus vite qu'on ne le penserait au premier abord, puisqu'un jeune homme arrive, au besoin, à terminer toute la série d'épreuves à

vingt-deux ans. Ceci montre bien que le système est assez superficiel, en dépit de sa rigueur apparente. Avec une bonne mémoire et un esprit un peu délié, on se tirait assez facilement de toutes ces épreuves, mais elles tendent à devenir pratiques, et par suite plus difficiles.

Il va sans dire que l'enseignement valait naguère en raison de la préparation des professeurs. On se bornait en général à paraphraser devant les étudiants un livre, étranger le plus souvent, dont on leur faisait apprendre par cœur un résumé, sans jamais exercer leur jugement par un travail personnel, et sans l'éclairer par l'analyse ou des travaux pratiques. Ces procédés arides et inféconds sont abandonnés de plus en plus, et la renaissance s'accentue d'année en année. Si cet effort est continué avec persévérance, Coïmbra deviendra enfin un centre scientifique digne de l'intelligence et de l'activité d'esprit qui sont l'apanage naturel de la race portugaise. Mais il faut continuer un mouvement à ses débuts, qui nécessitera encore beaucoup d'efforts énergiques et persévérants. C'est la démonstration documentaire et expérimentale qui a donné à l'enseignement moderne sa puissance de pénétration et ses précieuses qualités d'application pratique. L'instruction ne peut plus être un simple ornement de l'esprit, ou un instrument de pure controverse. C'est un flambeau qui éclaire le chemin devant les pas du producteur. Dans les hautes écoles portugaises, ce flambeau est loin d'avoir acquis tout son éclat. Mais la réforme est en bonne voie, et si les ressources ne manquent pas, on arrivera au but. Déjà l'intérêt s'accentue pour ces organes rajeunis de la vie intellectuelle. Les anciens élèves de l'Université ont fondé une association dans le but de créer des bourses de voyage en faveur des étudiants; cela montre bien que tout ce qui vit, entraîne les esprits et appelle leur sollicitude.

Les diverses écoles supérieures de Lisbonne et de Porto sont de création moderne, mais leur enseignement appelle à peu près les mêmes observations que celui de Coïmbra. Il est plutôt en progrès, tout en présentant encore de graves lacunes au point de vue de l'orientation et des procédés pédagogiques. Tou-

tefois, la sanction des études n'est pas identique. Ces écoles ne confèrent pas le grade de docteur, réservé à l'université de Coïmbra. Elles n'enseignent pas le droit, également réservé à cette université. Leurs diplômes ne sont en fait que des certificats d'études, et pour exercer les professions libérales, il faut au préalable subir un examen d'État devant un jury officiel. Ici encore, il y a beaucoup à faire pour donner à l'enseignement le caractère original, précis, expérimental, indispensable pour préparer les jeunes esprits aux nécessités de la vie contemporaine.

Puisque les carrières libérales sont encombrées, il en résulte naturellement que la vie intellectuelle a plus d'activité que l'on ne pourrait s'y attendre au premier abord. Pour une nation qui compte tant d'illettrés, plus de 400 publications périodiques sont mises au jour, et il y en a d'excellentes. Le peuple aime naturellement la musique, le chant, le théâtre. La classe aisée montre de la curiosité d'esprit, du goût, de l'intérêt pour les questions scientifiques ou artistiques. Il existe un certain nombre de littérateurs et quelques artistes, qui font honneur à leur pays. La capitale est le siège de deux Académies : celle des Sciences et celle des Beaux-Arts, ainsi que d'une Société de géographie déjà ancienne, dont les collections sont remarquables. On y trouve encore diverses sociétés scientifiques et une bonne bibliothèque. Porto et Evora ont aussi des bibliothèques intéressantes. Coïmbra a également la sienne, installée dans une magnifique annexe de l'Université, bâtie au XVIIIe siècle ; cette ville a son Institut scientifique et littéraire, mais il est sans activité et sans influence. Du reste, la plupart de ces institutions sentent trop l'artificiel et l'imitation, mais le rajeunissement des études supérieures ne manquera pas de leur donner une vitalité plus active.

III. — L'ORGANISATION CULTUELLE.

Si l'éducation est basée sur la formation du caractère, obtenue par un dressage méthodique et patient, on peut dire que l'enseignement de la loi morale constitue le couronnement de l'œuvre, et porte au plus haut degré sa valeur sociale. Or, toute religion digne de ce nom est constituée par une double doctrine : celle qui a pour but de formuler le dogme, et celle qui codifie en quelque sorte les préceptes de la loi morale. C'est à ce dernier titre que les églises peuvent être considérées comme les auxiliaires de l'éducation, et que leur rôle doit être étudié.

Chez les Portugais, le catholicisme tient une place presque exclusive. Les cultes dissidents sont tolérés, à la condition de ne faire aucune manifestation extérieure. L'Église était représentée autrefois par un double élément : le clergé séculier et les congrégations. Ces dernières ont tenu jadis dans le pays une place immense. Supprimées en 1834 [1], elles ont laissé la place libre ou à peu près devant le clergé séculier, qui est assez nombreux, et dont l'organisation est reconnue et subventionnée par l'État. Pour nous rendre compte plus clairement de cette organisation, nous prendrons comme type un des principaux évêchés du pays. Ce diocèse compte 319 paroisses et 672.500 âmes. Le bas clergé se recrute principalement dans les familles rurales, surtout dans celles du nord. Les enfants sont admis à douze ans au séminaire, où ils reçoivent pendant cinq années une instruction générale analogue à celle des lycées, et tout aussi superficielle. Viennent ensuite les cours que l'on peut appeler professionnels; leur durée est de quatre ans à Coïmbra et à Santarem, de trois ans dans les autres diocèses. Les études théologiques sont partout conduites par une méthode ancienne, basée sur une vénérable routine. Aussi sont-elles d'une faiblesse constatée et reconnue par tous les prêtres éclairés. Le séminaire

1. Jusqu'à la récente révolution, quelques congrégations enseignantes ou charitables étaient tolérées, mais elles ne pouvaient posséder que les immeubles indispensables.

de Coïmbra, sans échapper à cette règle, montre cependant des tendances progressives notables. Ainsi, à côté de l'enseignement ordinaire, on y a institué des cours complémentaires d'archéologie, de sociologie, d'agriculture et d'hygiène. Il y a dans cette innovation une idée très juste. Si le prêtre peut rendre à ses paroissiens des services matériels, son influence religieuse et morale en sera fortifiée et facilitée. D'ailleurs, dans un pays où les autorités sociales sont rares parmi le peuple des campagnes, il est excellent de préparer le prêtre à les suppléer dans toute la mesure du possible. Donc, plus il sera muni de connaissances pratiques et plus son rôle prendra de l'importance, même au point de vue religieux.

Le clergé paroissial est divisé en deux classes. Les jeunes prêtres débutent dans la seconde, et peuvent entrer dans la première, au fur et à mesure des vacances, après trois ans d'exercice comme curés; le diplôme en droit de l'Université donne un droit de préférence pour les postes les plus avantageux. Les revenus des paroisses sont fournis par deux éléments : 1° la *derrama*, impôt spécial, établi d'après les facultés de chacun par une commission, laquelle procède d'une manière assez arbitraire; il est du reste payé d'une façon irrégulière, car, soit par l'effet de la mauvaise volonté du contribuable, favorisé souvent par des influences politiques [1], soit par suite de l'indifférence ou du désintéressement des curés, bien des gens y échappent; 2° le *pé d'altar*, ou casuel, qui rend généralement peu, à cause de la pauvreté moyenne des paroissiens. On estime que le revenu des curés peut varier entre 200 milreis (1.100 fr.) et 500 milreis (2.775 fr.).

Il arrive parfois qu'une fondation en rentes est constituée au profit d'une cure; dans ce cas, on réduit ou on supprime la *congrua*. Somme toute, le curé se trouve, on le voit, au point de vue matériel, dans la condition d'un petit employé.

En ce qui concerne les garanties assurées aux prêtres et le contrôle de leur gestion, nous constatons que, une fois nommé

1. La *derrama* est perçue par l'autorité administrative, qui souvent la néglige pour se concilier les électeurs.

dans un poste (*collado*), le curé devient inamovible. Il jouit dans sa paroisse d'une grande liberté; il faudrait un véritable scandale pour provoquer l'intervention de l'autorité supérieure, c'est-à-dire de l'évêque, qui applique alors la peine de suspension. Le curé préside le conseil paroissial, qui contribue à la gestion communale, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les évêques sont présentés par le gouvernement à la curie romaine, qui leur donne l'investiture. La politique joue dans ces désignations un rôle d'autant plus grand, que les prélats ont un siège de droit à la Chambre des pairs. Les revenus des évêchés proviennent : 1° d'une *congrua* payée par le Trésor et fixée à 2.400 milreis (13.330 fr.), somme dont on déduit les revenus de la mense épiscopale; 2° un émolument fourni par la *camara* ecclésiastique; 3° les revenus de la mense. Pour le siège que nous avons pris comme type, ces trois éléments montent respectivement à 1.200, 1.600 et 1.300 milreis, en tout 4.100 milreis (22.750 fr.). Chaque évêché a son comité de chanoines, qui assiste l'évêque et assume la charge de l'enseignement du séminaire. Les relations de l'évêque avec son clergé sont réduites au minimum, si bien que son action sur les curés est faible. Les rapports entre évêque et archevêque sont à peu près nuls. Ils sont fort rares avec le patriarche de Lisbonne. La curie romaine est représentée par un nonce qui se tient en relations, assez peu suivies du reste, avec les évêques, auxquels il transmet les instructions du Saint-Siège. Mais la faiblesse du pouvoir épiscopal sur des curés inamovibles et laissés à eux-mêmes rend cette intervention peu efficace sur la masse des prêtres et des fidèles. Il y a là certainement une grande force, mais elle est pour ainsi dire latente et sans influence concertée, tant qu'on ne la menace pas dans sa source.

La situation morale de ce clergé est plutôt médiocre en moyenne. Il compte dans ses rangs un bon nombre de prêtres dont l'intelligence, la respectabilité, la piété sont indiscutables. Mais beaucoup d'autres sont inférieurs à leur tâche [1]. Cela tient

1. On incrimine souvent, dans certains milieux, les mœurs du clergé. Il est probable qu'il se produit des cas isolés de corruption, mais, après notre enquête, nous

à leur préparation médiocre, à l'absence de toute émulation, ainsi que de tout contrôle efficace. Certains tombent dans l'oisiveté et la négligence, délaissant complètement l'enseignement religieux, qui doit être donné à l'église les jours de congé scolaire. Généralement, cet enseignement reste tout à fait superficiel et machinal. Malgré cela, la tradition religieuse se maintient fortement dans les esprits parmi les populations agricoles et paysannes du nord, tandis qu'elle est très affaiblie au sud du Tage et dans la plupart des villes ; nos observations précédentes nous ont montré tout cela d'une façon précise. Il va sans dire que l'influence du clergé dans chaque région est proportionnée au nombre des croyants. Elle est renforcée dans une certaine mesure par des éléments étrangers à la religion, auxquels pour ce motif même le clergé tient beaucoup. Il dresse les actes de l'état civil, délivre les certificats d'indigence, et, très souvent, s'occupe passionnément de politique. En s'appuyant sur ces soutiens artificiels, le clergé portugais commet une fatale erreur, qui compromettra sa situation comme elle a compromis celle de l'Église de France. Son champ d'action naturel, c'est l'exercice du culte, l'enseignement infatigable, éclairé, pratique, du dogme et de la loi morale ; accessoirement, il peut rendre aux petites gens de grands services, en les aidant à améliorer leur méthode de travail et leur vie matérielle. Mais, en compromettant leur caractère dans les luttes politiques, en se faisant les recruteurs de tel ou tel parti, ils perdent peu à peu leur prestige et courent au devant de la persécution. On voit par ce bref exposé que le clergé, considéré comme auxiliaire de l'éducation, ne remplit pas sa noble fonction comme il le pourrait et le devrait. Il est à craindre qu'il ne porte lui-même, dans un avenir assez rapproché, la peine de son erreur et de son insuffisance[1].

avons lieu de croire qu'ils ne sont pas aussi fréquents qu'on le dit dans des groupes et des journaux hostiles.

1. Le régime nouveau ne manquera pas de modifier l'état de choses que nous venons de résumer, et aussi de justifier nos prévisions.

II

LA VIE LOCALE

Indications préliminaires. — La commune rurale, organisation et ressources. — Le *concelho*, caractère exceptionnel de cette circonscription. — Les grandes villes : la dictature municipale et ses effets. — La municipalisation des grands services urbains. — Le district, son caractère et son rôle. — La politique dans les affaires locales.

I. — INDICATIONS PRÉLIMINAIRES.

Beaucoup de gens, dans tous les pays, aiment à croire que la vie publique, c'est-à-dire le fonctionnement des organes de gestion des intérêts communs de la nation, constitue la chose essentielle, la machine motrice, le cœur même de la vie nationale. Cette idée si répandue est radicalement fausse, et par conséquent fort pernicieuse. Il convient de la combattre en toute occasion avec la dernière énergie. Toute société est composée de groupements distincts, ayant chacun son régime particulier et sa fonction propre. Le premier et le plus important de tous, celui qui constitue la véritable molécule sociale, sans lequel il ne peut y avoir par conséquent ni nation, ni gouvernement, c'est la famille, et non pas l'État. Voilà un premier point qu'il faut bien saisir et retenir, car il est capital. En effet, ce n'est pas la constitution du gouvernement qui importe le plus, mais bien celle de la famille, car le régime de celle-ci déterminera facilement, par une série de répercussions, la

forme de celui-là, ainsi que son organisation et son fonctionnement. En second lieu, quelles sont les sources vives où la famille puise ses moyens d'existence? Ce sont le travail et la propriété. Sans eux ni la famille, ni la société ne pourraient subsister et durer. Aussi déterminent-ils la constitution de toute une série de groupements spéciaux, superposés à la famille : ateliers, comptoirs, associations diverses. C'est le rapprochement de tous ces groupements qui rend nécessaire l'organisation de la vie publique, c'est-à-dire le règlement harmonique des relations entre eux. Ainsi, il apparaît comme évident, que les groupements de la vie publique ne sont que la conséquence et le complément de ceux de la vie privée. Et voilà pourquoi, précisément, la vie privée a tant d'influence sur l'organisation et la marche de la vie publique, pourquoi, loin d'être le moteur de la vie nationale, la politique n'est qu'une suite et une dépendance du régime de la famille et du travail. Dès lors, ceux qui espèrent modifier et améliorer sensiblement et de façon durable la situation d'un pays par la seule action gouvernementale, vivent dans une illusion qui trompera tous les efforts, découragera leur bonne volonté, et les laissera finalement dans le désarroi et l'angoisse.

Ceci nous explique en même temps pourquoi il est absurde de vouloir imposer à tous les peuples des gouvernements et des constitutions identiques. Les groupements primordiaux, ceux qui naissent de la famille, du travail et de la propriété, n'étant pas régis partout par la même coutume, il est naturel et nécessaire que les groupements auxiliaires soient adaptés aux premiers et par conséquent différents eux aussi. Partant de là, on pourra donc dire : 1° que le régime de la vie privée commande dans la plus large mesure celui de la vie publique ; 2° que les formes des organes de gestion de la vie publique doivent être adaptées au régime de la vie privée, sinon, et en dépit de toutes les combinaisons artificielles, le gouvernement s'y adaptera de lui-même. Mais alors la contradiction entre la forme et le fond de l'organisme public produit des difficultés et des troubles souvent dangereux. Ainsi, il ne suffit nullement

d'instaurer dans un pays le régime représentatif et parlementaire pour y faire naître vraiment la liberté; un État sans Chambres ou sans responsabilité ministérielle peut jouir en fait d'une liberté très étendue. Ici plus qu'ailleurs les apparences sont trompeuses, mais il est périlleux de se tromper, car les erreurs ont un retentissement douloureux sur la vie nationale tout entière.

Nous avons rappelé, au début de ce travail, qu'il existe trois types de sociétés, dont tous les autres ne sont que des variétés ou des mélanges. Chacun de ces trois genres a son système naturel de gouvernement, celui qui s'adapte le mieux à son mode d'existence, et qui, ainsi que nous le disions tout à l'heure, reparaît avec une persistance inéluctable derrière les façades artificielles dont on le décore. Pour bien comprendre la situation actuelle du Portugal, il est nécessaire de préciser cette indication importante.

Le type qui repose essentiellement sur la communauté des biens et le patriarcat plus ou moins absolu, combine toujours l'autonomie de l'unité communautaire : famille, tribu, commune, avec le despotisme réel, mais tempéré par la coutume, du pouvoir central. Pour ne prendre qu'un exemple, nous rappellerons que, dans l'empire chinois, la famille dans les bases terres, la tribu pastorale sur les hauts plateaux de l'intérieur, s'administrent avec une très grande liberté par application de traditions immémoriales. Le pouvoir impérial n'intervient autocratiquement que dans les rapports entre communautés ou entre tribus. En fait, son autorité est fort réduite, mais devient facilement abusive à cause du défaut d'entente entre les petites unités sociales qui vivent repliées sur elles-mêmes, sous le despotisme intérieur du chef de famille. Quand le mal devient trop grand, il se produit des coalitions temporaires qui aboutissent à la révolte. Ce régime est favorable à la paix intérieure des communautés, mais non à l'ordre général, ni au progrès des institutions.

Avec le type désorganisé, le groupe communautaire disparaît, et il ne peut plus être question d'autonomie. L'autorité du pouvoir

central ne rencontrant plus aucun obstacle, s'étend et se renforce. Elle domine tout et règle tout. Chez les barbares, c'est le despotisme tyrannique, exigeant et souvent cruel du chef de tribu ou de clan. Chez les civilisés, c'est la centralisation bureaucratique, la prédominance de l'autoritarisme administratif, plus ou moins déguisé sous des formes politiques mal comprises et surtout mal appliquées. La désorganisation de la famille ayant détruit le ressort de la vie privée, la vie publique ne saurait avoir, par contrecoup, ni activité vraie, ni force naturelle. On ne trouve ici que l'autorité du règlement et la gestion du fonctionnaire, la liberté étant remplacée par une agitation maladive, faite de théories creuses, de discours vagues, d'intrigues basses, de contraintes abusives.

Enfin, le type particulariste, qui base son organisation sociale sur la valeur propre du particulier, établit son régime politique sur l'action et la collaboration graduée de tous les intérêts et de toutes les forces. Ces intérêts étant compliqués, il est normal de les subdiviser et de confier la gestion de chaque fraction à ceux qui la connaissent le mieux et en sont les plus rapprochés. On est donc conduit à donner à chaque groupement de la vie publique : commune, district, province, etc., une autonomie aussi large que possible. Souvent de très petits groupes d'habitants sont ainsi mis à même d'agir pour leur bien commun, ils sont invités à s'entendre pour construire une chapelle, une école, un chemin de raccordement, un ponceau. C'est leur affaire propre, et ils la règlent aussi simplement que possible, soit seuls, soit avec l'assistance, au besoin, d'un groupement plus étendu. Les choses vont de même pour la circonscription communale, où le conseil local réclame le concours de commissions de citoyens pour étudier les questions ou contrôler la marche des services. Le district et la province font de même. Et lorsque les intérêts se combinent ou s'étendent, on forme des unions temporaires entre localités. Enfin, le gouvernement pourvoit aux intérêts généraux, les seuls qui soient bien de son ressort et de sa vraie compétence. Dans ces conditions, il n'a point à se noyer dans une administration infiniment étendue et compliquée, qui comporte des détails

innombrables, variés, spéciaux, lointains, et tout à fait indifférents à des employés peu compétents et irresponsables. Ce régime a ses défauts, comme toute institution humaine. Mais il représente, plus que tout autre, l'exercice de l'initiative directe, de l'action personnelle du citoyen dans la vie publique. Il réalise vraiment le régime de la liberté politique, puisqu'il donne à tous les hommes capables, l'occasion de jouer un rôle dans les affaires communes, de participer à leur gestion. C'est cette infinie division du travail qui fait la force, la souplesse, l'efficacité, la grandeur de ce système de vie nationale. Aussitôt qu'on prétend l'altérer, le compliquer, le dénaturer par des interventions artificielles, le désordre apparaît. L'Angleterre nous en fournit actuellement un frappant témoignage.

Appliquons maintenant ces principes à l'étude des choses du Portugal.

II. — LA PAROISSE.

Le groupement public le plus simple est celui qui réunit, en vue d'un intérêt local très restreint, les efforts d'un petit nombre d'habitants. Ces corporations minuscules, temporaires ou permanentes, fondées soit sur un besoin commun, soit sur une préoccupation charitable, ne sont pas inconnues en Portugal. Nous avons déjà montré comment, dans les montagnes de l'extrême nord, les habitants sont dressés à l'association par les exigences impérieuses du milieu qu'ils habitent. Nous avons cité aussi diverses corporations spéciales, répandues un peu partout, comme les miséricordes, les sociétés de secours mutuels, etc., dont la prospérité relative montre que les Portugais pourraient faire davantage pour l'organisation de la vie locale, s'ils étaient mieux encadrés. Mais la faiblesse générale de l'organisme familial, l'insuffisance du régime du travail, la concentration des gens éclairés et aisés dans les grandes villes, font que cette nation témoigne actuellement d'une incapacité notoire à gérer directement ses intérêts locaux. Cela est aisé à constater en ana-

lysant les institutions locales dans leur fonctionnement réel.

D'une façon générale, l'administration des intérêts publics est répartie entre quatre échelons superposés : la paroisse, le *concelho*, le district et l'Etat. A première vue, cette division répond assez bien à la gradation des intérêts communs des groupes d'habitants, aussi bien qu'à l'ordonnance du contrôle administratif. Mais la réalité ne répond pas à cette première apparence. Pour bien comprendre la situation actuelle, il est nécessaire de revenir en peu de mots sur les antécédents historiques.

Au cours des siècles passés, la classe supérieure a dérivé presque toute son activité vers les entreprises extérieures, et laissé à eux-mêmes les petites gens, groupés dans de gros villages et des bourgs. Il était difficile de confier à des paysans et des artisans sans traditions fortes, sans esprit public, sans expérience administrative, la gestion d'intérêts assez considérables. Aussi le gouvernement prit-il de bonne heure toutes les mesures nécessaires pour réserver à ses propres agents une autorité indiscutée et une compétence très étendue. Il n'en fut pas de même dans les montagnes du Tras-os-Montes, parce que la famille avait conservé là une organisation assez forte, et parce que les agglomérations étaient petites, et les intérêts peu compliqués, tout en restant étroitement liés aux moyens d'existence des familles. Aussi les montagnards du nord sont-ils demeurés bien plus longtemps maîtres de leur vie locale, précisément à cause du maintien de leur régime de vie privée.

Le système absolutiste fut consacré et régularisé par une loi générale de 1842, appelée code administratif. Ce régime centralisé était commandé par les circonstances, mais on aurait pu en préparer peu à peu l'évolution, en faisant appel, par exemple, à des commissions de citoyens, pour seconder les administrateurs dans leur tâche, ce qui aurait accoutumé les particuliers à la vie publique autonome, et permis avec le temps l'extension des pouvoirs des assemblées locales. Au lieu de procéder ainsi par une gradation prudente, on voulut un jour, sous l'inspiration d'idées purement théoriques, instaurer en

Portugal la liberté communale presque complète. Cette réforme fut réalisée en 1878 par la promulgation d'un nouveau code administratif. Livrés du jour au lendemain à tous les risques de leur inexpérience, les conseils locaux se laissèrent aller aux plus coûteuses fantaisies et s'endettèrent à qui mieux mieux. Il fallut les plier de nouveau au contrôle préventif de l'administration. Le code libéral de 1878 disparut en bonne partie dès 1886. Au cours des années suivantes, profitant de ce que certaines libertés financières leur avaient été laissées, les assemblées locales, imitant du reste en cela l'exemple qui leur était donné par le parlement, dépassèrent encore, dans beaucoup de cas, leurs ressources normales. Pour mettre fin à ce gaspillage, le code de 1842 fut rétabli en 1896 d'une façon à peu près complète.

Le code administratif du 4 mai 1896, qui ne compte pas moins de 462 articles, détermine minutieusement le régime de la vie publique dans la paroisse et le *concelho*. Voici, dans ses traits essentiels et dans sa portée pratique, l'organisation qui en résulte.

La paroisse rurale, constitue une circonscription absolument fixe, établie par des circonstances généralement anciennes, et où tout est réglé et unifié par le code administratif. Elle a parfois ses écoles et ses biens propres : terres labourables ou autres, amodiées en *foros* ou emphythéoses, au moins en partie, le surplus étant soit loué par parcelles, soit laissé à la jouissance commune. Les biens et intérêts de la paroisse sont gérés, d'après des règles strictement fixées, par une *junte* de trois membres jusqu'à mille habitants et cinq au-dessus, dont nous apprécierons le rôle tout à l'heure. La paix publique est assurée par le *regedor*, agent du pouvoir central, assisté de gardes, auxquels les employés du fisc prêtent main-forte à l'occasion. Les ressources du budget paroissial sont fournies d'abord par les revenus des biens, et en outre par une taxe additionnelle pouvant aller jusqu'à 15 p. 100 de l'impôt foncier, et par quelques menues recettes, variables avec les localités. Tout Portugais domicilié dans la paroisse y participe à tous les

avantages comme à toutes les charges; les étrangers sont exclus de certains droits : participation aux biens, élections et électorat, mais ils sont traités pour le surplus avec une large bienveillance. La gestion est remise à la junte dont il est question plus haut, siégeant sous la présidence du curé, et en présence du *regedor;* elle est élue par tous les citoyens majeurs, payant l'impôt direct ou sachant au moins lire et écrire. En dehors de la formalité de l'élection, le citoyen n'a aucune part à la gestion communale.

Toutefois, lorsqu'il s'agit d'augmenter les taxes locales, la décision doit être acceptée par les vingt électeurs les plus imposés. En outre, presque toutes les décisions du petit corps paroissial sont soumises à l'approbation du gouverneur civil du district, ou du gouvernement dans quelques cas. La gestion temporelle du culte est étroitement liée à celle des intérêts communaux, et le curé, président de la junte, joue le rôle de maire. En fait, l'inaction des citoyens, l'étroitesse du conseil de paroisse, l'intervention des plus imposés, le contrôle préventif de la loi, la surveillance administrative permanente, font que des paroisses importantes, comptant des milliers d'habitants, n'ont qu'une vie locale en quelque sorte machinale, sans initiative, sans activité propre, en un mot sans liberté. En dépit du suffrage à peu près universel, la démocratie n'a aucune influence réelle sur la vie communale, qui est cependant sa sphère naturelle unique. En revanche, cette vie est souvent troublée par des compétitions purement politiques, dont l'acharnement nous apparaîtra plus tard.

III. — LE CONCELHO.

Au-dessus de la paroisse nous trouvons le *concelho*, circonscription hybride, tenant à la fois de la commune et du canton. Le *concelho* est une aggrégation de paroisses, qui en comprend parfois cinquante, avec plus de 20.000 habitants; d'autres sont beaucoup plus petits. C'est, en somme, une circons-

cription artificielle, composée de sections formées par les paroisses. Ils sont divisés en deux classes : la première comprend les *concelhos* comptant plus de 15.000 âmes, la seconde englobe ceux qui en ont moins. Un premier fait nous frappe : c'est l'incohérence des intérêts dans cette agglomération de communes, les unes rurales, les autres urbaines, groupées arbitrairement, d'une façon qui ne répond, bien souvent, à aucune de leurs tendances. Les unes sont éloignées du centre, et n'ont aucune relation naturelle avec lui. Certaines, sans être très distantes, sont en relations bien plus étroites avec un autre bourg ou une autre cité. En outre, la plupart des paroisses n'ont entre elles presque aucun intérêt commun en dehors des liens administratifs. Telle paroisse, par exemple, a de si faibles rapports avec son chef-lieu, qu'il n'existe pas même de route entre elle et lui. Une autre a son marché, ses fournisseurs, son hôpital, son école du second degré, etc., dans une ville autre que le chef-lieu, et à laquelle elle est reliée par une bonne route ou par le chemin de fer. On voit tout de suite l'inconvénient de ces combinaisons territoriales artificielles, basées sur un intérêt purement électoral ou administratif, et non sur le jeu naturel des intérêts des populations. Il en résulte que le groupe ainsi formé ne travaille pas avec l'élan et le soin nécessaires au bien commun de la circonscription entière, puisque certaines subdivisions ont des vues différentes ou parfois totalement opposées. Le *concelho* représente en théorie ce que l'on a nommé très heureusement un « pays membre de la province », mais le pays vrai est une circonscription délimitée par la nature, où la population s'est groupée par le jeu des circonstances historiques, qui lui ont donné des idées, des tendances et des intérêts communs; cela facilite singulièrement la marche des institutions et leur donne une vitalité et une utilité grandes.

Le *concelho* a des biens propres, fonciers et mobiliers : terres, édifices, valeurs diverses. Les terres sont souvent amodiées par emphytéose (*foros*), ou affermées : beaucoup sont abandonnées à la vaine pâture; les bois sont sous le contrôle de l'État (il en est de même pour la paroisse). Le revenu de

ces biens entre dans le budget du *concelho*. Quant aux intérêts, ils sont multiples et importants en théorie : gestion des biens, voiries, captation des eaux, établissements publics d'assistance, police locale, etc., etc. Le code administratif a accumulé entre les mains de l'administration du *concelho* les attributions les plus diverses, confondant, en un mélange surprenant, les intérêts municipaux et les intérêts cantonaux. Mais l'erreur commise dans le tracé de la circonscription complique singulièrement le jeu de ces intérêts. En effet, il arrive très souvent que les vues des paroisses rurales sont contraires à celles des paroisses urbaines, ou bien que telle paroisse, ou tel groupe de paroisses, aspire à des combinaisons absolument opposées aux désirs d'un autre groupe, en sorte que les idées de l'un des deux doivent forcément être sacrifiées. Dans la réalité des choses, on se borne à faire l'indispensable, les gens s'intéressent peu à cette combinaison qui les dépasse et souvent les touche à peine : ainsi la vie du *concelho* demeure incomplète, paresseuse, et d'une efficacité médiocre.

Pour couvrir ses dépenses, le *concelho* dispose, en outre du revenu de ses biens, d'une taxe additionnelle aux contributions directes, taxe dont la proportion est limitée à 75 p. 100 du montant principal de l'impôt. En outre, on perçoit diverses menues taxes locales de marché, d'inhumations, de voirie, etc. Le total varie naturellement beaucoup, selon l'importance de la population. La perception en est faite soit par les percepteurs de l'État, soit par un receveur spécial, selon les cas. Les contraintes imposées aux habitants, soit par la loi, soit par les règlements municipaux, diffèrent peu de ce que nous connaissons en France : elles sont du reste supportées avec docilité par cette population très pacifique, très soumise à l'autorité administrative. Les participants à la vie du *concelho* sont avant tout les paroisses qui le composent et doivent combiner tant bien que mal leurs intérêts intercommunaux ; en outre, les particuliers prennent également part à la vie de ce groupement, parce que, en vertu de la singulière confusion signalée plus haut, le *concelho* est à la fois une commune et un canton. Cela complique

la gestion, en juxtaposant des intérêts généraux et des intérêts personnels, qui peuvent être contradictoires, et en tout cas deviennent nombreux et embarrassants quand il s'agit d'une circonscription aussi vaste. Si la vie locale était très active, le *concelho* comporterait une administration presque aussi complexe que celle des grandes villes. En fait, elle se réduit à peu de chose parce qu'elle limite son action au minimum.

Les autorités sont doubles. D'une part, on trouve un comité électif de gestion, et. de l'autre, un agent administratif de contrôle. Le premier est formé par une *camara municipal* de 5, 7 ou 9 membres, selon la classe du *concelho*. Cette Chambre est élue par les électeurs politiques, au scrutin de liste. On est frappé tout d'abord de la disproportion manifeste entre le nombre des membres qui la composent, et l'étendue du territoire à gérer. Beaucoup de paroisses n'ont pas de représentant dans son sein, et il est aisé à un clan politique de l'accaparer entièrement. Pour les élections législatives, la loi a prévu une représentation des minorités. L'électeur ne peut porter sur sa liste qu'un certain nombre de noms; un même groupe ne réussit donc à faire passer qu'une partie de ses candidats. Mais cette atténuation ne s'applique pas ici, et le système de représentation ne laisse au citoyen qu'une participation insignifiante aux affaires. La gestion est assurée par la Chambre et par son président ; le code prévoit une réunion ordinaire par semaine, avec faculté de convoquer des réunions extraordinaires; l'administrateur, agent de contrôle dont nous parlerons tout à l'heure, assiste aux séances avec voix consultative. La Chambre vote les mesures et les crédits, le président exécute les décisions et ordonnance les dépenses; c'est aussi la chambre qui nomme les employés municipaux et élit son président. Quant au contrôle, il est à la fois préventif, permanent et répressif. En effet, les lois ordinaires et le code spécial prescrivent à titre obligatoire la plupart des décisions à prendre, l'administrateur veille constamment à l'observation des règles légales, et enfin les autorités centrales ou de district vérifient les résolutions prises et peuvent les compléter ou les annuler. En droit, la chambre municipale

est chargée d'attributions considérables; en fait, c'est avant tout un instrument de la loi et du règlement et qui ne peut guère se mouvoir en dehors des lisières légales. En définitive, le *concelho* est régi par une sorte d'aristocratie élective très restreinte[1], dont les actes sont soumis à des règles strictes et à un contrôle de tous les instants. L'autorité supérieure a en effet ici un agent permanent, l'administrateur, nommé par le pouvoir central, rétribué par la municipalité et chargé d'assurer l'application des lois, de diriger la police, de surveiller le mouvement politique; il est donc dans le *concelho* l'œil et la main du gouvernement. Quand c'est un homme ferme et habile, il exerce une influence décisive. Lorsqu'il a en face de lui un président agissant et dominateur, il se produit des conflits aigus, surtout si le président et l'administrateur appartiennent à des clans politiques différents. On voit alors s'étaler au grand jour l'anomalie de cette organisation locale, qui met en contact deux autorités dont le rôle est naturellement si différent.

Prenons maintenant, pour préciser les idées, un exemple concret. Le *concelho* de Serpa, situé dans le sud de l'Alemtejo, sur la rive droite du Guadiana, a pour chef-lieu la petite ville de Serpa, qui compte 7.000 âmes, réparties en deux paroisses urbaines. Cette ville est placée à deux kilomètres du chemin de fer d'intérêt local qui va de Béjà à Moura, vers la frontière d'Espagne. Plusieurs paroisses se rattachent normalement à ce dernier bourg, qui est leur vrai centre d'affaires.

Le concelho de Serpa possède des biens fonciers partiellement amodiés en *foros* qui donnent un revenu d'environ 9.000 milreis, près de 50.000 francs. Il a en outre des actions de la banque rurale créée en 1840 sous le patronage de la chambre municipale, ainsi que des fonds publics. Il faut ajouter à cela le produit des taxes foncières : 8.160 milreis; poids publics, marchés, etc., 124 milreis; droits de sépulture, concessions, etc., 30 milreis, en tout 8.304 milreis (un peu plus de 46.000 francs).

1. A laquelle il faut ajouter les citoyens les plus imposés, qui doivent être consultés en cas d'aggravation des impôts locaux.

Le total des recettes est donc voisin de 25.000 milreis (138.750 francs). Cette somme est entièrement absorbée par les dépenses, en grande majorité prescrites obligatoirement par le code administratif. Ajoutons que le *concelho* a une petite dette d'environ 8.000 milreis (44.000 francs). Les frais de gestion s'appliquent aux édifices publics, aux routes et chemins, à l'assistance des aliénés et malades ou indigents, enfin à la solde du personnel. Celui-ci comprend : outre la *camara municipal* de sept membres, dont les fonctions sont gratuites, trois commis, un secrétaire, deux copistes, un garçon de bureau, un caissier, deux surveillants, un gardien de cimetière et quelques autres préposés inférieurs. Cinq médecins sont désignés pour le contrôle de l'hygiène publique et le traitement des pauvres; ils reçoivent de ce chef une indemnité. Les appointements et indemnités payés par le budget local varient entre 80 et 300 milreis (de 444 à 1.660 francs).

Dans cette circonscription du *concelho,* déjà considérable, il est évident que, en tout état de cause, la gestion des intérêts communs doit échapper à la démocratie. Avec un peuple plus fortement organisé, on verrait se constituer une élite à la fois rurale et urbaine, qui pourrait prendre en mains la conduite des affaires. Ici, elle appartient aux chefs du parti politique dominant, lesquels sont en général presque tous établis dans le bourg ou la petite ville qui sert de chef-lieu au *concelho*. La représentation même des paroisses rurales reste donc, nous l'avons déjà remarqué, incomplète et insuffisante. Ainsi, même dans les affaires locales, ce sont les clans politiques qui gouvernent selon leur tendance égoïste, et non pas l'ensemble des citoyens les plus capables et les plus qualifiés. C'est bien, au fond, une aristocratie qui régit le *concelho* sous l'initiative et le contrôle incessant du pouvoir central, mais c'est une aristocratie artificielle, issue de la politique. Là encore il n'y a ni liberté locale vraie, ni organisme social spontané.

IV. — LES GRANDES VILLES.

Chacune des grandes cités forment un *concelho* urbain, subdivisé en paroisses, avec une chambre municipale de 9 membres (onze à Porto et quinze à Lisbonne). Les villes sont ainsi totalement isolées des campagnes, car aucun organisme intermédiaire, comme celui de la province par exemple, ne les réunit pour la discussion de leurs intérêts communs. Le plus souvent, un homme énergique et influent prend la direction de la chambre municipale urbaine, et conduit les affaires en dictateur au petit pied, car, d'une part, les citoyens disposés à s'occuper sérieusement de l'administration municipale sont rares, et d'ailleurs la loi ne leur accorde aucune influence directe; d'autre part, surtout si le président appartient au clan politique régnant, le pouvoir central lui laisse carte blanche tant qu'il ne s'écarte pas trop des règles légales. Quant aux électeurs, leur rôle se borne à une élection périodique conduite par les agents électoraux ordinaires ; il est donc réduit à presque rien, car ici les intérêts sont bien trop compliqués pour que la démocratie puisse agir utilement. Quand le président de la chambre, ou maire, est un homme intelligent, prudent, honnête, il conduit son administration urbaine convenablement, avec l'aide de la petite assemblée municipale. Mais ainsi tout dépend de la capacité, des qualités personnelles d'une seule individualité, ou tout au plus de deux ou trois, qui assument la direction exclusive d'un groupe très important de population, ayant des intérêts compliqués et multiples. Ce n'est pas là, évidemment, une situation normale et logique. Elle ne peut ni assurer la bonne gestion des affaires municipales, au moins de façon suivie et permanente, ni préparer un nombre suffisant de bons administrateurs, ni amener les citoyens à s'intéresser à leurs affaires communes. Comme les gens intelligents et éclairés sont nombreux dans les grandes villes, cette situation ne donne pas des résultats aussi mauvais qu'on pourrait le craindre au premier

abord, mais ses inconvénients n'en sont pas moins sensibles : nous allons le constater par quelques indications de détail.

La ville de Lisbonne compte actuellement, dans l'immense périmètre délimité par le mur d'enceinte de l'octroi, environ 360.000 âmes. En 1880, c'est-à-dire il y a trente ans, on estimait sa population à moins de 250.000 habitants. Cette cité est donc en voie de rapide développement. Ce fait provient d'une extension notable, dans la capitale, de l'activité commerciale et industrielle. Ce n'est pas que la région soit spécialement favorable à l'industrie : elle est fort pauvre en matières premières, et son agriculture elle-même donne assez peu. Les industries nouvelles sont principalement celles qui se rattachent au bâtiment, à l'alimentation ou au vêtement, ou encore des ateliers de réparation et d'entretien. Les autres villes du royaume sont loin d'avoir crû dans la même proportion, à l'exception de Porto, et aussi de la petite cité de Sétubal, enrichie par l'industrie des conserves de sardines et l'exportation des fruits. Lisbonne possède un des plus beaux ports du monde. Praticable à toute heure, il est d'une sécurité absolue ; les quais, construits récemment par une société française, bordent la rive nord sur une longueur de 4 kilomètres ; ils portent des voies ferrées, des hangars, des entrepôts. Tout cela, ou presque, a été établi aux frais de l'État. La ville, principale intéressée, n'a fait que bien peu de chose par elle-même.

Étagée en amphithéâtre, Lisbonne a été rebâtie après le tremblement de terre de 1755 dans un style assez monotone. Les vieux quartiers ont souvent des rues étroites, escarpées, parfois même en escaliers ; les quartiers neufs, au contraire, sont largement percés d'avenues plantées d'arbres. On y voit de belles constructions, et çà et là des villas, qui affectent souvent des formes bizarres, rappelant les bungalows de l'Inde, les pagodes chinoises, les vérandas tropicales, etc. Ce sont les habitations des émigrants enrichis, revenus au pays et désireux de frapper l'imagination de leurs concitoyens par l'originalité de leurs goûts et l'éclat de leur luxe. Dans son ensemble, avec ses magasins nombreux, ses rues toujours pleines d'une foule gaie, paisible et affable, ses belles échappées de vue sur le fleuve et sur les montagnes

de la rive méridionale, cette ville laisse une impression agréable et sympathique, due pour une notable part au goût éclairé de ses édiles, qui s'attachent d'une façon particulière à l'embellissement de leur cité, alors qu'ils semblent moins pénétrés de ses intérêts économiques.

Il existe autour de la capitale des régions fertiles; cependant l'approvisionnement de Lisbonne laisse à désirer. Cela tient pour une part à la médiocre organisation de la culture et à l'apathie des producteurs, qui n'aiment guère à se déranger; ils font ainsi la fortune de quelques gros commissionnaires, qui monopolisent la vente des légumes et des fruits, et peuvent ainsi établir les prix presque à leur guise. Cette situation est aggravée par les mesures artificielles que nous avons déjà signalées, et qui tendent à renchérir le pain et la viande [1]. Les étaux de boucherie créés par la ville lui ont causé, paraît-il, depuis 1877, une perte sèche de plus de 3 millions de francs qu'il a fallu récupérer par l'impôt. Les octrois et la douane agissent de leur côté pour entretenir la cherté des vivres, tissus, etc.

Les logements sont d'un prix relativement modéré, mais ils sont aussi d'une simplicité extrême et trop souvent privés de toute commodité et même de salubrité. Une loi permet l'inspection des maisons pour en surveiller la construction et la disposition, mais elle est mal observée. Aussi, bien que la ville soit assez proprement tenue, pourvue d'une eau de bonne qualité, et que son atmosphère soit purifiée par des brises marines, la santé générale de la classe ouvrière est plutôt médiocre. La mortalité infantile est grande, l'anémie et la tuberculose font beaucoup de victimes.

L'étranger est toujours surpris, en visitant Lisbonne, de constater l'étonnant mélange de la population. Sauf dans les quartiers neufs, on aperçoit souvent des masures sordides adossées à des demeures somptueuses; ce fait provient sans doute des nécessités résultant autrefois de l'existence d'une enceinte fortifiée. Les relations entre les diverses classes sont, du reste, faciles et

1. V. dans notre deuxième partie, les indications données à ce sujet dans le chapitre consacré à la culture dans le centre.

toujours courtoises, cordiales même. Bien que les rues soient presque toujours encombrées d'une véritable foule, car les Portugais vivent beaucoup en plein air, les cas de trouble et de désordre sont rares. En outre, cette population est remarquablement bienveillante, serviable et probe.

L'eau est fournie par une compagnie privilégiée, qui a capté des sources à 35 kilomètres de la ville; le prix est d'environ 1 fr. 10 par mètre cube, plus 0 fr. 60 par mois pour location de compteur. Le service n'est pas toujours très régulier. Le gaz et l'électricité sont aussi fournis par une société munie d'un monopole de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le gaz est vendu 0 fr. 25 pour l'éclairage, 0 fr. 20 pour le chauffage. Il est fabriqué avec du charbon anglais (Newcastle), qui a coûté 29 fr. 50 la tonne en 1909. Le coke est vendu à l'industrie 2 fr. 75 les 100 kilos, au commerce 4 fr. 40 et aux petits consommateurs 5 fr. 50. L'électricité, produite par la vapeur, coûte cher; cependant la consommation augmente. Une société étrangère a établi un bon réseau de tramways électriques.

Nous savons par les monographies reproduites dans la quatrième partie de ce travail que les ouvriers de Lisbonne ont une existence assez difficile. Cependant beaucoup d'entre eux se rendent le dimanche dans les environs, en famille, pour passer l'après-midi dans les cabarets suburbains. Cela n'a pas de conséquences graves au point de vue de la paix publique, car Lisbonne est une des capitales les plus tranquilles et les plus sûres de l'Europe, mais il en résulte une dépense inutile, qui souvent aggrave la misère. Aussi la mendicité, surtout enfantine, sévit-elle avec une déplorable intensité. Cela tient d'abord à des misères trop réelles, mais aussi à l'intervention d'entrepreneurs qui exploitent l'enfance, et à une indifférence regrettable des parents en matière d'éducation. D'ailleurs, les pauvres ne restent pas sans secours, car le Portugais a bon cœur et la main facilement ouverte. Des associations nombreuses font visiter les malades, distribuent des secours, du lait pour les enfants du premier âge; des dispensaires médicaux ont été établis, quatre hôpitaux civils reçoivent les malades, et la reine Amélie a fondé

un sanatorium spécial pour les tuberculeux. La Santa Casa da Misericordia, institution nationale, joue ici comme partout son rôle généreux. Ce sont là de belles œuvres privées, leur succès et leurs services constituent des exemples dont on devrait s'inspirer davantage. Enfin les bureaux de police donnent en cas de besoin des secours urgents. Peut-être pourrait-on regretter que tous ces efforts ne sont pas suffisamment coordonnés, faute de ce sentiment général d'ordre, de méthode, de tradition, qui fait toujours défaut chez les sociétés désorganisées.

Au milieu de cette population concentrée et composée d'éléments divers et hétérogènes, la moralité est médiocre, sans être franchement mauvaise. La précocité extrême des jeunes gens aggrave le mal. Aussi la religion est-elle ici en pleine décadence, comme dans toutes les villes un peu importantes du pays. La position du clergé devient ainsi difficile, pour des raisons que nous avons expliquées en détail. Une autre cause encore contribue à troubler les esprits. La vie politique est plus active dans la capitale que partout ailleurs, car les intrigues se nouent et se dénouent avec rapidité autour du gouvernement et des Chambres. Le public y assiste en spectateur par l'intermédiaire des journaux, et ne se passionne que trop pour ces luttes stériles. Diverses tentatives ont été faites pour embrigader les ouvriers dans des clans variés, principalement dans les groupes socialistes. Mais ces combinaisons n'ont pas encore une bien grande portée, et, au fond, la foule se montre assez sceptique, non sans raison. Les mouvements révolutionnaires qui ont agité Lisbonne il y a peu de temps n'avaient pas, en réalité, des racines bien profondes, et ils ont été l'œuvre des politiciens agitateurs de toutes nuances, et non pas du peuple lui-même[1]. Au fond, la population subit avec docilité la pression d'un gouvernement très bureaucratique. L'expérience lui a prouvé qu'elle ne pouvait guère faire autrement, faute d'un esprit public solidement fondé sur une forte organisation de la vie privée.

1. Nous rappelons que ceci a été écrit bien avant le 5 octobre. On verra plus loin pourquoi nous n'y avons rien changé.

L'administration locale est remise à une petite Chambre municipale de quinze membres, élus au suffrage quasi universel. Cette assemblée et son président assument la lourde charge de régir les intérêts compliqués de cette grande ville, et ils le font avec assez de liberté d'action, car si la loi leur impose un programme strictement réglé, le gouvernement use en général très discrètement de ses pouvoirs d'intervention et de contrôle. Mais on voit immédiatement le vice capital du système. Entièrement basé sur le type représentatif, il concentre toutes les affaires municipales entre un très petit nombre de mains, et ne laisse aux autres citoyens aucune action sérieuse sur la gestion de leurs intérêts locaux. On ne trouve là ni comités secondaires, partageant et allégeant la charge de la Chambre municipale, ni initiative, ni contrôle des citoyens. Si le président est un homme de valeur et d'autorité, il dispose d'un pouvoir quasi absolu, sinon, c'est l'anarchie, et l'intervention active du pouvoir central devient indispensable. Les rapides indications qui précèdent nous ont montré que l'administration de Lisbonne, ainsi réduite à une sorte de directoire dictatorial, reste dominée par des théories économiques et des procédés fort discutables.

Les choses vont-elles de même dans la seconde ville du royaume, Porto? Cette cité, assise dans une position admirable, à quelques kilomètres de l'embouchure du Douro, réunit toutes les conditions favorables au développement commercial et industriel. Une vaste région très fertile l'avoisine, et son action s'étend jusque sur une partie des plateaux espagnols. Par son fleuve, elle est en communication directe avec les colonies et avec les pays qui sont les pourvoyeurs ordinaires ou les meilleurs clients du Portugal. Nous verrons bientôt que les habitants de Porto n'ont pas su profiter de ces avantages dans toute la mesure possible. La ville est bâtie sur la rive droite; sur la rive gauche, plus près de la mer, on aperçoit les entrepôts de Villa Nova de Gaya, où sont concentrées les expéditions maritimes; une belle et longue avenue relie la cité au nouveau port, dont nous reparlerons. Grâce à de bonnes routes et aux chemins de

fer, l'approvisionnement de la ville est facile, mais comme elle est entourée d'un double octroi, celui de l'État et celui de la municipalité, le prix de la vie est augmenté d'un bon tiers, sinon plus. Cependant il est moins élevé qu'à Lisbonne.

Au début du XIXe siècle, Porto ne comptait pas plus de 80.000 âmes. Vers 1850, elle avait atteint le chiffre de 100.000, nombre porté à 150.000 en 1880, et aujourd'hui à 172.000 environ. Porto a donc progressé grâce surtout au développement de son industrie, qui aurait pu être bien plus considérable si l'organisation de la race avait suffi à la tâche. La population est paisible et laborieuse; souvent les familles sont fort pauvres, et vivent dans des ruelles rendues malsaines par l'entassement, le défaut d'hygiène et l'humidité du climat. Ici encore l'éducation est faible, l'enfant manque facilement l'école, court la rue et mendie volontiers. Parmi la classe aisée, le type de l'enfant gâté est fréquent; les jeunes gens montrent un goût médiocre pour le travail soutenu et se portent volontiers vers les carrières libérales, vaguement pratiquées; on se retire tôt des affaires pour vivre de ses rentes, aussi est-il assez rare de voir le fils succéder au père à la tête d'une entreprise.

Ce médiocre régime social a permis aux gens du dehors de prendre une bonne partie du mouvement des affaires. Ainsi la métropole du nord a conservé le quasi-monopole du commerce des vins de son riche bassin; mais ce commerce est entre les mains d'un bon nombre de maisons anglaises, qui ont pris le plus large débouché, c'est-à-dire le marché anglais, ne laissant guère aux maisons portugaises et à la compagnie privilégiée que les colonies et le Brésil. Or, nous le savons, une race, qui se laisse facilement distancer dans le domaine du travail, ne saurait montrer une large aptitude à conduire ses affaires publiques.

La lourde tâche d'administrer cette grande cité incombe à une chambre composée de onze membres seulement qui font souvent de bonnes choses quand ils ne sont pas trop divisés par la politique. Mais cette organisation est bien insuffisante pour

gérer des intérêts aussi complexes. A côté de cette petite assemblée représentative, il existe à Porto une riche association industrielle et commerciale, qui s'est fait bâtir un véritable palais, à la fois Bourse, tribunal et école de commerce, centre de réunion, bibliothèque, etc. Mais cette association n'a qu'une médiocre activité et ne rend pas les services qu'on pourrait en attendre. Un exemple va nous montrer l'insuffisance de cette vie locale énervée par les défauts de l'organisation sociale de la race. Nous avons dit que l'estuaire du Douro n'est pas accessible aux navires à grand tirant d'eau, ce qui compromettait l'avenir de Porto. On réclamait donc un port en eau profonde. Mais, au lieu d'entreprendre eux-mêmes cette œuvre capitale, les gens de Porto ont préféré laisser l'État s'en charger. Un emplacement fut choisi à l'embouchure d'une petite rivière, située un peu au nord du Douro, et une maison française enferma entre la terre et deux digues en enrochements un morceau de mer de 80 hectares, dont 40 en fonds de plus de 8 mètres. Vingt-trois millions furent ainsi dépensés, puis on laissa l'affaire en suspens. On se rendit compte alors que le nouveau port, qui n'avait ni quais, ni entrepôts, ni outillage, se trouvait déjà insuffisant, que, du reste, il était peu sûr par les gros temps, et qu'en outre, le commerce était peu disposé à y transporter ses magasins, installés à Villa Nova. Enfin, le port n'était relié au réseau ferré que par un chemin de fer à voie étroite, sorte de boyau bien insuffisant. Il est certain que, si Porto avait su faire ses affaires elle-même, par sa propre initiative et ses seules forces, comme tant d'autres villes maritimes, le résultat eût été tout autre. Tel est l'effet d'une notoire insuffisance de la vie municipale; elle entraîne l'intervention nécessaire de l'État, et celui-ci fait médiocrement des choses qui ne sont pas naturellement de son ressort[1]. Ajoutons que, si les grands services publics fonctionnent depuis quelques années d'une façon digne d'une grande cité commerçante, ils laissent cependant apercevoir encore la même faiblesse. Ainsi, ce sont des sociétés étrangères qui, au cours des dix ou douze der-

1. L'une des digues, entamée par le flot, était percée d'outre en outre au printemps de 1909 et menacée d'une totale destruction, faute d'entretien régulier.

nières années, ont développé et complété l'installation du gaz, construit une station centrale d'électricité, creusé un réseau d'égouts, capté, amené et distribué les eaux d'un affluent supérieur du Douro. Une compagnie portugaise a établi de bons tramways électriques, initiative que nous notons avec plaisir. Il convient d'indiquer également que Porto possède quelques bons hôpitaux, hospices et asiles et que, ici comme à Lisbonne, la charité publique et privée rivalisent pour soulager les maux de la population ouvrière ; ce noble zèle ne peut malheureusement pourvoir à tout, ni surtout remplacer les ressources que fournirait une plus grande activité du travail. La criminalité est assez faible, grâce à la douceur du caractère national et à l'honnêteté traditionnelle de la population. En revanche, les mœurs sont trop souvent relachées, la séduction et l'abandon ne rencontrent ni la répression légale, ni la réprobation publique méritée par ces faits. La prostitution affecte des proportions regrettables. Le sentiment religieux est d'ailleurs très affaibli ici comme à Lisbonne, et la politique y sévit également, sous l'aspect d'un esprit frondeur qui tient plus à l'indiscipline des caractères, fruit d'une éducation faible, qu'à un véritable esprit public. Tout ceci appelle au plus haut degré l'attention des hommes réfléchis, car il en résulte un grave danger pour l'avenir de Porto, menacé par la concurrence victorieuse de la capitale.

Nous avons signalé à diverses reprises la tendance des municipalités à confier à des sociétés étrangères l'installation de leurs grands services : eau, gaz, électricité, etc. On relève déjà, cependant, une propension à prendre en régie directe ces exploitations, faisant ainsi ce que l'on a appelé, improprement d'ailleurs, du socialisme municipal. Ce procédé n'est pas sans danger dans un pays où la vie locale est si restreinte, et où les influences politiques sont si puissantes. A un autre point de vue, il est intéressant de savoir si, comme entrepreneurs industriels, les municipalités exercent un patronage meilleur que celui des particuliers. Un rapide précis monographique va nous renseigner à cet égard.

Antonio Abranches Machado, âgé de 37 ans, et sa femme, qui

en à 36, sont nés dans les environs de Coïmbra. Mariés depuis une quinzaine d'années, ils ont eu neuf enfants, dont quatre sont morts en bas âge; les cinq survivants ont de six mois à treize ans. Machado est serrurier de son métier, et il a travaillé d'abord comme tel chez divers patrons. Il y a quelques années, la municipalité, composée de sept membres et présidée par un professeur de la faculté de droit, homme entreprenant et énergique, décida d'exploiter en régie l'usine à gaz. La direction en fut confiée à un chimiste français, M. Ch. Lepierre, professeur à l'Ecole professionnelle, chef des travaux du laboratoire microbiologique de l'Université. Machado entra alors au service de cette usine, pour travailler aux installations nécessaires pour la distribution du gaz. Il gagne 500 r., ou 2 fr. 75 par journée de 10 heures, soit environ 825 fr. par an, pour un travail régulier de 300 jours. Sa femme emploie les quelques heures laissées libres par le ménage et les soins nécessités par les enfants, à des travaux de broderie, qui lui rapportent en moyenne 120 francs par an. La famille n'a pas d'autres ressources. L'aîné des enfants, Julio, est entré en apprentissage chez un ferblantier, qui lui donnera pendant la seconde année un petit salaire de 0 fr. 66 par jour. Ce sera déjà un appoint fort utile, montrant une fois de plus qu'une famille ouvrière réalise véritablement une épargne en élevant beaucoup d'enfants.

Ce ménage habite, dans la basse ville, un rez-de-chaussée composé d'une cuisine et de trois chambres, dont la plus vaste mesure 3 mètres de côté et $2^{m}50$ de hauteur de plafond. Ce pauvre logis ouvre sur une rue étroite, sombre, humide et malodorante. Le mobilier qui le garnit vaut à peine 40 milreis (220 fr.), linge et vêtements compris. Chacun possède un vêtement décent pour le dimanche; les habits de travail sont faits d'une simple cotonnade, et les enfants sont vêtus d'ordinaire, sommairement, au moyen des défroques données par des voisins plus aisés. L'ordre et la propreté laissent à désirer; sans l'habitude de blanchir périodiquement les maisons au lait de chaux, et la possibilité de vivre beaucoup au grand air, la population très concentrée de ce pays serait bientôt décimée par les

contagions. On peut dire que la plupart des familles ouvrières des villes sont incessamment guettées par la tuberculose, cela d'autant plus que leur alimentation est réduite au minimum. Les Machado vivent de soupe maigre, de pain de maïs, de légumes et de poisson salé; ils ne mangent de la viande qu'une fois par mois, et le père seul boit un peu de vin. Encore arrive-t-il souvent que la quantité d'aliments ne suffit pas pour contenter les appétits. Sous un climat plus rude, ce régime serait intenable; ici, il diminue tout au moins l'énergie musculaire et la force de résistance des individus.

Si étroit que soit son mode d'existence, cette famille ne peut guère équilibrer ses recettes et ses dépenses qu'en se privant. La nourriture lui coûte par an 670 francs, l'entretien 100 francs, le loyer aussi 100 francs; il faut ajouter environ 50 francs de frais divers dont 11 fr. 10 pour l'impôt direct; soit un peu plus de 900 francs. L'ouvrier ne dépense presque rien hors de chez lui et fume très peu. Tout besoin imprévu soulèverait un problème insoluble, si la caisse de l'usine ne consentait de petites avances, qu'elle récupère ensuite sur le salaire. Mais il faut alors économiser sur la nourriture, c'est-à-dire contracter alliance avec la faim, pour faire face à la nécessité.

Malgré tout, la santé moyenne des Machado, comme celle de leurs voisins, est plutôt bonne. Cela tient d'abord à la sélection opérée par la forte mortalité infantile[1], et ensuite à la rareté des tares héréditaires les plus dangereuses, comme la syphilis et l'alcoolisme.

L'ouvrier fait partie d'une société de secours mutuels à laquelle il a versé par petits acomptes un droit d'entrée de 7 fr. 80, et il paie 0 fr. 33 par semaine pour recevoir, en cas de maladie, 1 fr. 10 par jour et les soins médicaux. Les sociétés de secours mutuels de Coïmbra se sont groupées pour établir à frais communs une pharmacie qui leur fournit les médicaments à prix réduit.

Nous avons vu déjà que l'usine fait à ses ouvriers des avances

1. La ville de Coimbra alloue de petits secours aux familles pauvres qui ont des enfants en bas âge.

remboursables. En outre, la municipalité a établi et subventionne à leur profit une caisse de retraite, à laquelle chacun verse l'équivalent d'une journée de travail par mois. Tout ouvrier municipal peut ainsi s'assurer à 60 ans une petite pension. C'est là un louable essai de patronage, mais le résultat est encore bien minime, car un bon nombre d'ouvriers, comme Machado, sont dans l'impossibilité de payer régulièrement la cotisation prévue. D'autres se méfient et hésitent à confier à l'administration un argent si difficile à économiser. Aussi, sur 60 ouvriers du gaz, 15 seulement étaient inscrits à la caisse en 1909.

On voit par cet exemple que la condition des ouvriers municipaux n'est pas sensiblement différente de celles de leurs camarades de l'industrie privée. Il ne saurait, du reste, en être autrement, car si les administrations publiques voulaient faire à leur personnel une situation exceptionnellement favorable, elles jetteraient sur le marché du travail, aux frais des contribuables, des éléments de revendications, de conflits, de troubles, très dangereux pour les intérêts privés, la paix des ateliers et même celle de la rue. Elles peuvent seulement essayer d'améliorer cette situation au moyen d'un patronage bienveillant et éclairé. Mais ce patronage collectif est nécessairement réglementaire, raide, peu apte à se plier aux besoins divers des familles. On voit par là quelles sont les complications et les difficultés de la régie directe des services industriels par les municipalités, ou par l'État lui-même, — nous en savons quelque chose en France. Ces inconvénients sont d'ailleurs d'autant plus sensibles, si les organismes de la vie publique, constitués d'une façon défectueuse, manquant d'une base solide, ne peuvent compter sur la collaboration active et désintéressée d'un bon nombre de citoyens instruits et indépendants.

V. — LE DISTRICT.

Le district est une simple division administrative et politique, interposée entre le pouvoir central et le *concelho*. Il facilite le

contrôle de la gestion municipale, surveille l'application des lois en général, et oriente d'une façon plus ou moins directe les opérations électorales. Sa circonscription est un simple démembrement de la province, laquelle n'est plus qu'un souvenir historique. Pour en fixer les limites, on s'est basé uniquement sur des motifs de commodité et de convenance administrative ou politique. Aussi, les districts sont-ils fort irréguliers comme étendue et comme population. Celui de Coïmbra, par exemple, compte 332.000 habitants répartis sur 3.900 kilomètres carrés. Un tel groupe de population ne peut manquer d'avoir des intérêts communs considérables et variés, parfois même opposés, à cause de la diversité des situations. Le district a la charge de la construction et de l'entretien de certaines routes; il doit aussi établir et gérer certains établissements publics : hospices, asiles, prisons, dépôts de mendicité, caisses de secours, etc.; il peut les subventionner quand ils sont à la charge des paroisses ou des concelhos. Pour couvrir ses dépenses, il ne dispose d'aucune ressource spéciale, il n'a point de budget particulier. C'est le Trésor public qui pourvoit aux frais nécessités par l'exécution des lois. Donc, si le district comporte une certaine autonomie administrative, ce n'est à aucun degré un organe de la vie locale proprement dite.

La gestion des affaires du district est confiée à un gouverneur civil, qui n'est pas un fonctionnaire de carrière, mais plutôt un homme politique, jouissant de la confiance du clan au pouvoir. On voit certains gouverneurs civils continuer, en outre de leurs fonctions, leur profession antérieure, celle de médecin par exemple. Chacun est assisté d'un suppléant, nommé dans les mêmes conditions et libre de suivre une carrière privée. Les gouverneurs sont d'ailleurs fort modestement rétribués, et ils ont auprès d'eux un secrétaire général de carrière qui est le véritable chef du service administratif. Ensuite vient l'auditeur de district, ordinairement pris dans la magistrature; il est juge administratif de première instance, et décide de même en matière électorale. Enfin, un comité de trois membres, élus par les chambres municipales, examine les comptes des communes rurales. La tutelle

des communes urbaines est exercée directement par le pouvoir central, représenté par le ministère de l'intérieur. Dans le district de Coïmbra, deux villes seulement : le chef-lieu et Figueira da Foz, petit port de la côte, sont dans ce cas. Le rôle du comité de district est donc purement administratif et consultatif. Ses décisions sont toujours commandées par une loi ou un règlement : c'est un auxiliaire du gouverneur civil et non pas une assemblée délibérante. Les citoyens sont donc sans influence sur les affaires du district, qui leur échappent entièrement. Ils n'ont ni à les gérer, ni à les contrôler.

En résumé, les affaires locales sont, en Portugal, placées sous la tutelle stricte et étroite du pouvoir central, qui a son agent jusque dans la plus petite paroisse, et presque partout dirige, administre, contrôle avec un paternalisme bienveillant. Là où, par hasard, quelques citoyens prennent intérêt aux affaires, comme cela se produit dans quelques villes, on les laisse aller tant qu'ils observent les règles minutieuses du code administratif. Mais, en règle générale, le citoyen n'agit pas. Dans les affaires locales, il est sans initiative, sans liberté d'action, et ne s'en soucie guère. Encore trouve-t-il le moyen de transporter sur cette scène si étroite, si morne, si peu active, les agitations de la politique de clan. Bien souvent les élections pour les chambres et juntes municipales donnent lieu à des compétitions qui n'ont rien à voir avec les intérêts locaux. On se préoccupe avant tout de conserver à tel ou tel clan politique une influence aussi large que possible, en vue des élections générales. Aussi bien des juntes sont-elles composées sans aucune considération pour les intérêts réels de la localité. Or, ne l'oublions pas, ce sont les libertés locales, exercées avec soin et conservées avec amour, qui constituent le fondement solide, essentiel, de la liberté politique. Mais les libertés locales ne sont vivaces que dans les pays où les particuliers sont formés par l'éducation à la pratique de l'indépendance personnelle et du travail productif. Ainsi, nous voyons reparaître partout les questions primordiales de l'éducation, c'est-à-dire de la formation du caractère et de l'organisation du travail, c'est-à-dire des moyens d'existence de chaque famille. En Portugal, où

l'éducation est insuffisante et le travail faiblement organisé, le gouvernement local est trop souvent abandonné par l'indifférence des citoyens à l'action du pouvoir central. Nous allons voir comment ce laisser-aller retentit sur la politique proprement dite, en compliquant la gestion de l'État, tout en réduisant à bien peu de chose le contrôle effectif de la nation[1].

1. On lira utilement, à titre de comparaison, l'excellent travail de M. P. Bureau, *Le paysan des fjords de Norvège* (seconde partie, la Vie collective, dans la *Science sociale*, 2e période.

III

LE GOUVERNEMENT ET LA POLITIQUE

Origines du pouvoir centralisé. — Les services publics et les finances. — Le régime des clans politiciens. — Les Chambres. — Condition de la Pairie. — Le Souverain. — L'Administration. — Cause essentielle des vices de l'organisme politique. — Post-scriptum.

I. — ORIGINES DU POUVOIR CENTRALISÉ.

L'organisation politique du Portugal a traversé, au cours des siècles, bien des péripéties. Cependant, elle présente au fond un caractère de réelle unité, en ce sens que, toujours, le pouvoir personnel a prévalu sur la liberté soit des particuliers, soit des circonscriptions locales.

On a cru longtemps qu'à ses débuts, la monarchie avait été basée sur le système électif. On racontait que les Cortès de Lamego de 1143 avait attribué aux représentants des trois ordres : clergé, noblesse, bourgeoisie, le pouvoir d'élire le souverain, de légiférer et de voter l'impôt. Mais des historiens compétents, comme Herculano et Gama Barros, ont démontré que les Cortès de Lamego n'ont jamais existé, pas plus que le régime électif. En réalité, la guerre étrangère et la guerre civile obligèrent dès le début le souverain à s'imposer par la force. La couronne fut et resta toujours héréditaire. Les Cortès, réunies à de longs intervalles et en des circonstances plus ou moins critiques,

n'exercèrent que bien rarement une influence appréciable. Le plus souvent, elles ne furent convoquées que pour couvrir d'une apparence de légalité des mesures fiscales rigoureuses. Dès l'époque du roi Diniz, l'une des plus grandes figures de l'histoire lusitanienne, l'absolutisme du pouvoir souverain était à peu près complet et consacré. Sans doute, cette autorité sans limites fut souvent discutée et combattue, mais ceux qui se posaient en adversaires du roi n'avaient nullement pour idéal la sauvegarde des libertés publiques. Nobles et prélats ne recherchaient, dans la révolte et les complots, que l'acquisition ou le développement d'une situation personnelle privilégiée. Les petites gens avaient à se plaindre d'eux plus encore que du pouvoir royal, et les sessions des Cortès sont remplies de l'écho de leurs doléances contre les exactions des puissants. Aussi, les périodes où la faiblesse du souverain permettait aux grands de ressaisir quelque autonomie, n'amenaient parmi la nation que l'indiscipline, le désordre et la guerre civile, non la liberté et la décentralisation.

La désorganisation et la corruption produites par les expéditions d'outre-mer, par l'exploitation abusive des colonies, par la domination espagnole, achevèrent d'ailleurs la ruine des dernières traditions d'autonomie locale, au moins dans toutes les parties accessibles du pays[1]. La noblesse devint une pépinière de soldats, de fonctionnaires, de courtisans, vivant des ressources du Trésor, ou dans la domesticité honorée de l'entourage royal. La bourgeoisie demeura affaiblie et sans influence. Le pouvoir absolu prit une forme définitive, régulière, bureaucratique, admirablement personnifiée par ce marquis de Pombal, qui fut si longtemps le maître du royaume.

Cependant, le triomphe de la bureaucratie autoritaire est toujours suivi de difficultés et de troubles, parce que, ainsi que nous l'avons déjà observé, il est impossible que des intérêts politiques étendus et compliqués soient gérés avec un succès

1. Nous avons montré comment les gens du Tras os Montes avaient su conserver jusqu'à l'époque actuelle une réelle autonomie, grâce aux circonstances particulières du lieu et du travail.

complet et prolongé par des organes centralisés. La chute de Pombal laissa le pays dans une situation extrêmement fâcheuse. La nation n'avait plus aucune action normale sur le gouvernement, entièrement livré aux intrigues de cour, au caprice personnel et aux abus des factions. Peu après, les convulsions politiques de l'époque révolutionnaire et impériale compliquent encore cette situation. Le Brésil se sépare. La famille royale se divise en deux branches ennemies qui, ayant chacune son clan, se disputent le trône. Après bien des intrigues, bien des violences et bien des misères, la branche miguéliste ayant renoncé à continuer une lutte fatale à la prospérité du pays, la guerre civile prit fin, et, depuis 1834, la paix intérieure n'a plus été troublée que par quelques émeutes locales sans durée.

Est-ce à dire que l'existence politique du Portugal s'est écoulée depuis lors dans une paix régulière et féconde? Non, malheureusement. Les anciens, clans rangés autrefois derrière les chefs des deux branches de la maison de Bragance, et toujours prêts à prendre les armes, ont fait place à des partis politiques moins belliqueux, mais tout aussi ardents à se disputer le pouvoir et à en abuser. La charte de 1826, remaniée ou modifiée à diverses reprises de 1852 à 1896, a été inspirée par celle de l'Angleterre, comme presque toutes les constitutions occidentales [1]. En adoptant les éléments essentiels du régime politique anglais, les hommes d'État du continent ont prouvé généralement qu'ils ne le comprenaient pas. Ils n'ont pas su voir, en effet, que ce régime reposait sur deux bases nécessaires : 1° une tradition longue et forte unissant les institutions politiques de la manière la plus étroite à l'évolution sociale de la nation britannique; 2° des libertés locales très étendues par lesquelles l'esprit public a été formé, éclairé, développé de génération en génération. Comme tant d'autres pays, le Portugal n'avait ni forte organisation de la vie privée,

1. Les Portugais ont pris pour modèles immédiats les constitutions du Brésil et de l'Espagne. Mais toujours, sous l'abondance verbeuse des textes, on retrouve le même esprit emprunté à l'Angleterre, accommodé dans l'application au régime social de chaque peuple, et, par conséquent, défiguré dans la plupart des cas.

ni traditions politiques, ni libertés locales, ni esprit public. C'est pourquoi le parlementarisme anglais ne pouvait donner là que de médiocres résultats. Demandons-nous ce qu'ils ont été effectivement.

II. — LES SERVICES PUBLICS ET LES FINANCES.

Pour apprécier la valeur d'un régime gouvernemental, on trouve deux échelles de comparaison très précises : d'abord dans les œuvres d'utilité publique qu'il a créées, et ensuite dans l'état de ses finances. Les premières témoignent de la valeur pratique de son action; les secondes de l'habileté, de l'intégrité et de la prévoyance de sa gestion. Au cours de cette étude, nous avons eu l'occasion de constater bien des fois que le pouvoir central n'avait réalisé que dans une bien faible proportion les entreprises d'utilité publique réclamées par les nécessités modernes. Il est indéniable qu'à ce point de vue la situation du Portugal est inférieure à ce qu'elle pourrait être. Les moyens de communication sont encore très restreints. Les forces naturelles sont presque totalement négligées. L'instruction publique reste manifestement insuffisante à tous les degrés. L'outillage militaire est faible. Les colonies sont pour la plupart fort peu développées. En un mot, les forces nationales sont loin de trouver dans le gouvernement l'auxiliaire vigilant et actif, qu'il devrait être. Il serait d'ailleurs injuste de méconnaître ce qui a été accompli depuis un demi-siècle dans l'intérêt commun. Nous avons signalé, chemin faisant, les progrès réalisés dans la vicinalité, les chemins de fer, les ports, les écoles, etc.; dans les colonies même on a fait quelques tentatives sérieuses pour favoriser les exploitations des richesses naturelles. Mais il est établi qu'en toutes choses le résultat est resté bien au-dessous des besoins du pays et des sacrifices qui lui ont été imposés. Aussi, en étudiant en toute bonne foi cette nation sympathique, l'observateur ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse en constatant le retard considérable qui la laisse en arrière

des peuples du nord, au triple point de vue de l'activité économique, de l'outillage général et de l'organisation politique. Évidemment, la principale cause de ce retard, c'est la désorganisation sociale dont nous avons relevé tant de fois les symptômes. Il en résulte une insuffisance notoire de la race dans la conduite de sa vie privée, spécialement du travail; de là découlent tout naturellement, d'un côté, le retard économique, de l'autre, le désordre politique. Dans ces conditions, et en dépit des bonnes volontés fréquentes, des dépenses considérables, le gouvernement ne réussit pas à remplir pleinement sa fonction. Il est à la fois trop chargé d'attributions de détail, et mal contrôlé.

L'état des finances du Portugal n'est pas plus satisfaisant que celui des œuvres d'utilité publique. Depuis des siècles, l'ordre et l'économie ont été, en général, le moindre souci du gouvernement portugais. Tant qu'il eut à sa disposition les trésors si aveuglément arrachés aux colonies, il dépensa au hasard et sans compter. Lorsqu'il eut perdu ses sources principales de revenu, le gaspillage continua, mais cette fois aux dépens de la nation elle-même. Après la terrible crise qui dura pendant tout le premier tiers du XIXe siècle, la situation du Trésor fut très critique, car le pays, abandonné et presque ruiné, ne pouvait payer que des impôts très faibles, alors qu'il supportait déjà une dette assez lourde. Depuis lors, sans marcher à souhait, les choses se sont améliorées.

La nation a réussi à payer des impôts élevés, et comme le chiffre de la population a grossi considérablement, le revenu public a crû en proportion. Mais, comme le remarque M. Anselmo Vieira dans un très bon ouvrage[1], si les recettes du Trésor ont augmenté d'après une progression arithmétique, les dépenses ont suivi une progression géométrique.

Depuis plus de cinquante ans, le budget de l'État n'a pour ainsi dire jamais connu l'équilibre. A de rares exceptions près, chaque compte annuel s'est soldé en déficit, et l'insuffisance a

1. *A Questão fiscal e as Finanças Portuguezas*. Lisbonne, 1905, 1 vol. in-8°.

généralement dépassé 25 p. 100 des recettes en moyenne. Dans un rapport présenté à la Chambre des députés en 1897, un membre de cette assemblée évaluait le total des insuffisances pour la période 1851-1896, soit en tout quarante-cinq ans, à une somme de près de 280 millions de milreis, ou environ 1 milliard 350 millions de francs, qu'il avait fallu demander au crédit. En 1892, la situation se trouva si désespérée, que le gouvernement ne vit pas d'autre moyen d'alléger ses charges que de réduire arbitrairement de 30 p. 100 l'intérêt de sa dette. En outre, il imposa aux fonctionnaires publics une taxe extraordinaire sur le montant de leurs traitements et créa toute une série d'impôts nouveaux, dans le but de procurer au budget cet équilibre toujours rêvé, jamais atteint. Malgré de si lourds sacrifices, le gouffre est resté ouvert; d'année en année il se creuse davantage, les découverts s'accumulent, la dette flottante grossit, et le danger grandit avec elle[1]. En 1890, le Trésor avait une dette consolidée de 575 millions de milreis (3.165 millions de francs). En 1907, malgré la réduction forcée de 1892, le chiffre du passif était de 722 millions de milreis (tout près de 4 milliards). En outre, la dette flottante approchait de 400 millions de francs[2].

En comparant le mouvement de la dette portugaise avec celui des engagements des autres pays, on trouverait, en général, une grande différence[3]. Cependant ces pays ont réalisé des travaux ou des réformes considérables, certains ont eu à supporter des guerres longues et onéreuses. Le Portugal, au contraire, n'a traversé depuis 50 ans aucun conflit grave; son effort inté-

1. En 1907, on a essayé de renforcer le contrôle administratif en le confiant au directeur de la comptabilité, qui doit confronter les crédits avant d'autoriser les ordonnancements. Cette mesure partielle est bien insuffisante. L'exercice court du 1er juillet au 30 juin, avec règlement immédiat.

2. En 1851, la dette consolidée s'élevait à 150 millions de francs environ.

3. Montant actuel de la dette de quelques petits Etats :

Belgique, 3.400 millions;
Pays-Bas, 2.300 millions;
Suède, 515 millions;
Danemark, 370 millions.

Tous ces Etats ont un actif qui, parfois, dépasse le montant de leur passif.

rieur est resté médiocre. Or, il a dépensé au delà de ses ressources et contracté une dette énorme. La conclusion qui s'impose est que les finances du pays n'ont pas été administrées avec la sagesse et l'économie nécessaires. Les besoins étaient grands, sans doute. Mais ils n'ont été satisfaits que très imparfaitement, et l'argent a disparu tout de même par mille fissures secrètes. La pire chose, peut-être, c'est que, pour satisfaire à l'insuffisance continuelle du Trésor, on a créé une fiscalité excessive qui agit comme une sorte de frein énergiquement opposé au mouvement économique de la nation. Les comptes publics énumèrent une quantité incroyable de taxes, qui frappent la production et la consommation dans tous leurs actes, pour arriver le plus souvent à de maigres recettes, grevées de frais de perception énormes. Les visites à l'entrée des villes, le contrôle permanent dans les fabriques, les monopoles, constituent pour la fabrication, la culture, la circulation, des obstacles dont on ne peut mesurer l'effet déprimant qu'en étudiant les choses de près.

Par ces procédés arriérés jusqu'à l'aveuglement on obtient de cette population pauvre, en moyenne, une somme de 275 millions de francs, dont 165 millions par les impôts indirects. La Hollande, pays très riche, ne demande guère à l'impôt que 330 millions de francs, dont 160 millions par l'impôt indirect; c'est dire que ce pays, dont la consommation est considérable, suit une politique financière exactement contraire à celle du Portugal; il évite avec le plus grand soin de contrarier l'activité de la production et de la consommation. La Hollande est un pays prospère; le Portugal est un pays dans un état permanent de crise.

III. — LE RÉGIME DES CLANS POLITIQUES; LES CHAMBRES.

La cause première de ce désordre chronique, c'est l'inertie des citoyens, ou plutôt leur soumission aveugle au régime du clan politique. Dans un pays où les libertés locales n'existent

pas, et où par conséquent tout se reporte vers le centre, c'est-à-dire vers le gouvernement, la conquête de celui-ci apporte un prestige, un pouvoir et des profits qui ne peuvent manquer de séduire un certain nombre d'hommes parmi les plus hardis, les plus intrigants, ou les plus avides. Ceux-ci forment des clans pour la conquête de l'autorité politique, attirent à eux des hommes loyaux et sincères dont ils exploitent la réputation, et embrigadent les électeurs par tous les moyens possibles. Nous avons eu l'occasion de citer quelques exemples frappants du système de recrutement des clans politiques en Portugal. Il faut bien se garder de confondre de pareilles associations, fruit de l'intrigue, de la faveur ou de l'intimidation, avec les partis qui se constituent dans les pays libres sous l'influence des mouvements réfléchis de l'opinion. Dans le premier cas, l'électeur est un simple instrument; dans le second, il exerce une action personnelle dans un sens qui lui est indiqué par son propre choix. Il en résulte que le clan est dirigé de façon à servir principalement des intérêts particuliers, alors que le parti est dirigé avant tout par le souci des intérêts nationaux.

Actuellement, les clans politiques sont nombreux en Portugal[1]. Autrefois, il n'en existait guère que deux, dénommés l'un progressiste, l'autre régénérateur. Bel exemple de la piperie des mots, car les faits prouvent que ces deux clans, qui se sont succédé aux pouvoirs durant de longues années, n'ont procuré au pays, au lieu de progrès et de régénération, que le déficit, les dettes, la fiscalité excessive, l'inquiétude, et parfois le désordre. Il ne pouvait en être autrement, car chaque clan, pour se maintenir au pouvoir durant un certain temps, devait procurer à ses partisans des faveurs, des emplois, des avantages de toute sorte. Après une certaine période, les abus devenaient si criants que, pour en atténuer le scandale, il fallait passer la main à l'autre clan. On a voulu comparer le système de rotation des clans portugais à l'évolution des grands partis historiques anglais. Est-il besoin de dire que les deux choses ne présentent

1. On ne doit pas oublier que ceci a été écrit au cours du printemps de 1910. Nous nous expliquerons tout à l'heure sur la suite des événements.

qu'une apparence de similitude? Le *rotatisme* est un misérable expédient imaginé pour satisfaire des ambitions ou des avidités personnelles[1]. L'évolution des partis anglais résulte de grands mouvements d'opinion, basés sur des intérêts nationaux de premier ordre. Entre ces deux termes il y a tout un monde.

Aujourd'hui, les deux groupes anciens se sont plus ou moins morcelés, donnant naissance à des clans secondaires, entre lesquels des coalitions se forment et se défont avec une singulière facilité, selon les convenances et la tactique de leurs chefs. Il en résulte une incertitude plus grande que jamais dans la direction des affaires, puisque, avec le régime parlementaire, un chef de clan peut, par ambition ou par simple rancune personnelle, provoquer à l'improviste la chute d'un ministère. C'est par l'effet des appétits et des besoins de ces clans, de leurs rivalités et de leur jeu de bascule, que le Portugal a été réduit à la faillite, accablé sous le poids d'une fiscalité absurde et maintenu dans une pénible situation d'abandon et de retard, dont il ne peut encore arriver à sortir en dépit des efforts et des sacrifices de quelques hommes de cœur. Le dévouement d'une minorité d'hommes politiques ne saurait en effet tenir lieu de l'action régulière et ordonnée de la masse des citoyens. Nous revenons donc toujours au même point, à la même constatation fondamentale que nous ne devons pas nous lasser de répéter : rien ne peut remplacer, en politique comme en toute autre chose, l'initiative et la coopération des particuliers, exercées à tous les degrés, dans toutes les subdivisions de l'organisme national. Une des conséquences les plus singulières et les plus néfastes de ce régime, c'est la prédominance presque continuelle d'un pouvoir anonyme et irresponsable, qui souvent dirige d'une façon indirecte, mais effective, toute la politique du gouvernement. Cela vient de ce que le chef du clan d'opposition, lorsqu'il est habile, expérimenté, rompu à l'intrigue, est générale-

1. L'affaire du Crédit foncier portugais, institution privilégiée, qui s'est écroulée récemment, est un bon exemple des effets du rotatisme. Les chefs de clan s'en réservaient la direction pendant leurs périodes de disponibilité, et se la repassait successivement, comme un simple portefeuille ministériel. Ce régime a amené la ruine de l'établissement, et il ne pouvait en être autrement.

ment toujours maître, au moins dans une très grande mesure, du sort du cabinet. Par ses manœuvres, ses combinaisons, ses alliances, il peut à chaque instant faire choir le ministère dans quelque traquenard imprévu. Il faut donc le ménager, lui accorder au moins une part de ce qu'il demande, conserver ses créatures, tenir compte de son opposition, en un mot composer jour par jour avec lui. Ainsi, même hors du pouvoir, un clan réussit encore à pressurer l'Etat par des moyens détournés. Ce despotisme hypocrite ne frappe pas les regards, la masse du peuple ne le soupçonne même pas, et il est ainsi toléré, accepté, avec toutes ses conséquences à la fois avilissantes et ruineuses. En fait, ce régime est celui de la souveraineté arbitraire, oppressive du clan, mais non pas de la nation.

On comprend aisément que, dans ces conditions, une Chambre soit impuissante à gérer avec suite, prudence, économie et succès les affaires du pays. Elle est forcément composée, en grande partie, de purs politiciens, beaucoup plus dévoués aux intérêts égoïstes de leur clan qu'au bien public. La compétence lui fait défaut, parce que les sièges sont distribués selon la convenance des chefs de clans qui recherchent des partisans dévoués plutôt que des législateurs capables. Dans une telle assemblée, le meilleur du temps est pris par des discussions stériles, engendrées par des compétitions personnelles; l'intérêt national est ainsi relégué au second plan.

A côté de la Chambre des députés, la constitution avait placé une Chambre des pairs destinée à lui servir de contrepoids. Dans ce but, on l'avait composée d'hommes pris parmi les plus nobles, les plus éminents en dignité ou en savoir, les plus riches. Elle comprenait des membres héréditaires [1], 13 prélats, des membres nommés à vie par le roi et pris en partie parmi la classe la plus imposée. Il semble qu'une assemblée si qualifiée eût dû jouir d'un grand prestige et d'une haute autorité. En réalité, la Chambre des pairs était impuissante et ne jouait qu'un rôle effacé. Cela est une conséquence toute naturelle des faits

1. L'hérédité a été abolie, en 1885, par une loi qui respectait le droit des héritiers déjà nés. On sait que la Chambre des pairs a été supprimée par le nouveau régime.

sociaux que nous connaissons bien. Pour remplir utilement sa fonction politique, le pair du royaume doit tirer principalement son autorité de l'importance de son action sur la vie privée. C'est la direction du travail, non pas le titre honorifique, la fonction ou la fortune qui font le véritable pair. La nomination royale elle-même n'est qu'une investiture officielle; si elle est donnée à un homme sans influence sociale réelle, elle confère une dignité personnelle sans portée utile, ou à peu près. La Chambre haute n'est alors qu'un salon politique, généralement peu fréquenté, où l'on vient à certains jours discuter ou disserter sans conviction sur des affaires dont on ne se sent pas maître. C'est ainsi que la pairie portugaise a assisté en spectatrice à la tragi-comédie qui se jouait sous ses yeux, sans pouvoir en modifier l'intrigue ni le dénouement. Et il en sera ainsi pour toute seconde Chambre dont les membres resteront à l'écart de cequi est le fond et le principal de la vie nationale :le travail agricole, industriel ou commercial.

IV. — LE SOUVERAIN ET L'ADMINISTRATION.

Quant au souverain, la constitution énumérait longuement toutes ses attributions, qui étaient en théorie variées et importantes. Pratiquement sa fonction était réduite à celle d'un auguste dignitaire qui accomplit avec décorum des gestes convenus et réglés à l'avance. Mais tout était arrangé pour que, en dehors de ce rôle pompeux, il n'exerçât aucune autorité effective, susceptible de traverser ou de gêner les combinaisons des politiciens. En effet, il était le chef attitré du pouvoir exécutif, mais la responsabilité ministérielle veut que la fonction soit exercée réellement par le président du conseil; c'était au roi de nommer le premier ministre, mais son choix était influencé par la volonté des partis; il était pourvu du droit de veto à l'égard des décisions des Chambres, mais en l'exerçant, il risquait de soulever des conflits singulièrement dangereux pour son trône et même pour sa vie, car les clans ont montré à quels excès la fureur

peut les conduire quand leurs intérêts sont en jeu; le droit de dissolution de la Chambre des députés se heurtait aux mêmes risques, et, en outre, la forte organisation des clans leur permettait de braver cette menace; le droit de nomination des pairs n'avait qu'une faible portée pour les motifs que nous avons exposés tout à l'heure; il n'est jusqu'au droit de grâce lui-même, ce noble et généreux attribut de la souveraineté, qui ne fût plus ou moins défiguré par les exigences de la politique de clan. Le roi était encore chef de l'armée; nous avons constaté que cet instrument national par excellence est faussé dans sa formation même par la faveur et le privilège[1]; ajoutons que, pour soustraire le plus possible le commandement au poison de l'intrigue et du passe-droit, il a fallu le soumettre à un procédé d'avancement exclusivement mécanique, dans lequel l'âge est tout, le mérite rien. On voit par ces brèves indications que la prérogative royale n'était guère qu'une façade majestueuse destinée à masquer une réalité bien étroite. En fait, le souverain pouvait aisément faire beaucoup de mal en profitant des intrigues politiques pour servir ses passions ou ses intérêts personnels; mais quand il voulait mettre son intelligence et son activité au service des intérêts nationaux, il se heurtait aux méfiances, aux jalousies, aux craintes, aux appétits égoïstes; il se sentait environné d'intrigues, et il ne tardait guère à constater son impuissance. En d'autres termes, il était placé dans les mêmes conditions que si la nation était en état de se gouverner elle-même. Mais comme, en réalité, ce sont les clans qui gouvernent, la situation était parfaitement illogique et irrégulière. Les choses eussent marché autrement, si le souverain avait trouvé dans le pays une classe d'hommes rompus aux affaires par les occupations de la vie privée et par la direction des assemblées locales, dégagés de l'esprit de clan et disposés à seconder toute initiative, tout effort, propres à servir l'intérêt supérieur de la patrie. C'est ce groupement qu'il s'agit encore de constituer peu à peu avec les éléments les plus actifs et les plus sains de toutes les classes. Mais, pour cela, il faut

1. Un grand nombre d'exemptions de service sont obtenues par l'intervention des agents électoraux, en général sous le prétexte d'incapacité physique.

connaître et comprendre dans ses détails l'organisation sociale de la nation, ainsi que les lois naturelles auxquelles toute société est soumise.

C'est là du reste d'une façon générale le seul remède efficace que les bons citoyens puissent apporter à cette situation incertaine et périlleuse. Beaucoup de Portugais mettent leur espoir soit dans quelque réforme constitutionnelle plus ou moins définie, soit dans l'intervention d'un homme providentiel. Leur erreur est grande, et leur attente vaine. Après tout ce que nous avons exposé, il est clair que le pitoyable état des affaires publiques provient avant tout de la mauvaise organisation des affaires privées. Une classe dirigeante qui ne conduit ni le travail, ni les affaires locales, restera à jamais impuissante à mener, à contrôler le pouvoir central. Celui-ci demeurera toujours dans la dépendance des politiciens de métiers, les seuls qui soient suffisamment hardis, et dénués de scrupules pour pétrir la pâte électorale, ourdir les intrigues, employer la faveur injuste, dilapider sans pudeur les ressources publiques. Dans un pays où le petit électeur est livré à lui-même, jamais les gens corrects et honnêtes ne pourront rivaliser avec les hommes de clan, avec les politiciens professionnels. Toujours ceux-ci resteront maîtres de la situation, et toujours ils en abuseront. Cela n'est pas prouvé seulement par les circonstances de l'évolution portugaise, mais par l'expérience de beaucoup d'autres peuples. Et pourtant on ne veut pas voir ce fait capital qui crève les yeux de l'observateur le moins averti. Pourquoi cela? Parce que, s'il est très aisé de clabauder dans les cafés, de discutailler dans les salons, de faire des discours et d'écrire dans les journaux, on trouve quelque difficulté à reprendre en sous-œuvre un édifice social ébranlé, crevassé, replâtré, pour en faire une bonne maison, fondée sur le travail et la gestion directe des intérêts locaux, c'est-à-dire sur une vie privée forte et productive, d'une part, et de l'autre sur la vraie liberté. Il faut cependant bien se pénétrer de cette vérité capitale, que ni un clan ni un homme, eût-il le génie et l'autorité d'un Pombal, ne pourront jamais rétablir en Portugal, de façon durable, le bon

ordre dans la gestion gouvernementale, l'économie dans les finances, le sentiment de l'ordre et de la sécurité dans les esprits[1]. Ce progrès si désirable ne sera obtenu que par une réforme sociale, ramenant le propriétaire vers la direction du travail agricole, le bourgeois urbain vers les carrières lucratives, rendant à chacun sa vraie place, permettant l'extension du rôle de la commune et du district, réduisant au contraire celui de l'État et par cela même des politiciens, créant une classe nombreuse de patrons du travail, bien préparés et bien placés pour encadrer naturellement et guider la masse de la nation, au lieu de l'abandonner à des influences artificielles et déprimantes. En d'autres termes, il faut absolument que le travail et l'administration locale soient d'abord bien organisés, et la réforme politique viendra par surcroît, comme une conséquence naturelle et forcée de la réforme sociale.

Si on prétend mettre la charrue avant les bœufs, et reconstituer la situation politique avant celle de la vie privée et des institutions locales, si on prétend lutter contre les abus et les bassesses de la politique par la politique elle-même, l'échec est inévitable. Encore une fois jamais, dans cette arène, les hommes droits et probes, naturellement soucieux de leur réputation, ne pourront prévaloir contre les intrigants et les ambitieux qui font métier de la politique. Toujours les premiers seront roulés et écartés par les seconds, dont l'audace n'est contenue par aucune borne. On verra échouer successivement toutes les tentatives futures, comme ont échoué toutes les expériences du passé. Les ministres honnêtes, combattus dans l'ombre, joués, trahis, dénoncés, menacés, se retireront les uns après les autres, découragés, écœurés, indignés par les procédés, les exigences, les appétits dont ils sont assiégés. Comment en effet un honnête homme pourrait-il se résigner à n'être que l'homme de paille, l'instrument docile d'un chef de clan, caché dans la coulisse comme une araignée tapie au centre de sa toile. Et si le ministre

[1] Rappelons que la dictature a été appliquée à bien des reprises en Portugal depuis un siècle, et cela souvent par des hommes honnêtes et capables. En est-on plus avancé aujourd'hui ?

est lui-même un chef de clan, ou bien il livrera le pays à l'exploitation éhontée de ses fidèles, ou bien il ne tardera pas à comprendre qu'il ne joue pas bien son rôle de politicien; abandonné par ses propres troupes, il tombera à plat. Ne craignons pas d'insister encore sur ce fait capital : le gouvernement central est un mécanisme auxiliaire, qui tire son mouvement et sa force du moteur social constitué par la vie privée. Si ce moteur est sans régularité et sans énergie, le gouvernement sera lui aussi irrégulier et peu efficace. C'est là une loi inéluctable qui ne souffre ni tempéraments ni exceptions. On ne changera jamais cette règle inflexible, mais on peut se changer soi-même pour se mettre en mesure de l'observer le mieux possible. Comment opérer cette transformation salutaire? Nous essaierons de le dire brièvement dans la conclusion qui terminera cette étude.

Il nous est impossible d'entrer ici dans le détail de l'organisation administrative du Portugal, qui n'est pas sans présenter certaines particularités intéressantes et quelques dispositions ingénieuses. D'ailleurs, ce qui nous touche le plus, c'est le fonctionnement général du mécanisme. Nous constatons à ce point de vue deux faits qui sont très significatifs. En premier lieu, les fonctions administratives sont fort recherchées, et ce phénomène n'a rien qui puisse surprendre dans un pays où le travail lucratif n'offre qu'une activité restreinte, et où l'éducation prépare assez mal les jeunes gens aux carrières indépendantes. En second lieu, ces emplois publics si désirés sont cependant maigrement rétribués. Aussi, les fonctionnaires s'ingénient pour la plupart, afin de compléter leur budget, à cumuler des occupations diverses et plusieurs traitements. Ainsi, beaucoup d'employés de l'Etat sont en même temps professeurs, journalistes, avocats, etc., etc. Comme l'avancement est extrêmement lent dans l'armée et dans la marine, bien des officiers obtiennent l'autorisation d'accepter un emploi civil tout en gardant au moins une partie de leur solde. Ce système est fort défectueux, car peu de fonctionnaires se sentent à leur vraie place et fournissent un effort régulier. Ici, comme partout, ce n'est pas l'intelligence qui manque, mais plutôt le bon ordre, l'application régulière, la compétence tech-

nique et aussi la sécurité et l'indépendance, car la politique est derrière toutes les portes, avec son cortège de sollicitations, d'exigences, de faveurs et d'injustices. Il serait inéquitable de dire que l'administration portugaise est mauvaise ; mais elle souffre du malaise général qui engourdit le corps social tout entier ; recrutée d'une façon assez arbitraire, pourvue d'une compétence moyenne plutôt médiocre, chichement payée, elle fait petitement son devoir, et il serait difficile, dans de pareilles conditions, de lui demander davantage. Le contrôle administratif paraît d'ailleurs être assez superficiel, si bien que, dans la plupart des cas, le régime du laisser aller et du laisser faire préside un peu trop à la marche des services. Quelques bureaux cependant fournissent un bon travail, parce qu'ils ont à leur tête des chefs actifs et expérimentés. Cela suffit pour montrer qu'il serait facile de constituer dans ce pays une administration excellente, si les agents, soustraits aux influences politiques, étaient, d'une façon générale, mieux préparés, mieux choisis, mieux payés et mieux contrôlés.

*
* *

En relisant les épreuves de ce chapitre, nous sentons la nécessité d'y ajouter un post-scriptum, pour essayer de résoudre cette question : quels seront, sur la situation que nous venons de décrire, les effets de la révolution du 5 octobre?

Le lecteur sait maintenant à quel point le régime politique a été rendu à la fois instable et oppressif par le rotatisme des clans. Ce système misérable a répandu partout le scepticisme et le découragement ; il a fait disparaître des esprits toute confiance dans le gouvernement, tout respect pour des institutions désorganisées par la corruption et l'abus. Le peuple, qui n'est pas habitué à compter sur lui-même, n'attendait plus rien d'un régime faussé, usé par ses propres erreurs. La jeunesse et l'inexpérience de D. Manuel II lui apportaient une cause de découragement de plus. On attribuait d'ailleurs à des influences de cour, cependant très superficielles, le trouble résultant de l'insuffisance profonde de l'état social. Aussi a-t-il suffi d'un

bien petit effort pour renverser le régime monarchique et évincer un souverain dont le seul tort réside dans ce fait qu'il s'est assis trop jeune sur un trône déjà vermoulu. Du reste, dans tout pays centralisé, il suffit de mettre la main, par un mouvement hardi, sur les administrations centrales, pour dominer le pays tout entier, quelle que soit l'opinion de la majorité. Cela s'est vu ailleurs qu'en Portugal.

Mais il ne suffit pas de changer une étiquette politique, ni même de remanier une constitution, pour rénover une nation. Socialement, le Portugal reste ce qu'il était avant le 5 octobre, et les mêmes causes ne tarderont pas à produire les mêmes effets. Les clans politiques vont changer d'enseigne, mais ils garderont leur personnel, passé instantanément et en masse du côté du plus fort. Ils conserveront aussi leurs appétits, leurs procédés, et le résultat sera le même. On verra seulement les violents et les exaltés prendre une place plus grande en augmentant le désordre et le péril. Ceux qui se font des illusions à cet égard risquent fort d'être cruellement détrompés. Tel est le motif pour lequel nous n'avons rien changé à notre texte[1].

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons par les journaux que le gouvernement provisoire aurait l'intention de proposer la suppression du régime parlementaire (responsabilité du ministère devant les Chambres) et l'institution d'une présidence analogue à celle des États-Unis. En principe, l'idée est juste. Mais il est à craindre que, dans un pays centralisé, cette réforme n'aboutisse à la dictature. Or, l'expérience a prouvé maintes fois que la dictature, même si elle est intelligente, éclairée, intègre, suscite toujours la résistance et la révolte. Le régime politique des États-Unis réussit, parce que la nation sait se gouverner elle-même, et cela est une conséquence de son organisation privée. Il faudra trouver des garanties que la vie privée ne fournit pas, et ce n'est pas là chose facile. Quant à la législation improvisée en quelques semaines avec une ardeur plus généreuse que réfléchie, elle ne tardera pas à donner de cruels mécomptes. C'est avec regret, enfin, que nous avons vu les rancunes politiques prendre le dessus sous la forme d'agitation antireligieuse et de poursuites judiciaires. Le nouveau régime n'y gagnera rien.

IV

L'EXPANSION EXTÉRIEURE

Caractères de l'expansion ancienne du Portugal. — Son domaine colonial actuel. — L'émigration, ses causes et son but. — Le problème colonial en Portugal. — L'immigration étrangère.

I. — L'ANCIENNE COLONISATION PORTUGAISE ET SON DOMAINE ACTUEL.

Nous avons fait allusion déjà à l'expansion étonnante du peuple portugais à une certaine époque de son histoire [1]. Nous avons montré aussi les causes de cette poussée aventureuse vers des terres inconnues et lointaines. Parmi ces causes assez variées, la plus active résidait dans ce fait qu'un grand nombre de cadets de familles nobles, ne trouvant plus en Europe les moyens d'établissement dont ils avaient besoin, se portaient volontiers vers l'occasion qui se présentait de faire fortune par la conquête et la domination. Nous savons aussi que la politique coloniale d'autrefois ne fut qu'un système d'exploitation abusive par la guerre, la fiscalité et les monopoles commerciaux. Quoi qu'il en soit, les Portugais avaient réussi à constituer un empire colonial immense, réparti sur trois continents, sans parler des archipels et des îles. Le petit royaume lusitanien n'a pas pu conserver

1. V. sur ce point dans *La Science sociale*, année 1897, t. XXIV, deux articles dus à M. G. d'Azambuja.

intact son domaine colonial parce qu'il l'a dominé par la force, mais non pas réellement occupé, organisé et mis en valeur. Le Brésil même lui a échappé, parce que la tendance de la métropole était de l'exploiter par le privilège au profit d'une petite minorité de fonctionnaires, plutôt que de le gouverner dans l'intérêt propre de la colonie. Mais le Portugal a gardé de beaux débris de son empire. Voici, en effet, la liste de ses possessions actuelles :

En Afrique (îles du Cap-Vert, Guinée, îles de Saint-Thomé et du Prince, Angola, Mozambique). 2.070.000 kilomètres carrés, 6.500.000 habitants.

En Asie (Inde portugaise : Goa, Damâo, Diu; île de Macao sur la côte de Chine; Timor et Kambing dans l'archipel australasien), 22.800 kilomètres carrés, 800.000 habitants.

Pour décrire ces possessions, il faudrait tout un volume. Il nous suffira de dire ici que, par leur étendue, la variété de leurs productions, leur distribution dans la zone chaude, les colonies portugaises présentent une valeur économique très considérable. On y trouve à la fois de vastes territoires colonisables même par le cultivateur européen, grâce à leur altitude [1]; des terrains propres aux cultures tropicales; des comptoirs voisins de contrées extrêmement populeuses; des ports de premier ordre. Il y a donc là tous les éléments d'une expansion active et prospère. Or, nous avons constaté que le Portugal envoie chaque année au dehors de nombreux émigrants, — environ 35.000 par an [2]. Vont-ils donc peupler les colonies portugaises? C'est ce que nous avons à examiner, mais auparavant il convient de résumer les données recueillies sur l'émigration au cours de ce travail, afin d'en bien préciser les causes et les effets.

1. Les Portugais ont, d'ailleurs, montré une remarquable aptitude à l'occupation et au peuplement des terres chaudes. Ils réussissent là où d'autres Européens sont promptement éliminés par le climat.

2. Avant 1904, la moyenne annuelle ne dépassait guère 20.000 personnes.

II. — L'ÉMIGRATION, SES CAUSES ET SON BUT.

A première vue, on peut être surpris de constater que tant de Portugais abandonnent leur pays[1], alors que celui-ci leur offre encore beaucoup de terres à défricher, à utiliser. Cela vient de la cause originelle qui pèse sur la condition sociale et économique du peuple portugais pour en faire une véritable Irlande méridionale. Le grand propriétaire absentéiste ne fait presque rien pour la terre ; c'est par exception que l'on cherche à la conquérir par la charrue : le propriétaire ne veut pas faire les sacrifices nécessaires pour cela, et le petit paysan ne le peut pas, tant qu'il reste livré à lui-même. Voilà pourquoi la colonisation à l'intérieur ne fait que des progrès très lents, tandis qu'elle pourrait marcher à pas rapide si on le voulait bien, l'expérience l'a prouvé. En outre, le morcellement exagéré des exploitations maintient le paysan dans l'indigence et le pousse à aller chercher fortune ailleurs. Cette nécessité est accentuée par la fécondité des familles, d'où résulte un accroissement très prompt de la population. Ainsi, c'est la pauvreté, le manque de travail qui pousse le paysan ou l'ouvrier portugais à émigrer, et non pas l'esprit d'entreprise. En d'autres termes, le pays ne fournit qu'une émigration désorganisée et privée de moyens d'action. Cela est vrai au point que l'on voit un grand nombre de chefs de famille quitter momentanément leur foyer pour aller au loin tenter d'amasser un pécule en vue d'acquérir au retour une maison, un champ, ou de fonder un petit commerce. Beaucoup de jeunes hommes font de même pour aider leurs parents en leur envoyant le produit de leurs économies. Trois conséquences importantes résultent de ces faits : 1° Des émigrants partant sans ressources, isolés, avec l'idée d'un retour aussi prochain que possible, ne peuvent aller n'importe

1. Si la France avait un aussi grand nombre d'émigrants, elle perdrait chaque année environ 200.000 personnes, au lieu de 10 à 12.000.

où. Ils se dirigeront forcément vers un pays en état de leur offrir immédiatement du travail et un salaire. 2° Leur fréquent esprit de retour les détourne, en général, de la fondation d'un établissement agricole définitif. Ce désir de revenir au pays vient de ce que beaucoup d'émigrants y laissent une femme et des enfants, ou bien consacrent leurs économies à acquérir ou à augmenter le bien de famille, dont ils tiennent à revendiquer leur part. 3° Le besoin d'un gain immédiat et le désir d'économiser pour envoyer de l'argent au pays les dirigent vers les métiers faciles, comme ceux de petits débitants, de petits artisans, de manouvriers, etc.

On doit comprendre après cela pourquoi les émigrants portugais ne se portent qu'en nombre restreint vers leurs propres colonies. Elles ne sont pas assez développées pour eux. Ils n'y rencontrent pas, sauf exception, la vie économique organisée dont ils ont besoin pour trouver à subsister. Ils se dirigent donc principalement vers certains pays étrangers plus avancés, plus capables de leur fournir du travail. Les uns vont aux Etats-Unis, spécialement en Californie, où ils retrouvent à peu près le climat de leur pays. Quelques-uns ont même réussi à s'y établir dans la culture fruitière. D'autres se dirigent vers l'Argentine, où on leur offre des salaires élevés. Mais c'est principalement au Brésil que vont les émigrants portugais. Ce pays est en voie de développement; on y parle leur langue; il y a là de grandes villes, de puissantes exploitations agricoles, quelques industries, qui offrent des occasions de placement et des chances de fortune. Les économies réalisées sont généralement envoyées en Portugal, où elles forment un précieux appoint et compensent en partie l'insuffisance de l'exportation nationale. Nous avons déjà signalé les effets indirects de ce phénomène économique, effets qui sont loin d'être tous favorables. Nous avons dit également combien l'instabilité de cette importation d'espèces ou de valeurs équivalentes est dangereuse. La meilleure façon d'y pourvoir serait de diriger l'émigration vers les colonies nationales. Mais, que peut-on tenter dans ce sens?

L'administration a fait déjà des sacrifices importants pour

faciliter le développement de certaines colonies, notamment en y construisant des ports et des chemins de fer. Ces travaux n'ont pas donné des résultats aussi heureux qu'on l'espérait. C'est qu'il ne suffit pas d'outiller plus ou moins une région pour y attirer des colons portugais. Puisque, dans leur pays même, ils ne réussissent pas à mettre en culture toutes les terres disponibles, et cela parce qu'ils manquent de direction, de patronage, comment le feraient-ils dans des contrées lointaines et encore vierges? Pour les attirer et les retenir, il faut non seulement des voies ferrées, mais encore un point d'appui qui leur permette de vivre, d'économiser, de préparer un établissement, et en outre, il est nécessaire que des débouchés soient ouverts à leurs produits. Tout cela ne peut être fait d'une façon normale, naturelle, que par des gens pourvus de moyens d'action et intéressés au succès de l'entreprise. On a essayé bien souvent de coloniser par des procédés administratifs. Partout où la tentative n'a pas échoué, elle a coûté extrêmement cher pour un résultat médiocre[1]. La colonisation libre n'a pas non plus toujours réussi: mais ces échecs ont été individuels, c'est-à-dire, plus limités, moins onéreux, tandis que ses résultats sont immenses. Du reste, le Portugal en a fait l'expérience. La petite île de Saint-Thomé, qui, grâce à des circonstances très favorables, a été librement colonisée, est de beaucoup, toutes proportions gardées, la plus florissante et la plus riche de toutes les possessions portugaises. S'il se trouvait des entrepreneurs capables et riches pour exploiter certaines parties de l'Afrique portugaise comme Saint-Thomé l'a été, le problème serait résolu. Mais nous savons que ce sont précisément les entrepreneurs qui manquent le plus. Aussi est-il malheureusement certain que les colonies ne se développeront que lentement tout en coûtant cher, à moins qu'une autre race plus prolifique encore et moins exigeante, comme les Hindous, les Chinois ou les Japonais, ne viennent s'y

1. On pourrait citer bien des exemples. Nous nous bornerons à rappeler celui des milliers de paysans envoyés par Choiseul en Guyane où ils périrent presque tous, celui des déboires coûteux de la colonisation officielle en Algérie, enfin celui de l'échec lamentable de la colonisation pénale en Nouvelle-Calédonie.

établir. Dans ce cas, la place ne tarderait pas à manquer pour les Portugais.

On voit par ces quelques indications combien est complexe le problème colonial que le Portugal devrait résoudre. La colonisation spontanée manque de chefs et d'argent; la colonisation administrative est ruineuse et son résultat médiocre; la colonisation pénitentière, à laquelle on a pensé, n'a jamais donné que des déceptions[1]. On ne peut donc fonder sur les colonies que de bien faibles espérances. Ajoutons que l'émigration portugaise n'exerce qu'une assez petite influence dans les pays vers lesquels elle se porte, parce qu'elle est composée presque exclusivement de petites gens sans instruction et sans capitaux. Le Portugal subit au contraire très fortement l'influence étrangère. D'abord, le retard général causé par son évolution historique l'oblige encore, malgré de réels progrès, à emprunter au dehors les éléments principaux de sa formation intellectuelle. C'est à la France surtout que ces emprunts sont faits, et il en résulte entre les deux pays une parenté spirituelle que les Français doivent s'attacher à conserver avec le plus grand soin. Ensuite, un nombre très appréciable d'étrangers instruits ont occupé ou occupent encore dans le royaume des situations importantes. Ce sont eux qui, avec des capitaux également étrangers, ont construit ou créé la plupart des grands ouvrages et des entreprises considérables dont le pays est actuellement pourvu. Au-dessous, 25.000 à 30.000 personnes appartenant à la classe ouvrière, Espagnols pour la plupart, travaillent dans les fabriques ou exercent de petits métiers. Beaucoup d'immigrés, venus des pays du nord ou du Brésil, font du commerce. C'est au total une masse de plus de 40.000 individus dont l'influence est très sensible, parce qu'ils représentent en moyenne un élément très actif ou très capable, dont les économies ou les bénéfices sont généralement exportés, avec les intérêts ou les

1. Ce dernier fait s'explique aisément si l'on pense que le colon le plus solide, le plus nécessaire est le cultivateur qui s'empare du sol, le féconde et s'y attache. Comment ferait-on de bons paysans avec des déclassés, des criminels dépravés, des escrocs récidivistes, etc. Si une colonisation malsaine donnait de bons résultats, ce serait un pur miracle.

dividendes des capitaux engagés dans le pays. Ces sorties ne sont pas sans action sur la situation financière défavorable du marché portugais, d'autant plus qu'il faut y ajouter les sommes importantes dépensées à l'étranger par les Portugais aisés.

Pour étudier en détail tous ces phénomènes et leurs répercussions, il faudrait bien des pages. Or, nous devons nous arrêter et conclure, en laissant à d'autres le soin d'approfondir chaque question par des observations minutieuses. Nous avons indiqué le chemin et démontré la puissance de la méthode analytique appliquée à l'examen des faits sociaux. Il est grandement désirable que l'attention des jeunes gens soit attirée vers l'étude objective des circonstances qui se déroulent autour d'eux, et qui sont encore, en général, si mal comprises, si faussement interprétées, si médiocrement dirigées. Le jour où cette étude sera généralisée et poussée comme elle le mérite, elle préparera, en éclairant les esprits, l'avènement d'un régime social nouveau, mieux en rapport avec les besoins de la vie contemporaine.

V

VUES D'AVENIR

L'évolution sociale actuelle. — Peut-on influencer cette évolution. — Quel sens faudrait-il lui donner. — Les moyens d'action, révélés par la science. — Procédés d'application. — Le rôle de l'initiative privée. — L'action publique. — L'idéal national.

I. — L'ÉVOLUTION SOCIALE ACTUELLE.

Bien que notre étude ait été rapide et résumée, elle contient assez de faits pour permettre de caractériser nettement le stade actuel de l'évolution sociale du Portugal. C'est un pays désorganisé, c'est-à-dire que l'éducation familiale n'y est pas conduite d'une façon générale par des traditions fortes, propres à donner au caractère d'un grand nombre d'individus une propension naturelle vers l'initiative, le travail productif, l'entreprise hardie, l'indépendance personnelle combinée avec l'esprit de discipline volontaire. Il en résulte que la jeunesse est en moyenne mal préparée aux exigences de la lutte pour la vie, qu'elle se laisse trop dominer par les circonstances et ne sait pas tirer suffisamment parti des moyens d'action dont elle dispose; que la classe aisée est trop absorbée par la vie urbaine, par les carrières auxiliaires ou même par l'oisiveté. Dans ces conditions, le travail est forcément mal dirigé, la situation attardée et embarrassée, l'activité du pays plutôt faible. Enfin, l'insuffisance de la formation du particulier le rend incapable de constituer sur

une base libérale les groupements politiques et de gérer directement les intérêts locaux. Cette insuffisance a préparé le triomphe de la bureaucratie et la prédominance de celle-ci. En permettant de centraliser les ressources fiscales du pays, elle a provoqué la formation des clans politiques, qui ont surtout pour but d'exploiter la fortune publique au profit de certains intérêts personnels. Toutes ces circonstances s'enchaînent rigoureusement et se retrouvent dans le même ordre partout où la désorganisation du type social produit une éducation défectueuse. Il y a là une observation précise, faite sur bien des points différents, et facile à vérifier par une étude méthodique[1]. Il est donc permis d'en tirer une déduction scientifiquement démontrée, relativement à la cause première des troubles et des difficultés qui paralysent tant de peuples et répandent parmi eux des germes si actifs de misère, de démoralisation et d'agitation stérile. Cette cause première, ce n'est pas, comme on le prétend si souvent, le défaut d'instruction, ou la compression politique, ou la religion, ou le « capitalisme » : tous ces faits ne sont eux-mêmes que des conséquences et des causes secondes. Ce qui domine tout, c'est l'éducation familiale, car elle prépare les caractères, imprime à la nation son type social, et par conséquent la dirige essentiellement dans ses actes et vers ses destinées. Il y a là une loi sociale clairement démontrée, qui peut se formuler ainsi : *l'Éducation fait la Formation sociale ; celle-ci conduit le Travail, la Culture intellectuelle et la Politique.* Méconnue presque partout, surtout par ceux qui vivent de la politique, cette loi inéluctable se venge en laissant pénétrer jusqu'au cœur des sociétés contemporaines des ferments très actifs de corruption, de trouble et de décadence.

Tant que cette idée fondamentale ne sera pas largement vulgarisée et comprise, l'évolution des peuples restera livrée au hasard des circonstances, et exposée aux expériences aventureuses des administrateurs et des politiciens. Les premiers ont

1. On en trouvera la démonstration frappante dans notre ouvrage déjà cité : *La production, le travail et le problème social dans tous les pays*, etc., spécialement dans le tome Ier.

naturellement une tendance au paternalisme bureaucratique qui a pour résultat de diminuer encore la valeur propre et l'activité personnelle du particulier. Les seconds sont, non moins naturellement, conduits à courtiser la foule par les promesses et les faveurs, également démoralisantes, et à sacrifier la fortune publique à leurs intérêts électoraux. Il est donc bien évident qu'une nation ne peut compter, pour assurer son avenir, ni sur la tutelle des bureaux, quelle que soit du reste la valeur individuelle des fonctionnaires, ni sur les combinaisons législatives des politiciens, qui sont trop souvent inspirées par les préoccupations les plus étrangères à l'intérêt public ou entachées des erreurs les plus grossières. Le progrès véritable et durable ne peut sortir que des initiatives particulières, éclairées, soutenues, multipliées dans toutes les classes et dans toutes les directions. Or, pour susciter ces initiatives dans une mesure suffisante, il n'y a qu'un seul bon moyen : réformer l'éducation afin de préparer des générations mieux adaptées aux besoins de la vie moderne. Comment peut-on provoquer, conduire et généraliser une pareille réforme? Voilà le problème capital et angoissant de l'heure présente.

II. — LA RÉFORME DE L'ÉDUCATION.

L'éducation n'est pas, comme on le croit trop souvent, une simple fonction d'enseignement théorique. Elle a pour but essentiel le dressage méthodique incessant de la volonté, et il doit commencer avec les premières manifestations de celle-ci, c'est-à-dire dès la petite enfance. Cela se comprend facilement, quand on réfléchit au lien étroit qui unit la pensée à l'action. Comme cela a été dit très justement, la pensée est un acte à l'état naissant. On doit donc guider la première pour que le second soit logique et utile. Livrée à elle-même, l'idée devient facilement un caprice, et engendre des actes irréfléchis, sans cause précise, sans liaison régulière. Il faut que ses manifestations soient commandées et réglées par une force intérieure, à la fois énergique,

disciplinée, éclairée. Cette force, c'est la volonté, appuyée d'une part sur la loi morale, et de l'autre sur l'instruction, c'est-à-dire sur la science. Or, la volonté constitue un élément de personnalité qui peut être dirigé et développé par l'effort continu, quotidien de l'éducation. C'est précisément parce que cet effort doit être ininterrompu, pratiqué et exercé dès le plus jeune âge, qu'il constitue essentiellement une fonction familiale. Cette fonction appartient au père comme à la mère, mais incombe plus directement à celle-ci, parce que son action sur l'enfant est la plus immédiate, la plus profonde, la plus prolongée[1]. La mère gouverne l'âme de l'enfant durant la période où cette âme est particulièrement malléable et, par conséquent, apte à recevoir des impressions et des directions, bonnes ou mauvaises. Ainsi, le secret de l'éducation consiste à bien diriger les âmes, c'est-à-dire à développer chez elles une volonté assez forte pour dominer la pensée, et par conséquent les actes qui en découlent. Ensuite les auxiliaires de l'éducation, c'est-à-dire la loi morale et l'instruction, donneront à la volonté les lumières nécessaires, soit pour discerner le juste de l'injuste, soit pour tirer le meilleur parti des ressources intellectuelles ou matérielles mises au service de notre activité.

L'éducation de la volonté nous apparaît donc comme la meilleure garantie de l'autonomie et de la liberté personnelles. L'individu sans éducation méthodique risque fort de manquer de caractère, et de rester plus ou moins livré au péril de l'auto-suggestion, résultat d'une pensée flottante qui mène à des actes incohérents. Celui dont la volonté a été formée de bonne heure[2], par une préparation graduelle, accepte difficilement les idées indécises, les actions hasardeuses, les habitudes tyranniques, la dépendance aveugle. Il est beaucoup plus maître de ses idées, de

1. Pour ce motif, lorsque les circonstances obligent l'enfant à sortir de la famille, l'établissement où il entre sera organisé de façon à reproduire aussi exactement que possible le groupement familial, sinon son influence sera médiocre ou mauvaise. V. Demolins, *L'Éducation nouvelle*, un vol.

2. C'est-à-dire au cours de l'enfance, car, dès que l'adolescence arrive, la volonté prend pour ainsi dire conscience d'elle-même, et il devient difficile d'en modifier la tendance générale, que celle-ci soit forte ou faible.

ses actes, de ses tendances, et par conséquent de son autonomie personnelle, en même temps que de son avenir. C'est vraiment un « particulier », c'est-à-dire une personne indépendante qui sent sa responsabilité autant que ses droits. Une telle personne, par l'effort de la volonté, saura mesurer et conduire son activité; elle comprendra qu'il n'y a pas lieu, pour atteindre le meilleur but, d'agir beaucoup, mais plutôt d'agir bien. Et ceci nous amène à constater tout d'abord que, dans la mesure où la chose est humainement possible, le bonheur moral et la prospérité matérielle sont étroitement liés à l'éducation de la volonté.

Ce résultat tout personnel est déjà d'une haute importance, mais il se double par surcroît d'un résultat social non moins considérable, puisque, mieux les particuliers sont formés, meilleure est la constitution intime de la société dont ils sont membres. Tout ceci apparaîtra peut-être au lecteur comme une simple collection de truismes, c'est-à-dire de vérités vulgaires. Mais, si cette théorie de l'éducation est en effet bien connue, pourquoi l'applique-t-on généralement si mal? Parce qu'en réalité la pratique d'un bon régime éducatif est chose qui exige beaucoup de soin, d'application, de persévérance, de fermeté. Pour bien éduquer autrui, il faut avoir soi-même du caractère et en outre une tradition. Dans la famille désorganisée, la tradition manque et le caractère n'est qu'un hasard heureux. Ceci nous explique précisément pourquoi, quand une société se désorganise, elle demeure indéfiniment dans l'état de faiblesse et de trouble dont la désorganisation est infailliblement suivie. La tradition propre à maintenir un régime organisé étant rompue, les caractères manquent pour la renouer.

La science peut agir efficacement pour reconstituer la pratique de l'éducation. En effet, si elle réussit à éclairer les esprits les mieux préparés, sur le défaut capital de la situation et sur la nécessité d'y remédier, il y aura des chances pour que, dans un certain nombre de familles, l'éducation des enfants prenne un tour plus favorable au développement de leur esprit d'initiative, de volonté, d'énergie, en un mot de leur personnalité. En même temps, les gens déjà formés, mieux avertis du sens

vrai de la vie, sauront tirer de l'observation un guide précieux pour diriger leurs actes, agir sur leur milieu, et conduire de proche en proche une évolution décisive, mais graduelle et mesurée. En effet, toute action sociale doit être évolutive et non pas révolutionnaire, car, parmi les sociétés comme dans la nature, la révolution risque toujours d'amener le désordre, le recul et la ruine.

Nous ne pouvons évidemment pas introduire dans ces pages un traité d'éducation rationnelle. Nous devons nous borner à rappeler quelques principes essentiels trop souvent méconnus. 1° L'enfant doit être accoutumé à régler ses actes selon la raison et l'utilité, non d'après le caprice. 2° On le formera à la sincérité, non pas en suspectant d'avance ses paroles et ses actes, — ce qui lui inspire à coup sûr l'idée du mensonge, — mais en le contrôlant et en redressant ou en réprimant avec fermeté ce qui est mal. 3° Il faut lui laisser toute la liberté d'action possible, ne limiter ses idées ou ses entreprises que lorsque la chose est indispensable; en bridant trop serré un enfant, en montrant toujours la crainte de lui voir commettre une maladresse, on le rend hésitant, maladroit et timide. 4° Il est excellent de donner aux enfants des deux sexes des notions pratiques de différents travaux manuels, qui ont le double avantage de les rendre plus adroits et de donner à leur intelligence une sorte de base technique pour y asseoir l'enseignement théorique scolaire. 5° On doit éviter avec soin d'imposer aux jeunes esprits l'obéissance passive et résignée; il faut la remplacer par l'habitude de la discipline raisonnée et volontairement acceptée. 6° Il convient d'adapter tout ce qui se rapporte à l'enfance : costume, régime, hygiène, jeux, formation intellectuelle, aux besoins spéciaux de son éducation [1]. 7° Tous les détails de la formation de l'enfant, quelles que soient sa condition ou sa fortune, seront inspirés par cette idée que chacun, dans une société, a son rôle utile à jouer et doit le remplir intégralement. 8° En ce qui concerne spécia-

1. Nous avons vu, par exemple, de jeunes lycéens portugais vêtus de longues redingotes noires, dont les pans balayaient la poussière, lorsqu'ils se baissaient pour jouer aux billes. Ce n'est là qu'un détail, et pourtant il est caractéristique.

lement les filles, on ne saurait mettre trop de soin à développer les aptitudes éducatrices, puisqu'elles sont destinées à devenir les instruments les plus actifs de la formation des générations futures.

On objectera sans doute que, pour faire évoluer un peuple au moyen de l'éducation, il faut déployer beaucoup d'efforts et laisser passer bien des jours. Cela est vrai, mais pour obtenir un résultat général et décisif, il n'existe pas d'autre procédé. On voudrait cependant, et ce vœu est à la fois naturel et légitime, réaliser au moins quelques progrès plus rapides, obtenir quelques résultats plus prochains. Nous avons déjà dit que les hommes énergiques, éclairés, désireux de bien faire, qui perdent si souvent leur temps dans la politique, pourraient atteindre bien plus sûrement le but en se laissant guider par les observations et les indications de la science. Voyons donc ce qui est pratiquement réalisable dans ce sens.

III. — L'INITIATIVE PRIVÉE ET L'ACTION PUBLIQUE.

Chez toute nation, même la plus désorganisée, il existe une élite à la fois intelligente, active et dévouée à l'intérêt public. Elle est en général trop restreinte, trop occupée, trop dédaigneuse des petitesses de la politique de clan, pour exercer une action sensible sur les divers éléments de la vie publique. Aussi laisse-t-elle passer les choses avec un sentiment d'impuissance et de découragement qui la mène tout droit au pessimisme et à l'indifférence passive. Cependant, une telle élite, si réduite soit-elle, ferait avec le temps beaucoup d'excellentes choses en employant les bons moyens. Quels sont ces moyens? Voilà le point capital que nous devons essayer de déterminer afin de donner à notre étude toute sa portée pratique.

Avant tout, celui qui veut travailler sérieusement et efficacement pour l'avenir doit se pénétrer de l'esprit des temps nouveaux, lequel est caractérisé par la prédominance absolue du Travail sur toutes les manifestations de la vie sociale. Aujour-

d'hui, les peuples qui travaillent peu ou mal, sont fatalement condamnés à la subordination. Pour bien saisir cet aspect capital de la vie contemporaine, il suffit d'observer méthodiquement les faits, seul moyen de les bien comprendre. En outre, après avoir apprécié la portée réelle des faits, il faut s'efforcer de répandre autour de soi, parmi les hommes de bonne volonté, les clartés et les avis fournis par la recherche scientifique. Surtout, il est nécessaire de tenter les plus grands efforts pour faire passer ces clartés et ces avis dans le domaine de l'application pratique. L'application trouvera son premier champ dans la conduite de la vie de famille et d'affaires de chacun. Ensuite, elle s'étendra aux relations sociales de toute sorte. Ainsi se feront les premières étapes de l'évolution, et en même temps on obtiendra des réalisations, difficiles et rares au début, plus nombreuses et plus aisées avec le temps.

Aussitôt que l'action sociale dépasse les limites de la vie personnelle ou familiale, elle exige le groupement des énergies et des initiatives. Pour donner toute son utilité, l'union doit se faire d'une façon méthodique, c'est-à-dire en observant strictement les règles dictées par des besoins naturels et précis. Des groupements organisés d'une manière arbitraire, en cohue, pour ainsi dire, ne donneront jamais que des résultats minces et sans durée. Pour leur assurer une existence fructueuse, il est donc nécessaire de trouver pour les établir et les mettre en action la base la plus solide, la règle la plus souple, le but le plus précis.

De quoi s'agit-il ici ? De constituer au profit d'une nation les cadres d'une organisation sociale agissante et progressive. Pour cela, il faut un effort non seulement concerté fortement et infiniment varié, mais encore agissant à la fois dans toutes les parties du pays. Pour réaliser ce double moyen, il convient d'établir en premier lieu un comité central d'initiative, avec secrétariat permanent, office d'études, de renseignements et de consultations, archives et bibliothèque spéciale. On concentrerait là les recherches, les enquêtes, les documents, propres à éclairer et à encourager toutes les tentatives faites dans un intérêt commun, en vue de répandre dans le pays l'éducation, l'instruction, le

bien-être. En second lieu, l'influence de ce comité serait soutenue et élargie par des commissions provinciales, organisées sur le même plan, quoique d'une façon plus sommaire. Tous ces groupes, inspirés par la même idée, guidés par une seule méthode, tendant vers un but semblable, demeureraient étroitement unis et en communication constante, afin que chaque avis, renseignement ou expérience puisse profiter à tous. Enfin, il faudrait ouvrir cette organisation à toutes les bonnes volontés, y intéresser les femmes, les jeunes gens, mettre en œuvre toutes les capacités et toutes les aptitudes, encourager, soutenir toutes les entreprises de bien public.

S'il était possible de fonder une telle fédération, la besogne ne lui manquerait pas. Au cours de ce travail nous avons signalé déjà bien des questions qui attendent une solution. En reprenant nos observations pour les pousser jusqu'au dernier détail et dans tous les sens, on apercevrait l'enchaînement des choses, et le point de départ où l'action réformatrice doit commencer son œuvre, pour la continuer ensuite de proche en proche. Une condition essentielle est de bien diviser et répartir le travail, afin d'employer tout le monde sans rebuter personne. Une autre, non moins importante, est d'éviter de la manière la plus formelle d'intervenir dans les combinaisons et les compétitions politiques. On peut agir dans certains cas sur les pouvoirs publics par des moyens que nous indiquerons tout à l'heure, mais non pas prendre parti pour ou contre aucun clan ; ce serait introduire dans les groupes de la réforme un germe fatal de division et de mort.

Le plan que nous venons d'esquisser est celui d'une œuvre de longue haleine, qui exigerait beaucoup d'enthousiasme, de foi, de courage et de persévérance. Mais elle est assez vaste dans sa conception, assez belle dans ses moyens, assez noble et généreuse dans son but, pour tenter bien des esprits. Le moment est du reste favorable, parce que chacun, en Portugal, sent la nécessité de s'affranchir de la situation désastreuse faite au pays par un passé rempli d'erreurs et d'abus. La science indique la route à suivre pour sortir de cette impasse sans horizon. Si les Portugais ne savent pas profiter de ce rayon de lumière pour se

diriger, pour orienter leur vie privée vers la réforme de l'éducation et du travail, c'est en vain qu'ils se débattront dans le chaos des idées confuses et des combinaisons artificielles. Ils continueront de végéter dans un régime social, économique et politique incapable d'engendrer autre chose que la gêne, l'intrigue, la faveur et la médiocrité.

Nous ne nous sommes pas lassé d'insister sur l'impuissance de la politique comme moyen de réforme sociale. Mais cela ne veut pas dire, bien entendu, que les actes des pouvoirs publics n'ont ni action ni importance. Ils peuvent exercer une influence déprimante sur le mouvement économique et social, ou bien le servir et le faciliter. Il est donc important de contrôler ces actes pour les maintenir autant que possible dans la bonne direction. Pour cela, il n'est nullement nécessaire d'intervenir dans les rivalités et les luttes de clan. C'est en coalisant fortement, dans des associations privées, les principaux représentants du travail, que l'on réussira le plus sûrement à exercer sur le gouvernement une pression modératrice utile. Dans ce but, il faut prendre pour guide les observations suivantes.

Par sa nature même, tout corps administratif développe des tendances communautaires, contraires par conséquent à l'autonomie et au développement du particulier. Il est nécessaire de résister continuellement à ces tendances, en s'appuyant sur les hommes politiques et les administrateurs assez désintéressés et éclairés, pour discerner les véritables limites de la fonction de l'État et admettre une large coopération de l'action privée. En agissant sur eux et par eux, on arrivera à limiter le rôle de l'État, à simplifier la législation, à écarter les abus les plus criants, à contrôler l'emploi du budget de manière à réduire le coulage et à assurer l'exécution des travaux utiles, à développer graduellement les libertés locales. Ainsi, en tirant parti de ce qu'il y a de meilleur dans la politique et dans l'administration, on peut obtenir des résultats précieux sans se compromettre dans les bassesses et les puérilités de la politique active, qui déforment les caractères et travestissent les institutions. C'est en éclairant les esprits, en les plaçant face à face avec le fait réel et l'exemple

précis, en étudiant à fond les questions, en constituant des organismes bien vivants et basés sur des intérêts légitimes, disciplinés, coalisés, que l'on parviendra le plus sûrement au but. En d'autres termes, il ne faut faire soi-même de la politique que le moins possible, mais bien s'arranger pour la contenir et la diriger de l'extérieur. Dans ces conditions, la force motrice viendra de sa source naturelle : le Travail ; la politique sera donc reléguée à sa vraie place, celle d'un auxiliaire dépendant et contrôlé.

*
* *

Nous sommes parvenu au terme de cet exposé déjà si long, et pourtant bien incomplet. Nos critiques ont été plus d'une fois franches jusqu'à la rudesse. Nos amis portugais nous le pardonneront aisément, en songeant que nous avons voulu, avant tout, les éclairer sur leur situation, au moyen d'une analyse aussi exacte que possible des circonstances de leur vie sociale. Notre vif désir est de voir ce peuple intelligent, loyal et bon, sortir de la position douloureuse et pleine de périls, où il se débat depuis tant d'années. Ils nous liront donc avec angoisse, mais sans amertume ni rancune. Mieux encore, ils continueront et compléteront nos études, en vérifieront la portée, et s'efforceront de vulgariser des idées reconnues justes et des pratiques meilleures. Nos vœux les plus sincères les suivront dans cette tâche noble et méritoire entre toutes : le relèvement social d'une nation, sur laquelle tant de causes de désorganisation et d'abaissement ont accumulé leurs effets. Un soldat patriote nous disait un jour à Lisbonne : Nous devons rendre à ce peuple un idéal national ! Cet idéal, nous venons de l'indiquer, et il n'en est point de plus grand.

En terminant ce travail, nous ne pouvons nous dispenser de signaler les efforts déjà tentés en Portugal pour vulgariser les idées exposées dans les pages qui précèdent.

A Lisbonne, quelques hommes dévoués ont fondé un groupe portugais de la Société internationale de science sociale, et n'ont

ménagé ni leur temps, ni leur argent, pour faire connaître les travaux de cette société, dont un membre particulièrement actif, M. Durieu, fut appelé à Lisbonne, en 1908, pour exposer les principaux résultats déjà obtenus. Un peu plus tard, ce même groupe, s'associant activement à l'initiative des professeurs de Coïmbra, dont nous avons parlé dans notre avant-propos, contribuait largement au succès de notre mission. Ainsi, deux centres d'étude et de propagande sont déjà constitués. Les hommes de dévouement qui les composent feront sans doute de nombreuses recrues. Et c'est ainsi que le mouvement pourra s'étendre en tous sens, surtout si on parvient à réaliser l'organisation dont nous avons esquissé le plan dans nos conclusions.

Enfin, c'est pour nous un agréable devoir de remercier chaleureusement tous ceux qui, directement ou indirectement, ont bien voulu nous prêter leur concours. C'est à leur collaboration que la valeur pratique de cette étude est due pour la plus grande partie.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

LES TYPES FAMILIAUX

FONCTION ET CLASSIFICATION

VALEUR ÉDUCATRICE, NATALITÉ

PAR

Philippe CHAMPAULT

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Décembre 1910

TABLE ANALYTIQUE

Introduction. 7
Le type familial et sa double fonction ; procréation et éducation, 7. — Les deux parties de cette étude, 10.
Tableau synoptique. 8

I

CLASSIFICATION PAR LA VALEUR ÉDUCATRICE

Pourquoi la classification doit se faire par la valeur éducatrice, 11. — Double tendance de toute éducation, 12. — L'aptitude individuelle à réussir, critérium principal de la valeur éducatrice, 12. — L'aptitude à l'émigration, critérium secondaire, 13.

I. — Les trois grandes classes.

Communautaires, Semi-particularistes, Particularistes, 14. — La réussite de la vie, 15.

PREMIÈRE CLASSE.

Communautaires patriarcaux, 17 : lieu, autorité, 17 ; raison pour laquelle le patriarcal est un passif, 17. Pas d'émigration proprement dite, 17.

Communautaires postpatriarcaux, 18. — Modification à partir du type précédent : lieu, autorité, biens, 18 ; pourquoi ces modifications, 19. — Deux traits constants, absence de formation de l'individu, 19 ; rapprochement des partages égalitaires, 19. — Émigration définitive rare, 20 ; émigration périodique encadrée, 20. — Tableau géographique, 20.

Communautaires en simple ménage et postcommunautaires, 21. — Indication sur le type postcommunautaire, 21. — Lieu du simple ménage communautaire, 21 ; mode d'apparition, 22 ; progrès réels, 22 ; cependant absence encore trop grande de formation, 23 ; persistance de l'amour pour la vie toute faite, 23. — Émigration encore antipathique au type, 24 ; éléments médiocres, 25 ; visées médiocres, 25 ; résultats médiocres, 25.

Amour de la vie toute faite, caractéristique de la formation communautaire, 26 ; acceptation et science de l'effort, caractéristique des formations quasi particulariste et surtout particulariste, 27.

DEUXIÈME CLASSE.

Semi-particularistes à forme postpatriarcale ; Semi-particularistes à héritier associé ; Semi-particularistes en simple ménage ; étudiés ensemble, 27.

Culture en montagne, 28. — Nécessité de l'émigration, 29. — Organisation communautaire du foyer dans les types à émigration périodique, 30; dans les types à émigration prolongée, 30, avec le rôle que jouent les cadets dans le dernier, 31. — Côtés à tendances particularistes de ces types, 31. — Émigration, 32: valeur relevée de l'émigrant, 32; il reviendra le plus souvent vers sa montagne, 32; en attendant, il va vers la ville, et pourquoi, 33; les émigrants définitifs y ont relevé la constitution familiale, 33. — Extension géographique du type, 35.

TROISIÈME CLASSE.

Particularistes à ménage double et à ménage simple, 36.

Le fjord norvégien, montagne sans vallée, amène l'exaltation de l'initiative montagnarde, 36. — Le type anglo-saxon d'après H. de Tourville, 37; esprit d'initiative et science de l'effort, 39; droit successoral et morphologie familiale, 39. — Émigration, définitive sans préliminaires, persistant dans la race aussi longtemps qu'on s'établit en territoire vacant, 40. En réalité, le *home* devient la patrie, 41.

II. — **Vues d'ensemble sur la montagne.**

1° La montagne créatrice du particularisme et du semi-particularisme, 43.
2° L'isolement complet du fjord facteur principal du particularisme; l'isolement presque complet de la vallée étroite facteur principal du quasi-particularisme, 45.
3° Essai d'une théorie générale de la montagne, 48.
4° Indication d'une vue plus générale montrant l'antagonisme social de la montagne et de la plaine, 53.
Relèvement très considérable du rôle social de la culture, 53.

III. — **Cinq questions à propos de notre classification.**

1° Les types semi-particularistes constituent bien une classe distincte, 55.
2° On peut et l'on doit réunir dans une même classe des types genres en ménages multiples et en simple ménage, 56.
3° Notre classification éclaire la valeur très différente des types instables ou en simple ménage, 59.
4° L'aptitude à l'émigration est un bon critérium secondaire de l'aptitude à se tirer d'affaire, et d'ailleurs un critérium particulièrement sensible, 59.
5° Enfin, notre classification suggère la loi de la natalité, et montre combien l'aptitude à la procréation et l'aptitude à l'éducation sont difficiles à réunir, 63.
A partir de ce travail, l'étude des types familiaux paraît passer de la morphologie à la fonction, 65.

II

ROLE PAR RAPPORT A LA NATALITÉ

Jusqu'ici les types familiaux n'ont joué aucun rôle dans les recherches sur la natalité, 66. — De son côté, la science sociale elle-même a négligé cette question de la natalité, 67. — Loi générale de la natalité à démontrer, 67. — Trois groupes de types, 67.

I. — Types familiaux très favorables à la natalité.

Familles à ménages multiples, 68. — Pas de femmes célibataires, 69; polygamie, 69; institutions dans le même sens, 69. — Rôle des fils, 69; rôle des filles, 69.
Familles à doubles ménages avec héritier associé, 70. — Dans le fjord et la montagne, pourquoi l'héritier associé, 70; et les cadets nombreux, 71; pourquoi nombreux surtout au Canada, 72.
Les trois âges de la natalité, 73.

II. — Types familiaux défavorables à la natalité.

En principe tous les simples ménages, 73.
Et d'abord le simple ménage communautaire, 74. — État transitoire où la natalité est encore prospère, 75. — Pourquoi, 75. — On arrive rapidement à la baisse des naissances, 76. — Pas chez l'indigent, 76; mais chez l'ouvrier soucieux de faire honneur à ses affaires, 76. — Point critique, 76. — Le luxe à bon marché cause du renchérissement de la vie, 77. — L'enfant ne rapporte plus rien et coûte cher, 77; une ou deux naissances, 77. — L'invasion du luxe combinée avec cette forme de l'amour paternel qui est propre au communautaire, a porté à gâter l'enfant, 78.

III. — Types familiaux assez favorables à la natalité.

Simple ménage semi-particulariste où l'enfant continue à payer, 79; pourquoi, 79.
Simple ménage particulariste, 79. — Acceptation habituelle de l'effort, 80. — Éducation rapide allégeant le fardeau, 81. — Le luxe n'entame pas la natalité, parce que le père n'est pas obligé de faire la vie de ses enfants, 81. — Le fils subventionne encore le père, 81. — Malgré tout, il y a des cas restrictifs, 81; mais ils sont rares et antipathiques au type, par suite du développement intense de la vie au foyer cause fondamentale du maintien de la natalité, 82.

IV. — Richesse et Natalité.

Richesse et épargne, 83. — Aggravant, s'il est possible, la situation de la natalité chez les communautaires simple ménage, 84.
La facilitant plutôt chez les particularistes, 85. — Et en tout cas y donnant une puissance particulière à l'émigration, 86. — Supériorité brutale, mais décisive du type qui en résulte, 86. — Race de producteurs intenses, 87. — Cas de restrictions à la natalité, 87. — Le type *riche*, 88.

V. — Religion et Natalité.

A. Influences spéciales de la morale révélée et de l'immoralité, 88; indication pour les moralistes, 89.
Le Protestantisme n'est pas plus favorable que le Catholicisme à la natalité, 89. — L'incroyance ne joue pas le rôle décisif que l'on croirait, 90.
Milieux à grande natalité, favorables à la religion; milieux à natalité restreinte défavorables, 90; question relative à la France actuelle, 91. — Pourquoi l'on s'exagère l'action religieuse et l'on ne voit pas celle des facteurs sociaux, 91.

B. Formes variées de l'autorité paternelle suivant les milieux, en fonction de l'utilité pour l'enfant, 91. — Universalité suprasociale du précepte du Décalogue « Honore ton père et ta mère », 92.

VI. — **La loi de la Natalité.**

Maintenant démontrée, 93; formule plus simple, 93.

VII. — **La réforme en France.**

Infiltration des éléments étrangers, 94. — Statistiques déficitaires de notre natalité, 95. — Une croisade, 95.

Nécessité d'une véritable évolution vers le particularisme, 95. — La réforme pour les classes riches, 96; éducation nouvelle, 96; jeunesse, 97; carrière, 97; vie normale de travail, 97; allègement du fardeau pour le père, 98; relèvement de la natalité, 98; vie au foyer, 98; suppression du luxe extérieur, 98. — Nécessité de commencer de suite, 100.

La réforme pour les travailleurs, 100; remettre en honneur les familles nombreuses, 100; la conscription de la natalité, 100; primes à partir de la troisième naissance, 101; retraites pour la vieillesse, 102.

Restaurer la moralité publique, 102; et l'influence absolument nécessaire de la Religion, 103.

L'évolution est difficile, mais elle n'est pas héroïque, 104.

Conséquences de cette double étude pour l'enquête monographique sur la famille, 104.

LES TYPES FAMILIAUX

FONCTION ET CLASSIFICATION

VALEUR ÉDUCATRICE, NATALITÉ

INTRODUCTION

La Famille a pour but la perpétuation de l'espèce, et, plus encore peut-être, la perpétuation des progrès de toute sorte, conquis par les générations précédentes.

Elle assure la première par la Procréation, et la seconde par l'Éducation. Telle est sa *fonction*, c'est-à-dire, sa mission essentielle et sa raison d'être.

C'est là d'abord une vérité de sens commun. C'est en outre, pour notre science, une de ses conclusions les plus justifiées, une conclusion découlant très nettement de la série déjà considérable de ses observations [1].

L'ensemble des procédés, d'ordre moral et d'ordre matériel, par lesquels la famille remplit cette fonction à double aspect varie grandement suivant les milieux.

L'agencement spécial, la combinaison caractéristique de ces procédés dans un milieu donné constituent un *type familial*, envisagé dans ce qu'il a d'essentiel.

Nous savons déjà, par la science sociale, que les types familiaux existent en grand nombre, parfois assez rapprochés les uns des

1 Voir d'ailleurs G. Melin, dans sa belle étude sur *la Notion de Prospérité et de Supériorité sociale*. Nancy, 1908, notamment p. 31 et suiv.

TYPES FAMILIAUX

D'après la valeur *édu*
et subsidiairement d'après

COMMUNAUTAIRES

C'est-à-dire formés à solutionner les diffi
la vie non par eux-mêmes, mais par le recours à
lectivité-providence (famille, clan, Etat).

Étrangère à l'orientation normale du typ
gration, rare ou assez fréquente (voir ci-dessous)
tout composée d'éléments déclassés ou au m
laborieux. Elle tend à esquiver l'effort plutôt
rendre productif, et n'est pas prospère. Temp
définitive, elle fait vivre plus qu'elle n'élève.
souvent, elle n'aboutit pas au-dessus des situati
rieures et passives des villes. Elle échoue pres
jours à l'étranger.

DEUX GROUPES

D'après la valeur au point de vue de la **natalité** découlant du mode d'établissement au foyer.

Ménages doubles ou multiples,
Autour d'un foyer stable avec permanence de l'autorité paternelle,
Très favorable à la natalité.

COMMUNAUTAIRES PATRIARCAU

Lieu de plus grande fréquence ; steppes rich
Pouvoir transmis du frère au frère dans la g
la plus âgée.
Émigration à peu près inconnue : essa
migration.

COMMUNAUTAIRES POSTPATRIARCA

Lieu : plaines culturales et steppes pauvres
Pouvoir transmis du père au fils aîné et
fils le plus capable.
Émigration rare : essaimage.

Simple ménage,
Autour d'un foyer instable avec précarité de l'autorité paternelle,
Défavorable à la natalité.

COMMUNAUTAIRES EN SIMPLE MÉN.

Lieu : villes et plaines culturales où la lu
la vie s'est accentuée.

Pouvoir paternel temporaire ne se transm
mais renaît.

Émigration assez fréquente.

POSTCOMMUNAUTAIRES
(type dérivé)

Eléments d'élite s'orientant dans le sens
riste sous la poussée de la lutte pour la vie.

TROIS CLASSES

dre naturel. ou formation de l'aptitude à réussir par l'effort individuel :
ion la plus apparente. l'aptitude à l'émigration isolée ou proprement dite.

SEMI-PARTICULARISTES

-à-dire formés à solutionner encore les difficultés vie, dans certains cas, par des groupements tout et en particulier par la famille, mais sachant dans es cas les solutionner par eux-mêmes ou par le à des groupements à but spécialisé.

osée par le lieu avant de l'être par le type, l'émi- n, très fréquente et composée d'éléments entre- nts et industrieux, est prospère. Périodique et ngée, elle aboutit le plus souvent au retour, avec nditions améliorées, à la vie isolée et indépendante roite vallée culturale ; et fréquemment encore à lissement définitif dans des situations commer- urbaines, constituant un relèvememt appréciable. nsait bien à l'étranger.

SEMI-PARTICULARISTES A FORME POST-PATRIARCALE		SEMI-PARTICULARISTES A HÉRITIER ASSOCIÉ	
Culture mixte	Culture mixte mangée d'art pastoral	Culture mixte langée de cueillette	Culture déjà acharnée	Culture acharnée en pentes raides
Pouvoir transmis du fils le plus capable. **Émigration** périodique grande distance.		**Pouvoir** transmis du père au fils associé. **Émigration** prolongée à grande distance.	

MI-PARTICULARISTES EN SIMPLE MÉNAGE

eu et genres comme ci-dessus.

ouvoir paternel temporaire ne se transmet pas renait.

mouvement **émigrateur** s'exalte, ainsi que les tés propres de la classe, tant que l'on revient se tituer en montagne un domaine rural indépendant resque isolé.

ur les trois groupes, ces qualités propres paraissent mpétner dans la plaine si elle est vacante.

SEMI-PARTICULARISÉS
(types dérivés)

ec ou sans droit d'aînesse : nombreuses régions -jacentes aux montagnes, et parfois éloignées.

territoire occupé, les qualités propres du type nt au moins pendant quelques générations.

PARTICULARISTES

C'est-à-dire formés à solutionner par leurs prop forces à peu près toutes les difficultés de la vie, sauf créer, surtout dans les milieux plus compliqués, groupements spéciaux unissant en faisceau les initiati individuelles disciplinées pour un effort déterminé.

Imposée par la formation originaire et par l'éducat qui s'en est suivie, l'émigration, très fréquente et t hardie, vise à l'indépendance chez tous, et à l'enriel sement chez la plupart. Définitive sans préliminaires de très bonne heure, elle va, soit à l'intérieur, soit l'étranger, partout où est à prendre une situation luc tive, qu'elle soit urbaine ou rurale. Ses éléments d'é aboutissent souvent à l'établissement cultural isolé pays neufs avec méthodes progressives. Elle représe pour la race une force d'expansion considérable.

PARTICULARISTES A HÉRITIER ASSOCIÉ

Lieu : pentes raides culturales des fjords norvégi (montagnes immergées).

Pouvoir transmis du père au fils associé.

Émigration temporaire inconnue.

PARTICULARISTES EN SIMPLE MÉNAGE

Lieu { Avec droit d'aînesse, Angleterre. Avec partage égal, Etats-Unis.

Pouvoir paternel temporaire ne se transmet mais renait

Le mouvement **émigrateur** est intensifié à t les points de vue par les progrès modernes.

Les qualités propres de la classe sont étonnamm persistantes quand on s'est installé en territoire vac dans la culture à méthodes progressives.

PARTICULARISÉS
(types dérivés)

A héritier associé : Canada.

Avec ou sans droit d'aînesse : nombreuses régions N.-O. de l'Europe.

En territoire occupé, les qualités propres durent moins pendant quelques générations (il n'y en a des traces en France, au nord de la Seine).

autres, parfois aussi profondément diversifiés. Ceux qui ont été scientifiquement reconnus forment des espèces que l'on peut réunir en genres, et ces genres doivent pouvoir se grouper de façon à former des classes [1].

Au cours de cette étude consacrée aux Types familiaux, j'aurais voulu tout d'abord en présenter une classification scientifique; puis, cela fait, j'aurais montré comment ils se comportent, les uns après les autres, au point de vue de la Procréation et de l'Éducation, c'est-à-dire des deux fonctions qui sont toute leur raison d'être.

Mais cette division de notre travail, séduisante au premier abord, n'est pas réalisable dans la pratique.

Car nous allons être amené à classer les types familiaux précisément d'après la première de ces fonctions, la fonction éducatrice. Par une conséquence nécessaire, il faudra mener de front l'étude de cette fonction et notre travail de classement; et il se trouvera que, parvenu au terme de notre première partie, nous aurons accompli les deux tiers de notre besogne totale.

Cette première partie aura donc pour objet *la classification des types familiaux par la valeur éducatrice.*

La seconde n'aura plus à s'occcuper que de *la natalité.*

Une troisième partie, ayant pour but d'indiquer les conséquences des deux premières sur la façon de concevoir et de conduire dorénavant l'*enquête monographique* au sujet de la famille, serait alors tout indiquée ; mais elle ne pourra trouver place que dans un fascicule suivant.

1. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que les classifications ne sont pas des œuvres purement subjectives de l'esprit humain. Dans les sciences de la nature et de l'homme, elles ont une double réalité, très objective : une dans l'Intellect divin, et une dans les êtres créés exprimant et traduisant le plan du Créateur. C'est ce plan de l'intelligence créatrice, d'ailleurs réalisé dans les choses, que les classifications ont pour but de retrouver, et elles valent d'autant plus qu'elles s'en rapprochent davantage. Il y a donc des critères et des classifications intrinséquement préférables à d'autres, et c'est une erreur de dire que tous les critères se valent et que toutes les classifications sont des arrangements artificiels de notre esprit. D'ailleurs les savants qui professent ces théories sont les premiers, dans la pratique, à perfectionner critères et classifications, dès que les progrès de leur science permettent de mieux saisir la vraie nature des choses. C'est leur philosophie qu'ils professent, mais c'est la nôtre qu'ils pratiquent.

I

CLASSIFICATION PAR LA VALEUR ÉDUCATRICE

Le type familial qu'il faudrait inscrire en tête d'une classification, c'est évidemment celui qui remplit le mieux la double mission, la fonction totale de la famille, tant au point de vue de la procréation que de l'éducation.

Mais, comme le savent tous ceux qui ont un peu pratiqué la question dans une science quelconque, une classification à partir de deux fonctions indépendantes, toujours plus ou moins divergentes, est impossible.

Il faut donc ici choisir entre l'aptitude à la procréation et l'aptitude à l'éducation.

A première vue, il semble que l'aptitude à l'éducation soit à préférer. Elle est en quelque sorte plus essentielle à la famille.

D'abord elle est très spécialement une fonction humaine. Gouvernés par l'instinct, les animaux n'ont pas une intelligence à éclairer, ni une volonté à former ; ils n'ont pas besoin d'éducation.

Et surtout, envisagée dans l'espèce humaine seule, la procréation se passe assez facilement de la famille, l'éducation non pas.

Nous ferons donc notre classification d'après les procédés éducatifs dans les divers types familiaux.

Partout la famille et le milieu s'unissent dans un long et rude effort pour plier l'enfant à une discipline énergique, ayant pour but de le rendre apte à occuper sa place dans l'ensemble des groupements qui constituent la société, à commencer par le premier et le principal, qui est la famille elle-même.

Or, cette discipline, imposée par la génération adulte à celle qui va la remplacer, diffère grandement ici et là dans ses tendances, dans son orientation, dans ses moyens d'action, dans ses résultats.

Ici elle encadre fortement l'homme dans la famille ou le clan. Elle en fait un être plus ou moins impersonnel, dressé à obéir à l'impulsion d'un chef, à se fondre dans une collectivité providence, à n'agir qu'avec le concours et sous la tutelle d'un groupement. Là, au contraire, elle forme, le plus rapidement qu'elle peut, des individualités disciplinées sans doute, mais agissantes par elles-mêmes, comptant sur leurs propres forces, avides d'indépendance, d'activité et de réussite.

Or, ces deux tendances, malgré ce qu'elles ont de contradictoire, se retrouvent en toute éducation. Dans les types extrêmes, elles s'excluent à peu près l'une l'autre. Mais partout ailleurs, elles se combinent en proportions variables. Ce que l'une perd, l'autre le gagne, et réciproquement. Au surplus, ce dualisme est tout à fait dans la nature humaine. L'enfant est toujours un être dépendant et soumis; l'adulte ou le vieillard sont toujours des êtres agissants ou directeurs. Or, l'on pourrait dire que, dans certains types familiaux, l'enfance dure jusqu'à la vieillesse, et que, dans d'autres, c'est presque un adulte qui naît.

On trouve ainsi, dans le dosage variable de ces deux éléments constants de toute éducation, un moyen de comparaison et de classement des types familiaux, d'autant plus précieux que ces deux éléments constituent les caractères les plus essentiels et les résultats les plus généraux de l'action de toute génération sur celle qui va la remplacer.

Malheureusement rien n'est aussi difficile à analyser et à saisir directement que les mille et mille influences par lesquelles la famille, et avec elle le milieu, font l'éducation de l'enfant.

Ce n'est donc pas cette tâche, invraisemblable au moins pour l'heure actuelle, que nous allons entreprendre ici. Ce n'est pas le détail des procédés d'éducation que nous allons rechercher, mais bien quelque chose de plus apparent, de plus saisissable : les résultats généraux de ces mêmes procédés.

Envisagés dans un type familial donné, ces résultats manifestent réellement sa valeur éducatrice. Ils sont d'ailleurs la base et la raison de sa valeur sociale.

Pratiquement, dans un travail préliminaire, nous avons, à partir du point de vue que nous venons de dire, passé en revue ceux des types familiaux qui sont les types genres actuellement connus, lesquels groupent et synthétisent chacun un nombre plus ou moins considérable de types espèces. Nous en avons aussi dégagé de nouveaux, et nous avons essayé de rectifier les appellations des anciens, en choisissant cette fois des noms qui constatent des faits, sans impliquer de théories.

Maintenant nous allons grouper les uns et les autres en classes, d'après le développement dans l'individu de l'aptitude à résoudre les difficultés de l'existence : *recours à la collectivité providence décroissant, formation individuelle croissante.*

Or, en bien des circontances de la vie familiale ou sociale, l'aptitude ou l'inaptitude individuelles à réussir sont plus ou moins latentes. Nous sommes donc amenés à rechercher les cas, particulièrement intéressants, qui sont de nature à les mettre en lumière et à en fournir un critérium bien représentatif et facilement reconnaissable.

Dans cet ordre d'idées, toutes les phases de l'existence qui constituent des crises familiales, sont à considérer. Mais le mode d'établissement des jeunes attire particulièrement l'attention. Ou bien cet établissement se fait au sein de la famille sans changement de lieu ni de milieu, c'est la *succession* sur place ; ou bien des individualités sortent de la famille sans changer de lieu, c'est *l'essaimage;* ou bien un rameau familial entier se détache du tronc principal et se trouve transporté ailleurs, c'est la *migration*. Tout cela ne peut manquer d'être éclairant et mérite d'être étudié avec un soin particulier. Cependant il se produit souvent, dans l'établissement des jeunes, un autre phénomène qui répond bien mieux à ce que nous cherchons : c'est l'*émigration*.

Émigrer, c'est sortir non seulement de sa famille, mais de son

milieu, et s'en aller dans un milieu différent et, par conséquent, mal connu, disputer des moyens de subsistance aux forces de la nature ou à la concurrence des hommes.

Évidemment il y a là un phénomène critique et très révélateur. Pour réussir dans l'émigration, il faut mettre en jeu des capacités variées, toutes les capacités dont on dispose. Et cela est vrai non seulement de l'émigration définitive qui dépayse, mais aussi de l'émigration temporaire (périodique ou prolongée), qui ramène au foyer.

L'émigration est donc une excellente pierre de touche des qualités de l'émigrant; par conséquent, de la valeur éducative de son milieu d'origine et de son type familial. Donc aussi l'aptitude à l'émigration est un bon critérium secondaire de l'aptitude plus générale à résoudre les difficultés de la vie.

I. — LES TROIS GRANDES CLASSES.

Les classes entre lesquelles vont se répartir nos types genres groupent ici les *Communautaires,* là les *Semi-particularistes,* plus loin les *Particularistes.*

Par Communautaires, nous entendons non pas ceux qui vivent dans une communauté, mais ceux qui vivent d'une communauté et par une communauté; ceux qui sont dressés à résoudre les difficultés de l'existence non par eux-mêmes, mais par le recours à une collectivité providence, en première ligne la famille, puis le clan et l'État.

Par Semi-particularistes, nous entendons ceux qui, dans certains cas, résolvent encore les difficultés de la vie par des groupements tout faits, et en particulier par la famille, mais qui, dans d'autres, agissent par eux-mêmes ou par le recours à des groupements à but spécialisé.

Enfin les Particularistes sont ceux qui sont capables de résoudre par leurs propres forces à peu près toutes les difficultés de la vie, sauf à créer, surtout dans les milieux plus compliqués, des groupements spéciaux unissant en faisceau les initiatives individuelles disciplinées pour un effort déterminé.

A la première lecture de ces définitions, on remarquera que la valeur éducatrice se manifeste non seulement par l'aptitude très différente de l'individu à l'action isolée, mais aussi par la nature non moins différente des groupements qui se superposent au couple humain : les uns suppléant à sa passivité, les autres organisant son activité ; les premiers, en quelque sorte antérieurs aux individus ; les seconds, logiquement postérieurs en ce qu'ils n'existent que par le libre concours de leurs volontés.

Chez les Communautaires, les groupements sont à tout faire ; ils ont pour but d'obvier à l'inertie du couple humain, et pour résultat d'entretenir cette inertie en la protégeant. Chez les Semi-particularistes, les groupements présentent un caractère mixte ; les uns encadrent l'inaction comme précédemment ; les autres coopèrent déjà à l'action. Chez les Particularistes, les groupements sont nés de l'activité individuelle, et ont pour résultat d'en organiser les meilleures utilisations possibles.

La combinaison des qualités de l'individu et du groupement nous donne ici une passivité protégée ; là, un savoir-faire encadré ; ailleurs, une activité indépendante et allant de l'avant, mais sachant se discipliner pour l'action en masse.

On peut dire, en somme, que ce que l'éducation développe chez les premiers, c'est surtout le besoin de la vie en commun, la tendance à se laisser vivre et l'antipathie pour l'effort ; chez les seconds, un besoin entreprenant, quoique modéré, de parvenir, servi par un savoir-faire industrieux et l'acceptation de l'effort tantôt individuel, et libre, tantôt collectif et protégé ; et chez les troisièmes, un besoin ardent d'indépendance et aussi d'enrichissement, servi par l'effort intense et l'esprit d'initiative.

Il est clair que ces trois types classes, et par conséquent les types genres entre lesquels ils se divisent et se subdivisent, sont très diversement outillés pour la grande lutte de la vie ; ils conduiront, cela est clair, à des réussites très diverses.

Que si l'on demande en quoi consiste la réussite de la vie, nous répondrons que l'arriviste écraseur d'hommes n'est pas, pour nous, moins méprisable que pour M. Périer ; avec lui également nous ajouterons que la réussite de la vie est à une

triple condition : élévation morale et matérielle de l'individu ; éducation progressiste d'enfants suffisamment nombreux ; contribution effective à l'amélioration morale et matérielle de ceux qui nous entourent[1].

Le critérium que nous tirons de la réussite de la vie ainsi entendue, et de la valeur éducatrice qui la prépare, n'est, je crois, contestable pour personne. Au surplus, de ce qu'il passe la religion sous silence, il ne faudrait en aucune façon conclure que nous croyons, en dehors d'elle, ou à la réussite individuelle de la vie, ou à la véritable prospérité sociale.

Mais si la religion est indispensable aux individus et aux sociétés, elle n'en reste pas moins étrangère aux différents modes de constitution de la famille et à leur retentissement sur la formation des individus. En effet, la religion et sa morale éclairent et fortifient, pacifient et harmonisent, élèvent et perfectionnent sous une foule de rapports les individus et les groupements, et par conséquent les types familiaux ; mais elles s'adaptent à tous les milieux ; et par là même (sauf le cas du mariage monogame indissoluble), elles n'ont produit ni une évolution proprement dite, ni une transformation véritable, dans les modes d'organisation naturelle de la famille ; elles ne sont pas spécificatrices des types familiaux. Tout cela, non seulement la raison l'indique, mais encore l'observation l'a bien constaté[2]. Il suit de là que les différences qui constituent les types dans leur espèce, lesquelles importent seules ici, sont à peu près uniquement d'ordre naturel.

Ajoutons qu'il s'agit pour nous de déterminer un critérium d'étude et de classement, et non pas de tracer un programme d'éducation.

Ire CLASSE : LES COMMUNAUTAIRES. — Dans la classe des Communautaires, nous inscrivons quatre types genres :

1. JEAN PERIER, *Projet de création à Londres d'une maison d'étudiants*, dans la *Science sociale*, août 1900, p. 4.

2. H. DE TOURVILLE, *L'action sociale de l'Église* dans la *Science sociale*, juin 1894, p. 516 et suiv. Voir aussi, dans un fascicule suivant, *Pages de méthode*, ce que nous dirons sur les relations de la morale et de notre science.

Les Communautaires patriarcaux,

Les Communautaires postpatriarcaux,

Les Communautaires en simple ménage,

Les Postcommunautaires [1].

1° *Communautaires patriarcaux.*

Le lieu de plus grande fréquence pour ce type, ce sont les steppes riches de l'Asie centrale, et leurs confins culturaux à méthode de travail très simple.

Dans ce type, le pouvoir du patriarche, chef de la famille, est absolu : et plusieurs générations collatérales sont à la fois dans sa dépendance, vivant en commun à son foyer. Dans les espèces les plus accentuées, pour maintenir la prérogative de l'âge, ou mieux pour conserver au groupement le plus longtemps possible toute son extension, l'autorité familiale se transmet non pas dans la ligne directe, mais dans la génération la plus ancienne, du frère au frère.

Le patriarche est le maître et le dispensateur de tout l'avoir familial ; et au nom de la communauté, il a le droit à tout le travail de chaque membre depuis sa naissance jusqu'à sa mort. En revanche, il pourvoit à tous ses besoins. Mais chacun reçoit ainsi bien plus qu'il ne donne, l'abondance des subventions naturelles réduisant l'effort de chacun à bien peu de chose, tandis que les avantages assurés, si l'on est nombreux, représentent la satisfaction totale des besoins, et ont par conséquent toute l'importance souhaitable. De là le profond amour pour la famille providence et un développement intensif de l'esprit de soumission et de respect ; de là aussi, par contre, l'enlisement dans la vie protégée et passive. Évidemment, avec une pareille formation les individus sont incapables, et les sociétés immobiles.

Les ménages restent instinctivement groupés, et en nombre, autour du patriarche. Lorsqu'il faut pourtant se séparer, la famille se fragmente par groupes de ménages, et ne s'éparpille jamais en ménages isolés ; c'est une des formes de l'essaimage. Il arrive aussi dans l'histoire de la race qu'un groupe considérable

1. Plus loin, dans *Cinq questions à propos de notre classification*, III, nous donnons la définition de ces quatre grands genres.

de familles abandonne les pâturages ancestraux : c'est une nation tout entière qui se transporte au loin : c'est une migration qui peut devenir une invasion ; ce n'est en aucune façon une émigration : il y manque cette désertion du milieu social et de la famille qui est essentiel, d'après notre définition. A émigrer vraiment, il ne peut y avoir et il n'y a, dans ce type, que les criminels et les maudits.

2° *Communautaires postpatriarcaux.*

Sortons de la steppe riche et dirigeons-nous vers la plaine culturale étendue. A force de se multiplier et de gagner de proche en proche, les patriarcaux y sont arrivés avant nous; et l'augmentation de la population les y a comprimés, et cantonnés dans la culture. Puis le travail cultural s'est compliqué, et la vie urbaine est apparue. La conquête du pain quotidien est devenue moins facile. Il en est de même d'ailleurs dans la steppe pauvre, par suite de la raréfaction naturelle des subsistances.

Progressivement la grande communauté familiale de tout à l'heure s'est brisée, et le nombre des personnes vivant sous le même chef a diminué. Progressivement aussi, et c'est là le trait vraiment différentiel, la majesté du patriarche a décliné, jusqu'à disparaître plus ou moins. Ici, il n'a plus qu'une préséance d'honneur, et ne fait plus rien sans le conseil de famille; là il abdique complètement, et l'autorité appartient à la génération suivante. Puis, le frère ne succède plus au frère; le pouvoir familial descend du père au fils aîné; ou même au fils que le père regarde comme le plus capable. Et parfois, ce plus capable n'est plus désigné par le père, mais par le conseil de famille. Chemin faisant, il arrive que le chef, quel qu'il soit, se voit obligé à faire ratifier les décisions graves, les siennes comme celles de la famille, par les anciens du village.

Malgré ces changements, la famille plie encore les jeunes à une forte discipline de soumission et de respect d'une part, et de passivité d'autre part.

Les biens ne sont plus entièrement en commun, et les pécules s'accroissent, et des biens fonciers, acquis avec ces pécules, constituent même des propriétés particulières. Puis des

partages viennent souvent liquider l'avoir de la communauté.

Tous ces types sont dus à ce fait que les capables se fatiguent de travailler à part égale avec les incapables. S'ils restent dans la famille, ils exigent des avantages de plus en plus appréciables. Ou mieux, ils en sortent, mais pour fonder une autre communauté familiale, dont ils essaieront à leur tour de garder les membres auprès d'eux.

Si on veut caractériser d'un mot l'évolution générale qui s'est accomplie, on dira que le patriarche a fait place au grand-père et même en dernier lieu au grand-père jeune ; car, dans les types les plus déformés, la séparation se fait peu de temps après le mariage de la génération intermédiaire.

Mais partout l'essentiel de la communauté subsiste : dans les premières étapes, un certain nombre de ménages de cousins, dans les dernières au moins quelques ménages de frères, constituent, sous l'autorité d'un membre de la génération précédente, ou même de l'un d'eux, une association d'habitation, de travail, de production, et aussi de consommation, s'étendant à la presque totalité des ressources et des besoins. Plus ou moins stable, plus ou moins fragile suivant les lieux et les temps, ce groupement ne se dissout que pour en voir naître d'autres semblables, composés de ses débris et des générations qui s'élèvent.

Les variétés familiales, considérées dans ce deuxième genre, présentent uniformément deux traits :

En premier lieu, c'est encore, comme tout à l'heure, l'absence de formation préparant les individus à affronter seuls les difficultés de l'existence : d'une part, l'autorité familiale en fait encore des mineurs pour une bonne partie de leur vie ; et, d'autre part, ils ont la perspective de vivre aux dépens de la communauté où ils sont, ou bien de la communauté qu'ils fonderont. C'est, en second lieu, pour chaque chef de ménage, un droit certain, entrevu de tout temps, sur l'avoir familial, le jour où on liquidera cet avoir ; et ce droit est basé sur le partage égal. Evidemment, le défaut de formation est moindre que dans le premier type ; mais l'espérance de la part à tirer de la masse a pris plus

de corps; car les partages sont devenus plus fréquents et plus rapprochés de chacun.

Suivant les milieux et les circonstances, l'essaimage sur place se fait par groupe de ménages ou par ménage isolé.

L'émigration définitive est aussi antipathique que dans le type précédent et pour des raisons analogues. Elle est cependant moins rare. Les criminels et les maudits prennent ici un nouveau nom : ce sont les bannis. On sait le rôle considérable qu'a joué dans l'histoire cette forme d'émigration définitive forcée, mais ce rôle intéresse la cité plus que la famille. L'émigration définitive volontaire a pris aussi quelque importance, parce que la famille ne peut plus, aussi largement que dans la steppe, satisfaire à tous les besoins de tous ses membres.

L'émigration périodique revêt ici parfois une forme originale : elle est encadrée par une association, sortie du milieu d'origine, qui recrute les émigrants, les patronne dans le voyage, les loge, les nourrit, discute avec les employeurs des contrats collectifs, et répartit les bénéfices entre les participants; c'est à peu près ce qu'indique Le Play dans sa monographie d'Eractour[1].

Pour le surplus, afin d'éviter des redites, nous renvoyons à ce que nous dirons tout à l'heure de l'émigration chez les communautaires en simple ménage. Sauf des nuances, la situation est la même ici et là, étant entendu cependant qu'ici, par suite de la stabilité de la famille, les phénomènes présentent moins d'ampleur.

L'ensemble des déformations successives que subit dans la plaine culturale la vieille communauté familiale constitue un drame palpitant d'intérêt, qui est écrit en toutes lettres sur la carte sociale de l'Europe, où l'on peut voir à l'heure actuelle, en allant de l'Orient à l'Occident, des familles communautaires en voie de dissolution progressive, depuis la vaste communauté russe jusqu'à la communauté restreinte pratiquée hier encore par beaucoup de nos paysans français du centre et de l'ouest,

1. *Ouvriers européens*, t. II, ch. v.

avec les étapes intermédiaires qu'offrent la Pologne et l'Allemagne du Nord à l'est de l'Oder, puis l'ensemble des plaines appartenant au bassin du Danube, et la majeure partie des grandes presqu'îles méditerranéennes.

3° et 4° *Communautaires en simple ménage, et postcommunautaires.* — C'est à la France et à une grande partie des pays de race celte et latine, que s'applique surtout ce qui va suivre. Notons bien cependant qu'au nord de Paris, notre pays est dans une situation familiale supérieure à ce que nous allons décrire, parce qu'il y a été largement pénétré par l'invasion particulariste des Francs, et il en est resté *particularisé* dans une certaine mesure ; ce que manifeste, entre autres choses, une acceptation plus résolue du travail personnel et de l'effort indépendant.

Notons en second lieu que, pour beaucoup de familles du centre de la France, au moins dans les classes *véritablement* dirigeantes, le tableau que nous allons tracer est trop poussé au noir. C'est justement pour ces familles que nous proposons la dénomination de postcommunautaires, indiquant une orientation vers certaines tendances particularistes. C'est là, pour les éléments vigoureux de notre race, la conséquence de l'accentuation de la lutte pour la vie, et aussi, plus récemment et dans une moindre mesure, de la pénétration à distance des idées anglo-saxonnes [1]. Le signe le plus apparent en est le choix des professions lucratives et le retour à la terre.

Ceci dit, passons à la description du type communautaire en simple ménage.

Dans la plaine culturale où les postpatriarcaux vivent de leur existence traditionnelle et relativement facile, rendons plus dense la population rurale, et accentuons le labeur imposé par la culture ; ou bien surtout, faisons pénétrer la concurrence dans les métiers urbains où la vie est toujours plus à l'étroit. Et voici qu'arrivant au seuil de la virilité, le jeune homme, en face de l'avenir qui s'ouvre devant lui par le mariage, ne veut

1. La très remarquable étude de M. Melin sur l'*Orientation particulariste* contribuera certainement à accentuer, coordonner et généraliser ce mouvement.

plus à aucun prix travailler pour des collatéraux; il n'a pas trop de temps, il n'a pas trop de forces pour les enfants qui le continueront.

La communauté entre couples humains disparaît; du grand-père, le pouvoir familial passe au père. L'aïeul et son épouse sont en dehors du foyer qui voit la jeune génération. Ce foyer-là ne connaît qu'une épouse, la mère; et il n'abrite que des enfants, des adolescents ou des jeunes gens n'ayant pas atteint l'âge du mariage. C'est la famille en simple ménage.

Née, dans les conditions que nous venons de dire, de l'usure lente des communautés familiales, en dehors de ces contraintes vigoureuses qui apprennent parfois les vertus nouvelles, elle a perdu les qualités protectrices de ces communautés, et n'a qu'imparfaitement compensé cette perte, par un développement réel, mais bien insuffisant, de la valeur éducative.

J'ai dit cependant « un développement réel »; je n'entonne donc pas ici le *lamento* d'usage sur la famille instable, et contrairement à notre tradition, je me refuse à la placer au dernier échelon des grands types familiaux. Grâce à la nouveauté de notre point de vue, voici que nous allons être d'accord avec le bon sens courant qui, même abstraction faite des ressources plus grandes de la civilisation, considère le paysan français du type moyen, par exemple, comme vraiment supérieur dans la lutte individuelle pour la vie au paysan hongrois, russe ou arabe. Évidemment la solution apportée au problème de l'existence par le patriarcal et le postpatriarcal est plus facile et plus élégante, mais uniquement pour leur milieu. Par contre, la vie de notre communautaire en simple ménage est plus dure, plus traversée de crises, au demeurant moins heureuse; mais il était en face d'un problème autrement ardu; il lui a fallu une tout autre valeur personnelle pour le résoudre; et en fait, malgré des lacunes, la solution qu'il y apporte est d'un ordre supérieur.

C'est que, au point de vue de la valeur éducatrice, telle que nous l'avons définie, le type communautaire en simple ménage constitue un progrès sensible sur l'ensemble des deux autres grands genres communautaires examinés précédemment.

Chez les patriarcaux, le nombre des chefs de ménage mis en face du problème de la direction familiale était réduit au minimum : il s'est notablement augmenté à l'époque postpatriarcale ; ici c'est tout autre chose : le problème se pose pour chaque individu. De toute nécessité, la capacité individuelle a bénéficié de cette évolution. D'autre part, elle n'en reste pas moins très inférieure à ce que nous observerons dans les types quasi particulariste et particulariste.

Ce qui rend grave la situation de notre communautaire en simple ménage, c'est que, chez lui, les progrès du savoir-faire personnel ont été moins rapides et moins complets que la désorganisation des éléments protecteurs. Il ne reste rien du vieux cadre familial ; dès qu'il arrive à l'âge d'homme, l'enfant ne veut plus relever que de lui-même, c'est entendu. Seulement c'est un mineur qui s'émancipe avant d'avoir suffisamment appris la virilité. La famille en est trop restée pour lui à la formation traditionnelle ou plutôt à l'absence traditionnelle de formation ; et souvent c'est encore un communautaire qui raisonne et agit, bien que ce communautaire essaie de ne l'être plus. Imprégné d'une formation séculaire où l'encadrement par la communauté permettait d'esquiver l'effort individuel et l'effort intensif, le père apprend quelquefois à son fils l'amour du travail et de l'épargne, mais il ne sait vraiment lui transmettre ni l'esprit d'entreprise, ni surtout l'esprit d'initiative nécessaire aux entreprises isolées.

Aussi, malgré une qualité précieuse, l'ingéniosité, fréquente chez les gens de loisirs et chez ceux qui rusent avec l'effort, le type se laisse distancer dans la marche en avant : les progrès sont timides et lents, en même temps que les caractères sont insuffisamment trempés.

Cependant, on peut le constater de cent façons en comparant nos gens à ceux des régions orientales de l'Europe, chaque génération a appris sa leçon, et nous sommes loin du manque de savoir-faire des postpatriarcaux. A l'heure actuelle, plus que jamais autour de nous, les meilleurs éléments réagissent et se débrouillent, non pas sur toute la ligne, mais au moins en

quelques points; cela d'ailleurs sans faire entrer en ligne de compte l'élite que j'ai appelée postcommunautaire. Par contre, la masse essaie de reconstituer à son profit des succédanés de la communauté providence, et cette tendance malheureuse, à laquelle d'ailleurs personne n'échappe encore complètement, aboutit tantôt à l'une, tantôt à l'autre des manifestations suivantes : L'encadrement et le patronage que ne fournit plus la famille, on les cherche dans la *recommandation* sous des formes variées. Non seulement on agit par relations, mais on a toujours besoin de tutelle, et l'on se fait le client d'un homme ou d'une institution. Puis on a horreur des aléas et des responsabilités, par conséquent du commerce, de l'industrie, de l'entreprise sous toutes ses formes : on recherche avec âpreté les situations toutes faites et les professions à salaire fixe. Aux groupements actifs et multiples qu'il faudrait se donner la peine de former en vue de tel ou tel résultat à obtenir, on préfère le clan, groupement tout fait et à tout faire, d'ailleurs forcément malhabile; et surtout le clan politique qui promet le bonheur global, et plus encore le clan au pouvoir, c'est-à-dire l'État, qui détient, lui, et dispense à ses fidèles ce bonheur global. Cela revient à dire que, quand il le peut, le communautaire, fidèle à ses origines, se fait fonctionnaire, et qu'à tout le moins il est bon socialiste; car le socialisme, c'est en perspective l'État providence distribuant à tous la pâture.

En attendant, chaque génération se partage, entièrement et sur le pied d'égalité, l'avoir familial; car le droit égal sur la masse en cas de dissolution de la communauté est un dogme auquel on n'a eu garde de renoncer; et à chaque génération, l'actif paternel est liquidé.

Chez les communautaires en simple ménage comme chez les communautaires postpatriarcaux, l'émigration n'est qu'un pis aller; elle reste antipathique à la formation, quoique beaucoup moins par suite de l'instabilité du foyer, qui oblige chaque individu à se poser et à solutionner le problème des moyens d'existence. N'oublions pas d'ajouter qu'à l'heure actuelle, la facilité

des transports la favorise considérablement, sous n'importe laquelle de ces trois formes, périodique, prolongée ou définitive.

Le plus souvent l'émigration du communautaire en simple ménage se fait à partir de contrées encore mal exploitées et qu'une population plus laborieuse mettrait facilement en valeur, des contrées, par exemple, où la cueillette et l'art pastoral jouent encore un rôle et où la population est d'une faible densité. D'ailleurs, ce n'est jamais vers des territoires vacants que l'on se dirige, mais toujours vers des milieux plus peuplés, et dans ces milieux presque toujours vers les villes.

Ce sont des pauvres qui partent, ou des gens ruinés, ou des jeunes élevés dans une aisance relative, à qui des partages familiaux n'ont rien laissé qui vaille; en tout cas, ce sont toujours des désaffectionnés de la terre et souvent des désaffectionnés du travail.

Ce que les mieux outillés demandent à l'émigration, ce sont surtout des moyens de vie plus facile et de jouissance, et non pas des moyens de production et d'épargne. Ce défaut de saine ambition, qui est un des traits du type, fait que ceux-là même qui réussiront relativement n'arriveront guère qu'à vivre.

A tous ces signes, il est facile de se rendre compte qu'ici le personnel de l'émigration n'est à peu près jamais une élite et que, dans la majorité des cas, c'est un déchet. Même lorsqu'il est normal et répond à la moyenne du milieu, il est clair que ce milieu ne l'a pas préparé à semblable entreprise : aussi, en règle générale, les départs sont-ils salués par la défaveur de ceux qui restent.

Essayons d'ajouter quelques traits spéciaux à chaque sorte d'émigration. L'émigrant périodique n'est guère qu'un garçon de ferme ou un ouvrier qui cherche d'abord de l'ouvrage chez lui, et qui, n'en trouvant pas, se décide à aller en demander plus loin dans des pays que rapproche maintenant la facilité des transports. En règle générale, si elle est laissée à elle-même, son émigration est courte par la distance, et courte par le temps. De plus, elle est irrégulière; elle se produit une année et l'autre pas. Mais assez souvent elle est embrigadée : elle donne alors

de meilleurs résultats pratiques, sans témoigner davantage de la capacité et du savoir faire de ces transportés du travail.

L'émigration prolongée se fait à peu près uniquement vers les villes, et dans les situations urbaines tout à fait inférieures; trop heureux ceux qui pourront décrocher un petit emploi à salaire fixe et à vie passive! On sera domestique, terrassier, manœuvre, ouvrier d'usine, petit employé et surtout fonctionnaire; les plus hardis arriveront à être marchands de vins sur le comptoir.

Relativement fréquente, l'émigration définitive n'est que l'aboutissement de cette émigration prolongée, et elle n'est pas moins misérable dans ses résultats : trop souvent, si l'on ne revient pas, c'est afin de cacher un insuccès. En tout cas, lorsque sonne l'heure du repos, les mieux partagés, parmi ceux qui restent à la ville comme parmi ceux qui regagnent le pays, n'ont guère abouti qu'à des situations étroites de petits rentiers; rarement ils se sont élevés par le rang social[1].

Dans les grands genres familiaux que nous venons de passer en revue, se retrouve partout un trait commun profondément accusé : l'amour de la vie toute faite. Né dans la steppe des circonstances que nous avons indiquées, cet amour a marqué la famille d'un caractère extraordinairement durable : il s'est perpétué dans la culture facile de la plaine, et dans les villes à métiers faciles de la plaine; puis, quand par degrés insen-

1. « A Paris, chaque année, les provinciaux affluent de plus en plus nombreux : ils y sont, actuellement au moins, 1.400.000 établis à demeure, de sorte que, sur 100 Parisiens, 36 seulement sont nés à Paris, 11 viennent de l'étranger et 53 de la province. Pourtant, la fortune n'est pas clémente à ces émigrés ruraux. Ils fournissent plus de 80 p.100 des pauvres, et sur 12 d'entre eux, il en est au moins un qui, pour vivre, doit faire appel à la charité » (Comte Daru, *Associations et sociétés de provinciaux à Paris* dans le *Correspondant* du 10 février 1910).

Plus loin, des chiffres de M. Daru on conclut à la proportion de cinq à six émigrants venus de pays de plaine contre un des pays de montagne. Mais ce qu'il n'indique pas, et ce qui est certain pour qui connaît la différence des formations, c'est que le pourcentage des indigents parmi les premiers est encore bien plus fort que parmi les seconds. De ces deux considérations rapprochées, il suit que les indigents provinciaux à Paris viennent principalement des pays de plaine, c'est-à-dire des milieux purement communautaires.

sibles, la vie est devenue plus dure dans la plaine, il n'en a point disparu. Il est resté au cœur de la famille comme un idéal plus difficile à atteindre, mais non moins cher et non moins souhaité. Aujourd'hui encore, il est là au milieu de nous, le fils de la plaine; et il y est bien vivant; et il y est exalté par la crainte de l'effort, de cet effort qui l'étreint à l'heure présente. Il s'appelle le socialisme!

Or, sur un autre sol, dans la montagne, cet amour de la vie toute faite a rencontré, à un moment donné, des contraintes énergiques, inéluctables, qui, sans le faire mourir au cœur de l'homme (il y est sans doute éternel), lui ont imposé l'intelligence et l'acceptation de l'effort individuel. Née dans la montagne et de la culture en montagne chez les semi-particularistes, la science de l'effort individuel y a lutté péniblement d'abord, énergiquement ensuite, contre l'amour de la vie toute faite. Puis elle s'est épanouie triomphalement chez les Particularistes, toujours dans la montagne et par la culture en montagne. Au moins chez ses derniers, elle aussi, elle a marqué les siens d'une empreinte ineffaçable. Or, ces différences si capitales ont pour cause, à l'origine des types familiaux, de simples différences dans le relief du sol[1].

C'est ce que nous avons à montrer maintenant[2].

IIe CLASSE : SEMI-PARTICULARISTES. — Par semi-particularistes, avons-nous dit, il faut entendre les types familiaux qui rendent les individus aptes à résoudre les difficultés de la vie par eux-

1. Voilà une phrase qui, prise isolément, ferait sans doute répéter à M. Gide (*Histoire des doctrines économiques*, p. 568) que la science sociale est une nouvelle forme du matérialisme marxiste. Nos lecteurs savent de tout temps que nous ne sommes pas plus matérialistes que nous ne sommes marxistes. Seulement l'observation nous a montré quelle influence, insoupçonnée des idéalistes et même de la plupart des philosophes, ont eue, sur l'évolution de l'humanité, les conditions imposées à la conquête du pain quotidien par le lieu.

2. Des trois grands genres communautaires passés ici en revue, il y a certainement lieu d'exclure les communautaires matriarcaux et polyandriques qui constituent des genres à part. Peut-être, au surplus, n'appartiennent-ils pas entièrement à notre première classe. Nous faisons des réserves analogues pour les types familiaux du Japon, de la Chine, de l'Inde et du Centre Afrique. Faudrait-il pour ces types créer de nouveaux genres? C'est probable. Ces genres seront-ils tous communautaires? Ce n'est pas certain.

mêmes dans bien des cas, et qui, à côté de la famille et d'autres groupements à tout faire, savent aussi pratiquer le recours à des associations spécialisées.

Dans cette seconde classe, nous comptons, à l'heure actuelle, cinq types-genres, les uns au début de l'évolution sus-indiquée, les autres très avancés dans cette évolution.

Ils sont tous dus à la montagne, ou plutôt à la culture en montagne.

Pour la commodité de notre étude, nous en renverrons l'énumération plus loin, dans les commentaires faisant suite à ce travail actuel de classification [1].

Nous ne présenterons donc pas ici les types semi-particularistes dans les genres entre lesquels ils se répartissent, mais plus rapidement dans les formes d'organisation familiale qui leur appartiennent en commun.

Sous cet aspect, ils forment trois groupes :

Semi-particularistes à forme postpatriarcale;

Semi-particularistes à héritier associé;

Semi-particularistes en simple ménage.

Nous allons mener de front une esquisse d'ensemble de ces trois groupes, en nous plaçant pour cela dans le grand massif européen, dans les Alpes.

A l'origine, c'est la famille en ménages multiples qui s'est engagée dans la montagne.

Un peu cultivateurs (relativement isolés, ces nouveaux occupants ne pouvaient compter que sur leur culture à eux), ils étaient surtout pasteurs.

Dans les massifs intérieurs, le troupeau s'est trouvé cantonné par l'impossibilité d'atteindre la plaine, et la transhumance s'est organisée de la vallée intérieure aux glaciers, avec stabulation une partie de l'année. Sur les lisières des massifs au contraire, on a fait, aux dépens de la plaine, de la grande transhumance.

Dans le premier cas, le troupeau s'est vite réduit, sans que la

1. Voir plus loin *Vues d'ensemble sur la montagne*, III, 7 et suiv.

culture limitée par le lieu ait pu y parer complètement. Les moyens de subsistance diminuant, la famille se trouve bientôt dans l'obligation de se fragmenter, quoiqu'elle se tourne de plus en plus vers la culture.

Dans le second cas, le ménage multiple résiste plus longtemps, soutenu par le troupeau resté d'abord au large. Mais quand la plaine, de plus en plus habitée, se refuse définitivement à la transhumance, le troupeau manque rapidement, et alors plus complètement qu'en haut; et il faut, comme en haut, mais bien plus qu'en haut, se courber davantage sur la charrue et demander davantage à la bêche.

Cette occupation de la montagne par des pasteurs à peine pliés d'avance à la culture a été le phénomène le plus fréquent, mais non pas le plus intéressant pour nous. Il est arrivé, en d'autres cas, que les nouveaux montagnards étaient beaucoup plus culturaux de par leur formation antérieure : c'étaient alors, ou bien des essaimages d'urbains voulant être leurs maîtres; ou bien des expulsés et des vaincus, qui, par la suite, ont dû au lieu de splendides revanches.

On peut dire que plus leur formation antérieure avait dressé les uns et les autres au labeur de la terre, plus l'action spéciale de la culture en montagne leur est devenue profitable.

Pour les premiers comme pour les seconds, voici que, aux vastes plaines de tout à l'heure où le travail de la terre était le plus souvent facile et toujours rémunérateur, voici que la montagne substitue ses étroites vallées et ses pentes raides où le travail cultural est forcément beaucoup plus rude et moins productif. En même temps, les terres cultivables sont restreintes et ne peuvent guère s'étendre : elles s'accrochent à des rochers rebelles à tout défrichement.

Malgré un labeur parfois intense, il est impossible de produire ce qu'il faut pour vivre toute l'année, et par conséquent de rester toute l'année sur place. Mais la plaine n'est pas bien loin, où la vie est facile. Alors une partie de l'année au moins, on va vivre sur la plaine; on émigre temporairement, c'est-à-

dire chaque année pendant quelques mois, ou une bonne fois pour une durée de plusieurs années.

Les résultats de l'émigration temporaire sur l'organisation du foyer varient suivant que l'on émigre à une distance faible, ou que l'on est obligé d'aller au loin.

Sur les lisières de la montagne l'émigration a lieu tous les ans, mais se limite chaque année à quelques mois. Tous les hommes valides quittent la maison familiale, où il ne reste que des vieillards, des femmes et des enfants. Mais, au retour, chacun reprend sa place et son rôle au foyer. C'est une famille dont le père et les fils se sont absentés, parfois sans se disperser, et qui se retrouve au complet. On s'est à peu près livré aux mêmes travaux; tous les salaires se ressemblent, et on les met sans trop de difficulté en commun entre les mains du père. Rien dans tout cela n'impose une modification de l'organisation communautaire, et elle subsiste, aussi longtemps du moins que l'émigration reste ce que nous venons de dire. Si, devenue plus fructueuse pour certains, l'émigration détruit par trop l'égalité entre les profits, la communauté se disloque, et la morphologie extérieure de la famille se rapproche de ce que nous avons appelé tout à l'heure le simple ménage communautaire; mais l'orientation en est tout autre, et l'esprit d'entreprise ne fait que s'accentuer.

Dans l'intérieur de la montagne, il faut aller au loin; les fils émigrent seuls et ils se dispersent. Peut-être se laisseront-ils prendre par la mauvaise saison; peut-être, s'ils trouvent un emploi permanent, ne reviendront-ils pas de quelques années; peut-être, pour une raison ou pour une autre, ne reviendront-ils jamais.

Le père est resté; à la distance où il faut aller pour s'employer, il ne pourrait plus avoir de nouvelles du foyer ni le surveiller de loin, ce qui pour lui est indispensable. Puis, en prévision de leurs absences prolongées à eux, en prévision aussi de sa vieillesse à lui, il garde toute l'année et pour toujours son fils aîné. Il l'associe à ses profits, il constitue avec lui une véritable communauté, limitée à deux ménages, mais entière entre ces deux ménages; et à sa mort, il lui transmettra la maison pater-

nelle, avec le plus clair de l'avoir pour lequel ensemble ils auront peiné. En revanche, l'aîné est toute sa vie dans la main du père, et il se doit tout entier au foyer.

A côté de lui, les frères et sœurs destinés à s'établir à leur compte et au loin, sont dans la dépendance du père jusqu'à l'heure de cet établissement, et ils travaillent au foyer ou y rapportent leurs salaires. Le jour où ils s'établiront, le père, ou à son défaut l'aîné, leur donnera un viatique peu onéreux pour lui, sous forme d'animaux ou d'instruments de travail, et au pis aller, sous forme d'un abandon de salaire de deux ou trois ans. Comme compensation aux sacrifices qu'ont faits les cadets pour le foyer, ils ont en général le droit d'y trouver le vivre et le couvert jusqu'à la fin de leurs jours, s'ils renoncent à s'établir au dehors. Pour conserver ce droit, et aussi longtemps qu'ils n'ont pas perdu l'espoir du retour, ils envoient, à tout le moins dans les périodes de crise, des subsides au foyer. Descendants de générations qui ont peiné et lutté pour le domaine en montagne bien autrement que n'auraient fait des gens de la plaine, ils ont laissé là-haut davantage de leur cœur, et ils veulent que la « maison fume ».

Voilà un premier aspect de ce type, celui auquel on s'est trop attaché jusqu'ici, celui qui a fait incorporer parmi les types communautaires ce qu'on appelait la *fausse* famille souche (il est difficile de dire pourquoi, car c'était la vraie, celle qui répondait le mieux à la définition première).

Mais partout, quoique à des degrés divers, les variétés de la famille cultivant en montagne présentent un second aspect très différent ; elles nous font admirer, suivant les lieux, une gamme étendue d'institutions, les unes encore voisines du communautarisme, les autres atteignant presque au particularisme.

Il est clair tout d'abord qu'ici les jeunes sont vigoureusement débrouillés. Depuis l'enfance, le lieu leur impose des efforts que la plaine ne soupçonne pas. La promenade est déjà une gymnastique et une escalade ; la chasse demande ruse et souplesse ; la récolte des foins impose un rude labeur, l'art pastoral lui-même a de vrais périls, la culture est presque héroïque :

tout cela forme l'esprit autant que le corps. Au moral comme au physique, le jeune montagnard a l'œil prompt, le pied sûr et les muscles solides ; il a confiance en lui-même : une difficulté ne lui fait pas plus peur qu'un danger.

Et puis, nous le savons déjà, l'étroitesse de la vallée cultivable agit non moins énergiquement que l'âpreté des reliefs du sol.

Non seulement, malgré la vie étonnamment sobre et économe que l'on mène, il est impossible de vivre toute l'année des ressources restreintes du lieu ; mais encore de l'héritage paternel, ceux de notre premier genre n'ont à espérer, après partage, qu'un lambeau insuffisant à les faire vivre, suffisant néanmoins à les attacher pour toujours à leur montagne, où ils fonderont à leur tour une nouvelle lignée d'émigrants. De ce même héritage, les cadets qui appartiennent au second genre, n'attendent rien s'ils fondent une famille ; et ils en sont d'autant plus vigoureusement projetés au dehors, ou d'autant plus âpres à gagner en bas ce qu'il faut pour reconstituer de toutes pièces un foyer en haut.

Ainsi, tout concours non seulement à préparer, à outiller le corps et l'esprit pour les entreprises extérieures, mais encore à faire de ces entreprises une nécessité. Or, ces entreprises-là vous sortent de gré ou de force des groupements natifs ; et au moins pour les plus capables, pour l'élite, c'est l'entreprise indépendante qui est la plus tentante parce qu'elle sera la plus productive. Et nous voici au cœur du Semi-particularisme.

C'est dans l'émigration que les semi-particularistes manifestent surtout les différences profondes qui les séparent des communautaires.

Chez eux, d'une part, l'émigration est chose normale : elle fait partie des conditions habituelles depuis l'époque ancienne où la montagne est arrivée à la pléthore. D'autre part, celui qui s'en va est un laborieux, à la fois sobre et économe ; nous savons déjà qu'il a été admirablement formé à ces trois vertus par la culture en montagne ; et une ambition les nourrit dans son cœur : fils de petit propriétaire montagnard, et lui-même paysan amoureux

de la terre en montagne, il émigre dans un seul but : gagner en bas ce qu'il lui faut pour se maintenir en haut, soit dans la maison familiale sur laquelle il a gardé des droits, soit dans une autre plus belle qu'il rêve de construire à côté. C'est là tout ce qu'il demande à l'émigration, soit périodique, soit prolongée.

En outre, il est énergique et industrieux; il sait se retourner. Aussi fait-il rendre au métier qu'il exerce en bas tout ce qu'il est possible d'en tirer : et s'il voit mieux à faire, a-t-il vite fait d'en changer.

Il semblerait à première vue que, fils de cultivateur, c'est dans la culture qu'il devrait débuter; mais il le fait rarement : la culture de là-haut, qui est souvent une culture à la bêche, ressemble si peu à celle d'en bas; puis les cultivateurs ont longtemps payé si peu, surtout en argent! Enfin, dans la culture, il faudrait louer ses services pour toute une campagne, et il sort d'un milieu qui ne l'a pas formé à cela, où il n'y a pas de domestiques, où chacun travaille pour soi. Il préfère les travaux à la tâche ou aux pièces. Il va donc vers la ville, où d'ailleurs il y a plus de choix, et là il entre dans les métiers les plus variés. Il est souvent guidé dans sa détermination par les industries accessoires de sa montagne dans lesquelles il a fait une sorte d'apprentissage. A défaut, il utilise ses aptitudes générales, quelquefois la force physique, mais de préférence le débrouillage ; et cette dernière aptitude fait très souvent de lui un commerçant ou un entrepreneur.

Or, j'en connais plusieurs qui sont partis jadis des montagnes lombardes comme aides maçons et qui sont devenus de gros entrepreneurs et des millionnaires. Ceux-là n'ont plus dans la vallée natale qu'une luxueuse maison de campagne; ils habitent Rome, Milan ou même Paris. D'autres, sortis des vallées hautes plus pastorales, sont de gros éleveurs dans l'Argentine; ils reviendront une dernière fois pour prendre congé de la famille, et ce sera tout. A côté de ceux-là, beaucoup d'autres, partis pour un temps, ont émigré définitivement. Dans des situations moyennes, ils ont fondé dans la plaine, et le plus souvent à la ville, une famille prospère.

Et naturellement ils y ont importé avec eux leur type familial. Très fréquemment sans doute, et peut-être toujours, le droit d'aînesse, naguère en vigueur dans des régions entières et ailleurs dans les milieux commerciaux seulement, a une origine montagnarde. La famille postpatriarcale est trop amoureuse de l'égalité et des partages pour y avoir abouti, au moins d'une façon fréquente ; et le rôle, très efficace en ce sens du type particulariste proprement dit, a été géographiquement restreint. Il est également hors de doute que, sur beaucoup d'autres points, les infiltrations de semi-particularistes à partage égal ont relevé le niveau des milieux postpatriarcaux et postcommunautaires, mais d'une façon moins apparente, par suite de la similitude des formes familiales. Lyon, Milan et Barcelone, par exemple, ne peuvent vraiment s'expliquer que par le voisinage des Alpes occidentales, des Alpes centrales et des monts de Cerdagne.

Sur cette peinture à nuances particularistes, il faudrait en certains cas jeter un voile de tons communautaires. C'est ainsi que bien souvent notre émigrant, s'il n'est pas un encadré, n'est pas non plus un isolé ; débutant, il ne s'en va pas seul ; ouvrier fait, il retrouve des camarades ; il se place et agit par relations ; il aime les tâches communes à plusieurs. D'une façon générale, il est entreprenant, cela est clair, mais il a un goût prononcé pour les entreprises collectives. Dans les milieux qu'il influence, à Milan par exemple, les raisons sociales à deux on trois sont très fréquentes, même pour de petits commerces. C'est pourquoi, en Suisse, on trouve à chaque pas des associations multiples ayant telle ou telle visée spéciale, ce qui est tout à fait du type : c'est pourquoi aussi, dans la vallée du Pô, il y a un mélange de ces associations qu'il faut rattacher à des origines montagnardes, avec des associations se chargeant du bonheur global de toute une classe et qui sont bien de la plaine. D'ailleurs, les groupements de montagnards dans les villes d'immigration ont souvent des côtes actifs et spécialisés ; c'est ainsi que, chez les Savoyards, « une honnêteté traditionnelle, *sévèrement surveillée par eux-mêmes*, fait trouver facile-

ment des emplois de domestiques et de commis de magasins[1] ».

Par un autre côté encore, notre émigrant montagnard n'est-il pas resté un peu communautaire ? Quand il revient à sa montagne, il est heureux de montrer aux siens qu'il a vraiment réussi, d'être un personnage dans un milieu auquel s'est limité l'horizon de son enfance. N'est-ce pas de cette satisfaction naïvement étalée que César avait été le témoin quand il s'écriait : Plutôt le premier dans une bourgade des Alpes que le second à Rome !

Mais, à des points de vue plus essentiels, la façon dont il se réinstalle là manifeste des tendances vraiment rapprochées du particularisme. S'il revient, c'est surtout pour retrouver, dans l'isolement presque complet d'un bien mince village, la vie indépendante et libre de là-haut. Voilà pour lui l'attrait dominant et impérieux, le motif déterminant du retour : c'est là seulement qu'il échappe à l'envahissement des hommes, à l'enlacement de leurs groupements compliqués ! Puis c'est dans la culture et dans la culture rude de la montagne, sur un domaine reconstitué par lui de toutes pièces, que revient s'établir cet homme qui a passé dans les villes les plus belles années de sa jeunesse. Et là, avec la jeune émigration qui pullule sous son toit, il arrive vite à libérer sa terre où il vit dans l'indépendance et dans l'intimité du foyer. Très intéressant pour notre thèse, ce phénomène demande des développements qui se placeront mieux plus loin.

J'indiquerai au même endroit les régions montagneuses où le semi-particularisme a été constaté, celles aussi où il se dégage maintenant d'études anciennes, celles enfin où des observations en cours vont le faire éclater : au dernier congrès de la science sociale, j'eus l'agréable surprise de voir MM. Périer, Durieu et Olphe-Galliard apporter ou annoncer à notre thèse des contributions aussi précieuses qu'imprévues.

En des stades très divers de son évolution, le semi-particularisme, on le comprendra mieux tout à l'heure, apparaît partout

1. Comte Daru, article cité.

comme la grande loi sociale de la montagne cultivée. Ici il y règne en maître, là il y est, plus ou moins développé, ailleurs il y est encore, à l'état d'ébauche.

Or, son rôle ne s'est pas borné à la montagne.

A toutes les époques, tantôt par des invasions guerrières, tantôt par des infiltrations pacifiques, les émigrants de la montagne se sont répandus dans les plaines sous-jacentes d'abord, et parfois aussi d'étape en étape, en de lointaines régions; et ils y ont profondément modifié la composition, et, par le fait même, les destinées, des sociétés communautaires.

C'est ainsi que, sur beaucoup de points, la plaine a été *semi-particularisée.*

III° CLASSE : LES PARTICULARISTES. — Arrivons aux types familiaux particularistes, c'est-à-dire à ceux qui sont capables de résoudre par l'initiative individuelle à peu près toutes les difficultés de la vie, sauf à organiser, dans les milieux très compliqués, des groupements spéciaux unissant en faisceau les initiatives individuelles pour un effort déterminé.

Nous en connaissons deux genres :

Particularistes en double ménage avec héritier associé ;

Particularistes en simple ménage.

Ajoutons au moins une mention pour les genres dérivés, dus à un mélange de formations : les *Particularisés.*

Dans la grande montagne, qui façonne les races rudes et hardies, filles glorieuses de notre deuxième classe, cherchons des sites où la nature ait supprimé la vallée et n'ait laissé que des terres cultivables en pentes raides, par conséquent des terres réduites et disséminées. Pour cela, transportons-nous dans les fjords de Norvège où la vallée est immergée. Il est clair que le petit cultivateur montagnard, établi dans de pareilles conditions de lieu, va vivre dans un isolement farouche; le *gaard* du paysan norvégien est en effet suspendu tout seul au-dessus des flots sur une étroite bande cultivable, parfois de quelques mètres de largeur, que surplombent des falaises à pic, hautes de plusieurs centaines de mètres. Et là,

tandis que l'habitant des Alpes ou des Pyrénées a, grâce à la vallée, des terres et des maisons encore agglomérées, et les ressources variées du village, il faut que lui, l'homme des fjords, se suffise à lui-même, ou qu'il disparaisse.

Malgré les subventions de la pêche et les moyens de communication dus au fjord et à la barque, la lutte est rude et formidable non seulement contre la montagne qui l'écrase et le flot qui l'enserre, mais aussi et surtout contre la terre privée de soleil ou entraînée par les pluies à laquelle il doit, coûte que coûte, arracher sa nourriture. Le paysan, qui sort vainqueur de cette lutte, devient l'homme le plus endurant, le plus épris d'indépendance, le mieux doué au point de vue de la confiance dans l'effort individuel et au point de vue de l'initiative, qu'ait façonné l'action directe de la nature.

Aussi le rôle mondial de cet humble a-t-il été magnifique. C'est que ses émigrants dépassent de cent coudées ceux de la montagne ordinaire. Au surplus, sous le nom de Francs, ils se sont superposés en deçà du Rhin aux Gallo-Romains déjà fixés au sol, et par le mode spécial de patronage qu'ils ont imposé à l'atelier rural, ils ont eu une action prépondérante sur les destinées de la France. Ailleurs, sous le nom de Saxons, chassant devant eux les occupants surtout pasteurs, ils ont vigoureusement implanté sur le sol d'une partie de la Grande Bretagne le petit cultivateur anglais, qui, exalté par les progrès modernes, fait à l'heure actuelle la conquête du globe.

Comment s'est opérée cette magnifique évolution qui, des fjords de la Norvège, aboutit à Paris, à Londres et à Chicago, il est impossible de le montrer ici. Ce serait sortir du cadre de cette étude. Je ne puis que renvoyer à l'œuvre révélatrice de H. de Tourville : *l'Histoire de la formation particulariste*[1].

Qu'il me soit cependant permis de reproduire, d'après ce maître vénéré, une superbe peinture du type anglais à l'heure actuelle, faite à partir de l'éducation :

« La force de l'éducation anglo-saxonne, a-t-il dit, consiste à

1. Firmin-Didot, 1904.

faire de l'homme un splendide sauvage, qui, à la différence de tous les autres et des anciens barbares, est capable de supporter, de soutenir et de promouvoir toute civilisation.

« Ce sauvage reçoit un développement corporel parfaitement entendu, plein sans exagération d'aucun côté. On lui conserve une ouverture d'esprit absolue, la fraîcheur native de ses facultés dans leur épanouissement viril, le besoin sincère des vérités palpables et puissantes, l'honnêteté fondamentale comprise et voulue, la disposition vitale à se suffire à lui-même, et à utiliser plus qu'à économiser les choses.

« Il est élevé au milieu des prodigieux phénomènes modernes de l'activité et de l'intelligence humaine, comme le sauvage en face des forces naturelles de la steppe ou de la forêt vierge. Il considère ces énergies créées par l'homme, comme le sauvage considère les éléments : ce sont des données premières à partir desquelles il lui est proposé de vivre en les mettant à son service. Il vit de plain-pied, dès l'enfance, avec cet ordre de choses; il l'envisage comme un commencement, comme un état primitif au milieu duquel son être s'est éveillé; il n'a de cette condition d'existence aucune appréhension, aucun étonnement; il n'y aperçoit que des ressources puissantes, encore natives, à peine explorées ; il croit être dans la jeunesse de la nature : il s'attend à toutes les nouveautés, et il voit le progrès, non avant lui, mais devant lui.

« La formation qu'il acquiert ainsi ne l'adapte pas étroitement à une profession spéciale, mais elle lui assure un tempérament physique et moral à l'aide duquel il se rend facilement maître des moyens de toute entreprise. Si nouvelle et compliquée qu'elle apparaisse, il l'amène bientôt à des procédés décisifs, amples et simples. Il peut émigrer de métier en métier sans qu'il semble changer d'aptitude, parce que son aptitude radicale à bien se servir de lui-même s'applique à tout comme la plus indispensable et la plus sûre condition du succès. Après qu'il a traversé avec avantage dix situations différentes, après qu'il a virilement fourni une activité d'un demi-siècle, on le trouve encore homme nouveau, prêt à des choses nouvelles.

« Ainsi est faite, par la simplicité de son éducation, cette splendide nature si maîtresse de la civilisation et si peu atteinte par elle [1]. »

On croira sans peine que, avec une pareille formation, l'effort devienne un élément normal de toute vie ; aussi l'Américain, même riche, fait-il des affaires tant qu'il respire ; en même temps le type outille puissamment ses fils pour la vie, et du même coup il abrège l'enfance et supprime presque l'adolescence, pour faire le plus rapidement possible des hommes.

L'orientation des jeunes vers l'effort intense et les initiatives hardies, le besoin de production personnelle qui en résulte, joints à l'amour de l'indépendance et à l'endurance de l'isolement, sont si bien les caractéristiques du particulariste que, pour lui, l'héritage paternel perd beaucoup de sa valeur. En Norvège, l'aîné préfère parfois un établissement de son choix au bien familial qu'il faut attendre dans une certaine dépendance, et le père s'associe alors le plus jeune de ses enfants. Dans certains cas, il n'a pu retenir personne auprès de lui ; et ses enfants partagent également à sa mort, ayant soin d'estimer très bas le domaine paternel, surtout quand il n'est pas partageable. En Angleterre, le droit successoral reflète cette diversité de formation originelle, et le droit d'aînesse, qui est généralement pratiqué pour les biens fonds, n'existe pas dans certaines variétés du type. Au surplus, la liberté testamentaire est très grande. Le droit d'aînesse est d'ailleurs inconnu aux États-Unis, où il est admis que le père dispose de son avoir suivant son bon plaisir et en dehors de ses fils.

Certes, sur toute la ligne, le contraste est violent avec le simple ménage issu de la communauté, où toute la vie est orientée vers la suppression de l'effort.

Au point de vue de la morphologie de la famille, le particulariste norvégien est à peu près organisé comme le quasi-particulariste à héritier associé ; dans le type classique, les enfants restent auprès du père et travaillent pour le foyer jusqu'à l'âge d'homme. L'aîné se marie sous le toit paternel et y vit avec sa

1. Henri de Tourville, dans la revue *la Science sociale*, décembre 1893, p. 155, du *Mouvement social*.

femme et ses enfants, jusqu'au jour où le père lui cède le gaard, moyennant des droits réels qui lui assurent une aisance en rapport avec la situation abandonnée. Puis le père s'établit dans une autre maison, sur les dépendances du domaine. C'est l'association du montagnard suisse à droit d'aînesse, transportée sur un sol qui impose l'isolement, et fait de l'isolement sortir l'amour de l'indépendance.

Dans les fjords, plus durement que dans les Alpes, l'émigration s'impose. Car bien plus limitées et bien moins extensibles sont les ressources du lieu. Et c'est l'émigration définitive qui s'impose tout de suite, pour cette raison très simple que l'on n'a ici ni riches campagnes ni grandes villes à distance acceptable, ce qui est une condition indispensable de toute émigration périodique; et, d'autre part, le lieu d'origine est tellement étroit qu'il serait souvent impossible de s'y tailler un domaine nouveau, même à prix d'or; il est matériellement impraticable d'y revenir et, pour cette raison, l'émigration prolongée n'est pas moins interdite que l'émigration périodique. Il faut donc, de par la nature du lieu, émigrer au loin sans espoir de retour, sous peine de ne pas émigrer; et ne pas émigrer, ce serait mourir de faim.

Élevé avec la perspective de s'éloigner tout jeune et pour toujours, le Norvégien ne s'attache pas, comme le montagnard suisse, au lieu de son enfance et aux pierres de la maison paternelle. Le foyer auquel vont ses affections et ses rêves d'avenir est moins matériel; c'est le *home*, l'intérieur familial qu'il constituera un jour avec son épouse, et qui pour lui se retrouvera partout où l'intime de sa vie sera à l'aise, dans l'indépendance à l'égard des hommes, et le confort qui est une forme de l'indépendance à l'égard des choses. Cet amour du *home*, ou plutôt le développement intense de la vie intime qui en est la source, devient ainsi, à partir de la Norvège, le trait tout à fait caractéristique et fondamental du particularisme.

Pendant de longs siècles, en vertu de la formation première que nous venons de dire, les descendants du Norvégien, c'est-à-dire le bauer de la plaine saxonne, le paysan saxon en Grande-Bre-

tagne et les premiers colons américains de souche anglaise ont fait, puis réalisé, ce beau rêve d'indépendance : ils ont créé les uns après les autres, en sol vacant, de petits domaines isolés, satisfaisant à tous les besoins d'un ménage et constituant le chef de famille maître absolu chez lui. Puis les progrès du machinisme sont venus centupler les moyens d'action et les ambitions de ce petit paysan sur place et au dehors. Mais il a toujours eu des fils pour l'émigration sur le domaine cultural indépendant, devenu d'ailleurs une exploitation vaste et splendidement outillée. Et il en a eu bien d'autres à lancer auprès, au loin, sur le sol national comme à l'étranger, en pays occupés comme en territoire vacant, dans toutes les directions où une situation lucrative était à conquérir sur les forces de la nature, ou sur l'insuffisance des hommes !

Et la raison de cette facilité pour le fils à se détacher du sol natal et de la famille, c'est qu'il ne s'y est jamais attaché, n'ayant d'affection que pour son *home* à lui, qu'il transporte partout avec lui. Il lui est donc assez indifférent d'être ici plutôt qu'ailleurs. Et comme, une fois parti, il se trouve chez lui partout où il est « confortable », rien ne le fait revenir au point de départ. Après l'indépendance du home, la seule affaire pour lui, c'est d'être là où il peut exploiter une situation conforme à ses aptitudes. « L'homme capable a la place qui lui convient, » c'est pour lui une formule de la vie publique, parce que c'est tout d'abord la formule de sa vie privée.

De par sa formation, il ignore donc la *petite* patrie : *Ubi bene, ibi patria :* cela a dû être inventé par lui.

Mais il attache beaucoup d'importance à la *grande*, qui, soucieuse de l'expansion de ses nationaux, sait les défendre partout.

Il est intéressant de remarquer que c'est seulement à propos de l'émigration que nous voici amené à expliquer complètement, à atteindre dans ses profondeurs, l'indépendance du particulariste par le *home*, indépendance qui est la pierre angulaire de son type, et sur laquelle s'édifient toutes ses qualités propres : aptitude à se suffire, initiative, acceptation des risques, tout cet ensemble que la race caractérise d'un mot qui est bien

à elle : le *self help*, la science de s'aider soi-même, de se tirer d'affaire par soi-même, ou, si l'on veut, la science de l'effort personnel et indépendant. Le type est tellement organisé pour l'émigration qu'il ne se manifeste entièrement que par l'émigration!

Indépendamment de la Norvège, de la plaine saxonne et de l'Angleterre où les particularistes se sont installés en territoire vacant, tout le nord-ouest de l'Europe a été plus ou moins pénétré d'éléments particularistes, mais surtout la France du Moyen Age. On sait, d'autre part, les espaces immenses que le type occupe en dehors de l'Europe par les colonies anglaises, établies, les unes en territoire vacant, les autres en territoire occupé. Et il faut y ajouter non seulement les Etats-Unis (territoire vacant), mais encore les infiltrations déjà rapides de l'élément yankee au Mexique, dans le centre Amérique et dans l'Amérique du Sud, en faisant une mention très spéciale des Franco-Canadiens qui, au contact du simple ménage anglais, se sont très curieusement constitués dans le type particulariste à double ménage avec héritier associé [1].

Par contre, les races celtiques et latines avec leurs colonies ont appartenu jadis au type communautaire en voie de désorganisation. Et cette désorganisation s'accentuant, le simple ménage s'y généralise de plus en plus; nous savons dans quelles conditions inférieures la plupart du temps. Ainsi s'explique la décadence trop réelle des pays qui ont tenu le flambeau de la civilisation au Moyen Age et à la Renaissance; la désorganisation grandissante de leur type familial les engourdit et les paralyse, tandis que la stérilité les guette.

On voit, pour le dire en passant, que la prospérité anglo-saxonne n'est pas due au protestantisme, pas plus que la décadence des Latins n'est due au catholicisme. Ce sont des causes

1. On pourrait cependant n'avoir qu'une confiance limitée dans la *particularisation* des Franco-Canadiens de ce fait qu'un des éléments constitutifs de leur type, c'est le besoin de juxtaposer toutes les maisons d'un village, comme l'a montré M. Gérin dans la *Science sociale*. Mais notre critérium de l'émigration intervient heureusement en montrant qu'ils savent fonder dans l'ouest des établissements isolés.

plus profondes et plus intimes qui sont entrées en jeu : des causes bien autrement puissantes sur les masses, parce qu'elles résultent des conditions élémentaires et matérielles de la vie, et que, par là même, elles sont, en fait, pour les masses, à peu près fatales.

II. — VUES D'ENSEMBLE SUR LA MONTAGNE.

Nous arrêtons ici l'exposé des principaux éléments de cette classification. Mais ce que nous en avons dit appelle déjà des explications et des commentaires.

Justifions d'abord cette sorte d'apothéose que nous demandons pour la montagne. Hier, la montagne n'occupait qu'une place très secondaire dans nos théories scientifiques ; aujourd'hui, voilà qu'elle se révèle comme créatrice de deux grandes classes de types familiaux, l'une que l'on soupçonnait à peine, l'autre à laquelle on croyait une genèse très différente.

La montagne créatrice du particularisme et du semi-particularisme. — Dans la première de ces deux classes, les semi-particularistes à héritier associé sont connus depuis longtemps. Seulement on les appelait volontiers les quasi-patriarcaux. Tout d'abord j'ai indiqué, il y a quelques instants, et je rappelle que, dans ce type à double aspect, on s'était beaucoup trop attaché aux traits communautaires, et cela pour cette raison que l'on a trop étudié le montagnard pasteur, et pas assez le montagnard cultivateur, et que, même chez le dernier, on s'est trop occupé de ceux qui restent au foyer, et pas assez de ceux qui en sortent.

A côté de ce premier groupe de types semi-particularistes, j'en introduis deux autres, composés le premier de familles à forme postpatriarcale ou en ménages multiples, le second de familles en simple ménage, nées de la transformation des précédentes. C'est pour moi la conséquence et la synthèse de beaucoup d'observations dans la montagne. Le type auvergnat et le type savoyard, le double type des Alpes lombardes, le type des

Albanais modernes, celui des montagnes grecques de l'antiquité et des Klephtes de l'Indépendance, peut-être aussi celui des Romains de l'histoire, sans oublier les rédempteurs de l'Espagne, celui si caractérisé qu'étudient, à l'heure actuelle, dans les Vosges, MM. Périer et Bures, et d'autres encore, que l'on attribuait jusqu'ici à la famille communautaire ou à la famille instable, trouvent ainsi un lien commun dans des traits parfois bien différents d'aspect, mais se ramenant tous à un relèvement de l'effort, et aussi dans ce rôle envahisseur, guerrier ou pacifique, qu'ont joué jadis leurs émigrants ou qu'ils jouent encore sous nos yeux.

Cette synthèse une fois faite, un rapprochement s'impose, grâce à l'analogie des caractères constatés de part et d'autre, avec le groupe des types à héritier associé dont nous parlions à l'instant, et parmi lesquels il faut mentionner le paysan suisse [1], le Cerdagnais récemment étudié par M. Durieu, le Basque des monts de Biscaye entrevu par M. Olphe-Galliard, et une deuxième synthèse en résulte concluant à une action très générale de la montagne culturale au point de vue de la valeur éducatrice.

Arrivé en ce point, est-il possible de ne pas être frappé de ce fait que, d'une part, la Norvège est, elle aussi, une région montagneuse, mais une région montagneuse exaspérée pour ainsi dire, et que, d'autre part, le type sorti de son sein peut, de son côté, être considéré comme une exaspération du type montagnard ordinaire? Or, cette façon de concevoir le rôle de la Norvège, que m'avaient suggérée jadis des notes de voyages bien modestes de Xavier Marmier (si je ne me trompe), se lit entre les lignes dans les conclusions de la mission magistrale de M. Bureau qui montrent le fjord coopérant d'une façon simplement permissive à la constitution du type particulariste. Il reste que le véritable agent créateur de ce type, ce soit le

1. Les types auvergnat et savoyard ont été étudiés par Demolins directement ou d'après des collaborateurs; le type suisse l'a été surtout par M. Pinot. Il est entendu que je me base sur les faits de leurs études, non sur leurs conclusions. Pour les autres types ci-dessus indiqués sans références, je me fonde sur mes *Héros d'Homère*, sur mon excursion en Lombardie (1907) et sur des études ou remarques qui me sont personnelles.

surplus du lieu, c'est-à-dire, la montagne sans vallée, réduisant l'homme à la culture en pentes raides.

Nous arrivons ainsi très simplement à une troisième synthèse tout à fait généralisatrice; et la montagne culturale se révèle comme la source du Particularisme vrai et achevé, aussi bien que du Semi-particularisme.

Tout ceci d'ailleurs ne fait que résumer les deux précédents chapitres de notre classification, et préparer ce qui va suivre.

Le rôle de l'isolement. — Pour légitimer tout à fait cette unité d'action de la montagne, il faut l'appuyer, ou plutôt la fonder, sur l'intime des choses.

Le dernier mot, la raison dernière du Particularisme, c'est, nous l'avons indiqué, l'isolement complet dans le fjord, isolement qui engendre, à titre de compensation, d'abord un développement intense de la vie intime au foyer avec l'épouse et les enfants, puis un amour vital de la solitude ainsi peuplée, de cette solitude qui fait du père, dans un sens très réel, le roi d'une terre qui est bien à lui avec des sujets qui sont bien à lui. C'est ainsi que l'isolement crée l'amour de l'indépendance. Et cet amour est si fort au cœur du particulariste, il le pénètre si profondément que, arrivés sur un autre sol, ses fils se confinent dans le *home*, et reproduisent, artificiellement et instinctivement, les conditions de l'isolement primitif.

Le dernier mot, la raison dernière du Semi-particularisme, c'est quelque chose d'approchant; c'est l'isolement presque complet de la vallée montagnarde, réduisant le monde non plus à un gaard, mais à un mince village, concentrant aussi la famille, la repliant sur elle-même, et mettant par le fait même au cœur de l'homme un amour spécial du foyer, et, par contre-coup, un besoin d'indépendance moins absolu sans doute, mais agissant lui aussi; car celui qu'il a une fois saisi dans son enfance ne trouve rien qui puisse en tenir lieu dans la vie plus riante d'en bas parce qu'elle l'enliserait forcément en des communautés absorbantes; et alors il le ramène à la seule forme de lieu, d'établissement au foyer et de travail qu'il ait jamais rencontrée, lui

permettant de posséder cette indépendance et d'en jouir, par la combinaison du métier de petit cultivateur et du métier d'émigrant ; et ainsi il lui fait dédaigner le luxe des villes et les facilités de la culture en plaine, pour l'établir à son compte à côté du frère héritier, ou sur les débris du foyer paternel détruit par le morcellement, dans la pauvreté de la montagne et dans le labeur invraisemblable de la culture en pentes raides!

« J'ai progressé et je suis indépendant, » me disait sur les bords du lac Majeur un pauvre diable de montagnard revenu de Lyon, que la grande ville avait passablement éclopé, mais qui se flattait malgré tout d'avoir réalisé ce qu'il sentait l'idéal de son milieu et le rêve de sa jeunesse. Et cette phrase, si frappante dans la bouche de cet humble, était bien spontanée : je n'avais rien dit qui fût de nature à l'évoquer.

« De la terre, me disait un autre montagnard lombard, ma part d'héritage ne m'en a laissé que des morceaux grands comme des mouchoirs, et je n'ai pas de quoi travailler huit jours dans une année. Mais j'ai vingt-deux ans; et je gagnerai assez pour m'établir chez moi ; il le faudra bien ! »

Tout cela se traduit dans les faits par le prix exorbitant de la terre cultivable en montagne. Dans la vallée ou dans les collines lombardes qui sont des régions de culture merveilleuse, la terre s'afferme couramment, l'exploitation directe est rare; et, après avoir nourri beaucoup d'ouvriers agricoles et enrichi des locataires, le produit du sol permet encore un revenu net de 3 à 4 p. 100 pour le propriétaire. Dans la montagne, le petit propriétaire, d'une façon très générale, exploite lui-même, et il n'obtient que 1 ou 2 p. 100 de son prix d'achat, et encore à la condition de compter son travail pour rien; pourtant ce travail est bien plus dur et bien plus acharné qu'en bas !

En réalité, dans cet amour de l'indépendance qui se retrouve dans la montagne et dans le fjord, il n'y a que la différence dans la dose d'isolement et de concentration sur le foyer imposée par la montagne et par le fjord. Moins exigeante dans la contrainte qu'elle impose, la montagne est aussi moins généreuse dans les qualités qu'elle engendre.

On aboutit néanmoins à des phénomènes en apparence opposés. Avec l'émigration temporaire à sa portée, il est toujours possible de se maintenir dans la montagne, n'y aurait-on plus que des terres « grandes comme des mouchoirs » : et c'est là précisément pour cette raison que se localise l'amour du foyer, d'un foyer tangible, du foyer d'origine. Et l'on revient ! Au contraire, avec le déracinement total et définitif qu'impose le fjord, et qu'il fait entrevoir dès l'enfance, l'amour du foyer se réfugie dans le *home*, c'est-à-dire dans un chez-soi moins matériel en quelque sorte, qui regarde l'avenir plus que le passé, que l'on pourra établir n'importe où. Et l'on part à tout jamais !

On conçoit, j'imagine, à l'heure actuelle, que ces résultats ne se contredisent qu'en apparence et dérivent de causes très semblables. Au surplus, envisageons non plus le Norvégien qui s'en va, mais celui qui succède sur place à son père ; ne sera-t-il pas plus facile de comprendre que c'est bien le même instinct, je veux dire le même besoin d'indépendance qui, d'une part, fixe cet enfant du fjord à ses falaises inhospitalières, et qui, d'autre part, ramène dans sa pauvre vallée l'émigrant des Alpes pour l'y fixer ? Ne pourrait-on même aller jusqu'à dire que le montagnard des Alpes qui fuit les séductions de la ville obéit à un sentiment plus impérieux que celui qui ne les a pas connues ?

Voici maintenant que nous comprenons ce fait si curieux et si général de la formation montagnarde, qui jusqu'ici est resté une énigme, cet amour mystérieux de la montagne, à laquelle il faut revenir quand on y est né. Ceux que cet amour domine, ce sont tout simplement des assoiffés de l'indépendance que procure le foyer de là-haut, indépendant quoiqu'il ne suffise pas à nourrir tout son monde, indépendant néanmoins parce qu'il s'appuie sur l'émigration temporaire de la génération qui naît !

Si c'est bien la vie isolée de la montagne qui agit ici, on doit retrouver cet amour chez tous les montagnards, même pastoraux ; et c'est précisément ce qui se produit : assurément les pasteurs de montagnes n'ont ni l'endurance au travail, ni l'esprit d'entreprise, ni le savoir faire débrouillé de leurs frères cultivateurs ;

et cela se conçoit, ces qualités-là étant, d'après tout ce qui a été dit, en connexion étroite avec la culture en montagne et la forme d'émigration qui en est la conséquence. Mais ils ont une soif analogue d'indépendance et le même besoin de la montagne, avec quelque chose de moins sociable dû à leur moindre contact avec la plaine, et avec un plus grand attachement aux traditions qui s'explique précisément par le travail.

Et ainsi l'amour inné et fameux du montagnard pour la montagne n'a pas sa source dans le spectacle grandiose des sommets, ni dans la fascination du glacier, ni dans l'attirance du ciel vu de plus près, comme le racontent gentiment les amis du pittoresque, mais dans une conception spéciale de la vie, conception instinctive et irraisonnée, bien entendu, mais imposée par le mode d'existence dans la montagne!

En définitive, ce retour à la vie culturale en montagne et à ce foyer indépendant là-haut, mais qui l'est seulement grâce aux subsides conquis sur la ville, c'est le trait à la fois caractéristique et bien représentatif de la formation semi-particulariste;

Comme l'établissement en un foyer cultural isolé est le trait caractéristique et bien représentatif de la formation particulariste;

Comme enfin le besoin de vivre au milieu et avec le concours de sa parenté, de ses amis et de ses relations, et pour cela de rester enlisé dans le lieu où l'on se sent le mieux les coudes avec tout son monde, est le trait caractéristique et bien représentatif de la formation communautaire.

Ébauche d'une théorie générale de la montagne. — Certaines précisions sont maintenant nécessaires pour qu'on ne nous attribue pas des affirmations dépassant notre pensée.

1° Le point capital de cette étude, c'est une conception nouvelle du rôle de la montagne, non pas de la montagne quelle qu'elle soit, mais de la montagne culturale. A celle-ci sont dus, suivant nous, le Particularisme proprement dit, d'une part, et le Semi-particularisme, d'autre part. Ils représentent tous deux une éducation et un développement de l'effort personnel dans le sens

qui tend à exonérer l'individu et le couple familial du recours à une collectivité providence ; de plus, ils sont nés tous les deux de la combinaison de l'isolement et du travail cultural acharné qu'impose la montagne. Malgré ces caractères communs et cette origine commune, on ne saurait trop répéter qu'ils diffèrent de nature, le mode d'action des facteurs communs et l'intensité de cette action ayant très grandement différé ici et là.

2° Rien dans les études faites depuis la disparition de notre maître, H. de Tourville, n'autorise à modifier le critérium du particularisme laissé par lui. On sait que ce critérium est l'aptitude pour les émigrants à fonder par la culture à méthodes progressives un établissement isolé, même en pays neufs.

3° La formation qui répond à ce critérium a son type et son origine première dans la montagne immergée des fjords norvégiens, montagne ne comportant pas de vallées, mais seulement des pentes raides et des sommets, et, par là même, montagne exaspérée. Grâce au régime cultural qu'il impose, ce lieu très spécial a produit la famille particulariste, le jour où il a opéré sur des paysans déjà pliés à l'amour de la culture par leur formation antérieure. La pêche est intervenue dans le premier établissement comme un appât indispensable, mais elle n'y a certainement pas joué le rôle de cause efficiente ; elle n'a été qu'une condition permissive nécessaire.

De cette nécessité de l'intervention de la pêche, il ne s'en suivrait pas que l'arrivée ait dû nécessairement se faire par mer. Il paraît résulter de l'ensemble de cette étude que des étapes semi-particularistes successives sur les flancs orientaux des Alpes scandinaves pouvaient aboutir socialement aussi bien que géographiquement au fjord. Quelques-uns au moins des futurs particularistes ont donc pu suivre cette voie [1].

4° Jusqu'ici aucune observation ne permet d'affirmer qu'en dehors des conditions uniques rencontrées en Norvége, la mon-

1. A ce point de vue, je souhaite que les Alpins de la *Science sociale* monographient, en Suisse par exemple, des familles *culturales* dont le domaine serait bien isolé et en pentes raides.

tagne (ni d'ailleurs aucun autre lieu) ait enfanté le vrai particularisme.

Mais elle a engendré sur beaucoup de points le semi-particularisme.

5° Évidemment c'est à partir de la formation communautaire que l'éducation de l'effort personnel constituant le semi-particularisme se manifeste et s'apprécie; dans certains cas, on est encore très près de la communauté, tandis que dans d'autres on en est très loin. Avant une série d'études qui sont encore à faire, il est impossible de dire si l'ensemble des types ainsi visés est plus communautaire que particulariste. Mais, d'une part, les types les plus avancés sont assez près du particularisme; et, d'autre part, l'appellation de « quasi-communautaires » que certains préféreraient est, dans tous les cas, impropre et malheureuse; car elle fait naître l'idée de stade dégressif à partir de la communauté, tandis que c'est un stade progressif, ou plutôt une série de stades progressifs, qu'il s'agit de désigner. « Quasi-patriarcaux » ne vaudrait pas mieux; il aurait en plus l'inconvénient d'englober nos postpatriarcaux qui sont quelque chose de très différent. L'idée à évoquer, et celle qu'évoque en fait notre terme, c'est l'idée de formation ayant une orientation et des allures particularistes, mais n'atteignant le particularisme dans aucun cas. Notre terme dit donc ce qu'il faut, sans l'exagérer.

6° Si, dans ses manifestations les plus élevées, le semi-particulariste reste en dessous du particularisme, c'est qu'il est formé par un isolement moins absolu et un labeur moins austère. En outre, à l'infériorité de ses émigrants intervient cette autre cause, qu'ils n'ont pas grandi en face de la nécessité de s'en aller au loin et pour toujours.

7° Nous avons tout à l'heure présenté les types semi-particularistes en deux groupes, d'après leur morphologie extérieure. Cherchons maintenant à aller plus au fond des choses, et à classer ces mêmes types d'après notre critérium, d'après leur valeur éducative et l'orientation qu'ils donnent à la vie. Nous allons aboutir à cinq genres principaux, étant bien entendu que ceci est un simple essai de classement.

8° Voici d'abord dans la grande montagne à vallées étroites et à pentes raides avec culture intense, à émigration temporaire générale et à retour définitif imposant la création d'un petit domaine cultural, voici, dis-je, les semi-particularistes que nous avons surtout montrés : ceux qui se rapprochent d'assez près du particularisme : nous les connaissons dans les Alpes lombardes.

9° Dans la montagne à culture moins acharnée, mais cependant développée, apparaissent des types parfois très avancés dans un sens analogue : Vosges actuellement étudiées par MM. Périer et Bures; Cerdagne, d'après les très intéressantes observations de M. Durieu; Biscaye, vue par M. Olphe-Galliard. Cette orientation est moins accentuée quand la culture est moins développée : Jura bernois, Suisse dans ses parties culturales; Auvergne; probablement monts de Thuringe et Forêt Noire. C'est dans ces cinq derniers types que se manifeste surtout l'aptitude au petit commerce et à la petite fabrication, qui se retrouvent néanmoins ailleurs.

10° Dans la montagne à culture en grande partie arborescente, surtout mélangée de cueillette (Grèce ancienne, Albanie), l'esprit d'entreprise revêt facilement la forme guerrière, en connexion spéciale avec la cueillette.

11° Cette orientation guerrière, d'ailleurs moins prononcée, se retrouve dans les régions à culture ordinaire où prédomine l'art pastoral (Suisse des Grisons).

12° Dans la montagne encore peu habitée et restée, pour cette raison, surtout forestière et pastorale, avec une émigration faible et en tout cas médiocre dans ses éléments et dans ses résultats, on n'aurait affaire qu'à la survivance du type postpatriarcal, si deux traits caractéristiques ne se dessinaient : un amour très net de l'indépendance, et une vigueur notable des institutions et des caractères (Pyrénées, en particulier vallées d'Ossau, par M. Butel, et d'Aspe, par M. Durieu; Haut Valais, par M. Courthion; montagnes d'Aragon, d'après M. Durieu).

13° Né de la quasi-solitude de la montagne, ce besoin d'indépendance est spécialement intéressant pour nous; il incorpore ces gens-là à notre théorie. De pastoraux à peu près purs, il ferait

des semi-particularistes *avortés;* de pastoraux plus ou moins teintés de culture, il fait des semi-particularistes *naissants*.

14° Dans ce besoin d'indépendance né de la quasi-solitude de la montagne quand il est joint à la culture, je proposerais volontiers de voir le critérium séparant radicalement le semi-particulariste du communautaire.

15° La montagne basse paraît ne différer en rien des pays de plaine attardés par suite des difficultés de culture (Morvan).

16° D'une façon générale, dans chacune des cinq espèces de montagnes culturales que nous venons de distinguer, montagne à culture acharnée, montagne à culture encore prédominante, mais moins intense, montagne à culture fortement mélangée d'art pastoral, montagne à culture arborescente mélangée de cueillette, montagne à art pastoral teinté de culture, le progrès est d'autant plus net et rapide que, par suite ou de la formation antérieure des premiers occupants, ou de l'arrivée subséquente de gens expulsés des villes, ou de la fréquentation par les émigrants de milieux urbains avancés, la montagne se trouve avoir à agir sur des éléments mieux préparés au point de vue cultural et au point de vue social.

17° Si aux cinq sortes de montagnes culturales que nous venons d'indiquer en attendant qu'on en distingue d'autres, nous ajoutons la montagne immergée de Norvège, nous voici en face de six manifestations du pouvoir éducateur de la montagne, toutes six très inégales de valeur, et assez divergentes de direction ; et il se peut, en somme, que telle ou telle des premières formations diffère autant de ses voisines que de la formation particulariste. Il n'y a donc pas, a proprement parler, un Semi-particularisme opposable ou comparable en bloc au Particularisme ; mais il y a six formations montagnardes qui ont chacune leur originalité, et qui ont toutes ce trait commun de représenter une éducation de l'effort par la montagne ; d'où il suit qu'à ce point de vue nous devrions avoir affaire non pas à deux classes de types, mais à six classes, ou bien à une seule classe comprenant six types genres. Si l'on a constitué le particularisme, et lui seul, en une classe à part, c'est uniquement à cause de sa trans-

cendance et de son rôle social tout à fait hors de pair. Il ne faut donc pas s'étonner qu'aucune des formations semi-particularistes, ni le semi-particularisme en général, ne soient, de la formation particulariste, ni une simple atténuation, ni une réduction construite sur un plan analogue, quoique moins grandiose. Ce n'est pas cela du tout. En réalité, il y a là, qu'on nous pardonne cette comparaison, six écoles de l'effort aboutissant à des résultats très différents, parce qu'elles ont des méthodes très différentes et des prises très différentes sur l'individu. Elles n'ont, en somme, que deux points communs : d'être construites en montagne, et de chercher à relever le niveau de l'éducation.

Antagonisme entre la montagne et la plaine. — Tout ceci entendu, élargissons nos vues jusqu'à embrasser d'un coup d'œil toutes les sociétés culturales, montagnardes ou non : nous aboutissons à une théorie générale très simple et très séduisante :

Au sortir des steppes pastorales, voici, d'une part, la culture en plaine, conservant et perpétuant la formation communautaire ; voici, d'autre part, la culture en montagne, créant les formations quasi particulariste et particulariste. D'un côté, c'est l'immobilité par la passivité ; de l'autre, c'est la marche en avant par l'esprit d'entreprise et d'initiative. D'un côté, c'est la richesse naturellement indolente ; de l'autre, c'est la pauvreté naturellement alerte, facilement aggressive, d'ailleurs projetée sur la plaine par l'étroitesse de la montagne. Au service de ces deux puissances antagonistes, dans leurs luttes séculaires, mettez la fabrication et les transports, et vous avez l'histoire de l'Europe pendant plus de vingt-cinq siècles. Transformez enfin la fabrication et les transports par la machine à vapeur, et vous avez la révolution sociale à laquelle nous assistons depuis soixante-quinze ans. Mais à la base de tout cela, dans la mêlée des peuples et des classes, il y a la lutte de la montagne et de la plaine ; de la plaine vaincue parce qu'elle fait la vie facile et molle, de la montagne victorieuse, parce qu'elle fait la vie rude et forte. Et « la séance continue », n'en déplaise au socialisme, fils de la plaine, qui se croit maître de l'avenir !

Rôle social de la culture. — Or, cette synthèse générale, qui fait l'homme si petit et, par contre, si grande la Providence créatrice des reliefs du globe, trouve un admirable complément dans le rôle social considérablement grandi, qu'il faut maintenant reconnaître à la culture, collaboratrice indispensable de la montagne en tout ce qui précède.

Aux temps héroïques de notre école, on trouvait dans les travaux de simple récolte l'origine des trois grandes classes de familles : La famille souche était due à la pêche côtière des fjords norvégiens [1], la famille communautaire était fille de l'art pastoral, et les plus vieux échantillons de la famille instable paraissaient nés de la chasse et de la cueillette en régions forestières [2]. Il s'en suivait que la famille, à quelque type qu'elle appartînt, était entrée plus tard dans la culture sans subir de transformation essentielle ; et ce travail qui, dans bien des cas, plie l'homme à une discipline si rude, ne jouait en tout cela qu'un rôle secondaire ; on aboutissait là à une invraisemblance choquante.

Voici, au contraire, qu'à l'heure actuelle la culture prend une importance capitale dans l'histoire de la famille. A côté et au-dessus de l'art pastoral, elle apparaît comme la grande pétrisseuse historique des races humaines. Des trois classes de types familiaux, classes d'ailleurs très différentes des anciennes, deux n'existent que par elle, les deux plus puissantes et les mieux outillées dans la lutte pour la vie (particularistes, semi-particularistes).

Voici qu'en même temps le monde social se divise en deux grands groupes : d'une part, celui des sociétés qui vivent de travaux faciles, art pastoral, cueillette, chasse, et qui n'ont ni vraie vitalité ni puissance ; d'autre part, celui des sociétés culturales, autrement laborieuses, à qui seules a été donnée la civilisation. Et ce dernier groupe se subdivise lui-même en trois autres grou-

1. La pêche côtière semble avoir encore l'importance des premiers jours aux yeux d'E. Demolins, en janvier 1905, *Classification sociale*, p. 103, notes.

2. La même *Classification* d'E. Demolins, l'admet manifestement, mais elle répartit les sociétés civilisées à famille instable entre les sociétés communautaires ébranlées et les sociétés particularistes ébranlées (*Tableau* p. 10 et 11). Elle met donc une cassure heureuse entre les sauvages et nous.

pes (tous les particularistes, tous les semi-particularistes, les culturaux communautaires) hiérarchisés à proportion du labeur que dépense la famille du paysan remueur de terre qui peine à la base. Ainsi l'histoire de l'Humanité n'est que le commentaire de la grande parole inscrite à la première page de la Genèse : « C'est à la sueur de ta face que tu mangeras ton pain ». Cette parole apparaît ainsi non seulement comme une sentence pénale, mais comme un gage de relèvement dans l'ordre naturel. Maintenant aussi mieux que jamais elle pourrait servir d'épigraphe à notre science.

III. — CINQ QUESTIONS A PROPOS DE LA CLASSIFICATION.

LES TYPES SEMI-PARTICULARISTES CONSTITUENT UNE CLASSE DISTINCTE. — Arrivé en ce point, se refusera-t-on à admettre notre répartition de l'ensemble des types familiaux en trois classes ?

Remarquons tout d'abord que le classement présenté ou accepté par H. de Tourville, dans la dernière édition du tableau de la Nomenclature[1], place à côté de la famille patriarcale et de la famille particulariste, et dans une troisième classe bien distincte, la famille quasi patriarcale ou fausse famille souche. Si l'on remonte ainsi à l'œuvre du maître, il est clair que notre innovation sur ce point ne consiste pas à créer cette troisième classe, mais bien plus simplement à l'étendre, et à changer l'angle sous lequel il faut la considérer.

Au surplus, ce que nous paraissons plus directement contredire, au moins pour un lecteur superficiel, c'est la classification, non pas des types familiaux, mais des sociétés, proposée plus récemment par E. Demolins[2], laquelle ne comprend en effet que deux grands groupes.

Mais il s'agit là d'une œuvre bien différente de la nôtre. Plus généralisatrice et plus audacieuse d'abord, la classification de

1. En G, la Famille. Si nos souvenirs sont exacts, cette introduction est en partie l'œuvre de M. Pinot. Elle est d'ailleurs la conséquence de son remarquable article sur la *Classification des espèces de la famille* (*Science sociale*, janvier 1894).

2. *La Science sociale*, 2e per., 10e fascicule (janvier 1905).

Demolins porte sur un tout autre objet : ce n'est pas simplement la famille qu'elle a en vue, c'est la société, c'est-à-dire tout cet ensemble de groupements complexes qui constituent une nation, ensemble dans lequel, trop souvent, les types familiaux se juxtaposent et se superposent d'une façon déjà peu simple, tandis que le patronage et les pouvoirs publics sont dus à des conquêtes ou à des infiltrations pacifiques. Nous n'avons pas d'ambition si haute; le champ dans lequel nous opérons est à la fois plus restreint et plus rempli de faits étudiés. Les deux œuvres, par leur nature même, ne sont donc pas comparables, et encore moins opposables.

Remarquons en second lieu, et c'est notre meilleur argument, que maintenant nos semi-particularistes présentent un ensemble de caractères qui est bien à eux et à eux seuls, et qui définitivement les constitue à part. Leur place apparaît bien nette et bien distincte entre la classe des particularistes et celle des communautaires. Incapables d'atteindre la première, ils sont limités de ce côté par le critérium tourvillien que nous avons rappelé. Supérieurs à la dernière, il semble bien qu'ils en soient séparés par le nouveau critérium que nous a suggéré le besoin d'indépendance né lui-même du « particularisme des sommets » ; au surplus, cette dernière expression que nous n'avons pas inventée, qui est de la langue courante, ne montre-t-elle pas qu'il y a là pour tout le monde un *isolement* dont les conséquences tranchent sur la vie de la plaine?

Ménage multiple et simple ménage : différence secondaire surtout de forme. — Mais H. de Tourville admettait, avec Le Play, une autre classe de types familiaux sous le nom de Famille instable. A la vérité, depuis la *Vie américaine* de M. de Rousiers (1891), cette classe avait perdu une bonne partie de ses troupes; celles-ci avaient été promues à la Famille particulariste, d'ailleurs créée à leur intention. Ce qui restait de la classe démembrée conservait d'assez mauvaise grâce le qualificatif d'*instable*, uniquement d'ailleurs parce que l'on ne savait par quoi le remplacer.

Maintenant, voici que la Famille instable disparaît comme classe, et change de nom ; elle est représentée par nos genres communautaires en simple ménage et postcommunautaires.

Cette innovation est-elle légitime?

Pour répondre à cette question, élargissons-la ; et demandons-nous, si non seulement chez les communautaires, mais chez les particularistes et les semi-particularistes, on peut, comme je le propose, réunir, dans une même classe, des types familiaux en ménages multiples et des types familiaux en simple ménage, en ne les séparant que par la distance d'un genre à un autre.

Assurément on ne l'a pas fait jusqu'ici, parce que, comme cela arrive dans toutes les sciences qui enfantent leur classification, on en était resté à des phénomènes plus apparents. On n'était pas allé jusqu'à l'intime des choses, et justement le nombre des ménages faisant partie du groupement familial était un de ces phénomènes de surface auxquels il était naturel qu'on s'arrêtât. Il semble que cette fois, en vertu même de notre point de départ, nous faisons un pas décisif vers cet intime des choses.

D'ailleurs, rien ne s'oppose à ce que nous rapprochions des types autrefois éloignés, *à la condition que nous saisissions entre eux des affinités précédemment méconnues*. Or, ces affinités apparaissent ici clairement ; et elles sont fondamentales, une fois notre point de départ admis lui-même comme fondamental : nos trois simples ménages sont, chacun dans leur classe, étroitement rattachés, par la formation et la valeur éducatrice, aux types genres à ménages doubles ou multiples au-dessous desquels ils s'inscrivent.

Au surplus, n'y a-t-il pas longtemps que nos études constatent un divorce profond, irrémédiable, entre diverses sortes de simples ménages? Et puis, le ménage instable des États-Unis n'a-t-il pas été déjà rattaché par M. de Rousiers, grâce à l'intermédiaire du type anglais, à la famille souche de Norvège, laquelle, on ne l'avait pas assez remarqué, est un ménage double? Sur cette question, l'originalité de la présente étude ne porte donc pas sur la possibilité de ces ruptures et de ces rattachements ; elle consiste surtout à demander une soudure en un

point imprévu, et à affirmer des rapprochements, d'ailleurs manifestes, entre des groupes de forme différente. Au surplus, ce terme de *forme* qui est bien à sa place ici, ne suffit-il pas à montrer la fragilité de la barrière qu'on voudrait nous opposer?

Nos trois grandes classes aboutissent ainsi à des types en simple ménage, lesquels constituent, chacun dans sa classe, un progrès au point de vue de la valeur éducatrice, telle que nous l'avons définie.

Tout ceci s'entend, surtout et fort bien, de notre genre « Communautaires en simple ménage » dans son rapprochement des genres « Patriarcaux » et « Postpatriarcaux ». Il n'y a donc plus lieu de le constituer en une classe à part.

Remarquons que, du même coup, il cesse d'être le bouc émissaire que nous avons connu. L'on en vient, au surplus, à se demander si l'opprobre dont on l'avait chargé, aux temps héroïques, en le faisant voisiner, sous le nom de Famille instable, avec les sauvages déformés par la chasse, n'était pas une exagération née de l'ardeur de la guerre aux « faux dogmes ». Malheureusement très inférieur aux simples ménages des deux autres classes, il n'en doit pas moins, au point de vue de l'éducation de l'effort individuel, se placer au-dessus des genres en ménages multiples de sa propre classe [1].

Essayons de préciser en rapprochant quelques définitions :

1° Les types familiaux communautaires sont ceux qui, formés à vivre de la communauté et par la communauté, résolvent les difficultés de l'existence, non par eux-mêmes, mais par

1. Définition de la Famille instable « bouc émissaire » (janvier 1891) : « La Famille instable ne rend les jeunes générations aptes à rien, quand elle ne les rend pas inaptes à tout. Elle élève ses enfants sans savoir développer en eux le respect de l'autorité et de la tradition, comme le fait la famille patriarcale, et la famille quasi patriarcale, sans faire naître chez eux la moindre valeur originale, la moindre idée de se tirer d'affaire tout seuls, comme le fait la famille particulariste. Chez elle, les qualités de subordination et d'initiative sont également absentes, et l'individu qui, en réalité, *n'a pas été élevé*, qui n'a été rendu capable de rien, est la proie désignée de l'État ». A travers l'obscurité de ses formules négatives, cette définition donne bien l'état d'esprit de notre école il y a vingt ans. — C'était assurément trop sévère pour le type familial français particulièrement visé; mais, depuis, E. Demolins lui a été trop indulgent quand il a classé la France dans les sociétés particularistes ébranlées (janv. 1905).

le recours à une collectivité providence, famille, clan, Etat.

2° Les communautaires patriarcaux sont ceux chez qui la lutte pour la vie, réduite au minimum, laisse l'autorité absolue et le rôle entier de providence à la majesté de l'âge ; au sein du type le plus accentué, le frère succède au frère dans la génération la plus ancienne. En tutelle pour la vie, les individus attendent la satisfaction de tous leurs besoins du groupe familial auquel ils doivent tout leur travail, et qui, en retour, les plie à une forte discipline d'obéissance, de respect et de passivité.

3° Les communautaires postpatriarcaux sont ceux chez qui, la lutte pour la vie commençant à se faire sentir, le pouvoir absolu de l'ancêtre disparaît pour faire place à un chef contrôlé ou même élu. L'obéissance est moins complète, et aussi l'ignorance des soucis de la vie ; car les différences de capacité dans le travail ont pour conséquences, malgré des traitements plus favorables pour les capables, une impatience grandissante du joug familial, et des liquidations assez fréquentes. Ce que perd l'autorité du chef de famille est le plus souvent gagné par le clan.

4° Les communautaires en simple ménage sont ceux chez qui la lutte pour la vie, devenue progressivement bien plus accentuée, a brisé entièrement le groupe familial. Affranchi de l'autorité et de la tutelle paternelles, le couple humain souffre intensivement de la désorganisation des conditions protectrices du type précédent. Malgré certains progrès du savoir faire personnel malheureusement lents et incomplets, il ne se défait que dans une faible mesure de son besoin de protection ; et il recourt à la *recommandation*, c'est-à-dire au patronage des puissants, à l'embrigadement par le clan, et au servage à l'égard de l'État.

5° Les postcommunautaires sont, parmi les précédents, ceux qui savent plus heureusement recourir à l'effort personnel et ébaucher des groupements spéciaux ; ils s'orientent vers les tendances particularistes.

FAMILLES STABLES ET INSTABLES ; DIVERSITÉ FONDAMENTALE ENTRE FAMILLES INSTABLES. — Mais alors, dira-t-on, ce que l'on

nous propose, c'est le bousculement de tout ce qui a été admis jusqu'à l'heure présente?

Oui et non. Non, dans un sens très réel.

Voici en effet, sans que nous l'ayons cherché, que notre classification une fois rédigée sous forme de tableau synoptique en trois colonnes verticales, mettant à une même hauteur les trois formes en simple ménage et laissant les autres au-dessus, répartit par là même tous les types étudiés en deux groupes que sépare une ligne horizontale [1]. Or, dans ces deux groupes, nous allons reconnaître des choses et même des termes qui nous sont familiers.

Ces deux groupes se différencient principalement d'après le mode d'établissement au foyer.

Dans le groupe supérieur, celui des types familiaux composés de ménages doubles ou multiples, il est facile de retrouver une chose bien chère à Le Play : la série des familles à foyer stable et à autorité paternelle fortement constituée.

Dans le groupe inférieur consacré aux types familiaux en simple ménage, se réunit tout ce que le vieux maître englobait sous le nom de famille instable : appellation matériellement juste, mais qui confondait à tort dans sa réprobation des types de valeur sociale très différente. Et cette confusion était uniquement due à ce qu'il ignorait nos lignes verticales, qui répartissent la famille en simple ménage entre trois classes ou formations différenciées par la valeur éducatrice.

Un coup d'œil à notre tableau suffit pour saisir à la fois la cause de cette confusion et le moyen de la redresser. Comme il le déplorait, il est bien vrai que, partout ici, le foyer est détruit à chaque génération, et que le père ne peut transmettre à ses fils une autorité qui s'est écroulée au plus tard à leur mariage, et qui, de cette date à sa mort à lui, n'existe plus que nominalement et *honoris causâ*. Mais nous pouvons lui apprendre que, si, dans un cas, cette disparition de l'autorité paternelle et cette instabilité du foyer produisent un vide, une désorientation et

1. Voir le tableau synoptique en tête de cette étude. Nous pensons d'ailleurs que le lecteur y aura souvent recouru au cours de ces pages.

un malaise final, dans les deux autres cas elles sont sans inconvénient, étant compensées par la supériorité de la formation; et non seulement notre tableau dit le fait; mais il en montre la cause, par la différence des classes entre lesquelles il répartit chacun des genres instables, c'est-à-dire en simple ménage.

L'APTITUDE A L'ÉMIGRATION, CRITÉRIUM SECONDAIRE DE LA VALEUR ÉDUCATRICE. — Une fois présentée cette série d'explications, j'ose espérer que l'on admettra notre classification au moins à partir de la valeur éducatrice. Mais faut-il également accepter le critérium secondaire proposé dans l'aptitude à l'émigration? Pour répondre, au risque de tomber dans des redites, embrassons ici d'un seul coup d'œil ce qui caractérise et différencie l'émigration dans nos trois grandes classes.

1° Chez les communautaires, l'émigration est d'abord antipathique à la formation, puis elle lui est indifférente; par suite, elle est d'abord très rare, puis assez fréquente.

Elle se compose surtout d'éléments inférieurs et découragés; en tout cas, d'éléments tendant avant tout à une diminution d'effort.

Elle s'en va toujours vers les milieux urbains, et là de préférence dans les situations à salaires fixes et à risques faibles, et surtout encore dans les situations toutes faites, même très modestes. Elle borne son ambition à vivre, et à vivre le moins péniblement possible, sans trop se soucier de l'avenir.

On reste très habituellement, d'une façon définitive, dans la grande ville, dont on accepte les mille sujétions, captivé et retenu que l'on est par la facilité des jouissances à bon marché, des plaisirs et du luxe extérieur. L'émigration qui dépayse est très rare, et plus encore l'émigration à l'étranger : cette dernière ne donne que des résultats misérables.

2° Voici maintenant l'émigration dans la seconde classe, chez les semi-particularistes :

Elle est à la fois imposée et préparée par le lieu et l'éducation; par suite, elle est générale.

Elle se compose d'éléments sains et normaux, laborieux et sobres.

Elle va vers la ville et les petits métiers urbains, mais vers ceux qui laissent plus de gains, moyennant plus d'efforts ou plus de savoir faire. D'ailleurs, elle sait se retourner et tend à s'élever. Ce que l'émigrant cherche avant tout, ce sont des moyens d'épargne, en vue de se maintenir dans la montagne, et aussi d'y améliorer sa situation.

C'est que l'émigration quasi particulariste est faite en principe avec esprit de retour : en effet, elle est périodique ou prolongée suivant les milieux, et rarement définitive.

D'une façon générale, c'est au village natal, à sa vie simple et rude, et à sa petite culture que l'on revient ; le besoin d'indépendance qu'a engendré l'éducation première conserve à tout cela des charmes inoubliables. Et avec la satisfaction très douce de montrer aux siens et de se dire à soi-même qu'on a progressé, on a celle de vivre sur la terre que l'on a conquise, pièce à pièce, et d'y vivre dans l'indépendance basée sur un isolement plus ou moins complet.

L'émigration définitive n'a guère été entrevue au départ ; pourtant elle est encore assez fréquente, et se produit à la suite de succès exceptionnels. Dans certains milieux, celle qui dépayse définitivement n'est pas rare ; mais même dans les pays neufs, elle aboutit à une situation plus ou moins urbaine.

3° Dans la troisième classe, l'esprit d'indépendance développé par l'éducation est tel que, même à la ville voisine, même sur place, le particulariste est déjà un émigré, c'est-à-dire, un détaché. En ce sens on peut dire que l'émigration est un phénomène très général. Par conséquent, elle se compose des éléments sains et normaux du type, dressés d'ailleurs à l'effort, au besoin d'indépendance et à la soif de parvenir.

Elle va indifféremment près ou loin, à la ville ou à la campagne, dans n'importe quelle profession, partout où est à prendre une situation lucrative. Et alors, pour un lieu donné, elle est définitive ou simplement prolongée, suivant que cette chance s'est réalisée ou non. On change de situation et de lieu quand il

le faut, mais il n'y a pas de raisons qui ramènent au pays natal. Le lieu rêvé, c'est celui du *home* indépendant et confortable, et de l'enrichissement qui décuple indépendance et confort.

Les éléments d'élite se dépaysent facilement et arrivent souvent à l'établissement en pays neufs sur le domaine isolé que l'on exploite d'ailleurs par les méthodes les plus productives connues; ces deux derniers traits, faciles à constater matériellement, sont caractéristiques de l'émigration particulariste.

Ainsi condensé, ce triple exposé est démonstratif, et prouve que l'émigration, avec ses caractères si tranchés, est un bon critérium de la valeur éducatrice, c'est-à-dire de la formation de l'aptitude à venir à bout de la grande affaire de la vie.

Il y a même des cas où ce critérium secondaire passe au premier rang, et constitue un révélateur particulièrement sensible; c'est à lui, par exemple, que sont dues ici la constatation de deux nouveaux genres quasi particularistes, et notre théorie générale de la montagne.

De tout cela il suit que dorénavant les phénomènes d'émigration devront être, partout et toujours, l'objet d'une attention très spéciale. Or, il est clair que les faits d'immigration ne seront pas moins intéressants; les seconds ne signaleront pas moins les défauts du milieu envahi, que les premiers ne montrent les qualités du milieu envahisseur. D'une part, les premiers seront révélateurs du milieu de départ, et les seconds le seront du milieu d'arrivée. Envisagés dans les deux milieux à la fois, ils projetteront de vives lueurs sur les mérites comparatifs de ces milieux.

La loi de la natalité dans notre tableau. — Avant de quitter ce sujet de la classification, jetons un dernier regard sur notre tableau. Revenons à la combinaison de ses deux groupes horizontaux avec ses trois classes verticales : examinons-la à un point de vue nouveau.

Voici qu'elle nous conduit au mécanisme et à la loi de la natalité, cette autre fonction essentielle de la famille que nous

avions laissée de côté au commencement de ces recherches sur la classification, et que nous allons reprendre dans la seconde partie de ce travail.

Toutes les fois, dit à sa manière notre groupe horizontal supérieur, que des ménages multiples, ou au moins doubles, sont groupés en communauté sous l'autorité permanente d'un chef de famille, c'est qu'il faut, pour sa prospérité, que cette famille rassemble autour d'un foyer stable de nombreux ouvriers familiaux. Par conséquent, la natalité qui est le mode de recrutement de ces ouvriers, est florissante.

Toutes les fois, dit à son tour notre groupe horizontal inférieur, que désertant un foyer qui ne les retient plus, les enfants échappent de bonne heure à l'autorité du père, celui-ci n'a pas le temps d'en faire des ouvriers familiaux, et de récupérer sur leur âge mûr ou même sur leur jeunesse, les frais de la première enfance, et le mode de constitution familiale est défavorable à la natalité.

Il en est ainsi chez moi, avoue le simple ménage communautaire, et rien dans ma ligne verticale, c'est-à-dire dans la formation propre à mon type, ne vient parer à ce désastre.

Chez moi, dit le simple ménage semi-particulariste, en vertu de leur formation, les jeunes s'emploient au foyer pendant quelques années, ou font de très bonne heure, pour le foyer, de l'émigration périodique ; et ainsi, avant de s'en aller seuls dans la vie, ils ont payé au père au delà de ce qu'ils lui coûtent. Aussi les naissances sont-elles nombreuses.

Chez moi aussi, reprend enfin le simple ménage particulariste, les naissances sont nombreuses, parce que le travail de l'enfant subventionne encore parfois le père, mais surtout parce que, d'une façon très générale, le foyer isolé et concentré sur lui-même a un besoin spécial d'enfants, en même temps que les procédés d'éducation réduisent l'enfance et ses frais au minimum ; et cela, c'est la conséquence de ma hâte à faire des hommes.

Or, dans les pages qui vont suivre, nous aboutirons à une loi générale de la natalité qui dit précisément tout cela.

En définitive, notre classement des types familiaux qui a pour

but de mettre en relief leurs différences au point de vue de la valeur éducatrice, nous donne aussi par surcroît, lu dans un autre ordre, leur valeur différentielle au point de vue de la natalité.

D'un côté, l'agent différenciateur, c'est le développement de l'esprit d'initiative ; de l'autre côté, c'est la forte constitution de l'autorité paternelle.

Malheureusement ces deux agents, et notre tableau le dit encore par son seul aspect, sont à peu près impossibles à réunir dans une même case, c'est-à-dire dans un même genre familial. Il n'y a d'exception que pour la famille norvégienne et la famille canadienne ; mais de la première, le lieu est restreint, et de la seconde, les circonstances sont accidentelles et ne sont pas vraiment durables.

Notre classification est donc représentative des deux grandes aptitudes de la famille : éducation et procréation. Et ce nous est une raison de plus pour croire qu'elle atteint l'ordre fondamental des choses.

Considérées dans leurs détails aussi bien que dans leur ensemble, ces vues nouvelles sur les différents types familiaux, et la classification non moins nouvelle qui les encadre, trouvent leur leur unité dans cette formule : Faire passer l'étude des types familiaux de la *morphologie* extérieure de la famille à la *fonction* essentielle de la famille.

Nous nous apercevons, en écrivant ces lignes, que *tout* ce qui vient d'être dit procède de ce besoin et s'oriente vers ce résultat.

Or, toutes les sciences relatives aux êtres vivants enregistrent un progrès considérable le jour où, dans l'étude de leur objet, elles peuvent ainsi passer des formes extérieures à la fonction.

Le présent essai marque-t-il cette phase importante dans le développement de notre science ? Je n'ose le croire.

Mais mon ambition serait déjà satisfaite, s'il était le point de départ de discussions fécondes et d'études renouvelées.

II

ROLE PAR RAPPORT A LA NATALITÉ

Jusqu'ici, en dehors de la science sociale, on n'a pas compris l'importance du type familial dans la vie des peuples.

Cependant, véritable molécule sociale, la famille fournit à chaque société ses éléments constitutifs; et par là même elle la détermine dans sa structure la plus intime, dans ses institutions fondamentales et dans ses modalités secondaires, comme aussi dans sa mentalité propre, dans sa psychologie. Seulement la chose n'apparaît pas à première vue. Il a fallu d'ailleurs le génie d'un Le Play pour la découvrir.

Chose plus étonnante, on a longuement discuté, et l'on discute encore tous les jours, de la natalité sans se préoccuper vraiment de la constitution de la famille, ou, ce qui revient au même, du type familial. Et cependant il est clair que la natalité, étant une fonction essentielle de la famille, doit être puissamment influencée par la façon dont la famille comprend sa tâche en général, et sa tâche au point de vue de la natalité en particulier. Cette fois, l'inattention générale est vraiment inexcusable. Pour l'expliquer, il faut supposer non seulement dans le public, mais chez les spécialistes, cette opinion reçue comme évidente, que la famille est, dans tous les états sociaux, constituée à peu près de même, et que, par conséquent, les types familiaux n'existent pas. Or, la science sociale a montré, depuis son origine, combien une pareille conception est erronée.

Mais sur les problèmes relatifs à la natalité, notre science elle-même n'est pas à l'abri des reproches. Non seulement elle a négligé la question dans son ensemble, comme elle avait d'ailleurs fait pour l'émigration. Mais, dans ses études monographiques, elle en a à peine tenu compte ; on pourrait dire qu'elle n'y fait enregistrer le nombre des enfants qu'en vue des répercussions sur le budget. Le Play lui-même, après avoir fondé, d'une façon trop exclusive, la prospérité de la famille sur le respect de la loi morale, passe rapidement sur l'importance pratique de la natalité, importance si grande cependant pour le respect de la loi morale d'une part, pour la vraie prospérité de la famille d'autre part. Tout cela constitue dans la science de très graves lacunes.

Nous allons essayer ici de les combler. Pour cela nous proposons la loi suivante qu'il faudra ensuite démontrer :

La natalité est florissante lorsque les enfants rapportent au budget familial plus qu'ils ne coûtent, ou à tout le moins quand ils ne coûtent pas notablement plus qu'ils ne rapportent.

Au-dessous de cette limite, la natalité tend à baisser ; dans les milieux à initiative développée, elle conserve cependant un niveau élevé ; mais, dans les milieux à formation passive, elle descend rapidement à une ou deux naissances.

Sauf les cas très méritoires où elle se relève par soumission à la morale religieuse, et ceux très condamnables où elle tombe à zéro sous les suggestions d'un égoïsme sans mesure.

Pour notre démonstration, nous répartirons les genres familiaux en trois groupes : le premier, *très favorable* à la natalité, parce que, au point de vue des naissances, l'intérêt du père y agit tout à fait dans le même sens que la loi morale ; le second, *franchement défavorable*, parce que l'intérêt du père y est en conflit avec la loi morale ; le troisième, *favorable*, parce qu'il y a sympathie entre l'intérêt du père et la loi morale.

Au cours de cette étude, nous aurons d'ailleurs constaté les causes principales de la baisse actuelle de notre natalité française. Nous serons par là même amené, avant de terminer, à indiquer des moyens pratiques de la relever, moyens d'autant

plus intéressants qu'ils conduisent du même coup à relever, sur toute la ligne, la valeur sociale de notre pays.

I. — TYPES FAMILIAUX TRÈS FAVORABLES A LA NATALITÉ.

Ici, comme on va le voir, les enfants sont une source réelle de profits, parfois même une richesse; c'est pourquoi l'intérêt matériel du père agit dans le même sens que la loi morale, et la natalité est florissante.

Ce groupe se subdivise en deux : familles en ménages multiples, familles en doubles ménages.

1° Les premières comprennent trois types genres qu'il suffira d'embrasser d'un même coup d'œil : communautaires patriarcaux, communautaires postpatriarcaux et quasi particularistes à forme postpatriarcale.

Le trait le plus saillant de ces trois genres, c'est, nous le savons, qu'ils réunissent autour d'un même foyer et sous l'autorité d'un même ancêtre, plusieurs ménages qui vivent ainsi en communauté, pour arriver à grouper dans un effort commun le plus grand nombre possible de coopérateurs familiaux. La collectivité prend à sa charge les besoins de tous, mais en même temps elle leur demande leur travail durant toute leur existence. Moyennant quoi, on arrive, pour les conditions où l'on se trouve, à la satisfaction de tous les besoins, grâce au minimum d'efforts, et, partant, à l'organisation pratique jugée la plus avantageuse.

A partir de la grande steppe asiatique où il est dans son épanouissement, ce type, nous l'avons dit précédemment, s'étend sur les trois quarts de l'Europe; mais il va en s'affaiblissant, en se déformant, à mesure que l'on se rapproche de l'Atlantique. Seuls la presque totalité de la France et le Nord-Ouest de l'Europe lui échappent pour des raisons différentes.

Or, pour arriver à grouper, comme il vient d'être dit, de nombreux ouvriers familiaux, il faut nécessairement que le recrutement de ces ouvriers se fasse bien; ce qui revient à dire : dans

nos trois types genres, il faut que les naissances soient nombreuses.

En fait, tout montre qu'il en est ainsi.

Dans le type le plus en vue, celui de l'Asie centrale, voici, d'une part, que le célibat des femmes est inconnu; toute fille de condition libre se marie de fort bonne heure; en même temps, toute servante devient épouse.

D'autre part, tout homme en situation de nourrir plusieurs femmes est polygame [1].

Les institutions familiales secondaires sont tout à fait dans le même sens, par exemple la servante suppléant dans le mariage l'épouse stérile, le lévirat suscitant une postérité à un fils mort sans enfant, les adoptions faciles et fréquentes, etc.

Dans toutes les espèces du type, chaque père a d'autant plus d'importance au foyer commun, chaque chef de famille en a d'autant plus dans la cité, qu'il a, pour l'appuyer, une lignée plus nombreuse. Suivant les milieux, les fils seront les ouvriers ou bien les guerriers de la famille; souvent ils seront l'un et l'autre. Partout ils constituent une richesse et une force. « Bienheureux, dit l'Écriture, celui dont les fils, par leur nombre, ont comblé les désirs : il ne sera pas confondu dans les discussions avec ses ennemis devant le peuple! » En vérité, voilà une circonstance où nous, gens du simple ménage, nous n'entrevoyons pas l'utilité des enfants!

Moins bien vues à leur naissance, les filles ont aussi leur rôle dans la prospérité de la famille. Sous la tente et aussi dans la culture rudimentaire, elles sont les manœuvres et parfois, hélas! les bêtes de somme de l'ouvrier familial. Dans les types suivants, leur rôle grandit au foyer, et se relève en ce qui concerne les travaux extérieurs.

1. Que la polygamie soit défavorable à la natalité de la race, cela paraît certain, car elle impose, par contre-coup, le célibat à un certain nombre d'hommes. Mais elle augmente, évidemment pour un chef de famille donné, les chances de paternité; et ainsi elle est favorable à la natalité de son foyer. Il n'y aurait, je crois, de réserves à faire que pour les villes où elle se combine avec la vie oisive et immorale du harem sédentaire et riche. On a voulu trouver à la polygamie, même dans les milieux sains, d'autres causes que la natalité. Non! si l'on veut du travail, il suffit d'une servante ou d'une ouvrière; si l'on recherche le plaisir, il suffit d'une maîtresse.

A toutes les époques et dans tous les milieux, le cri de la Bible retentit, avec de légères variantes, au sein de la famille à ménages multiples. A l'heure actuelle, il sonne comme un hosanna triomphal, dans toute la Russie, en Pologne, dans la Prusse orientale jusqu'à l'Oder, dans la presque totalité de l'empire austro-hongrois. Moins retentissant, on l'entendrait encore en bien des parties des presqu'îles méditerranéennes. Dans notre France même, il trouverait de l'écho en certaines provinces, celles où la communauté familiale était florissante il y a moins d'un siècle, et où les naissances sont encore nombreuses surtout parce que le foyer y est encore à peu près post-patriarcal.

2° A côté des familles en ménages multiples, et dans le même groupe au point de vue de la natalité, se placent, avons-nous dit, les familles en double ménage : c'est-à-dire le type semi-particulariste à héritier associé dans la montagne, le type particulariste à héritier associé dans les fjords et les vallées étroites de la Norvège, et le type particularisé avec héritier associé, à portée de vastes territoires vacants au Canada.

Considérons d'abord les deux premiers de ces trois types : les types européens.

Voici, dans la montagne et dans le fjord, comme on l'a vu précédemment, le père de famille associé à un fils, le seul qu'il gardera près de lui, le seul dont il ait, une fois l'âge d'homme, quelque chose à attendre ; car même dans la montagne ordinaire d'où l'on part pour revenir, le retour des autres est incertain, et incertaine aussi l'espérance des subsides qu'ils promettent au foyer.

Ceux-ci, par l'émigration, vont vivre sur la plaine ; et un certain nombre pour la montagne, la totalité pour le fjord, s'y fixent à demeure.

Du même coup, soit par des infiltrations lentes, soit par des invasions brusques, ils ont importé en maint endroit leurs institutions plus vigoureuses. C'est ainsi que les types nés de la montagne sont entrés dans nos civilisations urbaines, qu'ils y ont installé avec le droit d'aînesse une constitution familiale puis-

sante et stable, et que tout ce que nous allons dire de la montagne intéresse en beaucoup de pays la natalité des générations qui nous ont précédés et, en d'autres, même celle des générations actuelles.

Dans ces types habitant la montagne, les naissances ne vont-elles pas tomber brusquement à deux ou trois, c'est-à-dire au nombre strictement suffisant avec les déchets possibles, pour conduire au mariage l'associé dont on ne peut se passer ?

Non, elle reste florissante pour une double raison. D'abord dans la solitude plus ou moins complète, mais toujours austère, où l'on vit, c'est un besoin impérieux de peupler le foyer qui résume à peu près l'humanité. Ensuite, il est clair que, étant données les conditions très difficiles de la culture en montagne, les bras de l'héritier associé ne suffiraient pas à tout ; d'autres enfants sont donc nécessaires pour apporter, chacun pendant quelques années, une aide indispensable. Des naissances échelonnées perpétuent leurs services, et les derniers nés du père font la chaîne avec les premiers nés du fils associé[1].

Évidemment les cadets produisent bien moins que s'ils restaient ; mais il est impossible de les garder, à moins de les condamner au célibat, parce qu'il faudrait morceler un héritage impartageable ; d'ailleurs, ils produisent encore bien plus qu'ils n'ont coûté.

Ce qu'ils ont coûté, ce sont les soins de la première enfance. Or, ces soins-là incombent surtout à l'épouse, pour qui la joie d'être mère, et d'enfantines caresses, ont bientôt fait oublier fatigues et soucis. C'est une bouche de plus à nourrir, mais elle est si charmante dans son joyeux appétit ! C'est un vêtement de plus à filer, mais il y faut si peu de laine ! Et à chaque bienfait maternel, elle est si douce, la petite voix qui dit merci !

Ce qu'ils ont coûté ne compte donc pas pour le père, et compte très peu pour la mère. En revanche, depuis le moment où les

1. On objectera qu'il serait plus simple de prendre un ou deux domestiques que d'élever plusieurs enfants. Peut-être, mais il y a à cela ce gros empêchement que, pour la culture en montagne, il n'y pas de domestiques. Le labeur y est trop rude ; dès que l'on consent à louer ses services, on va dans la plaine qui demande moins et paie mieux.

enfants commencent à rendre des services jusqu'à l'heure de l'émigration prolongée dans la montagne, définitive dans le fjord, quelques années s'écouleront où l'ardeur juvénile, d'ailleurs éveillée par le site, s'appliquera à des travaux de toute sorte. Ici donc, une nombreuse descendance est, non moins que tout à l'heure, une condition de la prospérité familiale, et les cadets naissent d'autant plus nombreux qu'il faudra les voir s'en aller plus jeunes.

N'oublions pas d'ailleurs, ceci est d'importance, que, si cette émigration des cadets enlève de bonne heure au père des ouvriers dont il tirerait bon parti, elle le délivre, par contre, de tout souci pour leur avenir; il en est quite pour un léger viatique au moment du départ. Il n'a pas à se préoccuper de partages. Il ne dote que l'héritier associé, et c'est à celui-ci tout seul que va son héritage; là où il a vécu, il sait que cet héritier pourra vivre, après lui avoir garanti la paix de ses vieux jours. Il est sans inquiétude et il mourra content. N'est-il pas clair qu'auparavant il chantera, lui aussi, l'hosanna biblique sur les familles nombreuses?

Or, de tous les pères à héritier associé, il en est un, bien intéressant pour nous Français, qui le chantera avec plus de sérénité que les autres, c'est le père franco-canadien. C'est que, depuis des générations et pour des générations encore, il a, à sa porte, des territoires sans limites et faciles à défricher, dans lesquels les jeunes peuvent, sans rien changer à leurs habitudes, aller s'établir à leur compte et vivre comme ils ont appris à vivre au foyer paternel, de la même culture avec les mêmes procédés; rien n'est plus facile que cette émigration. Sa descendance, quelque nombreuse qu'elle soit, a en somme un avenir aussi assuré que les enfants de la steppe asiatique. Et lui, grâce à l'héritier et à ses autres fils, il n'a guère qu'à diriger une exploitation d'ailleurs peu pénible. Aussi les hommes se multiplient là-bas comme les étoiles du firmament. Rapprochez de cela ce qui se passe au lieu de leur origine, en Normandie et dans le Perche, pays de stérilité systématique : et vous comprendrez quelle prospérité procurent à ces enfants de la France,

« les arpents de neige » pour lesquels le *génial* Voltaire n'avait pas assez de mépris!

En résumé, les types familiaux de notre premier groupe ont tous beaucoup d'enfants. Dans le ménage multiple, ce sont des ouvriers gratuits et à vie; dans le ménage double, ce sont encore des ouvriers gratuits pour plusieurs années, sans compter le collaborateur à vie dont on ne pourrait se passer. Partout l'intérêt du père agit manifestement dans le même sens que la loi morale.

Constante dans sa direction, cette action est pourtant variable dans son intensité, suivant une foule de circonstances secondaires de lieu, de travail et de temps. On constatera par exemple qu'ici les types montagnards sont plus prolifiques, ailleurs que ce sont les types postpatriarcaux; ou bien que, sans modification appréciable dans le type familial, une prolifique race a vu sa natalité s'épanouir et se restreindre dans une certaine mesure, suivant que les temps étaient prospères ou calamiteux. Au surplus, il ne faudrait pas croire que l'ordre de l'exposé qui précède réponde dans notre esprit à un classement au point de vue du nombre des naissances. En aucune façon : il y a tout lieu de croire, par exemple, que la natalité canadienne, dont il a été question en dernier lieu, est une des plus belles de l'histoire.

Nous venons de voir l'âge d'or de la natalité. Le type particulariste en simple ménage nous en montrera plus loin l'âge d'argent, mais un âge d'argent qui n'est pas près de finir. S'il fallait continuer la comparaison, le simple ménage communautaire dont nous allons nous occuper auparavant, en serait, non pas l'âge de bronze, mais l'âge de fer.

II. — TYPES FAMILIAUX DÉFAVORABLES A LA NATALITÉ.

Toutes les fois que, désertant un foyer qui ne peut plus les retenir, les enfants échappent tous à l'autorité du père, avant que celui-ci ait eu le temps de récupérer, sur leur âge mûr ou

au moins sur leur jeunesse, les frais de la première enfance, la constitution familiale est défavorable à la natalité, et les naissances tendent à se raréfier.

Or, cette désertion du foyer par tous les jeunes sans exception est précisément le fait générateur et caractéristique du simple ménage. Par conséquent, tout type familial constitué en simple ménage doit, par le fait même, se sentir entraîné vers la baisse de la natalité.

Nous allons voir en effet, dans certains des types en simple ménage, cette tendance agir sans contrepoids et d'une façon désastreuse.

Dans d'autres, comme nous le constaterons plus loin, des influences heureuses interviennent, qui la combattent, l'annulent, et arrivent même à remporter sur elle de triomphales victoires.

Voici d'abord le genre communautaire en simple ménage, et en même temps le genre dérivé, avec tendance au relèvement, que nous avons appelé post-communautaire. Ces deux genres, le premier surtout, règnent dans la presque totalité de la France des plaines (sauf les communautaires de l'ouest et les particularisés du nord) et aussi dans la majeure partie des pays de races celte et latine. Au point de vue de la natalité, il n'y a à peu près aucune différence à faire entre ces deux genres; ils se comportent de même, le relèvement du second n'influençant encore que bien rarement les naissances.

Les vieilles communautés familiales de tout à l'heure se sont peu à peu désagrégées sous l'action de la lutte pour la vie. Arrivés à l'âge d'homme, les jeunes ont refusé de travailler pour des collatéraux, même pour des frères, et dès qu'ils l'ont pu, ils se sont établis à leur compte.

Dans le simple ménage ainsi directement issu de la communauté par usure lente, par décomposition, la natalité se présente sous deux aspects différents. Dans certains cas, elle est encore assez florissante; dans d'autres, elle déchoit et tombe rapidement à une ou deux naissances. Et nous avons tous le senti-

ment que cette décadence fait des progrès et se généralise de plus en plus.

Dans les cas favorables, il est facile de constater qu'il subsiste, entre le père et ses enfants, un reste de communauté, en vertu duquel le produit du travail des enfants appartient au père, au moins pendant les premières années productives de la jeunesse. A douze ans et parfois avant, ils commencent à gagner. Jusqu'à l'âge du mariage dans quelques rares milieux, jusqu'à l'âge du service militaire dans d'autres, ou seulement jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans dans d'autres encore, leurs salaires reviennent au foyer. Tout d'abord, les gains du père avaient servi à élever les aînés; les salaires de ceux-ci servent maintenant à élever ceux qui viennent après, et les salaires des derniers commenceront, pour le ménage arrivé à l'âge mur, les économies nécessaires aux vieux jours. Il y a bien, chemin faisant, quelques étapes sombres; il y a surtout des craintes pour l'avenir, qu'épargnerait, si on le connaissait ici, le fils associé; mais, tout compte fait, la course à travers les années favorables à la natalité s'accomplit heureusement; le but est atteint, et si la vieillesse est triste, du moins on laisse derrière soi une belle postérité.

Remarquons-le bien, le résultat est sensiblement le même quand le budget des enfants pris séparément est en déficit faible, à la condition que la famille ait d'autres ressources, et surtout que le genre de vie soit modeste : l'instinct paternel triomphe des difficultés qui restent légères.

Une fois l'attention éveillée sur cette survivance de la communauté familiale et ses heureux effets, on la constate en maint endroit. Je l'ai vue en particulier dans la plaine lombarde, où le prolétaire agricole, quoique en simple ménage, a beaucoup d'enfants, parce que la grande exploitation rurale ou l'usine prochaine fournissent du travail sur place à toutes ses petites mains, et qu'ainsi, pendant des années, tous les salaires profitent à la famille.

Or, les prophètes de là-bas plaignent beaucoup sa misère; et ils ont raison. Pourtant, s'ils l'aiment vraiment et si vraiment ils veulent son bonheur, puissent-ils ne rien faire qui diminue au

foyer de cet humble la meilleure et la plus profitable de ses joies actuelles, la joie radieuse des naissances!

Hélas! une fois la famille constituée en simple ménage, combien elle est fragile cette joie, et combien exposée à s'assombrir, au contact de progrès qui ne la valent pas, et l'atteignent sans le savoir!

C'est à partir du moment où l'enfance et la jeunesse deviennent une vraie charge pour le budget de la famille, que l'instinct paternel est tenu en échec et que rapidement il cède la place...

Avant toute réflexion, on croirait qu'il s'agit ici des indigents, mais non : les indigents, ceux qui ont renoncé à vivre avec leurs seules ressources, ont presque toujours une nombreuse postérité; c'est que les naissances n'ajoutent à peu près rien à leur misère actuelle; elles ne grèvent que la charité privée ou publique, tandis que, en beaucoup de cas, la perspective des salaires de l'adolescent agit sur eux comme un appât efficace.

En réalité, c'est chez le travailleur ayant le souci de faire honneur à ses affaires que le mal se manifeste. Et chez lui, les progrès du mal sont d'autant plus rapides que ce souci est plus accentué.

Or, le déficit du budget de la natalité, qui détermine ce mal, résulte de ce fait précis que le père ne tire plus de profit de ses enfants à l'époque de l'adolescence.

C'est ce que peuvent observer en France tous ceux qui ont le bonheur de se trouver dans une contrée où la stérilité n'est encore ni systématique, ni généralisée.

Qu'ils regardent dans leur entourage, et ils verront que le point critique est bien celui que j'indique. A continuer les naissances nombreuses au delà, ils trouveront uniquement ceux qui obéissent à la loi religieuse, ou à la tradition de la génération précédente, ou à une impulsion heureusement imprévoyante. Et ils constateront que, réunies, ces trois causes n'agissent que sur un nombre faible de familles.

La diminution de la natalité apparaît d'abord chez l'ouvrier des villes dont le budget est pourtant relativement élevé. C'est que là, d'une part, toutes les dépenses de la première enfance se

chiffrent; il faut tout acheter, car on ne produit rien de ce qui est nécessaire à la vie. Et, d'autre part, ces dépenses s'ajoutent à des charges déjà lourdes, charges de deux sortes : celles qui sont indispensables, et celles qui sont facultatives et paraissent pourtant plus indispensables que les premières : luxe dans l'alimentation pour tout le ménage, luxe et ruine dans les boissons pour le mari, luxe et ruine dans les vêtements pour la femme...

Et, à la campagne, on suit bientôt l'exemple de la ville; le rural croit d'ailleurs, bien à tort, que l'urbain lui est supérieur, parce qu'il l'entrevoit à travers un faux vernis de progrès.

Et pour lui aussi, le rural, la lutte pour la vie est devenue plus rude, et plus grands les besoins factices qui ne sont pas satisfaits par la terre : il lui faut donc de l'argent pour ses enfants, et pour lui : au surplus, chaque vie, la leur comme la sienne, est d'un prix de revient plus considérable. A l'analyse des faits, on reconnaît que ce renchérissement de la vie est dû aux tentations sans nombre qu'offre à la famille ouvrière la fabrication à bon marché servie par les transports à bon marché, la fabrication agissant surtout comme cause effective, et les transports comme cause permissive.

Voici d'ailleurs que ni l'urbain ni le rural n'ont de compensations à espérer de l'enfant quand il sera jeune homme. Au lieu de faire de lui un collaborateur du foyer, on en fait un parasite du foyer : on le traite comme un être indépendant qui a des droits et n'a pas de devoirs : on lui donne dans l'enfance : on lui donne dans la première jeunesse; il coûte par des soins plus délicats : il coûte par l'instruction qui se prolonge ; il coûte surtout par l'ambition déréglée de la carrière; un apprentissage onéreux, quelquefois une culture intellectuelle menant au déclassement, occupent les années où jadis il aurait indemnisé ses parents; et quand il commence à gagner, il n'a pas trop de ses salaires pour préparer son avenir ou plutôt pour s'amuser : il sait que le but de la vie, c'est de « se donner du bon temps » !

Puisqu'il faudrait s'épuiser pour l'enfant, le père se gare, en supprimant l'enfant. Il comprend cependant qu'une naissance est nécessaire à la joie du foyer : parfois une seconde lui semble

acceptable, c'est l'assurance contre la maladie ou la mort. Mais il ne serait pas *raisonnable* d'aller plus loin, et *sagement* il s'en tient là...

Il est clair que le désastre est dû à ce que l'enfant a été, suivant l'expression courante, gâté par ses parents. Et ce régime de gâterie n'est pas dû principalement, comme on pourrait le croire, à une baisse de la morale ; cette baisse n'y est pas étrangère, mais la preuve qu'elle n'est pas surtout en cause, c'est que l'on gâte les enfants même dans des familles vraiment chrétiennes.

La cause principale de ce régime est dans l'exaltation par le progrès moderne de cette forme de l'amour paternel qui est propre aux communautaires en général et aux communautaires-simple ménage en particulier, et dont nos moralistes jugent à propos d'être fiers ; cette forme de l'amour paternel qui fait de nous, non pas des éducateurs temporaires pour la durée de la jeunesse, mais des providences pour toute la vie. Le Français croirait ne pas aimer son enfant, s'il ne faisait lui-même son bonheur ; il se fait un devoir d'avoir pour lui toutes les ambitions, et non seulement de les avoir, mais de les satisfaire à ses propres dépens, d'en assurer par ses propres forces la réalisation. Et ce qui est vrai de l'avenir n'est pas moins vrai du présent : jusque dans les détails de la vie, on se croit obligé d'élever son enfant au-dessus de sa condition à soi [1]. C'est là évidemment une tradition de la famille-providence, un phénomène d'atavisme communautaire, *mais exalté, faussé et dévoyé par les facilités nouvelles de la vie.*

1. Cet état d'esprit se traduit dans un détail de la vie quotidienne qui le symbolise à merveille : la mère se levant la première pour préparer le café au lait de sa fille et le lui porter dans son lit, de façon que celle-ci reste au lit le plus tard possible avant l'atelier. Comptez que la fille ainsi servie par sa mère n'aura pas beaucoup d'enfants, et son frère pas davantage !

III. — TYPES FAMILIAUX FAVORABLES A LA NATALITÉ.

Ici s'inscrivent le simple ménage semi-particulariste et le simple ménage particulariste.

Il faut y ajouter les simples ménages semi-particularisés ou particularisés, produits par la fusion des précédents avec le simple ménage à formation communautaire fixé antérieurement au sol.

Le simple ménage semi-particulariste, qui domine en de nombreuses régions de montagnes, est pour longtemps encore en possession d'une belle natalité.

Chez lui, nous le savons, élevés d'une façon très simple et très économe, les jeunes sont d'abord défendus par le lieu contre les raffinements de la plaine. Et ensuite il est presque aussi difficile au père de se passer de nombreux enfants que dans la famille à héritier associé. Sans eux non seulement sa culture est impossible, mais surtout il cesse d'être le patron exploitant de jeunes émigrants qui fait l'essentiel de son type. Pendant cette partie très courte de la bonne saison qu'on passe dans la montagne, père et fils font en hâte le gros ouvrage de la culture qu'achèveront les femmes. Puis ils émigrent tous. Les fils débutent ainsi tout jeunes dans l'émigration périodique : ils s'en vont avec le père, ou un frère ou un ami.

Pendant quelques années, parfois jusque vers leurs vingt ans, ils versent à la famille tous leurs salaires.

Et sur ce point le père tiendra bon au moins pendant longtemps : c'est à ce prix seulement qu'il peut se maintenir dans la montagne.

Sur le simple ménage particulariste, il y a lieu de s'appesantir davantage.

Tout à l'heure, en parlant du simple ménage à formation communautaire, c'étaient les variétés de la famille française à l'heure actuelle que nous avions surtout en vue. Ici nous nous occuperons surtout du type familial anglo-saxon.

Rappelons tout d'abord que, pour des raisons exposées dans notre première partie, la formation particulariste se caractérise par deux traits essentiels : d'abord elle met au cœur un grand besoin d'indépendance personnelle, basé sur le développement de la vie intime au foyer, et produisant l'indifférence à l'égard des influences extérieures. En second lieu, elle dresse à l'effort personnel et intense ; en d'autres termes, elle développe énergiquement l'initiative individuelle.

De sorte que, pour un Anglo-Saxon, la vie consiste principalement à avoir un foyer bien uni moralement [1], bien installé matériellement ; puis à établir ou à tranférer ce foyer à portée des moyens d'activité extérieure les mieux appropriés à ses facultés.

Etre indépendant et « confortable » dans son intérieur, puis gagner de l'argent pour s'affranchir plus complètement des hommes et des choses, pour dominer davantage les hommes et les choses, telle est l'ambition fondamentale de notre homme, celle qui lui paraît digne de tout effort, et lui fait accepter tout effort d'une façon simple et presque habituelle.

Il est clair tout d'abord que, par suite de cette orientation tranquille vers l'effort, une nombreuse lignée est une de ces belles entreprises qui doivent tenter le particulariste, même en face des difficultés inhérentes au simple ménage, aussi longtemps du moins qu'il restera accessible à la beauté de la loi morale, et nous dirons tout à l'heure pourquoi il est plus qu'un autre accessible à cette beauté.

Pour lui, la limite de ce qui est possible en ce sens recule donc bien autrement loin que dans notre simple ménage à nous. De l'un à l'autre il y a, ici comme ailleurs, toute la distance de leur formation.

Aussi, d'une façon générale, il a beaucoup d'enfants ; nous pouvons l'affirmer au nom des faits scientifiquement constatés ; on sait que, de son côté, l'opinion courante le reconnaît sans hésiter.

Remarquons d'ailleurs, — ceci est d'importance, — que, s'il

1. Voilà peut-être pourquoi le divorce est sympathique à ce type ; on y prend vraiment moins que chez nous son parti d'être malheureux à son foyer.

affronte vaillamment la tâche, il s'arrange du même coup pour la simplifier. Spontanément il fait l'enfant à son image : il lui apprend tout jeune que la vie est une tâche à solutionner par l'effort ; il en fait en hâte un homme, et il abrège l'enfance ; par là même il abrège le fardeau de l'éducation, et, en ce sens, il élève la jeune génération aux moindres frais possible.

Par une affection mal comprise, avons-nous dit tout à l'heure, le communautaire en simple ménage dorlote ses enfants ; ici disons, si vous le voulez, que le particulariste les rudoie, au grand scandale de nos moralistes latins qui l'accusent d'égoïsme. Il leur laisse non seulement la peine de faire leur chemin dans la vie, mais aussi le soin d'achever leur propre formation. Et c'est là précisement pourquoi, chez lui, les facilités de la vie moderne n'entament pas la natalité ; il ne se croit pas obligé de les procurer à ses enfants ; il se borne à mettre ceux-ci à même de les atteindre. Elles ne sont pas pour lui, de ce côté, l'occasion d'un fardeau écrasant, ou même d'une charge supplémentaire appréciable.

Au surplus, en beaucoup de cas, le fils subventionne encore, d'une façon plus ou moins directe mais réelle, le foyer paternel. S'il est ouvrier agricole, il reste au service de son père cultivateur et donne, pour les gages qu'il reçoit, un travail plus intense et plus attentionné qu'un simple mercenaire. Et s'il est ouvrier mineur touchant lui-même son salaire à côté du père, il paie pension à celui-ci ; et les prix de pension, au foyer comme ailleurs, s'entendent toujours avec une marge de bénéfices.

Cependant, malgré sa belle vaillance, il y a des cas où le père anglo-saxon est à bout de souffle, et se sent, lui aussi, débordé par la tâche.

C'est ainsi que de récentes statistiques accusent une baisse de la natalité dans l'Angleterre proprement dite ; et quoiqu'il convienne assurément d'en mettre la plus forte part au compte des infiltrations communautaires venues d'Irlande ou d'Ecosse l'Anglais de race n'en est pas indemne. C'est encore ainsi que, dans les villes de l'est aux Etats-Unis, la vie est tellement chère que la famille se limite à une ou deux naissances. Seulement

la cherté de la vie se manifeste là d'une simple façon imprévue. « Il nous faudrait, dit notre Américain, un loyer trop élevé. » C'est qu'un *home* relativement spacieux et confortable lui paraît une des nécessités premières de la vie; certes, voilà qui est fait pour surprendre nos ouvriers à origines communautaires, se contentant d'un taudis, pourvu que le luxe extérieur reste possible!

Mais si ces restrictions à la natalité doivent être constatées, n'oublions pas non plus qu'elles sont une exception dans le type particulariste, pour cette raison décisive qu'elles sont antipathiques à sa constitution naturelle. C'est que, par le fait même de cette constitution, la famille est ici orientée « vers l'honnêteté fondamentale comprise et voulue [1] », c'est-à-dire vers le respect des fonctions vitales qui tendent à la perpétuation de l'espèce.

Voici comment :

Dès l'enfance, le particulariste est, nous l'avons vu ailleurs, détaché du foyer paternel par la nécessité inéluctable, comprise de tout temps, d'aller s'établir là où il trouvera le mieux des moyens d'activité appropriées à ses facultés. En Norvège, berceau du type, ce détachement et cet exode sont imposés par le lieu que j'ai appelé une montagne exaspérée; en Angleterre, ils le sont par le droit d'aînesse. Et cependant cet émigrant de demain a besoin, comme tout homme, d'un foyer à aimer. Alors ces tendresses, qui nous rattachent, nous autres, au foyer des ancêtres que nous devons maintenir et habiter, et par là même au passé et à nos parents, ces tendresses-là l'orientent, lui, vers l'avenir, vers ses enfants, et vers le foyer où ils naîtront et qu'il faut créer au plus tôt. Le *home*, qui est ce foyer en quelque sorte moins matériel que le nôtre, mais non moins réel, plus réel même en ce sens que l'avenir a plus d'être que le passé, n'existera vraiment qu'avec l'épouse et par l'épouse; et voilà pourquoi déjà le particulariste aime les longues fiançailles, ou plutôt les fiançailles prématurées qui sont une préparation et

1. Henri de Tourville, passage cité plus haut.

une anticipation du foyer; pourquoi aussi il a le respect de la jeune fille, et conserve des pudeurs qui nous font sourire.

Après le mariage, le *home* le constitue dans cette vie intérieure qui lui tient lieu de beaucoup de nos plaisirs du dehors, et par là même, il le rend assez indifférent à être ici plutôt que là, pourvu qu'il soit « confortable » à son foyer. Sans faire de jeu de mots, on peut dire que la vie intime est l'intime de sa vie. Ne sont-ce pas là des conditions très favorables à la natalité? N'a-t-il pas mieux que personne tout ce qu'il faut pour goûter les joies familiales parmi lesquelles se placent en première ligne les joies de la paternité? A la condition toutefois que les enfants n'empiètent pas plus que de raison sur son indépendance : et alors, s'il le peut, il a une *nursery* ou du moins un appartement relativement vaste; alors aussi il les voit sans trop de chagrin s'en aller de bonne heure dans la vie, au moment où, chez nous Français, ils deviendraient encombrants.

On comprend maintenant pourquoi, chez l'Anglo-Saxon, si les lignées exubérantes des ménages doubles et multiples sont rares, par contre, les foyers plus ou moins stériles ne peuvent être qu'une exception. C'est que la vie au foyer y est plus intime, plus intense et plus morale, c'est que l'enfance abrégée y abrège aussi la charge de l'éducation, c'est qu'enfin l'effort n'y fait pas peur!

IV. — RICHESSE ET NATALITÉ.

Dans tous les types, ce que nous venons de dire se rapporte surtout à la famille ouvrière, c'est-à-dire, aux classes dont l'objectif principal est la conquête du pain quotidien, et qui comprennent, avec l'ouvrier proprement dit, le petit patron et même le petit propriétaire.

Disons maintenant un mot des classes aisées, de celles qui détiennent la richesse ou même l'épargne, qui est un commencement de la richesse, ou plutôt, quand elle est à peine commencée, une orientation vers la richesse. Il ne faut pas

voir dans ces termes une définition qui pourrait n'être pas scientifique, mais l'indication d'une communauté très réelle d'aspirations, qui aboutit ici et là à des phénomènes sociaux très semblables, le point de départ commun étant l'acquisition, la conservation et l'utilisation des biens matériels.

Laissant de côté les types familiaux du premier groupe, qui, pour nous, sont vraiment du passé, nous nous contenterons d'étudier les répercussions de la richesse sur les deux types en simple ménage, dont vivent nos sociétés modernes.

Les différences, qui les séparent l'un de l'autre, au point de vue de la natalité, vont continuer à s'accentuer.

Dans le simple ménage d'origine communautaire, il semble à première vue que la richesse acquise doive simplifier le problème et libérer la natalité. Mais il n'en est rien : ce n'est pas une délivrance qu'elle apporte ici, c'est un nouvel esclavage. Grâce à un reste des vieilles idées communautaires qui faisaient de lui le simple gérant de l'avoir familial, le père se croirait déshonoré s'il préparait la déchéance de la génération suivante ; et, pour cette génération, ce serait déchoir que de vivre dans une aisance moindre. Avec le partage égal qui est intervenu[1], voici donc le père obligé de transmettre à chaque membre de la génération qui va naître, une fortune égale à celle dont il a joui lui-même. Il peut à la rigueur se permettre deux enfants : s'ils se marient *bien,* ils trouveront chez leur conjoint autant qu'ils apporteront eux-mêmes, et le problème sera résolu. Trois enfants deviendraient une charge, et quatre seraient de la folie. D'ailleurs les gens comme il faut vivant de leurs rentes, on doit vivre de ses rentes, c'est le seul procédé honorable pour augmenter sa fortune ; peut-être, avec la baisse des revenus, n'est-ce pas le plus facile. En attendant, l'éducation coûte gros, et la dot coûte bien davantage. Il faudra encore,

1. On sait qu'avant la Révolution, le droit d'aînesse existait dans une partie de la France pour toutes les classes, et partout pour la noblesse, au grand avantage de la natalité. En voulant libérer les cadets d'une inégalité, la Constituante les a tout simplement empêchés de naître ; car en fait, la plupart du temps, l'aîné s'est transformé en fils unique.

il faudra surtout, laisser un héritage respectable; car les enfants escomptent depuis longtemps l'échéance dernière. Eux aussi ils ont implicitement cette opinion que le père n'est que le dépositaire de la fortune ancestrale, et ils vont jusqu'à trouver mauvais qu'il entame fortement ses gains personnels. Ainsi, à partir de chaque naissance, la tâche du père s'aggrave, et pour toute la vie. Dans de pareilles conditions, on ne vise qu'à l'héritier unique.

Mais alors, de quels soins n'est pas entouré cet unique rejeton sur lequel se concentre l'affection de deux êtres qui n'ont rien à faire! On capitonne l'existence de ce chef-d'œuvre, on lui épargne les moindres heurts et les moindres efforts; en définitive, on le gâte dans tous les sens; le moindre mal qui puisse lui arriver, c'est de n'être bon à rien.

De l'ouvrier subissant les premières atteintes du luxe que nous montrions tout à l'heure, jusqu'à ce rentier riche et oisif, les degrés sont nombreux tout le long de l'échelle sociale; mais, avec des nuances qui s'adressent plutôt à l'éducation, le mal est partout grave; il l'est principalement en ce qui concerne la natalité. On s'est fait de la paternité un fardeau impossible à porter, et l'on est père le moins souvent que l'on peut.

Chez le particulariste riche, on a de la tâche paternelle une conception très différente et très simplificatrice. Ce n'est pas une position toute faite que l'on doit à ses enfants, c'est bien plus simplement les aptitudes nécessaires pour se faire une position. Pas plus chez le riche que chez l'ouvrier, on ne cherche à préserver l'enfant de l'effort; car l'effort est un élément normal de toute vie, et l'Américain riche, par exemple, fait des affaires tant qu'il respire. Chez le riche comme chez l'ouvrier, l'éducation vise donc surtout à être utilitaire et pratique, et se soucie peu d'être brillante; elle façonne le plus tôt possible des hommes et des hommes aptes à se tirer d'affaire tout seuls. A dix-huit ou vingt ans et souvent plus tôt, même dans les classes élevées, le problème est résolu, et le père ne doit plus rien à ses enfants que sa bénédiction; jamais il ne se croit tenu à ce rôle de Providence perpétuelle qui accable le père chez nous; il n'en a même pas

l'idée. Parfois, si sa fortune le lui permet, il aidera ses enfants à s'établir et à se marier : ceci surtout en Angleterre et surtout pour l'aîné. Mais d'une façon très générale, la dot, quand elle existe, n'a ni l'importance ni le caractère d'une fortune toute faite ; c'est un nouveau moyen de travail, un levier plus puissant pour l'action ; d'ailleurs elle ne s'impose pas au père comme une dette. Sa fortune est bien à lui, et à lui seul ; en Angleterre, elle ira en fait la plupart du temps à l'aîné ; en Amérique, le père la dépensera en totalité, si bon lui semble. « Mon fils, écrivait Franklin, paraît compter sur ma fortune pour ne pas travailler. Au train de dépenses que je vais mener, il se rendra bientôt compte que je ne lui laisserai rien. » On connaît, d'autre part, la physionomie si curieuse de ces potentats américains, qui, ayant employé la majeure partie de leur vie à entasser des fortunes prodigieuses, consacrent leurs dernières années à en faire le meilleur emploi au point de vue du bien public, sans se soucier de leurs héritiers. Et l'opinion admet si bien cette manière de faire que, du vivant de leur père, certains fils de milliardaires sont obligés de gagner leur vie : ils ne trouveraient pas à emprunter sur une succession future qui paraît trop incertaine [1].

On conçoit que, avec un pareil ensemble de procédés, les enfants soient peu encombrants, et s'obtiennent à des prix de revient très bas. Ils sont donc nombreux. Et ce serait une raison de plus, s'il en était besoin, pour qu'il soit impossible d'être le *fils à papa :* il faut à tout prix être le fils de ses œuvres ; et l'on va chercher, même au loin, des moyens lucratifs de travail. C'est ainsi que, par le jeu spontané des institutions familiales, le globe s'est couvert de colonies anglaises.

Il semble bien que nous touchions là le fondement et la raison de cette fameuse supériorité des Anglo-Saxons, si évidente et pourtant si contestée. Ce n'est pas, du moins à l'heure actuelle, une supériorité dans la philosophie, la morale ou la religion ; ce ne sera peut-être jamais une supériorité dans les lettres, les sciences ou les arts, et pas davantage une supériorité adminis-

1. Voir P. de Rousiers, *La Vie américaine*, Didot, 1892, p. 411 et suiv.

trative ou militaire ; c'est, si vous le voulez, quelque chose de beaucoup plus terre à terre, mais aussi de beaucoup plus décisif : c'est une aptitude formidable à tout accaparer dans la lutte pour la vie, puis à tout porter à son maximum de rendement, aussi bien les situations commerciales de notre avenue de l'Opéra que les solitudes du Far-West. C'est aussi, par une conséquence nécessaire, une aptitude non moins formidable à déposséder ou à exploiter toutes les autres races auxquelles s'attaque, pacifiquement mais sûrement, ce « splendide sauvage »[1]. Et cette aptitude est due en somme à la supériorité combinée de sa natalité et de ses procédés d'éducation, c'est-à-dire, à la supériorité de son type familial.

Tout ici a été si merveilleusement conduit par la Providence, à partir de causes très simples, que la richesse, ce dissolvant infaillible de nos sociétés communautaires, est ainsi, dans bien des cas, pour le monde particulariste plutôt une force nouvelle. Et cela, semble-t-il, pour cette raison fondamentale que, même dans les classes riches, les enfants sont formés par l'ensemble des conditions du type, à être à la fois des producteurs et des éléments d'initiative pour la société, tandis que chez nous ils sont surtout des consommateurs et des créanciers du père et de la collectivité.

Et cependant, il faut ici se garder de trop généraliser. Dans les villes de l'est aux États-Unis, par exemple, le fait est bien connu, la densité de la population et le prix extrêmement élevé des loyers rendent plus ou moins stériles les familles dont le genre de vie correspond à notre bourgeoisie. Ce n'est pas, comme chez nous, la difficulté d'établir les enfants qui en fait craindre le nombre, mais la difficulté matérielle de les élever ; et l'obstacle vient surtout de la mère fréquemment condamnée à habiter le boarding-house, lequel ne comporte pas une nombreuse famille. Mais, m'écrit M. de Rousiers l'auteur si bien documenté de *la Vie Américaine*, cette stérilité tient si peu aux entrailles du type, qu'un changement de conditions matérielles, par exemple, des organisations de tranports rendant facile l'installation en dehors des villes, pourraient porter remède à la situation.

1. H. de Tocqueville, *loco citato*.

Outre cela, il faut aussi tenir compte des ploutocrates qu'a stérilisés la soif de jouissance égoïste, une des lois générales de la richesse. Ceux-là, en réalité, ne sont plus des particularistes, mais des transfuges passés à un type qui se retrouve à peu près le même en tout pays, et que j'appellerai le *type riche;* soustrait par la richesse même au type national, et soumis par elle à des déformations spéciales.

V. — RELIGION ET NATALITÉ.

I. — Est-il tout d'abord besoin de faire remarquer que rien, dans la présente étude, ne tend à contredire ou à affaiblir la valeur impérative de la loi morale? Ce que nous venons de déterminer, et ce qui est proprement de notre domaine, ce sont les conditions préalables, les obstacles et les facilités d'ordre naturel, qu'offrent à cette loi, dans ses rapports avec la natalité, les divers milieux familiaux; c'est un des champs où doit s'exercer son action que nous avons cherché à mieux connaître.

Disons maintenant quelque chose de cette action elle-même, envisagée, non pas dans son empire théorique, mais dans les faits et dans ses résultats sociaux; cela n'est pas moins de notre domaine. Demandons-nous quelles modifications apportent *en fait* aux tendances naturelles des types familiaux, quels qu'ils soient, la religion et la morale révélée d'une part, l'incroyance et l'immoralité d'autre part.

Evidemment, partout l'action religieuse est très favorable; partout, même dans les milieux où c'est le plus difficile, elle relève la natalité chez les croyants convaincus. Nous en connaissons tous des exemples très courageux et très honorables. Mais ils sont dans la même proportion que les fortes convictions; ils constituent des exceptions plus ou moins nombreuses qui ne se transforment pas en règle.

A la réflexion, ne faudrait-il même pas reconnaître que, la plupart du temps, ces exceptions amènent un relèvement précieux sans doute, mais non pas radical? Les naissances ont continué plus

longtemps, mais elles ne se sont pas prolongées autant que l'aurait permis la nature; on s'est volontairement arrêté après quatre, cinq ou six enfants, au moins dans les classes riches, où aller plus loin, et déjà même aller jusque-là, c'est presque de l'héroïsme. Réfléchissez qu'au Canada, où l'action religieuse est si puissamment aidée par les conditions naturelles, on atteint des chiffres trois et quatre fois supérieurs, et vous comprendrez une fois de plus que la loi morale a un intérêt capital à voir s'améliorer les conditions naturelles des milieux.

Au pôle opposé, l'immoralité stérilise complètement certains ménages surtout dans les villes, et y fait tomber la natalité à zéro. Mais surtout elle empêche un grand nombre de mariages.

Connaissant mieux les milieux où ces ordres de faits contradictoires se produisent, nous serions à même de mieux apprécier les degrés d'élévation morale ou d'abaissement que supposent les uns et les autres. La science sociale peut donc en ce point, comme en beaucoup d'autres, fournir, sur les faits, de précieuses lumières au moraliste.

Nous nous arrêterons surtout à une considération :

On attribue volontiers, dans le monde religieux, à la seule action de la morale révélée les résultats bien meilleurs de la natalité dans certains pays. On a remarqué depuis longtemps la concomitance et le parallélisme des deux phénomènes : religion généralement pratiquée, naissances nombreuses. Le clergé, catholique ou protestant, ignorant encore la science sociale et ses découvertes puisqu'elles sont récentes, obéissant d'ailleurs à une tendance professionnelle qui lui fait diviser les gens en orthodoxes et hétérodoxes, en croyants et incroyants, conclut tout naturellement : *Cum hoc, ergo propter hoc;* et il bénit le ciel des heureux effets de son ministère. Le protestantisme en profite pour affirmer la supériorité de son action morale, parce que, en Norvège, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, pays de haute natalité[1], il a la prédominance. Et les catholi-

1. L'ouest de l'Allemagne est particulariste et particularisé, parfois d'ailleurs en ménage double, l'est pratique encore le ménage multiple. C'est là l'explication de sa belle natalité. Les autres pays ci-dessus sont intensivement particularistes.

ques seraient fort embarrassés, s'ils n'appelaient à la rescousse les familles canadiennes à la fois profondément chrétiennes et exceptionnellement nombreuses [1]. D'ailleurs les deux clergés s'unissent pour maudire, au nom de la natalité, les milieux incroyants, où ils considèrent l'incroyance comme la cause unique du mal.

Dans tout cela, n'est-il pas facile de faire maintenant la part de la vérité et de l'erreur ? Si l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis et le Canada jouissent d'une belle natalité, ils le doivent principalement à leurs types familiaux, c'est-à-dire à des causes d'ordre naturel qui agissent dans le même sens que la loi morale, et constituent à son enseignement et à son action un terrain essentiellement favorable. Il en est de même de certaines autres contrées chrétiennes, mais restées en ménages multiples. Quant aux milieux incroyants, ce sont en fait, presque tous, des milieux appartenant au simple ménage de formation communautaire; certes l'incroyance et ses conséquences morales sont néfastes à la natalité, mais le type familial l'est plus qu'elles et avant elles; il est clair en effet que, si le type familial rendait la natalité avantageuse, les conséquences de l'incroyance et de l'immoralité sur le point qui nous occupe seraient très limitées [2].

Je crois pour ma part que le renversement des termes présenterait une assez forte dose de vérité, et je proposerais de dire : les milieux favorables à la natalité se laissent facilement pénétrer par l'action religieuse, parce qu'il y a, sur ce point capital, harmonie entre leur formation familiale et les préceptes religieux : le surplus de la loi morale est facile à accepter; par contre, les milieux hostiles à la natalité sont, par le fait même, rebelles à

1. Sur les causes principales de la natalité bretonne, voir, dans notre prochain fascicule, la monographie de Louannec.

2. Il resterait à dire pourquoi les pays à familles particularistes sont surtout protestants. Il y a à cela des causes historiques d'ordre politique, dont on s'est contenté jusqu'ici et qui paraissent suffire. Si l'on tenait pourtant à en trouver une d'ordre social, peut-être le particulariste apparaîtrait-il comme incliné vers une forme religieuse qui n'introduit à son foyer aucune autorité en dehors de la sienne, et qui ne met personne entre Dieu et lui. Rappelons que le type particulariste ne peut être en aucune façon fils du protestantisme, puisqu'il est beaucoup plus ancien, et que, d'ailleurs, il s'explique entièrement par des causes d'ordre naturel.

l'action religieuse : ils repoussent une loi morale en contradiction flagrante avec les tendances développées par leur constitution familiale ; ou s'ils l'acceptent, ils s'arrangent de manière qu'elle ne les gêne pas : l'acceptation est incomplète, et la prise de la religion sur la race est faible.

Dans cet ordre d'idées, ne serait-il pas intéressant de rechercher si la désaffection actuelle de la famille française pour le christianisme, assez peu expliquée, n'est pas due, en grande partie, à l'évolution que fait depuis plus d'un siècle notre type familial du ménage multiple au simple ménage communautaire? Simple hypothèse, à vérifier.

Avant de quitter ce sujet, faisons encore deux remarques :

La morale religieuse s'adresse à tous les hommes, et cela par un enseignement public; puis les résultats qu'elle obtient sont immédiats et d'autant plus apparents qu'elle modifie d'abord des individualités, sans modifier leur milieu qui continue à faire contraste. Au contraire, les causes sociales agissent silencieusement, par degrés insensibles sur plusieurs générations : et s'attaquant à tout un milieu, elles suppriment par là même les points de comparaison. Voilà pourquoi on ne voit pas assez l'action puissante des causes d'ordre naturel, tandis que l'on est porté à exagérer l'efficacité réelle, mais malheureusement limitée en fait, de la religion.

Néanmoins, dans un milieu social dont on ne sait pas, ou bien dont on ne peut pas, modifier les conditions naturelles, l'action religieuse et morale est le seul moyen de relever la natalité. De plus, ce moyen a l'immense avantage de s'adresser à tout homme de bonne volonté, et de tracer le devoir, sur le point qui nous occupe comme sur tout autre, aux plus isolés, aux plus ignorants, aux plus humbles. Bénissons donc et facilitons cette action.

II. — Dans un ordre d'idées que l'on pourrait croire simplement voisin, mais qui est bien de notre sujet, rappelons que, au foyer stable des ménages doubles et multiples, répond la permanence de l'autorité paternelle, et que, au foyer instable des simples

ménages, répond une autorité paternelle précaire, surtout par la durée.

Dans sa première forme, cette autorité se transmet sans interruption d'une génération à l'autre. Dans la seconde, au contraire, elle expire au plus tard lors du mariage de l'enfant, et ainsi elle ne se transmet pas; mais elle apparaît de nouveau chez ce dernier, lorsqu'il devient père à son tour.

Chemin faisant, dans toute l'échelle des types, l'autorité paternelle subit des modifications variées; et, lorsqu'on y regarde de près, l'on peut dire qu'elle perd du terrain et cède la place dans la mesure où, par suite des transformations de la vie et surtout de l'éducation, les enfants n'ont plus rien à attendre du père. N'est-ce pas la preuve qu'elle a été organisée par Dieu surtout en vue de l'éducation, et bien moins au profit du père qu'au profit des enfants? Voici donc un autre aspect de la famille qui semblait la contre-partie de celui que nous avons envisagé jusqu'ici, et qui est orienté tout à fait dans le même sens!

En face de ces modifications, de ces adaptations de l'autorité paternelle, disons en outre que, divine dans son origine et placée par Dieu à la base de la famille, l'autorité paternelle n'en est pas moins humaine et contingente dans les formes de son rôle social.

Et voici, pour le dire en passant, qui montre bien la provenance surnaturelle du texte mosaïque du Décalogue, splendidement général dans ses termes : « Honore ton père et ta mère », dit le précepte divin. Que voilà bien une formule étrangère et supérieure au milieu forcément étroit de la pauvre tribu où elle apparaît! Comme elle eût mis davantage le fils dans la main du père, si elle avait été le produit de ce milieu patriarcal! Comme elle est bien faite, dans sa généralité, pour tous les états sociaux passés et futurs! Comme elle les domine tous de haut! Enfin, suivant le mot de Le Play, comme il est manifeste qu'elle tombe, au milieu des hommes, des profondeurs de l'Eternité[1]!

1. Ceci est d'autant plus frappant que, au point de vue religieux, les institutions juives sont, au sû de tout le monde, d'un nationalisme étroit.

VI. — LA LOI DE LA NATALITÉ.

Relisons maintenant la loi générale de la natalité que nous proposions en commençant :

La natalité est florissante lorsque les enfants rapportent au budget familial plus qu'ils ne coûtent, ou à tout le moins quand ils ne coûtent pas notablement plus qu'ils ne rapportent.

Au-dessous de cette limite, la natalité tend à baisser; dans les milieux à initiative suffisamment développée, elle conserve cependant un niveau élevé; mais dans les milieux à formation passive, elle descend rapidement à une ou deux naissances [1].

Sauf les cas, très méritoires, où elle se relève par soumission à la morale religieuse, et ceux, très condamnables, où elle tombe à zéro sous les suggestions d'un égoïsme sans mesure.

Cette loi met bien en relief l'obstacle nouveau et très redoutable qui s'est dressé devant la natalité française depuis cent cinquante ans; en se substituant au ménage multiple d'une façon générale, le simple ménage communautaire a fait passer notre pays, d'un type où la natalité payait, à un type où elle ne paie plus, et cela sans compensation.

Il est d'ailleurs facile de se rendre compte que cette loi domine et synthétise tous les faits que nous avons passés en revue, y compris ceux qui sont relatifs à nos classes riches, dans lesquelles l'enfant, uniquement consommateur, impose toute sa vie des sacrifices. Mais cette généralité de notre loi apparaîtra mieux encore dans la formule suivante qui l'exprime plus brièvement :

LA NATALITÉ EST FLORISSANTE TOUTES LES FOIS QUE, EN VERTU DU TYPE FAMILIAL, LA GÉNÉRATION ADULTE A BESOIN D'ENFANTS, OU, A TOUT LE MOINS, N'EST PAS GÊNÉE PAR LES SURVENANCES D'ENFANTS.

1. Pour aller plus au fond des choses, on aurait pu remplacer les termes « milieux à initiative » et « milieux passifs » par ceux-ci : « milieux développant intensivement la vie au foyer » et « milieux à vie extérieure développée ». On aurait ainsi indiqué une cause plus prochaine de la valeur au point de vue natalité, mais les faits pris comme critériums, étant moins apparents, eussent été plus difficiles à reconnaître.

Cette fois, les maîtres vont déclarer notre loi trop simple et à peu près évidente. N'empêche qu'ils la cherchent au moins depuis Malthus, et qu'ils ne l'ont pas encore trouvée. Dieu sait pourtant ce qu'ils ont imaginé pour mettre à la place!

Si maintenant ceux qui préféreront la seconde formule demandent des règles pratiques pour la compléter, pour reconnaître même de loin si la famille a besoin d'enfants, nous leur dirons : Considérez son organisation au foyer. Si elle est constituée en ménages multiples, chez elle le besoin d'enfants est certain;

Si elle est constituée en ménages doubles avec héritier associé, elle pratique, d'une façon non moins certaine, les naissances nombreuses;

Si elle est constituée en simple ménage, la question demande plus d'attention; il faut d'abord déterminer la classe à laquelle appartient ce simple ménage;

S'il appartient à la formation communautaire, les enfants (sauf des cas marquant la transition avec les ménages multiples) échappent de bonne heure à l'autorité du père et lui sont une charge sans compensation; le type est défavorable à la natalité.

S'il appartient à la formation quasi particulariste où les jeunes sont un élément indispensable de la prospérité du foyer, la natalité y est en honneur;

Et il en est de même s'il s'agit du simple ménage particulariste, où, comme nous le disions tout à l'heure, les enfants sont la joie nécessaire d'une vie intime plus intense et plus morale, où l'enfance abrégée diminue le fardeau, où enfin l'effort de la paternité s'accepte délibérément, comme tous les autres.

VII. — LA RÉFORME EN FRANCE.

En un pareil sujet, il est impossible d'en rester aux théories. Il faut aboutir à des conclusions pratiques.

Certes, elle est triste à l'heure actuelle, la situation de notre race française dans le conflit des types familiaux.

Ce n'est pas d'ailleurs l'Anglo-Saxon seul qui la menace : par sa frontière du nord-est, s'infiltre silencieusement — en guettant l'heure de l'invasion brutale — un autre particulariste d'un type moins complet, ou plutot un *particularisé*, redoutable encore pour nos communautaires. Tandis que l'Anglo-Saxon vise surtout en France des situations patronales, l'Allemand de la Saxe, du Hanovre, de la Westphalie, de la Hesse, du grand-duché de Bade, surtout, vient chez nous concurrencer nos employés, nos commis et nos ouvriers.

Ainsi non seulement notre expansion au dehors est nulle ou à peu près, et nos enfants ne savent aller vivre ni sur nos voisins, ni même sur les pays neufs; mais encore voici que, à notre foyer qui nourrit mal nos fils, se dresse la table pour des étrangers...

Comment, après tout, pourrait-il en être autrement? De 1905 à 1908, le nombre moyen des enfants mâles nés en France ne dépasse pas 403.000 par année, tandis que, de 1886 à 1889, cette même moyenne annuelle était de 456.000. C'est un déficit de plus de 53.000 garçons par an!

Et dans les six premiers mois de 1909, l'excédent des décès de tout sexe sur les naissances de tout sexe a été de 28.203!

Aux menaces redoutables de l'avenir, à cet envahissement de notre sol déjà commencé, à cette baisse de notre natalité, conséquences flagrantes de l'infériorité de notre type familial, cette étude peut-elle indiquer des remèdes?

Elle en suggère plusieurs.

Mais le seul radical, le seul décisif, consiste à modifier profondément le type familial français. Du type communautaire, il faut que notre simple ménage passe au type particulariste. Il faut que nous fassions nôtres les qualités maîtresses de l'Anglo-Saxon, en lui laissant, bien entendu, le monopole de ses défauts.

Tout remède qui n'irait pas jusqu'à la transformation du type familial serait insuffisant. Et toute orientation vers un autre type serait à la fois malheureuse et chimérique; malheureuse, car la natalité n'est pas seule en jeu dans la prospérité de la famille et de la race; il y faut aussi la valeur éducative qui atteint son

summum dans le type particulariste ; chimérique, car, pour revenir aux formes familiales du passé, il faudrait supprimer tous les progrès matériels et une partie des progrès moraux qui ont fait le monde moderne.

Or, l'entreprise qui s'offre à nous est magnifique, et bien faite pour tenter les Français de grand cœur. Ce n'est pas d'une réforme de détail qu'il s'agit ; c'est de régénérer la Patrie, c'est d'infuser dans ses veines un sang nouveau ; c'est de relever du même coup sa natalité et sa valeur sociale, par conséquent sa prospérité.

Philosophes, moralistes, prêtres, éducateurs, conférenciers de toute sorte, législateurs, hommes de lettres, journalistes, romanciers, tous ceux qui par l'action, par la plume, par la parole sont des semeurs d'idées, tous doivent s'y employer dans une généreuse croisade, dans l'union de ceux qui aiment la France, sans distinction de castes ou de partis. A la vérité la tâche est difficile ; mais elle est possible depuis que la Science peut indiquer des moyens d'action et tracer un plan de campagne.

C'est aux détenteurs de la richesse qu'il faut d'abord s'adresser, à ceux qui doivent se réformer eux-mêmes, et pour cela arriver à changer de mentalité.

Montrez-leur qu'avec les menaces visant la propriété foncière, les fluctuations de la propriété mobilière, la diminution générale des revenus, la vieille société qui s'écroule, et la révolution qui monte, les fortunes acquises n'offrent plus de sécurité, et que l'on ne peut plus fonder sur la richesse seule l'avenir de ses enfants. Ils le sentent bien du reste, et ils n'auront pas de peine à l'admettre.

Montrez-leur ensuite qu'avec les procédés actuels d'éducation, de mariage et de transmission des biens, ils font de leurs enfants des incapables, condamnés à passer dans le vide une existence égoïste, inutile à eux-mêmes, à leur famille, à leurs concitoyens. Cela aussi ils le comprendront, en faisant un retour sur eux-mêmes.

Plus de collèges à formation passive, étiolant le corps avant son développement, annulant la volonté, énervant l'intelligence,

visant d'ailleurs naïvement à affiner l'homme par une culture artificielle, après avoir déprimé ses plus belles facultés naturelles. Des méthodes nouvelles, établissant tout l'être dans la vigueur, dans le plein jeu de ses forces physiques, intellectuelles et morales, développant la responsabilité personnelle et l'initiative, combattant le scepticisme théorique et pratique, arrivant à l'assimilation par un effort personnel, enseignant le travail et des méthodes de travail tout autant que les résultats acquis par la Science, restreignant des programmes sottement encyclopédiques, dédaignant d'ailleurs le baccalauréat, et faisant de l'anglais la langue classique, non pas certes pour ses beautés littéraires ou son pouvoir d'affinement (ce n'est plus la question), mais pour les ouvertures qu'il donne sur le particularisme; car c'est, d'une façon très réelle, être d'un pays que d'en savoir la langue et d'en fréquenter la pensée.

Et ensuite plus de jeunesse oisive, ou occupée à des futilités. Une ou deux années en Angleterre ou en Amérique, pour la formation de l'aptitude générale aux professions pratiques. Au retour, le choix définitif de la carrière dans le commerce, l'industrie ou l'agriculture; jamais de fonctionnarisme; exceptionnellement des professions libérales. Pour les meilleurs, l'émigration dans un pays bien choisi, avec un bagage suffisant de capitaux et de science.

Aussitôt que la carrière le permettra, le mariage. Et alors une compagne recherchée pour ses qualités morales et son savoir-faire pratique, bien plus que pour son argent; une vraie collaboratrice, ce que la Bible a si bien appelé *adjutorium simile sibi*.

Avec elle et par elle, Dieu au foyer.

D'autre part, plus de dot assez forte pour tenir lieu de moyens d'existence et dispenser du travail, mais une première mise de fonds facilitant l'entrée dans la carrière. Plus d'hoirie due et certaine; il faut arriver aussi à cela. Et l'on y arrivera déjà quand les capitaux du père, au lieu d'être précieusement enfouis dans des placements de tout repos, travailleront et courront des risques.

Le fait éducateur par excellence, c'est, pour les jeunes, la conviction qu'ils doivent eux-mêmes et eux seuls faire leur vie, et qu'ils n'ont pour la faire que leurs forces physiques, leurs forces intellectuelles et surtout leurs forces morales. La science de l'effort, l'acceptation généreuse de l'effort, et la confiance dans la réussite par l'effort, voilà le fruit de l'éducation telle que nous la voulons; mais à quoi bon, si l'avenir dispense pratiquement de l'effort?

Les familles fortes et les fortes races sont à ce prix : après une éducation vous armant pour la vie, une situation vous forçant à la lutte pour la vie. C'est le bon sens, et surtout c'est la leçon des faits.

A la base, il faut de toute nécessité l'incertitude de l'avenir. C'est pourquoi, si le mouvement que nous souhaitons se dessine et s'accentue, on aboutira, dans quelques générations, à une réforme impossible actuellement, mais que réclamera alors l'opinion publique : à la liberté testamentaire comme en Amérique, peut-être aussi au droit d'aînesse comme en Angleterre.

Montrez en même temps au père de famille que cette série d'innovations sur la façon d'envisager l'avenir de ses enfants, de les armer pour la vie et non plus de leur faire la vie, le décharge, lui, d'un fardeau écrasant. Le voilà redevenu maître chez lui; la charge à prévoir à partir de chaque naissance se trouve très fortement allégée; la satisfaction légitime des plus nobles aspirations de son cœur lui devient alors facile; et spontanément la natalité se relève à son foyer, qui se peuple d'enfants.

Sa vie familiale en devient beaucoup plus attachante; il découvre cette vérité, trop ignorée, que la grande joie de la vie est au foyer, qu'on y est d autant plus heureux qu'on y aime davantage, et qu'on y aime d'autant plus qu'on s'y dévoue davantage.

Alors il se désintéresse de la vie au dehors, et les relations frivoles perdent leur attrait; la vie sérieuse et utile, dont il faut donner l'exemple aux siens, le prend par degrés; il comprend qu'il doit supprimer le luxe d'ostentation, et restreindre le luxe de pur agrément; il peut alors développer le luxe d'utilité qui

rend l'intérieur plus confortable, facilite l'activité, et comprend un budget des œuvres de bien public.

De la sorte et de vingt autres façons, montrez que, par l'acceptation joyeuse de l'effort personnel, par la restauration virile de l'initiative individuelle, il faut remettre en honneur la vie sérieuse, la vie active, la vie indépendante, la vie qui élève l'homme en décuplant toutes ses forces vives : la vie vraiment meilleure pour la famille et par la famille, pour le prochain et par le prochain, pour Dieu et par Dieu, la vie intense sous toutes ses formes; la vraie vie!.

Et puis protestez énergiquement contre un aphorisme au moyen duquel beaucoup sont tentés de se dérober à la tâche. Il ne faut avoir, dit-on, que les enfants que l'on peut élever. Ne voyez-vous pas qu'ici une ombre de vérité va servir de passeport à toutes les lâchetés de l'égoïsme? Quel est le malthusien honteux qui ne pourra s'abriter derrière cette concession, si vous la faites? Exigez au moins qu'avant toutes choses on ait largement renoncé à ses aises, et surtout au faux luxe de la vanité et des jouissances inférieures. Et quand, en faveur de la natalité, il faudrait en arriver à réduire le luxe d'utilité, le sacrifice ne devrait pas être regardé comme trop lourd. On vous dira qu'il est inadmissible de déchoir? Est-ce déchoir que renoncer à jeter de la poudre aux yeux des sots et qu'échapper à l'amour de la façade et de la parade? Est-ce déchoir que s'élever en réalité par l'énergie et par la noblesse de la vie? Au surplus, la vraie façon de ne pas déchoir au sens où on l'entend, c'est de débuter, après le mariage, de façon simple. Il semble qu'on ne sache plus le faire : il faut s'y remettre! Jouir et paraître, est-ce un programme de vie?

Reconnaissez d'ailleurs sans difficulté que la formation particulariste, telle qu'elle existe chez les Anglo-Saxons, présente de graves lacunes. Montrez donc quel type supérieur on réaliserait par l'union des qualités fondamentales de cette formation avec les qualités d'affinement du type français, et en particulier avec notre amour du prochain, avec notre générosité chevaleresque, avec notre sens des choses délicates et élevées.

Montrez, en outre, combien toutes ces qualités naturelles se transformeront et se relèveront par l'action du Christianisme, qui est indispensable.

N'oubliez pas enfin de dire que, dans l'évolution à faire, il n'y a pas lieu d'attendre le voisin, que chacun est libre de son mouvement, et doit profiter des lumières qui lui parviennent, que la réforme presse, et que, s'il y va du salut de la France, il y va aussi du salut de chaque famille.

Voilà ce qu'il faut dire aux classes riches.

Croyons-le d'ailleurs : le malaise général a déjà provoqué bien des réflexions et l'ébranlement est commencé. C'est ainsi que, parmi ceux-là surtout qui arrivent à la richesse par le travail, on renonce assez souvent à faire de ses enfants des rentiers et des oisifs; on admet qu'ils devront, eux aussi, se faire une situation, et parfois la natalité bénéficie de l'allégement qui en résulte pour les parents : elle se relève. Mais trop fréquemment encore, l'égoïsme jouisseur et stérile de la génération présente dévore tout, sans profit pour l'avenir : de cet écueil redoutable, il faudra aussi, coûte que coûte, débarrasser la passé qui conduit en haute mer.

Pour les classes absorbées par le travail quotidien des champs ou de l'atelier, il faut, en vue de hâter l'infiltration de ces idées directrices, ajouter toute une littérature et une propagande populaires. A leur égard, c'est le premier devoir.

Il faut en outre remettre en honneur les familles nombreuses : il y a là un courant redoutable de plaisanteries, de sarcasmes, d'infamies, à combattre et à remonter. Il faut rappeler aux parents que c'est pour eux un droit élémentaire, et, dans bien des cas, un devoir, de garder les salaires de leurs enfants mineurs. Aux enfants, il faut enseigner que soutenir ceux qui leur ont donné la vie, c'est une dette sacrée et un honneur. Ici, ce n'est pas seulement contre les prédicateurs d'infamies qu'il faut réagir, c'est aussi contre les sociologues à courte vue qui parlent d'exploitation de l'enfance par la famille.

Il y a plus à faire; là où les familles nombreuses existent encore, il faut, par une analyse méthodique et rigoureuse, étudier

sur place les conditions de cette conservation. A l'étranger, dans les pays où, par le jeu spontané des lois sociales, s'est produite une évolution vers le particularisme analogue à celle qui est à provoquer chez nous, il faut envoyer des missionnaires chargés d'en reconnaître le mécanisme avec les causes, et de nous dire par quelles transpositions on pourra les reproduire dans telle ou telle partie de la France. On demandera ensuite à des sociétés pour la repopulation, et aux pouvoirs publics, de favoriser ici cette conservation, ailleurs ces transpositions.

Il y a des associations et des lois pour sauver les sites de France, et les arbres de France; hésitera-t-on à en faire pour sauver les enfants de France?

Oui, il faut recourir à la loi, et par elle devancer et hâter l'évolution des idées dans les classes populaires.

Cette évolution, je le répète, est le seul vrai remède; mais, par la loi, il faut aussi multiplier les palliatifs et les remèdes de fortune; car le mal étend tous les jours ses ravages, et menace l'existence même de la Patrie!

Pour moi, si j'étais roi, comme dit la chanson, ne serait-ce que vingt-quatre heures, je voudrais, par un acte législatif solennel, rajeunir, consacrer le droit légal des parents à vivre, eux et leurs tout petits, du salaire des aînés, ayant de treize à dix-huit ans. Je voudrais organiser cette conscription de la natalité, non moins nécessaire que l'autre à la grandeur de la patrie, bien plus nécessaire que l'autre au bonheur de nos foyers : nécessaire surtout au bonheur vraiment compris des jeunes Français, le plus grand bien qu'un enfant puisse recevoir étant assurément le divin cadeau de la vie!

Si cette mesure était inefficace (ce qui n'est pas clair, étant donné le fétichisme des Français pour la loi), je proposerais avec M. Paul Leroy-Beaulieu[1] une prime de cinq cents francs pour chaque naissance à partir de la troisième inclusivement, et l'attribution de tous les emplois, quels qu'ils soient, aux seuls pères de trois enfants vivants.

1. *Les Débats*, 4 novembre 1909.

Il faudra reprendre à brève échéance la question des retraites pour la vieillesse; pourquoi n'y pas faire, comme l'a proposé M. de Las-Cases, une situation privilégiée à ceux qui ont eu une nombreuse famille? N'ont-ils pas mieux mérité de la patrie que ceux qui se sont contentés de vivre? Augmentez donc largement leur part. Au surplus, il ne serait pas nécessaire d'ajouter pour cela une nouvelle charge au budget. Il suffirait d'attribuer à chaque père le produit d'une taxe spéciale, prélevée administrativement dans les mêmes formes que l'impôt, mais sur ses seuls enfants et petits-enfants.

Beaucoup d'autres palliatifs du même ordre ont été indiqués et peuvent être utilement discutés, à la condition de ne jamais faire perdre de vue la question, bien autrement importante, de l'évolution des idées.

Puis, comme tout ce que l'on proposera en faveur de la natalité revient à favoriser le libre jeu d'une grande loi morale écrite au cœur de l'homme, il faut parallèlement restaurer et fortifier toute notre législation pour la défense de la moralité sous toutes ses formes, et pour la répression de l'immoralité sous toutes ses formes.

Et, puisque le gendarme n'atteint pas les consciences, il faut du même coup renoncer à la série des ineptes mesures prises contre l'Église, contre la seule autorité qui puisse, aux consciences, imposer la loi morale.

N'est-il pas évident que la natalité a le plus grand besoin de son concours? A tous les étages de la société, il faut combattre l'oisiveté, le luxe, la débauche et cette foule de lâchetés intimes qui, dans les états sociaux les mieux constitués, et à plus forte raison dans les autres, tendront toujours à restreindre les naissances. Au nom de qui le fera-t-on, si ce n'est au nom de la religion? Avec quelles armes le fera-t-on, si ce n'est avec les armes de la religion?

D'une part, on ne peut rien trouver dans la présente étude qui autorise à se passer de la morale; au contraire, notre

enquête nous a conduit en somme à déterminer quel est le terrain familial le plus favorable à l'éclosion et à la floraison de la morale !

D'autre part, dans le domaine de la conscience, l'impuissance de la morale sans Dieu est si manifeste que certains prédicateurs d'athéisme, pour rester conséquents avec eux-mêmes, en arrivent à proclamer légitimes les actes que le gendarme ne peut atteindre !

Au surplus, aussi longtemps que le type familial de la France restera ce qu'il est à l'heure actuelle, la religion ne sera-t-elle pas la seule force qui tende, et qui parvienne ici et là, à empêcher bien des défaites et à remporter bien des victoires?

Pour ces diverses raisons, cessez de combattre l'Église, et à tout le moins laissez le champ libre à son action.

Mais que, par contre, les amis de la religion n'attendent pas d'elle seule tout le salut et ne dédaignent pas la question d'amélioration naturelle du milieu social ! N'a-t-elle pas tout à gagner dans une évolution qui virilise les caractères, relève les énergies et donne plus de fond au sol qu'elle doit mettre en valeur?

Pour nous restreindre à ce qui regarde la natalité, il est clair, d'un côté, que, dans une société donnée, la loi morale est d'autant mieux observée qu'elle rencontre moins d'obstacles et demande moins d'efforts. D'un autre côté, nous savons maintenant qu'en fait les naissances nombreuses sont le produit à peu près spontané d'une bonne organisation familiale. Le problème, dont les données se sont pour nous dégagées de l'étude des faits, se ramène donc à ceci : l'observation ayant constaté, dans nos sociétés modernes, deux genres de types familiaux profondément différenciés par l'ensemble de leur organisation naturelle, le second bien plus favorable que le premier à la procréation et à l'éducation des enfants, quelles sont les conditions pour faire passer une société du premier groupe dans le second?

Manifestement ce problème, qui se pose en vue de la morale, mais avant la morale, relève non pas de l'Évangile, mais de la science. Il ne s'agit pas de remplacer l'enseignement de la

morale, il s'agit de le faciliter, en préparant au mieux le champ de son action.

Ne l'oublions, ni du côté de l'Église ni du côté de la science, sous peine de commettre une erreur de méthode, que la logique brutale des choses fait toujours expier, et que les plus généreux dévouements ne suffisent pas à réparer.

Au surplus, l'évolution à obtenir est difficile, mais elle n'est pas surhumaine. D'une part, la science est là pour la diriger, en prenant, comme point de départ, non pas des vues théoriques, mais l'observation des faits. D'autre part, il ne s'agit pas de constituer la France dans une mentalité héroïque, puisque, à côté de nous, d'autres hommes vivent de cette mentalité, sans difficulté spéciale.

Il est clair d'ailleurs que ces hommes ne sont pas des héros.

Seulement ils sont constitués dans le plus vigoureux et le plus énergique des types familiaux auxquels la Providence à donné la terre!

Les types familiaux connus s'éclairent, se précisent et finalement se déterminent par la Fonction; et c'est aussi par la Fonction qu'ils se classent.

Telle est la conclusion la plus générale de ce travail dans ses deux parties.

Donc c'est aussi par la Fonction qu'il convient d'étudier les types familiaux que l'on ne connaît pas encore.

C'est là une conséquence à peu près évidente.

Mais elle nous ouvre, sur la façon d'instituer la monographie de famille, des vues nouvelles, qui feront l'objet d'une étude détaillée, dans un prochain fascicule.

Philippe CHAMPAULT.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS